Ce numéro est accompagné d'un supplément musical.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes. SAMEDI 6 JANVIER 1900 *58e Année. — N° 2967*



PROMULGATION DE L'ANNÉE SAINTE. — Léon XIII procédant à l'ouverture de la Porte Sainte à Saint-Pierre de Rome.

(Voir l'article, page 4.)

COURRIER DE PARIS

Nous avons toute une série de bonnes nouvelles à donner à nos lecteurs pour leurs étrennes; qu'on ne vienne pas nous dire que des étrennes de ce genre ne coûtent pas cher : le cœur y est, cela suffit.

Pour commencer, les personnes qui ont la faiblesse de tenir à la vie et d'attacher une certaine importance au nombre de jours qu'elles ont à passer dans cette vallée de larmes, apprendront sans doute avec plaisir que l'Institut Pasteur leur ménage une surprise aussi inattendue qu'agréable. Entre deux préparations de virus antirabique, ces messieurs de l'Institut auraient trouvé le moyen de rajeunir nos organes épuisés par l'âge et d'assurer ainsi à la machine humaine une prolongation de service d'une durée indéfinie. Sans doute, on ne prétend pas supprimer l'échéance que vous savez, la mort viendra toujours, mais, n'est-ce pas quelque chose de se dire que peut-être l'on va réussir à faire « poser » ce terrible créancier, en lui arrachant un ou deux de ces renouvellements dont il se montre si avare?

Le moyen, oh! mon Dieu, il est bien simple : quelques injections d'un sérum bien compris, et voilà vos vieilles cellules qui se décrassent comme par enchantement et se prennent de plus belle à dévorer les méchants microbes qui les rongent et tous les résidus de nutrition dont elles ne parvenaient pas à se débarrasser. L'affection bien connue, qu'on dénomme la vieillesse, n'a donc plus de raison d'être; si nous mourons désormais, c'est que nous le voudrons bien, par lassitude, désir de changer, de voyager dans l'inconnu, de voir d'autres visages... que sais-je? Et Fontenelle mourant ne pourrait plus dire comme il le fit à l'ami qui l'interrogeait sur ses sensations: « J'éprouve une certaine difficulté de vivre ». De difficulté, il n'y en aura plus... si l'Institut Pasteur tient ses promesses.

L'adresse du sérum de longue vie, je ne puis la donner aujourd'hui, il y a encore à régler quelques détails de composition; mais, un peu de patience, nous ne tarderons pas à éclairer nos lecteurs. En attendant, se méfier des contrefaçons.

Buveur d'eau, je répugne à m'occuper des alcooliques : il ne faut rien de moins que le sentiment de mes devoirs de courriériste pour m'inciter à signaler une découverte qui peut leur être utile. Il s'agit encore d'un sérum...

Que voulez-vous? La science est aujourd'hui Brown-Séquardienne, nous n'y pouvons rien; sachons nous résigner. Au surplus, quelle énorme simplification de la vie, si l'on parvient à enclore la satisfaction de tous les besoins de l'homme, y compris celui d'être père, dans le tube de cristal d'une seringue de Pravaz! Deux grammes de ceci, deux grammes de cela, délicatement insinués sous la peau, et nous voici restaurés, requinqués, prêts à courir à toutes les conquêtes. Je n'en exclus pas les conquêtes de l'intelligence, car on travaille à la confection d'un sérum qui donnera de l'esprit aux personnes dépourvues de cette superfétation...

Mais laissons ce beau rêve. Pour le moment nous n'avons à nous occuper que du sérum antialcoolique. C'est un fait acquis, paraît-il, quelques gouttes de ce sérum injecté dans les veines, et voici que l'ivrogne le plus invétéré prend en dégoût tout autre liquide que la boisson dont la nature a pourvu ses créatures. Plus d'apéritifs, plus de pousse-café; des milliers de nos concitoyens vont être incontinent ramenés au régime de l'eau pure. C'est, à bref délai, la ruine des marchands de vin; faut-il nous en réjouir? Sans marchands de vin, que deviendra l'État? Par quoi remplacera-t-on l'impôt sur l'alcool? Où installera-t-on les agences électorales? Grave problème sur lequel je m'estime heureux de n'avoir pas à m'appesantir aujourd'hui : chaque jour suffit à sa tâche.

La Commission des « cas de conscience » qui siège sous la présidence de l'archevêque de Paris, vient d'être appelée à trancher une question grave qui intéresse tous les ménages et surtout le plus précieux de nos serviteurs. Le « sou du franc » est-il légitimement perçu par la cuisinière? Oui et non, répond le rapporteur M. l'abbé Roby, professeur de théologie morale au grand séminaire de Saint-Sulpice. Oui, parce que le bénéfice réalisé par les cuisinières sur nos provisions de bouche, est connu des maîtres et toléré sinon approuvé par eux. Non, parce que le sou du franc devrait être prélevé par le commerçant sur son bénéfice et qu'il n'en est rien, on peut l'affirmer hautement. Quant à l'impôt que les autres domestiques s'efforcent de lever sur tous les fournisseurs avec qui on les met en rapport, lingères, couturières, bottiers, pharmaciens et autres, la commission se prononce pour sa parfaite immoralité. C'est du vol pur et ceux là s'en rendent complices qui se plient aux exigences des domestiques, car, encore une fois, ces générosités sont faites aux dépens de la bourse des maîtres et dans le seul but d'accaparer la clientèle des établissements honnêtes où ces pratiques ne sont pas admises. Voilà qui est sagement pensé et jugé : ce doit être, du moins, l'avis des cuisinières.

La *Revue pour les jeunes filles* a eu l'idée d'ouvrir auprès de ses lectrices une enquête sur l'opportunité d'une réforme du costume féminin.

Il ne suffisait pas de répondre à la question par *oui* ou par *non;* il fallait, en outre, si l'on était *pour*, décrire le costume tel qu'on le souhaiterait, et si l'on était *contre*, donner ses raisons.

Cette enquête ne pouvait aboutir à un résultat ferme; les réponses qu'elle a provoquées n'en sont pas moins intéressantes,

« Moi, écrit une Parisienne, je demande une chose qu'on dira impossible : la liberté du costume suivant l'âge, la tournure, le genre d'existence. Avec du bon sens, du goût et du courage — un courage héroïque! — la réforme se ferait... » Mais elle existe, cette liberté, et si l'on n'en profite pas, c'est donc par manque de bon sens, de goût et de courage? Voilà une Parisienne qui n'est guère aimable pour son sexe.

Une autre correspondante déclare carrément.

« La première réforme que je proposerais serait de défendre aux femmes de porter des costumes masculins. »

Une autre :

« Il est bien assez désagréable de voir l'humanité masculine de toutes classes et de tout âge vêtue uniformément de vêtements noirs, gris ou bruns, tous taillés sur le même patron, sans vouloir imposer aux générations futures le spectacle de femmes vêtues *rationnellement*, comme disent certaines Anglaises. »

Enfin, une troisième :

« Avec le pantalon, ce ne serait plus la moitié de l'humanité qui serait horrible, ce serait l'humanité tout entière! »

Malgré le trait cruel décoché d'une main peu indulgente à la moitié dont je suis, la vieille galanterie française me fait un devoir de protester contre l'exagération de cette dernière formule en ce qui concerne l'autre moitié du genre humain : — Non, mesdames, *même avec le pantalon*, vous ne sauriez être horribles; peut-être, je vous le concède, seriez-vous moins gracieuses et moins séduisantes. Et c'est pourquoi vous avez bien raison dans votre hostilité presque unanime contre toute tendance à « masculiniser » le costume de la femme, sous prétexte de simplicité.

A cet égard, le résultat de la consultation est très rassurant. Quant à l'autre réforme, il est peu probable qu'elle figure parmi les surprises extraordinaires que nous réserve l'année 1900. Aussi bien, en quoi consisterait-elle? Là-dessus les avis des intéressées manquent de précision; mais j'imagine qu'il s'agirait d'une sorte de révolution. Or, qui en prendrait l'initiative? Qui en imposerait les décrets? Comment ces décrets prévaudraient-ils contre la souveraine et capricieuse puissance de la mode, cette révolution permanente?

Encore une victime... de la mort des autres. Avez-vous remarqué en quels termes nous fut annoncée par les journaux la mort de M. Bertrand, l'un des directeurs de l'Opéra? Il a succombé, nous a-t-on dit, au mal « dont il avait senti les premières atteintes en revenant des obsèques de Lamoureux ».

Qu'un autre homme célèbre meure demain; et de nouveau nous apprendrons que tel d'entre ceux qui suivaient son convoi a dû prendre le lit en revenant du cimetière.

C'est que la Mort traîne après soi un cortège d'obligations funestes aux vivants... Après une longue course où le corps est lentement échauffé, il faut brusquement faire halte, les pieds dans la boue, et, — la tête découverte sous le vent froid, — écouter de longs discours durant lesquels la bonne pneumonie ou l'influenza s'emparent de vous. Il est vrai que ce risque-là n'existe qu'en hiver. Mais, en été, il y en a un autre : celui de l'insolation. Je vois encore, aux obsèques de Maupassant, par une des journées les plus torrides de l'été, les parapluies et les ombrelles s'ouvrant au-dessus des têtes nues, tandis que les orateurs, aussi implacables que le soleil, débitaient leurs funèbres harangues devant une foule suante, congestionnée, abrutie... Un vieillard (qui n'avait pas d'ombrelle) s'évanouit de chaleur.

Et je me rappelle, au sortir de la nécropole, l'exaspération d'un des auteurs dramatiques les plus connus de ce temps, qui nous disait :

— Pourquoi, sous prétexte d'honorer les morts, de tels supplices sont-ils infligés aux vivants? Les compagnies de chemins de fer ont des salles d'attente; les compagnies d'omnibus et de bateaux ont des kiosques et des pontons couverts; il est scandaleux que les cimetières n'offrent point à leurs visiteurs des locaux où l'éloge d'un mort puisse être écouté à l'abri de la fluxion de poitrine ou de l'insolation.

Tous approuvaient en s'épongeant le front. L'auteur dramatique conclut :

— Savez-vous ce que nous devrions faire en attendant? Fonder une société dont les membres adhéreraient à cette clause unique :

« Dans le cas où, le jour de mon enterrement, le sol serait mouillé, ou le vent trop froid, ou le soleil trop chaud, je désire qu'aucun discours ne soit prononcé sur ma tombe. »

On déclara l'idée géniale, et l'on se dispersa... Et il en fut de ce projet comme de tant d'autres : on oublia de le réaliser! C'est dommage.

Nous sommes menacés d'un nouveau « tramway des barbares ».

Ce n'était pas assez, de celui qui coupe les Champs-Elysées, au rond-point, le ministre des travaux publics vient de faire signer un décret autorisant l'établissement d'un nouveau tronçon de voie ferrée entre la place de la Bourse et la place de l'Opéra.

Le besoin de ce tronçon se faisait, paraît-il, vivement sentir à... Romainville. Les habitants de cette localité suburbaine, dont Paul de Kock vanta jadis les plaisirs champêtres, sont devenus très parisiens : on leur a octroyé déjà un tramway de pénétration les conduisant près de la Bourse, à l'extrémité de la rue Réaumur; ils entendent être voiturés encore le long de la rue du 4-Septembre jusqu'au monument Garnier, à travers le magnifique carrefour formé par le boulevard et l'avenue de l'Opéra.

Grande et légitime indignation des habitants de ce luxueux quartier et envoi au ministre d'une pétition fortement motivée, signée du maire et des notables de l'arrondissement.

« Nous sommes loin de méconnaître, disent les protestataires l'utilité des moyens de transport à bon marché; mais nous pensons qu'une ville comme Paris ne doit pas donner à tous ses quartiers l'aspect d'une cité industrielle. »

La formule est excellente; espérons qu'elle convaincra Monsieur *Qui-de-Droit*. Et qu'on n'aille pas prétendre que ces questions-là sont d'intérêt purement local. Un tel propos serait plus que jamais vide de sens l'année de l'Exposition, quand Paris va s'offrir sous tous ses aspects, dont la variété n'est pas le moindre attrait à l'admiration de la province et de l'étranger.

On s'est alarmé de la fréquence des accidents de chemins de fer, ces temps derniers, et je sais des gens qui, depuis quelques semaines, ne montent plus en wagon qu'en tremblant. Le meilleur moyen de rassurer les poltrons serait, en pareil cas, de placer sous leurs yeux la statistique des accidents dont nos imaginations s'épouvantent, et, à côté de cette statistique, une autre : celle du mouvement des trains qui du matin au soir et du soir au matin (et sans que cette course folle se soit durant une seconde interrompue depuis plus de soixante ans!) sillonnent en tous sens notre territoire, chargés de millions d'êtres humains qui en descendent généralement aussi bien portants qu'ils y sont montés!

On s'affole à la pensée que de temps en temps un train déraille, ou a pu être culbuté par un autre. On ferait mieux de réfléchir à ce qu'il y a de rassurant dans une organisation qui a permis que de tels accidents fussent rares, relativement, dans toute cette cohue effarante, dans ce déchaînement fantastique de vitesses et de forces lâchées sur une même piste.

Nous montrons-nous assez reconnaissants à

l'égard des humbles dont le sang-froid, la ponctualité, l'application au devoir réalisent ce miracle?

Il semble que non; et l'on se demande si, à l'exemple des « corps d'élite » que notre armée entretenait autrefois, une démocratie ne s'honorerait point en attribuant des récompenses et des avantages matériels spéciaux à telles corporations de travailleurs où la valeur de chacun est la condition et la garantie quotidienne de notre sécurité à tous?

Il faut savoir gré à M. le préfet de police d'avoir pris la résolution de sévir contre les cochers de fiacre qui, « à l'occasion des fêtes et à la faveur du mauvais temps, se permettraient de surtaxer leur tarif, ou de manquer d'égards à un public plus nombreux en ce moment qu'à toute autre époque de l'année. »

Il y aurait cependant, à l'approche de l'Exposition surtout, un service plus important à rendre aux Parisiens et aux étrangers que de leur assurer des cochers polis et respectueux des tarifs, ce serait de veiller à ce que ces cochers sachent conduire des chevaux.

On peut affirmer qu'il y a peu de grandes villes au monde où le fiacre soit plus mal conduit qu'à Paris. Le matériel est meilleur qu'autrefois, c'est incontestable. Les chevaux aussi. Les cochers seuls n'ont pas changé... ou sont devenus pires. On en rencontre, en plein boulevard, qui hésitent sur les itinéraires les plus simples; et quant au nombre des voitures qui « accrochent », des chevaux mal conduits ou mal harnachés qui, quotidiennement, s'emballent et font courir risque de mort au bon voyageur et aux piétons, il vaut peut-être mieux qu'on ne le connaisse jamais.

Ce qui est certain, c'est que le recrutement des cochers ne présente point les garanties qu'il faudrait. Un de nos amis, qui est un des plus grands industriels de Paris, nous contait l'autre jour qu'ayant mis récemment à la porte un garçon de magasin dont la vie s'était passée, depuis quinze ans, à balayer des bureaux et à faire des paquets dans sa maison, il eut la stupeur de rencontrer cet homme, huit jours après son renvoi, sur le siège d'un fiacre!!

Il en prit un autre.

LES

ANIMAUX DANS L'ARMÉE ANGLAISE

Les Anglais ne sont pas si froids qu'ils en ont l'air. Sous leur masque rigide, et, il faut bien le dire, peu sympathique, ils cachent souvent une âme affectueuse qui se révèle surtout dans la vie familiale. Il est vrai que cela en arrive à être de l'égoïsme dans la famille au lieu d'être de l'égoïsme personnel. Il n'en est pas moins vrai que les Anglais sont peut-être le peuple chez lequel le goût du *home* et des plaisirs du foyer est le plus développé. Et ce sentiment se manifeste, non seulement dans l'amour des choses et des gens, mais aussi dans l'amitié pour les animaux, amitié qui se montre aussi bien dans la vie civile que dans la vie militaire. Beaucoup de régiments ont pris, en effet, l'habitude d'élever un animal qui fait partie en quelque sorte de l'effectif et émarge même au budget pour sa nourriture. A vrai dire, on rencontre des animaux de régiments dans toutes les armées d'Europe, mais, dans les bataillons anglais, ils se remarquent par leur nombre et aussi leur cocasserie : ainsi que nous allons le voir, on peut y trouver en effet des Chiens, des Chèvres, des Cerfs, des Ours, des Tigres et même des Oies, tout comme au Capitole.

Les Chiens abondent, et, comme leur présence n'a rien de remarquable, je me contente de les citer ici pour mémoire. Parmi eux, il en est cependant qui méritent une mention dans le livre d'or des annales militaires de la Grande-Bretagne.

Jack reçut la croix de Victoria et la médaille de Crimée pour sa belle contenance sous les murs de Sébastopol où il accompagnait les Ecossais de la garde. A Inkermann il se battit comme un lion et fut blessé à la patte droite de devant.

Bob fut plus touché. Dans la guerre d'Afghanistan, un projectile lui laboura le dos et ce fut miracle qu'il en ait pu réchapper. A la bataille de Marwand, il s'était couvert de gloire : aussi, de retour à Londres, on le fit défiler à la tête du 2e bataillon du régiment de Royal Berkshire et la reine tint à lui attacher elle-même au cou la médaille commémorative de la campagne.

Tiny reçut aussi de ses camarades la médaille d'Egypte et l'étoile du Khédive pour sa bravoure à la bataille de Tell-el-Kebir à laquelle il prit part avec le corps de l'Intendance.

Mais les chiens de régiments sont, en somme, banals; en France, nous en avons aussi, et des plus glorieux. Gais, serviables, courageux, aimant le plein air, ils sont bien faits pour vivre avec les soldats et partager leurs fatigues. Malgré leurs qualités, il faut avouer qu'ils commencent à perdre de leur faveur dans l'armée britannique. Cela, depuis que la reine Victoria, — qui a parfois des idées bizarres, comme, par exemple, les tablettes de chocolat envoyées au Transvaal, — eut l'idée peu banale d'offrir un magnifique Bouc à longs poils aux highlanders d'Argyll et de Sutherland et une Chèvre blanche à chacun des trois bataillons du régiment de Galles. De ces trois Chèvres, l'une est célèbre : c'est Taffy III, qui, appartenant à un corps régulier, ne pouvait souffrir les simples « volontaires ». Il n'y avait pas de noises qu'elle n'arrive à leur chercher. Dès qu'elle apercevait l'un d'eux, elle fondait sur lui et l'obligeait à prendre la fuite. Souvent même, l'infortuné volontaire se voyait forcé de croiser la baïonnette ou la crosse du fusil pour se protéger. Fantasque comme toutes ses congénères, il lui passait souvent dans la tête des lubies désagréables : c'est ainsi qu'elle se lança un jour sur le colonel du régiment qui, s'apprêtant à monter à cheval, se baissait pour rajuster ses éperons, et, le renversa de tout son long en le frappant violemment à la tête. Si elle n'avait pas été donnée par la reine, elle l'aurait sans doute payé cher.

Un animal tout aussi capricieux, un Cerf, avait été adopté par le 21e Royal écossais fusiliers pendant son séjour en Irlande. Le Cerf du régiment! Voyez-vous l'effet que cela ferait en France? Si l'on en croit M. Ernest Lœw, à qui nous devons la plupart des détails que nous donnons, ce Cerf ne pouvait souffrir de voir un soldat immobile. Dès qu'il en voyait un les bras ballants, il faisait un détour de façon à passer inaperçu derrière lui et l'obligeait à avancer en lui donnant une petite poussée, avec ses cornes, dans le dos. En général, il se tenait assez tranquille, mais, de temps à autre, il se permettait quelques escapades. Il se plaisait surtout à poursuivre les enfants et il engageait avec les chiens des luttes acharnées. Un jour, il lui arriva de casser d'un coup de corne, la vitre de l'appareil d'alarme, ce qui mit sur pied tous les pompiers de la ville de Glasgow.

Un autre Cerf fut offert par la Reine aux highlanders de Scaford. Il était fort difficile à approcher et, seul, le tambour-major parvint à se concilier ses bonnes grâces.

Le 17e lanciers, lui, adopta... un Ours. C'était à l'époque où ce régiment était dans l'Inde : le prince Adolphe de Teck ayant tué un Ours femelle, s'empara de l'ourson et l'offrit à ses compagnons d'armes. L'ourson reçut le nom de *Lizzie* et fit bientôt la joie de tous par ses cabrioles et son espièglerie. Un jour, consternation générale : *Lizzie* avait disparu. On fureta dans tous les coins, on battit les environs : pas de *Lizzie!* Les hommes furent longtemps inconsolables et on commençait à désespérer de le retrouver lorsqu'un hasard le fit découvrir. Un jour, une troupe de saltimbanques indous s'arrêta sur une des places de Luchnow pour exhiber six ours savants. Les militaires de la garnison, un peu sevrés de plaisirs, accoururent tous et quel ne fut pas leur étonnement de reconnaître Lizzie parmi les artistes à quatre pattes! L'histoire ne dit pas s'il avait été enrôlé de gré ou de force dans la troupe nomade. Toujours est-il qu'il fut réintégré immédiatement dans le régiment et que, depuis, il ne se permit plus aucune équipée. On le nourrissait de pain et de lait et, chaque jour, il allait boire sa pinte de bière à la cantine. Jamais fatigué, il suivait le régiment dans toutes ses pérégrinations et se montrait partout un modèle de douceur et de docilité.

Le sort de l'ours du 19e hussards fut plus misérable. C'était un grand ours noir de Russie, qui ne put jamais abandonner son naturel sanguinaire. Malgré les friandises qu'on lui offrait, il ne put jamais faire bon ménage avec les soldats anglais, et, si on ne l'en avait empêché, il ne se serait pas fait faute d'en dévorer quelques-uns. Le colonel s'émut de cette crainte perpétuelle et le fit passer en conseil de guerre, puis fusiller.

Les *buffs*, c'est-à-dire les hommes du 3e d'infanterie, avaient des goûts plus nobles : tandis qu'ils étaient dans l'Inde, ils adoptèrent une petite tigresse trouvée dans la jungle. C'était une charmante petite bête qui jouait avec les soldats comme un jeune chat et faisait même bon accueil aux chiens des environs. C'était vraiment un spectacle attrayant que de voir cet animal féroce folâtrer au soleil sans jamais chercher à faire usage de ses griffes et de ses dents. Mais, hélas, cet âge d'or ne pouvait pas durer. A mesure qu'elle grandissait, la tigresse sentait se réveiller les instincts de sa race. Bientôt, on la vit rôder tout autour du camp en donnant des coups de dents sur tout ce qu'elle rencontrait. Un jour, un soldat eut la malencontreuse idée de lui donner à manger de la viande crue, et, dès lors, ses instincts sanguinaires cherchèrent à se donner libre cours. Cependant, elle était si gentille qu'on n'eut pas le courage de la tuer et qu'on se contenta de l'enchaîner. D'ailleurs, le régiment revint bientôt à la métropole et il fut impossible de l'emmener.

Passer du Tigre à l'Oie, le saut est peut-être un peu grand. Les nécessités de nos sujets nous forcent à le franchir immédiatement, contre toutes les règles de la zoologie. Pendant la dernière insurrection du Canada, raconte, en effet, M. Low, un grenadier, qui était de faction par une de ces courtes nuits d'été si belles et si claires sous le ciel de l'Amérique du Nord, vit arriver auprès de lui une oie qui avait une patte cassée. Un sentiment de pitié l'emporta, dans le cœur de ce soldat, sur ses devoirs militaires, et au lieu de monter la garde consciencieusement, il fabriqua, séance tenante, un petit appareil de bois dans lequel il plaça l'os brisé du malheureux oiseau. L'oie guérit rapidement, s'habitua à vivre avec les soldats et finit par être adoptée par le régiment. Bientôt, elle eut l'occasion de faire voir qu'elle était susceptible de montrer du dévouement et de l'héroïsme à l'heure du péril. Un jour, la sentinelle avancée, qui veillait sur la sécurité du camp, s'était si absorbée dans ses rêveries qu'il ne vit pas un ennemi qui s'était approché à très peu de distance de lui et s'apprêtait à faire feu. Heureusement pour lui, l'oie, qui n'avait pas oublié les traditions du Capitole, montait la garde avec vigilance. Elle se précipita, le bec ouvert et les ailes déployées, sur l'ennemi qui fut tellement étonné de cette diversion, qu'il ne visa pas juste et manqua son coup. Le factionnaire, brusquement arraché à ses rêvasseries, mit rapidement le rebelle en joue et l'étendit raide mort. De retour en Angleterre, cette oie devint rapidement célèbre : elle accompagnait le régiment jusqu'à sa sortie de la cour de la caserne et manifestait une joie exubérante à son retour.

Elle eut malheureusement une fin lamentable et indigne d'elle. Un jour qu'elle s'était trop avancée sur la chaussée: elle fut écrasée par un vulgaire omnibus.

Henri Coupin.

NOTES ET IMPRESSIONS

La postérité donne des rangs et juge les œuvres; les contemporains seuls peuvent montrer l'homme dans l'auteur.

F. Brunetière.

∴

Un fauteuil académique est un siège de juge.

Vicomte de Launay.

∴

La croix d'honneur est le coquelicot de la littérature : plus le champ se fleurit, plus la moisson devient maigre.

Louis Veuillot.

∴

Il faut des gros lots pour les hommes et des prix pour les collégiens; il faut des timbales au sommet des mâts de cocagne.

Vicomte G. d'Avenel.

∴

A quoi bon une Ecole de journalisme? N'avons-nous pas les halles et les salles d'armes?

Un Fils de Giboyer.

∴

Si les Romains avaient dû apprendre le latin comme nous, il ne leur serait pas resté de temps pour conquérir le monde.

Henri Heine.

∴

Je ne crois qu'à la culture française... Les quelques cas de haute culture qu'on rencontre en Allemagne sont tous de provenance française.

Friedrick Nietzsche.

∴

Une race ne porte pas partout les mêmes fruits : l'Allemagne produit chez elle les Schopenhauer et les Wagner, et donne Henri Heine et Offenbach à Paris.

∴

La parodie s'attaque à toutes les grandes œuvres : c'est la revanche gamine de l'admiration.

G.-M. Valtour.



Sa Sainteté rentrant dans ses appartements après la cérémonie de la Porte Sainte. — Phot. De Federicis.

L'OUVERTURE DE LA PORTE SAINTE

A ROME

Le 24 décembre, veille de Noël, à 11 heures du matin, le pape a procédé solennellement à l'ouverture de la porte murée, dite « Porte Sainte », située à droite de l'entrée principale de Saint-Pierre de Rome.

Vêtu de sa lourde chape d'apparat, et porté sur la *sedia gestatoria*, le souverain pontife s'est rendu sous le portique, clos de tentures pour la circonstance. Il était accompagné en grande pompe des cardinaux, patriarches, archevêques et évêques, des prélats, des généraux des ordres religieux, des représentants des diverses congrégations; la garde noble, la garde suisse et la garde palatine formaient l'escorte d'honneur du cortège. Dès qu'il fut descendu de son siège, Léon XIII reçut des mains du cardinal Vannutelli, grand pénitencier, un marteau d'or, don des catholiques italiens, avec lequel il frappa par trois fois contre la porte recouverte d'un stuc gris rayé de noir et ornée d'une croix de bronze. Au premier coup, il prononça les paroles suivantes: « Ouvrez-moi les portes de la justice. En y entrant, je célébrerai le Seigneur »; au deuxième : « J'entrerai dans votre demeure, Seigneur; j'adorerai dans votre temple avec crainte »; au troisième : « Ouvrez les portes, car le Seigneur est avec nous. » La clôture, est-il besoin de le dire? avait été démolie d'avance et ne conservait l'apparence de l'intégrité que grâce à un ingénieux artifice. Au dernier coup de marteau, elle céda, livrant passage au Saint-Père et à sa suite. Après avoir accompli tous les rites et donné la bénédiction, sans manifester la moindre fatigue, le pape, ayant de nouveau pris place sur la *sedia gestatoria*, fut reconduit à ses appartements.

Célébrée le même jour par des cardinaux délégués dans les trois autres basiliques romaines, cette solennité correspond à la promulgation de l'année sainte ou jubilaire, année de pénitence et d'indulgences spéciales, qui, instituée en 1300 par le pape Boniface VIII devait revenir d'abord tous les cent ans, puis tous les cinquante ans. Plus tard, Paul II abaissa la période à vingt-cinq ans, sa décision est restée fidèlement observée. Toutefois, la cérémonie symbolique de l'ouverture de la Porte Sainte n'avait pas eu lieu depuis 1825, sous le pontificat de Léon XII, en raison des circonstances politiques. En 1850, Pie IX était exilé à Gaëte; et en 1875, il n'avait pas voulu sortir du Vatican où il se considérait comme en captivité; Léon XIII s'est montré plus conciliant. Détail curieux, dans la foule, qui la veille de Noël 1824, jour de la promulgation de ce jubilé, se pressait sous le portique de la basilique à l'ouverture de l'année sainte, se trouvait un jeune séminariste, alors âgé de quinze ans. Ce jeune homme s'appelait Gioacchino Pecci; il devait plus tard monter sur la chaire de saint Pierre et vivre assez longtemps pour présider lui-même un jour cette grande cérémonie.

LE TRANSVAAL EN ÉTAT DE GUERRE

Le peuple Transvaalien, il y a trois mois, s'est levé en masse pour la défense de son sol. Les *commandos* se sont rassemblés dans chaque district, et les *veldkornels* ont conduit leurs hommes aux frontières. On sait comment ils s'y sont comportés. Nulle part les troupes anglaises n'ont pu prendre l'avantage, mettre le pied sur la terre des Boers. On se bat uniquement en pays anglais. Les Boers n'ont pas, à proprement parler, envahi les colonies britanniques du Natal et du Cap. Ils y ont pénétré juste assez pour se constituer une large zone de défense, que les Anglais doivent maintenant réoccuper avant de pouvoir songer à entreprendre leur campagne d'invasion.

La situation actuelle du Transvaal est donc celle-ci: tous les citoyens valides au-delà des frontières; comme d'autre part la majeure partie des uitlanders a quitté Johannesburg, comme enfin le personnel nègre des mines a été presque tout entier licencié, on peut affirmer que jamais pays n'a été aussi brusquement dépeuplé. La population de 100.000 habitants de Johannesburg est aujourd'hui réduite au quart. Dans les campagnes, il ne reste plus que les femmes, les enfants, les vieillards.

La panique des uitlanders de Johannesburg a été déjà décrite. Ce fut un exode bien extraordinaire. Cette métropole aurifère, qui s'était peuplée si rapidement, s'est vidée beaucoup plus vite encore. On n'oubliera pas de longtemps, à Johannesburg, les départs de trains pour le Cap, pendant les mois de septembre et d'octobre. La distance est de 1.650 kilomètres, presque deux fois celle de Paris à Marseille. Les uitlanders d'origine anglaise, pressés de se réfugier sous les plis du drapeau britannique, non autorisés d'ailleurs à demeurer après la déclaration de guerre, n'hésitaient pas à s'entasser, pour faire ce long trajet, sur des trucs découverts. En cette saison, il éclate tous les jours un orage accompagné de pluies diluviennes. Plusieurs trains, par suite de l'encombrement de la ligne, sont restés quatre jours en route. On imagine l'état des voyageurs qui arrivaient au Cap après avoir essuyé quatre orages. Privilégiés étaient ceux qui parvenaient à se caser dans des wagons couverts à bestiaux, occupés la veille encore par des bœufs et à peine nettoyés.

Pour demeurer au Transvaal et pouvoir y circuler, des passeports nouveaux ou une annotation des passeports anciens étaient exigés. Au consul de France incombait le soin d'examiner les papiers non seulement des Français, mais aussi des Russes et des Grecs, très nombreux à Johannesburg. A la porte du Consulat, installé au premier étage, au-dessus d'une épicerie française, et gardé par un cavalier de la police, c'était le défilé le plus hétéroclite qu'on pût voir.

Autre spectacle curieux, mais plus émouvant celui-là : le départ des *Burghers*, des citoyens armés pour défendre leur indépendance. Quelle évocation d'une des plus belles pages de l'histoire de la France! Comme en 1792, ce sont les soldats en sabots, les soldats volontaires qui ont surgi pour repousser l'étranger. Les sabots sont remplacés par de grandes bottes, les bonnets à cocarde par de larges feutres, ornés d'un ruban de soie de couleur vive. Mais c'est, avec la même absence d'uniforme, le même enthousiasme patriotique. On ne distingue pas les chefs des soldats : tous ont le fusil, la cartouchière, le manteau autour du corps. Voilà ces hommes qui, selon l'expression du président Krüger, vont « étonner le monde » et stupéfier l'Angleterre.

Autour d'eux, à la gare de Johannesburg comme à celle de Prétoria, se pressait une foule où les femmes et les enfants dominaient. Ils échangeaient des adieux d'une touchante simplicité avec le mari, le père, le frère qui partaient. Une des autorités civiles ou militaires qui avaient accompagné le commando à la gare prononçait une allocution en un noble langage biblique et remettait au détachement son drapeau. Et le train s'ébranlait tandis que les photographes prenaient des instantanés.

Chaque jour des détachements de Burghers à cheval, venant des régions privées de chemin de fer, arrivaient à Prétoria ou à Johannesburg pour achever de s'équiper et s'embarquer.

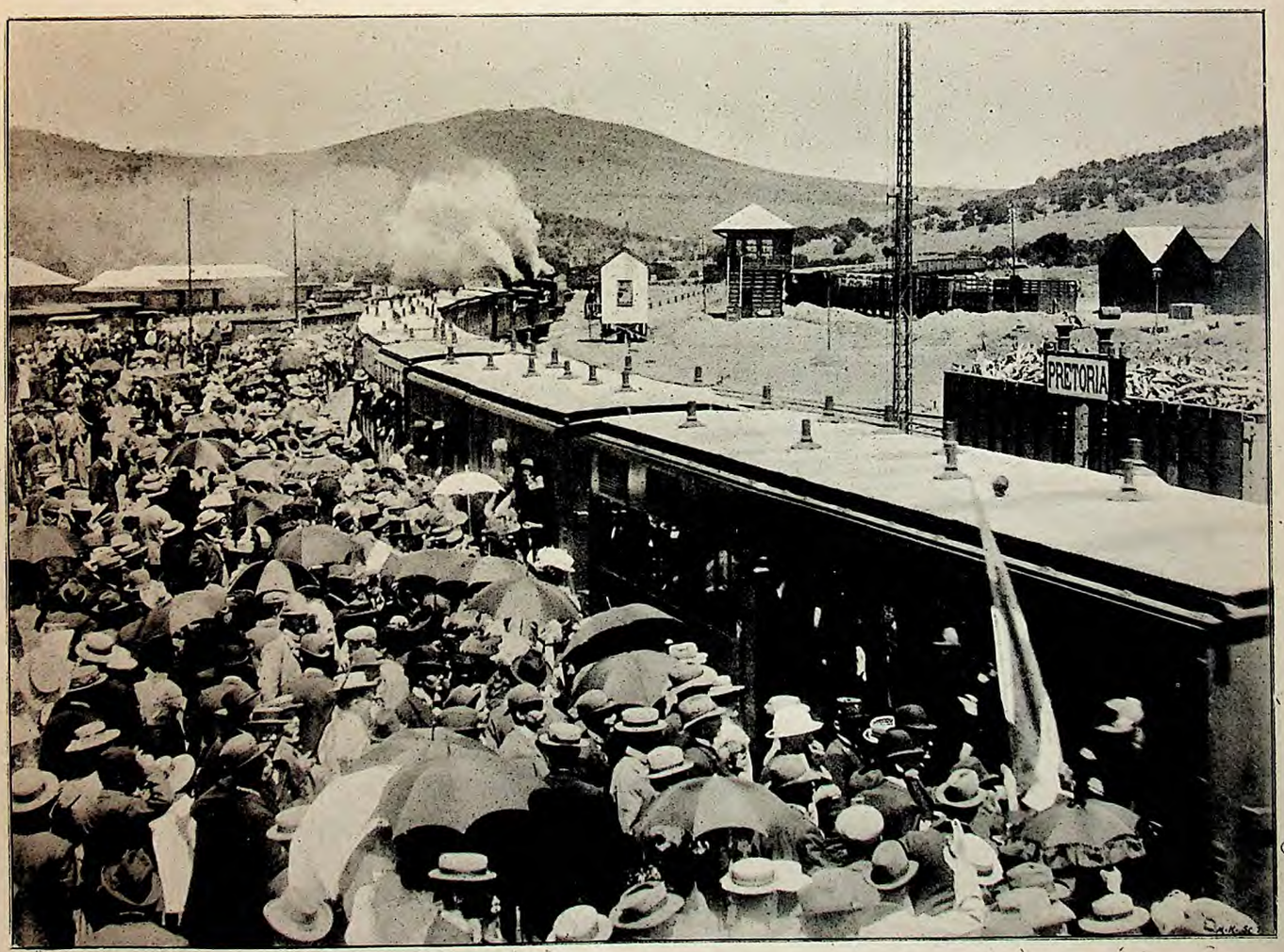
En novembre et décembre, c'était encore à la gare que la population de Prétoria se portait, mais du côté du quai d'arrivée, pour assister au débarquement des convois de prisonniers anglais. Casqués de liège, désarmés bien entendu, les Royal Dublin, les Gloucester les lanciers, les artilleurs portaient beau, semblant convaincus qu'on aurait pour eux tous les égards auxquels ont droit, en toutes circonstances, les soldats de la reine. Ils n'avaient pas tort.

Pendant la mobilisation boer, c'était une surprise, même pour beaucoup d'habitants du pays, de voir partir les pièces d'artillerie et les caissons de munitions. Combien de personnes, installées depuis longtemps au Transvaal, ne soupçonnaient pas que le gouvernement possédât tant de gros canons et tant de pièces de campagne. L'état-major anglais l'ignorait bien!

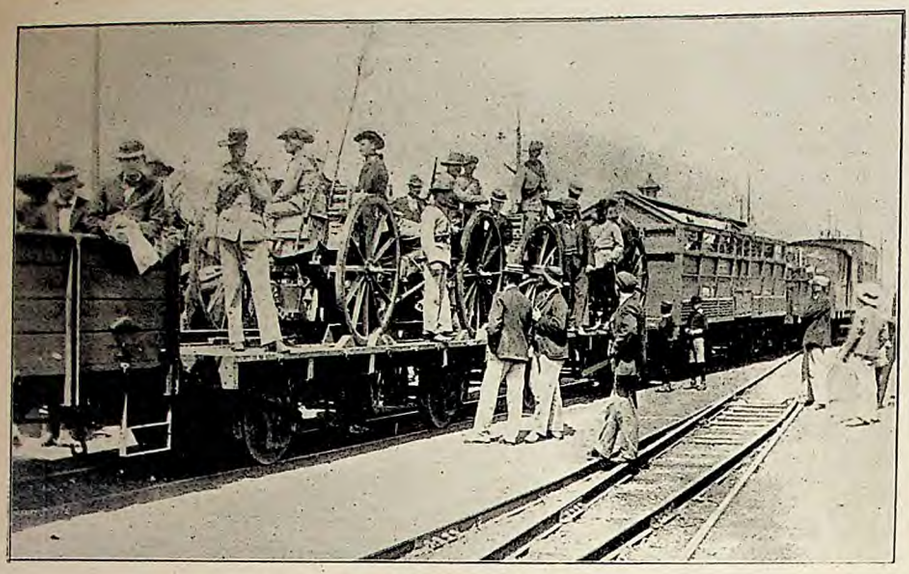
On a imaginé des histoires très compliquées pour expliquer que l'introduction de pareils engins ait pu se faire aussi secrètement. On a conté que les canons avaient été déguisés en pianos ou en machines agricoles. C'était bien trouvé, mais ce n'est pas exact. La vérité est beaucoup plus simple. Les achats effectués



Exode des Anglais. — De Johannesburg au Cap : 1.650 kilomètres en wagons à bestiaux



Départ d'un détachement boer pour la frontière du Natal.



En gare de Prétoria : chargement d'une batterie boer.

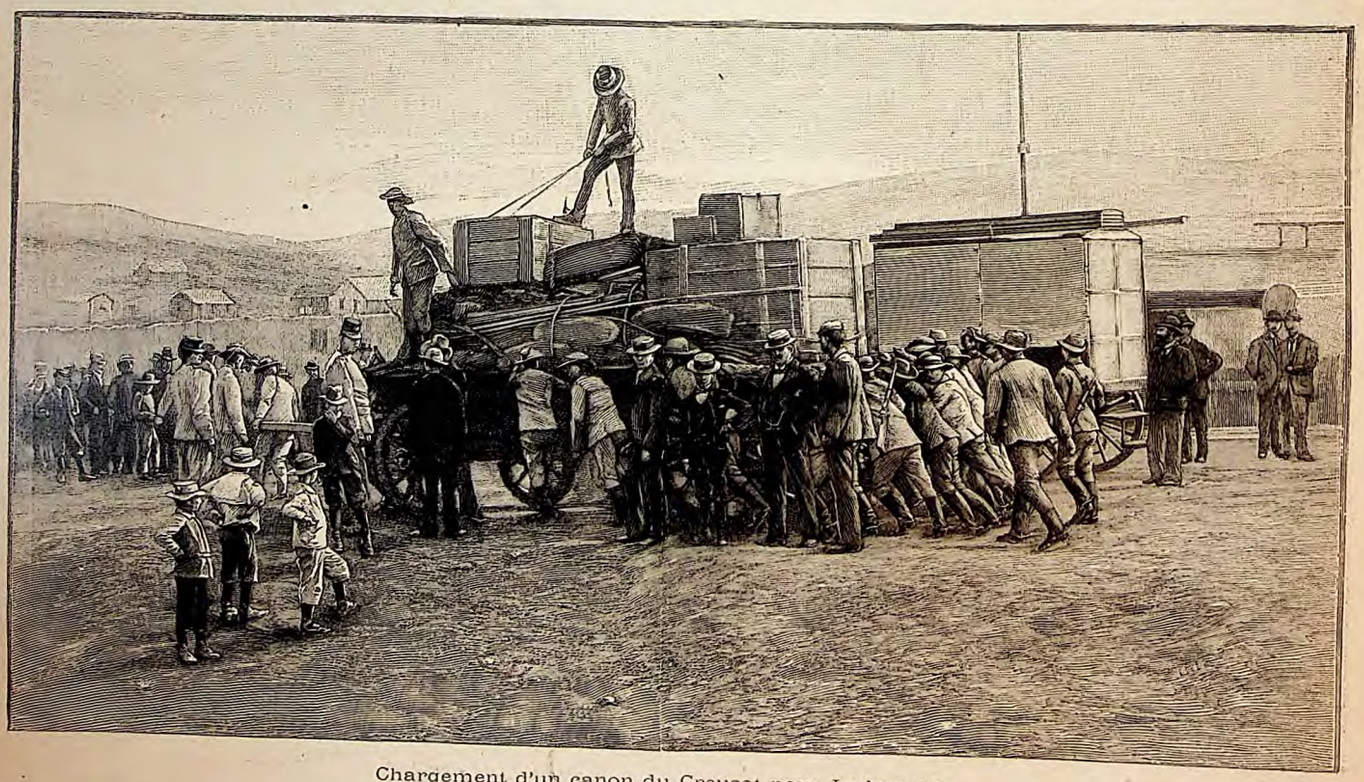
pendant cinq ans, de 1895 à 1899, au Creusot, aux usines Krupp et même en Angleterre, ont été opérés discrètement. Bouches à feu, munitions, fusils étaient expédiés à Lourenço-Marquez et y arrivaient sans attirer l'attention. Ils étaient chargés, sans que l'on convoquât la cour et la ville, mais aussi sans dissimulation de leur nature, sur les wagons qui devaient les transporter à Prétoria. Là on se gardait bien de les débarquer à la gare ordinaire. La ligne dépasse cette gare et aboutit au camp d'artillerie, situé à quelque distance de la ville. Les wagons y étaient donc conduits directement et déchargés sans témoins. Les Anglais n'étaient pas sans savoir que le Transvaal avait fait venir des canons. Mais comme jamais il n'y eut d'envoi important fait en bloc, comme les pièces arrivèrent l'une après l'autre, beaucoup passèrent inaperçues. C'est dans l'addition de ces arrivages successifs que les espions de M. Chamberlain, qui faisaient bien mal leur métier, se trompèrent : trop d'éléments leur manquaient.

D'ailleurs, l'opinion des états-majors anglais était que les Boers pouvaient bien avoir des canons, mais qu'ils étaient incapables de s'en servir. Les événements ont probablement modifié cette opinion.

Nos lecteurs connaissent déjà les canons du Transvaal. Nous en avons donné les différents types dans le numéro du 28 octobre 1899. La moitié de l'artillerie boer a été fournie par le Creusot : c'est pour l'industrie française un succès intéressant à souligner.

Le Boer, qu'on représente comme si lourd d'esprit, est volontiers facétieux. Il a pris l'habitude de donner aux gros canons de 155 millimètres qui arment les remparts de Prétoria et à ceux qui ont été transportés sous Ladysmith, Kimberley et Mafeking, des sobriquets humoristiques devenus immédiatement populaires. Les dépêches nous ont entretenu des hauts faits du *Long-Tom* actuellement hissé sur Imbulwana Hill d'où il envoie ses projectiles dans Ladysmith. Une autre pièce est surnommée *Mrs Smith*. Une troisième se nomme *Suzerainelé*, par allusion aux prétentions de l'Angleterre. Un autre canon ne fera parler de lui que si les Anglais arrivent jusqu'à Prétoria ; il défend le fort Schanskop ; c'est un canon du Creusot que, par une aimable attention, les Boers ont baptisé le *Français* (*Frenchman*).

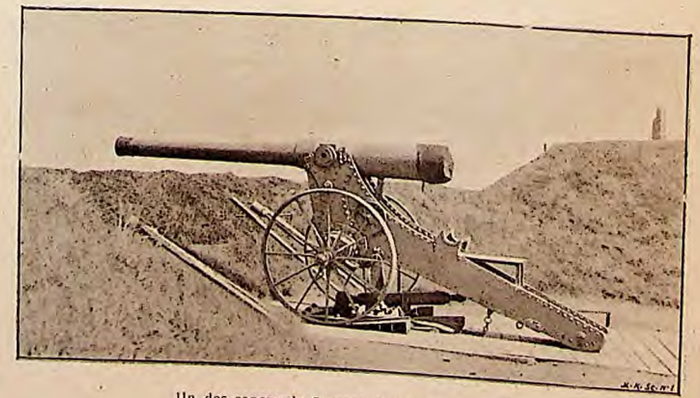
Les troupes du Transvaal et de l'Etat libre sont armées du fusil Mauser à répétition. On introduit à la fois dans le magasin cinq cartouches enfermées dans



Chargement d'un canon du Creusot pour Ladysmith.



Russes réclamant leurs passeports au Consulat français.



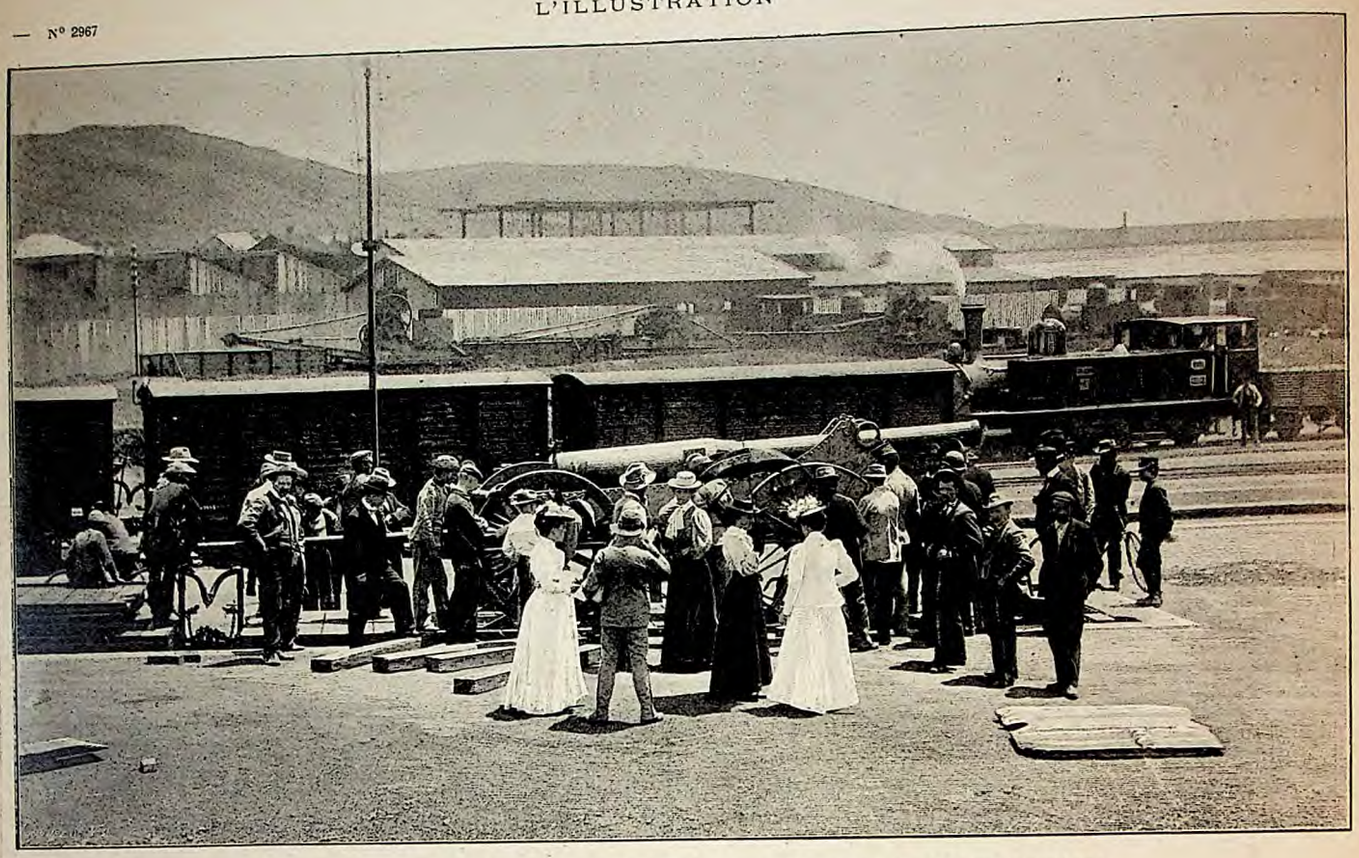
Un des canons du Creusot, baptisé « Frenchman ».



Le commandant de Johannesburg assistant au départ d'un commando boer.



Un campement au Natal : Boers faisant sécher de la viande au soleil.



Préparatifs d'envoi à Ladysmith d'un des canons français de 155 millimètres.

un étui. Les Boers appellent cet étui : *cinq-ans-de-franchise*. M. Chamberlain exigeait en effet la franchise pour les uitlanders, au bout de cinq ans au lieu de sept.

La plaisanterie répond à celle de M. Cecil Rhodes, distribuant aux artilleurs anglais des projectiles destinés aux Boers et portant cette mention : « Avec les compliments de M. Cecil Rhodes. »

Cette guerre du Transvaal est pleine de contrastes. Les canons, les fusils, sont du dernier modèle ; les obus sont chargés à la dynamite ou à la lyddite ; la télégraphie sans fil, dernier cri de la science, y est expérimentée, dit-on, dans le camp boer comme dans le camp anglais. Et à côté de ces modernités, d'autres détails sont d'un étonnant archaïsme. Voici des Boers faisant sécher de la viande de bœuf au soleil pour le transformer en *biltong*. N'évoquent-ils pas les trappeurs qui firent sur les Indiens la conquête de l'Amérique? Et ce sont ces frustes soldats qui battent à plate couture les troupes régulières de la Grande-Bretagne. Avant le combat, les Boers ont coutume de s'agenouiller pour une prière commune. Ils demandent à Dieu, non pas de leur donner la victoire, mais de donner la victoire à ceux qui sont dans le bon droit. Le secret de leur force réside sans doute en grande partie dans cette foi en la justice de leur cause. Mais qui eût cru que cet atout moral était capable d'assurer le succès d'une semblable partie, à une époque où l'art de la guerre passe pour être devenu une science exacte?



Arrivée à Prétoria d'un convoi de prisonniers de guerre anglais.



Prétoria : la foule assistant à l'arrivée des soldats anglais prisonniers.

Cet art de la guerre nous semble en train de faire faillite au Transvaal. Toujours est-il que, jusqu'à présent, les Boers se sont bien trouvés de combattre à leur façon, sans recourir, quoi qu'on en ait dit, aux conseils et à l'expérience d'officiers provenant des armées européennes. L'officier européen est trop enclin en effet à marcher droit à l'ennemi, à défendre jusqu'au bout ses positions, à n'obtenir de résultats qu'en faisant tuer beaucoup de monde. Les Boers, au contraire, n'y mettent pas d'amour-propre ; il s'agit pour eux de tuer et de ne pas être tués ; ils rampent, ils se cachent, ils ne rougissent pas de fuir, d'abandonner leurs positions s'ils ne peuvent les défendre qu'en s'exposant. Leurs chefs ont une tactique spéciale, appropriée au pays et aux qualités propres de ses défenseurs.

Un seul officier allemand, le colonel Schiel, commandait un assez important contingent, mais c'était un contingent recruté presque uniquement parmi les Allemands établis au Transvaal. Et on peut remarquer que le seul combat qui se soit terminé à l'avantage des Anglais est celui d'Elandslaagte, livré précisément par le colonel Schiel, et qui fut un combat à l'européenne, allant même jusqu'au corps à corps. Cette expérience n'est pas faite, on l'avouera, pour déterminer les Boers à se donner pour chefs des étrangers.

Maurice Normand.

GUERRE DU TRANSVAAL. — La cavalerie boer.

LA BONNE SAMARITAINE

Voici comment cela s'est passé et pourquoi je vis loin du monde, en ce coin perdu de province, et à jamais heureux...

Quand j'ai rencontré cette femme, j'étais abondonné, fini, perdu. J'avais mal vécu, mal souffert : des joies sans fierté, de basses douleurs. Plus de jeunesse. Plus de croyances. Plus d'espoirs. Je me traînais avec le dégoût, presque le refus de la vie, sans même le courage de souhaiter la mort. A quarante ans j'étais un triste et pâle vieillard.

Un jour je rencontrai dans une des rares maisons amies où j'allais encore, une femme qu'on appelait Jeanne. Son autre nom importe peu. Elle devait avoir trente-cinq ans environ. Elle était plutôt grande, brune, un visage fin, un regard très doux, avec des sourires de bonté. Pourtant les yeux avaient parfois de brusques reflets d'âme douloureuse.

Elle n'avait que quelques parents éloignés. Pas d'amis. Elle habitait un très petit appartement au cinquième, rue Vaneau. Une vieille bonne faisait tout son service. Elle s'occupait à visiter les pauvres, soigner les malades. Elle n'avait jamais pris de diplôme. Mais on la connaissait à la Faculté, et on lui laissait sa clientèle de misérables. Elle avait suivi les cliniques de chirurgie, fait de l'internat volontaire et savait « tenir un couteau ». Elle a, me disait un maître en parlant d'elle, non seulement de l'instruction, mais, ce qui la sert mieux, un instinct, une expérience, un art « de chic » ; je lui avais fait conter quelques-unes de ses aventures et cela me captivait d'entendre sa voix douce détailler les sanglantes horreurs des blessures, l'attaque hardie de la science contre la mort et la bataille opératoire où passent les éclairs sauveurs de l'acier.

Elle avait résisté d'abord, ne voulait pas se livrer, avait la pudeur de sa bienfaisance. Mais peu à peu, ma sympathie, mon admiration contenue, l'avaient touchée... Elle parlait :

— Voyez-vous, Monsieur, je n'ai aucun mérite. J'ai un âpre plaisir à donner ma peine et mon temps aux douleurs humaines. Au fond, je suis une égoïste... La récompense vient à mesure... Et que de sensations étranges ! certes je ne les recherche pas. Mais je ne puis les éviter. A l'hôpital, peu d'imprévu, pas de responsabilité et d'émotion. Un malade, là, est un numéro, un cas opératoire, anonyme, tandis qu'ailleurs chacun garde mieux sa personnalité et l'on n'a le vrai contact avec certains êtres que dans leur milieu...

Ainsi, un soir du 14 juillet, à Compiègne, où j'étais en séjour, on est venu me chercher, de la part du célèbre dompteur Louzet. C'était le docteur, un ami à moi, qui en s'absentant avait laissé mon adresse. J'arrive à la baraque, je trouve sur un lit le nègre Fanfulla que la panthère avait déchiré; tout le thorax arraché, des artères à nu, bref pas mal de dégâts. Je me mets à la besogne expliquant à Louzet que si la griffe avait pénétré un centimètre plus profond, c'était la mort sans phrases. J'étais alors seule avec le patron. Il me souffle à l'oreille : « Croyez-vous qu'il restera estropié? » Je réponds par un geste peu encourageant. Alors, il me pousse le coude et me montre d'un clignement d'œil, mon bistouri dans ma trousse, comme pour me dire qu'il valait mieux achever l'homme. Pauvre Fanfulla! il s'en est à peu près tiré tout de même.

Oui, j'ai vu des choses bizarres. Au temps où je faisais de l'internat volontaire à Laënnec, le poste de police nous requérait pour aller la nuit du côté de la Chaussée du Maine, de l'Observatoire et de la Californie dans les baraques couvertes en boîtes de conserve. Je n'oublierai jamais une joueuse de guitare espagnole, en mantille avec des papillons faux dans la perruque. Je l'ai assistée dans sa roulotte à dix heures du soir... Deux jumeaux superbes! Et tout de suite voilà qu'elle veut se lever, me priant de « garder » les deux mioches tandis qu'elle ira chercher le père, dans la baraque d'à côté, pour qu'il vienne voir comme ils sont beaux. Naturellement, je lui fais comprendre que cela ne se peut pas et que je vais aller moi-même lui porter la nouvelle. Devinez sa réponse : — « Non, non, pas vous, pas vous; je le connais trop bien... et vous avez de trop jolis yeux!... »

Peu à peu, à mesure que les jours passaient, Jeanne me parlait plus intimement. Après les récits de faits divers, après ses souvenirs de chirurgienne, vinrent les confidences plus précieuses de femme, comment elle soignait les détresses morales, calmait les douleurs invisibles et profondes.

Et parfois, dans une poussée d'émotion, elle oubliait d'être modeste, et presque fièrement disait:

« Quand je faisais ma ronde de garde à l'hôpital, parmi tous ces gens qui m'étaient inconnus, alignés dans des lits blancs, le long de la salle sombre, je passais,... avec le falot, m'arrêtant où j'entendais un soupir, un cri, un râle... Et j'ai bercé l'heure d'agonie d'êtres que je n'avais jamais vus, dont je ne savais rien, dont je ne saurai jamais rien... Mais dès que j'entendais cet appel du mourant qui se sent emporté dans le grand inconnu : « Tenez-moi, tenez-moi », je devenais une amie, une sœur, une mère. C'était involontaire, instinctif et tout-puissant. Alors j'ai abreuvé bien des soifs d'infini, que je devinais tout à coup... Et ensuite je ne me rappelais plus ce que j'avais fait. Vous voyez bien que je n'ai aucun mérite. »

A voir cette sérénité, cette joie chaude et paisible dans le soin des misères, le dévouement, la dépense de sa tendresse, je commençais à l'envier, cette femme. Je comprenais que cette charité-là fût une consolation, un refuge pour certaines âmes et j'osais désirer de tenter l'expérience pour moi-même. Je le lui dis, un jour... Elle sourit, ne me jugeant pas sincère... J'insistai, lui rappelant que j'étais ici-bas, sans affections, sans devoirs ; je voudrais qu'elle me confiât une œuvre noble et délicate, une infortune à soulager, quelque abandonné à recueillir... Et je lui répétai sa phrase : « Je n'ai aucun mérite. » Je le ferai pour ma propre satisfaction.

Longtemps elle résista, refusant de me croire. Pourtant à la fin, après des jours, des semaines, elle sembla changer d'avis, tout à coup, elle me considéra gravement et répondit :

Eh! bien, soit. Ecoutez. Je connais un enfant, un garçon de dix ans, qui est seul au monde ou à peu près; quelqu'un qui n'est plus m'a priée de veiller sur lui, de mon mieux! La vie matérielle lui est assurée. Il est interne dans un collège... Mais j'aurais désiré pour lui une autre vie, plus personnelle avec plus de tendresse — je lui aurais voulu un guide, un protecteur, un ami — voulez-vous être tout cela, pour cet enfant... Voulez-vous le suivre de près, l'aimer, en faire un homme?... Répondez.

... Je lui ai tendu la main et j'ai dit oui...

Jeanne devait au premier jour me présenter mon protégé, Pierre Lacroix, élève de sixième, âgé de dix ans. Après quoi, j'aurais à prendre un parti. Je n'en eus pas la peine. Au jour dit, Jeanne m'annonça que Pierre était malade. Il fallait attendre. Puis le surlendemain Jeanne me fit appeler de nouveau et me dit : « L'enfant ne va pas; il a une vilaine chose à la jambe. Il faut ouvrir pour voir. On fera ça lundi matin, à la maison de l'avenue Bugeaud. Venez-y. Vous entrerez tout de suite en fonctions. Vous verrez souffrir celui que vous avez promis d'aimer.

Je fus exact. Je revois dans la petite chambre Sainte-Anne mon futur ami, Pierre, que l'on déshabille et que l'on couche pour le chloroformer, là, dans ce paisible asile où il ne verra pas la mise en scène tortionnaire de la salle d'opération, l'étalage des bistouris, des pinces, des scies, ni l'établi où l'on vous étend tout nu, sur une couche de sable, comme un cadavre que l'on va disséquer! Non, il ne verra rien. Et, confiant, il se livre à l'interne qui lui fait respirer sur un mouchoir plié en quatre le poison qui endort la sensibilité et la vie. Pourtant, il y a quelques moments de lutte. D'instinct l'enfant se débat contre l'asphyxie... Il y a des cris, des hoquets. Puis le profond sommeil le prend, l'abat. Ce sommeil effrayant avec la pâleur du visage, le souffle imperceptible et cette paupière morte que l'interne retrousse pour sentir du bout du doigt si la pupille est inerte. « Allez! ça y est ». On pousse dans la chambre une sorte de lit, formé d'une planche sur quatre montants à roulettes, deux sœurs et un aide y déposent l'enfant et on l'entraîne, tandis que l'interne maintient sous le nez le mouchoir imbibé de chloroforme.

Cette sorte de convoi suit rapidement un corridor, avec le bruit des roulettes sur les dalles, puis là-bas, dans le fond, je vois s'ouvrir la large porte vitrée de l'amphithéâtre, où dans la lumière blanche et crue se dressent des silhouettes d'hommes en tablier, dans le décor tout marbre, cristal et nickel des modernes palais de l'asepsie.... Puis la porte se referme... et nous voilà de nouveau seuls, Jeanne et moi, dans la chambre Sainte-Anne, tapissée de papiers à petites fleurs gaies, avec des images de saints... Et nous regardons sans rien dire le lit vide, et tiède encore...

Et cela a duré longtemps, longtemps; j'ai essayé de parler puis de lire tout haut un journal. De temps en temps elle répondait quelques mots mais nos voix nous semblaient à nous-mêmes des voix étrangères troublant le silence de notre angoisse.

A vrai dire, je m'étonnais que mon amie ne fût pas mieux accoutumée à l'émotion des douleurs d'autrui. Je le lui avouai. Elle me répondit : « C'est plus fort que moi. Je n'aime pas les opérations d'enfants. On ne les consulte pas. On leur vole leur confiance. On les taillade malgré eux ».

... Près d'une heure avait passé quand on nous le rapporta. Tout avait bien marché à souhait et le petit, encore alourdi par le chloroforme, reposait paisiblement... les yeux clos, le souffle égal... Mais peu à peu, diminuait la sédative et bienfaisante influence... et l'enfant se mit à geindre. Une piqûre de morphine atténua ce premier retour de la souffrance; mais il fallut bien, à la fin, se décider à la subir.

Alors Jeanne intervint. Nous étions seuls tous les deux avec l'enfant. Il lui disait : « Marraine! Marraine! j'ai mal! » Il l'implorait avec ses yeux mouillés, la suppliait de le guérir : « Je ne veux plus avoir mal. Je ne peux plus. Je n'ai plus la force. » Et à ces appels navrés, elle répondait par des caresses, des paroles et des gestes. Et elle finit par lui conter des histoires. Ah! les femmes. Comme elles inventent bien ! oh ! les douces fictions, les jolis mensonges ! Comme elles trouvent dans leurs âmes ce qu'il faut pour consoler les tout petits! Comme elles savent bien invoquer les fées, les anges, les papillons, les oiseaux et les fleurs.

Mon amie parlait à mi-voix, penchée vers le petit visage attentif et pâle que la douleur tordait encore par instants. Et à mesure que les contes succédaient aux contes, la pensée de l'enfant s'envolait loin de la douleur,... plus loin, plus haut!...

Et voilà qu'après les histoires merveilleuses des bons génies et des archanges, c'étaient maintenant des récits tout simples de souffrances terrestres et de douces guérisons.

« Il y avait une fois dans cette maison un petit canari. Un jour il s'est cassé la patte. Je l'ai endormi, comme toi, avec un peu de chloroforme sur un morceau d'ouate. Il est resté comme mort dans la main de sœur Marie qui le tenait. Je lui ai fait un pansement, il a guéri. Sa patte s'est raccommodée et au bout d'une semaine il sautillait dans sa cage. Toi aussi tu guériras et alors je te le montrerai, le petit oiseau qui n'a plus mal parce qu'il s'est laissé soigner, bien sagement ».

Pierre sembla réfléchir, puis demanda.

— Est-ce que le canari avait une maman pour le soigner?

— Non, dit Jeanne.

— Moi, j'ai une marraine, murmura l'enfant. Et il ouvrit les bras.

Oh! ce baiser, l'étreinte de ces deux êtres; l'un qui ne savait rien, sinon qu'on l'embrassait; l'autre, la femme, qui révélait tout son secret, le secret de sa vie d'expiation, consacrée aux pauvres, à cause d'une faute lointaine, la femme qui, oubliant ma présence, laissait éclater sa tendresse pour cet enfant qu'il fallait cacher, renier, ne chérir devant le monde que du bout des lèvres.

Oh! ce mystère de tristesse... comme je le pénétrais maintenant. Et moi, qui cherchais la façon de devenir utile et meilleur, d'aimer noblement, de mériter une gratitude...

Je m'approchai, je mis ma main sur l'épaule de Jeanne. Elle leva la tête et me regarda. Je lui souriais doucement, presque malicieusement. Et je dis au petit.

— Appelle-la maman, ça lui fera plaisir...

Jeanne s'était levée, très pâle.

Je murmurai montrant l'enfant :

— Je l'aimerai si vous voulez; mais je ne l'aimerai pas seul...

Et une fois encore un peu railleur, je répétai la formule qu'elle m'avait apprise : *Je n'ai aucun mérite.*

L'enfant avait l'air tout surpris, car nous nous tenions les mains et nous nous regardions avec des yeux pleins de larmes.

A ce moment, sœur Marie est entrée.

Elle a vu. Elle a compris. Habituée à se pencher sur les mortelles douleurs, elle devine aussi les félicités qui font revivre. Et d'une voix tremblante de joie, s'adressant à mon amie :

« Eh bien! j'avais raison, n'est-ce pas? Le bonheur n'est pas défendu!...

Jeanne a gardé le silence, mais son regard m'a signifié qu'elle était maintenant de cet avis-là!

Adolphe Chenevière.

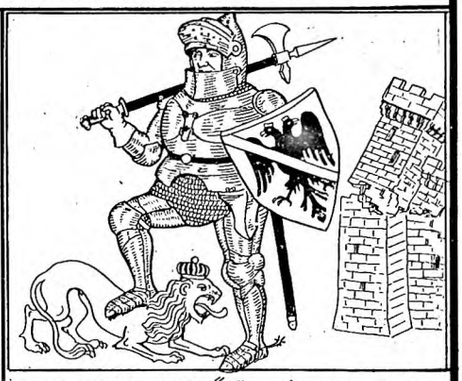
OPINION DE QUELQUES CÉLÉBRITÉS COMPÉTENTES SUR LA GUERRE DU TRANSVAAL

« Les événements du Transvaal ne passionnent pas seulement le monde, mais encore l'Autre-Monde! Notre médium spécial, le célèbre mage Tatlamaës, nous envoie quelques communications de l'Au-delà. Nous commençons cette série par l'interview de :





CESAR : « Des professionnels «tombés» par des amateurs! Voilà ce qu'on n'eût jamais vu de mon temps! »



DU GUESCLIN : « Les Anglais, je les connais! — Ils n'entendent rien à la guerre d'embuscades! »



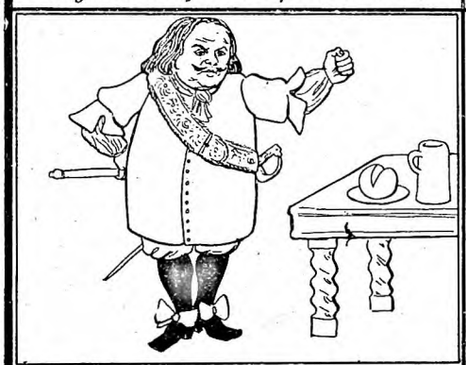
JEANNE D'ARC : « Je ne lis pas les journaux, mais cette Lady Smith me paraît être une gaillarde qui se défend bien! »



PHILIPPE II : « Puisse cette guerre durer longtemps, pour que ces huguenots se dévorent tous les uns les autres! »



JEAN BART : « Nom d'une pipe! il est heureux pour les Anglais que ces bons Boërs n'aient point de flotte! »



RUYTER : « Mais aussi, mille sabords! pourquoi osent-ils, même sur terre, s'attaquer encore à des Hollandais! »



LE MARÉCHAL DE SAXE : « Les Anglais sont perdus, car Messieurs les Boërs me paraissent tirer les premiers! »



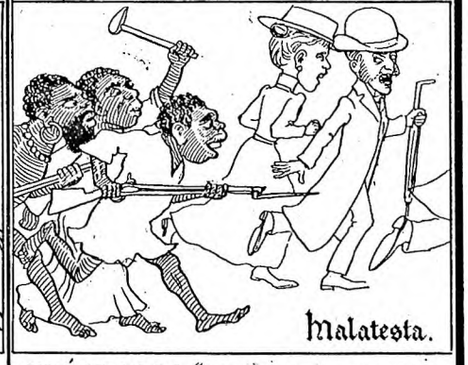
KLÉBER : « Si mon vieil ami Joubert continue, il viendra un de ces jours me rejoindre en Egypte, et alors...! »



CAMBRONNE : « XXXXX. » (Le Général ne nous a répondu que par cette dépêche chiffrée qui n'a pu encore être traduite.)

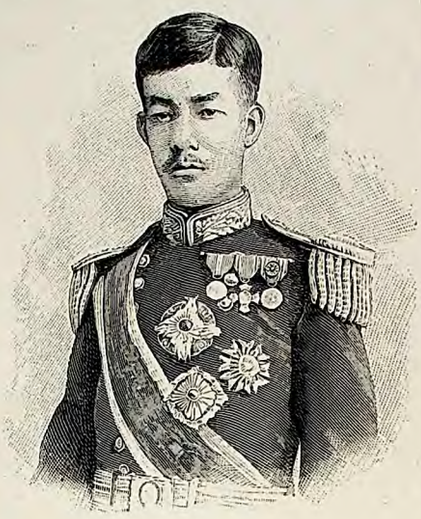


NAPOLÉON : « Si j'étais plus jeune, je partirais là-bas, et le monde verrait de grandes choses! »



THÉODOROS : « Mon opinion, appuyée sur l'expérience, est que l'Afrique finira par conquérir l'Angleterre!!! »





La princesse Sada et son fiancé le prince héritier du Japon.

LE PRINCE IMPÉRIAL DU JAPON ET SA FIANCÉE

A l'occasion des réjouissances (bals, *garden-parties*, expositions de chrysanthèmes, etc.,) auxquelles a donné lieu la fête de l'empereur du Japon, Mutsu Hito, le 3 novembre dernier, on a annoncé officiellement les fiançailles du prince héritier Yoshi Hito avec la princesse Sada.

Yoshi Hito est fils d'une concubine de l'empereur, l'impératrice n'ayant pas eu d'enfant. Il est né le 31 août 1879. Sa fiancée appartient à la famille Fujiwara, qui a donné déjà de nombreuses impératrices au Japon. C'est la fille du prince Kujo. Elle n'est âgée que de quinze ans.

Un journal anglais de Yokohama, le *Japan Daily News*, donne de curieux détails sur les préparatifs de ce prochain mariage. L'achat du trousseau est, paraît-il, une opération aussi importante au Japon que dans les pays d'Europe, et cette importance s'est encore accrue depuis que les modes Japonaises abandonnées ont été remplacées par des modes occidentales. Une impératrice du Japon ou une princesse impériale doit maintenant être pourvue non seulement d'une profusion de robes magnifiques et d'objets d'art indigènes, mais encore d'innombrables toilettes du genre Parisien et de tous les bijoux de l'Europe. Le père de la princesse Sada n'est pas riche et par conséquent ne peut fournir la somme considérable nécessaire pour les achats. Il donne seulement 100.000 yen (516.000 francs). La maison impériale contribue pour 400.000 yen (2 millions 64.000 francs) à ces dépenses somptuaires. Enfin l'empereur a décidé que 700.000 yen (plus de 3 millions 600.000 francs) laissés par feu l'impératrice douairière Yeisho, tante de la princesse, seront donnés à celle-ci. La princesse Sada dispose ainsi de un million et quart de yen (6 millions et quart de francs) en chiffres ronds pour acheter son trousseau. « On peut se procurer à ce prix pas mal de jolies choses », conclut le *Japan Daily News*.

LES ENROLEMENTS EN ANGLETERRE

L'Angleterre envoie dans l'Afrique du Sud divisions sur divisions. Le Royaume-Uni sera bientôt presque complètement dégarni de troupes. Il faut donc grossir les effectifs des divers corps et le recrutement bat son plein.

C'est devant la grille de la *National Gallery*, en face de l'église Saint-Martin, tout près de la colonne de Nelson, qu'opèrent les sergents recruteurs, sveltes géants moulés dans leurs courtes vestes et leurs longs pantalons à bande d'or. A la grille même sont pendues des images coloriées qui représentent les différents uniformes, tous magnifiques, que les recrues auront l'honneur de porter le lendemain de leur engagement. Autour de ces tableaux, se pressent des jeunes gens appartenant à toutes les professions qui nourrissent mal leur homme.

Les mieux mis sont de petits *clercs* de banque, de modestes employés de magasin. A côté de cette aristocratie, voici de simples ouvreurs de portières, des malheureux vivant de vagues besognes, même quelques louches figures comme on en voit dans toutes les capitales. Des figures martiales aussi, celles de jeunes patriotes qui voudraient partir tout de suite pour aller se battre au Transvaal. Les sergents leur promettent qu'on les y enverra bientôt, dès qu'ils sauront manier le *rifle*. En réalité, ces recrues nouvelles ne sont pas destinées à l'Afrique du Sud, mais à la vie de garnison dans les villes d'Irlande et dans les camps. On ne les embarquera pour le Cap ou Durban que dans six mois ou un an, si la guerre dure encore.

Théoriquement, le sergent recruteur devrait donner à la recrue un shilling, et même un shilling tout neuf, symbole de l'achat. Mais cette pratique est tombée en désuétude. Dans la cavalerie, l'engagement est de neuf ans avec cinq ans dans la réserve. Dans l'infanterie et l'artillerie, il est de sept ans avec le même temps de réserve. Il y a aussi, pour l'infanterie, un engagement court de trois ans, avec neuf ans de réserve. Tant en solde qu'en indemnité de caution et d'épicerie, le soldat anglais touche 16 *pence* (32 sous) par jour. Il a droit à trois repas quotidiens et à quatre pots de bière par semaine. Le sous-officier reçoit une paye de près de 3 francs par jour et a le droit de se marier.

Quand la feuille d'engagement est signée, la recrue a encore deux jours pour se raviser. Mais il lui en coûte un dédit de 25 francs, somme que touche le sergent par engagement.

Pour envoyer des renforts au Transvaal, c'est à la réserve et aux volontaires des milices que le War Office a recours.

La Cité de Londres a pour son compte offert au gouvernement britannique de constituer un corps de mille sujets d'élite, bons tireurs, choisis parmi les miliciens qui ne doivent pas le service hors du royaume mais qui demandent à contracter un engagement spécial pour la campagne. La corporation de la Cité a voté pour les premiers frais une somme de 625.000 francs et s'est engagée à entretenir ce régiment jusqu'à la fin de la guerre. Le ministère a accepté et les cinq cents premiers volontaires s'embarqueront le 13 janvier. La gravure ci-dessous reproduit un des incidents de cet appel aux volontaires. L'*Honourable Artillery Company* avait proposé ses canons et 240 de ses membres, mais à condition qu'on leur fournit des chevaux. On déclina l'offre et on demanda seulement un contingent de 40 hommes qui seraient versés dans le corps de la Cité. Le jour où le colonel Lord Denbigh demanda que ces 40 hommes fussent désignés, les membres de l'*Honourable Artillery Company* déclarèrent qu'ils voulaient tous partir. Il est probable qu'il sera donné satisfaction par la suite à ceux dont on n'a pu encore satisfaire le désir.



Londres : appel aux volontaires des milices.



GUERRE DU TRANSVAAL. — Londres : Un sergent recruteur à Trafalgar-Square.

LIVRES NOUVEAUX

Ouvrages d'art.

Les Perles de la Côte d'Azur, par le général Bourelly. 1 vol. in-4°, illustré de 20 aquarelles et de 100 gravures par E. Lessieux, H. Laurens, 40 fr.

Les « Perles de la Côte d'Azur » que nous décrit, dans ce magnifique ouvrage, le général Bourelly, ce sont simplement les villes et villages de l'ancienne principauté de Monaco, telle qu'elle était avant l'annexion à la France de Roquebrune et de Menton. Monaco, La Condamine, Cabbé, Roquebrune, le cap Martin, Menton, Garavan et Castellar : voilà, exactement, ces « perles », dont quelques-unes ont en effet le droit d'être honorées de ce nom, mais qui ne forment vraiment qu'un bien petit morceau de la « Côte d'Azur ». Du moins le général Bourelly ne néglige-t-il rien pour nous les faire connaître; ou plutôt il néglige tout à fait de nous introduire dans quelques-unes des salles les plus intéressantes du casino de Monte-Carlo; mais il nous décrit en revanche jusqu'aux moindres ornements décoratifs de la « salle des fêtes » de ce casino et, depuis Monaco jusqu'à La Mortola, c'est à peine si on trouverait une maison devant laquelle il ne nous arrête. Il va même jusqu'à nous offrir le catalogue complet du petit musée, d'ailleurs unique en son genre, où un estimable Mentonnais a recueilli les divers spécimens de la flore et de la faune de sa ville natale. Et avec tout cela, l'ouvrage de M. Bourelly est, comme nous l'avons dit, magnifique : car à cette description, un peu minutieuse peut-être, mais pleine de détails pittoresques et d'amusantes anecdotes, se joint toute une série de dessins de M. Lessieux qui non seulement sont exacts, typiques, et agréables à voir, mais qui se trouvent reproduits avec une finesse et un art incomparables. Certaines aquarelles, surtout, sont à ce point de vue de vrais tours de force; les moindres nuances des couleurs s'y trouvent rendues, et si parfaitement qu'on croirait presque avoir sous les yeux la peinture originale.

Pompéi : la ville, les mœurs et les arts, texte, dessins et aquarelles par Pierre Gusman. 1 vol. in-4°, illustré de 550 dessins et de 12 aquarelles, H. May, 30 fr.

Voici certainement, avec le *Rubens* de M. Michel, un des plus beaux livres d'art de cette saison. Le texte et l'image s'y complètent sans cesse, et de leur union résulte pour nous le plaisir d'assister à une véritable reconstitution de la vie antique. Depuis l'architecture des habitants de Pompéi jusqu'à leur cuisine, M. Gusman nous décrit, avec d'intéressantes figures à l'appui, tous les aspects de cette civilisation dont une heureuse catastrophe nous a conservé l'empreinte à peu près intacte. Et ses explications, comme ses dessins, sans être jamais trop techniques, ont une précision savante qui donne à l'ensemble du livre toute la portée d'un document scientifique. Mais le document que nous offre le peintre-archéologue, pour sérieux et sûr qu'il soit, n'en reste pas moins fort agréable à lire comme à regarder; et l'on ne peut rien imaginer de plus charmant, par exemple, que la façon dont l'auteur nous décrit l'ornementation intérieure d'une maison pompéienne, en illustrant son texte de toute une série de charmantes aquarelles, reproduites avec une élégance et un goût parfaits. Tout au plus pourrions-nous reprocher à M. Gusman d'avoir trop sacrifié Herculanum à son cher Pompéi, tandis qu'il avoue lui-même que, au point de vue des œuvres d'art, Herculanum est celle des deux villes qui nous offre les modèles du style le plus pur.

Histoire. — Sociologie. — Voyages.

Fragments et Souvenirs, par le comte de Montalivet; tome II : 1836-1848. 1 vol. in-8°, Calmann-Lévy, 7 fr. 50.

Ce gros volume n'est, d'un bout à l'autre, qu'un éloge enthousiaste de la personne et du gouvernement du roi Louis-Philippe. Et le fait est que, à le juger d'après ses conséquences matérielles, telles que nous les expose le comte de Montalivet, le règne de Louis-Philippe mériterait de nous apparaître comme l'un des règnes les plus heureux de toute notre histoire. Bonnes relations extérieures, progrès colonial, prospérité financière, réformes de toute sorte dans la justice, l'instruction publique, l'armée et la marine, encouragement aux arts, de quelque côté qu'on aborde l'étude du gouvernement de Louis-Philippe, on est surpris de voir non seulement son activité, mais sa sagesse, son esprit d'initiative, et la solidité des institutions qu'il nous a léguées. Mais, avec tout cela, le souvenir de ce gouvernement n'est pas parvenu, jusqu'ici, à égaler en popularité celui d'autres régimes infiniment moins prospères et moins fructueux : et ce ne sont pas encore les *Fragments* de Montalivet qui pourront lui assurer cette popularité, car tout en étant, eux aussi, pleins des plus louables qualités, ils ont, eux aussi, quelque chose à la fois de trop solennel et de trop familier qui nous empêche d'y mettre notre cœur. Deux pages du récent recueil de *Choses vues* de Victor Hugo nous donnent du roi Louis-Philippe une image plus vivante que les 600 pages du livre de Montalivet; et il n'y a pas jusqu'à la très réelle sympathie du roi-citoyen pour les arts que son apologiste ne nous rende un peu ridicule, à force de nous dire, par exemple, que Louis-Philippe « éprouvait une froideur instinctive pour les brillantes allégories de Rubens, si chères à Henri IV » !

La Convention, par A. Bérard. 1 vol. in-4°, orné de 120 reproductions d'estampes du temps, H. May, 6 fr.

Nous sommes désolés d'avoir à nous montrer sévères pour un ouvrage qui traite d'un sujet fort intéressant, et, en outre, beaucoup plus nouveau qu'on ne pourrait croire, car la vérité est que personne n'a encore entrepris, jusqu'ici, une étude artistique et pittoresque de la mémorable époque de la Convention. Mais M. Bérard, lui non plus, n'a pas entrepris cette étude-là. L'art ne tient pour ainsi dire aucune place, dans son texte, et la part du pittoresque se réduit tout au plus à quelques pages d'épilogue, où M. Bouchot nous décrit l'aspect des rues, les mœurs et les modes du Paris révolutionnaire. M. Bérard, lui, se borne à nous raconter l'histoire politique de la Convention; et, sans doute, il le fait très consciencieusement, mais sans nous rien apprendre que d'autres, avant lui, ne nous aient appris. Et si le texte de ce gros livre se trouve ainsi à peu près inutile, l'illustration qui l'accompagne l'est, peut-être davantage encore; elle est inutile, d'abord, parce que neuf sur dix des images qui la forment ont été reproduites des centaines de fois, et se trouvent, par exemple, dans l'album de *La Révolution*, publié naguère par M. Dayot; mais, surtout, elle est inutile parce qu'elle ne fait pas corps avec le texte qui l'encadre, et que peu nous importe de voir des caricatures, ou des allégories, ou même des portraits, si l'on ne prend pas la peine de nous en expliquer la valeur, au double point de vue de l'art et de l'histoire.

Histoire de la responsabilité criminelle des ministres en France depuis 1789 jusqu'à nos jours, par Louis Ferstel. 1 vol. in-18, H. May, 2 fr. 50.

M. Ferstel étudie, dans cet ouvrage, un très intéressant problème de morale politique. Et si peut-être il a eu tort, au point de vue même de la portée de son argumentation, de s'appuyer avec trop d'insistance sur certains événements encore bien récents, nous n'en devons pas moins recommander son ouvrage comme une intéressante matière aux méditations et aux discussions. En quelle mesure les ministres, qui représentent aujourd'hui dans presque toute l'Europe la véritable autorité gouvernementale, en quelle mesure sont-ils moralement responsables des actes accomplis pendant leur ministère? Et en quelle mesure doivent-ils en être responsables légalement? Voilà ce que se demande M. Ferstel, et ce que se demandera certainement avec lui toute personne prenant un peu au sérieux non seulement les questions politiques, mais la question de la vie et de la dignité nationales. Et pour l'étude de ce problème, qu'il a eu le grand mérite de nous remettre en mémoire, M. Ferstel nous apporte, en outre, un certain nombre de documents précieux, en nous renseignant, par exemple, sur le degré de responsabilité légale des ministres dans les divers pays, ou en nous exposant les principaux arguments des partisans comme des adversaires de la responsabilité ministérielle.

La Patrie en danger, par Emile Pierret. 1 vol. in-18. Perrin, 3 fr. 50.

Voici encore un livre qui n'a d'autre prétention que de nous exposer clairement notre situation politique présente, et qui ne s'appuie, pour nous l'exposer, que sur des faits bien connus, et qui cependant nous intéresse et nous émeut plus que ne feraient les paradoxes les plus éloquents ou les fantaisies les plus imprévues. Mais c'est que l'auteur, d'abord, procède à son exposé avec une impartialité, une bonne foi et une modération parfaites, s'abstenant de prendre parti dans aucune de nos querelles d'aujourd'hui, évitant tout ce qui pourrait ressembler à une allusion personnelle, et nous laissant voir, jusque dans ses conclusions, qu'il nous parle en homme de bon sens et non en théoricien ni en utopiste. Et c'est ensuite que son bon sens est d'ordre tout pratique, indifférent aux questions d'école ou de doctrine, et ne se préoccupant jamais que de l'utilité ou des inconvénients des diverses institutions qu'il passe en revue. Finances, commerce, affaires étrangères, marine, armée, instruction publique, organisation administrative, parlementarisme, M. Pierret étudie tour à tour toutes les manifestations de notre vie nationale et chacune d'elles lui fournit l'occasion de nous instruire et aussi, hélas! de nous inquiéter : car rien n'est plus inquiétant que d'entendre proclamer « la patrie en danger » par un homme aussi sage, aussi impartial, aussi évidemment ennemi de toute exagération.

Le Tour d'Asie, par Marcel Monnier. tome II : *L'Empire du Milieu*. 1 vol. in-8°, orné de nombreuses photographies, Plon, 5 fr.

La Chine est un pays si éloigné de Paris, et le moindre nom de ville ou d'empereur y revêt, dans notre langue, une tournure si bizarre, que nous avons grand'peine à le prendre tout à fait au sérieux. Mais peut-être ne nous en avait-on pas encore parlé, comme dans cette seconde partie du grand ouvrage de M. Monnier, avec un aussi agréable mélange de sérieux et de familiarité. Le fait est que rien n'est plus amusant et plus instructif que son livre. Sans prétendre, comme l'ont tenté tant d'autres explorateurs, à pénétrer au cœur même de ce mystérieux empire, il s'est simplement avisé de nous le faire connaître du dehors, par les côtés précisément qui étaient les plus propres à nous passionner; une première fois, déjà, il l'avait abordé par nos colonies d'Indo-Chine; mais ayant eu dessein, à ce second voyage, d'en visiter surtout la capitale, l'originale idée lui est venue d'aller, d'abord, étudier la Chine au Japon, au pays même de ses heureux adversaires. C'est ainsi que M. Marcel Monnier, en attendant qu'il visite la Chine du côté de la frontière russe, a déjà pu nous offrir, en manière d'épilogue, une très intéressante étude sur la situation présente et à venir de l'Empire du Milieu. Et ensuite il nous promène sur les routes de Pékin, sur le Yang-Tsé, et dans le Sé-Tchouen, pour nous ramener du fleuve Bleu au fleuve Rouge, à travers le Yun-Nan, nous faisant part, chemin faisant, des mille renseignements qu'il y a recueillis sur la vie journalière du peuple chinois, et sa curieuse organisation économique et sociale.

Romans. — Littérature.

L'Espionne impériale, par Hugues Rebell, illustrations de A. Boyé. 1 vol. in-18, Borel, 3 fr. 50.

M. Rebell nous offre, dans ce petit volume fort agréablement imprimé, et illustré avec beaucoup d'art, un épisode tiré de son beau roman, *La Femme qui a connu l'empereur*. Mais bien que déjà, dans le roman, cet épisode formât un ensemble distinct, la façon dont le voici remanié, et remis au point, contribuera encore à en relever l'intérêt et la portée littéraire. Il constitue, tel qu'il est, la peinture la plus exacte et la plus vivante non seulement des mœurs parisiennes du Second Empire, mais des sentiments et de toute la vie intérieure des hommes et des femmes qui ont pris part à cet étrange et charmant carnaval historique. Et depuis l'empereur lui-même jusqu'aux personnages les moins considérables, M. Rebell a dessiné les figures de son récit avec une précision, une sûreté, et une élégance poétique qui font à nos yeux, de son *Espionne impériale*, le plus parfait, jusqu'à présent, de tous ses ouvrages, et un des plus parfaits qu'on nous ait donnés dans ces derniers temps.

La Maison du Sommeil, par Remy Saint-Maurice. 1 vol. in-18, Lemerre, 3 fr. 50.

Encore que M. Remy Saint-Maurice, au cours de ce nouveau roman, nous ait souvent parlé en poète des admirables sites de la baie de Morgat, où se déroule le drame qu'il nous raconte, nous serions presque tentés de dire que ce qu'il y a de plus poétique dans tout son roman, c'est son titre même : car les plus belles descriptions qu'on y trouve ne nous empêchent pas, en même temps, d'être frappées du réalisme un peu lourd des personnages qu'il y a mis en scène, et plus encore de la pauvreté d'invention des aventures qui animent son récit et le conduisent à son dénouement. Certes, le personnage de Constant Coz, ce cynique et sordide écumeur de mer, à défaut de puissante originalité, est une figure d'un relief assez saisissant, et pareillement le personnage de l'effrontée commère qu'est sa femme : mais telle a été, cette fois, l'insouciance de M. Saint-Maurice à imaginer une intrigue un peu vraisemblable qu'il nous faut, à nous, quelque effort pour suivre tout au long l'étrange imbroglio de son nouveau roman : et d'autant plus que toute cette histoire nous laisse en suspens entre le malaise que nous causent les colères un peu bien tardives de ce mari trompé et la surprise, d'autre part, qui nous vient des burlesques amours de sa femme. Il y a ainsi, dans ce roman, au milieu de détails très finement observés, une mise en scène par trop extravagante, qui nous a gâté, en fin de compte, les heureuses promesses de la première partie, et ce que le reste même recèle, à chaque page, de savoureuses qualités pittoresques.

Œuvres complètes d'Alphonse Daudet, édition définitive ornée d'un portrait de l'auteur et illustrée de gravures à l'eau-forte, avec une notice biographique et littéraire par Henry Céard. 8 vol. in-8°, A. Houssiaux, ouvrage complet en 18 vol., 144 fr.

Le caractère « définitif » de cette nouvelle édition des œuvres d'Alphonse Daudet consiste, surtout, en ce que les éditeurs ont placé en tête des principaux romans de l'auteur du *Petit Chose* les très intéressantes préfaces où celui-ci a, comme l'on sait, raconté ce qu'il appelle « l'histoire de ses livres ». Mais, « définitive » ou non, c'est assurément une très belle édition, imprimée avec beaucoup d'élégance et de soin, et illustrée d'eaux-fortes dont le seul défaut est d'être trop rares. Et à relire ainsi les contes et les romans d'Alphonse Daudet, on achève de sentir ce qu'il y a eu de fâcheux dans la destinée littéraire de cet homme, qui n'était né ni pour le temps, ni pour le pays où il a vécu. C'était, essentiellement, un poète méridional, né pour chanter de tendres ou piquantes histoires au soleil de sa chère Provence; et ce qui survivra de son œuvre, ce qui y a, dès maintenant, un caractère « définitif », c'est ce qu'il y a mis de sa nature première, en dépit de la mauvaise influence exercée sur lui par Paris, et par une école littéraire dont les circonstances l'ont forcé à adopter la doctrine. De son vivant, Daudet a pu passer pour un *naturaliste*, et prendre place, comme tel, entre M. Zola et Edmond de Goncourt; mais aujourd'hui, déjà, personne n'aurait plus l'idée de l'associer à ses deux rivaux; et la nouvelle édition de ses *Œuvres complètes* contribuera, nous en avons la certitude, à dégager tout à fait ce qu'il y a dans son talent d'original et de poétique.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

Le sérum antialcoolique. — MM. Broca, Sapelier et Thibaut viennent de communiquer à notre Académie de médecine les résultats d'intéressants essais de cure de la dipsomanie alcoolique à l'aide d'injections de sérum provenant d'animaux soumis à une intoxication méthodique par l'alcool.

Si l'on injecte de ce sérum à des animaux ayant pris l'habitude et même le goût de l'alcool, on voit aussitôt ces animaux présenter un tel dégoût de leur boisson favorite, qu'ils préfèrent s'abstenir de toute boisson et même de nourriture, plutôt que de continuer à absorber de l'alcool.

De même, des humains alcoolomanes, ayant été traités par cette sérothérapie, ont pris en dégoût les liqueurs alcooliques dont ils ne pouvaient se passer, et ont perdu en même temps l'accoutumance qu'ils possédaient pour les hautes doses de ces liquides, en conservant toutefois le goût du vin.

Malheureusement, cette *antiéthyline* ne pourrait rien contre les lésions organiques dues à l'alcoolisme chronique et ne serait valable que dans les cas, relativement rares, où existe le besoin pathologique de l'alcool, la dipsomanie, analogue au besoin de morphine ou morphinomanie.

Nous ne possédons donc pas encore le moyen d'empêcher de boire ceux qui y prennent simplement plaisir, et n'ont nul désir de s'en vouloir priver.

Ajoutons que l'invention du sérum antialcoolique ne date pas d'hier, comme on pourrait le croire.

Les premières expériences ayant établi la formule de sa préparation ont été faites en 1896 dans le Laboratoire de physiologie de la Faculté de médecine de Paris, par M. Toulouse; et le 28 mars de cette même année 1896 M. Toulouse, dans une communication à la Société de Biologie, faisait connaître les excellents résultats qu'il avait obtenus de l'administration de son sérum antialcoolique à un malade atteint de *delirium tremens*.

Près d'un an après son apparition, ce même sérum était réinventé en Amérique par un médecin de San-Francisco, M. Frederick d'Evelyn. Mais, de nos jours, les découvertes, même les plus tapageuses, sont bien vite oubliées, puisque nous en sommes déjà à la troisième édition de la même application de la sérothérapie à l'alcoolisme.

La proportion des tués et des blessés dans la guerre du Transvaal. — Un journal de médecine anglais, additionnant les pertes de l'armée anglaise dans les trois batailles de Belmont, de Graspan et de Modder-River, fait remarquer que la proportion des tués aux blessés, est précisément celle que donnent les pertes des Allemands dans la guerre de 1870, soit 1 tué pour 5,3 blessés.

Si les chiffres de ces pertes sont exacts, il est certain que leur proportion n'a rien d'excessif, relativement à celle fournie par quelques fameuses batailles. Ainsi, à Leipzig (1813), il y eut 1 tué pour 2 blessés; les Prussiens, dans la campagne du Schleswig, eurent 1 tué pour 1,8 blessés : les Autrichiens, à Sadowa, eurent 1 tué pour 3 blessés, et les Russes, en 1877, eurent 1 tué pour 2,1 blessés.

Autrefois même, bien que les armes fussent assurément bien loin de leur perfectionnement actuel, les guerres étaient parfois bien plus meurtrières qu'aujourd'hui, puisqu'à la bataille de Kunnersdorf, en 1759, on compta 1 tué pour 1,9 blessés, et même 1 tué pour 1,3 blessés à la bataille de Blenheim (1704),

Le record de l'hygiène urbaine. — Le Japon ne semble pas avoir fini de nous étonner par son ardeur pour la réforme de sa civilisation.

La ville de Teckham, dans l'île Formose, ayant été déclarée par des médecins experts insalubre et inhabitable à cause du sol marécageux sur lequel elle repose, choix a été fait immédiatement d'un autre emplacement, sur lequel la ville va être reconstruite, avec une disposition de maisons aussi conforme que possible à ce qu'elle était dans la ville condamnée.

C'est d'ailleurs le gouvernement qui se charge des frais de transport et de reconstruction des locaux de la nouvelle Cité.

Dans le même ordre d'idées, mentionnons un décret du gouvernement japonais, prescrivant la vaccination obligatoire dans tout ce pays, avant l'âge de six mois pour les enfants, et la revaccination de ceux-ci à six et à douze ans.

La croissance des ongles. — Un observateur a noté qu'un ongle pouvait repousser, en un espace de temps variant, selon le sujet, entre 88 et 144 jours.

D'une façon générale, la croissance des ongles se ralentit avec l'âge, et les sentiments tristes paraissent aussi avoir sur cette croissance une action défavorable.

La croissance la plus rapide est observée chez les tuberculeux et aussi chez les habitants des côtes maritimes.

Ces nouvelles estimations sont en somme assez voisines de la notion classique, d'après laquelle la croissance moyenne des ongles est des un millimètre par semaine.

Cinq ans de progrès en Amérique. — Sous ce titre, M. Mulhall compare, dans *North American Review*, la situation des Etats-Unis en 1894 et en 1898.

En juin 1898, la population était estimée à 74.389.000 âmes, au lieu de 66.826.000 en 1894, augmentation qui se répartit comme il suit :

Immigrants.....	1.397.000
Accroissement naturel.....	6.166.000
	7.563 000

Si l'augmentation se maintient au même taux, le recensement de 1900 devra donner 77.300.000 habitants. Il convient toutefois de signaler que l'excédent des naissances sur les décès a diminué notablement, et n'est plus que de 17,4 0/00.

Les importations ont diminué de 30 0/0 en cinq ans. Cette diminution doit être attribuée : partie aux tarifs douaniers, partie à la diminution des prix et partie au développement de l'industrie nationale. Par contre, les exportations ont augmenté de 2 milliards de francs.

L'industrie manufacturière paraît s'être prodigieusement développée, et la consommation des matières premières a augmenté, toujours en ces cinq dernières années, de 50 0/0.

Il y a augmentation notable dans la production du charbon, de l'or, du cuivre et du pétrole ; et diminution au contraire dans la production de l'argent.

La superficie ensemencée en céréales a augmenté de 4 millions d'hectares depuis 1893, mais le bétail vivant a diminué.

Les finances ont été éprouvées par la forte moins value des droits de douane et par les dépenses occasionnées par la guerre avec l'Espagne. En 1898, il y a eu un déficit de 500 millions de francs, et, pour la dernière période quinquennale, la dette publique a augmenté de 1.250 millions.

Le tonnage des entrées dans les ports maritimes a augmenté de 30 0/0 ; mais cette augmentation est due tout entière à la marine étrangère, la marine marchande des Etats-Unis continuant à décliner.

Nouveaux transatlantiques allemands. — M. E. Cor, consul général de France à Hambourg, nous apprend que deux des plus importantes Compagnies de navigation allemandes, la Compagnie Hambourgeoise-Américaine et la Compagnie sud-américaine, viennent d'enrichir leur flotte de deux nouveaux navires de grandes dimensions qui ont été mis à la mer le 25 novembre dernier, l'un au chantier Vulcan, de Stettin, l'autre au Reiberstieg de Hambourg,

Le *Hamburg*, de la Compagnie Hambourg-Amerika, est destiné au service subventionné de la ligne de l'Extrême-Orient. Il mesure 150 mètres de longueur et 18 de largeur, 16.750 tonnes de déplacement et 8.000 tonnes de jauge par 8 mètres de tirant d'eau. Ses deux machines lui donneront une vitesse de 15 nœuds, pouvant être portée à 16 nœuds 1/2. Il pourra transporter 200 passagers de 1re classe, 100 de seconde et 80 d'entrepont, 900 lampes électriques éclaireront le navire.

Un autre paquebot du même modèle est en construction au Vulcan ; il portera le nom de la nouvelle colonie allemande en Chine : *Kiantchau*.

Le *Cap Frio*, construit par les chantiers Reiberstieg pour la Compagnie Sud-Américaine, est long de 125 mètres et large de 15 mètres. Il donne un déplacement de 10.200 tonnes et jauge 6.600 tonnes ; sa vitesse sera de 13 nœuds. La Compagnie fait construire deux autres navires de mêmes dimensions, le *Cap Verde* et le *Cap Roca*, pour ses lignes de la Plata.

Enfin, le lancement du *Deutschland*, de la ligne Hambourg-Amerika, est fixé aux premiers jours de janvier. L'empereur d'Allemagne doit y assister. Ce magnifique navire de 15.500 tonnes atteint presque les dimensions de l'*Océanic*, de la « White Star Line » ; il sera le plus rapide de tous les paquebots allemands.

En raison de l'Exposition universelle de Paris, la Compagnie Hambourgeoise-Américaine se propose d'augmenter le nombre de ses voyages pendant la prochaine saison.

De mars à octobre 1900, elle ferait trente-neuf expéditions de bateaux accélérés entre Hambourg et New-York, avec escales à Plymouth et Cherbourg, auxquels viendront s'ajouter les voyages de la ligne moins rapide qui touche à Boulogne-sur-Mer.

L'heure électrique à Carlsruhe. — Il existe, depuis l'année dernière, à Carlsruhe (Grand Duché de Bade), un réseau électrique de distribution de l'heure qui paraît donner toute satisfaction.

Les cadrans horaires sont au nombre de quatre-vingt-quatre ; l'heure est envoyée à ces cadrans par une horloge centrale parfaitement réglée, au moyen d'un contact mobile qui lance le courant dans le réseau toutes les minutes, faisant avancer d'autant les aiguilles de tous les cadrans. C'est un système analogue à celui en usage dans plusieurs compagnies de chemins de fer. Une batterie de dix éléments suffit à alimenter la station centrale.

Les frais d'établissement se sont élevés à 34.000 francs. La ville distribue, en outre, l'heure électrique à domicile ; pour cela, elle perçoit 31 fr. 25 par an, pour la première horloge et 12 fr. 50 pour chacune des autres.

Cet exemple d'installation est à recommander aux municipalités qui n'ont pas adopté, jusqu'ici, le système quelque peu fantaisiste des horloges pneumatiques parisiennes.

L'outillage mécanique américain à l'Exposition de 1900. — On a souvent vanté, avec raison du reste, la supériorité de l'outillage américain qui est, sans contredit, un des facteurs les plus importants du prix de revient peu élevé de beaucoup d'objets manufacturés aux Etats-Unis. Cette supériorité s'est encore accrue, dans ces derniers temps, par l'adoption presque générale des machines-outils mues par l'électricité ou par l'air comprimé. En amenant la suppression des transmissions rigides par courroies, elles ont donné aux outils une simplicité et une flexibilité inconnues jusqu'à ce jour. On en pourra juger cette année même à Paris, M. F. E. Drake, directeur de la section mécanique et électrique de la commission américaine à l'Exposition, ayant eu l'excellente idée de proposer l'érection d'un atelier type aménagé suivant les derniers perfectionnements et avec les machines les plus récentes en usage aux Etats-Unis.

Cet atelier sera construit à Vincennes, près des expositions de chemins de fer et d'automobiles. Il contiendra toutes les machines diverses employées pour le travail du bois et des métaux. Une machine à vapeur de 300 chevaux donnera la force nécessaire à la production de l'électricité et de l'air comprimé pour le fonctionnement des outils.

Cette petite galerie des machines d'un genre très original excitera la curiosité de tous les visiteurs, mais constituera surtout une très bonne leçon de choses pour nos contre-maîtres et ouvriers mécaniciens.

La mitrailleuse automobile. — Jusqu'à présent, les nombreuses applications de la locomotion automobile n'avaient donné lieu qu'à des manifestations purement pacifiques ; à peine entrevoyait-on leur usage à la guerre, si ce n'est pour l'usage des ambulances ou encore, dans certains cas, pour le service des courriers ou le transport rapide des états-majors. Or, voici que les Américains ont eu l'idée de l'appliquer directement aux besoins de l'artillerie, et ils viennent de créer la mitrailleuse automobile !

L'invention en est due au major Davidson ; elle consiste en une petite mitrailleuse du système Colt, montée à l'avant d'un tricycle à pétrole. L'appareil complet pèse environ 400 kilogrammes. La mitrailleuse peut évoluer avec une extrême rapidité ; elle tire jusqu'à 500 coups par minute, avec des cartouches à poudre sans fumée, munies de balles revêtues de nickel.

On construit ces mitrailleuses « fin de siècle » dans les ateliers Duryea à Peoria (Illinois).

Un nouveau pont sur le Niagara. — Entre les chutes du Niagara et le lac Ontario, les Etats-Unis communiquent maintenant avec la rive canadienne par trois ponts métalliques ; les deux premiers sont utilisés par les chemins de fer, le troisième sert à la traversée d'une route. C'est ce dernier qui vient d'être terminé.

Il est situé immédiatement au-dessus de la fameuse cataracte, son arche centrale de 256m,10 embrasse la plus grande portée qu'on ait jamais atteinte, elle est flanquée de deux viaducs d'approche, d'une longueur respective de 64 mètres et 58 mètres.

La forme des poutres de l'arche centrale est une courbe parabolique reposant sur des rotules d'articulation en acier. Sur le pont, la plate-forme de la route a 14 mètres de largeur ; elle comprend deux chaussées et deux trottoirs avec une réserve au milieu pour le passage des voies d'un tramway électrique. Le poids total de la masse métallique du pont est d'environ 2.300.000 kilogrammes.

Le montage a été commencé en septembre 1897 et poursuivi avec cette célérité qui distingue les constructeurs américains. Le 24 mai 1898 on inaugurait le pont, qui ne fut d'ailleurs complètement achevé qu'au mois de septembre suivant.

Disette de combustible en Russie. — Il n'y a pas que chez nous qu'on se plaint de la rareté du charbon et de l'élévation de son prix ; en Russie, la disette des combustibles est telle que le gouvernement a dû prendre des mesures d'urgence pour en permettre la libre entrée dans certaines régions.

C'est ainsi que, jusqu'à nouvel ordre, les charbons étrangers destinés aux habitants de Varsovie, pourront pénétrer dans cette ville sans payer de droits d'entrée. Ces mêmes droits ont été abaissés de un et demi kopeck par poud pour les charbons domestiques à destination de Sébastopol, de Nicolaïeff et d'Odessa, ainsi que pour tout le combustible nécessaire aux steamers faisant le service de la mer Noire.

L'étain dans le monde. — L'étain est l'un des rares métaux qu'on ne trouve qu'en quantités relativement petites disséminées sur différents points du globe. Sa production totale a atteint en 1898 le chiffre de 77.330 tonnes.

C'est la péninsule malaise qui fournit la part la plus considérable, car, pendant ces dernières années, les « Détroits » ont exporté 60,6 0/0 de la production générale. Les Indes orientales hollandaises donnent 19 0/0, l'Australie 7,9 0/0, le comté de Cornouaille, autrefois si renommé, ne contribue aujourd'hui, de même que la Bolivie, que pour 6 0/0 environ. Il y a quarante ans, la Cornouaille fournissait 50 0/0 de la production universelle, le rendement de ses mines est tombé de 12.000 à 6.000 tonnes par suite des prix peu rémunérateurs.

La zone considérable de l'Asie qui fournit l'étain s'étend de la Birmanie et du Siam au Nord, jusqu'à Sumatra dans le Sud.

Quant au commerce général de ce métal, en 1898, il a donné lieu à des échanges, portant, y compris les stocks précédents, sur un total de 83.000 tonnes. Les Etats-Unis ont pris pour leur part 25.000 tonnes, la Grande-Bretagne, 13,000, l'Allemagne, 14,500 et la France, 8.500. La majeure partie du métal importé sert à la fabrication du fer-blanc.

AGENDA DE LA SEMAINE

Élection sénatoriale. — 7 janv., élection d'un sénateur par le collège électoral des établissements français de l'Inde, formé du député, des conseillers généraux, des conseillers locaux et des délégués municipaux réunis au chef-lieu de chacun de ces établissements.

La chasse. — 7 janv. — La chasse à la perdrix, close déjà dans la Seine-Inférieure, le sera aujourd'hui dans les départements suivants : Aisne, Ardennes, Aube, Maine-et-Loire, Marne, Nord, Pas-de-Calais. — La clôture de la chasse au lièvre aura lieu le même jour dans l'Aisne, les Ardennes, l'Aube, la Marne, le Nord et le Pas-de-Calais.

La pêche. — 11 janv., ouverture de la pêche du saumon, interdite depuis le **30 sept.**

L'hiver israélite. — 7 janv., le solstice d'hiver des israélites, en retard de dix-sept jours sur le calendrier grégorien, commencera cet après-midi à 4 h. 1/2.

Carnet du locataire. — 8 janv., jour du terme pour les petits appartements.

Carnet du rentier. — Tirages financiers du **5 janv.** : emprunt Paris 1894-96 (un lot de 100.000 fr., total des lots : 141.000 fr.). — Crédit Foncier : Foncières emprunt 1879 (2 lots de 100.000 fr. chacun ; total des lots : 360.000 fr.) — Foncières emprunt 1885 (un lot de 100.000 fr. ; total des lots : 200.000 fr.) — Tirages financiers du **10 janv.** : emprunt Paris 1871 (un lot de 100.000 fr. ; deux autres lots de 50.000 fr. chacun ; total des lots : 275.000 fr.)

L'Université. — 10 janv., convocation, en session extraordinaire, du Conseil supérieur de l'Instruction publique : la session durera quatre jours.

A l'Académie française. — Il est probable que la réception de M. Paul Deschanel, comme membre de l'Académie, aura lieu le jeudi **25 janv.** — La date du **1er fév.** sera vraisemblablement choisie pour la discussion des titres des candidats à la succession de MM. Pailleron et Cherbuliez ; la double élection académique aura lieu le jeudi suivant **8 fév.**

Une rosière de glace. — 6 janv., c'est à Carhaix, la vieille cité bretonne, qu'on couronnera et qu'on fiancera aujourd'hui, en grande pompe, la jeune fille choisie parmi les plus sages de la région pour participer au legs d'un ancien lieutenant de grenadiers, Gaspard Mauviel, né à Carhaix le 6 janvier 1775.

Le Parlement. — 9 janv., les deux Chambres françaises, en vacance depuis le 23 décembre 1899, reprendront leurs séances aujourd'hui, second mardi de janvier, par l'élection du président, vice-présidents, questeurs et secrétaires.

Recrutement des mécaniciens. — Marine marchande : commencement de la tournée des examinateurs pour la première session de 1900, savoir, le **11 janv.**, au Havre ; le **16**, à Cherbourg ; le **26**, à Brest ; le **2 fév.**, à Saint-Nazaire ; le **8**, à Bordeaux ; le **19**, à Marseille ; le **22**, à Toulon. — Mécaniciens de la flotte : 70 mousses mécaniciens vont être recrutés à l'école des mousses, installée, comme on sait, sur *la Bretagne* ; c'est dans ce but que l'équipage de ce navire est augmenté, depuis le **1er janv.**, d'un 2e maître, d'un quartier-maître, d'un ouvrier mécanicien et d'un quartier-maître de mousqueterie ; l'enseignement de l'électricité fera dorénavant partie des matières enseignées.

Ecoles de tir. — 10 janv., ouverture, à l'Ecole normale de tir de Châlons, du cours spécial auquel chaque corps d'armée envoie un capitaine tous les ans, jusqu'au **30 avril.**

A l'Ecole de Saint-Maixent. — Les épreuves écrites, qui doivent être subies par les sous-officiers d'infanterie de marine présentés à l'inspection générale de cette armée comme candidats à l'Ecole de Saint-Maixent ou autorisés à concourir par décision ministérielle spéciale, auront lieu les **8** et **9 janv.**

Examens et concours. — 8 janv., concours, devant la Faculté de médecine de l'Université de Paris, pour l'emploi de suppléant des chaires de pathologie et de clinique chirurgicales et de clinique obstétricale à l'école préparatoire de médecine et de pharmacie de Tours. — **10**, dernier jour d'inscription pour pouvoir participer à l'examen de capacité que doivent subir les adjoints à l'inspection générale des finances dans la deuxième quinzaine de janvier.

Le Musée Social. — Les conférences, qui ont lieu tous les ans dans cet établissement, installé rue de Las-Cases, à Paris, vont reprendre cette semaine : le **9 janv.**, conférence de M. Mabilleau, directeur du Musée, et le **23**, conférence de M. Vigoureux, toutes les deux traitant de questions sociales et économiques.

Autres conférences. — Dans sa dernière séance, le Conseil de l'Université de Paris a fait connaître la liste des conférences, organisées par la Société des Amis de l'Université, qui s'ouvriront cette semaine à la Sorbonne : la première aura lieu jeudi prochain, **11**, et sera faite par M. Brouardel. Sujet : « la Tuberculose ». — Les autres conférences auront lieu les jeudis suivants jusqu'au **15 mars.** — L'Université organise, en outre, comme elle l'a fait l'an dernier, une série de conférences pour les étudiants, qui seront données le samedi de chaque semaine, du **3 fév.** au **19 mars.**

Expositions artistiques. — *Paris* : l'Art dans tout jusqu'à la fin de janvier, groupe d'artistes composés de MM. F. Aubert, A. Charpentier, J. Desbois, A. Jorrand, E. Moreau-Nélaton, Ch. Plumet, Tony Selmershein et L.-M.-A. Herold (19, rue Caumartin). — Lévy-Dhurmer (50, Chaussée-d'Antin). — Femmes artistes (8, rue de Sèze). — Louis-Legrand (9, quai Voltaire). — Henri Le Riche (3, rue Vignon). — Artistes américains (Durand Ruel). — Gerbault (18, rue Saint-Lazare). — *Départements* : Angers (Beaux-Arts et Arts industriels). — *Etranger* : Bruxelles (Art religieux). — Christiana (tableaux de MM. Ch. Cottet, A. Dauchez, R. Ménard, etc.)

Monuments et statues. — Un comité s'est constitué à Saint-Servan en vue d'ériger un monument à la mémoire de l'amiral Bouvet. — La Sobranié bulgare vient de voter un crédit de 300.000 fr. pour l'érection à Sofia d'un monument à l'empereur de Russie Alexandre III.

Congrès agricoles en 1900. — Ils seront très nombreux, en voici la nomenclature : congrès internationaux : de l'Agriculture, du **1er** au **8 juil.** ; de l'Alimentation rationnelle du bétail, du **21** au **23 juin** ; de l'Apiculture (date non fixée) ; de l'Aquiculture et de la Pêche, du **24** au **29 sept.** ; de l'Arboriculture et Pomologie, du **13** au **14 sept.** ; de l'enseignement agricole, du **14** au **16 juin** ; des Fruits de pressoirs, du **12** au **13 oct.** ; de l'Horticulture, du **25** au **27 mai** ; de l'Ornithologie, du **26** au **30 juin** ; de la Propriété foncière, du **11** au **13 juin** ; des Stations agronomiques, du **18** au **20 juin** ; de Sylviculture (mai) ; de Viticulture, du **20** au **23 juin**... Et ce n'est pas tout !

Trois anniversaires. — 7 janv., c'est aujourd'hui qu'a lieu la visite traditionnelle à la petite maison qu'a habitée Gambetta aux Jardies et au monument qu'on lui a élevé dans cette localité. — Deux autres manifestations auront lieu au cimetière du Père-Lachaise : la première, sur la tombe de Raspail, par les délégués du comité chargé de lui élever une statue, les représentants des blessés de Février et des proscrits de Décembre (Raspail est mort en janvier 1878) ; la seconde, sur celle de Blanqui, par les sociétés révolutionnaires (Blanqui est mort le 1er janvier 1881).

Manifestations patriotiques. — 7 janv., Bapaume célébrera aujourd'hui l'anniversaire de la bataille des 2 et 3 janvier 1871. — Le **11**, jour anniversaire de la bataille du Mans, grande manifestation à Yvré-l'Evêque, où se trouve le plateau d'Auvours, centre de la lutte.

Deux messes de souverains. — Le **9 janv.**, à Paris et à Rome, célébration de deux services commémoratifs de la mort de Napoléon III (9 janvier 1873) et de la mort de Victor Emmanuel (9 janvier 1878). — Le premier, public, aura lieu à Saint-Augustin et à la chapelle de la petite localité anglaise de Farnborough ; le second, privé et portes closes, au Panthéon de Rome, en présence seulement des membres de la famille royale (les lois liturgiques interdisant de célébrer une messe de défunt, *absente cadavere*, pendant l'Epiphanie, le grand service public aura lieu la semaine prochaine).

Jour du labour. — 8 janv., « Plough-Monday » — lundi du labour — observé encore aujourd'hui en quelques localités de la Grande-Bretagne.

La semaine religieuse. — C'est le **7 janv.**, que les églises célébreront, au chœur, la fête de l'Epiphanie, qui consiste en la commémoration de l'adoration des mages au berceau de Jésus à Bethléem, en celle du baptême qu'il reçut de Jean et en celle du changement de l'eau en vin aux noces de Cana. — Le **6**, en Angleterre, deux gentlemen « ushers » de la reine offriront, en son nom, vingt souverains d'or, de l'encens et de la myrrhe sur l'autel de la chapelle royale de Saint-James, à Londres. En Espagne, deux calices d'or, remplis d'encens et de myrrhe, seront déposés, au nom du roi, à la chapelle palatine de Madrid, en grande cérémonie. — Tous les conseils de fabrique de France se réuniront aujourd'hui dimanche **7 janv.** — **8**, à partir d'aujourd'hui, on peut se marier à l'église sans dispense dite du temps prohibé.

La Sainte-Geneviève. — La neuvaine en l'honneur de la patronne de Paris, commencée le **3 janv.**, finira le **11** à Saint-Etienne-du-Mont et à l'église de Nanterre : tous les jours, à 11 h., procession des reliques ; à 3 h. 1/2, chant des invocations, procession au tombeau et vénération des reliques ; à 8 h. du soir, sermon par le R. P. Bruno.

La semaine orthodoxe. — 6 janv., Noël russe. — A l'église de la rue Daru, la nef est entièrement tendue de draperies rouges bordées de larges rubans d'or et écussonnées d'argent. — Cérémonie également brillante à l'église grecque de la rue Bizet et à l'église roumaine de la rue Jean-de-Beauvais. — Dans tous les pays orthodoxes, la Nativité est une des plus grandes fêtes de l'année ; toutes les familles, pauvres ou riches, se réunissent sous les rameaux enrubannés de l'arbre de Noël. — **12**, à 6 heures du soir, service pour la clôture de l'année 1899. — **13**, premier jour de l'an orthodoxe.



Phot. Bing.

EUGÈNE BERTRAND

L'éminent co-directeur de l'Opéra qui vient de succomber des suites d'une pneumonie contractée aux obsèques de Charles Lamoureux, était né à Paris, le 15 janvier 1835.

Eugène Bertrand était un homme bon, serviable, d'une affabilité parfaite, d'un esprit fin, distingué et essentiellement parisien; il laisse de profonds et unanimes regrets à tous ceux qui l'approchèrent.

Il s'était destiné à la médecine, mais invinciblement attiré vers le théâtre, il entra au Conservatoire dans la classe de Prévost; passa par l'Odéon, où il ne resta d'ailleurs que peu de temps et s'embarqua pour l'Amérique où, tour à tour acteur et directeur, il séjourna plusieurs années. De retour en Europe, il prit un engagement au théâtre du Parc à Bruxelles et devint peu de temps après directeur des théâtres municipaux de Lille. En 1867, succédant aux frères Cogniard, il prenait le théâtre des Variétés. Est-il besoin de rappeler ce que fut sa direction longue et prospère (elle dura vingt-quatre années) et de citer l'éclatante série des pièces devenues populaires qu'il représenta, depuis la *Belle Hélène* jusqu'à *Ma Cousine*; ou de nommer tous les artistes qui furent la gloire de cet heureux théâtre, depuis Hortense Schneider et Dupuis jusqu'à Jeanne Granier et Brasseur fils? Tous ceux qui s'intéressent aux choses du théâtre en ont gardé la mémoire.

En arrivant à l'Opéra, Eugène Bertrand eut l'idée artistique d'y ramener deux superbes partitions : *Samson et Dalila* et *Salammbô*, maladroitement négligées ou écartées par les précédents directeurs; ce fut également lui qui le premier songea à représenter les *Maîtres Chanteurs* et la *Walkyrie*; et il alla, à cet effet, à Bayreuth en demander l'autorisation à Mme Wagner. Eugène Bertrand avait été, il y a quelques mois nommé, à l'unanimité, Président de l'Association des artistes dramatiques, c'était à ses yeux son plus beau titre de gloire.



Phot. Sartony.

LE GÉNÉRAL GUIOTH

Le général Guioth vient de mourir à Paris, dans sa soixante-deuxième année.

Né à Montmédy (Meuse) en 1834, il avait appartenu au corps d'état-major, puis à l'arme de l'artillerie. Capitaine en 1858, chef d'escadron en 1870, colonel en 1882, brigadier en 1887, divisionnaire en 1893, il avait commandé la 2e division d'infanterie à Périgueux et le 12e corps d'armée à Limoges. Il était grand-officier de la Légion d'honneur.

Depuis moins d'un an, ayant pris sa retraite, il occupait les fonctions d'administrateur de Chantilly, pour lesquelles il s'était trouvé d'autant mieux désigné qu'il avait servi sous les ordres du duc d'Aumale en qualité d'aide de camp.

A TRAVERS PARIS QUI S'EN VA

L'oratoire de Mlle de la Vallière et le couvent des Carmélites.

Le vieux Parisien, badaud par nature et flâneur par tempérament, qui a comme Montaigne le culte de son Vieux Paris *jusqu'en ses verrues et ses taches*, sait trouver dans des coins de rue, au fond d'une cour, les débris encore debout, mais chaque jour plus rares, qui surnagent du passé au-dessus du flot de la Ville Neuve.

Il est dans un coin bien sombre et bien ignoré, un petit monument presqu'enfoui dans des matériaux de démolition et dont on remarque l'architecture élégante et sobre, la haute toiture dentelée comme le dos d'un squale, la porte au fronton, curieusement fouillé du monogramme de Jésus et de Marie et où se détache une tête d'archange au milieu de fines draperies de pierre.



Oratoire de Mlle de la Vallière.

C'est un petit oratoire du dix-septième siècle pur Louis XIII, perdu autrefois dans les bocages ombreux du grand clos des Carmélites de la rue Saint-Jacques et qui a survécu à la démolition du monastère, à la trouée de nouvelles rues, aux profondes tranchées faites dans ce quartier si calme autrefois qu'on l'appelait la *Thébaïde*, aujourd'hui si bousculé.

La tradition l'appelait l'*Oratoire de la Vallière*, et, comme souvent, la tradition était dans le vrai. Nous avons retrouvé dans les registres du couvent le récit fait par sœur Marie-Madeleine du Saint-Esprit « carmélite indigne », dit-elle, de la vie et de la mort de Mlle de la Vallière et nous en détachons ce passage qui prouve que la tradition n'avait pas menti :

« Sa tendre piété pour le Saint-Sacrement lui fit donner, il y a fort longtemps, le soin de notre oratoire; elle prit plaisir à l'orner et à l'embellir, en préparant à Jésus-Christ une demeure au milieu de ses Epouses. »

En effet, l'oratoire s'élevait au centre du cimetière où les Carmélites allaient dormir leur dernier sommeil.

C'est dans cette petite chapelle, ce lieu de rafraîchissement et de paix, que les belles pécheresses d'antan, les étoiles qui gravitaient autour du Roi-Soleil, allaient pleurer leurs faiblesses passées et leurs amours défuntes et jeter le baume de la prière sur leurs cœurs meurtris. Que de larmes versées par de beaux yeux qui avaient fait mourir d'amour tant de brillants papillons de Cour, que de rancœurs et de cruelles rêveries des grandes amoureuses!

C'est dans cette mystique retraite que la belle Mme de Longueville, la sœur du Grand Condé, la reine de la Fronde, allait rêver de ses ambitions passées, haïr les mariages de la Cour et oublier Turenne qui

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
A fait la guerre au roi, et l'auroit fait aux Dieux!

Vingt ans après, la duchesse de La Vallière, blessée au cœur par l'ingratitude du roi tout à ses amours avec « l'altière Vasthi », sans souci des bruits de la Cour qui croyait à une fausse sortie, vint s'enfermer aux Carmélites où elle traîna une austère et lente agonie. Cette « pauvre victime de la pénitence » comme l'appela Bossuet, à sa prise de voile, dont les plus rebutantes austérités, les plus cruelles mortifications n'avaient pu dompter le pauvre cœur endolori et blessé par les brutalités du royal égoïste à qui elle avait donné tout son amour et toute sa foi, mit trente-six ans à mourir.

Tout Paris, dit Mme de Sévigné, était aux fenêtres et aux portes pour voir ces funérailles de la maîtresse du roi. Elle franchit le seuil sans se retourner. Elle demande de suite à faire les travaux les plus durs. Ce n'est qu'ainsi qu'elle peut dompter l'amour ancien et les regrets du passé « cet ennemi qui est dans mon cœur et qui me détourne du bien. »

La bêche à la main, elle travaille au jardin, elle creuse des fosses dans ce cimetière où elle passe ses jours, puis quand « la chaîne du péché la reprenait », elle allait s'abîmer dans la petite chapelle en des extases mystiques et des appels déchirants à la miséricorde de Dieu. « Mais, dit son biographe, elle avait beau s'enfermer dans ce tombeau de Notre-Seigneur, les anges rebelles venaient à toute heure soulever le couvercle et lui chanter les hymnes du passé. » Elle mourut le 4 juin 1710; elle avait voulu être enterrée contre l'oratoire où elle avait tant prié et gémi, mais l'égalité même n'existe pas dans les cloîtres, et on enterra la mère de princes et de princesses auprès de la grande grille du chœur de la chapelle. Mais plus tard son vœu devait être exaucé par les Jacobins de la section qui, en vendémiaire 1793, vinrent enlever les vases sacrés de la chapelle qu'ils envoyèrent à la monnaie pour payer les soldats de la République. Le tombeau de la Vallière fut ouvert, on ne trouva que des lambeaux de sa robe de bure et quelques ossements, qui furent jetés dans une fosse au milieu du cimetière des religieuses.

Le couvent fut morcelé en 1797, l'église démolie; à travers l'immense enclos furent percées les rues Nicole et du Val-de-Grâce. En 1823, des Carmélites se réinstallèrent dans la partie du couvent qui n'avait pas été démolie.



Porte du couvent des Carmélites.

Il reste encore une partie du cloître, quelques débris de la chapelle et la grande porte monumentale, au fond d'une impasse, dont nous donnons une vue et qui sert d'entrée à l'atelier d'un serrurier. La charmante petite chapelle est presque intacte, mais bientôt elle sera démolie, et à sa place, sur ce terrain où tant de belles pénitentes et de délicieuses pécheresses ont trouvé l'éternel repos, s'élèvera une bâtisse moderne, banale et bête.

La *Commission du Vieux Paris* devrait bien acheter ces pierres auxquelles s'attache le souvenir de celle qui fut la poésie du dix-septième siècle et rédifier l'oratoire de la Vallière dans un square voisin, ou au Luxembourg.

Albert Callet.



FELICIA VAN REES. — Phot. Poellot.

L'auteur (musique et paroles) du chant national de la République du Transvaal, que nous avons publié le 17 juillet 1897, est née à Zutphen, Hollande. Dès l'âge de cinq ans, elle manifesta des aptitudes spéciales pour la musique. Elle a écrit plusieurs nouvelles, opérettes et pièces de théâtre. Elle se retira à Darmstadt, il y a quelques années, et y vit encore.

Pendant l'automne de 1895, à la demande de son ami François Thomas Burgers, alors Président de la République Sud-Africaine, et qui, comme étudiant à Utrecht, avait joué ses opérettes, Mme Catharina-Felicia Van Rees composa le chant national de la République Sud-Africaine; ce chant fut plus tard adopté par le Volksraad.

LES THÉATRES

La Gaîté vient de renouveler son affiche. La pièce nouvelle : *les Saltimbanques* est de MM. Maurice Ordonneau et Louis Ganne; pièce amusante et bien taillée pour la musique qui, de son côté, est alerte, pimpante, mélodique, bien rythmée, et d'une orchestration particulièrement soignée. M. Paul Fugère (Paillasse) est la joie de la pièce et le public le lui prouve; Mlle Lyse Berty, superbe sous le maillot d'une lutteuse de cirque, a fait un très heureux début dans le rôle de Marion qu'elle chante, d'une jolie voix, avec verve et parfois avec une pointe de sentiment très communicatif. Beaux décors, ballets et défilés superbes.

Les Misérables, de Victor Hugo, ont fourni à M. Coquelin une nouvelle occasion de développer ses admirables qualités de comédien. C'est Jean Valjean en personne qu'il nous montre tous les soirs sur la scène de la Porte-Saint-Martin. Il comble, par la supériorité de son jeu, toutes les lacunes de la pièce, qui n'est en réalité qu'une succession de tableaux reliés entre eux et d'un intérêt soutenu.

Ma Cousine qui fut, il y a dix ans, un des grands et des derniers succès de Henri Meilhac, aux Variétés, vient de reparaître aussi fraîche, aussi gaie qu'au premier jour sur la scène du Vaudeville. Mme Réjane, qui créa le rôle principal, se montre toujours égale à elle-même; on ne saurait lui faire de meilleur compliment. Quant à ses partenaires, ils sont tout à fait dignes de jouer aux côtés de cette éminente artiste. On ne peut faire mieux que Mmes Daynes-Grassot, Thomassin et Avril, MM. Numès, Gauthier et Numa.

A l'Ambigu, le nouveau drame de MM. Decourcelle, E. Lepelletier et L. Xanrof : *à Perpète* est également un succès. Enfin les « Escholiers » nous ont donné une intéressante et très littéraire comédie historique de M. de Saussine, *Marguerite et Margot*. On peut donc dire que l'année théâtrale commence bien; pourvu que cela continue!

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

L'*Iphigénie en Tauride*, de Gluck, poursuit au Théâtre-Lyrique de la Renaissance le cours de ses représentations triomphales. Nous offrons à nos abonnés l'air admirable du premier acte : *O toi, qui prolongeas mes jours*, si remarquablement interprété par la grande artiste qu'est Mme Jeanne Raunay.

Notre supplément musical contient en plus une délicieuse et mélodique barcarolle : *Venise*, par Georges Bizet.

Imprimerie de l'Illustration, 13, rue St-Georges. — Paris.
L'Imprimeur-Gérant: Lucien Marc

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes. SAMEDI 13 JANVIER 1900 *58e Année. — N° 2968*



PROCÈS DE LA HAUTE-COUR. — Les trois condamnés : « C'est la première fois que nous sommes d'accord ». — Voir l'article p. 32.

AVIS AUX ACTIONNAIRES

de L'ILLUSTRATION

MM. les actionnaires de la Société du journal *l'Illustration* sont convoqués en assemblée générale ordinaire pour le mardi 30 janvier 1900, à 2 heures après-midi, au siège social, 13, rue Saint-Georges, à Paris.

ORDRE DU JOUR

Examen et approbation, s'il y a lieu, du bilan et des comptes de l'exercice 1899. — Répartition des bénéfices. — Fixation du dividende. — Renouvellement du conseil de surveillance. — Fixation du chiffre du traitement du gérant pour l'année 1900. — Fixation du prix auquel le gérant pourra procéder au rachat d'actions de la Société en 1900. — Tirage au sort des obligations à rembourser en 1900.

Pour assister à cette réunion, MM. les Actionnaires propriétaires de TITRES AU PORTEUR *doivent en faire le dépôt avant le 25 courant, à la Caisse de la Société. Il leur sera remis en échange un* RÉCÉPISSÉ *servant de carte d'entrée.*

COURRIER DE PARIS

Enfin! La Haute-Cour a terminé son ingrate besogne, et nos sénateurs, avant de reprendre le cours de leurs séances ordinaires, ont pu goûter un repos de quelques jours. Ce repos était-il bien ou mal gagné? Ceci est affaire d'opinion. Le cas comporte des avis d'autant plus divergents que la politique surtout y est en jeu : or, comment nous entendrions-nous sur un point d'ordre politique, c'est-à-dire subordonné aux questions qui nous divisent le plus, quand nous ne parvenons pas à nous entendre sur la date où commence le vingtième siècle, fait d'ordre mathématique, c'est-à-dire relevant de la science qui devrait nous diviser le moins?

Toutefois, malgré la divergence des avis, le gros du public a conservé jusqu'au bout ce calme voisin de l'indifférence auquel il se montrait disposé dès le début du procès. A aucun moment, il ne se sentit *empoigné* par ce « grand complot », dont la trame, d'ailleurs, allait s'amincissant au fur et à mesure des débats, si bien qu'à la fin elle était devenue presque impalpable comme une toile d'araignée. Et pourtant, même réduite à ses proportions exactes, l'affaire offrait encore plus d'éléments qu'il n'en faut souvent chez nous pour provoquer une effervescence. A d'autres époques, il y aurait eu de l'agitation, des manifestations, des échauffourées; la rue aurait bougé : on n'a pas démoli de kiosques, on n'a même pas renversé le ministère! Pourquoi cette apathie, cette inertie? Ne serait-ce pas tout simplement parce que peu de temps auparavant, on avait tellement vibré, on s'était tellement passionné, querellé pour une autre affaire, que la lassitude ne permettait plus de recommencer à si bref délai.

Mais si les citoyens français en général et les Parisiens en particulier ne se sont guère émus du fonctionnement de la Haute-Cour, on n'en saurait dire autant des Pères conscrits : nul événement ne pouvait jeter dans leur existence une perturbation plus profonde. Pendant cette longue session qu'ils tinrent en qualité de juges, plus d'école buissonnière, plus de parlotes de couloirs, plus de sieste à la barbe du président! Adieu toutes les chères habitudes! La présence obligatoire; l'attitude, les moindres gestes de chacun épiés par des yeux sévères; la loi s'imposant implacablement même à ces nécessités impérieuses qui, suivant un vieux dicton, échappent à ses rigueurs...

Et ce ne fut pas seulement le bouleversement de leur vie sénatoriale, ce fut, chose plus pénible encore, le désarroi de leur vie privée. La majeure partie de la journée hors de chez soi, un sommeil fiévreux, agité, plus d'heures normales pour les repas. Moins heureux que Perrin Dandin, ils n'avaient ni la licence de dormir à l'audience, où leur sommeil eût été un sujet de scandale, ni la ressource de se faire nourrir par le buvetier, car la buvette du Luxembourg est, paraît-il, chichement approvisionnée et n'offre à sa clientèle que de maigres sandwichs dignes des menus d'Harpagon. Il fallait déjeuner trop tôt, dîner trop tard. Tel qui avait eu l'imprudence de se laisser prier en ville pour le soir arrivait longtemps après le quart d'heure de grâce, harassé, fourbu, s'excusant : « Le devoir!... L'austère devoir!... » et, à peine avait-il avalé trois cuillerées d'un potage tiède, était sommé par une maîtresse de maison féroce de servir tout chaud le récit de la séance. Tel autre, à son retour tardif au foyer, ne recevait que d'aigres propos en dédommagement de ses crampes d'estomac et en récompense de son courage civique.

Personnellement, je fus témoin d'une pénible scène de ménage où un de nos vénérables sénateurs dut courber la tête sous cette apostrophe virulente tombée des lèvres courroucées de Madame :

— *Ta* Haute-Cour!... Eh bien, avec *la* Haute-Cour, le rôti est brûlé... Voilà!...

Quelle jolie légende pour un croquis de Forain!

Les peintres ne sont jamais contents; un journal a calculé que les bâtiments construits par M. Thoumy pour abriter le Salon de 1900, leur donnaient près de 2 kilomètres de cimaise; en multipliant par trois pour avoir la surface utilisable en hauteur, on obtient un total de 6.000 mètres de surface. Il paraît que cela ne suffit pas. Et notez que la Société des artistes français expose seule, la Société rivale dite du Champ de Mars ayant déclaré s'abstenir, pour ne pas faire tort à la manifestation décennale qui sera une des grandes curiosités de l'Exposition universelle.

Le jury de cette décennale vient d'ailleurs de subir de rudes assauts de la part de ses mandataires.

On lui a reproché, en termes vifs, d'avoir appliqué avec trop de complaisance la maxime : « Charité bien ordonnée commence par soi-même ». Il y avait mille six cents toiles à recevoir, on a déjà fait choix de onze cents ouvrages de membres du jury. Des artistes hors concours, décorés, sont restés sur le carreau! On me permettra de dire que cette exclusion d'artistes justement considérés, n'est peut-être pas aussi répréhensible qu'on le croit. Beaucoup d'entre eux ont depuis longtemps achevé leur carrière utile; l'âge est venu avec son cortège habituel d'infirmités intellectuelles. Le talent chez un artiste vieillit plus vite que l'homme. Sans méconnaître les services rendus, le jury avait le devoir d'assurer avant tout une représentation honorable de l'art français. Cette exposition est comme une revue militaire où l'on se proposerait de montrer au monde les forces vives du pays. Viendrait-il à l'idée de personne de faire défiler les Invalides à côté de l'Ecole polytechnique?

Une personne intéressante à interviewer, c'est la patronne du petit hôtel de Clairvaux où les détenus de distinction ont l'habitude de faire prendre leurs repas.

Par elle, nous avons su quels avaient été, à son arrivée dans la maison centrale, les deux premiers menus de M. Jules Guérin. Et par elle aussi, nous avions connu, il y a dix ans, les prédilections culinaires d'un prétendant à la couronne de France.

Il y a même un détail qui, je crois, n'a jamais été publié : c'est que ce fut l'hôtellerie de Clairvaux qui révéla l'escargot au duc d'Orléans et lui en inculqua la passion.

Le jeune prince n'avait jamais rencontré ce mets de roturier sur la table de son père; et trouvant un jour sur la « carte » qu'on lui présentait tous les matins la mention *Escargots*, il en voulut goûter. Il en mangea d'abord une demi-douzaine; le lendemain, il en redemanda, et davantage; et je n'ose dire (bien que renseigné par un témoin oculaire) à quelles quantités il arriva...

Le prince n'était pas seul d'ailleurs, dans sa cellule, à se régaler. Un singe, qu'il avait été autorisé à garder avec lui, nettoyait avec délices les coquilles entassées sur l'assiette du prisonnier. Aussi la patronne de l'hôtel de Clairvaux ne cachait-elle point sa surprise.

— Je comprends, disait-elle, qu'on aime les escargots; mais je ne sais pas comment on peut arriver à lécher des fonds de coquille de cette façon-là!!

Dans le dernier courrier, je parlais d'une enquête consultative sur l'opportunité d'une réforme du costume féminin, enquête dont le résultat le plus clair a été de provoquer, parmi les aimables personnes consultées, un *tollé* presque unanime contre le costume masculin.

Celui-ci, convenons-en, n'est pas à l'abri de toute critique : on lui reproche non sans raison sa banale uniformité, sa coupe généralement peu esthétique, son manque de fantaisie pittoresque, et, de son côté aussi, s'agite de temps en temps l'étendard de la réforme. C'est ainsi que quelques élégants, de complicité avec leur tailleur, essaient encore une fois de restaurer, faute de mieux, le gilet à ramages agrémenté de boutons de métal. Mais le succès de cette tentative me paraît fort problématique. Depuis trop longtemps, nous avons laissé certaines élégances devenir le monopole des comiques de café-concert et des compères de revue; alors, que voulez-vous? nous nous soucions d'autant moins de les leur reprendre, qu'ils les ont marquées, comme on dit, d'un cachet bien particulier.

Ce que c'est que de nous! Le dernier des Robespierre s'éteint derrière les bocaux d'une pharmacie.

Il débitait des pilules estampées « à l'Etre suprême »! Qu'a dû dire, là-haut, l'Incorruptible, en recevant son petit neveu? Rien peut-être; le sens pratique de son descendant n'est-il pas une preuve évidente que le culte de la Raison fondé par le grand prêtre de 1793 a porté ses fruits?

C'est égal, un Robespierre confrère de M. Homais, l'avatar est un peu forcé.

Un poète, M. Georges Lorin, s'est avisé d'un moyen très simple de résoudre — enfin! — le problème de la locomotion aérienne.

Très simple, en effet; mais il fallait le trouver. M. Georges Lorin apprivoisera des aigles (il paraît que c'est facile); et après avoir rendu ces volatiles aussi maniables que des chevaux de fiacre, il les attellera... et nous donnera le spectacle d'une course en « aigloplane » à travers l'espace.

Cela, au premier abord, a l'air d'une plaisanterie, et rappelle les inventions du baron de Krack; mais M. Georges Lorin ne plaisante pas. Il a même réussi à convertir un très grave industriel à son idée; il lui a communiqué sa foi; et cet industriel (qui porte un nom bien connu dans le monde de la métallurgie et de la mécanique) propose à l'inventeur de lui construire son premier char aérien, — son « aigloplane » d'essai.

Que les sceptiques prennent donc patience. D'extraordinaires surprises (qui sait?) leur sont peut-être réservés. Avouons que cette idée-là ne pouvait pousser que dans le cerveau d'un poète!

La guerre du Transvaal suit son cours, farouche et terrible aux belligérants, sous des dehors de bonhomie. On dit les offices avant de s'entretuer; le Dieu des batailles sollicité de part et d'autre avec une ferveur égale, ne sait auquel entendre. Si les nations civilisées étaient réellement maîtresses de leurs destinées, depuis longtemps déjà elles auraient imposé la cessation de cette lutte monstrueuse où l'une d'elles, et des plus puissantes, s'efforce de terrasser un petit peuple qui ne lui a fait aucune offense. Mais les gouvernements se taisent; témoins intéressés au combat, ils attendent que l'un des adversaires crie merci pour réclamer une part de ses dépouilles. Ainsi va le monde par cette fin du siècle des lumières.

Morts et blessés mis de côté et oubliés, — ce sont des gêneurs, — on ne s'est pas ennuyé dans le Sud africain de la Noël à la Saint-Sylvestre. A Kimberley, les assiégés ont gaiement savouré les plums-puddings offerts par M. Cecil Rhodes. A Ladysmith, ce sont les Boërs qui ont fait les frais de la fête en lançant sur la ville des obus chargés de confiseries. Pourquoi pas des bombes glacées? Cette galanterie ne les a pas empêchés de confisquer vingt-deux mille rations de rhum qui eussent probablement été accueillies par les soldats anglais avec plus de faveur que des bonbons.

Reçu ces jours-ci, sous pli fermé, les offres de service d'un marchand de drapeaux. Et au verso du prospectus, je trouve cet avis, d'une amusante actualité :

DRAPEAU BOER

Dimensions.		
—		
30 × 40	la grosse.....	30 fr. coton.
50 × 70	—	54 —
80 × 120	la douzaine....	15 —
120 × 130	—	30 —

et au-dessus.

Toutes qualités.

Il ne semble pas, malgré l'évidente sympathie témoignée chez nous à la cause des Boers, que cet industriel ait dû faire jusqu'ici de brillants bénéfices sur la vente de cette catégorie d' « articles ». La majorité des Parisiens est de cœur, sans doute, avec les soldats du président Krüger; mais ils ne paraissent point pressés d'en faire la démonstration à leurs fenêtres. En sorte que le meilleur

souhait qu'on puisse adresser, en ce début de janvier, au fabricant de drapeaux boers de la rue Vicq-d'Azir (tant pis! je donne son adresse) c'est de n'en avoir pas de trop gros stocks en magasin!

Incroyable, et cependant authentique.

Un de nos amis descendait ces jours-ci la rue d'Amsterdam, quand il eut la surprise de ne plus trouver sous son habituelle porte cochère un mendiant à qui, tous les jours à la même heure, depuis un an, il remettait deux sous en passant.

Il regarde autour de lui, et de l'autre côté de la rue aperçoit, sous une autre porte, son mendiant qui lui sourit. Il va vers le pauvre homme et lui demande la raison de ce déménagement.

— C'était trop cher, répond l'autre simplement, Le concierge me demandait 12 francs par mois pour stationner sous sa porte. Ici, je paye moitié moins; alors... n'est-ce pas ?... »

Voilà évidemment des dessous de la vie de Paris que nous ne soupçonnons pas, et dont la révélation nous explique pourquoi il y a si peu de mendiants dans les rues d'une ville où tant de gens ne savent pas le matin comment ils dîneront le soir : c'est que le trottoir lui-même est un séjour trop coûteux, et dont les « parvenus » seuls de la profession peuvent s'offrir le luxe!

LA PRISE D'IN-SALAH

Quelques jours après la prise de Tombouctou, nous écrivions ici même (1) : « Avec Tombouctou nous possédons une des portes du Sahara; la seconde porte est l'oasis d'In-Salah, située à 1.300 kilomètres au nord. Entre Tombouctou et In-Salah il n'existe qu'un petit nombre de points d'eau où les Touareg nomades sont inévitablement obligés de passer sous peine de mourir de soif. Il suffira de les occuper pour commander tout le Sahara. Or, nous serons bientôt à In-Salah. »

Il était permis, en effet, à cette date, de penser que l'occupation de toutes les oasis du Tidikelt et en particulier de celle d'In-Salah ne se ferait pas attendre. La convention du 5 août 1890 nous ayant reconnu tous les territoires situés à l'est d'une ligne idéale allant du cap Blanc à Igli, confluent de l'Oued Zousfana et de l'Oued Guir, nous nous étions mis activement à l'œuvre pour asseoir l'influence française dans tous les territoires du Touat. Les *Biscuit-Villes*, ou forts avancés de Hassi-Inifel (1892), de Mac-Mahon et Miribel (1893) marquaient les rapides étapes de cette marche en avant. Nous n'étions plus qu'à 250 kilomètres d'In-Salah lorsque l'on apprit l'occupation de Tombouctou.

Quelques mois d'efforts persévérants et le Sahara était à nous.

Mais la politique a des mystères insondables; c'est au moment précis où il fallait agir que l'on interrompit toute action et notre influence alla peu à peu diminuant dans le Touat, à ce point que des pachas marocains n'ont pas craint, depuis plusieurs années, de venir y installer ouvertement des foyers de rébellion contre nous.

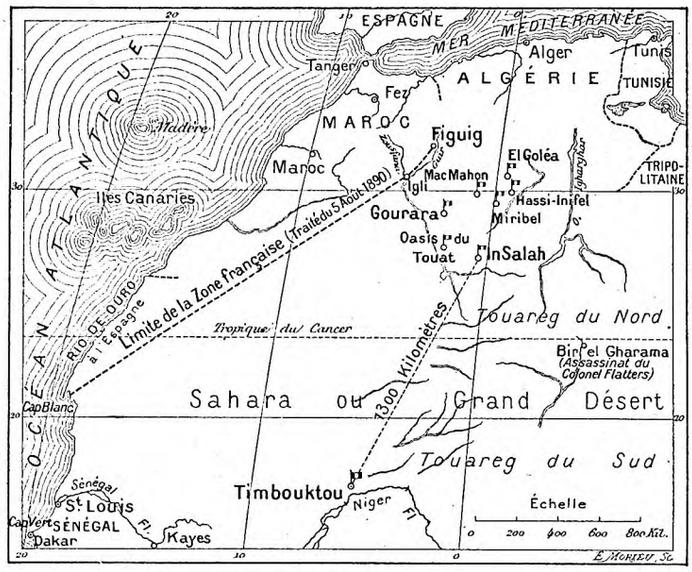
Un des principaux s'était concentré dans l'oasis d'In-Salah, autour de la tribu des Oulad bou Hammou, la plus guerrière et la plus puissante de la région, commandée par les Oulad Badjouba, famille dont le chef actuel est El Hadj abd el Kader, Ibn Badjouba.

Lors du massacre de la mission Flatters, en 1884, ce chef avait, il est vrai, recueilli les tirailleurs survivants et les avait renvoyés sains et saufs à Ouargla; mais il n'avait agi de la sorte que pour sauvegarder les apparences, car parmi les massacreurs de la mission, la tribu des Oulad bou Hammou s'était distinguée par sa férocité.

Depuis quelques années l'hostilité contre l'influence française s'était pour ainsi dire officiellement déclarée et nos Méharistes d'El Goléa l'ignoraient si peu que, dans leurs excursions vers le Sud, ils prenaient grand soin de n'approcher qu'avec prudence des palmeries d'In-Salah. Ils savaient que derrière la mince ligne de verdure qui tachait le ciel à l'horizon, ils trouveraient au lieu de la fraîcheur de l'oasis et d'une hospitalité bienveillante, la trahison et la mort.

Il eût été facile de détruire en très peu de temps ce nid de révoltés. Toutes les tribus nomades groupées par leur haine contre la France autour de Badjouba, ne représentaient pas plus de mille à douze cents fusils, répartis entre un nombre considérable de tribus ou plutôt de familles. Celle des Ouled Bou Hammou, qui tenait la tête, ne disposait que d'environ cent trente fusils, cinq chevaux et quatre-vingt-huit Méhara. Toutes les tribus guerrières du Touat, dans la région d'In-Salah, auraient été, il y a quelques années, dans l'impossibilité de mettre en ligne plus de sept cents fusils, trente chevaux et trois cents Méhara.

Leur nombre s'étant accru dans ces derniers temps de tous les dissidents ou révoltés chassés de notre territoire ainsi que de diverses tribus nomades du Sud, venues chez eux prêcher la guerre sainte, et notre inaction aidant, leur audace est devenue de la témérité, et ils viennent de nous donner de leur haine un témoignage qui, heureusement, est apparu aussi celui de leur faiblesse et de leur impuissance.



Carte du Nord-Ouest de l'Afrique.

Cette fois, El Hadj Badjouba, leur chef, n'est pas resté dans la coulisse comme il l'avait fait en 1884, lors de l'assassinat de la mission Flatters, et mal lui en a pris.

Voici les faits :

Le 27 décembre dernier, une mission scientifique envoyée par le Gouverneur général de l'Algérie, sous le patronage des ministres de l'instruction publique et des colonies, arrivait aux environs d'In-Salah. M. Flamant, qui la conduisait, géologue distingué et très au courant de la politique saharienne, remarquant chez les indigènes des dispositions hostiles, allait rebrousser chemin, lorsque, le 28, sa petite escorte de 140 hommes, commandée par le capitaine Pein, fut attaquée par environ 1.200 hommes groupés autour des Oulad bou Hammou et commandés par El Hadj abd el Kader ibn Badjouba en personne.

Malgré l'inattendu de l'attaque, les hommes du capitaine Pein firent une merveilleuse résistance et mirent les assaillants en fuite non sans leur avoir tué ou blessé 50 guerriers et fait 64 prisonniers, parmi lesquels Badjouba lui-même, grièvement blessé.

Aussitôt après le combat, les tribus sédentaires d'In-Salah, qui n'avaient pris aucune part au combat, ont invité la mission française à occuper le Ksour. Il est à souhaiter que cette occupation soit définitive. Non que la valeur commerciale d'In-Salah soit considérable; depuis la prise de Tombouctou, depuis que la répression de la traite est devenue à peu près efficace, depuis surtout que le commerce choisit de plus en plus les routes maritimes, elle n'est plus, comme autrefois, le grand entrepôt de transit des caravanes allant du Maroc en Tripolitaine et *vice versa;* mais plus elle a perdu en richesse commerciale, plus elle a gagné en importance politique, étant devenue le dernier asile des nomades du Sahara.

Ceux-ci, maîtres absolus des routes du désert, sont pour les habitants de l'oasis des amis particulièrement précieux, mais d'une amitié chèrement payée et souvent lourde à supporter. Les quelques cadeaux qu'ils apportent, beurre, peaux, viandes séchées, etc., ne sont point gratuits; ils reçoivent en échange une large hospitalité et ne s'en reviennent jamais les mains vides; les dattes, les cotonnades qu'ils emportent au désert, ne sont pas en réalité des présents réciproques, mais de véritables redevances. C'est que les habitants de l'oasis, sauf les Oulad bou Hammou et les deux ou trois fractions de leur parti, — ceux-là mêmes qui viennent d'être décimés par la mission Flamant — appartiennent à des tribus sédentaires; ils ont besoin, pour pouvoir étendre à l'aise leur commerce, pour conserver leurs communications avec le Sud, l'Ouest et l'Est, de se ménager des appuis parmi les nomades du désert sans lesquels le Sahara leur serait fermé.

C'est à nous de remplacer ceux-ci et d'offrir aux tribus pacifiques qui viennent de nous accueillir, la protection dont elles ont besoin. Il faut donc avant tout nous tenir prêts contre un retour offensif des guerriers de Badjouba.

A cet effet, la petite troupe qu'a commandée si heureusement le capitaine Pein va être sensiblement renforcée. Elle a déjà été rejointe par un détachement de spahis sahariens que l'autorité militaire avait disposés sur sa route pour former éventuellement un échelon de soutien. Un second détachement de tirailleurs sahariens, avec un canon, a déjà quitté El Goléa; il a dû retrouver au Fort Miribel 50 hommes prélevés sur la garnison du Fort Mac-Mahon, et franchir à marches forcées les 250 kilomètres environ qui séparent Hassi Inifel d'In-Salah.

L'occupation des oasis du Touat, ainsi assurée par l'initiative énergique de M. Laferrière, sera sans aucun doute rendue définitive par les soins du gouvernement. Depuis 1894, l'inaction n'a que trop duré; mais il est encore temps de réparer les fautes commises, de rassurer nos nationaux dont la situation était devenue intolérable, et, — puisque la haine téméraire des Oulad bou Hammou nous en offre l'occasion, — d'établir une fois pour toutes nos communications transsahariennes entre le Soudan français et le Sud Algérien.

G. D'H.

P. S. — Le commandant Baumgarten, commandant la colonne volante envoyée au secours de la mission Flamant, est arrivé, le 9 janvier, au Fort-Miribel.

Environ deux cents hommes de troupes sahariennes et au moins trois cents goumiers vont donc être réunis à In-Salah pour parer à toute éventualité.

(1) *Illustration* du 3 mars 1894, n° 2662.

NOTES ET IMPRESSIONS

Il m'importe peu où je dois vivre, où je dois mourir, pourvu que je vive et meure pour la gloire de nos armes.

(*Lettre à Bonaparte, 1798.*) KLÉBER.

∴

Le courage est la croyance en sa force.

DAVOUT.

∴

Mieux vaut mourir sur le Rhin que dans le ruisseau.

(*1840.*) DUC D'ORLÉANS.

∴

La victoire est aux bons bataillons, bien plus qu'aux gros bataillons.

EMILE BOUTROUX.

∴

Aujourd'hui, dans les combinaisons politiques, il ne faut pas dire : « Cherchez la femme » mais : « cherchez l'affaire ».

GUY DE MAUPASSANT.

∴

Le Français ne sait pas conspirer; tout secret lui brûle les lèvres.

JULES FERRY.

∴

Soyez donc honnête au pouvoir! Quoi que vous fassiez, il y aura toujours quelqu'un, dans la presse libre, pour vous traiter de crapule et de brigand.

∴

Celui là seul, en quittant la vie, croit avoir réalisé son rêve, qui n'a jamais rêvé.

G.-M. VALTOUR.



CHAPELLE COMMÉMORATIVE DE LA RUE JEAN-GOUJON. — Groupe principal de la coupole de M. Albert Maignan, d'après une esquisse de l'artiste.







auquel les familles des défunts se sont associées par leur consentement, le peintre a voulu faire des portraits. Voici Mme la duchesse d'Alençon, le regard illuminé d'une extase mystique ; Mlles de Chevilly, deux jeunes sœurs étroitement enlacées ; Mme de Valence, à genoux, étreignant ses filles ; puis, Mme de Bonneval, Mme de Saint-Didier, Mme de Vatimesnil, bien d'autres, hélas !... Ce père qui emporte son enfant cramponnée à son cou, c'est le docteur Feulard ; et l'on reconnaîtra aussi ces religieuses (deux d'entre elles, on s'en souvient, étaient aveugles) accueillies par saint Vincent de Paul, sur le seuil du céleste séjour.

Mais l'artiste n'a pas poussé le souci de l'exactitude au delà de ces ressemblances, et, loin de céder à un fâcheux parti-pris du réalisme, c'est aux sources de l'idéal religieux qu'il a puisé son inspiration. Dans un tel sujet, conçu de haut, une idée consolante devait dominer : celle du triomphe surnaturel des martyrs de la charité. Quant au souvenir même de l'épouvantable catastrophe, il convenait de ne l'évoquer qu'avec mesure ; ainsi a fait M. Maignan, par des indications très discrètes : quelques reflets d'incendie, le geste effrayé d'une femme dont les lueurs de la fournaise éclairent encore le visage et qui se hâte vers les régions sereines, où transfigurées dans une mystérieuse clarté les blanches victimes montent parmi des nuages d'apothéose.

Chapelle commémorative de la rue Jean-Goujon.

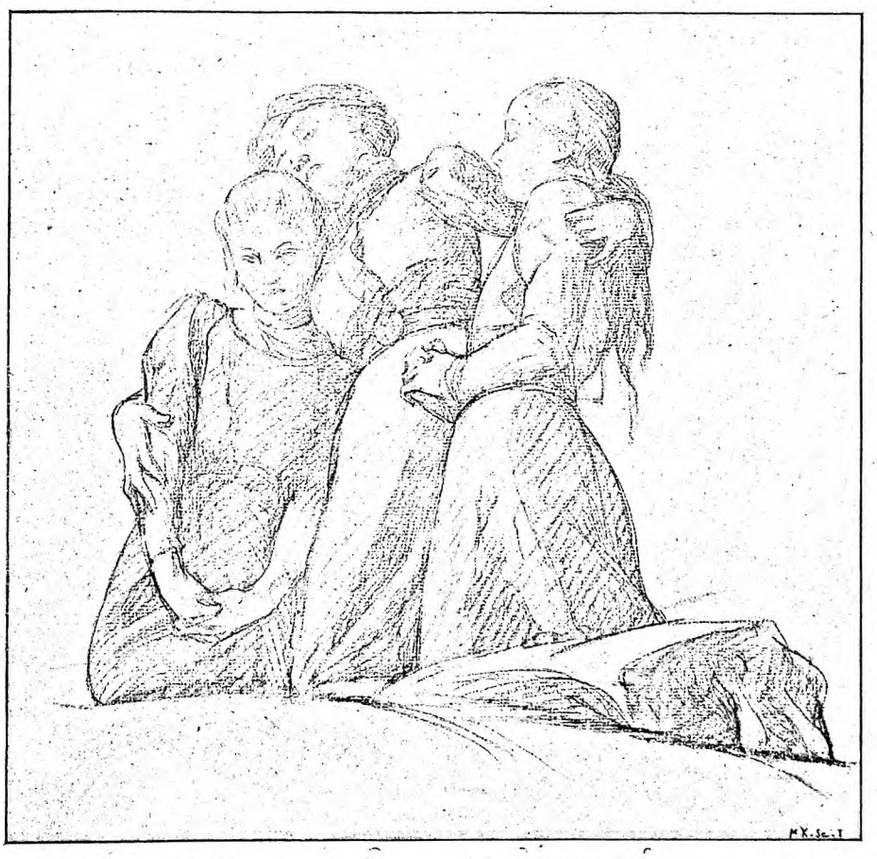
LES PEINTURES DE LA COUPOLE

Chargé de décorer la coupole de la chapelle élevée à la mémoire des victimes du Bazar de la Charité, M. Albert Maignan vient de terminer les esquisses de l'importante composition dont nous reproduisons ici l'aspect d'ensemble et les morceaux capitaux.

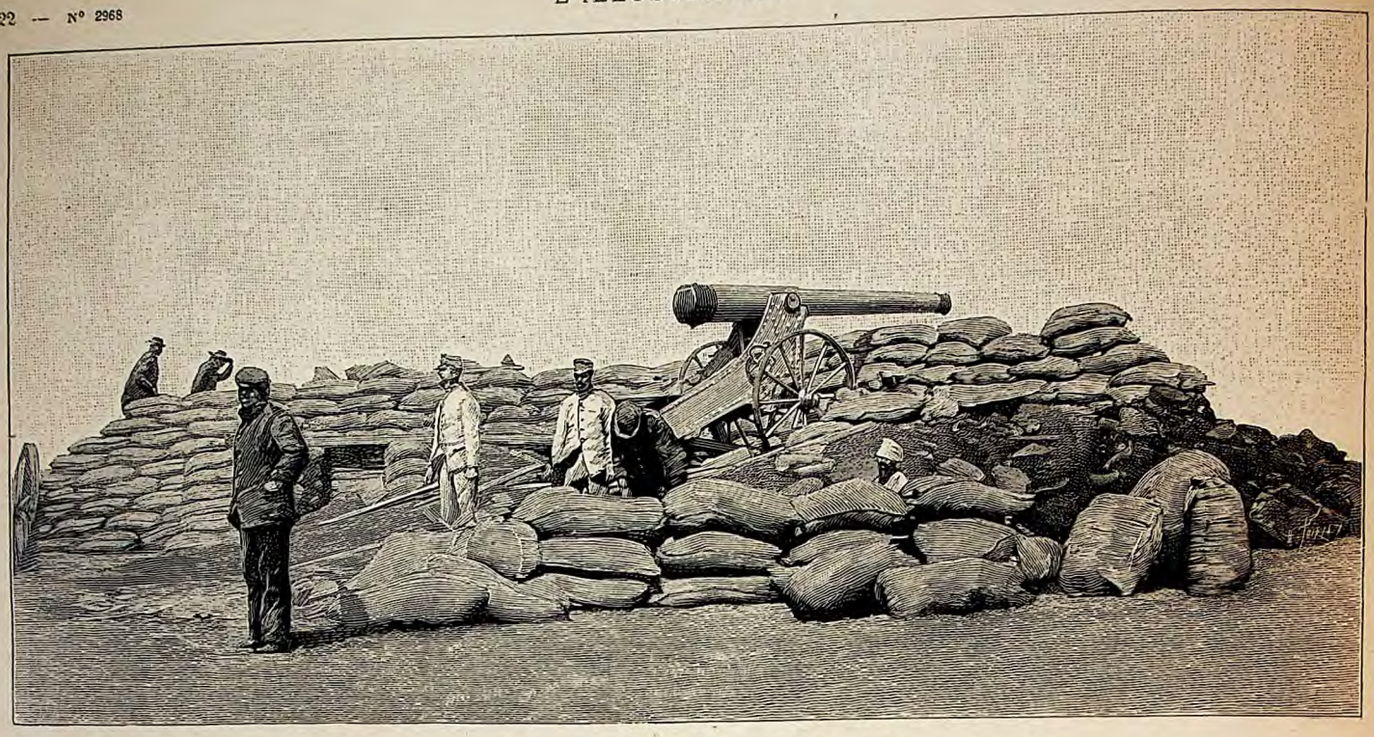


Ensemble de la composition.

Au centre, dans sa gloire rayonnante, le Christ ressuscité se penche vers les martyrs montant de la terre et leur tend les bras ; à ses côtés, des anges portent les attributs de la Passion ; au-dessous, se détache un groupe de trois figures symboliques : la Foi, l'Espérance, la Charité. Celle-ci inscrit sur un livre les noms des victimes au fur et à mesure qu'elles s'avancent sous la conduite de la Vierge, enveloppée de longs voiles bleus. Et ces noms s'appliquent non point à des effigies fictives, mais à la représentation réelle des personnages qui forment le principal groupe des élus du Christ ; car, dans un sentiment de pieux hommage,



Etudes de M. A. Maignan pour les Figures de la Vierge et de diverses victimes de l'incendie.



Le « Long Tom » à sa position de tir : construction d'une casemate.

LES FORCES BOERS AU NATAL

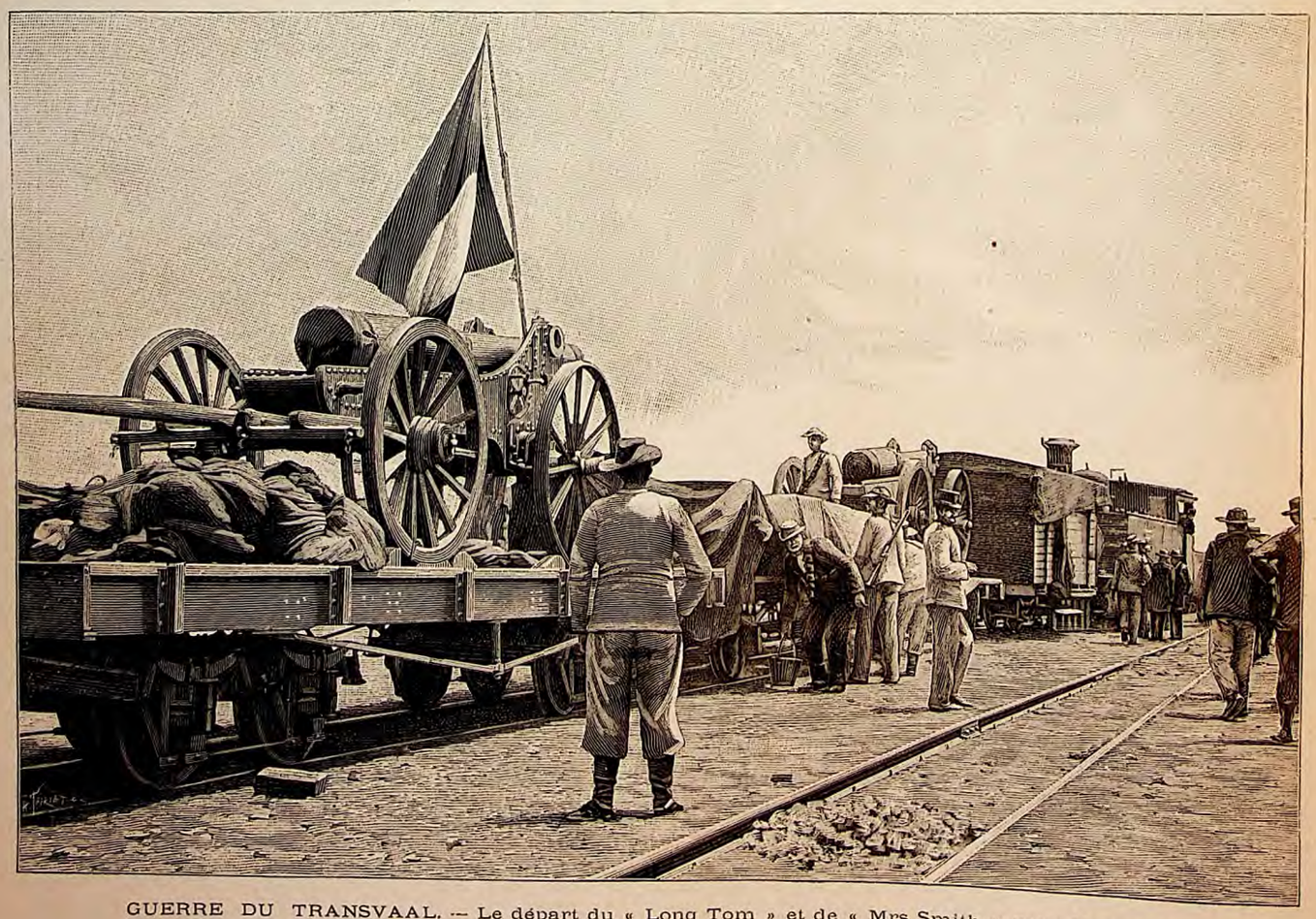
Nos lecteurs connaissent déjà le type des gros canons de 155 millimètres, construits pour le Transvaal dans les ateliers du Creusot. Nous avons dit que chacune de ces pièces avait reçu des Boers un sobriquet. Voici *Mrs Smith* et le *Long Tom*. Nos gravures, d'après des photographies, permettent de suivre la carrière de ce dernier dans la guerre actuelle :

Départ du *Long Tom*. Il quitte Prétoria, en compagnie de *Mrs Smith*, le jour même où sont expirés les délais stipulés par l'ultimatum. Il est dirigé vers la frontière du Natal. Les Boers ne savent pas encore s'ils pourront prendre l'offensive et ils s'occupent tout d'abord de protéger les accès de leur territoire.

Le *Long Tom* hissé sur une cime à Volksrust. C'est dans la région de Majuba hill et de Laing's Neck, théâtre des glorieux épisodes de la guerre précédente, que le *Long Tom* s'arrête d'abord. On le hisse sur un sommet qui commande les défilés. Les Anglais se sont demandés comment les Boers parviennent à installer d'énormes pièces dans des positions qui paraissent presque inaccessibles. On a parlé d'attelages de cent bœufs, de deux cents chevaux, Bœufs et chevaux perdraient pied et seraient incapables de donner l'effort nécessaire. C'est à bras d'hommes que les artilleurs boers font accomplir ces escalades à leurs canons.

Le *Long Tom* en position de tir devant Ladysmith. Les Anglais n'ont fait que reculer. Le général White s'est enfermé dans Ladysmith dont le siège commence. Le *Long Tom* a descendu les pentes de Volksrust plus péniblement encore qu'il ne les avait montées. Et après une autre ascension, il est installé sur Imbulwana Hill, hauteur qui domine Ladysmith.

Notre quatrième gravure représente également une scène de la guerre au Natal. C'est la formation en colonne, à Sandspruit, d'une troupe qui vient de descendre de wagons. La manœuvre s'accomplit dans un ordre parfait et c'est encore un des étonnements de cette guerre que la discipline de soldats d'occasion qui n'ont appris le métier militaire qu'en se battant.



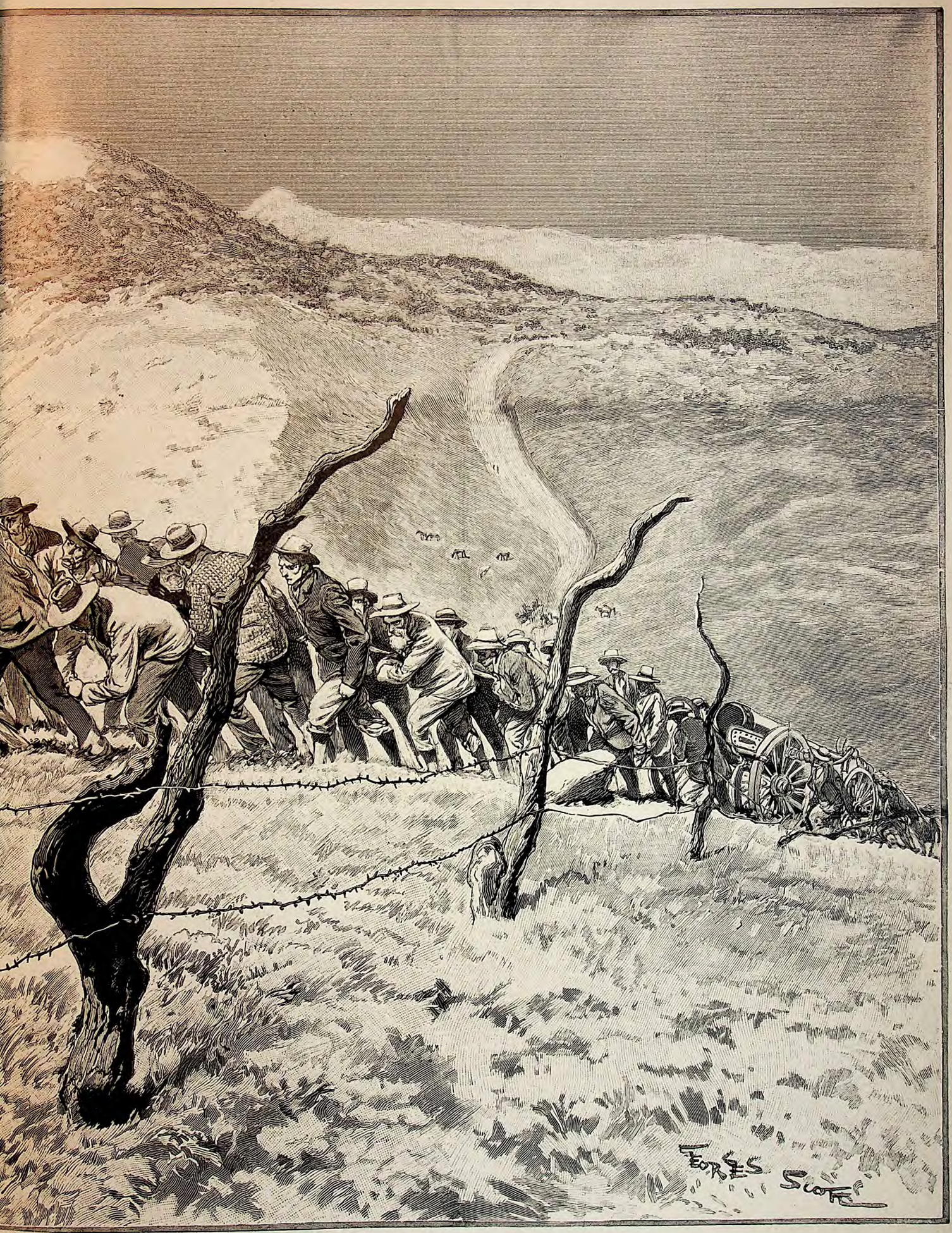
GUERRE DU TRANSVAAL. — Le départ du « Long Tom » et de « Mrs Smith » pour Volksrust.



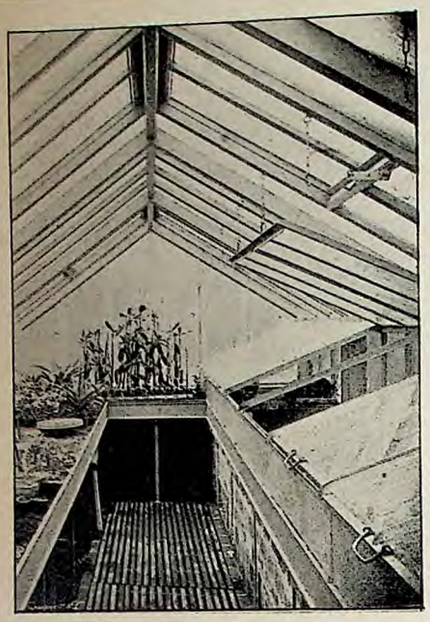
GUERRE DU TRANSVAAL. — Formation en colonne de cavaliers boers.



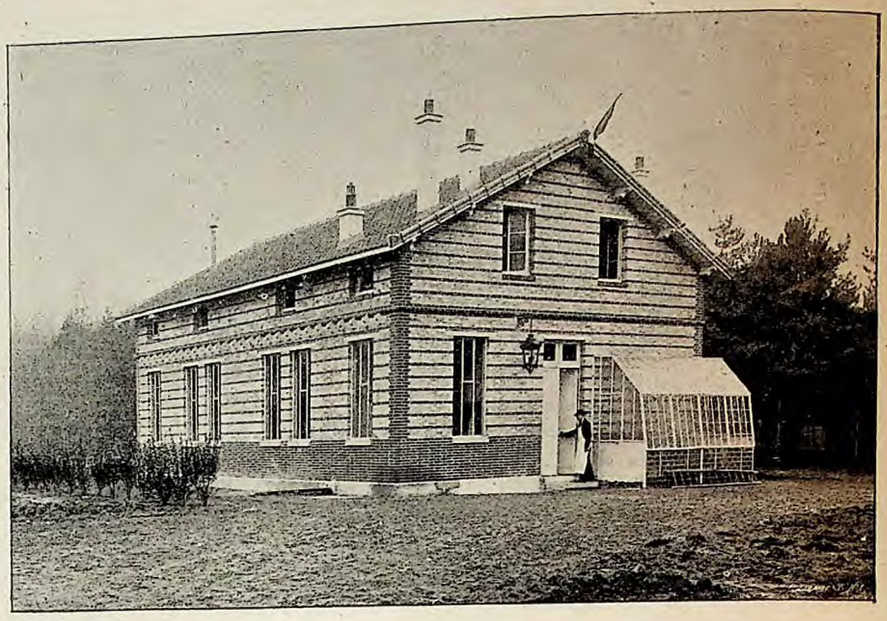
GUERRE DU TRANSVAAL. — Les Boers h



e « Long Tom » à Volksrust. — (Voir l'article, page 22.)



Serres à multiplication.



Laboratoires du Jardin Colonial, à Nogent.

LE JARDIN COLONIAL

Ainsi que le disait le ministre des colonies, lors de la discussion du budget, il est temps de clore l'ère des conquêtes pour ouvrir celle de la mise en valeur du sol de nos colonies. Nos territoires d'outre-mer sont vastes, la plupart sont fertiles, sachons en tirer parti. Les solutions proposées sont nombreuses; quelles sont celles qu'il convient de suivre?

Les uns ne voient de salut que dans le commerce. Ils fondent de grandes sociétés commerciales ayant pour but l'exploitation des produits naturels sur les milliers, ou même sur les millions d'hectares, qu'on leur concède. Ce sol colonial paraît à leurs yeux, aux yeux des actionnaires qui leur confient des capitaux, autre chose sans doute que le sol du vieux monde. On y récolterait sans avoir semé, la terre y donnerait de perpétuelles moissons, les forêts résisteraient indéfiniment à la hache dévastatrice et fourniraient sans cesse de nouvelles provendes. Les éléphants eux-mêmes, renaissant de leur cendres, redonneraient encore le précieux ivoire?

D'autres, moins nombreux, moins écoutés, pour le moment, veulent soumettre le sol à une exploitation rationnelle. Ils songent à établir des plantations, à en attendre patiemment les fruits. Pour eux les produits naturels que donne la forêt sont de bonne prise sans doute, mais ils savent qu'ils n'auront qu'une durée éphémère. Ils espèrent plus de leurs cultures, des récoltes qu'elles leur fourniront, et le commerce, qu'ils songent à créer, est celui qui naîtra de leurs efforts.

Ceux-là seuls ont raison. Ils ont raison pour eux, car nulle désillusion ne les attend. Ils ont raison pour la patrie car ils font œuvre utile et durable. Tandis que les premiers ne songent qu'à détruire, à réaliser, à monnayer, les trésors naturels lentement accumulés et vite détruits, les derniers font jaillir du sol des richesses nouvelles qui y étaient à l'état latent et que leur travail, guidé par la science, aura su mettre au jour, au plus grand profit de tous.

Pour ceux-là on ne saurait trop faire. C'est d'eux que viendra la mise en valeur du sol colonial, la base de leur véritable richesse.

C'est pour seconder leurs efforts, pour les diriger et les soutenir, qu'a été fondé, il y a quelques mois à peine, le Jardin Colonial.

Qu'est donc ce Jardin Colonial? Quel est son but? De quelle nature sont les services qu'il peut rendre? Autant de questions, maintes fois posées, auxquelles il importe de répondre.

D'aucuns à l'annonce seule de son titre ont haussé les épaules ne comprenant pas ce que pouvait faire, aux portes de Paris, un jardin où ils se figuraient sans doute voir tenter des essais d'acclimatement et de cultures, à l'air libre de végétaux coloniaux. Si tel avait été le but, il n'y aurait eu, en effet, qu'à déplorer la création d'un rouage nouveau et inutile.

Il est tout autre. Il importe de le faire connaître afin que chacun puisse tirer parti des avantages qu'il donne dès maintenant. Il nous suffira pour fixer l'opinion à son égard de montrer quelle en est l'organisation.



Cacaoyers préparés pour l'expédition.

Le Jardin Colonial comprend trois services :

Service des renseignements ou des informations ;

Service des laboratoires ou des recherches ;

Service des cultures ou de la propagation.

Un mot maintenant sur le fonctionnement de chacun de ces services.

Vous voulez fonder une entreprise coloniale, ou seulement vous intéresser à une affaire de ce genre, mais, comme la plupart d'entre nous, vous ignorez tout, en matière de production coloniale. Que peut-on faire au Soudan, au Congo, en Indo-Chine, en Océanie? Le café, le coton, le cacao, les fibres textiles, le caoutchouc ou la gutta y viennent-ils? Quels en sont les rendements? Combien de temps faut-il les attendre? Rechercher dans des livres des réponses à toutes ces questions serait long et souvent bien inutile, car les livres traitant de ces questions sont rares encore. Au lieu de cela, vous vous rendez soit au Jardin Colonial, à Nogent, ce qui n'est pas bien loin, ou plus simplement encore au Ministère des colonies, au Pavillon de Flore, et tous ces renseignements vous sont immédiatement donnés.

Mais vous êtes colon déjà. Vous avez engagé des intérêts dans une entreprise coloniale. Sur le territoire que vous exploitez se trouvent des produits nouveaux qui pourraient, s'ils trouvaient application, être exploités en grand. Ou bien, vous voulez des renseignements techniques sur la façon de préparer vos cafés, vos cacaos, vos vanilles; vous voulez savoir si vos terres ont besoin d'être fumées; quelle est la maladie qui attaque vos plantations. Ou bien encore vous voulez connaître la nature des graines qui vous ont été envoyées, vous assurer qu'elles sont aptes à germer, etc. Tout cela relève de la compétence du laboratoire du Jardin Colonial et vous pouvez obtenir gratuitement tous les rensei-



Germination du cocotier.



Les âges du caféier depuis sa germination.



Caféier adulte.



Vanillier en fructification.



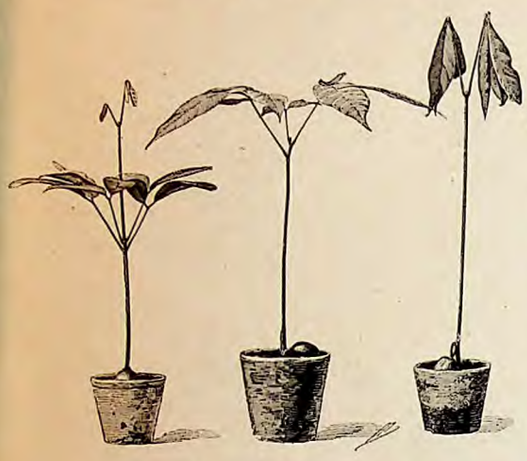
Fleurs et fruits du caféier.



La coca et ses boutures.

gnements que vous cherchez, en vous adressant à lui.

Pour ce qui est des cultures, son rôle est tout autre. Il consiste dans la propagation des espèces nouvelles, intéressantes, et dans leur envoi dans les colonies.



Plantes à caoutchouc.

On se demandera peut-être pourquoi se donner tout ce mal et pourquoi, plutôt, ne pas se contenter d'expédier les graines, directement aux colonies, comme on le ferait de semences de blé, de haricots ou de pois? C'est que les exigences des plantes coloniales sont toutes autres. Leurs graines perdent en quelques semaines, en quelques jours même, la faculté de germer. Prenez dans le commerce des grains de café ou de poivre; semez-les; il n'en germera pas un seul. S'il s'agit du cacao, de certaines plantes à caoutchouc, à gutta, ce sera encore pis, vous aurez beau vous les faire expédier directement, elles ne germeront pas. Pour qu'elles poussent, il faut les transporter dans des conditions spéciales, mélangées à du sable, enfermées dans une boîte vitrée et ne les soumettre qu'au plus court trajet possible.

S'agit-il de transporter des graines de cacao des Antilles au Congo, il n'y a pour cela qu'un moyen : les faire venir par courrier rapide au Jardin Colonial où elles seront semées le jour même de leur arrivée; on les transformera en plants, soit isolés en petits pots soit en caissettes, qui dans la pratique sont des boîtes à cigares et c'est sous cette forme de jeunes plantes



Les âges du thé depuis sa germination.

qu'elles feront la deuxième partie du voyage. Mais ce service de l'envoi de plantes n'est pas un service public. Il ne peut l'être, car il porterait atteinte au commerce privé. Dans le cas de la propagation des plantes elles-mêmes, l'aide que le Jardin Colonial peut donner au public se fait d'une façon indirecte, par des intermédiaires qui sont les Jardins d'essais des colonies.

Ceci réclame une explication. Voici comment agit le Jardin Colonial. Une plante nouvelle est signalée. Les laboratoires de l'établissement l'étudient, déterminent la valeur du produit; il est de bonne qualité et présente un intérêt. Avec le plus de hâte qu'il est possible, le service des cultures propage la plante et en expédie des exemplaires dans les jardins d'essais des colonies.

Tel est, indiqué seulement dans ses lignes principales, le rôle du Jardin Colonial. Et par un heureux concours de circonstances, il se trouve que c'est celui qui conçut ce projet d'ensemble, et qui en a tracé le programme, qui a été appelé à en réaliser l'organisation.

C'est en 1897 que M. Jean Dybowski, alors directeur de l'agriculture et du commerce à Tunis, publia une étude sur l'organisation des jardins d'Essais coloniaux et montra leur rôle dans le développement de la colonisation (1). C'est en janvier 1899 que, sur la proposition de M. Guillain, alors ministre des colonies, fut institué par décret le Jardin Colonial.

Contrairement à la pensée qui en vient tout d'abord, le Jardin Colonial ne coûte rien au budget. Il est exclusivement alimenté par des subventions volontairement



Poivre noir.

consenties par les colonies dont les souscriptions ont également couvert les frais de premier établissement.

Le fait était intéressant à citer, car il montre bien la confiance qu'ont les colonies elles-mêmes, dans les résultats que ce nouvel établissement, scientifique saura donner, qu'il donne déjà, bien que né d'hier : ses études, ses enquêtes sur les productions coloniales, ses découvertes de nouvelles plantes à gutta, à caoutchouc, ses envois déjà effectués de plantes et de graines aux colonies, sont là pour montrer tous les effets utiles que pourra donner cette institution.

L'emplacement qu'occupe le Jardin Colonial est des plus favorables à son développement et au succès des cultures qui y sont entreprises. Lors de la création du Jardin Colonial, alors que l'on se préoccupait de la question du terrain à affecter

(1) Les Jardins d'essais coloniaux, chez Hachette et Cie, Paris.

à l'établissement, M. Milne-Edwards, l'éminent directeur du Muséum d'Histoire naturelle, qui présidait la commission d'organisation, offrit de mettre à la disposition du ministre des Colonies, un superbe terrain d'une contenance de dix-sept hectares, situé à l'entrée du bois à deux pas de la gare de Nogent-sur-Marne et qui, de par la loi du 20 juillet 1860, donnant



Jeunes cacaoyers.

à la ville tout le Bois de Vincennes, constituait une réserve destinée à l'édification d'un établissement scientifique.

La proposition fut acceptée et le terrain remis par la Ville au Jardin Colonial le 10 juillet. Les travaux furent entrepris avec une rapidité suffisante pour que le 11 novembre, M. Decrais, ministre des colonies, voulant témoigner de sa bienveillance à l'égard de la nouvelle institution, ait pu venir en faire l'inauguration et déclarer le Jardin Colonial ouvert.

Tel qu'il est aujourd'hui, il est loin d'être terminé : il s'agrandira. Ses laboratoires, ses serres devront, à mesure que ses services s'accroîtront, à mesure que les colonies comprendront mieux tous les avantages qu'elles peuvent tirer des renseignements et des études qui leur seront fournis, se développer et prendre une importance chaque jour plus grande.

Dès le printemps cependant, le Jardin Colonial présentera un intérêt réel pour ceux qui le voudront visiter. Nous y avons vu des cultures, jeunes encore, mais déjà bien curieuses. Les figures que nous donnons montrent un certain nombre de plantes coloniales dans leur premier âge ou déjà complètement développées.

Les premières élevées dans des serres spéciales à multiplications sont destinées à être expédiées dans les colonies. Celles au contraire, qui sont adultes, formeront des collections, faites pour renseigner le public et instruire tout un personnel spécial, destiné à fournir à nos colonies des agents techniques admirablement préparés pour diriger, soit des jardins d'essais, soit des entreprises privées.

Il n'en faut pas douter, l'organisation du Jardin Colonial constitue un fait important dans l'histoire de notre colonisation. Elle montre que l'on a compris enfin tout l'intérêt qui s'attache au développement de notre agriculture coloniale. La fondation de ce nouvel établissement fait le plus grand honneur tant à M. Guillain, qui en a décidé la création, qu'à M. Decrais qui en a assuré l'achèvement.

J. Leclaire.



Palais de justice de Novorossisk.

LA GLACE SUR LES COTES DE LA MER NOIRE

Novorossisk étant un port russe, rien d'étonnant, peut-on penser, que le froid y ait sévi avec l'intensité terrible dont témoignent les photographies reproduites ici. Le phénomène paraît moins naturel quand on constate que Novorossisk est, par 45° environ, latitude voisine de celles de Venise et de Bordeaux.

Le port de Novorossisk est situé sur la côte nord-est de la mer Noire, à l'extrémité occidentale du Caucase; il appartient à la province de la Kouban. Dans les derniers jours du mois dernier, il fut éprouvé par un ouragan terrible qui dura une semaine entière. Le vent soufflait en tempête du Nord-Est avec une vitesse dépassant 40 mètres à la seconde. La température s'abaissa de + 10° à — 20° et même à — 24°.

Les dégâts occasionnés dans les usines et les magasins qui composent la ville sont évalués à plus d'un million de francs. Les sinistres maritimes ont été nombreux dans la baie et dans le port même.

Le vapeur *Igor*, de la Compagnie Russe de navigation, grand paquebot transportant des passagers, a fait tête au vent pendant toute une journée. Ses deux ancres mouillées et machine en avant à toute vitesse, il a cependant chassé et s'est mis au plein, en face du Palais de justice. Là il a pu débarquer sur la glace, à 40 mètres du quai, ses passagers qui venaient du Sud du Caucase, et dont plusieurs ont éprouvé des atteintes de congélation.

Un autre vapeur, amarré à la jetée et protégé par elle contre le vent, a été complètement couvert de glace.

Un voilier, pris au large par la tempête, a réussi à rentrer dans la baie. Mais il ne gouvernait plus et sa voilure, en grande partie gelée, s'était déchirée, on pourrait dire : brisée. Il était jeté à la côte quand, à cent mètres de terre, la glace s'est formée pour ainsi dire instantanément et l'a immobilisé. L'équipage a pu prendre pied sur la glace.

D'autres voiliers ont été plus maltraités encore. Ceux qui ont pu regagner le port étaient bientôt enveloppés d'une carapace glacée. Les chaînes, les cordages étaient chargés de glaçons à se rompre.

Une vue du Palais de Justice donne une idée des effets produits à terre. Ce bâtiment, situé à plus de 60 mètres de la mer, a eu sa façade exposée au vent couverte de glace provoquée par les embruns.

On avait déjà eu à supporter, à Novorossisk, de violents ouragans du Nord-Est, pendant lesquels la vitesse du vent avait atteint 43 mètres à la seconde, et la température 24 degrés de froid. Jamais pourtant la baie n'avait été gelée.

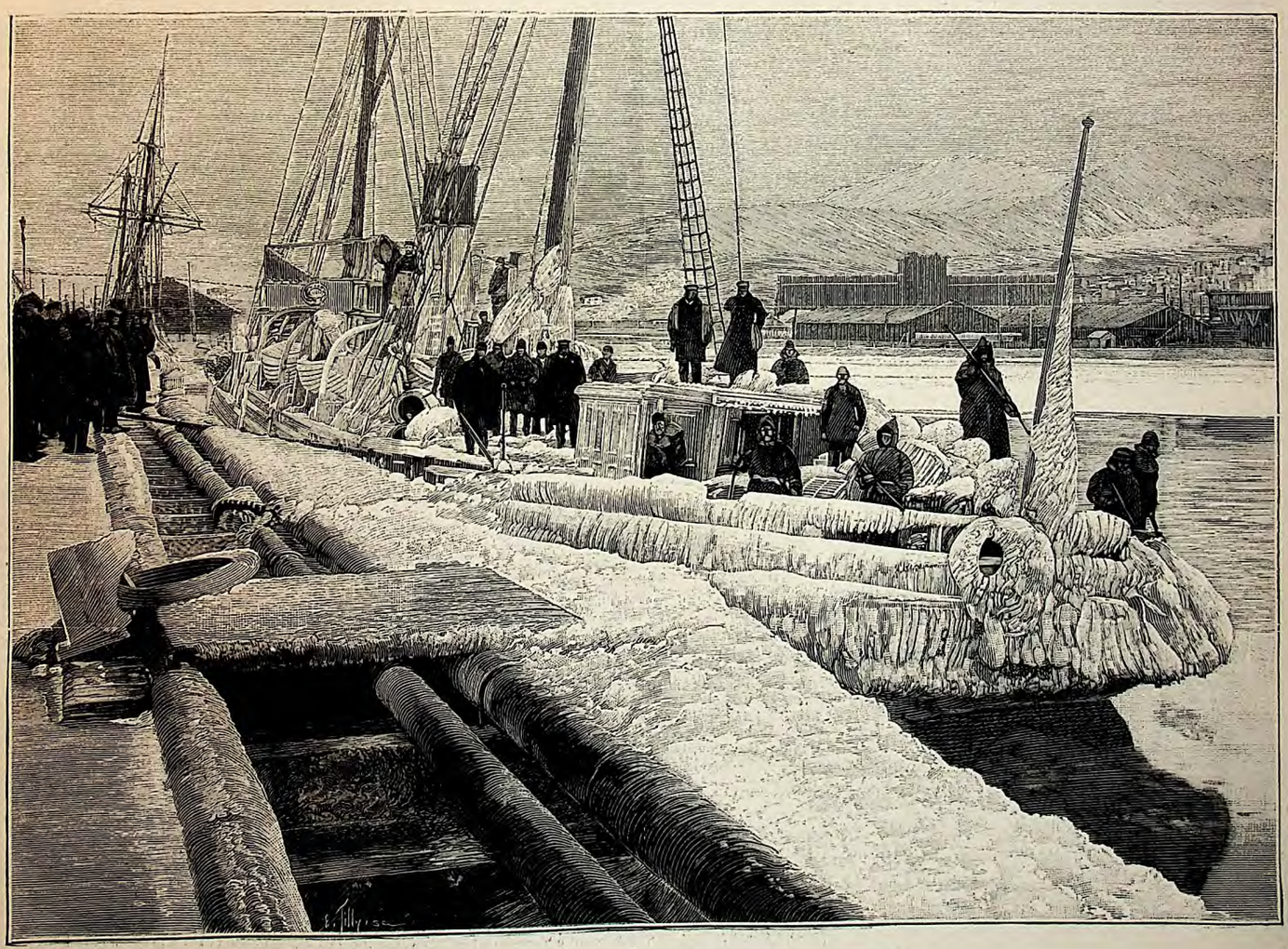
La congélation de cette année s'est produite surtout dans la partie ouest de la baie, partie sans profondeur que l'on a eu le tort de choisir l'année dernière pour y aménager les derniers agrandissements du port. La construction d'un môle a créé une véritable lagune sans communication suffisante avec les hautes eaux, plus difficiles à refroidir. Mieux inspiré, le gouvernement avait commencé les travaux à l'est de la baie. De ce côté il n'y a pas eu d'accidents et il ne s'est formé que peu ou point de glaces. La population commerçante de Novorossisk déplore amèrement que l'on n'ait pas suivi, pour les travaux de l'an dernier, les indications des ingénieurs de l'Etat. Le nouveau bassin, mal abrité et insuffisamment profond, n'ajoutera rien à la prospérité de Novorossisk, et lui a déjà coûté sa réputation de port ne gelant jamais.



Un voilier couvert de glace : vue prise sur le pont



Le vapeur « Igor ».



Un vapeur amarré à la jetée de Novorossisk. — Phot. Guyon.

NOS GRAVURES

LES TROIS CONDAMNÉS DE LA HAUTE-COUR

Commencés le jeudi 9 novembre 1899, les débats de l'affaire du complot se sont terminés le jeudi 4 janvier 1900. Sur les quinze accusés qui ont comparu devant la Haute-Cour, trois seulement ont été condamnés : M. Paul Déroulède et M. André Buffet, chacun à dix ans de bannissement; M. Jules Guérin à dix ans de détention.

A la quarante-septième et dernière audience, après la mise en liberté de tous les acquittés, un vide morne s'était fait sur les banquettes réservées à la « bande » des conspirateurs; il n'y restait plus que les *Trois*.

Ceux-ci, d'ailleurs, ne se montrèrent pas déconcertés par leur isolement; ils surent, pour leurs protestations suprêmes, prendre des attitudes hautaines et trouver des mots historiques.

Et, comme ils allaient quitter la salle, à leur tour, M. Déroulède, toujours chevaleresque, prononça :

— C'est ici que, pour la première fois, j'ai pu apprécier la valeur et le courage de mes co-accusés; je suis heureux de les en féliciter en leur serrant publiquement la main.

Une étreinte cordiale groupa un instant dans une pose de tableau cette trinité de circonstance.

— Le voilà, le complot! s'écria M. Buffet.

— Et c'est la première fois que nous sommes d'accord! ajouta M. Guérin, avec non moins d'à-propos.

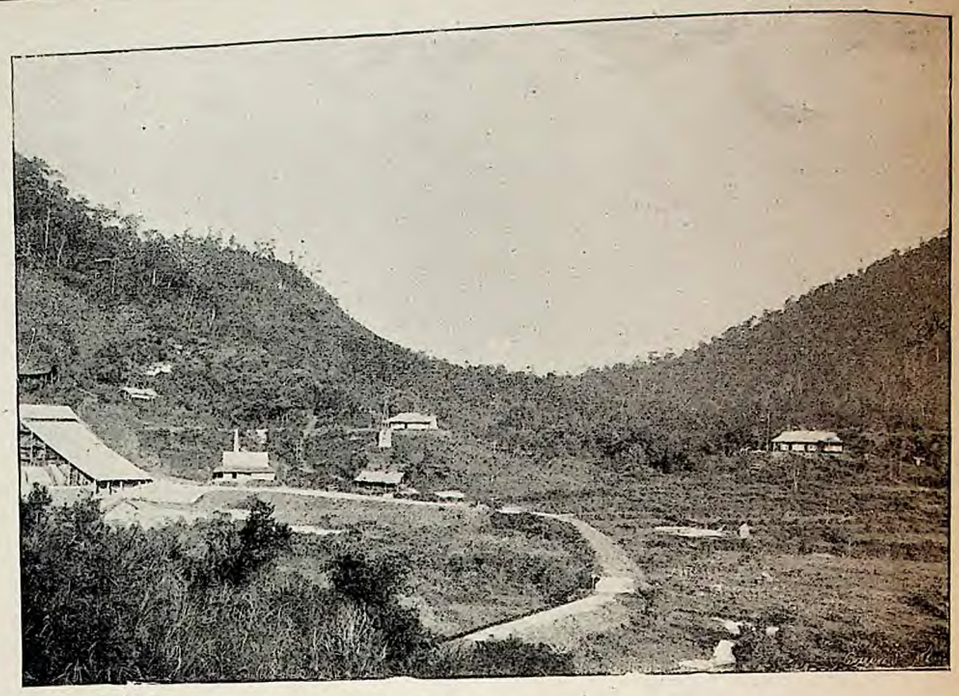
Cette scène, la vraie « scène à faire », comme disait Sarcey, produisit parmi l'assistance une assez vive émotion. Non seulement elle ne manqua pas d'un certain caractère de grandeur un peu théâtrale, qui ne messied point à ce genre de manifestations; mais, gestes et paroles, elle fut le meilleur commentaire synthétique et critique du procès dont elle a marqué le dénouement.

PAUL SÉDILLE. — Phot. E. Appert



M. Paul Sédille qui vient de mourir était un de nos architectes les plus distingués; c'est même peu dire quand on pense qu'il a été un novateur hardi, sans se départir du respect pour l'école classique où il avait puisé son savoir. C'est à lui, en effet, que l'on doit la formule première des grands établissements du commerce parisien; il a construit le *Printemps* qui reste, en son genre, un modèle de monument pratique, répondant à sa destination, tout en donnant satisfaction aux lois de l'esthétique. On lui doit, en outre, en grande partie le renouveau de l'architecture polychrôme, pour laquelle il a heureusement prêché d'exemple dans de nombreuses constructions. Son rôle aux expositions de 1878 et de 1889 fut considérable. Enfin, il meurt, à soixante-trois ans, ayant donné la dernière main à la basilique de Domrémy qui lui tenait fort au cœur. Peintre de talent, musicien de goût, M. Paul Sédille était très répandu dans le monde, où l'on appréciait ses qualités d'urbanité et la dignité de son caractère. Officier de la Légion d'honneur, médaille d'or à l'Exposition universelle de 1889, il a connu tous les honneurs; seul, l'Institut avait hésité à lui ouvrir ses portes : les Académies n'aiment pas les novateurs.

A. de L.



Vue d'ensemble de la mine Bong-Miu dans le Quang Nam.

UNE MINE D'OR EN ANNAM

Un Transvaal ou un Klondyke se cacherait-il sous les forêts vierges des fiers sommets annamitiques et laotiens? — D'aucuns l'affirment... Géologues plus ou moins dignes de créance, il est vrai, dont quelques-uns sont suspects d'avoir entrevu la chimère jaune à travers les fumées lourdes de l'opium.

Quoi qu'il en soit, l'industrie de l'or fait vivre déjà et enrichit même quelques solitaires audacieux qui ne craignent pas de voisiner avec le tigre, l'éléphant et le cobra.

Indépendamment du centre aurifère d'Attopeu, situé au cœur du bas Laos, sur la splendide vallée du Sé-Cong, et autour duquel s'est concentrée jusqu'ici toute l'attention, de petites taches du précieux métal affleurent çà et là, sans loi bien apparente, sur toute l'étendue de l'Annam-Tonkin.

Nous donnons ici une vue d'une exploitation aurifère, assez prospère déjà, dans la région de Tourane. La mine de *Bong-Miu* est assise sur une de ces vallées farouches qui s'accrochent aux flancs de la chaîne annamitique et dévalent par ressauts furieux jusqu'à la côte. On voit à droite l'usine, le laboratoire, le magasin des bois et le logement du chimiste. A gauche est la maison du directeur. On distingue également les pylones soutenant le câble aérien qui transporte le minerai de la mine à l'usine.

Nous ne nous proposons pas de donner l'exposé technique du travail des mines, peu différent de celui que nos lecteurs connaissent déjà par de précédentes études publiées au sujet des grandes exploitations du Sud-Africain. La vue ci-contre et cette courte notice n'ont d'autre but que de signaler un effort industriel très louable, accompli dans une des régions les plus difficiles de notre belle colonie d'Indo-Chine. Il y a réconfort pour le touriste qui affronte ces régions peu cataloguées au Bœdecker, à constater que notre race n'est pas tellement dénuée de combativité qu'on veut bien le dire. Quand on débouche en vue de l'usine par la route en lacet qui a coûté tant de peine et demande des soins continuels, la gaîté des toitures espacées dans la clairière, la courbe fine du câble aérien dessiné sur le ciel avec les membrures légères de ses potences métalliques, la haute cheminée symbolique des luttes de l'homme contre la matière; tout cet ensemble complété par l'excellent accueil du petit groupe de lutteurs volontairement exilé dans ces solitudes, vous émeut réellement. Ce coin de France retrouvé si loin, si haut, si totalement isolé du monde, représente bien aussi pour le voyageur une parcelle d'or rencontrée, de celles qui enrichissent le cœur et ravivent l'espérance.

Certes oui, on est déjà loin du monde à Bong-Miu, encore que le trajet, depuis la côte, ne demande pas plus de deux journées. Mais il ne faut pas oublier que notre Annam civilisé, agricole, administratif... et imposable! se réduit, pour le moment, à cette longue et étroite bande de terre, richement cultivée, que longe la route mandarine.

Les florissantes rizières de la côte, enrichies par l'alluvion que déversent sans répit les innombrables crevasses de la chaîne géante; la superbe baie de Tourane dans son cirque de montagnes vertes, semblable à un énorme saphir serti de malachite; la pittoresque ville de Hué où s'éteint lentement la dynastie des *Nguyen* derrière des murailles lézardées de l'antique palais, dans le cérémonial séculaire du mandarinat, parmi les parasols moisis et les palanquins vermoulus; enfin, les gracieux petits ports de *Cha-trang* et de *Quinhon*: voilà, pour le moment, tout l'Annam habitable et utilisable.

Mais de grands projets hantent les cerveaux actifs du gouverneur général et de ses ingénieurs : le chemin de fer côtier, dont les études se poursuivent activement, le *Grand Trans-indo-chinois*, comme on le dénomme tantôt avec conviction, tantôt par raillerie, recevrait un jour des tributaires, qui pousseraient leurs tracés audacieux à travers le rempart altier des montagnes, pour aller drainer les richesses insoupçonnées de la vallée du Mékong. Les sauvages Moïs abandonneraient leurs flèches et leurs arbalètes, éblouis par les panaches de nos locomotives; ils goûteraient les charmes de notre civilisation et s'uniraient à nous pour dompter la nature envahissante et dévoratrice, pour terrasser le triomphant végétal, accaparer de toute terre et de tout oxygène?... Et ce ne seraient alors que splendides exploitations forestières, riches cultures, sanatoriums de délices et mines florissantes (avec ou sans jeu de mots, à la volonté du lecteur).

Qui vivra verra... M. Doumer est jeune et ardent. Les bonnes gens d'ici lui reprochent parfois d'avoir les yeux plus grands que le ventre, comme dit le proverbe.

M***.

LE COLONEL ARTAMONOFF

En 1898, le négus Ménélick, désirant reculer les frontières de ses possessions, résolut de faire avancer des colonnes de ses troupes dans différentes directions. Sur son invitation, le colonel d'état-major Artamonoff, chef de la mission russe en Abyssinie, se joignit à la colonne commandée par Dadiazmatcha Tassama et dirigée vers le bassin du Nil Blanc. Deux cosaques attachés à la mission, le sergent Arkhinoff et le brigadier Sochtchédroff furent désignés pour l'accompagner dans cette expédition.

Ayant atteint la contrée déserte de Schir, Tassama, en raison des difficultés rencontrées, était obligé de rebrousser chemin; il décidait alors de concentrer le gros de ses forces dans la région du cours supérieur de la rivière Djouba et d'envoyer en avant un détachement de 1.500 hommes d'élite, qui, après une marche pénible de quatre jours, arrivait au confluent de la Sobat et du Nil Blanc. Il était indispensable de pousser une reconnaissance jusqu'à la rive gauche. Or, les bateaux manquaient; ni les soldats abyssins, ni les nègres de la localité ne consentirent à aucun prix à traverser à la nage le fleuve large, profond, rapide et peuplé d'hippopotames et de crocodiles. Artamonoff était là. Pendant son long séjour parmi les noirs, il avait eu mainte occasion de constater quelle piètre idée ils ont du courage et de l'audace des blancs, surtout depuis leurs victoires sur les Italiens. Il comprit combien il importait de relever à leurs yeux le prestige des Européens, et, faisant le signe de la croix, il se jeta résolument à l'eau. Aussitôt, sans attendre aucun ordre, ses deux cosaques l'imitèrent. Heureusement, cette entreprise périlleuse eut un plein succès, et les hardis nageurs purent revenir sains et saufs à leur point de départ où ils reçurent des Abyssins une chaleureuse ovation.



Issu d'une très ancienne famille de boyards, le colonel Artamonoff a suivi les cours des deux académies, en est sorti avec le titre d'ingénieur de l'état-major et a pris part avec Skobeleff à l'expédition d'Ahal-Teka. Il est connu pour ses explorations dans l'Asie centrale, la Perse et l'Inde.

Imprimerie de l'Illustration, 13, rue St-Georges. — Paris.
L'Imprimeur-Gérant Lucien Marc.

Ce numéro est accompagné d'un supplément musical.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes. SAMEDI 20 JANVIER 1900 *58e Année. — N° 2969*



LE SOLDAT BOER. — (Voir l'article, page 48.)

COURRIER DE PARIS

Le Parlement a repris ses travaux ordinaires, le deuxième mardi de janvier, comme le prescrit la Constitution.

Au Sénat, c'est M. Wallon, le vénérable père de cette Constitution, qui a ouvert la session, en qualité de doyen d'âge; à la Chambre des députés, c'est M. le docteur Turigny. Leur présidence éphémère a fourni à ces deux Nestors l'occasion de donner « son paquet » à chacune de nos grandes Assemblées. Ainsi le veut une tradition créée depuis quelques années : Messieurs les doyens croiraient manquer au plus sacré de leurs devoirs s'ils ne débitaient à leurs collègues, en un discours plutôt copieux et sucré d'une perfide fausse bonhomie, des choses d'autant plus désagréables que la plupart d'entre elles sont de simples vérités. On les entend avec une indifférence courtoise, et, suivant le mot célèbre de M. Charles Dupuy, « la séance continue... »

M. Millerand a, pour la seconde fois, visité, ces jours-ci, sous la conduite de M. Alfred Picard, commissaire général, les chantiers de 1900.

Evidemment, le jeune ministre du commerce ne doit pas voir sans un peu d'émotion s'approcher l'heure de l'achèvement de l'œuvre immense à l'inauguration de laquelle il sera peut-être appelé à présider. Et M. Millerand a beau être l'homme énergique et froid dont les spectateurs de nos luttes parlementaires vantent la belle impassibilité, je ne puis pas me figurer que ce soit sans une légère fièvre intime que, depuis quelques jours, il se pose cette question : « Tomberai-je, ou ne tomberai-je pas? La gloire d'inaugurer l'Exposition sera-t-elle pour moi, ou sera-t-elle pour un autre? »

Songez que, depuis le jour où M. Jules Roche fit signer (en 1892!) au président Carnot le décret qui fut le point de départ de cette entreprise colossale, *onze* ministres du commerce se sont succédé au fauteuil de la rue de Grenelle...

Les premiers n'avaient guère l'espérance de « rester »; mais ils avaient peut-être celle de revenir. Il est clair qu'à cette heure, c'est M. Millerand qui tient la corde. Le choc bête d'un vote parlementaire l'obligera-t-il à la lâcher? C'est très possible, et je le regretterais pour lui. C'est toujours très vexant de glisser à bas du mât de cocagne, quand la main n'est plus qu'à quelques centimètres de la timbale à décrocher.

Une pensée pourtant doit suffire à nous rassurer, nous, bon public : c'est que, quels qu'aient été les ministres d'hier, et quel que soit celui de demain, l'Exposition se fera. Les Excellences passent, mais les bureaux restent : et c'est eux qui ont fait l'Exposition. Maudissons la routine des bureaux, comme il convient, mais à la condition de reconnaître que, de temps en temps, ce sont eux, tout de même, qui nous sauvent.

Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts a décoré (à la date du 13 janvier), quatre écrivains de genres différents : MM. Paul Adam, Jules Mary, Gustave Toudouze et Morand. Ces choix témoignent d'un libéralisme éclectique et d'un louable souci de la bonne justice distributive. Néanmoins, il est peu probable que M. Leygues ait réussi à contenter tout le monde; car on est particulièrement difficile à satisfaire dans la République des lettres, la plus divisée qui soit, dit-on, par les rivalités et les jalousies.

Et pourtant, elle n'est pas exclusivement composée de gens hargneux, prêts à s'entredévorer comme des bêtes féroces; on y rencontre aussi des âmes bienveillantes capables de se réjouir singulièrement du succès d'autrui. Tel l'auteur d'un article apologétique, véritable feu d'artifice tiré en l'honneur de M. Paul Adam, et où la louange éclate en gerbes magnifiques. Exemple :

« D'une fécondité rare; auteur de vingt-huit œuvres, à trente-cinq ans... »

Le fait est que c'est là un assez joli bagage devant lequel je m'incline respectueusement, encore qu'en pareille matière je prise la qualité bien au-dessus de la quantité. Mais ne trouvez-vous pas le compliment d'une ingénuité un peu fruste et, sans atteindre au même degré d'énormité amphigourique, ne vous rappelle-t-il pas le fameux : « Si jeune et déjà fils de Monsieur le maire? »

Oh! le pavé de l'ours!

Un très notable négociant, M. V... L..., à qui vient d'être décernée la rosette d'officier de la Légion d'honneur, ne se doute pas de l'embarras où cette distinction très méritée va mettre un grand nombre de ses amis.

C'est que M. L... a un frère jumeau, grand industriel parisien, dont il est le Sosie, à ce point que la légendaire ressemblance des frères Lyonnet n'était qu'une vague analogie de visages, comparée à celle des frères L... : même taille et même prestance, même coupe de barbe et de cheveux, mêmes traits, mêmes particularités physiques... Un seul détail permettait de distinguer Charles de Victor : Charles était officier de la Légion d'honneur, et Victor n'était que chevalier.

Les voilà officiers tous les deux. Cela va redevenir affolant... A moins que l'un des deux ne se sacrifie et ne consente à changer la couleur de sa rosette.

Mais il est très possible que ni l'un ni l'autre ne se montre disposé à nous faire cette concession!

Nous nous sommes faits l'écho des doléances des artistes, mécontents de leurs mandataires qu'ils trouvent trop prompts à s'étaler à la cimaise des futures expositions, mécontents de n'avoir que six kilomètres de peinture à montrer aux yeux des étrangers ébahis dans leur Salon des anciens abattoirs. Ce Salon, il faut l'avouer, se présente mal; il est aux antipodes de Paris et l'emplacement choisi provoque des rapprochements désagréables; enfin, dit-on, il va coûter fort cher à installer.

Les femmes, elles, les femmes artistes, ne disent rien; elles se contentent de travailler ferme et, dans cette profession d'artiste, comme dans les autres, de conquérir lentement leur place au soleil, comme en témoigne l'exposition ouverte à la galerie Petit. Les progrès des femmes dans la peinture sont des plus remarqués. Nous avons actuellement des femmes peintres dont les œuvres égalent, si elles ne les dépassent, celles de leurs devancières les plus renommées, les Vigée Lebrun, les Rosalba Carriera, les Angelica Kauffmann et les Brown. Mme Rosa Bonheur elle-même ne marche plus en tête, si l'art de peindre relève surtout des qualités plastiques du dessin et de la couleur, mises en œuvre avec un goût sûr. Et ce n'est plus seulement l'art délicat des fleurs et des effigies enfantines qui captive nos charmantes peintresses, elles s'attaquent aux gros sujets de la fable ou du symbolisme. Si la peinture d'histoire n'était pas morte, elles en joueraient comme du reste. Pourvu que l'idée ne leur vienne pas de la ressusciter! Mais elles sont mûres pour la décoration, — rien de la Légion d'honneur qui d'ailleurs ne leur est plus obstinément refusée, — j'entends la décoration des édifices privés ou publics. Quand j'aurai un hôtel, ce qui ne saurait tarder au train dont marche le métier de journaliste, c'est certainement aux mains gracieuses et légères d'une femme que je confierai le soin d'en égayer les murailles.

Pendant que j'y suis, autant faire ma confession tout entière, dût la dignité du sexe fort en être offensée. Les femmes, nos égales dans l'art de brosser une toile et même d'y mettre une pensée, nous pourchassent tous les jours davantage sur le terrain littéraire. Il n'y a plus qu'elles qui sachent écrire un roman. La chose ne paraît pas au grand jour, parce que, redoutant encore les persécutions d'autrefois, l'ostracisme ridicule où les tenait, depuis Molière, la prépotence de l'homme, elles masquent volontiers leur personnalité sous un pseudonyme masculin. Mais lorsque vous trouvez dans un roman des sentiments vrais disséqués jusqu'à la minutie parfois, attachants quand même par l'évidente émotion que met l'auteur à les exposer, lorsque les épanchements amoureux de l'héroïne vous surprennent par un certain caractère d'imprévu et une décence d'expressions qui n'exclue pas un haut sensualisme, dites-vous : c'est une femme qui a écrit cela. Les hommes n'entendent plus rien aux choses du cœur; la recherche de l'esprit, le goût des vices rares et la tendance de l'auteur à se déguiser en monsieur dégoûté qui voit tout en « rosse », rendent la plupart de leurs romans insupportables; on n'y reconnaît même plus la marque du mâle, tout, jusqu'à l'adultère, y manque de franchise.

Le gouvernement de la République s'est bien gardé d'abolir les décorations, et même il est si loin de les juger contraires à l'esprit démocratique de nos institutions qu'il en a créé quelques-unes auxquelles les gouvernements monarchiques n'avaient pas songé. Mais d'où vient qu'il apporte si peu de ponctualité dans l'exercice de sa munificence?

Autrefois, en effet, les deux grandes promotions de l'année coïncidaient exactement avec le nouvel an et la fête nationale. Cette régularité contentait tout le monde, en assignant un terme certain et aux angoisses des candidats et à la corvée des distributeurs de ruban; maintenant, les décrets ne paraissent plus jamais aux dates consacrées, ils s'égrènent péniblement dans les colonnes de *l'Officiel* tout le long du mois de janvier. Il en résulte pour les décorables une aggravation cruelle du supplice du calvaire, qui, commençant toujours vers la même époque, dure bien davantage. Quant aux ministres, on comprend d'autant moins leurs atermoiements qu'ils semblent avoir tout intérêt à précipiter le mouvement. Plus leur besogne est ingrate, plus ils devraient avoir hâte de l'expédier, et c'est une singulière façon de l'alléger et de la faciliter que de laisser la porte plus longtemps ouverte aux ardentes compétitions et aux petites intrigues.

Mais de quoi vais-je me mêler là? Ce sont affaires d'Etat où les humbles profanes comme moi n'entendent goutte.

Un coup d'œil jeté sur l'état comparatif des recettes réalisées par les théâtres en 1898 et en 1899, n'est pas sans inspirer une certaine mélancolie. L'encaisse a été faible dans la plupart des théâtres l'année dernière. Je ne veux pas préciser : ce serait raviver des blessures cruelles, qui, d'ailleurs, seront bientôt cicatrisées si le baume de l'Exposition universelle leur est abondamment distribué, comme il est permis de le croire. Il n'en reste pas moins acquis que le public ne s'est pas beaucoup intéressé aux œuvres dramatiques qu'on lui a offertes en 1899. Serait-ce que le talent des auteurs soit moindre qu'autrefois? Rien n'est moins démontré. Je croirais plutôt à une certaine lassitude engendrée par leur façon ultra réaliste de comprendre le théâtre. Des documents humains, et toujours de la série triste, exposés dans toute leur crudité, sans l'ombre d'un artifice; ou bien des controverses philosophiques à perte de vue sur un article de loi qui ne donne pas toute satisfaction aux intéressés; enfin des anecdotes graveleuses pimentées d'illustrations ultra libres; voilà ce qu'on sert au public : il est probable qu'il voudrait voir autre chose.

Tous les ans, à pareille époque, on va répétant que l'usage des cartes de visite se perd, qu'il est à la veille de disparaître. Et tous les ans, la statistique des Postes vient démontrer, avec chiffres formidables à l'appui, la témérité de cette affirmation.

Pour ma part, je l'avoue, j'eus d'abord la naïveté de la prendre au sérieux. Ne voulant pas me singulariser par une fidélité exagérée à cet usage déclaré suranné, enchanté d'ailleurs de me soustraire à une des mille servitudes tyranniques du jour de l'an, j'enrayai résolument et réduisis au strict minimum indispensable l'envoi de mes petits rectangles de bristol.

Hélas! j'avais eu le tort de compter sur la réciproque : soit qu'ils ne fussent pas partisans de l'abstention, soit que, l'approuvant, ils manquassent de la vaillance nécessaire à toute initiative, la plupart de mes amis et connaissances continuèrent à m'adresser leur carte, et alors je crus devoir leur envoyer la mienne en retour, par scrupule de politesse. Résultat final : aujourd'hui je distribue autant de morceaux de carton qu'avant ma velléité de révolte, j'en distribue même davantage.

Voilà comment des réformes en apparence faciles échouent faute de concert préalable entre les intéressés : les uns n'osent pas commencer; les autres, se sentant condamnés à l'impuissance des minorités infimes, se découragent et renoncent vite à la lutte.

Obsèques parisiennes.

Dans l'appartement presque obscur et bourdonnant du chuchotement des voix, la foule des amis entoure de salutations et de condoléances le veuf dont on pressent cependant que la douleur ne sera pas éternelle.

Lui, cependant, est très ému; et tirant à lui, de ses deux mains gantées de suède noir, un vieux camarade qui s'approche, il lui murmure à l'oreille, en reniflant une larme :

— Dur moment à passer, mon pauvre vieux. On sait ce qu'on perd... On ne sait pas ce qu'on aura...

(Authentique!)

BATIGNOLLES-CLICHY-ODÉON

La plupart de nos lecteurs des départements et de l'étranger viendront visiter l'Exposition. Trouveront-ils à Paris toutes les facilités de circulation désirables? Question qui, pour 1900, cesse d'être exclusivement parisienne et préoccupe tout le monde. A ce titre ils liront avec intérêt la fantaisie qu'un de nos collaborateurs nous communique.

Une des dernières nuits de décembre... Froid vif et sec sur Paris, dans une atmosphère pure et transparente. La rue Chaptal, solitaire et morne tout à l'heure, s'anime, pour quelques minutes, d'une vie intense... Le Grand Guignol vient d'ouvrir ses portes et dégorge sur la chaussée plusieurs centaines de couples légèrement ahuris, le rideau venant de se baisser sur l'extraordinaire fantaisie en onze stations de Courteline : *Panthéon-Courcelles*. Mon oreille tinte encore des strophes méprisantes dont le chœur antique vient de conspuer onze fois la guimbarde préhistorique qui, du quartier Latin aux Ternes, par les faubourgs Saint-Germain et Saint-Honoré, promène, de l'aube à la nuit, infatigablement, son défi insolent au progrès; et je me hâte pourtant, victime résignée du monopole, vers la rue de Douai, heureux si je puis attraper au passage le dernier Batignolles-Clichy-Odéon.

Une place encore, en l'air, près du cocher. Je m'y hisse, me colle contre les fourrures en peau de lapin et les couvertures de laine de l'automédon; je relève pardessus mes oreilles le collet de mon manteau et, bien calé, les yeux picotant, le nez rougeoyant, les joues cinglées, songeant à de vagues retraites de Russie, je ne tarde pas à m'assoupir.

Une sensation bizarre me réveille. Moi, le fidèle client de la Compagnie Générale, cet omnibus m'étonne; son allure inaccoutumée... il n'y a pas à dire, nous brûlons le pavé, nous brûlons même la station. Qu'est-ce à dire?... La main droite posée vigoureusement sur l'épaule gauche du cocher :

— Eh! quoi, lui dis-je, mon brave, vous n'arrêtez pas à la station?

— La station? Quelle station?

Et tandis que, sous un nez dont le vermillon frise l'écarlate, une bouche grasse et lippue formule cette double interrogation, de tout petits yeux pétillant de malice et de curiosité cherchent, à travers le rempart de deux énormes sourcils gris en broussaille, à dévisager mes traits.

Evidemment, pour cet homme, j'ai dit une énormité; mais son étonnement m'étonne, et j'insiste :

— Nous sommes au carrefour de Châteaudun... pourquoi n'arrêtez-vous pas au bureau?

— Ah ça, bourgeois, vous ne savez donc pas que, depuis plus de six mois, il n'y a plus de bureau d'omnibus ni au carrefour de Châteaudun, ni ailleurs?...

— Plus de bureaux? Plus de bureaux du tout?... Et depuis plus de six mois!... Et pendant ces six mois, passés dans les monts d'Auvergne, sans un livre, sans un journal, on m'a, à mon insu, révolutionné mon Paris... car enfin, c'est une véritable révolution.

— Vous l'avez dit, et qui n'a pas été toute seule. Pendant les premiers jours, ça a fait un potin des cinq cents diables; personne ne s'y reconnaissait plus... On faisait exprès de ne pas s'y reconnaître... Mais dès la deuxième semaine, on s'est résigné et tout de suite on s'est aperçu que la circulation était facile dans les rues, qu'il y avait toujours de la place dans les omnibus, que les trajets étaient moitié plus rapides, parfois moitié moins coûteux, en un mot que tout allait comme sur des roulettes.

— Le Conseil municipal a donc permis...

— Ah! vous pouvez en parler, du Conseil municipal! Les omnibus et les tramways, voilà une question où il a joliment et longuement pataugé! Sous prétexte de tenir en bride la Compagnie et de lui faire payer cher les avantages de son monopole, il s'opposait à tout progrès, se bornant, au fur et à mesure des réclamations, à imposer tous les six mois la création de nouvelles lignes, si bien que les intéressés eux-mêmes avaient fini par ne plus s'y retrouver et que la circulation, dans le centre de Paris, était devenue impraticable. Savez-vous bien qu'on en était arrivé à réunir, aux bureaux du Châtelet, jusqu'à vingt et une lignes d'omnibus et de tramways, seize à la Madeleine et au Louvre, quinze à la gare Saint-Lazare, douze au Palais-Royal?... Aussi, quand deux voitures de chaque ligne se rencontraient à la station, c'était parfait. Comme encombrement, on ne pouvait rien exiger de mieux.

— Certes, mais depuis le temps qu'il en était ainsi! Il a fallu un véritable miracle...

— Un miracle, vous l'avez dit. Toute petite cause, très grand effet. C'était une après-midi d'avril dernier, à la sortie d'une matinée de gala donnée au Vaudeville; la femme du ministre de l'intérieur y avait conduit celle du préfet de police. Par suite d'un malentendu, leur équipage était allé les attendre à un autre théâtre. Pluie torrentielle; pas un fiacre, pas même une voiture de remise disponible... ces dames se résignèrent à utiliser la voiture du peuple, barbotèrent comme elles purent jusqu'au bureau du boulevard des Italiens et prirent deux numéros pour le pont de l'Alma. Je n'oublierai jamais la scène, car ma voiture, à ce moment précis, arrivait à la station, la douzième au moins, et derrière chaque marchepied, presque sous les sabots des chevaux de la voiture suivante, une véritable bouillie humaine, — des femmes presque exclusivement, — pataugeant dans une boue liquide, recevant d'en haut, sur le cou et les épaules, les gouttières d'une forêt de parapluies; les robes souillées d'un côté par le frôlement incessant des roues fangeuses de nos voitures, de l'autre par les éclaboussures des équipages de maître dont les attelages fringants piétinaient d'impatience dans les flaques...

— Très exact, mon brave, ce petit tableau parisien.

— Eh bien! Vous ne le verrez plus... Mais il a fallu pour cela qu'une femme de ministre et une femme de préfet aient eu la guigne d'y jouer un rôle. Elles y gagnèrent, à défaut d'une place d'intérieur, une bonne bronchite, et y perdirent, en même temps que deux élégants costumes de la bonne faiseuse, la croyance, trop fréquente chez ces dames, que tout va pour le mieux, comme dit l'autre, dans le meilleur des mondes possibles... Le miracle s'était produit et, quinze jours plus tard, la révolution était accomplie, l'accord fait comme par enchantement, tous les bureaux fermés et les contrôleurs supprimés.

— Fichtre! On a rattrapé le temps perdu; mais, sans bureaux ni contrôleurs, comment assure-t-on le service des correspondances?

— Des correspondances? Il n'y en a plus, et il n'y en a plus besoin puisque toutes les places d'intérieur ou d'impériale, civiles ou militaires, sont à quinze centimes.

— Bien, cela; rien n'était plus absurde que cette différence de prix. J'aurais compris l'intérieur à trois sous en été, l'impériale à six, et l'inverse en hiver. Mais le tarif de trente centimes était exorbitant, inhumain. J'ai vu souvent par un froid glacial, place de la République, à sept heures du soir, attendant le signal du départ, quatre ou cinq voitures l'impériale bondée et l'intérieur absolument vide. Parmi ces voyageurs, patients par nécessité, et qui préféraient grelotter trois quarts d'heure que de gaspiller quinze centimes, presque exclusivement des ménagères. Quant aux correspondances, on a eu tort de les supprimer.

— Je vous attendais là... Tout le monde, au début, a pensé comme vous. Personne ne se rendait compte alors que c'est de la correspondance que venait tout le mal. C'est pour aller chercher la correspondance que vingt et une lignes étaient obligées de converger sur la place du Châtelet; c'est pour la fournir aux voyageurs qu'on avait été amené à créer quarante et une lignes d'omnibus et trente et une de tramways, rien que pour la Compagnie générale, avec les itinéraires les plus inattendus, tout en tournants et en zigs-zags. La correspondance supprimée, les bureaux n'existant plus, ces itinéraires baroques n'avaient plus de raison d'être. Il suffisait d'assurer le service dans chaque rue de Paris dans les deux sens, nord-sud, est-ouest, et *vice versa*, en mettant sur chaque ligne, selon les quartiers, les heures, les jours et les saisons, le nombre de voitures nécessaire pour assurer la circulation. C'est ce qui a été fait. Nos voitures n'ont plus que deux couleurs : jaunes, elles vont du nord au sud ou du sud au nord. Vertes, elles suivent la direction est-ouest et retour. Toutes traversent Paris dans toute son étendue. Quel que soit donc le point de la ville où vous voulez vous rendre, vous n'avez qu'à monter dans la voiture qui passe à votre porte, vous êtes sûr qu'elle se croisera, en un carrefour quelconque avec celle qui dessert la rue où vous avez affaire. Et la place ne manque jamais, car les voitures se succèdent à intervalles aussi rapprochés que le nombre des voyageurs l'exige. Si, par hasard, un jour de courses ou de fête publique, la foule afflue sur un parcours déterminé, la Compagnie double ou triple le nombre de ses voitures. Il y a place pour tout le monde et la Compagnie fait de l'or.

— Dites qu'elle en ferait, si la recette était contrôlée, mais puisqu'on a supprimé les contrôleurs...

— Pardon, on a supprimé les contrôleurs, mais on n'a pas supprimé le contrôle.

— Cependant, s'il n'y a personne, en cours de route, pour vérifier le compteur...

— De quel compteur parlez-vous? de cet affreux cadran à sonnerie, avec ses boulons, ses lucarnes, ses chiffres cabalistiques et sa serrure de chasteté qu'on exposera bientôt comme un reste de l'antique barbarie dans les vitrines du musée de Cluny? Supprimé, le compteur, supprimée aussi cette interminable feuille à compartiments que le malheureux conducteur déplïait en éventail deux ou trois cents fois par jour pour la soumettre au crayon gras du contrôleur. Compteur, feuilles en éventail et crayons gras ont suivi les contrôleurs dans leur retraite.

— A propos, qu'en a-t-on fait, de ceux-ci?

— Des conducteurs, pardieu! Le métier est à la portée de tout le monde, aujourd'hui, avec les jetons et le tourniquet.

— Qu'est-ce encore que tout cela?

— Ça, par exemple, c'est trop fort. Vous n'avez pas payé votre place en montant?

— Certainement; j'ai même été un peu surpris que le conducteur m'en ait immédiatement demandé le prix. J'ai pensé qu'il voulait s'éviter la peine de grimper ici pour me le réclamer.

— Les conducteurs ne montent plus sur l'impériale; ils restent assis sur la plate-forme à la disposition des voyageurs pour leur donner des renseignements. Tout le monde paye sa place en montant.

— Attendez donc; il me semble avoir senti, tout à l'heure, en sautant sur le marche-pied, comme une légère résistance...

— Ça, c'est le tourniquet, le compteur le plus simple du monde, et pas nouveau, d'ailleurs, puisqu'on le voit à toutes les expositions. Un tube de cuivre du diamètre d'une pièce de dix centimes est adapté à la rampe de l'escalier. A son extrémité supérieure, en dehors, une ouverture de tirelire pour recevoir les jetons; en dedans une roue à crémaillère mue par une croix à quatre branches, en cuivre nickelé, à laquelle chaque voyageur, pour pénétrer dans la voiture, fait nécessairement accomplir un quart de circonférence. Chaque entrée s'enregistre ainsi automatiquement; le voyageur remet son jeton au conducteur qui le verse dans le tourniquet. A l'arrivée au bureau de départ, après un trajet complet, aller et retour, le receveur vient vider le tube, vérifie la concordance et remet la crémaillère au zéro. Naturellement lorsqu'un voyageur quitte la voiture, la roue tourne de gauche à droite et l'engrenage ne fonctionne pas. C'est un remontoir de montre, quoi; rien de plus simple, mais il fallait le trouver. Et l'installation n'en a pour ainsi dire rien coûté, puisqu'il n'a rien fallu changer à la disposition des voitures.

— Et vos jetons, comment sont-ils faits, où les trouve-t-on?

— Ce sont des jetons de cuivre de la dimension de pièces de dix centimes, avec un trou central; on les trouve partout, dans les bureaux de tabac, les cafés, les débits, les bazars, les papeteries; qui veut en vendre n'a qu'à en acheter. La vente est libre; pour les débits de tabac seulement elle est obligatoire. Elle donne à tous les intermédiaires un bénéfice de cinq pour cent.

— Diable! Mais c'est autant de perdu pour la Compagnie, et cela doit finir par représenter une forte somme.

— Naturellement. Ce matin même j'en ai entendu faire le calcul par un agent de notre bureau. Nous avons transporté cette année trois cents millions de voyageurs. A trois sous la place, c'est, si j'ai bien retenu le chiffre, quarante-cinq millions de recettes, qui donnent, à cinq pour cent, deux millions et quart de remises.

Il est vrai également qu'il lui a fallu faire frapper les jetons et qu'un approvisionnement pour un mois lui a coûté, m'a-t-on dit, environ un million. Mais cela n'a été, en somme, qu'une première mise et la suppression des bureaux et des contrôleurs lui a valu, dès le premier jour, une économie de deux millions par an.

— Alors tout le monde est content?

— Tout le monde ou à peu près. Il n'y a guère à ne pas l'être que ceux qui ne le sont jamais. Les grincheux par exemple qui regrettent la police des contrôleurs et le livre des réclamations. Mais depuis six mois, il n'y a pas eu une affaire. C'était l'usage des correspondances, l'emploi des numéros d'ordre, les différences de prix entre l'intérieur et l'impériale qui donnaient lieu à d'interminables disputes. Maintenant on monte où l'on veut, on donne son jeton et tout est dit. D'ailleurs, en cas de besoin, il y a les agents de la police des voitures qui seraient là pour un coup. Mais on n'a pas encore eu besoin de les déranger.

Le plus difficile, ce qui, sur quelques points, laisse encore un peu à désirer, c'est l'organisation des itinéraires à travers Paris. La ville n'est pas un damier, elle n'est pas faite des voies rectilignes perpendiculaires les unes aux autres; et puis il a fallu utiliser les voies ferrées des tramways existants et les prolonger jusqu'aux fortifs; enfin, pour les autres rues, il a bien fallu adopter des tracés plus ou moins sinueux : mais on a fait pour le mieux et l'on a, en somme, choisi ceux qui se rapprochent le plus de la ligne droite. Grâce à la suppression des haltes dans les bureaux, nous gagnons environ vingt minutes par trajet, bien que nous traversions Paris de part en part.

— Alors, au lieu de vous arrêter à l'Odéon...

— Nous poussons jusqu'au bout de l'avenue de Choisy. Et voyez, l'on aperçoit d'ici les fortifs...

— Que le bon Dieu vous bénisse! Je vous écoutais avec tant d'intérêt que j'ai laissé passer la rue Gay-Lussac. J'en ai pour une bonne demi-heure, maintenant, pour rentrer à pied chez moi.

— Qui vous force à rentrer à pied? Venez jusqu'au bureau, vous prendrez la voiture d'une heure.

— La voiture d'une heure! Vous n'êtes donc pas le balai?

— Le balai? Il n'y en a plus de balai. Il n'y a plus rien, je vous le repète, de l'ancien système. Le service fonctionne de nuit comme de jour, maintenant. Seulement, comme il y a tout de même moins de monde dans les rues de deux à six heures du matin que de midi à sept heures du soir, les voitures se succèdent, à intervalles fixes, de demi-heure en demi-heure depuis minuit jusqu'à trois heures, et d'heure en heure de trois à six. Naturellement ces voitures-là ne rapportent pas beaucoup d'argent, mais la Compagnie se rattrape assez par ailleurs pour avoir pu déjà diminuer d'une heure notre journée. Après l'Exposition, plus tôt peut-être, le tour des salaires arrivera...

Mais nous voici arrivés, nous aussi.

— Arrivés, que j'vous dis! Vous ne voulez peut-être pas coucher ici? Eh ben! vous en avez une santé!...

Je sursautai, me frottai les yeux... Cette masse noire, c'était l'Odéon! Ce cocher si peu poli, si différent de mon camarade du rêve, c'était, hélas! celui de la réalité.

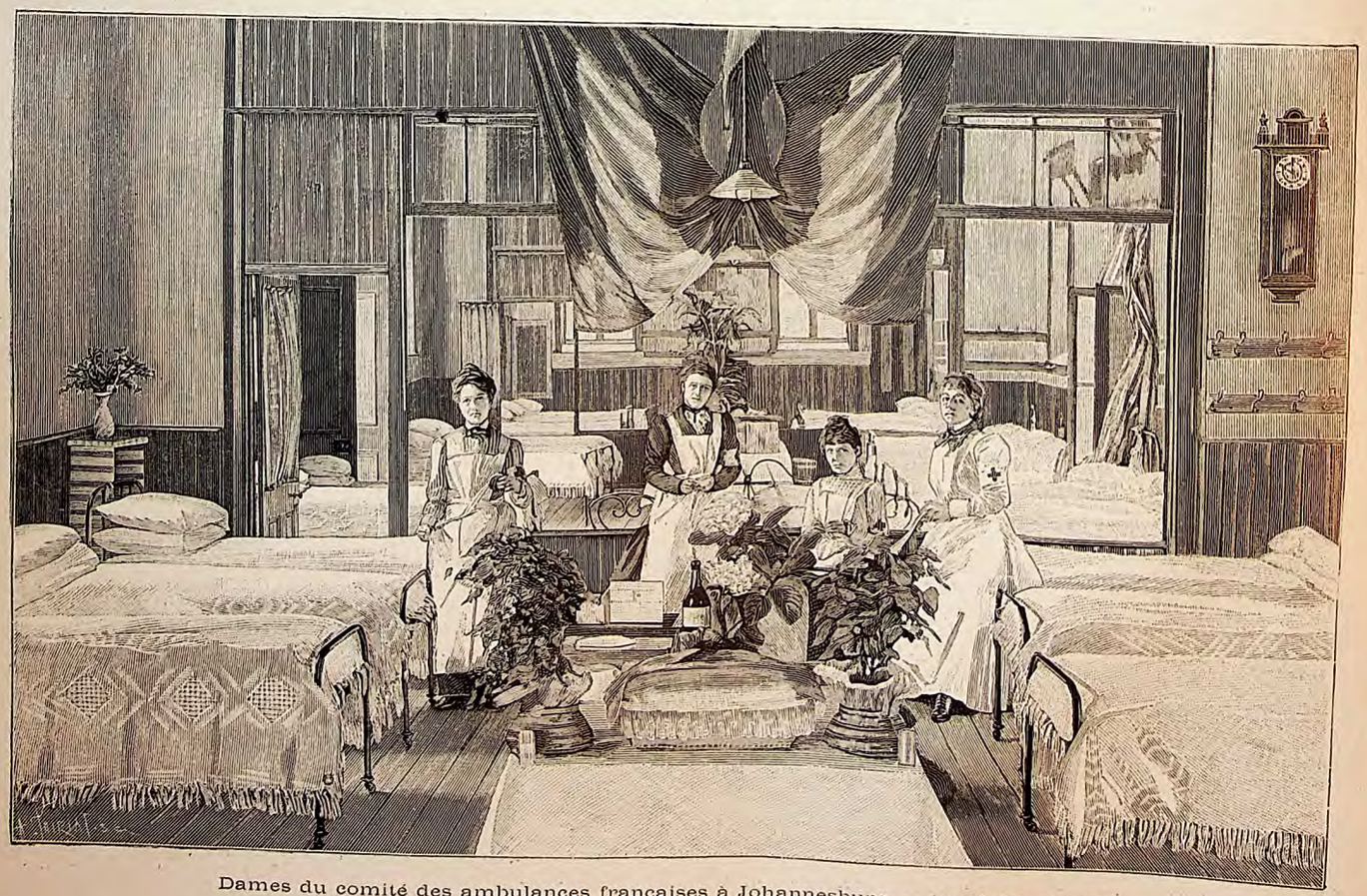
La bise glaciale soufflant du Luxembourg acheva de me réveiller et je regagnai à grands pas mon logis pensant avec mélancolie que, dans un an, comme dans dix mon rêve ne sera toujours qu'un rêve et que si le Grand Guignol et Courteline, — ce que je leur souhaite, — existent encore, ils pourront reprendre avec un nouveau succès les représentations de *Panthéon-Courcelles :* elles n'auront rien perdu de leur actualité.

G.-L. d'Hébécourt.



1. Jacobus-Martinus-Andreas Wolmarans, décédé juillet 1899. — 2. Francis-William Reitz, secrétaire d'Etat. — 3. Schalk-Willem Burger. — 4. Johannes-Hermanus-Michiel Kock, blessé à Elandslaagte et mort de ses blessures. 5. Petrus-Jacobus Joubert, commandant général, vice-président de la Républ. sud-afric. — 6. Stephanus-Johannes-Paulus Krüger, président de la République sud-afric. — 7. Pieter-Arnoldus Cronjé, surintendant des indigènes.

GUERRE DU TRANSVAAL. — Le conseil exécutif boer.



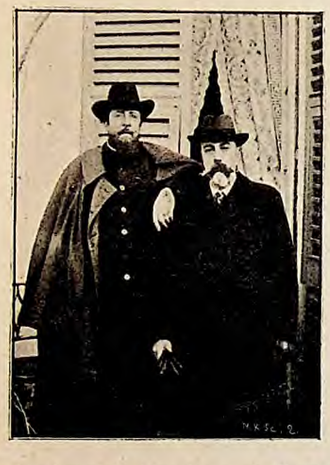
Dames du comité des ambulances françaises à Johannesburg. — (Voir l'article, page 48.)

EN ROUTE POUR L'EXIL









Photographies Rossi à Gênes.

Condamné, le 4 janvier, par la Haute-Cour, à dix ans de bannissement, M. Paul Déroulède, dès le lendemain, avant l'aube, partait pour l'exil. Il avait expressément manifesté l'intention d'aller planter sa tente du côté des Pyrénées, — on le conduisit à la frontière belge : telle était la volonté du gouvernement qui, en matière d'itinéraire, s'inspire sans doute du proverbe : Tout chemin mène à Rome. Après une protestation légitime, mais platonique contre ce procédé sommaire, M. Déroulède très souffrant, comme on sait, fut donc obligé de faire un énorme crochet et de gagner l'Espagne par l'Italie...

Il prend quelques heures de repos à Tournai, touche à peine à Bruxelles, sans sortir de la gare, se jette dans l'express se dirigeant sur Bâle, *vid* Saint-Gothard, arrive le 6, à Milan, et le 7, à Gênes, où il descend à l'hôtel Aquila. Le 8, il s'embarque à bord du paquebot *Venezuela*, lequel mouille à Barcelone dans la nuit du 9. Le 10, il monte en wagon, ligne de Madrid ; le 11, il atteint enfin Saint-Sébastien, terme de son voyage.

Un train spécial emportant à toute vapeur le proscrit à travers la France aurait-il soulevé les populations sur son passage? On a lieu d'en douter. Le certain, c'est que le long voyage transeuropéen s'effectua le plus paisiblement du monde, sans le moindre incident. M. Déroulède, domptant son tempérament expansif, s'était promis de rester calme et silencieux en présence de l'étranger, il se tint parole.

Mais s'il réussit à se soustraire aux entreprises des reporters, il fut moins heureux avec les photographes, engeance plus redoutable encore. Guetté, traqué par ces « actualistes » féroces, il devait fatalement succomber dans une lutte inégale. A Gênes, le même objectif, braqué sur lui, le tint à sa merci et ne le lâcha plus avant de l'avoir « tiré » dans toutes les poses possibles : face, trois-quarts, profil, buste, mi-corps, corps entier, tête nue, feutre mou, bras croisés, main appuyée sur la canne, vareuse de touriste, drapé dans un ample macfarlane.

Six fois, il fut pris dans l'embrasure de la même fenêtre, encadrée de rideaux clairs. Puis, ce furent, en plein air, des groupes sympathiques au centre desquels il se montrait entouré de quelques fidèles compagnons et de son ami, le docteur Devillers. Bref, l'appareil indiscret le poursuivit jusque sur le pont du paquebot en partance, n'épargnant pas le banc à l'écart, où soit solitaire, soit entre sa sœur et son médecin, le proscrit s'abandonnait à de mélancoliques pensées. Pour M. Déroulède, victime par delà les frontières, de sa grande notoriété, les premières épreuves de l'exil auront été des épreuves photographiques. Il est homme à les avoir subies d'un cœur vaillant.

E. F.

CONTE DES DIX MILLE ET DEUX NUITS

MORGOUL

Ce matin-là, le sultan Shariar fut réveillé en sursaut, par un bruit épouvantable. La diligente Dinarzade courut à la fenêtre, et vit deux esclaves sortant des cuisines qui avaient laissé choir la vaisselle du grand service, et contemplaient le désastre, tremblants de frayeur.

— Tonnerre d'Allah ! Qu'on tranche la tête à ces deux misérables ! s'écria Schariar, de fort méchante humeur, parce qu'il venait d'avoir un cauchemar douloureux, causé par une lourdeur d'estomac : des laitances de truites ingérées, la veille, hésitaient sur le chemin à prendre.

— Seigneur, repliqua Dinarzade toujours sur l'œil, et qui avait deviné les angoisses stomacales du commandeur des croyants, tandis que je vais préparer pour sa Hautesse quelque bonne boisson chaude et balsamique, qui hâtera le départ des laitances récalcitrantes, ma sœur Shéhérazade dira au sultan la belle histoire de *Morgoul, le laveur de morts*.

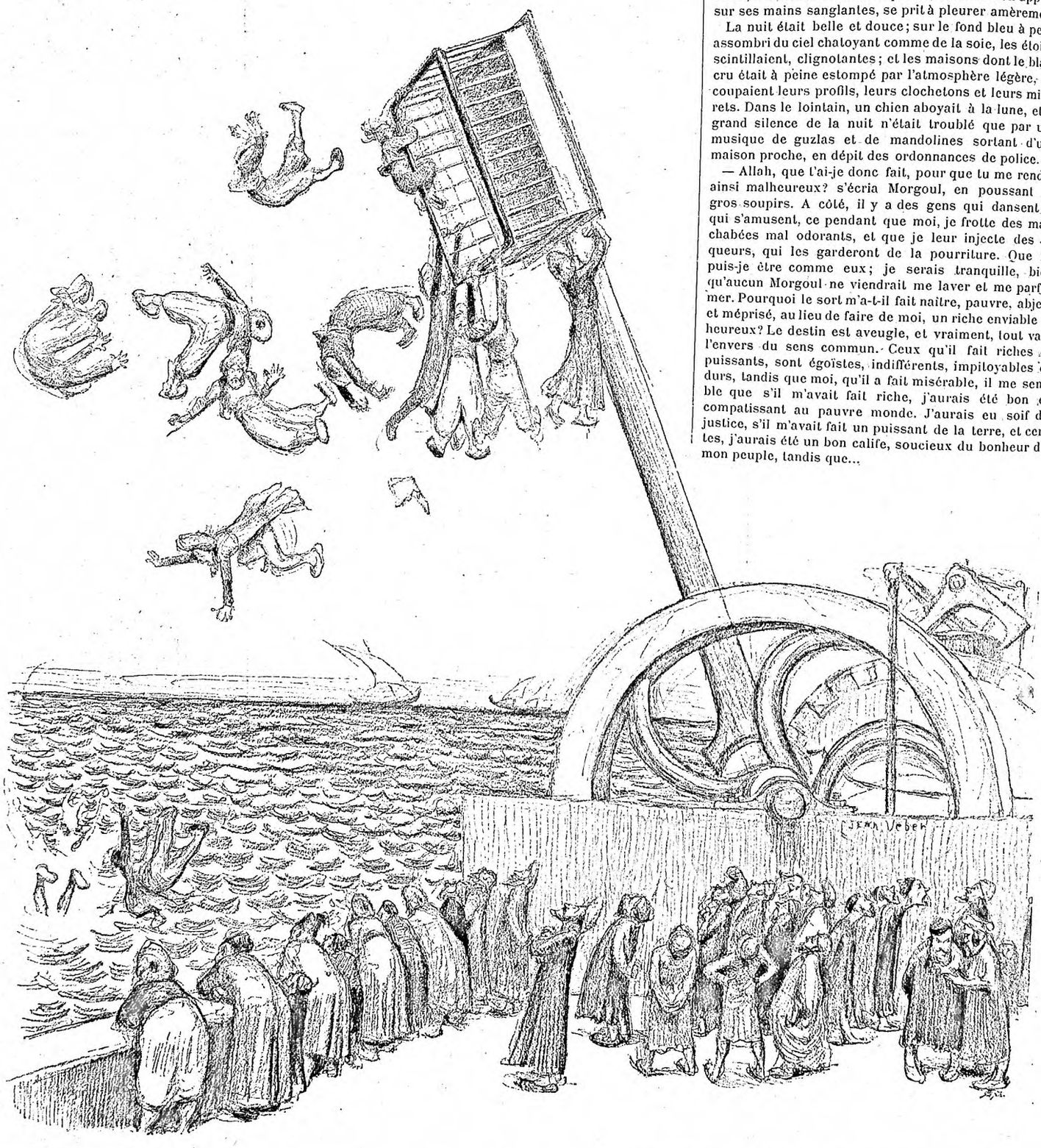
— C'est cela ! dit Shariar rasséréné, j'écoute : mais surtout que votre infusion soit bien chaude et bien sucrée ; car, ces maudites laitances me donnent vraiment du souci.

— Commandeur des croyants, commença Shéhérazade, au temps du calife Aaroun-al-Raschid, vivait, dans la ville de Bagdad, un pauvre homme appelé Morgoul. Sa profession de « laveur de morts » outre qu'elle était de peu de prestige, et l'éloignait des petites gens, marchands ou ouvriers, avec lesquels il aurait pu lier commerce d'amitié, lui procurait à peine de quoi se nourrir, et on aurait pu souvent le surprendre la nuit, à rôder parmi les tas d'ordures, cherchant comme font les chiens errants, un vestige de festin, pour améliorer son ordinaire.

Une nuit, qu'il y avait beaucoup d'ouvrage, et qu'il travaillait comme de coutume, dans la boutique de celui qui l'employait, il fut pris d'un subit dégoût, en ouvrant le ventre de son huitième sujet, pour en extraire les viscères, qu'il devait remplacer par des aromates. Triste et découragé, il contempla, à la lueur fumeuse de la torche, la rangée macabre des morts jaunes et nus, que la lumière vacillante semblait animer, et hypnotisé par ces huit paires d'yeux ouverts, dont le regard vitreux le poursuivait d'une haineuse raillerie, il recula, attéré, ouvrit la porte, pour respirer plus à l'aise, s'assit sur le seuil de pierre, et le menton appuyé sur ses mains sanglantes, se prit à pleurer amèrement.

La nuit était belle et douce ; sur le fond bleu à peine assombri du ciel chatoyant comme de la soie, les étoiles scintillaient, clignotantes ; et les maisons dont le blanc cru était à peine estompé par l'atmosphère légère, découpaient leurs profils, leurs clochetons et leurs minarets. Dans le lointain, un chien aboyait à la lune, et le grand silence de la nuit n'était troublé que par une musique de guzlas et de mandolines sortant d'une maison proche, en dépit des ordonnances de police.

— Allah, que t'ai-je donc fait, pour que tu me rendes ainsi malheureux ? s'écria Morgoul, en poussant de gros soupirs. A côté, il y a des gens qui dansent et qui s'amusent, ce pendant que moi, je frotte des macchabées mal odorants, et que je leur injecte des liqueurs, qui les garderont de la pourriture. Que ne puis-je être comme eux ; je serais tranquille, bien qu'aucun Morgoul ne viendrait me laver et me parfumer. Pourquoi le sort m'a-t-il fait naître, pauvre, abject et méprisé, au lieu de faire de moi, un riche enviable et heureux ? Le destin est aveugle, et vraiment, tout va à l'envers du sens commun. Ceux qu'il fait riches et puissants, sont égoïstes, indifférents, impitoyables et durs, tandis que moi, qu'il a fait misérable, il me semble que s'il m'avait fait riche, j'aurais été bon et compatissant au pauvre monde. J'aurais eu soif de justice, s'il m'avait fait un puissant de la terre, et certes, j'aurais été un bon calife, soucieux du bonheur de mon peuple, tandis que...



Le rouage automatique à expédier les ministères : Ils tombent sans

En cet endroit, il leva les yeux, interrompit son soliloque, se sentant observé. Trois hommes vêtus simplement, et portant des habits de teinte sombre, semblaient l'écouter avec attention. L'un d'eux, le plus grand, se détacha du groupe et s'approcha de lui.

— Camarade, dit-il, en lui frappant familièrement sur l'épaule, il me paraît que tu n'es pas tout à fait content de ton sort?

— Non, Seigneur, répartit Morgoul, en se relevant, j'en ai assez de me nourrir de pois chiches, de ne voir la viande que de loin, et de dormir sur le carreau, impitoyable de dureté à mes pauvres membres fatigués d'accomplir une répugnante besogne. Je suis malheureux, oh! oui! bien malheureux, et je contais mes peines à Allah, que cela n'inquiète et ne touche guère.

— Tu crois donc, reprit l'inconnu, que le bonheur consiste à manger des viandes bien accommodées, à coucher sur un sopha moelleux, et à vivre dans la mollesse et l'oisiveté? Détrompe-toi, l'ami; tout bonheur est relatif, en ce monde. Le bonheur dépend de celui qui se le donne par l'esprit, il ne provient pas des choses extérieures. Crois-moi, quand tu te jettes, accablé de fatigue, sur ta couche rude, tu sens là que tu vas goûter un repos nécessaire, et tu es vraiment plus heureux que celui qui, étendu dans des étoffes de soie, accablé d'inquiétudes et rongé par les soucis, cherche en vain un sommeil qui le fuit toujours.

— Oh! oh! Seigneur, j'ai souvent entendu débiter ce discours, c'est volontiers celui que le riche tient au pauvre, pour le consoler, ou peut-être, aussi, lui ôter la curiosité d'y venir voir? Mais comme je n'ai jamais été cousu dans la peau de celui qui souffre du mal de richesse, et que celui-là n'a jamais été non plus cousu dans la peau de Morgoul, qui souffre, lui, du mal de pauvreté, nous ne sommes pas à même de comparer, mais par un instinct qui ne trompe guère, il me semble que si j'étais calife, j'aurais moins à me plaindre qu'à être laveur de morts?

— Pauvre homme, tu ignores le fardeau épouvantable des affaires publiques; tu ne connais pas les tracas de celui qui dirige tout un peuple, les veilles, les nuits blanches, les remords, les craintes...

— Chansons que tout cela! interrompit Morgoul avec impolitesse, c'est un genre que prennent ceux qui tiennent l'assiette au beurre de dire qu'elle brûle, pour que les autres n'y viennent pas mettre les doigts!

Et le laveur de morts haussa les épaules avec dédain, soufflant dans l'air un «*pfffut*», qui témoignait de son incrédulité.

— Eh! bien, reprit l'inconnu, ta brutalité me plaît; je n'y suis pas habitué, et j'aurai plaisir à convaincre ton scepticisme. Je veux que tu sois calife pendant huit jours. Au bout de ce temps, je viendrai recueillir tes impressions, et je suis sûr que tu me demanderas en grâce de reprendre ton ancien métier.

— Vous vous moquez de moi, comment voulez-vous que je devienne calife? Il faudrait, pour cela, qu'Allah fît un miracle, et il a perdu la coutume de ces fantaisies...

— Ne t'occupe pas de ces choses, reprit sévèrement l'inconnu, dont la voix eut un ton d'impérative certitude, cela ne regarde que moi seul. Demain, dès l'aube, tu prendras possession de ta fonction nouvelle.

Il dit quelques mots à l'oreille de ses compagnons, qui s'inclinèrent, sans témoigner d'étonnement, habitués, sans doute, à ne s'étonner de rien, puis silencieux, il s'éloigna.

Dès qu'il eut disparu dans la nuit, les deux hommes s'approchèrent de Morgoul, avec des témoignages du plus profond respect, et celui qui semblait le plus âgé lui dit :

— Si sa Seigneurie veut bien nous suivre, nous lui indiquerons le chemin du Palais?

Morgoul frotta ses yeux, regarda derrière lui et voyant que ces mots s'adressaient bien à lui-même, et qu'il était parfaitement éveillé, emboîta le pas de ses guides mystérieux.

Après quelques minutes de marche, ils arrivèrent en effet en vue du palais califal, que Morgoul reconnut pour l'avoir admiré de loin, les jours de grandes réjouissances.

Ils entrèrent par une porte secrète. Les ordres devaient avoir été donnés déjà, car aussitôt que le laveur de morts fut aperçu, des esclaves noirs se précipitèrent, et le conduisirent à une étuve, où il fut proprement frotté, douché, frictionné, massé, ondoyé et parfumé d'essences, comme ne l'avait jamais été aucun de ses anciens clients.

Un barbier adroit démêla ses cheveux qui n'avaient pas souvent connu la morsure du peigne; les assouplit d'une huile odorante, et frisa sa barbe en petites cannelures régulières.

Ensuite, on lui jeta sur le corps une étoffe de soie légère, et on le fit passer dans une pièce, où se tenaient les habilleuses.

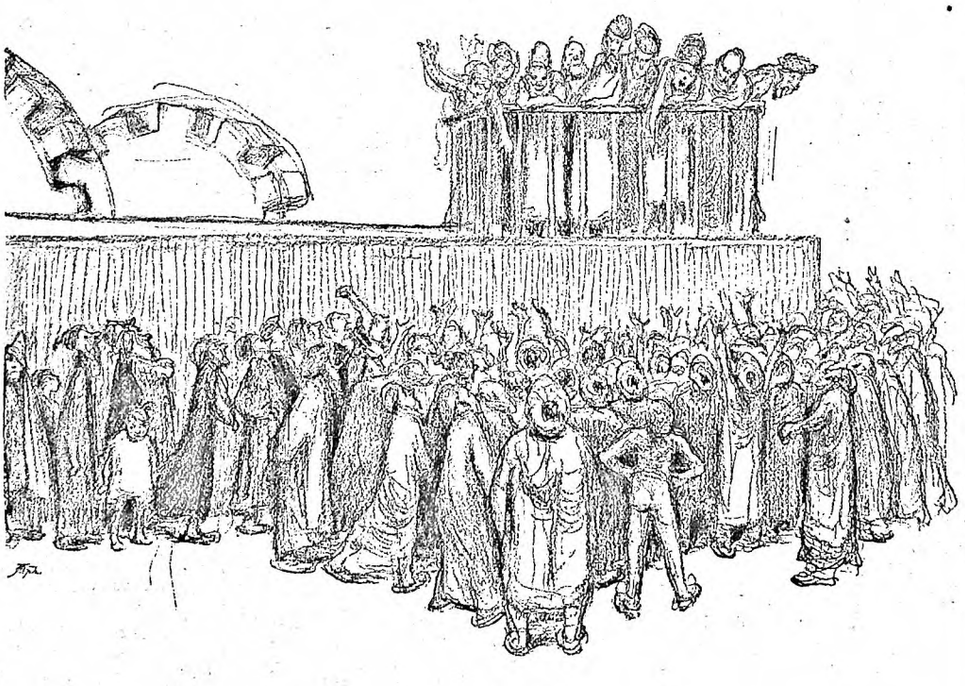
En quelques instants, il se trouva vêtu de brocarts splendides, par des doigts habiles, dont il sentait à peine la caresse. Il se laissait faire sans surprise, contractant en quelque sorte l'habitude du pouvoir, en en revêtant les insignes.

Quand il eut chaussé la dernière babouche enrichie de saphirs, et placé sur sa tête le turban surmonté d'une aigrette de diamants, les premières lueurs du jour parurent. Les battants des portes s'ouvrirent tout à coup avec fracas, et deux hérauts clamèrent :

— Sa Sérénité le Commandeur des croyants!

Morgoul vit alors devant lui, un Conseil des ministres à plat ventre; il prit place au haut bout de la longue table, sur le trône qui lui était réservé, fit relever, avec bienveillance et sans morgue le Conseil aplati, et dit avec simplicité :

— Seigneurs, je vous écoute; expédions les affaires courantes.



secousse et sont aussitôt remplacés par d'autres.



Certes, j'aurais fait un bon calife!

. . . . . .

Morgoul, qui était d'un esprit prudent, et du bon sens le plus aiguisé, s'était facilement accoutumé à sa nouvelle condition; l'Etat ne marchait pas plus mal; le feint calife avait même acquis rapidement les quelques connaissances nécessaires, pour mener à bien la barque gouvernementale et voyait avec terreur arriver le jour d'échéance de son califat.

Le huitième jour, en effet, comme il écoutait, dans la salle du trône, les doléances de quelques solliciteurs, les hérauts annoncèrent :

— Le calife Aaroun-al-Raschid!

Et celui-ci entra, revêtu de son costume d'apparat, absolument identique à celui que portait Morgoul. Le laveur de morts reconnut alors dans le calife, son mystérieux visiteur de la nuit. Il se précipita aussitôt au-devant de lui, et lui embrassa les genoux.

Aaroun-al-Raschid le releva avec bonté, et lui dit :

— Continue de répondre à ces pauvres gens, car je veux te voir à l'œuvre.

Morgoul acheva son audience, écoutant les plaintes, y répondant, et faisant exécuter aussitôt les sentences rendues.

Quand il eut terminé, le calife fit un signe et on les laissa seuls.

— Eh! bien, compère, dit-il, que te semble du pouvoir?

— Il me semble que c'est un gâteau dont vous aviez tort de médire, Seigneur, et dont j'aurais volontiers mangé encore quelques bouchées.

— Tiens, tiens! Et cependant, je viens de te surprendre subissant une des corvées les plus désagréables de la journée, en proie à la meute des solliciteurs, qui sont des parasites qu'on ne peut arracher.

— Ma foi, non, Seigneur; ces braves gens me renseignent sur les abus des fonctionnaires, sur les fautes mal réparées, sur les misères non soulagées...

— Et tu as la patience d'écouter trois cents radoteurs?...

— Pardon, Seigneur, ils sont en effet venus trois cents, le premier jour, mais j'ai rendu sur l'heure un édit placardé par toute la ville, annonçant que tout solliciteur coupable d'avoir exposé sa plainte, sans cause suffisante, aurait la tête tranchée. Le lendemain, ils ne sont venus que dix, sérieux ceux-là, et ce qu'ils m'ont dit m'a beaucoup intéressé; j'étais débarrassé des bavards inutiles, et des obséquieux troublants.

— Ah! je comprends, je comprends!... dit Aaroun-al-Raschid, qui regardait Morgoul avec une certaine curiosité, ça n'est pas si bête ce que tu as fait là!

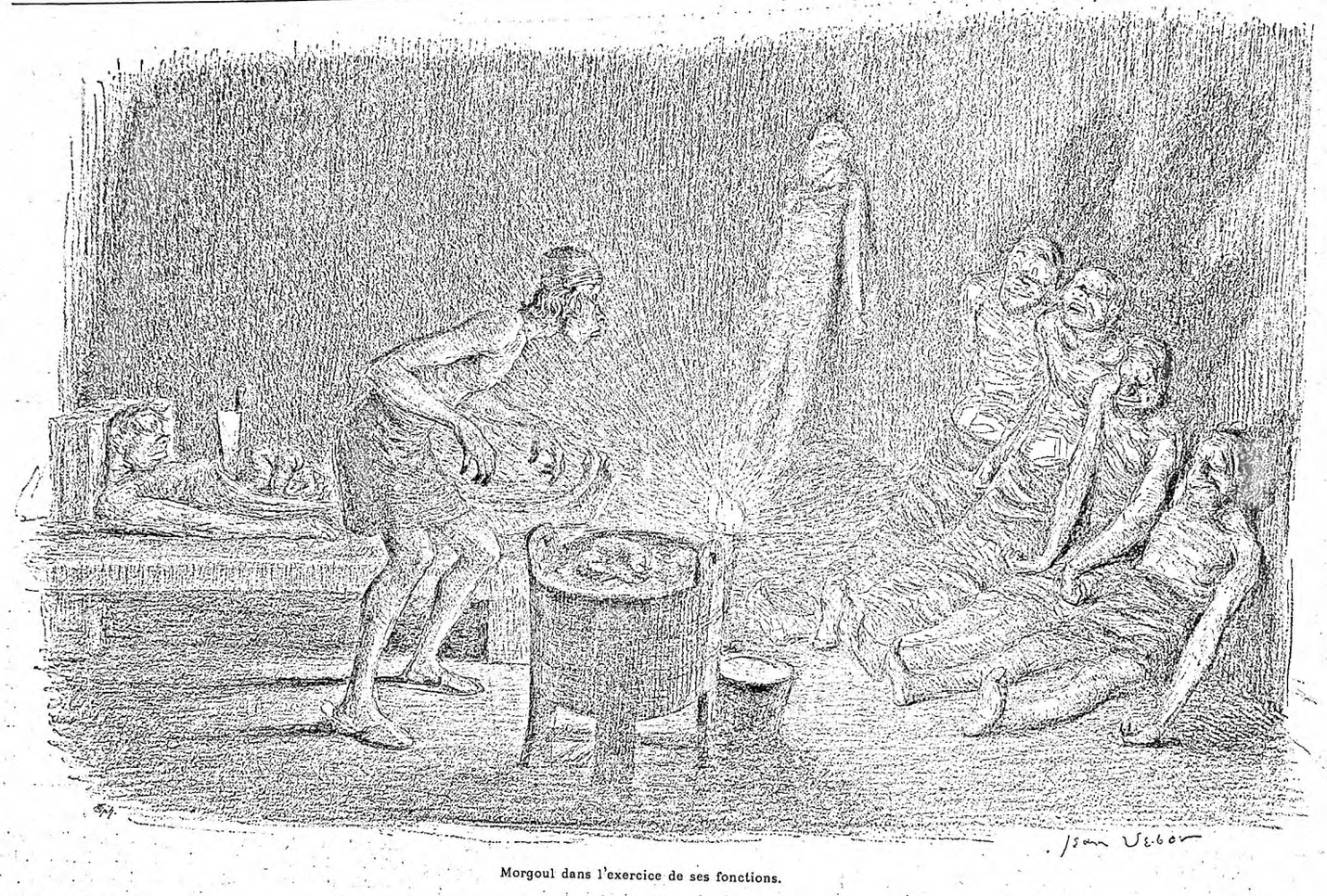
A ce moment, des cris effroyables éclatèrent dans la pièce voisine; ils se produisaient à intervalles réguliers, après un bruit sourd qu'on devinait être des coups de bâton.

— Qu'est ceci, qu'est ceci? s'écria le calife.

— Ce n'est rien, Seigneur, ne vous inquiétez pas pour si peu. Ce sont quelques recommandations que je fais graver dans l'esprit des gouverneurs de provinces. Ils n'obéissaient pas assez vite et n'avaient jamais l'air de comprendre : la bastonnade leur rafraîchit la mémoire au-delà de ce qu'on pouvait espérer...

— Comment, tu fais rouer de coups mes gouverneurs!...

— Croyez-moi, Seigneur, c'est la seule façon de les soumettre, et d'activer un peu les lenteurs administratives.



Morgoul dans l'exercice de ses fonctions.

— Mais j'avais pourtant bien dit à mon premier vizir de te surveiller et de t'empêcher de commettre quelque sottise...

— Oh! votre premier vizir, un joli seigneur, celui-là... je l'ai fait couper en quatre...

— Couper en quatre!

— Oui, couper en quatre, et exposer, en plein air, pour être mangé par les corbeaux; j'ai voulu montrer ainsi que ceux qui rongent les petits, finissent à leur tour par être rongés, eux-mêmes.

— Tu fais du symbolisme à présent.

— J'ignore si c'est du symbolisme, mais ce que je sais, c'est que votre grand vizir était un concussionnaire, et il aurait fini par vous faire haïr du peuple; depuis sa mort, les impôts sont moins lourds, et le budget plus abondant, ce qui est le rêve d'une bonne république. De plus, tout l'argent dont il s'était engraissé, je l'ai fait distribuer aux misérables, en proportion de leur misère. La distribution se fait ici, au palais même, et je la surveille; car si je l'avais confiée à votre assistance publique, qui fonctionne à cet effet, je sais que tout aurait passé dans la poche des intermédiaires.

Depuis quelques minutes, le calife réfléchissait gravement. Tant de bon sens, dans une âme de simple, le stupéfiait, et il ne s'était pas douté qu'en se donnant le plaisir d'une plaisanterie, ainsi que cela lui arrivait souvent, il avait fait, peut-être, une révolution utile.

Il releva la tête tout d'un coup et demanda :

— Et mes ministres? Qu'as-tu fait de mes ministres?

— Eux, je les ai laissés bien tranquilles. Comme c'est un rouage inutile, et uniquement décoratif, je l'ai gardé, en le rendant « automatique » ils expédient leur petite besogne au moyen d'un mouvement d'horlogerie, qui règle leur durée, et, au moment voulu, quand arrive le « déclic », ils tombent sans secousse, et sont aussitôt remplacés par d'autres. De cette façon, il n'y a pas de crise, et le peuple est content, car j'ai remarqué que le peuple adore les changements de ministère; ça le distrait et l'amuse.

— Pas mal raisonné, en effet, — dit le calife toujours rêveur...

Cependant, tout en causant, ils avaient marché à travers le Palais. Chemin faisant, Aaroun-al-Raschid en avait remarqué la bonne ordonnance. L'ordre y régnait, avec une économie bien entendue. Il y avait du faste et de la générosité « sans coulage ». Le sultan, émerveillé, approuvait certains changements, et ne pouvait se lasser d'admirer, ce qu'en huit jours la chose publique avait fait de progrès, grâce au bon sens d'un pauvre diable, dont la misère avait doublé l'expérience. Tout à coup, il s'arrêta, comme éveillé, dans sa rêverie, par une idée subite.

— Et mon harem, ah, ah, mon gaillard, il t'a donné du fil à retordre; mettre des hommes à la raison, cela s'obtient encore, mais des femmes! Comment as-tu pu diriger ces cent quatre-vingt-cinq femelles presque toujours en révolte et dévorées de jalousie?

— Moi, Seigneur, répondit modestement Morgoul, je ne suis pas très porté sur les vertus du coq; j'éprouve une certaine admiration pour ce volatile, mais je ne saurais partager sa façon de vivre. J'ai eu jadis une femme, Allah me l'a reprise et je l'en ai remercié. J'espère toutefois ne la point retrouver dans son paradis. Quand j'ai pénétré la première fois au harem, j'avoue que le flot de ces femmes qui m'ont entouré, en me faisant mille agaceries, m'accabla de stupeur, certaines m'ont même pincé et chatouillé, or, je déteste être pincé, et les chatouillements m'irritent. Mais j'ai trouvé un moyen d'arranger les choses, et aujourd'hui, les sultanes sont plus calmes; je les ai toutes mises, par ordre, au régime du lait et des viandes blanches...

Le sultan se prit à rire :

— Parbleu! fit-il, tu es un habile homme. Eh là! maintenant que tu as fait l'expérience des ennuis de la richesse, et des soucis du pouvoir, n'as-tu vraiment pas envie de retourner à ton échoppe, et de reprendre ta bonne vie coutumière, avec le bon sommeil d'autrefois et le bon appétit?...

— Ah! mais non; j'aime mieux le sommeil troublé dans un lit moelleux, que l'abrutissement sur un grabat. Je préfère l'indigestion par excès de repas, aux tiraillements, faute de nourriture; mon choix est fait, j'y suis, j'y voudrais bien rester... ce qui ne m'empêchera pas, dans l'avenir, de prendre un air songeur, quand je causerai avec des misérables, de pousser de gros soupirs, et de leur dire, d'un ton pénétré, que leur sort vaut mieux que le mien, que la misère insouciante est préférable à la richesse soucieuse... ça, c'est la consolation qu'il faut leur donner, mais c'est aussi... la prudence qu'il faut avoir!

— Allons, allons, brave Morgoul, vieux philosophe, je ne veux pas me priver des services d'un malin tel que toi, dit le sultan, qui par un geste familier, lui mit amicalement la main sur l'épaule, et puisque tu as coupé en quatre mon grand vizir, tu vas lui succéder; tu seras probablement plus intelligent que lui, et certainement tu seras moins canaille!

— C'est ainsi, dit Shéhérazade, terminant son récit, que Morgoul, le laveur de morts, devint le grand vizir du calife Aaroun-al-Raschid, qui, d'ailleurs, n'eut jamais à se repentir de son choix, car vraiment cet homme était un sage.

— Je me sens mieux, s'écria Shariar, les laitances de truite ont enfin doublé le cap de mon estomac...

— Ah! j'en suis aise! s'écria Dinarzade.

— Merci! Quant à ce Morgoul, c'était un impertinent, mais il a eu assurément de bonnes idées, et je dois convenir que c'est une trouvaille de génie que ce mouvement d'horlogerie qui fait tomber les ministères à heure fixe, et les remplace automatiquement. Je veux même essayer de ce système, qui évite les crises trop aiguës, et me paraît être un progrès sérieux dans l'art de gouverner.

Et Shariar, ayant avalé une dernière tasse de boisson chaude et bien sucrée, se rendit chez l'horloger de la cour, pour conférer avec lui.

Félix Duquesnel.

Dessins de Jean Véber. (Reproduction interdite.)

NOTES ET IMPRESSIONS

Nous perdons de jour en jour le goût de la liberté; heureusement, l'habitude survit.

De Tocqueville.

∴

Un peuple n'est pas diminué, qui se passionne et se torture pour les choses idéales.

Paul Deschanel.

∴

Certaines questions ont le privilège d'unir les gens les plus divisés et de diviser les plus unis.

Francis Charmes.

∴

Tel sait se passer de pain qui ne pourrait vivre sans illusions.

Théophile Gonse.

∴

Trop souvent les jeunes politiciens perdent les peuples et les vieux généraux les armées.

G. Tournade.

∴

La vraie sensibilité consiste à compatir aux misères dont on est exempt.

∴

L'esprit français ne se plaît pas moins à relever le côté sérieux des choses frivoles que le côté frivole des choses sérieuses.

G.-M. Valtour.



1. Panorama de Rome vu de la porte d'entrée de l'Académie. — 2. Jardins, terrasse, vue intérieure de la Villa Médicis. — 3. Les modèles attendant l'heure de la séance, escalier des jardins

L'ACADÉMIE DE FRANCE A ROME. — (Voir l'article à la page suivante.)



L'ACADÉMIE DE FRANCE

A ROME

Avenue qui, de la Trinité-des-Monts, conduit à la Villa Médicis.

Une de ses institutions à l'étranger qui font le plus honneur à notre pays, c'est, sans contredit, l'Académie de France à Rome. A part les Espagnols, qui ont aussi une école de même genre construite sur le Janicule, celle de la Villa Médicis est un objet d'envie pour tous les artistes habitant Rome.

Si l'ambassade de France, près le Quirinal, est logée dans le plus beau palais de Rome et, peut-être, du monde entier, l'Académie de France, elle, occupe la situation la plus délicieuse de la Ville Eternelle. Du haut du Monte Pincio, elle domine toute la cité d'où surgissent d'innombrables dômes, tours et clochetons. Juste en face s'élève la majestueuse et incomparable coupole de Saint-Pierre, dont la croix semble toucher le ciel. A côté, formant comme l'aile de la basilique, les édifices du Vatican; plus à droite, les pentes verdoyantes de Monte Mario, où se déroula, en descendant vers le pont Milvius, la fameuse bataille de Constantin contre Maxence, qui rompit les chaines du christianisme et lui ouvrit les portes de l'Univers. Sur la cime du mont quelques pins parasols se découpent dans l'azur de l'horizon. A gauche, enfin, la perspective a pour fond le mont Janicule, orné de jardins et de villas et où campa le roi étrusque Porsenna, venant attaquer Rome.

Tel est le splendide panorama que l'on découvre des fenêtres du palais de l'Académie. En cette saison, il se revêt d'un aspect vraiment féerique, alors qu'au déclin du jour le soleil flamboie derrière Saint-Pierre, empourpre le couchant et sème comme une poussière d'or dans l'atmosphère éclatante. Les étrangers qui habituellement viennent hiverner à Rome connaissent ce spectacle et vont en jouir du haut de l'esplanade de la promenade du Pincio, surplombant la place du Peuple.

L'avenue qui, de la Trinité-des-Monts conduit à la Villa Médicis est des plus fréquentées, non seulement par les touristes, mais par le grand monde romain se rendant à la promenade du Pincio, attenant à la Villa. Nombreux le soir sont les équipages qui s'y croisent. Devant le palais une rangée de chênes verts séculaires, aux rameaux toujours soigneusement taillés, forme un portique de verdure impénétrable aux rayons du soleil, et sous lequel le jet d'eau d'un bassin fait entendre son clapotement continu, éternel. Que de rêveurs, combien de sentimentales Allemandes ont passé et passent des heures silencieuses sous ce dôme de ramures toujours vertes, toujours feuillues, laissant aller leur pensée aux grands souvenirs qu'évoquent naturellement Saint-Pierre et le Vatican, Rome, la ville des Césars et des pontifes! Que de fois Claude Lorrain, qui habitait place de la Trinité-des-Monts en face du palais des frères Zuccari, a dû rêver sous ces chênes verts!

La façade extérieure du palais de l'Académie, sans être riche d'architecture, a pourtant un aspect sévère et monumental. Le portail en est ouvert jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. Par la baie l'on entrevoit le vestibule bordé de statues; au fond, un large escalier et, dans une niche, le dieu des arts et des muses sous l'effigie de l'Apollon du Belvédère. Arrivé au premier palier, l'escalier se divise en deux embranchements; celui de gauche conduit aux appartements du directeur; l'autre est à l'usage des pensionnaires et conduit aux jardins.

De style gai, élégant est la façade intérieure donnant sur les jardins, le mur en est tout incrusté de beaux bas-reliefs antiques; Palais et Villa datent de l'an 1550. Le cardinal Jean Ricci, de Monte Pulciano, les fit construire sur les dessins d'Annibal Lippi. Une tradition veut que la façade extérieure, du côté de la ville, soit l'œuvre de Michel-Ange. Rien n'y révèle le style du maître florentin; du reste, l'on abuse un peu trop du nom de l'immortel artiste et comme peintre et comme architecte, voire même comme sculpteur. Si l'on en croyait les facétieux *ciceroni* romains, les crédules *forestieri* ne verraient guère à Rome que du Michel-Ange et du Raphaël. Lorsque le cardinal Alexandre de Médicis occupa le trône pontifical sous le nom de Léon X, il fit l'acquisition du palais et de la villa, qui depuis ont conservé son nom. Le fastueux pontife fit faire des embellissements et agrandit encore la villa, laquelle a plus d'un mille et demi de tour. Depuis 1803, cette délicieuse résidence est la propriété de la France.

Jadis les étrangers étaient admis à visiter la villa; depuis quelques années, il n'en est plus de même. Il y avait là une cause de dérangement pour les pensionnaires, qui se trouvaient moins chez eux. Aujourd'hui l'on ne rencontre guère dans les allées de la villa que des modèles sous le pittoresque costume de *ciociarelle*, ou des paysans *ciociari*, modèles également, portant la traditionnelle culotte courte et coiffés du chapeau pyramidal sous lequel on représente toujours les Fra Diavolo italiens.

La villa est très ombreuse, parmi les différentes essences d'arbres qui y poussent domine le laurier, très en honneur dans les jardins de Rome; joint au buis qui borde les allées, il s'en dégage, principalement aux jours humides de l'automne, une odeur âcre et forte nullement agréable.

Le printemps y apporte une compensation. Aux premières chaleurs, alors que la sève commence à circuler sous l'écorce des arbres et fait verdir les bourgeons, les carrés se remplissent de violettes odorantes. A midi, par les fenêtres ouvertes, pénètrent de suaves parfums, mêlés de deux tintements de cloches, sonnant l'*Angelus* de midi; l'ensemble a une poésie tout arcadienne qui enveloppe l'âme de charme.

Un de ces carrés est riche de roses; il y en a de pleins buissons et jusqu'aux branches des arbres qu'elles escaladent, mêlant leurs riches et tendres couleurs au vert sombre des lauriers. Les pensionnaires en garnissent leurs ateliers en faisant des bouquets, et la généreuse nature leur fournit une nouvelle moisson le lendemain; les roses semblent inépuisables, il y en a toujours.

Dans ce coin fleuri se trouve un atelier presque caché par un fouillis de ronces et d'arbrisseaux. Là, ont travaillé Henner, Doucet, Luc Olivier Merson.

Dans ses *Elégies Romaines*, d'Annunzio a chanté les beautés de la Villa Médicis aux bosquets éternellement verts et aux frais ombrages. Au belvédère de ce même *bosco*, on peut voir ces deux vers tracés de sa main :

« Rinchiusa nei suoi ricinti la Villa Medici dorme
Alzonsi lenti i sogni della sua gran verdura. »

Quand les chaleurs de l'été commencent, les élèves déjeunent sous les hauts pins du *bosco*. Après le coucher du soleil, alors, on dîne sur l'esplanade, couronnée d'une balustrade renaissance, d'où l'on découvre toute l'enfilade des ateliers construits, d'un côté, dans les tours fortifiant les anciens murs d'enceinte de la ville pontificale, parmi lesquels se trouvent encore les restes de la muraille de Bélisaire. L'allée centrale est large et entièrement recouverte d'un dôme de verdure; sur les allées du pourtour sont disposées les ateliers des pensionnaires, tous séparés les uns des autres. Rien de la vie et du mouvement du dehors ne distrait les élèves; ils peuvent dans un complet recueillement se livrer à leurs travaux et tenir fermée aux importuns la porte de leur atelier.

Un endroit de la villa bien solitaire et propre aux rêveries, c'est le *bosco*, situé à l'est du jardin et à un niveau de quelques mètres plus élevé que ce dernier; des degrés y conduisent. Des pins et des chênes magnifiques ombragent cette solitude, coin de forêt transporté pour ainsi dire au milieu de la ville et pourtant loin des bruits de la fourmilière, qui s'agite à 100 mètres plus bas. Un belvédère y a été construit, d'où la vue s'étend sur la campagne romaine jusqu'aux monts Albains. Des corneilles ont établi leurs nids sur les grands arbres où, avril venu, Philomène chante ses amours. Les pensionnaires qui se succèdent à l'Académie ne sont pas tous d'une âme contemplative, mais il en est qui, par les claires et tièdes nuits d'été, aiment à passer des heures dans cette petite thébaïde, remplie de senteurs et d'harmonies sylvestres et dont le ciel étoilé forme le plafond. Plus d'un élève musicien y a trouvé l'inspiration d'une symphonie. Henri Regnault et tant d'autres en des causeries intimes, deux à deux, y ont discuté de l'art et des maîtres, échangé leurs rêves d'avenir et de gloire, comme aussi, sans doute, des songes d'amour.

L'institution de l'Académie de France à Rome est bien postérieure à l'installation de celle-ci au palais de Médicis. Le fondateur en fut le grand Colbert, qui en arrêta les premiers statuts le 11 février 1666. S'inspirant à une pensée élevée dont l'art s'est bien écarté de nos jours, le ministre inséra it en tête desdits statuts un article portant : le respect de la religion et des choses saintes, chose nécessaire dans un établissement *dédié à la vertu*. Plus d'un élève peu pratiquant et donnant

de mauvais exemples, s'est vu expulsé de l'établissement, à cette période austère qui dura plus d'un siècle.

M. Errard fut le premier directeur de l'Académie de France à Rome; cependant, depuis quelques années, on envoyait déjà dans la cité pontificale les jeunes artistes dont les œuvres avaient eu du succès aux expositions de Paris.

Au début, les pensionnaires étaient entretenus aux frais du Roi; ils devaient exécuter pour lui seul et d'après les ordres d'un recteur, les peintres, des copies de tous les principaux tableaux de Rome; les sculpteurs, des copies des beaux antiques; les architectes, des plans et élévations des édifices le plus remarquables. Le nombre des élèves fut d'abord de douze, et lorsque M. Errard arriva avec eux dans la Ville Eternelle, il dut se mettre à la recherche d'un logis. Après avoir longtemps cherché, le directeur arrêta son choix sur le palais Capranica, situé sur l'emplacement où s'érigea le théâtre de ce nom. Plus tard, l'Académie transporta ses pénates au palais Mancini qui, débaptisé par un autre propriétaire, est devenu le palais Salviati, au Corso. Sous Napoléon Ier, alors, elle prit possession du palais et des jardins Médicis.

Le gouvernement de M. Errard a été, je crois, le plus long de tous ceux qui lui ont succédé. Pris d'une attaque d'apoplexie, il guérit et se remaria. Cette seconde union lui donna comme un regain de jeunesse, car il vécut encore de longues années. Cette prérogative de longévité, après une seconde union, a été partagée aussi par deux autres directeurs de l'Académie qui, s'étant remariés à un âge avancé, vécurent encore longtemps.

La tourmente révolutionnaire atteignit aussi l'institution de l'Ecole française de Rome; elle fut supprimée par la Convention alors qu'elle était encore installée au palais Mancini. Ménageot, qui en était directeur à cette époque, trouva bon de ne pas abandonner son poste. Toutefois, six semaines après, il devait avec tout le personnel s'enfuir devant l'émeute et se réfugier à Naples.

Le Directoire, plus soucieux des gloires artistiques nationales que la Convention, voulut faire revivre l'œuvre de Colbert et en 1795 promulguait un décret à cette fin, nommant en même temps Suvée directeur de l'Académie. Les événements retardèrent le départ de la nouvelle colonie d'artistes; ce ne fut qu'en 1801 que les lauréats des divers concours purent, sous la conduite de leur directeur, se rendre à destination. Le palais Mancini était toujours à leur disposition; mais pillé, dévasté par les Napolitains, ils le trouvèrent dans un état déplorable. Installés tant bien que mal, directeur et élèves y passèrent deux ans. Ce fut un court purgatoire, d'où ils s'élevèrent aux régions plus riantes, à l'asile plus confortable de la Villa Médicis.



Les Anciens vont à la rencontre des Nouveaux.

Le règlement, encore aujourd'hui en vigueur, date de cette époque. Une série de perfectionnements commencés par Suvée et continués par ses successeurs, a donné à l'Ecole de Rome une prospérité réelle, une renommée qui n'a pas encore eu d'éclipse et dont la France peut à bon droit être fière.

Je ne m'arrêterai pas à faire tout l'historique de l'Académie de France à Rome; ce serait trop long et plus fastidieux encore. Cette institution est combattue depuis quelques années; certains censeurs lui reprochent de ne point produire de supériorités artistiques, et, par conséquent, de ne pas répondre au but que l'Etat se propose en la soutenant, en l'alimentant tous les ans par de nouvelles recrues.

De ce que l'institution ne conduit pas à des résultats plus brillants, est-ce à dire que le principe qui guide l'Etat soit mauvais? Est-ce sa faute si les lauréats ne réalisent pas toujours les espérances que l'on avait fondées sur eux? Toute institution humaine est faillible et ne peut donner de résultats parfaits parce que les rouages ne le sont point. Le principe est bon; mais les errements suivis sont peut-être perfectibles et ont besoin d'être modifiés. C'est une question que je n'ai pas à aborder ici.

Le principal argument des adversaires de l'Académie se fonde sur ce fait que nombre d'artistes célèbres dont la France s'honore n'ont point passé par la Villa Médicis, et ils citent en regard une quantité de médiocrités qui se sont développées sous les ombrages académiques, où ils ont oublié de cueillir des lauriers.

L'argument me semble plus spécieux que fondé. Une pléïade d'artistes d'élite, d'une réputation justifiée a eu son efflorescence dans les jardins Médicis de Rome. Parmi les musiciens : Ambroise Thomas, Gounod, Massenet; les sculpteurs : David d'Angers, Carpeaux, Barrias, Antonin Mercié, Injalbert; les peintres : Couture, Henner, Henri Regnault, Machard, Merson, Besnard, Chartran; les architectes : Garnier, Nénot, Bernier. Rien que parmi les contemporains la liste en est longue et je ne puis les citer tous; du reste, c'est inutile, leurs noms sont connus et inscrits au Livre d'Or de l'art français.

En créant l'Ecole de Rome, ses fondateurs n'avaient pas la prétention de donner du génie à ceux qui n'en ont pas, mais eurent uniquement en vue de permettre à des jeunes gens montrant de bonnes dispositions, de développer leur talent dans un milieu approprié et sans souci du pain quotidien. L'institution de Louis XIV et de Colbert est toujours une pépinière féconde en talents artistiques et ce serait une véritable amputation à l'art français que de la supprimer.

Les lauréats arrivent ici pourvus d'une technique relativement forte; tous sont d'excellents dessinateurs, mais l'art ne se compose pas uniquement de technique, il exige aussi idée, conception, esthétique. Où l'élève peut-il mieux qu'à Rome trouver des modèles de conception et d'esthétique? Ailleurs, les galeries offrent des morceaux d'harmonie détachés et épars par le vent de la fortune. Au Vatican seulement l'artiste trouve un ensemble, une orchestration complète des deux plus grands génies de la peinture. Si, par exemple, les œuvres d'Homère ne se trouvaient réunies que dans un seul endroit, les poètes viendraient de toutes les parties du monde à ce sanctuaire, s'inspirer du dieu de la poésie. De même, c'est à ce sanctuaire de l'art, le Vatican, qu'il faut venir s'inspirer de ces deux dieux de la peinture, Raphaël et Michel-Ange, sans compter que la statuaire grecque y a de précieux spécimens. Lorsqu'un peintre se trouve chargé d'une œuvre importante, demandant un certain effort de conception, ne vient-il pas en Italie se retremper, se vivifier aux sources; chercher l'inspiration dans l'atmosphère imprégnée du grand souffle des maîtres de la Renaissance? L'architecte et le sculpteur trouvent également dans cette terre classique de l'art, les éternels modèles qu'offrent ses monuments, ses antiquités, son peuple de statues.

L'Académie compte six catégories de pensionnaires, c'est-à-dire des peintres, des sculpteurs, des architectes, des graveurs en taille-douce, des graveurs en médaille et en pierre fine, des musiciens compositeurs; ces derniers sont compris dans les prix de Rome, depuis 1804. C'est une union étroite de toutes les branches de l'art, formant ainsi un faisceau de lumières où chaque membre apporte son appoint et bénéficie de celui des autres. Certes, le niveau intellectuel n'est pas le même chez tous; la culture de l'esprit y a aussi ses degrés; mais dans le nombre la science et l'éloquence y ont des adeptes; l'art ne peut que s'élever et se fortifier à un tel foyer. L'isolement pour le labeur, la communauté pour l'échange des idées et cela sans sortir du domaine de la colonie.

L'art ne vit pas seulement de sa propre vie; il vit aussi de l'ambiant, de tout ce qui l'entoure. Le ciel de l'Italie a une richesse de lumière qui revêt les choses d'un surcroît de vie; la campagne romaine a une harmonie de lignes qui se fixe dans le regard; la Ville Eternelle offre à chaque pas, en plus de ses trésors d'art, un motif intéressant pour le studieux ou l'âme artiste; chacune de ses pierres, pour ainsi dire, évoque de grands souvenirs, d'immortelles traditions. Où trouver un milieu plus propice à élever la pensée, à former le goût, à nourrir l'inspiration des jeunes gens que la France envoie se perfectionner à Rome.

Après les labeurs du jour, où la main pétrit la glaise, où le ciseau anime le marbre, où le pinceau drape des chairs ambrées, où le tire-ligne trace des façades de temples, où le burin fouille le cuivre qui donnera le clair-obscur, on se réunit, le repas fini, au salon contigu à la salle à manger et l'on fait de la musique, on chante, on discute des théories d'atelier et d'école; on devise sur l'histoire romaine ou l'histoire grecque. Peu de profanes sont admis à ces soirées intimes, réunion de presque toutes les muses. Une des plus belles voix dont je me rappelle fut celle d'Henry Regnault: voix naturelle mais qui remuait profondément, car le grand artiste chantait avec sentiment, avec passion. Après lui vint le compositeur Lefebvre, qui parfois abandonnait le piano à un émule et attaquait la romance en faveur ou un morceau d'opéra. Idrac, l'auteur de *Salammbô*, mort aussi comme Regnault en pleine efflorescence de son talent, avait un organe chaud, sonore, bien timbré. Il était du pays de Clémence Isaure où chacun est un peu chanteur; seulement il chantait avec moins d'âme que l'auteur de la *Salomé*.

Une visite à l'Académie aux heures de réunion montre combien est grande l'intimité qui règne entre ces jeunes gens. Ils forment une famille sur laquelle veille l'œil paternel de M. Guillaume, le directeur actuel; un fin lettré et un profond esthéticien, dont les leçons sont écoutées par les élèves. Membre de l'Académie française, de manières avenantes et correctes, M. Guillaume a une conversation brodée d'érudition exempte de pédantisme, qui fait le charme des hommes distingués du monde romain qui fréquentent les salons de la Villa Médicis. A tour de rôle, tous les dimanches, le directeur invite à sa table deux ou trois pensionnaires. Après dîner il y a réception et M. Guillaume met ainsi ses élèves en rapport avec les autres invités étrangers à l'Académie, la plupart des personnalités marquantes dans les lettres, les sciences ou les arts. Parfois ce sont des compatriotes illustres de passage à Rome, des maîtres de l'art, des écrivains, des journalistes pour qui une visite à la Villa Médicis est un complément nécessaire de leur voyage à la Ville Eternelle.

Quant à la vie journalière des pensionnaires, elle est très réglée; deux fois par jour, ils se réunissent à la table commune. Leur salle à manger est une pièce remarquable, en ce sens qu'elle est illustrée des portraits, de grandeur uniforme, de tous les élèves qui se sont succédé à la Villa Médicis; toutes les parois en sont couvertes, même le plafond. Naturellement, la tâche de portraiturer incombe aux peintres; nombre de ces portraits feraient bonne figure au Louvre.



Arrivée des Nouveaux en gare de Rome.

(*A suivre.*)

Paul Ziégler.

Une reconnaissance de spahis meharistes en vue d'In Salah.



Campement près d'un redjem (tas de pierres) indiquant la direction d'In Salah.

Les spahis sahariens à In Salah en 1898

L'occupation de l'oasis d'In Salah par les troupes sahariennes est un fait accompli depuis la fin du mois dernier. On connaît les circonstances de cette prise de possession, effectuée à l'improviste et un peu involontairement par l'escorte d'un pacifique géologue. Ce qu'on ne sait pas, ou du moins ce que peu de gens savent, c'est que les couleurs françaises avaient déjà été déployées, il y a près de deux ans, à moins de 3 kilomètres des murs du Ksar el Kébir, le plus important des douze Ksour (villages fortifiés) de la mystérieuse oasis.

C'était au mois d'avril 1898. Le capitaine Germain, commandant l'escadron de spahis sahariens à mehari, avait désigné cinquante hommes parmi les mieux montés de la garnison du Fort Mac-Mahon. Il fit distribuer à chacun dix jours de vivres et deux cents cartouches, et la petite troupe se mit en route vers le Sud. Où allait-elle? — En reconnaissance du côté du Tidikelt, avait dit le capitaine. Le Tidikelt, c'est-à-dire In Salah, c'est-à-dire l'inconnu : il n'en fallait pas plus pour remplir d'ardeur les spahis.

In Salah n'était pas, à vrai dire, une région inconnue pour tout le peloton. Deux soldats indigènes s'y étaient rendus autrefois, avant leur engagement, en cara-



IN SALAH. — Ksar Lekhal, un des villages fortifiés de l'oasis.

vane. C'étaient des guides tout trouvés.

Le premier jour, les spahis firent 80 kilomètres pour arriver au puits d'Insiren. On en repartit le lendemain pour commencer la montée du plateau de Tademaït. Il se compose de trois plateaux superposés : trois gradins, larges de 60 kilomètres, à escalader, puis à redescendre.

Point de sable. C'est la *hammada*, l'immense espace pierreux, sans végétation, sans eau, la partie la plus désertique du Sahara. En fait d'animaux, des scorpions et quelques lézards inoffensifs, à queue hérissée comme un tronc de palmier.

Jusqu'au ravin de l'Oued Aflissès, profonde fissure dans le plateau, l'étape est longue. L'Oued, ce n'est assurément pas l'eau courante, mais du moins on y trouve un peu de bois, quelque végétation dont peut s'accommoder l'estomac des montures, et enfin de l'eau au fond d'un puits.

Le troisième jour les spahis suivent d'abord l'Oued Aflissès pendant 20 kilomètres et passent près de l'endroit où fut assassiné Palat en 1888. Un mamelon rocheux marque la place du drame.

Après une interminable et difficile montée commence la traversée du plateau proprement dit. La marche est pénible sur le sol de pierre. L'action du vent et du sable a donné à la roche un aspect d'éponge; les bords de chaque trou sont coupants, incessamment aiguisés; et cela constitue comme une immense râpe à fromage. Les pieds des méhara s'usent à un tel point que le sang finit par jaillir. Que ferait, dans ce pays, de l'infanterie en colonne? La meilleure paire de chaussures n'y tiendrait pas quatre heures.

Deux palmiers dans le lointain indiquent la place de l'Oued Souf. Les guides annoncent une source. On trouve un simple trou de puits plein d'eau magnésienne. Il faut se contenter de ce qui reste d'eau de l'Oued Aflissès au fond des outres.

Quatre hommes, dont les montures sont fatiguées, restent à l'Oued Souf. Les autres repartent, sans camper, pour essayer d'atteindre à l'aube l'oasis, encore distante de 80 kilomètres. La nuit est glaciale. La marche nocturne demande une attention constante. Au petit jour on fait halte près d'un *redjem*, tas de pierres indiquant la direction d'un village. Ce haut redjem, de forme conique, renseigne les guides : c'est le dernier point de repère avant la grande oasis.

A 10 heures seulement, après avoir parcouru encore 15 kilomètres, la vaillante troupe parvient devant le Ksar Lekhal, le plus occidental des villages d'In Salah. Elle s'établit sur un petit plateau et se met en position défensive. Puis deux hommes sont envoyés pour entamer des négociations et essayer d'acheter des vivres. Mais on ne veut rien leur vendre, pas même des dattes. L'attitude des habitants du village est d'ailleurs menaçante. On entend les appels du tam-tam.

Le fanion tricolore du détachement est alors déployé. La petite colonne se forme en ordre de combat et, pour ne pas avoir l'air de fuir, se dirige avec prudence vers l'est, dans la direction des autres Ksour. Et voilà que les constructions et les palmeraies d'In Salah se profilent à l'horizon. A 3 kilomètres du village les spahis laissent un instant souffler leurs montures, plantent leur drapeau, et enfin, sans hâte, tournent bride pour éviter l'attaque probable... La reconnaissance était terminée.

A l'Oued Souf deux méhara qui ne pouvaient plus suivre furent tués et fournirent à la troupe de la viande fraîche. Les hommes démontés furent pris en croupe par leurs camarades. Et après une absence de dix jours les spahis regagnèrent sans encombre le Fort Mac-Mahon. En dix jours ils avaient parcouru 700 kilomètres.

De ce raid audacieux ils rapportaient un tracé presque entièrement nouveau à travers le Tademaït, et les vues photographiques que nous reproduisons.

Il ne fut pas donné de suite immédiate à la reconnaissance du capitaine Germain, mais on peut croire que cette petite expédition ne fut pas sans effet. Elle donna à réfléchir aux sédentaires d'In Salah. Longtemps ils purent croire que nos troupes allaient reparaître, qu'une petite armée allait suivre cette avant-garde. Ils se préparèrent les uns à la résistance, les autres à la soumission. Et c'est ainsi que la mission Flamant et le capitaine Pein ont trouvé à Ksar el Kebir autant d'amis acquis d'avance que d'ennemis.

Maurice Normand.

LIVRES NOUVEAUX

Histoire. — Mémoires. — Beaux-Arts.

Correspondance militaire du maréchal de Moltke (1870-1871); tome II : *La guerre depuis Sedan jusqu'à l'armistice*. 1 vol. in-8°, Charles Lavauzelle, 7 fr. 50.

Composé en majeure partie de courts billets, ce second volume de la correspondance de Moltke n'a peut-être pas l'intérêt psychologique du premier, où se révèlent avec une évidence saisissante les dons de pénétration, de prudence et de conscience professionnelle du fameux stratégiste allemand. Mais chacun de ces courts billets se rapporte directement à quelque épisode de la guerre franco-allemande, et le volume qui les contient se trouve ainsi nous offrir un intérêt historique de premier ordre. Il nous aide d'ailleurs, lui aussi, à comprendre l'âme toujours active et réfléchie de cet organisateur des victoires prussiennes. Et ce sont, à toutes les pages, des phrases du genre de celle-ci : « En ce qui concerne le général Bourbaki, on ne peut méconnaître que la présence à Metz d'un homme énergique comme ce général ne puisse être désavantageuse; mais rappelez-vous que l'homme le plus brave lui-même ne peut rien contre la force des événements. » Ou encore des télégrammes tels que le suivant, adressé de Versailles, le 16 octobre 1870, au commandant du 13e corps : « Par ordre du Roi, commencer immédiatement l'attaque de La Fère, et la mener à bien ! » Et comment ne pas citer encore un ordre envoyé de Versailles, le 27 octobre de la même année, à tous les commandants en chef des armées allemandes : « Sa Majesté ordonne que les grands ouvrages d'art ne soient détruits que sur l'injonction expresse du commandant en chef d'une armée ou du grand quartier général. »

Magyars et Roumains devant l'histoire, par A. de Bertha. 1 vol. in-8°, Plon, 8 fr.

M. de Bertha nous expose, d'après un ouvrage hongrois de M. Jancsó, l'histoire des relations des Magyars avec les populations roumaines qui habitent, comme l'on sait, plusieurs provinces du royaume de Hongrie. Ces relations ont été, de tout temps, fort peu amicales; et elles paraissent l'être devenues de moins en moins, à en juger par l'insistance même avec laquelle M. de Bertha et M. Jancsó défendent les Hongrois contre le reproche de tyrannie qui leur est adressé par les auteurs roumains. Ces Messieurs nous démontrent même que, à diverses époques de l'histoire, ce sont les Hongrois qui ont eu à souffrir des mauvais procédés que leur témoignaient les Roumains. Et le récit qu'ils nous font des longues luttes entre les deux races est pour nous d'autant plus instructif que nous avons, depuis quelque temps, perdu l'habitude de nous tenir au courant des questions magyares. Reste à savoir si la loi du talion autorise les vainqueurs à faire payer aux vaincus les fautes de leurs pères; mais, d'ailleurs, M. de Bertha nous affirme, dans son épilogue, que les Roumains de Hongrie ne se plaignent que par habitude, et que leur situation est, en fin de compte, aussi supportable qu'on peut le souhaiter.

Quand j'étais photographe, par Nadar, 1 vol. in-18, Flammarion, 3 fr. 50.

La petite préface placée en tête de ce livre par M. Léon Daudet, pour aimable et spirituelle qu'elle soit, nous fait regretter que M. Nadar n'ait pas eu, pour nous présenter ses souvenirs de photographe, un autre Daudet, l'auteur du *Nabab* et de *Trente ans de Paris*. Car, sans vouloir comparer l'amateur qu'est M. Nadar à l'un des plus parfaits conteurs de ce temps, on ne peut s'empêcher de constater entre leurs récits un certain air de famille, qui vient, surtout, de ce que tous deux possèdent une aptitude remarquable à saisir le menu détail des figures, des gestes, de toute la vie extérieure de leurs modèles divers. Et sans doute cette aptitude a été plus précieuse chez un conteur comme Alphonse Daudet qu'elle ne pouvait l'être chez un photographe, dispensé par son métier même de faire concurrence à ses appareils; mais elle n'en donne pas moins aux souvenirs de M. Nadar une couleur et une vérité qui nous en rendent la lecture souvent fort agréable, malgré la fâcheuse tendance de l'auteur à faire intervenir sa propre personne en toute occasion. Car M. Nadar parle trop de lui-même : mais quand il consent à s'oublier, pour nous présenter, par exemple, les types de « clients » et de « clientes », ou pour nous raconter les aventures des premiers photographes, on a plaisir à voir comparaître devant soi toute sorte de figures mobiles et vivantes, évoquées en quelques traits d'une plume ingénue.

La Colle aux Quintes, par l'Ouvreuse du Cirque-d'Eté. 1 vol. in-18, Simonis-Empis, 3 fr. 50.

En retranchant de ce volume une page sur deux, ou plutôt encore une ligne sur deux, on obtiendrait un admirable recueil d'études critiques sur les grands musiciens classiques et contemporains. Du *Fidelio* de Beethoven, par exemple, de *Tristan et Yseult*, des dernières œuvres symphoniques de M. d'Indy, on trouverait dans ce recueil non seulement une analyse à la fois savante et sûre, mais encore l'appréciation certainement la plus sage qui en ait été faite dans la presse française : car c'est un des traits les plus caractéristiques de l'éminente Ouvreuse, que toujours ses avis sont la justesse même, aussi heureusement inspirés dans le blâme que dans l'admiration. Réduit de moitié, son dernier livre aurait de quoi lui valoir, dès maintenant, un siège à l'Académie des Beaux-Arts, sauf pour elle à se charger elle-même de son « petit banc ». Mais en vérité ce serait un dommage lamentable, pour nous, d'être ainsi privés de l'autre moitié de la *Colle aux Quintes*, la moitié qui n'est point pour conduire son auteur à l'Institut, et où les jugements critiques sur l'œuvre des grands musiciens sont remplacés par des calembours sur leurs noms et prénoms. Admirables calembours, plus propres encore que les plus sûrs jugements à nous entretenir dans une atmosphère de consolante sagesse! Et jamais l'Ouvreuse du Cirque d'Eté ne nous en avait offert, dans ses volumes, une collection plus choisie sinon plus nombreuse. Remercions-la donc d'avoir uni, comme elle l'a fait, ces deux aspects divers de sa philosophie; et admirons l'énergie avec laquelle, seule désormais contre son siècle, elle s'efforce de résister au triomphe de l'ennui dans la littérature!

Gustave Moreau (1826-1898), par Ary Renan. 1 vol. in-8°, avec nombreuses reproductions dans le texte et hors texte, *Gazette des Beaux-Arts*, 15 fr.

On ne pouvait choisir un meilleur moment pour nous parler de Gustave Moreau, puisque voici enfin que nous allons pouvoir considérer d'un peu près l'œuvre de ce maître, une œuvre restée jusqu'ici aussi inconnue que fameuse. Et personne, à coup sûr, n'était mieux désigné que M. Ary Renan pour nous en parler : car, d'abord, entre tous ceux qu'a séduits cette œuvre singulière, M. Ary Renan est, certes, celui sur qui elle a agi de la façon la plus effective; et d'autre part ce délicat artiste est, lui-même, un esprit trop fin pour ne pas dédaigner le lyrisme facile et banal trop souvent employé dans des études de ce genre. Peut-être même jugera-t-on que, au contraire, il apporte trop de sang-froid et trop de méthode à définir les indéfinissables fantaisies de Gustave Moreau. Mais à lire, dans le beau livre qu'il lui a consacré, les réflexions que lui suggèrent les poétiques créations du peintre d'*Orphée*, de *Galatée* et des aquarelles véritablement féeriques des *Fables de La Fontaine*, on ne peut s'empêcher d'admirer la façon dont il en explique la genèse, le caractère propre, le charme et la portée. On y sent à chaque page que c'est un artiste qui parle d'un artiste; et si l'art de Gustave Moreau, désormais rendu public, continue à garder sur nous son étrange et attirante action, c'est en partie à M. Ary Renan qu'il en sera redevable.

Poésies. — Romans.

Les Braises du Cendrier, nouvelles poésies, par Catulle Mendès. 1 vol. in-18, Fasquelle, 3 fr. 50.

Quel habile poète est M. Mendès, et varié, et tendre, et spirituel, et charmant! Avec de précieux dons personnels de finesse et de réflexion, il excelle à manier cette forme délicieuse de la chronique en vers qu'ont jadis illustrée Gautier, Glatigny, Banville, et qui restera peut-être le produit le plus typique de l'aimable et bienfaisante école parnassienne. Et ce sont surtout des poèmes de cette forme qu'il nous offre dans son nouveau recueil, des odes où M. Richepin rime avec « alpin », des stances où l'on voit paraître M. Bourget parmi les divinités de l'Olympe et de Paphos, une dissertation morale sur *l'inutilité du suicide* égayée de rimes et de rythmes imprévus, une *complainte du critique dramatique* énumérant quelques-uns des principaux auteurs comiques d'aujourd'hui, une comédie lyrique où un clown et une muse célèbrent le génie de Théodore de Banville. Tout cela écrit en d'excellents vers, imagés et sonores : sans compter que M. Mendès y met toujours, en souriant, un grand fonds de sagesse et de philosophie. Il y met aussi, étant aujourd'hui devenu un critique, toute sorte de jugements sur les poètes ses frères; et c'est vraiment en de nobles strophes, dignes de son sujet, qu'il glorifie, par exemple, l'harmonieuse et vivante beauté de l'œuvre poétique de M. Léon Dierx.

Les Dupont-Leterrier, histoire d'une famille pendant l'Affaire, par André Beaunier, 1 vol. in-18, Société libre des gens de lettres, 3 fr. 50.

On est à peu près unanime à reconnaître, dès maintenant, que la fameuse « Affaire » n'a point porté bonheur à la littérature. Nos plus délicats lettrés se sont transformés, à cause d'elle, en théoriciens politiques passablement ennuyeux; et non seulement elle nous a longtemps enlevé le loisir de lire de beaux livres, c'est même comme si elle avait enlevé aux auteurs le goût d'en écrire. Mais voici qu'elle nous vaut, par compensation, un petit roman parisien tout à fait imprévu, et plein de profondeur sous son apparence légère, et qui réalise, en outre, l'incroyable tour de force de n'être absolument ni dreyfusiste ni antidreyfusiste. Car la charmante Jeanne Leterrier, l'héroïne de M. Beaunier, trouve moyen de s'initier tour à tour aux plus secrètes intrigues des deux partis en lutte, sans tirer beaucoup d'agrément ni des unes ni des autres; et ses aventures fournissent seulement à son biographe l'occasion de nous promener à travers les deux camps, pour nous montrer combien en somme les sentiments et la façon d'agir y sont les mêmes, à quelques nuances près. Encore devons-nous ajouter que « l'Affaire », pour ingénieux et instructif que soit le panorama qu'il nous en offre, ne figure dans son roman qu'à la façon d'un décor, le véritable sujet étant d'un ordre non seulement actuel, mais en quelque sorte éternel : car c'est l'histoire de deux jeunes gens qu'on marie sans qu'ils sachent rien l'un de l'autre, et qui finissent, en somme, par s'entendre fort bien.

Frida, par André Theuriet. 1 vol. in-12, illustré par la photographie d'après nature, Per Lamm, 2 fr. 50.

Il y a dans tous les livres qu'écrit M. Theuriet quelque chose par quoi ils sont toujours assurés de nous plaire : car M. Theuriet reste, dans tous ses livres, un merveilleux peintre de la nature; ses descriptions de forêts, de vallées tranquilles où coulent de paisibles rivières, de plaines doucement mamelonnées ont à nos yeux un charme qui nous fait oublier ce qu'il y a souvent d'un peu mièvre, et parfois aussi d'un peu banal dans les allures et l'âme de ses personnages. Et c'est précisément par quoi ce petit roman, ou plutôt cette naïve idylle d'un jeune garçon de neuf ans, nous ravit à la fois et nous dépite : délicieuse vraiment est la partie descriptive qui sert de cadre aux précoces amours du jeune Raoul avec la petite Frida; mais ces amours elles-mêmes se réduisent pour nous à bien peu de chose; et le petit charme qui s'en dégage achève tout à fait de s'évaporer quand, en contraste avec ses amours du jeune héros, nous assistons aux relations galantes de Céline, sa bonne, avec un robuste charbonnier « à barbe noire et touffue » !

Ont paru :

Beaux-Arts. — *Traité de perspective à l'usage des artistes ou des personnes qui désirent se faciliter l'étude du dessin*, par H. Laurent. 1 vol. in-8°, avec nombreuses figures, Ch. Schmid, 3 fr. — *Les Pineau, sculpteurs, dessinateurs des bâtiments du roy, graveurs, architectes* (1652-1886), par Emile Biais, 1 vol. in-4° contenant 23 planches hors texte, Société des Bibliophiles français, 25 fr. — *L'Œuvre gravé de P.-L. Debucourt* (1755-1832), par Maurice Ferraille. 1 vol. in-4°, contenant 14 planches hors texte, *d°*, 75 fr.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

La meilleure manière d'écrire. — On peut contester que le mouvement classiquement enseigné et généralement adopté par les adultes pour écrire, soit le plus recommandable. Il s'agit du mouvement des doigts qui tiennent la plume; et il est certain que ce mécanisme donne souvent une écriture illisible, s'il devient trop rapide, et qu'il peut provoquer la contracture musculaire connue sous le nom de « crampe des écrivains ».

Pour obvier à ces inconvénients, on a préconisé la méthode dite « américaine » consistant en un mouvement de l'avant-bras, le poignet et les doigts étant maintenus rigides. Dans cette manière, le coude est souvent même immobilisé, et, en réalité, l'on écrit du bras, ou plutôt de l'épaule.

Il est certain que l'écriture est ainsi plus lente; elle est en même temps d'allures plus grandes, et avec elle les contractures pathologiques doivent être moins à craindre.

Le mouvement total du bras tire aussi un autre avantage, de la hardiesse et de la douceur des lignes; mais il soulève une grosse objection, du fait qu'il met en jeu des muscles importants, volumineux, et qu'il comporte une dépense d'énergie telle que le travail de l'idéation peut en être gêné. Cette façon d'écrire, bonne à la rigueur pour des copistes, ne paraît donc pas recommandable pour des écrivains créateurs, littérateurs, savants et penseurs en général.

M. Woodworth examine, dans la revue anglaise *Science*, une troisième manière qu'il décrit ainsi : placer le haut de la feuille de papier en l'inclinant vers la droite au lieu de l'incliner vers la gauche, comme on a coutume de le faire; conduire la main le long d'une ligne horizontale; ramener le bras dans la direction de l'avant-bras, en arrière, vers le côté, et imprimer au poignet et à l'avant-bras, un mouvement latéral de va et vient qui trace les jambages verticaux des lettres.

L'auteur reconnaît que les premiers essais d'une telle écriture sont maladroits et que cette écriture a l'aspect renversé, mais on peut éviter cet inconvénient en pliant davantage le coude, de manière à ramener la main tout près de la poitrine, et en plaçant le papier plus normalement.

Comparant entre eux les trois modes d'écriture, M. Woodworth a trouvé qu'au point de vue de la vitesse, son procédé avait un avantage moyen de 23 0/0 sur les deux autres systèmes.

Au point de vue de la liberté de la main, à en juger par la plus grande longueur des traits verticaux, le nouveau système serait encore nettement avantageux.

Enfin, au point de vue de la correction, il y a plusieurs points à envisager. Pour l'alignement et l'uniformité de hauteur, le mouvement de l'avant-bras est légèrement inférieur au mouvement des doigts, et même à celui du bras; mais pour l'uniformité de l'inclinaison, le procédé de l'avant-bras est de beaucoup supérieur aux deux autres. Les traits qu'il trace ont assurément une douceur et une grâce qui font défaut aux autres.

Il semble qu'en raison de la coordination plus simple des efforts musculaires mis en jeu, cette méthode soit d'un enseignement plus aisé que les anciennes. Enfin, la position de l'épaule droite qu'elle comporte avec le redressement du corps qui en résulte, paraît devoir lui assurer l'approbation des hygiénistes.

Le règne animal. — La revue allemande *die Natur* publie une étude où nous trouvons quelques chiffres intéressants relativement au nombre d'espèces animales vivant tant sur la terre que dans les mers. L'auteur de cette étude évalue à plus de 400.000 le nombre total de ces espèces, alors qu'on ne compte guère que 150.000 espèces végétales.

Les insectes fournissent à eux seuls plus de 280.000 espèces, dont 120.000 pour les coléoptères, 50.000 pour les lépidoptères, 38.000 pour les hyménoptères, etc.

Les oiseaux forment la trentième partie du nombre total des animaux; on en compte environ 13.000 sortes.

Pour les poissons, le nombre est de 12.000; pour les reptiles, il est de 3.800, dont 1.640 sortes de serpents. Parmi ces derniers, 300 environ sont venimeux.

On connaît en outre : 1.300 sortes d'amphibies, 2.000 sortes d'arachnoïdes, 50.000 sortes de mollusques, 8.000 sortes de vers, 3.000 sortes d'échinodermes, etc.

Le Muséum d'histoire naturelle de Berlin posséderait 200.000 espèces animales, représentées par environ 1.800.000 exemplaires.

Mal de dents causé par le séjour à des altitudes élevées. — Une observation curieuse a été faite sur le personnel occupé à la construction du chemin de fer de la Jungfrau.

Après huit ou dix jours, passés à une altitude voisine de 2.600 mètres, presque toutes les personnes occupées à ces travaux, les ingénieurs comme les ouvriers, étaient prises d'un très désagréable malaise, consistant en des douleurs de dents extrêmement violentes. Plusieurs dents d'un côté de la mâchoire étaient ainsi prises, surtout sensibles à la pression, en même temps que les gencives correspondant aux dents douloureuses se tuméfiaient, ce qui rendait la mastication impossible.

Les douleurs allaient augmentant pendant trois jours, après lesquels elles diminuaient progressivement pour disparaître vers le sixième jour.

Les machines à voter. — Depuis plusieurs années, les machines à voter sont assez couramment employées en Amérique.

Réduite à sa simple expression, une machine à voter est un appareil consistant en un compteur mécanique, agencé de telle façon que chaque électeur tirant une poignée ou appuyant sur un bouton, au-dessous d'un certain nom, fait avancer d'un cran le compteur correspondant à ce nom, et ajoute une unité au nombre déjà enregistré.

La machine peut d'ailleurs être actionnée par l'introduction d'un ticket dans une fente *ad hoc;* et elle est construite dans ce cas de manière à rendre toute fraude impossible.

Dans l'Etat de New-York, les machines à voter ne peuvent être employées qu'après examen et acceptation par une commission spéciale. Elles ont officiellement fonctionné à Buffalo, Rochester, Utica, Ithaca, et dans d'autres petites villes. On en compte cent huit à Buffalo, soixante-treize à Rochester, et toutes, paraît-il, fonctionnent de façon satisfaisante.

L'une de ces machines coûte 2.500 francs, et peut servir pour un nombre maximum de six cents volants, dont le vote est reçu à des intervalles de cinq à quinze secondes.

Les conclusions des enquêtes officielles faites sur ces machines les considèrent comme ayant tous les avantages des anciens modes de scrutin, tout en en supprimant les inconvénients; et leur adoption est recommandée comme avantageuse « aux points de vue politique, moral et financier ».

L'alimentation de Londres. — *Quaterly Review* donne sur l'alimentation de la ville de Londres un ensemble de renseignements, auxquels nous emprunterons quelques données numériques.

En 1898, Londres a reçu 73.660 tonnes de blé ou son équivalent en farine. Les trois cinquièmes de cette quantité, soit 43.180 tonnes, ont été consommés dans la ville, et les cinq sixièmes des envois ont été d'origine étrangère ou coloniale. Les Etats-Unis ont fourni à eux seuls plus de la moitié de l'approvisionnement en blé et en farine, et la Russie en a fourni un septième. La contribution des Indes est de 3,429 tonnes; celle du Canada de 2.640 tonnes, etc. L'ensemble des colonies anglaises donne un peu plus du quart du total.

On estime que Londres mange annuellement 76.000 tonnes de viande. Les bœufs et les veaux venaient autrefois de Hollande (pour les trois quarts), du Danemark, des villes hanséatiques et de Belgique. Aujourd'hui, les principaux fournisseurs sont les Etats-Unis, le Canada et la République Argentine. L'importation par mer, en 1898, a été de 222.853 têtes de bétail. De même les moutons, fournis autrefois surtout par la Hollande, viennent maintenant de l'Argentine, qui en a expédié 322.720 en 1898, et des autres parties de l'Amérique. La proportion des expéditions de viande morte et de viande sur pied est de 2 à 1.

La quantité de viande amenée à Londres est évaluée à 450.000 tonnes dont 200.000 tonnes de bœuf et de veau, et 170.000 tonnes de mouton et agneau. Sur les 300.000 tonnes de viande morte qui parviennent à Londres par mer, 160.000 environ viennent des autres parties de l'Empire britannique.

Plus de 200.000 tonnes de poisson sont amenées par voie de terre, dont les deux tiers environ sont consommés dans la capitale, ce qui donne une consommation d'environ 30 kilos par tête, chiffre bien supérieur à celui que l'on obtient pour l'ensemble du pays.

Parmi les fruits, les oranges tiennent la première place (908.100 hectolitres), puis les citrons (246.600 hectolitres) et les pommes (292.600 hectolitres. L'ensemble des fruits consommés représente plus de 2 millions d'hectolitres, sans compter les fruits conservés. Le raisin vient d'Espagne et de Turquie d'Asie; les pommes viennent surtout du Canada et des Etats-Unis; les citrons viennent d'Italie, les oranges d'Espagne, les prunes de France et d'Allemagne, les poires de France, les amandes d'Espagne, de Portugal, d'Italie et du Maroc, les figues d'Espagne, de Portugal et de Turquie.

Statistique des faillites. — Au cours d'une communication faite devant la société de statistique de Paris sur « la Philosophie des défaillances commerciales » (faillites, liquidations judiciaires, arrangements amiables), M. Limousin a produit des chiffres qui montrent que le nombre des faillites suit en France, depuis cinquante ans, une progression régulière :

	Pour 100 patentés.
1840	0,28
1861	0,32
1872	0,38
1875	0,36
1880	0,39
1881	0,45
1885	0,49
1888	0,46
1889	0,57
1890	0,53
1891	0,59
1892	0,52
1893	0,51
1894	0,56
1895	0,52

M. Limousin, calculant, à l'aide de certaines hypothèses, la perte définitive annuelle due à l'ensemble des faillites en France, l'évalue, en moyenne, à 300.780.000 francs pendant la période 1872-1895.

La production de l'aluminium. — L'aluminium est, comme on le sait, un métal qui, depuis très peu d'années seulement, est traité industriellement, car vers 1885, sa production totale dans le monde n'atteignait guère que 13.300 kilogrammes, et elle était à peu près concentrée en Allemagne. En 1898, la production totale du monde était de 4 millions de kilogrammes, ayant presque doublé depuis 1896; mais si l'Allemagne emploie aujourd'hui beaucoup d'aluminium, elle en a importé plus d'un million de kilogrammes en 1898 et elle ne compte plus, comme il y a quinze ans, parmi les producteurs de ce métal : ce sont les Etats-Unis qui, à cet égard, tiennent la corde avec 2.360.000 kilogrammes; puis viennent la Suisse (800.000 kilogrammes), la France (500.000 kilogrammes), et l'Angleterre (300.000 kilogrammes).

Le développement de la production de l'aluminium et surtout les progrès de ses procédés de fabrication, ont singulièrement modifié les prix de ce métal. Il y a une baisse continue et considérable depuis l'époque où l'aluminium n'était encore qu'un produit de laboratoire. De 1.250 francs environ, en 1855, le prix du kilogramme était tombé à 300 francs, deux ans plus tard et il n'était plus que de 125 francs en 1886, et de 60 francs, au commencement de 1890. A cette époque commencent à intervenir les méthodes de fabrication vraiment industrielles et le prix de l'aluminium tombe brusquement à 19 francs le kilogramme, en septembre 1890. Il n'est plus que de 4 francs en 1895 et s'établit aujourd'hui aux environs de 2 fr. 70.

Fermeture d'un chemin de fer. — Un fait assurément fort rare vient de se produire en Suisse. Les lignes d'intérêt local de Bière-Apples-Morges et d'Apples-Lisle ont suspendu complètement leur trafic depuis le 1er janvier dernier.

Cause de cette décision : insuffisance des recettes.

En attendant des temps meilleurs, le matériel a été remisé aux deux stations extrêmes de Bière et de Lisle et, — détail curieux — toute communication étant ainsi supprimée, le personnel a dû redescendre à pied jusqu'à Morges. Le licenciement de cet infortuné personnel s'est ainsi traduit par une très réelle « mise à pied ».

Les résistances au mouvement des bicycles. — Un ingénieur anglais, M. Carpenter, a mesuré les résistances d'origines diverses au mouvement des bicycles. Il a constaté, bien entendu, que la pression du vent constituait la principale de ces résistances; mais, celle-ci est très variable, tandis qu'il faut compter en outre avec des résistances constantes, telles que celles provenant des pneumatiques et du mécanisme de transmission.

Avec de bons pneumatiques, le rendement peut atteindre 70 0/0, alors qu'il tombe à 42 0/0 avec de mauvais pneumatiques.

Les meilleures chaînes ne donnent qu'une perte de 2 0/0, mais cette perte est généralement plus élevée, et peut atteindre jusqu'à 10 0/0.

Avec le système de transmission sans chaîne, les pertes sont à peu près les mêmes.

Quant à la résistance de l'air, elle varie entre de très larges limites, proportionnellement à la surface exposée normalement à la direction du mouvement et au carré de la vitesse.

La production des diamants. — Depuis l'origine de l'exploitation des mines de diamant, jusqu'en 1899, on estime que les Indes ont fourni 10 millions de carats valant 425 millions de francs; le Brésil, 12 millions de carats valant 500 millions de francs et l'Afrique Australe 62 millions de carats, d'une valeur de 1.960 millions, près de 2 milliards.

L'Inde avait eu le monopole de la production diamantifère jusqu'au dix-huitième siècle; puis, vers 1727, le Brésil vint occuper le premier rang dans cette production, jusqu'au moment où furent exploités les gisements du Cap, découverts en 1870.

On voit que, dans cette production totale de 84 millions de carats, le Cap, dernier venu, a pu, en moins de trente ans, fournir près de trois fois autant de diamants que les Indes et le Brésil réunis.

AGENDA DE LA SEMAINE

Elections départementales. — 21 Janv., élections de conseillers généraux à Chauny dans l'Aisne et à Liffré, en Ille-et-Vilaine. — Un conseiller d'arrondissement à Mées, dans les Basses-Alpes.

Le tirage au sort. — C'est le **22 Janv.** que commencent, dans toute la France, les opérations du tirage au sort de la classe de 1899. — *Paris :* le tirage aura lieu à la mairie de chaque arrondissement, sauf pour les 1er et 8e arrondissement, et à 1 h. de l'après-midi, sauf pour les 11e et 18e, où il s'effectuera à midi. Voici les dates pour cette semaine : **22 Janv.,** 1er arrondissement; **23,** 2e; **24,** 3e; **25,** 4e et **26,** 5e.

Dans la banlieue de Paris. — Tirage dans les mairies à 2 h., aux dates suivantes : **22 Janv.,** Aubervilliers; **23,** Levallois-Perret; **24,** Courbevoie; **25,** Boulogne; **26,** Asnières.

Dans les départements. — Dans les mairies, aux heures fixées par les autorités, mais généralement de 1 h. à 2 h. Les opérations devront être terminées, au plus tard, le **16 fév.**

A l'Elysée. — 25 Janv., grand dîner diplomatique offert par le président de la République. — **3 fév.,** 1er bal de l'Elysée. — **8 fév.,** dîner offert aux bureaux de la Chambre et du Sénat. — Fin février, 2e bal de l'Elysée. — Commencement de mars, travaux en vue des fêtes exceptionnelles qui seront données à l'Elysée à l'occasion de l'Exposition universelle. — **14 avril,** veille de l'inauguration, 1re grande fête.

Le général de Galliffet. — **23 Janv.,** c'est aujourd'hui que le ministre de la guerre atteint sa soixante-dixième année et qu'il devrait passer dans le cadre de réserve, s'il était dans les conditions ordinaires.

Carnet du rentier. — Tirages financiers avec lots : le **22 Janv.,** Ville de Paris emprunt 1892 (un lot de 100.000 fr.; total des lots : 250.000 fr.)

Sacre d'évêque. — Mgr Dubillard, évêque élu de Quimper, sera consacré le **24 fév.** dans la cathédrale de Besançon et Mgr Herscher, évêque élu de Langres, dans sa cathédrale.

Rosière d'hiver. — 24 Janv., couronnement de la rosière de Boissy-Saint-Léger, en présence des maires des vingt-cinq communes du canton et du sous-préfet de Corbeil, en exécution du legs de Mme de Concha, dont la fille est morte un 24 janvier.

Conférences de la semaine. — Au musée Guimet, le **21 Janv.,** M. de Milloué, conservateur du musée : « Comment s'est fondé le pouvoir temporel des Dalaï-Lama » (2 h. 1/2). — A l'Université populaire du faubourg Saint-Antoine, 157, le **22,** M. G. Colomb, sous-directeur du laboratoire de botanique à la Sorbonne : « Une Association amicale, les Abeilles » (8 h. 1/4 du soir.) — Au Musée Social de la rue Las-Cases, le **23,** M. Vigouroux : « Questions sociales et économiques » (3 h.). — A la Société des Amis de l'Université de Paris, le **25,** M. Lippmann : « La Photographie en couleurs » (9 h. du soir, Sorbonne). — A l'Université populaire du XVe arrondissement, le **23,** docteur Jean Charcot : « L'Explication scientifique des miracles » (8 h. 1/2 du soir, rue Croix-de-Nivert, 18). — A l'Union des Femmes de France, Dr J. L. Faure : « le Cancer » (4 h., Chaussée-d'Antin, 29.)

Expositions artistiques. — Expositions nouvellement ouvertes : œuvres inédites de Félicien Rops, chez Pellet, 9, quai Voltaire, où se trouvent également exposées des gravures de Bertrand, Bouchetal et Leterrier et les dernières eaux-fortes de Louis Legrand. — 4e exposition de peinture et de sculpture de la Société des Artistes russes à Paris. — Exposition annuelle de peinture et de sculpture du Cercle Volney, rue Volney. — Exposition C. Cernigliari-Melilli, 5, rue du Colisée. — Exposition Gerbault, 18, rue Saint-Lazare. — La Société des Femmes artistes fermera le **22 Janv.** son exposition, ouverte à la galerie Petit, 8, rue de Sèze.

A Londres : exposition d'hiver à la galerie de la Société des peintres en aquarelles. (Cette dernière Société ouvrira le **2 Fév.,** à la galerie Pall-Mall, l'exposition des œuvres de ses deux membres récemment décédés, MM. G.-H. Andrews et Birket-Foster). — Exposition Van Dyck, à Burlington House. — Tableaux des écoles flamande et britannique, à la New Gallery. — Exposition de paysages de MM. E.-A. Waterlow, A.-P. Peppercorn et J. Aumonier, à la salle Egyptienne, Piccadilly.

Monuments et statues. — La statue tombale du duc de Nemours dont M. Daniel Champagne est l'auteur, est entre les mains des praticiens; on sait que ce monument, qui représente le duc en général, tenant d'une main une épée et de l'autre un crucifix, figurera au prochain Salon, à côté de la pierre tombale du duc d'Aumale, également destinée à la chapelle de Dreux et due au ciseau de M. Paul Dubois. — Les praticiens de M. Champagne s'attelleront ensuite à l'immense statue équestre de Phylis de Latour-du-Pin La Charce, la Jeanne d'Arc du Dauphiné, dont la maquette a figuré au Salon de l'an dernier.

A l'Académie des Beaux-Arts. — 20 Janv., nomination des jurés que l'Académie doit s'adjoindre pour les jugements des prochains concours de Rome. — Ajoutons que le prix Achille Leclère, non décerné en 1899, le sera en 1900; peut-être même y aura-t-il deux prix. — Quant au concours Rossini, il est prorogé à cette année; le sujet reste le même : Matréna Kolchouber, par M. Paul Collin.

Tribunaux de la Seine. — 22 Janv., devant la 9e Chambre correctionnelle, affaire des Assomptionnistes, sous l'inculpation d'avoir, dit l'assignation, « fait partie d'une association de plus de vingt personnes, formée dans le but de se réunir pour s'occuper d'objets religieux, littéraires, politiques ou autres, sans l'agrément du gouvernement ». L'affaire occupera plusieurs audiences. — **24,** la même Chambre jugera l'affaire en diffamation intentée par M. Roland, président de la Chambre de commerce française de Bruxelles, contre la *Libre Parole* et l'*Intransigeant.* — Le même jour, poursuites de M. Emile Zola contre M. Judet, du *Petit Journal,* pour diffamation à la mémoire de son père.

Pièces en répétition. — Opéra : *Lancelot du Lac,* M. Victorin Joncières. — Opéra-Comique : *Louise,* M, Charpentier : *Hansel et Gretel,* M. Humperdinck. — Comédie-Française : *Diane de Lys,* d'Alexandre Dumas fils. — Renaissance : *Martin et Martine,* paroles, M. Paul Milliet; musique, M. E. Trépard. — Odéon : *Guerre en dentelles,* M. G. d'Esparbès. — Vaudeville : le *Béguin,* M. P. Wolf. — Théâtre Sarah-Bernardt : l'*Aiglon,* M. E. Rostand. — Palais-Royal : *C'est la faute de Bérénice,* M. L. Gandillot. — Nouveautés : pièce nouvelle de M. Capus. — Bouffes : la *Belle au Bois dormant,* paroles, MM. Vanloo et Duval; musique, M. Ch. Lecoq.

Examens de l'École de guerre. — Les officiers candidats à l'Ecole supérieure de guerre devront être rendus le **22 Janv.** dans les chefs-lieux de corps d'armée pour y subir les épreuves écrites du 1er degré dans l'ordre suivant : **23,** question militaire; **24,** histoire et allemand; **25,** croquis topographique. — Les épreuves écrites du 2e degré, les épreuves orales et l'épreuve d'équitation seront subies à Paris vers le **15 mars.**

Concours de la marine. — Diplôme d'élève de la marine marchande ou brevet de capitaine au long cours et de maître au cabotage : les concours commenceront par Dunkerque, le **23 Janv.** et se poursuivront jusqu'en **avril** dans les villes suivantes du Nord de la France : Paimpol, Saint-Malo, Granville, Fécamp, Brest, Lorient, Saint-Brieuc, Dieppe et le Havre. — La tournée du Sud commencera le **26 avril** par Bastia et se poursuivra jusque vers le **20 Juill.** par Saint-Tropez, Toulon, Agde, Bordeaux, Nantes, Saint-Nazaire et Marseille. — Un examen pour les mécaniciens de la marine marchande aura lieu à Brest le **26 Janv.**

Concours commerciaux ou professionnels. — 21 Janv., concours pour le choix d'un chef d'atelier chargé de l'ajustage en appareils électriques, à l'Ecole municipale Diderot (9 h. du matin, 6, boulevard de la Villette). — **23,** concours pour l'obtention de cinq bourses d'externat à l'Ecole commerciale de l'avenue Trudaine, 39 (épreuves écrites à 8 h. 1/2; orales, à 2 h. 1/2).

Manifestations patriotiques. — 21 Janv., diverses sociétés, notamment celles de Boulogne-sur-Seine, se rendront aujourd'hui au monument commémoratif de Buzenval pour célébrer l'anniversaire des combats des 19 et 21 janvier 1871 et déposer des couronnes sur la tombe des victimes de ces deux journées. — Le même jour, les combattants, qui ont pris part aux luttes autour de Dijon les 21, 22 et 23 janvier 1871, sous les ordres de Garibaldi, feront leur manifestation annuelle aux monuments de Fontaine et de Talent; le soir, banquet à Dijon. — A Paris, visite au drapeau du 61e allemand, déposé aux invalides.

La remonte. — Passage du comité d'achat d'étalons pour l'Etat : le **20 Janv.,** à Guéret; le **24,** à Parsac (Creuse).

Sports de la semaine. — COURSES DE CHEVAUX : **21 Janv.,** Nice et Pau; **24** et **26,** Nice. — ESCRIME, **20,** assaut annuel de la salle Jean-Louis (6, place Saint-Michel). — **23,** grand assaut au Théâtre de Verdun, au profit de la Croix-Rouge. — ATHLÉTISME : **21,** cross-country interclubs de 12 kil. organisé dans le bois de Saint-Cloud par l'Union athlét. du 1er arrondissement (10 h.). — BOXE : **26,** grand assaut annuel de boxe française de l'Académie Charlemont, au Nouveau-Théâtre. — FOOTBALL RUGBY : **21,** équipe 1re du Racing-Club contre le London Team. — PATINAGE : **21,** championnat d'Europe « de figures », à Berlin : série de figures par couples (dame et homme) série par couple (hommes) et séries simples (junior et senior). — TIR AUX PIGEONS : à Monaco, le **23,** grande poule d'essai; **25,** Prix d'ouverture.

NOS GRAVURES

AU TRANSVAAL

L'ambulance française de Johannesburg. — La colonie française établie au Transvaal y multiplie ses bons offices. Nous avons déjà signalé la création, due à son initiative, d'une police internationale des mines. Les Dames françaises de Johannesburg, avec le concours financier du consulat, de la Société française de bienfaisance, de l'industrie et du commerce français au Transvaal, se sont préoccupées de faire à leur tour œuvre utile. Elles ont créé une ambulance que M. Colomiès, consul de France, a mise, le 23 novembre dernier, à la disposition du gouvernement transvaalien.

Aménagée dans l'école des Frères Maristes que dirigent des Français, cette ambulance comprend cinq grandes salles de dix lits chacune. Une salle est réservée aux officiers. Les boers blessés y trouvent le confort le plus moderne et cette coquetterie d'installation dont les ambulancières françaises savent entourer ceux qui souffrent. L'électricité, le téléphone, de l'eau chaude dans toutes les pièces, tous les médicaments et ustensiles nécessaires : voilà pour l'utile. Des fleurs, des couvre-lits très blancs, des infirmières volontaires gracieuses et souriantes : voilà pour le plaisir des yeux.

Le Comité des dames françaises de Johannesburg est présidé par Mme de Ferrières.

Le Conseil exécutif boer. — Nous avons montré dans maintes gravures, depuis quelques semaines, les combattants boers, frustes soldats à physionomies de paysans, que leur patriotisme et une foi absolue en leur bon droit semblent avoir rendus invincibles. Ils sont le bras, voici la tête : ces six hommes, groupés autour du président Kruger, incarnent l'âme de la résistance ; c'est le Gouvernement transvaalien de la Défense nationale. Rien ne les distingue des fermiers qui composent les commandos. Ce ne sont eux-mêmes que des fermiers en effet, mais plus instruits, plus avisés, mieux au courant des nécessités politiques. Ils ont su prévoir et ils savent agir : bien des nations, réputées plus civilisées que la République Sud-Africaine, pourraient envier de tels chefs.

Un soldat Boer. — Le Boer-type est grand, campé droit sur son cheval, coiffé d'un feutre, il est chaussé de bottes, vêtu de solide lainage, il porte sa cartouchière en écharpe. Sa barbe est forte et grisonnante. Ce n'est vraiment le Boer-type que s'il est presque un vieillard : il faut qu'il soit aïeul, qu'il ait une dizaine de fils pour l'accompagner à la guerre, tandis que ses petits enfants aident leurs mères à faire la moisson ; mais c'est un aïeul très vert, leste et robuste, dont le coup d'œil est sûr, dont la main n'a pas un tremblement, et qui n'égare pas une des balles de son Mauser.

Tel est le Boer que représente notre gravure de première page. Et pourtant nous n'avons pas composé son image en réunissant complaisamment les éléments que nous venons d'énumérer ; nous avons simplement choisi une photographie entre beaucoup d'autres. Ils sont des milliers comme celui-là devant Ladysmith et devant Kimberley.

LES ROIS DE LUANG-PRABANG

Le petit royaume de Luang-Prabang, détaché du Siam et rattaché à nos possessions de l'Indo-Chine, est gouverné par deux princes qui ont tous deux le titre de roi. M. Doumer, gouverneur général, a reçu leur visite à Saïgon au mois de novembre dernier. Les deux rois ont visité ensuite les principaux centres de notre colonie. Intelligents tous deux, ils paraissent très dévoués à leur nouveau suzerain, le gouvernement français, et très accessibles aux idées de progrès. Une des filles du second roi (le plus jeune) est élevée dans un établissement scolaire de Cochinchine.



Les rois du Luang-Prabang. — Phot. Négadelle à Saïgon.

UNE RHAPSODE RUSSE

Les journaux russes ont annoncé récemment la mort d'Irène Fédorovna, décédée à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et qui, pendant sa vie, étonna ses compatriotes par son talent d'improvisatrice lyrique et épique. Elle était originaire du district d'Ouchoutcha, dans la province d'Olonetz.

Cette province, pauvre et désolée, sans chemin de fer, est la seule de Russie où se rencontrent encore des rhapsodes qui parcourent les campagnes, entourés du respect des paysans, auxquels ils récitent les aventures merveilleuses des héros du cycle de Kiev. Ne sachant ni lire, ni écrire, ils conservent dans leur mémoire plusieurs dizaines de milliers de vers. Il n'est pas rare de rencontrer un de ces chantres, accoté à une izba devant les paysans rassemblés. Il dit d'où viennent les siens, ce qu'ils ont fait sur la terre russe, chante les antiques devanciers, Lazare, Alexis, Joseph, ou récitent le martyrologe du mois. Il a aussi des chants spéciaux pour demander l'aumône.

Parmi ces poètes rustiques, les femmes se distinguent par la piété avec laquelle elles se transmettent d'interminables poèmes de mère en fille, depuis des siècles.

Dans les villages, on convoque le rhapsode aux jours de deuil ; il vient s'installer dans la maison du défunt, s'arrête devant la chaise où il avait coutume de s'asseoir, et dit son éloge qu'il improvise. Aux fiançailles, aux noces, aux baptêmes, le rhapsode est également convié.

Irène Fédorovna montra sa vocation fort jeune. Nous ne saurions en donner mieux l'idée qu'en citant le passage suivant de l'histoire de sa vie, racontée en vers par elle-même :

« Mes parents, André Ephim et Hélène Pierre, sans être riches, avaient « de quoi ». La mère, vive et allante, enfournait et cuisinait pour vingt-deux âmes, sans dire mot, que de loin en loin. Le père, très emporté, criait souvent, sans être méchant. Il y avait encore le frère et deux sœurs... J'étais très éveillée, comme on dit « à toutes mains » : je battais, je vannais, je rangeais. A huit ans, je savais en quel sillon et combien et quoi semer ; à dix, chasser les chevaux dans les prairies et les en ramener. Un jour, un cheval rua sur moi : je tombai, je boite depuis.

« De lettres, je ne suis aucunement lettrée ; mais du don douée. Tout ce que j'entendais, je le savais et je le redisais. Une fois, à une noce, il n'y avait pas de *pleureuse*. Les gens se regardaient, se désolaient, et quelqu'un dit : « Il y a Irène ». Et je pleurai les larmes de la fiancée qui quitte son logis... »



Irène Fédorovna, rhapsode russe.

Irène se maria à dix-neuf ans. Au bout de treize années heureuses, son mari mourut dans la nuit de Noël. Un an plus tard, elle épousait Jacob Jean Fedorof.

En 1867, sa réputation s'étant répandue assez loin, un folk-loriste passant à Ouchoutcha voulut recueillir de sa bouche quelques-uns des poèmes qu'elle savait (chants lyriques, fragments d'épopées, chants religieux, environ 60.000 vers). Elle fit de grandes difficultés, disant « qu'elle ne connaissait rien aux messieurs », qu'elle chantait pour les paysans.

Depuis, quand elle eut compris l'intérêt qu'il y avait à conserver ces chants destinés à périr (car tout rhapsode qui apprend à lire perd, selon la tradition, la mémoire, et l'instruction commence à se répandre dans la province d'Olonetz), elle se prêta à tout ce qu'on voulut, dictant et donnant des renseignements.

Elle a passé les dernières années de sa vie à Saint-Pétersbourg, où M. Philippof, le folk-loriste bien connu, lui donnait l'hospitalité.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

C'est un numéro d'actualité que nous offrons aujourd'hui à nos abonnés. Voici un fragment de la très intéressante musique de scène écrite par M. André Wormser pour les *Misérables* de Victor Hugo dont la Porte-Saint-Martin vient de faire une heureuse reprise.

L'*Elégie sur la mort de Fantine* est une des meilleures pages de la nouvelle partition de l'auteur universellement populaire de l'*Enfant prodigue* et du ballet : l'*Etoile*. D'ailleurs M. André Wormser vient de voir son talent officiellement récompensé par la croix de la Légion d'honneur.

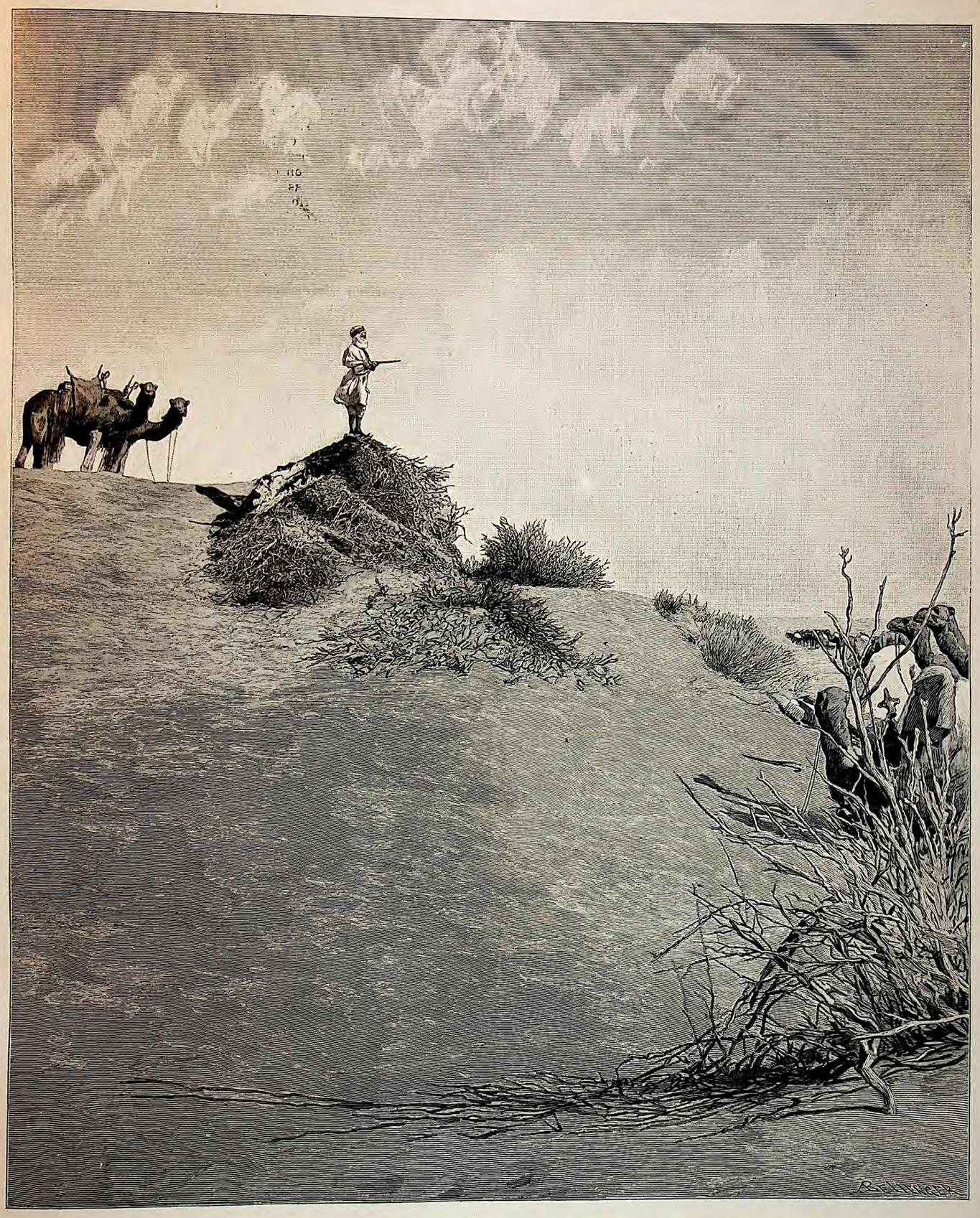
M. Louis Ganne, l'auteur de la *Czarine*, de la *Marche Lorraine*, est aussi un favori du succès. Nous donnons, de sa dernière pièce : *Les Saltimbanques*, la *Chanson militaire* que l'on bisse chaque soir à la Gaîté.

Imprimerie de l'Illustration, 13, rue St-Georges. — Paris.
L'Imprimeur-Gérant : Lucien Marc.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes. SAMEDI 27 JANVIER 1900 *58e Année. — N° 2970*

LA CONQUÊTE DU SAHARA



Une vedette de la mission Foureau-Lamy dans le désert. — Voir l'article page 51.

COURRIER DE PARIS

Il a été beaucoup question d'exécutions cette semaine; mais, rassurez-vous, il ne s'agissait nullement d'exploits nouveaux de Monsieur de Paris; la « machine à Deibler » n'a pas quitté sa remise. Les exécutions en Bourse sont des exécutions sèches et, l'opération faite, les victimes ne s'en portent pas plus mal. Autrefois, le joueur qui ne payait pas ses « différences » se voyait consigné à l'extérieur des grilles de la Bourse, et son nom était affiché à l'intérieur. Aujourd'hui, plus d'affiche, et les gardiens complaisants ferment l'œil quand une brebis galeuse tente de rentrer au bercail. Pendant le krack des mines, les colonnes du temple eussent été, du haut en bas, recouvertes d'affiches, s'il eût fallu stigmatiser les seigneurs de tout ordre et de toute provenance qui oublièrent de régler le compte du coulissier ou de l'agent. Ce gros désastre équivalait à une guerre malheureuse; il fallut bien surseoir aux exécutions. Il paraît que cette clémence, que la dureté des temps rendait obligatoire, a fini par prévaloir dans les usages de la Bourse. Le châtiment des clients malheureux n'est plus qu'une exécution en chambre... des agents de change.

L'approche du printemps (?) nous vaut, comme tous les ans, une petite floraison de peintures. Les grands cercles parisiens, qui n'ont pas le culte exclusif du baccarat, n'hésitent pas à prélever une légère dîme sur la cagnotte, à l'effet d'encourager les arts. Et le monde des oisifs et surtout des oisives, envahissant leurs salons transformés en musées, trouve là quelques instants à dépenser en attendant le goûter de cinq heures.

Remarquez que je n'emploie pas le vocable anglais pour définir cette collation, si fort à la mode aujourd'hui. Zélateur convaincu de la force, j'évite de parler l'anglais, que je ne sais pas d'ailleurs, depuis que les Boers ont remporté leur première victoire.

Faibles, très faibles, ces expositions de cercles; il faut croire que les artistes n'en font pas grand cas au point de vue utilitaire, car on n'y voit guère que des peintures d'importance secondaire : croquetons de paysages, portraits *pauvres* d'amis, de cercleux, de « chère Madame », dont on règle ainsi l'hospitalité passagère, pendant les villégiatures d'été. Quant aux portraits riches (10.000 fr. en buste, 15.000 avec les mains, 30.000 en pied), leur place est au grand jour du Salon annuel, ouvert à l'admiration des foules cosmopolites : c'est là que se recrutent la gloire et les clients sérieux.

Et puis, voici que la peinture française s'apprête à livrer le grand combat de la décennale à l'Exposition universelle : ce n'est pas le moment de s'amuser aux bagatelles.

A propos de la récente visite à Paris du ministre du commerce de Roumanie, M. Fleva, venu pour examiner l'état des travaux de la section roumaine en 1900, on a rappelé que l'architecte du très beau pavillon roumain du quai d'Orsay était M. Formigé. Il y a quelques jours, à propos de l'exposition de la section bulgare, le *Figaro* signalait comme architecte de cette section un autre Français, M. Saladin, qui est également chargé de la construction du pavillon du Maroc.

Un des principaux fonctionnaires de l'Exposition nous fait remarquer à ce sujet que la plupart des pavillons étrangers ont pour architectes des Français; en sorte, qu'à l'insu de bien des gens, une partie de cette « rue des nations », qui sera la merveille de 1900, constituera sous vingt ou trente pavillons étrangers différents, une véritable exposition d'art architectural français!

On rappelle à ce propos, — et ce n'est pas un mince honneur pour notre école française, — qu'au dernier concours international d'architecture qui s'ouvrit à Chicago, et dont le jury était lui-même international, on constata, après la proclamation des récompenses, que tous les lauréats sans exception étaient d'anciens élèves de notre Ecole des Beaux-Arts.

La tentative que l'on vient de faire de transformer les églises en salles de concert n'a réussi à aucun point de vue. L'archevêque de Paris et le ministre des cultes se sont rencontrés, par hasard, pour faire ressortir les inconvénients de toute nature que présente une telle entreprise. Passe pour la solennité annuelle de Sainte Cécile; la patronne des musiciens a bien droit à quelques flons-flons et personne ne trouve excessif que l'on exécute en son honneur le *Stabat* de Rossini une fois par an à l'église Saint-Eustache. Mais organiser dans une église une série de représentations à grand orchestre sous prétexte de faire entendre des chefs-d'œuvres tels que le *Messie* de Hændel ou la *Passion* de Bach qui font partie du répertoire du Conservatoire et des grands concerts classiques, c'est tout autre chose, surtout quand le haut prix des places ne se trouve pas justifié par un but charitable. Il est donc probable que l'exécution du *Messie* donnée à Saint-Eustache n'aura pas de lendemain; et ce n'est pas nous qui le regretterons, car cette exécution a été des plus médiocres. J'ajouterai que le public a dû faire queue pendant une heure à la porte de l'église avant d'y pouvoir pénétrer; l'organisation matérielle du concert marchait de pair avec son organisation artistique. Ce bon public, comme il est doux et tolérant! C'est vraiment un spectacle touchant de le voir se morfondre les pieds dans la boue, devant des portes qui devraient lui être ouvertes à deux battants. Il s'est bien un peu fâché l'autre soir; la bise soufflait et l'on sait que la grippe n'est pas tendre en ce moment, mais soyez persuadé qu'il ne garde rancune à personne de cette mésaventure; bien des théâtres de Paris le traitent avec un égal sans façon; or, vous le savez, l'habitude est une seconde nature.

Un Français, revenant cet été d'un voyage à Damiette et à Mansourah, où il avait vu la prison de saint Louis, eut une idée pieuse et intéressante : celle de proposer à un certain nombre d'autres bons Français comme lui de se réunir en une *Société du souvenir des Croisades* qui se donnerait pour objet : d'abord d'acheter la prison de saint Louis, de la restaurer, d'en faire une sorte de musée des reliques du temps; ensuite de protéger les sépultures des Croisés et d'assurer leur conservation; enfin de grouper « en une œuvre de piété envers leurs ancêtres, de fidélité aux principes et aux sentiments qui les ont animés » les descendants des Croisés eux-mêmes.

La proposition de M. Gayet (c'est le nom du voyageur) a été favorablement accueillie par un certain nombre de personnes. Mais ce qui me paraît devoir assurer le succès de l'œuvre, c'est l'idée tout à fait ingénieuse, je dirai presque géniale, qu'a eue M. Gayet de faire de cette société un lieu de rencontre ouvert, — sans contrôle d'aucun d'Hozier, d'ailleurs, — à une foule de braves gens qui ne sont pas bien sûrs de descendre des Croisés, mais qui auraient le plus vif désir d'en descendre.

Et je ne parle pas de tous ceux qui, sans illusion à ce sujet ne seront pas fâchés de pouvoir présenter leur bulletin de cotisation comme une sorte de brevet de descendance illustre!

On connut naguère, dans le monde de la finance, un certain « remisier » à qui les joies de la fortune ne suffisaient pas, et qui avait des soucis de généalogie... Fils de pauvres petits marchands du Midi, il avait lui-même débuté dans la vie comme placier en vins de Bordeaux; et comme, parvenu à une grosse situation financière, il recevait chez lui ce qu'on appelle « tout Paris », il avait trouvé décent d'accrocher dans sa chambre à coucher un vague portrait de gentilhomme du siècle passé, acquis dans une vente publique, qu'il présentait à ses visiteurs : « mon arrière grand-père », disait-il d'un ton pénétré. Et l'on s'inclinait.

M. Gayet peut être sûr que celui-là va figurer parmi les membres de sa société.

Capoul nous est rendu! Capoul est dans nos murs!...

Le célèbre ténor était, il faut bien le dire, un exilé volontaire, et la politique n'a rien à voir dans son cas : il ne prit part à aucun complot contre la sûreté de l'Etat, il ne fut pas condamné à dix ans de bannissement par les juges de la Haute-Cour et c'est de son plein gré qu'il était allé s'établir en Amérique, où il dirigeait le Conservatoire de New-York. Mais il n'a pas hésité à abandonner cette fonction avantageuse pour répondre à l'appel de Gailhard, son vieux camarade, qui lui proposait la direction des études de chant à l'Opéra. Les Toulousains, on le voit, ne s'oublient pas entre eux, et, dans ces cœurs chauds, l'amitié résiste à l'action réfrigérante de l'absence.

Le retour de Capoul à Paris est accueilli avec une sympathie marquée, quoiqu'on ait perdu l'espoir d'entendre encore la jolie voix depuis longtemps éteinte, et cette sympathie est faite du meilleur de nos souvenirs. Le rossignol de Toulouse compta, en effet, à une certaine époque (ne précisons pas les dates), parmi les figures « bien parisiennes ». Que d'oreilles charma son ramage! Que de troubles son séduisant plumage porta dans l'imagination des jeunes filles à marier que leurs familles imprudentes conduisaient à l'Opéra-Comique pour d'insidieuses entrevues. Et puis, n'eut-il pas la gloire de donner le ton à la mode et son nom à un genre de coiffure!

Il nous revient : on va donc pouvoir de nouveau se le montrer sur le boulevard et lire la relation fréquente de ses faits et gestes dans la chronique des théâtres. Il nous revient « plus jeune que jamais »! La formule s'imposait, je l'attendais, et le premier journal pris au hasard me la sert à point.

Quel dommage que ce rajeunissement miraculeux ne s'étende pas à tous ceux pour qui le nom de Capoul évoque un passé déjà lointain!

Je ne veux pas laisser finir le mois de janvier sans dire encore un mot des cartes de visite.

Oh! non, l'usage n'est pas encore près de s'en perdre; elles continuent de sévir en avalanches, et l'on en reçoit même de gens que l'on ne connaît pas du tout! Ainsi, voilà plus de dix ans que, périodiquement, aux approches du jour de l'an, un certain L... se rappelle à mon bon souvenir et me prie d'agréer l'assurance de ses sentiments respectueusement dévoués. Son procédé n'est, il est vrai, qu'un « truc » de publicité simple comme bonjour : tirée de sa petite enveloppe oblongue, la carte fallacieuse se dédouble, mettant sous les yeux du destinataire, en regard du nom, de la profession et de l'adresse de l'expéditeur, les offres de service les plus alléchantes. La partie de M. L... est le « renseignement confidentiel » et la « mission intime ». Il s'y montre fort expert, affirme-t-il, et « bientôt cinquante années auront passé sur sa maison, lui permettant de garder intacts à son fronton ces trois mots : *Discrétion, Confiance, Honorabilité* ».

M. L... a plusieurs cordes à son arc; mais il en est deux surtout qu'il manie avec une dextérité particulière.

« La question du *mariage*, déclare ce psychologue judicieux, a toujours été, elle est plus que jamais un problème délicat dans maintes circonstances... Près du mariage se pose une autre question : le *divorce*. Les succès que j'ai remportés dans l'immense majorité des cas soumis à mes soins éclairés et soutenus, restent une garantie pour les personnes qui veulent bien m'honorer de leur choix. »

Un homme vraiment extraordinaire, ce M. L..., également habile à sceller et à rompre les unions, soufflant tour à tour le chaud et le froid au gré de sa clientèle! Je m'incline devant ses multiples talents avec un respect sacré, voisin de la terreur. Mais pourquoi, diable! s'obstine-t-il à me faire, au commencement de chaque année, des avances de politesse auxquelles je ne réponds jamais?

Un beau cas de dignité professionnelle.

Un Italien, M. F... qui jouit dans son pays, comme « artiste à transformations » d'une célébrité considérable, vient d'arriver à Paris.

M. F... reproduit les bruits d'instruments, *fait* l'orchestre à lui tout seul, imite les artistes connus, etc. On lui offrait un engagement superbe dans un des principaux music hall de Paris; et un autre, moins brillant, dans un petit théâtre de Montmartre. L'artiste a choisi le petit théâtre, qui est moins fréquenté, et où il gagne moins d'argent. On lui a demandé la raison de cette préférence : il a répondu que là, du moins, il s'exhibait sur une vraie scène, et ne risquait pas d'être pris pour un pitre!

Quand nous nous sommes engagés dans la guerre de 1870, il ne nous manquait pas un bouton de guêtre; le maréchal Lebœuf l'affirmait du moins. J'ai appris avec regret que les Anglais manquent de bretelles : cela refroidit l'élan des volontaires et je le comprends : l'expérience vient de prouver qu'on ne saurait avoir sa culotte trop bien assujettie pour courir sus aux Boers.

Cette guerre du Transvaal, qui au moment où nous écrivons fait probablement couler des flots de sang, continue à défrayer le scénario des revues de fin d'année. C'est triste, mais il en est ainsi dans toutes les choses humaines : le rire côtoie les larmes. Pendant que leurs frères d'armes succombent sous les balles ou meurent obscurément sur un lit d'hôpital dans les villes assiégées, les officiers anglais prisonniers à Prétoria écrivent au père Krüger pour réclamer de la compote à tous les déjeuners!



Chameaux de bât gravissant une dune.

LA CONQUÊTE DU SAHARA

Hier arrivait à l'improviste la nouvelle de l'occupation d'In Salah. Quelque temps auparavant on avait appris que la traversée du Sahara par la mission Foureau-Lamy s'était heureusement terminée. Demain une brigade d'ingénieurs doit se lancer à son tour dans le désert pour étudier le tracé d'un chemin de fer de 2.000 kilomètres reliant l'Algérie au Soudan. Incessamment vont commencer les travaux de la ligne de Biskra à Ouargla, amorce du grand Transsaharien. Nous assistons ainsi coup sur coup à l'aboutissement de toutes les entreprises depuis longtemps projetées dans le but d'unifier l'empire africain de la France.

Plus tard on s'avisera peut-être de découvrir que la conquête du Sahara fut conduite de façon méthodique, avec un louable esprit de suite. Pourtant, si les tribus nomades du Tidikelt n'avaient pas attaqué les convois de M. le professeur Flamand, nous ne serions certainement pas à In Salah. La petite armée de MM. Foureau et Lamy n'aurait pas eu l'occasion de réussir où le colonel Flatters échoua, si M. Renoust des Orgeries, inspecteur général des Ponts et Chaussées, n'avait pas légué 250.000 francs à la Société de Géographie. Et on peut avancer aussi que, sans l'effet moral produit sur les populations du Sahara par la marche de cette importante mission, la résistance des Ksour d'In Salah eût été plus vive et la question du Transsaharien n'aurait point fait un pas.

Ce n'est donc pas à une volonté persévérante ni à une politique prévoyante qu'il faut attribuer l'ensemble des résultats. Les événements particuliers en ont appelé d'autres, les actions isolées en ont provoqué d'autres. Et le Sahara aura été conquis simplement parce que l'idée de le conquérir était dans l'air.

LA MISSION FOUREAU-LAMY

Au premier rang des ouvriers de cette idée, on doit citer M. Fernand Foureau. Pendant vingt ans il a exploré le Sahara septentrional, tentant de pousser toujours plus au Sud. Depuis dix ans il cherchait à organiser une grande expédition, lui permettant d'atteindre l'Aïr et de là le Soudan. Quand M. Renoust des Orgeries, qui s'était passionné dans sa vieillesse pour les grands problèmes géographiques, légua sa fortune à la Société de Géographie afin de « favoriser l'organisation de missions ayant pour objectif de contribuer à faire de nos possessions d'Afrique un tout homogène », M. Foureau se trouva être le bénéficiaire tout désigné de cette libéralité.

Il lui fallait 450.000 francs. Le legs en produisit 250.000. Le ministère de l'instruction publique compléta la somme. Le ministère de la guerre fournit une escorte suffisamment imposante, placée sous le commandement du capitaine Lamy, un Saharien éprouvé. Et, en novembre 1898, la mission était concentrée à Timassânine.

La colonne comprenait : 100 tirailleurs algériens empruntés en grande partie à la garnison de Blidah; 50 tirailleurs sahariens pris parmi les meilleurs marcheurs de la compagnie d'élite d'El-Goléa; 20 spahis algériens avec un sous-officier porte-fanion du commandant; 12 artilleurs et 2 sous-officiers pour le service de quatre canons hotchkiss portés à dos de chameau; 50 spahis meharistes avec un lieutenant; des guides chambba et les conducteurs de plus de mille chameaux de bât transportant les approvisionnements.

A lire ce dénombrement et à regarder l'itinéraire indiqué sur la carte ci-contre on pourrait s'imaginer une interminable file de fantassins, de cavaliers, de chameaux et de chameliers, serpentant en ordre régulier à travers une plaine de sable sans fin. L'interminable défilé et la plaine de sable infinie, voilà deux conceptions simplistes qui s'éloigneraient singulièrement de la réalité.

Pour représenter avec exactitude sur la carte le déplacement des divers éléments de cette caravane scientifique et militaire, il aurait fallu tracer plusieurs faisceaux d'itinéraires, convergeant d'abord à Ouargla, puis à Aïn-Taïba, à El Biodh et enfin à Timassânine. Pendant les mois d'octobre et novembre 1898, presque toutes les routes de caravanes sillonnant le Grand Erg furent en effet parcourues par des détachements, des convois, partis de tous les postes de l'ouest, d'El Goléa, de Hassi-Inifel, de Fort Mac-Mahon, et ralliant le gros de la mission. Rien ne pouvait être plus propre à frapper l'imagination des Touareg hostiles que l'ampleur non dissimulée de ces préparatifs. C'est peut-être à l'importance des mouvements de troupes occasionnés par la formation de l'expédition, que celle-ci a dû de ne pas être inquiétée avant l'Aïr.

Mais une autre considération obligeait MM. Foureau et Lamy à ne pas opérer leur concentration avant Timassânine : aucun des puits de la région des grandes dunes n'aurait eu assez d'eau pour abreuver tout leur personnel et tous leurs animaux; aucun pâturage n'aurait eu assez de Drinn ou de Had pour nourrir mille chameaux et cent mehara.

A Timassânine, une station fut établie par les spahis meharistes du lieutenant de Thézillat. Des abris pour les dépôts de provisions furent construits avec des briques faites de terre séchée au soleil. Un Bordj minuscule fut édifié afin de mettre le poste à l'abri d'un coup de main.

A partir de Timassânine, la mission se groupa pour s'enfoncer dans le Sud. Un intervalle de quelques heures de marche fut seulement maintenu entre les divers pelotons. Le service du ravitaillement était assuré par les spahis de Timassânine. Du 25 novembre 1898 au 1er février 1899, ils circulèrent, escortant les chameaux porteurs, entre leur poste et les campements successifs de l'expédition.

La sécheresse était extrême dans les régions traversées. Il n'était pas tombé de pluie depuis plusieurs années. La plupart des puits étaient taris. Plus d'une fois ce fut l'eau apportée dans des outres depuis la nappe artésienne de Timassânine qui désaltéra la mission. Dans une lettre qu'il adressa du puits d'In-Azaoua à la Société de Géographie, M. Foureau rendit hommage à l'admirable méthode avec laquelle le capitaine Pein et le lieutenant de Thézillat avaient su maintenir leur contact avec lui. C'est ce même capitaine Pein, commandant le bureau arabe de Ouargla, qui dirigeait l'escorte de la mission Flamand et qui vient de prendre possession d'In Salah.

Les routes du Sahara sont pleines d'avertissements. Sur la route d'In Salah, on rencontre l'Oued-Aflissès où fut assassiné Pallat. En suivant la route de l'Aïr, on passe près de Hassi-Tadjenout, où fut massacrée la mission Flatters. Ces sanglantes évocations empêchent les explorateurs nouveaux d'oublier désormais les précautions nécessaires. Les solitudes sont peuplées d'ennemis. Au sommet des dunes qui entourent le camp, on ne sait jamais si un Chaf, un espion targui, n'est pas couché sur le sable. Immobile, il ne laisse passer que le front. Il est invisible, mais il voit. Constate-t-il qu'un convoi a fait halte sans placer de sentinelles, il a bien vite donné un signal qui se transmet de dune en dune. Et soudain une bande de pillards surgit on ne sait d'où. Nulle part il n'est plus indispensable qu'au Sahara de se faire garder par de nombreuses vedettes, quoique nulle part elles ne paraissent plus inutiles. Jamais elles n'ont l'occasion de donner l'alarme. Du moment qu'elles sont là, rien ne bouge. Mais il faut qu'elles soient là, comme autant d'épouvantails.

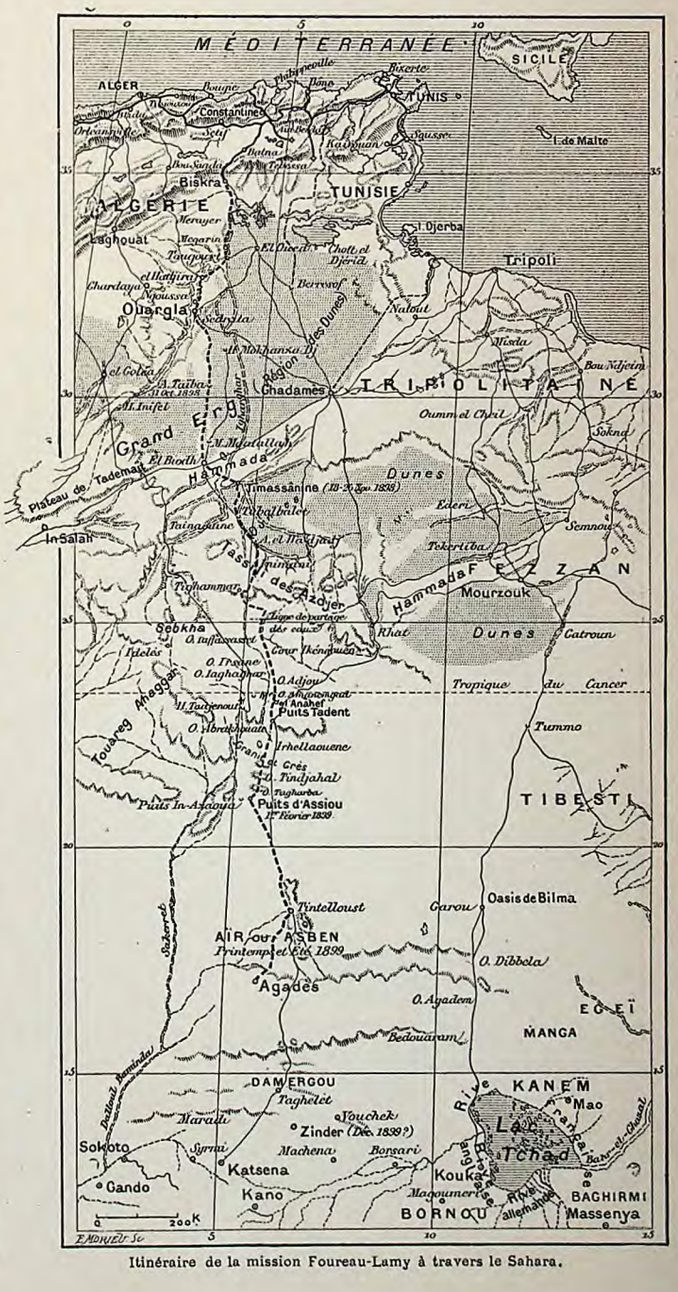
Prudemment, sûrement, convoi après convoi, un peloton derrière l'autre, chaîne sans cesse dénouée puis renouée, la mission Foureau-Lamy s'enfonça ainsi dans le Sahara de plus en plus inconnu, à travers l'Erg, à travers la Hammada, à travers le Reg.

Erg, Hammada, Reg, des noms barbares dont il est impossible de se passer quand on veut désigner les aspects divers du grand désert africain. Nous n'avons pas leur équivalent. Pour exprimer en langage courant ce que veulent dire leurs brèves et sonores syllabes, il faudrait employer de longues périphrases qui ne rendraient qu'imparfaitement la même idée. C'est sans doute faute de connaître le vocabulaire spécial emprunté aux Arabes par les voyageurs du Sahara, par les officiers de l'Extrême-Sud algérien, que la majorité du public se représente si mal le sol du désert.

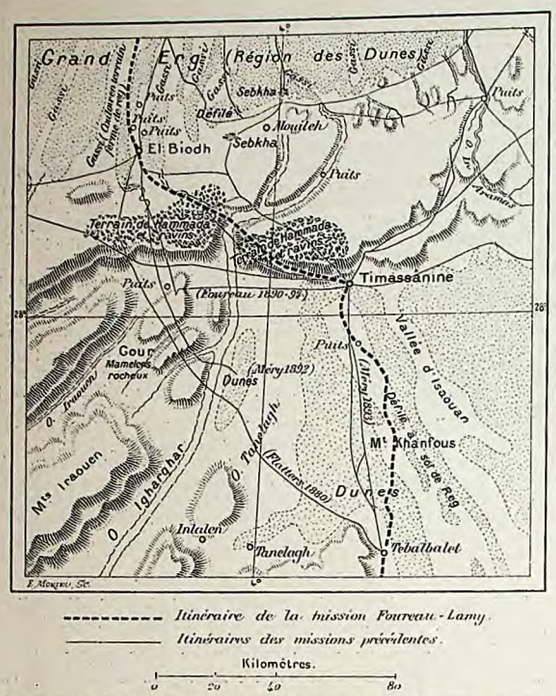
CE QUE C'EST QUE LE SAHARA

Le sol est d'une grande variété de composition et d'aspects. Il serait exagéré de prétendre que les paysages sahariens ne sont pas monotones, mais leur monotonie se renouvelle.

Au sud de l'Algérie, c'est d'abord le Grand Erg, large de 600 kilomètres, et d'une profondeur variant de 100 à 200 kilomètres. Toute région de dunes s'appelle Erg. Le Grand Erg est la plus vaste.



Itinéraire de la mission Foureau-Lamy à travers le Sahara.



Carte des environs de Timassânine, montrant la disposition des diverses variétés de sol dans le Sahara.

Quand on entre dans le Grand Erg, on ne rencontre d'abord que de bas promontoires sableux qui viennent se répandre, ondulés et striés, sur la carapace calcaire du sol nu. Plus loin, les dunes se multiplient et grandissent. Le sable est partout; il compose à la fois le relief apparent et la masse du sol. Toute une orographie, inconnue ailleurs, est modelée dans ce sable. Voilà l'Erg proprement dit avec ses collines, ses chaînes, ses contreforts, ses pentes, ses vallées, ses plateaux, ses



Dans la Hammada.

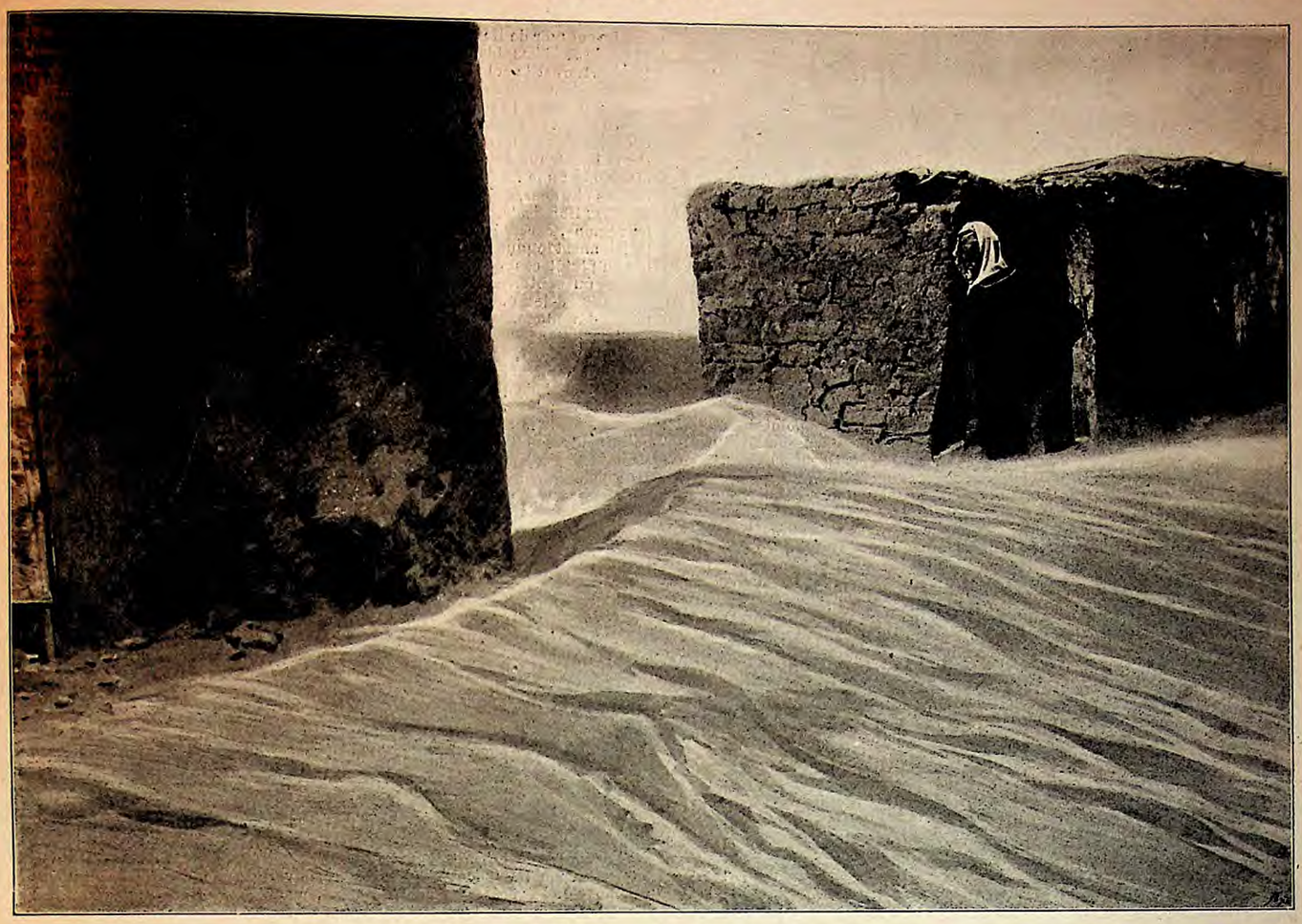
dépressions et ses accidents de toutes sortes. Toute la surface des fonds est légèrement gaufrée, comme celle de l'eau par la brise. La surface des pentes est admirablement lisse et unie. Du haut des plus hautes dunes, les Oghroud (pluriel de Ghourd), on domine un chaos de croupes, de pitons et de creux. L'éclairage est éblouissant, mais n'est pas brutal. Le sable ne paraît jamais blanc. Les sommets, aigus ou arrondis, ont des reflets jaune orange ou rose; les ombres sont d'un violet profond. Çà et là des points noirs sont piqués par des touffes d'herbe ou des arbrisseaux : sur les sommets le tamarin ou Arisch, à longues feuilles linéaires; sur les flancs le Had et le Drinn, une graminée dont les racines s'enfoncent à 20 ou 25 mètres dans le sable pour aller chercher un peu d'humidité. Quand les touffes ne sont pas trop espacées, on appelle cela un pâturage.

A travers les dunes, la piste des caravanes (le Medjebed) est nettement écrite dans le sable quand le vent n'a pas soufflé depuis le dernier passage. Même après un vent violent, le Medjebed se retrouve encore dans les parages très fréquentés. Le pied des chameaux finit par tasser le sable, leurs urines et leurs excréments l'agglomèrent, et leurs dents laissent une trace dans les maigres végétations du chemin.

Les indigènes sont doués au surplus d'un sens merveilleux de la direction. Ils distinguent parfaitement entre elles les dunes qui pour nous se ressemblent toutes.



La mission Foureau-Lamy dans le Grand Erg : les guides et leurs mehara.



Une tempête dans le Sahara : vague de sable déferlant contre les constructions du poste de Timassânine.



Après la tempête : le sable amoncelé contre les murailles du poste.

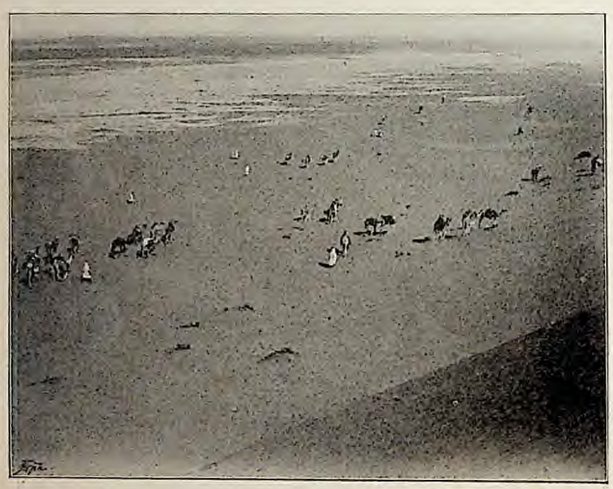


Un puits en terrain de Reg.

Ils reconnaissent de loin les plus hautes et elles leur servent de point de repère.

On se représente volontiers ces masses de sable comme incessamment mouvantes. En réalité, les déplacements produits par le vent sont continus, mais peu sensibles. Quand souffle le Chili, on voit une fumée blonde s'envoler des crêtes. Cette poussière de sable est transportée très loin. Mais une tourmente en apporte autant qu'une autre tourmente en a emporté, et une balance s'établit. Le volume de chaque masse, observe M. Flamand dans ses notes de voyage *de l'Oranie au Gourara*, ne change guère qu'à la suite de remous exceptionnels ou d'actions faibles mais constantes. Le vent n'affecte que les couches superficielles, ne modifie que le moiré des rides. Les chaînes de dunes sont dans leur ensemble aussi stables que des chaînes de montagne ; les plus importantes ont des noms, qu'elles ont reçus il y a des centaines d'années et qu'elles continueront à porter pendant des siècles encore.

Une tourmente d'une violence extrême s'abattit au mois de décembre 1898 sur le poste de Timassânine. Elle dura trois jours. Il y avait tant de sable dans le vent que l'air en était obscurci. Et la fine poussière déferlait contre les murs de terre comme les flots d'une crue. Quand le Chili s'apaisa, on mesura la couche de sable accumulée : sa profondeur variait de 80 centimètres à 1 m. 50. Mais autour du poste la silhouette des ondulations de terrain n'avait pas subi de changement appréciable.



Convoi marchant en terrain de Reg et longeant une Sebkha.

La marche dans les dunes présente d'autres difficultés que celle de l'orientation. Autant que possible, la caravane contourne les monticules à mi-hauteur afin d'éviter les montées et les descentes trop rapides. Les hommes d'avant-garde, les guides pourvus de mehara vont le plus souvent à pied dans la traversée des sables. Les uns nu-pieds, les autres pourvus de chaussures gourariennes à semelle feutrée, large et légère, ils marchent un peu en avant et sur le flanc du groupe des chameaux. Ceux-ci avancent de leur pas calme, en balançant la tête, jetant parfois un coup de dent aux trop rares graminées qui se trouvent à leur portée. Lorsque se présente un passage où le sol est particulièrement meuble, les intelligentes bêtes s'arrêtent, inspectent les lieux. Elles se rendent compte que, si elles passaient toutes ensemble, une glissade se produirait le long de la déclivité. Elles ne se détachent que l'une après l'autre pour ne franchir qu'une à la fois la place suspecte.

Les chameaux, ceux de bât surtout, répugnent à monter et plus encore à descendre. Quand on les a obligés à aborder directement une dune et à l'escalader, une bataille s'engage presque toujours au sommet, entre eux et leurs cornacs, pour les contraindre à redescendre l'autre versant. Obstinément, ils tournent à droite ou à gauche pour se maintenir dans l'horizontale. Les mehara passent plus facilement. Quant aux chevaux, ils se laissent volontiers glisser aux descentes et ils abordent allègrement les montées.

Les caravanes qui traversent le Grand Erg du Nord au Sud ne marchent pas continuellement dans le sable. La région des dunes est traversée par de larges et longs couloirs orientés Nord-Sud : les Gassis.

Le sol du Gassi est le Reg : couche de graviers mêlés de sable agglutiné qui constitue le meilleur de tous les terrains pour la marche. Le Reg, c'est le macadam naturel du désert.

Dans la partie médiane du Gassi, on rencontre fréquemment des Daïas, bas-fonds où l'humidité s'accumule à la suite des pluies et entretient la végétation. Le Dhamran que les chameaux mangent avidement, le Retem dont ils broutent les fleurs, le Zita qui sert au chauffage, abondent dans ce sol argileux ou crayeux ; les gommiers y atteignent de belles proportions.

D'autres dépressions contiennent des dépôts de gypse ou de sel gemme. Ce sont les Sebkhas. La mission Foureau-Lamy en rencontra une en sortant du Grand Erg, près d'El Biodh. Du haut des dunes, on croyait voir un lac glacé, couvert de neige gelée. Le sol, éclatant de blancheur, était constellé de reflets ; chaque facette de gypse réfléchissait un rayon de soleil.

Le sol noir de Hammada est malheureusement plus commun que le Reg rouge semé de Sebkhas blanches et de Daïas fertiles. La Hammada, c'est le désert dans le désert, c'est le sol pierreux et crevassé, plein d'arêtes et de ravins. Des terrasses géantes de conglomérats et de poudingues, des surfaces désolées, sans une herbe, alternativement rugueuses et polies, voilà la Hammada. Le pied des dromadaires et des chevaux y saigne. Les semelles de feutre des chaussures gourariennes sont déchiquetées en une étape par les cailloux aigus et comme guillochés.

Les plateaux de Hammada s'étagent les uns au-dessus des autres. Entre chaque étage, c'est une falaise. De loin en loin se dressent les Gour, hautes roches aux formes étranges, qui ressemblent à des ruines, à des forteresses, à des donjons.

Erg, Hammada, Reg, tels sont les trois aspects types du Sahara. Dans toutes les régions, excepté dans celles de Hammada, on rencontre des puits. Dans le Reg, ils jalonnent le plus souvent le fond des Oueds (le pluriel correct serait Aoudia), ces lits ou plutôt ces vallées de rivières qui ne coulent plus, sinon dans la saison des pluies ou souterrainement. Parfois la nappe liquide se rencontre à moins de 2 mètres au-dessous de la surface du sol. Parfois on ne la trouve qu'à 40 mètres ou même davantage.

Les puits sont coffrés en bois. Ils vont en s'élargissant, en forme de silos. L'évasement inférieur, d'un diamètre quatre à cinq fois plus grand que celui de l'orifice, constitue la chambre à eau. Certains puits sont indiqués extérieurement par des montants de bois que relie une traverse fixée au moyen de cordes. La traverse porte une poulie rudimentaire qui permet de descendre vides et de remonter pleins les Delous, seaux faits d'une peau de chèvre ou de chamelon soutenue par un cercle de bois. D'autres puits, plus perfectionnés, sont surmontés d'un véritable abri de pierres sèches et d'argile, et coiffés d'une coupole comme les chapelles élevées en l'honneur d'un marabout.



Halte près d'un puits.

Les puits de l'Erg occupent le fond des dépressions. Comme la surface du sol dans lequel ils sont creusés est recouverte d'une couche épaisse de sable, il importe de les préserver contre l'ensablement. Leur orifice, très étroit, est donc fermé hermétiquement à l'aide de larges pierres scellées à l'aide d'un mortier de sable et de boue. Chaque caravane défait le travail pour s'abreuver et le refait soigneusement avant de s'éloigner.

Résultats de l'expédition transsaharienne

A mesure qu'elle s'est enfoncée plus avant dans le Sud, la mission Foureau-Lamy a atteint des altitudes plus élevées, franchi des massifs plus importants. Mais c'était toujours successivement l'Erg, le Reg, la Hammada. Dans l'Aïr seulement, où elle est parvenue au commencement du printemps de 1899, elle a trouvé des palmeraies, des eaux courantes, des prairies vertes, des vergers et des villes.

Combien de temps MM. Foureau et Lamy ont-ils séjourné dans l'Aïr, nous ne le savons pas encore. Les bruits les plus inquiétants ont couru pendant plusieurs mois sur leur sort. Tandis que ces mauvaises nouvelles, qui étaient de fausses nouvelles, se répandaient en Europe, la mission, ignorante des drames auxquels on la mêlait, a poursuivi imperturbablement l'exécution de son programme. On a annoncé son arrivée à Zinder en décembre dernier. On la croit aujourd'hui sur la rive française du Tchad.

Quel que soit le rôle réservé à la mission Foureau-Lamy dans la région du lac Tchad, quelles que soient les péripéties de son retour par le Baghirmi et le Congo ou par le Niger, on peut dire dès à présent qu'elle a obtenu dans le Sahara le résultat cherché. Elle s'est imposée au respect des tribus Touareg. Elle a prouvé aux sédentaires des oasis, mis au courant de sa marche, que les nomades pillards et rançonneurs avaient trouvé leurs maîtres. Elle nous a ouvert directement les portes d'Agadès et indirectement celles de Ksar el Kebir. Elle a rendu possible l'exécution du Transsaharien. L'absence de nouvelles précises où nous sommes prouve qu'il y a encore un désert. Mais la conquête de ce désert est plus qu'à moitié faite, puisqu'il n'a plus rien de mystérieux.

Maurice Normand.



Le lunch des chefs de la mission dans le désert, à l'ombre d'une touffe de Retem.

L'ACADÉMIE DE FRANCE A ROME

(Suite. — Voir notre précédent numéro.)

La plus belle salle du palais est la Bibliothèque où, selon la tradition, fut jugé Galilée; elle contient un assez grand nombre d'ouvrages choisis, où les élèves, en plus de lectures récréatives, trouvent des matériaux, des indications pouvant les diriger dans leurs compositions. Les murs sont tapissés de Gobelins. La salle est aussi ornée de la statue en pied de Louis XIV, le fondateur, avec les attributs royaux; en face se dresse l'effigie de Louis XVIII; d'abord la statue représentait les traits césariens de Napoléon Ier; à la chute de l'Empire on changea la tête et, de napoléonienne, la statue devint bourbonienne. Politique à part, Napoléon Ier ayant été le restaurateur de l'Académie de Rome, il serait juste de lui rendre l'honneur qui lui revient.





La bibliothèque.

A côté des travaux sérieux, les pensionnaires de la Villa Médicis, ont leurs heures de délassements, leurs jours de divertissements où l'esprit de camaraderie ne cesse de présider. Attenant à la salle à manger se trouve un petit salon orné de fresques et d'arabesques dues au pinceau de ces jeunes artistes. Il en est de Joseph Blanc qui ont une fierté de ligne michélangélesque. Là se trouve un album de caricatures bien curieux à feuilleter et que peu d'étrangers à l'Académie ont eu l'heur de voir. Ces passe-temps d'artistes en verve seraient intéressants à reproduire. Je me rappelle d'une ayant pour titre l'*Arène Olympique*; c'est un réveillon et dans leurs travestissements les artistes figurent les personnages d'une baraque foraine, qui fournit aux pensionnaires le sujet d'une grande fresque.

Il y a quelque vingt ans, les élèves organisaient une fois par mois une agape champêtre surnommée l'*hippopotame*. Le festin avait lieu dans quelque restaurant romain hors les portes; le plus souvent à celui de *Papa Giulio* sur la via Flaminia, cité jadis par les guides et qui n'existe plus aujourd'hui. Encore un souvenir de la Rome pontificale, cher aux artistes, disparu avec tant d'autres.

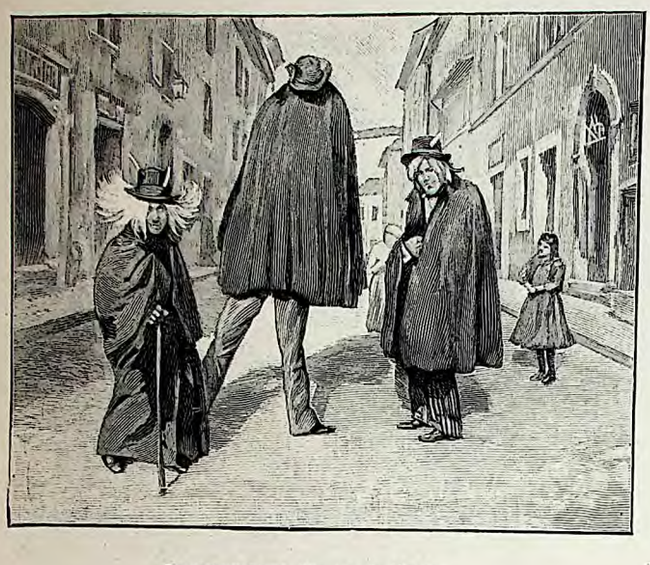
A leur hippopotame, les académiciens invitaient les artistes compatriotes de passage ou résidant à Rome, auxquels il ne déplaisait point de se dérider en gaie compagnie. Aucun mets fin ni recherché; ce que du reste il est inutile de demander à une *antica osteria romana;* mais le tout était assaisonné d'un appétit de vingt ans, de beaucoup de bonne humeur et d'autant de vin blanc non à dédaigner. Inutile de dire que le macaroni formait le plat de résistance; une fois le premier coup de fourchette donné et après quelques rasades, les saillies, telles qu'un feu d'artifice, roulaient d'un bout à l'autre de la table, puis au dessert commençaient les mimiques, les bouffonneries. C'était à se tordre. Un des boute-en-train et le plus espiègle en son temps de pensionnaire, fut Luc Olivier Merson. Qu'il me pardonne cette indiscrétion et honny soit qui mal y pense. Très sérieux au travail, d'autant plus que ses envois furent principalement des tableaux religieux, Merson, aux heures de gaieté, était inénarrable. L'Académie avait en lui un mime de première force.

Depuis 1876, comme d'autres genres de divertissement encore en honneur à cette époque, l'hippopotame est mort ou plutôt il s'est transporté à Paris, où les pensionnaires de ce temps l'ont fait revivre.

Un autre divertissement traditionnel auquel autrefois prenaient part les artistes de la Villa Médicis, est aussi tombé en désuétude. Italiens, Allemands, Français, Espagnols, Belges, tous faisaient partie de la mascarade de Cervara, localité à quelques milles de Rome. Là un pique-nique monstre avait lieu sur l'herbe et, la tête un peu lourde, le retour à Rome s'effectuait en une cavalcade funambulesque. C'était un spectacle des plus drôles que Romains et étrangers allaient voir en foule du côté de la porte Maggiore par où rentraient ces chevaliers montés : qui sur des ânes, qui sur des mules, et humoristiquement affublés.



Devanture d'une baraque foraine, peinture d'un élève.



En route pour un déjeuner sur l'herbe.



Déjeuner dans la campagne romaine.

L'Académie eut aussi ses fastes dans les carnavals de Rome. Les élèves organisaient des chars, des mascarades dont quelques-unes ont fait époque et sont encore citées aujourd'hui. Les carnavals ont, eux aussi, le destin commun à toutes les choses de ce monde; celui de Rome, célèbre par ses courses de *barberi*, n'est plus qu'un souvenir. Le dernier char des « Médiciens » qui parut au Corso fut unanimement admiré. De style Henri II, peint en blanc, ce char était d'une riche élégance; non moins élégants les *mignons* qui le montaient. Ce fut le dernier éclat précédant le déclin; depuis, le carnaval diminua de splendeur et d'intérêt d'année en année.

Nous avons dit dans la première partie de cette étude que la salle à manger est illustrée de portraits d'artistes, anciens pensionnaires de Rome, tous de grandeur uniforme. Ceux que nous reproduisons ci-contre montrent les traits juvéniles de quelques maîtres bien connus de l'art français; je n'ai pas à dire que ces jeunes gens ont fait leur chemin; les noms parlent.

(*A suivre.*)

Paul Ziégler.

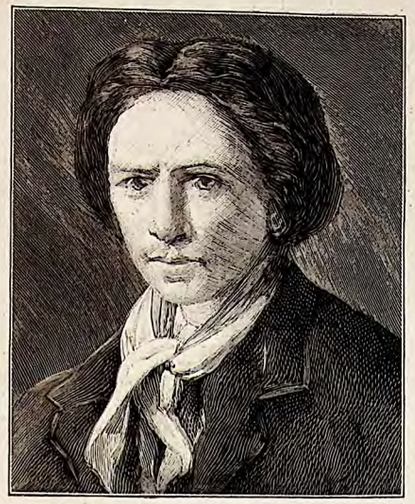


Le réfectoire : discours du massier à un dîner d'adieu.

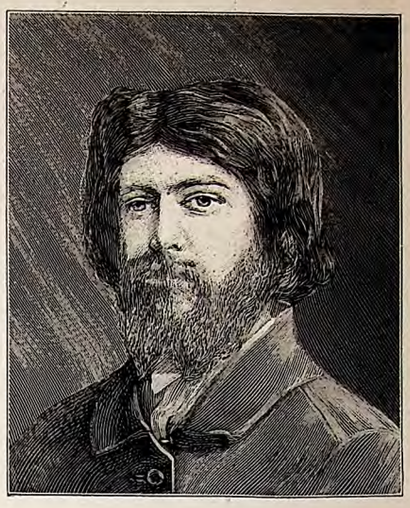
PORTRAITS D'ARTISTES CONTEMPORAINS A L'ACADÉMIE DE FRANCE, A ROME



HENNER



MASSENET



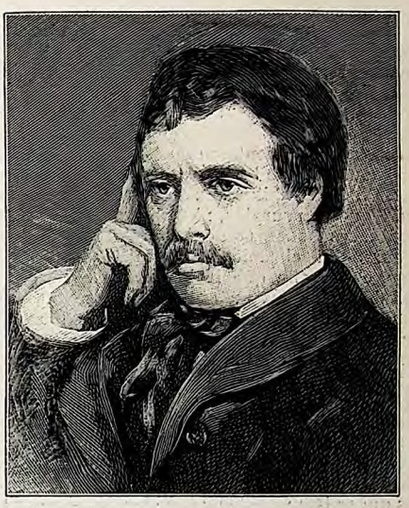
HÉBERT



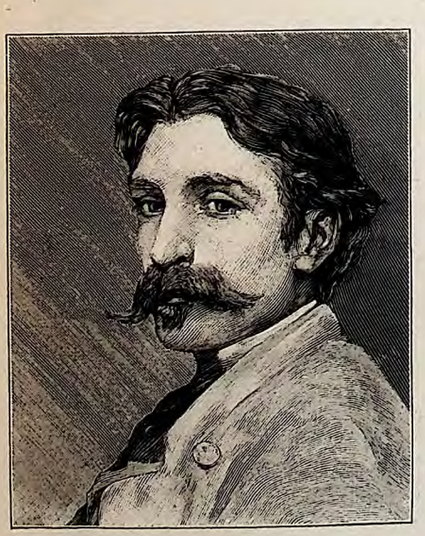
E. GUILLAUME



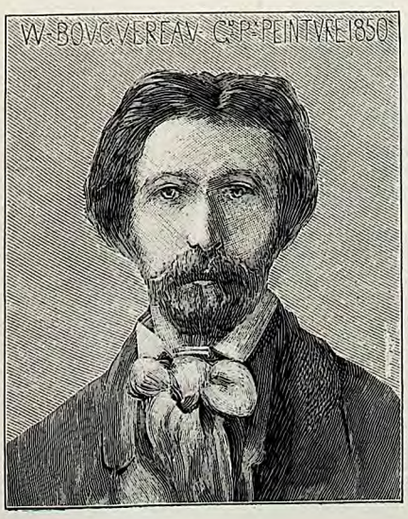
BARRIAS



FALGUIÈRE



ANTONIN MERCIÉ



BOUGUEREAU



J.-L. PASCAL

LE DERNIER DES BOURBEROUGE-PIPRIAC

M. le marquis Théodat de la Bourberouge-Pipriac passait, à bon droit, pour un homme hautain, hargneux et injuste, tout marri que le sort ne l'eût point mis sur terre au bon temps où l'on fouaillait la canaille ! Volontiers, il y aurait dépensé l'entrain nécessaire, car une rudesse incomparable s'alliait à sa méchante humeur : Double héritage, qui lui venait de ses ancêtres, officiers de vaisseau sous l'ancien régime, autoritaires jusqu'au despotisme et, par surcroît, terriblement muselés. C'était, d'ailleurs, tout ce qu'ils lui avaient légué, avec quinze cents livres de rente et un pavillon de l'antique hôtel familial sur le quai de Loch' Efflam, en Bretagne. La Révolution les avait dépouillés et le reste du logis, déformé par des réparations successives, lézardé, vermoulu servait de magasin, en l'année 1830, à un marchand de goudrons. Quand, de sa fenêtre encore surmontée d'un blason, le marquis apercevait ce goujat, une envie le harcelait de lui casser quelque vaisselle sur la tête.

Il vivait là, petitement, usant les beaux habits, naguère endossés par les siens, et qu'il conservait, parfumés de lavande, dans de vastes malles de cuir, à clous de cuivre ou des coffrets de bois peint, ornés de tulipes et de roses. En sorte qu'on le pouvait rencontrer, le soir, sur le môle, magnifiquement vêtu de velours pourpre, ourlé d'or par le couchant, et, qu'à l'aube, il ouvrait sa croisée, en déshabillé de nuit où frisonnaient des dentelles! Après avoir consulté le ciel, il avait coutume de lancer d'une voix tonnante des phrases comme celles-ci :

« C'est par un temps pareil, le 3 septembre 1782, que le bailli de Suffren combattit seul avec son vaisseau *Le Héros* contre douze frégates anglaises et qu'il se couvrit de gloire. Honoré de la Bourberouge-Pipriac, mon grand-oncle, servait alors comme enseigne. Un biscaïen vint s'incruster sous sa paupière, à l'endroit même de la prunelle; il le conserva toute sa vie et fut célèbre dans les escadres sous le nom de Bourberouge Œil-de-Fer!

Ni ces accoutrements surannés, ni ces harangues avec moulinets de bras n'arrêtaient plus les passants. On était habitué aux extravagances du marquis, lequel, au surplus, n'eût point souffert qu'on courût à ses trousses ou qu'on prêtât l'oreille à ses discours. S'il clamait les exploits des Bourberouge, c'était afin que la brise marine ne cessât point de porter aux nuées cet illustre nom. S'il se promenait, dans le même appareil, aux lieux qui leur avaient été familiers, c'était pour que, sur l'horizon, se découpât encore leur haute et précieuse silhouette!

Il n'avait cure des êtres qui s'étaient transformés depuis l'époque de ses aïeux, mais il voulait qu'en présence des choses immuables il y eût encore, il y eût toujours un Bourberouge immuable, lui aussi! Il fallait voir de quelle sorte il toisait les gens qui se trouvaient sur son chemin, surtout les bourgeois du négoce, tout gonflés de leur prospérité. Dans ces moments-là, son œil ambré se pailletait d'étincelles sous les broussailles des sourcils, son nez, en bec de mouette, humait le vent, et rageusement, il faisait sonner ses bagues contre sa canne de bambou des Indes, une relique de Dupleix.

Jamais il ne s'adressait qu'à deux personnes au monde : sa servante Marie-Josèphe, une douce vieille qui endurait patiemment ses colères, par tradition, était sortie de modestes serviteurs depuis deux siècles attachés à la famille du marquis, et Boloré, un timide petit bonhomme, à cheveux blancs, qui menait son bateau — Le marquis de la Bourberouge-Pipriac possédait une pauvre bisquine de pêche et elle portait à l'arrière ce nom pompeusement évocateur : *Le Soleil Royal*.

Au marin et à la servante il donnait des ordres sur le mode solennel : Par exemple, à Boloré : vous vous tiendrez à la coupée, pour me recevoir, sur les deux heures de relevée... — et à Marie-Josèphe : vous m'accommoderez ce veau à l'italienne, ainsi que le préférait monseigneur le Régent.

Les bonnes heures de sa vie, il les passait sur l'eau avec ce Boloré. Le vieux marin, à l'avant, le dos rond, les mains jointes autour des genoux ramassés contre la poitrine, fumait une courte pipe dans la quiétude du quasi-néant. Au milieu de la mer infinie, sur ces planches fragiles, il n'avait guère plus la notion de soi-même qu'un léger bruit de goémon ballotté par l'onde. Dans son chétif entendement, combien il devait s'estimer peu en face de M. le marquis de la Bourberouge, assis au gouvernail, le buste droit, sur un coussin de damas brodé par quelque douairière, coussin damas brodé par quelque douairière, coussin fané, décoloré, mais ayant pour un simple le prestige des choses inusitées et superflues. Puis, toutes les pensées qui flottaient à cette minute au-dessus de la mer ne devaient-elles pas tendre irrésistiblement vers la cervelle exaltée du gentilhomme, comme les hannetons à la chandelle!

Ah! c'est alors qu'il était hanté d'abordages et que des canonnades lui résonnaient dans l'imagination. Il se voyait, le sabre aux dents, les pistolets à la ceinture, s'agrippant à des bastingages, puis escaladant des sabords et se ruant dans la tuerie! Flamme et carnage! Immobile quand même, il se bourrait le nez de tabac pour dégager son front et rêver plus clair! Mais les pupilles de ses yeux s'amincissaient en têtes d'épingle, points aigus dans l'iris trouble, et les orbites se creusaient, et le regard chevauchait, galopait de droite à gauche, effroyable et désordonné! Dans son âme qui débordait de lui-même pour se confondre avec la mer, des vaisseaux se heurtaient, brûlaient, sautaient, sombraient, et tous les Bourberouge, officiers de la marine royale, revenaient à la fois, palpiter et tressaillir sous la chair du dernier marquis!

Le petit bonhomme Boloré se ratatinait davantage en face de ces yeux tourmentés et il pensait bonassement : M. le marquis souffre d'un mal caché qui le mord dans le ventre! Puis entre le ciel si haut et la mer si profonde, son infime personnalité se diluait de nouveau, s'endormait au gré du roulis, et le petit bonhomme Boloré, regardant sans voir et n'essayant plus de penser, se rattachait seulement au monde par la fumée grêle de sa pipe.

Ainsi, des jours entiers, des jours gris, des jours noirs, des jours bleus, ils naviguaient de compagnie, le long des côtes, quelquefois tirant des bordées sans but, pour la joie du saut dans l'écume, d'autres fois, traînant des lignes. M. le marquis ne dédaignait point la pêche, estimant que, pareillement à la chasse, un homme bien né peut s'y adonner sans déchoir. Son atavique besoin d'opprimer y trouvait son compte quand il empoignait brutalement quelque raie ou quelque grondin se débattant à l'hameçon. Le hasard le favorisait-il d'un gros congre, il le signalait à Boloré : voilà un vieux routier des flots qui, sans doute, naguère, entendit parler des Bourberouge. S'il s'est trouvé dans les eaux où ils livraient bataille, il a dû manger de l'Anglais! Je le garde pour ma table, il aura bon goût! — Il se réservait les pièces de choix, abandonnant le reste au marin, en paiement.

Parfois, aux époques où l'on signalait des passages de maquereaux ou de surmulets, Boloré emmenait sa fille pour donner un coup de main.

Sans beauté, elle était agréable par sa fraîcheur et sa robustesse et il y avait un charme certain dans la franchise de son visage et la candeur de ses façons. Point de grands yeux, point de longs cheveux ni fins et blonds, ni bruns et ondulés, mais une toison rousse et drue, des regards en joie et un sourire tout fleuri de carmin sur des dents blanches comme l'envers des coquilles. Lorsqu'elle était près de lui, penchée sur le bord du bateau en une pose nonchalante, qui féminisait, sans qu'elle y prît garde, ses hanches et son buste, M. le marquis de la Bourberouge s'oubliait à considérer cette fille de manant. Sous ses tempes, il y avait trêve et peu à peu s'apaisait le tintamarre des branle-bas. D'autres agitations l'occupaient.

Depuis cinquante ans qu'il vivait, aucune femme n'avait traversé son existence; sa fierté se fût mal arrangée de banales tendresses, et puisqu'il s'estimait trop gueux pour fréquenter chez les duchesses et qu'il n'eût point toléré d'accoupler sa misère à celle d'une demoiselle de bonne maison, nul amour n'avait franchi la porte de son cœur, nul amour n'y avait même frappé. Les belles dames poudrées, en robes à paniers, avec des mouches au coin des fossettes, les Lise et les Manon qu'il eût si galamment courtisées, étaient depuis longtemps défuntes. Si d'aventure de jolis songes s'étaient un instant posés dans un coin de son crâne, le tumulte guerrier qui sans cesse y grondait les avait tôt effarouchés et, bien vite, ils s'en étaient envolés! Chaque fois que, le long des quais, au jour tombant, il apercevait des couples enlacés, une exclamation d'ironie lui échappait : Par la mort Dieu, qu'ils sont lourdauds! Comment voulez-vous que je trouve en ce pays une créature d'élite à qui m'appareiller, avec laquelle je donnerais à ces faquins des leçons de bel air!

Si la présence de Fanchette l'arrachait aux obsessions belliqueuses, ce n'était pas qu'il l'aimait. Fi donc! Mais à certains symptômes, malaises, vertiges et sournoises attaques de sciatique, il comprenait qu'il descendait maintenant l'autre versant de l'étape. Alors une crainte insupportable l'accaparait; s'en irait-il de ce bas monde sans laisser un fils à son image et faudrait-il donc qu'il n'y ait plus en face des flots un Bourberouge! Mais où prendre femme? Les hobereaux de la contrée ne l'atteignaient pas aux chevilles, et quant à troquer ses titres contre la fille d'un parvenu renté, il eût plutôt subi toutes les tortures de la Chine. C'est pourquoi il en vint peu à peu au projet d'épouser cette Fanchette et de nombreuses raisons l'y déterminèrent! D'abord l'allégresse qu'il éprouverait de tous les dépits des jaloux; puis elle paraissait solide et lui donnerait un rejeton sain qui sucerait avec son lait l'ivresse des flots. Pour le reste, orgueil, mépris et bravoure, ne serait-il pas son fils? En outre, comme il se fut amoindri dans sa propre admiration en ne donnant pas suite aux projets qui avaient eu l'honneur de lui traverser l'esprit, il persista dans son dessein et résolut d'épouser Fanchette.

Un jour de grand'largue que Fanchette était restée à terre et qu'ils couraient sous le vent à quelques milles des côtes, le marquis dit à brûle pourpoint au petit bonhomme Boloré : « Vieux, j'ai décidé que tu me donnerais ta fille en mariage! »

L'autre qui somnolait, réveillé en sursaut, tira rudement sur sa pipe et comme engourdi, à demi-sourd, à demi aveugle, au milieu des volutes de fumée qui s'effilaient autour de lui, il ne comprit pas et ne répondit rien.

Le marquis s'impatienta : « Je veux ta fille en mariage, répéta-t-il brusquement... »

Cette fois, Boloré comprit. D'abord de très humbles paroles de remerciement lui affluèrent à la bouche. Mais il ne put les articuler. Un immense effroi remplissait son vieux cœur craintif et, tout à coup, voici qu'au dedans de lui, de conception si lente, des visions hâtives se pressèrent, des supplications gémirent. Il vit, il entendit sa fille, sa bonne grande fille tant aimée, et Zozon, son promis, un fier gars! En même temps, il fixait le marquis, si arrogant, si dur qui s'était approché, déjà furieux des hésitations du bonhomme! Alors il lui sembla qu'un autre plus hardi s'installait dans son corps chétif et que cet autre répondait avec sa propre voix : « Vous êtes fou, Monsieur le marquis, ma fille a peur de vous, je ne veux pas! »

Le timide petit bonhomme Boloré refusait sa fille au marquis de la Bourberouge-Pipriac! Maintenant il avait conscience de son audace. Une impulsion toute machinale l'avait transformé et il devenait brave. Il se leva, criant encore :

« Je ne veux pas... je ne veux pas!... »

Sous l'injure, tous les caprices, tous les préjugés, toutes les violences de race emportèrent le gentilhomme : Comment! il offrait son nom à une fille de rien et on l'évinçait! A un maître de son envergure on refusait cette basse esclave! Oh! Oh! malédiction des malédictions!

Il se rua sur Boloré et s'empara de ses poignets dont les os craquèrent. Celui-ci, aiguillonné par la douleur, cracha sa pipe à la face de Bourberouge, et les cendres ardentes le flagellèrent aux joues de vingt brûlures!

— Mécréant stupide! hurlait-il cramoisi de rage, je la veux, ta fille!!!

— Je ne veux pas... Je ne veux pas!

— Ah! tu ne veux pas!

Ses mains lâchèrent les poignets et montèrent au cou du vieux qui râla, cravaté de fer :

— Bonne Vierge!... Ma Fanchette!...

— Je veux ta fille, brigand!

Mais cette fois Boloré ne riposta plus. Il pendait inerte, au bout des mains du marquis, qui le souleva comme une loque et l'ayant balancé avec un ricanement sauvage, le jeta par dessus bord.

Le soleil déclinait, ensanglantant l'immensité du ciel. Du phosphore roulait à la crête des lames et tout au loin dans la fournaise de l'horizon, on eût dit que de hauts navires en feu vomissaient des flammes et se criblaient d'éclairs!

Le marquis Théodat de la Bourberouge-Pipriac, en plein délire, auréolé de rouge et les yeux pareils à des triones, braillait, tourné vers le large où le vent poussait sa barque :

— Arrière valetaille! Mort aux croquants! mort à l'Anglais! Canonniers à vos pièces, pointez, feu de partout!!! Oh! hisse! Toutes voiles dehors! Hissez tous les focs, tous les huniers et tous les cacatois!... Mort!... Mort!... Mort!... Vive le Roy!!

On ne le revit jamais!

Eugène le Mouel.

LA FRANCE EN CHINE

Le 9 avril 1898, le président et les membres du Tsong-ly-Yamen signaient la convention suivante :

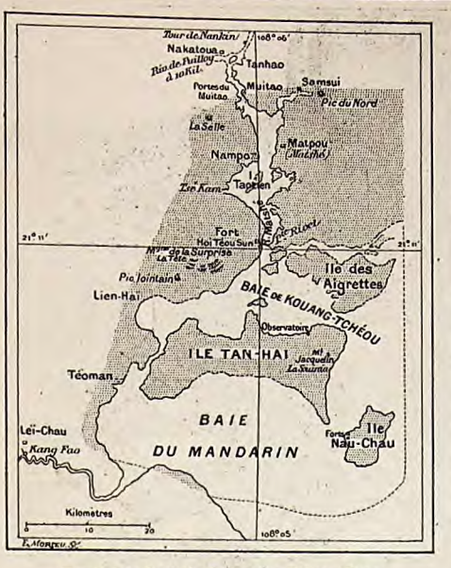
« 1° Le Gouvernement chinois accorde au Gouvernement français ou à la Compagnie française que celui-ci désignera, le droit de construire un chemin de fer allant de la frontière du Tonkin à Yun-nan-fou, le Gouvernement chinois n'ayant d'autre charge que de fournir le terrain pour la voie et ses dépendances...

« 2° Le Gouvernement chinois, en raison de son amitié pour la France, donne à bail, pour quatre-vingt-dix-neuf ans, la baie de Kouang-tchéou-Ouan au Gouvernement français, qui pourra y établir une station navale avec dépôt de charbon... »

En vertu de quoi, le 22 avril suivant, le contre-amiral Gigault de la Bédollière arborait le pavillon français sur un fort abandonné situé dans la presqu'île de Lei-Chau, au sud de la baie de Kouang-Tcheou ; la cérémonie était célébrée en présence des compagnies de débarquement en armes. Le *Pascal*, la *Surprise*, le *Lion*, mouillés sur une ligne à 600 mètres du fort, saluaient par vingt et un coups de canon, et la population des villages voisins était ou paraissait sympathique. Enfin, le 8 juin, sur la demande expresse du Gouvernement chinois, pressé de conclure, le commandant en chef de notre escadre d'Extrême-Orient, l'amiral de Beaumont, remplacé depuis par l'amiral Courrejolles, était accrédité pour signer au nom de la France.

Il faut croire que l'amitié du Tsong-ly-Yamen et la sympathie des populations n'étaient pas d'une solidité à toute épreuve, car c'est le 14 novembre 1899 seulement que le traité de délimitation a été signé, non sans qu'il ait fallu faire parler la poudre et répandre le sang.

Jusqu'au printemps dernier, les négociations avaient marché sans trop d'encombre ; les territoires à nous cédés à l'embouchure de la rivière Matshé, qui s'ouvre dans la baie (*ouan*) de Kouang-Tcheou, n'avaient pas encore été délimités d'une façon précise, mais il avait été convenu entre le maréchal Sou et l'amiral Courrejolles, qu'ils comprendraient les îles et les îlots qui ferment la baie. Or il suffit de jeter les yeux sur la carte ci-contre pour voir que l'île des Aigrettes, l'île de Tan-Haï et celle de Nau-Chau commandent l'entrée de la baie et ne peuvent point ne pas faire partie de notre nouvelle possession. Le vice-roi de Canton, de qui dépend la région de Kouang-Tcheou, cédant à des pressions qui ne venaient pas toutes du Tsong-ly-Yamen, se mit néanmoins en travers des opérations du maréchal Sou, obtint son rappel à Pékin, l'y fit ouvertement blâmer et, pour nous amener à accepter une délimitation réduite à la seule île de Tan-Haï, entreprit de soulever sourdement, contre l'influence française, la population de la presqu'île.



Territoires français de Kouang-Tcheou-Ouan.

La tâche, d'ailleurs, était aisée. Les indigènes de la région de Kouang-Tcheou sont constitués à peu près exclusivement en peuplades semi-indépendantes, appartenant à la vieille race autochtone des Mia-Tsoé, refoulée depuis des siècles par les Chinois sur le littoral et dans les îles, où elles vivent dans un perpétuel état de révolte et d'insoumission. L'amiral Courrejolles et M. Doumer, gouverneur général de l'Indo-Chine, durent bientôt se préoccuper d'une situation devenue inquiétante. Pour augmenter les effectifs dispersés dans les petits forts échelonnés le long de la rivière Matshé, une milice spéciale fut créée. Notre gravure en donne une idée très exacte. Les indigènes qui la composent sont tous de race chinoise ; ils ont été recrutés non dans les environs de Kouang-Tcheou-Ouan, où ils n'auraient pu nous inspirer qu'une confiance très limitée, mais dans notre province tonkinoise de Monkaï, et, encadrés par des sous-officiers d'infanterie de marine, ils ont bientôt constitué un corps supplémentaire aussi bien organisé que celui des tirailleurs annamites. Echelonnés, avec l'infanterie de marine, dans différents postes entre le fort Bayard, à Hoï-teou-Sun, et le fort de Muitao, où ont péri les enseignes Gourlaouen et Koun, ils n'ont pas tardé à aller au feu.

La résistance à l'occupation française avait en effet pris naissance entre ces deux points, dans les régions de Nampo et de la Selle, sur la rive droite de la rivière, et lorsque, du 3 au 5 novembre, des troupes furent envoyées à l'embouchure de l'aroyo de Tsé Kam pour renforcer le petit poste de Pé-Sé, situé au confluent de l'aroyo et de la rivière, elles eurent un engagement des plus sérieux avec les Chinois qui deux fois repoussés et deux fois revenus à la charge, finirent par prendre la fuite, non sans nous avoir tué un adjudant et un homme et blessé un sergent et trois soldats. La leçon semblait suffisante et l'amiral Courrejolles avait pu signer, le 14, avec le maréchal Sou, revenu enfin de Pékin avec des instructions plus conciliantes, la délimitation définitive ; mais la résistance n'était pas vaincue. Après l'assassinat des deux enseignes (1), nos troupes, sous la conduite du lieutenant-colonel Marot, eurent avec les Chinois, du 16 au 22, plusieurs engagements dans lesquels ceux-ci laissèrent plus de mille morts et de nombreux blessés.

Cette fois, c'était bien la fin ; on a pu dès lors procéder au bornage de la frontière figurée sur notre carte où les territoires cédés à la France sont pointillés en grisaille. Tout ce que nous demandions, sauf Mui-Tao, nous a été accordé, ainsi que les îlots qui pourront se trouver à l'ouest de la ligne idéale indiquée sur notre dessin.

Les opérations de délimitation définitivement approuvées à Pékin, le vice-roi de Canton disgracié et remplacé par Li-Hung-Chang, une indemnité de 200.000 fr. promise aux familles des deux victimes de Mui-Tao ; cette somme versée le 14 janvier à Paris entre les mains de M. Delcassé, enfin la remise, entre les mains de M. Doumer, le 15, de l'administration du territoire de Kouang-Tchéou, qui fera désormais partie intégrante de notre colonie indo-chinoise, telle est l'heureuse et rapide conclusion d'une échauffourée qui, un moment, aurait pu prendre des proportions inquiétantes.

Reste à savoir ce que nous allons faire à Kouang-Tcheou-Ouan et pourquoi nous avons été choisir, entre toutes, une baie encombrée d'îles et d'îlots, qui n'est praticable que par un étroit chenal et qui ne donne accès que dans un pays dont les habitants nourrissent à l'égard des « diables étrangers » des sentiments plutôt peu sympathiques. Une seule explication s'impose ; c'est qu'il ne s'agissait pas pour la France d'acquérir un nouveau point de colonisation ou d'expansion commerciale, mais d'asseoir définitivement son influence sur les régions qui bornent au Nord ses possessions tonkinoises et d'arrêter, une fois pour toutes, l'infiltration de l'influence anglaise dans la Chine méridionale, au sud et à l'ouest de Canton.

G. d'H.

(1) Voir l'*Illustration* du 2 décembre 1899, N° 2962.



Milice chinoise, avec cadres d'infanterie de marine, à Kouang-Tcheou.



GUERRE DU TRANSVAAL. — Débarquement d'un train boer. — (Voir l'article, page 64.)



Tombe du général Wauchope sur le champ de bataille



Prisonniers boers pendant la bataille de Magersfontein.



Le général Methuen à Magersfontein.



Le ravitaillement des Boers.

LA GUERRE DU TRANSVAAL. — (Voir l'article, page 64.)

LIVRES NOUVEAUX

Pédagogie. — Droit. — Histoire.

La Réforme de l'Enseignement secondaire, par Alexandre Ribot. 1 vol. in-18, Colin, 3 fr. 50.

Il y a deux choses distinctes dans ce très intéressant rapport de M. Ribot, président de la commission de l'enseignement à la Chambre des Députés. Il y a, d'une part, les opinions générales énoncées par M. Ribot, en son propre nom et au nom de la majorité de la commission; et il y a, d'autre part, l'exposé de toute une série de réformes particulières que cette commission se propose d'introduire dans notre enseignement secondaire. Les opinions générales sont, pour la plupart, judicieuses et sages; elles sont toutes élevées, généreuses, imprégnées d'un admirable esprit de libéralisme: et on éprouve un véritable plaisir à les entendre exprimer avec tant d'éloquence et d'autorité, à un moment où souffle, de toutes parts, un vent d'intolérance stupide et barbare. Mais nous craignons, hélas! que le programme de réformes voté par la commission que préside M. Ribot ne parvienne guère à obtenir les beaux effets qu'on attend de lui. Ce n'est pas en modifiant l'organisation administrative des lycées et collèges, ce n'est pas en substituant au baccalauréat un examen qui aura les mêmes inconvénients et sans doute maints autres encore, ce n'est pas surtout en réduisant, une fois de plus, la part des *humanités* dans l'enseignement classique qu'on arrivera à relever le niveau intellectuel et moral des jeunes générations. « Que Messieurs les assassins commencent! » s'écriait Alphonse Karr, quand on réclamait devant lui la suppression de la peine de mort : et de même, quand nous entendons réclamer des réformes dans l'éducation des enfants, nous sommes tentés de nous écrier : « Que Messieurs les parents commencent! » Que les hommes introduisent dans leur vie plus d'idéal et moins d'égoïsme, qu'ils s'intéressent davantage aux choses élevées et qu'ils s'inquiètent moins de leurs intérêts matériels : qu'ils deviennent, en un mot, plus intelligents et meilleurs; et leurs enfants le deviendront aussi, sans qu'on ait besoin pour cela d'augmenter les prérogatives de leurs proviseurs, ni de les condamner eux-mêmes à la privation des précieuses vertus de l'esprit que seul peut donner une pratique assidue des *humanités!*

Droit politique contemporain, par le vicomte Combes de Lestrade. 1 vol. gr. in-8°, Guillaumin, 12 fr.

L'ouvrage que vient de publier M. Combes de Lestrade est bien gros, pour ne pas dire énorme. Mais le fait est qu'il contient un exposé complet de la politique toute entière, depuis les principes les plus abstraits jusqu'aux détails pratiques les plus précis et les plus actuels. Conceptions diverses de l'Etat, constitutions et gouvernements, pouvoir exécutif, pouvoir législatif, modes de suffrage, garanties constitutionnelles : sur tout cela, l'auteur nous renseigne avec un mélange de vues personnelles et de documents positifs qui fait de son livre un véritable manuel aussi intéressant à lire que précieux à consulter. Nous y avons trouvé, en particulier, une comparaison des formes diverses du pouvoir législatif dans les divers pays d'Europe, qui nous a paru plus instructive, en quelques pages, que bien des ouvrages spéciaux traitant de ce sujet. Et nous ne saurions trop louer M. Combes de Lestrade du soin avec lequel il s'est efforcé d'écrire en bon français, élégant et varié, ce manuel de droit politique, au lieu de se borner à le rédiger dans le style professionnel des économistes et des sociologues. Sa pensée, telle qu'il l'exprime, se laisse tout de suite comprendre sans le moindre effort; ses chiffres ne s'étalent pas à toutes les pages du texte; et l'on est tout étonné d'avoir pu lire, par exemple, un long chapitre sur la *Composition sociale*, sans s'être une seule fois surpris à sommeiller.

La Mère du duc d'Enghein (1750-1822), par le comte Ducos. 1 vol. in-8°, accompagné d'un portrait et d'un autographe, Plon, 7 fr. 50.

« Sa tête petite et fine, ses traits réguliers et purs, rappelaient les déesses de Phidias; sa chevelure, aux torsades opulentes et d'un blond doré, s'enroulait autour de son front, ainsi qu'une touffe d'épis; ses yeux bleus montraient des profondeurs de sources, emplis de plus de mystère par l'ombre des cils soyeux; sa bouche était pareille à la chair empourprée d'une cerise qu'un bec gourmand d'oiseau aurait entr'ouverte, à l'aube, dans la rosée; son col avait la souplesse d'une tige de lin, la blancheur d'un duvet de cygne ». C'est en ces termes que le comte Ducos nous décrit la duchesse d'Orléans, mère de la mère du duc d'Enghein; et tout son livre est malheureusement écrit dans ce style, qui ne laisse pas d'en rendre la lecture souvent fatigante. Mais, au style près, c'est certainement un des ouvrages historiques les plus intéressants qu'on nous ait offerts depuis longtemps. Et son intérêt ne tient pas seulement au sujet, malgré l'étonnante et amusante excentricité de cette figure de la duchesse de Bourbon, mystique et frivole, s'attendrissant sur les indispositions de ses familiers, et écrivant d'humbles compliments à Napoléon, l'assassin de son fils : l'intérêt du livre de M. Ducos tient aussi à tout ce que l'auteur y a mis de science, de conscience, et d'intelligence, utilisant au profit de son récit une foule de documents contrôlés avec soin, et tirant de ces documents une véritable biographie, complète et vivante, et divertissante à lire comme un roman d'aventures.

Littérature. — Romans.

Le Roman contemporain à l'étranger, par Téodor de Wyzewa. 1 vol. in-18, Perrin, 3 fr. 50.

Dans une intéressante préface, qui n'est point la partie la moins piquante de son livre, le charmant auteur de cette nouvelle série d'études sur les *Ecrivains étrangers* nous met d'abord en garde contre cette plaie du « cosmopolitisme», qui consiste à imaginer que rien ne saurait être plus utile au rajeunissement de notre littérature que de nous pénétrer des qualités inhérentes aux œuvres les plus opposées à nos habitudes d'esprit et à notre caractère : « car, dit-il fort bien, les vertus que les romanciers français sont en train de perdre, le sens de l'ordre et de la mesure, la discrétion, la simplicité, ce sont des choses que les meilleurs des romanciers étrangers n'ont jamais connues. » Et il souhaite que nos écrivains reviennent enfin à ces traditions littéraires, dont quelques rares « conteurs » sont seuls, aujourd'hui, à leur donner l'exemple. Mais d'autant moins ces sages conseils risquent d'être entendus que M. de Wyzewa, précisément, apporte une rare intelligence à mettre en relief les qualités propres à chacun des romanciers étrangers dont il s'occupe dans ce livre, les Théodore Fontane, les William Morris, les Rudyard Kipling, et autres écrivains italiens, russes ou scandinaves : de telle sorte que peu s'en faut que, à lire les agréables et ingénieuses analyses qu'il nous y donne de leurs œuvres, nous ne nous imaginions les comprendre à l'égal de nos romanciers nationaux. Mais si aiguë, d'autre part, et si pénétrante est sa critique que nous ne tardons pas, sous le charme de ses analyses, à sentir ce pour quoi des romans comme le *Flot qui passe* ou *Der Stechlin* nous échappent presque absolument. Et ainsi, l'auteur de ces remarquables études nous aura rendu l'inestimable service de nous faire comprendre des œuvres que, sans lui, nous aurions ignorées, tout en nous empêchant de les aimer jusqu'à perdre, à leur contact, ce qui fait le meilleur de notre originalité intellectuelle.

Politiques et Moralistes du dix-neuvième siècle, par Emile Faguet; *troisième série*. 1 vol. in-18, Lecène et Oudin, 3 fr. 50.

Il y a dans le nouveau volume de M. Faguet deux choses, une étude sur Proudhon et une longue préface, qui suffiraient à elles seules pour valoir à ce volume notre plus vive estime. L'étude sur Proudhon est un exposé admirable, — admirablement clair, simple et complet, — de l'œuvre et des idées d'un homme qui a exercé sur son temps une influence énorme, sans que personne ait pris soin de résumer expressément à notre usage le fonds solide et durable de sa philosophie. Et quant à la préface, mise par M. Faguet en tête de son livre, ce n'est pas assez de dire qu'elle est toute pleine d'idées ingénieuses : elle constitue, en vérité, une profession de foi politique et morale, et cette profession de foi est en même temps un programme, une éloquente indication des causes du mal dont souffre la société moderne et des moyens possibles d'y porte remède. Avouerons-nous, après cela, que les autres études du recueil ne nous ont point fait le même plaisir, bien que l'étude sur Taine, par exemple, contienne plus d'une observation délicate et nouvelle, et que son analyse de l'œuvre, jadis fameuse, de Tocqueville ait de quoi nous instruire en plus d'une façon?

La Passion de Maître François Villon, par Pierre d'Alheim. 1 vol. in-18, Ollendorff, 3 fr. 50.

Abondance de biens, dit-on, ne nuit jamais. Mais c'est, alors, que l'érudition, l'imagination pittoresque, et la richesse verbale ne sont pas de vrais biens : car leur abondance excessive risque de nuire un peu à ce roman de M. d'Alheim, qui n'en reste pas moins, d'ailleurs, une tentative littéraire des plus intéressantes. M. d'Alheim a entrepris de reconstituer, en s'aidant à la fois de tous les documents authentiques et de sa fantaisie, l'attrayante figure du poète Villon; et quelques-uns des chapitres de sa biographie romancesque présentent, à un degré tout à fait remarquable, le mélange d'une science très sûre avec une verve poétique très franche et très vive. Mais l'auteur, malheureusement, a recueilli trop de petits faits dont il n'a pu, ensuite, se résigner à ne point tirer parti; et surtout il a eu à sa disposition trop d'images, trop de mots, entre lesquels il n'a pu se résigner à faire un choix : de telle sorte que son livre fait l'impression d'un meuble trop plein, où l'on découvre bien à chaque instant une foule de choses curieuses et belles, mais dispersées, mal entourées, à demi perdues. Rien n'est plus fatigant que ce papillotement infini d'épithètes et d'interjections dont la plupart, avec cela, prises à part, sont d'une couleur et d'une vérité parfaites. Et si M. d'Alheim voulait un jour prendre la peine de restreindre l'excessive abondance de ses qualités, il rendrait grand service à ses lecteurs, comme aussi à lui-même.

Qui perd gagne, par Alfred Capus. 1 vol. in-18 illustré, Ollendorff, 3 fr. 50.

Qui perd gagne n'est pas une œuvre nouvelle : mais en un temps où les œuvres nouvelles sont rares, et ne comptent guère, une réédition mérite d'être signalée. Car d'abord ce roman est, sans contredit, le meilleur que nous ait encore donné M. Capus; et c'est en outre, d'une façon générale, un bon roman, ou du moins très curieux, un de ceux qui portent le plus nettement l'empreinte de leur temps. *Qui perd gagne* est, en somme, un *Bel-Ami* réduit aux proportions moyennes de la réalité, dépouillé du grandissement typique que prêtait à toutes ses figures le génie de Maupassant, et ainsi moins beau, mais plus simple et plus vrai. Les deux personnages principaux, le courtier d'annonces Fayolle et sa femme, étalent devant nous leur naïve dépravation avec un naturel et une inconscience qui nous empêchent d'éprouver à leur contact les forts sentiments que nous inspirent, par exemple, les coquins de Balzac ou de Maupassant; mais notre indulgence pour les deux héros de M. Capus vient aussi de ce que nous les connaissons, pour les avoir rencontrés vingt fois sur ce pavé de Paris dont ils nous apparaissent, en quelque sorte, comme le produit immédiat et inévitable. Considéré à ce point de vue, *Qui perd gagne* aura un jour toute la valeur d'un document historique; et M. Capus en a fait, par surcroît, un récit souvent fort amusant, malgré un certain manque de variété dans les procédés d'ironie qui cause, çà et là, un peu de fatigue. Ajoutons que la nouvelle édition est très soigneusement imprimée, et ornée d'agréables dessins de M. Lelong.

Divers.

A quoi tient l'infériorité du Commerce français? — Comment y remédier? par Georges Aubert. 1 vol. in-18, Flammarion, 3 fr. 50.

Nous avons rendu hommage déjà, il y a un ou deux ans, au remarquable bon sens de M. Georges Aubert, qui s'intitule modestement (ou plutôt fièrement) « négociant-commissionnaire », et qui, sans aucune prétention au style ni aux idées générales, trouve moyen d'exprimer en fort bon style une foule d'idées ingénieuses et sages. Après nous avoir autrefois donné une des rares études intéressantes que nous ayons lues sur l'Afrique du Sud, il a entrepris maintenant de nous expliquer en quoi consiste la différence des progrès de notre commerce et de ceux du commerce des autres nations. Sans abuser des chiffres, il nous prouve, par quelques tableaux statistiques élémentaires, l'état d'infériorité commerciale où nous nous trouvons; mais en ayant soin d'ajouter que cet état d'infériorité ne tient pas à une inaptitude foncière, mais simplement à l'absence, chez nous, de certaines traditions et de certaines pratiques que nous pouvons acquérir quand nous le voudrons. Et tout cela est plein de bon sens, depuis les prémisses ethnographiques jusqu'aux menus conseils qui terminent le volume.

Pages choisies des savants modernes, par A. Rebière. 1 vol. in-8°, orné de portraits, Nony, 5 fr.

La mode est aux *Pages choisies* des écrivains, des poètes, des historiens et des philosophes; et M. Rebière, qui s'en étonne, n'en a pas moins pensé que le moment était pour lui venu de nous offrir quelques « extraits » des principaux ouvrages de nos savants ou, pour mieux dire, de nos hommes de science. C'est au reste une entreprise dont, pour notre part, nous eussions été tout prêt à le féliciter, si seulement il s'était mis un peu plus en peine d'en mener à bien la réalisation. Car si, dans une certaine mesure, nous pouvons tirer un certain profit, ou tout au moins quelque agrément, d'un choix de courtes « pages » puisées çà et là dans l'œuvre d'un poète ou d'un orateur, le cas est tout autre lorsqu'il s'agit d'œuvres philosophiques ou scientifiques qui, elles, ne se prêtent guère à être ainsi morcelées, à moins qu'on ne parvienne à nous faire voir toujours le système total dont elles sont des fragments. Et c'est malheureusement ce que n'a pas assez fait M. Rebière dans ce livre, où il nous offre, bout à bout, et sans la moindre explication préliminaire, deux pages, par exemple, de Laplace, sur le « mouvement diurne », une page de Descartes sur la « classification des courbes », et une autre de François Arago sur les « interférences ».

Ont paru :

Divers. — *Histoire d'un visionnaire au XVIII^e^ siècle : Swedenborg*, par le docteur Gilbert Ballet. 1 vol. in-16, avec portrait, Masson, 2 fr. 50. — *Essai historique et critique sur la sociologie chez Auguste Comte*, par Franck Alengry. 1 vol. in-8°, Alcan, 10 fr.; — *Les Etudes dans la démocratie*, par Alexis Bertrand. 1 vol. in-8°, *id.*, 5 fr. — *La Faculté de médecine de Paris de 1794 à 1900*, par A. Prévost. 1 vol. in-8°, Maloine, 10 fr. — *L'Imprimerie et la Librairie à Paris de 1789 à 1813*, documents recueillis par Paul Delalain. 1 vol. in-8°, avec 3 planches, Delalain, 20 fr. — *L'Organisation de la charité privée en France*, par Léon Lefébure. 1 vol. in-8°, Firmin-Didot, 5 fr. — *Ce que j'ai vu*, par le général Castex. 2 vol. in-8°, Capiomont, 15 fr. — *Les Finances de la Ville de Paris de 1798 à 1900*, par Gaston Cadoux. 1 vol. in-8°, Berger-Levrault, 15 fr. — *Histoire des mathématiques*, par Jacques Boyer. 1 vol. in-8°, avec 19 portraits et 15 fig., Carré et Naud, 5 fr.

Voyages. — *Impressions d'Espagne*, par Maria Star. 1 vol. in-8°, illustré de photographies prises par l'auteur, Ollendorff, 3 fr. — *Les sept Plaies et les sept Beautés de l'Italie contemporaine*, par Ernest Tissot. 1 vol. in-18, Perrin, 3 fr. 50. — *Vingt mille lieues à travers le monde*, par Philippe Deschamps. 1 vol. in-4°, illustré de 180 photogravures. E. Leroux, 15 fr. — *Images de France*, par Emile Hinzelin. 1 vol. in-12, Berger-Levrault, 3 fr. 50.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

Les fluctuations de la population du globe. — Des observations, faites depuis longtemps dans les hôpitaux et les maternités avaient établi ce fait, que les décès prédominent dans les heures qui suivent le milieu de la journée, et qu'au contraire les naissances sont surtout nombreuses dans les premières heures du matin.

On pouvait donc déjà conclure, de ces constatations, que tous les jours et dans tous les pays, il y a un certain temps pendant lequel les naissances ne compensent pas les décès, et qu'ainsi la population du globe présente une sorte de pulsations quotidiennes.

Les observations faites en Italie par M. Maini (à Crémone) et par M. Raseri (à Rome), sur la population non hospitalisée, confirment celles qui ont été faites chez nous dans les hôpitaux. C'est ainsi que, d'après les recherches de ces statisticiens, on peut établir que, sur 1.000 naissances, on en relève :

51	à la	1re	heure de la journée.
52	—	2e	—
54	—	3e	—
55	—	4e	—
54	—	5e	—
49	—	6e	—
30	—	12e	—
36	—	13e	—
31	—	14e	—
35	—	15e	—
35	—	16e	—
34	—	17e	—

tandis que, sur 1.000 décès, on en enregistre :

42	à la	1re	heure de la journée.
33	—	2e	—
45	—	3e	—
41	—	4e	—
43	—	5e	—
43	—	6e	—
42	—	12e	—
42	—	13e	—
49	—	14e	—
54	—	15e	—
51	—	16e	—
50	—	17e	—

Les chiffres que nous avons omis étant sensiblement égaux, on voit que, de minuit à 6 heures du matin, la population augmente, puis reste stationnaire de 6 heures du matin à midi; pour diminuer de midi à 6 heures du soir, et rester à son taux le plus bas jusque vers minuit.

Toutefois, comme, en raison de leur situation géographique, les divers pays ne subissent pas ces pulsations au même moment, si les terres étaient également distribuées sur le globe, et également habitées, les heures matinales étant, aux antipodes, les heures vespérales, on pourrait, au contraire, conclure qu'en tout temps, sur l'ensemble du globe, les maximums de naissances correspondent aux maximums de décès.

Le coût de la guerre sino-japonaise. — Le ministre des finances du Japon vient de publier les comptes définitifs de la guerre soutenue contre la Chine.

Ces comptes se rapportent à une période de 22 mois, du 1er juin 1894 au 31 mars 1896, bien que les opérations n'aient, en réalité, duré que jusqu'à la fin d'avril 1895.

Le total des dépenses, pour les opérations militaires, s'élève à 378.800.927 francs, et les frais pour la marine n'atteignent que le chiffre de 90 millions : soit une dépense totale de 469 millions de francs en chiffres ronds.

Les troupes japonaises de terre et de mer n'ont dépensé que 52 millions de munitions, c'est-à-dire une somme représentant à peine le dixième des dépenses totales.

Par le traité de Simonosaki, le Céleste-Empire s'étant engagé à céder Formose et à payer une somme de 750 millions de francs au Japon, celui-ci se trouve avoir encore gagné 280 millions à cette affaire.

Un monument à Jean Laborde. — Les Français de Madagascar voudraient élever un monument à l'homme qui a le plus contribué à développer l'influence française dans l'île, et à préparer ainsi son annexion à la France. Simple ouvrier forgeron, originaire d'Auch, Jean Laborde s'expatria en 1830 pour aller chercher fortune aux Indes. Jeté par la tempête sur la côte est de Madagascar, il réussit par son ingéniosité dans l'art de confectionner des outils de toute nature à intéresser la reine Ranavalo Ire. Encouragé par elle, il créa de toutes pièces les industries multiples et les cultures agricoles que nous avons été fort étonnés de rencontrer dans l'île au moment de l'occupation. Educateur du prince héritier, devenu roi sous le nom de Radama, consul de France, Jean Laborde avait porté à son apogée l'influence française, mais il ne put lutter contre l'opposition des méthodistes anglais, qui prirent définitivement le dessus, après nos revers de 1870. Abreuvé d'humiliations, déçu dans ses patriotiques espérances, Jean Laborde mourut de chagrin en 1878.

Le général Gallieni a voulu tirer de l'oubli notre vaillant compatriote, en donnant son nom à un square de Tananarive. C'est là qu'on projette de lui élever un monument. Un comité s'est formé dans ce but, sous la présidence de M. Lavoipière à l'Ecole normale de Tananarive : on nous prie d'annoncer qu'une souscription est ouverte, à l'Ecole, et de faire appel à la générosité du public; nous le faisons en volontiers.

La destruction des rats à bord des navires. — Le rôle des rats dans la propagation de la peste met à l'ordre du jour la recherche des divers moyens de détruire ces animaux, toujours gênants, mais particulièrement dangereux en ce moment, surtout à bord des navires.

Nous devons donc signaler le procédé que propose un médecin de Constantinople, M. Apéry, procédé consistant dans l'emploi très simple du gaz acide carbonique.

M. Apéry conseille de placer dans la cale des navires un appareil producteur d'acide carbonique, composé très simplement d'un vase contenant un carbonate quelconque additionné d'acide sulfurique, ou mieux encore, si l'on peut se le procurer, un réservoir d'acide carbonique sans pression. L'appareil étant mis en marche, on place auprès de lui quelque appât, sous la forme d'un appétissant fromage, ou d'une succulente boule de suif, pour y attirer tous les dangereux rongeurs qui pourraient rôder dans les diverses parties du bâtiment.

Ceux-ci ne tardent pas à se réunir autour de l'odorant appât, et à en entamer le siège. Cependant l'acide carbonique continue à se dégager, et comme sa densité en assure la stagnation dans les parties inférieures du local, son effet ne tarde pas à se faire sentir sur les hôtes, qui bientôt tombent victimes de leur gourmandise... et de cette asphyxie méthodique.

Il faut savoir que les rats, ainsi asphyxiés, meurent sur place, et qu'il n'y a pas à craindre que les mourants se dispersent dans les autres parties du navire et les infectent de leurs cadavres.

Ce procédé, très simple et très efficace, pourrait d'ailleurs être employé dans les caves des maisons et des boutiques.

C'est une observation toute accidentelle qui en a suggéré l'idée à M. Apéry. Au commencement de novembre dernier se déclarait à Trieste, à bord du *Polis Mytilini*, un cas de peste mortel. Aussitôt les mesures hygiéniques les plus rigoureuses furent prises. Lorsqu'on voulut procéder à la désinfection de la cale du dit bateau, on ne trouva pas de rats morts ; mais dès qu'on eut enlevé quelques fûts de mélasse en pleine fermentation, qui s'y trouvaient, on découvrit quantité de rats morts, qui sans doute avaient été tués par le gaz acide carbonique qui s'échappait des fûts.

L'air liquide en chirurgie. — Une nouvelle application de l'air liquide vient d'être faite par M. Campbell White. Les expériences de ce physicien ont établi que l'air liquide pouvait être utilisé comme anesthésique local, en remplacement de l'éther, dont le maniement, à cause de son inflammabilité, ne va pas sans quelques dangers.

Considérant la grande différence de température entre l'air liquide et le corps humain, M. Campbell White y voit le moyen de produire une sorte de choc brusque et violent sur une partie localisée, sans causer la destruction des tissus, et sans que le système nerveux général soit affecté.

Or ce choc pourrait trouver des indications dans nombre d'affections médicales et chirurgicales, et il y a peut-être dans son emploi toute une méthode de thérapeutique nouvelle qu'il convient de mettre à l'essai.

Les effets des tremblements de terre. — En vue de se rendre compte des déplacements verticaux ou horizontaux produits par les tremblements de terre de juin 1897, aux Indes, on a procédé à la revision des triangulations principales de la région où se produisirent les secousses.

Les opérations ont été étendues à une superficie de près de 3.000 kilomètres carrés, et ont conduit à constater que toute cette vaste étendue avait été plus ou moins affectée, de sorte qu'il n'y existait plus de point de repère absolument sûr.

Le déplacement horizontal moyen paraît toutefois avoir été de 2m,10, tandis que les variations de hauteur sont comprises entre 1m,30 d'affaissement et 7m,30 de relèvement.

L'effet général apparent serait donc un relèvement et un épanouissement de toute la région.

La production de la houille dans le monde entier, durant l'année dernière, a été de 662 millions de tonnes se répartissant ainsi :

	Millions de tonnes.
Grande-Bretagne	202
Etats-Unis	196
Allemagne	131
France	32
Belgique	22
Autriche-Hongrie	35
Russie	13
Autres pays	31
	662

Statistique des syndicats professionnels. — Au 1er janvier 1899, le nombre total des syndicats légalement constitués était de 6.326, présentant une augmentation de 425 unités sur l'année précédente.

A cette époque, ces syndicats comprenaient 1.097.313 membres, soit 3.352 de moins qu'au 1er janvier 1898. La diminution portait surtout sur les membres des syndicats ouvriers, passés de 437.793 à 419.761 ; par contre, le nombre des membres des syndicats agricoles avait monté de 448.395 à 491.692.

Actuellement, les syndicats sont ainsi composés :

1.965 syndicats patronaux avec 151.624 membres.
2.361 syndicats ouvriers avec 419.761 —
176 syndicats mixtes avec 34.236 —
1.824 syndicats agricoles avec 491.692 —

Les départements dans lesquels existent le plus grand nombre de syndicats patronaux d'industrie sont la Seine (449), les Bouches-du-Rhône (96), le Rhône (89) ; le Nord (85), la Gironde (84), la Seine-Inférieure (64), etc.

Pour les syndicats ouvriers d'industrie, ce sont les suivants : Seine (414), Rhône (138), Bouches-du-Rhône (118), Gironde (97), Nord (95), Loire-Inférieure (72), Loire (67), Maine-et-Loire (61), etc.

En 1884, on ne comptait que 20 unions de syndicats professionnels. Au 1er janvier 1899, on en comptait 170.

Enquête séricicole. — Les résultats de l'enquête séricicole faite annuellement par les soins du ministère de l'Agriculture donnent, pour 1899, le nombre de 128.114 sériciculteurs en France. Les années précédentes, les chiffres étaient les suivants :

123.288 en 1898
133.252 — 1897
145.310 — 1896
139.996 — 1895

La quantité de graines des diverses races mises en incubation, en onces de 25 grammes, a été de :

182.945 onces en 1899
181.980 — 1898
198.883 — 1897
221.743 — 1896
212.427 — 1895

La production totale en cocons frais obtenue de ces graines, a été de :

6.993.339 kilos en 1899
6.393.033 — 1898
7.760.132 — 1897
9.318.765 — 1896
9.300.727 — 1895

Le rendement moyen en cocons frais d'une once (de 25 grammes) de graines, a été, en kilos, de :

38.226 en 1899
37.263 — 1898
39.018 — 1897
42.025 — 1896
43.783 — 1895

La profondeur des mers. — Sir John Murray résume ainsi qu'il suit les résultats fournis par les derniers sondages exécutés en divers points de l'océan.

	Pour 100 de la surface totale.
Profondeurs jusqu'à 180 mètres	7
— de 180 à 1.800 mètres	10
— de 1.800 à 3.600 mètres	21
— de 3.600 à 5.400 mètres	55
— au-delà de 5.400 mètres	7

Ainsi plus de la moitié de la surface des mers aurait une profondeur supérieure à 3.600 mètres.

On connaît actuellement 43 dépressions supérieures à cette valeur, 24 dans l'océan Pacifique, 3 dans l'océan Indien, 15 dans l'océan Atlantique et 1 dans les mers antarctiques.

La superficie occupée par ces 43 fosses est évaluée à 7.152.000 milles géographiques carrés, soit environ 7 0/0 de la surface totale des eaux.

Sur les 250 sondages faits en ces points, 24 ont dépassé 7.200 mètres, y compris 5 sondages qui ont dépassé 9.000 mètres.

Les profondeurs de plus de 7.200 mètres ont été trouvées en 8 des fosses sus-indiquées. Les profondeurs de plus de 9.000 mètres n'ont été trouvées jusqu'ici que dans la fosse Aldrich (Pacifique méridional) à l'est des îles Kermadec et des îles des Amis, où la plus grande profondeur enregistrée a atteint 9.499 mètres.

Une nouvelle légumineuse. — Le *Bulletin du Musée national de Buenos-Ayres*, pour mai dernier, contient une intéressante notice de M. Teodoro Stuckert, sur une plante fort curieuse, non encore décrite.

C'est une légumineuse arborescente, haute de 1 à 5 mètres, vulgairement nommée Bar-de-Tigre, et qui se rencontre dans quelques régions des provinces de Cordoba, la Rioza et Santiago del Estero (République Argentine).

Cette plante se présente à première vue comme un amas d'épines longues et dures, dirigées dans tous les sens, et si serrées qu'il est impossible d'y faire pénétrer la main, et même difficile d'y porter la hache.

Ces épines, vers le printemps (d'octobre à décembre), portent des feuilles rudimentaires au nombre de deux et rarement trois groupes de deux, sessiles, à peine longues d'un centimètre, et des inflorescences également sessiles, composées de petites fleurs blanches, ou plutôt couleur chair, au nombre d'environ dix. Ces fleurs produisent des gousses dures, longues d'une vingtaine de centimètres, contenant des graines ovoïdes et lisses.

Les plantes auxquelles cette légumineuse ressemble le plus sont l'*Acacia crassiramea* Benth et la *Prosopis sericantha* Gill ; mais la *Prosopis-Barba-Tigridis* ne saurait être confondue avec elles.

Son bois, très dur, sert à la fabrication des poteaux et des treillages.

La grippe en Angleterre. — Plusieurs villes anglaises présentent, depuis le commencement de l'année, une mortalité fort élevée, attribuée à une épidémie de grippe. Parmi les villes les plus frappées, on trouve Londres, Brighton, Croydon, Liverpool, Norwich, Nottingham, Plymouth, Portsmouth et Preston, où la mortalité a sensiblement doublé depuis deux ou trois semaines.

La population de Londres, de 4.484.717 habitants, a fourni 3.266 décès pendant la première semaine de 1900, au lieu de la moyenne 2.157, nombre calculé pour les dix années précédentes.

Bien que la grippe ne soit accusée par les diagnostics que dans 316 cas, il n'est pas douteux que cet excès de 1.002 décès, qui est fait surtout de broncho-pneumonies, ne soit dû presque exclusivement à l'influenza.

Plusieurs villes, telles que Birkenhead, Bristol, Cardiff paraissent, jusqu'à présent, avoir complètement échappé au fléau.

AGENDA DE LA SEMAINE

Elections du 28 janvier. — Renouvellement du Sénat dans les départements formant la série sortante, depuis l'Orne jusqu'à l'Yonne ainsi qu'Oran. — En outre, sont convoqués pour remplacer leurs représentants décédés : Cantal, Hautes-Alpes, Ardennes, Finistère (2), Loire-Inférieure et Nièvre. — En tout 99 élections.

Elections départementales : deux élections de conseillers généraux dans les cantons d'Auterive (Haute-Garonne) et d'Evron (Mayenne). — Trois élections de conseillers d'arrondissement dans les cantons du Vigan et de Marguerittes (Gard) et dans celui de Baugy (Cher).

La classe de 1899. — Cette semaine, les opérations du tirage au sort auront lieu, le **27 janv.**, dans le VIe arrondissement de Paris ; le **29**, dans le VIIe ; le **30**, dans le VIIIe ; le **31**, dans le IXe ; le **1er fév.**, dans le Xe et le **2**, dans le XIe. — Banlieue de Paris : le **27 janv.**, à Noisy-le-Sec ; le **29**, à Pantin ; le **30**, à Neuilly ; le **31**, à Puteaux ; le **1er fév.**, à Clichy ; le **2**, à Saint-Ouen. — Dans les départements, les opérations du tirage au sort vont se poursuivre jusqu'au **16 fév.**

La pêche et la chasse. — **1er fév.**, ouverture de la pêche de la truite et de l'ombre chevalier, interdite depuis le **20 oct.** dernier. — **1er fév.**, en Angleterre, ouverture de la pêche à la ligne du saumon et clôture de la chasse du faisan et de la perdrix. — **4**, en France, clôture générale de la chasse.

Le mascaret. — Le première grande marée de l'année aura lieu le **1er fév.** — Voici les heures de l'arrivée du flot dans les trois localités de l'embouchure de la Seine où le phénomène du mascaret est le plus sensible : **1er**, matin, à 8 h. 47 à Quillebeuf ; à 9 h. 24 à Villequier ; à 9 h. 33 à Caudebec ; soir : 9 h. 8 à Quillebeuf ; 9 h. 45 à Villequier ; 9 h. 54 à Caudebec. — **2**, matin : 9 h. 30 à Quillebeuf ; 10 h. 7 à Villequier ; 10 h. 16 à Caudebec : soir : 9 h. 52 à Quillebeuf ; 10 h. 29 à Villequier ; 10 h. 38 à Caudebec.

Carnet du rentier. — **1er fév.**, tirage des obligations Chemins ottomans (un lot de 300.000 fr ; total des lots : 400.000 fr.).

La Saint-Charlemagne. — **28 fév.**, fête des lycées et des collèges, à l'occasion de l'anniversaire de la mort (28 janvier 814) de Charlemagne, patron de l'Université de Paris. — Congés de la Saint-Charlemagne : sortie des lycées et collèges le samedi **27 janv.**, à 8 h. du matin, et rentrée le dimanche soir **28 janv.**

A l'Institut. — **1er fév.**, à l'Académie française, réception de M. Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, élu à l'Académie en remplacement de M. Edouard Hervé ; c'est M. Sully-Prudhomme qui répondra à M. Deschanel.

Les conférences de la semaine. — *A Paris :* le **28 janv.** M. Deshayes, conférence gratuite sur « les Auteurs japonais, d'après les estampes du Musée Guimet » (2 h. 1/2, Musée Guimet.) — Le **29**, M. René Doumic : « l'Esprit de Secte » (8 h. 1/2 du soir, 8, rue d'Athènes). — Le **30**, M. H. de Bornier : « le Drame héroïque » (2 h. 1/2, 184, bd Saint-Germain). — Le **1er fév.** M. G. Larroumet : « l'Influence réciproque de la littérature et de l'art pendant le Romantisme » (9 h. soir, Sorbonne). — *Dans les départements :* le **28 janv.** à Lyon, sous les auspices de la Chambre de commerce et des Amis de l'Université, M. Maurice Loir : « l'Expansion maritime de la France ». — *A l'étranger :* le **27**, M. Ferdinand Brunetière : « Bossuet, la philosophie de la Providence et l'Union des Eglises » (à Rome, palais de la chancellerie.)

Expositions artistiques. — Jusqu'au **27 janv.**, illustrations des *Trophées* de J. M. de Heredia, par M. Ernest Millard (galerie des artistes modernes, 19, rue Caumartin). — **1er fév.**, inauguration de l'exposition annuelle de « Paris-Province » jusqu'au **15** (galerie G. Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi). — Du **1er** au **11**, travaux des lauréats des concours généraux de dessin de la Ville de Paris (salle Saint-Jean, Hôtel-de-Ville). — Expositions nouvellement ouvertes : dessins, esquisses et croquis de Puvis de Chavannes (au Musée du Luxembourg) ; œuvres de Renoir (chez Bernheim jeune, 8, rue Laffitte), œuvres de Mlle C.-H. Dufau (galerie Ollendorff, Chaussée-d'Antin.) — Le **30 janv.**, clôture de l'exposition C. Cernigliari-Melilli (5, rue du Colysée.) — L'exposition Alfred Stevens sera inaugurée le **3 fév.**, à l'Ecole des beaux-arts. *A l'étranger :* œuvres de Vélasquez et de Donatello (à Munich, société des « Sécessionnistes ».) — Jusqu'au **31 janv.**, à Christiania, tableaux de MM. Ch. Cottet, A. Danchez, R. Ménard et L. Simon. — A Londres : du **2** au **10 fév.**, aquarelles de MM. G.-H. Andrew et Birket Foster.

Ventes d'art. — *A Paris :* **29** et **30 janv.**, succession de la duchesse de M..., candélabres par Gouthière, lustres du Ier empire, anciennes porcelaines, portraits de femme par Nattier, etc. (Hôtel Drouot : exposition particulière **27**, publique **28**, de 1 h. 1/2 à 5 h. 1/2.) — Du **1er** au **10 fév.**, rue Caumartin, 19, galerie des artistes modernes : vente de l'atelier de Pierre Outin, peintures et dessins. — *En province :* **28**, bureau bois rose et cuivre ancien (Saintry-le-Joyeux, près Corbeil). — **29**, collection de Noury de Curzon, œuvres d'art et de curiosité, ferronnerie, etc. (à Orléans, cloître Saint-Pierre-Empont.) — *A l'étranger :* **30**, succession van Pallandt Steengracht, tableaux modernes, Corot, Decamps, Diaz, Troyon, Maris, etc. (à Amsterdam.)

Tribunaux de la semaine. — **27 janv.**, devant la 1re chambre de la Seine, M. Kistemaekers, auteur dramatique, contre Mme Sarah-Bernardt, pour refus de jouer *Martha*. — **2 fév.**, M. de Solanges, maréchal des logis du 31e régiment de dragons en garnison à Epernay, contre l'*Aurore*, pour diffamation à l'occasion de la mort du soldat Bernard (cour d'assises de la Seine). — Les **5** et **12 fév.**, sont inscrites au rôle de la Chambre des appels correctionnels toutes les affaires greffées sur l'affaire Dreyfus ; elles seront vraisemblablement ajournées.

La semaine religieuse. — **2 fév.**, Chandeleur (Purification de la Vierge d'après les catholiques, Présentation de Jésus au temple, d'après les protestants). — Dans toutes les églises, bénédiction des cierges et procession. — A Rome, dans la salle du Trône, le pape recevra, en grande solennité, l'offrande des cierges que lui font chaque année les églises, basiliques, chapelles, maisons généralices et communautés religieuses. — Les chanoines de Saint-Jean-de-Latran présenteront aujourd'hui à notre ambassadeur auprès du Vatican le grand cierge de la Chandeleur.

La semaine israélite. — **27 janv.**, prière pour Rosch Hodesch. — **29**, demi-jeûne. — **30**, premier jour de Rosch Hodesch et dernier jour du mois de Schebat. — **31**, deuxième jour de Rosch Hodesch et premier jour du mois d'Adar.

La semaine musulmane. — **29 janv.**, aujourd'hui, 27e jour de Ramazan anniversaire de la « venue » du Coran ou Kédir Guedjessi, qu'il ne faut pas confondre avec la « descente » du Coran, qui a lieu le 16 chaban ; ce sont deux dates importantes dans la religion de l'Islam. — **2 fév.**, Baïram, c'est l'Idul Fitr, premier du mois de chewal, par conséquent, fin du mois de Ramazan ; le jeûne rigoureux, observé depuis un mois, ne finira, cependant, que demain, **3 fév.**, 2e jour du mois de chewal, où des prières extraordinaires auront lieu dans les mosquées.

La semaine chinoise. — **31 janv.**, c'est aujourd'hui un grand jour en Chine : le nouvel an, c'est-à-dire l'année Kêng-Tsc, 37e du 76e cycle, qui commencera exactement au milieu de la première heure, soit entre 11 h. du soir et 1 h. du matin dans la nuit du 31 janv. au 1er fév. Les fêtes du nouvel an ont commencé le **25 janv.** par la Fête du Dieu de la cuisine et ont duré sept jours. — Dans quinze jours, célèbre fête des Lanternes.

Inscriptions. — **31 janv.**, dernier jour d'inscription pour pouvoir participer aux concours suivants : emplois supérieurs de la culture et de la comptabilité dans les manufactures de l'Etat (concours en **mars**), adjoint à l'inspection générale des finances (en **mars**), diplôme d'études supérieures d'histoire et de géographie à la Faculté des lettres de Paris (**15 juin**). — Pour le concours d'entrée à l'Ecole normale, s'inscrire à la Faculté des lettres le **29 janv.** ou le **8 fév.**

Exposition avicole. — Du **27** au **29 janv.**, coqs et poules Wyandottes, Campines, Combattants et Padoues, pigeons volants, culbutants, hirondelles, lapins russes et argentés, sous les auspices de la Société des aviculteurs français, 41, rue de Lille, Paris.

Mariages et fiançailles. — M. Edmond Desticker, fils du président à la cour de Douai, avec Mlle Le Guay, fille de l'ancien gouverneur du Crédit foncier ; M. Desforges, inspecteur des finances, avec Mlle Marie-Louise Devin, fille du bâtonnier des avocats ; M. de Brémond d'Ars, lieutenant de dragons à Melun, avec Mme Marcelle Dumesnil ; M. Jacques Renié, fils de l'artiste peintre, avec Mlle Justine-Jeanne Biver, fille du directeur des Glaceries de Saint-Gobain ; M. Pierre Chardenet, directeur du cabinet du préfet de police, avec Mlle Marie Plasson, belle-fille du docteur Jullien, chirurgien de Saint-Lazare ; l'entraîneur Roland Carter avec Mlle Count, fille de l'entraîneur de M. de Brémont ; M. Auguste Germain, l'écrivain, avec Mlle Amélie Jigué ; M. P. Ricour, fils du directeur de l'Ecole des Ponts et Chaussées, avec la fille du comte Dumas.

Divers. — **27 janv.**, élection du président de l'Association des artistes dramatiques, en remplacement de M. Bertrand. — **31**, première de *Louise*, de M. Charpentier, à l'Opéra-Comique ; nomination, par le conseil communal de Bruxelles, du nouveau directeur du théâtre de la Monnaie. — **30**, réouverture du Parlement anglais.

NOS GRAVURES

AU TRANSVAAL

La bataille de Magersfontein. — De toutes les défaites que les troupes anglaises ont subies depuis le début de la campagne du Transvaal, la plus pénible pour l'amour-propre britannique est celle de Magersfontein livrée par lord Methuen le 11 décembre entre la Modder et Kimberley. La célèbre brigade des highlanders y fut décimée; son chef, le général Wauchope, y fut tué; enfin le général lord Methuen y a laissé sa réputation.

Ce combat a eu deux phases très distinctes : la première où l'artillerie anglaise prépara la besogne par une canonnade de plus de six heures; la seconde dans laquelle les highlanders, après une longue et harassante marche de nuit, devaient surprendre les positions boers mais tombèrent eux-mêmes dans une terrible embuscade. Ces soldats d'élite, obéissant à des ordres incompréhensibles, s'avançaient en rangs serrés, en colonne par compagnie, formant un bloc compact et solide. Le jour allait poindre quand un premier coup de feu éclata sur leur flanc à 200 mètres. Une irrésistible fusillade suivit. Les Boers, ces tireurs de première force, ne pouvaient désirer une cible plus commode. Ce fut un épouvantable massacre. Les highlanders étaient littéralement fauchés.

Pour comble d'infortune, d'autres troupes anglaises qui se trouvaient en arrière, ouvrirent à leur tour le feu sans se rendre compte des positions des combattants. « Nous étions, a écrit un des officiers de la brigade, saupoudrés de projectiles par nos propres mitrailleuses. »

Le général de la division, lord Methuen, avait été blessé légèrement quinze jours auparavant à la bataille de la Modder. Il ne pouvait se tenir à cheval. Il s'était fait conduire sur une charrette au sommet d'un monticule d'où il dirigea les opérations, assis sur une sorte de plate-forme posée sur deux chevaux d'artillerie, comme le représente la photographie que nous reproduisons.

Les journaux anglais s'accordent à déclarer que lord Methuen a encouru à Magersfontein une terrible responsabilité. Il a perdu toute autorité sur ses troupes.

Le général Wauchope a été enseveli le soir même sur le champ de bataille, par les survivants de sa fidèle *blak watch*, qui ont décoré sa tombe avec une mosaïque, faite de pierres arrachées au sol.

Au camp Boer. — Après les nombreux détails que nous avons publiés dans nos précédents numéros sur l'organisation et la physionomie de l'armée des Boers du Transvaal et de l'Orange, nos deux autres gravures peuvent se passer de longues explications. La gravure de page fait assister au débarquement d'un commando boer près du théâtre des opérations; c'est encore un curieux aspect de cette armée de soldats paysans. L'autre donne une idée du service d'intendance des Boers; une voiture chargée d'antilopes égorgées est arrivée au camp; quelques hommes à cheval viennent chercher la ration de viande attribuée à chaque peloton.



Phot. Nadar.

Le comte BONI de CASTELLANE

Les incidents que l'on sait mettent de nouveau en vedette le nom du comte Boni de Castellane, dont la chronique s'est fréquemment occupée depuis son mariage, en 1895, avec miss Anna Gould, fille du fameux milliardaire américain, Jay Gould, qui partageait avec Cornélius Vanderbilt la « royauté » des chemins de fer.

Fils du marquis de Castellane, qui fut membre de l'Assemblée nationale, le comte, aujourd'hui dans sa trente-quatrième année, est entré lui-même au Parlement, aux élections législatives de 1898, comme député des Basses-Alpes : il siège à la Chambre parmi les républicains ralliés.

De son mariage sont nés deux garçons, âgés l'un de quatre ans, l'autre de trois ans; l'aîné, suivant une tradition de la famille, porte comme son père le prénom de Boni.

M. et Mme de Castellane ont quitté récemment Paris, leur résidence habituelle, pour se rendre à New-York où le paquebot la *Bretagne* les a débarqués le 22 janvier. Cette absence momentanée a été dans la presse l'objet de commentaires bientôt suivis d'un échange de câblogrammes présageant un procès retentissant, au retour des voyageurs. Nous n'avons point à apprécier ici les faits de la cause; bornons-nous à remarquer que, au nombre des privilèges assurés par la fortune à ses enfants gâtés, ne figure pas, tant s'en faut, la liberté d'aller et venir à leur guise, sans avoir à rendre compte au public des motifs de leurs déplacements.



Le monument d'Ambroise Thomas. — Phot. F. Perriot.

LE MONUMENT D'AMBROISE THOMAS

Le Parc Monceau, où déjà se détache si heureusement sur une verte pelouse le monument de Guy de Maupassant, va bientôt s'orner d'un autre marbre : le monument d'Ambroise Thomas par Falguière. Nous donnons ici une reproduction de cette œuvre nouvelle que le sculpteur vient d'achever. L'illustre compositeur est assis sur un rocher dans l'attitude de la méditation. Il tient à la main la plume qui traça les belles pages musicales de *Mignon* et d'*Hamlet*. Au bas du rocher, une de ses héroïnes, Ophélie, le regard égaré, laisse échapper de ses mains les fleurs qu'elle a cueillies. De dimensions restreintes, ce monument, taillé dans un bloc de marbre blanc d'une grande pureté, se dessine au bord d'un des ruisseaux qui arrosent le plus élégant des jardins de Paris. On ne pouvait choisir de meilleur emplacement.

Rappelons que c'est sur l'initiative de MM. Bertrand et Gaillard, directeurs de l'Académie de musique, que cet hommage va être rendu à Ambroise Thomas.



La comtesse de Castellane et ses enfants. — Phot. Otto.

LES THÉATRES

La vertu ne porte pas toujours sa récompense, au moins en ce qui concerne les théâtres. Voici l'Athénée, une des plus gracieuses salles et des mieux situées de Paris; pour conjurer le sort qui le poursuivait depuis sa naissance, la direction nouvelle avait imaginé de le vouer à une sorte de répertoire bleu, gai sans offenser la décence, tel, en un mot, que la mère pût y conduire sa fille. Il faut croire que l'essai n'a pas réussi puisque la même direction vient de se lancer à corps perdu dans la grivoiserie. Disons : la gravelure, car il est impossible de qualifier autrement le sujet et les développements de l'*Homme à l'oreille coupée*, aventure ou plutôt mésaventure de harem que le lecteur voudra bien deviner; il me faudrait parler latin pour la lui conter en détail. Un acte, c'eût été trop peut-être, pour un pareil sujet, M. Francis de Croisset en a écrit trois. Je doute que l'esprit répandu à foison dans sa pièce suffise à la rendre acceptable au public.

Par contre, un petit acte de M. André Picard, *Un homme délicat*, est curieusement observé, et l'exposition en est faite avec infiniment de bonne humeur. Il s'agit d'une belle petite dame qui se voit abandonnée d'un coup de ses deux cavaliers servants. C'est à qui de ces messieurs cèdera la place à l'autre; de guerre lasse, ils s'en vont bras dessus, bras dessous. Scène de haute galanterie, bien moderne et surtout « bien parisienne ».

A la Comédie-Française, un « amoureux » sur lequel on fonde de grandes espérances, vient de faire un excellent début dans *On ne badine pas avec l'amour*; M. Dessonnes dit à merveille, il a de la chaleur; l'expérience des planches lui viendra plus tard.

Au Théâtre-Antoine, malgré l'excellence de l'interprétation, la *Gitane*, de M. Jean Richepin, a médiocrement réussi. La prose n'est pas favorable au talent de l'auteur, un des plus remarquables poètes de notre temps. Il faut des vers, et des vers de M. Richepin, pour bien mettre en relief le pittoresque truculent des héros qu'il affectionne. Et puis sa Gitane est vraiment par trop macabre; elle n'a pas les côtés aimables du caractère de Carmen dont elle évoque la silhouette bien connue. Une impression d'art, très vive, se dégage du poème et aussi de la mise en scène, mais c'est tout.

A. DE L.

Imprimerie de l'Illustration, 13, rue St-Georges. — Paris.
L'Imprimeur-Gérant : Lucien MARC.

Ce numéro est accompagné d'un supplément musical.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes.

SAMEDI 3 FÉVRIER 1900

58e Année. — N° 2971



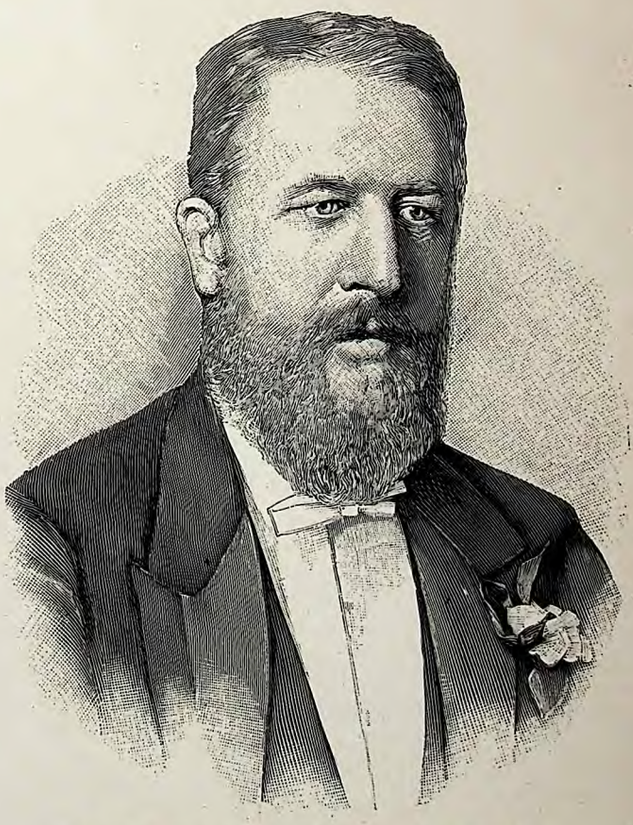
M. JOÉ CHAMBERLAIN. — Phot. Russell.



LORD SALISBURY. — Phot. Elliott et Fry.



LORD LANSDOWNE. — Phot. London Stereoscopic Coy.



LE DUC DE DEVONSHIRE. — Phot. London Stereoscopic Coy.

LA GUERRE DU TRANSVAAL. — Les ministres anglais responsables. — (Voir l'article, page 80.)

COURRIER DE PARIS

Tous les trois ans, selon les prescriptions constitutionnelles, des praticiens appartenant aux divers corps électifs se réunissent pour infuser au Sénat un tiers de sang nouveau. Il a été procédé dimanche à cette opération. Elle a fort bien réussi, et nul doute qu'elle ne donne à la respectable Assemblée l'illusion d'un rajeunissement. Je dis : l'illusion, car, en réalité, ce prétendu renouvellement ne modifie pas sensiblement, chez le sujet, la composition du fluide vital. Les éléments éliminés y rentrent en majeure partie, et le Sénat ne s'en porte pas plus mal. Il se glisse bien dans la place quelques microbes notoirement hostiles, qui s'y introduisent sous prétexte de la miner; mais, une fois installés, ils trouvent la maison si confortable qu'ils oublient leurs desseins subversifs.

M. Paul Deschanel, dont la réception solennelle à l'Académie fut un des événements de la semaine, est généralement considéré comme un des hommes les plus heureux du monde. Et cependant l'azur ensoleillé de son ciel s'obscurcit fréquemment de nuages, tant il est vrai qu'il n'y a pas sur terre de bonheur parfait. Ces nuages fâcheux (pardon pour ce chapelet de métaphores!) ce sont ceux que les orages parlementaires accumulent autour de l'Olympe présidentiel.

L'autre jour encore, le Palais-Bourbon retentissait de clameurs furieuses, provoquées par des paroles imprudentes prononcées dans une autre enceinte. A propos du procès des Assomptionnistes, M. le procureur de la République s'était aventuré, un peu témérairement, en plein terrain politique. Ce fut comme s'il avait marché sur des pois fulminants. Ah! le beau tapage! la terrible bordée d'injures! Le président de la Chambre dut brandir les foudres du règlement, y compris l'expulsion *manu militari*.

Or, pour un homme épris de correction, de politesse, d'élégance, s'imagine-t-on supplice plus cruel que l'obligation d'entendre continuellement des gros mots. Non, vous dis-je, tout n'est pas rose dans la vie de M. Deschanel.

Nous ne sommes pas des canaques ni des peaux rouges; il ne nous plaît pas de danser le pas du scalp sur la tombe des vaincus du Transvaal. Certes, dans beaucoup de circonstances qu'il est inutile de rappeler, nos voisins d'outre-manche manquèrent à notre égard de convenance et de générosité; ce n'est pas une raison pour les imiter. L'Anglais est un grand peuple : il a beaucoup fait pour la civilisation; s'il se montre avide, rapace à l'excès, c'est qu'il a les dents longues; au surplus fait-il des hommes libres des hommes qu'il conquiert. Nous ne devons pas oublier d'ailleurs, que ce sont nos premiers clients, au point de vue commercial. N'y eut-il que cette considération, une certaine circonspection s'impose.

A vrai dire, nous le sommes, circonspects. J'en veux pour preuve l'attitude si correcte de nos modistes. La tentation était grande cependant de lancer le chapeau boer! Voyez-vous nos minois parisiens souriant à l'ombre des grandes ailes éployées du martial couvre-chef ? C'eût été un charme. Et quelle belle occasion d'écouler le solde des « Rembrandt » restés pour compte ! Cependant nos modistes ont repoussé le chapeau boer, comme trop « tendancieux ». C'est bien, fort bien. Puisse leur exemple ne pas être donné en pure perte : peut-être le portons-nous avec trop d'ostentation, nous autres journalistes, le chapeau boer?

Elle ne fait guère parler d'elle, cette école de journalistes dont on avait annoncé la création avec un certain fracas; elle n'en poursuit pas moins, paraît-il, son œuvre jusqu'à présent crépusculaire. J'ai lu quelque part, en effet, qu'on devait y ouvrir, ces jours-ci, une nouvelle chaire, la chaire d' « actualité, de reportage et d'interview ».

Hé quoi! l'on n'y enseignait donc pas encore ces importantes matières qui constituent l'essence même du journalisme moderne! On négligeait le principal pour des connaissances accessoires, telles que l'histoire, la géographie, la syntaxe et l'orthographe! Mais alors, l'édifice péchait par la base! Il est à peine croyable qu'à l'origine les programmes de l'école aient offert une pareille lacune; il n'était que temps de la combler.

Cette lacune, il est vrai, n'existait peut-être pas sur le papier, et je me demande si le retard apporté à l'inauguration de la chaire fondamentale, instituée probablement en principe, ne serait pas venu de la difficulté qu'on éprouvait à trouver un titulaire capable de l'occuper avec compétence. Un cours de reportage ne saurait avoir un caractère purement théorique; pour le professer utilement, il faut être du métier: Certes, la presse française ne manque pas de reporters habiles; seulement, ceux-là sont sans doute peu disposés à échanger les avantages de leur activité souvent lucrative contre une place ingrate de pédagogue, et, même en admettant un cumul possible, ils se soucient médiocrement d'initier les jeunes disciples aux secrets d'une science acquise surtout par l'expérience personnelle.

Comme le prestidigitateur, le bon reporter garde volontiers pour lui ses procédés, ses trucs et ses tours de mains.

Il s'imprime en France, bon an mal an, dix ou quinze mille ouvrages, et la librairie allemande a, disent les statistiques, une production presque double de la nôtre. Aussi est-ce devenu un lieu commun de plaindre la postérité au sujet de l'embarras où elle sera de fixer ses préférences parmi tant d'œuvres, ou seulement d'avoir à conserver tant de papier!

Eh! bien, il paraît que cette question est dès à présent résolue, et que l'embarras de nos arrière-neveux sera moins grand que nous ne pensions : la nature a mis le remède à côté du mal, et nos livres n'encombreront point leurs bibliothèques, par la raison toute simple qu'ils se détruiront eux-mêmes.

« Dans cinquante ans nous annonce la *Revue Icono-bibliographique*, on ne trouvera plus que les vestiges des impressions faites de nos jours ».

Voilà qui est gai pour la jeune littérature!

La même revue précise en ces termes sa sinistre prédiction :

« Il est hors de doute, pour tous ceux qui touchent au livre, que les papiers employés par les éditeurs pour leurs tirages ordinaires, n'ont aucune force de résistance devant le temps et devant les actions chimiques et autres qui tendent à les désorganiser. L'intéressant est de savoir s'ils périront par liquéfaction, ou par pulvérisation. Quant à nous, nous opinerions pour les deux modes combinés ».

C'est charmant! Ainsi, voilà, de l'aveu même des hommes spéciaux, où nous ont conduits les merveilleux progrès de la chimie moderne! On s'est préoccupé d'améliorer les procédés et les méthodes qui permettaient de produire vite et à bon marché; on n'a oublié qu'une chose : de s'assurer si ces procédés et ces méthodes n'allaient pas compromettre la solidité et la durée du produit lui-même!

Notre confrère demande, pour remédier à ce péril, que les éditeurs n'emploient plus à l'avenir que des papiers *garantis*, c'est-à-dire analysés au point de vue chimique par des commissions compétentes. Mais qui nous dit que les éditeurs subiront cette contrainte? Il est doux à un poète de penser que les brochures où il publia ses premiers vers existeront encore dans cent ans; mais qu'est-ce que vous voulez que cela fasse au libraire?

Nous savions que Mme la princesse Mathilde était une femme d'un esprit infiniment distingué et chez qui les dons de l'intelligence se rehaussaient d'un élégant talent d'artiste. Mais nous ignorions qu'elle eût aussi un joli brin de plume à son pinceau...

Mme la princesse Mathilde, durant les loisirs que lui laissait l'aquarelle, a écrit de petits livres, tirés à un nombre très réduit d'exemplaires, et qui ne sont point dans le commerce. Ces opuscules n'étaient destinés par l'écrivain qu'à ses amis; et les titres mêmes n'en étaient point connus.

Une indiscrétion de bibliophile nous les fait cependant connaître aujourd'hui.

Ainsi l'*Histoire d'un chien* fut tirée à cinquante-trois exemplaires. Un de ces exemplaires tomba aux mains des collectionneurs lorsque fut vendue la bibliothèque des Goncourt, où il se trouvait.

La princesse Mathilde avait également rédigé et publié en 1877 la biographie d'une de ses anciennes lectrices, Mme Armande Dieude-Defly, avec une eau-forte de Flameng, d'après un portrait exécuté vingt ans auparavant par la princesse elle-même.

Enfin, en 1880, elle consacrait un troisième opuscule à la biographie d'un de ses fidèles amis, le peintre Eugène Giraud.

Ces deux plaquettes ont été récemment, comme l'*Histoire d'un chien*, trouvées dans une vente publique; et c'est à cette circonstance fortuite que les amateurs de livres rares ont dû d'apprendre qu'elles existaient!

Le conseil municipal de Paris a, on le sait, créé à l'Hôtel de Ville des cours d'enseignement supérieur populaire. Dans un article consacré ici même à cette institution, un de nos collaborateurs a eu l'occasion d'en expliquer l'inutilité et de dire comment des professeurs distingués dispensaient leur science en pure perte à un auditoire restreint, étrange, incapable de la digérer et d'en tirer le moindre profit.

Or, savez-vous à quoi songent nos édiles, comme disait M. Homais? Leur baliveau mal venu végétant péniblement, ils songent à en multiplier les branches, de façon à faire une concurrence complète à la Sorbonne! Ils ne peuvent ainsi que hâter sa mort, et cette expérience téméraire ne serait pas pour nous déplaire, si les contribuables ne devaient en payer les frais.

Le projet, actuellement à l'étude, est, m'assure-t-on, près d'aboutir. Attendons-nous donc à voir bientôt flamboyer sur la façade de l'Hôtel de Ville cette inscription en lettres d'or :

UNIVERSITÉ MUNICIPALE

au-dessous de laquelle la main irrévérencieuse de quelque gavroche charbonnera peut-être ces indications complémentaires à l'usage des intéressés :

Abri et chauffoir publics gratuits.

28 janvier : Saint-Charlemagne, patron des « potaches ».

C'est toujours avec un sourire ombré d'un peu de mélancolie que je vois revenir cette date qui éveille en moi les souvenirs lointains du lycée. De mon temps, au banquet traditionnel des bons élèves, le champagne anodin du dessert n'allait pas sans la lecture d'une pièce de vers de circonstance, composée par quelque rhétoricien émancipé. Et cette pièce de vers affectait le plus souvent le ton de la satire — à la manière classique de Boileau; on y frondait le « pouvoir », présent à ces saturnales universitaires, en la personne du proviseur, du censeur, de l'économe et de quelques pions chargés de maintenir la discipline. Une de ces satires est restée célèbre parmi les survivants de ma promotion. Elle était intitulée le *Haricot*. B..., son auteur, sous ce titre inoffensif en apparence, avait accumulé par voie d'allusion les hardiesses les plus séditieuses. Les camarades applaudirent frénétiquement, le « pouvoir » rit jaune, et quelque temps après, le proviseur, gardant rancune au coupable, annotait son bulletin trimestriel de cette observation : « Elève intelligent, mais mauvais esprit ».

Or, aujourd'hui, B... qu'on pouvait croire destiné à mourir dans la peau d'un insurgé, achève sa paisible carrière sur un rond-de-cuir administratif. Aux dîners de Labadens, lorsqu'on lui demande de dire le *Haricot*, il s'exécute sans entrain; il semble avoir honte du Juvénal, mort très jeune, qui était en lui.

La grande Allemagne n'a plus rien à nous envier; elle a élevé, beaucoup sur notre dos, un admirable édifice de gloire et de richesse, et cependant les enfants de ses écoles doivent se dire parfois qu'il serait bon de vivre en France. C'est un doux pays, quoi qu'en disent les caricaturistes. Si les bancs des écoles ne sont pas plus rembourrés qu'ailleurs, au moins n'y risque-t-on pas d'être trop rudement éprouvé dans ce que l'on a de plus « chair », — pour rappeler la légende de Gavarni. Là-bas, toute la question en litige est de savoir si la férule de bois est plus efficace que la lanière de cuir; gouvernants et pédagogues sont aujourd'hui d'accord pour considérer le châtiment corporel comme une nécessité de premier ordre, dans l'éducation nationale. Le Tribunal de Munich vient de sanctionner par un jugement la parfaite légitimité des corrections infligées aux élèves par les instituteurs et par les ecclésiastiques chargés de l'instruction religieuse. Fouaillez, calottez à votre aise, dit en substance cet arrêt étonnant, pourvu que vous ne mettiez pas « en danger la santé ou la vie de l'écolier. Les ecchymoses, les bleus, les zébrures ne sont pas des blessures; car toute correction sensible laisse de semblables traces. »

Les mères françaises ne veulent pas voir d'ecchymoses sur le dos de leurs petits : c'est une faiblesse, mais nous ne nous sentons pas le courage de les en blâmer.

ALFRED STEVENS

Alfred Stevens, dont les œuvres sont exposées en ce moment à l'Ecole des beaux-arts, est né à Bruxelles en 1828. Frère cadet de Joseph, peintre animalier réputé, il a, pour sa part, porté plus haut encore l'illustration du nom.

Il avait vingt ans à peine, quand, après quelques études préparatoires en Belgique, dans l'atelier de Navez, il vint à Paris travailler sous la direction de Camille Roqueplan. C'est là qu'il reçut vraiment l'initiation professionnelle nécessaire au développement de ses dons naturels, là qu'il devait conquérir, avec la maîtrise, la consécration de la renommée et accomplir la brillante carrière où il débutait il y a un demi-siècle. Si donc la Belgique, son pays d'origine, se flatte à juste titre de le compter au nombre de ses fils, la France, son pays d'adoption, a bien le droit de considérer comme sien l'artiste auquel l'unissent de longue date les liens les plus étroits, et dont un long séjour chez nous a fait, dans toute l'acception du terme, un « vieux Parisien ».

Le talent précoce et plein de promesses d'Alfred Stevens s'affirma dès ses premiers envois au Salon : en 1849, on remarquait *un Soldat malheureux* et *le Matin du Mercredi des Cendres;* en 1850, *Bourgeois et Manants trouvant à la pointe du jour le cadavre d'un seigneur;* en 1853, *le Découragement de l'Artiste, l'Assassinat* et *l'Amour de l'or.*

Il y a eu en art comme en littérature une école romantique : Stevens sembla d'abord procéder de celle-ci, à une époque où elle avait déjà fait son temps; ses sujets s'inspiraient d'un sentimentalisme mélodramatique, traduisaient volontiers en allégories faciles des lieux communs philosophiques. Il y apportait, il est vrai, d'incontestables qualités de composition, de dessin et de couleur; mais, tout en louant cette virtuosité, la critique regretta de la voir s'appliquer à la reproduction de formules surannées. La critique, qui prétend surtout à rendre des arrêts, rend aussi quelquefois des services. Peut-être ce reproche contribua-t-il à l'affranchissement de l'artiste et à son orientation vers sa voie définitive. Toujours est-il qu'il n'attendit pas la trentaine pour s'y engager résolument et y marquer par de rapides progrès son effort personnel.

S'adonnant à la peinture dite « de genre », définie d'ailleurs d'une façon si peu précise que son cadre élastique se prête à la plus grande diversité, il se fit l'observateur des mœurs modernes et de préférence des intimités féminines. Et, dans ce rôle, il ne se contenta pas de la justesse du coup d'œil et de l'exactitude du rendu, facultés importantes sans doute, mais qui, réduites à leurs uniques ressources, n'aboutissent qu'à la sécheresse et à la banalité.

Il voulut en outre traduire des sensations, des impressions, des sentiments, dégager de la physionomie, de l'attitude, du geste, du milieu même, l'indication du caractère de ses personnages et en même temps hausser ses sujets au-dessus du réalisme vulgaire en y mettant la note d'idéal poétique qu'ils comportaient.

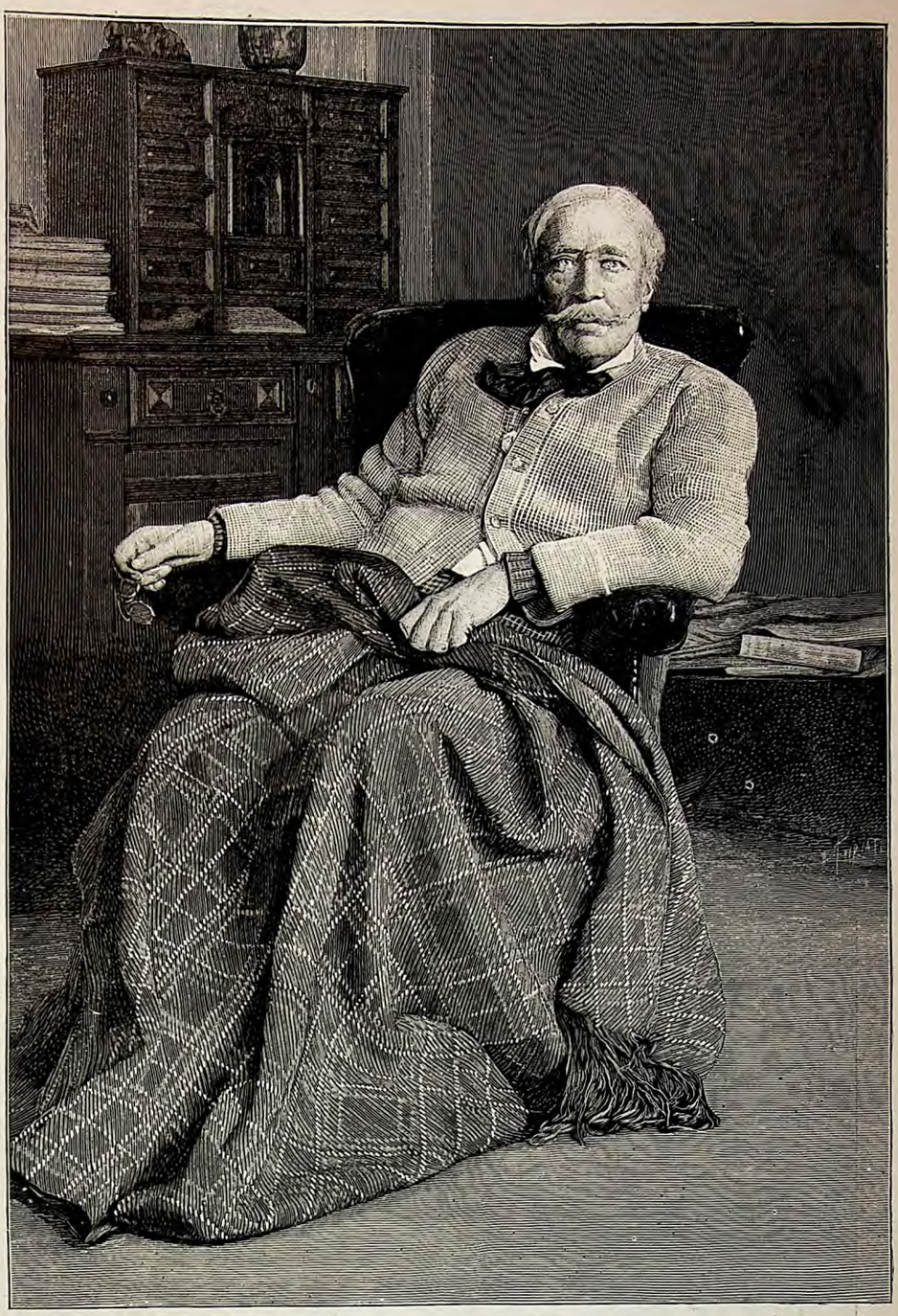
Cet art, tout de détails minutieux et de nuances délicates, Stevens l'a pratiqué magistralement par l'heureuse réunion de qualités capitales : élégante correction du dessin, prestige du coloris, ingéniosité de l'arrangement. On pourrait lui reprocher l'excès même de son habileté, sa palette trop « cuisinée », pour employer le jargon d'atelier, l'abus des glacis donnant souvent à sa matière trop uniformément précieuse un éclat froid d'émail ou d'agate polie, et enfin la morbidesse un peu décadente de ses figures. Mais ces défauts ne sauraient prévaloir contre les réels mérites sur lesquels sa réputation s'est fondée, notamment la souplesse d'un talent qui aborda sans faiblir le paysage et la marine quand il lui plut de ne pas se restreindre aux féminités.

Chose curieuse, ce peintre recherché jusqu'au raffinement a énormément produit. Le nombre de ses tableaux dispersés soit dans les musées, soit dans les collections particulières, et aussi son active participation tant aux salons annuels qu'aux expositions universelles témoignent de sa laborieuse fécondité.

Aujourd'hui, Alfred Stevens, comblé de toutes les récompenses officielles, commandeur de la Légion d'honneur, a soixante-douze ans. La fortune inconstante, après lui avoir souri, ne lui a guère laissé, en souvenir de ses anciennes faveurs, que le privilège flatteur, mais platonique, de baptiser de son nom une rue de Paris bâtie sur les terrains où il posséda jadis un hôtel entouré de jardins enviés. Il commence à fléchir sous le poids de l'âge que narguaient sa robuste carrure et sa superbe prestance de chevalier flamand. Alors, ses amis ont eu la pensée opportune tout à la fois de le soustraire à de pénibles soucis et de le réconforter aux rayons ravivés de sa propre gloire, par la célébration de son jubilé artistique. Ils ont organisé à l'Ecole des Beaux-Arts une exposition de l'ensemble de son œuvre. Elle ne manquera pas, nous en sommes persuadé, d'attirer beaucoup de visiteurs.

On y sera captivé par des pages exquises, écrites d'une main experte et toutes vibrantes de la chaude harmonie des tons; on étudiera avec un intérêt curieux des documents contribuant à la reconstitution d'une époque. Certains, sans doute, risqueront un léger sourire devant ces modernités d'un autre temps, ces élégances périmées. C'est, en effet, la destinée fatale du modernisme (et chaque temps a le sien), d'être voué à cette dépréciation aux yeux des générations trop proches de son plein épanouissement. Mais en art, un pareil jugement subordonné aux évolutions capricieuses de la mode dans le vêtement, la parure et les mœurs est dépourvu d'autorité; s'il en avait une, de combien de vieux maîtres universellement admirés aujourd'hui il serait la condamnation. Une postérité plus éloignée, partant plus impartiale, est seule compétente pour rendre un arrêt équitable : c'est à cette postérité-là qu'il appartiendra de classer à son rang l'œuvre de Stevens.

EDMOND FRANK.



ALFRED STEVENS

NOTES ET IMPRESSIONS

Des richesses mal défendues éveillent les convoitises : si le voisin vous sait incapable de protéger vos biens, il vous cherche querelle pour vous dépouiller.

LORD CH. BERESFORD.

∴

Tel peuple trouve toujours qu'il est doux de prendre, plus doux encore de ne pas rendre.

V. CHERBULIEZ.

∴

Le vrai courage commence souvent par la peur.

P. J. STAHL.

∴

Les nations sont comme certaines familles : elles n'ont de grands hommes que malgré elles.

BAUDELAIRE.

∴

D'autres époques ont eu des fanatiques et des incrédules, la nôtre a ses athées dévots et ses sceptiques intolérants.

∴

De toutes les unions, celle du devoir et de la passion est la plus sujette au divorce. G.-M. VALTOUR.

M. PAUL DESCHANEL

Jeudi 1er février, M. Paul Deschanel, membre de l'Académie française, a pris possession, avec la solennité accoutumée, du fauteuil précédemment occupé par Chamfort, Marie-Joseph Chénier, Chateaubriand, le duc de Noailles et, en dernier lieu, par Edouard Hervé, un journaliste de haute valeur. Le nouvel immortel est trop connu pour qu'il soit nécessaire de rééditer ici sa biographie; tout le monde sait qu'il est le fils de M. Emile Deschanel, le très distingué professeur au collège de France; que, sans avoir été jamais ministre, il a parcouru d'un pas sûr et régulier une brillante carrière politique : qu'il est depuis bientôt deux ans président de la Chambre des députés, ayant accompli ce tour de force, lui, le démocrate athénien par excellence, de s'élever à un des postes les plus éminents de notre République parlementaire, en un temps où elle pratique les mœurs les moins athéniennes qui soient; on n'ignore pas non plus qu'il possède un joli talent d'orateur et un bagage littéraire fort honorable. Le seul point sur lequel on pourrait avoir des doutes, c'est son âge. L'état civil lui donne quarante-quatre ans; ses portraits, même les plus récents et les plus fidèles n'en accusent pas autant, et son aspect juvénile n'est point une de ses moindres élégances naturelles.

Des esprits subtils se sont posé ce problème un peu oiseux de rechercher les raisons précises qui ont déterminé l'Académie à l'admettre dans son sein; ils se sont demandé si elle avait voulu honorer de préférence le littérateur, l'orateur, l'homme politique ou l'homme du monde. Elle a eu probablement en vue tous ces personnages confondus en un seul. « On dit : il sera académicien », écrivait de lui, en 1891, M. Raymond Poincaré. « Sera de l'Académie », lit-on dans un *Instantané* du *Figaro*, datant de la même époque. Il suffit de ces horoscopes tirés il y a près de dix ans pour constater combien M. Paul Deschanel était académisable.

E. F.



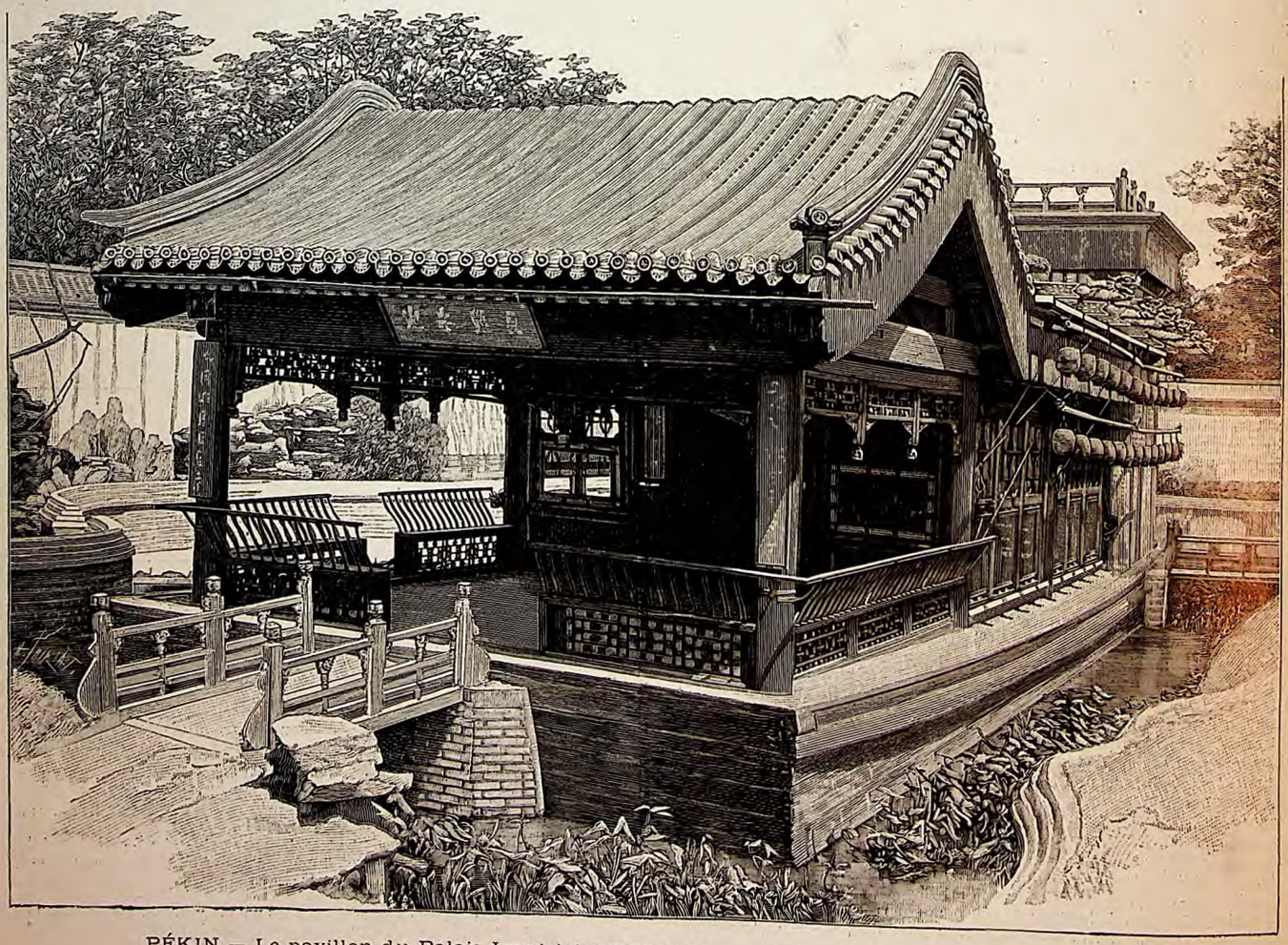
M. DESCHANEL. — Phot. Waléry.

LES ÉVÉNEMENTS DE CHINE

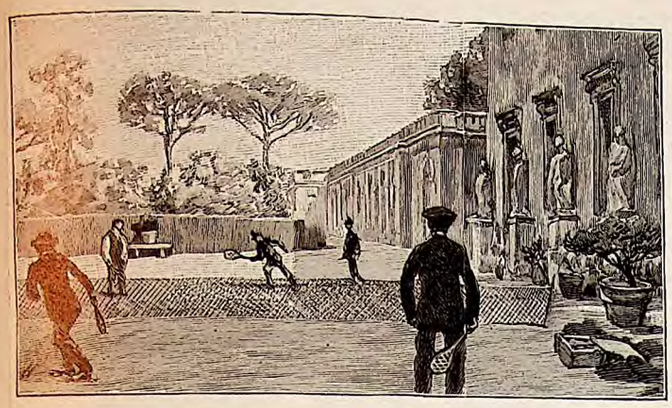
Il y a quinze mois, lorsque l'impératrice douairière remit en tutelle, par un coup de force, le jeune empereur Kouang-Su, on annonça que celui-ci serait confiné dans un pavillon du palais impérial jusqu'à la désignation d'un nouvel empereur. « Le choix fait, ajoutait froidement un télégramme de Chang-Haï, Kouang-Su sera assassiné. » Or, ces jours derniers, on a appris que Kouang-Su avait abdiqué en faveur d'un jeune prince âgé de trois ou quatre ans. On en a conclu que la mort de Kouang-Su n'était plus qu'une question de jours.

Le malheureux empereur est-il mort ou vivant? Nul n'en sait rien. En Chine, il n'y a rien de plus facile que de cacher, par raison d'Etat, la mort des empereurs, tant leur vie est mystérieuse. Ce qui est certain, c'est que S. M. Kouang-Su, auprès de qui un médecin français a été admis il y a quelques mois, est dans un déplorable état de santé et peut mourir sans que l'impératrice douairière, sa tante, doive être forcément accusée d'un assassinat. Ce qui est presque aussi certain, c'est que la vieille impératrice, à moins d'une révolution, conservera désormais le pouvoir jusqu'à sa propre mort. On la croyait hostile irrémédiablement à la civilisation européenne. Ses derniers actes ont prouvé qu'on ne s'était pas trompé. L'influence russo-française aura-t-elle quelque chose à gagner à une prolongation nouvelle de sa longue régence?

X.



PÉKIN — Le pavillon du Palais Impérial assigné comme résidence à l'empereur Kouang-Su.











ÉCOLE DE ROME. — 1. Dans les jardins : le Tennis. — 2. La Ruzzica. — 3. École publique de nu. — 4. Diner pour le centenaire de l'Institut en 1895. 5. Diner pour l'entrée des Français à Madagascar. — (Voir l'article, à la page suivante.)

L'ACADÉMIE DE FRANCE A ROME

(Suite. — Voir nos deux derniers numéros.)

A propos du char des Médiciens qui parut au Corso, permettez-moi de rappeler ici un fait où mon intervention ne fut pas sans importance.

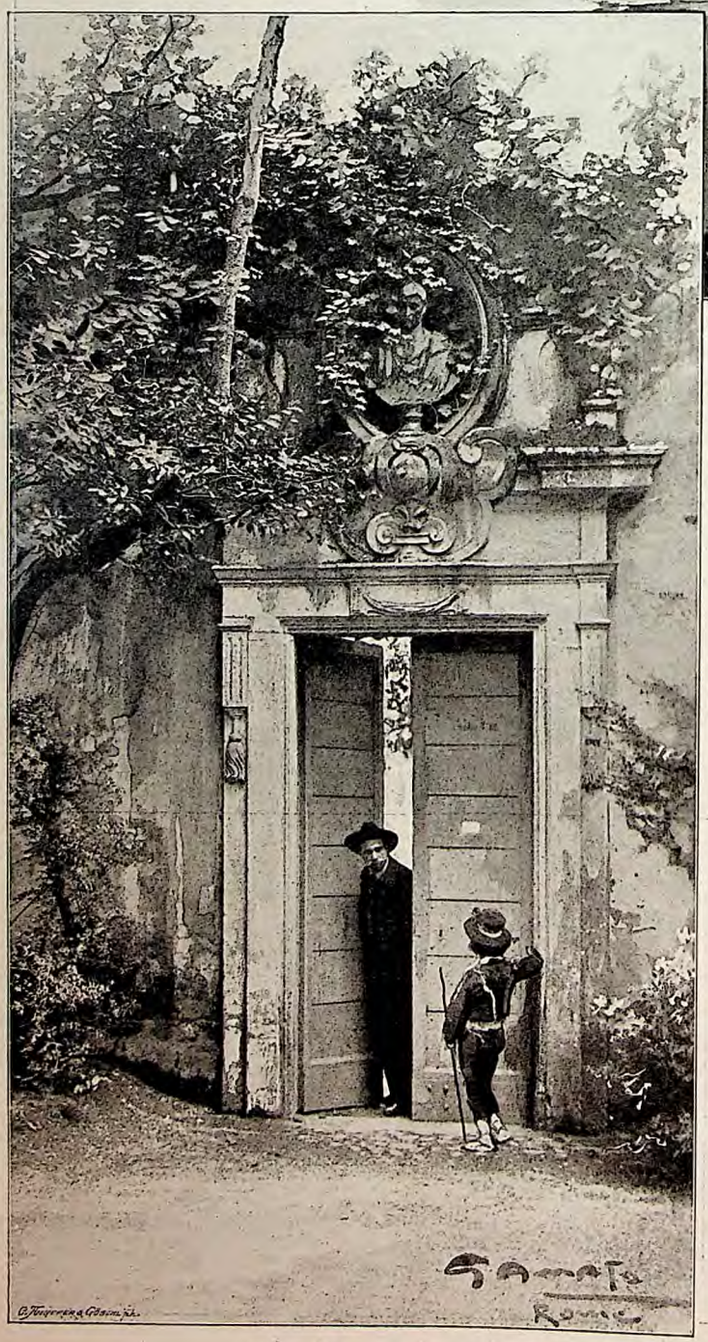
L'idée première avait été, en hommage à la reine Marguerite, d'adopter ses deux couleurs, le blanc et le jaune. Hommage galant et politiquement neutre; du moins, on le croyait tel. Par une circonstance fortuite, mais fort heureuse, j'eus l'occasion, quelques jours avant le carnaval, de faire une visite à mes amis de la Villa Médicis. On m'entretint de la mascarade et l'on me fit voir les préparatifs déjà avancés. Mais, malheureux, m'écriai-je, qu'allez-vous faire? Si vous vous présentez sous ce costume au Corso, vous serez écharpés par la populace.

Les pensionnaires me regardèrent stupéfaits.

Certainement, repris-je, vous ignorez donc que le blanc et le jaune sont aussi les couleurs pontificales. Dans l'état de tension où sont les esprits à l'endroit de la France, l'apparition de ces couleurs semblera une bravade, un véritable défi.

Les pensionnaires comprirent alors le péril auquel ils se seraient bien innocemment exposés, et revêtirent le pourpoint et le chapeau blancs, avec la marguerite en guise de cocarde. De cette manière, l'on ne pouvait plus se méprendre sur la couleur et la devise.





Sans en rechercher le pourquoi ou les causes, à cette époque déjà un peu lointaine, le peuple italien en général était imbu de ce préjugé que la France rêvait une nouvelle expédition de Rome; une haine sourde couvait dans les cœurs, et cette haine s'étendait aussi au Vatican. On peut facilement imaginer ce qui se fût produit à la vue des *francesi*, faisant leur entrée au Corso en arborant les couleurs pontificales. La foule se serait immédiatement ruée sur eux. Le divertissement se serait changé en une tragédie grosse de conséquences.

Le char des Médiciens fut un triomphe. De l'aveu général, c'était le plus beau et le comité du Carnaval voulait lui décerner le premier prix. Toutefois, sous la pression de certaines influences, il n'obtint que le second.

A défaut de Carnaval, en certaines circonstances, les pensionnaires improvisent entre eux des mascarades. Nos gravures en reproduisent deux bien typiques. L'une eut lieu en 1895 à l'occasion du centenaire de l'Institut; à remarquer que chaque artiste s'est fait la tête d'un des membres qui siègent sous la coupole. L'autre s'inspira d'une pensée patriotique et fêta l'entrée des troupes françaises à Madagascar.

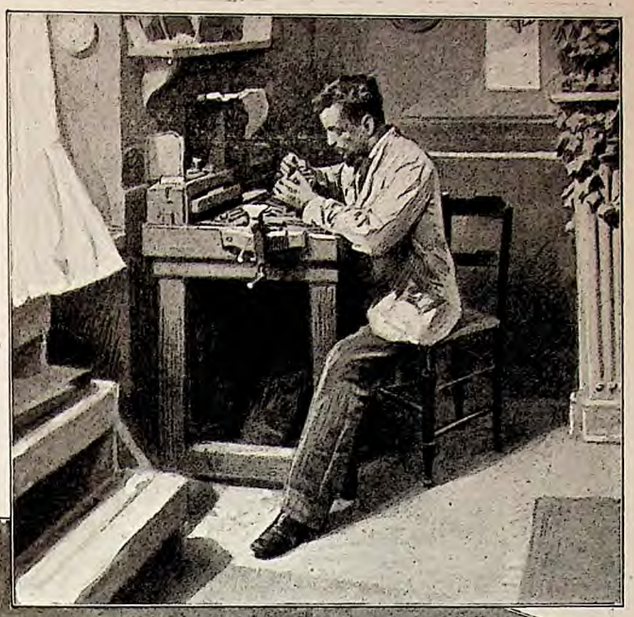


1. Chambre d'architecte où est née Catherine de Médicis. — 2. Atelier où Raphaël a travaillé. — 3. Atelier de graveur.

Nous représentons trois intérieurs d'ateliers où l'on voit à la tâche un architecte, un peintre et un graveur.

Il en est un de ces ateliers, celui dont l'artiste ouvre la porte à un petit modèle, qui est historique. Une tradition de l'Académie veut que Raphaël y ait travaillé. En tout cas, c'est dans ce petit sanctuaire de l'art que Carpeaux fit son fameux groupe d'*Ugolin* et que Ernest Hébert, en ses trois directorats, a fait une grande partie de son œuvre. Il est orné d'une belle cheminée de marbre sur laquelle sont gravés plusieurs noms d'artistes célèbres, maîtres et disciples; tels ceux de Cavalier, Guillaume, l'actuel directeur; Thomas; Falguière, qui a formé toute une pléiade de sculpteurs toulousains; Marqueste, Barrias, sans compter, naturellement, celui de Carpeaux. Dans l'album des *charges* dont je viens de parler, l'auteur du groupe colossal d'*Ugolin* est représenté en pygmée travaillant à ce groupe même. Dans l'atelier se promènent des modèles. S'il fut jamais pensionnaire de la Villa Médicis adoré et tutoyé de ses modèles, ce fut Carpeaux. Il est encore légendaire parmi les anciens, pour ses fameuses *ottobrata*. Encore une coutume d'antan qui tend à disparaître.

Pâle écho des saturnales, l'*ottobrata* est la fête des vendanges. Dans les rues, garçons et filles, mais plus particulièrement des *ciociari* qui servent de modèles aux artistes, dansaient la tarentelle au son du tambour de basque: des théories de citadins se rendaient hors les portes et l'on vidait, sous la tonnelle, des tonneaux de vin blanc. Carpeaux louait deux ou trois omnibus, y enfournait ses modèles et partait avec eux à la campagne faire une bombance de macaroni. Ah! *moussu* Carpeaux, comme il était gentil! Le maître fut épris pourtant d'une de ses modèles et il l'eût épousée si la mort ne la lui avait ravie. Il garda toujours cet amour de sa jeunesse au fond du cœur, et la famille de la brune de Palombara conserve un lot de lettres exprimant une vive passion.





1. Dernier envoi d'un pensionnaire de la peinture. — 2. Un graveur en médailles.

Une des récréations favorites des Médiciens fut la *ruzzica*, exercice emprunté à l'antiquité et qui consiste dans le jet du disque, encore en faveur dans le Latium. De son temps à la Villa Médicis, Jules Machard était, parmi ses compagnons, un des plus forts discoboles. Le moderne *lawn-tennis* a quelque peu détrôné la ruzzica.

L'esprit inventif et humoristique des pensionnaires s'applique aussi à organiser des brimades aux nouveaux lauréats qui viennent à la Villa Médicis. Il en est, de ces brimades, qui sont devenues légendaires dans les annales de l'Académie. Une des moins agréables pour des personnes qui ont fait un long trajet en chemin de fer, consistait à faire descendre les arrivants à l'une des gares voisines de Rome et, par de longs circuits, les amener à pied, éreintés, fourbus à la Villa.

(*La fin prochainement.*)

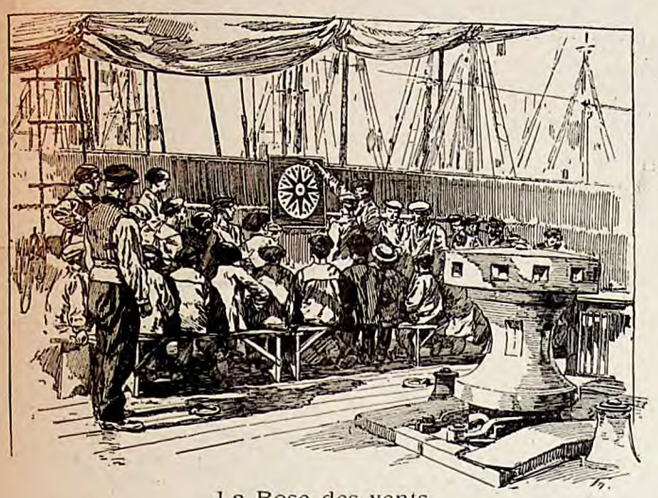
Paul Ziégler.

LE DROIT DE VISITE. — Paquebot allemand arrêté par un navire de guerre anglais. — (Voir l'article, page 80.)

L'ECOLE DES MOUSSES DE MARSEILLE

Dans le vieux port de Marseille, presqu'en face du clocher pointu des Accoules, un vieux vaisseau, portant beau malgré les ans, domine encore de ses mâts élancés et de son allure martiale la foule disparate des grands caboteurs et des yachts de plaisance. C'est la *Mégère*, école des mousses. Le bâtiment portait-il ce nom significatif avant qu'une autre destination vint lui donner un à-propos piquant, ou bien par un nouveau baptême a-t-on voulu caractériser la sévérité de l'institution, je l'ignore.

Quelques pourparlers avec un vieux maître que l'on hèle sur le pont, et voici que le bac de passage s'avance lentement en faisant grincer des chaînes sur lesquelles un gamin tire de toutes ses forces; nous trouvons les mousses à la théorie, à l'arrière du vaisseau, serrés sur des bancs disposés en carré autour d'un carton où la rose des vents étale ses tranches multicolores.



La Rose des vents.

Un des plus grands d'entre eux joue le rôle de moniteur, sous la surveillance d'un des vieux marins qui forment le personnel de la *Mégère*. Ces trente ou quarante galopins, aux petites figures brunes et espiègles, jacassant, dès qu'ils le peuvent, avec cet accent méridional si amusant dans les bouches enfantines, ont l'air de goûter beaucoup plus les courses dans les vergues que les mystères de l'orientation. Aussi, dès qu'à la prière du « Monsieur » la classe est levée, tous s'éparpillent comme un vol de moineaux. A une question, l'un d'eux, gros polisson réjouj, répond en montrant dans un rire éclatant des dents de jeune loup, qu'on fait de la bonne soupe ici, mais qu'il y a bien souvent des « fayots ». Un autre, d'un air de vieil homme de mer déjà blasé sur les hasards du métier, nous déclare que « ce qu'on apprend le mieux à bord, c'est à laver le pont ». Et, de fait, autour de l'escalier qui conduit à la cabine du commandant, circule une équipe de petits gaillards armés de fauberts et de seaux en bois, qui vous frottent le plancher avec une énergie toute virile. Deux mousses, à tour de rôle, sont préposés à la cuisine, et surveillent attentivement la confection des immenses plats de viande aux légumes qui constituent l'ordinaire.

Inutile de dire que, en dépit de l'assertion de notre interlocuteur, l'étude de ces sciences... domestiques ne comble pas le programme d'instruction :

Les mousses reçoivent quelques notions de timonerie, de géographie, et apprennent la manœuvre des voiles ou plutôt s'y perfectionnent, la plupart d'entre eux ayant passé leurs plus jeunes années dans les ports du littoral. La *Mégère* a depuis longtemps oublié le chemin de la haute mer, mais de temps en temps ses chaloupes sortent du port pour aller faire un tour au large.



La « Mégère », école des mousses.

L'Ecole des mousses de Marseille a été instituée par la Chambre de commerce de cette ville, dont elle relève directement. Son but était, comme le dit un rapport datant de 1831, de moraliser et de guider dans le droit chemin les enfants qu'on lui confierait. Depuis, l'Ecole a perdu entièrement ce caractère qui en faisait une sorte de maison de correction flottante : quoiqu'elle ne soit pas assimilée aux écoles professionnelles, elle a leur rôle. Les enfants qu'on y amène ne sont gardés que si leur conduite est bonne.

Les vaisseaux de guerre, depuis très longtemps, n'embarquent plus de mousses : c'est donc à bord soit des navires de commerce, soit des bateaux de plaisance qu'ils sont engagés. Cependant, si à dix-huit ans, après s'être montrés suffisamment sages, ils en font la demande expresse, on les verse de droit dans la marine de l'Etat.

PAUL DOYÉ.



L'art de laver le pont.



Le canon du bord.



Pris au piège.

LA VIE RUSTIQUE

LE PIÉGEAGE

Le métier de piégeur n'est pas précisément un de ceux qui peuvent s'improviser du jour au lendemain. Ce n'est qu'après une très longue fréquentation avec les animaux nuisibles, avec les us et coutumes des « bêtes buantes » que l'on peut s'y livrer avec quelque chance de succès. Même alors, il faut une attention soutenue et des ruses d'Apaches pour s'emparer de ces êtres malfaisants qui mettent en coupes réglées les champs et les potagers. Un professionnel m'a initié aux mystères de ce métier pour ainsi dire inconnu du public et, grâce aux nombreuses courses que nous avons faites ensemble, je vais pouvoir donner quelques renseignements sur ce sujet qui, en apparence, est très simple, mais qui, en réalité, est très compliqué.

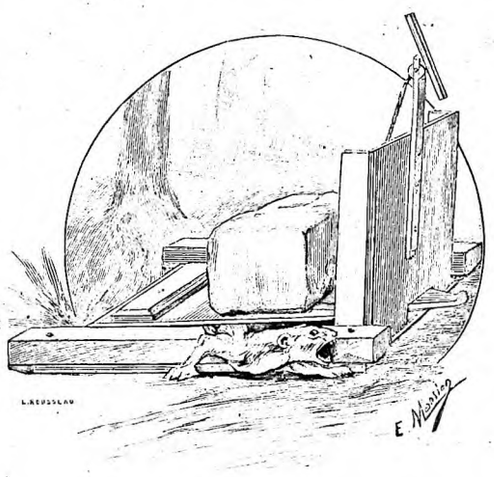
Le piégeur ne doit pas être un paresseux et surtout ne pas avoir un faible pour la grasse matinée. Il tend ses pièges, en effet, à la tombée de la nuit et doit aller les visiter au petit jour; comme c'est en hiver que des engins donnent les meilleurs résultats, je vous laisse à penser combien le métier est fatigant et surtout pénible. Malgré tout, le piégeur aime son métier avec passion, d'abord parce qu'il aime les bois, ensuite parce qu'il y trouve son intérêt; en général, il touche une prime sur chaque animal pris, enfin parce que la lutte de finesse entre lui et la bête nuisible est véritablement un sport palpitant.

Les pièges les plus communément employés se composent, — chacun sait ça — de deux demi-cercles métalliques se rabattant l'un sur l'autre au moment où l'animal place au milieu, soit ses pattes, soit sa tête. On les divise généralement en deux groupes entre lesquels il y a d'ailleurs de nombreux intermédiaires. Dans les pièges à engrenages, dits aussi pièges allemands, la détente du ressort s'opère quand l'animal vient saisir l'appât et par suite tirer sur lui. Dans les pièges à palette, dits aussi traquenards, on ne met pas d'appât; le déclanchement se produit quand l'animal pose sa patte sur la planchette en bois qui se trouve au centre. Ils se tendent très facilement et sont en général plus pratiques que les premiers. Les modèles de grande taille sont munis d'une chaîne; ils sont faits pour être fixés au sol afin de ne pas permettre à l'animal pris d'emporter le piège dans sa fuite; cette manière de procéder est mauvaise, parce que la bête, prise par la patte, tire sur celle-ci si bien qu'elle finit par se détacher; quoique estropiée, elle peut encore faire des victimes ou — chose plus grave — augmenter sa progéniture.

Il est préférable d'attacher la chaîne à un bâton reposant librement sur le sol. Le captif l'emporte avec le piège qui lui pince la jambe, mais le bâton s'engage dans les buissons d'où l'animal a toutes les peines du monde à l'en faire sortir et qu'il ne quitte d'ailleurs que pour s'accrocher à un autre, et ainsi de suite. Tout cela demande du temps et le piégeur, en arrivant, retrouve toujours animal, piège et bâton à peu de distance de l'endroit où il a été tendu.

Si tous les pièges se ressemblent, la manière de s'en servir est loin d'être toujours la même. Nous insisterons de préférence sur leur emploi dans la capture des loups.

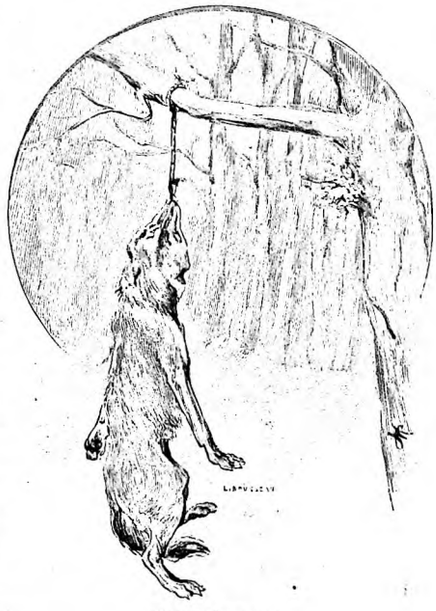
La première chose à faire, après s'être procuré un piège, est de fabriquer une graisse spéciale, à odeur forte, capable de masquer celle de l'homme qui a manipulé l'instrument. Pour cela on fait fondre dans une bassine 125 grammes de graisse de porc, à laquelle on ajoute un oignon fondu en quatre qu'on retire dès qu'il commence à roussir. On ajoute ensuite un peu de camphre et de la poudre d'iris et l'on remue avec une branche de noisetier. Quand le mélange est bien homogène, on y jette une petite poignée de très jeunes rameaux de douce-amère. Quand ces tiges commencent à brûler, on retire la bassine du feu et on additionne la graisse d'une demi-cuillerée de jus de fumier de cheval. On réchauffe alors jusqu'à évaporation et on filtre au travers d'un linge. Pendant que la bassine était encore sur le feu, on a eu soin d'y jeter de petits croûtons de pain que l'on retire ensuite pour les faire sécher sur une feuille de papier.



L'assommoir.

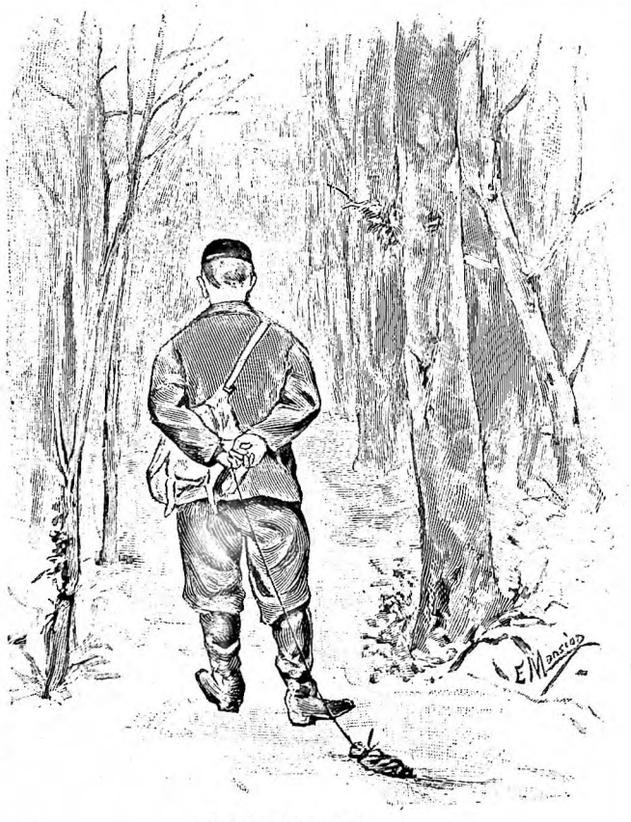
L'odorat du loup étant très subtil, on doit constamment faire attention à ce que l'animal ne puisse se douter du passage de l'homme. Or, si le piégeur allait faire ses différentes manipulations avec des souliers de cuir, il est certain que le loup éventerait sa piste et s'éloignerait. Autrefois, les piégeurs s'entouraient les pieds de peaux de lapin ou de lièvre. Aujourd'hui, on se sert plus simplement de sabots enduits complètement avec la graisse dont nous avons donné la recette plus haut.

Le piégeur part donc de chez lui entre 5 et 6 heures du soir, muni des pièces suivantes : 1° le piège graissé et armé; 2° un morceau de drap gras; 3° un sac avec des croûtons de pain; 4° un sac avec de la paille hachée; 5° la pièce de traînée; 6° un petit instrument pour gratter la terre. Il se rend à l'endroit qu'il a choisi et, posant le piège à terre, il en dessine grossièrement les contours. Il enlève le piège et creuse les sillons tracés de façon qu'en remplaçant l'instrument à la même place, il disparaisse complètement à la vue. Ce travail est assez délicat, il ne faut pas que le loup puisse s'en apercevoir. Chaque parcelle de terre enlevée doit être soigneusement emportée et jetée à la volée, loin de là, à une centaine de pas environ. L'endroit où on met le piège s'appelle un *placeau*. L'appareil est une dernière fois frotté avec le drap graissé, mis en place, toujours avec le cran de sûreté, et, enfin, recouvert de menue paille. Inutile de dire que la chaîne est attachée à un bâton.



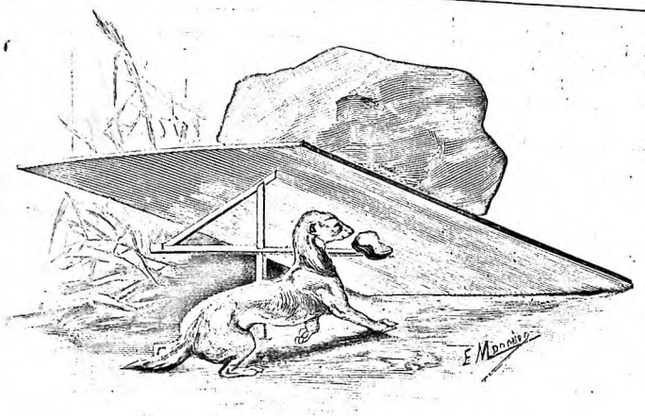
Pris à l'hameçon.

Si l'on se fiait au hasard pour amener le loup au piège, on serait presque sûr de ne jamais l'attraper. Il faut : 1° l'amener du bois au piège, en l'alléchant par l'espoir de prendre un lièvre ou un lapin, et 2° endormir sa méfiance en semant sur son chemin des placeaux non armés, mais pourvus cependant d'appâts. Ces deux desiderata sont remplis par l'opération de la traînée et la confection des placeaux artificiels.



Traînage d'un lapin éventré.

Le piégeur, la pièce de traînée (par exemple des intestins de lapin attachés à une corde) à la ceinture, part du piège, dans une direction variable avec le vent; il faut que la traînée ait le piège à bon vent. Arrivé dans un endroit où il estime que les loups passent souvent, il dispose les entrailles du lapin à terre et se met en marche, en traînant celles-ci derrière lui. Dès qu'il a fait une centaine de pas, il s'arrête pour fabriquer un placeau artificiel. Il saupoudre la terre de paille ou de balles



« Cet appât ne me dit rien qui vaille. »

d'avoine, de manière à dessiner sur le sol les contours d'un piège et dispose au milieu un ou deux croûtons. Il continue ensuite la traînée et tous les cent pas environ dépose un nouveau placeau artificiel. Toujours traînant son gibier, il fait à peu près tout le tour du bois en passant par les chemins, et, enfin, arrive au piège. Là, un croûton de pain est attaché à la détente, deux ou trois autres sont placés sous les attaches et le cran de sûreté est enlevé avec précaution. Le piège est ainsi prêt à fonctionner: mais il ne faut pas s'arrêter là: on doit continuer la traînée au-delà du piège, fabriquer encore quelques placeaux artificiels, tout en rentrant à la maison. Cette seconde piste peut, tout aussi bien que la première, amener le loup à se faire prendre.

Au lieu de pièges, on peut encore s'emparer des loups à l'aide de « crochets hameçons ». Chacun d'eux se compose de quatre tiges métalliques terminées en hameçons et réunies par l'extrémité opposée sur une tige commune avec laquelle elles sont articulées. Leur position naturelle est d'être étalée, mais, grâce à un dispositif spécial, très simple, les tiges peuvent être amenées à se toucher les unes les autres. Lorsque le crochet est ainsi fermé, on le dissimule entièrement en l'entourant de viande ou seulement même de la peau retournée d'un animal, puis on suspend le crochet à une branche d'arbre de telle sorte qu'il soit à 1 mètre ou 1m,50 du sol. Lorsqu'un carnassier arrive, attiré par l'odeur de la viande, il se dresse sur ses pattes de derrière pour atteindre l'appât ou saute sur lui si sa taille n'est pas suffisamment grande. A peine le morceau est-il dans la bouche du fauve que les ressorts se déclanchent : les tiges pénètrent dans le palais et les joues de l'animal qui reste suspendu en l'air et se débat en désespéré. Il est bon de ne pas être trop loin pour pouvoir lui donner le coup de grâce.

Le piégeage du Renard est très analogue à celui du Loup; cependant avec un compère de cette envergure, il faut encore être plus rusé.

Mais l'animal qui donne le plus de fil à retordre aux piégeurs est la loutre, — ce destructeur acharné de nos poissons, — et qui coûte si cher à notre bourse, puisque un seul animal mange pour près de 500 francs de poisson par an. La loutre est méfiante en diable et évite les pièges, même dissimulés avec le plus de soin. D'autre part, elle vit dans l'eau ou sur le bord des rivières, d'où une nouvelle difficulté pour tendre les pièges et les empêcher d'être emportés par l'animal pris.

On fabrique pour la loutre des pièges spéciaux inoxydables et très résistants. Il en existe un modèle que l'on tend dans l'eau même au moyen d'un fil placé en travers : le ressort en est tellement puissant que, pour le tendre, il faut appuyer fortement le genou dessus pour le faire plier suffisamment. Il y a aussi des pièges analogues à ceux servant pour les loups, mais garnis de pointes très acérées. Sans cette précaution, le piège glisse sur la toison, car la loutre a les pattes courtes. Ces pièges sont enduits d'une substance protectrice et ne s'amorcent pourtant pas; on les tend dans les endroits où l'on trouve des déjections de loutre et dans les endroits où elle a l'habitude de passer.

Certains piégeurs trouvent avantage à se servir d'appâts; l'un d'eux, indiqué par M. de la Rue, fait merveille; en voici la recette *ne varietur*. On prend les intestins d'un poisson d'une livre, 4 grammes de racine de valériane, le double de camphre et environ autant d'épreinte fraîche. On broie le tout bien menu dans un mortier très propre, on remue le mélange dans 125 grammes de saindoux très frais. On fait chauffer à une chaleur très douce dans un vase en terre, jusqu'à ce que la graisse soit liquide. On met cette pâte dans un gros linge bien propre, on le tord pour en faire sortir la graisse, le plus gros enfin. On conserve l'appât au frais, dans un petit pot vernis, sans odeur, qu'on recouvre d'une vessie.

Ne trouvez-vous pas que cette recette a les allures d'une mixture fabriquée par des sorcières? Chez un piégeur qui confectionne ses appâts, on se croirait toujours au premier acte de *Macbeth*.

En somme, ce qu'il importe le plus, pour tous les animaux, c'est de bien placer le piège. L'appât n'a qu'une importance secondaire; il ne doit pas non plus être absolument négligé. C'est ainsi que pour les Belettes, Hermines et autres animaux analogues, il faut amorcer avec un œuf. Pour les Putois, on attache par les pattes, avec un fil, un petit oiseau vivant. Bien entendu, il ne faut pas que le fil soit assez long pour que l'oiseau puisse détendre le piège en voletant.

Dans nombre de chasses, aux pièges à ressort, on préfère les « assommoirs » dont l'entretien est beaucoup plus facile et dont le prix de revient est de beaucoup inférieur. Ces assommoirs sont tout en bois et sont construits toujours sur le même principe : une planche inclinée supportant un poids lourd et s'affaissant sur un animal qui cherche à passer au-dessous. Ils ne s'amorcent jamais. Ordinairement on le dispose dans les sentiers étroits de manière que les animaux ne puissent passer ni à droite ni à gauche. Beaucoup d'assommoirs, par exemple, celui dit en « quatre de chiffres » se laissent facilement construire même par les piégeurs le moins experts en menuiserie.

Le seul défaut de ces assommoirs est de tuer indistinctement les animaux des chasses, aussi bien le gibier que les bêtes nuisibles. Mais le gain est supérieur à la perte. C'est ainsi que j'ai relevé dans le carnet d'un fervent de l'assommoir les décès ci-dessus obtenus avec douze de ces engins dans une année : 25 Hermines, 39 Belettes, 28 Putois, 5 Chats, 2 Martres, 62 Ecureuils, 48 Hérissons et 140 Lapins.

Ces 140 Lapins semblent fabuleux. Il n'en est rien, car cette année, on en tua 700 au fusil. L'année précédente, on n'en avait abattu que 125. La différence est grande, comme l'on voit.

Mais le talent du piégeur n'a pas seulement à s'exercer dans les chasses; dans les simples jardins, il peut s'en donner à cœur joie avec les taupes qui bouleversent les plates bandes et coupent les racines. Peu d'animaux sont aussi difficiles à prendre surtout en raison de l'étendue de leurs terriers et de la facilité avec laquelle ils se déplacent dans le sol. Ordinairement, on cherche à les prendre avec différents modèles de pièges qui se ramènent tous à une pince dont les mors sont maintenus appliqués l'un sur l'autre par l'effet d'un ressort. On écarte à force ces deux branches et on les maintient ouvertes en interposant entre elles soit un anneau de cuivre, soit une petite plaque de tôle percée au milieu. Le piège étant ainsi armé, on le place dans une des galeries de la taupe. Celle-ci, en se déplaçant, vient buter contre l'anneau ou la plaque; les deux mors se rabattent sur elle et la font passer de vie à trépas. Tout cela paraît fort simple; mais les résultats ne sont pas toujours très bons. Je connais bon nombre de piégeurs, — humiliation des humiliations, — qui sont obligés, pour purger un jardin de ses taupes, de s'adresser à un taupier, c'est-à-dire à un professionnel qui fait métier de la destruction des taupes. Ces taupiers ont un flair extraordinaire qui leur fait véritablement deviner l'endroit exact où sont les taupes; d'un coup de bêche, ils les font sauter sur le sol où, dès lors, elles sont faciles à saisir.

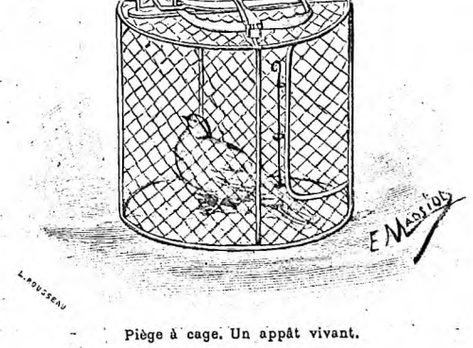
Pour avoir terminé ce qui a trait au piégeage, il ne nous reste plus qu'à parler des oiseaux de proie, qu'il ne faut pas songer à capturer avec des pièges placés sur le sol, car ils ne se posent que rarement et, d'ailleurs, ne mangent pour la plupart que des proies vivantes. Il est nécessaire d'employer des pièges à palettes placés au sommet de poteaux élevés, par exemple, un arbre à moitié mort dont le tronc reste seul debout. Les oiseaux de proie viennent s'y poser, soit pour se reposer, soit pour dévorer tranquillement une proie emportée par eux dans les airs. Ces poteaux ne sont que des perchoirs et les pièges qu'ils supportent ne doivent pas, bien entendu, être amorcés. Il faut aussi employer des pièges d'un modèle un peu spécial, disposés de manière à pincer la cuisse de l'oiseau et non son torse. On place les poteaux en plaine, loin d'un bois, de manière que l'oiseau puisse bien l'apercevoir et soit tenté de s'y poser en voyant en lui un observatoire tout fait, d'où il pourra guetter lièvres et perdreaux.



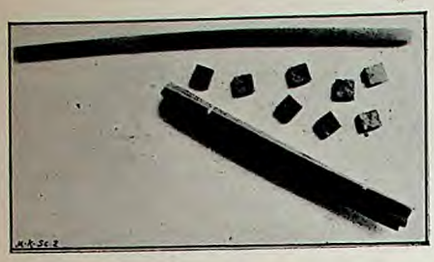
« Piège à poteau.

Quand on a capturé vivant un jeune oiseau de proie, on a avantage à le mettre dans une cage spéciale surmontée d'un piège à engrenage. Les parents viennent le voir et lui apporter à manger; après avoir tourné autour de la cage, ils finissent toujours par se poser dessus. A défaut de jeunes, on peut mettre d'autres oiseaux vivants, un pigeon, par exemple, mais le résultat est beaucoup plus aléatoire : j'ai cependant ainsi capturé un superbe faucon qui dévastait tous les poulaillers d'alentour.

Henri Coupin.



Piège à cage. Un appât vivant.



Cordite pour canon (1/2 grandeur nature).

LES POUDRES ET EXPLOSIFS DE GUERRE MODERNES

Les progrès de la balistique ont bouleversé l'art de la guerre. Nos pères, qui se battaient avec des fusils d'une courte portée et dont le chargement demandait un temps assez long, étaient obligés d'attendre que l'ennemi fût proche pour faire usage de leurs armes, et comme ils ne pouvaient lancer qu'un nombre restreint de projectiles dans un temps donné, il s'ensuivait qu'une troupe audacieuse pouvait, malgré la fusillade, culbuter un bataillon à la baïonnette. Les soldats de Napoléon chargeaient l'arme au bras.

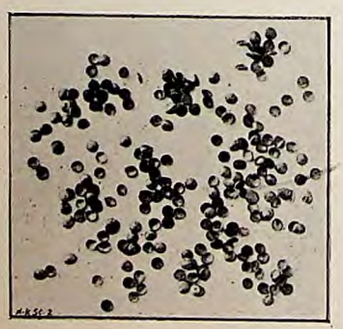
Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi; on se tue sans se voir. Des projectiles, partis de points généralement invisibles et situés à plusieurs kilomètres, tombent drus comme grêle sur les régiments dont ils éclaircissent les rangs, et si une troupe veut donner un assaut, n'eût-elle qu'un faible espace à parcourir, un ouragan de plomb la couche à terre en quelques instants.



France : Poudre B^{F} (pour fusil).

On le voit par ce qui se passe actuellement dans la guerre sud-africaine, où les assauts sont des opérations tellement meurtrières et si rarement couronnées de succès, qu'ils déciment sans profit les effectifs.

La cause de ce bouleversement est l'accélération du chargement et l'invention des poudres sans fumée.

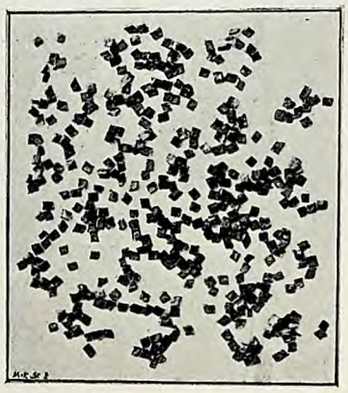


Autriche : Poudre Schwab.

Depuis longtemps on recherchait une poudre plus puissante que la vieille poudre noire, c'est-à-dire susceptible d'animer la balle d'une plus grande vitesse et d'augmenter par conséquent sa portée. Les picrates, les poudres chloratées, les explosifs nitrés, tels que le coton poudre ou la nitroglycérine sont beaucoup plus puissants que la poudre noire, mais ils ne pouvaient être employés, car ils constituent ce que l'on appelle des poudres brisantes : leur combustion trop rapide produit une réaction brusque qui, dans une arme de guerre, brise les parois avant que le projectile ait eu le temps de se déplacer. En outre, les poudres chloratées et la nitroglycérine pure, qui détonent au moindre choc, sont d'un maniement trop dangereux.

On avait cherché à rendre possible l'emploi de ces explosifs en ralentissant leur combustion, en réglant leur détente. Mais, en 1884, on n'y était pas encore parvenu. Ce fut alors que M. Vieille, s'aidant de savants travaux théoriques faits antérieurement par M. Berthelot, trouva la solution du problème. Il parvint à rendre « sages » les violents explosifs nitrés en augmentant leur densité et leur dureté et en diminuant ainsi leur sensibilité aux influences susceptibles de les faire détoner. Il créa une nouvelle poudre qui augmenta notablement la portée des balles sans danger pour les canons de fusil.

La poudre Vieille, dite aussi poudre Lebel ou poudre B, possède la propriété remarquable de brûler sans former de charbon ni par conséquent de fumée; elle ne déflagre ni au contact de la chaleur ni au choc à l'air libre. Le fer rouge ne fait déflagrer que les grains qui se trouvent en contact immédiat avec lui. Au choc, à l'air libre, seuls les grains directement frappés déflagrent. Après un séjour d'un mois sous l'eau, elle ne porte aucune trace de décomposition; elle peut être conservée dans les conditions atmosphériques ordinaires sous tous les climats, elle résiste également bien à la gelée et à des chauffages prolongés. Elle possède donc par excellence toutes les qualités requises d'une bonne poudre de guerre. Sa force est deux fois et demie celle de la poudre noire.



Allemagne : Poudre pour fusil.

C'est une poudre à progression qui ne déflagre que sous une pression donnée. Les gaz résultant de la déflagration actionnent la balle d'une façon progressivement continue durant tout le trajet dans l'arme, ou en d'autres termes la même pression est conservée dans le canon jusqu'à ce que la balle en soit sortie.

Elle se composait primitivement d'un coton poudre ou simple collodion digéré dans l'éther et séché en minces pellicules. Elle était amenée par certaines manipulations à des formes spéciales qui permettaient de régler la détente. On ne l'employa d'abord que pour le fusil. Son inconvénient résidait dans sa difficulté d'inflammation.

On fabrique aujourd'hui un produit supérieur.

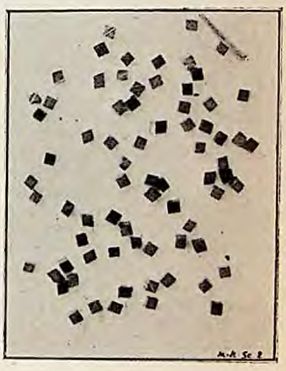
Les nations étrangères ne tardèrent pas à imiter



Angleterre : Cordite pour fusil, charge d'une cartouche.

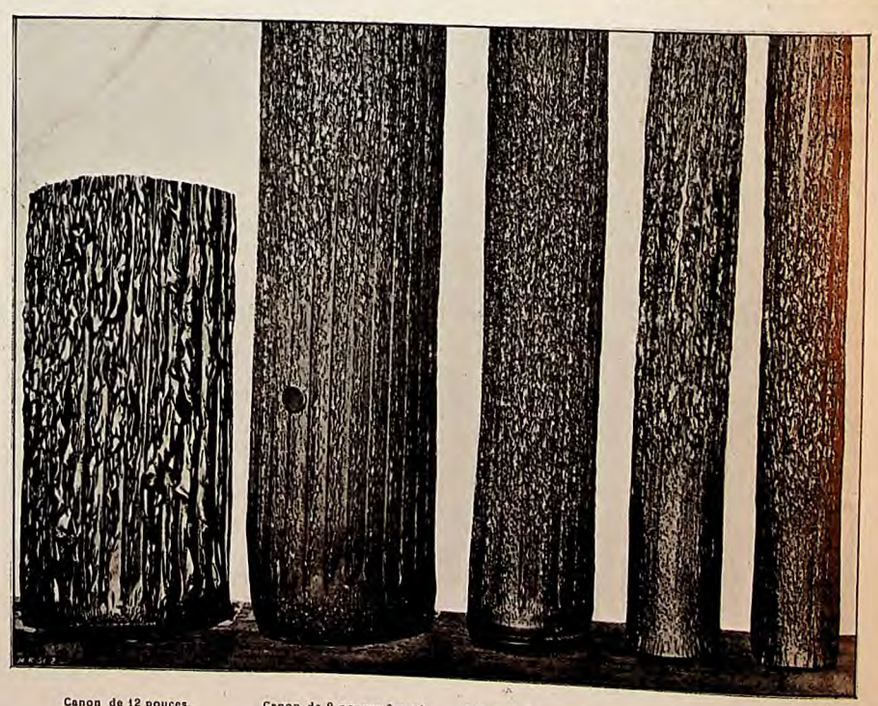
notre poudre. La poudre de Spandau pour l'Allemagne et l'Autriche, fut une contrefaçon de la poudre Vieille; c'était comme elle un collodion, mais ses propriétés étaient inférieures.

Ensuite l'Allemagne, ainsi que l'Italie et l'Espagne, employèrent la balistite qui se composa primitivement de 25 à 30 0/0 de coton poudre en dissolution dans 60 à 70 0/0 de nitro-glycérine, avec addition de 2 à 3 0/0 de camphre.



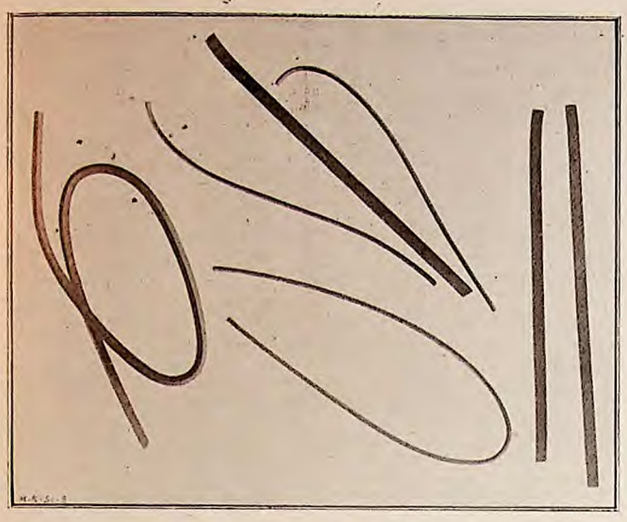
Allemagne : Poudre Troisdorf pour fusil.

La réunion de ces deux corps qui, séparément, ne pourraient servir comme poudre à fusil, forme un explosif qui possède de sérieuses qualités. A l'air libre, il brûle sans détoner et sans produire de fumée, il n'explose pas sous le choc des balles; sa puissance balistique est trois fois plus grande que celle de la poudre noire, il brûle progressivement et sans produire



Canon de 12 pouces. | Canon de 9 pouces 2 après un tir de 269 coups. | Canon de 6 pouces après un tir de 1.438 coups. | Canon de 4 pouces après un tir de 1.480 coups. | Canon de 4 pouces après un tir de 1.351 coups.

Empreinte à la gutta-percha d'âmes de canons anglais en acier tirés avec les anciennes poudres.



Poudre à canon italienne (balistite) en lanières.

de pression brusque ou dangereuse pour l'arme, enfin un séjour prolongé dans l'eau ne lui enlève rien de ses qualités. Mais à côté de ces avantages, il y a de graves défauts. Sa fabrication et surtout son laminage et son découpage sont délicats et dangereux. Comme tous les explosifs à la nitroglycérine, le produit exsude, c'est-à-dire que la nitroglycérine reprend peu à peu sa liberté et s'échappe. La poudre devient alors d'une extrême sensibilité et son emploi est pratiquement impossible. La chaleur la détériore et au bout de très peu de temps elle perd une partie de ses qualités. Enfin elle abîme l'acier des canons par sa forte chaleur de combustion.

La balistite fabriquée aujourd'hui est de meilleure qualité. Elle se compose de parties égales de coton poudre et de nitroglycérine (on remplace le camphre, qui présente l'inconvénient de s'évaporer, par un demi pour cent d'aniline). On en forme des petits cubes de couleur brun foncé. En Italie, la balistite pour canons a la forme de fils et pour cette raison on l'appelle *filite*.

En Allemagne, on employa longtemps une balistite dans laquelle la proportion de coton poudre était plus considérable, et, pour la rendre moins sensible aux chocs on recouvrait les grains de plombagine. Aujourd'hui la poudre allemande est du coton poudre gélatinisé par dissolution dans l'acétone.



Belgique : Poudre de Wetteren.

La cordite employée en Angleterre est, ainsi que la balistite, formée de nitroglycérine et de coton poudre. On y ajoute de la vaseline.

La cordite, de couleur jaune et d'aspect corné, est coupée en bouts de longueur déterminée qu'on lie en paquets pour former les charges. L'épaisseur des cordes varie de un centième de pouce pour les petits calibres à un demi-pouce pour les gros canons.

Cette poudre peut être enflammée, même en quantité considérable, sans que l'explosion s'ensuive; elle peut aussi être impunément frappée par les balles; elle est insensible à l'humidité. Son rendement balistique est satisfaisant (supérieur à celui de la poudre française).

Mais ces avantages sont chèrement payés par de graves inconvénients. La cordite, en effet, est assez sensible à la chaleur, qui fait exsuder la nitroglycérine; au soleil, elle se détériore; sa fabrication est dangereuse; elle supporte difficilement les longs voyages. On a constaté en effet que les munitions envoyées dans l'Afrique du Sud pour la guerre contre le Transvaal perdaient rapidement leurs qualités; beaucoup de cartouches et de gargousses font long feu, elles *foirent*, pour employer un terme d'artilleur. Enfin, elle met rapidement les canons hors de service. Il existe à l'heure actuelle un assez grand nombre de poudres sans fumée, que l'on peut diviser en poudres ne renfermant que du coton poudre telles que notre poudre B, la poudre russe (poudre pour l'armée et poudre au pyrocollodion pour la marine), poudre belge de Wetteren, poudre en lamelles allemande, poudre Schwab employée dans l'armée autrichienne, et poudres composées de nitroglycérine et de coton poudre comme la balistite, la poudre à canon autrichienne, la cordite, etc.

Nous donnons la photographie des principales poudres en usage dans les armées des grandes nations. Nous devons la communication de ces échantillons à M. Gomant, fabricant d'armes de guerre et d'explosifs.

Un défaut des poudres sans fumée à la nitroglycérine est de produire dans l'âme des canons des érosions qui en rendent l'usure rapide; elles sont le résultat de l'échappement des gaz très chauds qui se produit toujours quelque peu entre le projectile et l'âme. Le métal est enlevé sur une certaine épaisseur, en partie fondu et corrodé comme par un acide fort. Les poudres ne contenant pas de nitroglycérine, telle que la française qui ne dégage que peu de chaleur en brûlant, ne présentent pas cet inconvénient.

Les qualités de combustion lente ou progressive que l'on exige des poudres à fusil ou à canon ne sont plus



Italie : Balistite, poudre pour fusil (700 grains au gramme).

nécessaires lorsqu'il s'agit d'explosifs devant faire éclater des projectiles ou briser des obstacles. Là, on recherche surtout le maximum de violence.

En 1885, Turpin fit breveter une poudre composée d'acide picrique en grains recouverts d'une couche de gomme arabique, d'huile ou de coton poudre dissous dans l'éther alcoolisé qu'on laisse évaporer ensuite.

Le premier il prouva que l'acide picrique fondu peut être avantageusement adopté comme explosif de guerre, car sa puissance est aussi grande que celle de la plus forte dynamite et il est tout à fait insensible au choc provenant de l'explosion de la charge qui lance le projectile.

Notre mélinite, qui est peut-être le plus parfait des explosifs actuellement employés dans les armées, et qui se compose essentiellement d'acide picrique fondu, remplace depuis 1886, la dynamite comme explosif réglementaire. On la coule dans les pétards, les cartouches et les obus.

La poudre C/88 (*Granalfülling c/88*) est aussi à base d'acide picrique.

La lyddite anglaise doit son nom à la ville de Lydd où elle est fabriquée et où Turpin a fait ses expériences. Elle est faite également avec de l'acide picrique fondu.



Suisse : Poudre pour fusil.

On la mettait jadis dans les projectiles sous forme de poudre; on l'y introduit maintenant à l'état fluide.

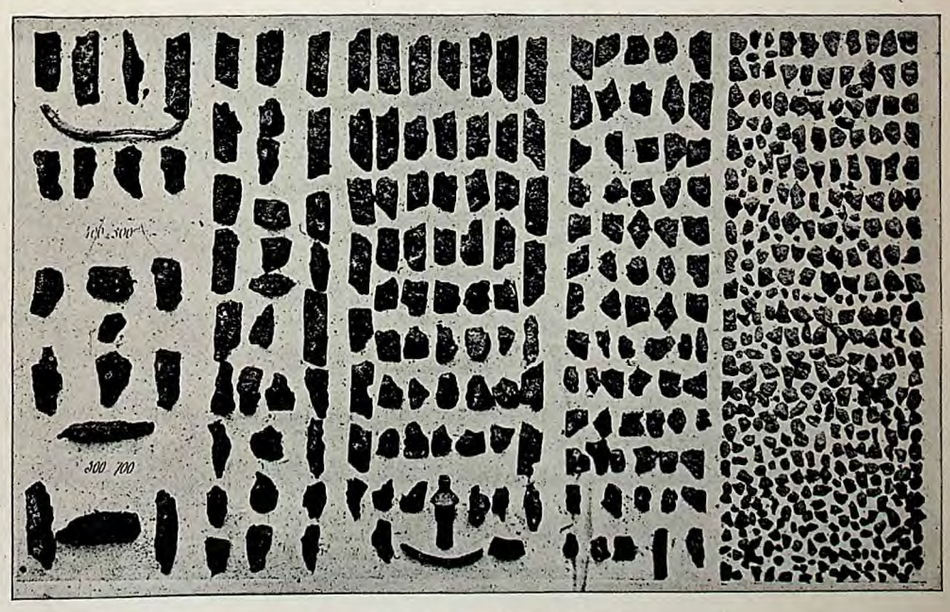
Ce corps présente une énergie extraordinaire dans ses effets d'éclatement qui sont six à sept fois plus grands que ceux de la poudre noire dans la roche compacte ou dans la maçonnerie et une fois et demie à deux fois dans les terres.

L'obus à la mélinite ou à la lyddite rompt les plaques d'acier les plus solides et les plus résistantes. Non seulement les parois du projectile qui éclate sont réduites en petits fragments ou en poudre très menue mais aussi tous les objets compris dans le rayon d'action.

L'enveloppe d'acier est en quelque sorte déchiquetée. La multitude des petits éclats ont des arêtes coupantes. Comme leur masse est faible et leur forme défavorable, ils perdent rapidement leur puissance de pénétration, de sorte que le rayon de leur action meurtrière est assez restreint; avec les obus à la mélinite ou à la lyddite de campagne, ce rayon ne s'étend pas au-delà de vingt à vingt-cinq mètres.

Mais malheur à tous ceux qui se trouvent dans ce rayon d'action; bêtes et gens, même s'ils ne sont pas touchés par les éclats de projectile, seront renversés avec des lésions internes graves ou mortelles par le *souffle* du gaz provenant de la détonation de l'explosif. Un obus traversant un mur et éclatant dans l'intérieur d'une chambre tuera toutes les personnes qui s'y trouveront tant par l'action de ses éclats que par le souffle de ses gaz, c'est-à-dire par commotion. On a trouvé à la bataille d'Omdurman des groupes de cadavres qui ne portaient pas de traces de blessure; il avait suffi qu'un projectile anglais éclatât près d'eux pour amener la mort, même sans qu'ils aient été touchés par les éclats.

Clément Casciani.



Fragmentation d'un obus chargé à la mélinite.

(Cette gravure est empruntée au *Traité de chirurgie de guerre*, par E. Delorme. Alcan, éditeur.)

LIVRES NOUVEAUX

Histoire. — Philosophie. — Voyages.

Le Tribunal Révolutionnaire (10 mars 1793 — 31 mai 1795), par Henri Wallon; nouvelle édition revue et abrégée. 2 vol. in-8°, Plon, 16 fr.

Les meilleures histoires de la Révolution, les plus savantes et les plus pittoresques, ne valent point, pour nous donner une idée exacte et vivante de cette mémorable époque, les six volumes où M. Wallon a naguère analysé, au jour le jour, les actes du Tribunal Révolutionnaire. Tout le personnel de la Révolution, en effet, y figure avec un relief admirable, depuis les Constituants et les Girondins (sans compter les précurseurs comme Malesherbes et Chamfort) jusqu'au Père Duchesne, à Robespierre, à Carrier et à Fouquier-Tinville: l'on y voit au naturel les sentiments qui animaient toutes les classes de la société; et il n'y a pas jusqu'aux guerres de la Révolution dont on n'y trouve le récit, à propos du procès et de l'exécution de leurs généraux. Aussi ne saurions-nous trop louer M. Wallon d'avoir pensé à nous offrir une édition abrégée de ces six volumes, en éliminant une foule de pièces, de documents, et de menus détails de procédure, que l'on pourra, d'ailleurs, retrouver dans l'édition complète. Malheureusement la nouvelle édition qu'il publie, si abrégée qu'elle soit, est encore à notre avis trop longue pour l'objet d'instruction pratique et populaire qu'elle devrait avoir; non pas que neuf cents pages soient plus qu'il ne fallait pour raconter et commenter les trois mille condamnations à mort prononcées en quelques mois par le tribunal révolutionnaire : mais nous aurions aimé que, de ces condamnations, le vénérable historien se fût borné à nous signaler quelques-unes des plus importantes ou des plus typiques, de façon à ce que chacun pût avoir, en un petit volume portatif et à bon marché, quelque chose comme un extrait concentré de l'histoire de la Révolution.

Album Historique, par A. Parmentier, publié sous la direction de M. Ernest Lavisse; tome III : *Le XVI^e^ et le XVII^e^ siècles*, 1 vol. in-4°, illustré de 1.500 gravures, Colin, 15 fr.

Le défaut capital d'un pareil ouvrage est de n'être tout à fait ni un album ni un livre : l'image et le texte s'y enchevêtrent à chaque page, et dans un pêle-mêle parfois si inattendu qu'on a grand'peine à glaner dans le texte le renseignement correspondant à l'image et qui vient, en quelque sorte, en justifier le choix. Mais l'image, d'autre part, nous est si libéralement prodiguée, qu'à ne considérer l'ouvrage de MM. Lavisse et Parmentier que comme une sorte de vaste encyclopédie iconographique, on n'en saurait souhaiter, nous ne dirons pas de plus parfaite, mais de mieux documentée et de plus variée. C'est ainsi que, dans ce troisième volume, exclusivement consacré à l'histoire de la civilisation en Europe pendant les seizième et dix-septième siècles, on trouvera une foule de portraits, de vues de pays et de monuments, de reproductions d'objets d'art de toute sorte qui nous renseignent, et cela de la façon la plus exacte à la fois et la plus amusante, sur les mœurs, la vie publique et privée, la religion, les beaux-arts, durant ces deux mémorables époques de l'histoire. Et si même, comme nous le disions tout à l'heure, tout cela reste malheureusement un peu diffus et un peu confus, c'est là un défaut dont la gravité se trouve singulièrement atténuée par les nombreuses tables méthodiques et alphabétiques que les auteurs ont pris soin de nous offrir à la fin du volume.

La Liberté de l'Enseignement, par H. de Lacombe. 1 vol. petit in-16, Perrin, 0 fr. 50.

Dans cette courte brochure d'une centaine de pages, M. de Lacombe soutient et développe deux thèses distinctes. Il affirme, d'une part, que l'enseignement religieux est égal, sinon supérieur, à l'enseignement universitaire; et, d'autre part, que l'Etat ne saurait, sans une tyrannie monstrueuse, restreindre, plus qu'il ne l'a fait déjà, la liberté de l'enseignement. Nous devons ajouter au reste que, de part et d'autre, l'auteur appuie ces thèses sur d'excellents arguments, ou du moins excellemment présentés, avec un remarquable mélange de bon sens, d'émotion et de verve. Mais nous aurions préféré, dans l'intérêt même de ces thèses, les voir traitées par lui séparément, de façon à mettre en un plein relief la seconde d'entre elles, qui est à beaucoup près pour nous la plus intéressante aujourd'hui. Que l'enseignement religieux soit ou non supérieur à l'enseignement universitaire, en effet, cela ne change rien à la justesse de ce que nous dit M. de Lacombe sur l'impossibilité d'attenter davantage à la liberté de l'enseignement sans violer les principes fondamentaux, non seulement de la justice et de l'humanité, mais même de la démocratie la plus radicale. C'est cela surtout que nous démontre la brochure de M. de Lacombe, avec une extrême abondance de preuves historiques, politiques et philosophiques. Mais comme elle nous le démontrerait bien plus utilement encore si elle s'en était tenue à ce seul sujet!

L'Œuvre d'art et l'Evolution, par E. Marguery. 1 vol. in-18, de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, Alcan, 2 fr. 50.

M. Marguery admire à la fois Mozart et Meyerbeer, Fra Angelico et M. Besnard, Phidias et le défunt architecte Charles Garnier : c'est dire qu'il est éclectique, et se fait une conception très large de la beauté. Il a en outre, beaucoup voyagé, beaucoup lu : son petit livre atteste une érudition très vaste, sinon très sévère (car il se trompe tout à fait, par exemple, en croyant que « l'ouverture de la *Flûte enchantée* a servi de modèle pendant cinquante ans, à presque toutes les ouvertures d'opéra »). Ainsi outillé, il se plaît à émettre, à son tour, quelques réflexions sur les éternels problèmes de l'esthétique. Il essaie, lui aussi, de comprendre ce qui distingue la vie artistique de la vie réelle, ce qui fait la beauté et l'expression des rythmes, ce qui permet à une œuvre d'art de nous charmer et de nous émouvoir. Mais si tous les chapitres de son livre contiennent des comparaisons intéressantes et des vues ingénieuses, le chapitre le plus original est assurément celui où l'on étudie « l'évolution des arts ». Il y affirme que les arts sont aujourd'hui en progrès sur le passé, comme l'industrie, que « l'emploi du fer a enfanté toute une architecture originale » que, « en peinture, nous saisissons des valeurs qui échappaient à nos pères », et que « la composition musicale s'est trouvée assez élargie pour que Bizet ait pu donner au timbre voilé du saxophone la phrase touchante de « l'introduction du deuxième acte de l'*Arlésienne*. »

Notes sur la vie française en Cochinchine, par Pierre Nicolas. 1 vol. in-18, illustré de nombreuses photographies, Flammarion, 3 fr. 50.

« Il n'est pas, sans doute, inutile de dire que Saïgon, notre grand port maritime français d'Extrême-Orient, n'est pas au bord de la mer, mais bien à quarante milles dans l'intérieur. » Voilà, parmi plusieurs autres, une remarque qui peut sembler pour le moins puérile, mais dont on comprend mieux l'à-propos, dès qu'on se met à feuilleter, avec quelque attention, l'agréable ouvrage de M. Nicolas. Car on n'imagine pas, sans l'avoir lu, ce qu'il se répand en France d'idées extraordinaires sur nos colonies et, en particulier, sur la Cochinchine. C'est précisément le but de ces *Notes sur la vie française en Cochinchine* que de remettre exactement les choses au point : sur les mœurs des indigènes, leurs aptitudes et leur caractère, sur leurs rapports avec les coloniaux, et sur la vie de ceux-ci à Saïgon et dans la campagne environnante, M. Pierre Nicolas nous apporte une foule de détails curieux et précis, et qui intéressent d'autant plus qu'on les sent toujours d'une scrupuleuse exactitude. Et signalons aussi l'extrême intérêt documentaire de l'illustration qui est souvent d'un choix aussi imprévu qu'amusant.

Romans. — Poésies.

Résurrection, par Léon Tolstoï, *troisième et dernière partie*, traduction de T. de Wyzewa. 1 vol. in-18, Perrin, 2 fr.

Voici donc achevé cet admirable roman, un des plus profonds, des plus puissants et des plus poétiques qu'on ait jamais écrits! Et sa fin, à quelques chapitres près qui font un peu hors d'œuvre, est plus belle encore, peut-être, que le commencement. Elle contient, du moins, plusieurs scènes d'une intensité de passion vraiment sublime, comme l'agonie de Krilltzov, ou les adieux de Nekhludov et de Katucha. Et les chapitres mêmes qui font hors d'œuvre nous offrent une peinture de la vie des déportés et des forçats russes qui surpasse en exactitude pittoresque et en émotion tragique les *Souvenirs de la Maison des Morts* de Dostoïewsky. Au surplus, la valeur et l'importance de *Résurrection* sont, dès maintenant, suffisamment reconnues pour que nous n'ayons pas à insister sur elles; mais nous ne pouvons nous empêcher de signaler encore l'exemple que donne à tous ses confrères ce romancier de soixante-douze ans, qui, pour répandre ses idées morales sous la forme du roman, s'efforce de donner à son récit la plus belle tenue littéraire possible, et d'en varier sans cesse l'intérêt romanesque.

Les Derniers Trianon, roman d'une amie de Marie-Antoinette, par François de Nion. 1 vol. in-18, éditions de la *Revue Blanche*, 3 fr. 50.

M. de Nion, qui connaît trop peu la musique de Mozart, connaît en revanche fort bien la vie et les mœurs françaises de la fin du dix-huitième siècle : et il les connaît non seulement en érudit mais en véritable artiste, pour qui les moindres détails ont une signification pittoresque et vivante. Aussi son nouveau roman n'a-t-il pas de peine à être le meilleur de tous ceux qu'on a écrits depuis quelque temps sur la cour de Marie-Antoinette. La peinture qu'il nous y fait des fêtes du Petit Trianon, en particulier, abonde en menus traits d'une vérité admirable. Et nous serions même tentés de dire que l'histoire, dans ce roman, fait tort au roman : car les aventures amoureuses de la chanoinesse Josèphe d'Arraines, tout en y tenant plus de place que la description des mœurs du temps, ne laissent pas de nous paraître quelque peu monotones et presque banales, en comparaison du charme et de la variété du cadre où elles se déroulent.

Le Cloître, par Emile Verhaeren. 1 vol. in-8°, librairie Deman, Bruxelles 5 fr.

Le Cloître est une tragédie sombre et austère, sans autres personnages que les moines d'un couvent. Mais les passions qui agitent les cœurs de ces moines se trouvent exprimées par M. Verhaeren avec tant de force à la fois et de variété qu'elles donnent à sa tragédie une intensité dramatique des plus remarquables. Il y a là quatre ou cinq figures d'un relief superbe, le vieux prieur, Thomas le plébéien ambitieux, l'angélique Dom Marc, et son ami Dom Balthazar, le pécheur repentant; et la scène où Dom Balthazar se confesse de son crime, en présence de tous ses frères, est construite avec une très réelle entente du mouvement et de l'effet. Le seul malheur est que cette œuvre, d'une inspiration si pure et si noble, soit écrite en des vers détestables, ou du moins si durs, si pénibles, et d'un rythme si arbitraire, que loin d'ajouter à l'émotion, ils risquent souvent de la gâter, tandis que la plus simple prose aurait suffi pour mettre en valeur la beauté poétique des sentiments exprimés.

Divers.

Souvenirs entomologiques, par J.-H. Fabre; *sixième série*. 1 vol. in-8°, avec un portrait de l'auteur, Delagrave, 2 fr. 50.

Nous n'avons pas à révéler au public le nom de M. J.-H. Fabre : tous ceux qui s'occupent de sciences naturelles connaissent les beaux ouvrages de cet incomparable vulgarisateur, ses études entomologiques, ses « leçons », à la fois familières et savantes, sur les plantes, sur les animaux utiles ou nuisibles, sur la chimie ou la physique du globe. Mais, d'autant plus, nous avons plaisir à signaler ici le nouveau recueil qu'il vient de publier sur « l'instinct et les mœurs des insectes ». Non pas, en vérité, que ce recueil puisse beaucoup ajouter à la connaissance que nous avions déjà des idées philosophiques de M. Fabre touchant, par exemple, l'*atavisme* ou l'*instinct*, encore que, grâce à des exemples admirablement choisis, il nous fasse pénétrer plus avant dans les motifs de ses convictions; mais, à défaut de révélations bien nouvelles sur des théories générales qui, d'année en année, semblent lui tenir plus fort à cœur, son livre nous apporte une foule de traits piquants et caractéristiques sur les mœurs des infiniment petits, et notés avec un tel mélange de pénétrante observation et de fine bonhomie que personne ne peut les lire sans s'y intéresser.

Devant l'échafaud, par A.-H. Massonneau. 1 vol. in-18, avec douze portraits, Flammarion, 3 fr. 50.

M. Massonneau, qui n'est pas sans tirer vanité d'avoir pu assister à douze exécutions capitales, nous offre, dans ce volume quelque peu macabre, les portraits et la biographie des criminels qu'il a eu l'occasion de voir « raccourcir », depuis les fameux propagandistes par le fait, Ravachol et Emile Henry, jusqu'à de sinistres brutes comme Carrara, Prado ou le jeune Berland. Et si un pareil spectacle n'est pas sans nous inspirer un cruel dégoût, c'est qu'aussi bien M. Massonneau le veut ainsi, espérant faire de nous, par ce moyen, des adversaires déterminés de la peine de mort. Il est forcé de nous avouer, cependant, que des vingt-neuf magistrats et fonctionnaires qu'il est allé interviewer pour nous à ce sujet, huit seulement, les juges d'instruction Bourrouillou, de Walles, Aubry, Baffrey et Fabre, le procureur général Bulot, M. Cochefert, chef de la sûreté, et l'avocat général Sarru, se sont énergiquement prononcés contre l'application de la peine de mort; les autres se sont déclarés hostiles à la suppression de la peine de mort, ou, en tout cas, hésitants; mais M. Massonneau a pensé que leur opinion, pour n'être pas conforme à la sienne, n'en méritait pas moins de nous être rapportée.

A Travers l'électricité, par Georges Dary. 1 vol. in-4°, illustré de portraits et de nombreuses figures, Nony, 10 fr.

Sous ce titre, d'une concision un peu bien scientifique, M. Dary passe en revue les diverses manifestations physiques et chimiques de l'électricité et tout ce qui a trait aux multiples applications mécaniques et industrielles qu'elle a déjà suscitées, depuis les premières machines électro-statiques de l'abbé Nollet jusqu'au télégraphe de Marconi et aux appareils radiographiques du docteur Rœntgen. Le fait est qu'il y a de tout, dans son livre, des notions théoriques et de l'histoire, des biographies de savants, des actualités sur l'Exposition de 1900, des recettes de cuisine, des anecdotes, voire même des calembours : mais tout cela nous y est offert avec si peu de méthode, et d'une façon à la fois si prolixe et si sommaire, qu'il est bien à craindre que les jeunes gens auxquels s'adresse plus particulièrement M. Dary n'aient une certaine peine à le suivre jusqu'au bout de ses quatre cents pages. Et la chose est d'autant plus fâcheuse que l'on sent, par ailleurs, l'auteur animé d'un beau zèle pour la vulgarisation de toutes les découvertes scientifiques, et très porté à mettre la plus louable impartialité dans l'éloge de leurs auteurs, sans distinction de nationalité. Ajoutons que l'illustration est, elle aussi, éclectique et familière, sinon toujours d'un goût très relevé dans le choix des exemples.

Ont paru :

Romans. — *La Fêlure*, par Henry de Fleurigny. In-18, Ollendorff, 3 fr. 50. — *Notre Père qui êtes aux cieux*, par Isabelle Kaiser. In-18, Perrin, 3 fr. 50. — *L'Agonie de l'amour*, par Edmond Jaloux. In-18, au *Mercure de France*, 3 fr. 50; — *La Route d'émeraude*, par Eugène Demolder. In-18, 3 fr. 50. — *Lagibasse*, roman magique, par Jean Richepin. In-18, Fasquelle, 3 fr. 50. — *Myrrhille*, par Lionc de Pougy. In-18, illustré, Per Lamm, 3 fr. 50. — *La Cascari*, par Edouard de Perrodil. In-18, Flammarion, 3 fr. 50. — *Ninette*, par Louis de Robert, illustrations de Dutriac. In-12, Ollendorff, 2 fr.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

Les nouveaux ponts de la Tugela. — On sait qu'au cours de la guerre actuelle dans la colonie du Natal, les ponts sur la Tugela, à Colenso et à Frère, furent détruits par les Boers. Avec une décision et une promptitude extraordinaires qu'il serait avantageux pour lui d'appliquer aux opérations militaires, le gouvernement du Natal donna des ordres, non seulement pour la réparation provisoire des ouvrages démolis, mais encore pour leur remplacement ultérieur par d'autres ponts métalliques d'un type plus résistant que les ouvrages anciens et cela, en raison de l'augmentation incessante du trafic sur la voie ferrée à laquelle ils donnent passage.

Voilà ce qui peut s'appeler prévoir l'avenir d'une façon intelligente.

Les principaux constructeurs anglais et américains furent invités à soumissionner ce travail, qui fut adjugé à la Patent Shaft and Axletree C° de Wednesbury. L'ordre d'exécution prescrivait que la première travée devait être prête à expédier dans un délai de six semaines, à dater du 21 décembre dernier. Or cette première travée était déjà montée chez le constructeur et prête à partir dès le 13 janvier. Sept travées semblables de 35 mètres de longueur et du poids de 105.000 kilogrammes chacune, seront successivement expédiées à Durban; cinq sont destinées au nouveau pont de Colenso et deux à celui de Frère.

On ne nous dit pas, par exemple, quand elles pourront être définitivement mises en place: *that is the question.*

Une conséquence de la crise des combustibles. — On sait que le marché charbonnier, par suite de diverses raisons (grèves, hiver rigoureux, guerre du Transvaal, etc.) subit dans l'Europe entière une crise redoutable, qui se traduit par une hausse formidable des prix : un *boom*, comme disent les Anglais.

Cet état de choses ne semble pas près de se calmer et on cote à Newcastle 25 fr. et à Cardiff 31 fr. 25 la tonne du charbon qui se paye environ moitié moins en temps ordinaire.

Il résulte de cette surélévation anormale des prix des faits surprenants : c'est ainsi qu'une maison anglaise vient d'acheter en Amérique 10.000 tonnes de charbon à vapeur à livrer dans la Méditerranée. Le prix fait est de 11 sh. la tonne « franco-bord »; or, le frêt de Baltimore ou de Philadelphie à Marseille, par exemple, s'élevant à 15 sh., ce charbon américain sera rendu à destination à 26 sh., — soit 32 fr. 50. — c'est-à-dire à un prix bien inférieur à celui auquel reviendrait actuellement le charbon anglais!

Le torpilleur « Turbinia ». — Nous avons déjà parlé de l'application de la turbine Parsons à la propulsion rapide des navires et nous avons signalé les essais entrepris à ce sujet pour créer des paquebots à marche ultra-rapide destinés à la traversée de la Manche entre Dieppe et Newhaven.

La première application de la turbine Parsons a été faite à un petit torpilleur de la marine anglaise, la *Turbinia* qui fut achevée en 1897, et figura, à cette époque, dans la grande revue navale de Spithead. La *Turbinia* est un torpilleur de 33 mètres de longueur et de 44 tonnes 1/2 de déplacement; elle a donné aux essais la vitesse énorme de 35 nœuds!

L'amirauté anglaise fait construire en ce moment un autre torpilleur de plus grandes dimensions, la *Viper* qui sera actionnée également par des turbines Parsons. Un troisième est en chantier chez MM. Armstrong, Whitworth et C^ie^.

Le papier d'herbe. — Après le papier de bois voici le « papier d'herbe », fabriqué suivant un nouveau procédé aussi simple que peu coûteux, et qui tend à prendre, paraît-il, un grand développement en Angleterre.

Il s'agit d'un papier obtenu avec des herbes par le procédé ordinaire : lavage à l'eau, traitement par une lessive de soude chaude, nouveau lavage et mise en pâte dans les cuves.

Toutes les variétés d'herbes les plus communes peuvent servir à la fabrication de ce nouveau papier; il convient seulement qu'elles soient récoltées avant d'avoir commencé à fleurir.

La fibre du papier ainsi obtenu a des qualités de souplesse et de ténacité remarquables, qui la rendent particulièrement propre à la préparation du papier toile, du papier à dessiner, à écrire et à calquer.

On a calculé qu'un kilogramme de gazon sec produit un quart de son poids de papier, et qu'un hectare de terrain planté en gazon peut en fournir, en moyenne, 2.500 kilogrammes.

Travaux publics en Crète. — Il résulte d'une communication du Consul de France à La Canée que le gouvernement crétois a décidé l'exécution de travaux d'un caractère urgent, consistant en un réseau de routes carrossables dont la Crète est totalement dépourvue. La création de ce réseau donnera vraisemblablement lieu à la construction d'ouvrages d'art et particulièrement d'un certain nombre de ponts métalliques.

D'autre part, ce même gouvernement a admis, en principe, l'établissement d'une ligne de tramways à vapeur de La Sude à La Canée et de La Canée à Halepa.

Superficie et population des contrées de la terre au 1er janvier 1900. — Une étude statistique, arrêtée à la date du 1er janvier 1900, va être établie par MM. Levasseur et Bodio, vice-président et secrétaire général de l'Institut international de Statistique, d'après les derniers recensements et documents connus.

M. Levasseur a déjà fait ce travail pour la France, et il vient d'en communiquer les résultats à la Société de statistique de Paris. En voici le résumé.

Aux dates extrêmes 1801 et 1896, la superficie de la France était de 529.630 et 536.464 kilomètres carrés: la population, de 27.347.800 et 38.517.975 ou 38.269.011 habitants, selon qu'on s'arrête à la population domiciliée ou à la population présente.

Douze villes accusent une population supérieure à 100.000 habitants, y compris Paris, dont la population résidante, au recensement de 1896, s'élevait à 2.536.834 habitants.

La superficie de Paris étant de 78 kilomètres carrés, la densité de sa population ressort à 32.523 par kilomètre carré.

La population de notre capitale était de 547.756 habitants au commencement du siècle, de 1.053.262 vers la moitié de celui-ci.

Les résultats généraux pour la France, au 1er janvier 1900, sont les suivants :

	Superficie en kilomètres carrés	Population
	—	—
En Europe : France.....	536.464	38.623.000
En Afrique { Algérie.....	600.000	4.429.421
En Afrique { Colonies et prot.	6.700.000	16.000.000
En Asie : colonies et prot.	499.968	19.398.700
En Océanie.....	21.680	92.145
En Amérique { nord-colonies..	3.001	363.863
En Amérique { sud-colonies...	105.000	24.000
Total des possessions et protectorats hors d'Europe.....	7.929.649	40.308.129
Total général de la France et de ses possessions et protectorats.....	8.466.113	78.931.129

Criminalité comparée des adultes et des mineurs. — Il y a quelque temps, nous signalions le fait de l'accroissement de la criminalité des mineurs; mais ce n'est pas seulement chez nous que l'on peut observer ce fâcheux symptôme, car le ministre de l'Intérieur du Royaume de Prusse dénonce également la gravité du mal dans ce pays.

De 1882 à 1896, le nombre des condamnations pour crimes et délits contre des mineurs s'est accru, en effet, dans la proportion de 43 0/0, passant de 30.697 à 42.962. Or, cette augmentation n'est pas en rapport avec l'augmentation de la population, puisqu'en 1896, sur 100.000 individus de douze à dix-huit ans, on comptait 697 condamnations, tandis qu'en 1882, on en comptait déjà 568.

Cette augmentation est d'autant plus caractéristique qu'elle est supérieure à l'augmentation proportionnelle subie par la criminalité des adultes, laquelle a seulement monté de 16 à 22 0/0; et elle est d'autant plus inquiétante qu'elle porte en grande partie sur des crimes contre les personnes.

Comme remède à un tel état de chose, le gouvernement prussien propose un projet de loi assurément radical, aux termes duquel tout enfant âgé de six à douze ans, reconnu comme étant moralement abandonné, alors même qu'il n'aurait commis aucun délit, serait placé dans une maison de correction.

Il y aurait sans doute des procédés d'éducation morale plus doux et plus sûrs à employer. Du moins, après le passage par la maison de correction, n'y aura-t-il plus de doute à conserver sur la valeur morale des jeunes *corrigés*.

La fortune de l'Europe. — Un statisticien de New-York, M. Mulhall, a recherché quelle était la richesse totale de l'ensemble des pays de la vieille Europe.

Il a trouvé d'une part, pour les valeurs publiques, un capital de 260 milliards, et pour la richesse totale, un chiffre de 1175 milliards. D'où il suit que le capital circulant serait à ce total dans la proportion de 22 à 100.

Le tableau ci-dessous donnerait d'ailleurs, d'après notre statisticien américain, ce qui revient à chaque pays dans les chiffres précédents, et la part moyenne de chaque habitant.

	Richesse nationale.	Capital circulant.	Moyenne par habitant.
	—	—	—
Angleterre.....	295	106	7.200
France.....	247	65	6.300
Allemagne.....	201	37	4.010
Russie.....	160	14	1.500
Autriche.....	113	10	2.100
Italie.....	79	8	2.050
Belgique.....	25	8	4.000
Hollande.....	22	6	4.900
Autres pays.....	33	12	»

La moyenne générale par habitant est de 3.500 francs.

Depuis 1870, le capital circulant de l'Europe aurait presque doublé, et depuis 1848, il aurait presque quadruplé.

Enfin, dans la période 1871-1892, ce capital se serait augmenté de 150 milliards.

La destruction des moustiques. — Depuis que l'on connaît le rôle joué par les moustiques dans la propagation des fièvres paludéennes, on se préoccupe de divers côtés de détruire ces insectes soit à l'état de larves, soit, ce qui est beaucoup plus difficile, à l'état adulte.

Le moyen qui, jusqu'ici, a donné les meilleurs résultats, consiste à verser de l'huile ou du pétrole à la surface de l'eau contenant les larves de moustiques.

Le moyen est très employé en Amérique et il mérite d'être vulgarisé. En effet, chez nous, M. Laveran, le savant à qui l'on doit la découverte du microbe de la malaria, a pu s'assurer qu'il suffisait de 15 centimètres cubes de pétrole pour tuer les larves qui se trouvent à la surface d'un mètre carré d'eau.

Au bout de vingt-quatre heures, il n'y a plus une seule larve vivante.

Il résulte encore des observations de M. Laveran, que c'est à l'introduction des gouttelettes d'huile ou de pétrole dans les organes respiratoires des larves qu'il faut attribuer leur mort.

La saison la plus favorable à leur destruction est le printemps.

L'époque convenable pour cueillir les pommes à cidre. — Généralement, c'est à l'automne que l'agriculteur récolte les fruits à cidre, sans se préoccuper exactement de la maturité de ces fruits. Cependant il y a une grande différence dans la maturité des fruits mûris à l'arbre et de ceux qui, cueillis prématurément, mûrissent en tas.

Voici, sur ce point, le résultat d'intéressantes expériences faites l'année dernière par M. Lechartier et exposées devant les membres de la Société nationale d'agriculture, au cours d'une de ses dernières séances.

Ayant fait deux récoltes d'une même variété de pommes, l'une le 21 octobre et l'autre le 21 novembre, M. Lechartier fit l'analyse de chacun de ces lots dès qu'ils furent arrivés à complète maturité.

Les pommes récoltées le 21 octobre pesaient en moyenne 48 grammes, tandis que celles récoltées un mois plus tard pesaient en moyenne 70 grammes.

Ainsi, le seul fait d'avoir laissé les fruits à l'arbre donnait une augmentation de 450 kilos par tonne pour la vente directe des pommes, et une augmentation de 400 litres de moût pour la fabrication du cidre.

Quant à la composition chimique de ces mêmes fruits, elle était la même dans les deux lots pour le sucre et le tanin, mais les fruits ayant mûri sur l'arbre renfermaient plus d'acide.

Ces observations, dont on voit l'importance, peuvent d'ailleurs s'appliquer à la maturation du raisin, puisque la vendange a sa plus grande valeur au moment où son poids est le plus fort.

La température des océans. — Dans son discours présidentiel devant la section de géographie de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, sir John Murray constate que tous les relevés de température faits jusqu'ici dans l'océan indiquent qu'à une profondeur de 180 mètres, la température des eaux reste invariable, ou à peu près, en toutes saisons. Il faut donc considérer que 92 0/0 de la masse des eaux est à une température inférieure à 4°,4, tandis que les eaux de surface, à température variable, ne représentent guère que les 8 centièmes de cette masse.

La presque totalité des eaux profondes de l'océan Indien est à une température inférieure à 1°,7; et il en est de même pour une grande partie de l'océan Atlantique du Sud et pour certaines parties de l'océan Pacifique. Mais dans l'Atlantique du Nord et sur une très large partie du Pacifique, la température est plus élevée. Pour les profondeurs au delà de 3.000 mètres, la température moyenne des eaux de l'Atlantique est d'un degré environ supérieur à la température moyenne au fond de l'océan Indien.

La profondeur des mers est une région obscure où ne parviennent pas les rayons solaires; aussi la vie végétale est-elle absente sur 93 0/0 de l'étendue du fond des océans. L'abondante faune des grandes profondeurs vit donc de la matière organique assimilée par les plantes poussant près de la surface, dans les eaux peu profondes et sur les côtes.

Pour plus de la moitié de la surface des océans, la température ne descend jamais au-dessous de 15°,56. Dans ces conditions, les coquilles des mollusques, foraminifères, algues et autres organismes planktoniques, sont sécrétés en grande abondance et tombent au fond de la mer après la mort des organismes.

La production du fer et de l'acier dans le monde entier. — Nous trouvons dans l'*Engineering and mining Journal* un relevé comparatif de la production du fer et de l'acier dans les différents pays du monde, au cours de l'année 1898.

Cette production est la suivante, en milliers de tonnes métriques, chiffres ronds, pour abréger :

	Fer.		Acier.	
	1897	1898	1897	1898
	—	—	—	—
Etats-Unis.....	9.807	11.962	7.289	9.045
Royaume-Uni.....	8.930	8.769	4.560	4.639
Allemagne.....	6.889	7.403	5.091	5.734
Autriche-Hongrie.	1.205	1.250	553	606
Belgique.....	1.025	983	617	653
Canada.....	41	47		
France.....	2.472	2.534	1.282	1.442
Italie.....	12	13	57	59
Russie.....	1.857	2.229	831	1.095
Espagne.....	282	262	122	113
Suède.....	534	571	268	290
Autres pays.....	450	545	310	355
Ensemble....	33.504	36.568	21.030	24.031

On voit, par ce tableau, que, l'Espagne mise à part, la production du fer et de l'acier a notablement augmenté de 1897 à 1898 dans tous les pays, mais surtout aux Etats-Unis, où l'augmentation représente environ le quart de la production totale.

AGENDA DE LA SEMAINE

Elections du 4 fév. — Conseillers généraux : à Estissac (Aube), à Ailly-sur-Noye (Somme) et à Bordeaux. — Conseillers d'arrondissement : à Saint-Claud (Charente) et Bacqueville (Seine-Inf.). — Conseillers municipaux : à Creil en remplacement de onze démissionnaires qui désirent conserver les restes de deux monuments historiques (la collégiale de Saint-Evremont, datant du douzième siècle, et les débris du château où le roi Charles VI fut soigné pendant sa folie) destinés à disparaître.

Les listes électorales. — 4 fév., dernier jour accordé aux électeurs pour réclamer en vue de la modification des listes électorales déposées dans les mairies depuis le 16 janvier dernier : les réclamations sont reçues exceptionnellement aujourd'hui jusqu'à minuit. — A partir du 5, les réclamations seront étudiées par les commissions municipales qui devront avoir fini leurs travaux le 9 courant.

La chasse. — 4 fév., ce soir clôture dans toute la France.

Les réservistes maritimes. — 5 fév., convocation, pour une période de 28 jours, des inscrits maritimes âgés de vingt-cinq ans.

La carte de France. — 8 fév., désignation par le ministre de la guerre, sur la proposition des chefs de corps d'armée, des capitaines et lieutenants chargés de la revision de la carte de l'état-major.

Limite d'âge. — 7 fév., le commandant de gendarmerie Laroche, chargé des rapports du public et de la presse avec le pouvoir militaire dans l'affaire Dreyfus, à Rennes, et félicité par le général Lucas dans un ordre du jour, passe aujourd'hui dans le cadre de réserve.

Le tirage au sort. — *Paris :* **5 fév.**, XIIe arrondissement : **6**, XIIIe; **7**, XIVe; **8**, XVe; **9**, XVIe; **10**, XVIIe. — *Banlieue de Paris :* **5 fév.**, Saint-Denis : **6**, Charenton; **7**, Ivry; **8**, Vanves; **9**, Villejuif; **10**, Sceaux. — *Départements :* les opérations se poursuivent sans incidents et sont terminées dans un grand nombre de communes.

La flottille d'Islande. — C'est probablement le **4 fév.**, qu'auront lieu le grand pardon maritime, à Paimpol, patrie des pêcheurs d'Islande de Bretagne, et l'imposante cérémonie de la bénédiction de la flottille islandaise : la procession, précédée du clergé et de la statue de N.-D. de Bonne-Nouvelle, traversera la ville pittoresque et s'arrêtera au bout de la jetée, d'où aura lieu la bénédiction des bateaux, entassés dans le bassin.

Les grandes premières musicales. — L'Opéra compte donner le **4 fév.**, la répétition générale de *Lancelot*, de Joncières, et la première, le mercredi **7**. — Le théâtre lyrique de la Renaissance annonce *Martin et Marline*, de MM. P. Milliet et E. Trépart pour le lundi **5**. — Le théâtre des Arts de Rouen donnera le **3**, la première de *Siegfried* de Wagner, qui n'a jamais été représenté en France.

Tribunaux de la semaine. — 7 fév., procès en nullité de testament intenté par les héritiers naturels d'Edmond de Goncourt contre MM. Daudet et Hennique, exécuteurs testamentaires de l'auteur de *la Faustin* et représentant l'Académie des Dix (1re Chambre de la cour d'appel de Paris). — **5**, devant la Chambre des appels, sur la question de compétence, procès intenté par le lieutenant-colonel Picquart au *Jour*. — Le **3**, à la 1re Chambre, jugement dans l'affaire de M. Henry Kistemaeckers contre Mme Sarah Bernhardt, à propos de *Marthe*.

Expositions artistiques. — 3 fév., inauguration de l'exposition de l'œuvre d'Alfred Stevens, à l'Ecole des beaux-arts. — **4**, vernissage du Salon de peinture du Cercle de l'Union artistique, rue Boissy-d'Anglas (exposition ouverte du **5 fév.** au **9 mars**, à l'exception du vendredi, réservé aux membres du cercle). — Depuis le **1er fév.** à Genève, exposition dans le Bâtiment électoral, des œuvres des artistes suisses destinées à l'Exposition de Paris de 1900. — Ouverture, à Monte Carlo, de l'exposition des Beaux-Arts. — Fermeront ce mois-ci : Société des Artistes russes, 87, rue de Rome (le **4**); Mme Briès, Bodinière (le **10**); Paris-Province, 12, rue Godot-de-Mauroi (le **15**). — Fermeront à la fin du mois : exposition des Beaux-Arts de Bordeaux, Société des Amis des arts d'Angers, Cercle artistique de Bruges, etc.

Monuments et statues. — L'acteur Talma, dont l'effigie est au Théâtre-Français, aura sa statue dans le département du Nord, à Poix-du-Nord, où il est né en 1766 : le sculpteur Fagel est chargé du monument. — C'est dans le jardin de l'école Estienne (école du Livre, XIIIe arrondissement de Paris) que sera dressé le monument d'Abel Hovelacque, dont nous avons déjà parlé. — Saint-Pierre-le-Moûtier, dans la Nièvre, élève une statue à Jeanne d'Arc.

Conférences de la semaine. — Au Musée Guimet, le **4 fév.**, M. Lafaye, professeur à la Sorbonne : « le Culte Isiaque d'après les monuments » (2 h. 1/2). — Docteur J. Bertillon, chef de travaux statistiques de la Ville de Paris, le **3** : « Dépopulation de la France et remèdes à y apporter » (5 h. 1/2, rue Serpente, 28). — A la Société des conférences, M. Henri de Régnier, le **6** : « Poètes d'aujourd'hui et poésie de demain » (2 h. 1/2, 181, boulevard Saint-Germain). — A la Société des Amis de l'Université, M. Beauregard, le **8** : « du Rôle de l'économie politique dans la vie moderne » (9 h. soir, Sorbonne). — A la Société de navigation aérienne, le **8**, comte de La Vaux : « Mes voyages aériens » (8 h. 1/2, 28, rue Serpente). — A l'Union des Femmes de France, Dr Latulle : « les Ennemis de l'enfant » (4 h., Chaussée-d'Antin, 29).

Examens et concours. — 8 fév., à Bordeaux, examens des mécaniciens de la marine marchande (le **19**, à Marseille; le **22**, à Toulon). — Dernier jour d'inscription : le **4**, pour le certificat d'aptitude à l'enseignement du dessin dans les écoles normales et les écoles primaires supérieures (examens le **5 mars**); le **11 fév.**, pour l'emploi de répétiteur de physique en ce moment vacant à l'Ecole polytechnique.

Carnet du rentier. — Tirages financiers du **5 fév.** : obligations Ville de Paris 1875 (un lot de 100.000 fr., un autre de 50.000 ; total des lots : 225.000 fr.). — Crédit foncier : communales 1879-80 (deux lots de 100.000 fr. chacun : total des lots : 400.000 fr.), 1891 (un lot de 100.000 fr. ; total des lots : 135.000 fr.), 1899 (un lot de 150.000 fr., total : 175.000 fr.). — Tirage du **10** : obligations Ville de Paris 1876 (un lot de 100.000 fr., total des lots : 125.000 fr.).

La semaine religieuse. — 4 fév., solennité de l'Immaculé Cœur de Marie (la Chandeleur au chœur). — Quête pour l'Institut catholique de Paris. — **7**, le pape, en pourpre (le rouge est la couleur de deuil du Saint-Père) donnera l'absoute, du haut de son trône, dans la basilique pontificale, à l'occasion de l'anniversaire de la mort du pape Pie IX (7 fév. 1878). — **8**, à partir d'aujourd'hui, on peut se marier à l'église, sans dispense dite du temps prohibé.

La semaine israélite. — 4 fév., dans tous les temples, le min'ha ou office du soir est fixé à 5 h. jusqu'au **25** courant.

La semaine musulmane. — 3 fév., le grand jeûne du Ramazan est rompu aujourd'hui ; à cette occasion, des prières extraordinaires sont dites dans toutes les mosquées. — **4**, le Baïram, commencé le **2**, finit aujourd'hui (le petit Baïram, connu plus généralement sous le nom de Courban Baïram ou Sacrifice des moutons, tombera cette année au **11 avril**. — **8 fév.**, aujourd'hui, 7 du mois de chewal, « petite fête » au Maroc, qui termine le grand carême : c'est un jour férié officiel au Maroc.

La semaine japonaise. — Déjà le **30 janv.** le Japon avait fêté l'anniversaire de la mort de l'empereur Komei-Tenno, décédé le 9 fév. 1867, et, le **2 fév.**, l'anniversaire de l'avènement au trône de l'empereur Jimmu; le **9**, il fêtera le 32e anniversaire du mariage de Mutsuhito, l'empereur actuel du Japon, avec Haruko, fille de feu Tadaka, de la maison Foudjiwara-Itchidjo.

Expositions de chevaux. — 3 fév., la Garnache (Vendée) : demi-sang, poulains et pouliches. — **6**, la Loupe (Eure-et-Loir) : percherons colliers, de trait léger et de poste. — **10**, Vatan (Indre) : chevaux poitevins.

Expositions de taureaux. — 3 fév., à Avranches. — **4**, à Briquebec. — **5**, à Carentan et à Saint-Jean-de-Daye. — **7**, à Tassy (Manche).

Expositions d'animaux gras. — 3 et 4 fév. à Charolles, en Saône-et-Loire, avec le concours de l'Etat : reproducteurs de la race charolaise pure (spécimens sortant des étables les plus réputées du Charolais et du Brionnais). — **3**, à Villeneuve-sur-Lot, en Lot-et-Garonne. — **10**, à Agen. — Du **8** au **11**, à Moulins, concours général, subventionné par l'Etat, d'animaux gras et reproducteurs, avec une exposition annexe d'instruments d'agriculture, de volailles vivantes et de vins du département.

Divers. — 3 fév., 1er bal de l'Elysée. — **3**, lord Salisbury, chef du conseil britannique, entrera aujourd'hui dans sa soixante et onzième année. — **4**, assemblée générale et banquet de l'Association des journalistes républicains, au Grand Hôtel. — **6**, réunion du comité pour le rachat de la prison de saint Louis et la conservation des souvenirs des croisades à Mansourah. — **8**, dîner parlementaire à l'Elysée. — Convocation du parlement de Terre-Neuve pour la ratification du *modus vivendi* conclu avec la France pour le French Shore.

Sports de la semaine. — Courses de chevaux à Pau les **4** et **8 fév.** — Yachting : le **6**, régates internationales à Marseille. — **4**, grand assaut d'escrime à Houilles au bénéfice des Boers; même jour, assaut d'armes international à Bruxelles, présidé par le prince Albert de Belgique et le **10**, à Amsterdam, assaut annuel Van Humbeek. — En automobilisme, coupe Chauchard à Nice, le **4**. — **7**, assaut annuel de boxe du Boxing Club de France, à Paris. — **8**, championnat de cross-country du Centre-Ouest, à Nogent-le-Rotrou. — Matches de Football : **4**, Angleterre contre Irlande, à Londres; Cosmopolitan Club contre Catford Bridge, à Paris. — Patinage : **3** et **4**, championnat d'Europe (courses) à Budapesth; **10** et **11**, Coupe d'argent, à Davos, en Suisse.

NOS GRAVURES

LA GUERRE DU TRANSVAAL

Le ministère Salisbury-Chamberlain. — Dans un de nos derniers numéros nous avons reproduit la photographie d'un groupe d'hommes d'allure épaisse et simple : c'était le Conseil exécutif, le gouvernement de la défense nationale boer. Voici le pendant : deux marquis, un duc et M. Chamberlain qui n'a aucun titre nobiliaire mais plus de morgue aristocratique qu'aucun des trois autres ; — à eux quatre ils sont les organisateurs de la guerre d'agression entreprise par l'Angleterre contre le Transvaal.

Qui est le premier ministre? Robert-Arthur-Talbot Gascoigne-Cecil, troisième marquis de Salisbury, pair d'Angleterre, est officiellement M. le Premier. Mais c'est M. Joe Chamberlain, industriel de Birmingham, homme d'affaires et financier habile, ancien radical devenu libéral, simple secrétaire colonial dans le ministère, qui a eu incontestablement la haute main, depuis qu'il y a une question du Transvaal, sur la politique du gouvernement anglais.

C'est donc à M. Chamberlain qu'incombe toute la responsabilité de la guerre actuelle. La physionomie de ce personnage politique est bien connue. Il est complètement imberbe. Son monocle et l'orchidée de sa boutonnière sont légendaires. On est quelque peu étonné lorsqu'on consulte ses biographies, de constater qu'il a depuis quatre ans dépassé la soixantaine. Né à Londres, il a fait à Birmingham toute sa fortune, industrielle, financière et politique. Il représente cette ville au Parlement de Westminster depuis 1876.

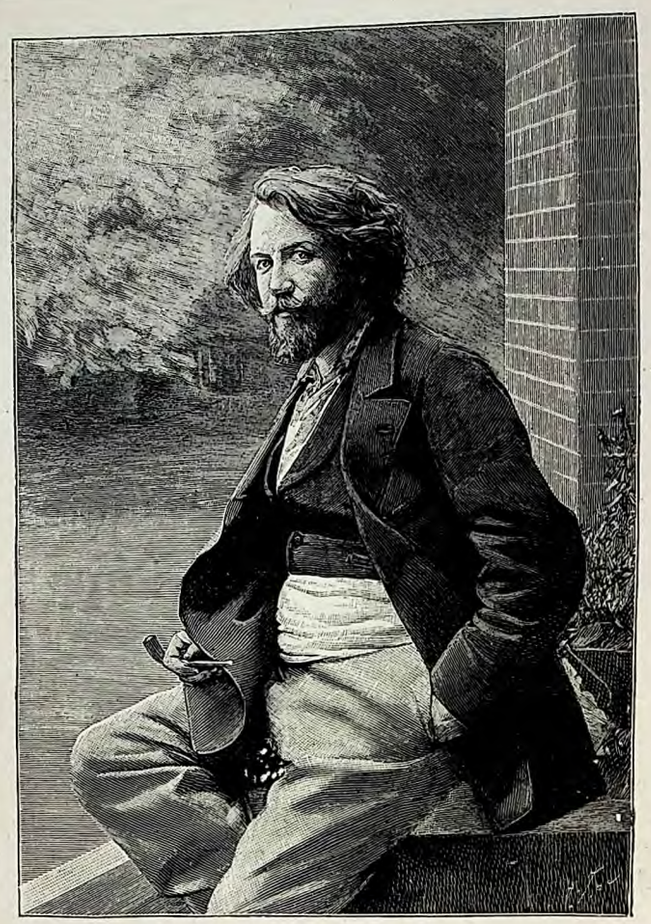
Si M. Chamberlain a voulu la guerre du Transvaal, le marquis de Salisbury n'a pas su ne pas la vouloir. L'illustre descendant des illustres lords Cecil, qui furent les conseillers de la grande Elisabeth, est pour la quatrième fois au pouvoir. Il a exactement soixante-dix ans, étant né le 3 février 1830. Chef du parti conservateur anglais depuis la mort de lord Derby, il a été pendant vingt ans l'adversaire de M. Gladstone. Attaqué à la Chambre des lords par lord Kimberley, mardi dernier, il a donné à sa réponse un tour sarcastique et dégagé qui a paru choquant.

Parmi les collaborateurs de M. Chamberlain et de lord Salisbury, c'est le marquis de Lansdowne, ministre de la guerre, qui, trop discret depuis le commencement des hostilités, va être le plus longuement interrogé et invité à fournir d'abondantes explications. Lord Lansdowne, qui est âgé de cinquante-cinq ans, fut gouverneur général du Canada de 1883 à 1888 et vice-roi de l'Inde de 1888 à 1893.

Le duc de Devonshire, *Lord President of the Council*, M. Goschen, ministre de la marine, et M. Balfour composent avec les marquis de Salisbury et de Lansdowne le haut comité de la défense nationale. Jusqu'à la mort de son père en 1892, le duc de Devonshire était connu sous le nom de marquis de Hartington.

Le droit de visite. — La marine anglaise, malheureusement pour l'Angleterre, n'a aucun rôle actif à jouer dans la guerre du Transvaal. Escorter les transports depuis les ports de la Grande-Bretagne jusqu'à ceux de l'Afrique du Sud, exercer une surveillance active au large de Lourenço-Marquès pour essayer de surprendre la contrebande de guerre, l'innombrable flotte britannique n'a pas autre chose à faire. Aussi s'acquitte-t-elle de cette double mission, notamment de la seconde, avec le plus grand zèle. On sait quelles réclamations ont suscitées de la part des Etats-Unis la saisie d'approvisionnements débarqués à Delagoa-Bay, et de la part de l'Allemagne la capture successive de trois navires, le *Bundesrath*, le *Herzog* et le *General*, qui se dirigeaient vers le même point.

Le droit de visite exercé dans ces circonstances par l'Angleterre n'est pas contestable en soi. Mais son exercice ne doit pas être abusif. La visite se divise, selon les circonstances, en deux ou trois actes : l'arrêt du bâtiment, l'examen des papiers, la visite des marchandises. Il n'y a rien à dire si le bâtiment de guerre anglais se borne aux deux premières opérations, à condition que la chose se passe dans des eaux qui ne soient pas trop distantes du théâtre de la guerre.



GUSTAVE CHARPENTIER

Mais la visite des marchandises ne peut avoir lieu que si l'examen des papiers révèle une irrégularité. Enfin le navire de commerce neutre ne peut être saisi que s'il résiste aux injonctions qui lui sont faites ou bien si de la contrebande de guerre, c'est-à-dire une marchandise propre à la guerre, est découverte à bord. Ce n'était le cas pour aucun des navires allemands saisis et le gouvernement britannique a dû exprimer ses regrets au gouvernement allemand. M. N.



JOHN RUSKIN. — Phot. Barraud.

Même au milieu de tous les deuils de la guerre du Transvaal, la mort de John Ruskin a causé en Angleterre une émotion profonde. Agé de quatre-vingts ans, il vieillissait silencieux à Coniston, dans le pays des lacs; il était, disait-on, aux confins de la folie. Mais son influence sur l'idéal artistique de l'Angleterre, sur l'idéal social de milliers d'esprits de tous les pays, n'avait pas diminué. Elle ne diminuera pas par la mort de l'homme.

Critique d'art, il créa le grand mouvement du préraphaélisme. Ecrivain épris de l'unique Beauté, il écrivit des livres aux titres harmonieux : *les Sept lampes de l'architecture, les Pierres de Venise, les Lois de Fiesole*, etc. Philosophe social, il entreprit de faire régner la Beauté, non seulement dans le domaine de l'art, mais encore dans celui de la vie pratique; il dénonça comme des ennemis l'industrie et le machinisme qui enlaidissent le monde et mit ses actes d'accord avec ses théories en élevant des fabriques sans machines où le travail manuel multipliait les nobles attitudes.

La vie intime de ce magnifique esprit fut troublée par le plus pénible drame domestique. Il avait épousé par amour miss Chalmers Grey. Son ami John Millais la lui enleva et l'épousa après divorce. On dit que Ruskin assista au mariage de sa femme et de son ami.

L'Angleterre voulait faire à Ruskin des funérailles nationales et l'ensevelir à Westminster. C'eût été méconnaître les dernières volontés du mourant. La tombe de Ruskin s'élèvera donc au bord du lac de Coniston et fera de ce coin du « pays des lacs » un lieu de pèlerinage dont les fervents de l'art n'oublieront jamais le chemin.



LE GÉNÉRAL BOILÈVE. — Phot. Desrez.

Le général de brigade d'infanterie de marine Boilève vient de mourir à Versailles où il s'était fixé en prenant sa retraite, le 6 décembre dernier. Agé de soixante-deux ans, il comptait de brillants états de service et était commandeur de la Légion d'honneur. C'est à Rochefort, à la tête de la 3e brigade, qu'il avait achevé sa carrière.

GUSTAVE CHARPENTIER

Né en 1862 à Dieuze (Alsace-Lorraine), Gustave Charpentier fit ses premières études musicales à Tourcoing, où il passa toute sa jeunesse, et au Conservatoire de Lille.

Pensionné par la ville de Tourcoing, qui le considère comme un de ses enfants, il vint à Paris et fut immédiatement admis au Conservatoire. Elève de Massenet, dès son premier concours, en 1887, il remporta le grand prix de Rome, avec une excellente cantate intitulée : *Didon*.

Dans son premier envoi : *La Vie du poète*, un drame-symphonie qui fut exécuté d'abord à l'Opéra, et qui depuis est resté au répertoire de nos grands concerts symphoniques, Gustave Charpentier se révéla poète et compositeur profondément original.

Ses œuvres suivantes : *Impressions d'Italie*, les *Fleurs du mal*, *Impressions fausses*, ne firent que confirmer ses premiers succès, et nous sommes convaincu que le roman musical, en quatre actes, *Louise*, représenté aujourd'hui à l'Opéra-Comique, va mettre Gustave Charpentier au premier rang de nos compositeurs nationaux.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos abonnés un fragment de cette importante partition : l'*Air* absolument remarquable, que chante au troisième acte, Mlle Riotton, la jeune et brillante lauréate des derniers concours du Conservatoire, qui va se classer du premier coup par ce début sensationnel.

M. Henri Kowalski dont nous publions un charmant conte pour le piano : *Il était une fois...* est trop connu de tous les pianistes pour que nous ayons à faire son éloge.

LES THÉATRES

L'Odéon nous a donné une excellente reprise des *Fourchambault* d'Emile Augier. Cette comédie, un peu vieillie, sans doute, n'en est pas moins une de ces pièces sages, bien construites, et d'un intérêt soutenu, que l'ancienne esthétique du théâtre a enfantées avec profusion; pièce de tout repos, où le spectateur est assuré d'en avoir toujours pour son argent, qu'il recherche les larmes ou qu'il soit partisan d'une honnête gaieté. L'interprétation, pour ne pas égaler celle d'origine, à la Comédie-Française, qui fut absolument supérieure, donne toute satisfaction. Mmes Cécile Sorel, Grumbach et Marthe Régnier jouent avec beaucoup de naturel; MM. Chelles, Coste et Cornaglia sont parfaits dans leurs rôles.

Le gouvernement, à la requête de M. Bérenger, surintendant de la morale en France, s'est cru dans l'obligation d'interdire la représentation de l'*Homme à l'oreille cassée* à l'Athénée, que sa censure avait autorisée. La direction du théâtre réclame et elle n'a pas tort. A quoi bon des censeurs, si leur visa ne veut pas dire : « marchez, lancez-vous dans des frais de costumes et de décors, vous ne dépendez plus que du public ». La pièce va reparaître demain sous une autre forme; le personnage de harem, dont nous avons parlé, nous sera rendu sous les traits d'un neurasthénique, mal préparé pour le mariage. Va pour le neurasthénique, mais il sera bien difficile de faire oublier la version première de la pièce, et c'est sans doute ce qui encourage l'auteur et la direction du théâtre à persévérer dans leur entreprise.

Au théâtre Cluny, la *Fiancée de Thylda*, opérette de MM. V. de Cottens et R. Charvay, musique de M. L. Varney, a brillamment réussi. Nous revoyons dans cet aimable ouvrage plusieurs des inoubliables personnages de la *Vie Parisienne*. Trente années ont passé sur leurs têtes; ce sont de vieux « marcheurs », mais ils sont toujours amusants à voir. Chose étrange, cette pièce se tient dans les limites de la décence, et l'on rit tout de même.

A. de L.

Imprimerie de l'Illustration, 13, rue St-Georges. — Paris.
L'Imprimeur-Gérant : Lucien Marc.

Ce numéro est accompagné d'un supplément de Théâtre.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes. SAMEDI 10 FÉVRIER 1900 *58e Année. — N° 2972*

L'OCCUPATION D'IN SALAH



Capitaine PEIN. — Phot. Geiser.



M. FLAMAND.



Capitaine GERMAIN. — Phot. E. Humblot.



Tirailleurs sahariens en marche. — (Voir l'article, page 96.)

COURRIER DE PARIS

On ne se fait pas à l'idée que l'Exposition universelle va ouvrir dans deux mois à peine; c'est ainsi pourtant. Les gargotiers fourbissent leurs casseroles avec frénésie; partout dans les hôtels on procède à une toilette complète des rideaux et des tapis — une fois tous les dix ans, ce n'est pas trop —. Les fournisseurs de victuailles s'essayent déjà à enfler les prix, en prévision d'une affluence considérable de consommateurs. Puissent les événements ne pas tromper les espérances de ces dignes industriels ! Nous autres, Parisiens, nous avons plus à perdre qu'à gagner aux « fêtes » qui se préparent, mais nous sommes depuis longtemps résignés à les subir. France... d'abord, comme dit M. de Bornier, à l'Odéon, et la France sortira grandie du concours international qui se prépare.

Ce n'est pas encore le moment de relever les cocasseries que des événements de ce genre font toujours fleurir en abondance; je ne résiste pas cependant au désir de signaler aux intéressés une société financière qui vient de se fonder pour protéger les exposants contre certains risques. Cette compagnie définit son objet par la qualité qu'elle réclame dans ses prospectus de « Première compagnie française contre le vol », nous n'avons donc pas à en parler plus longuement. Je me bornerai à déplorer que les exposants soient seuls admis sous son égide. Et nous, pauvres habitants de la Ville-Lumière, qui est-ce qui nous protégera pendant l'Exposition ?

Comme le faisait remarquer dernièrement avec raison un de nos confrères, il existe chez nous une espèce particulière de chauvins qui se passionnent autant et même plus pour les affaires des autres que pour les nôtres. Je viens d'avoir l'occasion d'observer un accès aigu de ce chauvinisme-là. C'était dans un établissement à exhibitions, où je m'étais laissé attirer par l'annonce d'un numéro sensationnel d'une brûlante actualité : la guerre du Transvaal cinématographiée.

Donc, grâce à la vertu merveilleuse du cinématographe, les spectateurs, sans quitter leur fauteuil, se trouvèrent instantanément transportés au Sud de l'Afrique et assistèrent à divers épisodes de la lutte engagée entre les Boers et les Anglais. Toutes ces images animées étaient-elles bien la reproduction authentique des scènes qu'elles étaient censées représenter? Je n'oserais l'affirmer et quelques-uns de ces combats, un peu trop conventionnellement réglés, n'avaient peut-être mis aux prises que des figurants évoluant devant une toile de fond. Mais qu'importe? Simulacre ou non, cela vivait, donnait à un degré suffisant l'illusion de la réalité. Le public d'abord silencieusement attentif aux péripéties de l'action, ne tarda pas à s'échauffer. Il fit des ovations enthousiastes aux Boers; pour un peu, des spectatrices exaltées auraient lancé leurs bouquets sous les pas des vainqueurs, oubliant qu'elles n'avaient devant elles que des ombres impalpables, projetées sur un écran.

Mais, soudain, les acclamations se changèrent en huées : l'appareil magique, déroulant sa série de sujets, montrait un défilé de troupes anglaises; alors, le même public conspuait frénétiquement les soldats de la reine... Quoique je ne sois nullement anglophile, cette seconde manifestation me causa une impression pénible, et, à dire le vrai, elle me parut tout à fait déplacée. Il n'est, en effet, ni généreux ni juste de s'en prendre à ces malheureux soldats qui, acteurs irresponsables dans le drame militaire de là-bas, vont bravement au feu et se font tuer. Acclamons les Boers, puisque nos sympathies sont pour eux : mais sachons au moins garder devant les combattants de l'autre camp un silence bienséant.

« Le Vatican chez soi » ! C'est encore au cinématographe que nous devons la réalisation de ce prodige; et tous les jours d'élégants équipages viennent s'aligner le long du trottoir de la rue de Sèze, tandis qu'une foule de jolies femmes s'empresse, émue, au-devant des bénédictions et des sourires du Saint-Père.

Car, il est là, bien vivant, bien *réel*, sur le fond lumineux où sa silhouette fine se détache; et d'instinct, les voix se taisent, les têtes s'inclinent; une sorte de stupeur, d'angoisse douce oppresse les âmes...

Mais le cinématographe nous réserve des émotions plus fortes encore, si j'en crois un ami revenu hier de la côte d'Azur, et qui nous affirmait qu'un impresario a offert à l'un des principaux casinos de la région la petite fête cinématographique suivante :

Une série d'opérations chirurgicales exécutées par le docteur X...!

Je savais que cette série existait, et que le célèbre praticien en avait déjà offert dans l'intimité le régal à quelques amis. Mais je ne supposais pas qu'on la promènerait un jour en public, et que l'ovariotomie et le trépan deviendraient des numéros de programmes pour casinos.

Drôle d'époque tout de même, et singulières mœurs!

Décidément nous sommes animés d'un tout autre esprit que les Allemands. Nos voisins ne voient aucune offense à la dignité individuelle dans le fait que leurs écoliers sont soumis au régime des taloches; chez nous, du plus grand au plus petit, l'écolier demande à être respecté dans son enveloppe charnelle; toutes les férules scolaires sont aujourd'hui reléguées au musée de Cluny. Et voici que ce temple des vieilleries nationales va pouvoir s'enrichir d'un fort lot de ferrailles, dont le ministre de la marine lui fait don. Les barres de justice, à boucle simple ou double, sont abolies comme peines disciplinaires à bord des bâtiments de la flotte. On en conservera cependant quelques échantillons pour parer aux « cas de force majeure »; il faut bien pouvoir se rendre maître d'un écervelé qui tenterait de faire sauter le navire. Cette décision n'a pas rencontré une approbation unanime; il y a encore des gens qui regrettent la schlague et les coups de garcette... bien entendu appliqués à d'autres qu'eux-mêmes.

Les marins vont être contents; quant aux soldats, il est probable que la récente décision du Ministre de la guerre relative aux billets de logement leur aura causé un grand désenchantement. Adieu les joyeuses fins d'étape, au foyer hospitalier de « l'habitant », qui réservait presque toujours au petit soldat de France un chaleureux accueil!

Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte et le reste?

a dit le bon La Fontaine, non sans une certaine malice. Pauvre troupier, en fait de bon gîte, tu vas retrouver le cantonnement qui rappelle étonnamment la caserne, avec moins de confortable. Ah! l'on voit bien que le général de Galliffet n'est plus jeune! Peut-être a-t-il fait un plus grand cas, autrefois, des heureux hasards du gîte d'étape.

Le préfet de police vient de rendre une ordonnance règlementant le jeu des confetti. Désormais, ce divertissement ne sera plus permis, à Paris, que dans les zones où se concentrent les réjouissances carnavalesques. Partout ailleurs, l'inoffensif passant aura le droit de requérir les agents de l'autorité et de faire dresser procès-verbal contre les mauvais farceurs qui l'aveugleraient de leurs projectiles lancés à bout portant. Si tolérants qu'on soit pour les licences exceptionnelles propres à stimuler la gaîté populaire, on est bien obligé de reconnaître que l'usage des confetti dégénère en abus. Les enragés ne se contentent pas de se battre entre eux à coup de rondelles de papier, ils pourchassent et molestent les gens désarmés dont ils devraient respecter la neutralité plus ou moins bienveillante.

C'est cet abus sans doute que le sage M. Lépine a voulu réfréner. L'ukase administratif est donc fort bien intentionné; malheureusement, je crains qu'il ne reste à l'état de lettre morte, faute de sanction sérieuse. Tous les ans, à la veille de la fête nationale, n'affiche-t-on pas une ordonnance interdisant les pétards et tous les ans, le 14 juillet, ne sommes-nous pas assourdis, depuis le lever du soleil jusqu'au milieu de la nuit, par des pétarades ininterrompues tirées sous l'œil paterne des sergents de ville et qui parfois (ô comble de la nargue !) roussissent de leurs éclats séditieux les placards comminatoires de la Préfecture de police?

Les confetti, si j'ose m'exprimer ainsi, sont entrés dans les mœurs; leur invention a créé une industrie et un commerce importants; ils ont vu déjà, ils verront encore probablement passer plus d'un ministère avant la fin de leur règne, laquelle ne sera marquée que par la défaveur publique et l'apparition de quelque invention nouvelle.

Elle est curieuse, et très édifiante, l'aventure de ce sénateur parisien dont la réélection ne semblait faire doute pour personne, et que ses électeurs ont si joliment « lâché », l'autre semaine.

On causait de cette défaite inattendue dans le fumoir d'un ancien ministre, où quelques parlementaires se trouvaient réunis. Et l'on rappelait les services rendus par R... à son parti; on vantait son passé de vieux lutteur, son talent de plume, la loyauté de son caractère, etc.

L'ancien ministre interrompit :

— Mes chers amis, il ne suffit pas, en politique, d'avoir le caractère loyal; il faut surtout l'avoir *bon*, et notre ami l'eut toujours mauvais. C'était un honnête sauvage; mais enfin c'était un sauvage. On ne niait pas qu'il ne représentât très noblement son parti au Luxembourg; mais il commettait tous les jours cette faute impardonnable de fermer sa porte aux gens qui l'ennuyaient, et de ne pas répondre aux lettres inutiles.

Or, l'électeur qui rend visite à son sénateur veut être reçu; et surtout l'électeur qui écrit à son sénateur entend que son sénateur lui réponde. Cette lettre qu'il sollicite, il en a besoin! C'est pour lui un titre; elle est nécessaire à sa vanité, peut-être à son crédit... Dans notre métier, voyez-vous, répondre aux lettres qu'on reçoit, c'est la condition première de toute popularité... Il faut être un peu « Sévignards »; et ce fut la faute de notre ami : il n'était point Sévignard...

Une nouvelle bien de saison en ce février pluvieux.

La direction des domaines de la Seine a procédé hier à la vente publique des parapluies déposés depuis plus d'un an et un jour au bureau des objets trouvés, à la Préfecture de police. Du moment où l'Etat se fait marchand de parapluies, il est assuré, je pense, d'une clientèle patriote empressée à favoriser son commerce et à l'aider ainsi dans l'œuvre toujours si difficile de l'équilibre budgétaire. Et puis, comment ne pas être tenté par l'appât des bonnes occasions?

Le dernier stock de *pépins* perdus et non réclamés est d'ailleurs stupéfiant : il s'élève à sept mille quatre cents! Ce chiffre donne à réfléchir sur le nombre des gens distraits qui oublient leur parapluie — objet de première utilité pourtant — en circulant à travers Paris. Et ce serait encore un argument fourni par la statistique à ceux qui taxent le peuple français de légèreté, si l'on ne pouvait objecter que l'élément cosmopolite compte pour une part considérable dans la population flottante de notre capitale.

Il paraît que le papier traverse une crise, ou plutôt que nous allons avoir à traverser une crise du papier. Nous la devrons à cette malheureuse guerre du Transvaal, s'il faut nous en rapporter aux hommes spéciaux. Le fait est que les journaux anglais dévorent des quantités folles de papier. Or, la matière première commence à se faire rare. La sécheresse a empêché de fabriquer les pâtes de bois en quantité suffisante, le charbon de terre manque pour faire la cuisine du papier, que sais-je encore? Mais la vraie raison est que les hostilités engagées dans l'Afrique du Sud font « gémir les presses » avec une intensité tout à fait inattendue. N'ai-je pas lu quelque part que les Boers distribuaient à leurs voisins les Basutos des brochures imprimées dans l'idiome de ces populations primitives? Ah, çà! ils savent donc lire, les Basutos, les Cafres et les Zoulous? Ce n'est pas une des moindres curiosités que nous aura révélées cette étonnante guerre du Sud-Africain.

NOTES ET IMPRESSIONS

ACADEMICA

Les âmes bien trempées tirent des malheurs, des deuils mêmes de la patrie, un enseignement et une espérance. PAUL DESCHANEL.

∴

La nation est intéressée à ce que chaque parti soit représenté dans les chambres par ses hommes les plus éminents. La France n'a pas trop de toutes ses forces. PAUL DESCHANEL.

∴

Nous voulons la liberté, quels que soient le souverain qui la donne et la dynastie qui la protège. EDOUARD HERVÉ.

∴

L'Académie a beau se croire souveraine; l'opinion lui désigne ses candidats, comme l'usage impose les mots à son *Dictionnaire*.

∴

Les triomphes du fils d'un homme célèbre ne font qu'ajouter aux titres du père : heureux l'écrivain dont le fils est le plus bel ouvrage G.-M. VALTOUR.

L'ACADÉMIE DE FRANCE A ROME

(Fin. — Voir les trois précédents numéros.)

S'il fallait épuiser la liste des charges et brimades imaginées par les élèves de Rome, nous n'en finirions pas. C'est la bonne gaieté, le franc rire de nos pères encore vivants dans ce jeune monde artiste et transportés sous le ciel chaud d'Italie. Mais la brimade, la farce se meurt aussi à la Villa Médicis. Depuis quelques années, à l'arrivée des nouveaux académiciens, les élèves se contentent d'aller les recevoir à la gare de Rome.

Moins que jamais, cette année, il n'y a eu de farces au débarquement des nouveaux.

La Villa Médicis venait de perdre l'un de ses hôtes, M. Pille, architecte, qui avait succombé à une attaque de fièvre typhoïde. Coïncidence étrange, le train par lequel seraient venus les lauréats, aurait stoppé en gare de Rome au moment où les pensionnaires y pénétraient d'un autre côté, accompagnant les restes de leur camarade, ramenés en France. Aussi, pour éviter aux nouveaux l'impression d'une arrivée quelque peu lugubre, deux ou trois pensionnaires allèrent-ils à leur rencontre jusqu'à Orte, à l'effet de les distraire là en attendant le départ du lendemain.

Une de nos gravures représentait les pensionnaires à table, au moment des toasts au *massier*.

Chaque année les pensionnaires nomment un des leurs à cette charge; comme on le sait, le massier a le fonctionnement de la caisse sociale; il règle les comptes, pourvoit aux achats de livres, organise et dirige les fêtes; en un mot, c'est le fondé de pouvoirs, l'intendant de la colonie.

Nous avons donné diverses vues des ateliers. Voici une vue d'ensemble prise des jardins, et nous montrons un jeune sculpteur donnant la dernière



Vue d'ensemble des ateliers.



main à l'envoi que, en vertu des règlements, il doit faire à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris.

Une autre vignette donnait l'intérieur de la salle de pose, où les étrangers sont admis à venir étudier et travailler d'après le modèle vivant; c'est l'un des pensionnaires, toujours, qui pose le modèle. Ces séances, gratuites, se font aux frais de l'Académie. Moyennant la permission du directeur, les étrangers à l'Académie peuvent également dessiner d'après la bosse, à la galerie des moulages. Cette galerie renferme les reproductions en plâtre des plus belles statues antiques.

Enfin, voici une série de portraits de pensionnaires presque tous devenus des artistes célèbres; elle complète la série que nous avons donnée dans nos précédents numéros.

∴

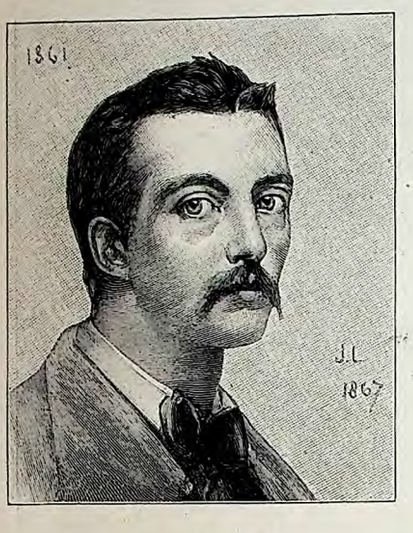
Difficilement on trouverait un milieu aussi favorable à l'inspiration que cette Villa Médicis, avec ses jardins aux ombreuses charmilles où règne une saveur, une poésie attique qui reporte la pensée aux temps fortunés de l'âge d'or. Si les eaux de la fontaine Castaldie quittaient l'Olympe, c'est là qu'elles devraient couler et elles y coulent en effet.

De la hauteur du belvédère du *bosco*, le regard plane sur l'immense campagne romaine et découvre Tivoli, l'ancienne Tibur, dont les échos redisent les chants d'Horace, célèbrent les noms de Mécène et de Salluste. Plus au midi c'est l'ancien Tusculum, lieu de naissance de Caton et où Cicéron composait ses *Tusculanes*.

Tout dans ce magnifique cadre contribue à grandir la pensée, à fortifier l'esprit des grands souvenirs classiques.

Paul Ziégler.

PORTRAITS D'ARTISTES CONTEMPORAINS A L'ACADÉMIE DE FRANCE, A ROME



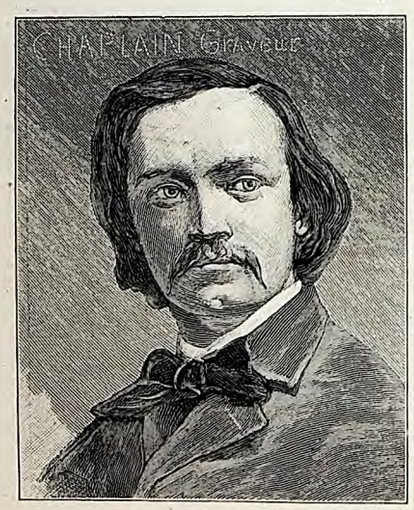
JULES LEFEBVRE



FERDINAND DUTERT



MOROT



CHAPLAIN



O. ROTY



A. BESNARD



TH. DUBOIS



H.-P. NÉNOT

(Une première série de portraits a été publiée dans notre numéro du 27 janvier.)



EXPOSITION UNIVERSELLE. — Les restes du Palais de l'Industrie et le Palais des Beaux-Arts, état actuel.



Les épaves du palais de l'Industrie.

VISITE A L'EXPOSITION

Sera-t-on prêt? — C'est la question que se posent les Parisiens de toutes classes qui se massent, le dimanche principalement, aux portes des chantiers, autour des palissades de clôture, sur les quais et les ponts demeurés accessibles au public, sous la galerie de la rotonde du Trocadéro, partout en un mot où l'on peut voir du dehors quelque chose des travaux. Et c'est la même question que cherche à résoudre quiconque est admis à pénétrer dans les chantiers.

Règle générale, ceux qui ont parcouru les terrains et les constructions de l'Exposition, depuis la place de la Concorde jusqu'à la Galerie des machines et depuis les Invalides jusqu'au Trocadéro, rapportent de cette visite l'impression et l'opinion qu'on ne sera pas prêt, qu'on ne pourra pas être prêt. Ils ont pataugé dans des fondrières, dans des flaques; ils ont glissé dans des trous; ils ont enfoncé jusqu'aux chevilles dans la boue blanchâtre et gluante; ils ont franchi des marécages sur des poutres oscillantes, sur des planches à moitié submergées; ils ont rebroussé chemin dix fois devant des amoncellements de plâtras et de gravats; ils ont erré à l'aventure parmi les remblais et les déblais; ils ont fait cent détours pour trouver une issue, un passage praticable; ils n'ont vu que le chaos et il leur a paru impossible qu'un monde puisse sortir du chaos en deux mois et demi.

Si le temps était sec et le sol ferme, les visiteurs des chantiers de l'Exposition seraient plus impartiaux, moins pessimistes. Ce n'est pas à un homme crotté jusqu'à l'échine, et ayant passé son temps à regarder où mettre le pied, qu'il faut demander où en sont les travaux. Et d'ailleurs comment juger de leur état d'avancement? Où est le criterium pour un profane, pour un curieux?

Assurément on n'a pas encore vu disparaître les échafaudages provisoires de fer ou de bois; on trouve de tous côtés des ouvriers encore occupés au gros œuvre; même dans les constructions les plus avancées, on rencontre d'innombrables lacunes. Et tout cela est fait pour inquiéter. Mais n'est-il pas rassurant d'autre part de constater l'extraordinaire simultanéité avec laquelle tous les travaux les plus divers sont actuellement menés de front? Au sommet d'un énorme pilier de staff, un ouvrier fixe des ornements de plâtre moulé; un peu plus haut, un peintre décore une frise; en bas, le pilier n'est plus qu'une grêle ossature métallique, entourée d'un grillage sur lequel on dispose la composition destinée à simuler la pierre de taille. A l'intérieur, tandis que les parqueteurs travaillent à un bout d'une galerie, les menuisiers installent des vitrines à l'autre bout où le parquet est déjà posé; les vitriers mettent en place les verrières, et à peine une verrière est-elle placée qu'elle reçoit son velum. Sur les voies de la manutention, des wagons circulent chargés de caisses contenant les premiers envois de l'étranger. Au dehors, au milieu du marécage, les jardiniers tracent des plates-bandes et y répandent de la terre végétale, sèment du gazon, disposent des massifs d'arbustes. Tous les métiers se coudoient. Chacun accomplit sa tâche sans paraître s'occuper de celle du voisin. On ne remarque de hâte fébrile nulle part.

Si les travaux étaient en retard, en serait-il ainsi? Peut-on supposer de l'inconscience de la part des entrepreneurs, des directeurs, des intéressés et des responsables à tous les degrés? Ce serait invraisemblable, et cette invraisemblance même devrait suffire, semble-t-il, à donner la sécurité.

Tous ces gens, qui font chacun leur besogne en ne la subordonnant que le moins possible à celle des autres, savent ce qu'ils font, où ils vont. Ils ont leur tâche assignée et en connaissent exactement l'étendue. Le charpentier sait qu'il aura fini à telle date, le monteur à telle autre, le mouleur n'en a plus que pour tant de journées, le menuisier ne demande plus que tel délai, l'ornemaniste livrera sa peinture tel jour, le couvreur livrera sa couverture tel autre jour, etc., etc. Qui peut prétendre qu'ils se trompent? Comment en saurions-nous plus qu'eux? Et quelles raisons avons-nous de ne pas nous fier à eux?

Si tous les travailleurs ont fini leur tâche avant le 14 avril, comme ils le proclament, on sera prêt le 15. N'en demandons pas davantage.

N'avez-vous jamais visité une fabrique de montres bon marché? On travaille dans dix ateliers séparés. Ici on estampe les boîtiers, là on découpe les aiguilles, ailleurs on produit des ressorts, ailleurs encore des roues dentées, plus loin des vis. Mais la montre elle-même? — La montre, c'est l'affaire d'un instant. Dans le tas des pièces variées venues des ateliers différents, un ouvrier puise vivement. En quelques tours de main il les rassemble, il monte les roues, il ajuste les engrenages, il place le ressort, il introduit le tout dans un boîtier, il ferme le boîtier avec un verre et il met la montre à l'heure. La voici qui marche; elle ne marchera pas éternellement, mais elle est garantie trois ans.

Ainsi s'achève l'Exposition, grand mécanisme compliqué qui n'est pas destiné non plus à une durée éternelle et qu'on ne garantit que pour six mois. Toutes les pièces en sont prêtes. A première vue, c'est encore le chaos parce qu'elles sont disséminées. Mais quand l'ajustage final commence, le plus gros de la besogne est achevé.

Le 15 avril il y aura bien encore un peu de gâchis si le temps est resté pluvieux; il y aura beaucoup de poussière s'il s'est mis au sec; quelques installations ne seront pas parachevées; toutes les peintures ne seront pas sèches; on ne sera pas fin-prêt, en un mot, mais on sera tout aussi prêt qu'on a l'habitude de l'être en pareil cas.

∴

Le chantier de démolition du Palais de l'Industrie fut le premier ouvert sur l'emplacement de l'Exposition. Les démolisseurs de l'œuvre de 1855 furent les premiers ouvriers de celle de 1900. On aurait pu croire que cette besogne de destruction serait la première achevée. Pas du tout. Elle a été interrompue à plusieurs reprises. Une seule aile a été abattue d'abord, tandis que le reste abritait encore un salon de peinture et un concours hippique. Puis on a conservé le plus longtemps possible l'avant-corps pour y loger les bureaux des architectes des Palais nouveaux. Quand ces Palais ont été suffisamment clos et couverts pour recevoir, avec leurs plans, leurs équerres et leurs compas, tous ceux qui concourent à leur édification, les démolisseurs se sont remis à l'œuvre. Actuellement, il reste encore quelque chose du vieux Palais de l'Industrie. Mais il en reste peu : à peine la valeur d'une maison de rapport de quatre ou cinq étages. Et les passants s'arrêtent dans les Champs-Elysées pour assister à la chute des derniers chapiteaux, des derniers fûts de colonnes, des derniers entablements.

Sait-on que le travail du démolisseur demande infiniment de délicatesse? Il ne démolit pas à tort et à travers. Ce destructeur est un conservateur. Tout a une valeur en matière de démolition. Convenablement grattées et rafraîchies, cette couronne impériale et

cette demi-statue de femme, aux traits et au geste classiques, entre lesquelles un sergent de ville en faction rêve si mélancoliquement, serviront à des constructions neuves. Et c'est peut-être même en partie à cause de cette utilisation des restes que l'art architectural se renouvelle, de nos jours, si lentement.

Au fond du décor se silhouette le Grand Palais encore inachevé. C'est un palais d'occasion lui aussi. Il paraît supérieur au vieux, mais qui oserait le proclamer un chef-d'œuvre ? Peut-être déplaira-t-il à son tour et sera-t-il livré lui aussi aux démolisseurs, avant qu'un siècle se soit écoulé. Jadis, il n'y avait pas d'autre démolisseur que le temps. Mais nous ne bâtissons plus guère que du provisoire, et nous ressemblons à ces riches Yankees des grandes villes des Etats-Unis qui se fatiguent bien vite de l'architecture dans laquelle ils habitent et qui, après avoir vécu pendant quelques années dans un chalet suisse, n'hésitent pas à l'abattre pour édifier à sa place un château renaissance.

∴

Tout est moulage à l'Exposition. De tous côtés les mouleurs et les staffeurs sont à l'œuvre avec leur étoupe et leur plâtre fin. Plusieurs des palais du Champ de Mars et des Invalides sont transformés, en attendant l'invasion des exposants, en d'immenses ateliers où se multiplient les sujets allégoriques, les têtes décoratives, les bas-reliefs symboliques, le tout destiné à être placé à de grandes hauteurs et par conséquent gigantesque. Il y a de divertissants effets de répétition : des torses incomplets s'alignent contre un mur ; plus loin ce sont des bras, des jambes ; voici tout un lot de têtes de femme à bouche souriante destinées à l'ornementation de consoles. C'est le magasin d'accessoires du grand théâtre improvisé de l'Exposition.

∴

Au Champ de Mars, dans les longs palais perpendiculaires à la Seine, l'aménagement intérieur sera bientôt terminé. Les peintures sont achevées et la note générale est d'un vert glauque dont s'accommodera avec satisfaction l'œil des visiteurs ; c'est la plus hygiénique des nuances. Dans plusieurs sections on monte les vitrines. Il est curieux de constater que ce sont les produits les plus fragiles, les plus délicats qui semblent vouloir arriver les premiers. Les Dentelles procèdent activement à leur installation. La section espagnole des tissus décore sa clôture de panneaux de staff aux armes du royaume. C'est un spectacle amusant de voir les montants de bois s'emboîter dans les colonnes de plâtre moulées en demi-cylindres, et on assiste avec intérêt à la transformation de l'armature raide et sans grâce en une élégante colonnade, qu'une polychromie brillante métamorphosera de nouveau dans quelques jours.



Portique en construction de la section espagnole des tissus.

∴

L'exactitude est la politesse des nations. La Russie et l'Allemagne se font remarquer dès à présent par l'avance de leurs envois à l'Exposition. Partout où l'on



Têtes décoratives destinées aux consoles des palais du Champ de Mars.

voit décharger des caisses — malheureusement il n'est pas encore possible de déballer ce qu'elles contiennent — on peut être certain qu'on se trouve dans une section russe. Et quand on rencontre, au Champ de Mars, des wagons chargés de cylindres, de pistons, de bielles, de toutes ces énormes pièces d'acier qui sont les organes des mécanismes modernes, on n'a qu'à les suivre pour arriver dans les sections allemandes.

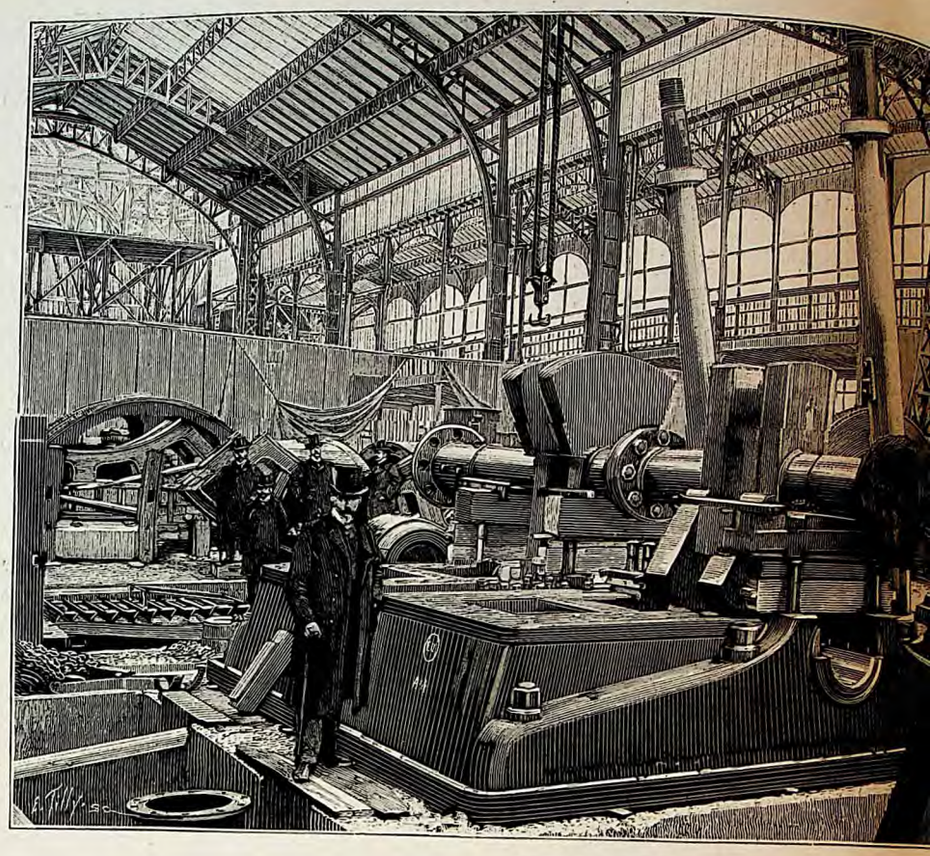
C'est à la Société Siemens et Halske de Berlin que revient incontestablement le premier prix de ponctualité. Cette Société installe dans la section d'électricité un dynamo à vapeur à courant triphasé pouvant fournir 3.000 chevaux de force. Cette machine sera la plus puissante et la plus imposante de celles que doit nous révéler l'Exposition. Tout en coopérant à la production d'électricité exigée par le grand réseau des câbles, elle fournira directement aux annexes allemandes la force nécessaire pour actionner des moteurs de 200 chevaux.

Il y a plus de quinze jours que les organes de cette machine géante, transportés par vingt-deux wagons, sont arrivés sur place, et que le montage a commencé. La plaque de fondation se compose de deux pièces dont chacune pèse 28.500 kilogrammes. La grue, envoyée également d'Allemagne et servant au montage, n'avait été construite que pour une charge de 25.000 kilos. Interdiction fut donc faite par la direction de l'Exposition à M. Van Nes, ingénieur de la Société Siemens, de se servir de cette grue pour le déchargement et la mise en place des deux énormes masses. On passa outre, non sans précautions, et la grue se comporta vaillamment, avec un fléchissement de 13 millimètres à peine.

Le grand dynamo allemand de 1900 sera prêt à fonctionner le 15 mars et ses constructeurs auront droit à une prime qui a été prévue dans les règlements de l'Exposition.

∴

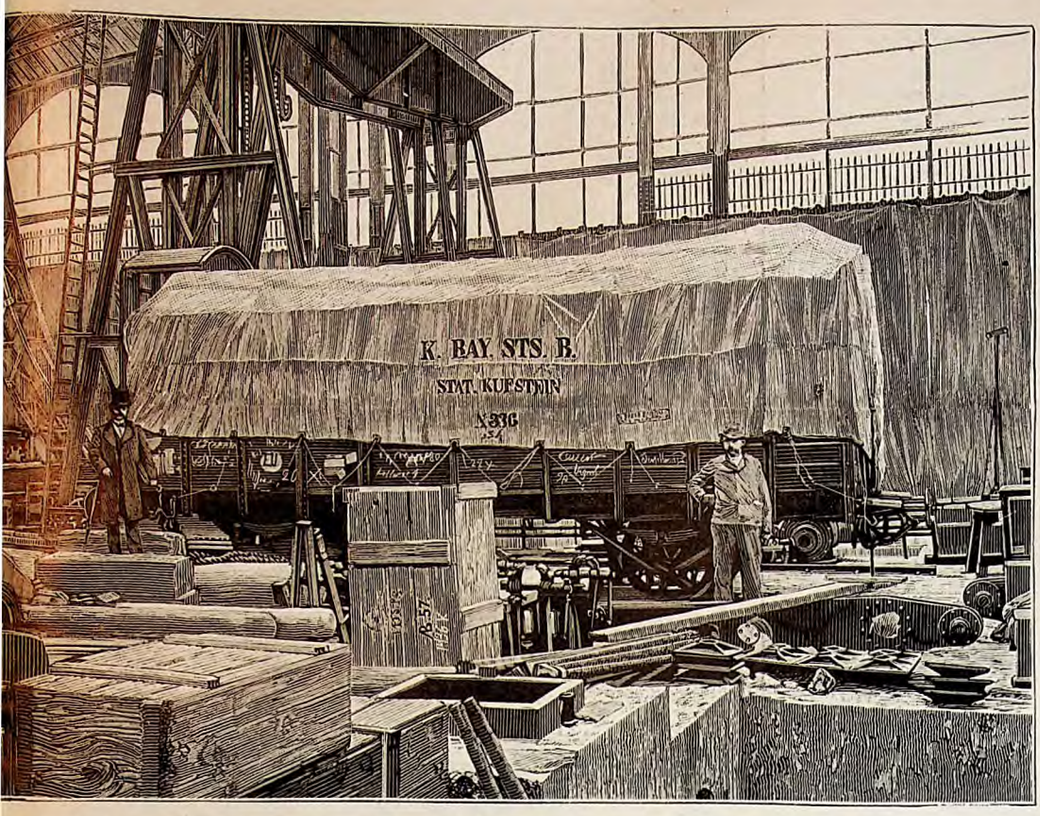
Le déplorable état de la voirie à la suite d'une saison exceptionnellement pluvieuse gâte l'aspect de l'Exposition pour ceux qui la visitent en détail. Quand on peut se placer un peu loin et un peu haut, le spectacle change de caractère. Les laideurs disparaissent; on ne voit plus le gâchis chaotique d'en bas. L'Exposition se révèle sous un jour nouveau et on en apprécie plus exactement l'ordonnance.



Montage de la grande machine allema



EXPOSITION UNIVERSELL



ıs la section de l'électricité au Champ de Mars.

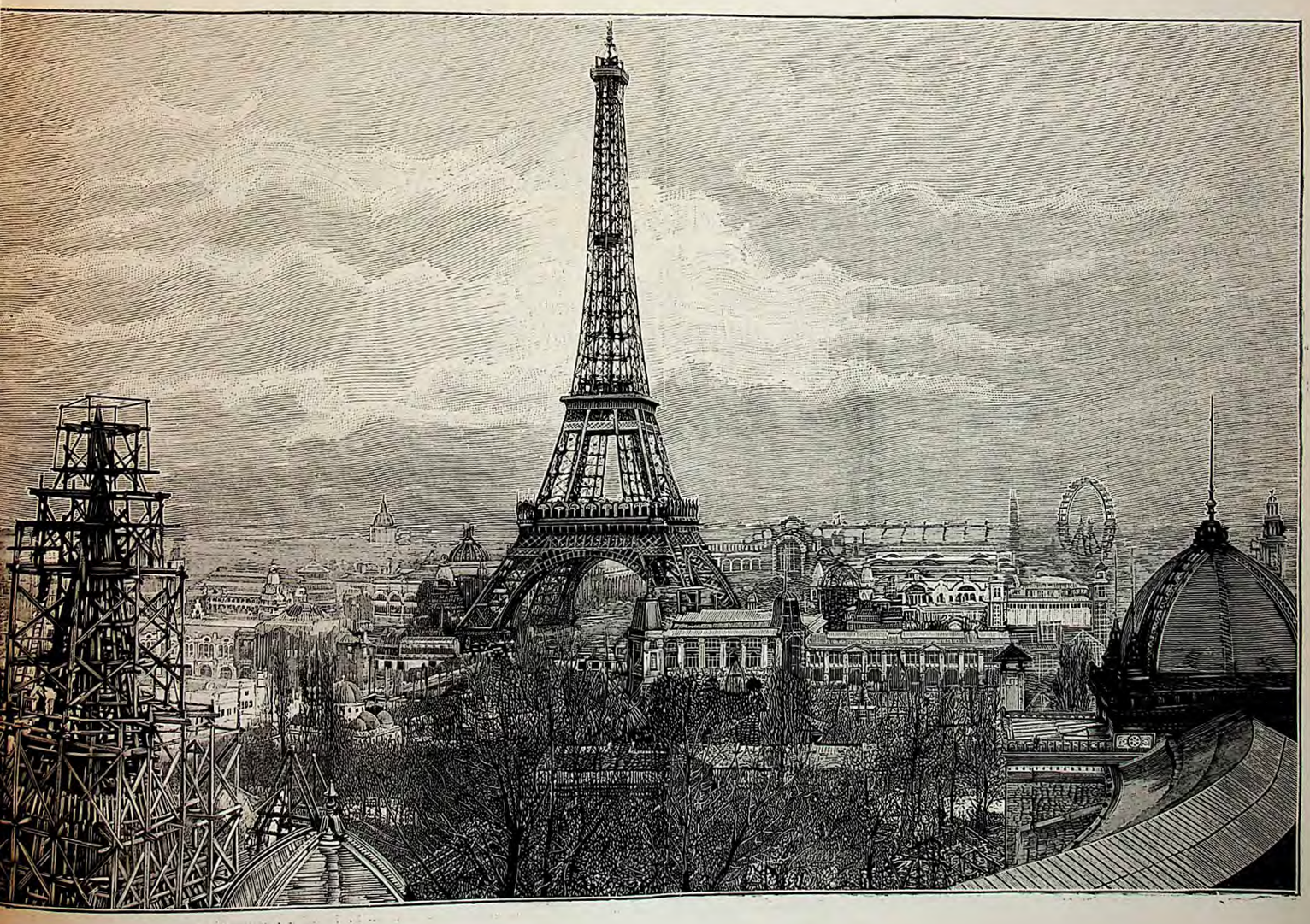
La pente du Trocadéro est particulièrement fangeuse; l'orientalisme des constructions s'y débat et s'y noie dans une boue collante. Et pourtant, vu d'en haut, par-dessus l'aile droite du palais, le panorama est réellement joli. On découvre une ville toute neuve, bâtie avec fantaisie sur les deux rives du fleuve. Au premier plan un échafaudage hardi, celui de la tour qui dominera le pavillon du Cambodge. Au-dessous, dans un fouillis d'arbres, toutes nos colonies, l'Indo-Chine, la Côte-d'Ivoire, le Sénégal et le Soudan. Plus loin et à gauche les palais algériens et tunisiens tout blancs et surmontés de coupoles. Plus loin encore, les Indes néerlandaises et les colonies anglaises. En face, sur l'autre rive, le Palais de la Femme et les immenses halls du Champ de Mars, l'éventail du palais de l'Electricité déplié devant la longue toiture de la Galerie des Machines, le Panorama du Tour du Monde, etc., etc. Ensuite, vers la gauche, l'interminable charpente du Palais des Armées, qui sera plus long que le Trocadéro, et, au-delà du pont de l'Alma, d'un côté les pavillons et les palais des puissances étrangères, de l'autre les palais des Congrès et de la Ville de Paris, encadrant les serres de l'Horticulture. Enfin le Grand Palais des Champs-Elysées et son dôme vitré. Il n'y a guère que le Vieux Paris et les édifices de l'Esplanade des Invalides qui soient masqués aux regards.

Toute l'Exposition nouvelle tient dans ce panorama, avec tout ce qui subsiste des Expositions précédentes : le Trocadéro de 1878, la Galerie des Machines et la Tour Eiffel de 1889.

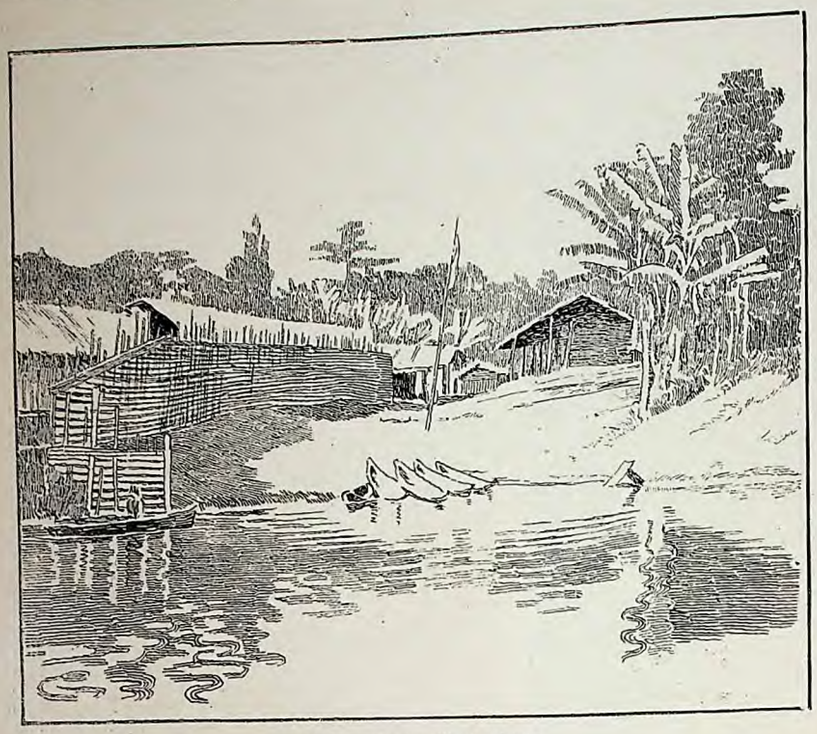
Il y a dans Paris d'admirables décors auxquels on ne touche pas : ceux qui se déroulent le long de la Seine, de Notre-Dame au Jardin des Tuileries. Quand nous feuilletons des albums d'anciennes estampes, nous retrouvons ces décors-là à peu près tels que nous les voyons actuellement. Que penseront les Parisiens des générations futures de notre gravure d'aujourd'hui? De ces tours, de ces coupoles, de ces dômes, que restera-t-il? Les uns auront disparu dans un an, les autres dans vingt ans ou dans cent ans. Cette partie de Paris semble vouée à jamais au provisoire.

En amont du Louvre, de beaux décors immuables, en aval, d'amusants décors à transformations, voilà les deux aspects de Paris, et ils contribuent tous deux à faire sa gloire et son charme.

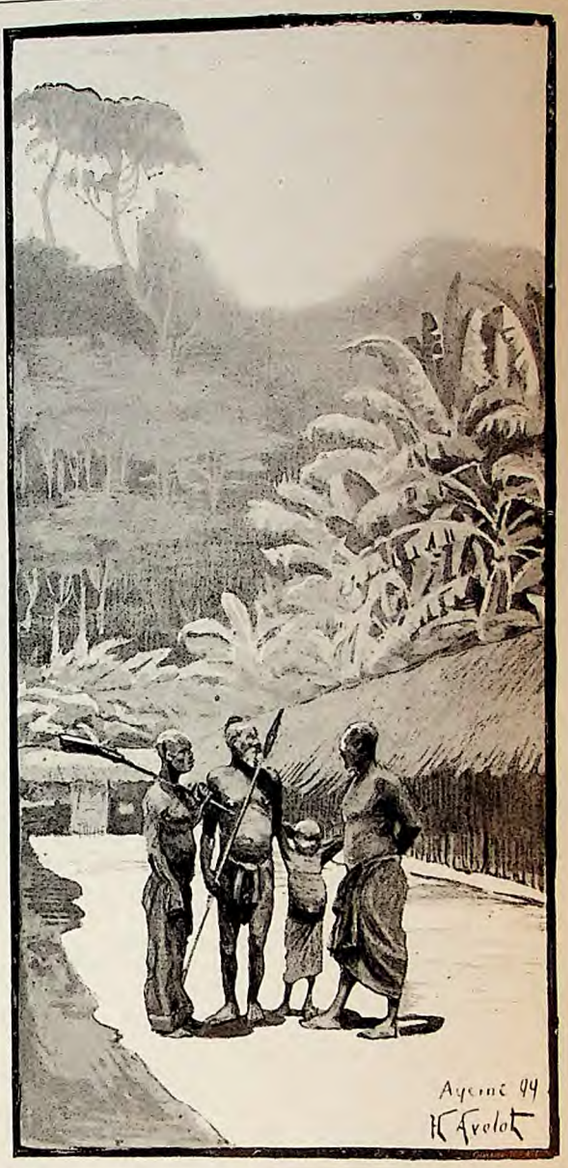
Maurice Normand.



État actuel des travaux au Trocadéro.



Ningue-Ningue, village pahouin.



Groupe de guerriers à Ayenie (Haut-Como.)

AU CONGO FRANÇAIS

L'ART ET LA MODE CHEZ LES PAHOUINS

Le peuple m'fan ou pahouin est un peuple d'envahisseurs. Il n'a fait qu'en 1872 son apparition sur la côte occidentale d'Afrique, après avoir traversé le continent dans presque toute sa largeur, repoussant et absorbant, dans le sens littéral du mot, les différentes peuplades rencontrées sur sa route. Il occupe aujourd'hui le vaste territoire compris entre le Cameroun et Sette-Cama, c'est-à-dire plus de 250 kilomètres de côte française.

En accouplant les mots « art » et « pahouin », je dois faire naître dans l'esprit des vieux coloniaux une très profonde et très légitime stupeur. Au dire des étymologistes, « pahouins » vient de « m'pawin » et signifie « sauvage », opinion qui n'a rien de déraisonnable, encore que simplement hypothétique. Les Pahouins vivent toujours en véritables enfants de la brousse ; ils chassent, pêchent, grattent leur vermine, aiment ou battent leurs femmes et font la guerre. Ce sont à peu près leurs seules occupations. Un certain nombre d'entre eux continuent d'être ce que Mandat-Grancey appelle des « anthropophages convaincus et pratiquants ».

Les Pahouins voient dans leur propre enveloppe charnelle un cadre admirablement propre à l'exécution de leurs conceptions artistiques. Ils travaillent leurs dents, leurs cheveux, leur peau. S'ils taillent en pointe leurs molaires et leurs incisives, ce n'est pas seulement pour consommer avec plus de facilité les mets spéciaux de la cuisine nationale, mais surtout pour ne pas abandonner une mode plusieurs fois séculaire. D'ailleurs l'effet d'une opération de ce genre est assez heureux. Il flatte l'amateur de couleur locale, en ce sens qu'il s'harmonise à merveille avec le caractère général des peuples m'fans, tout en rappelant de pittoresque façon leur vieille réputation de cannibalisme.



Jeune pahouine.

Les Pahouins ornent de tatouages leur visage et leur torse, tatouages bleus, rouges, encore, ou — ce sont les plus goûtés, — simplement accusés en relief. Ils s'obtiennent avec le suc d'une certaine plante qui, introduite dans une série de petites incisions, a le privilège de faire pousser la chair en saillie. Malheureusement, quelle que soit leur nature ou leur couleur, tous ces tatouages sont d'un dessin purement ornemental. Jamais un sujet de genre, comme il s'en étale de si minutieusement fouillés sur les omoplates des Japonais, jamais un croquis sentimental ou polisson comme on en voit sur les biceps de nos matelots; rien que des points, des lignes ou des flèches, ponctuant la naissance du nez, s'ouvrant en éventail sur les joues, coupant transversalement la poitrine ou rayonnant sur le ventre qu'orne déjà, en guise de motif central, quelque hernie ombilicale de belle venue.

Non contents de se tatouer, certains indigènes se peignent la face en rouge vif avec une poudre de bois de teinture, mais cette coutume est moins répandue chez les M'fans que chez les Loangos. Parmi ces derniers, les « calebasses » ou jeunes filles à marier s'y montrent particulièrement fidèles. Elles font disparaître leurs jeunes visages sous un masque poudreux et mat, semblable à du sang figé, et, dans les jours de deuil, superposent à cette première couche de couleur rouge une seconde couche de poussière de charbon.

... Après avoir, par ces différents artifices, ajouté à leur laideur naturelle, après s'être frottés d'huile de palme et parfumés d'ail indigène, les Pahouins se couvrent le corps d'ornements variés, tels que gris-gris, coquillages, dents ou cornes d'animaux, colliers de perles ou de verroterie, sans oublier le fameux « fétiche de la sûreté personnelle », composé de deux sonnettes dont l'une sans battant, contient dans une enveloppe de cire noire un peu de cœur humain ou de cervelle. Les femmes cerclent leurs membres d'énormes bracelets de cuivre; elles en portent plusieurs rangées, à l'avant-bras, au poignet, au-dessous du genou, au-dessus de la cheville; quelques-unes de ces rangées ne comptent pas moins de quinze anneaux.



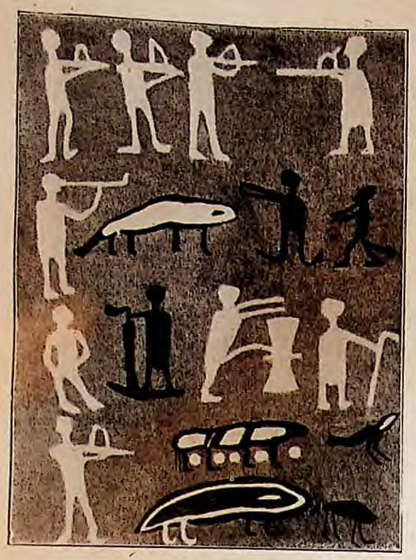
Fétiche et boites contenant les crânes des ancêtres.

Etant donné la place bien en vue qu'il occupe dans la figure humaine, le nez mérite plus que toute autre partie du corps d'être orné avec goût. De cet avis sont les Pahouins, ceux du moins auxquels le voisinage des blancs n'a pas fait perdre le respect des saines traditions. Les indigènes Betsi de l'Avebe, affluent du Como, se transpercent l'organe en question avec des arêtes, ce pendant que les riverains de l'Okano, disciples d'une autre école, préfèrent pour la décoration du nez l'usage des perles de couleur. Quelques dames, par pure coquetterie et sans nourrir le moindre projet d'émancipation féminine, décorent leur visage d'une paire de moustaches menaçantes, en s'introduisant dans les fosses nasales quelques poils de queue d'éléphant. C'est dans la coiffure que les Pahouins déploient le plus de fantaisie. Ils possèdent mille et une manières d'accommoder leur chevelure. La plus simple consiste à faire du crâne complètement dégarni de sa laine une boule toute ronde et, en apparence, passée au noir de fumée. La plus compliquée a pour effet de donner à la tête l'aspect d'un jardin dessiné par une main habile et où les allées, en s'entrecroisant, découpent sur les plates-bandes des contours variés.



Coiffures de guerriers.

Si de la question des chevelures nous passons par une transition toute naturelle à la question des chapeaux, nous voyons que le principal motif et en quelque sorte la base de l'ornementation dans la coiffure pahouine est le classique bouton de porcelaine blanche, percé de quatre trous (coût : 5 centimes la douzaine, prix fort). Ce modeste objet a dans la vieille Europe une destination plus utilitaire qu'artistique, puisqu'il sert à clore — détail affreusement bourgeois — les caleçons, les chemises et les gilets de flanelle. Mais là où nous autres civilisés (ou soi-disant tels), ne voyons qu'un vulgaire accessoire de la toilette intime, les sauvages (ou prétendus tels) voient un ravissant bijou.



Dessins pahouins.



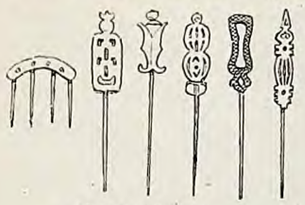
Coiffures de pahouines.

Ils savent en goûter mieux que nous l'éclat discret, la forme lunaire, à la fois si décorative et simple. Ils en usent. Ils en abusent. Ils en répandent à profusion sur toutes leurs coiffures, et pourtant, disait Prud'homme, chez ce peuple guerrier, les coiffures sont militaires. Ce ne sont que bicornes, casques de cuir, bonnets en poils de singe. Les bonnets à poils ont un frontal cuirassé d'une enveloppe de boutons cousus les uns près des autres, sans intervalle. Les casques en sont littéralement couverts. Sur l'un d'eux j'en ai compté jusqu'à trois cent cinquante entre deux longues pendeloques de perles bleues et rouges.

Je m'étends peut-être un peu trop longuement sur les différents accessoires du costume avant de parler du costume lui-même, mais il faut avouer que chez les Pahouins l'habillement proprement dit est toujours des plus sommaires : autour des reins, un pagne plus ou moins court, remplacé quelquefois par une ceinture d'écorce, une peau de singe ou de Ncheri (petite antilope); c'est tout. Les femmes comme les guerriers laissent à découvert tout le haut du corps, pour la plus grande mortification des yeux. Leur pudeur ne s'éveille qu'à la rencontre d'un blanc. Alors, comme Eve après le péché, elles s'aperçoivent qu'elles sont nues, et se hâtent d'arracher, pour s'en couvrir, quelques feuilles au premier buisson.

Très éclectiques dans leurs goûts, les chefs abandonnent facilement le costume— ou pour mieux dire— la demi-nudité nationale. Ils se plaisent à endosser tous les vieux uniformes apportés en cadeaux par les explorateurs, toutes les pires défroques décrochées dans les factoreries. Ils se travestissent avec un égal plaisir en zouave, en clown, en pompier, en général anglais, et même en joyeux fétard avec faux-col défraîchi et chapeau-claque fatigué des ressorts. Le vénérable chef Dito Mangue qui fut mon hôte pendant dix jours à Ayenie (concession du Haut-Como) endossait dans les grandes circonstances une jaquette vert olive sur laquelle il drapait une petite toile de tente rayée de blanc et de rouge. Un chapeau tyrolien, une écharpe de maire et un pantalon blanc complétaient sa tenue de gala, et l'auguste monarque brandissait avec majesté dans la main droite un minuscule balai de crins, à la fois sceptre et chasse-mouches.

Quand j'arrivai pour la première fois chez ce même Dito Mangue, en son village d'Ayenie le véritable type du village pahouin avec ses cases rangées de chaque côté d'une voie unique que coupe l'abène ou corps de garde, j'admirai fort de longues séries de silhouettes tracées à la craie ou au charbon sur les murailles des



Peigne et épingles.

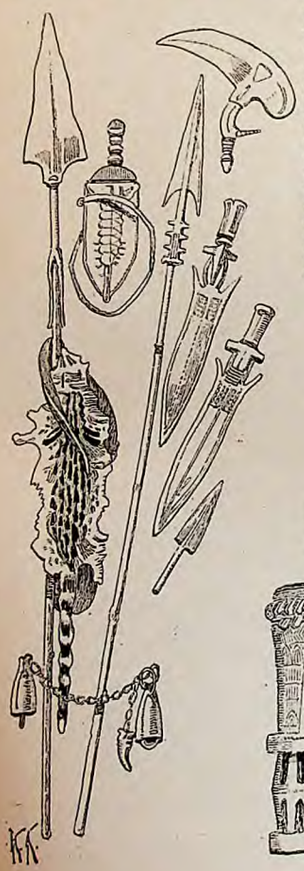
paillotes. Ces dessins puérils, mais d'un mouvement parfois assez juste, représentaient des scènes de guerre, de chasse et de tam-tam, mettant en action des guerriers et des animaux. Pourtant, en dehors de quelques têtes grossièrement sculptées et destinées à orner les manches de harpe, les Pahouins représentent rarement la figure humaine. A l'encontre des Loangos qui tiennent boutique de fétiches à l'usage des voyageurs et perfectionnent leurs dieux au point d'en faire des poupées américaines avec costumes d'étoffe et yeux d'émail, les fétichistes m'fans cachent avec soin leurs divinités de bois. Il pourrait même être dangereux pour un étranger d'être surpris par eux en tête à tête avec la statue du Bieri, dieu tout puissant et jaloux qui surmonte parfois, à l'intérieur des cases, les boîtes rondes où s'entassent les crânes vénérés des ancêtres.

Sans aimer beaucoup le travail manuel, les Pahouins, à l'occasion, se révèlent bons artisans; ils fabriquent le fer, forgent des armes et sculptent le bois avec adresse! Plus encore que les silhouettes tracées sur les murailles des paillotes, ces différents travaux tendent à prouver que les Pahouins ne sont pas complètement étrangers à la culture des beaux-arts. La forme de leurs sagaies bardelées, de leurs couteaux de jet ou de sacrifice, ne manque ni d'élégance, ni d'originalité; les ornements de leurs poignards et de leurs instruments de musique rappellent un peu l'art égyptien; enfin l'on retrouve dans la décoration de leurs tam-tam la traditionnelle et hiératique fleur de lotus; autant de détails précieux pour ceux qui, comme Schweinfurt, le R. P. Trilles et plusieurs autres, prétendent les M'fans originaires du bassin du Haut-Nil et des régions arrosées par les affluents du Bahr-el-Gazal. L'art pahouin se rapproche aussi de l'art arabe, sans toutefois permettre de conclure d'une façon trop affirmative à une influence exercée autrefois sur les peuples noirs par les traitants arabes du centre de l'Afrique.



Un chef.

En matière d'architecture, les Pahouins font preuve de connaissances réelles et solides. Ce sont d'habiles constructeurs, mais ils le sont à la manière des castors. Ils bâtissent leurs cases comme ils la bâtissaient il y a plusieurs siècles, ni plus mal, ni mieux, sur un modèle invariable : deux pièces avec une porte et pas de fenêtre; des murailles d'écorce à doubles cloisons; sur le tout un toit rectangulaire et très bas, composé soit de feuilles de raphia, soit de bottes d'amone et s'avançant en façade pour former auvent. Une maison ainsi comprise peut se bâtir en deux jours rien qu'avec le couteau et la hache. Il y a là un précieux avantage pour les Pahouins : quand, à la suite d'une enfantillage de goût douteux — actes de violence, vol, pot-au-feu humain, — ils voient les soldats de la milice envoyés contre eux par le gouvernement français pour les châtier en brûlant leur village, ils se laissent aller dans un mouvement de mauvaise humeur, à tirer quelques coups de fusil et à lancer quelques flèches; puis la prudence les avertit de l'inutilité de leurs efforts, et, sans s'attarder davantage à défendre leurs petites cases que le feu a bientôt fait de dévorer, philosophiquement, ils vont plus loin en bâtir d'autres.





Armes et instruments de musique et de toilette.

En dépit de l'adage : « La musique adoucit les mœurs », je ne crois pas que les mœurs aient beaucoup changé depuis tant d'années qu'il y a des Pahouins en Afrique, et qui dansent. J'attribue le progrès relatif des M'fans les plus rapprochés des postes français, à ces promenades militaires auxquelles je viens de faire allusion et un peu aussi à l'influence des missionnaires, bien plutôt qu'à la richesse des orchestres indigènes. Pourtant les instruments en usage sont assez variés. Les noirs ne se montrent pas seulement de première force sur le tambour; ils savent se servir dans leurs morceaux d'ensemble de nombreuses cloches et clochettes, de sonnettes, de castagnettes, de harpes droites et recourbées en forme d'arc, enfin d'une sorte de xylophone rappelant fort le balafo des Soudanais. Les indigènes de l'Ogowe, dans les environs de N'djole, Talagouga et Lambarene, jouent également du « mirliton nasal ». Le musicien l'introduit dans une de ses narines, après avoir eu soin de boucher l'autre, et obtient, en soufflant, des sons tout naturellement nasillards.

Le mot « tam-tam » désigne les longs tambours africains, cerclés de cuir de bœuf ou d'hippopotame, et par extension, les bals où ces tambours sont employés. A l'occasion d'une fête, d'une guerre, d'un palabre, d'un mariage, de l'arrivée d'un blanc, à tout propos et hors de propos, les tam-tam s'organisent. C'est à la tombée de la nuit, sur la place du village. A la lueur des torches fichées en terre qui plaquent sur leurs corps nus de grands reflets de cuivre, les guerriers bondissent en hurlant comme des bêtes énervées. Ils se sont attaché autour des bras d'énormes flots d'herbes sèches; aux jambes, des billes de bois qui se heurtent et claquètent. Sur leurs têtes, sont fixées des plumes d'aigle, des huppes de touraco. Et debout, regardant les démons superbes trépigner au milieu des flammes, les femmes, les jeunes filles et les enfants tirent avec sérénité des bouffées de leurs pipes...

H. Avelot.

LE COURONNEMENT DE MOKOKO II

Une cérémonie plutôt bizarre vient de se passer à Brazzaville, capitale du Congo Français : on y a couronné le nouveau roi des Batékis, Ekalba, qui sera désormais connu sous le nom de Mokoko II.

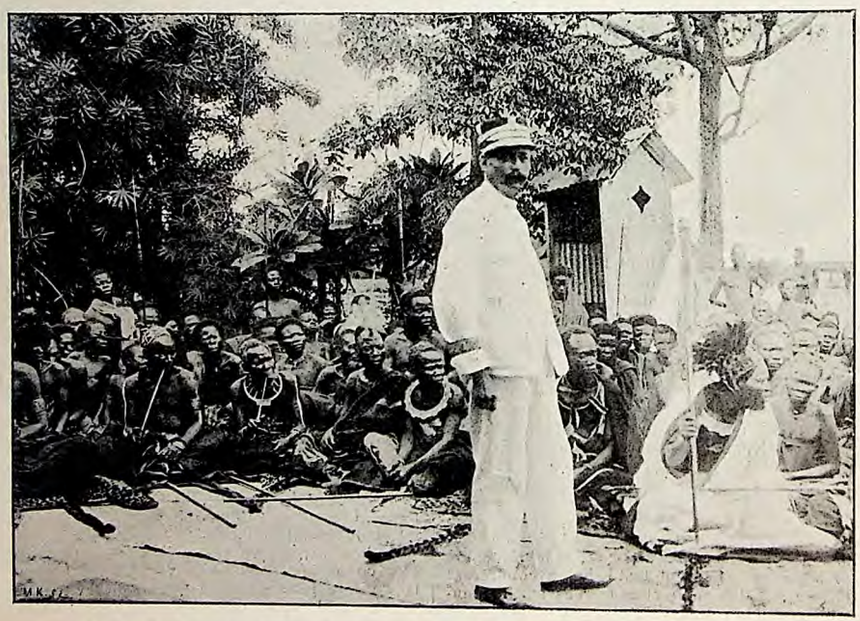
Le premier roi des Batékis fut Mokoko I (ce nom de Mokoko signifie chef suprême). C'est lui qui, le premier de tous les grands chefs, offrit sa soumission à M. Savorgnan de Brazza, lors du second voyage que fit l'illustre explorateur dans les régions encore inconnues du haut Ogooué et de l'Alima. En même temps qu'il reconnaissait l'autorité de la France, Mokoko I lui fit don d'un territoire important sur lequel devait s'édifier Brazzaville. Mais sa soumission fut de courte durée, et à la suite d'actes de révolte, le marquis de Bonchamps, alors délégué du commissaire général du gouvernement, fut chargé de le rappeler à la raison. Le succès de cette mission, habilement organisée et dirigée, fut complet et la capture de Mokoko en fut la conséquence immédiate.

Ramené prisonnier à Brazzaville, il y mourut dans la nuit du 11 au 12 août 1899. C'est le 6 décembre dernier qu'a eu lieu le couronnement d'Ekalba, son successeur et neveu, qui perpétue la dynastie.

Le matin de ce jour, Ekalba, précédé d'un héraut d'armes qui annonçait son passage en sonnant de la trompe dans une énorme défense d'éléphant, traversait Brazzaville. Le cortège fort nombreux, drapeau français en tête, arrivait vers neuf heures sur la place de Brazza, où est située la résidence du délégué du gouvernement.



Brazzaville : arrivée de Mokoko devant la résidence. — Photographies Paul Durand.



M. de Bonchamps et Mokoko au moment de la remise des insignes royaux.

Le nouveau roi était entouré des chefs de sa suite, N'Gaito, Gampo, N'Galliéna, N'Bouan-Kino, N'Gaulchibou, successeurs des grands chefs, M'Pokou, Taba, Boula, N'Jono, tués dans l'affaire du 29 juillet 1899 à N'Bé. Les femmes des chefs complétaient le groupe d'honneur, et chacun prenait place en formant un grand demi-cercle. La photographie que nous reproduisons donne une idée absolument exacte de la scène. Ekalba a le torse nu et est simplement vêtu d'un grand pagne rouge. Sur sa tête se balance une couronne de plumes noires de perroquet : c'est le diadème. Dans sa main gauche il tient, en guise d'éventail, une queue d'éléphant. La figure est virile et énergique, l'aspect digne et fier. Une large ligne bleue balafre le visage de l'extrémité du nez à la naissance des cheveux; c'est le signe de commandement.

Une fois chacun à sa place, le délégué du gouvernement, dans une courte allocution, explique à Ekalba que ses mérites l'ont signalé au choix du gouvernement de la République française : « Jure, lui dit-il, hommage et fidélité à la France, et en revanche tu auras aide et protection, tu seras traité en ami et non plus en ennemi. »

Ekalba, ayant conscience de l'acte qui lui est demandé, fier de la puissance dont il va être investi, se lève alors et jure en son nom et au nom de tous les siens fidélité absolue à notre pays. C'est alors qu'a lieu la cérémonie du sacre. Mais au lieu d'un diadème, signe de grandeur et de puissance, M. de Bonchamps remet à Mokoko II un collier en cuivre sculpté, celui qui a été enlevé à Mokoko Ier. Un collier, n'est-ce pas l'emblème de la servitude? Le nouveau roi, dans tous les cas, ne semble pas le comprendre ainsi et accueille avec satisfaction les nombreux cadeaux accompagnant la remise du collier : une superbe et grande canne enrubannée d'une cocarde bleu, blanc, rouge et sur laquelle sont fixées des petites sonnettes dont le tintement distrait tout le cortège; une hallebarde; enfin un manteau royal aux trois couleurs dans lequel Mokoko II se drape avec une majesté antique.

En assistant à cette curieuse manifestation, j'ai été frappé de constater quelle vénération et quel respect le nouveau roi, ainsi que tous ses chefs, paraissaient avoir pour la France.

L'arrêté d'investiture une fois lu par le délégué du gouvernement, j'ai eu l'honneur d'y apposer ma signature, comme témoin, ainsi que le sympathique commandant Bellion, directeur d'une société concessionnaire.

Le roi des Baleks, immédiatement après la cérémonie, a tenu lit de justice, et a fait preuve d'autorité en rétablissant la bonne harmonie entre Lounkoulou et Boukona, deux chefs de la région de Brazzaville.

Une distribution copieuse de rhum à tout ce noble monde fut acceptée avec empressement : la cérémonie étant finie, il n'y avait plus qu'à se livrer aux douceurs de l'alcool. Seul Mokoko II ne voulut pas boire, mais l'exemple royal ne fut pas suivi par les sujets.

PAUL DURAND.

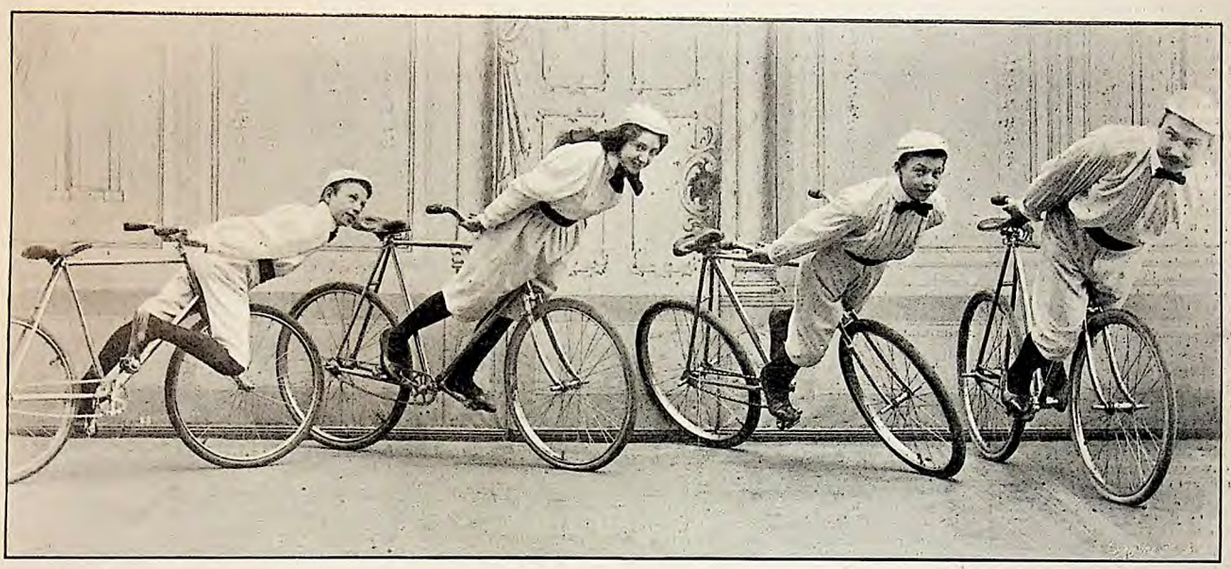
P.-S. — Nous apprenons par une dépêche la mort de Mokoko.



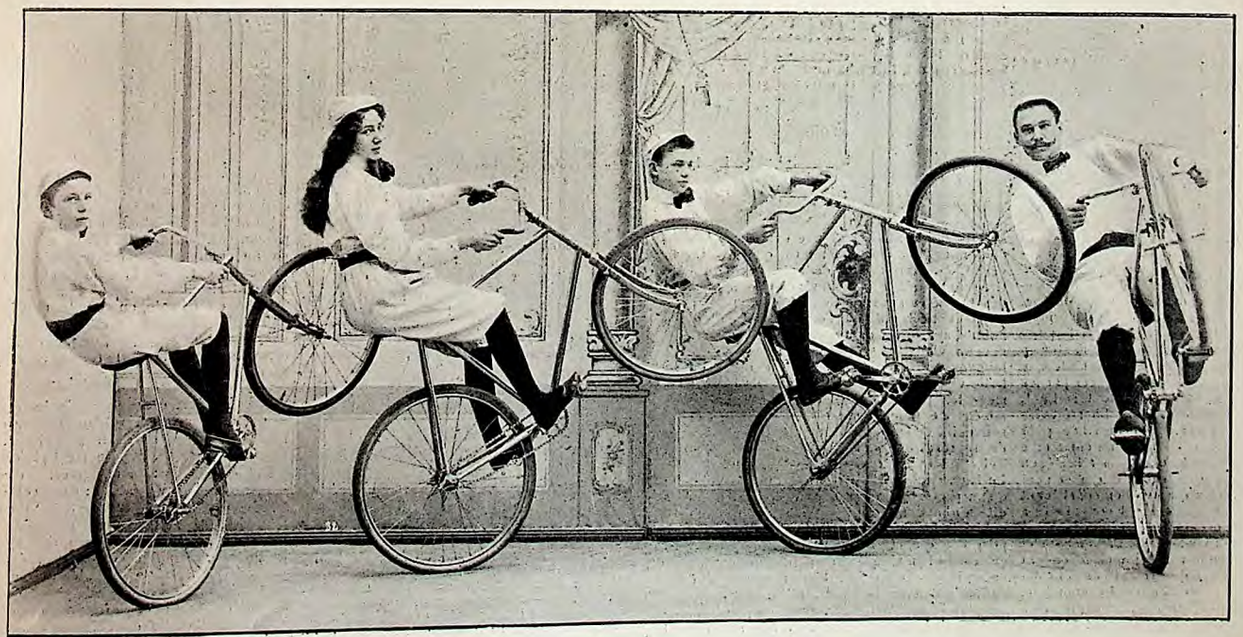
Mokoko et sa cour. 1er ministre. Mokoko.



A la cosaque.



Sur le cou de la « bête ».



Le salut.

HAUTE ÉCOLE CYCLISTE. — La famille Kaufmann. — Phot. W. Schormann. (Voir l'article, page 96.)

LIVRES NOUVEAUX

Philosophie. — Sociologie. — Voyages.

Des Indes à la Planète Mars, étude sur un cas de somnambulisme, par Th. Flournoy. 1 vol. in-8°, avec 44 figures, Alcan, 7 fr. 50.

Nous ne nous souvenons pas d'avoir jamais lu, sur le somnambulisme et le spiritisme, un ouvrage aussi intelligent ni aussi instructif que celui que vient de publier M. Flournoy, professeur de psychologie à la Faculté des Sciences de Genève. Ce n'est pas que l'auteur y expose des théories générales, ni même que les faits qu'il étudie soient d'un ordre bien exceptionnel; il se borne à décrire et à commenter le cas d'une voyante génevoise, Mlle H. S., qui, par l'intermédiaire d'un esprit nommé Léopold, se trouve en communication avec les habitants de la planète Mars, sans compter qu'elle se rappelle avoir été, au quinzième siècle, une princesse indienne, et, trois cents ans plus tard, la malheureuse reine Marie-Antoinette. Mais M. Flournoy nous présente ce cas avec une exactitude à la fois si précise et si pittoresque, il résume avec tant d'art ce qu'il appelle « les trois romans » de Mlle H. S., et, cela fait, il démêle avec tant de finesse les diverses sources où la voyante a pris, consciemment ou non, les matériaux de ces trois « romans », que non seulement son livre se lit d'un bout à l'autre avec un extrême intérêt, mais qu'il nous offre encore, en raccourci, la plus vivante image de la manière dont se forment spontanément les soi-disantes communications spirites, dans des cerveaux doués d'une sensibilité anormale. Jamais contribution plus précieuse n'a été apportée à l'étude psychologique des procédés inconscients de l'imagination et du raisonnement; et si même quelques-unes des hypothèses de M. Flournoy paraissent invraisemblables à force d'ingéniosité, ou si, d'autres fois, il paraît s'attacher trop sérieusement à discuter des objections qui n'en valent guère la peine, l'ensemble de son livre n'en constitue pas moins un véritable modèle de forte et saine critique scientifique.

Salaires et Misères des Femmes, par le comte d'Haussonville. 1 vol. in-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50.

Dans le domaine de la sociologie, comme dans tous les autres, il y a des « amateurs » et des « professionnels ». Mais M. d'Haussonville, lui, est un « faux amateur ». Académicien, homme du monde, président de nombreuses sociétés philanthropiques, avec cela excellent écrivain, on est toujours tenté de croire, en ouvrant ses livres, qu'il va se borner à y exprimer éloquemment quelques lieux communs sur la beauté du travail et les avantages de la résignation. Mais point : M. d'Haussonville se borne si peu à des lieux communs que nous ne croyons pas qu'on en puisse trouver un seul dans son dernier livre, et nous ne saurions dire, en revanche, combien y trouve de renseignements précis, recueillis et contrôlés avec soin, ni surtout combien on y trouve de sages avis d'un ordre tout pratique, indiquant des réformes non point radicales et, par suite, irréalisables, mais partielles, provisoires, et d'une application immédiate. C'est ainsi que son étude sur la *Morte-Saison* et l'étude qu'il intitule *Les Non-Classées* abondent en indications d'autant plus précieuses qu'elles sont plus simples, et que, du haut en bas de l'échelle sociale, il n'y a personne à qui elles ne puissent fournir l'occasion de faire un peu de bien. De même encore les chapitres où, à propos de l'ouvrage de M. Benoist sur l'*Ouvrière de l'Aiguille à Paris*, M. d'Haussonville nous raconte les détails de ses visites aux pensions et restaurants spécialement créés pour les ouvrières. Et l'étude qui porte le titre de *Entre Femmes* nous révèle, en quelques pages pittoresques, la complexe et solide organisation de tout un système de mutualité féminine dont la plupart de nous ignoraient jusqu'à l'existence.

D'où vient la décadence économique de la France, par le baron Charles Mourre. 1 vol. in-18, Plon, 3 fr. 50.

Quand nous aurons dit que cette étude des « causes de la décadence économique de la France » consacre tout un chapitre aux invasions des Barbares, puis tout un chapitre à « l'anarchie mérovingienne », un autre à la féodalité, un autre à la chevalerie du moyen âge, et ainsi de suite jusqu'à la Révolution, nous aurons fait comprendre ce qui constitue la principale originalité d'un ouvrage à qui l'auteur a du reste donné pour épigraphe la formule que voici : « Les causes présentes expliquées par les causes lointaines. » Et en effet tout se tient, dans l'univers, de sorte que l'anarchie mérovingienne doit certainement avoir contribué pour sa part à la décadence présente du commerce français; mais le baron Mourre nous affirme, en outre, que cette part est énorme, et que ce sont les circonstances historiques qui, en constituant notre caractère national, nous ont condamnés à l'état d'infériorité économique où nous nous trouvons aujourd'hui vis-à-vis de l'Allemagne et de l'Angleterre. Nous devons ajouter cependant que, pour intéressantes que soient ces considérations rétrospectives de l'éminent économiste, nous leur préférons encore les pages, pleines à la fois de science et de bon sens, où il passe en revue les « causes contemporaines » de notre décadence, et en particulier notre fausse idée de l'égalité, et le rôle excessif que nous attribuons à l'Etat dans notre vie sociale.

De Naguère et d'Aujourd'hui, par Jules Cougnard. 1 vol. in-18, librairie Eggimann, Genève, 3 fr. 50.

Qu'il nous décrive les mœurs de l'ancienne Genève ou de la Genève d'aujourd'hui, qu'il évoque des souvenirs d'enfance ou qu'il raisonne sur les ridicules et les travers sociaux, M. Cougnard reste toujours foncièrement génevois, avec un mélange tout à fait typique de verve gouailleuse et de bonhomie. Mais ce caractère local de ses aimables récits ne les empêche pas d'être écrits en excellent français, avec même une propriété et une verdeur de style que nos auteurs parisiens ne connaissent plus guère. Et quelques-uns de ces récits doivent précisément à leur caractère local d'être tout remplis pour nous de menus détails imprévus et piquants, qui nous rendent la lecture du recueil de M. Cougnard non seulement instructive, mais agréable, amusante, et souvent touchante. Rien n'est tel, décidément, pour un écrivain, que de rester dans son pays, d'en garder la langue et les façons de penser.

Suédois et Norvégiens chez eux, par M. Quillardet. 1 vol. in-18. Colin, 3 fr. 50.

Honnête et médiocre : telle est, en deux mots, cette nouvelle peinture des mœurs scandinaves. L'auteur ne s'est pas mis en frais de variété, ni de couleur, ni de style; mais on sent qu'il connaît de près le sujet qu'il traite, et qu'il s'efforce de nous dire consciencieusement tout ce qu'il en sait. Encore paraît-il mieux renseigné sur certains points de son sujet que sur d'autres : car le chapitre qu'il consacre à la littérature suédoise, par exemple, est bien incomplet et contient même des erreurs matérielles assez graves, comme celle qui consiste à appeler *Per Gynt* le premier drame de M. Ibsen; tandis que, au contraire, son livre abonde en renseignements précis, minutieux, et évidemment exacts sur les relations des diverses classes sociales en Suède, et surtout sur la condition des femmes dans les pays scandinaves.

Romans.

Grand'Mère, par Bozena Nemcova, traduit du tchèque par E. Thiérot. 1 vol. in-18, avec portrait de l'auteur, Delagrave, 3 fr. 50.

Le traducteur nous affirme que ce roman passe, en Bohême, pour un chef-d'œuvre : et nous n'avons pas de peine à le croire, car la littérature française elle-même n'a pas beaucoup de romans d'une inspiration aussi pure, d'une émotion aussi profonde dans sa simplicité, d'une grâce aussi naïve et aussi naturelle. Le caractère de la « grand'mère », en particulier, est assurément un des plus beaux caractères qu'ait jamais imaginés et décrits un romancier: et sans cesse, d'un bout à l'autre du livre, il nous touche davantage, à mesure que nous pénétrons mieux dans son intimité. Mais d'autant plus nous regrettons que le traducteur ne se soit pas efforcé d'adapter à nos habitudes littéraires françaises une œuvre qui, abrégée, condensée, remaniée, aurait eu chance de trouver chez nous le même accueil que dans son pays, tandis que, traduite littéralement, elle porte trop la marque de son origine étrangère, et exige trop d'effort pour être bien goûtée. M. Thiérot a évidemment voulu, tout ensemble, nous présenter un beau roman et nous renseigner sur la vie et les mœurs des paysans tchèques : de sorte qu'au lieu d'atténuer pour nous le caractère exotique du récit de Bozena Nemcova, il l'a encore accentué, en conservant, par exemple, l'orthographe tchèque des noms propres, et en nous indiquant, entre parenthèses, la façon dont on les doit prononcer. Et sans doute sa traduction est fort instructive : mais combien elle aurait gagné à l'être moins, et à nous présenter sous une forme moins documentaire, moins locale, plus humaine, cette admirable et touchante figure de vieille femme!

Jacquou le Croquant, par Eugène Le Roy. 1 vol. in-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50.

Fils d'un galérien et arrière petit-fils d'un pendu, ayant lui-même incendié une forêt, brûlé un château et mis à mal une demi-douzaine de personnes, hommes et femmes, qu'il avait, à la vérité, quelque raison de haïr, Jacquou « le Croquant » s'acquiert l'universelle sympathie des honnêtes gens de Combenègre, petit pays du haut Périgord, où l'on n'aimait guère les nobles, aux environs des années 1815 à 1830. Et, devenu vieux, il conte volontiers, durant les longues soirées d'hiver, les prouesses de sa belle vie, se complaisant à évoquer devant les siens les plus navrants détails de ses tristes années d'enfance, comme aussi les plus chers souvenirs de sa jeunesse amoureuse et enragée de représailles contre les hobereaux du pays. Tel est le récit que nous rapporte M. Eugène Le Roy, mais qu'on sent bien n'être pour lui qu'un prétexte à donner libre cours à une érudition abondante et précise sur toutes ces particularités locales qui, jadis, prêtaient une vie si pittoresque à chacune de nos provinces françaises. Et l'on n'a point de peine à lui pardonner ce qu'il y a d'un peu bien romantique dans l'affabulation de son petit récit, tant on prend de plaisir à lire les savoureuses peintures de mœurs et de paysages qu'il y a très savamment entremêlées, et qui nous restituent d'une manière tout à fait vivante les types, les usages et jusqu'au parler d'un petit coin du pays périgourdin il y a près de cent ans.

Hellé, par Marcelle Tinayre. 1 vol. in-18, éditions du *Mercure de France*, 3 fr. 50.

Hellé est l'histoire d'une jeune fille qui, élevée dans le seul culte de la beauté antique, s'éprend d'abord d'un poète néo-grec, mais finit par lui préférer un apôtre socialiste qui, suivant l'exemple du comte Tolstoï, a renoncé à la vie du monde pour « rentrer dans le peuple ». Et cette histoire nous est racontée par Mme Tinayre avec un talent de description et de style qui, de page en page, donne au lecteur l'impression que la page suivante va enfin le toucher, et lui faire paraître vivants les sentiments prêtés aux divers personnages. Mais le roman s'achève sans que le lecteur ait été touché; et pas une fois les divers personnages ne lui donnent l'illusion de la vie, pas une fois ils ne cessent d'être de froides abstractions pour devenir des êtres humains. Et cela tient, précisément, à ce que l'auteur se préoccupe trop de nous montrer son talent de description et de style, au lieu de s'abandonner librement à l'émotion du sujet. Cela tient à ce que, au lieu de nous attendrir sur les déceptions de son héroïne, l'auteur préfère nous la montrer, jusqu'au bout, comme une prétentieuse et sonore « intellectuelle », qui nous dit d'elle-même que « sa poitrine semble destinée au repos d'un demi-dieu », qui raisonne sur les tragiques grecs, et qui fait même des citations latines, sauf d'ailleurs à nous laisser entrevoir, de temps à autre, que toute cette érudition n'est ni très solide, ni très sûre. Voilà comment se trouvent stérilisés, par leur excès même, de précieux dons littéraires qui pourraient produire le plus bel effet s'ils consentaient à s'adjoindre plus de naturel et de sincérité!

Beaux-Arts.

Monographie de la cathédrale d'Angers, par Joseph Denais. 1 vol. gr. in-8°, illustré, H. Laurens, 20 fr.

Destinés plutôt à être consultés qu'à être lus, de semblables ouvrages ne s'analysent guère : et de celui-ci, en particulier, nous aurons à peu près tout dit, en spécifiant qu'il apporte la plus heureuse contribution au travail d'achèvement de notre *Inventaire général des richesses d'art de la France*. Il suffirait donc que nous signalions à l'attention des archéologues cet ouvrage d'un haut intérêt local, si son auteur, M. Joseph Denais, n'y avait joint, dans une manière d'introduction, un des plus chaleureux plaidoyers qu'on nous ait depuis longtemps offerts en faveur de la conservation de nos vieux monuments. La cause que l'auteur y défend, au nom de l'art, de l'histoire et de nos traditions, est en effet de celles qui s'imposent aujourd'hui à l'attention de tous, et d'autant plus que M. Denais la défend avec une parfaite compétence, en homme qui, au cours de ses patientes recherches, n'a eu que trop l'occasion de s'apercevoir combien nos monuments historiques ont déjà souffert du temps et du vandalisme révolutionnaire, et d'une manière plus irrémédiable encore, peut-être, de notre déplorable manie de restaurations.

Deux Idéalistes : Gustave Moreau et E. Burne-Jones, par Léonce Bénédite. 1 vol. in-4° de la *Bibliothèque de l'Art ancien et moderne*, avec 64 illustrations, Ollendorff, 10 fr.

On nous a plus d'une fois parlé, dans ces derniers temps, de l'intelligent éclectisme de M. Léonce Bénédite, l'excellent conservateur du Musée du Luxembourg : et le fait est qu'il apporte à ses délicates fonctions une indépendance d'esprit vraiment incomparable, à voir son égale sollicitude pour les artistes contemporains des tendances et des écoles les plus différentes. Mais l'étendue de son éclectisme apparaîtra mieux encore, peut-être, à ceux qui liront la curieuse étude qu'il vient de consacrer à Gustave Moreau et à Edward Burne-Jones, « ces songeurs, dit-il, qui ont tenu haut, à travers les vicissitudes du siècle, le flambeau apollonien de l'idéal et du rêve ». Et l'éclectisme de M. Bénédite n'est pas la seule chose qu'ils y verront : ils y verront à quels écarts de langage peut, par la seule griserie des mots, se laisser entraîner un critique d'art, dans sa noble ardeur à nous exposer les raisons de ses enthousiasmes. M. Bénédite ne va-t-il pas jusqu'à nous dire, par exemple, à propos d'une certaine *Léda* de Gustave Moreau, que « Léda et le cygne, dans la communion voluptueuse et sacrée de ces deux blancheurs entre la divinité et l'humanité, évoquent le miracle chrétien d'une union chaste entre le Saint-Esprit et la Vierge Marie »! Voilà les réflexions que suggère à M. Bénédite une œuvre picturale : et comme c'est là un exemple pris au hasard, entre cent autres du même genre, nous nous croyons en droit d'en conclure que ce livre, d'une élégante richesse typographique, restera comme l'un des documents les plus significatifs de notre critique d'art contemporaine.

Ont paru :

Histoire. — *Mémoires d'un vétéran de l'ancienne armée* (1791-1800), par J.-C. Vaxelaire, publiés et annotés par Henry Gauthier-Villars. 1 vol. in-12, Delagrave, 2 fr. — *Mémoires d'un chef de la sûreté sous la Commune de Paris*, par P. Cattelain. 1 vol. in-18, Juven, 3 fr. 50. — *Souvenirs du baron de Barante* (1782-1866), publiés par son petits-fils; tome VII : 1 vol. in-8°, Calmann-Lévy, 7 fr. 50. — *Commentaires sur les Mémoires de Fouché* suivis du parallèle entre *Napoléon et Wellington*, manuscrits inédits de P.-J. Proudhon publiés par Clément Rochel. 1 vol. in-8°, Ollendorff, 7 fr. 50. — *Le Régent, l'abbé Dubois et les Anglais*, d'après les sources britanniques, par Louis Wiesener; *tome troisième et dernier*. 1 vol. in-8°, Hachette, 7 fr. 50.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

Le Nord-Sud électrique parisien. — On parle beaucoup depuis quelque temps du projet de construction d'une nouvelle ligne métropolitaine, reliant les deux extrémités de Paris, de la gare du Nord à la ligne de Sceaux. L'importance des établissements qui se sont réunis pour demander la concession de cette ligne, — *Anciens établissements Cail, Comptoir d'Escompte, Société Thomson Houston*, — et son utilité incontestable nous engagent à dire quelques mots du projet très complet et très sérieusement étudié par M. l'ingénieur des ponts et chaussées Equer.

Il est inutile de dire que la ligne sera entièrement souterraine et que, — comme son titre l'indique, — la traction y sera faite par l'électricité.

Elle comportera deux voies normales et, à l'inverse de celle du Métropolitain, la section du tunnel sera suffisante pour assurer le passage des trains venant de la banlieue Nord ou continuant sur la ligne de Sceaux (et *vice-versa*.)

La ligne se dirigera du nord au sud, mais elle s'écartera parfois de cette direction pour desservir les principaux points du parcours. En partant de la gare du Nord où sera la station tête de ligne, elle desservira successivement les gares suivantes qui jalonnent son itinéraire : Square Montholon, rue Le Peletier, place de l'Opéra, place Vendôme, les Ministères, le Bon Marché, Notre-Dame-des-Champs, gare Montparnasse et avenue de l'Observatoire, pour se raccorder à la ligne de Sceaux non loin de la station de Port-Royal.

Une étude spéciale a été faite de chaque point de croisement des égouts principaux et des lignes projetées ou existantes du Métropolitain municipal. La traversée de la Seine est prévue en aval du pont de Solférino, à 12 mètres en contrebas du niveau moyen des eaux.

Pour les stations on a adopté le système des accès séparés pour chaque direction, avec escaliers aboutissant de part et d'autre de la voie publique, ce qui supprime les passerelles intérieures de communication d'un quai à l'autre, souvent difficiles à établir. Un raccordement direct par rail est prévu à la gare Montparnasse.

Grâce à la traction électrique, la durée totale du trajet ne dépassera pas un quart d'heure. L'estimation de la dépense s'élève à la somme de 32 millions.

Cette ligne dont l'établissement n'a rien de commun avec celui du réseau métropolitain, et qu'elle complètera très heureusement sans le gêner en quoi que ce soit, rentre dans la catégorie des chemins de fer d'intérêt général de pénétration et de raccordement prévus par la loi du 30 mars 1898. Si les formalités administratives sont rapidement accomplies, les travaux pourront commencer aussitôt après l'Exposition.

Le travail des locomotives sur les chemins de fer de la Grande-Bretagne. — On compte actuellement, sur l'ensemble des lignes du Royaume-Uni, un total de 19.914 locomotives en service régulier. Le parcours moyen annuel de chacune de ces locomotives est de 30.745 kilomètres et la recette correspondante s'élève à 114.300 francs; de sorte que chaque kilomètre de parcours d'une locomotive rapporte, en moyenne, 3 fr. 72.

En prenant pour le coût moyen d'une locomotive le chiffre de 67.500 francs, nous voyons qu'une machine britannique amortirait son prix d'achat en un peu plus de sept mois, si on ne considérait que les recettes brutes; mais cette durée d'amortissement est en réalité beaucoup plus étendue suivant la proportion plus ou moins grande des dépenses de traction, d'entretien et d'exploitation sur les divers réseaux.

Quoi qu'il en soit, c'est en Ecosse que la locomotive fournit actuellement la plus grande somme de travail et s'amortit le plus rapidement. En effet, on y compte une locomotive pour 2.800 mètres de lignes, tandis qu'en Angleterre et dans le pays de Galles, il y en a une pour 1.400 mètres; de plus, la locomotive écossaise parcourt 37.500 kilomètres et gagne 121.000 francs par an, pendant que la machine anglaise fournit seulement 30.000 kilomètres et une recette de 113.600 francs.

Enfin, en Irlande, on compte une locomotive par 6 kilomètres 1/2 de chemin de fer. Les machines font, en moyenne, un parcours annuel de 33.600 kilomètres, mais la recette correspondante ne dépasse pas 110.000 francs.

Fabrication électrique de la porcelaine. — On est parvenu à utiliser le four électrique pour la fabrication de la porcelaine. Dans ce nouveau procédé, la pâte n'est plus moulée et travaillée à froid; on la pulvérise d'abord très finement puis on la sèche; dans cet état on la soumet à la température de 3.200° du four électrique. La pâte entre alors en fusion et on la coule dans des moules appropriés. Pour émailler cette porcelaine coulée on prépare, à cet effet, d'une certaine façon, les parois du moule, ou bien on laisse refroidir la pièce jusqu'aux environs de 1800° et on la saupoudre d'une poudre de verre blanche ou colorée de composition spéciale.

On assure que ce procédé de fabrication est économique quand on dispose d'une force hydraulique capable de produire à bas prix l'énergie électrique nécessaire.

Projets de chemins en fer de Bolivie. — Il résulte d'une communication du chargé d'affaires de France à La Paz que le Gouvernement bolivien se propose de mettre à l'étude cette année trois lignes de chemin de fer très importantes : Oruro à La Paz et au Titicaca, Oruro à Cochabamba et Challapata à Colquechaca. On va étudier en outre une voie ferrée de raccordement partant de Potosi pour aboutir à la frontière argentine.

Le syndicat français des Entrepreneurs de Travaux publics appelle l'attention de nos constructeurs, en vue des travaux et fournitures considérables qui résulteront de la mise à exécution prochaine de ces importants travaux.

Les nouveaux rapides de Calais. — La Compagnie du Nord, poursuivant l'amélioration du service de ses trains, vient d'accélérer encore, depuis le 15 janvier dernier, la marche de deux de ses rapides : celui qui part de Paris pour la direction de Londres, via Calais, à 9 h. 30 du matin, et celui qui assure le même service, dans le sens du retour, et arrive à Paris à 4 h. 55 du soir.

Désormais, ces trains brûlent l'arrêt intermédiaire d'Amiens et figurent sur les horaires comme allant d'une seule traite de Paris à Calais-Maritime (*et vice-versa*). En réalité, ils ont un « arrêt de service » de cinq minutes à Abbeville, mais uniquement pour refaire leur provision d'eau.

A « l'aller », le rapide n° 1 *bis*, partant de Paris à 9 h. 30 du matin, met exactement 3 h. 1/2 pour franchir les 298 kilomètres de Paris à la gare maritime de Calais, ce qui représente une vitesse commerciale de 85 k. l : la correspondance du bateau et du train anglais permet aux voyageurs d'arriver à Londres à 4 h. 50 du soir, réduisant à 7 h. 20 minutes la durée totale du trajet entre les deux capitales. Au retour, un supplément de 10 minutes, entre Calais et Paris, a été prévu pour donner un peu plus de marge au mécanicien, dans le cas d'un léger retard du bateau anglais ou d'un encombrement aux abords de la gare de Paris.

La Compagnie du Nord a profité de cette occasion pour mettre en service, dans ses trains de Boulogne et Calais, le nouveau matériel à couloir dont nous avons donné la description (voir l'*Illustration* du 9 septembre 1899.)

Les deux rapides dont nous parlons sont composés de quatre de ces grandes et luxueuses voitures, dont trois de 1re classe et une de seconde : ils comprennent aussi un wagon restaurant et un fourgon à bagages, portant le poids total du matériel à remorquer, dans chacun de ces trains, au joli chiffre de 172.000 kilogrammes.

Les machines employées sont les locomotives compound que nous connaissons, munies d'un tender contenant 18 mètres cubes d'eau.

L'amélioration de vitesse dont nous venons de parler n'est qu'une étape vers un autre perfectionnement, qui sera ultérieurement réalisé par l'adoption du système d'alimentation des tenders en pleine marche, permettant la suppression des « arrêts d'eau ».

Les mines d'or du Japon. — Après le Transvaal et le Klondyke, voici maintenant qu'on découvre de nouveaux champs aurifères... au Japon.

Le centre de l'exploitation est à Hokkaïdo, dans la province de Kitami, au nord-ouest de l'archipel japonais ; et, quoique l'extraction du précieux métal soit faite par un procédé encore primitif, le rendement semble devoir être assez élevé.

Les mines de Hokkaïdo couvrent une superficie de près de 800 hectares. Comme dans l'Alaska, des prospecteurs et des mineurs de toutes les nationalités commencent à envahir la province de Kitami. Le village d'Esahi qui, il y a un an, ne comptait que 400 habitants, a vu sa population portée à plus de 8.000 âmes. Tous les jours, on constate l'arrivée de nombreux étrangers et les dix agents du fisc, délégués par le gouvernement japonais, ont la plus grande peine à maintenir l'ordre et à recouvrer les taxes de location.

Le traitement du hoquet. — On connaît le procédé, découvert par un de nos savants physiologistes, M. Laborde, pour ramener à la vie les asphyxiés, et particulièrement les asphyxiés par submersion. Ce procédé, rappelons-le, consiste simplement à saisir le bout de la langue, et à opérer sur cet organe des mouvements rythmés de traction, pas trop rapides. Par ce moyen, employé avec patience, le plus souvent pendant dix ou quinze minutes seulement, mais qui parfois ne produit son effet qu'après deux et même trois heures, on a vu des noyés, que l'on pouvait considérer comme morts revenir à la vie. Le même procédé est d'ailleurs également actif pour rappeler à l'existence des nouveau-nés arrivant au monde en état de mort apparente.

Le mécanisme de ce rappel de la fonction respiratoire peut s'expliquer par l'excitation, par les mouvements de la base de la langue et du larynx, de nerfs qui passent dans cette région et qui commandent la contraction du diaphragme.

Mais si, dans l'asphyxie, il s'agit de rappeler les contractions du diaphragme, dans le hoquet, dû à des contractions spasmodiques de ce même diaphragme, l'indication serait au contraire d'arrêter, d'annihiler cette excitabilité.

M. Laborde a trouvé qu'on obtenait ce résultat, non plus en opérant des tractions rythmées de la langue, mais en opérant une traction unique de cet organe, que l'on maintient quelques secondes hors de la bouche.

Ainsi donc toute personne, atteinte de hoquet, n'a qu'à saisir le bout de sa langue avec un linge — pour empêcher le glissement des doigts — et à le maintenir quelques instants au dehors, pour être débarrassée de ce spasme gênant et fatigant.

La double formule est donc celle-ci : la traction linguale rythmée ou intermittente réveille et entretient la respiration ; la traction continue et maintenue la modère et l'arrête.

Ce sont là deux points à retenir, bien que d'inégale importance ; car bien des vies ont été déjà sauvées, et d'autres plus nombreuses encore le seront à l'avenir, par la pratique, à la portée de tous, des tractions rythmées de la langue.

Les salaires au Japon. — Le *Résumé statistique de l'Empire du Japon* nous apporte des indications curieuses sur le prix de la main d'œuvre dans ce pays. En donnant les chiffres relatifs à l'année 1892 et à l'année 1896, il nous montre aussi que les salaires, tout en étant encore à un taux d'une modestie faite pour nous étonner, sont entrés cependant dans une voie ascendante où ils ne vont sans doute pas s'arrêter.

Parmi les taux de salaires agricoles et industriels les plus caractéristiques, nous trouvons les suivants :

	Salaire d'une journée. 1892	1896
	—	—
Charpentiers	Fr. 0,83	1,11
Tailleurs de pierre	0,93	1,21
Couvreurs (chaume)	0,77	1,06
Menuisiers	0,83	1,03
Tailleurs (vêtements japonais)	0,72	0,93
Tailleurs (à l'européenne)	1,26	1,47
Forgerons	0,80	1,08
Compositeurs d'imprimerie	0,75	0,88
Journaliers agricoles hommes	0,49	0,64
— femmes	0,31	0,41
Fileuses de soie	0,44	0,54
Mineurs	«	1.
	Salaires mensuels.	
	—	—
Domestiques	Fr. 5.50	6.60
Servantes	3.	3,70
Ouvriers agricoles hommes	«	83
— femmes	«	43

Pour juger de l'avenir de la lutte économique qui s'engage entre les nations, il y a dans ces chiffres des éléments de comparaison fort suggestifs.

La production de l'or dans le monde en 1899. — *L'Engineering and mining Journal* de New-York vient de publier sa statistique de la production de l'or en kilos et en millions de francs, pour 1899, par les principaux pays, c'est-à-dire par ceux dont la production est supérieure à 5 millions d'or par an.

Cette production a été de 472.025 kilos, soit une valeur de 1.625 millions, si l'on compte le kilo d'or fin pour 3.444 fr. 44. En 1898, la production avait été de 435.076 kilos, d'une valeur de 1.500 millions.

L'Australie et le Canada ont donné la plus grande partie de l'excédent relevé l'année dernière sur l'année précédente ; le Transvaal est, bien entendu, déjà en baisse :

	1898		1899	
	kilos.	millions de francs.	kilos.	millions de francs.
	—	—	—	—
Australie	93.732	322	117.494	404
Canada	20.613	71	27.159	94
Etats-Unis	97.933	338	109.069	376
Transvaal	117.470	404	110.010	379

On peut admettre que, sans la guerre, le Transvaal eût produit l'année dernière près de 500 millions ; et que, dès la reprise de son activité, la production du monde aura vite atteint les deux milliards.

La consommation des œufs à Paris. — Paris consomme annuellement un fort demi-milliard d'œufs.

Nous trouvons, en effet, dans le dernier rapport sur l'approvisionnement de la grande ville (pour 1898), le chiffre 538.299.120, comprenant 320.271.500 œufs arrivés aux halles, et 218.027.620 œufs arrivés à domicile.

Comme provenance, on a relevé que 88 0/0 de ces œufs venaient de notre pays, et que les Parisiens n'étaient tributaires de l'étranger que pour 12 0/0.

La Normandie et la Bretagne fournissent à Paris un peu plus du quart (28 p. 0/0) de sa provision ; la Beauce, le Nivernais, la Vendée et le Midi lui en envoient un peu moins de la moitié (45 p. 0/0). Quant à la banlieue, elle n'en donne guère que les deux centièmes.

Les provenances étrangères sont les suivantes :

Russie	78,6 0/0
Autriche-Hongrie	9,4 —
Allemagne	7,8 —
Egypte	2,5 —
Turquie	1 —
Italie	0,7 —

Selon leur qualité, les œufs, aux Halles, ont une valeur variant de 125 francs à 56 fr. 75 le mille. Pour les œufs extra, la valeur moyenne est de 116 fr. 50 le mille ; pour les œufs moyens, est de 88 fr. 60 ; et pour les petits œufs, elle est de 63 fr. 60.

Le navire de l'expédition antarctique allemande. — On doit lancer à Kiel, au mois de mai de l'année prochaine, le navire construit spécialement en vue de l'expédition antarctique allemande. Ce bâtiment sera d'un type analogue au célèbre *Fram*, mais il en différera par ses formes plus arrondies. La coque sera en bois et particulièrement renforcée pour résister à l'énorme pression des glaces, tout en présentant une élasticité suffisante. Il mesurera 46 mètres de longueur et 10 à 11 mètres de largeur avec 5 mètres de creux. Il a été calculé de façon à porter un approvisionnement de charbon et de vivres de rechange suffisant à une absence de trois années. Ses aménagements seront établis pour loger une mission composée de 5 personnes et un équipage comprenant 5 officiers et 20 hommes. Au centre se trouveront les laboratoires et un chenil pour 50 chiens sera, en outre, disposé sous le gaillard d'avant. Deux guindeaux à vapeur serviront à la manœuvre des ancres, aux sondages et à diverses opérations scientifiques. Toutes les parties du navire seront éclairées à l'électricité.

Un modèle de ce nouveau bâtiment figurera cette année à l'Exposition universelle.

AGENDA DE LA SEMAINE

Elections départementales. — **11 fév.**, élection de conseillers généraux à Neuillé-Pont-Pierre (Indre-et-Loire) et à Verzy (Marne), de conseillers d'arrondissement à Nantes (Aveyron), Pont-de-Beauvoisin (Isère), Lavaur (Tarn) et Albi.

Le tirage au sort. — *Paris :* **10 fév.**, XVIIe arrondissement ; **12**, XVIIIe ; **14**, XIXe ; **16**, XXe. — *Banlieue* : **10**, Sceaux ; **12**, Saint-Maur ; **13**, Nogent-sur-Marne ; **14**, Vincennes ; **16**, Montreuil. — *Départements* : ce n'est que dans les grandes villes que les opérations du tirage au sort ne sont pas encore terminées ; elles sont closes partout ailleurs ; on sait que la dernière limite est le **16 fév.**

La taxe militaire. — **15 fév.**, dernier délai accordé aux assujétis à la taxe, qui ont changé de domicile antérieurement au 1er janv. 1900, pour faire connaître à la mairie leur nouvelle résidence.

A l'Académie française. — **15 fév.**, double élection pour le remplacement de MM. Edouard Pailleron et Victor Cherbuliez. (On compte plus de dix candidatures.)

Carnet du rentier. — **15 fév.**, à partir d'aujourd'hui, les titres provisoires de l'emprunt municipal du chemin de fer métropolitain, actuellement libérés intégralement, pourront être déposés pour échange contre des titres définitifs portant les mêmes numéros et munis du coupon à l'échéance du 1er mars 1900 : à Paris, 17, boulevard Morland, de 10 à 3 h. ; dans les départements : aux caisses des trésoriers payeurs généraux et des receveurs particuliers des finances. — Tirage financier du **15** : Canal de Panama (un lot de 250.000 fr. ; un autre de 100.000 fr. ; total des lots : 440.000 fr.)

Carnet du locataire. — **14 fév.**, donner congé aujourd'hui avant midi pour déménager le **8 avril** prochain (petits appartements).

Sur la côte d'Azur. — **15 fév.**, commencement du carnaval de Nice : à 8 h. 1/2 du soir, arrivée de Sa Majesté Carnaval XXVIII.

Expositions artistiques. — **13 fév.**, ouverture de la 7e exposition de peinture de l'Association artistique P.-M.-P., comprenant les œuvres des artistes français et des membres étrangers (19, rue Caumartin, jusqu'au **28**). — Clôtureront cette semaine : le **12**, l'exposition des travaux des lauréats des concours généraux de dessin de la ville de Paris pour l'année scolaire 1898-1899, ouverte à la salle Saint-Jean (Hôtel-de-Ville) ; le **15**, l'exposition annuelle de la Société Paris-Province, ouverte depuis le **1er fév.**, à la galerie G. Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi ; le **16**, le Salon annuel du Cercle artistique et littéraire de la rue Volney, ouvert depuis un mois dans les Salons du Cercle (l'exposition des aquarelles, dessins et gravures du même Cercle se tiendra du **26 fév.** au **13 mars**).

Monuments et statues. — Le statuaire Alfred Lenoir travaille en ce moment au monument élevé à la mémoire du grand musicien français César Franck et destiné au square de Sainte-Clotilde (souscriptions reçues : chez M. Vincent d'Indy, 7, avenue de Villars et chez MM. Durand et fils, 4, place de la Madeleine). — On sait que Bartholdi a accepté d'exécuter le monument que la ville de Lunéville consacre au romancier Erckmann ; les souscriptions sont reçues à Lunéville, comité Erckmann, 19, rue Banaudon.

Ventes d'art. — **10 fév.**, Reims (9, rue Salin) : tapisseries des Flandres. — **11**, Deux-Jumeaux (près d'Isigny) : armoire normande. — **11** et **12** : Arras (hôtel des ventes) : cabinet Louis XIII avec peintures. — **12**, et jours suivants : Dijon, tableaux anciens et modernes (Breughel, Watteau, etc.), pastels (Hoin), céramique.

Les grands oratorios. — **15 fév.**, audition, à Saint-Eustache, 8 h. 3/4 du soir, du *Requiem* de Berlioz, suivi du *Resurrectio mortuorum* de Gounod, sous la direction de M. Eugène d'Harcourt.

Les tribunaux de la semaine. — **12 fév.** c'est aujourd'hui que doit venir, sauf nouveau renvoi, l'opposition de M. Emile Zola à l'arrêt de la Chambre des appels correctionnels qui l'a condamné à un mois de prison, 2.000 francs d'amende et 30.000 fr. de dommages intérêts envers les experts en écriture MM. Belhomme, Varinard et Couard. — **14**, comparution des deux boxeurs Charlemont et Driscoll devant la huitième chambre correctionnelle, sous l'inculpation de coups et blessures. — Convocation devant le Sénat, transformé en Haute Cour de justice, de M. Marcel Habert, député de Rambouillet, poursuivi conjointement avec M. Déroulède, mais qui s'était constitué trop tard prisonnier pour être jugé en même temps que lui.

Examens et concours. — **12 fév.**, examen d'admissibilité à deux emplois de traducteur dans les bureaux de l'administration centrale du commerce et de l'industrie. — Dernier jour d'inscription : le **10**, pour prendre part au concours de places de médecin des hôpitaux de Paris, qui aura lieu le **5 mars** prochain ; le **14 fév.**, pour le concours de vingt-cinq places de commis titulaire à la Banque de France, qui aura lieu le 1er avril ; le **16 fév.**, pour la session extraordinaire du certificat d'aptitude à l'inspection primaire, qui s'ouvrira le **14 mars** prochain ; le **17 fév.**, pour le concours d'admissibilité à l'emploi d'aide-chimiste au Service chimique de l'Observatoire de Montsouris, qui aura lieu le **20**.

La semaine religieuse. — **11 fév.**, prières publiques, à N.-D.-de-Paris, sous la présidence du cardinal Richard, à l'occasion de la reprise des travaux du Sénat et de la Chambre des députés. — Dans les églises du diocèse de Paris, oraison pour l'anniversaire de la consécration épiscopale de Mgr Richard, sacré évêque de Bellay le 11 février 1872 (archevêque de Paris depuis 1887). — **13**, fête de l'Archiconfrérie de la Sainte Agonie de N.-S. — Chez les Orthodoxes, **14 fév.**, Présentation de Jésus (solennité qui correspond à la Chandeleur romaine) : la veille, **13**, vêpres à 6 h. ; le **14**, grand service à 11 h. — Chez les Israélites, Pourim Koton ou Petit-Pourim, le **13**. — Chez les Chinois, le **14 fév.**, 15e jour du 1er mois : celèbre fête des Lanternes.

Expositions d'animaux. — **11 fév.**, à Tarbes, animaux gras et volailles vivantes et mortes. — **15** jusqu'au **18**, grand concours national à Nevers : animaux de boucherie et animaux reproducteurs mâles des espèces bovine, ovine et porcine (l'une des plus belles expositions de France). — **16**, à Caen, concours annuel. — **17** et **18**, à Limoges, animaux gras et concours spécial de vaches laitières et de jeunes veaux de race limousine pure. — **17** et **18**, à Angoulême, concours d'animaux gras. — **17**, à Dax, bœufs gras présentés par paire.

Exposition de taureaux. — Dans le département de la Manche, taureaux de printemps : **12 fév.**, à Torigny-sur-Vire, et à Tongai-sur-Vire. — **15**, à Volognes.

Expositions hippiques. — **10 fév.**, à Vatan, dans l'Indre, poulains importés du Poitou. — **17**, à Nevers, étalons de gros trait de race nivernaise.

Conférences de la semaine. — **11 fév.**, M. de Milloué : « la Tradition historique et la Mythologie dans les poèmes épiques de l'Inde : 1° le Ramayana » (2 h. 1/2, Musée Guimet). — **11**, M. G. Bonvalot : « A propos de l'éducation physique » (1 h. 1/2. Sorbonne). — **13**, M. Albert Besnard : « la Peinture contemporaine » (2 h. 1/2. 184, boulevard Saint-Germain). — **15**, M. Collignon, sous les auspices des Amis de l'Université : « la Sculpture grecque au Musée de Delphes » (9 h. du soir, Sorbonne). — **16**, Mgr Lorenzelli, nonce apostolique : « du Naturel et du Surnaturel dans l'ordre de la connaissance et dans l'ordre de la réalité » (5 h. 1/4, Institut catholique de Paris).

Divers. — **11 fév.**, une manifestation patriotique aura lieu aujourd'hui, à Reims, sur la tombe de l'abbé Miroy, fusillé par les Allemands en février 1871 ; un service, présidé par l'évêque, sera célébré le matin à la cathédrale. — **13**, il y a aujourd'hui cent ans que fut fondée la Banque de France. — **14**, la Saint-Valentin, fête encore observée en Angleterre, où l'on s'adresse des cadeaux appelés « Valentines ». — **15**, clôture, en Pologne, de la chasse des lièvres, coqs de bruyère, gélinottes, perdrix et outardes (jusqu'au **1er août**). — **16 fév.**, service solennel pour le repos de l'âme de M. Félix Faure, à la Madeleine, 11 h. — **17**, banquet monstre, dit de « la Paix », réunissant les membres des différentes sociétés sportives (salle Wagram).

Sports de la semaine. — La 1re course de l'année des steeple-chases d'Auteuil aura lieu le **15 fév.** ; cette semaine, à Pau, courses le **11** ; le même jour, à 2 h. 1/2, au manège Duphot, à Paris, la Réunion Hippique des officiers de réserve et de la territoriale donnera une grande fête équestre : reprise des officiers des armes à pied, reprise des officiers des armes à cheval, combat de sabre à cheval, courses de têtes, de bagues, etc. — Deux sauteurs anglais renommés, bien connus à Paris, John Higgins et Thomas Colquitt, se disputeront, le **14**, à Bury (Angleterre), un match de 2.000 fr. ; sera déclaré vainqueur celui qui sautera le plus loin : 1° sans élan ; 2° avec élan, en ne touchant terre que huit fois ; 3° en s'aidant de poids pour prendre l'élan (10 minutes de repos entre chaque saut). — Un intéressant match de Football Rugby sera disputé le **11**, au Parc des Princes, Paris, entre le Racing-Club de France et le Surbiton Football Club de Londres. — Les demi-finales du Challenge international du Nord de Football Association commenceront le **11**, à Tourcoing. — Le patinage bat son plein à Davoz Platz, dans les Grisons : les **10** et **11**, grandes courses de vitesse, de figures et de jeunes filles ; le **11**, à Klugenfurth, championnat d'Autriche.

NOS GRAVURES

L'OCCUPATION D'IN SALAH

Les chefs de l'expédition qui a occupé In Salah. — M. G.-B.-M. Flamand, à qui le gouverneur de l'Algérie avait confié la mission scientifique dont le résultat imprévu a été l'occupation d'In Salah, est un des plus intrépides explorateurs du Sahara nord-occidental. Géologue réputé, préparateur chargé de conférences à l'école supérieure des sciences d'Alger, lauréat de la Société de Géographie qui lui décerna le prix Duveyrier, il a collaboré assidument, depuis bien des années, à la carte géologique de l'Algérie. Il a parcouru en tous sens les régions sud-oranaises et leur a consacré de nombreuses brochures. Son principal ouvrage, *De l'Oranie en Gourara*, contient les plus intéressants aperçus sur la formation géologique du sol du Sahara.

Le capitaine Pein, qui commandait l'importante escorte de la mission Flamand, et qui a livré aux nomades du Tidikelt les sanglants combats qui nous ont donné In Salah, est le chef du bureau arabe de Ouargla. C'est lui qui organisa, il y a un an, le ravitaillement de la mission Foureau-Lamy. Il porte un nom déjà illustre dans l'histoire militaire de l'Algérie.

Le capitaine Paul Germain, dont les spahis méharistes ont prêté main-forte aux goumiers du capitaine Pein, était déjà arrivé en 1898 jusqu'aux portes d'In-Salah, dans une reconnaissance hardie que nous avons relatée dans notre numéro du 20 janvier. Il est né en 1853 à Saint-Urbain, petit village de la Haute-Marne.

Les tirailleurs sahariens. — Nos lecteurs connaissent déjà les troupes montées sahariennes, les spahis à mehari, auxquels nous avons consacré un article en septembre dernier. Les fantassins du Sahara, dont notre gravure de première page montre un détachement en marche, sont recrutés de la même façon dans les tribus des régions d'El Golea et de Ouargla. Ils sont organisés comme les tirailleurs algériens et portent le nom de tirailleurs sahariens. Rien de plus pittoresque que leur tenue de campagne : les uns se coiffent de la chechia, les autres arborent de grands chapeaux de paille. Marcheurs intrépides, ils vont les uns nu-pieds, les autres chaussés de savates gourariennes dont la semelle très large empêche le pied de s'enfoncer dans le sable.



M. RUEL. — Phot. Waléry.

M. Ruel, qui vient de mourir presque octogénaire, avait plusieurs titres à la notoriété. Né à Annonay (Ardèche) en 1822, il était venu chercher fortune à Paris sans autre capital que son esprit d'entreprise et son activité. Ses débuts avaient été des plus modestes : d'abord simple camelot, après avoir débité des boniments et vendu de menus objets sur la voie publique, il réalisa sa première ambition en ouvrant une petite boutique, rue de Rivoli, près de l'Hôtel de Ville. On sait quelle extension considérable devait prendre graduellement cet humble bazar, sous l'intelligente direction de son créateur. Ayant conquis une haute situation commerciale, devenu millionnaire, l'ancien camelot n'oublia pas les temps difficiles ; il mit son expérience avec ses deniers au service de la philanthropie. Secourable à toutes les misères, il fonda le Réfectoire populaire de la rue de la Verrerie, le Dispensaire de la Cité, et, à Cannes, une maison d'hivernage pour les fillettes pauvres atteintes de tuberculose, cette Villa des Enfants où il est allé s'éteindre.

C'est à Paris, à Notre-Dame, qu'ont été célébrées en grande pompe, devant une nombreuse assistance, les obsèques de M. Ruel. La croix de la Légion, dont il était très fier, brillait sur son cercueil, et le conseil municipal, auquel le défunt appartenait depuis seize ans, ne manqua pas de lui apporter son tribut d'hommages.



LE CARDINAL JACOBINI. — Phot. G. Felici.

Le cardinal Jacobini mort récemment à Rome était un des membres les plus influents du Sacré-Collège : il en était certainement le plus populaire. Dans le Conclave, il aurait joué un grand rôle : s'il n'en serait pas sorti Pape, il aurait beaucoup contribué à l'élection du nouveau pontife. Il était né à Rome le 3 septembre 1837 de parents pauvres. Son père était concierge d'un couvent de religieux.

Après de brillantes études au séminaire romain, il avait à peine reçu la tonsure qu'il était nommé professeur dans ce même séminaire où il avait conquis ses grades académiques. Il devait sa popularité à ses manières toujours affables et à l'activité dévorante qu'il déploya pour la fondation des sociétés ouvrières catholiques et des écoles nocturnes où il allait lui-même enseigner le catéchisme aux enfants des pauvres. Appelé plus tard à la secrétairerie d'Etat au Vatican et, nommé ensuite secrétaire général à la Propagande où il resta un grand nombre d'années, il eut le talent rare de donner satisfaction à tout le monde. Aussi ne comptait-il que des amis dans le clergé romain aussi bien que dans l'épiscopat qui dépend de la Propagande. En 1891, Léon XIII le nomma nonce à Lisbonne ; nonciature très recherchée, d'où il revint à Rome avec le chapeau de cardinal en 1896. Sa popularité l'indiquait dès le premier jour pour le poste de cardinal-vicaire, mais ce poste était occupé par le cardinal Parocchi auquel à ce moment Léon XIII tenait beaucoup. Au mois de novembre dernier, on apprit que le cardinal Parocchi passait à la Chancellerie. Le cardinal Jacobini, bien que déjà atteint par le mal qui devait le conduire au tombeau, lui succéda.

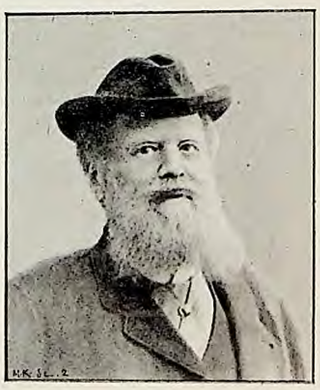
Malheureusement, il avait à peine pris possession de ses nouvelles fonctions que le diabète dont il avait eu déjà à subir les atteintes et qui le minait depuis quatre ans, se représenta de nouveau et, le 1er février, après une agonie de cinq ou six jours, il expirait. Pendant les années où il fut à la Propagande, la France et ses missionnaires n'eurent qu'à se louer du cardinal Jacobini. P. Z.

UN QUADRILLE DE BICYCLISTES

Avec de la bonne volonté, beaucoup de travail et un mépris philosophique pour les ecchymoses, il n'est pas de miracle d'équilibre que l'homme ne puisse réaliser. La bicyclette, ce type accompli du support instable, a tenté dès sa naissance le génie des acrobates. Nous nous souvenons en avoir vu qui cheminaient allègrement sur une roue unique, déformée à plaisir, mais ceci tient plutôt du tour de force. Les chevauchées dont nous donnons plus haut la reproduction photographique ne dépassent pas la limite de ce qu'un amateur « éclairé » peut espérer obtenir pour son compte personnel ; l'on en voit, en effet, qui sont parvenus à dompter le cheval de fer au point de lui imposer à volonté des voltiges de haute école. Ce qui est beaucoup plus difficile à réaliser, ce sont les exercices combinés de plusieurs bicyclistes, tels que nous les montre la famille Kaufmann. Du petit au grand, le plus jeune a quatre ans, les membres de cette famille accomplissent avec une aisance parfaite les manœuvres les plus compliquées ; entre temps les ténors de la troupe exécutent les prouesses acrobatiques les plus surprenantes, par exemple, de monter sur une table, sans quitter la selle. Toutes les « cours étrangères » et surtout les théâtres et casinos ont pu applaudir leurs ébats ; nous n'insisterons pas, notre but étant surtout de montrer aux bicyclistes ce qu'ils peuvent faire de leur instrument, si le cœur leur en dit.

LE BARON ADOLPHE DE ROTHSCHILD

Le baron Adolphe de Rothschild qui vient de mourir, dans l'après-midi de mercredi, était âgé de soixante-dix-sept ans. Il a succombé à l'influenza dont il était atteint depuis plusieurs jours. Le baron Adolphe était le chef de la maison Rothschild de Naples, qui a cessé d'exister. Après la chute des Bourbons, qui lui avaient toujours témoigné une affection sincère, il était venu se fixer à Paris où il avait fait construire un magnifique hôtel dans la rue de Monceau. C'est là qu'il a succombé entouré de l'affection des siens.



On vante beaucoup son inépuisable charité et la discrétion avec laquelle il savait dissimuler ses bienfaits : peu lui importait la religion de ceux qui faisaient appel à sa générosité ; plusieurs communes de France lui doivent l'achèvement ou la restauration de leur église. Parmi ses fondations charitables à l'étranger, citons un établissement ophtalmique à Genève. Très connu des promeneurs du Bois de Boulogne où il faisait sa promenade quotidienne, souvent en compagnie de la reine de Naples, le baron Adolphe de Rothschild laissera la réputation d'un homme de bien et d'un parfait homme du monde.

MUSIQUE

Académie nationale de musique : *Lancelot*, drame lyrique en quatre actes et six tableaux ; poème de Louis Gallet et Edouard Blau ; musique de Victorin Joncières. — Opéra-Comique : *Louise*, roman musical en quatre actes, poème et musique de Gustave Charpentier. — Opéra-Populaire : Ouverture avec les *Dragons de Villars*. — Théâtre-Lyrique : *Marlin et Marline*, conte flamand en trois actes, de M. Paul Milliet ; musique de M. Emile Trépard.

La musique n'a pas chômé cette semaine ; quatre théâtres de musique, car Paris en compte quatre maintenant (on se plaignait naguère de n'en avoir pas assez !), nous ont donné trois œuvres nouvelles et une reprise. Bien que la dernière représentée, c'est de l'œuvre de MM. Louis Gallet, Edouard Blau et Victorin Joncières dont nous nous occuperons en premier puisqu'il s'agit de l'Opéra. *Lancelot*, drame lyrique, ainsi l'intitulent les auteurs, ressemble à un opéra par la forme et les formules ; la musique en est intéressante et émue parfois, bien qu'un peu monotone et grise par la faute des librettistes, croyons-nous, qui ont passé à côté des plus belles situations de la dramatique et touchante idylle bretonne du poète anglais Tennyson. L'interprétation confiée à Mmes Delna et Bosman, à MM. Renaud, Vaguet et Fournets a été supérieure. Décors et mise en scène soignés.

En réalité, c'est à l'Opéra-Comique qu'a été donnée l'œuvre vraiment nouvelle : *Louise*, roman musical en quatre actes, poème et musique de Gustave Charpentier.

« Tout sujet de drame musical doit être intime et purement humain, et naître au sein même de la musique » a dit Richard Wagner, le gigantesque musicien. Pénétré de cet axiome, Gustave Charpentier, poète et musicien, a pensé, vécu et réalisé l'œuvre que nous venons d'entendre.

Le public très spécial de la répétition générale, c'est-à-dire les professionnels et les invités habituels de ces solennités très courues, se demandait, avec une certaine inquiétude, si le public moins informé des représentations comprendrait, admettrait le côté symbolique attaché par l'auteur à certain personnage de son drame si réaliste de situations et de sentiments, personnage réel dans son aspect, mais idéalisé dans sa multiple et pourtant unique personnification de Paris, la ville-gouffre, avec ses tentations, ses plaisirs, ses attirances et aussi ses misères?

Lorsqu'il se trouve en présence d'une œuvre fortement conçue et sincèrement exprimée, le public ne se demande pas tant de choses ; il ne discute ni son émotion ni son plaisir, il les subit sans se défendre ; l'émotion et le plaisir ayant été intenses, le bon public a acclamé l'œuvre de Gustave Charpentier, qui est et restera, nous le croyons, un grand autant que légitime succès ! Parlons de l'interprétation : les bonnes pièces, c'est aussi un irréfutable axiome, font les bonnes interprétations. Fugère, l'impeccable artiste, a trouvé dans le rôle du père de Louise la plus belle création de sa carrière. Mme Deschamps-Jehin, parfaitement à l'aise sous le caraco et la marmotte de la femme du peuple qu'est la mère de Louise, y obtient le succès qu'elle eut jadis dans le *Rêve* de Bruneau. Mlle Rioton débutait dans le rôle écrasant de Louise. Toute jeune, gracieuse, elle possède, avec déjà beaucoup d'habileté et une excellente articulation, une voix chaude, souple, sûre et longue ; son succès a été très grand. M. Maréchal (Julien) dépense sans compter et avec art les belles notes de sa voix généreuse. Nous ne pouvons citer tous les autres artistes qui contribuent à l'excellent ensemble de *Louise*, ils sont trop! Nous ne devons pas cependant passer sous silence Mlles Tiphaine et Chevalier, qui prêtent leur grand talent à de très petits rôles, ni Mlles de Craponne et Vilma, l'une et l'autre, étourdissantes dans leur rôle de gavroche et de trottin ; félicitons encore M. Carbonne, parfait dans le rôle si complexe du noctambule et M. Vieulle. Vaillamment secondé par son très docile orchestre, M. Messager, en grand artiste et avec un fraternel dévouement, a mis dans toute sa lumière la merveilleuse orchestration qui, tendre ou brutale, intime ou tumultueuse, complète le drame musical. Comme dans chaque œuvre précédemment montée par lui, M. Albert Carré peut revendiquer une bonne part du succès et, cette fois encore, on la lui fait très large. Deux décors de M. Jusseaume : le lever du jour sur Paris, et Paris illuminé un soir de 14 juillet, sont deux toiles de maître.

Et, pour finir, il nous faut mentionner : une reprise bien accueillie, quoique inutile au point de vue de l'art, des *Dragons de Villars*, par laquelle l'Opéra-Populaire (ex-Folies-Dramatiques) a fait son ouverture : l'interprétation est satisfaisante ; Mlle Mary Boyer, MM. Badiali et Isouard ont déjà à leur actif des succès sérieux sur des scènes plus importantes ; puis aussi, la première représentation, au Théâtre-Lyrique (ex-Renaissance) de *Marlin et Marline*, conte flamand dans lequel Mlle Marie Thiéry a fait applaudir sa très jolie voix et sa charmante personne.

NOTRE SUPPLÉMENT DE THÉATRE

Nous donnons encartée dans ce numéro la pièce de MM. Courteline et J. Lévy : *Le Commissaire est bon enfant*, représentée en ce moment au Théâtre-Antoine.

Imprimerie de l'Illustration ; 13, rue St-Georges. — Paris.
L'Imprimeur-Gérant : Lucien MARC.

Ce numéro est accompagné d'un supplément musical.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes. SAMEDI 17 FÉVRIER 1900 *58e Année. — N° 2973*



GUERRE DU TRANSVAAL. — Un parlementaire anglais dans le camp boer. — (Voir l'article, page 112.)

COURRIER DE PARIS

Le carnaval ne voit pas que des réunions frivoles.

Vendredi dernier, l'OEuvre des Enfants tuberculeux d'Ormesson tenait son assemblée générale annuelle. A cette occasion, un fort joli concert avait été organisé, où l'orchestre de l'Institution des Jeunes Aveugles, composé, on le sait, d'excellents virtuoses, exécuta les meilleurs morceaux de son répertoire. Est-il exemple plus touchant de solidarité que ces déshérités prêtant leurs concours à d'autres déshérités? Concours très efficace, car ici, vous entendez bien, la musique était un ingénieux artifice imaginé par une bienfaisance avisée pour attirer le plus d'invités possible et gagner à l'OEuvre de nouveaux coopérateurs. Parmi les nombreux assistants, combien avaient cédé surtout à l'attrait du programme artistique, qui sont sortis de la salle des Agriculteurs, profondément pénétrés des éloquentes et utiles vérités entendues avant le concert!

Il y eut notamment un chaleureux discours de M. Casimir-Perier, président de l'Assemblée. M. Casimir-Perier délaisse la politique pour la philanthropie; je ne pense pas qu'il perde au change. Il a exercé d'autres présidences, à la Chambre, au Conseil des ministres, à l'Elysée, où, au bout de six mois, il résilia brusquement son bail de sept ans. Sa dernière présidence a été plus brève encore, puisqu'elle n'a duré qu'un soir; mais de celle-là, du moins, il a pu dire : « Courte et bonne. »

Le Rouge et le Noir — rien de Stendhal — sont décidément à la mode. Ces couleurs viennent d'être portées avec ostentation aux funérailles du vieux révolutionnaire Pierre Lavrof. C'est la deuxième fois, en moins de six mois, que les emblèmes de l'insurrection sont étalés ainsi au grand jour dans les rues de la capitale. Le fait qu'on a abondamment crié « Vive la Sociale! Vive l'Internationale! », et qu'un prêtre qui se découvrait poliment devant le corbillard, s'est vu accueillir par un formidable « à bas la calotte! », d'autres menus incidents encore; par exemple, la correction sévère infligée à deux ou trois sergents de ville dont le vieil instinct conservateur s'était réveillé à la vue du drapeau rouge, tous ces petits faits indiquent clairement que nous nous acheminons vers un monde meilleur.

Ce n'est pas moi qui le qualifie ainsi, le monde de l'avenir, ce sont les journaux du parti — je le verrais plutôt en noir, la couleur favorite des anarchistes, mais j'ose à peine le dire, le prêtre en question ayant failli se faire assommer, pour avoir crié « Vive la liberté! » Mais bast! N'allons-nous pas avoir six mois de répit, la grande trêve de l'Exposition? Après, on verra.

Tout le monde a lu dans les journaux le récit de l'ignoble spectacle offert par les Arènes de Madrid, le 2 de ce mois, aux aficionados des courses de taureaux. La boucherie a été aussi complète que possible : le lion, l'ours et la panthère éventrés par le taureau, poussaient des cris lamentables, ce pendant que les senoras, les narines dilatées par la bonne odeur du sang, jouaient de la prunelle derrière leurs éventails. Par surcroît, il y eut, chance inespérée, blessure d'hommes, « grâce » à l'imprudence du dompteur des fauves qui négligeamment déchargea sur l'assistance son fusil chargé de grenaille. De mémoire d'aficionado, on n'avait vu pareille fête; à la sortie du taureau vainqueur, l'encolure tout empourprée, il y eut une telle explosion d'enthousiasme que les gradins faillirent s'écrouler.

Au moment où notre Chambre des députés va discuter la question de l'interdiction des courses à l'espagnole, il est bon qu'on ait eu l'exemple du dégradant spectacle de Madrid. Si la Chambre se laisse prendre aux doléances intéressées des députés du Midi, caudataires très humbles de la gent électorale, il ne se passera pas six mois sans que nous ayons, nous aussi, des tueries organisées sur tous les points du territoire. On espère que nos représentants y regarderont à deux fois avant de nous infliger ce retour à la barbarie.

Il était exactement 17 heures 25 minutes — 5 h. 25 de l'après-midi pour les personnes qui ne savent pas lire couramment sur le cadran du bureau des longitudes — quand nous parvint, il y a huit jours, la nouvelle de la mort de Mokoko. C'est tout juste si nous avons pu l'ajouter en post-scriptum au bas de l'article qui racontait le couronnement de cet infortuné monarque à Brazzaville. Pauvre Mokoko! Et pourtant il n'avait bu que de l'eau à la table officielle, notre correspondant le constate avec un étonnement bien naturel. Sans doute on lui aura servi une tasse de mauvais café; pas nous, grands dieux! quelque fanatique de la cour, indigné de lui voir ceindre le diadème sous les drapeaux de l'étranger : un patriote, quoi. Toujours est-il que voilà encore vacant le trône des Batekés. A qui la couronne nègre? L'aventure de Mokoko II qui périt exactement comme mourut Mokoko Ier n'est pas encourageante.

Le brave curé de Lacaussade voudrait restaurer sa pauvre église. Mais il est fier, le bon prêtre, et il ne veut pas mendier.

Alors, comment s'y prendra-t-il?

D'une façon bien simple. Il se fera commerçant, et vendra... des pruneaux. Je reçois de lui la circulaire suivante, « approuvée par sa Grandeur », et qui est, ce me semble, un touchant petit document d'humanité.

Encouragé par une première tentative, mais bien loin encore du but à atteindre, le curé de la petite paroisse de Lacaussade revient vous offrir *ses Pruneaux Saint-Pierre* pour la restauration de sa pauvre église. Vous ne serez pas sourd à son appel et, par amour pour l'Hôte Divin de nos Tabernacles, vous lui ferez une commande qui l'aidera à réaliser son dessein : Donner à Jésus-Hostie une demeure ici-bas, afin qu'à son tour il nous reçoive un jour en ses sacrés parvis.

Je ne m'attarderai pas à faire l'éloge de mes Pruneaux. De nombreuses lettres de félicitations et de remerciements reçues de tous les coins de la France sont une preuve incontestable que les connaisseurs les trouvent en réalité excellents.

La récolte peu abondante, cette année, à cause des gelées du printemps, fait qu'ils sont de beaucoup plus chers que l'année dernière.

Je puis cependant vous les offrir d'excellente qualité en colis postaux de 3, 5 et 10 kilos, dans de jolis coffrets de luxe, franco de port et d'emballage, aux prix de 7, 10 et 18 francs.

Pour me mettre à la portée de toutes les bonnes volontés, j'en aurai une deuxième qualité, que je pourrai expédier, en caisses ordinaires et dans les mêmes conditions, à 5.50, 8 et 14 francs.

Soyez miséricordieux envers celui qui ose ainsi vous tendre la main et qui a l'honneur de se dire votre très humble serviteur en Jésus, Marie, Joseph.

FRÉD. BÈS.
Curé de Lacaussade, par Monflanquin
(Lot-et-Garonne.)

Les sceptiques riront... J'aime mieux avouer qu'ici je ne suis pas avec les sceptiques, et, comme écrivait le poète des *Humbles*,

Que je n'ai pas trouvé cela si ridicule...

Ces Marseillais ne font rien comme tout le monde; n'ont-ils pas imaginé d'avoir une variole à eux, une variole marseillaise! Je ne suis pas bien sûr qu'ils y aient réussi, mais à la frontière italienne, on ne met pas en doute cette originale découverte, et comme l'on ne veut pas la laisser se propager dans les Etats du roi Humbert, voici que les pèlerins marseillais ne peuvent aller recevoir la bénédiction papale avant d'avoir livré leurs bras à la lancette des vaccinateurs italiens. Certains se prêtent de bonne grâce à cette inoffensive opération, mais d'autres refusent énergiquement et reviennent sur leurs pas, se disant qu'après tout ils ne manquent pas complètement l'occasion de se faire absoudre de leurs péchés, puisque l'intention est réputée pour le fait en casuistique théologale.

Parmi tous les risques auxquels le système des assurances est applicable, il en est un qu'on avait jusqu'à présent négligé. Une compagnie anglaise vient, dit-on, de réparer cet oubli : elle se propose d'assurer une honnête compensation aux personnes du sexe féminin ayant atteint la limite d'âge sans avoir trouvé de mari. Cette limite est fixée à quarante ans. Moyennant une prime annuelle, la demoiselle prévoyante recevra, au moment psychologique, comme fiche de consolation, une somme proportionnelle à ses versements et suffisante au moins pour lui permettre de sucrer la tisane amère du célibat.

Un point reste obscur dans l'information sommaire qui me révèle la création de la nouvelle assurance : si, passé la quarantaine, la vieille fille, après avoir « touché », convolait en justes noces (le cas peut se présenter et certains épouseurs ne dédaignent pas une belle maturité), serait-elle tenue de rendre l'argent? Une pareille condition imposerait à la bénéficiaire une option bien pénible entre le magot et le mari; aussi me paraît-il plus équitable de lui laisser, à titre de dot, la propriété du premier, ce qui, d'ailleurs, faciliterait singulièrement la conquête tardive du second.

Quoi qu'il en soit, l'idée de la compagnie anglaise n'est pas mauvaise en soi; seulement, peut-être a-t-elle le tort de reposer sur un postulat discutable. Ce postulat consiste à considérer en principe comme un dommage, — les assureurs diraient même un « sinistre », — le célibat involontaire. Or, c'est là une question d'appréciation, et des gens instruits par leur propre expérience ou par l'exemple d'autrui qualifient précisément le mariage de la même façon. Il y a le *pour* et le *contre*. Rappelons-nous Panurge et la fameuse consultation de Pantagruel : « Mariez-vous donc!... Point donc ne vous mariez! »

J'en conclus que les novateurs d'outre-Manche feraient preuve d'un sage éclectisme et compléteraient utilement leur œuvre en organisant, à côté de l'assurance en faveur des célibataires, l'assurance en faveur des victimes du mariage.

Les coulisses... de la guerre.

On s'entretenait ces jours-ci, dans un salon parisien, des événements du Transvaal, et l'on cherchait notamment à quelles causes attribuer les échecs persistants de l'armée anglaise, en face d'un ennemi moins nombreux, moins riche, moins « organisé » qu'elle?

Un vieux diplomate retraité prit la parole.

— Cette infériorité, dit-il, ne me surprend pas. Elle m'avait été prédite et expliquée, il y a plusieurs mois, par un officier anglais de mes amis, qui a fait de fréquents voyages au Transvaal, et qui, excellent chasseur, avait été frappé de ce fait qu'une fois arrivé là-bas, il lui devenait impossible d'abattre à une certaine distance une pièce de gibier. Il chercha la cause de sa maladresse, et la trouva. Elle venait tout simplement de ce que le ciel d'Angleterre est un ciel généralement bas et brumeux, tandis que le ciel du Transvaal est presque continuellement d'une éclatante pureté. Ces différences de lumière et d'atmosphère sont telles que le tireur, passant d'un pays à l'autre se trouve totalement désorienté. L'appréciation juste des distances lui devient impossible; — or, cette impossibilité d'atteindre le but qu'on vise, elle n'est que gênante pour le chasseur; mais sentez-vous à quel point elle devient démoralisante, affolante pour le soldat? Mon ami l'officier s'en rendait compte; il me disait un jour : « Le grand péril pour nous, si jamais nous faisons la guerre au Transvaal, c'est qu'il faudra six mois de campagne à nos troupes pour s'habituer à régler correctement les hausses de leurs fusils. »

Qui sait si ce n'est pas là en effet toute l'explication des événements que l'univers contemple avec stupeur?

Philosophes et tacticiens vont chercher très loin les causes inattendues de l' « infériorité anglo-saxonne »; elles se réduisent peut-être à ceci, tout simplement : la couleur du ciel sous lequel ces soldats transplantés sont venus charger leurs armes!

Les anecdotes sur le président Kruger sont à la mode. En voici une qui est inédite, je crois, et qui a le mérite d'être authentique : elle nous est apportée en droite ligne de Johannesburg par un Français de nos amis qui y réside depuis plusieurs années.

C'était en 1895. Les Israélites de Johannesburg venaient d'y construire une synagogue, et avaient demandé à leur Président de leur faire l'honneur de l'inaugurer.

Le vieux Président accepta. Au jour dit, il arrive de Prétoria, et se présente devant le temple, au seuil duquel il ôte son chapeau.

On lui fait alors observer que dans les synagogues il est d'usage de garder sa coiffure sur la tête. Le président Kruger ne bronche pas. « Je ne consentirai jamais, dit-il, à rester couvert dans un lieu où l'on prie... »

On n'insista point. La cérémonie s'accomplit selon le rite; après quoi, le chef de l'Etat, — toujours tête nue, — s'avança vers l'autel et, d'une voix forte :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je déclare la synagogue ouverte!

Et, là-dessus, il reprit tranquillement le chemin de Prétoria.

EXERCICE DE NUIT

— Oh! Monsieur Lagarde!... vous n'y pensez pas?

— Pardon! Mademoiselle Marie, j'y pense beaucoup, au contraire... j'y pense même tout le temps!

— Mais, si l'on me voyait?

— Allons! Mademoiselle, réfléchissez un peu : qui voulez-vous rencontrer, à onze heures du soir, dans les environs de cette charmante garnison de Sennecé, étant donné que, dans les rues mêmes de la ville, il n'y a plus un chat à partir de neuf heures?

— Non. Ce serait vraiment par trop imprudent.

— Alors, vous ne m'aimez pas?

— Vous savez bien que si... Mais songez donc à ce qui arriverait si l'on me rencontrait, la nuit, me promenant dans la campagne en compagnie d'un officier...

— Vous ne m'aimez pas?

— Vous le mériteriez bien, méchant!... Je sens que vous allez me faire faire une folie... Voyons, en supposant que j'y aille, où nous retrouverions-nous?

— Sur le chemin de Laives, en tournant à gauche dès la sortie de la ville... Une simple petite promenade d'une heure, pendant laquelle je pourrai vous dire, mieux qu'à ce comptoir où l'on est si peu tranquille, combien je...

La phrase du lieutenant Lagarde fut interrompue par l'entrée d'une vieille dame venant acheter un timbre-poste. Cette dame était une excellente personne, entrée au bureau de tabac dans la louable pensée de faire tenir un peu d'argent à son petit-fils soldat. Ce qui n'empêcha pas le lieutenant Lagarde de l'invectiver, en lui-même, d'une manière violente et irrespectueuse... Mais ce vilain accès de colère se fondit tout de suite, comme neige au soleil de mai, lorsque mademoiselle la buraliste, en lui tendant ses cigares, lui eut murmuré un : *J'y serai* plein de promesses, accompagné d'un éloquent regard.

Le lieutenant, ayant consulté sa montre, vit qu'il avait encore une demi-heure à attendre avant le dîner. Il alluma une cigarette, et, le cœur en fête, un sourire aux yeux, se dirigea, à petits pas, du côté du mess.

Il faisait une douce soirée de juin. Les habitants de Sennecé-sur-Saône, assis devant leur porte, se reposaient des fatigues du jour en médisant les uns des autres. Et l'officier, qui d'ordinaire était un peu agacé par tous ces regards l'épluchant au passage, trouvait, ce soir-là, cette coutume de deviser ainsi au grand air tout à fait charmante et patriarcale...

Car le lieutenant Paul Lagarde en était à cette période souriante où l'on attend le bonheur; période admirable où tout semble bon, simple et beau; période délicieuse, à coup sûr, et meilleure peut-être que le bonheur lui-même.

Mais, hélas! le bonheur ne tient qu'à un fil, ainsi que l'a remarqué, il y a bien longtemps déjà, un subtil philosophe inconnu!

Lagarde en fit la douloureuse expérience en arrivant au mess.

— Mon cher, lui dit son camarade des Mazes en lui serrant la main, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer : exercice de nuit ce soir pour tout le bataillon.

— Qu'est-ce que c'est encore que cette balançoire?

— Il n'y a pas la moindre balançoire. On va te communiquer l'ordre dans un instant. Tu commandes le petit poste numéro 4.

La vérité nous oblige à dire que, tout comme il l'avait fait tout à l'heure pour la vieille dame, le lieutenant Lagarde proféra, à propos de ce malheureux exercice, une série d'exclamations d'un goût déplorable...

Puis, comme maugréer n'avançait à rien, il passa rapidement en revue les moyens de conjurer ce contre-temps désastreux.

Demander au commandant la permission de ne pas assister à la manœuvre? Il n'en avait pas le temps. Simuler un malaise subit? C'était par trop invraisemblable. Manquer tout simplement à l'exercice? C'était jouer gros jeu, surtout avec un chef de corps qui ne badinait pas...

Et nul moyen de faire prévenir cette pauvre Marie!...

Tout à coup, le front du lieutenant s'éclaircit. Il tenait une idée.

— Voyons... *Elle* sera à 11 heures au chemin de Laives; l'exercice a lieu justement tout près de là, entre Laives et Etrigny... On part à 9 heures... à 10 heures les avant-postes seront placés... à 10 heures et demie le commandant aura tout visité. Alors, parbleu! c'est bien simple : je file, sous prétexte de faire une ronde, je me rabats sur le chemin de Laives, et j'y arrive à temps pour trouver cette pauvre enfant, à laquelle j'explique tout!...

Ce n'était, ma foi, pas trop mal combiné, pour un simple lieutenant. Il n'eut qu'un tort, celui d'oublier ce que, à l'Ecole, lui avaient répété si souvent ses professeurs de tactique, à savoir qu'il ne faut rien livrer au hasard. Car le hasard est une divinité fantasque, moqueuse et rarement bienveillante.

Il est 10 heures et demie. Dans la petite ville, les dernières portes se sont closes une à une, et, sous le ciel criblé d'étoiles, Sennecé-sur-Saône dort son calme sommeil.

Serrée dans une longue mante, et le visage strictement voilé, mademoiselle la buraliste se hâte vers le rendez-vous. Elle file, à petits pas menus, le long des rues silencieuses, et qui lui paraissent terriblement sonores.

Enfin, les dernières maisons de la ville sont dépassées. Voici le chemin de Laives et la rassurante campagne, où désormais nulle rencontre indiscrète n'est à craindre.

Mais elle est très en avance, mademoiselle la buraliste; les trois quarts après dix heures viennent seulement de vibrer dans la nuit. Le carrefour est désert... un quart d'heure d'attente va lui sembler interminable.

Heureusement, un petit chemin est là, tout près, qui s'enfonce dans les cultures entre deux haies d'aubépine. Il y fait plus sombre que sur la route, et elle y sera mieux pour attendre... Elle s'y engage résolument, avec l'intention de revenir sur ses pas au bout de quelques minutes...

Quelle douce et calme nuit! Un mince croissant de lune, insuffisant pour éclairer les ténèbres, brille à l'horizon... Un parfum tiède et fort monte de la terre obscure... Le cœur de mademoiselle la buraliste se gonfle délicieusement...

Elle songe qu'il est bon d'être aimée, et qu'elle eût été vraiment cruelle de refuser au pauvre Paul cette heure d'entretien, qu'il lui demandait si tendrement, et avec un si gentil sourire sous sa moustache blonde... Elle est charmante, la moustache blonde du lieutenant Paul; une moustache soyeuse, non pas raide et ébouriffée comme celle d'un chat, mais relevée en deux belles courbes régulières... Justement comme la lune en ce moment-ci!... C'est vraiment très curieux que le fin croissant de la lune ressemble à ce point à des moustaches blondes...

— Halte-là! cria dans l'ombre une voix brève.

— Halte-là! ou je fais feu! répéta la voix devenue menaçante. Et le bruit d'un fusil qu'on armait à vingt pas d'elle arriva, distinct et sinistre, aux oreilles de la pauvre promeneuse...

Aussi, après un terrible moment de stupeur, l'effroi sembla la soulever, et elle reprit, d'une course folle, le chemin qu'elle venait de parcourir en rêvant aux blondes moustaches de l'aimé...

— Halte-là! qui vive?

Cette fois, c'était une patrouille, arrivée à travers champs jusque sur le chemin, et qui lui coupait la retraite!...

Alors, ce fut épouvantable. La pauvre fille, n'osant retourner sur ses pas — ce fusil armé qui l'attendait, là-bas, dans l'ombre... — se lança à son tour hors du chemin. Et, sous la lune et les étoiles moqueuses, une course fantastique commença...

La patrouille s'était jetée à sa poursuite, soupçonnant dans cette silhouette encapuchonnée un espion ennemi qui avait voulu franchir les lignes. Mlle Marie était maintenant en plein dans le *réseau* des avant-postes, et, comme une pauvre ablette prise dans un filet, allait donner de grands coups en avant et en arrière, à droite et à gauche, et se heurtait sans cesse à des mailles infranchissables.

— Avance au ralliement! dit une voix sortant de derrière un buisson, tout près d'elle.

Elle resta clouée au sol.

— Le *mot!* demanda impérieusement la voix.

Le *mot!* quel *mot?* Le mot magique, sans doute, qui devait faire s'évanouir l'affreux cauchemar... Hélas! Mlle Marie l'ignorait, ce mot!...

Mais son hésitation à répondre parut sans doute suspecte à la sentinelle, car un éclair rouge jaillit de l'ombre et un coup de feu éclata, formidable dans la nuit... Cette fois, c'en était trop. La malheureuse fille poussa un grand cri et tomba, à demi-morte de peur, entre les bras du chef de la patrouille qui arrivait juste à ce moment derrière elle.

Tout ceci se passait non loin du petit poste numéro 2, que commandait le lieutenant des Mazes.

Avant le départ, le commandant du bataillon avait dit aux officiers :

— Messieurs, vous profiterez de la pureté du ciel pour faire à vos hommes une théorie sur l'orientation au moyen de l'étoile polaire.

Et, consciencieusement, des Mazes expliquait aux troupiers, qui l'écoutaient le nez en l'air, la façon de reconnaître la bienheureuse étoile.

— Vous voyez bien tous, n'est-ce pas, la Grande Ourse, que vous appelez chez vous le *Chariot de David?* Eh! bien! vous tirez une ligne par les deux roues de derrière du *chariot*, et, sur cette ligne, vous trouvez la *Polaire!* Avez-vous compris! Voyons, Poirier, répétez. Vous voulez aller au nord, comment trouverez-vous l'étoile polaire?

— Mon lieutenant, je chercherai le grand chariot... et puis, je tirerai un trait... par derrière...

L'explication un peu confuse de Poirier fut interrompue par un coup de feu tiré au loin, bientôt suivi de l'arrivée de la *sentinelle mobile*, qui venait « rendre compte ».

— Mon lieutenant, c'est une femme qu'elle a un voile... Qu'elle n'a pas voulu donner le *mot*, et alors qu'on a tiré dessus... et alors qu'elle a tellement eu peur qu'elle ne peut plus se tenir debout!...

— Voyons, qu'est-ce que vous me racontez-là? Une femme?... qui a voulu franchir les lignes?

— Oui, mon lieutenant.

— C'est bien! J'y vais... Sergent, continuez la théorie.

Et des Mazes, ayant pris deux hommes avec lui, se dirigea du côté des sentinelles.

Mlle Marie commençait à se remettre un peu de sa frayeur. En voyant de près les uniformes, elle avait fini par comprendre ce qui se passait, et qu'on n'en voulait pas à ses jours.

Aussi, quand le lieutenant arriva, ce fut d'une voix assez calme qu'elle lui raconta la petite histoire qu'elle venait d'improviser à l'instant même.

— Monsieur, je viens de passer la soirée à Sennecé, chez des amis. En rentrant, j'ai voulu couper au plus court, et vos soldats m'ont arrêtée... J'ai eu très peur... mais à tort, je le vois. Voulez-vous être assez bon pour me faire reconduire jusqu'à la grande route?...

Tandis qu'elle parlait, l'officier, en s'approchant, avait reconnu la jeune buraliste. Il n'était pas sans avoir entendu parler de son flirt avec Lagarde, et cette explication, pour si vraisemblable qu'elle fût, le laissait un peu sceptique. Mais il n'en laissa rien voir et s'inclina galamment.

— Comment donc, Mademoiselle! Rien de plus facile. Permettez-moi de vous accompagner moi-même à mon petit poste, et de là, je vous donnerai quelqu'un pour vous escorter jusqu'à la route.

Il eut tort. Aux avant-postes, un officier doit s'occuper de faire son service, et non pas le joli cœur auprès des belles promeneuses égarées. Une grande ombre noire — pas féminine du tout, celle-ci, car c'était le commandant en personne — se chargea de le lui rappeler en peu de mots.

— Quel est le chef de ce petit poste?

— C'est moi, mon commandant, balbutia des Mazes en s'avançant, la main au képi.

— Ah! c'est vous, Monsieur des Mazes. Eh! bien, vos sentinelles font très mal leur service. J'ai pu passer entre elles sans être arrêté, et... Mais avec qui donc causiez-vous là?

Et le commandant, dont le regard perçant avait distingué une silhouette insolite, s'avança vers la jeune buraliste.

— Mon commandant, je vais vous expliquer, s'écria désespérément des Mazes. C'est une femme qui s'est perdue dans les champs, et que je me disposais...

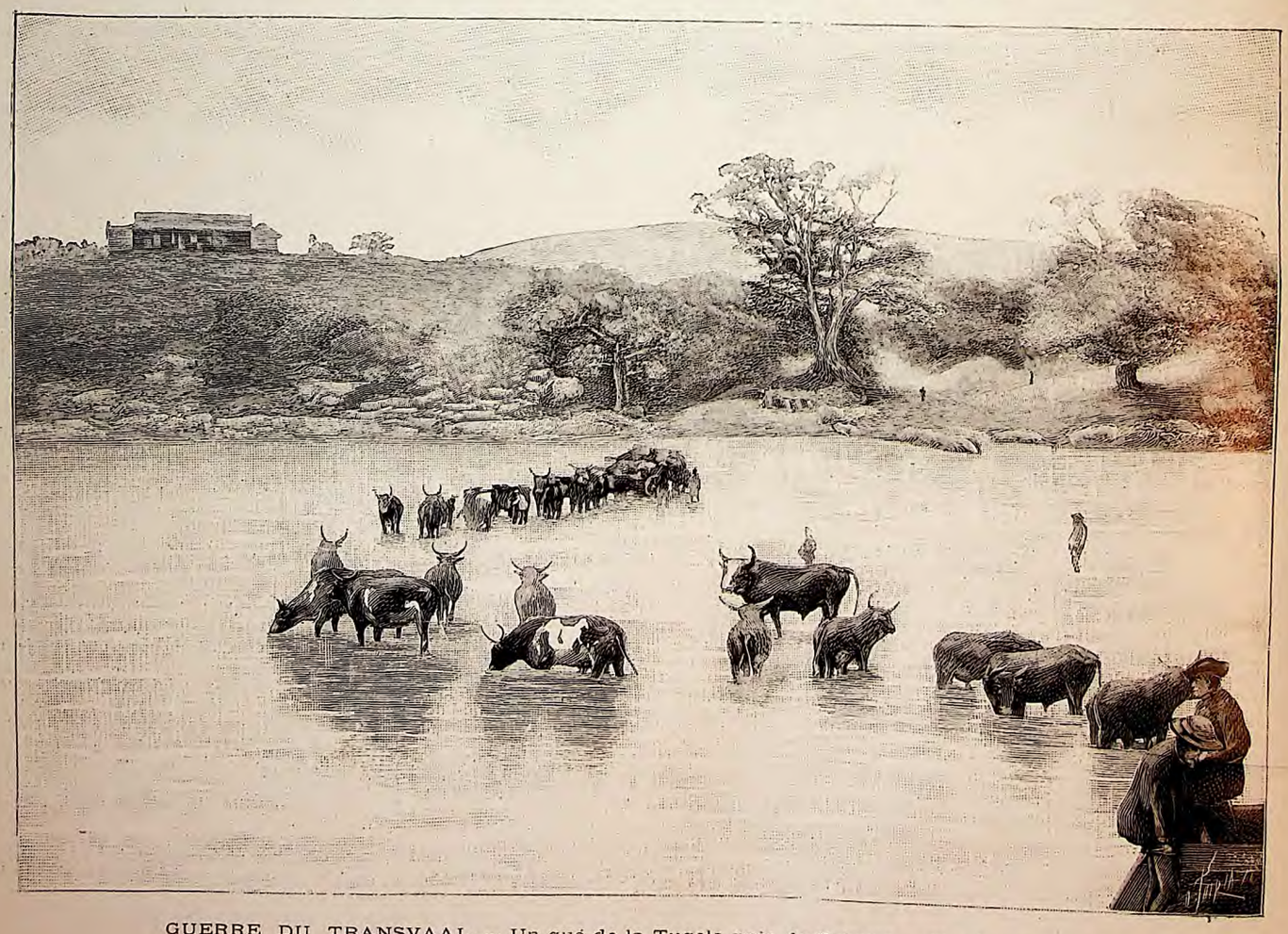
— Cela suffit, Monsieur, interrompit sèchement le commandant. Je viens déjà de trouver votre camarade Lagarde se promenant sur la route de Laives, à 2 kilomètres de son poste. C'est la première fois que je rencontre, dans ma carrière militaire, des officiers poussant aussi loin l'oubli de leurs devoirs... Vous garderez les arrêts pendant quinze jours.

La lune était maintenant haut dans le ciel, et son mince croissant semblait une bouche fendue par un large rire.

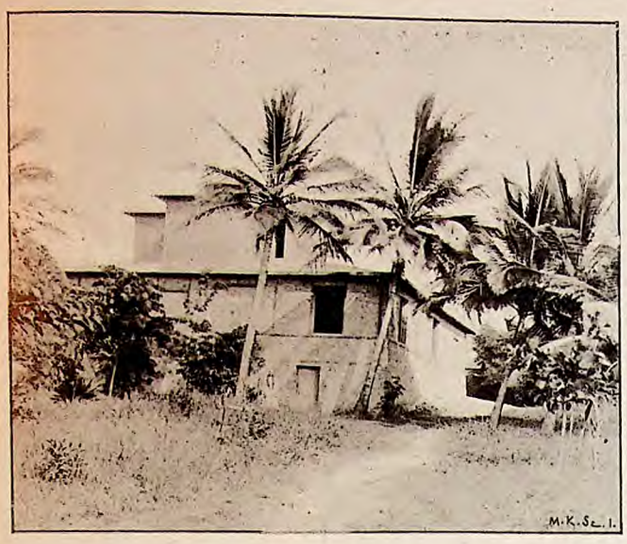
Francisque Parn.



Le camp des volontaires anglais à Ladysmith après une trombe d'eau.



GUERRE DU TRANSVAAL. — Un gué de la Tugela près de Colenso. — (Voir l'article, page 112.)



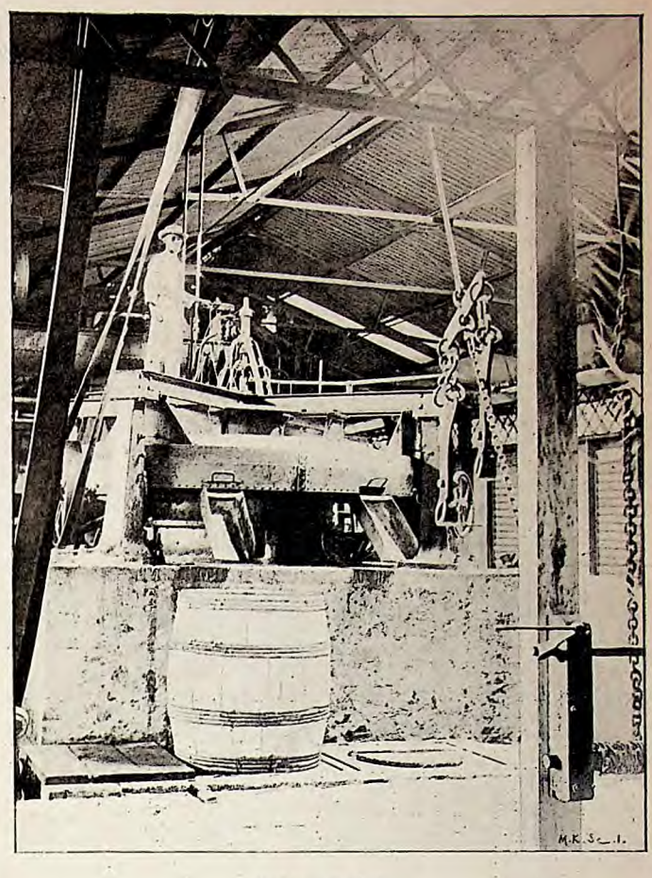
Habitation du directeur de l'usine du François.

LES TROUBLES DE LA MARTINIQUE

Des événements douloureux viennent de se produire à la Martinique. Ceux qui connaissent notre colonie, et particulièrement les deux députés de l'île, MM. Duquesnay et Denis Guibert n'en ont été qu'à demi surpris. Ils savaient qu'une agitation se préparait, que des désordres graves étaient à redouter et, malheureusement, ils s'étaient efforcés en vain d'attirer l'attention du ministre des Colonies.

Les troubles commencèrent le 5 février à Sainte-Marie. Des bandes d'émeutiers armés ont parcouru les plantations, excitant les laboureurs à quitter les champs de canne à sucre, menaçant de mort ceux qui persistaient à travailler aux tarifs actuels. Les travaux arrêtés, les émeutiers, se dirigèrent sur le François, commune de 12.000 habitants, située à 22 kilomètres de Fort-de-France.

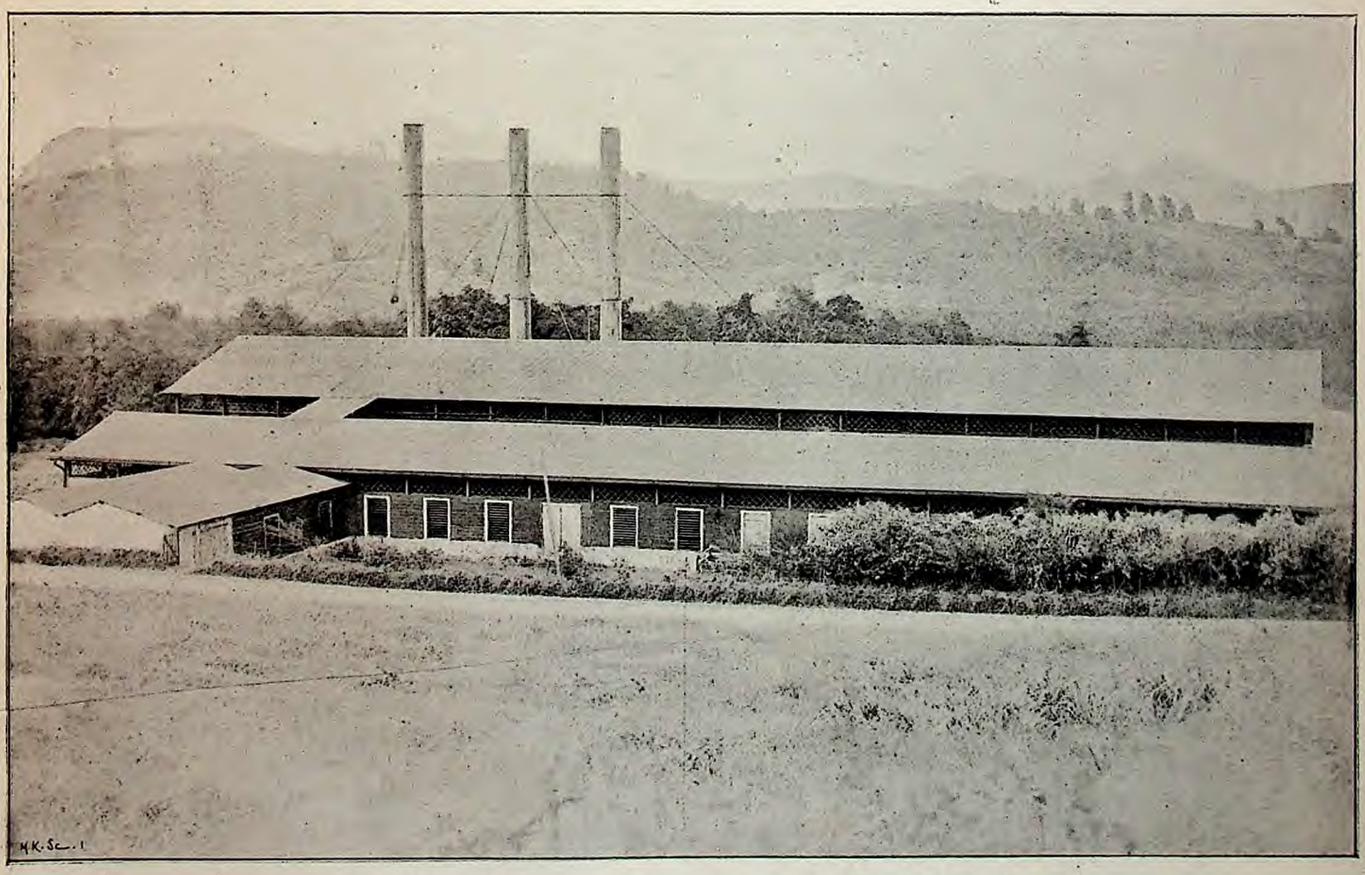
Au François est installée une importante sucrerie, où l'on produit annuellement environ 4.500 tonnes de sucre et où sont traitées toutes les cannes des plantations avoisinantes. Les émeutiers étaient précisément presque tous des travailleurs agricoles employés dans les propriétés qui livrent leur récolte à l'usine du François. Ils envahirent l'usine et en commencèrent le pillage. Celle-ci était protégée par 25 soldats d'infanterie de marine, sous le commandement du lieutenant Kahn. Que se passa-t-il ? Les témoins militaires et les gendarmes affirment que les émeutiers attaquèrent la troupe, que le lieutenant Kahn fut frappé d'un coup de couteau ! les soldats alors, pour se défendre et sans en avoir reçu l'ordre tirèrent, tuant 8 émeutiers, en blessant 16 autres, dont 5 ont succombé. Un certain nombre de témoins civils disent au contraire que les soldats tirèrent sans avoir été en danger.



Intérieur de l'usine.

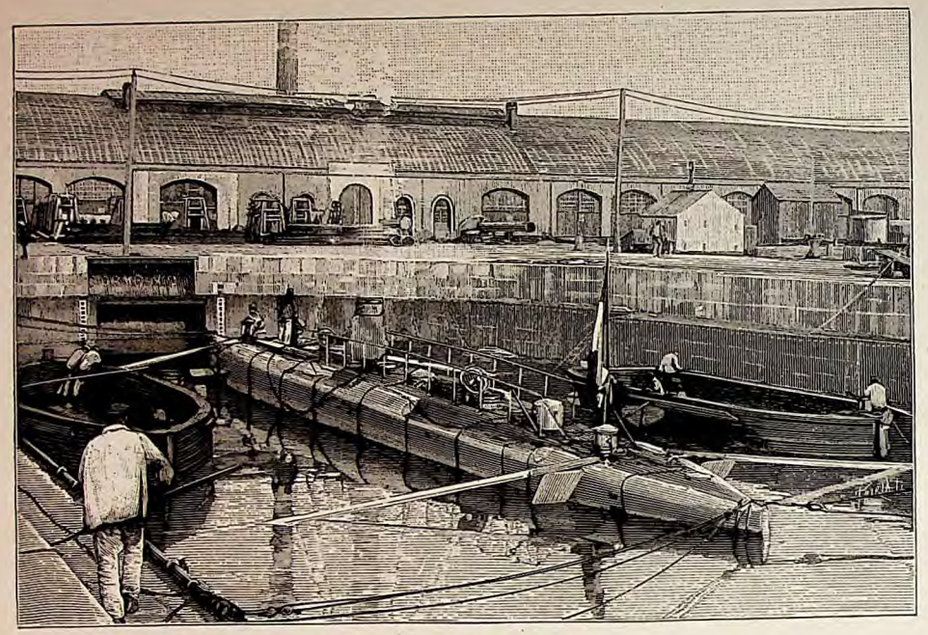
Le lendemain, les émeutiers quittaient le François, et brûlaient les plantations de cannes des environs à Grandfond, Vapeur, Boumaire, etc. Puis ils sont revenus au François menaçant de mort la population blanche qui s'est enfuie à Fort-de-France, et criant : « A bas les blancs ! Vivent les nègres ! Vengeance ! »

Un calme relatif règne depuis dans l'île : pourtant le travail n'a pas repris et une autre grève s'est déclarée à la Rivière-Salée. P.



LA MARTINIQUE. — Vue générale de l'usine du François.

LE SOUS-MARIN « LE NARVAL »



Le « Narval » à flot.



L'arrière. — Phot. de M. Thomsen.

Le port de Cherbourg procédait dernièrement au lancement du torpilleur submersible le *Narval*, mis en chantier le 1er juin 1898, sur les plans de M. Laubeuf, ingénieur de la marine.

C'est à la suite du concours de sous-marins, décidé en 1896 par M. Lockroy, que le plan de cet ingénieur fut adopté après avoir remporté la médaille d'or, décernée par le conseil des Travaux, chargé de l'examen des différents projets.

Le bateau a été mis à l'eau avec son armement complet, à l'exception, toutefois, de ses accumulateurs électriques, dont le montage a été effectué dans le courant du mois suivant.

Le *Narval* est en acier; son déplacement est de 106 tonneaux, avec 34 mètres de longueur, 3m,75 de largeur et 1m,60 de tirant d'eau dans la navigation à la surface.

Ce bâtiment diffère essentiellement des autres types de sous-marins actuellement en service dans notre marine. Il pourra naviguer dans trois positions différentes : 1° à fleur d'eau, comme un torpilleur ordinaire; 2° la coque immergée, mais son dôme et sa cheminée émergeant; 3° Immergé, toutes ses ouvertures closes, la cheminée rentrée.

Dans les deux premiers cas, le *Narval* navigue au moyen d'un moteur à vapeur d'une force de 250 chevaux, alimenté par une chaudière chauffée au pétrole du système Fôrest.

Dans la navigation sous l'eau, le moteur à vapeur est désembrayé et l'hélice est alors actionnée par une dynamo puisant son énergie dans des accumulateurs électriques.

Ce double moyen de locomotion permet de lui donner un rayon d'action beaucoup plus considérable que celui des sous-marins proprement dits.

Le *Narval*, en effet, pourra franchir 250 milles à la vitesse de 12 nœuds et 600 milles environ à 8 nœuds, à l'aide de son moteur à vapeur.

Sous l'eau, le rayon d'action obtenu par la propulsion électrique est de 25 milles à 8 nœuds et de 60 milles à 5 nœuds.

Ce dernier rayon d'action en apparence très faible, est bien suffisant si l'on songe que le *Narval* ne doit plonger et naviguer sous l'eau qu'en présence de l'ennemi.

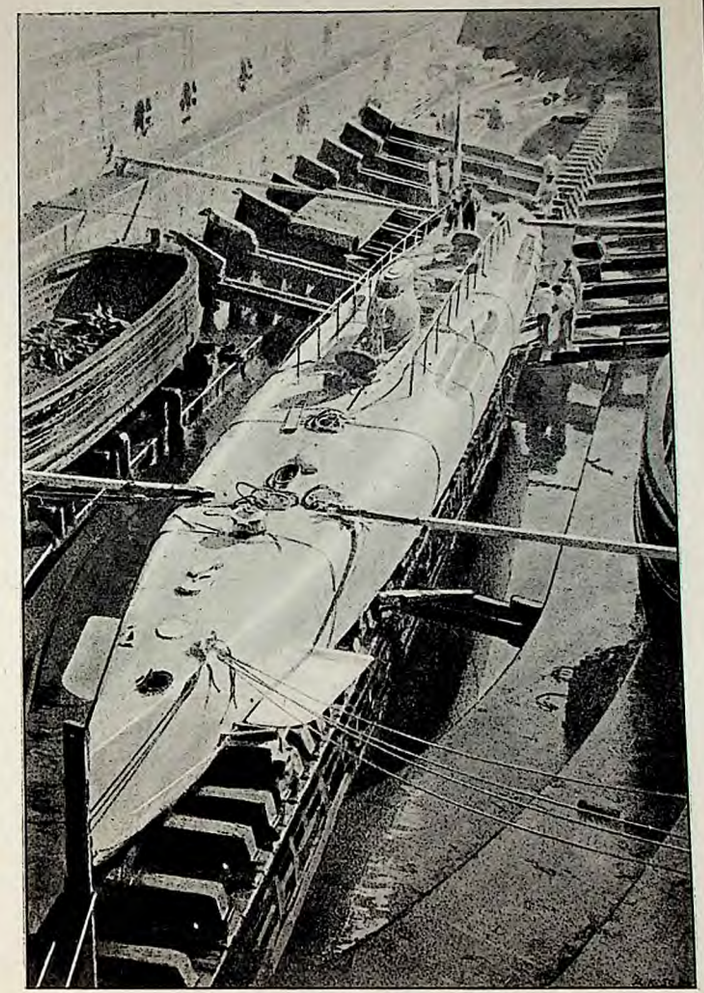
L'armement militaire consiste en 4 tubes lance-torpilles du système de l'ingénieur russe Dzewiecki, placés sur le pont.

La coque de ce bâtiment présente une disposition très ingénieuse nécessitée par son double rôle de torpilleur et de sous-marin. Dans l'une et l'autre de ces deux positions, le *Narval* doit conserver une bonne stabilité; mais la forme de carène qui convient au torpilleur naviguant à la surface ne remplit plus les conditions pour assurer une bonne stabilité au sous-marin totalement immergé.

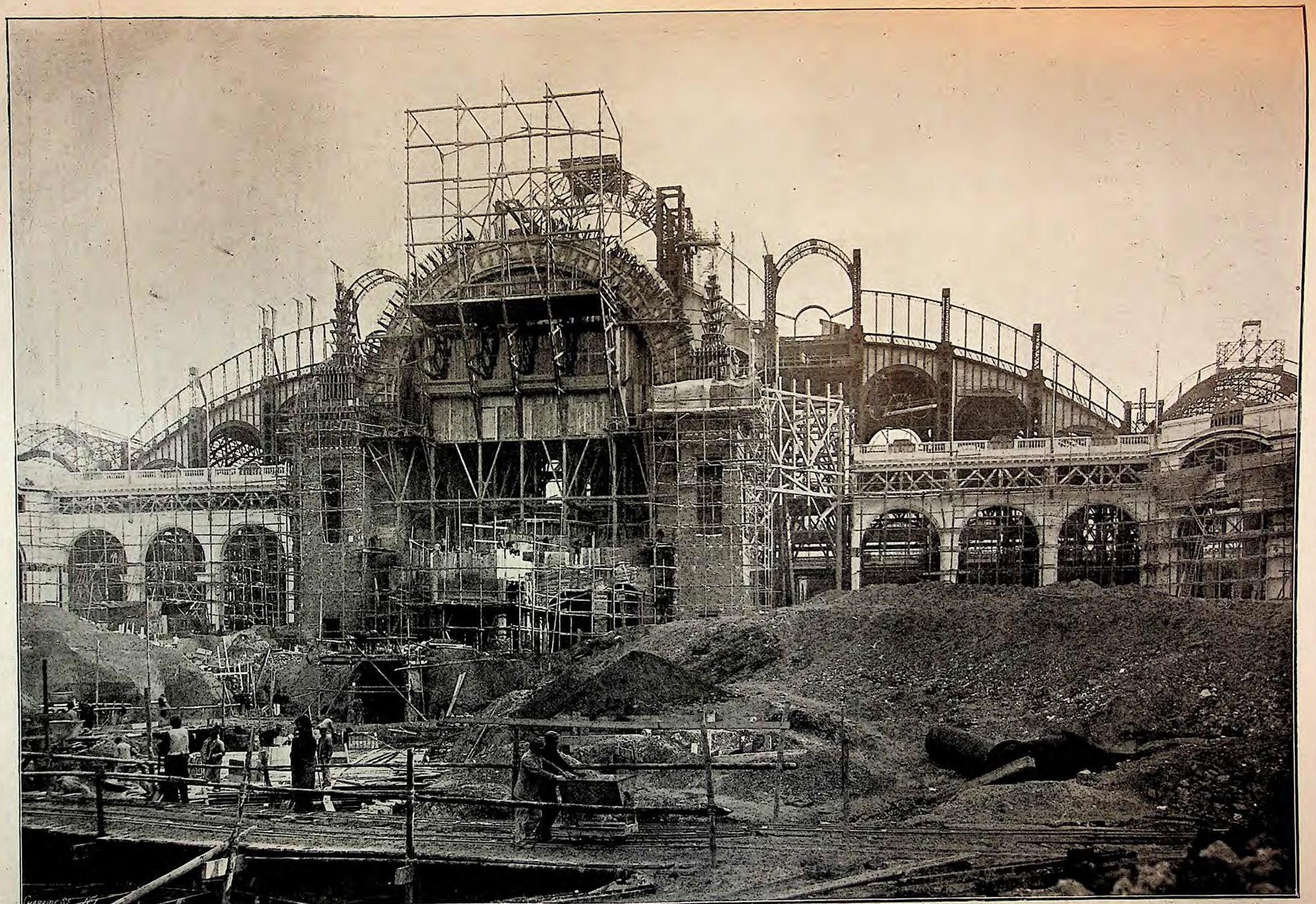
De là une sérieuse difficulté que M. Laubœuf a su vaincre.

Les essais du *Narval* se poursuivent depuis le mois de décembre; et, si les résultats continuent à être satisfaisants, on commencera bientôt la construction, décidée en principe, de six nouveaux sous-marins du même type.

En attendant, M. le Président de la République vient d'adresser des félicitations à M. Laubeuf, au sujet des merveilleux résultats qu'il a obtenus et du complet succès des premiers essais de son bateau sous-marin.



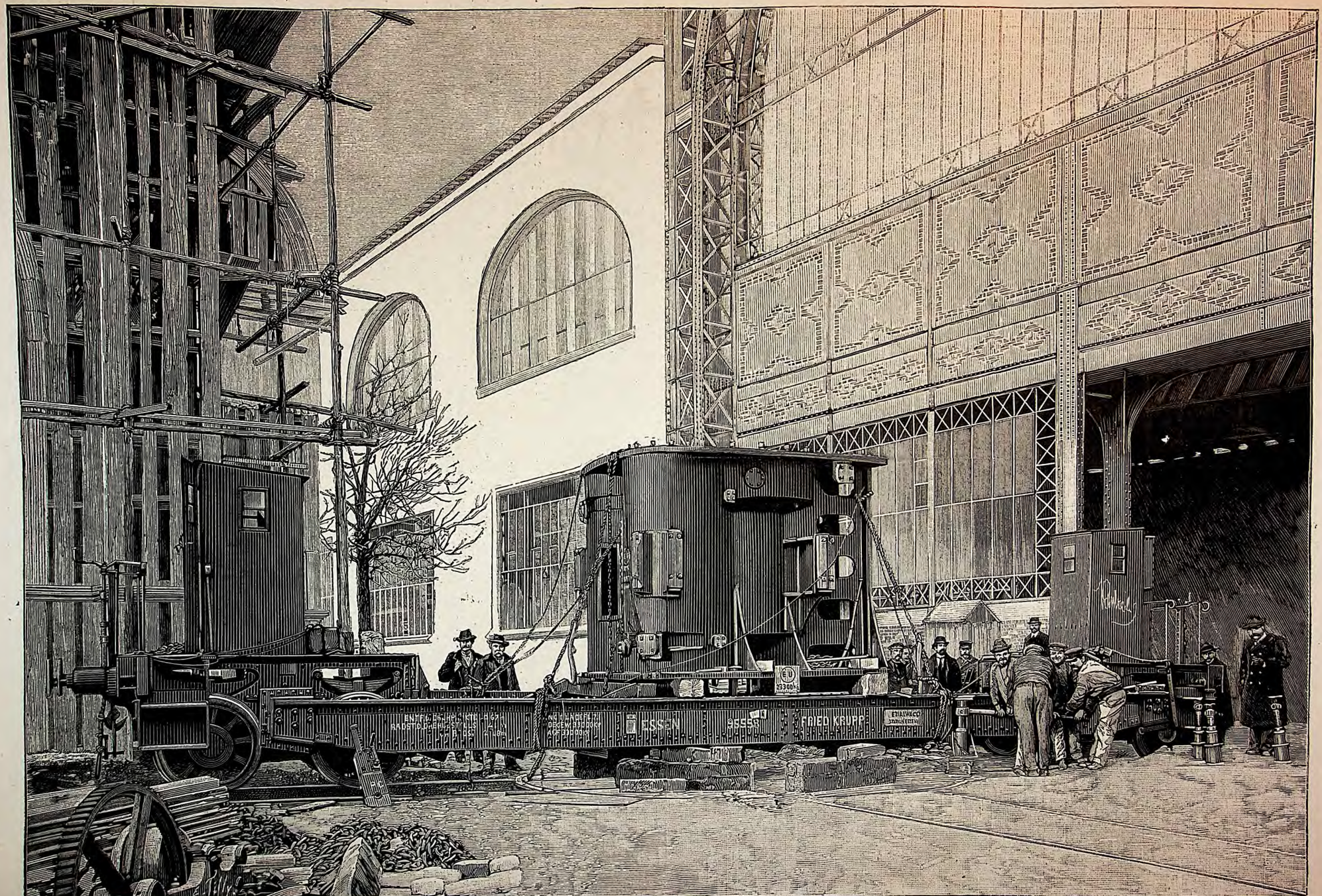
Le « Narval » à sec au bassin.



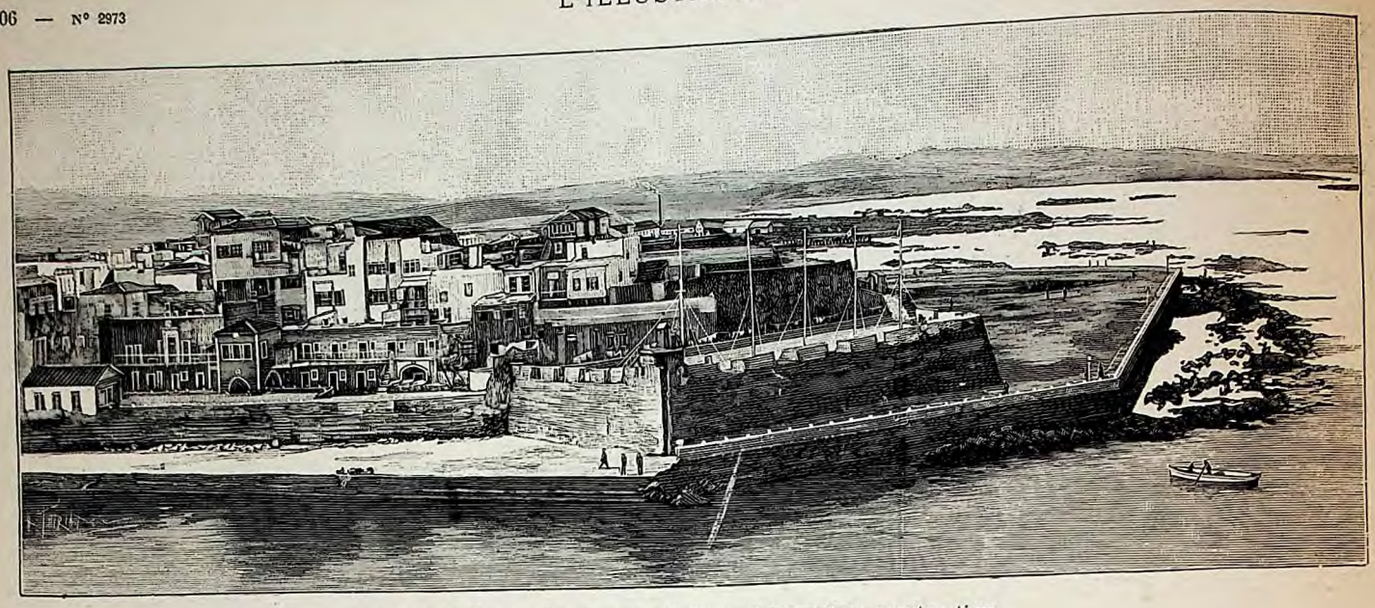
EXPOSITION UNIVERSELLE. — Palais de l'Électricité et fondations du Château-d'Eau, au Champ de Mars. — Voir l'article, page 112.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — Les palais de l'Esplanade vus du jardin des Invalides. — (Voir l'article, page 112).



EXPOSITION UNIVERSELLE. — Manœuvre d'un wagon Krupp de 14 mètres de long sur une plaque tournante de 5 mètres. — (Voir l'article, page 112.)



LA CANÉE. — Vue du port et du quai Durand en construction.

L'ŒUVRE FRANÇAISE EN CRÈTE

Nos officiers et nos troupes d'infanterie de marine ont accompli, dans l'île de Crète, dont ils occupaient les provinces orientales, une œuvre d'apaisement, de progrès et de civilisation sur l'ensemble de laquelle il n'est pas sans intérêt de jeter, aujourd'hui que l'évacuation est terminée, un coup d'œil rétrospectif.

Quand les « marsouins » furent dirigés en toute hâte sur Sitia, le pays tout entier était en armes et les villages, à moitié incendiés et détruits, ne contenaient plus que des ruines et des cadavres.

Il fallait pacifier le pays, amener les comités insurrectionnels chrétiens à déposer les armes et à s'en remettre à nous du soin de travailler à l'indépendance du peuple crétois. La tâche était difficile, mais l'amiral Pottier eut la main heureuse. Le lieutenant-colonel Destelle, commandant supérieur du secteur français, et ses collaborateurs les lieutenants de vaisseau Chevalier, Dupourqué et Latapie, ne se laissèrent pas effrayer par les difficultés de la première heure. Ils surent dissiper les méfiances; petit à petit, ils obtinrent le résultat cherché et au bout de quelques mois, les armes étaient accrochées au ratelier.

Nos officiers ne se contentèrent pas de ce succès. Alors que, dans les autres secteurs, on en était encore à essayer d'empêcher l'effusion du sang, ils voulurent dans le leur effacer les traces du passé, rétablir l'ordre et le bien être. A cet effet ils établirent progressivement des postes dans près de trente localités, et ils n'hésitèrent pas à se transformer en ingénieurs, en juges de paix, en organisateurs de gendarmerie, etc., etc.

Le voyageur qui aurait visité le secteur français après une année d'occupation, aurait été surpris d'y trouver les habitants ayant troqué leur fusil contre la pioche et le pic et occupés, sous la direction d'officiers et de sous-officiers français, à construire des routes et des aqueducs, et à combler les marais.

En voyant passer à côté de lui un lieutenant d'infanterie de marine gagnant bride abattue des localités éloignées les unes des autres, il aurait été étonné en apprenant que cette hâte n'était motivée par aucune raison d'ordre militaire, mais par le besoin d'assurer le service de la justice et d'aller juger les procès portés par les habitants devant le tribunal arbitral.

Si, chemin faisant, il s'était croisé avec des Crétois portant leurs fusils et s'il s'était étonné de trouver des gens armés alors qu'il avait pu lire à tous les carrefours une proclamation interdisant le port des armes, il aurait été vite rassuré en apprenant qu'il n'avait devant lui que de paisibles gendarmes.

N'y aurait-il pas eu enfin un sujet d'étonnement pour ce même voyageur en voyant dans les principaux villages les écoles ouvertes et fréquentées par un grand nombre de bambins?

Certainement, il se serait demandé s'il n'avait pas été la victime d'un « bluff » gigantesque et si le pays qu'il venait de parcourir avait bien été, comme il l'avait lu dans tous les journaux, le théâtre récent d'une guerre civile meurtrière et acharnée.

Quand le Haut-Commissaire a demandé aux autorités françaises de remettre aux nouveaux fonctionnaires crétois les services qu'ils avaient organisés et qu'ils dirigeaient depuis deux ans, l'ordre a été donné par un simple télégramme et en vingt-quatre heures la remise a pu être complètement achevée.

L'empreinte de l'activité française n'a pas été marquée seulement dans le secteur français. Dans le secteur international de la Canée, c'est à un lieutenant d'infanterie de marine, M. Durand, que les amiraux ont confié le soin de reconstruire les deux routes qui relient la ville de la Canée au port de la Sude et au village de Halepan. Quand le gouvernement crétois eut l'idée de faire démolir l'ancienne porte de la Canée qui était considérée comme l'emblème de la domination abhorrée et sur le fronton de laquelle s'étalait, gravée sur la pierre, l'inscription présomptueuse et menaçante suivante : « Que tout infidèle passe en tremblant sous cette porte », c'est encore le lieutenant Durand que l'on chargea de diriger les travaux de démolition. C'est le même officier qui a fait construire un quai vaste et spacieux sur les enrochements qui à l'entrée du port s'étendent sur toute la façade occidentale des fortifications. Ce travail long et délicat donne à la ville de La Canée un emplacement considérable gagné sur la mer. Enfin, c'est sous la direction de M. Dupourqué, lieutenant de vaisseau, qu'a été percé le canal du Poro, à Spinalonga.

Telle a été l'œuvre des officiers français en Crète.

B.



Démolition des remparts de La Canée à l'extrémité de la rue Castelli pour aboutir au nouveau quai.



Percement du canal de Poro au sud de la baie de Spinalonga.

Travail exécuté sous la direction de M. Dupourqué, lieutenant de vaisseau.

L'AIR LIQUIDE

EMPLOYÉ COMME AGENT EXPLOSIF

La chimie nous réserve tous les jours de nouvelles surprises, dont quelques-unes, il faut en convenir, sont absolument déconcertantes.

C'est ainsi que l'air atmosphérique, que l'on croyait être, depuis les mémorables travaux de Lavoisier, de Dumas et de Boussingault, le corps le mieux connu, l'air atmosphérique, disons-nous, est, ou plutôt était, il y a quelques mois encore, le gaz le plus ignoré des chimistes.

Jusque dans ces derniers temps, on enseignait partout, dans les cours et dans les livres, qu'il était constitué par le mélange de deux gaz *permanents*, c'est-à-dire, non liquéfiables, l'oxygène et l'azote. Or, non seulement les gaz permanents n'existent plus depuis les expériences célèbres de M. Pictet d'une part et de M. Cailletet d'autre part, effectuées en 1877 (1), mais l'air lui-même a été liquéfié il y a deux ans à peine. Mais il y a mieux : la composition chimique même de l'air que nous respirons nous était inconnue, puisque lord Ramsay, en 1895, a démontré, qu'indépendamment de l'azote et de l'oxygène, l'air contenait un troisième corps simple encore inconnu, l'*Argon*, qui s'y trouve dans la proportion de 0,94 0/0.

L'air liquéfié, auquel nous faisions allusion plus haut, et que M. d'Arsonval, au Collège de France, obtient au moyen d'un appareil compresseur et refroidisseur qu'il a installé et qui lui permet de préparer un litre d'air liquide par heure, l'air liquéfié n'est plus, à l'heure actuelle, une simple curiosité de laboratoire, c'est bel et bien un produit industriel que l'on trouve dans le commerce, à raison de 1 franc ou 80 centimes le litre, et déjà il a reçu une foule d'applications diverses.

C'est un liquide bleuâtre, qui bout et s'évapore à — 191° en produisant un froid très intense, reconnu de — 200°, ce qui, il faut l'avouer n'est pas peu de chose, étant donné qu'au pôle les froids les plus rigoureux ne dépassent pas — 52°.

Tout d'abord, l'air liquide a été employé en médecine et dans le traitement de diverses affections cutanées, notamment de l'érysipèle et des ulcères, en agissant comme réfrigérant d'une incomparable puissance, il a donné les meilleurs résultats. Il paraît même que, dans cet ordre d'idées, l'air liquide serait le spécifique tant cherché des affections cancéreuses, superficielles, des épithéliomas. Toutefois cette dernière question n'est pas encore complètement élucidée, quoique tout porte à croire qu'entre les mains d'habiles cliniciens, elle le sera bientôt.

Or, par une de ces bizarreries dont la mystérieuse chimie nous donne si souvent des exemples, l'air liquide, après avoir été tout d'abord employé comme agent bienfaisant et guérisseur, vient d'être appliqué, ou tout au moins essayé, comme produit néfaste et destructeur de l'humanité! Oui, il paraît que la dynamite, la mélinite, la panclastite, la lyddite et même les fameuses balles « dum-dum » si chères aux Anglais, vont être détrônées! De nombreuses expériences de laboratoire, conduites avec beaucoup de soin, ont démontré tout récemment que l'air liquide pouvait trouver une application rationnelle comme explosif. Un chimiste américain, M. Tripler, de New-York, a mis cette propriété en évidence, en se servant simplement de coton imbibé d'air liquide; il a obtenu de ce fait des effets dynamiques d'une extrême puissance, laissant bien arrière tous les autres explosifs connus.

Le docteur Lynde a expérimenté ce nouvel explosif, auquel il a donné le nom d'*oxylignite*, dans les mines de Pennsburg, près Munich. Il s'est servi de cartouches composées de silice légère (terre d'infusoires ou tripoli) ayant absorbé une certaine quantité d'huile minérale. Au moment de l'emploi, la pâte ainsi obtenue est mélangée d'air liquide et, en enflammant les vapeurs d'huile minérale qui se dégagent, on obtient la volatilisation subite de l'air du mélange et la déflagration. Les résultats obtenus ont été très satisfaisants, mais l'opération demande à être faite par des mains habiles, car l'air liquide de la cartouche s'évapore rapidement et en quinze ou vingt minutes tout au plus, la cartouche n'est plus utilisable. Cet inconvénient ne fait pas présager un emploi facile du nouvel explosif dans l'art militaire; mais, il paraît que de nouvelles expériences sont en cours à ce sujet et sont sur le point d'aboutir; on s'en occupe activement, car avec les procédés actuellement en usage, la fabrication de l'air liquide ne revient pas à plus de vingt-cinq centimes le kilogramme, et ce serait de ce fait l'explosif le plus économique (2).

Enfin, l'avenir décidera, car il ne faut désespérer de rien, surtout en ce qui concerne l'art de détruire. Mais, qui aurait jamais supposé, que l'air atmosphérique, l'agent respirable et vivifiant par excellence, deviendrait un jour un agent explosif capable de détruire les choses et les hommes. Encore une fois, dans cet ordre d'idées, il faut s'attendre à tout et le vingtième siècle nous réserve encore bien des surprises.

ALBERT LARBALÉTRIER.

(1) M. Pictet a liquéfié l'oxygène en le refroidissant à — 140° sous la pression de 320 atmosphères. MM. Wroblewski et Olzewski sont arrivés au même résultat à — 136° sous la pression de 23 atmosphères. L'azote a été liquéfié à — 146° sous la pression de 150 atmosphères.

(2) Ce bas prix de revient a été obtenu par M. Hampson, chimiste anglais, bien connu par ses travaux sur la liquéfaction du gaz. En Amérique M. Franck Richards établit ce prix de revient à 7 centimes, ce qui paraît en réalité bien faible.

CONTE DES DIX MILLE ET DEUX NUITS

LA FORÊT DES PAVOTS

Ce matin-là, Shariar fit mander tous les médecins du palais. Il avait passé une nuit insupportable, à remuer ses membres las, et à agiter son corps vétuste, sans trouver la position convenable, pour goûter du repos.

Chacun des docteurs émit un avis. Tous ces avis se trouvèrent en contradiction, ainsi qu'il doit arriver, lorsqu'on consulte les sommités de la science médicale : l'un voulait saigner pour alléger la chair; l'autre voulait donner des fortifiants, pour calmer les nerfs; un troisième conseillait des boissons opiacées; un autre recommandait la simple purge.

Shariar, déjà très agacé, entra dans une colère épouvantable, ordonna de bâtonner les sommités de la science, et réclama à Shéhérazade, d'un ton assez rogue, son histoire quotidienne.

— Cher Seigneur, dit la Sultane, elle sera, je vous l'assure, d'une palpitante actualité, car le sommeil qui vous fuit, y joue un grand rôle. J'espère qu'à ce titre, elle vous plaira, et il vous sera loisible d'y considérer que le sommeil n'est pas toujours si désirable que vous le croyez.

— Voilà qui me paraît singulier! répliqua Shariar, très curieux du récit.

— En ce temps-là, commença Shéhérazade, le prince régnant du royaume de Mazenderan, en Perse, se nommait Arslan-Beg. C'était un homme juste et bon. Bien qu'il fût monté, tout jeune, encore, sur le trône, il n'avait commis aucun de ces écarts dangereux dont l'adolescence est coutumière, et ceux-ci sont particulièrement regrettables, quand ils affectent les grands de la terre, qui, imposant leur volonté aux autres hommes, ont le devoir de leur servir d'exemple.

Son peuple l'adorait, parce qu'il ne l'accablait pas d'impôts, et les femmes voyaient, en lui, l'époux fidèle et le père affectueux. Il avait à peine vingt-cinq ans, et marié déjà depuis neuf ans à la princesse Yécouva, qui avait à peu près le même âge que lui : il en avait obtenu un fils, le prince Thamasp. Et la princesse, par la prééminence de son pantalon de soie mauve, accusait qu'elle allait bientôt le rendre père, à nouveau.

Arslan-Beg adorait sa femme et son fils.

En dehors de sa famille, il n'avait qu'une passion, mais une passion désordonnée, qui le détournait souvent des affaires de l'Etat — qui, d'ailleurs, ne s'en portaient pas plus mal — il adorait la chasse. Il avait des équipages merveilleux, et des meutes de chiens, qui étaient célèbres par toutes les provinces de la Perse.

Or, il arriva qu'un jour où il se livrait à son plaisir favori, il se laissa entraîner loin de sa suite. Accompagné de son seul écuyer, le fidèle Kaïouk, il poursuivait un cerf, d'une grandeur singulière, qui lui parut, à distance, avoir des cornes d'or, et des yeux de diamant, aussi, le prince se jura, à lui même, qu'il ne rentrerait pas en son palais, avant d'avoir forcé la merveilleuse bête. Ses deux chiens d'attaque, Pyrame et Thisbé, la suivaient de près, en donnant de la voix. De temps en temps, le cerf s'arrêtait, comme pour les défier, puis reprenait sa course.

Jamais le prince n'avait vu un animal aussi agile, et son orgueil s'en excitait. Mort ou vif, il voulait le prendre. Aussi, son cheval qu'il pressait d'étrange sorte, les éperons au flanc, avait le poitrail argenté d'écume, et jetait du feu par les naseaux.

Arslan-Beg traversa, en un galop de vertige, les clairières, les fourrés, les halliers, les prairies, les forêts, insensible à la fatigue, ne sentant même pas les branches qui lui cinglaient la figure, ne s'apercevant pas que déjà le soleil décroché de l'horizon, se préparait à descendre dans la mer. Il perdit même la notion du temps et de la distance, ne se rendant plus compte ni de l'heure qu'il pouvait être, ni du chemin qu'il avait parcouru, et le crépuscule vint, au moment où il entrait sous bois, dans une forêt qui lui était inconnue et où il ne tarda pas à s'égarer.

En promenant ses regards autour de lui, il lui parut que la végétation n'était pas celle qui lui était familière. En effet, de toutes parts, s'élevaient des pavots géants, des pavots immenses, dont la tige était semblable au tronc d'un chêne centenaire. Ils obscurcissaient l'horizon de leurs larges ramures en feuilles d'un vert bleuâtre, et leurs fleurs, s'échappant d'un bulbe gros comme une citrouille, étalaient la parure de leurs pétales dentelées, aux mille couleurs.

Au pied des arbres, couchées dans la fougère, s'aplatissaient des tribus de marmottes endormies. Des chauves-souris géantes sillonnaient les airs, d'un vol lent et capricieux; sur les branches des arbres, des hiboux et des chats-huants poussaient leurs cris plaintifs et lugubres, comme une gamme de sommeil, arrondissant leurs yeux jaunes pour mieux fixer l'étranger qui violait leur solitude. Et le vent soufflait à travers les pavots immenses en ronflements sonores.

Bientôt, le cheval d'Arslan-Beg parut mollir en son courage; il baissa la tête, choppant des deux pieds, sans qu'aucun obstacle fût apparent. Son cavalier, lui-même, sentit alors une étrange pesanteur alourdir ses paupières, tandis que, sur ses épaules, sa tête se prit à rouler, ainsi qu'une boule lourde et folle.

La lune se leva, dans le ciel d'un bleu gris, qu'elle crevait de sa face blafarde, entourée d'étoiles qui diamantaient la voûte. Le prince considéra l'astre de la nuit de son regard engourdi; il lui sembla qu'il faisait la grimace, fermait ses gros yeux bêtes et se mettait à bâiller. Quant aux étoiles, elles s'éteignirent subitement, comme si on les avait soufflées, ainsi qu'on souffle une chandelle avant de s'endormir.

Arslan-Beg perdit la conscience de lui-même; il s'étira les bras et se prit à bâiller, saisi d'une envie de dormir étrange et qu'il ne pouvait vaincre. Quant à son cheval, las, il s'était abattu sur les genoux, dodelinant de la tête.

L'écuyer Kaïouk, qui avait rejoint son maître, ayant essayé de l'interpeller, vit sa phrase se terminer en un bâillement irrésistible et, inerte, il s'abattit brusquement; quant aux deux chiens, déjà couchés par terre, ils dormaient profondément, foudroyés par la fatigue.

Le cheval d'Arslan-Beg tomba enfin, et le prince, avant de fermer ses yeux engourdis eut à peine le temps de voir que la forêt était peuplée de dormeurs; il chancela à son tour, perdit connaissance, sa tête venant buter contre le flanc de la bête, où elle se posa comme sur un oreiller . . . . . .

Cependant, après avoir inutilement attendu et longuement cherché, la suite du roi retourna au palais, et le plus vieux sénéchal apprit à la reine, avec ménagement, que son époux s'était égaré et qu'on était sans nouvelles.

La reine, dévorée d'inquiétude, fit faire une immense battue, qui dura huit jours et huit nuits. Toute l'armée du Royaume fut mobilisée, équipée sur le pied de guerre, et fouilla la contrée, à cinquante stades à la ronde.

Dès que le jour tombait, des hommes armés de torches parcouraient les bois, en poussant de grands cris.

Yecouva prit soin d'envoyer aussi des messagers à tous les princes des Etats voisins, avec prière de faire des recherches sur leurs terres. Les plus fins limiers de la police mazendéranienne suivirent des pistes nombreuses, mais ces pistes, comme le plus souvent, en pareille occurrence, aboutirent au néant, et la police ne sut pas plus découvrir le roi égaré qu'elle ne savait arrêter les brigands.

Au bout de deux mois, la princesse Yecouva finit par croire que son époux avait été dévoré par une bête sauvage, et s'abandonna à ses larmes. Elle prit le deuil, et s'enferma pendant une année entière, pour mieux savourer l'âpre absinthe de la douleur. C'est dans cette chambre close qu'elle accoucha du second enfant dont elle était grosse. C'était une fille qui fut nommée Pirouzé.

Le conseil des ministres qui, pendant ce temps, s'était érigé en conseil de régence, donna la présidence à la princesse régente, Yecouva, le jeune Thamasp n'étant pas encore en âge de monter sur le trône.

La princesse Yecouva entoura son fils d'un aussi sauvage amour, que celui dont elle avait chéri Arslan-Bey. Elle le couva sous son aile, et son affection pour lui fut d'autant plus forte, qu'à mesure qu'il avançait en âge, sa ressemblance avec son père devint frappante. C'étaient les mêmes traits, les mêmes gestes, la même voix, et hélas, ce fut la même passion effrénée pour la chasse. Dès qu'il eut la force de brandir un épieu, et de serrer fortement, avec ses cuisses, les flancs d'un cheval, il parcourut les forêts, et la pauvre mère en pensa mourir.

Lorsqu'il eut accompli sa vingtième année révolue, le jeune prince prit les insignes de la royauté, et comme son père, il partagea son temps, entre les ennuis du pouvoir et les plaisirs cynégétiques.

A vingt-cinq ans, on eût cru qu'Arslan-Beg dirigeait encore le Mazendéran. Thamasp avait tout de son père, sa barbe brune, légère et frisottée, ses grands yeux fendus en amandes, ses pommettes un peu saillantes, et jusqu'à ses brefs éclats de colère, qui faisaient trembler tout le palais, pendant quelques minutes.

Mais la princesse Yecouva, elle, la pauvre femme, avait bien vieilli; le chagrin l'avait tant éprouvée! Ses cheveux devenus gris encadraient son visage ridé de toutes parts, comme une pomme qui n'a pas été mangée à temps, et sa mâchoire inférieure, dégarnie de quelques dents, voisinait volontiers avec son nez, qui se penchait vers elle, plein de sympathie, et formait la figure appelée vulgairement casse-noisette.

Pirouzé, au contraire, dans toute la truculence de l'épanouissement, était la plus belle princesse qu'il fût possible de rencontrer : fraîche, les lèvres humides et rouges, les dents éclatantes comme des grains de nacre, la taille souple, les yeux rieurs et malicieux, elle était le vivant portrait de Yecouva, telle qu'elle fut à la belle époque de son amour, avant d'avoir éprouvé la douleur qui l'avait accablée.

Bien des années s'écoulèrent, toujours semblables, et il y avait juste trente ans que Arslan-Beg dormait dans le bois d'un éternel sommeil quand, un jour, le bon génie Khosrousch, passant par là, réveilla d'un coup de doigt, tous ces dormeurs, sur lesquels le temps n'avait pas mordu, et qui avaient gardé l'âge qu'ils avaient au moment de leur entrée dans la forêt.

. . . . . .

— Eh! bien! mon bon Kaïouk, je crois que nous

avons dormi un petit peu! dit Arslan-Beg en se frottant les yeux, on nous attend au palais, et dans quelle inquiétude doit être ma pauvre chère Yecouva!

— Eh! oui, mon cher Seigneur, cette maudite biche nous a fait courir un train d'enfer, et l'air trop vif qui entrait dans nos poumons nous a congestionnés, répliqua Kaïouck, qui se sentait les reins un peu endoloris.

Les chevaux étaient déjà debout, et les chiens s'étiraient, s'allongeant sur leurs pattes, et prêts à reprendre une piste.

— Nous avons bien dormi deux heures? dit le prince.

— Au moins! mon cher Seigneur, je dirai plutôt trois heures, d'après l'inclinaison du soleil.

— Alors il faut nous hâter de rentrer, car j'ai une faim de loup. Et toi?

— Moi, une faim de tigre, prince, soit dit sans vous offenser, et en gardant les distances.

Ils enfourchèrent leurs chevaux, et les bêtes se mirent à galoper, sans qu'on eût besoin de les pousser ou de les diriger. Elles filaient comme des flèches, et après quelques heures de marche, le prince reconnut les bois qui avoisinaient son palais. Il y entra bientôt et mit pied à terre : des valets d'écurie s'emparèrent des montures.

— Holà! hé! cria le prince en entrant, tout le monde dort là-dedans.

Un intendant accourut.

— Tiens, je ne connais pas cette tête-là? pensa Arslan-Beg; puis, il reprit : la princesse est inquiète, sans doute?

— Non, Seigneur!

— Ah! fit-il, étonné, va lui dire que je suis rentré... pas inquiète, alors, c'est que j'ai dormi moins longtemps que je croyais?

Et il se rendit à la salle de bains, comme il avait coutume de le faire, pour se délasser au retour de la chasse.

— Ah! çà, on a donc changé tout mon personnel. Qui es-tu, toi? dit-il au masseur, qu'il ne reconnaissait pas, tu viens d'arriver, sans doute, tu es nouveau?

— Mais non, Seigneur... mon cher Seigneur sait bien que je le masse tous les jours, quand il descend de cheval.

— Ah!... il se peut!

On le revêtit des habits qu'il mettait d'ordinaire pour recevoir les audiences.

Car Thamasp, imitant son père, écoutait deux ou trois solliciteurs, avant le déjeuner, pour ne pas donner tout son temps aux plaisirs.

Arslan-Beg pénétra dans la salle du trône.

Les introducteurs étaient à leur place : tout le cérémonial lui fut rendu selon la coutume; il s'assit et ordonna de faire venir le premier qui s'était présenté.

Mais ce fut Thamasp qui entra brutalement : il était vêtu d'un costume de chasse.

— Quel est cet imposteur! cria-t-il, qui a pris ma figure et mon rang?

— Qu'on éloigne ce fou! dit Arslan-Beg, habitué à ces sortes d'algarades de la part de gens, dont la misère ou la vanité avaient égaré la raison.

Mais toute la cour restait pétrifiée, car si elle avait reconnu son maître, dans Arslan-Beg, elle le reconnaissait, tout autant, dans Thamasp.

L'un des deux était certainement un imposteur : mais lequel?

— Eh! bien! Qu'on obéisse! reprit Arslan-Beg, impérieux, et qui sentait la chaleur de la colère lui monter au visage.

Au même instant, Pirouzé survint.

— Ah! voici ma chère Yecouva! dit le prince, qui, oubliant tout, devant celle qu'il croyait être sa femme bien-aimée, descendit du trône pour la serrer dans ses bras.

Yecouva accourant au bruit, voulut arracher sa fille aux étreintes de cet étranger et se précipita vers lui.

— Que me veut cette sorcière? D'où sort-elle? cria le prince, au comble de la fureur, et qui ne reconnaissait pas son épouse vieillie.

De son côté Thamasp dit aux gardes :

— Saisissez-vous de cet homme; vous voyez bien qu'il blasphème; c'est moi, votre prince, voyons, Hassan, Ali, Firouz, Ahmed, Perviz, ne me reconnaissez-vous pas?

Interpellés par leurs noms, ceux-ci obéirent aussitôt, et maîtrisèrent Arslan-Beg à grand'peine, se rendant compte qu'il y avait là une ressemblance singulière, mais que le nouveau venu était visiblement plus jeune que Thamasp, qui était vraiment leur seigneur et maître.

Arslan-Beg bégayait d'indignation, et la colère lui étranglait les paroles dans la gorge.

— Qu'on l'enchaîne d'abord, pour le calmer! ordonna Thamasp, et ensuite qu'on lui tranche la main droite, et la tête, comme à tout imposteur.

Malgré sa résistance, Arslan-Beg fut enchaîné aux pieds et aux mains.

Les gardes allaient l'entraîner, quand soudain on entendit un grand bruit, et Kaïouk, le fidèle écuyer du roi, entra en courant.

— Arrêtez! arrêtez! s'écria-t-il, qu'allez-vous faire, c'est votre maître, c'est le roi Arslan-Beg que vous traitez ainsi.

— Arslan-Beg! le roi, mon père, qu'Allah le tienne en son Paradis! répliqua Thamasp, en plaçant la main sur son cœur, alors qu'il prononçait le nom vénéré de son père, le roi Arslan-Beg est mort depuis trente ans, et d'ailleurs, s'il vivait, ce ne serait pas un jeune homme, comme est celui-ci, puisqu'il aurait bien près de la soixantaine; donc cet homme est un imposteur, qui a profité d'une ressemblance fortuite.

Et Thamasp allait faire enchaîner Kaïouk, tout comme Arslan-Beg, lorsque l'écuyer continua :

— Je suis Kaïouk, l'écuyer du Roi, et je vais vous révéler le mystère, écoutez-moi donc, par grâce. J'ai eu l'explication, ou plutôt j'ai compris ce qui s'est passé, mon cher Seigneur, par ma femme, que j'ai retrouvée, hélas! laveuse de vaisselle aux cuisines, la pauvre vieille ayant eu de grandes infortunes depuis notre départ, savez-vous bien, ô mon Roi, que nous avons dormi trente années, et non pas trois heures, comme nous pouvions le croire!!



Shariar en gaieté.

— Trente années!!!

— Oui, trente années!!!

Il se mit alors à raconter leur aventure, à l'auditoire stupéfait, puis il se fit reconnaître en donnant une foule de détails, expliquant, comment en poursuivant le cerf, ils étaient entrés, sans le savoir, dans la mystérieuse forêt du sommeil, comment ils s'y étaient endormis, pris d'un sommeil magique, et comment ils avaient été réveillés après trente ans, par la main d'un génie bienfaisant; enfin pour donner plus de poids à son récit, il découvrit l'épaule d'Arslan-Beg, pour montrer un signe en forme de fraise, qui ne permettait plus de douter de l'identité du Roi.

Yécouva s'évanouit. Thamasp se précipita aux genoux de son père, en lui demandant pardon, et Pirouzé contempla de ses beaux yeux mouillés de larmes le visage de ce père, qu'elle n'avait jamais connu.

La princesse Yecouva revenue à elle se jeta à son tour dans les bras de son époux. Mais celui-ci resté gaillard, vert et bouillant — il avait toujours l'ardeur de ses vingt-cinq ans, — goûta peu les caresses de cette femme, qui avait dépassé la cinquantaine, et il était à tout moment porté à adresser des tendresses à Pirouzé en laquelle, seule, il retrouvait son épouse en sa forme d'autrefois.

Thamasp ayant remis le sceptre du pouvoir à son père, celui-ci gouverna comme un écervelé qu'il était, n'ayant pas la pondération de son fils, qui, âgé d'environ quarante ans, et muni de l'expérience des années, lui donnait des conseils prudents, utiles et profitables.

La vie peu à peu devint insupportable à Arslan-Beg. Il vénérait dans Yecouva plutôt une mère qu'une épouse; il était à chaque instant remis dans le droit chemin par un fils qui avait une douzaine d'années de plus que lui, en cette période de la vie, où les années comptent double, et malgré tous les efforts que faisait Thamasp à l'entourer de respect, il ne pouvait s'empêcher de traiter son père en gamin. Celui-ci n'avait autour de lui que des serviteurs très vieux, ou d'autres nouveaux, qu'il ne connaissait pas. Le feu de la jeunesse bouillonnait toujours en ses veines, et Yécouva qu'il avait adorée, qu'il aimait encore, sans doute, ne lui inspirait plus guère que de la vénération et du respect.

Il se fit alors dans l'âme d'Arslan-Beg une révolution singulière; il fut pris de tristesse morne, se trouvant isolé dans ce palais, où l'affection des siens n'avait plus d'équilibre. Il se sentit inférieur à son fils plus prudent, plus sage, plus pondéré que lui. Tout avait vieilli, excepté lui-même, puisque pendant trente ans, l'aiguille vagabonde s'était arrêtée au cadran de sa vie, le temps ne l'ayant pas touché de ses mains, sans pitié.

Ses amis, ses compagnons d'autrefois étaient des vieillards, alors qu'il avait conservé une jeunesse tardive. Il en eut du regret, presque de la honte. Mais ce qui le chagrinait par-dessus tout, c'est la souffrance qu'il lisait dans les yeux de la pauvre Yecouva, qui ne savait plus comment l'aimer, puisqu'ils n'avaient pas vieilli ensemble, et se consumait, le cœur broyé d'une cuisante douleur.

Alors il résolut de s'expatrier, de quitter cette demeure, où il avait été le plus heureux des hommes, mais où sa présence était, à présent, une gêne pour tous, et pour lui-même. Toutefois, avant de donner suite à sa résolution, il voulut consulter le bon génie Khosrousch, qui l'avait réveillé dans la forêt des Pavots; il l'invoqua donc, afin de lui ouvrir son cœur.

Le bon génie lui apparut, sous la forme d'un lutin, qui se mit à cheval sur l'aigrette de son turban. Il était si petit, qu'on le voyait à peine, mais il causait avec la pensée du Roi.

— O bon génie, lui dit Arslan-Beg, ne peux-tu me rendre ces trente années que j'ai passées dans le sommeil, et qui n'ont pas compté pour moi?

Le petit lutin eut un rire aigu.

— Que voilà une belle folie! dit-il, c'est la première fois que j'entends pareille requête. Tous les hommes demandent à rester jeunes, et toi, tu voudrais vieillir; explique-toi, dis-moi tes raisons, car, vrai, je ne te comprends guère...

— Oui, bon génie, répliqua le prince, oui, je demande à vieillir : car mon existence est impossible. Je ne puis plus aimer mon fils et ma fille, comme j'aimerais mes enfants, puisqu'ils sont plus âgés que moi, qu'ils ont plus d'expérience, et ne peuvent me respecter. En me laissant la jeunesse, tu m'as pris l'amour paternel, le plus grand bonheur que puisse éprouver le cœur de l'homme. Quant à ma chère épouse Yecouva, que je trouverais sans doute fort ragoûtante, si j'avais son âge, mes sens de vingt-cinq ans ne peuvent s'y accoutumer. En me laissant la jeunesse, tu m'as pris l'amour conjugal, et la joie immense de la vie commune, où deux âmes, confondues en une seule, n'ont jamais qu'un seul désir, une seule pensée, une même aspiration, partageant par moitié les douleurs qui diminuent, les affections et les plaisirs qui augmentent; puis à vieillir ensemble, on ne se sent pas vieillir, et les années grimpent les unes sur les autres sans qu'on s'en aperçoive. Si j'avais vieilli avec ma chère Yecouva, nous nous aimerions comme au premier jour, alors qu'aujourd'hui ma jeunesse monstrueuse est une torture pour elle, un cruel chagrin pour moi, et nous n'avons même plus l'âpre volupté d'espérer que l'un ne survivra guère à l'autre, puisque j'ai trente ans de moins qu'elle. Fais-moi vieillir, bon génie, fais-moi vieillir, car, en vérité, je te le dis, la vieillesse est bonne!

— Sans doute, mais elle dure peu!

— Qu'importe, puisqu'elle est conforme aux lois de la nature.

— Alors, tu réclames tes trente ans?

— Oui.

— Eh! bien, soit! Ton raisonnement, d'ailleurs, est juste, et c'est peut-être celui d'un sage. Alors, attention, tiens-toi bien, voilà trente ans qui te tombent sur la tête! — V'lan!!...

Et il disparut en poussant son petit éclat de rire aigu.

Arslan-Beg sentit comme une coulée de glace dans ses veines; un ressort se cassa, et son dos fut voûté; il éprouva des tiraillements à la peau du visage; il sentit qu'elle se creusait, qu'elle se ravinait; ses yeux devinrent troubles; ses cheveux grisonnèrent sur ses tempes, et il cracha quelques dents.

Il se leva avec une certaine gêne et courut à son miroir de cuivre poli. Il se trouva face à face avec un vieillard qui lui ressemblait à peine... Il voulut franchir l'escalier, quatre à quatre, ainsi qu'il faisait quelques heures auparavant, quand il était jeune!... il se trouva assis par terre, dès la première marche, et il ne put descendre que lentement.

Bientôt il s'aperçut que son esprit aussi était changé, comme son corps. Ses désirs n'étaient plus les mêmes, ils étaient plus rassis, son bon sens plus aiguisé, ses idées plus claires, son âme plus indulgente et plus tendre, son cœur plus facile aux attendrissements, ses yeux plus prompts aux larmes, son caractère plus doux, et la bonté était devenue le plus impérieux besoin de sa vie.

Il se retrouva enfin être lui-même, comme il devait être : pour ses enfants, redevenu père; époux pour sa chère Yecouva, qu'il aima comme on aime l'épouse avec laquelle on a vieilli, la main dans la main. Et c'est ainsi qu'il vécut fort vieux, heureux de sa vieillesse, entouré de l'affection des siens... ce qui vous prouve, cher Seigneur, dit Shéhérazade, en terminant son récit, ainsi que je vous le disais en commençant, que le sommeil n'est pas toujours un bienfait des dieux, et qu'un peu d'insomnie ne saurait vous nuire, car...

Elle allait continuer, quand elle aperçut Dinarzade, qui, d'un doigt sur sa bouche, lui faisait signe de baisser la voix.

Shariar dormait à poings fermés.

Félix Duquesnel.

Dessins de Jean Veber. — Reproduction interdite.



Arslan-Beg endormi dans la Forêt des pavots.

LIVRES NOUVEAUX

Histoire. — Littérature. — Voyages.

Souvenirs du baron de Barante (1782-1866), publiés par son petit-fils Claude de Barante, *Tome VII :* 1841-1851. 1 vol. in-8°, Calmann-Lévy, 7 fr. 50.

M. Jourdain, autrefois, parlait en prose sans se douter que c'était en prose. De même, plus tard, le baron de Barante, quand il recevait des lettres de ses amis ou qu'il leur répondait, ne se doutait certainement pas qu'il écrivait ses *Souvenirs*. D'un bout à l'autre, les 560 pages de ce gros volume ne contiennent absolument que la correspondance de Barante avec Molé, Guizot, Ampère, Saint-Priest, et autres notabilités de la monarchie de Juillet; de *souvenirs* proprement dits, pas une ligne; et si quelques-unes des lettres qui en tiennent lieu offrent, en vérité, un certain intérêt historique ou anecdotique, la plupart ne nous apprennent rien, et se bornent à de simples échanges d'opinions sur de menus faits à jamais oubliés. Les événements littéraires, par exemple, ne tiennent pas la moindre place dans la correspondance de cet académicien, à moins qu'on ne considère comme des événements littéraires les maladies ou la mort de Mme Récamier. Combien nous regrettons que M. Claude de Barante, au lieu de nous soumettre ainsi en bloc cette masse de vieux papiers, n'ait pas pris la peine d'en tirer pour nous ce que les Anglais appellent un *mémoire*, qui nous aurait permis à la fois de mieux connaître son éminent aïeul et de profiter de tout ce que renfermaient d'intéressant les lettres de ses illustres amis !

Le Régime Jacobin en Italie, étude sur la République romaine (1798-1799), par Albert Dufourcq. 1 vol. in-8°, Perrin, 7 fr. 50.

Comment M. Dufourcq, après avoir donné à son livre un si beau titre, ne s'est-il pas efforcé davantage d'y conformer le livre lui-même? Comment n'a-t-il pas compris, que, considérée comme une application particulière du « régime Jacobin », la République romaine de 1798 était pour nous d'un extrême intérêt, tandis que, considérée comme un simple événement historique, elle courait grand risque de nous être indifférente? Le fait est que, en près de 600 pages in-octavo, M. Dufourcq nous a offert l'histoire de cette république, éphémère et lointaine, avec autant de détail que s'il avait entrepris de nous raconter un des plus importants épisodes de notre histoire nationale. Et sous cet énorme déballage de documents, sous cette avalanche de noms propres, nous avons toutes les peines du monde à dégager ce qui constitue pour nous l'unique intérêt du récit, c'est-à-dire les caractères distinctifs du Jacobinisme romain. Dommage d'autant plus fâcheux que, sans cesse, au cours du récit, se rencontrent des traits typiques ou des anecdotes amusantes, et que tout cela est en somme fort bien présenté, avec beaucoup d'intelligence à la fois et de savoir: de sorte que, si seulement M. Dufourcq avait pu se résigner à laisser de côté la moitié des menus documents qu'il avait en main, il aurait été homme à faire pour nous, avec l'autre moitié, un tableau historique d'une très haute portée.

L'Etat militaire des principales puissances étrangères en 1900, nouvelle édition, par J. Lauth. 1 vol. in-8°, Berger-Levrault, 7 fr. 50.

Ce volume est la septième édition d'un ouvrage qui a paru pour la première fois en 1877, sous la direction du capitaine Rau, mais que le commandant Lauth a soigneusement revu et augmenté, de manière à le mettre à jour et à en faire un tableau complet de l'organisation militaire des divers pays de l'Europe à l'heure présente. Et le fait est qu'on ne saurait souhaiter, à ce point de vue, un ouvrage plus clair, plus méthodique, plus facile à consulter, ni même, en un certain sens, plus agréable à lire. Depuis les principes les plus généraux de l'organisation militaire, dans chaque pays, jusqu'aux plus menus détails de l'approvisionnement, de l'uniforme, de la conscription des chevaux, tous les renseignements s'y trouvent indiqués avec une précision et une netteté parfaites, sans que la forme ait jamais la sécheresse d'un fastidieux répertoire. L'ouvrage a, en vérité, plus de 700 pages, ce qui est beaucoup; dans ces 700 pages, il contient une si énorme quantité de faits, qu'on a positivement l'impression de tenir, en un seul volume, la matière de toute une bibliothèque. Et non seulement on y apprend à connaître la situation présente des grandes armées européennes : on y fait connaissance encore avec les petites, l'armée belge, l'armée roumaine, l'armée suisse, qui, au point de vue de leurs organisations, sont peut-être les plus intéressantes en même temps que les moins connues.

Femmes d'Amérique, par Th. Bentzon. 1 vol. in-18, Colin, 3 fr. 50.

Les Etats-Unis sont incontestablement, aujourd'hui, le pays où la femme joue le plus grand rôle; et l'on peut dire que, de quelque côté que l'on considère la vie américaine, des femmes s'y rencontrent toujours au premier plan. La chose d'ailleurs ne date pas d'aujourd'hui : dès la période coloniale, et surtout dès la Guerre de l'Indépendance, des femmes se sont trouvées pour exprimer, avec une force et une passion admirables, les sentiments patriotiques et religieux de leur temps; et peut-être même les plus beaux chapitres du livre de Mme Bentzon sont-ils ceux où elle nous raconte la vie de Suzanne Quincy, de Mrs Adams, et d'autres de ces premières héroïnes de la jeune République. Ou plutôt ces chapitres ne sont pas les plus beaux d'un livre d'ailleurs tout rempli d'agréables portraits et d'observations délicates : car il n'y a rien, dans tout le livre, qui égale, en charme poétique et en vérité vivante, le récit que nous fait Mme Bentzon de la vie de Marguerite Fuller, l'amie d'Emerson, la conseillère et l'inspiratrice des grands fondateurs de l'unité américaine. Et bien curieux et bien touchant aussi est le portrait de la vénérable Mrs Beecher Stowe, tel que nous l'offre Mme Bentzon, à propos d'une récente biographie de l'auteur de l'*Oncle Tom*.

Victor Hugo, le philosophe, par Charles Renouvier. 1 vol. in-18, Colin, 3 fr. 50.

M. Renouvier, qui est un philosophe beaucoup plus savant que Victor Hugo, possède par contre des moyens d'expression beaucoup moins parfaits; la vérité est même, toute révérence gardée, qu'il parle un charabia souvent difficile à comprendre. Et la chose n'a qu'une importance médiocre lorsqu'il traite de questions purement philosophiques, et s'adresse exclusivement à des philosophes : car l'effort que l'on doit faire pour comprendre son langage donne au lecteur plus de temps pour bien suivre sa pensée. Mais dans un ouvrage sur Victor Hugo, et qui devrait pouvoir être lu de tous, ce mauvais langage est un grave défaut. Aux observations les plus simples et les plus sensées, il prête une apparence pédantesque et souvent confuse; sans compter qu'il paraît attribuer à Victor Hugo mille subtilités scolastiques, nous disant de lui, par exemple, « que son esprit tient à la fois de trois modes généraux de détermination du jugement philosophique, et n'est totalement étranger qu'à la méthode synthétique des principes premiers et des déductions. » Le lecteur profane reste bouche bée devant quatre cents pages d'affirmations de ce genre; et c'est à grand'peine qu'il finit par découvrir, à la longue, ce qu'il y a de réflexions justes, ingénieuses, et même profondes, sous cette effroyable terminologie. Voilà encore un livre français dont on devrait bien nous offrir, quelque jour, une traduction française, pour nous permettre d'en tirer un sérieux profit!

Images de France. Région de l'Est, par Emile Hinzelin. 1 vol. in-18, Berger-Levrault, 3 fr. 50.

L'auteur de ce livre a imaginé de nous décrire la Lorraine et l'Alsace en une série de petits tableaux poétiques entremêlés de petits récits, de telle sorte que son livre tient à la fois d'une relation de voyage et d'un recueil de nouvelles. Mais si variées que soient les nouvelles du recueil, et si agréables même que soient quelques-unes d'entre elles, ce sont surtout les impressions de voyage qui forment la partie intéressante et vivante du livre. Elles ont un grand charme d'exactitude pittoresque, avec l'élégante précision de leurs moindres détails; et bien que M. Hinzelin nous présente son ouvrage comme le premier volume d'une série où il nous décrira de la même façon toutes les provinces françaises, nous sentons que les provinces dont il nous parle cette fois ont pour lui l'attrait particulier de la terre natale. Jamais, en tout cas, on n'a mieux exprimé le caractère propre de ces vieilles villes lorraines, Briey, Longwy, Verdun, Saint-Dié, que dédaigne trop volontiers le touriste parisien, et qui n'en gardent peut-être que mieux leur douce et discrète originalité.

Au Pays des nuits blanches, par Emile Berr. 1 vol. in-16, illustré, Ollendorff, 2 fr.

M. Emile Berr, cela est certain, n'a pas découvert la Norvège; mais aussi bien ne prétend-il pas l'avoir découverte. En quelques pages, pleines à la fois de couleur et de bonhomie, il nous raconte une récente excursion faite par lui *Au Pays des nuits blanches*, encore que ce terme n'ait pas toutes les qualités logiques d'une bonne définition, car on connaît aussi les « nuits blanches » à Saint-Pétersbourg, où Dostoïewski les a prises pour sujet d'une de ses nouvelles; et l'on n'est pas non plus sans les connaître à Montmartre et au Quartier Latin. Mais M. Berr, lui, est allé les voir en Norvège, et il a profité de la même occasion pour voir M. Ibsen, dont il nous offre un très curieux et très vivant portrait. D'un bout à l'autre, au reste, son petit livre est un récit de voyage tout à fait agréable, et les photographies qui l'illustrent achèvent de nous donner, du pays des nuits blanches, une idée sinon bien neuve, ni bien complète, du moins très suffisamment exacte et pittoresque.

Romans.

La Double Maîtresse, par Henri de Régnier. 1 vol. in-18, éditions du *Mercure de France*, 3 fr 50.

La *Double Maîtresse* est, pour ainsi parler, un « triple roman ». Car trois récits absolument distincts s'y trouvent juxtaposés, trois récits qui mettent en scène des héros différents, qui décrivent des milieux différents, et qui ont si peu de rapports entre eux que l'auteur lui-même ne parvient pas à se rendre bien compte de leur liaison : il s'obstine, en effet, à nous présenter le héros du second d'entre eux, M. de Portebize, comme le « petit neveu » du héros du troisième, M. de Galandot, qui n'est, en réalité, que son cousin issu de germain. Mais cela dit, nous devons ajouter que les trois romans juxtaposés par M. de Régnier sont, tous trois, délicieux; et non seulement leur charme leur vient d'une forme littéraire infiniment élégante et aisée; il leur vient encore du sujet lui-même, et des admirables qualités d'invention et de peinture qu'y a mises l'auteur. Dans le second roman, par exemple, la rencontre de M. de Portebize et de l'abbé Hubertet est comparable aux plus parfaites chroniques de M. Anatole France; et tout le troisième roman, l'aventure de M. de Galandot à Rome, est fait en de petits tableaux d'une vérité admirable. M. de Régnier nous montre, une fois de plus, que rien n'est tel que d'être poète pour savoir écrire d'excellents romans; et puisqu'il a voulu, par son début dans ce genre, nous offrir trois romans en un seul volume, ce n'est pas nous qui songerons à le lui reprocher. Tout au plus nous permettrons-nous de regretter qu'à ses trois romans il ait cru devoir joindre, en manière d'épilogue, un petit conte libertin d'un libertinage quelque peu choquant, et dont sans doute plus d'un lecteur se serait passé.

Mirage d'or, par Antoine Alhix. 1 vol. in-18, Perrin, 3 fr. 50.

Jacqueline Genest, jeune et jolie jeune fille, aime de tout son cœur un jeune homme, pauvre comme elle; mais, pour venir en aide à sa famille, elle se résigne à épouser un riche mondain, Henri de Lègle, qui d'ailleurs ne tarde pas à la délaisser; et la jeune femme, livrée à elle-même, est sur le point de se laisser aller de nouveau à son premier amour, lorsqu'elle apprend que son mari est ruiné, et se trouve du même coup rappelée au sentiment de son devoir. Tel est, en deux mots, le sujet principal de ce roman, qui nous offre, en outre, la peinture minutieuse et charmante de toute une famille de braves gens, les Genest, et en particulier le portrait d'une des sœurs de Jacqueline, Suzanne, vraiment délicieuse dans sa souriante et fraîche pureté. D'une façon générale, au reste, ce roman « honnête » est un très bon roman : l'observation, la vérité pittoresque, le style même y sont de qualité sensiblement supérieure à ce qu'on a l'habitude de trouver dans ce genre de livres; et non seulement « l'honnêteté » du sujet et des sentiments ne nuit pas le moins du monde à leur intérêt, mais on peut dire qu'elle y contribue, en donnant au récit une sorte de grâce féminine des plus originales.

Divers.

La Magistrature en France et Projet de réforme, par F.-L. Malepeyre. 1 vol. in-18, Fasquelle, 3 fr. 50.

« La vénalité des officiers de justice de l'ancien régime a disparu, l'incorrection, le partipris des magistrats de la Révolution ne se rencontrent plus aujourd'hui, la redoutable partialité des magistrats de la Restauration, le peu de dignité de ceux de la monarchie de Juillet et la servilité des hommes de 1851 ont fait place à des sentiments plus honnêtes. » C'est ce que nous affirme M. Malepeyre, résumant ainsi pour nous, en quelques phrases d'une assurance tranquille, toute la première partie de son livre : ce qui n'empêche pas ce livre d'être, en fin de compte, le plus sombre et le plus triste tableau qu'on nous ait encore offert de la « Magistrature en France » depuis un siècle. Et si l'auteur ajoute, après cela, que « le niveau des mœurs s'est sensiblement élevé parmi le personnel judiciaire de notre temps », encore se hâte-t-il de nous dire que, dans ce milieu, « les hommes de valeur ou même seulement capables de remplir convenablement leurs fonctions se font de plus en plus rares. » Après quoi, il nous assure, en toute sérénité, qu'il ne faut pas désespérer de voir un jour la magistrature devenir « à la hauteur de sa tâche », pour peu, notamment, qu'on prenne en considération les conseils qu'il nous prodigue dans toute la dernière partie de son livre. Et il y fait bien mine, çà et là, de discuter quelques-uns des projets de réforme qui, durant ces dix dernières années, ont été à ce sujet présentés aux Chambres, mais on sent que c'est surtout pour avoir à son tour l'occasion de nous y offrir ce qu'il appelle un « programme de réforme du pouvoir et de l'organisation judiciaire dans un Etat vraiment démocratique. »

Premières visites à l'Exposition de 1900, par Max de Nansouty. 1 vol. in-18, illustré, Flammarion, 3 fr. 50.

M. de Nansouty ne craint pas, dès à présent, d'affirmer que l'Exposition de 1900 sera « une colossale apothéose artistique et humanitaire ». Et Dieu nous garde de railler une aussi heureuse prophétie, encore que M. de Nansouty nous semble, parfois, pousser un peu loin l'expression de son enthousiasme, comme lorsqu'il nous dit, à propos des nouveaux Palais des Champs-Elysées, que leur vue sera « la jouissance artistique elle-même »! Mais aussi bien l'intelligent vulgarisateur songe-t-il moins, sous l'exagération familière du langage, à nous faire admirer une entreprise encore un peu bien inachevée qu'à mettre en évidence la somme incroyable de labeur, d'activité et d'efforts qu'a déjà coûtés sa réalisation. A ce point de vue, il n'est personne qui ne se sente prêt à partager ses enthousiasmes; et l'on en comprendra mieux encore, peut-être, les raisons pour peu seulement que l'on prenne la peine de jeter un coup d'œil sur son petit livre. Les impressions très spéciales qu'il nous y apporte, au sujet des « visites » qu'il a faites, dès le début, aux chantiers de l'Exposition, abondent en effet en remarques ingénieuses et savantes, de telle sorte que, grâce à sa science et à son talent de vulgarisateur, on a l'impression d'assister, dans Paris même, à l'édification, pour ainsi dire pierre à pierre, d'un Paris nouveau.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

Les marines de guerre actuelles des grandes puissances. — Au cours d'un article sur les marines de guerre anglaise et étrangères, notre confrère *Engineering* établit les comparaisons suivantes, qu'il y a lieu de considérer comme sérieusement documentées.

Au point de vue des unités, les puissances se rangent dans l'ordre suivant :

	Cuirassés construits ou en construction.
Angleterre	70
France	36
Russie	24
Allemagne	23
Italie	19
Etats-Unis	16
Japon	7

Mais ces chiffres sont en réalité illusoires; car la liste des cuirassés anglais, par exemple, comprend des navires comme le *Bellerophon*, lancé en 1865; et le plus ancien cuirassé français est le *Richelieu*, qui date seulement de 1873. D'autre part, quelques-uns des vieux navires français sont en bois, et n'ont plus guère de valeur militaire. La Russie a de même un vieux cuirassé, le *Petter Veliki*, lancé en 1872; et l'Allemagne en a deux ayant vu le jour en 1874.

Les Italiens possèdent les plus grands cuirassés à flot; leur *Lepanto* a un déplacement de 15.549 tonnes; leur *Italia* lui est à peine inférieur, tandis que les cinq navires anglais du type *Formidable* n'ont que 15.000 tonnes, et que les trois gros cuirassés du Japon n'atteignent que 15.200 tonnes.

Tous les cuirassés des Etats-Unis sont modernes.

Les Anglais ont, depuis 1890, construit 38 cuirassés, dont 32 sont déjà lancés. Ce sont tous de puissants navires, dont les plus petits déplacent 10.500 tonnes.

En France, pour la même période, on ne trouve que 17 cuirassés, dont le déplacement varie entre 6.691 et 12.012 tonnes.

Les Russes ont construit, depuis 1890, 18 cuirassés, dont 11 sont lancés. Ils sont en général plus gros que les cuirassés français, et trois d'entre eux : *Borodino*, *Alexandre III* et *Orel*, ont un déplacement de 13.304 tonnes.

L'Allemagne a également construit 17 cuirassés depuis 1890; mais un certain nombre de ces navires n'ont que 3 à 4.000 tonnes de déplacement. Les trois derniers atteignent 11.800 tonnes.

Quatre cuirassés italiens seulement sont modernes. Les deux derniers, lancés en 1897, sont de 9.645 tonnes chacun. Les gros navires de l'Italie sont donc d'un vieux modèle, et sans doute incapables de résister à des navires plus petits, mais d'un armement plus parfait.

La comparaison des croiseurs est encore plus difficile que celle des cuirassés. L'Angleterre disposerait de 136 croiseurs en tout, dont 14 cuirassés et 107 simplement protégés. Pour les autres puissances, les chiffres sont : France, 50; Russie, 26; Allemagne, 43; Italie, 23; Etats-Unis, 32; Japon, 32.

L'Assurance obligatoire en Allemagne. — De récentes publications statistiques officielles permettent de se faire une idée d'ensemble sur les résultats de l'assurance obligatoire en Allemagne, pendant ces dernières années.

En 1898, l'assurance contre les maladies comprenait 8,8 millions d'assurés, dont 6,9 millions d'hommes et 1,9 millions de femmes. D'autre part, le nombre des participants à l'assurance en cas d'accident était de 16,7 millions, dont 12,9 millions d'hommes et 3,8 millions de femmes. Enfin 8,4 millions d'hommes 4,3 millions de femmes étaient assurés contre l'incapacité de travail.

Les recettes pour l'ensemble de ces assurances ouvrières, pendant la période 1885-1897, se sont élevées à 3,6 milliards de francs, et les dépenses n'ont pas dépassé 2,5 milliards.

Pour cette même période, les pensions ont absorbé 1,5 milliard pour les assurances-maladies, 458 millions pour les assurances-accident et 318 millions pour les invalides.

Le montant total des pensions pour une année est passé de 67,5 millions en 1885 à 320 millions en 1897, et aura atteint vraisemblablement 380 millions en 1899.

La somme totale payée de 1885 à 1899 peut être évaluée à 3 milliards de francs, dont 1.374 millions versés par les chefs d'industrie et 1.455 millions par les ouvriers. Le surplus a été accordé comme subvention par l'Etat.

La frappe des pièces à la Monnaie pendant l'année 1899. — Le nombre des pièces, tant françaises et coloniales qu'étrangères, frappées en 1899 à la Monnaie de Paris, a été de 93 millions; leur poids a été de 590.000 kilos et leur valeur de 140.300.000 francs.

Parmi ces pièces se trouvent 1.500.000 pièces de 20 francs et 698.503 pièces de 10 francs du nouveau type, que l'on commence à rencontrer dans la circulation courante. Mais 1.600.000 pièces de 10 francs de l'ancien type ont encore vu le jour l'année dernière.

La frappe des nouvelles pièces d'argent a été la suivante :

Pièces de 2 francs : 3.500.000
Pièces de 1 franc : 11.000.000
Pièces de 50 centimes : 18.000.000

Quelques chiffres à propos d'un coup de canon du Creusot. — Dans l'éloquent discours prononcé récemment par M. Canet, directeur de l'artillerie des usines du Creusot, en prenant possession du fauteuil de la présidence à la Société des Ingénieurs civils, l'éminent inventeur a fait un brillant exposé des résultats obtenus par l'artillerie moderne. Pour apprécier ces résultats, il faut arriver à calculer avec une précision mathématique tous les phénomènes produits par un coup de canon. Ce n'est pas chose facile à première vue, car des forces considérables sont mises en jeu instantanément, leurs effets vont se faire sentir brutalement, et leur rapidité d'action, comme leur intensité, échappe totalement à l'observation directe. Heureusement, la science est venue en aide à l'ingénieur d'artillerie en lui apportant une série d'appareils extrêmement ingénieux :

Les *crushers*, indiquant par l'écrasement de cylindres témoins les pressions maxima développées dans l'âme des canons par les gaz de la poudre ;

Les *chronographes*, enregistrant le passage du projectile dans des cadres placés sur sa trajectoire et permettant d'en déduire la vitesse en un point donné de son parcours ;

Les *manomètres*, mesurant les pressions produites dans le liquide des freins pendant le mouvement de recul du canon ;

Les *flectographes*, traçant sur une plaque les déplacements des organes des affûts les uns par rapport aux autres ;

Enfin les *vélocimètres*, enregistrant directement la loi du mouvement des canons, affûts et projectiles, et permettant de calculer, à chaque dix-millième de seconde, la valeur des efforts en jeu.

M. Canet, appliquant les résultats fournis par ces précieux appareils à un coup de canon tiré au polygone d'essai par une pièce de 305 millimètres, — type de calibre courant dans l'armement des cuirassés modernes, — indique les chiffres suivants qui, en dépit de leur laconisme, sont d'une éloquence singulière :

Les 90.000 litres de gaz auxquels la charge de 100 kilogrammes de poudre sans fumée donne naissance par la déflagration des 4 centigrammes de fulminate de l'étoupille, développent dans l'âme de la pièce une pression maximum de 2.700 atmosphères qui soumet la fermeture de culasse à une poussée de 2.600.000 kilogrammes. Sous cette action des gaz, qui s'exerce pendant 75 dix-millièmes de seconde, le projectile de 300 kilogrammes sort de la bouche du canon avec une vitesse de 900 mètres par seconde. Il emporte avec lui une puissance vive de 12.500.000 kilogrammes lui permettant de perforer, à 3.000 mètres de distance, une plaque d'acier de 55 centimètres d'épaisseur. Pendant ce temps, les 48.000 kilogrammes qui constituent le canon et la partie mobile de l'affût supportent la réaction des gaz de la poudre et reculent de 920 millimètres en 25 centièmes de seconde. Le frein hydraulique a opposé une résistance de 200.000 kilog. pour amortir le recul, et enfin le récupérateur a, dans ce mouvement, emmagasiné l'énergie nécessaire pour ramener lentement, sans choc, en 3 secondes, le canon en batterie à sa position de tir.

Lignes électriques en aluminium. — Nous avons dit, il y a quelque temps, combien le prix de l'aluminium s'était abaissé depuis plusieurs années grâce aux procédés de plus en plus perfectionnés de la fabrication de ce métal. Ce prix qui atteint à peine aujourd'hui 2 fr. 75 le kilogramme, tend à s'abaisser encore, et pendant ce temps, le prix du cuivre augmente, au contraire, de plus en plus. Cette circonstance, jointe à d'autres avantages, a donné l'idée de substituer l'aluminium au cuivre dans la construction des lignes électriques aériennes. Les essais entrepris en grand aux Etats-Unis ont donné, paraît-il, d'excellents résultats.

Deux lignes importantes sont déjà installées avec fils conducteurs en aluminium ; la première est celle qui utilise les chutes de Snoqualmie, dans l'Etat de Washington, où l'énergie électrique est transportée sur deux lignes d'une longueur respective de 40 et de 72 kilomètres. La seconde installation permet de conduire le courant produit par les chutes de Blue Lakes à une distance de 69 kilomètres.

Les tickets de tramways et l'hygiène. — Un ingénieur américain M. John Brill, qui vient de faire en Europe un voyage d'études sur les tramways, consigne dans le *Street Railway Journal* cette curieuse observation :

« Au point de vue du contrôle du nombre de voyageurs qui circulent dans les voitures, dit M. J. Brill, le système le plus en vogue en Europe est le *ticket* qui oblige le conducteur à donner à chaque voyageur un morceau de papier sur lequel est indiqué le montant du prix payé, la destination et les stations par lesquelles il est appelé à passer ; des contrôleurs sont alors spécialement affectés à surveiller la marche régulière du système. L'inconvénient d'une semblable méthode est d'être assez peu hygiénique : la plupart du temps, les conducteurs ne détachent le ticket qu'après avoir mouillé leurs doigts et, à notre époque, où l'on prend tant de précautions pour empêcher le public de cracher dans les voitures, il paraît singulier que l'on tolère encore de lécher le billet remis aux voyageurs.

Nous sommes heureux, d'ailleurs, — ajoute M. J. Brill, — de signaler une innovation qui est pratiquée sur quelques lignes de Berlin, où le conducteur porte sur lui une petite éponge qui lui permet d'humecter ses doigts. »

Clous en caoutchouc durci. — La Compagnie Harburger-Gummi-Kamm, de Hambourg, fabrique et livre, sous la marque « Ferronit », des chevilles en caoutchouc durci qui offrent, dit-on, une solidité comparable à celle des clous en métal et peuvent être employées dans toutes les circonstances où le métal présente des inconvénients.

Leur application dans l'industrie électrique est tout indiquée, pour l'assemblage des caisses d'accumulateurs par exemple. L'industrie chimique les utilisera, de même, avec avantage à cause de leur inaltérabilité au contact des matières corrosives.

Enfin, aucune étincelle ne pouvant résulter du choc d'un marteau ou de tout autre instrument contre de tels clous, leur emploi se recommande tout spécialement dans les fabriques d'explosifs, les poudreries, etc.

La manutention électrique dans les aciéries américaines. — On sait que, dans les grandes usines américaines, l'énergie électrique est employée à produire non seulement de la lumière, mais qu'elle est aussi appliquée à une foule d'usages : fonctionnement des machines, chauffage des fours, mise en marche des ventilateurs, des appareils de manutention, etc., etc. Une application des plus intéressantes est celle réalisée récemment dans les grands laminoirs à tôles des Aciéries de l'Illinois à South Chicago, qui occupent 6,000 ouvriers.

Dans cette partie de l'usine, il y a un grand nombre de grues, dont quatre de la force de 75.000 kilogrammes. On a remplacé, dans ces appareils les chaines et les crochets ordinaires par des électro-aimants. Le plus important comprend sept aimants montés sur une traverse suspendue au chariot d'un pont roulant. L'ensemble de ces aimants peut soulever, quand on y fait passer le courant électrique, une tôle de de 4.500 kilogrammes et la transporter à une distance quelconque. On manœuvre ainsi avec la plus grande facilité des tôles de $2^m.50$ sur $1^m,25$ et de 37 millimètres d'épaisseur. Malheureusement on ne peut pas se servir de ce procédé avec des tôles qui ont encore une température élevée, parce que la chaleur diminue la puissance des aimants.

Puits de mines à grande profondeur. — Il y a déjà longtemps qu'on a atteint dans l'exploitation de certaines mines de houille des couches situées à 1.000 mètres de profondeur. Néanmoins les puits d'un kilomètre sont restés une exception dans tous les pays miniers. Voilà maintenant qu'en Belgique on dépasse, dans plusieurs endroits, cette profondeur. Il existe actuellement, en effet, dans les charbonnages belges six puits de plus d'un kilomètre, en voici la nomenclature :

Marchienne n° 1 (Charleroi).....	1.052 mètres
Sacré-Madame —	1.055 —
Agrappe n° 10 (Mons).....	1.060 —
Marchienne n° 2 (Charleroi).....	1.065 —
Marcinelle n° 11 —	1.075 —
Produits n° 18 (Mons):	1.144 —

La chasse au renne. — M. Murdoch, dans l'*American Naturalist*, nous fait connaître les mœurs des rennes de l'Alaska.

En été, ces animaux viennent en petites troupes dans la plaine, et, par les jours calmes et ensoleillés, ils s'avancent jusqu'à la mer et se plongent dans l'eau pour échapper aux piqûres des mouches.

Octobre étant l'époque de l'accouplement, on ne rencontre plus de rennes, à cette époque, que dans l'intérieur des terres, où ils se montrent très sauvages. Pourtant les jeunes mâles sont encore très curieux et s'approchent fréquemment de l'homme à portée de carabine.

A partir de janvier, les rennes se rapprochent des agglomérations humaines, et la neige montre un peu partout leurs traces. C'est l'époque où les chasseurs, chaussés de patins, les guettent et les poursuivent, car le manque d'abri ne permettant pas à ceux-ci de s'embusquer, les oblige souvent à des poursuites acharnées, pour pouvoir ouvrir le feu sur le gibier à 500 ou 600 mètres.

Lorsque commence la nuit polaire, les rennes se retirent loin dans l'intérieur des terres, pour ne revenir vers la côte qu'en février. C'est alors que commence la véritable chasse.

Les indigènes se bâtissent des cabanes de neige sur les bords des cours d'eau ; et là, tandis que les hommes battent la plaine, les femmes dépouillent les animaux tués et font sécher les peaux, en même temps qu'elles se livrent à la pêche sous la glace.

A la fin de la saison, les familles rentrent chez elles avec une grosse provision de viandes et de poisson gelés et avec des peaux en abondance.

Progrès de la production et de la consommation des alcools en France depuis 1850. — Voici quelques chiffres qui donnent une notion exacte de la marche suivie chez nous par la production et la consommation de l'alcool, disons le mot, par l'alcoolisme.

En 1850, les distillateurs et bouilleurs de profession produisaient 670.000 hectolitres, et les bouilleurs de crû 270.000 hectolitres ; soit un total de 940.000 hectolitres, d'un prix moyen de 56 francs. Les quantités imposées étaient de 585.200 hectolitres et la consommation moyenne par habitant de $1^l,46$.

En 1898, les chiffres correspondant aux précédents étaient : 2.336.000 et 76.000 = 2.412.000 hectolitres ; 42 francs, prix moyen de l'hectolitre ; 1.799.493 hectolitres imposés ; et une consommation moyenne de $4^l,72$ par tête.

Donc, la consommation par habitant, en moins de cinquante ans, a plus que triplé ; ce qui explique comment nous détenons le triste record de l'alcoolisme.

AGENDA DE LA SEMAINE

Elections du 18 février. — Un député dans la 2e circonscription de Troyes, en remplacement de M. Dutreix, décédé. — Conseillers généraux à Beaulieu (Corrèze), Galan (Hautes-Pyrénées), Leigné-sur-Usseau (Vienne).

Listes électorales. — Le **9 fév.** a expiré le délai accordé aux commissions municipales de jugement, dans toutes les communes de France, pour se prononcer sur la validité des réclamations que les électeurs ont présentées au sujet des listes closes le **4**. Ces listes, ainsi modifiées, sont à la disposition du public qui aura jusqu'au **17** pour faire appel, devant le juge de paix, du jugement rendu par les commissions municipales.

Les congés du jour de l'an. — **24 fév.**, sortie des lycées et collèges après la classe du soir ; rentrée le soir du **28**, à l'heure réglementaire ; reprise des cours le jeudi matin **29**.

Sacres d'évêques. — Du **18** au **24 fév.**, les évêques suivants recevront la consécration épiscopale : à Saint-Sulpice, Paris, Mgr Schrepfer, ancien curé du Gros-Caillou, évêque élu de Tarbes (prélat consécrateur, Mgr Richard, archevêque de Paris) ; à Auch, Mgr de Carsalade du Pont, évêque élu de Perpignan (prélat consécrateur, Mgr Balain, archevêque d'Auch) ; à Langres, Mgr Hersher, évêque élu de Langres (prélat consécrateur, Mgr Larue, son prédécesseur) ; à Besançon, Mgr Dubillard, évêque élu de Quimper (prélat consécrateur, Mgr Falbert-Petit, archevêque de Besançon) ; à Montpellier, Mgr Henry, évêque élu de Béziers (prélat consécrateur, Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier).

Les fêtes de Biskra. — A l'occasion de l'inauguration de la statue du cardinal Lavigerie : **18 fév.**, courses de mehara ; **19**, ouverture de l'hippodrome de Beni Mora ; défilé des mehara et des goums ; fantasia des Mozabites ; **20**, inauguration de la statue du cardinal ; concours littéraire ; **21**, Derby de Biskra sur l'hippodrome ; chasse au faucon donnée par l'agha des Zibans ; grande fantasia des goums ; simulacre d'une nefra ; **22**, kermesse, fête arabe ; **23**, courre de gazelles par les Sloughys ; **24** et **25**, visite des oasis ; danses dans les Ksours.

Monuments et statues. — Levallois-Perret élève un monument au capitaine Braun et au maréchal des logis Martin, tués à Tog-Bao, au cours des opérations de la mission Bretonnet au Congo. — Le comité de la Comédie-Française a voté 500 fr. pour le monument de l'un des auteurs de l'*Ami Fritz*, Erckmann, à Luneville. M. Peyrol a terminé la maquette du monument de Rosa Bonheur à Fontainebleau. — Kolokotronis, l'un des héros de l'indépendance grecque, aura son monument à Nauplie, et Wagner aura le sien à Berlin. — La jeunesse de Barcelone organise une fête en l'honneur de Voltaire, pour le **20 fév.**, date de sa naissance et elle ouvre une souscription pour lui élever un monument.

Expositions artistiques. — Exposition d'aquarelles de Mme E. Faux-Froidure jusqu'au **18 fév.**, 5 h. du soir (30, avenue Niel). — L'exposition de peinture, aquarelles, pastels et dessins de la Société P. M. P. (Peinture, Musique, Poésie), sera close le **28**, 6 h. du soir (19, rue Caumartin). — L'exposition Stevens annonce sa clôture pour la même date **28**, mais elle sera sans doute prolongée de quelques jours. — Le cercle « Pour l'Art » vient d'ouvrir son exposition à Bruxelles.

Tribunaux de la semaine. — **17 fév.**, appel à *minima*, par le procureur général d'Orléans, du jugement du tribunal correctionnel de Tours qui a condamné la Jeunesse royaliste d'Indre-et-Loire à une amende, avec application de la loi Bérenger. — **19**, appel des Pères assomptionnistes contre le jugement de la 9e chambre correctionnelle. — **23**, procès intenté à M. Urbain Gohier par le général de Galliffet pour diffamation et injures envers l'armée. — L'affaire Charlemont-Driscoll (assaut de boxe) sera jugée le **24**. — Le Sénat est convoqué en Haute-Cour pour le **19** (affaire Marcel Habert).

Le Carnaval de Nice. — **18 fév.**, à 2 h., défilé des chars et mascarades sur l'avenue de la Gare ; à 8 h. 1/2 du soir, corso aux flambeaux. — **22**, grande bataille de fleurs sur la promenade des Anglais, distribution de bannières ; à 11 h. du soir, grand Veglione à l'Opéra.

Examens et concours. — **19 fév.**, épreuves orales, à Angers, des sous-officiers du génie candidats à l'Ecole militaire de Versailles et des candidats au grade d'adjoint de la 3e classe du génie. — Examens, à Marseille le **19**, à Toulon le **22**, des mécaniciens de la marine marchande. — **20**, concours, à Paris, pour l'admissibilité à l'emploi d'aide chimiste au Service chimique de l'Observatoire de Montsouris. — Le **19**, ouverture des inscriptions pour le concours de chirurgien dans les hôpitaux de Paris, qui aura lieu le **26 mars**. — Dernier jour d'inscriptions : le **20 fév.**, pour le concours de stagiaire au Laboratoire de chimie de la ville de Paris, qui aura lieu la **26 mars** ; le **24 fév.**, pour le concours de l'internat à Saint-Lazare, qui aura lieu le **2 avril** prochain.

Conférences de la semaine. — **18 fév.**, au musée Guimet, M. Ph. Berger, de l'Institut : « la Religion carthaginoise » (2 h. 1/2). — **20**, M. René Doumic : « Les littératures étrangères et l'esprit français » (2 h. 1/2, boulevard Saint-Germain, 184). — **22**, à la Société des Amis de l'Université, M. d'Arsonval : « Effets physiques de l'électricité » (9 h. du soir, Sorbonne). — **23**, M. F. Brunetière : « la Liberté d'enseignement » (9 h., rue Serpente, 28). — A Lille, sous les auspices de la Société de Géographie, M. Marcel Dubois fera, le **18**, une conférence sur « la Marine et l'opinion publique en France ».

Le concours des animaux gras. — **22 fév.**, ouverture, au marché de la Villette, du concours général agricole qui avait lieu autrefois au Palais de l'Industrie et qui sera scindé en deux sections : l'une comprenant les animaux gras (elle s'ouvre aujourd'hui), l'autre, les animaux reproducteurs et les machines agricoles (elle fera partie de l'annexe de l'Exposition à Vincennes, en **juin** prochain). Le concours actuel durera jusqu'au **25**, jour où aura lieu une grande « Fête de l'Alimentation ».

Autres concours. — Février est le mois des expositions d'animaux gras ; mentionnons celles de cette semaine : **18 fév.**, Pamiers ; **20**, Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne) ; **21**, Isigny-sur-Mer (Manche) et Courville (Eure-et-Loir) ; **22**, Sainte-Florine (Haute-Loire) ; **24**, Ariel (Manche), etc. — En outre, nombreux concours de taureaux dans la Manche ; un concours de truffes à Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne).

Exposition d'oiseaux. — Du **24** au **26 fév.**, à Paris, 41, rue de Lille, concours de la Société des Aviculteurs français : coqs et poules de grande race (cochinchinois, Langshams, Brahmas, etc. ; pigeons queue de paon, capucins, etc. et lapins géants des Flandres, béliers et angoras). — Du **24** au **26**, à Bruxelles, dans le parc du Cinquantenaire, grande exposition de la Société des Aviculteurs belges.

Congrès. — Du **21** au **24 fév.**, session partielle de la Société des Agriculteurs de France, au marché de la Villette (la grande session aura lieu en **juin** prochain). — L'Association de l'Industrie et de l'Agriculture françaises se réunira, le **22**, à l'Hôtel Continental, sous la présidence de M. Méline, pour s'occuper de la loi sur la réglementation du travail, la Convention franco-américaine, etc. — **24**, ouverture du Congrès de l'International Cyclist's Association, à Paris, hôtel de Russie, rue Drouot. — Le Congrès progressiste belge s'ouvrira à Bruxelles, le **18**.

La fête de Washington. — **22 fév.**, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Washington (une des rares fêtes célébrées par tous les Etats de la République américaine), l'Université américaine de Paris donnera un grand banquet à l'Hôtel Continental, sous la présidence de l'ambassadeur des Etats-Unis : M. G. Leygues, ministre de l'instruction, y parlera des universités d'Amérique.

L'Etat libre d'Orange. — **23 fév.**, sous le nom de « Fête de l'Indépendance », la République d'Orange célèbre aujourd'hui l'anniversaire de la signature de la Convention entre le gouvernement britannique et les représentants du peuple boer déclarant l'Etat d'Orange « libre et indépendant » (23 février 1854).

La semaine religieuse. — **18 fév.**, dimanche de Sexagésime. — **20**, dans toutes les églises de la chrétienté, deuxième oraison pour Léon XIII à l'occasion de l'anniversaire de son élection au trône pontifical (les fêtes de l'élection et du couronnement seront célébrées avec éclat à Rome, à la chapelle Sixtine, le **3 mars** prochain). — Chez les Musulmans, deux grandes solennités cette semaine : le **18 fév.**, victoire du Mont Ohud ; le **22**, scission de la lune. — Chez les Israélites, le **24**, prière pour le Rosch Hodesch, qui tombe jeudi prochain ; à partir du **25**, l'office du soir ou Min'ha aura lieu à 5 h. 1/2 jusqu'au **18 mars** prochain.

Carnet du rentier. — **20 fév.**, tirage des lots du Congo (un lot de 100.000 fr. ; ensemble des lots : 108.000 fr.).

Sports de la semaine. — Deux steeple-chases à Auteuil le **18** et le **22 fév.** ; en province, meeting à Pau, le **18**. — Commencement des régates internationales à la voile, le **18**, à Toulon. — La saison d'automobilisme s'ouvre dans la région parisienne par la course du Catalogue, aux alentours de Melun, le **18** ; corso international d'automobiles à Cannes, le **21**, ; les grandes courses de Pau commenceront le **22**, et dureront jusqu'au **27** (le **22**, course de touristes ; le **23**, rallie-papiers ; le **24**, course de côte). — En équitation : le **18**, grand meeting équestre de la Réunion hippique de réserve et de la territoriale (au siège social, 42, rue d'Enghien). — En escrime : le **21**, assaut de l'Académie d'épée de Paris (rue Blanche, 19). — En athlétisme : le **18**, championnat de cross-country du Sud-Est, à Dijon, et championnat du Centre-Ouest, à Châteaudun ; le **22**, championnat interscolaire de cross-country, à Ville-d'Avray. — En Football Association : le **18**, tournoi international à Zurich ; le **22**, match de l'Université de Louvain contre celle de Liège, à Louvain. — Une partie d'échecs monstre : le **21**, à Paris, au Cercle Philidor, M. Janowski jouera quarante parties d'échecs simultanées (s'adresser à M. Debore, président du Cercle Philidor, 8, rue de Strasbourg).

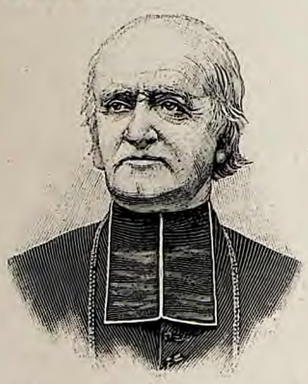
NOS GRAVURES

AU TRANSVAAL

Un journal anglais raconte en ces termes l'incident qui fait le sujet de notre dessin de première page : « Une lettre du général Sir George White au général boer Schalk Burger fut confiée au lieutenant Orlebar du 19e hussards. Celui-ci se fit accompagner par une ordonnance portant un drapeau blanc. Quand l'officier arriva aux avant-postes anglais, on lui banda les yeux pour le conduire au général, tandis que l'ordonnance demeurait avec les sentinelles. Le bandeau fut maintenu sur les yeux du lieutenant jusqu'à ce qu'il eût pénétré dans la tente du général boer, qu'il trouva confortablement meublée : elle contenait même un grand lit. On offrit au lieutenant Orlebar une tasse de café, qu'il accepta. Mais on ne le lui avait pas encore versé, que le général avait déjà écrit sa réponse. L'officier anglais partit donc sans avoir goûté au café des Boers. »

On a attribué aux Boers l'intention de provoquer l'inondation de Ladysmith en barrant le lit de la Klip River au-dessous de la ville. La photographie que nous reproduisons semble prouver que le projet des Boers n'est pas impraticable. Elle montre l'aspect du camp des volontaires, près de Ladysmith, après une tempête accompagnée d'averses. On voit qu'il y a là un bas-fond où il sera possible de provoquer une crue considérable, à condition que la rivière Klip fournisse assez d'eau.

Les troupes du général Buller passent et repassent la Tugela. Nous donnons une photographie d'un gué de cette rivière près de Colenso.



Mgr GOUTHE-SOULARD. — Phot. Pierre Petit.

L'archevêque d'Aix, bien connu pour son humeur belliqueuse, vient de s'exposer encore une fois aux foudres gouvernementales en protestant avec sa véhémence accoutumée contre la condamnation des Pères Assomptionnistes. Déjà, en 1891, on s'en souvient, le bouillant prélat eut un procès retentissant : il fut condamné à l'amende par la Cour de Paris, pour avoir répondu en termes plutôt vifs à une circulaire ministérielle, l'invitant, comme tous ses collègues de l'épiscopat, à ne pas s'associer aux pèlerinages français à Rome, qui dégénéraient en manifestations imprudentes. L'année suivante, il était frappé comme d'abus pour la publication d'un catéchisme électoral. Mgr Gouthe-Soulard occupe, depuis 1886, l'archevêché d'Aix auquel il fut promu directement étant curé de Saint-Pierre-de-Vaise à Lyon. Il accomplira le 1er septembre prochain sa quatre-vingtième année ; mais l'âge, on le voit, n'a pas refroidi son ardeur militante.

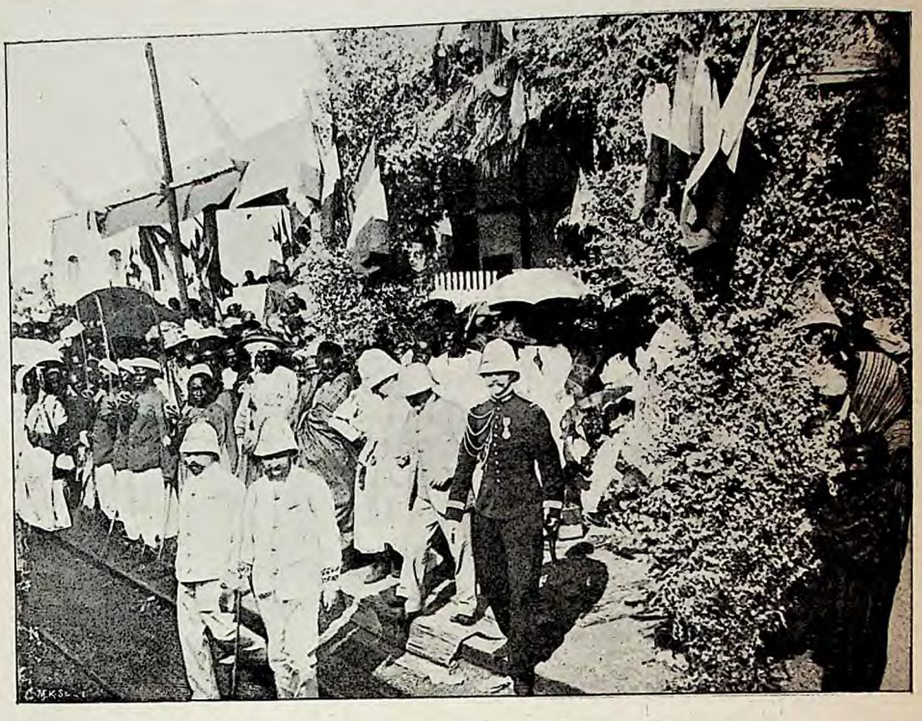
A L'EXPOSITION

Les Palais de l'Electricité et de l'Eau. — Voici la partie encore mystérieuse des chantiers de l'Exposition. Partout ailleurs l'état d'achèvement est suffisant pour qu'on puisse se faire une idée précise de ce que seront les constructions. Mais au fond du Champ de Mars, devant la Galerie des machines, ce ne sont encore que carcasses et remblais énigmatiques. Même avec un projet d'ensemble sous les yeux, on a peine à s'imaginer quel sera l'aspect du Palais de l'Electricité : il ressemble pour le moment à un de ces pare-étincelles qui s'ouvrent comme des éventails. Le terrassement du Château-d'Eau qui doit le précéder n'est pas encore achevé. Des tranchées profondes, des rampes sur lesquelles courent des wagonnets, une forêt de poutres, d'étais, de madriers, voilà tout ce que l'œil distingue... Et dans deux mois un palais féerique de cascades et de lumières sera sorti de ce chaos.

Devant l'Hôtel des Invalides. — Notre gravure a à peine besoin d'un commentaire. Nous avons voulu photographier la façade postérieure des palais de l'Esplanade. Nous nous sommes placés pour cela dans le jardin de l'Hôtel des Invalides et il en est résulté un rapprochement assez curieux. D'un côté les vieux canons de bronze, patinés par l'action du temps, et en face d'eux l'architecture toute blanche des Palais du Mobilier et de l'Habitation.

Un wagon Krupp au Champ de Mars. — Grand émoi vendredi dernier à la manutention du Champ de Mars. Un wagon de 11 mètres de longueur, pesant avec son chargement plus de 46 tonnes, était signalé. Comment allait-on le faire parvenir à la section qui l'attendait, étant donné que les plaques tournantes de l'Exposition n'ont que 5 mètres de diamètre? Notre photographie indique comment la difficulté a été résolue. L'énorme masse, amenée sur la plaque tournante, a été soulevée à l'aide de vérins, puis abandonnée sur un support improvisé en madriers. On a pu ainsi lui faire opérer un quart de conversion et on l'a ensuite redescendue sur les rails dans la direction demandée.

Ce wagon appartient à la célèbre maison Krupp, d'Essen. Construit pour le transport des grands canons, il a servi à amener à l'Exposition le cylindre de la grande dynamo à vapeur allemande que nos lecteurs connaissent déjà.



SOUDAN. — Arrivée de M. Chaudié, gouverneur général, à Louga. — (Phot. Drilhon.)

M. CHAUDIÉ AU SOUDAN

Après la dislocation du Soudan, un décret du 17 octobre 1899 a, on le sait, confié le gouvernement général des colonies françaises de l'Afrique occidentale à M. Chaudié, inspecteur général des colonies, dont l'*Illustration* a publié le portrait dans son numéro du 11 novembre. Après un court séjour à Saint-Louis, celui-ci se rendit au Soudan avec le colonel Combes, commandant supérieur des troupes, afin de s'occuper sur place de la réorganisation administrative de cette importante possession coloniale. Pendant son voyage, le gouverneur général a été, à tous les postes, l'objet des manifestations les plus sympathiques de la part des populations indigènes. C'est sa réception à Louga que représente notre gravure, d'après une photographie communiquée par M. Paul Drilhon, sous-ordonnateur au 2e territoire militaire, à Bobo Dioulasso.

Ajoutons que M. Chaudié vient d'inaugurer le nouveau service de transport de voyageurs et de marchandises par voitures et camions automobiles.

Parti de Kati, le 22 janvier, il atteignit Kita le 24, ayant parcouru 180 kilomètres en deux étapes quotidiennes de six heures chacune, soit 15 kilomètres à l'heure. De Kita, il gagna Toukouto, d'où il se rendit à Kayes. Cinq jours lui avaient donc suffi pour parcourir un trajet qui, lors de son précédent voyage au Niger, avait demandé quinze jours avec les moyens de locomotion ordinaire. Pendant l'arrêt de Kita, le gouverneur général a vivement félicité de ce premier succès M. Félix Dubois, promoteur de la traction automobile en Afrique.



M. HENDLÉ. — Phot. Pirou, bd St-Germain.

M. Hendlé, préfet de la Seine-Inférieure, commandeur de la Légion d'honneur, qui vient de mourir subitement, à l'âge de cinquante-six ans, avait débuté très jeune dans la carrière administrative : il pouvait se dire le doyen des préfets de France, par la date de son entrée en fonctions.

Inscrit au barreau de Paris, il était secrétaire de Jules Favre en 1870 ; il resta en cette qualité auprès du grand orateur, quand celui-ci, à la suite des événements, devint ministre des affaires étrangères, et il l'accompagnait à la fameuse entrevue de Ferrières. Après avoir administré, à titre provisoire, le département du Nord, il entra définitivement dans l'administration le 20 mars 1871. Préfet de la Creuse, du Loir-et-Cher, de l'Yonne, de Saône-et-Loire, il fut appelé en 1882 à l'importante préfecture de Rouen, qu'il devait occuper dix-huit ans.

Sous notre République, où les fonctionnaires de l'ordre politique subissent si fréquemment les conséquences de l'instabilité ministérielle, il n'est pas jusqu'à présent d'autre exemple d'un préfet maintenu au même poste pendant un aussi long laps de temps. Ce fait unique suffit pour attester les mérites exceptionnels de M. Hendlé, qui avait su, problème difficile à résoudre, conserver sous tant de ministères la confiance du gouvernement, tout en se conciliant la sympathie durable de ses administrés.

LES THÉATRES

La nouvelle pièce de M. Pierre Wolff au Vaudeville, a de la gaieté, de l'entrain ; on ne s'y ennuie pas une seconde et pourtant elle semble longue et monotone. C'est le travers habituel des pièces faites pour un acteur. Si grand et si varié que soit le talent de Mme Réjane, les nombreux succès de l'artiste nous l'ont fait connaître à fond. Nous savons qu'elle excelle dans le sourire comme dans les larmes, qu'elle a de l'esprit jusqu'au bout des ongles et qu'elle porte admirablement la toilette. Le *Béguin* ne nous apprend rien de nouveau ; Mme Réjane est toujours la plus fantasque des Parisiennes, facile aux caprices, y compris le béguin, caprice des sens, sentimentale à ses heures et « lâcheuse » sans vergogne, quand la chose ne lui dit plus rien. Autour de l'idole un groupe de patitos luttant entr'eux de ridicule : ce sont les meilleurs acteurs du théâtre, MM. Gauthier, Lérand, Numès, Grand et Numa qui tiennent ces rôles un peu effacés. Mme Cécile Caron remplit avec un tact parfait l'emploi de bonne dans une maison où l'on ne sait jamais au juste qui est « Monsieur ».

Le Châtelet vient de faire une éclatante reprise de *Michel Strogoff* ; j'entends éclatante par la richesse de la mise en scène, car la pièce est bien terne, bien vieille ; mais je la crois bonne encore à amuser les enfants et puis, c'est pour les grandes fillettes qu'on ne sait où conduire maintenant, un spectacle de haute moralité.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

Chaque année, à l'époque du Carnaval, nous publions les danses en vogue dans les bals de Paris ; les danses anciennes sont fort de mode en ce moment dans nos salons parisiens et nous avons cru intéressant d'offrir à nos lecteurs quelques contredanses célèbres sous le Directoire et que M. William Marie, secondé par les sœurs Mante, les charmantes ballerines de l'Opéra qui les interprètent, a remises en lumière.

La petite Rosine, *La Céleste* et la *Danse incroyable* seront, nous en sommes assurés, les bienvenues auprès de tous les amateurs de musique auxquels s'adresse notre supplément.

Imprimerie de l'Illustration ; 13, rue St-Georges. — Paris.
L'Imprimeur-Gérant : Lucien MARC.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes. SAMEDI 24 FÉVRIER 1900 *58e Année — N° 2974*



GUERRE DU TRANSVAAL. — Les Highlanders montant à l'assaut d'un kopje. — (Voir l'article, page 116.)

COURRIER DE PARIS

L'Académie française vient de faire deux nouveaux immortels : elle a élu M. Paul Hervieu au fauteuil d'Édouard Pailleron et M. Emile Faguet au fauteuil de Cherbuliez. Ce sont des choix excellents. D'abord ils donnent satisfaction à tous les bons esprits (et j'en suis, naturellement) qui estiment que dans la compagnie des Quarante la plus large place doit être réservée au mérite littéraire. Puis, remarquez le souci de l'équilibre et le discernement judicieux apportés en cette double élection. Décidée à nommer deux littérateurs, l'Académie les a voulus dissemblables par la physionomie, le genre, le talent. M. Hervieu est jeune encore, M. Faguet touche à la maturité; M. Hervieu est un homme du monde ayant tâté de la diplomatie; M. Faguet est un universitaire; M. Hervieu s'adonne au roman et au théâtre; M. Faguet cumule le professorat et la critique; enfin, — contraste bien caractéristique — tandis que l'homme du monde jeune encore se complaît à de graves spéculations de psychologie et de sociologie, l'universitaire mûr se montre volontiers journaliste guilleret et sémillant. Ils semblent prendre également à tâche de se soustraire, l'un au reproche de frivolité, l'autre au reproche de pédantisme. N'allez pas entendre par là qu'ils forcent leur talent...

Mais, Dieu me pardonne! j'esquisse un « parallèle »; or, c'est un genre terriblement démodé, même à l'Académie.

Il paraît que nous sommes en carnaval, on ne s'en douterait guère si l'on n'apercevait de temps en temps une affiche des bals masqués, affiche illustrée de jeunes femmes décolletées et qui semblent s'amuser énormément. Et puis, il nous revient de la Côte d'Azur des récits dithyrambiques des joies du carnaval méditerranéen. Mensonges ici et là-bas. On s'ennuie à mourir aux bals publics depuis qu'on n'y danse plus; le spectacle des écarts chorégraphiques de quelques « chienlits » salariés par l'administration est ce qu'on peut voir de plus affligeant au monde. Quant à la Côte d'Azur, elle est noyée sous la pluie, comme toute la France, comme toute l'Europe; et le cortège de S. M. Carnaval défile dans la boue, devant des fenêtres que l'on tient fermées pour ne pas laisser entrer la grippe.

— Le carnaval, me dit un ami désenchanté, — il est un des rares Français qui n'aient pas encore obtenu les palmes académiques, — le carnaval, pourquoi cette solennité à date fixe, est-ce que nous ne l'avons pas toute l'année, le carnaval, à la Cour et à la ville, dans la politique, dans l'administration, au théâtre, dans la pr.....

Je l'arrêtai au moment où il allait prononcer le nom sacré de la presse. Je n'eusse pas toléré ce nouveau blasphème.

Tiens-toi bien, public, voilà que cela recommence! J'ai dit l'appétit féroce des logeurs et nourrisseurs de notre bonne Ville de Paris à la veille de l'Exposition. Sans plus attendre, les cochers viennent de supputer les bénéfices éventuels de leurs patrons, et de réclamer leur part. Il n'est pas de fournisseur des choses essentielles qui ne prélude à la curée en s'essayant à majorer les prix. Histoire d'habituer doucement la clientèle, disent-ils, aux sacrifices nécessaires. Et voici que les directeurs de théâtre s'assemblent à leur tour et décident bravement d'augmenter d'un dixième le prix d'entrée dans leurs salles. Comme cela tombe! Et nous qui trouvions déjà le théâtre trop cher pour nos petites bourses! On ira un peu moins qu'avant, voilà tout, et franchement, pour le plaisir qu'on y prend, neuf fois sur dix, ce ne sera pas très regrettable. Le prétexte des directeurs, c'est l'éternel dix pour cent prélevé sur la recette par l'Assistance publique. Vous croyiez la chose entendue depuis longtemps, puisque les prix actuels sont établis sur une base de dépenses où la dîme des pauvres entre en calcul. Il n'en est rien, paraît-il. Si la combinaison nouvelle avait réussi, c'est le public qui eût payé l'impôt deux fois au lieu d'une. Mais il a protesté, ce brave public, par la voie des journaux, et les directeurs de théâtre ont dû capituler; pour le moment il n'y a rien de changé, si ce n'est que le droit des pauvres sera déduit du prix des places et prélevé à part; deux guichets au lieu d'un, voilà le progrès.

Le mal dont souffrent les théâtres a d'autres causes; on les connaît, mais il ne semble pas qu'on essaie d'y remédier. Je sais un comique qui, dernièrement encore, coûtait 100.000 francs par an à l'heureux théâtre qui s'était assuré sa précieuse collaboration. Sans vouloir établir de comparaison blessante entre ce bouffe magistral et tels hauts fonctionnaires de l'Etat, général, magistrat ou archevêque, qui évidemment ne parviendraient jamais à nous désopiler la rate à un degré comparable, je crois qu'il est permis de trouver excessif ce prix attaché à la *vis comica* d'un acteur. L'expérience a prouvé qu'en les laissant au vert pendant quelques mois, princes et princesses de la rampe deviennent plus accommodants. Pourquoi les directeurs ne s'entendent-ils pas entr'eux pour battre en brèche les prétentions hors de mesure? Pourquoi ne forment-ils pas, eux aussi, un syndicat, puisqu'un syndicat, ça réussit dans tous les genres, à ce qu'on dit. Le voilà, le remède à la détresse des théâtres; le voilà, le voilà! eût insisté le brave Dupuis des Variétés, d'inoubliable mémoire.

Les membres de la Chambre qui font partie de la Commission du travail vont avoir à s'occuper d'une grave question. Depuis que les ouvriers assaillent la bourgeoisie commerçante et industrielle de leurs revendications, je ne crois pas que proposition aussi audacieuse ait été mise en avant. Pensez qu'il ne s'agit de rien moins que d'assurer aux employées de magasin le droit de s'asseoir. Ce droit leur a toujours été obstinément refusé et cela se conçoit : Douze à quinze heures de station sur ses pieds, qu'est cela, je vous prie, pour une jeune femme? A-t-elle vraiment le temps de songer à la fatigue quand ses bras sont occupés à déployer de chatoyantes étoffes et que le client leur débite des galanteries? Aussi M. le député Gautret n'avait-il pas voulu se montrer trop exigeant; il réclamait un siège pour deux employées. Mais un autre député a fait adopter par la Commission le droit au siège personnel. L'honorable M. Georges Berry est un peu gros, il aura songé au déplaisir que lui cause la station debout un peu prolongée, et voilà comment nous allons avoir une solution radicale au lieu d'un compromis. La joie est grande dans les magasins de nouveautés; je ne parle pas des fabricants de strapontins : ils exultent.

En parcourant les informations d'un journal, j'y rencontre un « écho » consacré au récent banquet d'une association amicale quelconque. On y constate que « la plus franche cordialité n'a cessé de régner dans cette fête de famille ». C'est le cliché obligatoire, vieux comme l'usage des repas de corps, et la seule variante qu'il comporte est la substitution à « fête de famille » de « agapes fraternelles ». Mais, parmi les formules banales et surannées, voici, pour rajeunir ce petit compte rendu classique, une note bien moderne : au dessert, nous apprend-on, les convives se sont délectés de « projections photographiques et cinématographiques, extrêmement intéressantes ».

Autres temps, autres mœurs! Jadis, en France, les festins finissaient par des chansons; aujourd'hui, même à table, les divertissements sérieux et instructifs tendent à remplacer la gaudriole de nos pères.

Les projections ne sont peut-être pas d'une gaieté folle (et encore, cela dépend des sujets!); en tous cas, je les préférerais de beaucoup aux fastidieux discours qui trop souvent sévissent à l'heure du champagne.

La production et la vente des cartes postales illustrées, innovation importée d'Allemagne, prend un développement extraordinaire, favorisé par l'engouement des collectionneurs. Dans une récente étude sur les collections originales, publiée par la *Revue pour les jeunes filles*, M. Louis Forest nous donne à ce sujet des renseignements curieux. La cartomanie a sa presse spéciale, comptant tant en France qu'à l'étranger cinquante journaux; une exposition internationale de cartes postales a été ouverte à Ostende, l'an dernier, du mois de mai au mois de septembre; sous cette forme, on a expédié en une saison 36.000 photogravures du château de Heidelberg, 148.000 du monument de la *Germania*, 572.000 de l'Exposition horticole de Hambourg, un million de l'Exposition de Berlin.

« Le mouvement cartophilique, dit l'auteur de cette étude, s'étend maintenant dans le monde entier, et comme le fin du fin pour le collectionneur est, non pas d'avoir des cartes postales artistiques ou documentaires, mais de réunir des cartons qui ont fait un voyage, il s'est fondé au grand cercle international dont le siège est à Berne, une agence qui se charge de mettre à la boîte dans n'importe quelle ville du monde, le spécimen que vous voudrez bien lui confier. »

Donc, plus ces images disparaissent sous les timbres, les macules d'encre grasse, plus elles acquièrent de valeur aux yeux des vrais amateurs. Ah! que M. Forest a raison lorsqu'il insinue malicieusement que la collection la plus originale et la plus curieuse de toutes serait une collection de collectionneurs!

Conversation politique, au fumoir.

Le principal personnage est enfoui dans un fauteuil, le cigare aux dents, et maugrée :

— Mais non, mon cher, vous vous méprenez tout à fait. J'aurais été enchanté que le cabinet fût renversé. Est-ce que vous croyez que ça m'amuse d'être ministre? ça m'a amusé pendant quinze jours; et ce qui me flattait surtout, dans cette aventure, c'était d'être arrivé au pouvoir, et d'avoir fait ce chemin-là, moi petit avocat provincial, fils de mes œuvres! J'étais content d'avoir décroché la timbale; mais j'espérais bien aussi qu'une fois cette timbale décrochée, on me laisserait retourner à mes affaires le plus rapidement possible.

« Pas du tout! On refuse de nous démolir; nous survivons à toutes les interpellations; vous verrez que nous serons encore là pendant l'Exposition. C'est idiot. Je n'avais pas pris un portefeuille pour l'avoir sous le bras, et sur les bras, pendant un an!... »

Ainsi parla le personnage. Mais ce qu'il y a de plus amusant dans ces paroles, qui semblent détachées d'une scène de vaudeville, c'est qu'elles sont authentiques, et que je pourrais citer le nom de l'Excellence qui, la semaine dernière, les prononça!

Il n'y a pas qu'au temps d'Alphonse Daudet que les sous-préfets faisaient des vers... Ils en font encore. Au moins en connaissons-nous un qui non seulement en fait, et d'excellents, mais qui aura l'honneur de les entendre chanter bientôt, grâce à la collaboration d'un maître illustre à qui ne dut pas souvent échoir non plus l'occasion d'écrire une partition sur un livret de sous-préfet!

Soyons indiscret jusqu'au bout : le musicien, c'est Saint-Saëns; le fonctionnaire-poète, c'est M. Audigier, sous-préfet de Senlis.

L'œuvre de M. Audigier est un poème avec chœurs, *La Nuit* dont le manuscrit avait intéressé M. Saint-Saëns. Le maître l'emporta donc dans sa valise, à Las Palmas, où il achève en ce moment sa villégiature annuelle, et il vient d'informer un ami que l'ouvrage est maintenant écrit, et qu'il n'en est pas mécontent.

M. le sous-préfet de Senlis, en apprenant cette nouvelle, ne sera pas mécontent non plus.

Dans un restaurant de l'avenue Rapp, où les fonctionnaires et commissaires de l'Exposition de 1900 se réunissent tous les jours en assez grand nombre, à l'heure du déjeuner, on s'égayait cette semaine d'une anecdote.

Il paraît qu'il y a quatre mois, quand s'ouvrirent les hostilités dans l'Afrique du Sud, quelqu'un ayant demandé au commissaire-adjoint de la Grande-Bretagne : « Serez-vous prêts? » Celui-ci répondit avec un sourire d'orgueilleuse satisfaction :

— Oui. A moins que le Transvaal, dont l'exposition se trouvera naturellement incorporée dans la nôtre, ne le soit pas.

L'honorable commissaire anglais étant venu déjeuner ces jours-ci au restaurant où cette anecdote était contée, un de ses collègues étrangers l'aborda, et à demi-voix :

— Eh! bien, êtes-vous toujours satisfaits?

— Très satisfait.

— Vous êtes tous prêts?

— Nous sommes tous prêts.

— Y compris le Transvaal?...

Le commissaire anglais sourit, et regarda, sans répondre, le fond de son assiette.

A la porte d'un théâtre du boulevard.

D..., l'auteur dramatique, sort de répétition; il a le sang aux joues, l'air énervé et maussade. Un ami l'aborde :

— Ça va, la pièce?

— Je ne sais plus, répond D... Je commence à la trouver aussi embêtante que si elle était d'un autre!!!

L'ANGLAISE

Quand le vieux père Jardel, maître au cabotage, faisait rouler sa chique de droite à gauche et de gauche à droite, c'était l'indice qu'il se disposait à parler. Accoudés au parapet de la jetée, l'un près de l'autre, nous regardions la mer embrasée de soleil, au loin, par delà le luisant des grèves. Il poussa quelques grognements inintelligibles, en guise d'invite à la conversation. Je connaissais les manies du bonhomme et je l'interrogeai :

— Vous disiez... maître Jardel?

— Ah! je disais... je ne disais rien... Seulement j'avais remarqué que vos yeux viraient sur tribord, du côté du banc à l'Anglaise... le banc qui est là-bas, par le travers du phare...

— Auprès de ces roches couvertes de varech roux, là où tourbillonnent des mouettes?

— C'est ça... sous le vol des mouettes... le banc à l'Anglaise, quoi!...

Cette insistance présageait un récit.

— D'où vient son nom? lui demandai-je.

— D'où vient son nom? C'est toute une histoire. Alors, ajouta-t-il en se frappant le front, il faut encore tirer celle-là de la cambuse. Ça peut se faire...

Il cracha, passa le revers de la main sur ses lèvres, assujettit sa casquette et parla, tandis que ses doigts noueux tambourinaient sur le granit du mur :

« Depuis que ça s'est passé, mon bon Monsieur, il y a un bout de temps. Jean-François Mérize, dont je vais vous causer tout à l'heure, serait de mon âge. Il a péri aux environs de ses vingt-huit ans. J'en ai soixante-dix... calculez.

A certains moments ma mémoire se brouille; mais, pour l'instant, je le revois, mon camarade Jean-François, comme s'il était à votre place. Un beau gaillard, oui, dame! avec des cheveux frisés, pareils à des laines de mouton et une jolie barbe blonde! Et des yeux donc! Transparents, bleutés... de l'eau de mer, par temps calme.

Quand vous entrerez pour acheter du tabac chez la mère Gonzague, qui tient un débit sur le quai du grand bassin, touchez-lui-en un mot : c'est elle qui vous en fera des rapports sur son compte et des compliments. Comme toutes les autres, au surplus, qui étaient jeunes filles à l'époque et qui sont encore de ce monde. Elles en raffolaient toutes!

Et quelle force, mon bon Monsieur! Je n'en ai pas connu d'autres pour porter sur le dos cinquante brasses de filin... et mouillées, s'il vous plaît. Et rusé, débrouillard, hardi... un homme d'attaque!

Mon père qui était à son aise m'avait fait donner de l'instruction; j'ai obtenu mon brevet de maître; eh! bien, je ne le valais pas. Non, je ne le valais pas! Du reste, dans les grandes circonstances, c'est toujours Jean-François qu'on venait chercher!

Une après-midi, par tempête du Nord-Noroît, le sémaphore signala un brick qui courait à la côte. Les vagues étaient plus hautes que l'église et le pauvre bougre de bateau ne gouvernait plus... D'ici, on l'apercevait par instants, sur l'écume des vagues, tout désemparé, les mâts rompus et le bout dehors arraché. Il y en avait qui prétendaient qu'on entendait des cris de frayeur et que les marins du brick appelaient au secours... ça faisait pitié!... Voilà-t-il pas qu'ils mirent une embarcation à la mer!... Ah! bien oui! Ceux qui la montaient ne furent pas loin... une grosse lame déferla dessus... n...i, ni, fini! Quand on n'a pas assisté à des malheurs semblables, on ne se figure pas comme ça donne mal au cœur.

Jean-François Mérize ne se tenait plus:

— Les garçons, armons la baleinière du pilote et à Dieu vat! Il doit rester du monde à bord; on ne peut pas laisser mourir des chrétiens sans leur prêter assistance... En avant, ceux qui en veulent!

Il y en eut dix pour un. Jean-François choisit les meilleurs. Si je vous dis que j'étais du nombre, ce n'est pas pour me vanter... c'est pour que vous sachiez que j'ai été témoin de ce que je raconte. Je n'invente rien.

Nous partons. On avait doublé les avirons et on souquait ferme. Par bonheur, le jusant était pour nous et le vent mollissait un brin, si bien que nous pûmes accoster le bateau! Nous nous attendions, comme de juste, à ce que les naufragés nous hèleraient, nous jetteraient des amarres pour le sauvetage... Rien. Pas un visage ne se montrait!

— Ça marque mal! fit Jean-François. Est-ce qu'ils auraient tous embarqué dans le canot?... Il faut voir... maintenez-vous sur les gaffes, les garçons... j'y vais...

Il escalada le bordage, aussi leste qu'un écureuil, malgré ses lourdes bottes, et il revint bientôt, portant une femme sans connaissance.

J'interrompis maître Jardel :

— Une femme?...

— Oui, mon cher Monsieur... celle du capitaine du bateau — un charbonnier anglais. — Ces gens-là les emmènent souvent dans leurs traversées. A l'heure du danger, c'était un embarras, vous pensez bien! Ils l'avaient abandonnée, espérant se sauver plus facilement sans elle... Ah! les rosses d'English! Je ne vaux plus cher, mais si on sonnait le branle-bas contre eux, j'en serais encore!... N'ira-t-on pas bientôt leur manger le nez, dites, Monsieur?

Je calmai le bonhomme et il continua :

Quand l'Anglaise fut installée dans la baleinière, sur les genoux de Mérize, on nagea vers le port...

C'était une bien mignonne créature! Ces diables-ses-là, quand elles se mêlent d'être jolies, elles ne le sont pas à moitié... Je ne suis pas capable de vous expliquer ni pourquoi, ni comment? Mais qu'elle était jolie, sacrebleu! qu'elle était jolie! Et Jean-François la reluquait d'un drôle d'air, allez! Vous comprenez, il la sentait dans ses bras et c'était un peu comme un prix qu'on gagne aux régates. Il l'avait gagnée, vous comprenez! Ah! le bel idiot! Ce n'est pas long à vous prendre, l'amour. Il fut pincé, le temps de rallier la jetée.

Ceux qui déclarent qu'on ne peut pas changer son sort, ont raison. — Une Anglaise! Jean-François Mérize, un brave enfant de chez nous, s'amouracher d'une Anglaise! Malheur de malheur! Et quel baragouin! Elle ne comprenait pas quatre mots de français!

Eh! bien, il l'installa chez sa mère. L'ancienne eut beau le raisonner... Il s'entêta : « Mon pauvre François, faisait-elle, voilà une femme qui n'est pas de notre espèce, qui n'est pas de notre contrée... C'est peut-être bien une païenne seulement!... Tu ne te doutes pas d'où elle sort et tu veux l'épouser... Prends garde, tu t'en repentiras! » — Il ne l'écouta point. — Ils eurent des disputes, si bien que le chagrin, sans doute, usa la cervelle de la vieille maman et qu'elle tomba en enfance :

Ah! non, tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes!

Comme ça, il obtint d'elle tous les consentements qu'il voulut! Et en fin de compte, lorsque les délais légaux furent écoulés, après des monceaux de paperasses à la mairie, chez le notaire... est-ce que je sais, moi — et qui lui coûtèrent beaucoup de monnaie par dessus le marché, — il épousa l'Anglaise!

Je vous flanque mon billet que je ne fus pas de la noce, ni les autres camarades. Tous ses amis tournèrent les talons à Jean-François et tous ses parents. Ils se marièrent honteusement, à la brune, et ce fut bien juste si les mousses ne leur lancèrent pas des trognons de choux, quand ils rappliquèrent au logis.

Si encore il avait tiré un bon numéro à la loterie — mais fichtre non! Cette femme-là ne savait seulement pas tailler du pain pour la soupe, et, lorsqu'il rentrait de la pêche, trempé jusqu'aux os, il ne trouvait pas une écuellée bien brûlante pour se remettre le ventre d'aplomb!

Il n'osait pas gronder. Elle l'enjolait de ses prunelles de chatte; elle lui entourait le cou de ses bras, des bras blancs et dodus. — Il se laissait embobiner, le nigaud! et pour souper, on achetait chez le charcutier du fromage de cochon ou de l'andouille... ça ne remonte guère un homme, ces nourritures-là!

Aussi, Jean-François s'administrait une chopine d'eau-de-vie par là-dessus, et il en offrait à sa femme, bien entendu. La mâtine y prit goût! Toutes les fois que son homme était en mer, elle s'en offrait des régalades... Voyez-vous, on ne me tirera pas de l'idée qu'elle en avait tété à la mamelle... Dans leur sacré pays de brouillards, ces faillis-chiens d'Anglais ont le sang glacé et ils se réchauffent avec du tafia! Ah! oui, elle en avait déjà lampé, et probablement qu'à bord, en compagnie de son premier mari, on les avait trouvés plus d'une fois, affalés sous la table de la cabine.

N'est-ce pas honteux! Qu'un homme, de temps en temps, attrape un petit coup de tangage, pardienne, le mal n'est pas grand... mais une femme, mon bon Monsieur, une femme!...

Dans le commencement, Mérize faisait celui qui ne s'en aperçoit pas. D'abord, ils ne se comprenaient point et si elle déraisonnait dans sa maudite langue, lui ne s'en avisait pas... C'était encore un de ses tours, à cette Betsy, — un nom de chienne. — Elle ne voulait pas apprendre le français. Il aurait peut-être fallu que Jean-François apprît l'anglais... Voyons, ça serait le monde renversé! Ils ne se comprenaient qu'en se frottant le museau... Dame, il finit tout de même par s'apercevoir qu'elle empestait l'alcool!

Il entreprit de la corriger. Ah! ouiche! Empêchez donc une anguille de remuer! Toutes ses remontrances ne produisirent pas plus d'effet qu'un vésicatoire sur une barre d'anspect!

L'autre continua à boire de plus belle et, des fois, il lui arrivait, en ouvrant sa porte, de trouver sa femme couchée le long du seuil. Il était obligé de l'enjamber... Bon sang de bon sang! Et la vieille maman, toute ratatinée dans le coin de l'âtre, nasillait en se frottant les genoux : « Yes, yes, yes... Bad fellow Jean-François!... La Betsy lui serinait des injures à l'adresse de son fils, comme on instruit une perruche!

N'est-ce pas abominable! vous devinez bien que ça ne pouvait pas durer longtemps de la sorte. D'autant que la jeunesse et la beauté s'en vont vite d'une femme toujours en ribotte, et la patience, d'un homme qu'on tarabuste sans cesse. De plus, au dehors, tous les jours, il s'empoignait à cause de l'Anglaise, avec les camarades... oh! c'est bien simple... On ne l'abordait que pour lui reprocher cette femme-là. Mérize ripostait par amour-propre ne voulant pas confesser sa bêtise... et il s'ensuivait des discussions et quelquefois des batailles.

Hein, Monsieur? Gagner des horions à cause d'une ivrognesse, vous avouerez que c'est dur... Le caractère s'aigrit à un pareil métier; un agneau devient loup. Le malheureux perdit patience et il tapa sur l'Anglaise. Il lui repassa les volées qu'il recevait par sa faute. Il mena une existence d'enfer, mal nourri, jamais raccommodé, braillant, jurant, gesticulant, frappant!... Un beau matin, il la flanqua à la rue; seulement, à partir de ce jour-là, le Jean-François que nous avions connu dispos, gai, gentil parleur, vécut à l'écart de tous, sombre et rongé d'humeurs noires.

La Betsy rôdait par la ville, toujours saoûle... Les mauvais gars lui payaient la goutte et les caboteurs l'attiraient dans leurs bateaux et lui entonnaient de l'alcool de contrebande, par jeu!

Elle ne tarda pas à tomber dans le dernier des états, pire qu'une bête! Je vivrais plus âgé que le plus âgé des plus âgés depuis le commencement du monde, que je ne l'oublierais pas, quand elle vagabondait, zigzagant, la tignasse comme de l'étoupe, en loques et dépoitraillée! La coquine chantait, sautait, riait... Les bourgeois s'en amusaient, mais nous autres, les gens du havre, on souffrait! Aussi vrai que je me nomme Jardel, nous aurions fait une lieue de détour plutôt que de la rencontrer. Ça devait finir mal.

Un jour, à l'équinoxe d'automne, la mer s'était retirée au diable. L'Anglaise eut l'idée de courir les grèves jusqu'au pied du flot, et du rempart, où ceux qui restaient à terre se réunissaient, dans un endroit qu'on appelait « la Pointe aux blagueurs » nous la vîmes qui gambadait sur le sable...

On haussa les épaules et on n'y pensa plus; quand tout à coup, un nommé Bourdaru, qui est mort l'an dernier, tourna la tête de ce côté-là, par hasard :

— Ah! nom de nom de nom! cria-t-il, l'Anglaise est cernée!... La mer monte.

Il ne se trompait pas. Déjà le flot entourait le banc. Il ajouta : « Je vais prévenir Mérize ». Et il courut vers le port :

— Jean-François, qu'il lui dit, ta femme est là-bas sur le banc... la marée l'enveloppe...

— Eh! bien, qu'elle crève! qu'il répondit.

Puis ayant réfléchi une seconde :

Après tout, ça serait une autre, j'irais... j'y vais quand même, et il y fut.

Ils se sont noyés tous les deux, mon bon Monsieur. C'était un fameux nageur, pourtant. Aussi, celui qui me soutiendrait que Mérize ne l'a pas fait exprès, j'aimerais mieux lui tirer ma révérence et ne pas desserrer les dents. Ah! bon sang de bon sang! Il n'y a pas besoin d'être sorcier pour deviner que le pauvre garçon en avait assez de l'existence. Il s'est détruit, voilà la vérité!

Et maître Jardel se tut. Il essuya ses yeux, par habitude, car la vieillesse les avait desséchés et les larmes n'y montaient plus; mais il pleurait en dedans!

Nous songeâmes encore longtemps, côte à côte, appuyés contre le parapet.

Eugène le Mouel.



Général CRONJE. — Phot. Plumbe.

LA GUERRE AU TRANSVAAL

La physionomie générale de la guerre vient de se modifier sensiblement. La délivrance de Kimberley, l'envahissement de l'Etat libre d'Orange par une division lancée à la poursuite des commandos du général Cronje, l'obligation où va peut-être se trouver le général Joubert de lever le siège de Ladysmith, sont pour l'Angleterre des succès incontestables. Ils ont signalé l'entrée en scène de Lord Roberts de Kandahar. Jusque-là les Boers avaient triomphé de tous côtés par leur mobilité extrême. Cette fois ils ont trouvé leurs maîtres en mobilité et en audace. En cela réside la principale importance des succès de Lord Roberts : ils sont le résultat d'une tactique, qui est évidemment la bonne. Les Boers n'ont pas été vaincus dans un combat, mais leurs manœuvres ont été déjouées par d'autres manœuvres plus promptes.

Ces succès de l'armée de la Modder sont-ils le commencement d'une série? Seront-ils au contraire sans lendemain? Quoi qu'il en soit, ils n'effacent pas les échecs répétés du général Methuen dans la même région et du général Buller, sur la Tugela. L'opinion anglaise peut en éprouver un intense soulagement, mais les amis de la cause boer n'ont pas encore lieu de commencer à désespérer.

Bien que décimée à Maggersfontein, la brigade des Highlanders est encore la meilleure troupe d'infanterie dont dispose le généralissime anglais. C'est le noyau de son armée. Leur écrasement même à Maggersfontein est, du côté anglais, le plus glorieux épisode de la guerre : ces Ecossais se sont fait tuer où d'autres corps auraient peut-être préféré se rendre et aller grossir le contingent des prisonniers de Prétoria. Après Maggersfontein, le général Macdonald (qui vient lui-même d'être blessé), a succédé au malheureux général Wauchope. Et de nouveau les Highlanders ont été utilisés aux plus périlleuses entreprises. C'est à eux que fut confiée la mission d'occuper les forces du général Cronje pour permettre l'exécution du raid du général French. A Kootoosberg ils eurent 50 tués et blessés. Ils marchent actuellement avec le corps d'armée qui a pénétré dans l'Etat d'Orange.

Le général boer Cronje, qui tint si longtemps en respect lord Methuen, et qui a su éviter d'être cerné par lord Roberts, est, après le général Joubert, le plus populaire des chefs de l'armée du Transvaal. C'est lui qui, le 1er janvier 1896, défit à Krugersdorf les flibustiers du Dr Jameson.

Le lieutenant-général French, commandant la brigade de cavalerie dans l'Afrique du Sud, a conduit les opérations qui ont abouti à la levée du siège de Kimberley. Il s'était déjà signalé au cours de la campagne, notamment à Elandslaagte et par quelques heureuses escarmouches autour de Colesberg. Né en 1852, il appartint longtemps au 19e hussards. Il prit part à l'expédition du Nil de 1884-85, et y gagna la médaille de l'ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges.

Il y a un mot qui revient sans cesse dans les dépêches relatant les opérations de la guerre. C'est le mot *kop* ou *kopje*. Il désigne les sommets qui constituent des positions stratégiques importantes et qui, pour cette raison, furent jadis utilisés par les Boers dans leurs longues luttes contre les indigènes. On n'a pas oublié quelle partie acharnée s'est jouée pour la possession de Spion Kop, sur la route de Ladysmith. Au commencement de janvier, la brigade du général French occupa pendant quelques jours près de Colesberg une cime particulièrement inexpugnable, celle de Coleskop.

Coleskop est un véritable pain de sucre qui se dresse au milieu de la plaine et qui domine toute la contrée environnante. Son altitude au-dessus de la plaine est de près de 1.400 pieds (450 mètres en chiffres ronds) ; mais ce sont 450 mètres de pentes raides et d'escarpements vertigineux. Les Anglais réussirent cependant à y hisser deux gros canons. A chaque canon furent fixés trois câbles. Trente hommes (appartenant à la Compagnie de l'Essex Regiment) s'attelèrent à chaque câble. Et les quatre-vingt-dix hommes traînèrent jusqu'au sommet la lourde pièce.

Mais ce n'était pas tout d'avoir des canons sur Coleskop. Il fallait leur envoyer des munitions et fournir de vivres les artilleurs; un va-et-vient fut donc établi sur le flanc abrupt. Il permettait de monter des charges de 40 livres.



Le lieutenant-général FRENCH. — Phot. Knight.

Toute cette installation fut d'ailleurs opérée en pure perte : à peine la position était-elle occupée qu'il fallut l'évacuer.

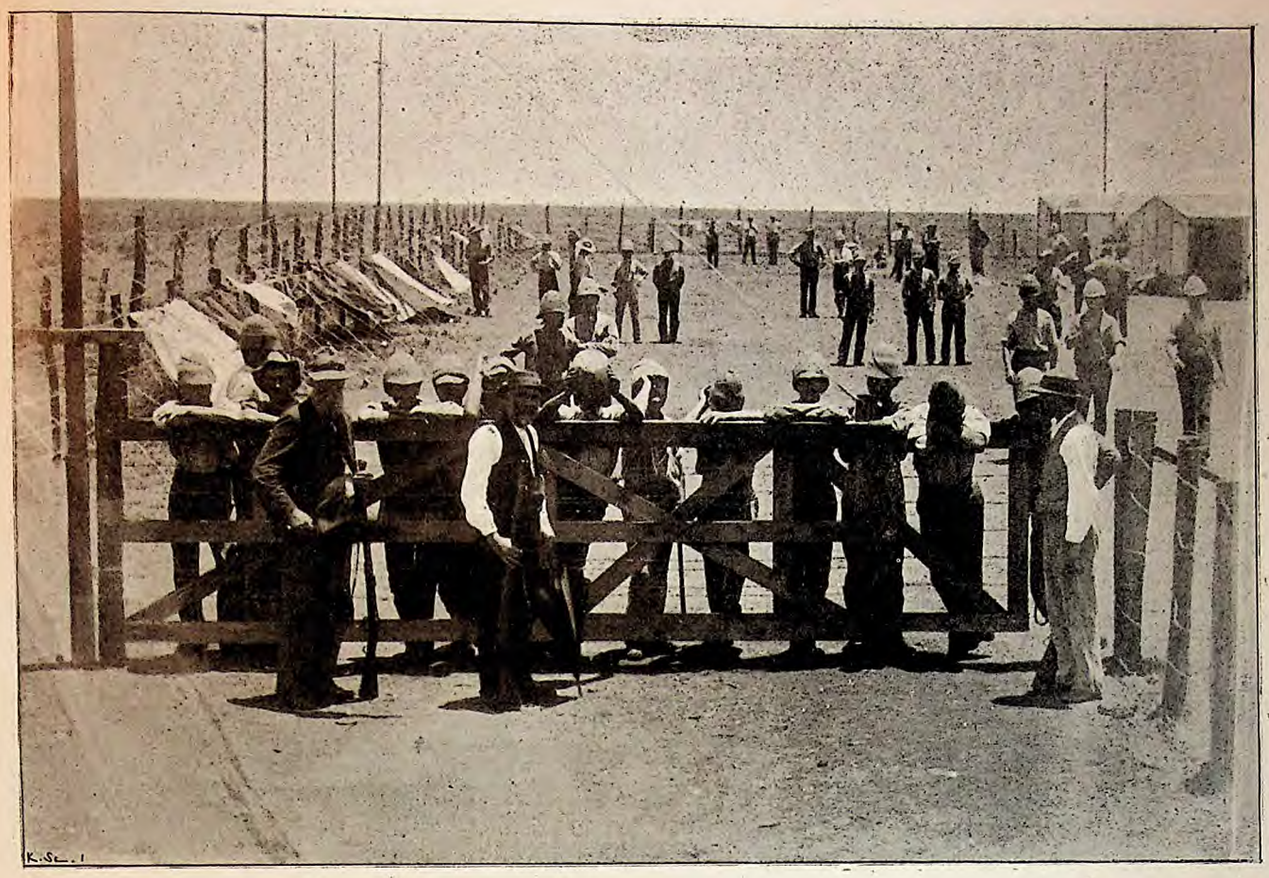
Krantz Kop, dont nous donnons également une vue, est situé dans une autre région. C'est une hauteur qui forme l'extrémité orientale de la chaîne de Brakfontein, à l'est de Ladysmith. Au cours de sa troisième tentative de délivrance de cette ville, le général Buller tenta de s'emparer de Krantz Kop. Il n'y réussit pas et perdit, de son propre aveu, 592 tués et blessés en deux engagements.

On croit généralement que tous les prisonniers anglais sont gardés à Prétoria. Il n'y a au contraire que les officiers qui soient restés dans la capitale du Transvaal où ils occupent les locaux de l'Ecole Modèle. Les soldats et sous-officiers ont été dirigés sur Waterval, à douze heures de chemin de fer de Prétoria. Ils y occupent des baraquements enclos de haies épaisses en fil de fer.

Une fois de plus on admirera, sur notre photographie représentant le général Joubert en train de déjeuner au milieu des siens, l'admirable simplicité de ces hommes aussi frustes qu'héroïques qui tiennent en échec la puissance anglaise.



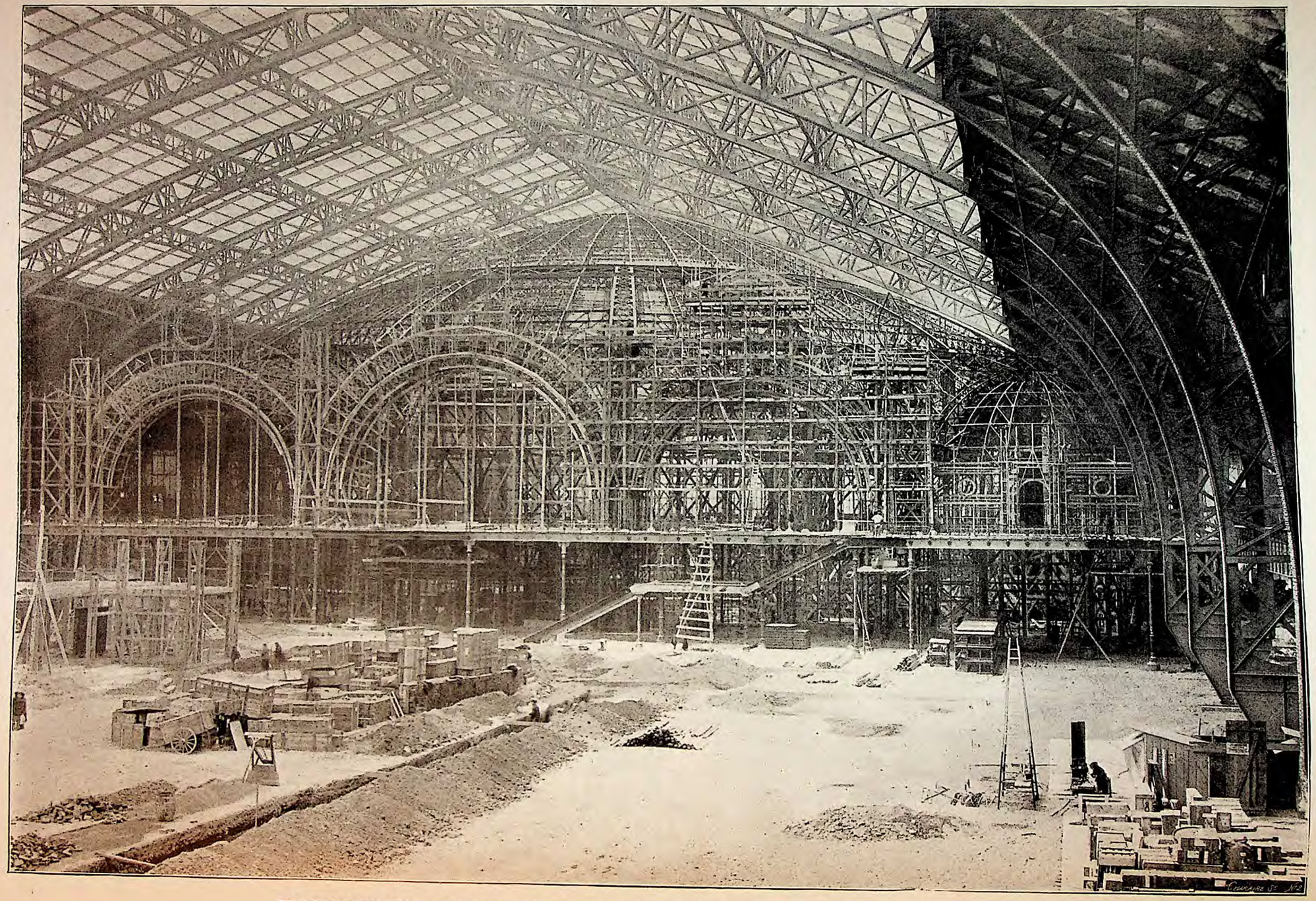
Krantz Kop, une des hauteurs qui commandent la route de Ladysmith.



Enclos où sont gardés les prisonniers anglais à Waterval.



Le déjeuner du général Joubert au camp boer devant Ladysmith.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — Construction de la Salle des Fêtes dans la Galerie des Machines.

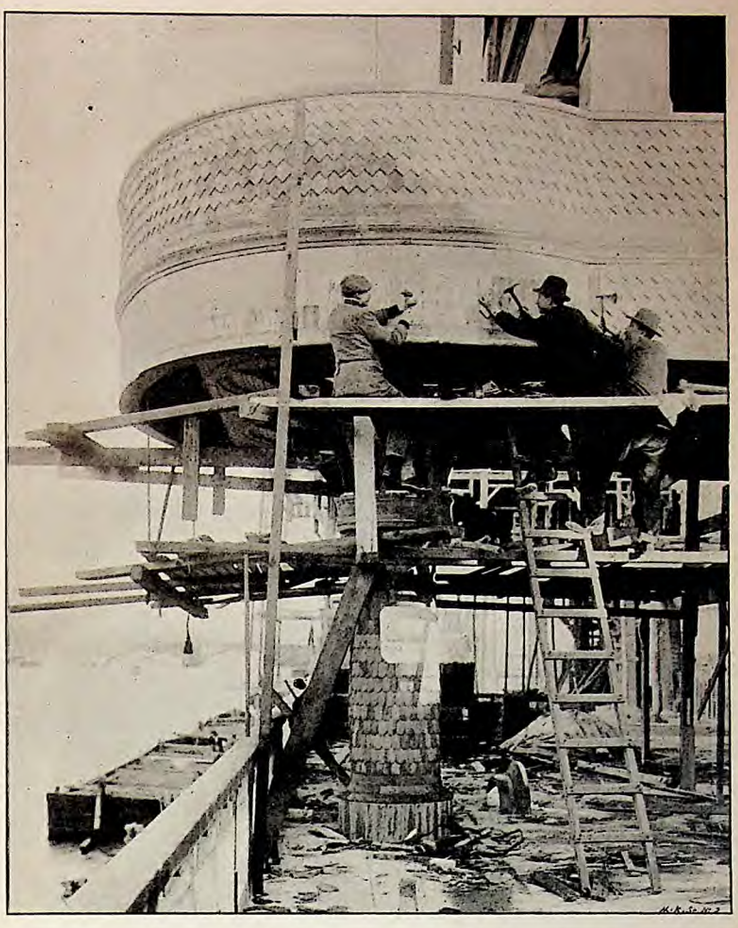
A L'EXPOSITION

Si l'on voulait écrire une monographie du « Travailleur de l'Exposition », il y faudrait autant de chapitres qu'il y a de métiers. Tous les métiers, ou peu s'en faut, sont représentés au Champ de Mars, aux Invalides, au Trocadéro, et le long des quais. Et non seulement tous les métiers, mais aussi toutes les races d'hommes se livrant à ces métiers. Il y a des charpentiers anglais, italiens, russes, annamites, etc.; des monteurs allemands, hongrois, belges, japonais, etc. Quelques nations ont confié à des entrepreneurs français le soin de leur édifier un pavillon bien couleur locale. Mais la plupart ont envoyé leurs ouvriers, leurs matériaux, et même leurs palais tout entiers. Au pavillon allemand on ne plante pas un clou qui ne vienne d'Allemagne. Le pavillon de bois de la Suède a été construit à Stockholm; il y a été exposé; puis on l'a démonté; on a numéroté les pièces; on a expédié le tout à Paris. Et nous assistons actuellement à l'achèvement du travail d'assemblage. C'est un curieux échantillon de l'architecture de bois que cette charpente recouverte d'une imbrication brune. Voilà bien le pavillon d'un peuple pêcheur et constructeur de navires. Il est squamé comme un monstre marin.

L'Exposition de 1900 sera toute, semble-t-il, en jolis détails. On ne voit pas se dessiner de grandes choses. En 1889, nous assistions à l'éclosion d'une architecture de fer et, devant ses audaces et ses réussites, nous nous demandions ce qu'elle nous montrerait par la suite de plus extraordinaire encore. Onze ans ont passé et on ne nous donne cette fois que staff, moulages, ciment armé. Les hardiesses du fer se dissimulent extérieurement sous ce qu'on a appelé du « linge architectural ». C'est un arrêt. C'est même un recul.

La tour de 300 mètres et la Galerie des Machines étant donc des survivants gênants, on a songé à les rendre méconnaissables. On n'y est pas parvenu pour la tour, mais on s'est vengé sur la Galerie des Machines. En son milieu, on a édifié une énorme Salle des Fêtes, dont l'amplitude même attestera l'immensité du vaisseau sur lequel elle est prélevée. Dans l'état actuel des travaux, cette rotonde se présente comme le plus extraordinaire enchevêtrement d'échafaudages qu'on puisse voir. La nuit, à la lumière blanche des lampes électriques, on a là un spectacle fantastique.

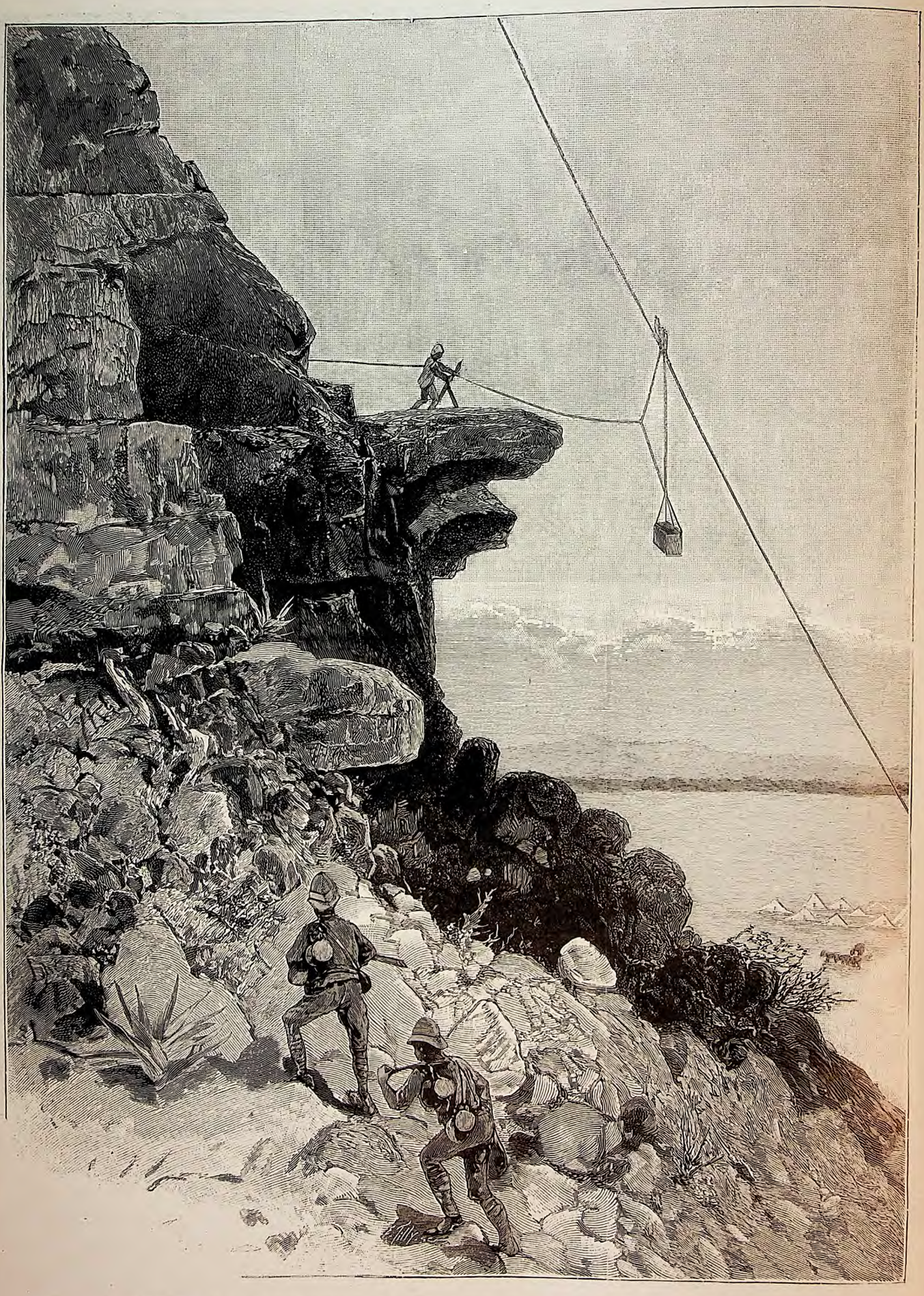
Le reste de la Galerie des Machines, à droite et à gauche, sera consacré à l'Agriculture et aux Denrées alimentaires qui vont y élever maints édicules de fantaisie à la gloire des vins, des bières, des cacaos, des charcuteries. Ainsi se complètera la déchéance de la grandiose halle qui abritait, il y a onze ans, les merveilles de la mécanique. Pour le moment, elle donne asile à tous ceux qui s'emploient précisément à la diminuer. Partout travaillent des staffeurs, multipliant leurs poncifs. Sur les promenoirs, des peintres-décorateurs couvrent de couleurs les vastes toiles destinées au décor de la Salle des Fêtes. Et c'est à l'ornementation de la même salle que doivent concourir les grandes figures auxquelles s'appliquent des modeleurs dans un atelier provisoire adossé à la Galerie des Machines. Toutes les nations auront une effigie dans le goût de celles qui individualisent le Pérou et le Mexique. Et ainsi l'Exposition aura donné de l'ouvrage à tout le monde de la bosse, depuis les prix de Rome et les médailles d'or dont les œuvres décorent les palais des Champs-Elysées et le pont Alexandre III, jusqu'aux praticiens qui savent donner une si fière allure au feutre cabossé des hidalgos d'Amérique. M. N.



Ouvriers suédois montant la couverture du pavillon de la Suède.

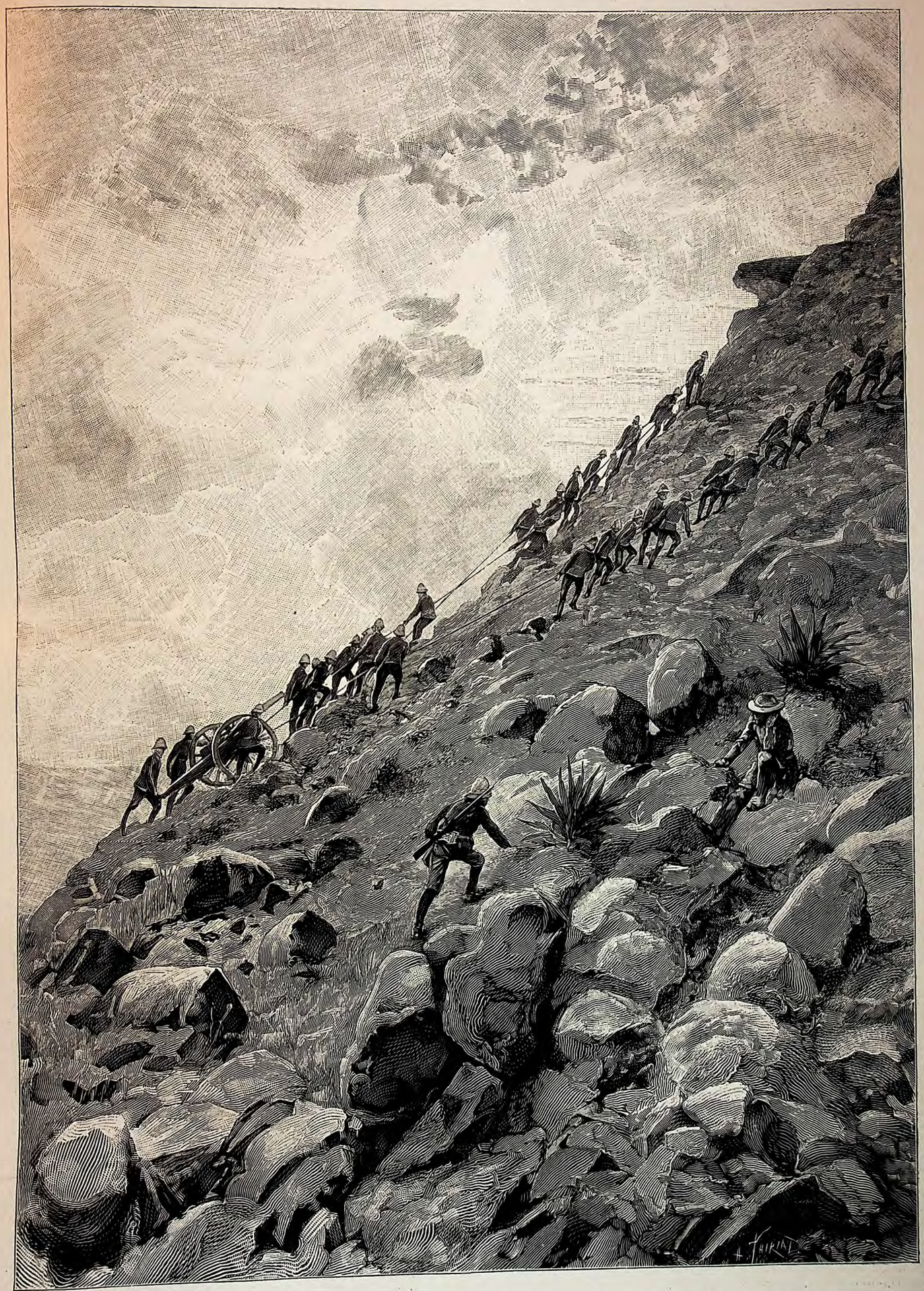


EXPOSITION UNIVERSELLE. — Les peintres-décorateurs dans la Galerie des Machines.



GUERRE DU TRANSVAAL. — Le transport des munitions au sommet de Coleskop.

(Voir l'article, page 116.)



GUERRE DU TRANSVAAL. — Artilleurs anglais hissant des canons à Coleskop. (Voir l'article, page 116.)

DEVANT LE CINÉMATOGRAPHE

Delia Flaherty, une accorte et jolie Irlandaise, engagée comme femme de chambre pour l'année de l'Exposition par un grand hôtel parisien à clientèle cosmopolite, avait reçu de Jerry Kilcourse, son *lover*, sergent au 3e Royal Irish fusiliers, une lettre contenant ce passage :

« ... Nous avons débarqué ce matin à Durban. Juste en face de la coupée, sur le ponton, il y avait un photographe avec une grande *camera* qui fonctionnait sans s'arrêter. Il paraît que ce photographe prenait notre portrait à tous, au fur et à mesure que nous descendions, et tels que nous étions, en tenue *khaki* et bonnet de police. Le lieutenant Burns m'a dit que ces portraits seront exhibés dans les music-halls de Londres et aussi de Paris, et que tous nos mouvements seront reproduits devant le public comme si nous étions nous-mêmes sur la scène. Il me semble que personne ne pourra s'intéresser à une telle chose si vulgaire, excepté les femmes et les amis que nous avons laissés en Europe.

« En arrivant sur la passerelle, devant le photographe, les soldats s'amusaient à prendre des poses ou des physionomies comiques. Les uns levaient les bras au ciel; d'autres se donnaient mutuellement des bourrades; beaucoup faisaient une grimace; tous riaient. Si vous voyez à Paris, ma chère Delia, ces portraits vivants du bataillon, vous reconnaîtrez difficilement mon camarade Patrick Mahoney, qui a ouvert la bouche jusqu'aux oreilles. Quant à Dennis O'Harra, il a trouvé drôle de faire un pied de nez.

« Moi, prévenu par le lieutenant, j'ai pensé que vous aurez peut-être l'occasion d'assister au spectacle de ce débarquement du *Harwarden Castle*, et que ce sera bien agréable pour vous de me voir avec une expression qui vous prouvera que je pense toujours à vous. Au moment de mettre le pied sur la passerelle, je me suis arrêté un instant, pour que ma photographie soit meilleure, et j'ai jeté devant moi un baiser qui était à votre adresse.

« Faites bien attention. Quand O'Harra aura passé en faisant son pied de nez, je viens le troisième après lui. J'ai sous le bras gauche, au lieu d'un paquet noué dans un foulard, comme les autres, le solide sac de cuir jaune si véritablement confortable que vous m'avez donné. Et ce baiser que j'ai jeté avec les lèvres et la main, avant de débarquer sur la terre d'Afrique, il est pour vous, ma chérie. Cela me fera plaisir qu'il ne soit pas perdu, si vous voulez bien aller seule dans un music-hall, et si vraiment le photographe envoie tant de portraits en Europe. On dit qu'il va venir avec nous jusqu'à Prétoria et qu'il nous photographiera même dans les batailles. Je tâcherai de me mettre encore devant lui. Vous aurez peut-être de cette façon des nouvelles certaines de votre Jerry et la preuve qu'il se conduit bien... »

Voilà pourquoi Delia Flaherty, ayant obtenu une soirée de sortie, était venue la passer à l'Alhambra du boulevard Haussmann, bien que ce ne fût guère la place d'une jeune, gentille et distinguée *lady's maid* irlandaise, fiancée à un sergent de la reine.

Sur l'affiche de l'Alhambra elle avait lu ces mots, imprimés en gros caractères : La Guerre au Transvaal, et au-dessous : *Episodes reproduits d'après nature par le cinématographe*. Suivait la liste des épisodes, parmi lesquels celui-ci : *Débarquement des soldats irlandais au Natal*.

Aussi Delia avait-elle demandé au bureau une place très près de la scène et payé cinq francs un fauteuil du premier rang.

Vêtue d'une robe tailleur de drap foncé, coiffée d'une toque, elle aurait attiré l'attention par la simplicité même de sa mise, anormale dans cet endroit, et par le charme de son frais visage à fossettes, si, pendant les entr'actes, elle s'était hasardée au promenoir, peuplé de péripatéticiennes en tenues voyantes. Mais elle ne quittait pas son fauteuil, où elle avait pour voisins à gauche un couple allemand, à droite deux jeunes Américains respectueusement indifférents.

∴

Les numéros se succédaient, — phoques jongleurs, équilibristes japonais, ventriloque, minstrels, danseuse serpentine — sans intéresser Delia Flaherty. Elle avait constaté sur le programme que les projections cinématographiques terminaient la représentation, et elle attendait, émue en dedans, mais en apparence très calme.

Les yeux à demi clos, elle revoyait Jerry Kilcourse dans son bel uniforme de sous-officier. Il avait été promu sergent trois mois avant la guerre. Sa haute solde et son grade allaient lui permettre de se marier, d'épouser sa payse Delia qu'il avait rencontrée cinq ans auparavant, dans une petite ville où il tenait garnison, et à qui il s'était engagé. Tandis qu'il montait en grade, elle-même avait réalisé un capital de près de 100 livres pour leur entrée en ménage. D'abord bonne d'enfant, elle était devenue une *lady's maid* tout à fait experte et elle avait même eu des gages de demoiselle de compagnie dans une famille noble.

La date de leur mariage était fixée à la fin de l'automne, quand la guerre éclata. Les Royal Irish fusiliers furent désignés parmi les premiers pour aller mettre à la raison les « rebelles du Transvaal ».

Jerry et Delia prirent leur parti en gens pratiques de ce contre-temps. Jerry calcula qu'il reviendrait de là-bas sergent-major ou même *warrant-adjudant*, si la chance le favorisait. Il supposait aussi que le gouvernement, la guerre finie, ne renverrait pas en Europe ses loyaux et vaillants soldats sans leur avoir donné l'occasion de se procurer honnêtement un peu de cet or et de ces diamants qui abondent dans l'Afrique du Sud.

De son côté, Delia connaissait une agence qui embauchait du personnel d'élite pour les hôtels de Paris à l'intention de la riche clientèle attendue en 1900. Cette année de retard ne serait donc perdue ni pour l'un ni pour l'autre. Que Jerry Kilcourse puisse être tué ou seulement blessé dans un combat, ils n'y avaient pensé que pour déclarer une pareille éventualité invraisemblable. Jerry, aussi adroit tireur que solide boxeur, et au football le champion du bataillon, n'était-il pas capable de tenir tête à trois au moins de ces paysans républicains?

Avant la longue séparation, Delia et Jerry, par attendrissement, s'étaient laissés aller à la tentation de prendre un acompte sérieux sur leur future union. Après quoi, le sergent Jerry, un beau grand garçon à fortes moustaches et à pommettes brillantes, s'était mis en route le cœur plein de reconnaissance. Delia l'avait accompagné jusqu'à Southampton, où il s'était embarqué sur le *Harwarden Castle*. Six semaines après, elle avait traversé la Manche.

Elle n'avait reçu de Jerry qu'une seule lettre, celle où il lui racontait le débarquement. Mais elle avait lu dans les journaux que la guerre était sanglante. Des dépêches avaient signalé la part prise par le troisième fusiliers irlandais à plusieurs engagements malheureux et les pertes subies par le bataillon.

Pourtant elle n'était pas inquiète. Son Jerry était trop fort et trop malin pour ne pas se tirer d'affaire.

∴

Bien lentement au gré de Delia Flaherty, le programme de la soirée de l'Alhambra s'est épuisé. Il est 11 heures et demie. Enfin on baisse la lumière électrique pour plonger la salle dans une demi-obscurité. Un rideau de toile blanche, bien tendu, sans un pli, est descendu sur le devant de la scène. Un monsieur en habit noir apparaît dans un coin et annonce : « Nous allons avoir l'honneur de vous faire assister aux scènes les plus intéressantes de la guerre du Transvaal. Nous commençons par : Un commando boer en marche. »

Et, tandis qu'on applaudit frénétiquement dans la salle, les cavaliers boers, la crosse du fusil à la cuisse, une cocarde au bord relevé du chapeau de feutre, la cartouchière en bandoulière, et la pipe aux dents, défilent obliquement sur la toile, avec le papillottement, les saccades et les scintillations inévitables.

Puis l'annonceur reprend : « Départ de Portsmouth d'un navire transportant des soldats anglais dans l'Afrique du Sud ».

Cette fois des coups de sifflet et des hou! hou! accueillirent l'apparition de l'image mouvante.

Sans comprendre ces manifestations (outre Manche siffler n'est pas huer), sans même les entendre, Delia revoit le départ auquel elle a assisté à Southampton il y a près de trois mois. C'est la même foule sur la jetée. Mêmes embarcations pleines de monde glissant le long des flancs du transport. Sur le pont et sur les gaillards, même entassement de soldats. Mêmes gestes d'adieu, mêmes mouchoirs agités.

Après un « président Krüger montant dans sa voiture de gala pour rendre une visite officielle », scène acclamée par le public, le monsieur, en habit, effacé dans le coin gauche de la scène, lance la quatrième annonce : « Soldats irlandais débarquant au Natal. »

Le cœur de Delia bat très fort. Un doute lui vient instantanément : si elle allait assister au débarquement d'autres soldats que ceux du 3e Royal Irish fusiliers. Beaucoup de photographies semblables ont sans doute été prises à Durban... Mais déjà l'image, noire et blanche, animée d'une vie trépidante, est apparue. Au premier plan une passerelle descendant du sabord de coupée d'un navire; plus loin, sur le pont, la foule grouillante des soldats qui se pressent vers la brèche ouverte dans le bastingage. Et tout de suite l'Irlandaise a reconnu le bataillon de Jerry. Pourtant la tenue en étoffe khaki, exclusivement adoptée pour la campagne, a singulièrement uniformisé extérieurement tous les fantassins de la Reine, qu'ils soient irlandais, écossais, gallois ou d'un comté d'Angleterre. Mais Delia ne peut pas s'y tromper. Il y a là beaucoup de visages qui ne lui sont pas étrangers : elle les a vus aux parades, ou bien à Southampton le jour du départ. Sur ces figures elle ne peut mettre un nom, mais ce sont incontestablement des figures de soldats du 3e Royal Irish. Celui-ci, avec ses gros yeux ouverts à fleur de tête et son petit nez tout narines, elle l'a vu et entendu jouer du fifre. Celui-là, qui a eu la joue gauche fendue et recousue, c'est un vétéran qui, un jour, devant elle, a traité Jerry de recrue... Jerry Kilcourse tarde bien... Ah! une bouche ouverte d'une oreille à l'autre; certainement non, Delia ne devinerait pas que c'est le beau Mahoney, si elle n'était pas prévenue.

Comme l'a écrit Jerry, les soldats ont presque tous fait des grimaces devant le photographe. De sorte qu'ils ont l'air de se moquer des spectateurs. Ceux-ci, ceux du fond de la salle surtout, sifflent violemment. Delia n'y prend pas garde; elle suit avec une attention croissante la succession rapide des figures sur l'écran.

Voici le pied de nez de Dennis O'Harra. Plus que deux autres à passer... Un, deux... et le troisième est Jerry. Certainement, c'est Jerry. Comme il a bien fait de s'arrêter! On ne voit que lui et on le voit tout entier. Il porte la main droite à ses lèvres en regardant droit devant lui. Puis sa main s'avance, les doigts arrondis. C'est sa façon d'envoyer un baiser.

L'Irlandaise, haletante, qui seule comprend le jeu de scène, s'est un peu soulevée de son siège. Elle boit des yeux l'image impalpable et insaisissable, mais si vivante!

Oh! — L'exclamation lui reste dans la gorge. Les autres ont poussé par derrière Jerry qui s'attardait. Et brusquement il est jeté hors du rectangle lumineux. Finie, la merveilleuse apparition?

Delia ferme les yeux, comme pour retenir sous ses paupières la vision fugace. Elle savoure sa joie. Elle voudrait la crier.

Une voix de femme, derrière elle, a dit quand s'est montré Jerry : « Voilà enfin un joli garçon. » Delia a envie de se retourner pour déclarer : « C'est mon Jerry. »

D'autres épisodes suivent sans que Delia leur accorde un regard. Elle rêve. Elle se promet de revenir souvent, même dès demain soir, à une place moins chère et juste à 11 h. 1/2. Elle ne quittera l'hôtel que pour une demi-heure. Elle trouvera un prétexte.

Elle réfléchit aussi qu'il y a beaucoup d'autres cinématographes dans Paris. Qui sait si ailleurs on ne voit pas aussi Jerry Kilcourse, mais dans une autre circonstance, par exemple se battant contre les Boers?

∴

Tout à coup un bruit d'applaudissements ramène son attention sur l'écran lumineux. Autour d'un canon des hommes s'agitent. Delia Flaherty se rappelle la phrase de Jerry parlant du photographe : « On dit qu'il viendra avec nous et qu'il nous photographiera même dans les batailles... » Et elle est reprise par le spectacle, au moment même où le canon disparaît après avoir tiré un coup que l'on n'entend pas, mais que marque un brusque recul.

Que sera le tableau suivant? La voix de l'annonceur répond : ... « Une batterie boer attaquée par

un détachement anglais qui succombe jusqu'au dernier homme. »

Au sommet d'une colline, l'emplacement de la batterie est indiqué par une casemate rudimentaire. Des soldats surgissent et commencent à escalader la pente. Il semble bien à Delia que ce sont les Irlandais. Mais comment en être sûre avec ces uniformes en étoffe khaki ? Il n'y a que la silhouette, l'allure, qui permettent de distinguer les différentes armes. Un des assaillants a tout à fait la tournure et la taille de Jerry. Il a aussi la même façon de marcher. De plus, il a l'air de regarder du côté où se tient le photographe; on croirait qu'il veut constater s'il est bien dans le champ de l'objectif. Jerry a annoncé dans sa lettre qu'il agirait ainsi. Ne serait-ce pas Jerry? Un autre, tout à fait à gauche, a les jambes cagneuses comme Dennis O'Harra...

Soudain, de légers flocons de fumée s'élèvent au-dessus d'une roche. Quelques-uns des soldats ouvrent les bras et tombent. Les autres marquent un arrêt, épaulent, puis ne voyant rien rabaissent leur arme et repartent en avant. Delia suit toujours des yeux celui qui ressemble à Jerry. Elle est de plus en plus convaincue que c'est lui. Ne verra-t-elle pas son visage ? Non, il est trop loin.

... Qu'a-t-il donc? Il hésite, il lâche son fusil, il s'assied. La grande roche là-haut s'est de nouveau couronnée d'un peu de fumée. Les Boers ont encore tiré — en se cachant, les lâches! Et une balle, silencieuse et invisible, a frappé le soldat qui a la tournure du sergent Jerry Kilcourse. Il s'est étendu sur le sol, dans les cailloux. Il ne bouge plus. Il n'est plus qu'une tache noire sur le flanc de la colline, au sommet de laquelle les Boers barbus viennent d'apparaître et fusillent presque à bout portant ce qui reste du détachement anglais.

Delia s'était fait de la guerre une autre idée. Le mot bataille évoquait pour elle une mêlée semblable à celles des parties de foot-ball. Elle n'imaginait pas que ce fût si calme et si traître. Le spectacle qui vient de se dérouler devant elle l'a atterrée. Du moment que c'est ainsi que l'on se bat, Jerry n'a pas plus de chance qu'un autre de ne pas être blessé ou tué.

Et elle pense qu'il vient d'être mortellement blessé, là, sous ses yeux.

∴

L'écran est redevenu blanc, la salle sombre, le cauchemar est évanoui. « Je suis folle, pense Delia : ce n'était pas lui. » Pourtant elle est troublée. Elle voudrait revoir la scène. Elle se reproche de n'avoir pas assez soigneusement regardé.

« Nous terminerons, dit d'une voix forte l'annonceur, par : Soir de bataille, une ambulance anglaise. »

Devant une vaste tente, sur laquelle bat un pavillon portant une croix, des femmes en tablier blanc, en bonnet blanc, s'empressent autour des blessés que les brancardiers apportent sur les civières. Elles se penchent, entrent dans la tente ou en sortent, apportent des fioles, des bandes, de l'ouate, des cuvettes, aux majors qui eux-mêmes se multiplient.

Delia Flaherty suit avec des yeux d'angoisse cette scène émouvante. Elle se croit transportée là-bas, au Natal, dans les vallées où se fait la guerre. Elle se voit elle-même soignant les blessés, le soir d'un combat. Elle songe : si on allait m'apporter Jerry, le bras fracassé. Il arriverait justement comme celui-ci, soutenu par les deux camarades qui l'ont relevé. Probablement, les civières manquaient. Ils l'ont porté un moment, mais ils le secouaient. Il a voulu marcher. Il se traîne. Il agonise à chaque pas. Sa tête penche comme celle d'un christ. Il fait signe qu'il n'en peut plus. Encore un peu de courage ! Le groupe approche du premier plan. Et voilà que Delia croit reconnaître le soldat de tout à l'heure, celui qu'elle a pris pour Jerry. On l'aura ramassé là-haut, sur la colline.

Dans la pénombre de la salle, au milieu de deux mille spectateurs impressionnés à fleur de peau, un drame véritable se joue, un drame que nul ne soupçonne, pas même les voisins de Delia. Le couple allemand et les deux Américains blonds ne prêtent aucune attention à cette petite femme simple qui se penche en avant pour mieux voir.

Le blessé avance encore. Il grandit. Sa chemise ouverte laisse voir le haut de sa poitrine. Il a autour du cou un cordon auquel pend une médaille ovale. C'est donc un catholique, presqu'à coup sûr un Irlandais. Jerry porte une médaille semblable... La photographie est à la fois sombre et floue. Les figures manquent de netteté. Les traits du blessé sont convulsés, ses yeux hagards. Le front est plissé, autrement ce serait celui de Jerry Kilcourse... la ligne des cheveux forme sept pointes. Si la grosse moustache n'était pas tombante...

Au milieu de l'examen auquel se livre Delia, tout s'évanouit et le rideau descend. « Non, non », s'écrie l'Irlandaise. Et les deux mains au visage, elle éclate en sanglots, tandis que l'orchestre entame un air de retraite militaire.

∴

Ses voisins s'empressent autour d'elle. Des spectateurs enjambent plusieurs rangs de fauteuils pour venir l'entourer. Des ouvreuses accourent. Quelques instrumentistes abandonnent leur partie, posent leurs instruments et escaladent la cloison de l'orchestre.

— Qu'y a-t-il?

— Une petite femme qui se trouve mal.

— Une crise d'hystérie?

— Non; c'est une femme mariée qui était venue surveiller son mari et qui l'a vu partir avec une fille...

Les propos se croisent. On interroge Delia qui ne répond pas. Elle finit cependant par parler :

— Jerry, Jerry, who will tell me if it is truly yourself? (*Jerry, Jerry, qui me dira si c'est réellement vous?*)

Cette phrase d'anglais, même pour ceux qui ne la comprennent pas, est une révélation. En un instant le bruit se répand parmi le public, dont la marche vers la sortie s'est arrêtée, et qui reflue vers le devant de la salle, qu'une Anglaise a reconnu son frère, son mari, son amant — on ne s'entend pas bien — parmi les blessés que vient de montrer le cinématographe.

— Croyez-vous!

— C'est atroce.

— Moi, j'aurais sauté sur la scène.

— Quelle invention extraordinaire tout de même!

— Voilà des conséquences auxquelles on ne pense pas quand on cinématographie des choses pareilles.

— Je vous dis, Monsieur, que tous les gouvernements sont les mêmes. Ils ne s'occupent même pas de nous annoncer convenablement la mort de ceux qu'ils ont envoyés se faire tuer. Ils comptent sur le cinématographe pour nous apprendre d'aussi graves nouvelles.

— C'est une honte.

— Comment a-t-elle pu le reconnaître? On ne voyait pas leur figure.

— Quelle singulière aventure!

— Bien imaginé! déclare un spectateur d'un ton ironique. Bien jouée, la petite comédie! Si après cela le public n'est pas convaincu que le cinématographe de l'Alhambra a opéré au Transvaal, c'est qu'il n'est vraiment pas gobeur.

— Comment? Vous prétendez que cette personne joue un rôle, mais regardez-la donc.

On ne peut en effet se méprendre sur la sincérité de la douleur de Delia, qui fait peine à voir. Le spectateur sceptique s'en rend compte.

— Madame, dit-il, ces grosses larmes sont-elles provoquées par le spectacle qu'on vient de nous exhiber?

Elle ne répond que par un geste d'assentiment.

— Alors, Madame, il faut bien vite vous consoler. Ne comprenez-vous pas que vous avez eu sous les yeux de vulgaires figurants? Ces scènes-là n'ont pas été cinématographiées en Afrique. C'est une pantomime grossière qu'on a jouée à Paris même, aux Buttes-Chaumont. Je pourrais vous montrer l'endroit. Est-ce que vous vous imaginez que les photographes vont comme cela prendre des clichés sous les balles et les obus? Toute une bataille ne se déroule pas ainsi, sur un espace de quelques centaines de mètres carrés. Réfléchissez un peu et ne pleurez plus, parce qu'un figurant qui s'est composé une tête ressemblant par hasard à celle de votre mari ou de votre frère, a fait le mort pour amuser la galerie.

Delia regarde son consolateur d'un air incrédule.

— Je vous remercie, dit-elle, vous êtes bon. Mais je sais bien que ces images viennent du Natal. Mon fiancé m'a lui-même écrit que son bataillon a été cinématographié en débarquant. Il m'a donné le moyen de le reconnaître. Et je l'ai reconnu.

— Le débarquement... à la rigueur, c'est possible. Ils auraient pu obtenir cela sur le ponton d'un bateau-mouche. Ils se sont procurés un vrai débarquement au Natal, c'est de la conscience. Mais je vous jure bien que le reste...

A ce moment survient le secrétaire général de l'Alhambra, un monsieur entre deux âges, la boutonnière de l'habit noir soulignée d'un ruban violet. Il s'enquiert des causes de l'incident et invite avec politesse et fermeté Delia Flaherty à se retirer. On lui fait part des révélations du spectateur renseigné qui déjà s'est soustrait par la fuite à la curiosité générale. On réclame un démenti ou un aveu.

Le fonctionnaire du music-hall hésite un instant, pas longtemps, et, conscient de son devoir, il prononce : « Même pour calmer une grande douleur, je ne puis pas mentir. La preuve que les épisodes reproduits sur notre scène ne sont que trop vrais est fournie, hélas! par le désespoir même de cette dame. »

Puis, tandis que le public s'écoule en discutant, il fait sortir Delia par une porte réservée, hèle un fiacre, l'y installe et lui demande à quelle adresse il doit la faire conduire.

— Hôtel de Cambridge et de Heidelberg, répond la femme de chambre.

∴

Le lendemain matin, Delia recevait de Jerry une longue missive dans laquelle il lui apprenait qu'atteint de la dysenterie huit jours après le débarquement, il avait été transporté à bord d'un navire-hôpital. Il était maintenant hors de danger. Il ne s'était pas battu et ne se battrait pas. On allait le rapatrier.

Le même jour, toutes les feuilles du soir publiaient une note conçue en ces termes, avec d'insignifiantes variantes. « Un incident imprévu s'est produit hier soir à l'Alhambra du boulevard Haussmann. Une grande dame anglaise, qui assistait à la représentation, s'est évanouie pendant un des épisodes de la guerre au Transvaal mis sous ses yeux par le cinématographe. Parmi les blessés relevés sur un champ de bataille et apportés en civière à l'ambulance, elle avait nettement reconnu quelqu'un qui lui est cher. Etant donné l'authenticité des scènes reproduites par le cinématographe de l'Alhambra, une telle coïncidence n'a rien de très surprenant; elle n'en est pas moins éminemment tragique. Il serait indiscret de publier le nom de la grande dame si cruellement frappée. Contentons-nous de mentionner qu'elle est descendue à Paris à l'hôtel de Cambridge et de Heidelberg. »

Le propriétaire de l'hôtel de Cambridge n'a jamais su à qui il devait cette réclame gratuite.

Maurice Normand.

NOTES ET IMPRESSIONS

L'Académie est une institution d'ordre tout spirituel qui participe de la durée des âmes qu'elle rassemble.

Sully-Prudhomme.

∴

Le regard de l'enfant guérit toutes vos peines. Toutes les tristesses se dissipent à sa vue comme les neiges au soleil ; votre âme se fond à son sourire.

Emile Deschanel.

∴

L'Académie se donne volontiers des airs de jeune fille romanesque, en ne suivant que le choix du cœur.

Vicomte de Launay.

∴

Gloire d'Académie, chose assez semblable à une gloire d'opéra.

Victor Hugo.

∴

Au milieu de la confusion où nos lois sombrent, la loi économique, c'est-à-dire la force des choses, demeure souveraine.

Vicomte d'Avenel.

∴

Ajoutez peu de chose à une qualité, elle devient défaut; ôtez peu de chose à un défaut, il devient qualité.

Emile Faguet.

∴

Le principal, en ménage, n'est pas de s'aimer, mais de se connaître.

(*L'Armature.*)

Paul Hervieu.

∴

La courtoisie est l'art de faire croire à chacun qu'on le préfère à tous.

Mme Edgar Quinet.

∴

Quand l'Académie, entre plusieurs candidats, ne choisit pas le meilleur, c'est un titulaire de plus qu'elle désigne au quarante-et-unième fauteuil.

∴

Il n'y a qu'un « moi haïssable » : celui du voisin.

G.-M. Valtour.



M. CHAMBERLAIN ET LE PARLEMENT ANGLAIS. — Un vote à la Chambre des communes.

(Voir l'article, page 128.)

L'INAUGURATION DU CHEMIN DE FER D'AIN-SEFRA A DJENIEN-BOU-REZG

Dans l'*Illustration* du 18 novembre dernier, nous avons consacré un article, accompagné de gravures et d'une carte, à la prolongation du chemin de fer du Sud-Oranais au-delà d'Aïn-Sefra. Le tronçon nouveau, qui a pour terminus Djenien-bou-Rezg, a été inauguré le 1er février par M. Laferrière, gouverneur général de l'Algérie.

Arrivé le 31 janvier dans la soirée à Aïn-Sefra, après une longue halte à Saïda et des arrêts à Krafallah, au Kreider et à Mécheria, le train officiel s'est remis en marche le 1er février, à 8 heures du matin.

Les gares étaient pavoisées sur tout le parcours. A Moghrar, le gouverneur, sa suite et les invités ont visité le ksar et les magnifiques palmeraies de l'oasis. A midi et demi, le train est entré en gare de Djenien-bou-Rezg, par une pluie fine et serrée.

Près de la station était dressée pour le banquet une vaste tente, coquettement décorée de guirlandes et de palmes, pavoisée d'étendards, et portant au fronton d'entrée l'inscription : « Vive Laferrière! » Après la formalité indispensable, mais bien désagréable sous la pluie, de la revue des troupes qui faisaient la haie, le gouverneur, les voyageurs du train spécial et les chefs du personnel de la ligne se sont mis à table. Au dessert, M. Laferrière a prononcé un discours dans lequel il a très exactement défini le rôle de la nouvelle voie ferrée.

« Messieurs, a-t-il dit, cette station de Djenien-bou-Rezg a le privilège d'être à la fois un terminus et une tête de ligne; un terminus pour la traversée de l'Algérie proprement dite, une tête de ligne pour le parcours du Sahara algérien et des oasis qui en dépendent... Espérons le Transsaharien, mais ne l'attendons pas. Faisons dès à présent des Sahariens. Construisons, aux moindres frais possibles, des lignes algériennes de pénétration. Organisons des caravanes sur rail qui porteront, jusque dans nos oasis les plus lointaines, la liberté des échanges, la sécurité et tous les bienfaits de l'influence française. »

Et M. Laferrière, ayant prononcé le nom d'In Salah, a profité de l'occasion pour saluer « les hommes de science et d'action qui viennent d'en faire un nom français. »

M. Etienne, député d'Oran, et le général Risbourg ont pris successivement la parole après le gouverneur général. Ce dernier a levé son verre à la santé du gouverneur et de Mme et Mlle Laferrière, qui relevaient de leur présence l'éclat de la fête.

A 6 heures, le train officiel était de retour à Aïn-Sefra.



Abdullah pacha. Tewfik bey. Djevad bey.

Ambassade extraordinaire ottomane. — Phot. Pirou, rue Royale.

AMBASSADE EXTRAORDINAIRE OTTOMANE

L'ambassade extraordinaire chargée par le sultan Abdul-Hamid de remettre au président de la République les insignes de l'ordre du Nicham-Imtiaz s'est acquittée de cette mission lundi dernier. Puis on l'a promenée dans Paris, on l'a conduite dans les théâtres et les musées, sur la butte Montmartre, à Sèvres, on lui a fait visiter les chantiers de l'Exposition, etc., etc. Cette ambassade, qui doit quitter Paris dimanche, comprend trois hauts personnages, Djevad bey, le général Abdullah pacha, le colonel Tewfik bey et une suite assez nombreuse.

Djevad bey, qui est le secrétaire du sultan, possède toute sa confiance. Sorti premier de l'école normale supérieure de Constantinople, il avait à peine vingt ans quand le sultan le prit à son service sur les recommandations de son ministre de l'instruction publique. Abdul-Hamid lui a confié plusieurs missions importantes auprès de divers souverains. C'est lui qui remit, à Livadia, au tsar Alexandre III les mêmes insignes qu'il vient d'apporter à M. Loubet.

Le général Abdullah pacha fut longtemps attaché à l'état-major de von der Goltz, le réorganisateur allemand de l'armée turque. Il s'est distingué par des travaux importants sur la mobilisation et les chemins de fer. L'an dernier il représenta le sultan à la conférence de La Haye.

Les trois envoyés ont été particulièrement impressionnés par leur visite aux Invalides.

Accompagnés du capitaine Breton et d'un des officiers d'ordonnance du général Arnaux, ils sont descendus dans la crypte et sont demeurés longtemps devant le sarcophage qui contient les cendres de Napoléon, puis devant le reliquaire.



ALGERIE. — Inauguration du prolongement du chemin de fer du Sud-Oranais : arrivée du train officiel à la gare terminus.

LIVRES NOUVEAUX

Histoire. — Études politiques. Voyages.

Vie militaire du général Foy, par Maurice Girod de l'Ain. 1 vol. in-8°, accompagné de portraits, cartes, et fac-similé d'autographes, Plon, 12 fr.

Personne n'échappe à sa destinée. Le général Foy a beau avoir été soldat depuis l'enfance; il a beau avoir fait toutes les campagnes de la Révolution et de l'Empire et s'être même particulièrement distingué dans la plus héroïque d'entre elles; il a beau n'être devenu écrivain et orateur que par désœuvrement, le jour où il s'est trouvé empêché d'utiliser ses talents militaires : même au plus fort de sa « vie militaire », ce sont surtout ses talents d'écrivain et d'orateur qui nous intéressent en lui. Non que nous prétendions contester la valeur historique du récit que nous fait M. Girod de l'Ain de son active et brillante carrière de soldat, nous reconnaissons volontiers, au contraire, que bien peu de biographies des héros de l'Empire sont écrites avec plus de soin, et évoquent devant nous avec plus de vérité la physionomie vivante de cette glorieuse époque. Mais tout cela n'empêche pas que le principal attrait du livre de M. Girod consiste encore dans les nombreux passages des lettres et du journal de Foy qui s'y trouvent cités, comme aussi que, de tous les épisodes de la vie de Foy, les plus curieux pour nous soient ceux où le jeune général nous raconte les missions dont il a été chargé auprès de l'Empereur. Les portraits qu'il nous offre, à cette occasion, de Napoléon et de son entourage abondent en détails d'une observation excellente; et l'habileté qu'il apporte à remplir sa mission, le tact avec lequel il devine les sentiments des personnes à qui il a affaire, mille autres traits semblables qu'il nous fait voir sans presque en avoir lui-même conscience, nous aident très utilement à comprendre comment ce soldat a pu, ensuite, jouer le rôle qu'il a joué dans les luttes politiques de la Restauration.

Histoire de la Révolution française : VIII, *Origine des Bonaparte*, par Jules Michelet, nouvelle édition, avec gravures d'après les documents historiques. 1 vol. in-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50.

L'*Origine des Bonaparte* n'est pas, à proprement parler, une suite de l'*Histoire de la Révolution* : c'est le premier volume de l'ouvrage commencé par Michelet vers 1869, après l'achèvement de son *Histoire de France*, et publié sous le titre d'*Histoire du XIX^e^ siècle*, mais bientôt interrompu par la mort de l'admirable écrivain. La vérité est même que, tandis que les plus ardents adversaires des idées de Michelet sont forcés de reconnaître la valeur historique de son *Histoire de la Révolution*, — œuvre assurément partiale et pleine d'injustice, mais la plus *vraie* qui soit au point de vue de la peinture des faits, — l'*Histoire du XIX^e^ siècle* est au contraire tenue en médiocre estime, comme si Michelet, vieux et fatigué, n'y avait plus mis que ses pires défauts. Mais ce jugement vient, croyons-nous, de ce que jusqu'à présent nous avons complaisamment confié aux historiens et aux érudits le soin d'apprécier pour nous un homme qui, certes, a toujours été un des plus érudits entre les historiens, mais qui a été en outre le plus passionné de nos poètes et le plus harmonieux. Car l'érudition, cela est hors de doute, n'occupe plus autant de place dans cette dernière œuvre de Michelet que dans ses deux grandes *Histoires* précédentes : mais d'autant plus à l'aise s'y montre la merveilleuse inspiration du poète. Au point de vue de l'évocation vivante du passé, rien n'égale, peut-être, la première partie de l'*Origine des Bonaparte* : c'est un véritable poème historique, où retentissent mille échos terribles ou touchants; et le style même y est plus mobile, plus nuancé, plus profond que dans l'*Histoire de la Révolution*. Pas un chapitre qui ne soit, dans son genre, un véritable chef-d'œuvre d'évocation pittoresque; seul le lien des chapitres entre eux semble parfois un peu lâche, et sans doute est-ce là, en effet, un indice de sénilité : mais le premier volume de l'*Histoire du XIX^e^ siècle* n'en reste pas moins un des livres où l'âme de Michelet se montre le mieux à nous.

Figures du Temps Passé (XVIII^e^ siècle), par Lucien Percy. 1 vol. in-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50.

Les cinq « figures du temps passé » que nous présente l'auteur de ce livre sont celles du comte Fédor Golovkine, du prince de Ligne, de M^me^ de Sabran, de M^me^ Geoffrin et de la reine Hortense. Et l'on voit tout de suite que, de l'une au moins de ces cinq figures, — celle de M^me^ Geoffrin, — M. Lucien Percy aurait parfaitement pu se dispenser de nous parler, après l'excellent ouvrage qu'a naguère consacré à cette dame M. de Ségur; mais la vérité est en outre que, ni sur la reine Hortense, ni sur M^me^ de Sabran, l'auteur ne nous apprend rien de très intéressant, malgré les documents inédits dont il a fait usage; et quant aux *Mémoires* français de Golovkine, inédits aussi, un ennui s'en dégage qui nous empêche tout à fait d'apprécier même l'importance historique des quelques anecdotes qui s'y trouvent racontées. Seul, le chapitre qui traite du prince de Ligne nous offre un véritable et sérieux intérêt : il contient, notamment, une série de lettres charmantes, écrites par le spirituel gentilhomme à Catherine de Russie, et non seulement charmantes, pleines de bonne grâce et de philosophie, mais toutes semées de réflexions profondes sur les choses du temps. Ce sont peut-être les plus belles lettres du prince de Ligne que nous ayons lues; et les courts commentaires qu'y a joints M. Lucien Percy sont les mieux faits du monde pour nous permettre d'en saisir pleinement la portée.

La Chine qui s'ouvre, par René Pinon et Jean de Marcillac. 1 vol. in-18, avec une carte, Perrin, 3 fr. 50.

Ce livre n'est en somme qu'un recueil d'articles, et consacrés sinon à des sujets différents, du moins à différents aspects du même sujet; mais, entre tous les sujets, peut-être celui-là est-il celui que nous connaissons le moins, de sorte que tous ses aspects sont assurés d'avoir pour nous la même nouveauté. Qu'on nous expose l'état présent de la pénétration étrangère en Chine, qu'on nous raconte les plus récents épisodes de la rivalité de la France et de l'Allemagne au sujet de la protection des chrétiens en Extrême-Orient, ou qu'on nous décrive les résultats obtenus jusqu'ici en Extrême-Orient par la politique française : tout cela est également fait pour nous intéresser; et nous ne saurions trop remercier M. Pinon d'avoir pensé à nous instruire de tout cela, ni surtout d'avoir mis à cette tâche tout ce qu'il y a mis de conscience, de science et d'agrément littéraire. Chacun de ses trois grands articles est la clarté même : et le premier, notamment, atteste un talent tout à fait remarquable à débrouiller les questions politiques les plus compliquées. Mais plus intéressants encore, peut-être, sont pour nous les deux appendices où M. de Marcillac étudie l'organisation actuelle des chemins de fer chinois, et résume les étapes successives de l'établissement de la France à Chang-Haï : ce ne sont, en vérité, que des documents, mais si précis et si caractéristiques qu'ils nous éclairent de la façon la plus suggestive sur « l'ouverture » de la Chine aux influences européennes.

Au Seuil de l'Europe : Finlande et Caucase, par Pierre Morane. 1 vol. in-18, Plon, 3 fr. 50.

Comme le dit très justement M. Morane, « la Russie est une immense plaine, d'aspect monotone, à laquelle une fantaisie de la nature a soudé des régions qui par le sol, par la végétation, par la plupart des conditions physiques et économiques en diffèrent étrangement. » Et ce sont les deux plus intéressants appendices de l'immense plaine russe, la Finlande et le Caucase, que M. Morane nous décrit dans son petit livre, après en avoir minutieusement étudié l'aspect physique, l'histoire, la situation politique et sociale. Mais sans que nous sachions si la faute en est à lui-même ou à son sujet, le fait est que ce qu'il nous dit de la Finlande a pour nous infiniment moins d'attrait que les chapitres où il nous parle des populations arméniennes et géorgiennes du Caucase, et surtout que le chapitre final, où il nous raconte sa visite aux villages habités par des sectaires russes déportés dans ces lointaines régions, en particulier les *molokanes* et les *doukhobortses*. A lui seul, ce chapitre suffirait pour nous rendre précieux le livre de M. Morane, car nous ne croyons pas que jamais encore un écrivain français ait parlé avec autant d'exactitude à la fois et de sympathie de ces étranges vieux chrétiens, dont les progrès commencent à inquiéter très vivement le gouvernement russe et qui, d'autre part, nous montrent pour ainsi dire sur le vif le degré de possibilité d'une mise en pratique des doctrines morales du comte Tolstoï.

Poésies. — Romans.

Les Flûtes alternées, poèmes par le vicomte de Guerne. 1 vol. in-8°, Lemerre, 3 fr. 50.

Vos yeux pleins de secrets, de langueur et d'espoir,
Vos yeux pleins de rayons et de lueurs profondes,
Sont beaux comme les lacs, changeants comme les ondes
Que l'aurore éblouit et qu'attriste le soir.

Je les ai vus voilés, mystérieux et sombres,
Ainsi qu'un firmament tragique où rien ne luit.
Et j'ai vu tout à coup les astres de la nuit,
O souvenir d'hier! scintiller dans leurs ombres.

C'était le soir suprême; il était chaste et doux.
La lune aux flancs des monts tissait sa blanche trame;
Et vos yeux, sans me voir, réfléchissaient votre âme,
Et l'âme de la nuit divine entrait en vous.

Et mon cœur, où déjà l'été flétri se voile,
Mon cœur, que l'hiver gagne et glace sans retour,
S'illumina soudain d'une clarté d'amour,
Comme un ciel où se lève une dernière étoile.

Ce petit poème n'est pas, à beaucoup près, le plus beau de ceux que contient le nouveau recueil de M. de Guerne, mais c'en est un des plus courts, et il permettra d'apprécier le charme délicat d'une poésie vraiment noble et touchante, où les sentiments les plus passionnés se trouvent revêtus d'une forme très pure, très élégante, très discrète aussi.

Le Roman d'un inquiet, par Adolphe Chenevière, 1 vol. in-18, Lemerre, 3 fr. 50.

« L'infidélité du cœur n'existe-t-elle pas? Certes! Alors, à quoi bon lutter? Si ma faute existe dès que mon cœur tressaille, dès que ma rêverie insoumise a caressé une image défendue, pourquoi s'imposer la fatigue et l'ennui de la résistance, pourquoi, si je suis infidèle malgré moi, ne pas goûter du moins l'illégitime bonheur d'être coupable? » Ainsi monologue Jean Darval, le héros du nouveau roman de M. Chenevière, un « héros » singulièrement prompt, en vérité, à s'abandonner aux faiblesses d'une nature indécise et peu généreuse; car l'unique souci de cet « inquiet » est, en somme, de savoir de quelle façon il pourrait être pour lui le plus agréable de tromper sa femme, nature douce et honnête, dont le seul tort a été de lui faire, un jour, l'aveu touchant d'une faute d'ailleurs bien pardonnable. Ce Jean d'une faute d'ailleurs bien pardonnable. Ce Jean Darval nous fait songer à cet autre « héros » qui, dans un précédent roman de M. Chenevière, n'hésite pas à accepter, comme la chose la plus naturelle du monde, l'aide matérielle souvent renouvelée d'une jeune femme très riche, dont il a été naguère le fiancé. Avouerons-nous que nous avons quelque peine à nous intéresser aux inquiétudes sentimentales de tels héros? Mais pouvons-nous espérer de M. Chenevière qu'il se décide, enfin, à appliquer ses aimables qualités d'élégant psychologue à des sujets où le modernisme s'allie plus fréquemment à des préoccupations morales d'un ordre plus relevé.

Divers.

Histoire des Mathématiques, par Jacques Boyer. 1 vol. in-8°, avec plusieurs portraits et fac-similés de manuscrits, Carré et Naud, 5 francs.

S'il n'est pas encore bien démontré que les Chinois n'ont pas inventé la poudre, il paraît désormais certain qu'ils ont fait preuve d'un génie inventif beaucoup moins précoce dans le domaine proprement dit des sciences mathématiques. C'est du moins ce que nous affirme M. Jacques Boyer; et ce n'est pas la seule révélation du même genre que l'on trouvera dans son petit livre. On y apprendra, notamment, qu'Ampère, l'illustre mathématicien français, n'a pas existé, puisqu'aussi bien M. Boyer omet, volontairement, de le ranger au nombre des mathématiciens célèbres dont il nous offre, dans son livre, une nomenclature, en manière d'appendice; mais, grâce à lui, personne n'ignorera plus, en revanche, les noms d'Abraham ben Ezra, de Gustaf Enestrom et de Raoul de Laon, « qui ne connaît pas la valeur de zéro », et de bien d'autres que des ouvrages plus complets n'avaient même pas cités jusqu'ici. Au surplus, nous serions mal venus à nous montrer trop sévères pour un ouvrage tel que celui-ci : car c'est une tâche singulièrement délicate que d'avoir à résumer, en moins de deux cent cinquante pages « l'histoire du développement des sciences mathématiques chez les divers peuples, depuis l'origine de la civilisation — pour ne pas dire, sans doute, depuis l'origine du monde — jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle » : l'élément dogmatique doit à tout instant s'y subordonner à la partie biographique, pour peu qu'on souhaite seulement d'être lu par les lecteurs les moins initiés aux questions de science pure. Et si M. Boyer n'a pas toujours apporté à cette tâche la mesure et l'impartialité qu'on aurait pu souhaiter, du moins est-il, chez nous, l'un des premiers à s'y être essayé.

Drôleries du Palais, album humoristique, par Eugène Cottin. 1 vol. petit in-8°, illustré de 200 dessins, Plon, 3 fr. 50.

Au rebours de ceux que leur destinée oblige à fréquenter le Palais, M. Eugène Cottin met un grand empressement à le fréquenter. Car rien ne l'intéresse comme d'assister à la comédie qui s'y joue entre les gens de justice et leurs clients, et rien ne l'amuse comme d'en noter sur son album les bouffonnes ou mélancoliques impressions. Pour nous, qui ne saurions y prendre le même plaisir, ce n'en est pas moins un spectacle assez amusant que de jeter un coup d'œil sur les « drôleries » que cette comédie lui inspire; et encore que d'une malice un peu grosse, elles dérideraient jusqu'aux esprits les moins disposés à les lui pardonner, si quelques-uns ne dénotaient un parti-pris excessif d'ironie malveillante. Ce n'est point que M. Cottin ne sache exercer sa verve satirique ailleurs qu'au Palais : parfois d'autres ridicules le mettent en bonne humeur; et ce ne sont point, à notre avis, les pages les moins « drôles » de son album que celles où il raille, avec une férocité singulière, « ces monstres d'huissiers » ou celles encore où il s'amuse des allures tour à tour brusques et bon enfant des « gens du guet ». Un album, au total, d'une fantaisie un peu laborieuse, mais qui contient plus d'une page d'une observation très juste et très divertissante.

Ont paru :

DIVERS. — *Les Maîtres de la Photographie*. 1 album in-4°, contenant 50 illustrations dont 18 hors texte, en couleurs, Simonis-Empis, 12 fr. — *Souvenirs de Trompette*, par Pierre Monnin, illustrations de L. Dux. 1 vol. in-18, Ollendorff, 3 fr. 50. — *Au Pays des Boers*, par Poultney-Bigelow. 1 vol. in-18, illustré, Juven, 3 fr. 50; — *Le général Galliéni : Tonkin-Madagascar, journal d'un officier d'ordonnance*, par Paul Ellie. 1 vol. in-8°, illustré, d°, 7 fr. 50. — *A Travers les Alpes*, par Edouard Gachot. 1 vol. in-18, avec illustrations d'après nature, Flammarion, 3 fr. 50; — *Police et criminalité, impressions d'un vieux policier*, par Louis Hamon. 1 vol. in-18, d°, 3 fr. 50. — *L'Année industrielle* (1899) par Max de Nansouty. 1 vol. in-18, illustré, Juven, 3 fr. 50.

ROMANS. — *Des Histoires*, par Michel Corday. In-18, Simonis-Empis, 3 fr. 50; — *Mariage rêvé*, par Camille Pert. In-18, d°, 3 fr. 50; — *Fini de rire*, par Charles Baïhaut. In-18, Flammarion, 3 fr. 50; — *Vénus ennemie*, par Jacques de Nittis. In-18, à la *Revue Blanche*, 3 fr. 50; — *Dialogues à Byzance*, par Julien Benda. In-18, d°, 3 fr. 50. — *Lucie Guérin, marquise de Ponts*, par Jean Bertheroy. In-18, Ollendorff, 3 fr. 50. — *La Jongleuse*, par Rachilde. In-18, au *Mercure de France*, 3 fr. 50. — *Roman vécu au Transvaal*, par le comte G. d'Adhémar. In-18, Flammarion, 3 fr. 50. — *Malentendus*, par Th. Bentzon. In-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50; — *Rêve de Printemps*, par Adrienne Cambry. In-18, Plon, 3 fr. 50; — *Les Deux Rivales*, par Georges Beaume. In-18, Lethielleux, 2 fr. 50.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

Les cartouches électrolytiques. — Ces cartouches imaginées par D. Tommasi, peuvent avantageusement remplacer la dynamite dans l'exploitation des mines et des carrières, dans le percement des tunnels et l'exécution des grands travaux publics.

Elles sont constituées par un tube ou cylindre de verre à parois très épaisses, rempli de la solution chimique appropriée (carbonate de potassium ou chlorure d'ammonium) et fermé à la lampe. Chacun de ces cylindres est traversé par un fil de platine auquel vient s'accrocher le conducteur d'une batterie électrique. Aussitôt qu'on fait passer le courant, le liquide contenu dans le tube est décomposé et les gaz produits sous une très forte pression déterminent l'explosion de la cartouche.

Les substances employées de même que les gaz produits sont inoffensifs à l'encontre de ce qui a lieu avec la dynamite; on peut donc impunément manipuler les premières et respirer les seconds.

Il y a lieu de remarquer en outre que l'explosion des cartouches électrolytiques ne se produit pas instantanément, — comme avec tous les autres genres d'explosifs, — mais qu'elle a lieu seulement quand la pression des gaz résultant de la décomposition électrique des substances a atteint un degré suffisant pour faire éclater l'enveloppe de verre très résistante de la cartouche. Cette particularité qui caractérise la cartouche Tommasi présente un grand avantage dans les travaux, puisqu'elle donne, mieux qu'avec toutes les autres cartouches, le temps aux ouvriers de se mettre à l'abri des coups de mine.

Les travaux du Simplon. — Les travaux de percement du tunnel du Simplon ont été activement poussés au cours de l'année dernière. Au 1^er^ janvier 1899, le tableau de percement indiquait 339 mètres du côté de Brigue et 76 mètres seulement sur le versant italien. Au 31 décembre, ces chiffres s'étaient élevés respectivement à 2.300 et 1.566 mètres, soit à 3.866 mètres en tout, dont 3.451 mètres pour l'année 1899. L'avancement journalier moyen de l'année a été ainsi de 9^m^,45 en comptant 365 jours de travail, et de 10 mètres si l'on tient compte des jours de chômage.

Si l'on compare cet avancement dans le travail à celui obtenu précédemment, pour les autres grandes percées des Alpes, on est frappé de la rapidité d'exécution du tunnel du Simplon. Au Mont-Cenis, en effet, on n'avançait guère, de 1857 à 1861, que de 63 centimètres par jour. Au Gothard, où la dynamite et les perforatrices à air comprimé furent appliquées pour la première fois, la moyenne journalière s'éleva à 3^m^,90. Pour l'Arlberg, enfin, elle atteignit 8^m^,80.

Dans les conditions actuelles de travail, on estime que le tunnel du Simplon sera terminé dans trois ans.

Le télégraphe sans fil dans la Manche. — Les Compagnies de chemins de fer anglais du « South-Eastern » et du « London-Chatham » viennent de conclure un arrangement avec la « Telegraph Signal Company » pour l'emploi du télégraphe sans fil Marconi dans le service de leurs steamers entre Douvres et Calais et entre Folkestone et Boulogne.

Par cet arrangement les bateaux pourront être mis en communication avec l'une ou l'autre côte, d'un point quelconque de leur parcours. Un seul mât sera établi à Douvres pour les deux lignes. Des pourparlers se poursuivent pour étendre cette intéressante application au service des bateaux de la ligne Ostende-Douvres.

Dans tous les cas, les communications hertziennes entre les steamers et la côte seront réservées seulement aux dépêches de service, le public ne sera pas admis à en faire usage.

Un grand pont pour le Tonkin. — Le chemin de fer qui doit relier Hanoï à la frontière chinoise vers Lao-Kaï, pour se raccorder avec la ligne de pénétration du Yunnan, est entré dans la période d'exécution.

Entre la capitale du Tonkin et la porte de Chine, la ligne suit presque constamment la vallée du fleuve Rouge qu'elle traverse plusieurs fois.

Cette traversée va nécessiter la construction d'ouvrages d'art dont le plus grand est un viaduc métallique d'une longueur totale de 1.080 mètres.

C'est la maison française de construction Daydé et Pillé à Creil qui est chargée de cet important travail.

Lignes directes de vapeurs entre l'Europe et Chicago. — Des armateurs scandinaves auraient l'intention d'utiliser les canaux canadiens, dont la profondeur est maintenant supérieure à 14 pieds (4^m^,30 environ), en vue d'établir des lignes directes entre les ports de leur contrée et celui de Chicago. Il résulte d'une enquête faite à ce sujet auprès des principaux exportateurs de la région des grands lacs que cette création serait favorablement accueillie et qu'on la considère comme de nature à donner de bons revenus. Les taux du fret seraient à peu près les mêmes que pour les marchandises expédiées par la voie actuelle des ports atlantiques, mais on éviterait les frais de transbordement. Des navires jaugeant de 2.000 à 2.500 tonnes, avec un tirant d'eau de 14 pieds environ, pourraient être mis en service sur ces lignes.

Débouché pour les machines et les courroies au Japon. — L'usage de plus en plus répandu des machines de toute sorte au Japon nécessite une importation considérable de courroies en cuir et en caoutchouc, importation qui ne fera qu'augmenter, aucune fabrique de ces articles n'existant dans le pays.

De même les générateurs à vapeur, principalement les systèmes multitubulaires, sont très demandés. C'est l'Angleterre qui en fournit la majeure partie.

Enfin, il y a un débouché considérable pour les perforatrices, marteaux-pilons et machines-outils de tout genre à travailler le bois et les métaux.

Les réparations du Temple de Karnak. — Voici les mesures que conseille de prendre la commission nommée par le gouvernement égyptien, pour réparer et consolider la salle hypostyle du temple de Karnak, si fortement endommagée par l'éboulement de la fin de l'année dernière. (Voir l'*Illustration* du 2 décembre 1899.)

On établirait d'abord un contreventement assez puissant pour empêcher le mouvement des colonnes prises isolément. Pour cela il faudrait entourer chacune d'elle d'un collier en fer doublé de bois, afin d'éviter le froissement des sculptures dans le serrage, puis réunir ces colliers entre eux par des tiges de fer indéformables. Cela fait, on procéderait à la visite et à la réfection des colonnes et pour empêcher que ces opérations ne déterminent des éboulements dans les fondations, on établirait dans le dallage un quadrillage de murettes en maçonnerie de pierre dure et de ciment, de façon à isoler chaque colonne dans une case spéciale.

Notre confrère, M. P. Planat, architecte, fait remarquer très justement que les archéologues ne pourront s'empêcher de considérer ces propositions avec une certaine méfiance. Si le contreventement n'est qu'un bâtis provisoire, ils n'élèveront aucune objection; mais si, au contraire, il devait subsister après l'exécution des travaux, ils regretteront sans aucun doute qu'on n'ait trouvé d'autre façon de sauver la salle hypostyle que de la défigurer. Les ressources d'ailleurs ne manqueront pas pour faire convenablement les choses, car si le gouvernement égyptien adopte les conclusions de sa commission, et ouvre le crédit qu'elle demande, on disposera pour réparer et consolider le temple de Karnak d'une somme de 1.250.000 francs environ.

Exposition internationale d'affiches et de tableaux-réclames à Kiew. — La Société russe de bienfaisance organise, en ce moment, à Kiew, sous le patronage de S. M. l'Impératrice Alexandra-Féodorowna, une exposition internationale d'affiches et de tableaux-réclames. Cette exposition doit s'ouvrir, d'après le *Bulletin commercial* de Bruxelles, dans le courant du mois de février (vieux style).

Action des gelées successives sur les blés. — On signale, de presque tous les points de la France, des dégâts causés par l'hiver sur les récoltes en terre.

En nombre de points, les blés semés après le 25 octobre ont été atteints par la gelée; et cela, moins à cause de l'abaissement de température, qui n'a pas été considérable, que par les gels et dégels successifs qui ont eu lieu pendant le mois de janvier.

Dans la Somme, par exemple, les trois quarts des blés sont gelés; et il faudrait un printemps tout à fait favorable pour qu'on pût effectuer à nouveau de nombreux semis de blés. Déjà, à Paris, les blés de mars sont l'objet de demandes très nombreuses.

Un fait noté une fois de plus, dans les circonstances actuelles, c'est la résistance des semis faits avant le 25 octobre, semis qui ont en somme bien résisté aux conditions fâcheuses de cet hiver. Cette influence favorable des semailles hâtives sur la résistance des blés au gel et au dégel doit être particulièrement signalée.

Il est certain, comme l'a fait remarquer M. Gilbert à la Société d'agriculture, que si l'on sème tard des froments sensibles au froid, on voit surtout succomber ceux qui sont seulement pourvus de la racine embryonnaire, tandis que résistent ceux ayant poussé des racines de couronne. M. Sagnier a expliqué comment les jeunes pousses, prises entre deux glaces à la suite des dégels de la journée et des gelées de la nuit avaient été détruites. La partie de la plante qui périt est celle située entre le grain et le nœud du tallement, d'où partent les racines de la couronne: si celles-ci n'existent pas encore, l'emblavure est gravement compromise. C'est ce qui arrive souvent aux blés sur betteraves, faits tardivement.

L'humidité ajoute encore à l'action nocive des gels et dégels successifs; car le sol, en gelant, augmente d'autant plus de volume qu'il est constitué par des éléments plus aqueux. Il se produit alors sur les plantes une traction qui, souvent répétée, a pour résultat le déchaussement de la céréale par rupture des racines.

La main-d'œuvre étrangère dans les travaux publics en France. — Pour répondre à un vœu formulé par la Commission du travail de la Chambre des députés, l'Office du travail a fait auprès des principales administrations effectuant des travaux publics une enquête sur l'emploi de la main-d'œuvre étrangère dans ces travaux.

Cette enquête a porté sur les actes de l'année 1898, et elle a fourni les résultats suivants, qui sont la récapitulation générale de tous les documents réunis, relatifs aussi bien à l'époque du maximum d'activité des chantiers qu'à celle de l'activité moyenne.

Services.	Ouvriers étrangers.	Total des ouvriers.	Pourcentage.
Routes et Ponts	2.645	13.352	19,81
Rivières et canaux	800	12.199	6,61
Ports maritimes	638	4.059	15,72
Chemins de fer	4.031	48.876	8,27
Travaux hydrauliques de la marine	153	1.727	8,86
Génie	335	5.976	5,61
Artillerie	77	1.324	5,82
Départements et communes	10.525	77.951	13,51
Hydraulique agricole	376	3.407	16,90
Forêts	2.560	23.070	11,09
	22.340	191 941	moy. 11,65
Algérie et Tunisie.			
Génie	2.593	3.484	74,43

D'une façon générale, l'enquête a établi que la proportion des étrangers était beaucoup plus élevée pour les travaux neufs que pour les travaux d'entretien, à peu près dans la proportion de 39 à 13 pour 100.

Bien entendu, c'est dans les départements frontières qu'affluent les ouvriers étrangers. Leur proportion à la frontière suisse-italienne, dépasse 60 pour 100. Il faut remarquer cependant que la frontière belge-allemande ne donne pas une proportion supérieure à celle calculée pour la France entière.

En somme, cette proportion comprise entre 11 et 12 pour 100 d'ouvriers étrangers employés par nos administrations publiques, paraît élevée.

Le commerce extérieur de la France pendant l'année 1899. — La comparaison du mouvement du commerce extérieur de la France dans ces deux dernières années, donne les résultats suivants, en milliers de francs.

Importations.	1898	1899
Objets d'alimentation	1.505.578	1.819.219
Matières premières	2 348.546	2.506.514
Objets fabriqués	618.428	891.417
	4.472.552	5.217.150
Exportations.		
Objets d'alimentation	662.809	680.652
Matières premières	932.332	1.084.297
Objets fabriqués	1.708.139	1.946.048
Colis postaux	207.620	188.145
	3.510.900	3.899.142

Notre commerce d'importation, en 1899, a quelque peu augmenté avec l'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie; mais il a diminué dans une forte proportion: d'une part avec la Russie et les Etats-Unis par suite de la réduction des expéditions de céréales, et d'autre part avec l'Espagne, par suite de la réduction des envois de vin.

Quant à notre exportation, elle s'est accrue dans une proportion considérable avec l'Angleterre, et dans une proportion importante avec l'Allemagne, la Belgique, l'Italie, l'Espagne et les Etats-Unis.

Avec les autres pays, les variations n'ont pas été sensibles.

La peste dans l'histoire. — Nos lecteurs savent comment les bactériologistes ont démontré que les rats jouaient un rôle prépondérant dans la transmission de la peste.

Il est curieux de constater que cette notion très rigoureusement scientifique, ne fait que confirmer l'opinion populaire dans certains pays, puisque dans le Yunnan, par exemple, la peste est dénommée « la maladie des rats ».

Mais il y a mieux; car cette opinion populaire remonterait à la plus haute antiquité, et serait aussi vieille que la peste elle-même.

En effet, dans l'ancienne Egypte, le rat était le symbole de la peste; et à Thèbes, dans le temple de Phtâ, le dieu de la destruction était représenté tenant un rat à la main.

Enfin, dans l'Ancien Testament, il est dit que l'Ange exterminateur fit périr en une seule nuit 185.000 Assyriens de l'armée de Sennachérib. Mais la tradition égyptienne rapporte ce fait sous une autre forme: Sennachérib, ayant envahi l'Egypte, aurait dû s'enfuir en toute hâte et regagner Ninive, parce que Phtâ aurait envoyé, une nuit, dans le camp des Assyriens, des multitudes de rats.

Si ces rats étaient ainsi redoutables et portaient la mort dans leurs flancs, c'est que vraisemblablement ils étaient *pestifères*.

Dans ce cas, l'Ange exterminateur de la Bible n'aurait été en réalité qu'un rat pesteux.

Le plus ancien navire de guerre à vapeur en fer. — D'après la revue *Promelheus*, ce navire serait le *Michigan*, navire à roues de la marine américaine, stationné sur le lac Erié. Ce navire a été construit de 1841 à 1843 à Pittsburg et lancé le 5 décembre 1843.

Les premières propositions relatives à l'emploi du fer dans les constructions navales auraient été faites dès 1810 par les ingénieurs Trevettsicks et Dickensons; mais le premier navire en fer ne remonterait qu'à 1818.

Le premier navire transocéanien à hélice, le *Great Britain*, fut lancé en 1843.

En Prusse, les premiers bateaux en fer, destinés à la navigation fluviale, datent de 1849. Ils furent construits à Berlin et à Buckau, près Magdebourg.

Le *Michigan* a 49m,50 de long, 8m,20 de large et 3m,80 de profondeur. Son déplacement est de 685 tonnes. Ses chaudières ont été remplacées; mais il possède encore ses machines primitives, deux machines horizontales à action directe.

Ce navire est utilisé sur le lac Erié comme vaisseau-école.

AGENDA DE LA SEMAINE

Elections du 25 fév. — Un député dans la deuxième circonscription de la Tour-du-Pin (Isère), en remplacement de M. Bovier-Lapierre, décédé. — Des conseillers généraux dans le département d'Oran et dans les cantons de Lurcy-Lévy (Allier), Abbeville, Hermenault (Vendée). — Des conseillers d'arrondissement à Ploubalay (Côtes-du-Nord), Rennes, Gendrey (Jura), Blamont (Meurthe-et-Moselle), Frangy (Haute-Savoie) et Fontenay-le-Comte (Vendée).

Le Mascaret. — La plus forte marée de l'année aura lieu dans la soirée du **2 mars** et dans la matinée du **3**. Voici les heures auxquelles se produira le phénomène du mascaret et les lieux où il sera le plus sensible: **1er mars**, soir, 8 h. 6, à Quillebeuf; 8 h. 43, à Villequier; 8 h. 52, à Caudebec; **2**, 8 h. 26 matin, à Quillebeuf; 9 h. 3, à Villequier; 9 h. 12, à Caudebec; soir: 8 h. 47, à Quillebeuf; 9 h. 24, à Villequier; 9 h. 33, à Caudebec; **3**, matin: 9 h. 7, à Quillebeuf; 9 h. 44, à Villequier; 9 h. 53, à Caudebec; soir: 9 h. 29, à Quillebeuf; 10 h. 6 à Villequier; 10 h. 15 à Caudebec.

Le carnet du rentier. — **1er mars**, à partir d'aujourd'hui, les porteurs de titres provisoires de l'emprunt du Métropolitain libérés des deux premiers termes du versement (160 fr. par obligation et 40 fr. par quart) peuvent effectuer par anticipation la libération intégrale de leurs titres. — C'est également à partir du **1er** que les porteurs de bons de l'Exposition pourront entrer en possession des vingt tickets d'entrée.

Les engagements volontaires. — **1er mars**, ouverture de la première période des engagements volontaires (jusqu'au 31 mars). — Mêmes dates pour la réadmission et le rengagement des inscrits maritimes en position de dispense ou de congé illimité (les mécaniciens, torpilleurs et voiliers sont réadmis en tout temps).

Bourse du travail. — **1er mars**, c'est à partir d'aujourd'hui et jusqu'au **31** que les syndicats et unions de syndicats admis à la Bourse du travail sont tenus de désigner ceux de leurs membres qui prendront part à la prochaine élection de la Commission consultative.

Les grandes adjudications. — La fameuse digue de Bouzey, dont la rupture causa d'incalculables dommages, il y a quelques années, va être reconstruite; les travaux seront mis en adjudication le **3 mars** à Epinal (le nouveau réservoir sera d'une contenance inférieure à celle de l'ancien).

Le Carnaval à la Villette. — **25 fév.**, à l'occasion du Concours agricole, grande fête de l'Alimentation dans les quartiers de la Villette et de Belleville. La cavalcade comprendra: 1° le Char de l'Abondance, précédé de héraults à cheval et de marmitons et de moissonneurs à pied; sur le char, la Vigne en Champenoise, la Bière en Alsacienne, avec cuisiniers, épiciers, boulangers, rôtisseurs, etc.; 2° la Pêche, avec pêcheurs bretons, dames de la halle, pêcheurs à la ligne: 3° la Gaieté de Paris, avec groupes fantaisistes: 4° le Bœuf gras, traîné par 6 chevaux et entouré de sacrificateurs; 5° Retour de chasse sous Louis XV, avec la meute de la duchesse d'Uzès, etc., etc. — Le cortège partira à 1 h. du marché aux bestiaux, et suivra les rues d'Allemagne, de Flandre, de Crimée, l'avenue Laumière, les rues Meynardier, d'Allemagne et sera de retour au marché vers 4 heures.

Le carnaval en province. — *A Nice*: **25 fév.**, grand corso carnavalesque, bataille de confetti; le soir, grande redoute jaune et violet au Casino municipal. — **26**, grande bataille de fleurs sur la Promenade des Anglais. — **27**, 2e grand corso carnavalesque, bataille de confetti; le soir, autodafé du roi Carnaval et 2e grand veglione à l'Opéra. — *A Pau*: **25**, grande course internationale d'automobiles. — **26**, gymkhana, courses automobiles d'adresse et d'obstacles sur le boulevard des Pyrénées et le Jardin public; soirée de gala au théâtre. — **27**, bataille de fleurs; le soir, grand bal paré et masqué au Palais d'hiver.

Expositions artistiques. — **26 fév.**, ouverture de l'exposition des aquarelles et dessins au Cercle Volney. — **1er mars**, ouverture, à Bordeaux, de l'exposition des Amis des Arts. — **2 mars**, à Lyon, au Pavillon Bellecour, exposition de la Société lyonnaise des Beaux-Arts. — A l'étranger: **1er mars**, Salon de la « Libre Esthétique » au musée de Bruxelles; le même jour, à Londres, aux Grafton Galleries, ouverture de l'Art Club de Paris. — Parmi les expositions récemment ouvertes à Paris, citons la 7e exposition annuelle des peintres orientalistes français (galeries Durand-Ruel, rue Laffitte); les œuvres du peintre Jousset (13, rue Laffitte); les bronzes de Constantin Meunier (Art nouveau, rue de Provence, etc.). — L'exposition P M P fermera ses portes le **28 fév.** (19, rue Caumartin).

Vente d'art. — Le **4 mars** sera exposée à l'Hôtel Drouot dans la salle XI la collection militaire de M. R. de C..., comprenant des uniformes, casques, shakos, shapskas, bonnets à poils des XVIIIe et XIXe siècles, armes de toute nature, plaques, boutons, épaulettes (la vente durera 3 jours: 5, 6 et 7). — Même hôtel le **24 fév.**, bustes de marbre du 1er empire et portraits des membres de la famille Bonaparte, faisant partie du Musée de C... — Le **27** et **28**, à Amsterdam (hôtel de Brakke-Grond), collection de la douairière Van Alphen-Hovy et atelier David Blès.

Les Pères Assomptionnistes. — **28 fév.**, procès en diffamation devant la 9e chambre correctionnelle, intentés par le père Bailly, délégué des Pères et directeur de la *Croix* de Paris, contre la *Petite République* (demande en 100.000 fr. de dommages-intérêts), la *Lanterne* (20.000 fr.) et le *Radical* (10.000 fr.). — Plusieurs procès en diffamation sont, en outre, engagés à la requête des sœurs oblates.

Les conférences de la semaine. — **24 fév.**, à l'Université de Paris, M. Dastre: « Grandeur et décadence de quelques organes » (8 h. 1/2 du soir, amphithéâtre Richelieu, Sorbonne). — **25**, à Besançon, M. Ferdinand Brunetière: « Ce qu'on apprend à l'école de Bossuet. » — **25**, au Musée Guimet, M. E. Deshayes: « les Courtisanes d'après les estampes du Musée » (2 h. 1/2). — A l'Union des Femmes de France, docteur Reclus: « la Chirurgie conservatrice » (1 h., Chaussée-d'Antin, 29). — **1er mars**, à la Société des Amis de l'Université, M. Emmanuel: « l'Art musical, Bach et Wagner » (9 h. du soir, Sorbonne.)

L'Université. — **1er mars**, commencement du 2e semestre des Facultés des sciences, de théologie et de l'Ecole supérieure de pharmacie.

Examens et concours. — **1er mars**, à Paris, concours pour un emploi de professeur technique de photographie pure à l'école municipale Estienne. — Examens oraux, à Avignon, pour les sous-officiers du génie candidats à l'Ecole militaire de l'artillerie et du génie de Versailles.

Inscriptions. — **1er mars**, ouverture des registres d'inscriptions: 1° pour le concours des bourses d'essai et de mérite dans les lycées et collèges de garçons et de filles; 2° pour les sessions d'examens des bourses nationales dans les établissements d'enseignement primaire supérieur. — Le **28 fév.** est le dernier jour d'inscription pour: le concours d'admissibilité à 20 emplois de commis rédacteur à l'Assistance publique; le concours d'élève interne en pharmacie dans les hôpitaux de Paris; l'examen de la Société polytechnique militaire en vue des candidats à l'administration du cadre auxiliaire de l'intendance.

Le Carême. — **25 fév.**, dimanche de la Quinquagésime. — **28**, mercredi des Cendres, commencement du Carême. — **2 mars**, solennité de la Sainte-Couronne d'épines, dont une partie existe à Notre-Dame de Paris; à cette occasion, en la cathédrale, vénération des reliques de la Passion, dont le transfert solennel de la sacristie à l'avant-chœur a lieu sous la présidence du cardinal archevêque de Paris; le même jour, exercices en l'honneur de la Passion et de la Compassion de la Sainte Vierge et commencement des conférences très suivies par les femmes du monde.

Les fêtes de Rome. — **2 mars**, le pape Léon XIII, qui entre aujourd'hui dans sa 91e année, recevra, en forme solennelle, dans la salle du Trône, les félicitations du Sacré-Collège: après lecture de l'adresse par le cardinal doyen, il prononcera, assis au trône, la formule de la bénédiction apostolique; le lendemain (si toutefois l'état de sa santé le lui permet), il tiendra chapelle, à l'occasion de l'anniversaire de son couronnement, à la chapelle Sixtine, où il se rendra sur la *sedia gestaloria*, revêtu des ornements sacrés et ceint de la tiare, et où aura lieu la cérémonie d'actions de grâces, en présence des cardinaux, prélats, hauts dignitaires ecclésiastiques et laïques de la famille pontificale, corps diplomatique, tous en costume de cérémonie, et des pèlerins accourus de tous les points de la chrétienté.

Concours hippique de l'Ouest. — Le concours, ouvert le **3 mars**, durera jusqu'au **11**; il comprendra douze départements: Côtes-du-Nord, Finistère, Ille-et-Vilaine, Indre-et-Loire, Loir-et-Cher, Loire-Inférieure, Maine-et-Loire, Morbihan, Sarthe, Deux-Sèvres, Vendée et Vienne.

Les sports de la semaine. — Les courses de chevaux reprennent avec activité dans la région parisienne: à Auteuil, les **25**, **27 fév.**, **1er mars**; à Vincennes, le **26 fév.**; à Enghien, le **2 mars**; à Compiègne, le **3**. — En province, courses à Pau le **25 fév.** — Régates à la voile le **25 fév.** à Hyères; le **3 mars** à Cannes. — La course au clocher annuelle du Cycle Routier aura lieu le **25 fév.**, dans la région de l'Ouest. — Du **1er mars** au **30 avril** vont se disputer le 5e championnat de tir des écoles primaires, le 9e des lycées et collèges et le 10e des écoles Polytechnique et Saint-Cyr; le concours final aura lieu à Paris en juin prochain. — **26 fév.**, match de Rugby à Cambridge, entre le Racing Club de France et un team de l'Université de Cambridge; le **1er mars**, au Parc des Princes, Paris, match final des championnats interscolaires de Rugby. — Le **25 fév.**, le Racing Club de Roubaix jouera, à Paris, un match d'association avec le Racing Club de France. — **24** et **26**, championnats du monde de patinage à Christiania.



LE TICKET DE L'EXPOSITION

Nous donnons ci-dessus le *fac-simile*, grandeur exacte, du ticket d'entrée à l'Exposition de 1900. La vignette, imprimée en bleu sur papier façon japon filigrané à la plaque, a été gravée par le regretté Daniel Dupuis, dont on n'a pas oublié la mort tragique. Elle reproduit, avec une tête de République, une vue du nouveau Palais des Champs-Elysées et du pont Alexandre III, prise de la rive gauche de la Seine.

LE CARNAVAL DE NICE

Dans le programme des fêtes de Nice célébrées à l'époque des jours gras, il est un numéro qu'on retrouve toujours: c'est le char traditionnel de Sa Majesté Carnaval personnifié par un gigantesque mannequin trônant au milieu de fantoches grotesques. L'exhibition symbolico-caricaturale de cette année n'est ni supérieure ni inférieure aux précédentes. Sans doute n'a-t-elle d'autre prétention que de divertir les badauds. Du moment où elle y réussit, tout est pour le mieux.



S. M. Carnaval XXVIII. — Phot. Giletta.

LES OURAGANS

Au cours de ce mois de février, les ouragans ont été d'une extrême violence, surtout celui qui s'est déchaîné pendant la nuit du 13 au 14, dévastant la région de l'Ouest. C'est ainsi que, à La Flèche, dans le beau parc du Prytanée militaire, d'une superficie d'environ 2 hectares, deux cent vingt-deux arbres dont plusieurs plantés, dit-on, sous Henri IV, ont été arrachés ou hachés.



Brest. Un kiosque de 4.000 kilos renversé.

On écrit de Brest, le 21, que le mauvais temps continue. Un sloop chargé d'approvisionner l'île de Sein a essayé en vain, pendant huit jours, de quitter le port. C'est la famine pour les habitants de l'île. On est sans nouvelles de plusieurs bateaux de pêche. A Cherbourg, la Divette a inondé plusieurs quartiers. La crue de la Garonne donne de vives inquiétudes à La Réole et à Marmande.

A Bordeaux, mardi dernier, la tempête a été d'une violence extraordinaire. La foudre a démoli, rue de Cérons, l'encoignure d'une maison sur laquelle elle est tombée. Le soir, des grêlons gros comme des noisettes ont formé en quelques secondes une couche de 2 centimètres d'épaisseur.

A Nantes se sont succédés les cyclones, jonchant les rues de débris. Les chantiers de la Loire ont dû renvoyer leurs ouvriers, la plupart des toitures des ateliers étant enlevées. Les dégâts en ville et aux environs sont énormes.



Le parc du Prytanée de la Flèche dévasté par l'ouragan. — Phot. Dolbeau.

UN VOTE AU PARLEMENT ANGLAIS

Depuis quinze jours, l'attention du monde entier se porte sur Westminster. Il se livre au Parlement anglais une lutte acharnée, écho fidèle de celle qui est en train de désoler les territoires du sud de l'Afrique; il y a eu des attaques formidables et des défenses acharnées; il y a eu des charges impétueuses et des résistances héroïques; il y a eu des défaites et il s'y prépare des revanches.

Aussi n'est-il pas sans intérêt de décrire à grands traits ce champ de bataille des partis.

Westminster n'est pas seulement le glorieux palais que l'on voit du dehors, abritant sous ses voûtes hiératiques de longues galeries aux murailles dentelées, et deux salles de séances historiques pour les lords et les députés; c'est aussi le plus confortable des hôtels. Il comprend un restaurant, un bar, des fumoirs, des salons particuliers, des cabinets de lecture, un salon de coiffure, des salles de bain, de douche et de massage, où l'on peut vaquer aux diverses occupations de la vie hygiénique, intellectuelle, gastronomique et mondaine.

Cela est d'ailleurs assez logique. Le vote par procuration n'existe pas au Parlement britannique et le député doit être présent pour voter. Il est donc tout naturel qu'on lui rende aussi confortable que possible un séjour qui lui est obligatoire.

En séance, sauf les jours de grand débat, il n'y a jamais plus de trente à quarante membres : le chapeau sur la tête, le pardessus sur les épaules et quelquefois la canne à la main, ils écoutent d'un air las et d'une oreille distraite les *speeches* de leurs collègues. Tous les autres députés sont à l'intérieur du palais et travaillent, mangent, fument, lisent ou se baignent.

Les avocats retiennent généralement chacun un petit salon, où ils peuvent faire venir le client et étudier avec lui le dossier. Les médecins, — ils sont rares à Westminster, — peuvent aussi donner des consultations. Les mondains ont toute latitude pour offrir des déjeuners, des dîners ou des soupers. Le tout est d'être présent au moment du vote.

Lorsqu'il y a un scrutin, — une *division* comme on dit en Angleterre, — une sonnette électrique qui correspond assez exactement à la sonnette de l'entr'acte résonne, cinq minutes avant, dans tout le palais.

Le coup d'œil que présentent alors les couloirs est des plus curieux. Je me rappelle avoir vu, il n'y a pas longtemps, un libéral affolé bondir en peignoir rose et pantoufles brodées, hors de la salle de douches, tandis qu'un conservateur ahuri s'arrachait en hâte des mains du coiffeur une joue rasée et l'autre blanche de savon. Tout le monde se précipite en bas et va s'aligner devant son couloir de vote, car il y a un couloir spécial pour le vote.

Il y en a même deux : le couloir de droite est le couloir des *ayes*, c'est-à-dire de ceux qui votent *oui*; le couloir de gauche appartient aux *noes*, à ceux qui votent *non*. Deux *tellers*, autrement dit deux questeurs, se tiennent à l'entrée de chaque couloir et, au fur et à mesure qu'un député passe, ils abaissent une canne et comptent à haute voix.

Il y a rarement d'erreurs et jamais de rectification de vote. Une fois la porte du couloir franchie, le député retrouve sa liberté et peut continuer le petit travail auquel il se livrait auparavant. Certains jours seulement la sonnette retentit sans relâche; il y a abondance de *divisions*. Ces jours-là les députés prennent leur bain en quatre fois, n'arrivent pas à se raser et sont contraints d'emporter leur dessert dans leur poche.

Chaque année, on profite des vacances pour faire subir à Westminster une petite toilette. Il y a deux ans, on a changé toutes les tentures; l'année dernière on a renouvelé les banquettes; cette année-ci on vient de modifier les appareils hydrothérapiques. A la suite des chaleurs tropicales de l'été passé, ils s'étaient, en effet, tous fourbus, usés, cassés : il fallut bien les remplacer. On a, en conséquence, monté un système tout nouveau et dont on dit merveille. Il n'est pas un député, paraît-il, qui, depuis la rentrée, n'ait voulu journellement prendre sa douche.

Allez donc vous étonner après cela que le calme règne dans les discussions à Westminster!

S. L.

LÉONCE

L'acteur Léonce vient de s'éteindre, à l'âge de soixante-dix-sept ans, au Raincy, où il vivait retiré et aussi quelque peu oublié, hélas! depuis 1888.

Il s'appelait en réalité Edouard-Théodore Nicole et était né à Paris. De bonne heure il avait abandonné l'Ecole de Droit pour les planches. Après de modestes débuts à Belleville et un court passage au Vaudeville, il entrait aux Bouffes, sous la direction d'Offenbach et s'y révélait par ses créations d'*Orphée aux Enfers*, de *Croquefer*, de M. *Choufleury*, des *Deux Aveugles*, etc. A combien d'autres rôles il devait ensuite attacher son nom, sur les affiches de l'Athénée, et surtout sur celles des Variétés! Il fut, pour ne rappeler que ses principaux succès, Ménélas de la *Belle Hélène*, le caissier des *Brigands*, Pepitt des *Trente millions de Gladiator*, Loriot de *Mamselle Nitouche*.



Phot. Camus.

Léonce était un type achevé de comique pince-sans-rire. La myopie dont il était affligé donnait à sa physionomie une expression d'ahurissement contribuant aux effets burlesques de son jeu. Mais quand on rencontrait sur le boulevard ce monsieur grave aux lunettes teintées, on avait peine à reconnaître en lui le bouffon qui tous les soirs mettait en gaîté tant de spectateurs; on croyait plutôt voir le maître clerc d'avoué ou de notaire qu'il avait failli devenir.

LES THÉATRES

Le succès de M. A. Capus aux Nouveautés date déjà de huit jours : sa pièce, les *Maris de Léontine*, est louée par toute la presse. C'est mieux qu'un joyeux vaudeville ; d'excellentes scènes de comédie y remplacent avantageusement les cascades coutumières du répertoire des Nouveautés. Les auteurs n'y perdent rien et le public non plus : MM. Germain, Colombey et Torin sont aussi amusants à voir dans la comédie que dans la farce.

Est-ce bien une heureuse idée d'avoir exhumé *Diane de Lys*, une œuvre de jeunesse que Dumas fils n'eût certainement pas été désireux de remettre sous les yeux du public. Les pièces de théâtre vieillissent vite, il faut savoir les oublier quand elles n'ont pas conquis d'emblée leur place au tableau d'honneur de l'art dramatique. C'est le cas pour *Diane de Lys*, conception romantique de second ordre; pourquoi représenter à nouveau cet ouvrage alors que les chefs-d'œuvre du genre ont déjà besoin d'indulgence? Spectacle curieux, cependant, amusant même par l'étrangeté du langage, des sentiments et aussi du costume : du pur Louis-Philippe, c'est-à-dire ce qu'on peut imaginer de plus révoltant au point de vue de l'esthétique. Mme Bartet joue avec un art admirable le rôle de Diane. MM. Albert Lambert fils, Delaunay, Baillet et Leloir méritent également des éloges.

Aux Bouffes-Parisiens, le succès de la *Belle au Bois dormant*, de MM. A. Vanloo et G. Duval, reste indécis. On reproche aux auteurs d'avoir profané un conte exquis en faisant du Prince Charmant une caricature; on reproche au musicien, M. Lecocq, de n'avoir pas su prendre un parti entre l'opérette et l'opéra comique; sa partition n'est ni franchement gaie ni sentimentale. Mais comme la mise en scène est luxueuse, comme les acteurs sont excellents, peut-être le public prendra-t-il plaisir à un spectacle que la direction a monté pour lui, sans regarder à la dépense.

Imprimerie de l'Illustration; 13, rue St-Georges. — Paris
L'Imprimeur-Gérant : Lucien MARC.

Ce numéro est accompagné d'un supplément musical

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes. SAMEDI 3 MARS 1900 *58e Année — N° 2975*



LE GÉNÉRAL CRONJÉ. — (Voir l'article, page 144.)

COURRIER DE PARIS

Les Parisiens ont fêté avec leur entrain accoutumé les grandes journées du Carnaval. Il y a même eu, cette année, une reprise assez brillante de la mascarade du Bœuf gras; mais, les badauds curieux de ce spectacle ont dû se transporter au fin fond de la Villette, car le défilé du cortège traditionnel avait été circonscrit au quartier des Abattoirs. C'était bien son cadre naturel; puis ainsi, — M. Prudhomme n'a pas manqué de le remarquer, — pour le triomphateur d'un jour, la roche Tarpéienne était plus près du Capitole.

Et, comme si cela ne suffisait pas aux amateurs d'antithèses, voilà que le dimanche, pendant qu'une foule en liesse se répandait par les rues et les promenades, un punch gigantesque flambait aux portes de Paris: l'incendie désastreux d'un entrepôt d'alcool et de pétrole!

Il est fort douteux que le procès du « grand complot » devant la Haute-Cour se classe dans l'histoire parmi les événements les plus mémorables de notre époque. De près, c'est à peine quelque chose; de loin, ce sera moins encore, et nos arrière-neveux prendront, j'imagine, un médiocre intérêt à des débats qui ont si peu passionné les contemporains.

Déjà, malgré le nombre des personnages mis en scène et la qualité de quelques-uns d'entre eux, le public avait accueilli fraîchement le premier acte de ce mélo politico-judiciaire. Sa froideur ne pouvait que s'accentuer au second acte, pâle réduction du précédent, avec un seul personnage qui n'était lui-même qu'un diminutif de M. Déroulède, le grand premier rôle de la pièce.

Et cette gradation décroissante s'est manifestée jusque dans la condamnation : M. Déroulède avait été frappé de dix ans de bannissement; pour M. Marcel Habert, accusé exactement des mêmes actes, la peine a été abaissée de moitié.

Au moins, dira-t-on, les âmes généreuses et compatissantes auraient dû s'émouvoir du triste sort de citoyens français brutalement expulsés de leur patrie. Oui, certes, si l'on avait considéré ce dénouement comme définitif; mais les proscrits étant partis en affirmant hautement leur conviction d'un prochain retour, il est bien permis de ne pas se montrer plus royaliste que le roi et de partager leur optimisme, qui, d'ailleurs, suivant toutes probabilités, n'a rien de téméraire.

Je savais bien qu'on la réparerait un jour ou l'autre cette grande injustice. Dans notre doux pays, toutes les vertus trouvent leur récompense sous forme d'un bout de ruban dont la couleur symbolise à merveille le genre de services rendus, — violette pour les comédiens et les artistes lyriques dont la modestie est bien connue; verte pour les universitaires, c'est-à-dire couleur d'espérance... de la Légion d'honneur qui leur est si parcimonieusement mesurée; champ fleuri pour les agriculteurs, tricolore pour les sauveteurs — et pourtant, dans ce doux pays, dont l'intéressante population va se raréfiant sans cesse, s'il faut en croire les statisticiens, aucun gouvernement ne s'était encore avisé de décorer les nourrices! Le conseil général de la Seine vient enfin de combler cette regrettable lacune : l'Ordre des nounous est fondé. Un concours va s'ouvrir à l'Assistance publique dans le but de déterminer le dessin de la nouvelle médaille. Avis aux amateurs.

S'il m'est permis de donner un conseil en des matières qui ne sont pas de ma compétence — cela se fait tous les jours — je crois qu'il y a deux manières de traiter le sujet. Aux concurrents qui ont passé par l'Ecole des beaux-arts, je recommanderais volontiers le programme suivant : « Lucine présidant à la repopulation de la France sous l'œil bienveillant de l'Autorité ». C'est peut-être un peu pompier, mais avec les trois figures nous avons notre pyramide toute faite, et le jury est très sensible à ces choses-là. Préférez-vous du plus moderne? Allez-y d'une « mère Gigogne » à la Dalou; et dans ce cas je vous engage à bien vous pénétrer des beaux vers de Barbier :

> La *nourrice* n'est pas une comtesse
> Du noble faubourg Saint-Germain.
> C'est une forte femme aux puissantes mamelles...

Composition facile à imaginer et surtout à retrouver dans ce qui a déjà été fait. Au centre une femme du peuple, coiffée du bonnet phrygien, bien entendu, est assise, allaitant son dernier né. Autour d'elle figures d'enfants symbolisés : le petit forgeron, le petit ébéniste, etc... Pas de petit soldat surtout : le conseil municipal est du jury.

Le concours annuel de la Cantate de la Ville de Paris a été jugé la semaine dernière, et les journaux ont publié, sans insister, le nom du lauréat de ce concours : M. R. Brunel. Personne ne connaissait M. Brunel, et personne ne s'est inquiété de savoir qui était cet inconnu.

Eh! bien, nos confrères eussent gagné à être plus curieux. Ils eussent appris, en effet, en cherchant à percer le mystère de ce nom nouveau, que Brunel est un pseudonyme sous lequel se cache... devinez qui? Un très distingué médecin de Paris.

Son nom? Je ne suis pas autorisé à l'imprimer. Nous avons, en effet, en France, une si étrange manie de spécialiser les intelligences, de cantonner les gens dans une aptitude déterminée et de leur défendre d'en sortir; nous sommes si généralement persuadés qu'un homme se compromet et abuse de la confiance publique dès qu'il s'avise d'exceller dans un métier ou dans un art qui n'est pas *le sien*, c'est-à-dire celui dont il porte officiellement l'étiquette, que le prétendu Brunel n'ose, à cette heure, avouer son vrai nom! Il craint que ce succès ne le diminue dans l'estime de ses confrères, et que ses clients ne s'alarment d'avoir pour médecin un homme si versé en musique.

Et c'est pour cela que le lauréat du dernier concours musical de la Ville supplie qu'on ne publie nulle part son vrai nom. Il a conscience d'avoir commis une action blâmable en ayant deux fois du talent... au lieu d'une seule.

Le promeneurs déjà nombreux qu'attirent les travaux de l'Exposition ont vu s'élever très rapidement ces jours-ci, près du pont des Invalides, un élégant petit pavillon de bois sur lequel flottent les couleurs danoises.

Ce pavillon, le dernier venu de tous ceux dont les berges du quai d'Orsay se sont couvertes depuis quelques mois, a une histoire, et qui fait honneur à l'esprit d'initiative de nos amis de Danemark.

On sait que trente-neuf puissances participeront officiellement à l'Exposition de 1900. Or, jusqu'en ces derniers mois, trois pays seulement s'étaient abstenus de réclamer pour eux l'emplacement d'un pavillon; c'étaient la République de Libéria, la République d'Andorre et de Danemark.

Un journal de Copenhague s'en indigna. « Il ne suffit pas, déclara notre brave confrère, que les Danois exposent à Paris leurs produits; il faut qu'ils y aient leur drapeau, planté au faîte d'une maison qui soit *à eux!* Trente-six pays étrangers auront leur pavillon sur les bords de la Seine. Ce serait une déchéance que de ne point imiter leur exemple. »

On fut d'avis que le journaliste qui parlait ainsi avait raison. Mais où trouver l'argent nécessaire? Les ressources votées par le Parlement étaient épuisées, et les partisans de ce projet ne se souciaient point de courir les chances d'un débat législatif qui pouvait aboutir à un échec.

On fit donc appel à l'initiative privée. Quelques capitalistes se réunirent, ouvrirent entre eux une souscription, désignèrent un architecte... et quelques semaines plus tard, la charpenterie du pavillon danois arrivait à Paris.

Vive les braves gens qui savent faire eux-mêmes leurs affaires!

Plus l'ouverture de l'Exposition se fait proche, plus acerbes deviennent les critiques dirigées contre les personnes qui ont eu la mission difficile de mettre sur pied cette énorme entreprise. Il faut entendre, particulièrement, les inventeurs évincés, les barnums repoussés avec perte, en un mot tous les dénicheurs de « clous », que l'administration a dû renvoyer à leurs chères études. C'est un concert de malédictions et de médisances qui ressemblent terriblement à des calomnies. N'ai-je pas entendu l'autre jour un petit journaliste rentré bredouille de la chasse aux privilèges, affirmer cette chose étonnante que le monopole de la « danse du ventre » aurait été concédé à un sénateur pour le récompenser de son attitude dans le procès de la Haute-Cour! Et quel nom prononçait-il! Celui d'un personnage à qui la fréquence de ses effarouchements pudiques a créé une réputation qui devrait le protéger plus que tout autre contre de pareilles inventions. Décidément le respect s'en va.

A propos de la mort récente de l'acteur Léonce, la chronique n'a pas manqué de vider son tiroir aux anecdotes. J'en risque une, à mon tour; elle me fut contée par un vieil habitué du café de Suède.

Comme la plupart de ses camarades des Variétés, Léonce fréquentait ce café, voisin du théâtre. J'ai dit qu'il avait la vue très basse; en outre, ce qui est le cas de beaucoup de myopes, il était fort distrait. Or, un jour, en faisant son entrée, à l'heure verte, il va donner de la tête contre un pilier de fonte. Sous la violence du heurt, son chapeau et ses lunettes tombent; revenu de son étourdissement, il les ramasse à tâtons, puis sans s'émouvoir, il commande de sa voix blanche :

— Garçon, une serviette et une carafe frappée!

On s'empresse autour de l'excellent artiste, on l'interroge avec sollicitude : « Vous vous êtes fait mal?... » Mais lui, toujours impassible, prépare méthodiquement une compresse et, grave, va l'appliquer... au pilier.

L' « effet » était sans doute un peu gros, peut-être avait-il déjà servi. N'importe! Ce trait caractérise bien le genre de bouffonnerie paradoxale du regretté comique.

Le consciencieux Léonce, on le voit, s'y entraînait, même à la ville; il est vrai qu'un acteur se croit volontiers sur les planches partout où il se trouve devant un public.

Un nouveau deuil dans le monde des théâtres, et encore parmi les disparus.

La dynastie des Brohan, fondée par Suzanne, illustrée par Augustine et très honorée par Madeleine, vient de s'éteindre avec celle-ci. De neuf ans plus jeune que sa sœur, Madeleine Brohan avait tenu longtemps à la Comédie-Française les rôles de grande coquette auxquels la prédestinait sa grâce et sa beauté, puis, l'âge venu, elle s'était sagement résignée aux rôles de douairière où elle avait su rester exquise.

Dans une publication illustrée qui date, le *Décaméron dramatique*, je retrouve sous le portrait de Madeleine Brohan ce quatrain autographié de Théophile Gautier :

> Type charmant et pur dont le ciel est avare
> Et que d'un fin crayon l'artiste copia,
> Scribe salue en vous sa reine de Navarre,
> Musset sa Marianne et Belloy sa Pia.

Si la rime est riche, le quatrain est médiocre, et n'avait pas dû coûter grand effort à l'auteur de *Emaux et Camées;* mais les vers d'album!...

La mort de Vivier marque la disparition totale du fameux triumvirat de farceurs qui, sous le second Empire, mit en liesse la cour et la ville. Henri Monnier et Bache, l'acteur des Bouffes, sont partis les premiers : Vivier, terré quelque part sur la Côte d'Azur, était quasi mort puisqu'on l'avait oublié. Nous l'avons connu doublement célèbre. Corniste, on vantait son talent qui était réel, bien qu'il s'y mêlât une forte part de charlatanisme. Il avait la réputation de faire rendre à son cor magique les notes essentielles de l'accord sans bouger les lèvres; et de fait, quand il avait émis un *do*, par exemple, le public suggestionné par l'œil malin fixé sur lui et l'attention extraordinaire que l'artiste semblait porter à des bruits lointains, le public entendait *do, mi, sol, do,* gros comme le bras.

Les facéties de Vivier sont restées célèbres; on écrirait un volume à vouloir narrer toutes les inventions drôlatiques qu'imagina cet extraordinaire fumiste. Un seul exemple pour donner une idée de sa manière. Vivier avait en horreur le bourgeois, le parvenu prétentieux et ridicule qui professe le mépris des artistes tout en cherchant à les attirer chez lui sans bourse délier. Comme il recevait d'un gros bonnet de l'épicerie, qui le connaissait à peine, une invitation à dîner pour le soir même, avec ce post-scriptum : « madame vous prie de ne pas oublier d'apporter votre cor », Vivier répondit ceci, ou à peu près :

« Cher monsieur. Je me suis fait une loi de ne jamais dîner en ville le jour où je prends une purge. Veuillez m'excuser auprès de Madame votre épouse. Mais mon cor n'est pas tenu à la même discrétion, je vous l'envoie avec ce petit mot. »

Mlle Suzanne (huit ans) vient de prendre sa leçon d'histoire naturelle, et fait irruption dans la cuisine, en riant aux larmes.

— Tu ne sais pas, dit-elle à la vieille cuisinière, ce que Mademoiselle voudrait me faire croire?

— Non. Qu'est-ce qu'elle veut vous faire croire?

Et l'enfant, riant de plus belle :

— Qu'il y a des canards... domestiques!!

LES LETTRES FRANÇAISES EN AMÉRIQUE



Scène XI du troisième acte.



Parmi les intérêts que la France a dans le monde, il n'y en a pas de plus grand que celui qui s'attache à la propagation de sa langue et à la connaissance de sa littérature. Car, par là, tous ses autres intérêts sont servis et défendus. Et parmi les amis qu'elle possède, il n'y en a pas de plus précieux que ceux qui consacrent leurs efforts à cette propagande littéraire. Aussi, c'est avec une sympathie reconnaissante que nous devons parler de l'œuvre entreprise, depuis tantôt douze ans, par la grande Université américaine d'Harvard, dont le collège est à Boston.

On sait combien est active et pleine d'initiative la vie des étudiants dans les Universités d'Amérique. Ils ne se contentent pas, comme les nôtres l'ont fait trop souvent, d'écouter les leçons des maîtres, à la fin desquelles ils obtiennent des diplômes et des brevets. Ils aiment mieux une existence en commun, ayant les mêmes jeux, les mêmes sports, les mêmes délassements littéraires. C'est ainsi que l'Université de Harvard a fondé un cercle français à Boston. Les membres de ce cercle, qui sont nombreux, s'imposent la règle de parler français entre eux et le font admirablement. De plus, aidés dans leur œuvre par un jeune et fervent ami des lettres françaises, M. Hyde, ils ont offert, chaque année, l'hospitalité à quelque grand lettré de France qui a passé l'océan pour aller faire des conférences en Amérique. C'est ainsi qu'ils ont eu les récentes visites de M. Doumic, de M. Brunetière, de M. Rod et que, à l'heure présente, ils reçoivent celle du poète M. Henri de Régnier, qui va les entretenir de l'état de la poésie contemporaine. Mais l'Université de Harvard fait davantage. Ses membres payent de leur personne et, chaque année, ils donnent, sur le théâtre de Boston, une représentation de quelque pièce intéressante de notre répertoire, contemporaine ou classique.

Déjà, dans ces représentations où l'on accourt de tous côtés, et qui sont une grande curiosité littéraire de chaque année, on a joué une douzaine de pièces en français. La plus grande partie est empruntée au théâtre de notre grand Molière. On a donné de lui les *Précieuses ridicules*, le *Bourgeois gentilhomme*, le *Mariage forcé*, les *Fourberies de Scapin*, le *Malade imaginaire*, le *Médecin malgré lui*, le *Sicilien*, la *Comtesse d'Escarbargnas*. Mais ce choix, si judicieux, n'est pas exclusif (1) : et l'Université d'Harvard a fait une part au répertoire moderne de Labiche et de nos auteurs comiques. Cette année, les lettrés de Harvard ont fait plus. Eveillée sans doute par l'universel succès du *Cyrano de Bergerac* de M. Rostand, leur curiosité s'est fixée sur l'œuvre principale du vieil auteur comique, le *Pédant joué* et ils en ont donné une représentation sur le théâtre de Boston.

Cette représentation a été extrêmement brillante. Je ne puis, naturellement en parler que par ouï-dire et d'après les journaux d'Amérique, qui s'intéressent tous avec passion à l'œuvre entreprise par l'université de Harvard. Mais, cependant, grâce aux photographies que nous donnons de la scène principale du *Pédant joué*, il est possible de se faire une idée de la bonne grâce des acteurs, du soin remarquable qu'ils ont eu de prendre les costumes exacts de leurs personnages et d'en restituer la physionomie.

Ce que je puis savoir, par contre, c'est l'admirable conscience, poussée jusqu'à la plus louable minutie, avec laquelle les acteurs de Harvard ont préparé et documenté la représentation du *Pédant joué*. J'ai sous les yeux la brochure de la pièce, publiée à Boston, sous les auspices du Cercle français de l'Université d'Harvard. Outre que c'est un petit bijou de typographie, le texte, auquel M. Bernard a fait subir, d'une main discrète et avisée, les arrangements indispensables pour la scène, est précédé d'une notice de M. Stanton, président actuel du Cercle, qui dit sur *Cyrano de Bergerac*, tout ce qu'on peut dire, grâce à l'érudition la plus complète, servie par un goût très sûr. La conscience du commentateur a été poussée aux dernières limites. Il a eu en mains textes et manuscrits originaux. Il a compulsé les archives du pays de Cyrano, s'est enquis de son habitation, a consulté pour les décors, les vieilles vues du Paris d'autrefois, et, pour les costumes, les estampes gardées dans nos bibliothèques. La représentation du *Pédant joué* a été une véritable « restitution ».

Et, en dehors même de ce qu'on pourrait appeler l'intérêt de l'archéologie littéraire, l'œuvre est de haute valeur. On sait que Molière, prenant partout son bien, y a puisé à la fois l'inspiration des *Fourberies de Scapin* et certains détails mêmes, comme la plaisante histoire de la galère turque et le fameux : « Qu'allait-il faire dans cette galère? » De plus, la langue de Cyrano est absolument riche et savoureuse. Elle garde l'abondance et le pittoresque de la langue de Rabelais, arbre trop émondé par le goût sévère du dix-septième siècle. En relisant ce dialogue plein d'expressions oubliées aujourd'hui, j'admirais avec quelle perfection doivent connaître notre langue, les acteurs et les spectateurs qui ont compris, joué et goûté le *Pédant*. C'est à pouvoir assurer qu'étrangers ils ont pénétré, mieux que nombre de Français, les origines de notre langue. Et c'est pour nous une surprise et une joie de voir de quelle façon des lettrés et des amis de notre littérature ont pu mener à bien une si originale, si utile et si difficile entreprise.

HENRY FOUQUIER.

(1) Voir, dans notre numéro du 29 janvier 1898, un article avec gravure sur une représentation d'*Athalie*.



AU TRANSVAAL

Nous donnons toute une série de photographies se rapportant aux événements du Transvaal.

Trois ont été prises à Mafeking où le colonel Baden-Powell est investi depuis le début des hostilités. Le colonel Baden-Powell a servi aux Indes, en Afghanistan et dans l'Afrique du Sud. Il a pris part à la campagne de 1888 dans le Zoulouland et s'est particulièrement distingué dans la guerre contre les Matabélés. C'est là qu'il conquit son brevet de colonel. Il occupe Mafeking avec un corps de volontaires. Le portrait que nous publions du colonel Baden-Powell, et qui le montre en négligé, a été pris dans sa résidence de Mafeking.

Pour se protéger contre le bombardement de l'artillerie boer, la garnison de Mafeking a construit des casemates de fortune, recouvertes de sacs remplis de terre, de paquets de cordages, de couvertures et autres matériaux disparates. Nous reproduisons celle qui sert d'abri au commandant de la garnison. Les tranchées improvisées autour de la ville ont été fortifiées de la même façon.

Les Boers campent sous des tentes de toile de forme conique qui leur sont fournies par le gouvernement. Quelques-uns emploient cependant l'ancienne tente nationale, semblable à celles qui composaient les *laagers* lors des expéditions contre les Zoulous. Cette tente primitive consiste simplement en une peau de bœuf tendue sur des piquets au-dessus d'un petit mur demi-circulaire en pierres sèches.

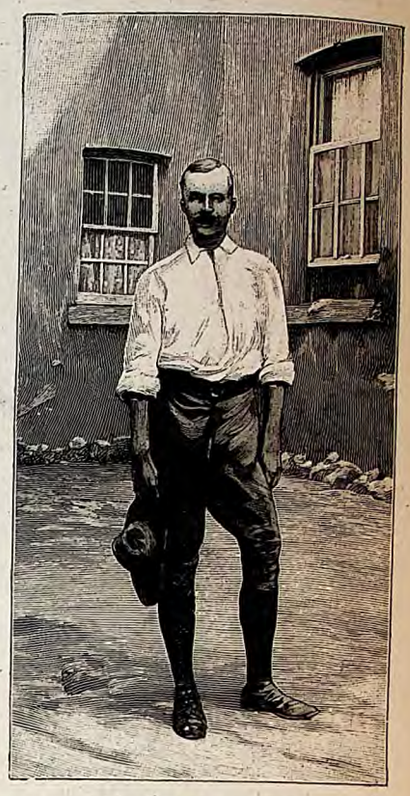
Le général Lucas Meyer, dont nous publions le portrait, est un des chefs des commandos qui opèrent sous les ordres du général Joubert dans le Natal.

Notre double page reproduit un des principaux épisodes de la guerre.

Les succès récents du maréchal Roberts ne doivent pas faire oublier et ne balancent pas encore toute la série d'échecs essuyés par le général Buller, notamment celui de Colenso, où douze canons, mis en batterie sur la rive de la Tugela, se trouvèrent, en quelques instants, sans artilleurs pour les servir, sans chevaux pour les traîner en arrière. Hommes et chevaux, les balles des Boers avaient tout fauché. Des douze pièces, deux seulement furent sauvées par les Anglais; les Boers prirent les dix autres.



Le général Lucas Meyer.



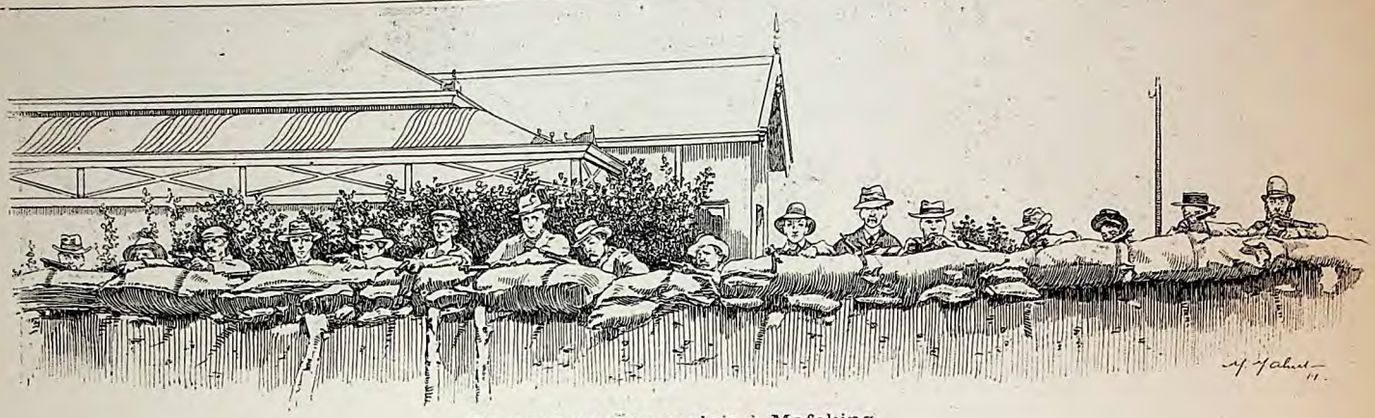
Le colonel Baden-Powell.



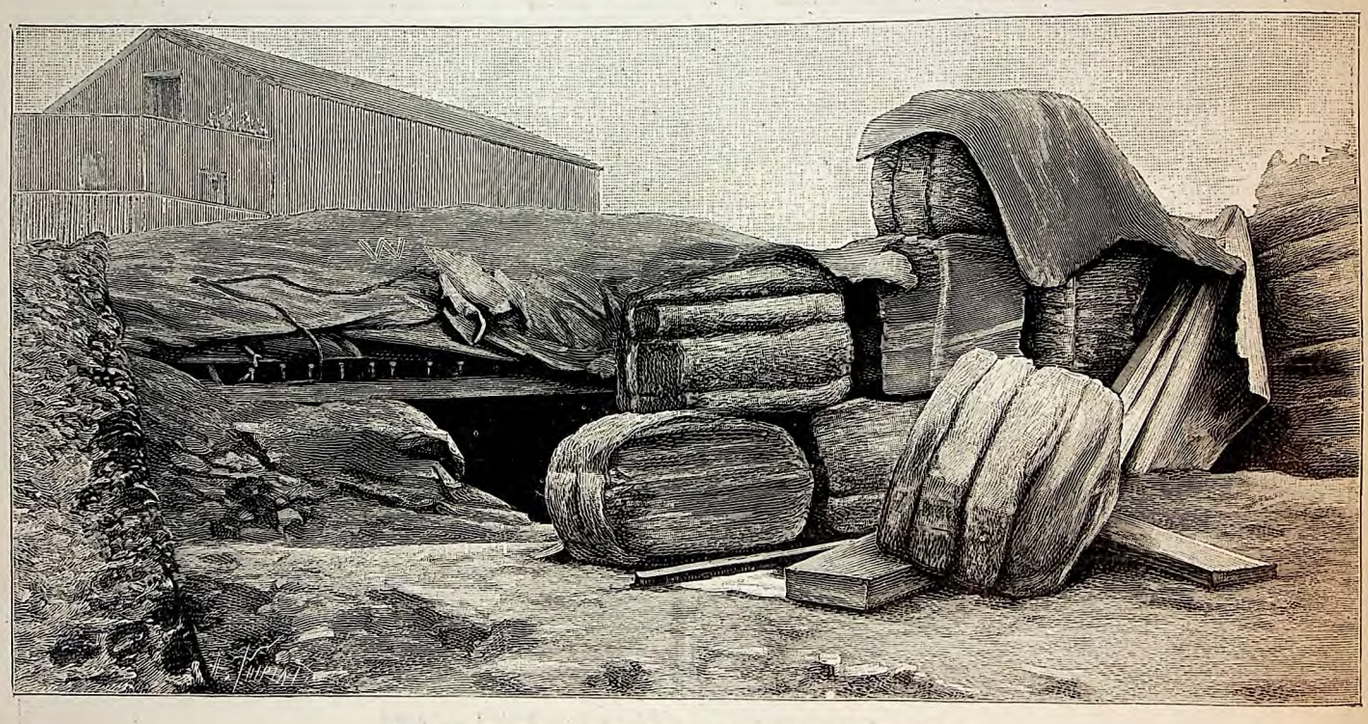
Boers faisant partie d'un convoi de ravitaillement.



GUERRE DU TRANSVAAL. — Un bivouac de Boers.



Retranchements anglais à Mafeking.



La casemate du colonel Baden Powell à Mafeking



LA GUERRE DU TRANSVAAL. — Camp boer.

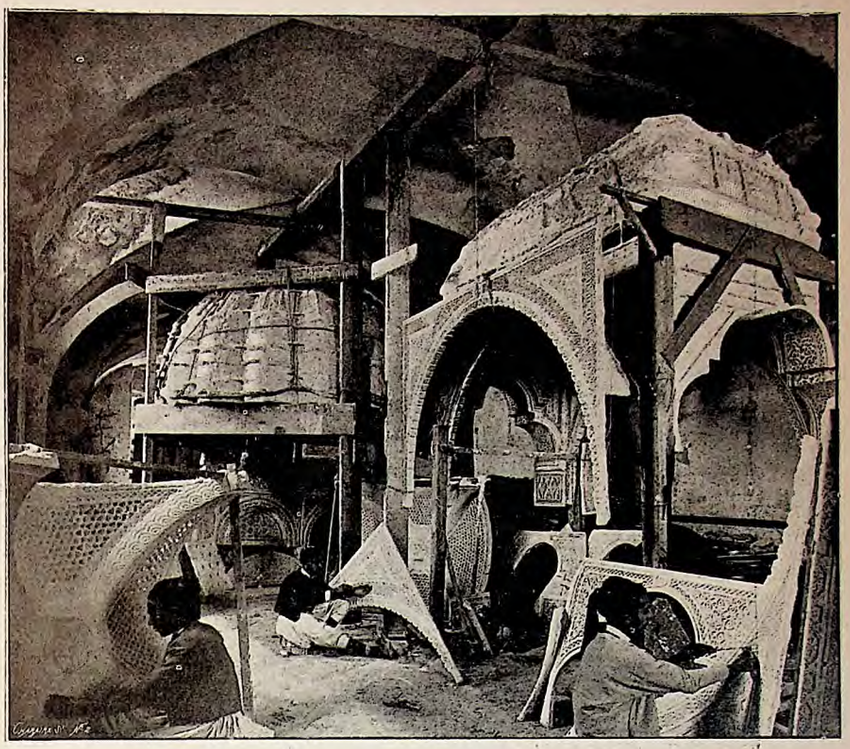
LA TUNISIE A L'EXPOSITION

L'ancien palais de la Manouba, à deux pas de Tunis, sert de caserne. Un délicieux kiosque à coupoles de stuc ciselé était tombé aux mains d'un prêteur sur gages, qui s'avisait de le faire démolir et d'en vendre les débris comme matériaux de construction, lorsque M. Gauckler, directeur des Antiquités et des Beaux-Arts, intervint et classa l'immeuble comme monument historique. Les plans de l'édifice furent levés par M. Sadoux et l'on pourra voir à Paris, cette année, une reproduction minutieusement exacte du kiosque de la Manouba, se dresser à la place d'honneur du palais que M. Saladin a construit pour la section tunisienne de l'Exposition. Le difficile était de conserver à la copie toute la saveur exotique de l'original. Seuls, des ouvriers indigènes, ayant gardé intactes les traditions de l'art arabe, étaient capables d'un tel travail. Mais où les trouver encore? On fit appel à l'atelier de nakachs qui fonctionne au musée du Bardo sous l'habile direction du conservateur M. Pradère.

L'on appelle *nakach* le sculpteur qui découpe au fer, dans une sorte de plâtre mort ayant la consistance de la craie, ces délicieuses arabesques (*noukch-hadida*), dont le style rappelle les motifs décoratifs de l'Alhambra, et qui développent leurs réseaux d'entrelacs ajourés sur les voûtes et les plafonds des vieux palais tunisiens. C'est un art d'importation espagnole, qu'introduisirent en Tunisie les Maures chassés d'Andalousie (les *Andless*), par le roi Philippe III. Il prit en peu d'années un merveilleux essor; jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle l'on ne bâtissait pas à Tunis un édifice public ou privé de quelque importance sans le décorer en noukch-hadida.

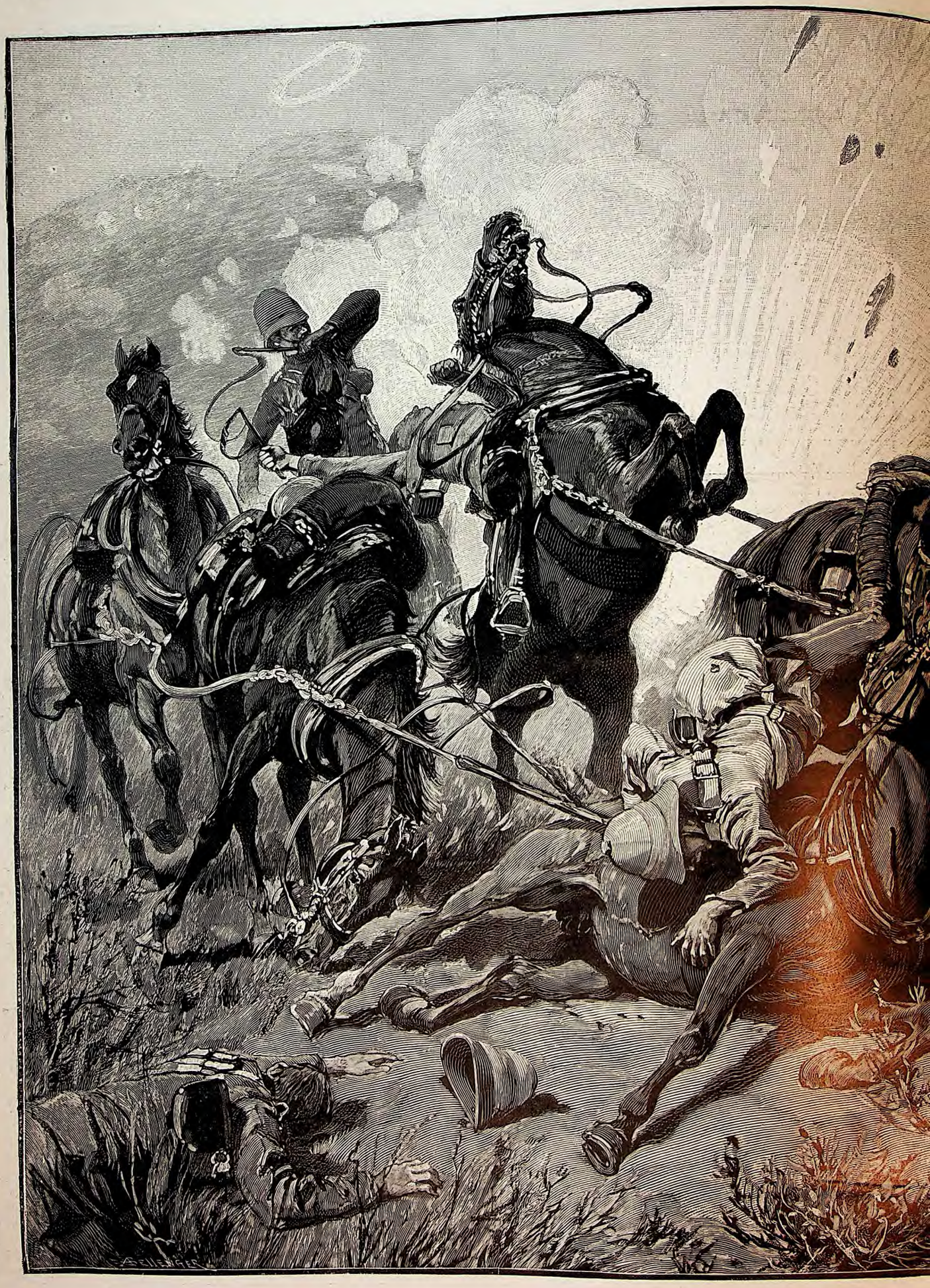
Mais l'influence européenne, devenue prépondérante en Tunisie, surtout après la mort du bey Mohammed, fut fatale à toutes les industries d'art indigènes. Elle tua celle du noukch-hadida, en mettant à la mode les criardes enluminures des plafonneurs italiens. L'opulente corporation des nakach, ruinée par le manque de commandes, se dispersa en peu de temps : il y a deux ans, il ne restait plus à Tunis que deux vieux maîtres, fort réputés jadis, mais depuis longtemps inoccupés, et qui mouraient littéralement de faim. M. Gauckler les recueillit au Bardo, et leur donna du travail, leur imposant pour seule condition de former quelques apprentis : mais pour rétablir la paix entre les ateliers rivaux, il fallut bientôt renvoyer le plus vaniteux des deux chefs.

L'autre, le vieux Mohamed Zakka, a su former, en deux ans, sept apprentis indigènes, presque tous descendants d'anciens maîtres. Le kiosque de la Manouba a été sculpté en entier par leurs soins, ainsi que les panneaux qui orneront la mosquée et le pavillon des antiquités et arts de la section tunisienne; d'autres commandes ont été livrées au gouvernement tunisien pour ses bâtiments civils : le tout à peu de frais. Le chef de l'atelier est payé à raison de 3 francs par jour, les apprentis gagnent 1 franc ou 1 franc 50. Tous comptes faits, les arabesques de noukchhadida reviennent, suivant les modèles, de 10 à 40 fr. le mètre carré.





TUNIS. — Les sculpteurs indigènes du Bardo travaillant à la copie du kiosque de la Manouba.



GUERRE DU TRANSVAAL. —



erie anglaise à Colenso. — (Voir l'article, page 132.)



Lieutenant Tonguedec. — (Phot. Vathis.)

LA DERNIÈRE GARNISON FRANÇAISE DU NIL

Alors que nous fêtions la mission Marchand, que nous applaudissions ses tirailleurs défilant à Longchamp le 14 juillet dernier, nul ne se doutait qu'une autre petite troupe française était restée sur le Nil et y faisait encore flotter nos couleurs.

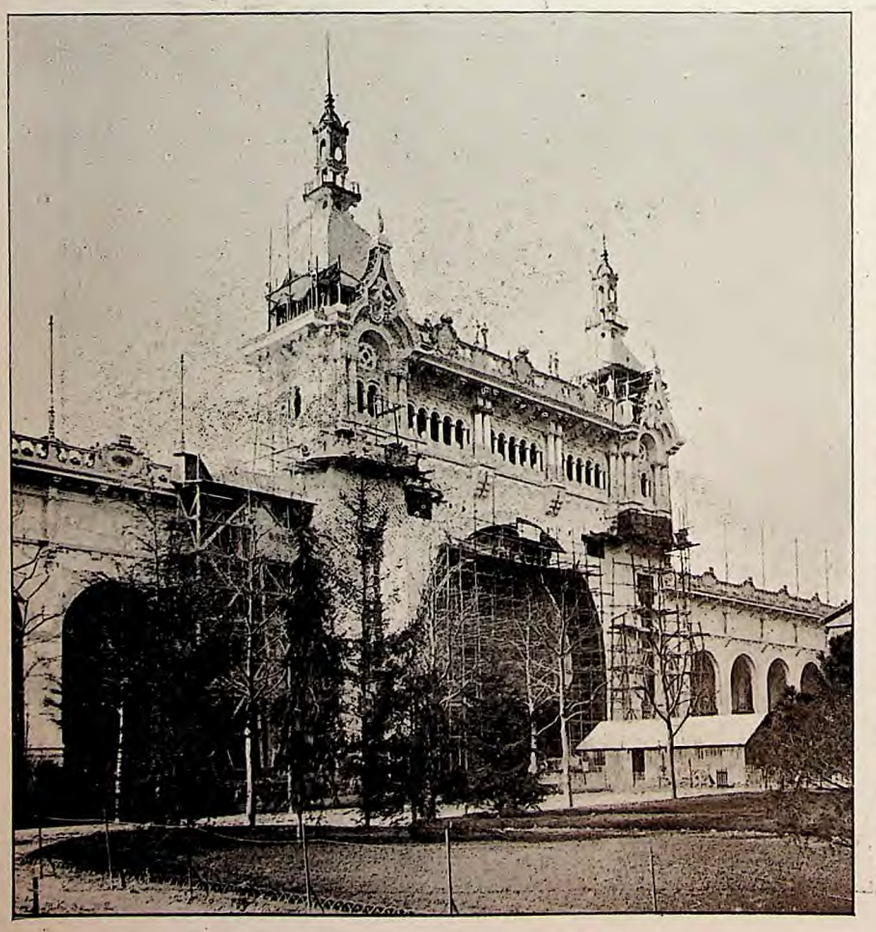
En décembre 1898 le capitaine Roulet avait été chargé d'aller occuper dans la région du Nil les postes créés par Marchand. Quand il reçut par la suite l'ordre de les évacuer, il ne put prévenir son collaborateur, le lieutenant Tonguedec qu'il avait envoyé jusque sur le Nil avec un sous-officier, le sergent Salpin, et trente-sept tirailleurs sénégalais. Le lieutenant Tonguedec et ses hommes demeurèrent donc dans leurs postes avancés, livrés à leurs seules ressources. Ils furent leurs propres ravitailleurs. La chasse leur fournissait du gibier, la pêche, du poisson. Ils vendaient aux indigènes (des Dinkas) la chair des hippopotames qu'ils avaient tués, pour avoir de la farine de nénuphar. Vêtements et chaussures s'étaient vite usés et ils étaient en loques. Plusieurs fois attaqués, ils se défendirent avec succès ; les trois hommes que perdit le lieutenant Tonguedec sont morts de maladies et de privations. C'est par voie anglaise que la vaillante petite troupe reçut les nouvelles qui lui firent prendre le chemin du retour. Elle est revenue en descendant le Nil, payant ses vivres et son transport au moyen de l'ivoire des éléphants qu'elle avait abattus. Les tirailleurs attendent actuellement à Marseille le départ du courrier qui les rapatriera à Dakar. Le lieutenant Tonguedec est venu à Paris rendre compte de sa mission au ministre des colonies.



Sénégalais du lieutenant Tonguedec. — (Phot. Mac Afee.)



Le monument du cardinal LAVIGERIE à Biskra. — (Phot. de M. Sardon).



Porte d'entrée du Palais des Transports et du Génie civil, à l'Exposition.

LA STATUE DE MONSEIGNEUR LAVIGERIE, A BISKRA

Huit journées de fêtes ont encadré la cérémonie d'inauguration de la statue du cardinal Lavigerie à Biskra. Courses de mehara, défilés, fantasias, chasses au faucon, courre de gazelles par des lévriers sloughis, danses dans les ksour, etc., se sont succédé pendant une semaine, pour la plus grande joie des touristes et le désespoir des vrais amoureux de la reine des Zibans.

Le monument érigé à la mémoire du grand cardinal africain est connu des Parisiens. Le sculpteur Falguière en exposa le plâtre au salon de 1898. Mgr Lavigerie est représenté debout, vêtu de son grand manteau. D'une main, il élève la croix ; il étend l'autre vers le Sud, comme pour prendre possession de ce désert qu'il rêvait de conquérir à la France par son apostolat.

AUX CHANTIERS DE L'EXPOSITION

Les nouveaux palais latéraux du Champ de Mars sont beaucoup plus larges que ceux de 1889. Leur aspect sera complètement différent. Ils cachent leur ossature métallique aussi soigneusement que leurs devanciers l'étalaient. Leur architecture de fer n'est pas moins audacieuse, mais ils la dissimulent sous le masque d'une architecture de staff, plus lourde et plus banale. Le Palais du Génie civil et des Moyens de transport (celui de droite en tournant le dos à la tour Eiffel) est presque achevé. Sous les ornements et la décoration de sa porte, il est impossible de deviner l'élégance et la légèreté de la construction utile. A droite et à gauche la façade se prolonge en arcades. L'histoire de la locomotion à travers les âges se déroule sous le fronton, en une longue frise.

De tous côtés, dans les chantiers, s'élèvent des baraquements provisoires en planches. C'est là que s'élaborent les détails de l'Exposition. Il y a des ateliers de menuisiers, de forgerons, de mouleurs. Il y a même des ateliers d'artistes. Il sort de là des statues qui ne valent ni plus ni moins que bien d'autres moins sommairement exécutées. L'immense Salle des Fêtes circulaire prélevée sur la Galerie des Machines doit être décorée de figures représentant tous les peuples de l'univers. J'ai vu modeler le Pérou et le Mexique dans un de ces ateliers de fortune... et ils m'ont paru très suffisamment couleur locale.

M. N.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — Le modelage des statues destinées à la décoration de la Salle des Fêtes.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — La porte monumentale et les Palais des Champs-Elysées, état actuel.



Photographie prise au moment des explosions par M. Lefébure.

L'INCENDIE DE SAINT-OUEN

Dimanche dernier, 25 février, vers sept heures et demie du matin, une immense gerbe de flammes, visible de tous les points élevés de la ville, jaillissait au nord-ouest de Paris. Son intensité, sa persistance donnèrent aux spectateurs éloignés du lieu du sinistre la présomption d'un formidable incendie dévorant des matières dont il est impossible d'arrêter la combustion. C'était, en effet, un entrepôt d'alcools et d'huiles qui brûlait.

Situé à Saint-Ouen, avenue de la Gare, cet établissement, propriété de la Société des Magasins généraux, couvrait de ses vastes hangars une superficie de près de 1.000 mètres carrés. Outre d'énormes cuves d'alcools, ils contenaient une quantité considérable de bonbonnes et de bouteilles pleines.

Les pompiers de Paris et de la banlieue, les soldats accourus en toute hâte, durent renoncer à éteindre une pareille flambée, et borner leurs efforts réunis à la préservation des maisons voisines, occupées par de nombreuses familles d'ouvriers. La tâche était particulièrement difficile, en raison des explosions fréquentes, de l'ardeur du foyer, insupportable à plus de 50 mètres de distance, et des flammèches qui voltigeaient à l'entour. Ils s'en sont tirés à leur honneur; malheureusement, on compte une centaine de personnes blessées plus ou moins grièvement, et les courageux sauveteurs ont fourni la majeure partie de ce contingent. Les pertes matérielles sont évaluées à environ 2 millions: tout a été consumé et des Magasins généraux de Saint-Ouen il ne reste plus que des décombres.



Pompiers noyant les décombres.



Vue d'ensemble après le sinistre.

LIVRES NOUVEAUX

Histoire. — Sociologie. — Beaux-Arts.

Histoire anecdotique de Paul Ier, tiré du russe par Dimitri de Benckendorff, par N. Schilder. 1 vol. in-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50.

Il y a, dans certain opéra de Wagner, un méchant nain qui débite toutes sortes de flatteries mensongères au jeune Siegfried, dont il projette la mort ; mais, par l'effet d'un sortilège, ses compliments, en s'échappant de sa bouche, deviennent des injures, et révèlent à Siegfried ses plus noirs projets. C'est une aventure du même genre, ou plutôt d'un genre exactement contraire, qui vient d'arriver au général russe Schilder et à son traducteur M. de Benckendorff. Ces messieurs ont expressément entrepris non pas seulement de nous raconter le règne du tsar Paul Ier, mais encore de nous faire détester comme un monstre ce malheureux prince, et de nous amener ainsi à trouver parfaitement légitime le complot qui a eu pour conséquences son assassinat et l'avènement au trône de son fils Alexandre Ier. A toutes les pages du livre, ils nous répètent que Paul Ier était un tyran, un fou dangereux ; et, aussitôt, ils se mettent en demeure de nous le prouver ; mais, par un sortilège bizarre, toutes les preuves qu'ils nous citent tendent plutôt à nous montrer Paul Ier comme un homme d'une intelligence peut-être médiocre, mais à coup sûr d'un cœur très noble et très généreux. Nous ne croyons pas, en vérité, qu'un seul des traits que cite de lui le général Schilder, dans tout son volume, puisse être considéré comme un argument quelque peu sérieux contre sa mémoire. Tout au plus pourrait-on regretter la sévérité témoignée par Paul Ier à l'égard du général Laharpe, précepteur de son fils, si Laharpe lui-même n'avait pris soin de déclarer plus tard que Paul Ier a été « un prince infortuné et cruellement méconnu ». Ainsi l'auteur et le traducteur de ce livre nous apprennent, de page en page, à aimer et à plaindre le souverain qu'ils s'efforcent de nous faire haïr : et cela ne les empêche pas, au reste, de nous fournir, chemin faisant, toutes sortes de renseignements curieux sur la situation de la Russie après la mort de la grande Catherine.

Mémoires du lieutenant-général d'Andigné (1765-1857); *tome I* : 1765-1800, introduction et notes par Edmond Biré. 1 vol. in-8°, avec un portrait, Plon, 7 fr. 50.

Sans connaître le second volume de ces *Mémoires*, qui est encore à paraître, nous pouvons affirmer en toute certitude qu'il sera sensiblement plus intéressant que le premier. Car d'Andigné n'est pas de ces écrivains qui savent donner à tous les sujets un charme égal de vie et de vérité ; homme d'action avant tout, il ne parle bien que de lui-même et de ce qu'il a fait ; et la vérité est que, jusqu'à l'année 1800, où s'arrête le premier volume de ses *Mémoires*, le rôle qu'il a joué dans la chouannerie n'est pas assez considérable pour que son récit ait de quoi nous émouvoir beaucoup malgré la sécheresse et la monotonie de sa forme littéraire. Son entrevue avec le premier consul et ses négociations avec Talleyrand, qui forment le sujet du dernier chapitre, sont incontestablement ce que ce volume contient de plus curieux : encore que l'on trouve çà et là, dans les chapitres précédents, quelques beaux portraits de chefs vendéens. Mais avec quelle impatience nous allons attendre le second volume, où d'Andigné, sans doute, nous racontera la période la plus active de sa vie, et notamment ses deux mémorables évasions du fort de Joux et de la citadelle de Besançon ! Ajoutons cependant, dès maintenant, que les nombreuses notes mises par M. Biré au bas des pages sont toujours à la fois très sobres et très complètes, qu'elles nous aident parfaitement à comprendre la portée historique du récit de d'Andigné, et que souvent elles sont plus intéressantes que ce récit lui-même.

La Vie privée d'autrefois : La Vie à Paris sous Louis XV. — Les Animaux, par Alfred Franklin, 2 vol. in-18, illustré, Plon, chacun 3 fr. 50.

Ayant à nous rappeler, cette fois, ce qu'était « l'organisation judiciaire au milieu du dix-huitième siècle », M. Franklin a eu l'heureuse idée d'adjoindre au tableau un peu sec qu'il avait à nous en offrir, un choix de « mémoires judiciaires », qui non seulement nous aident à pénétrer l'état d'esprit d'un juge ou d'un plaignant sous l'ancien régime, mais nous font encore comprendre, et cela de le façon la plus piquante, ce qu'était vers cette époque la « vie privée » d'un ambassadeur, d'un oisif, d'un fonctionnaire ou d'une fille d'Opéra. En parcourant ces « mémoires » ou plutôt ces « réquisitoires », il y a une réflexion que chacun pourra faire : c'est que la vie d'autrefois était sensiblement pareille à celle d'à-présent, à cette différence près que nos pères considéraient toute chose avec une philosophie, une gaieté et une bonhomie dont nous n'avons plus guère idée aujourd'hui. — Sachons gré aussi à M. Franklin de la science et de la patience avec lesquelles il a su recueillir pour nous les nombreux documents qui se trouvent rassemblés dans son *Histoire des animaux depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours* : outre l'instructif tableau qu'elle nous offre des connaissances qui ont rapport à la vie et à l'éducation des animaux, elle renferme encore mille traits qui éclairent singulièrement l'étude de nos mœurs aux différentes étapes de notre civilisation ; et l'on verra que, là encore, nous avons en définitive peu innové depuis quelques siècles, et que ce n'est pas d'aujourd'hui, notamment, qu'est né ce sentiment de pitié envers les animaux, dont nous faisons à présent si grand étalage.

Martyrs lointains, par P. Vigné d'Octon. 1 vol. in-18, Flammarion, 3 fr. 50.

On trouvera un peu de tout dans le nouveau volume que nous offre M. Vigné d'Octon : on y trouvera, d'abord, une préface, où l'auteur exhale sa mauvaise humeur contre les critiques qui ne savent pas juger ses œuvres avec une indulgence égale à celle qu'il paraît avoir pour elles ; on y trouvera aussi un choix de petites nouvelles, dans ce genre voluptueusement macabre auquel ne nous a déjà que trop habitués l'auteur de *Chair-Noire* et de l'*Amour et la Mort* ; et on y trouvera enfin la reproduction sténographique des interpellations faites aux Chambres, de 1894 à 1895, par le sympathique député, au sujet de l'expédition de Madagascar ou de la politique intérieure du gouvernement dans l'Afrique occidentale. Avouerons-nous cependant, que ces éléments divers ne nous semblent pas offrir tous un égal intérêt, et que, si quelques-unes des nouvelles de M. Vigné d'Octon sont d'une saveur assez piquante et entremêlées de petits tableaux exotiques vivement esquissés, les discours, en revanche, ne s'élèvent guère au-dessus du niveau moyen de notre éloquence parlementaire contemporaine, tandis que la préface serait plutôt faite pour nous indisposer contre un art qu'elle nous vante avec une mauvaise humeur aussi impérieuse.

La Guerre, par Jean de Bloch, traduction de l'ouvrage russe *La Guerre Future*, 6 vol. in-4°, avec nombreuses illustrations, Guillaumin, 50 fr.

Le « modeste essai » que nous offre M. Jean de Bloch ne comprend pas moins de six volumes in-4°, de plus de trois mille pages : c'est déjà dire qu'il est, peut-être, un peu long. Et il paraît même d'autant plus long que la version française qu'on nous offre est loin d'être aussi « française » qu'elle aurait dû l'être. On y trouve, par exemple, des phrases comme celle-ci : « Port admet que ces amoncellements de corps, gisant immobiles, se renouvelleront dans la guerre future, par ce fait même que les tranchées-abris, creusées à la hâte, ne seront pas réunies à l'arrière par des communications abritées ; de sorte que les hommes envoyés comme renforts aux tirailleurs devront parcourir un terrain entièrement découvert et, en se hâtant de se tapir dans les tranchées, pourront occasionner des blessures à ceux qui s'y trouvent couchés » ; et c'est comme cela durant trois mille pages. Quant au fonds, cet ouvrage contient une masse si incohérente de menus renseignements sur mille petits détails techniques de stratégie, d'armement, de politique et de sociologie, que nous craignons fort que le lecteur « laïque », auquel il s'adresse tout spécialement, n'ait grand'peine à apprécier la qualité et la portée de ses conclusions.

Le Corrège, sa vie et son œuvre, par Marguerite Albana, précédé d'un essai biographique sur Marguerite Albana, par Edouard Schuré. 1 vol. in-18, avec 2 portraits, Perrin, 3 fr. 50.

M. Schuré nous dit, dans la préface de ce livre, que c'est à l'inspiration de Marguerite Albana qu'il doit d'avoir écrit ses *Grands Initiés* : mais quelle que grande que puisse avoir été sa dette de reconnaissance envers cette noble femme, il l'a dès maintenant payée, en consacrant à la mémoire de Marguerite Albana des pages vraiment toutes pleines de tendre et généreuse émotion poétique. Placées en tête de la nouvelle édition du *Corrège*, ces pages ne laissent pas, malheureusement, de faire paraître un peu fade l'ouvrage qui les suit, où les intentions les meilleures du monde sont souvent desservies par une érudition vraiment insuffisante. Ce n'est pas que nous tenions pour infaillibles les incessantes découvertes des érudits allemands en matière d'attribution et de désattribution ; mais quand Marguerite Albana, par exemple, s'appuie, pour juger le génie du Corrège, sur des œuvres comme la *Madeleine* du Musée de Dresde, on peut s'étonner que, même sans l'appui des savants allemands, elle ne se soit pas refusée à voir la main du maître de Parme dans cette plate et sentimentale, et détestable peinture. D'une façon générale, au reste, son jugement sur le Corrège dénote plus de passion et de fantaisie que de sérieuse observation, et jamais nous ne songerons à recommander son livre à ceux qui désireront un bon guide pour visiter les églises et les palais de Parme. Mais un grand souffle poétique, incontestablement, traverse tout le livre, encore que, peut-être, ce soit surtout notre imagination qui l'y mette, au sortir de l'éloquente et admirable préface de M. Schuré.

Romans.

Myrrhille, par Liane de Pougy, roman précédé d'une préface de M. W. Busnach. 1 vol. in-18, illustré par la photographie, Nilsson, 3 fr. 50.

Du roman même de Mme de Pougy nous ne dirons rien, si ce n'est, peut-être, que l'auteur aurait pu se dispenser d'y faire intervenir la philosophie de Nietzsche, et de citer, en anglais, des vers de M. Swinburne, qu'elle appelle obstinément M. « Swenburne ». Et si, à cela près, nous ne disons rien de *Myrrhille*, cela tient, en vérité, à ce qu'il n'y a rien à en dire : car jamais, peut-être, aventure plus banale n'a été racontée de plus banale façon. Nulle trace d'immoralité, ni non plus de moralité ; nulle trace de style, ni non plus de ce manque trop complet de style qui rend parfois si amusante la lecture d'un mauvais livre. Rien du tout, un néant, et si égal, si régulier, si honnête, que M. Busnach se donne une peine tout à fait inutile en voulant nous démontrer, dans sa préface, que Mme Liane de Pougy ne se fait aider par personne pour écrire ses romans. Non, certes, elle ne se fait pas aider : *Myrrhille* nous est un sûr garant de sa probité littéraire : et nous devons ajouter que, étant agréable à voir comme elle l'est (à en juger par le portrait mis en tête de son livre), on ne saurait vraiment exiger d'elle d'avoir, en outre, le génie d'un Balzac. Mais ce qui, dans son livre, est tout à fait beau, d'une beauté pour ainsi dire sublime, ou monumentale, c'est la préface de M. William Busnach, où cet auteur dramatique nous raconte, en grand détail, les circonstances exactes de ses deux premières rencontres avec Mme Liane de Pougy, et, où, pour nous convaincre de l'injustice des jugements humains, il nous avoue avoir été lui-même accusé de n'être pas l'auteur de ses dix-neuf premières pièces, simplement parce qu'il avait été commis d'agent de change, avant de se vouer à la littérature.

Imitations, par le comte Léon Tolstoï, traduit du russe par Halpérine-Kaminsky, 1 vol. in-18, de la collection des *Grands Romans étrangers*, Ollendorff, 3 fr. 50.

« Donnez-moi dix lignes de l'écriture d'un homme, et je me charge de le faire pendre », disait jadis un policier célèbre ; et de même on pourrait dire : « Donnez à M. Halpérine-Kaminsky dix lignes écrites par le comte Tolstoï, et il se chargera de vous en faire un élégant volume à 3 fr. 50 » ! Plusieurs fois déjà il nous a fourni des preuves de son étonnante virtuosité à improviser, pour nous, des ouvrages du grand écrivain russe ; et nous avons souvenir, notamment, d'un certain volume intitulé *Plaisirs vicieux* où il s'est plu à nous offrir, comme étant du comte Tolstoï, tel article que celui-ci s'était borné à recommander au lecteur russe en y joignant quelques mots de préface. Mais *Imitations* est, à ce point de vue, un tour de force plus extraordinaire encore. Dans un volume de la collection des « grands romans étrangers », M. Halpérine, cette fois, s'est avisé de traduire en français des traductions faites par le comte Tolstoï (ou plus exactement par son entourage) pour de petits journaux populaires russes : et, de ces traductions, les trois principales sont tirées du français, le *Café de Surate*, de Bernardin de Saint-Pierre, un chapitre de *Sur l'eau* de Maupassant, et un conte indien, *Karma*, familier à tous les lecteurs du *Magasin pittoresque*. Voilà avec quoi M. Halpérine parvient à faire un « grand roman » de Tolstoï ! Et quant à la langue dans laquelle il nous restitue ces œuvres, écrites d'abord en excellent français, le lecteur pourra en juger par les quelques lignes suivantes, prises au hasard dans son introduction : « La vérité, — obscurcie en ces derniers temps, — que le mal peut être évité et le bien réalisé seulement par l'effort personnel et qu'il n'existe aucun autre moyen d'atteindre ce but, cette vérité y est montrée avec une netteté parfaite. De l'instant où le brigand, sorti de l'enfer, ne songea qu'à son bonheur propre, le bonheur ne fut plus, et le brigand retomba dans l'enfer. »

Le Char de l'Etat, par Abel Hermant. 1 vol. in-18, Ollendorff, 3 fr. 50.

Nous doutons fort que les mœurs et le langage des cours impériales ressemblent trait pour trait à la peinture que nous en offre M. Abel Hermant ; ou en tout cas, s'ils y ressemblent, c'est maintenant que les têtes couronnées peuvent dire en toute conscience que « l'opérette les guette », car le *Char de l'Etat*, par exemple, fournirait un admirable sujet à quelque nouvel Offenbach. Mais, avec tout cela, ces dialogues non seulement ne sont pas ennuyeux, mais même ils ne manquent pas d'une certaine tenue littéraire qui les élève au-dessus de l'ordinaire du genre. Les personnages y sont extravagants et les situations souvent invraisemblables ; mais situations et personnages nous y sont présentés avec une suite logique, qui empêche le lecteur, tout au long du livre, de sentir trop vivement ce qu'ils ont d'anormal. Et il y a, dans le livre, deux ou trois scènes qui sont vraiment excellentes, c'est-à-dire fort habilement imaginées pour s'adapter au ton et à l'esprit du sujet : telle notamment la soirée au restaurant Paillard, et tel encore le retour de la pauvre petite impératrice au château de son père, l'Electeur de Brême.

Ont paru :

Littérature. — *La Fin du Théâtre romantique et François Ponsard*, d'après les documents inédits, par C. Latreille. 1 vol. in-18, avec portrait, Hachette, 3 fr. 50. — *Histoire de la Littérature française depuis les origines jusqu'à nos jours*, par Emile Faguet, illustrée d'après les manuscrits et les estampes. 2 vol. in-8°, Plon, 6 fr. — *Le Livre des Mille nuits et une nuit*, traduction littérale et complète par le docteur J.-C. Mardrus ; *tome IV*. 1 vol. in-8°, à la *Revue Blanche*, 7 fr. 50.

Poésies. — *La Route fraternelle*, par Emile Trolliet. In-18, Lemerre, 3 fr. ; — *L'Amour et l'Art*, poèmes évolutionnistes, par Lucien Villeneuve. In-18, *d°*, 3 fr. — *Les Médailles d'argile*, par Henri de Régnier. In-18, au *Mercure de France*, 3 fr. 50 ; — *Confidences*, par Albert Fleury. In-18, *d°*, 2 fr. ; — *Odes et Poèmes*, par Albert Brandenburg. In-18, *d°*, 2 fr. — *Eschyle*, traduction de Leconte de Lisle, édition in-18, Lemerre, 3 fr. 50.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

La fabrication des nouvelles allumettes et l'hygiène. — Le nouveau mode de fabrication des allumettes au sesquioxyde de phosphore, semble avoir bien tenu ce qu'il promettait. Cette fabrication se poursuit depuis deux ans à Trélazé, à Bègles, à Pantin, à Aix et à Marseille, et l'on n'a plus eu d'accidents d'intoxication à enregistrer. Cependant le personnel employé à cette fabrication est considérable et comprend environ 2.100 ouvriers dont 790 hommes et 1.310 femmes.

De même aucune explosion, aucun incendie de quelque importance ne s'est produit, bien que les deux derniers étés se soient montrés particulièrement rigoureux.

Malgré la suppression maintenant bien prouvée, de tout danger de phosphorisme, l'Administration a poursuivi l'étude de la transformation de ses procédés de fabrication, et elle est à la veille de généraliser l'emploi d'une machine à fabrication continue, essayée à Pantin depuis le mois d'octobre dernier, et qui fait, de façon automatique, et sous un vitrage étanche, toutes les opérations successives qui se terminent par la livraison de boîtes garnies et fermées.

Cette machine supprime absolument les risques d'incendie et les accidents de brûlure, rarement graves, mais très douloureux, qui sont encore fréquents dans la fabrication à la main.

Industriellement, cette machine permettra de réaliser un très grand progrès, dont on peut juger par les chiffres suivants : la machine reçoit 45 fois par minute une série de 100 allumettes blanches et rend un même nombre d'allumettes toutes préparées. Sa production s'élève ainsi à l'heure à 270.000 allumettes et à 2 millions et demi par journée de travail.

De plus, tandis que, dans la fabrication à la main, il faut environ onze ouvriers pour faire 1 million d'allumettes, avec la machine quatre ou cinq personnes suffisent pour le même nombre, y compris le personnel accessoire aux machines.

Enfin le rôle des ouvriers, se bornant exclusivement à servir la machine, devient beaucoup plus facile qu'avec les procédés antérieurs de fabrication.

Les passagers transatlantiques en 1899. — Bien que le nombre des paquebots entrant à New-York pour y amener des passagers des différents pays d'Europe ait une tendance à baisser depuis deux ans, et qu'il n'ait été que de 826 en 1899, au lieu de 975 en 1893, 879 en 1894, 853 en 1896, et 901 en 1897, cependant le nombre des passagers est le plus élevé qui ait été relevé depuis six ans. Il est de 411.177 dont 107.415 passagers de cabines et 303.762 passagers d'entrepont. En 1898, 812 voyages avaient donné 300.237 voyageurs, dont 80.586 de cabines et 219.651 d'entrepont. Notons, toutefois, que l'année 1891 avait donné un nombre total de passagers, de 595.313, dont 150.023 passagers de cabines.

La Compagnie transatlantique française a transporté, en 1899, 6.124 passagers de cabines et 22.883 passagers d'entrepont. Le Lloyd de l'Allemagne du Nord donne les nombres correspondants 19.991 et 75.291 ; la Compagnie Cunard, 19.015 et 20.853 ; la Compagnie Hambourg-Amérique, 14.531 et 40.598 ; la Compagnie Américaine, 14.398 et 11.311 ; la Compagnie White Star, 12.741 et 25.208. D'autres Compagnies de moindre importance se sont partagé, fort inégalement d'ailleurs, les autres passagers.

La moyenne des passagers de cabine par traversée a été la suivante : Compagnie Américaine, 313 ; Cunard, 307 ; White Star, 223 ; Anchor Line, 182 ; Lloyd, 179 ; Hambourg-Amérique, 172 ; Compagnie transatlantique française, 113.

Les nouvelles colonies allemandes. — Depuis l'année 1884, l'Allemagne a acquis, tant en Afrique qu'en Asie et dans le Pacifique, un territoire colonial d'une étendue de 2.565.910 kilomètres carrés, peuplés de 10.689.100 habitants.

Ces nouvelles acquisitions sont : en Afrique, Togoland, de 82.330 kilomètres carrés, avec 3.500.000 habitants ; Cameroun, de 493.600 kilomètres carrés, avec 3.500.000 habitants également ; plus 803.960 kilomètres carrés dans l'Afrique sud-ouest et 941.160 kilomètres carrés dans l'Afrique orientale, ces derniers peuplés de 4.000.000 d'habitants ; en Asie, la baie Kiou-Tchéou, avec 920 kilomètres carrés et 60.000 habitants ; enfin, dans le Pacifique, la Terre Empereur Guillaume, 181.650 kilomètres carrés et 110.000 habitants ; l'Archipel Bismark, 47.100 kilomètres carrés et 180.000 habitants ; les îles Salomon, 26.255 kilomètres carrés et 89.000 habitants ; les îles Marshall, 415 kilomètres carrés et 13.000 habitants, et le groupe Samoa, 2.500 kilomètres carrés et 29.100 habitants.

Les progrès du Transsibérien. — La section transbaïkalienne du Transsibérien (de 1.120 kilomètres de longueur), vient d'être mise en service jusqu'à Iryétensk.

Cette localité, située sur la Shilka, est desservie en été par un service régulier de navigation à vapeur sur le fleuve Amour. On y peut accéder désormais de Moscou par rail sans discontinuité, sauf pourtant pour la traversée du lac Baïkal.

La distance Moscou-Iryétensk est d'environ 9.000 kilomètres.

Le télégraphe sans fil dans l'Afrique du Sud. — Dans une récente conférence faite à la *Royal Institution*, M. Marconi a donné d'intéressants détails sur les moyens employés pour faire servir le télégraphe sans fil à la transmission des dépêches sur le théâtre de la guerre dans l'Afrique du Sud.

Il y avait là, en effet, une occasion exceptionnelle de mettre à profit les précieuses qualités d'un système dont l'emploi paraît tout indiqué là où la transmission télégraphique par fil est impossible et les signaux héliographiques défectueux ou insuffisants. Cependant, M. Marconi ne peut s'empêcher de constater que, dans cette circonstance, comme dans bien d'autres d'ailleurs, à l'occasion de cette guerre, le War Office a fait preuve d'une lenteur et d'une négligence fâcheuses.

Ce n'est que le 11 décembre dernier que la mission composée de M. Bullock et de quatre aides, a pu parvenir au camp de De Aar, où elle eut, en arrivant, le désagrément de s'apercevoir qu'aucune disposition n'avait été prise pour lui procurer le matériel nécessaire à l'installation des appareils. Grâce au major Baden-Powell, frère du défenseur de Mafeking, elle put, tant bien que mal, fabriquer elle-même les mâts, perches et autres ustensiles indispensables à son travail. Il n'y a pas lieu de s'étonner par suite si les résultats d'une semblable installation ne furent nullement satisfaisants. On attribua l'échec éprouvé à la présence du fer dans les montagnes ou vallons se trouvant sur le parcours des ondes électriques. A ce sujet, M. Marconi fait remarquer, avec une certaine ironie, que si cette assertion n'avait pas été télégraphiée de l'Afrique du Sud, on aurait eu peine à croire que quelqu'un au monde ait pu se former une pareille opinion, après les expériences décisives qui ont été faites au milieu des escadres de cuirassés. M. Marconi pense que les mauvais résultats obtenus sont dus à l'insuffisance de hauteur des mâts employés et à la défectuosité des contacts avec la terre en raison de la nature particulièrement sèche du sol.

Quoiqu'il en soit, on poursuit l'établissement de nouveaux postes à De Aar, sur la Modder et sur l'Orange Riveret on en espère un bon fonctionnement.

Les fonds secrets en Angleterre. — La puissance de la cavalerie de Saint-Georges ne serait-elle qu'une légende? — Rappelons ici la définition du Larousse : *Cavalerie de Saint-Georges*, l'Argent anglais (cette locution vient de ce que saint Georges est le patron de l'Angleterre et que, à la guerre, l'Angleterre emploie plus largement ses finances que ses soldats.)

On se rappelle qu'à l'ouverture des débats sur la guerre du Transvaal au Parlement britannique lord Salisbury, répondant à un orateur de l'opposition, s'exprima à peu près en ces termes : « On reproche au gouvernement de ne pas avoir eu des renseignements sur les préparatifs militaires des Boers. Comment aurait-il pu se les procurer? On nous félicite de ne pas avoir de fonds secrets. Pourquoi nous blâmer en même temps de ne pas avoir d'espions? L'un ne va pas sans l'autre. On ne peut pas garder ses pence et acheter des gâteaux. On m'a dit que les canons entraient au Transvaal dans des chaudières et les cartouches dans de faux pianos. Nous n'avons pas les moyens d'entretenir à Lourenço-Marquez une équipe d'accordeurs et une autre de chaudronniers pour scruter les wagons de marchandises. »

Le *Sketch* de la semaine dernière nous donne des renseignements précis sur le chiffre officiel des fonds secrets dont dispose le gouvernement britannique.

La somme attribuée l'an dernier par les prévisions budgétaires au service secret était de 750.000 francs. C'est le chiffre moyen des dernières années. Il y a dix ans la somme inscrite au budget était de 1.250.000 francs. En 1870, elle n'était que de 500.000 francs.

Durant la période des guerres contre Napoléon la somme affectée aux fonds secrets était beaucoup plus considérable : 4.375.000 francs en 1814 et autant l'année suivante. Mais quand Napoléon fut déporté à Sainte-Hélène, le chiffre tomba à 1.250.000 francs.

Les fonds secrets figurent au budget anglais sous cette rubrique : « Crédit prévu dans l'année commençant le 31 mars... disons 1900 (le 31 mars est la date où s'arrête l'année fiscale) pour défrayer les services secrets extérieurs et autres de Sa Majesté. » Il n'est dû au Trésor aucun compte de l'emploi de ce crédit qui, le plus souvent, si nous en croyons le *Sketch*, n'est pas complètement absorbé.

Il faut ajouter au crédit des services secrets les sommes prévues aux budgets de la marine et de la guerre pour alimenter les fonds secrets spéciaux de ces deux départements : il s'agit respectivement de 200.000 francs et de 125.000 francs.

Au total, les services secrets coûtèrent l'an dernier aux contribuables anglais une somme de 1.075.000 francs.

« Comparez ce chiffre minime, ajoute le *Sketch*, aux 196.837 livres sterling (4.920.925 francs) de fonds secrets du budget du Transvaal pour 1896. »

Il est probable que cette somme n'a pas été employée uniquement par le président Kruger à entretenir des espions au Cap et en Angleterre, et qu'une bonne partie, sinon la totalité de ces 4.920.925 francs a passé en achats de canons et de munitions. Voilà un virement que les événements se sont chargés de justifier.

Si nous cherchons un autre point de comparaison dans le budget français, nous trouvons que celui de l'exercice 1900 attribue un million de fonds secrets aux Affaires étrangères, 530.000 francs à la Guerre et 100.000 francs à la Marine. Le chapitre « missions » du budget de la Guerre se rattache en grande partie au même ordre de dépenses.

L'Allemagne et la Russie ont des fonds secrets considérables, mais il n'existe aucune donnée officielle permettant de fournir en ce qui les concerne un chiffre même approximatif.

Annonçons enfin que le gouvernement de la Grande-Bretagne, comme sanction du discours de lord Salisbury, va demander au Parlement de porter le crédit des dépenses secrètes pour l'exercice 1900 à 2 millions et demi.

Nouvelle étoffe incombustible. — MM. W. et G. Baugroff donnent le procédé suivant pour préparer cette étoffe. Il convient d'employer de préférence une trame de laine filée en fin et une chaîne de fine laine peignée anglaise de race croisée. On fait passer l'étoffe ainsi constituée dans un bain contenant un mélange de 20 0/0 de tungstate de soude et de 10 0/0 de phosphate de soude; puis elle est apprêtée et calandrée soigneusement à la manière ordinaire.

Cette étoffe convient spécialement pour la confection des vêtements destinés aux ouvriers des poudrières et autres fabriques d'explosifs, ainsi que pour ceux des usines à gaz et, généralement, pour le personnel de tous les ateliers et autres endroits où les ouvriers sont soumis à une forte chaleur ou exposés au feu.

La concurrence des charbons américains. — Nous avons signalé dernièrement le mouvement d'importation des charbons américains dans la Méditerranée, à la faveur de la hausse générale des combustibles, principalement des combustibles anglais.

Notre confrère de Bruxelles, le *Moniteur des Intérêts matériels*, signale une extension considérable de ce mouvement qui pourra avoir une influence très sérieuse sur le marché charbonnier européen et créer, par la suite, une redoutable concurrence à l'Angleterre.

A New-York et à New-Jersey, plus de 6 millions de tonnes de charbon sont déjà consommées annuellement par les steamers des lignes européennes qui s'y approvisionnent. Dernièrement des agents américains sont venus faire la concurrence comme prix aux charbons anglais en Italie, en France, en Autriche et en Russie. L'Italie importe annuellement pour 50 millions de francs de combustible, la Russie pour 25 millions et la France pour 50 millions, de sorte que les charbons américains ont devant eux un champ très étendu.

Le trafic des laines à Dunkerque. — M. Albert Mine, consul de la République Argentine à Dunkerque, signale que les arrivages de laine dans notre grand port du Nord battent actuellement leur plein, à un point tel qu'ils encombrent les 10 kilomètres de quais, rendant insuffisants grues, bras et matériel de chemin de fer.

En 1881, Dunkerque recevait 16.894.640 kilos de laine; en 1899, on en enregistre 143.427.021, dont les deux tiers environ, soit 94.102.338 kilos, sont de provenance argentine, alors que l'importation de cette provenance ne se chiffrait, en 1881, que par 1.006.000 kilos.

C'est en majeure partie au port d'Anvers, qui faisait autrefois nos affaires sous ce rapport, comme il en fait encore beaucoup d'autres, qu'a été enlevé cet important courant commercial. En effet, Anvers recevait, en 1882 : 169.954 balles de laine de la Plata, et Dunkerque, qui ne comptait pour ainsi dire pas à cette époque dans ce trafic, n'en voyait entrer que 1.617 balles dans son port.

Mais Anvers n'a plus reçu l'an dernier que 86.167 balles, tandis qu'il en est arrivé à Dunkerque la quantité formidable de 260.776 balles, provenant de La Plata.

La production des cidres. — La récolte des cidres, en France, avait été très faible ces trois dernières années : en chiffres ronds, 8 millions d'hectolitres en 1896; 6,8 millions en 1897 et 10,6 en 1898. L'année 1899, au contraire, s'est montrée extraordinairement favorable, et a donné 20.835.568 hectolitres, quantité dépassant de 10.198.132 hectolitres celle de 1898, et de 7.090.126 hectolitres la moyenne des dix années antérieures.

Le département de l'Ille-et-Vilaine a produit, à lui seul, 4.234.190 hectolitres : plus du quart de la production totale. Les Côtes-du-Nord en ont donné 2.239.890, la Manche 3.829.402 et le Calvados 1.584.974.

Citons en outre : l'Aisne, avec 169.760 hectolitres; l'Eure, avec 1.200.000; l'Orne, avec 1.140.630 et la Sarthe, avec 1.143.360.

Le mouvement de l'émigration en Angleterre. — D'après les statistiques officielles, 241.105 émigrants, contre 205.171 en 1898, ont quitté le Royaume-Uni l'année dernière.

Parmi ces émigrants, on compte 42.922 Irlandais, au lieu de 34.395 en 1898. 146.777 sont d'origine anglaise et 90.029 sont des étrangers; pour 847, la nationalité n'a pu être définie.

159.201 de ces émigrants ont gagné les Etats-Unis et 33.727 l'Amérique du Nord anglaise. 18.952 se sont dirigés vers le cap de Bonne-Espérance et Natal.

La sécheresse aux Indes. — Contrairement aux prévisions du service météorologique des Indes, qui avait cru pouvoir prédire, dans le nord et le centre de ce pays, des pluies plutôt au-dessus de la moyenne, les deux tiers des Indes souffrent actuellement de la sécheresse la plus persistante qui ait été enregistrée depuis le commencement du siècle; et rien ne permet, jusqu'ici, de voir cesser le fléau à bref délai.

Une peinture économique. — Cette peinture a pour but de remplacer la peinture à l'huile sur les planchers, la pierre, le bois, etc. Voici comment on la prépare :

On fait tremper pendant plusieurs heures dans de l'eau froide 60 grammes de bonne colle forte blanche, puis on la dissout dans un lait de chaux épais qu'on a préparé en mélangeant dans de l'eau ou en portant à l'ébullition 500 grammes de chaux vive.

On ajoute alors, en continuant à remuer 250 grammes d'huile de lin et on laisse refroidir. On obtient ainsi un enduit épais, onctueux et blanchâtre, auquel il suffit d'ajouter la matière colorante qu'on voudra, pourvu qu'elle ne soit pas attaquée par la chaux. Si la peinture est trop épaisse, on peut l'éclaircir avec de l'eau.

Cette peinture couvre bien les surfaces et elle s'étend avec facilité; sous une mince couche de vernis, elle prend un lustre remarquable. Elle a de plus l'avantage de bien adhérer aux vieilles peintures, mais dans ce cas il est utile de forcer un peu la proportion de colle forte.

L'ananas, comme la banane, entre de plus en plus dans les habitudes de notre dessert, mais peu de personnes sont au courant de l'histoire de ce beau fruit.

L'ananas (*Ananassa salina*) est originaire de l'Amérique tropicale; mais depuis longtemps, il s'est répandu en Asie et en Afrique, voire même en Europe, puisqu'en Angleterre il fait l'objet d'une culture en serres,

La plante est en effet assez indifférente à la nature du sol, pourvu qu'elle ait beaucoup d'humidité au début de sa croissance; et plus tard, quand les fleurs apparaissent, beaucoup de soleil ou de chaleur.

En pleine terre, il faut d'abord avoir soin de débarrasser le sol des mauvaises herbes autour de la jeune plante, mais bientôt ses feuilles s'étendent assez pour empêcher la croissance de ces herbes, et il suffit de labourer de temps à autre autour du pied.

L'arbrisseau, adulte, mesure de 60 à 80 centimètres de haut; il ne porte qu'un fruit, dont le poids est en moyenne de 1 kilo et demi à 2 kilos. Cependant les ananas de Porto-Rico, réputés les meilleurs, pèsent jusqu'à 4 kilos.

La feuille de l'ananas fournit une matière textile que les habitants de Formose et Haïnan utilisent pour la fabrication de leurs vêtements.

AGENDA DE LA SEMAINE

Convocations d'électeurs. — Les collèges électoraux législatifs, de Mauléon (Basses-Pyrénées), de Villefranche (Rhône) et de Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire) sont convoqués pour le dimanche **11 mars** afin de pourvoir au remplacement de MM. Berdoly, Million et Gillot. — Les électeurs sénatoriaux du Lot sont convoqués pour le **25**, pour nommer un sénateur en remplacement de M. Talon, décédé.

Le Conseil supérieur de la guerre. — Le **6 mars**, le Conseil supérieur de la guerre se réunira pour étudier la question du déclassement de certaines places fortes, et de la défense de certains fronts de mer.

Monuments et statues. — On inaugurera prochainement au Parc Monceau près de la colonnade semi-circulaire le monument d'Ambroise Thomas par Falguière, enveloppée d'un manteau, la statue se dressera sur un rocher dominant la figure d'Ophélie. — Le monument de Gounod sera placé à gauche du pavillon de Chartres, près du boulevard de Courcelles.

Le Salon de 1900. — Le dépôt des œuvres destinées au Salon de 1900 qui ouvrira le **10 avril**, place Breteuil, devra être effectué aux dates suivantes : peinture, du **6** au **10 mars**; sculpture, **18** au **22**; gravure et lithographie, **20** au **21**.

Expositions artistiques. — *A Paris* : exposition des œuvres de Mlle Sommer, galerie Georges Petit (12, rue Godot-de-Mauroi) du 1er au **15 mars**. — On annonce pour le **10**, l'ouverture de l'exposition de la Société nouvelle des peintres et sculpteurs, galeries Georges Petit (8, rue de Sèze). — Prochainement galerie Bernheim, 8, rue Laffitte, exposition d'œuvres de M. Guillaumin. — Du **10** au **25**, à la Bodinière (18, rue Saint-Lazare), les œuvres des frères Delahogue. — L'exposition annuelle du Cercle de l'Union artistique, rue Boissy-d'Anglas, fermera ses portes le **9**, et l'exposition du Cercle Volney sera close le **13**.

En Province : Avignon, première exposition de la Société vauclusienne des Amis des Arts, réservée aux artistes vauclusiens du **15 mars** au **15 avril**. — Nantes : le **8 mars**, clôture de l'exposition de la Société des Amis des Arts. — Le **15**, clôture de l'exposition de Pau.

Conférences de la semaine. — Mardi **6 mars**, à la Société de géographie (184, boulevard Saint-Germain), conférence du comte Albert Vandal, de l'Académie française : « Il y a cent ans ». — A la Bodinière, mardi **6** et vendredi **9**, conférences de M. Georges Vanor, auditions de Félicia Mallet.

Le salon culinaire. — Dans la salle de la Société nationale d'horticulture, aura lieu les **4, 5** et **6 mars**, le troisième salon culinaire annuel.

Concours agricole. — Le Comité d'agriculture de Beaune (Côte-d'Or), organise pour le commencement de mars un concours public de soufreuses pour les vignes.

Exposition d'aviculture. — Au Casino Ruel (6, rue du Cloître-Notre-Dame), exposition internationale des volailles naines, les **11** et **12 mars**.

Les grandes foires. — Le **8 mars**, ouverture à Dinan (Côtes-du-Nord) d'une foire aux chevaux très importante.

Adjudications pour l'Exposition. — Le **5 mars**, à 11 h. du matin (quai d'Orsay, 97), adjudication publique de l'exploitation des buffets, bars, restaurants, garages à bicyclettes, cabines pour gymnastes et coureurs annexés au nouveau vélodrome de l'Exposition au bois de Vincennes. — Le jeudi, **15**, à 10 h. (quai d'Orsay, 97), adjudication publique des kiosques destinés à la vente des produits alimentaires dans l'enceinte de l'annexe de l'Exposition à Vincennes.

Anniversaires étrangers. — Le **4 mars**, les Italiens célébreront l'anniversaire de la Charte constitutionnelle de l'Italie; à cette occasion, réceptions par les membres du gouvernement et la municipalité, à Rome. — Le **10**, célébration en Angleterre de l'anniversaire du mariage de S. A. R. le prince de Galles avec la fille aînée du roi de Danemark.

A l'église russe. — Le **10 mars**, à l'église russe de la rue Daru, à 11 h., service à l'occasion de l'anniversaire de naissance de feu le tsar Alexandre III.

La Semaine religieuse. — Dimanche **4 mars** : premier dimanche de carême. — Le **7** : la Saint-Thomas-d'Aquin, célébration de cette fête et argumentation solennelle dans la grande salle de l'Institut catholique de Paris.

Les prédicateurs du carême. — A Notre-Dame de Paris : le R. P. Etourneau, dominicain, le R. P. Auriault, et M. l'abbé Normand, vicaire à Saint-Jean-Baptiste de Grenelle. — A Saint-Eustache : le R. P. Eugène, capucin. — A Saint-Honoré d'Eylau : le R. P. Coubé, de la Société de Jésus. — A Notre-Dame-de-Lorette : le R. P. Magne, capucin. — A Notre-Dame-des-Victoires : le R. P. Bruno, capucin. — A Saint-Pierre de Chaillot, le R. P. Vallée, dominicain, et M. l'abbé Branet. — A la Trinité : le R. P. Feuillette, dominicain. — A Sainte-Clotilde : le R. P. Gaffre, dominicain, et le R. P. Pascheux, de la Société de Jésus. — Toutes les prédications du carême commenceront le dimanche **4 mars**.

Les conférences du carême à Notre-Dame. — Tous les vendredis, le R. P. Auriault, professeur de dogme à l'Institut catholique, fera une conférence pour les femmes chrétiennes, sur les « vraies forces ». Voici l'ordre de ces conférences : 1° Le pape et sa fonction apologétique. 2° Le pape et sa fonction dogmatique. 3° Le pape et sa fonction constitutionnelle. 4° Le pape et sa fonction sociale. 5° Le pape et son indépendance politique. Ces conférences ont commencé le vendredi **2 mars**, et se termineront le **30**. — Tous les dimanches, à partir du **4**, le R. P. Etourneau reprendra la série des conférences qu'il a commencées il y a deux ans. Voici le titre et l'ordre des six conférences : 1° la Paternité humaine. — 2° l'Humanité à la recherche de la Paternité divine. 3° l'Idée évangélique de la Providence paternelle de Dieu dans l'ordre naturel. 4° l'Idée évangélique de la Providence paternelle de Dieu dans l'ordre surnaturel. — 5° et 6° L'Idée évangélique de l'humanité sous le gouvernement paternel de Dieu.

Carnet du rentier. — Tirages avec lots, le **5 mars** : Paris 1898 (1 lot de 100.000 fr. Total des lots : 250.000 fr.); Obligations foncières 1879 (2 lots de 200.000 fr. Total des lots : 560.000 fr.); Foncières 1885 (1 lot de 100.000 fr. Total des lots : 200.000 fr.) — Coupons à toucher : Fonds Russes 4 0/0 1889 et 1890; Obligations de la Ville de Paris 1855-1860; Obligations Communales 1879-1880; Chemins de fer de l'Est et Ouest algérien; Suez 3 0/0.

Un assaut d'armes. — Le **6 mars**, à l'hôtel de la Société des Ingénieurs civils (rue Blanche), assaut d'armes annuel, organisé par la « Société de secours mutuel des maîtres d'armes de Paris ». La commission organisatrice est composée de MM. Louis Mérignac, Ad. Ruzé et Louis Chartier. On trouve des billets dans toutes les salles d'armes.

Sports de la semaine. — COURSES A PIED : **4 mars**, championnat national de Cross Country, le **11**, course des vétérans, ces courses se disputeront dans les bois de Ville-d'Avray sur une distance de 16 kilomètres. — AUTOMOBILISME : le **11**, course des voiturettes organisée par le *Journal des Sports*. — TIR : le général gouverneur de Paris vient d'arrêter les dates des réunions de tir du 92e territorial au stand d'Auteuil; le **4**, séance de classement, le **11**, concours général. — La prochaine réunion de la Société l'Avenir aura lieu le **18** et comprendra un concours à l'arme de guerre. A Dunkerque, le **4**, le cercle d'Escrime de Dunkerque donnera un grand assaut en l'honneur du maître parisien Anthime Spinnewyn accompagné de MM. H. G. Berger et Willy Sulzbacher. — COURSES DE CHEVAUX à Auteuil les **4** et **8**. — On annonce comme très prochaine la réouverture du vélodrome du Parc des Princes.



Phot. Waléry.

M^me^ LA MARÉCHALE DE MAC-MAHON

M^me^ la maréchale de Mac-Mahon, duchesse de Magenta, dont la santé était très précaire depuis quelque temps, vient de succomber à une attaque d'apoplexie, dans son hôtel de la rue de Bellechasse.

Née à Paris en 1834, elle accomplissait, le 13 février dernier, sa soixante-sixième année. Elle était la fille aînée d'Armand de la Croix, comte de Castries, et de Marguerite-Augusta d'Harcourt. Son mariage avec le soldat illustre, qui devait devenir maréchal de France et président de la République, datait du 14 mars 1854.

Depuis son veuvage, M^me^ de Mac-Mahon vivait très retirée, s'occupant d'œuvres charitables, mais restant étroitement attachée à la grande famille militaire, en sa qualité de présidente de la Société de secours aux blessés de terre et de mer.

Elle laisse une fille, la marquise de Piennes, et deux fils, officiers supérieurs, dont l'aîné, le commandant Patrice de Mac-Mahon, a, on le sait, épousé la princesse Marguerite d'Orléans, fille du duc de Chartres.

LA GUERRE DU TRANSVAAL

Au début des hostilités, on avait peine à croire que les Boers pussent résister longtemps aux armées britanniques. Puis, nous nous sommes tellement habitués à enregistrer chaque semaine, presque chaque jour, des victoires fédérales et des défaites anglaises, que la nouvelle des succès des généraux Roberts, Kitchener et French nous a d'abord laissés incrédules. Depuis le 15 février, jour de la délivrance de Kimberley, les dépêches du War Office, annonçant l'invasion de l'Etat d'Orange et escomptant la capture ou l'écrasement des commandos du général boer Cronjé, n'ont été acceptées sans réserves par aucun organe de la presse européenne; même les journaux anglais faisaient des restrictions. Un peu partout on espérait que la petite armée de Cronjé réussirait à devancer ses poursuivants ou recevrait des renforts rendant la lutte moins inégale; en Angleterre, on redoutait les mêmes éventualités.

Les dépêches du War Office et des agences officieuses étaient d'ailleurs obscures. Par le télégraphe, le public n'apprend jamais la vérité que par bribes, à moins qu'il ne s'agisse de faits précis. Le récit des événements est tellement morcelé que l'ensemble nous échappe. Et la plupart des commentaires par lesquels nous essayons de suppléer aux lacunes des télégrammes sont vains. Nous le constatons un mois plus tard, quand les correspondances nous apportent des détails complets et restituent aux faits leur physionomie véritable.

Nous lisons ainsi en même temps les dépêches de la veille et les lettres du mois précédent. Les défaites britanniques de décembre et de janvier (Colenso, Maggersfontein, Colesberg, Spionkop) nous sont contées par le menu au moment même où nous est annoncée sommairement la victoire britannique de Koodoosrand.

La capitulation de Koodoosrand et la délivrance de Ladysmith ne sont pas des événements tels qu'ils puissent mettre fin à la campagne. Mais il est permis d'espérer qu'ils pourront servir de point de départ à des négociations qui arrêteraient cette lutte odieuse. Tant au point de vue des morts qu'au point de vue du nombre des prisonniers, Boers et Anglais sont maintenant manche à manche. L'amour-propre britannique est sauf. Jamais les puissances neutres ne trouveront une meilleure occasion d'intervenir.

Le général Cronjé, quoique vaincu, restera une des figures héroïques de cette guerre. Les Anglais eux-mêmes lui rendent hommage. M. Kinnea, dans un ouvrage qu'il vient de publier sur la campagne de Lord Methuen, s'exprime ainsi sur son compte :

« Le général Cronjé est un homme d'une habileté consommée. La peur ne le connaît pas; il a plus de ressources dans son cerveau que tous les Moltkes de Pall Mall pris ensemble. Dans les conseils militaires il a le dernier mot, même sur le président Krüger. Il est très actif et ne peut pas rester en place sur le champ de bataille, où le feu, quelque terrible qu'il soit, ne l'émeut pas le moins du monde.

« C'est un vrai soldat et un chef, un homme du *Veld*, qui ne demande qu'à vivre et à mourir dans son pays, fusil au bras, comme il convient à un chasseur et à un soldat.

« Le général Cronjé possède une ferme de 12.000 acres, près de Potchefstroom, où il mène une vie patriarcale. »

A défaut d'autre renseignement, la tenue où nous voyons le général Cronjé sur la photographie que nous reproduisons, suffit à montrer que ce titre de *général* a un autre sens au Transvaal qu'en Europe. L'organisation militaire des Boers a été déjà sommairement exposée ici même. Leur unité tactique est le *commando*, constitué par la réunion de tous les hommes valides d'un district, et placé sous les ordres d'un *Veldkornet*. Quand plusieurs commandos sont réunis, leurs veldkornets passent sous les ordres d'un *commandant*. Les commandants sont choisis parmi les burghers dont l'habileté et le courage ont été éprouvés au cours d'expéditions antérieures. Jusqu'à la guerre actuelle il n'y avait qu'un commandant-général : le général Joubert. Par suite de la levée en masse des Boers et de la nécessité de les répartir en plusieurs armées, le gouvernement du Transvaal a donné il y a quelques mois à plusieurs commandants les attributions de commandants-généraux.

Dans toute l'armée boer il n'y a que le petit corps de *Staats-artillerie* et la police montée qui aient un uniforme. La tenue des commandants-généraux n'a rien de distinctif. Et comme l'arme blanche est inconnue des Boers, les commandants sont armés du fusil et du revolver comme leurs hommes, ils font le coup de feu à l'occasion et sont seulement tenus de n'être pas les moins adroits tireurs.

« VITELLIUS »

Le concours général d'animaux gras, chassé du Palais de l'Industrie par les démolisseurs, avait trouvé, l'an dernier, un refuge provisoire dans la Galerie des Machines. Il s'est transporté, cette année, au marché à bestiaux de la Villette. Il serait exagéré de dire que le Tout-Paris a suivi, dans ce quartier excentrique, les bœufs énormes, les cochons prodigieux, les moutons obèses et les volailles rebondies. Le public était peu nombreux, mais c'était un public de connaisseurs.

La coupe d'honneur de la race bovine a été pour un bœuf bien français (depuis quinze ans triomphaient les durhams), un cotentin briégé appartenant à M. Léon Viel de Saint-Gabriel (Calvados). Son âge : quarante-quatre mois; son poids : 1.088 kilogs. Pourtant ce bœuf admirable ne fut pas le roi du concours. On n'entendait que ces phrases : « Avez-vous vu Vitellius? » — « Allez voir Vitellius. » Quand le président de la République vint visiter le concours, on le conduisit tout d'abord devant Vitellius.

Vitellius est, — ou plutôt était, — un porc phénoménal âgé de neuf mois et demi et pesant 305 kilos, élevé à Evron (Mayenne) par M. Rouland. Qui n'a pas vu ce monstre rose vautré dans sa paille ne sait pas ce que c'est qu'un cochon gras.

Un bœuf gras n'est pas sans beauté majestueuse. Un cochon gras, quand il est aussi gras que Vitellius, est presque informe; on se demande comment on a pu gonfler à ce point cette peau rose et saine, sans qu'elle éclate.

Combien d'aunes de boudin, quel poids de saindoux, quel volume de lard, etc., etc., représente un porc de 305 kilos? Comment ces 305 kilos se décomposent-ils en charcuterie? Il faut le demander à M. Laval, chef de la maison *A la Renommée*, 199, rue Championnet et 50, rue des Moines. C'est lui qui a acquis Vitellius, qui l'a fait égorger sans pitié, et qui le débite sous les aspects variés traditionnels.



M. LE DOCTEUR BORNE. — Phot. Waléry.

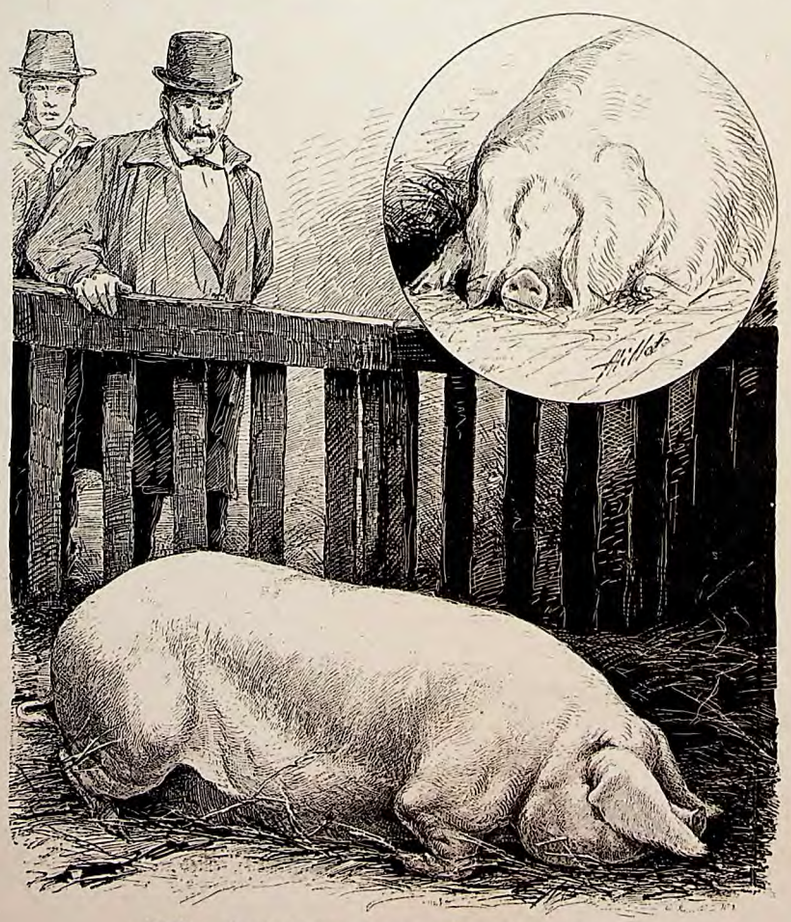
L'influenza ayant fait, cet hiver, un sérieux retour offensif, son traitement est naturellement une des questions à l'ordre du jour, et, mardi dernier, l'Académie de médecine elle-même engageait une discussion en règle sur ce sujet trop actuel. Or, depuis quelque temps, on ne s'aborde plus sans échanger les propos suivants : « Connaissez-vous la recette du docteur Borne? — Oui, j'en ai pris copie. — Il paraît qu'elle est infaillible. » Le nom de l'honorable praticien est dans toutes les bouches. Jusqu'à présent, sa réputation médicale n'avait guère dépassé les limites de l'arrondissement de Montbéliard qu'il représente à la Chambre, et, comme législateur, il exerçait son mandat de façon discrète; la publicité donnée par la presse à une ordonnance dont plusieurs de ses collègues du Palais-Bourbon avaient éprouvé l'efficacité lui a valu tout à coup une notoriété presque universelle. Peu s'en est fallu qu'on le représentât sous les traits d'un bienfaisant génie terrassant l'hydre de l'influenza.

M. le docteur Borne a dû être lui-même surpris de tout le bruit mené autour de sa formule sachant, mieux que personne, qu'elle ne constitue pas une découverte et qu'elle n'est que l'application des principes aujourd'hui classiques de l'antisepsie.

Conseiller général, maire de Saint-Hippolyte, où il est né en 1850, le député du Doubs, élu en 1898, est d'ailleurs un médecin de mérite : lauréat de la Faculté de médecine de Paris, il a pris part à la campagne de 1870, en qualité d'aide-major et est chevalier de la Légion d'honneur.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

De la partition du *Lancelot* de M. Victorin Joncières, que l'Opéra vient de représenter, nous détachons le très mélodique *Arioso* que le talent et la belle voix de M. Renaud font si bien valoir; puis, pour les jeunes pianistes, nous publions une alerte et facile *Sérénade slave* de M. Trojelli, compositeur aimable et professeur réputé.



« Vitellius », lauréat du concours des animaux gras : 9 mois, 305 kilos.

Imprimerie de l'Illustration; 13, rue St-Georges
L'Imprimeur-Gérant : Lucien MARC.

Ce numéro est accompagné d'un supplément de deux pages en couleurs hors texte.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes. SAMEDI 10 MARS 1900 *58e Année — N° 2976*

L'INCENDIE DU THÉATRE-FRANÇAIS



Photographie du sinistre prise le 8 mars à une heure et demie. — (Voir l'article, page 160.)

COURRIER DE PARIS

Il y a des choses qu'il ne faut jamais dire. Dans notre numéro qui porte la date du 24 février, sur la foi de deux amis qui arrivaient des bords de la Méditerranée, nous avons eu l'imprudence d'écrire que la pluie faisait rage sur la Côte d'Azur, comme, hélas! sur toutes les côtes de France et dans l'espace compris entre les côtes, du nord au sud et de l'est à l'ouest.

Cette observation météorologique, énoncée sans malice, nous a valu une lettre courroucée où nous lisons que « en réalité les défilés du Carnaval qui ont eu lieu le 25 *février* ont été très réussis; un soleil radieux jetait un vif éclat sur ces fêtes qui... etc., etc. »

On voudra peut-être m'accorder, qu'écrivant ma note le 22 *février*, je ne pouvais savoir quel temps il ferait trois jours plus tard; mais je ne m'en sens pas moins coupable. Il ne faut jamais dire qu'il pleut sur la Côte d'Azur; si j'avais parlé de quarante cas d'insolation survenus en un seul jour sur le littoral de la mer bleue, personne n'eût réclamé. D'autant que, vous ne l'ignorez pas, les insolations de là-bas sont sans gravité aucune : à peine un enluminage du bout du nez, qui se dissipe de lui-même au bout de quelques heures. Le soleil est trop bien appris pour attrister de ses excès les parages bénis où il a fixé sa résidence.

Voici une question réglée : j'ai fait amende honorable et, par surcroît, j'ajoute qu'on ne m'y reprendra pas de longtemps à médire de la Côte d'Azur.

Nous avons eu cette semaine une véritable épidémie de vaccination. Les médecins, hésitants d'abord — ils ne sont pas gens à s'alarmer pour quelques cas de variole, — ont rapidement pris leur parti d'une situation qu'ils n'avaient pas créée mais qui pouvait leur être profitable. Soyons justes. Allez donc refuser aux sollicitations d'une famille l'inoffensive piqûre qui doit la rassurer et vous rapporter quelques louis! Ce serait de l'héroïsme. Les médecins ne sont pas des héros; ils se bornent pour la plupart à exercer honorablement une profession qui enrichit peu d'entr'eux. Et puis, en refusant, ils assumeraient une bien grosse responsabilité. Voyez-vous un homme de l'art appelé quelques jours plus tard chez son client et diagnostiquant une petite vérole! On n'expose pas de gaieté de cœur ses intérêts professionnels à de pareilles aventures.

La raison vraie de l'épidémie vaccinale, nous l'avons dans le marasme où était tombée l'industrie de la génisse à vaccin, depuis que la rareté des cas de variole lui crée des loisirs. Un fait divers rédigé à propos, toute la presse a donné follement, inconsciemment, — car elle n'avait pas flairé la réclame, — et comme, d'ordinaire, le public s'est emballé : le tour est joué.

M. de Galliffet malade! C'est là un événement rare, et qui avait jeté le désarroi, tous ces jours-ci, dans l'entourage du vieux soldat! Et ce n'étaient, du matin au soir, que visites, lettres, dépêches et coups de téléphone au ministère de la guerre. Le ministre acceptait ces hommages et ces marques de sympathie avec la souriante sérénité qu'on lui connaît.

A-t-il su pourtant que, parmi tous ces messages d'amis sincères ou d'ingénieux courtisans, il y en avait un, particulièrement touchant, et qui honore grandement celle qui l'inspira?

Cette femme, qui est âgée et malade aujourd'hui, fut la première, — et la plus jolie et la plus admirée des jeunes femmes de son temps. Elle portait au front un diadème, à l'époque où il n'y avait encore qu'un ou deux galons sur les manches du marquis de Galliffet.

Aujourd'hui elle traverse Paris, ignorée des uns, oubliée de la plupart des autres; mais elle se souvient du passé. Le fringant lieutenant impérial a maintenant des cheveux blancs, lui aussi, et il est devenu ministre républicain. Cela ne fait rien; elle veut savoir comment il se porte, et très discrètement, presque clandestinement, comme si son orgueil de souveraine devait ne se révéler à personne et ignorer lui-même cette faiblesse charmante de son cœur de femme, elle fait prendre des nouvelles.

L'anecdote est toute simple; mais quel dommage que Daudet ne soit plus là pour la connaître et la raconter?

L'Académie Goncourt est fondée. En déclarant bonnes et valables les dispositions testamentaires de l'auteur de *Manette Salomon*, le tribunal donne à ses héritiers spirituels une sorte de consécration académique. Ils peuvent, si cela leur convient, revêtir un frac soutaché de broderies en couleurs (pas de palmes vertes, elles sont prises par la maison du pont des Arts) et procéder, sans plus attendre, à l'élaboration d'un nouveau dictionnaire de la langue française. Quant aux cachets de présence, peut-être s'écoulera-t-il quelques mois encore avant de pouvoir passer à la caisse. Le défunt a été très explicite sur ce point : chacun de ses académiciens doit toucher une rente annuelle de 6.000 fr., pas un centime de moins; or, il passera de l'eau sous le susdit pont des Arts avant que les intérêts accumulés des sommes délaissées par le *De cujus*, permettent de parfaire la somme nécessaire à l'entretien de son Académie. La chose en soi n'a pas grande importance; puisque ce titre d'académicien confère une sorte d'immortalité, les élus peuvent attendre. Pour le moment, rien n'empêche qu'ils se réunissent une fois par mois au banquet dont le testateur a voulu faire les frais par delà la tombe. Avec un louis par tête, bien que les denrées soient chères, il y a de quoi boire à la santé du maître. Edmond de Goncourt a tout prévu : l'entretien de son culte est assuré à perpétuité.

Mardi dernier, 6 mars, il a été procédé, devant la Chambre des notaires de Paris, à l'adjudication du terrain occupé naguère par la prison de Sainte-Pélagie.

Justement, le lendemain, je rencontrais X..., un ancien pensionnaire du fameux pavillon des Princes, réservé aux journalistes condamnés pour délit de presse. J'avais lieu de présumer que cette « saison » passée à l'hôtellerie de la rue de la Clef lui avait laissé des souvenirs plutôt amers, et, croyant lui être agréable :

— Eh! bien, lui dis-je, la voilà rasée, balayée, cette vieille geôle de la tyrannie; dans quelques mois, de bonnes maisons de rapport en auront effacé jusqu'à la dernière trace...

Mais X... d'une voix presque mouillée de larmes :

— Ah! mon cher, je la regrette, la vieille geôle; comment serais-je assez ingrat pour me réjouir de la disparition du seul asile où j'aie goûté un vrai repos, avec le sentiment de la pleine possession de moi-même. Et, à l'heure des visites, les charmants bavardages sur les choses du jour! Sainte-Pélagie, voyez-vous, ce fut pour moi « un des derniers salons où l'on cause... »

« Il n'y a plus de salons en France ». Cette phrase toute faite, désormais classée parmi les *clichés* usuels, semblerait audacieusement paradoxale aux étrangers peu familiarisés avec les finesses de notre idiome, si l'on ne prenait la précaution de leur expliquer qu'elle concerne exclusivement les cénacles de beaux esprits qui fleurirent surtout au dix-huitième siècle, puis allèrent en déclinant, pour disparaître vers le milieu du dix-neuvième.

Des salons? Mais nous n'en manquons pas, aujourd'hui, tant s'en faut! Seulement le mot a changé d'acception : on en fait, même par extension, un emploi quelque peu abusif. Nous avions déjà les « salons » artistiques, devenus de véritables halles aux tableaux; le triomphe de la vélocipédie nous a valu le « salon du cycle »; et voilà que je découvre le « salon culinaire », dont l'ouverture — les gens dans le train diraient le « vernissage » — a été un des événements parisiens de la semaine. Découverte tardive, je l'avoue; car cette institution, destinée à favoriser les progrès de l'art gastronomique, compte, paraît-il, trois ans d'existence. Salon et cuisine! le rapprochement n'est-il pas d'une hardiesse imprévue?

Messieurs les cuisiniers doivent d'ailleurs aimer les contrastes; remarquez, en effet, que, pour l'exposition de leurs alléchants chefs-d'œuvre, ils choisissent le carême, période d'abstinence et de mortification. Solliciter en un pareil moment l'attention des gourmets, c'est, de complicité avec le diable, les induire en de terribles tentations auxquelles bien peu sont capables de résister.

Il y a quelque temps, un chroniqueur, évoquant certains souvenirs anecdotiques, s'était permis de médire de M. Pâques, l'ancien coiffeur de Châteaubriand. Quel ne fut pas son étonnement de recevoir une lettre rectificative signée de M. Pâques en personne! Comment présumer, en effet, que cet artiste capillaire avait survécu de plus d'un demi-siècle à son illustre client? Et pourtant, c'est un fait avéré : M. Pâques est vivant; il habite Ville-d'Avray; il passe pour un octogénaire très lucide, peut-être même emploie-t-il les loisirs de sa verte vieillesse à écrire, lui aussi, ses *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Eh! bien, ce personnage historique a, paraît-il, un confrère digne de frayer avec lui : l'ancien coiffeur de Lamartine, M. Isopy, âgé de quatre-vingt-dix ans. Un journaliste l'a non seulement découvert, mais encore interviewé, il n'est donc pas permis de douter de son existence.

Ces deux exemples curieux devraient encourager les chercheurs à poursuivre leurs investigations dans un domaine spécial insuffisamment exploré. Qui sait s'ils n'y feraient pas d'autres découvertes intéressantes, d'où l'on pourrait conclure que la chevelure des grands hommes est une sorte de talisman assurant le privilège d'une longévité extraordinaire aux figaros appelés à l'honneur de la palper?

L'*Illustration* a raconté, avec dessins documentaires à l'appui, les péripéties du match de boxe engagé, il y a quelques mois, entre le professeur français Charlemont et le professionnel anglais Driscoll, et l'on n'a pas oublié comment s'affirma de façon brutale la supériorité de l'école française sur l'école anglaise. Ce petit drame sportif a eu récemment son épilogue, non pas dans une arène, mais au Palais de justice : cités, à la requête du parquet, devant le tribunal correctionnel, sous l'inculpation de voies de fait réciproques, les deux champions ont été condamnés à l'amende et les organisateurs du spectacle se sont vus frappés de la même peine.

J'ai entendu qualifier d'excès de zèle l'initiative du parquet, et d'excès de sévérité le jugement du tribunal, sous prétexte que la réciprocité des coups et blessures devait enlever au combat « loyal » tout caractère délictueux. On ne peut pourtant pas permettre aux gens de s'entretuer « loyalement » pour la plus grande satisfaction de leur amour propre et pour le plus grand divertissement de la galerie.

Il convient, du reste, de rappeler que notre compatriote, provoqué, ne s'était résigné à ce genre de lutte qu'avec répugnance et que, en l'acceptant, il avait annoncé d'avance sa résolution de ne pas récidiver, quelle qu'en fût l'issue. Mais une fois, c'était déjà trop; l'exemple pouvait susciter des imitateurs, nous amener la mode de ces combats sauvages; la justice, bien avisée, a voulu prévenir le mal en donnant aux émules de Charlemont et de Driscoll un avertissement dont ceux-ci ont payé les frais.

L'admirable chose que la vogue... Les répétitions de l'*Aiglon* ont excité de telles curiosités dans Paris que plusieurs milliers de lettres (on me cite un chiffre si fantastique que je n'ose l'imprimer) sont déjà parvenues à Mme Sarah-Bernhardt, sollicitant la faveur d'une « entrée » pour le soir de la répétition générale ou de la première. Dans les cercles, chez les marchands de billets, les moindres places se cotent à des prix fabuleux, et l'on se dispute à coups de billets de banque la joie d'assister à cette fête d'art.

Les snobs auront beau faire, le plus curieux de cette fête, ils ne l'auront pas vu, et c'est cela qui méritait d'être payé très cher. C'étaient ces longues après-midis d'études enfiévrées, que dirigeait le poète, emmitouflé de fourrures, comme une femme, ou drapé dans des manteaux de théâtre, et se donnant à lui-même, sous ces déguisements, l'illusion d'être un de ces personnages de rêve que sa superbe fantaisie évoquait. Ce qu'il eût fallu voir, c'était Sarah, pleurant de vraies larmes, emportée par la joie ou la douleur de *vivre* son rôle, arrachant des applaudissements aux comédiens qui l'écoutaient, — si admirable et si surprenante que celui ou celle de qui elle attendait la réplique resta plus d'une fois figé devant elle, perdant la mémoire à l'écouter!

Un jour, on vient la prévenir qu'un marchand à qui on avait commandé un manche de parapluie l'attendait dans la coulisse pour en soumettre une collection à son choix. Elle ne voulut pas sortir de scène, fût-ce une minute. Et comme le marchand s'impatientait :

— Qu'il nous f... la paix, fit Sarah. Dites-lui que j'achète tout, et qu'il s'en aille!!

Le marchand ne se le fit pas dire deux fois. Celui-là pourra s'offrir, même au prix fort, un strapontin pour la première.

LE BÉCASSEAU

Depuis qu'il s'était vu adresser les admonestations épiscopales pour avoir, en s'attardant à la chasse, laissé mourir sans sacrements la douairière de la Bournerie, bienfaitrice de sa paroisse, l'abbé Ciblat ne s'aventurait plus avec son chien Perdreau vers les combes lointaines. Dans toute la saison qui suivit, le vieux fusil au canon encrassé de poudre ne quitta pas cinq fois son ratelier. Malgré la conscience des devoirs sacerdotaux et l'obéissance due à Monseigneur, le cœur du curé de Trassoudaine saignait de cette privation.

Pour se consoler, l'abbé Ciblat taquinait le goujon sous le moulin Bouchy ou bien, à l'aide de mouches artificielles, ferrait la truite dans les eaux courantes qui séparent, en amont du bourg, le pré Flayssac du pré Vergonjane. Là, du moins, il était à portée de voix du presbytère. D'un cri, ou même d'un simple signal, on pouvait le rappeler dans les cas urgents. Car il n'aurait point fallu que l'accident de la Bournerie se renouvelât. Monseigneur l'évêque de Tulle, sur la première récidive, ne se serait point contenté d'infliger pour pénitence un simple pèlerinage à pied à la chapelle du Mont Gargan.

Perdreau, de son côté, n'acceptait pas sans regrets cette vie de demi-sédentaire. Accoutumé à fouiller quotidiennement, au temps de la chasse, landes et taillis, connaissant mieux que pas un chien du canton les refuges préférés du gibier, l'inaction l'attristait et l'alourdissait. Quelque effort d'imagination qu'il pût faire, les jeux du liège et de la mouche volante échappaient encore à ses compréhensions bornées d'animal. La capture du poisson, frétillant à l'hameçon, ne l'intéressait que fort peu : elle lui causait même un certain frisson de malaise, sinon d'aversion. Assis sur son derrière, à deux pas du maître, au versant de la berge herbeuse qui domine la Soudaine, il exhalait son ennui en bâillements miaulés, ou bien dévisageait le pêcheur avec ses deux bons yeux bruns, tout humides de persistantes mélancolies, et qui disaient :

— Mon vénéré maître, est-ce ici vraiment votre place?... Je ne reconnais plus le chasseur exalté que vous fûtes naguères. Pour vous comme pour moi il y a déchéance à nous occuper de cette proie froide et menue, laquelle d'ailleurs ne se révèle nullement à mon flair. Je suis certain qu'en ce moment, Monsieur l'abbé, les champs de Saint-Dulcem sont peuplés de cailles et qu'on lèverait un lièvre sur les bruyères du Mas-André.

Le braque, là-dessus, par une mimique significative, se mettait à haleter, au repos, la langue tirée, puis aboyait timidement comme s'il eut voulu ajouter :

— Allons! Un bon mouvement, abbé Ciblat! La gâchette de votre fusil n'est pas rouillée. Je vous promets heureuse chance... En route!

Le curé de Trassoudaine comprenait ces façons de langage. Si grand plaisir qu'il éprouvât pour l'instant à suivre dans un remous les plongeons de son liège, il savait qu'il est des voluptés plus grisantes. Il devinait les secrets sentiments de Perdreau. Une longue communauté de tendresse et d'habitudes lui avait appris à lire dans les yeux de son chien aussi clairement que dans un livre. Il répliquait tout haut à ce muet interlocuteur :

— Hélas! mon petit Perdreau! Ça ne serait guère raisonnable à nous, ce que tu me proposes. Ne crois pas surtout qu'il y ait mauvaise volonté de ma part. Tu te souviens, Perdreau, de cette promenade trop prolongée que nous fîmes dans le bois de Combenoire en quêtant le chat sauvage. Pendant ce temps, la plus notable de mes paroissiennes décédait sans extrême-onction. Monseigneur l'évêque de Tulle, instruit du fait, me blâma vivement à l'époque. Il importe, mon pauvre ami, de ne point retomber en de telles erreurs. Voilà pourquoi je ne puis m'écarter du presbytère. Nous avons deux fièvres scarlatines et une pneumonie aiguë chez nos ouailles.

Perdreau feignait de saisir le sens exact de cette harangue. Il cessait de souffler, rentrait sa langue, clignait des yeux, puis, de sa queue horizontalement balancée comme une faux, il fouettait, toujours assis, l'herbe de la berge.

— Voyez, mon bon maître, semblait-il répondre, voyez combien je suis docile et résigné!

Peu à peu, cependant, cette louable résignation s'affaiblit. On a beau être chien de presbytère, l'instinct natif reparaît. Perdreau était né chasseur: il demeurait chasseur. Tandis que le curé de Trassoudaine, après déjeuner, ouvrait son bréviaire, ou bien confectionnait pour la truite des mouches artificielles, Perdreau s'évadait en sournois, escaladait les pentes de châtaigneraies, faisait voler en l'air sous ses galopades les bogues épineuses, amollies par la pluie d'automne. Il gagnait le plateau, maraudait en tous sens, le nez au vent, glissant à travers les touffes de genêts ses flancs à poils ras, blancs, mouchetés de jaune. Dès que son odorat lui annonçait le voisinage du gibier, il prenait l'arrêt, selon les principes, la queue droite, l'œil immobile et fascinateur; il patientait parfois, de la sorte, une heure entière. Finalement, désespérant d'entendre derrière lui la détonation traditionnelle, il quittait la place, mécontent et grognon, avec un regard de mépris pour l'animal — plume ou poil — que l'absence du curé Ciblat sauvait seule d'une inévitable destruction. Il s'en revenait, plein de dépits, au presbytère.

A la longue, un travail se fit dans le cerveau du braque.

— C'est stupide, pensa-t-il, de perdre ainsi ma peine et de laisser échapper une bête bien gîtée, dont je puis, d'ailleurs, retrouver rapidement la piste. Si j'allais prévenir le patron!... Peut-être me suivrait-il! J'aurais tôt fait, en tous cas, de l'amener sur le gibier dont il réglerait le sort, sans retard.

En conséquence, il exécuta des rentrées bruyantes, gambadant autour de l'abbé avec mille aboiements expressifs, le tirant par le bas de sa douillette vers le vestibule où sommeillait le fusil empoussiéré.

L'abbé Ciblat ne tarda pas à pénétrer la signification probable de ce manège.

Un jour, par curiosité, il décrocha l'arme et suivit Perdreau jusqu'au champ Soleilhavoup où se trouvaient huchés trois lièvres mâles, entourant une hase. Il réussit sur eux le doublé. Vingt-quatre heures plus tard, après même enquête préalable, Perdreau le conduisit sur une cane petière qui s'abritait dans les massettes de l'étang Bouchy, à moins de 100 mètres du moulin.

Les fugues du curé de Trassoudaine prenaient ainsi un caractère plus limité en même temps que sûrement fructueux. Sa casuistique s'accommodait de ce compromis lequel, en somme, ne constituait pas une infraction formelle à la lettre des commandements épiscopaux.

Perdreau, par un sens admirable d'entendement, savait modifier ses manières d'invitation selon le volume et l'espèce de la proie qu'il annonçait. L'aboiement différait d'ampleur et de ton pour la plume et pour le poil. L'abbé discerna très vite à la fougue des manifestations s'il s'agissait de lièvres, de bécasseaux, ou simplement de lapereaux et de merles. Il dédaignait de répondre aux jappements équivoques et qui ne laissaient prévoir qu'une pièce médiocre.

La judicieuse diversité des appels de Perdreau mettait un orgueil attendri dans l'âme du prêtre qui s'était accoutumé à chérir son braque comme un frère d'armes. A certain déjeuner chez le doyen de Chamberet où, tout du long et du lé, furent vantés les exploits du chien, il ne craignait pas d'émettre cette « galejade » qui scandalisa plusieurs des ecclésiastiques présents, notamment l'abbé Lacotte, curé de Peyrissac lequel, en matière d'orthodoxie, n'admettait pas la plaisanterie.

— Si Perdreau avait une âme et s'il était baptisé, j'opinerais hardiment qu'il représente l'intelligence la mieux douée parmi mes fidèles de Trassoudaine, Monsieur l'instituteur inclus.

Or, ce matin-là, l'abbé Ciblat pêchait le goujon en face du moulin et le goujon donnait bien sur l'hameçon. C'était une copieuse friture en perspective pour ses confrères de Saint-Dulcem et d'Enval qu'il avait conviés, à déjeuner, le surlendemain. Perdreau, depuis une heure, s'était éclipsé. Peut-être, de ses vagabondages, rapporterait-il quelque bonne piste. Un plat de gibier eût complété le menu. Le curé d'Enval était particulièrement friand de bécasseaux. Et l'abbé Ciblat, au réveil, avait dit à Perdreau qui sembla comprendre : — « Il faut que ce matin tu me trouves un bécasseau. »

Le vieux Bouchy, meunier et sacristain, s'approcha du pêcheur de goujons, ôta son bonnet de coton bleu et, après quelques préliminaires tortueux, lui fit des confidences domestiques.

— Monsieur le curé, dit-il, des choses très désobligeantes se passent dans ma maison. Jeanneton, ma petite-fille, qui aura bientôt ses vingt et un ans, s'est férue du neveu de la buraliste. Vous le connaissez mieux que moi... Un fainéant, un faraud, qui ne lui veut évidemment pas le bon motif. Elle se confessera tout à l'heure pour le bout de l'an de sa défunte mère. La « drolle » garde encore de la piété et le respect du prêtre. Exigez d'elle l'aveu complet et sermonnez-la sans pitié. Elle vous écoutera.

— Parfaitement, père Bouchy, parfaitement!... Je ferai le nécessaire, maugréa le prêtre dont le liège, depuis deux minutes, cessait de plonger.

La voix du sacristain avait dû effaroucher le poisson.

— Ne la ménagez pas, continuait l'aïeul. Même avec un mariage, j'estime que le garçon ne lui apporterait que du malheur. Si on ne la tourmente pas un peu, elle l'épousera.

Le curé ploya sa ligne. Le goujon ne mordait plus. D'ailleurs, la provision semblait suffisante.

Il remonta vers le presbytère, puis vers l'église où Jeanneton l'attendait en prières. Il revêtit son surplis, s'assit gravement dans la cage en bois dont un simple rideau de serge verte formait, devant, la fermeture.

Jeanneton débuta par des vénialités habituelles : inattention aux offices, médisances, petits larcins dans les champs, etc... Tout hésitante, elle confessa comment elle s'était laissé embrasser deux fois sur les yeux par un beau gars qui la courtisait. L'abbé Ciblat tendit l'oreille. Il l'interrogea :

— N'osa-t-il rien de plus, mon enfant?

— Rien de plus, répondit timidement Jeanneton.

Au même instant, trouvant le portail ouvert, Perdreau, malgré le respect enseigné pour les lieux saints, bondit dans la nef en jappant. Il avait rejoint son maître à la trace. Il courut au rideau de serge, tira à pleins crocs sur le pan de soutane qui dépassait. L'abbé Ciblat, distrait soudainement, murmura, parlant au chien :

— Ce n'est qu'un lapin?...

— Je ne crois pas, Monsieur le curé, plaidait doucement Jeanneton qui, ayant eu deux frères militaires, connaissait un peu l'argot des villes.

Les sollicitations de Perdreau redoublèrent d'intensité, dans les notes aiguës. L'abbé Ciblat songea aux convives du surlendemain. Anxieux, il avança la tête hors du confessionnal.

— Alors, serait-ce un bécasseau?...

— Oh! pour ça, non! protestait la jeune pénitente, avec animation.

Mais Perdreau eut une façon d'aboiement affirmatif qui fixa les interprétations du confesseur. Celui-ci activa les choses, oubliant les instances de l'aïeul.

— Tu réciteras trois *pater* et trois *ave*... *Absolvo te*... Va en paix, mon enfant!

Il sortit vivement, guidé par son chien.

. . . . . .

Le surlendemain l'abbé Ciblat servit à ses hôtes un bécasseau viandeux, agréablement farci. Le curé d'Enval, un des invités, prit à ce mets de choix une satisfaction visible.

Comme on s'apprêtait à quitter le couvert, le vieux Bouchy entra, la mine basse, emmena son pasteur à part dans une encoignure.

— Monsieur le curé, gémit-il, voilà que la calamité s'acharne sur nous. Quoique vous lui ayez dit grand mal du gars, la « drolle » ne veut pas entendre raison. Elle vient de me déclarer devant ses frères qu'elle l'épouserait sitôt majeure. Faut-il, tout de même, que ces enfants-là aient la tête dure!...

RÉMY SAINT-MAURICE.

NOTES ET IMPRESSIONS

Pas n'est besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer.

GUILLAUME D'ORANGE.

* * *

Si fort que l'on soit, homme ou nation, il y a une limite que la force ne saurait dépasser.

LORD SALISBURY.

* * *

La conscience est une force, et le sentiment de la dignité une sauvegarde.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

* * *

La morte saison pour les médecins : celle où l'on ne meurt pas.

LOUIS ULBACH.

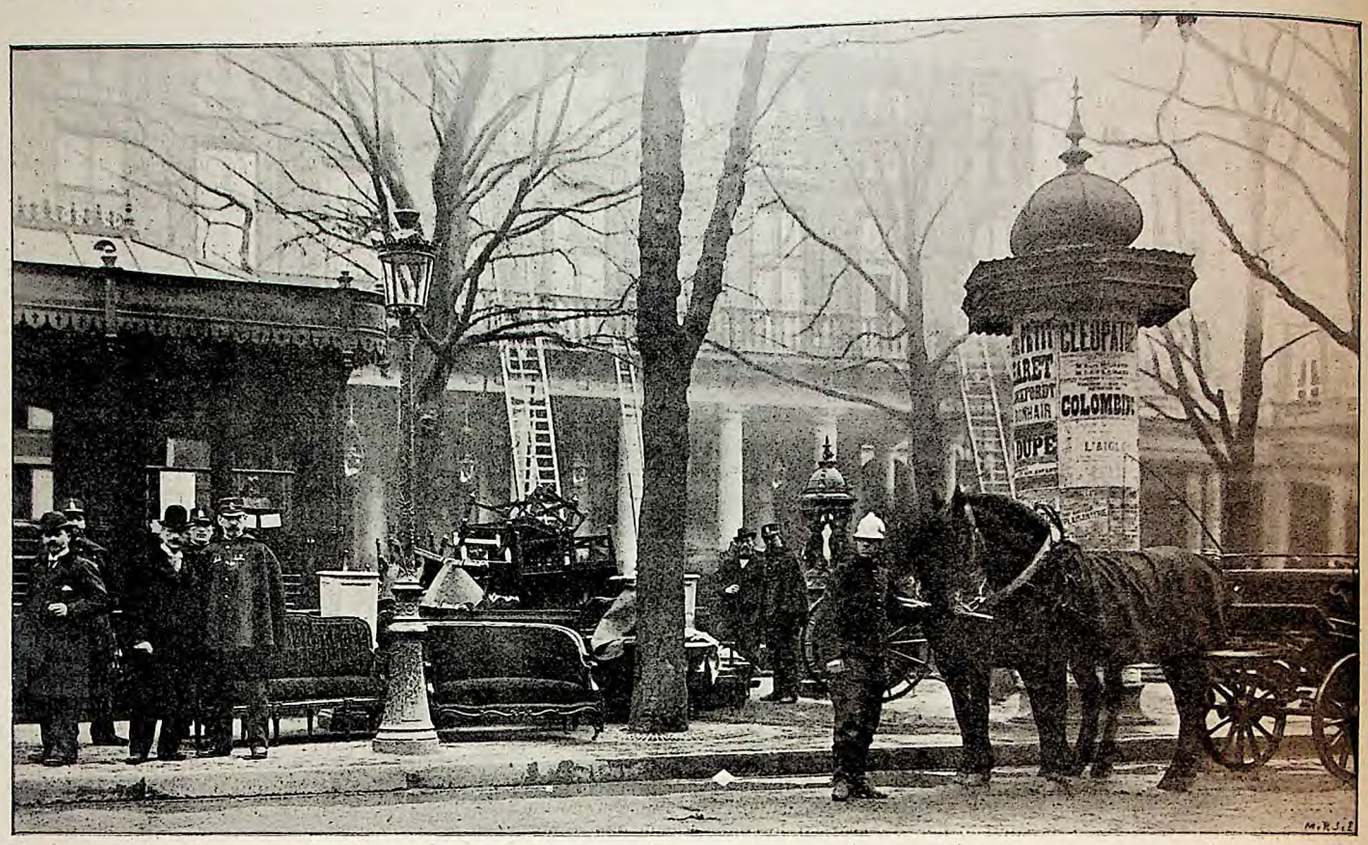
* * *

Nous sommes tous portés à faire le mal qui nous profite et à nous réjouir de voir le mal que font les autres tourner contre ses auteurs.

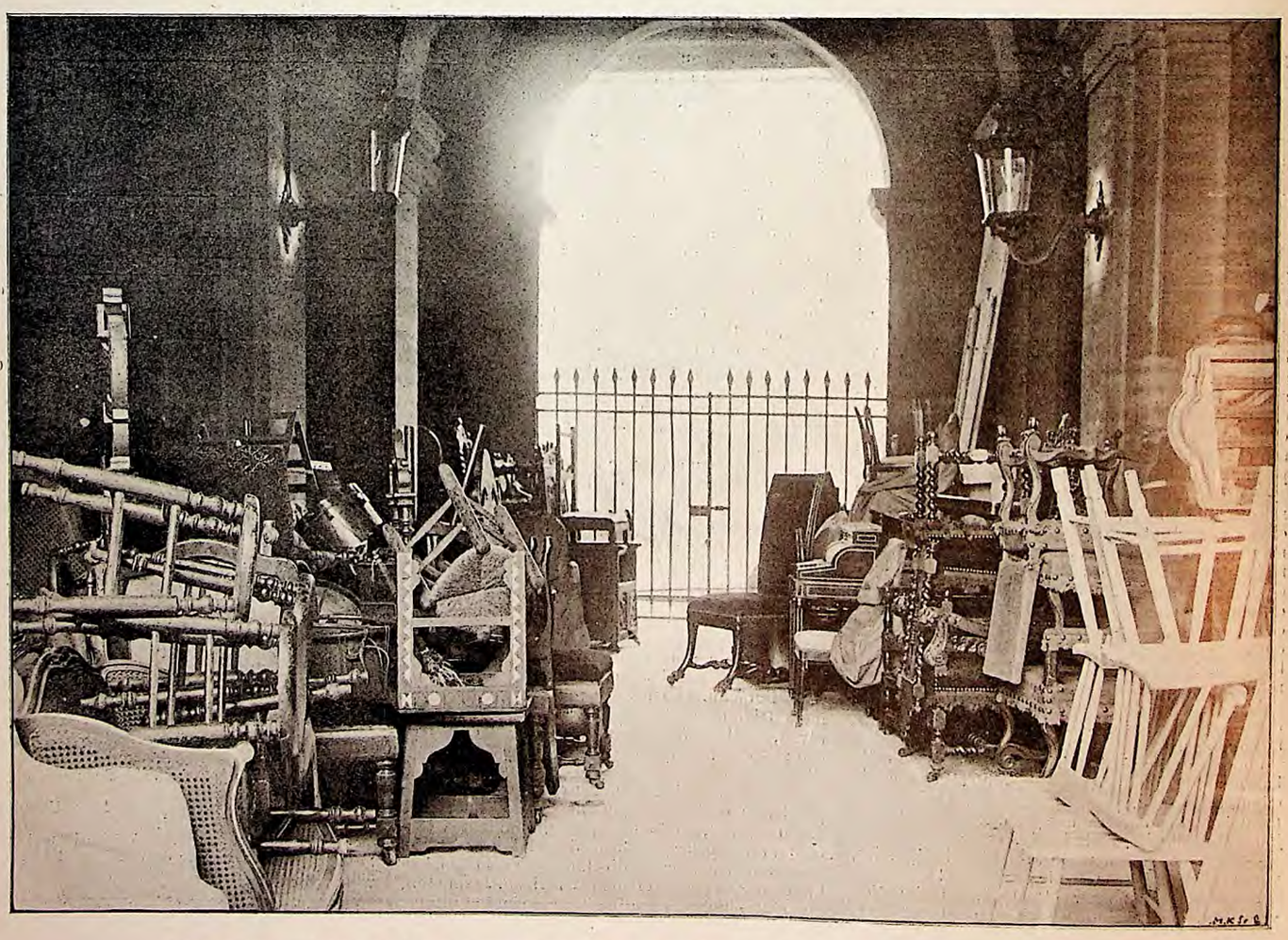
* * *

La liberté est comme la santé : on n'en sent tout le prix que lorsqu'on la perd.

G.-M. VALTOUR.



INCENDIE DU THÉATRE-FRANÇAIS. — Vue prise de la rue Saint-Honoré.



Dépôt du mobilier et des accessoires sous les arcades du Palais-Royal. — (Voir l'article, p. 160.)

LES MANIFESTATIONS PATRIOTIQUES EN ANGLETERRE



Un feu de joie à Cambridge.

(Les étudiants de l'Université brûlent des voitures sur la place publique.)



Pavoisement des voitures à Londres

(Voir l'article, page 160.)



Marie-Louise.



D'après Lawrence. (Phot. Braun.



D'après un élève de Canova.

LES PORTRAITS DU DUC DE REICHSTADT (l'Aiglon).

La prochaine représentation de l'*Aiglon*, la nouvelle pièce d'Edmond Rostand, a ramené l'attention publique, sur celui qui fut le duc de Reichstadt, et il nous a paru intéressant de reproduire ici les traits du jeune prince aux deux extrémités de sa vie, en choisissant ceux de ses portraits les moins connus, et qui présentent les certitudes les plus grandes de ressemblance.

Nous avons dû choisir, entre beaucoup; car celui qu'on appela le « roi de Rome » et même « Napoléon II », bien qu'il n'ait jamais régné, a été souvent reproduit par la peinture et aussi par le dessin et la gravure.

C'est, d'abord, celui de l'enfant impérial peint par Gérard, en 1812; c'est-à-dire, alors que son modèle n'avait pas encore dix-huit mois : le jeune Napoléon est représenté à demi-couché dans son berceau, jouant, en guise de hochets, avec le sceptre et le globe du Monde. M. de Beausset, préfet du palais, envoya la toile à l'empereur, alors campé sur les bords de la Moskova, et celui-ci la reçut la veille de la terrible bataille. On raconte même qu'à la vue du chef-d'œuvre de son peintre favori, reproduisant les traits de cet enfant qu'il adorait, qu'il connaissait à peine, et sur la tête duquel se concentrait l'espoir de ses ambitions, qu'à cette vue, dis-je, il éprouva une telle joie qu'il réunit son état-major, interrompant les préparatifs de la bataille du lendemain pour montrer son fils à ses officiers. Puis, il fit battre aux champs, réunit la garde et fit porter les armes devant l'image de l'héritier présomptif du trône impérial... qui mourut, hélas! colonel autrichien.

Vient ensuite le portrait si connu du prince, à trois ans et demi, l'exquise miniature d'Isabey, qui date de la fin de 1813, délicieuse figure d'enfant blanc et rose, aux yeux d'un bleu tendre, aux soyeuses boucles blondes ruisselantes sur une collerette tuyautée, ainsi qu'on les portait alors, celui-là bien souvent reproduit par la gravure, et qui figure, entr'autres, en frontispice du volume intéressant et documenté de Welschinger, intitulé *Le Roi de Rome*.



D'après Daffinger.

Ces deux portraits sont à peu près les seuls, — ce sont les plus connus, du moins, — qui représentent le jeune prince, pendant son séjour aux Tuileries, alors qu'il était « Napoléon »; les suivants, — ce sont les plus nombreux, — nous le font voir, comme « duc de Reichstadt », c'est-à-dire, après la déchéance, alors que l' « Aiglon » tombé du nid impérial a été recueilli, sur l'ordre de l'Europe, par son grand-père maternel, l'empereur d'Autriche, François Ier.

Lawrence, le célèbre peintre anglais, qui portraitura toute l'Europe couronnée — son pinceau n'avait pas d'opinions — reproduisit, deux fois, les traits de Napoléon II devenu, par précaution des alliés qui avaient la terreur du « Nom », le duc de Reichstadt. C'est d'abord, en un grand médaillon, chef-d'œuvre de charme et de finesse d'exécution, la figure du jeune prince, à l'âge de cinq ou six ans, et rien n'est aimable et séduisant comme cette tête d'enfant, aux chairs rosées et aux yeux rêveurs. Ensuite, en un grand portrait en pied, le prince, en sa dix-huitième année. Il est représenté, debout, en un costume bourgeois, comme on le portait à Vienne, vers 1830, avec l'élégante redingote à carrick, se découpant à plusieurs collets. Cette peinture importante, aujourd'hui d'une valeur inestimable, orne l'hôtel de la marquise de La Valette, à Londres.

Voici, maintenant, deux portraits de Daffinger, représentant le duc, à vingt ans : le premier en costume bourgeois; l'autre, en uniforme blanc de colonel d'infanterie, avec la poignée de l'épée, sous le bras gauche, — celui-ci passe pour être, de tous, le plus ressemblant, c'est même, en quelque sorte l'image officielle. L'uniforme que porte Reichstadt est des régiments hongrois, à collet bleu, avec collant blanc, se terminant dans la bottine. Il paraît que le prince français ne quittait guère son uniforme, passionné qu'il était pour les choses militaires, — il avait de qui tenir; — son ambition était de devenir un homme de guerre, et il travaillait, à la caserne, comme le dernier des lieutenants; c'était au point qu'il fut menacé d'anémie cérébrale, et que son médecin, le docteur Malfatti, dût intervenir. (Les deux portraits de Daffinger sont au Musée impérial de Vienne.)

A citer encore la gravure de Frédérich Strœber, représentant le duc de Reichstadt, « sur son lit de mort », en uniforme, les mains croisées sur la poitrine, tel qu'il fut exposé. J'aurai terminé cette nomenclature, assez complète, quand j'aurai encore cité, pour mémoire, quelques autres portraits moins connus, ou plus fantaisistes, tels celui daté de 1830, fait d'après nature, également signé par Strœber. Une gravure très fine, publiée à Londres, en 1828, par John Cumberland, représentant le jeune duc, en uniforme de hussard français (pourquoi?). Un portrait pris dans un tableau où figure le duc de Reichstadt, en uniforme de gala, avec le chapeau tricorne à plumes blanches. Enfin, un portrait en pied de Billet (1831) qui représente le prince, en costume bourgeois, presque moderne, habit noir et gilet blanc, avec la plaque de la Légion d'honneur, sur le plastron de l'habit. La copie de ce tableau datée de 1853, est au château d'Arenenberg (canton de Thurgovie, Suisse), où mourut la reine Hortense, et où fut élevé l'empereur Napoléon III; ce portrait offre une particularité assez singulière qui est la ressemblance de la figure du duc de Reichstadt, avec celle du prince impérial, un autre « Aiglon » mort en exil, comme son cousin. Ne pas oublier, non plus, le dessin d'Eudes, le duc sur son lit de mort, une variante de celui de Strœber, enfin un mauvais tableau de Goubeaud, peintre français venu à Vienne, après la mort du duc, qui peignit la scène dernière, de pure inspiration.

Nous avons choisi, pour nos reproductions, le médaillon de Lawrence, — l'enfance — (Vienne 1815) — et le grand portrait de Daffinger (Vienne, 1832) représentant le prince, en uniforme, — six mois avant sa mort — ce sont les deux extrêmes de l'histoire. Enfin, le buste du duc de Reichstadt qui est au château d'Arenenberg, et que nous avons pu faire photographier, par permission spéciale, celui-ci non signé, mais daté de 1832, qui donne, je crois, la ressemblance la plus absolue, et semble être, d'après sa forme et son fini d'exécution, l'œuvre d'un élève de Canova.

Voici, comme complément de cette iconographie, un portrait, à la plume, du duc de Reichstadt, écrit par un contemporain, qui fut son camarade de régiment : « Il était doux, aimable, bien que triste et renfermé, ardent au travail, épris des choses militaires. Il parlait peu, sauf aux heures d'exaltation. Timide, à l'excès, il ne se livrait guère, mais quand il avait pris confiance, il était tendre et bon, devenant volontiers plus expansif, courageux et vaillant jusqu'au stoïcisme, c'était un cœur de soldat héroïque, dans l'enveloppe d'un enfant débile.

« Au physique, il était mince, élancé, de taille plus que moyenne, d'un corps élégant, avec des pieds aristocratiques et longs, des mains admirables, ainsi qu'étaient, dit-on, celles de l'Empereur. Il avait un front large, découvert, des cheveux drus d'une nuance châtain, des sourcils bien arqués. Son visage, de teint pâle, s'éclairait par des yeux bleus, au regard clair, sa bouche était petite, avec des lèvres un peu fortes, comme celles de sa mère; il la rappelait, d'ailleurs, par beaucoup de détails typiques. Mais quelques heures après sa mort, je l'ai vu étendu sur son lit; les traits calmes, dans l'éternel repos, s'étaient fortement accusés, et soudain, comme par miracle, son masque devint celui de Bonaparte! » A côté de ces trois portraits de l' « Aiglon », il nous a paru intéressant de reproduire un crayon original de l'impératrice Marie-Louise, sa mère, fait à Vienne en 1820 : ce document confirme la ressemblance entre la mère et le fils.

Félix Duquesnel.



L'HIVER EN ALGÉRIE. — Départ pour la chasse au faucon.



Inauguration du monument Lavigerie : les tribunes.

LES FÊTES A BISKRA



La famille du général arrivant aux courses. — Phot. Samama Chikli, de Tunis

Dans notre dernier numéro, en reproduisant le monument commémoratif du cardinal Lavigerie, élevé à Biskra, nous avons résumé sommairement le programme des fêtes organisées pour rehausser l'éclat de la cérémonie d'inauguration. Les gravures que nous publions aujourd'hui aideront nos lecteurs à reconstituer la physionomie de ces fêtes dans leur cadre d'une originalité si pittoresque.

C'est d'abord l'aspect de la tribune officielle, où sont réunis M. Sardon, président du comité Lavigerie; le général Dechizelles, Mgr Cazaniol, évêque de Constantine et d'Hippone; l'abbé Cornu, vicaire général d'Alger; M. Delannay, représentant le gouvernement de l'Algérie; Mohamed ben Gana, agha des Zibans, commandeur de la Légion d'honneur; M. Dicquemare, maire de Biskra; M. Gallois, conseiller municipal d'Alger. Puis c'est l'arrivée en équipage de gala, aux courses de l'hippodrome de Beni Mora, de la famille du général, portée à dos de chameau dans un élégant palanquin. La solennité célébrée en l'honneur du grand prélat africain a donné lieu aux plus curieux rapprochements, et rien de plus bizarre que ce mélange hétéroclite de types si différents et de costumes si peu faits pour s'harmoniser; le contraste, il faut bien l'avouer, n'est pas à l'avantage des modes européennes.

Mais, heureusement, le programme des réjouissances a réservé une large place à l'exotisme. Nous avons dit qu'une chasse au faucon y figurait; une des gravures de notre supplément en couleurs représente des fauconniers arabes, pris sur le vif, à Biskra même, par notre collaborateur Marchetti; ils ont vraiment superbe allure, avec ces oiseaux qui font au sommet de leur tête comme un cimier vivant.

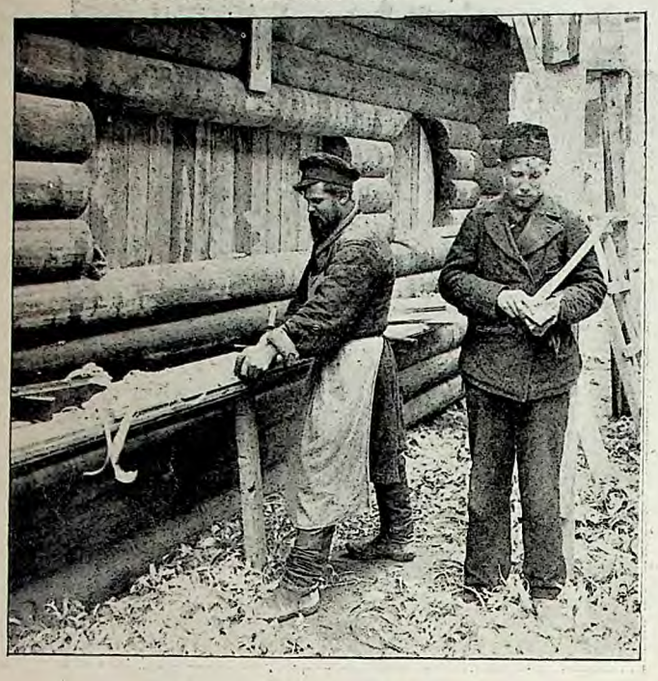
Aux courses de Beni-Mora assistaient, suivant l'usage, les Ouled Naïls, installées dans une enceinte spéciale, devant les tribunes. Ces femmes, la plupart originaires des tribus du sud, et que l'appât du gain attire vers la Reine des Oasis, sont — comment dire? — les « demi-mondaines » de Biskra, où elles occupent une rue à part. Pendant le jour, elles s'offrent volontiers aux regards des passants, debout sur le seuil de leur porte ou bien assises au dehors, jasant entre elles et fumant des cigarettes. Leur visage maquillé, encadré de deux grosses nattes de laine noire et de pendeloques d'argent, leur turban festonné de rangées de sequins, leurs énormes boucles d'oreilles, leurs bracelets armés de pointes, leurs colliers formés de pièces d'or, leurs gandouras et leurs haïks artistement drapés, tout sollicite l'attention. Sur les indications du *Guide*, les touristes ne manquent pas d'aller les contempler, et les voyageuses les plus prudes elles-mêmes se risquent à ce spectacle. Loin du pays, certaines hardiesses n'ont-elles pas pour excuse la curiosité de la couleur locale?



UN PEUPLE EN DELIRE. — La manifestation du 1er mar



ndres, à propos de la délivrance de Ladysmith. — (Voir l'article, page 160.)



Menuisiers du village russe.

LA RUSSIE A L'EXPOSITION

Peu au courant de nos habitudes, la Russie a pris à la lettre les prescriptions de dates et de délais contenues dans le règlement général de l'Exposition. Depuis trois mois des centaines de caisses de toutes dimensions, couvertes d'inscriptions en langue russe, encombrent les palais inachevés. Depuis six semaines, de grands gaillards au type slave, vêtus d'un uniforme flamblant neuf, coiffés d'une casquette portant ces mots : *Section russe*, errent comme autant de reproches vivants pour les architectes et les entrepreneurs, le long des galeries à demi couvertes et moins qu'à demi parquetées. Les commissaires et les délégués du gouvernement russe sont heureusement doués d'une patience peu commune en même temps que d'une inaltérable bonne humeur. Pour un peu, ils s'excuseraient d'être en avance.

M. Alexandre Homenko, lieutenant de vaisseau, délégué-adjoint du ministère de la marine impériale, chargé d'installer au Palais des Armées de Terre et de Mer le matériel russe, est arrivé à Paris il y a deux mois avec une vingtaine de marins. Les deux principales pièces qu'il avait à mettre en place étaient un grand canon de marine et un torpilleur. Le canon et le petit navire demeurèrent sur la berge pendant de longues semaines. Impossible de les loger dans le palais qui n'était encore qu'à l'état de charpente. Le lieutenant et ses marins n'avaient qu'à monter la garde. La semaine dernière seulement le jeune officier constata que la partie de la construction affectée à la Russie était à peu près nette. De plus une voie ferrée avait été établie entre la façade et la Seine. Le canon fut enlevé et placé sur un wagonnet. Quant au torpilleur, couché sur une cale, on ne put le déplacer qu'à l'aide de rouleaux. Aujourd'hui les échantillons de l'armement maritime russe sont sous une sorte d'immense hangar au lieu d'être à l'air libre. Mais quand pourra-t-on les mettre en état ?

La pièce de marine est un canon à tir rapide de 20 centimètres, construit à l'aciérie d'Obouchof près de Saint-Pétersbourg. Son poids est de 22 tonnes. Le torpilleur est, plus exactement, une chaloupe à vapeur armée d'un tube lance-torpilles et d'une mitrailleuse. Elle file 18 nœuds et est munie d'un double gouvernail. La forme de sa coque lui permet de virer sur place.

C'est au Trocadéro que la Russie, qui sera représentée dans toutes les sections, a son principal pavillon particulier, celui de l'Asie russe, édifié dans le style des constructions du Kremlin de Moscou. Adossé aux murailles crénelées de l'enceinte, un village improvisé, un vrai village d'*isbas* groupées autour d'une église de bois, hospitalisera les industries rurales des Koustary.

Tandis que les architectes du palais et du village sibériens cherchent à nous donner une idée du vieux style russe, ceux du pavillon finlandais du quai d'Orsay nous révèlent l'art nouveau qui s'est développé, avec tant de vigueur, dans trois pays de l'Europe septentrionale, tous trois baignés par la mer Baltique : le Danemark, la Suède et le Grand-Duché de Finlande. On peut prédire un vif succès à l'œuvre curieuse des trois jeunes architectes, MM. Saarinen, Gesellius et Lindgren, d'Helsingfors. Trois ours de pierre, sculptés par le robuste statuaire finlandais Urkström, décoreront la toiture du pavillon de la Finlande.

M. N.



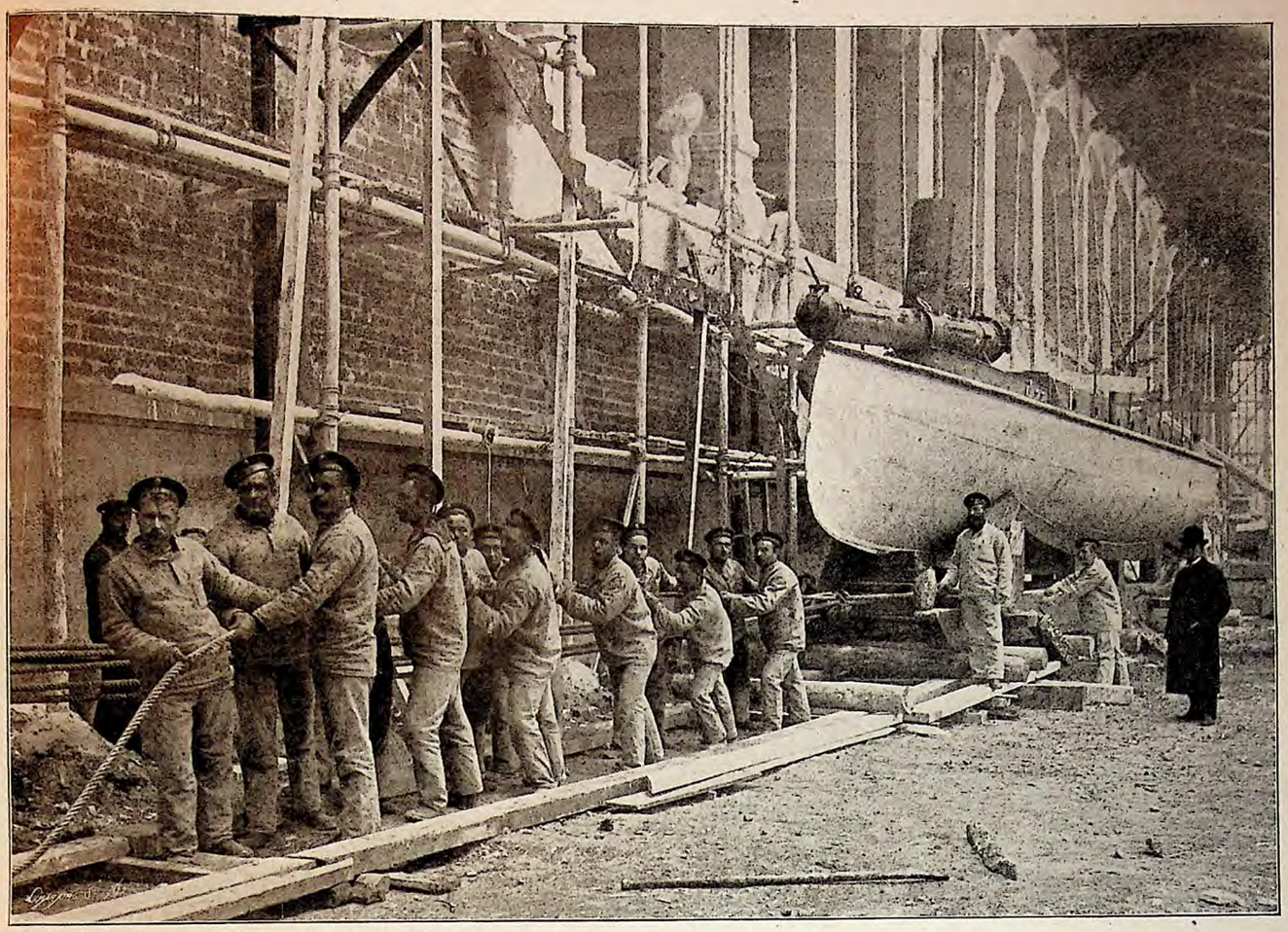
Débarquement du canon sur la berge du quai d'Orsay.



Transport du canon de marine au Palais des Armées de Terre et de Mer.



L'HIVER EN ALGÉRIE. — Une visite aux Ouled-Naïls, à Biskra.



Transport d'une chaloupe armée en torpilleur, au Palais des Armées de Terre et de Mer



Les ours du pavillon de la Finlande.

LES TRAVAUX DE L'EXPOSITION

L'INDO-CHINE AU TROCADÉRO

Plusieurs des chantiers du Trocadéro et des quais offrent actuellement un spectacle qui est essentiellement un spectacle d'Exposition, mais auquel l'achèvement de l'Exposition mettra tout naturellement fin : celui d'étrangers, d'indigènes des pays d'Extrême-Orient, travaillant à leur manière à des constructions ou à des ornementations de leur goût. Il est dommage qu'on ne puisse garder inachevés, jusqu'à l'ouverture, quelques-uns des pavillons de l'Asie russe ou de l'Indo-Chine française : le public se presserait autour des travailleurs occupés à ajuster les troncs dont sont faites des isbas, ou à modeler en terre glaise des dragons et des chimères pour la décoration des pagodes.

A vrai dire, il entre dans l'architecture des pavillons exotiques bien des matériaux qui manquent de couleur locale, notamment l'éternel staff à tout faire. Mais sur les surfaces quelconques, en staff blanc, les artistes annamites, cambodgiens, laotiens, prodiguent les peintures et les sculptures. Et le résultat évoquera très suffisamment les constructions de la Cochinchine, de l'Annam, du Cambodge, du Laos et du Tonkin.

Ils sont d'ailleurs d'une grande habileté, ces artistes à face jaune terreux, à mains fluettes et parcheminées. Sans modèle sous les yeux, ils sculptent dans le bois tendre des colonnes, des corniches, des frises, des consoles. D'autres, armés de l'ébauchoir, modèlent, dans la cire ou l'argile, les dragons entourés de flammes et de fumée en volutes qui constituent le principal poncif de leurs ornementations sacrées ou profanes.

Nos ouvriers parisiens s'arrêtent pour les regarder faire. Ils apprécient le travail tout en blaguant les travailleurs.

Quelques mois de Paris ont suffi d'ailleurs à parisianiser tout ce contingent indo-sinique. La plupart ont adopté le pantalon ou même le complet confectionné en gros drap ou en velours, les souliers napolitains à semelle fortement cloutée, le foulard noué en corde autour du cou et la casquette d'homme d'écurie ou de cycliste. Quelques-uns se sont fait couper les cheveux et ont ainsi complètement modifié leur physionomie.

L'exposition de l'Indo-Chine forme un ensemble considérable. Divisée en quatre sections attribuées à la Cochinchine, au Cambodge, à l'Annam et au Tonkin, elle longe le boulevard Delessert au-dessus de l'enclos réservé à la Tunisie.

Le terrain réservé au Tonkin est à l'angle du boulevard Delessert et de l'allée centrale. C'est une sorte de cour-jardin dans laquelle sont construits cinq édifices, dont le principal est une reconstitution de la pagode de Cholon, et dans lesquels seront exposés les produits les plus variés.

Autre reconstitution, beaucoup plus importante, dans la section du Cambodge : celle d'un *pnomh*, montagne sacrée, qui sert de monument funéraire et que surmonte une pagode. Le *pnomh* du Trocadéro mesure 10 mètres de hauteur et figure un entassement de rochers abrupts. Un large escalier aux marches raides donne accès à la plate-forme. La salle souterraine du *pnomh* est utilisée comme diorama.

SERA-T-ON PRÊT?

Sera-t-on prêt le 14 avril? C'est la question du jour. Beaucoup de gens, surtout parmi ceux qui sont admis à visiter les chantiers, y répondent par la négative. Ceux qui veulent paraître bien informés annoncent déjà la remise de l'inauguration au 1er mai.

Le 10 février nous disions : « On ne peut pas supposer de l'insouciance de la part des entrepreneurs, des directeurs, des architectes, des intéressés et des responsables à tous les degrés. Tous savent ce qu'ils font, où ils vont. Chacun a sa tâche assignée et en connaît exactement l'étendue. Ils déclarent qu'ils seront prêts. Comment en saurions-nous plus qu'eux? Et quelles raisons avons-nous de ne pas nous fier à eux? »

Nous n'avons rien à changer à ce raisonnement. Si la direction de l'Exposition constatait qu'elle ne peut pas être prête le 14 avril, elle l'aurait déjà dit. Elle affirme le contraire.

Il s'est produit des retards, ce n'est pas niable. Le jour de l'ouverture, il y aura des lacunes. La cérémonie d'inauguration ne pourra sans doute pas avoir lieu dans la Salle des Fêtes. Mais tous les exposants auront eu le temps de s'installer, en y mettant de la bonne volonté et en se pressant. Tant pis pour ceux qui auront cru à un ajournement *impossible*, et dont les vitrines seront vides!

M. N.



Modeleur annamite.



Sculpteurs sur bois à l'Exposition de l'Indo-Chine.



GUERRE DU TRANSVAAL. — Le pont de Colenso, sur la Tugela, détruit par les Boers. — (Voir l'article, page 160.)

LIVRES NOUVEAUX

Histoire. — Critique. — Voyages.

Mémoires du général baron de Dedem de Gelder (1774-1825). 1 vol. in-8°, avec un portrait. Plon, 7 fr. 50.

Nous ne faisons pas difficulté de reconnaître que, parmi tous les mémoires d'officiers du Premier Empire qu'on nous a offerts dans ces derniers temps, ceux du général hollandais Van Dedem de Gelder ont un intérêt tout particulier. Ce Hollandais était un homme fort intelligent, fin lettré, observateur habile; et il a eu en outre la bonne fortune de pouvoir assister de très près aux derniers actes de la tragédie napoléonienne. La seconde moitié de ses mémoires, — où il nous raconte la campagne de Russie, la campagne de Saxe, et le retour des Bourbons, — est à la fois un document historique des plus importants et une très agréable chronique militaire, pleine de portraits, d'anecdotes, de jugements curieux. Mais d'autant plus nous regrettons que, ici encore, les éditeurs ne se soient pas résignés à laisser inédite une partie du manuscrit qu'ils avaient entre les mains, afin de mettre ainsi mieux en valeur l'autre partie. Si l'on s'était borné à extraire pour nous, des *Mémoires* de Van Dedem, les chapitres qui traitent directement de Napoléon et de ses généraux, nous aurions eu là un petit livre infiniment précieux, qui nous aurait intéressés et amusés à l'égal des plus beaux récits du même genre; tandis que, sous leur forme présente, et malgré l'incontestable valeur historique de leurs premiers chapitres, où Van Dedem nous raconte son séjour à Constantinople et ses débuts dans la diplomatie, ces *Mémoires* ne peuvent manquer de paraître bien longs, et de ne s'adresser qu'à un public forcément restreint.

La Philosophie d'Auguste Comte, par L. Lévy-Brühl. 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*, Alcan, 7 fr. 50.

Après nous avoir rappelé, dans sa préface, que la philosophie d'Auguste Comte n'est en quelque sorte que l'introduction ou le fondement de sa doctrine de réorganisation sociale, M. Lévy-Brühl s'en tient, dans le corps même de son livre, à l'analyse de cette philosophie, sans vouloir entrer dans l'examen de la doctrine qu'elle a pour objet de préparer. Il suit en cela l'exemple de maints de ses collègues de l'Université qui, avant lui, ont pris la peine de débrouiller et de résumer pour nous les idées philosophiques du fondateur du positivisme. Mais tandis que, il y a dix ans encore, une telle façon de procéder pouvait paraître naturelle, la doctrine politique et religieuse de Comte n'étant alors considérée que comme une incohérente utopie, la situation est tout autre aujourd'hui, où l'on peut bien dire que la partie strictement « positiviste » de la doctrine de Comte perd de plus en plus son autorité, tandis que son système politique et religieux agit au contraire sans cesse avec plus de force. Le livre de M. Lévy-Brühl retarde de vingt ans : ce qui ne l'empêche pas, au reste, d'être un résumé très suffisamment clair et consciencieux, malgré un certain abus de termes scolastiques qui risquent de ne pouvoir être bien compris que des seuls professionnels de la philosophie.

Portraits et Souvenirs, par Camille Saint-Saëns. 1 vol. gr. in-18 de la collection *L'Art et les Artistes*, Société d'édition artistique, 4 fr.

En un temps où la profession d'artiste est devenue si commune qu'on y compte, en vérité, moins d'*artisans* que d'*amateurs*, en un temps où l'on voit, par exemple, des peintres se montrer fiers du moindre succès littéraire plus que de la réalisation d'une belle œuvre peinte, nous devons savoir gré à M. Saint-Saëns de n'avoir fait usage de ses talents d'écrivain que pour nous présenter, dans ce petit livre, quelques piquantes réflexions sur la musique et sur les musiciens, au lieu de prétendre à nous y offrir des considérations sur la peinture, qui n'est point son fait. Et encore que les jugements portés par M. Saint-Saëns sur les musiciens de sa génération, sur Berlioz, sur Liszt, sur Gounod, sur Rubinstein, soient plutôt d'une bienveillance excessive, qu'expliquent d'ailleurs suffisamment ses sentiments d'affection et de reconnaissance à l'égard de ces illustres confrères, son livre n'en reste pas moins d'une lecture assez agréable, grâce à l'heureux mélange qu'on y trouve d'un solide bon sens et d'une fine ironie. Ajouterons-nous que nous serions heureux de voir cette luxueuse collection de *L'Art et les Artistes* s'enrichir enfin d'un livre qui soit vraiment un livre, et non plus seulement une collection d'anecdotes ou un recueil d'articles divers?

Au Pays des Boers, par Poultney-Bigelow. 1 vol. in-18, illustré, Juven, 3 fr. 50.

M. Poultney-Bigelow est un journaliste américain qui a visité les républiques sud africaines au lendemain du fameux *raid* du docteur Jameson : c'est dire que son livre n'a peut-être pas toute l'actualité qu'on pourrait souhaiter, car bien des choses se sont modifiées au Transvaal à la suite précisément de la chevauchée de Jameson. Mais, d'autre part, bien des choses aussi y sont restées les mêmes, et notamment le caractère national des Boers, dont M. Poultney-Bigelow nous fait une très vivante et très agréable peinture : sans compter que si le président Krüger, par exemple, a encore vieilli de quelques années, il doit bien, cependant, être resté le même homme, simple et rusé, intrépide et prudent, génial et illettré, que nous décrit le voyageur américain dans un des chapitres les plus curieux de son livre. Nous devons ajouter que, d'une façon générale, tout le livre est animé d'un manifeste désir d'impartialité, qui donne d'autant plus de prix aux éloges adressés par l'auteur aux fermiers boers; et nous devons ajouter aussi que le livre est abondamment illustré de portraits, de vues de villes et de paysages, qui achèvent de nous en rendre la lecture à la fois très instructive et très amusante.

A la Pagaie sur l'Escaut, le canal de Ville-broeck, la Sambre et l'Oise, par Robert-Louis Stevenson, traduit de l'anglais par Lucien Lemaire. 1 vol. in-8°, illustré, Lechevalier, 5 fr.

Voici certainement une des œuvres les plus agréables qu'ait produites la littérature anglaise contemporaine : le mobile et poétique talent de conteur de R.-L. Stevenson s'y retrouve tout entier, avec même plus de fraîcheur et d'abandon que dans la plupart de ses autres ouvrages. Et cet ouvrage a, en outre, pour le lecteur français, un intérêt tout particulier : car Stevenson y raconte les épisodes divers d'un voyage fait par lui, en pagaie, de Maubeuge à Pontoise, c'est-à-dire à travers quelques-unes des régions les plus singulières et les moins connues de notre pays. Aussi doit-on s'étonner qu'une telle œuvre ait attendu plus de vingt ans pour nous être traduite, tandis qu'on en traduisait tant d'autres qui ne pouvaient avoir d'intérêt pour personne, ou qui, en tout cas, n'en avaient point pour nous. Mais, au fait, mieux vaut tard que jamais. Et chacun de nous pourra maintenant, grâce à M. Lemaire, suivre Stevenson dans ses aventures de canotier sur la Sambre et l'Oise, comme aussi dans ses aventures de joyeux et spirituel bohème, s'attardant à bavarder avec les patrons et les clients de toutes les auberges qu'il trouve sur sa route. La traduction de M. Lemaire est d'ailleurs très fidèle, peut-être même trop fidèle pour notre goût, qui l'aurions préféré moins littérale et plus littéraire. Mais, telle qu'elle est, elle fait doublement honneur au traducteur, pour la bonne idée qu'il a eue de l'entreprendre, et pour le soin et le goût qu'il y a apportés.

Poésies. — Romans.

Les Médailles d'Argile, poèmes, par Henri de Régnier. 1 vol. in-18, édition du *Mercure de France*, 3 fr. 50.

M. Henri de Régnier n'est pas seulement un des plus harmonieux et des plus délicats entre les poètes contemporains : c'en est aussi le plus varié; et son nouveau recueil est, à ce point de vue, tout à fait caractéristique. On y trouve des odes en vers libres à côté de sonnets d'une prosodie toute parnassienne; on y trouve des visions antiques, des chansons d'amour, des portraits, des méditations philosophiques, et des symboles, et des madrigaux. Mais sous cette variété des sujets et des formes, le tempérament poétique de l'auteur apparaît toujours tout entier, avec ses précieuses qualités d'élégance, de douceur et de discrétion. Et voici, par exemple, un des poèmes du recueil, pris au hasard parmi cent autres :

PORTRAITS DE MAISS

Si le temps à jamais effaça dans l'oubli
Le sourire perdu de leurs bouches vivantes,
Son caprice a laissé les formes indolentes
De leurs mains se survivre en un pastel pâli.

Celle-ci tient encor l'œillet qu'elle a cueilli;
Toutes, tièdes de paix ou fébriles d'attentes,
Mains de mères, mains de vierges ou mains d'amantes,
Cambrent leur grâce fière ou leur galbe joli.

Sur le jaune papier où ressort la sanguine
Le flexible bouquet de ces mains consanguines
Allonge de blancs doigts dont l'ongle fardé luit,

Et qui sait si jadis, au cadran des pendules,
Elles n'ont pas touché par hâte ou par ennui,
L'aiguille où l'heure avance et où le temps recule?

Le Colporteur, nouvelles inédites, par Guy de Maupassant. 1 vol. in-18, Ollendorff, 3 fr. 50.

« Inédites », ces nouvelles de Maupassant ne le sont que si on admet pour vrai le fameux axiome de Polydore Millaud : « tout ce qui est imprimé est inédit », car nous avons le souvenir de les avoir lues jadis dans divers journaux. Mais le fait est qu'elles ne figuraient pas, jusqu'à présent, dans la collection des œuvres complètes de l'auteur d'*Une Vie*, tandis que désormais elles vont y figurer; et c'est là, précisément, ce que nous ne pouvons nous empêcher de déplorer, au nom même de notre admiration pour Guy de Maupassant. Supposons, en effet, que ces nouvelles nous soient offertes sans nom d'auteur : le lecteur y reconnaîtrait tout de suite la manière de Maupassant, mais pour constater ensuite combien cette manière est facile à imiter et à quel degré de médiocrité elle permet de descendre; jamais, certainement, personne n'aurait l'idée que ce sont là des œuvres originales de l'homme qui a écrit la *Maison Tellier*, *Boule de Suif* et la *Petite Roque*. Et supposons maintenant, au contraire, un jeune homme, ou un étranger, qui, ne connaissant pas l'œuvre de Maupassant, achète ce recueil à cause du nom de l'auteur : il ne s'ennuiera pas à le lire, car, même dans sa pire médiocrité, Maupassant n'est pas ennuyeux; mais jamais certainement il n'aura la curiosité de lire, après cela, la *Petite Roque* ni la *Maison Tellier*. Rien n'est plus désastreux, pour le renom des grands hommes, que cette publication posthume d'œuvres jugées par eux indignes d'être publiées; et ce serait assez de deux ou trois autres recueils comme celui-ci pour vite diminuer le nombre des lecteurs des véritables « œuvres » de Guy de Maupassant.

Sous la tyrannie, par Augustin Filon. 1 vol. in-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50.

Ce roman n'est pas d'une lecture trop redoutable, en dépit de son titre menaçant, et bien qu'on y trouve, vers la fin, des choses tragiques, comme l'agonie du héros, Alban Vernier, qui, devenu fou, succombe à un accès d'atroce jalousie. Mais si cet épisode est attristant, et si le héros, d'un bout à l'autre du livre, se montre plutôt à nous d'une mélancolie un peu sombre, les autres comparses du drame sont, au contraire, d'assez joyeux farceurs et qui s'accommodent fort bien de vivre « sous la tyrannie », c'est-à-dire sous cette étrange époque du second Empire. Il y a, en particulier dans ce roman, un type de tribun, Victor Renneval, qui trouve aisément le moyen de mettre d'accord les principes d'un socialisme farouche avec les exigences de sa nature à la fois passionnée et ambitieuse; curieuse figure, que M. Filon nous a dépeinte avec beaucoup de verve et de vérité. Et ce n'est point, au reste, la seule figure vraiment vivante de son livre, qui en contient, au contraire, quantité d'autres qu'on sent toujours d'une observation très directe. Peut-être même en contient-il trop, et peut-être l'auteur s'est-il parfois trop laissé aller à négliger l'action de son récit pour nous décrire des milieux que personne assurément ne connaît mieux que lui.

Divers.

Politique extérieure et coloniale, par Henri d'Orléans. 1 vol. in-18, Flammarion, 3 fr. 50.

Voilà un titre bien gros pour un aussi mince ouvrage, où l'on chercherait vainement l'esquisse d'un programme politique applicable à la situation que nous a faite, ces dix dernières années, l'incessant mouvement de notre expansion coloniale. L'ouvrage entier, en vérité, n'a rien à nous offrir qu'une suite de petits morceaux de circonstance, allocutions, communiqués aux journaux, réponses à des attaques de presse, qui nous paraissent d'un médiocre intérêt, après les beaux livres où l'illustre voyageur nous a fort agréablement raconté le résultat de ses intrépides pérégrinations. Mais pour imparfait qu'il soit, le nouveau livre du prince Henri d'Orléans n'en est pas moins un bon livre, en ce sens qu'il nous fournit, une fois de plus, mille preuves topiques de l'inertie que nous apportons à la défense extérieure de nos colonies : et ces preuves nous y sont offertes avec une si loyale franchise qu'ainsi les faits portent en eux-mêmes leur enseignement. Puisse donc cet enseignement être entendu, et nous contraindre enfin à adopter une ligne de conduite politique assez vigoureuse pour nous permettre de reconquérir, aux yeux même de nos adversaires, un prestige dont jadis nous étions si fiers!

L'Annuaire des artistes : répertoire complet des documents concernant le théâtre, la musique et la facture instrumentale, par Emile Risacher; *15e année* (1900). 1 vol. gr. in-8°, avec nombreux portraits, A. Maréchal, 15 fr.

S'il est vrai que la première des qualités pour un ouvrage de ce genre soit de nous renseigner sur le plus de choses possibles, l'ouvrage de M. Risacher est, en l'espèce, excellent : car il ne contient pas moins de 1.372 pages in-octavo, toutes pleines d'indications générales ou particulières sur ce qui, de près ou de loin, a rapport au théâtre et à la musique, et non seulement en France mais à l'étranger. Nous y avons trouvé, pour notre part, une foule de renseignements précieux sur le personnel artistique et administratif de nos grands théâtres, de nos écoles de piano et de chant, des biographies d'acteurs, d'auteurs dramatiques, de peintres-décorateurs et de musiciens, et jusqu'à des détails fort piquants sur la corporation des « forains », qui d'ailleurs ne sont point, de tous les « gens de théâtre », les moins curieux ni les plus déplaisants.

Ont paru :

Romans. — *Le Nouveau Don Juan*, trilogie romanesque, par Marcel Barrière. 1: *l'Education d'un contemporain*. II: *le Rêve de l'ambition*. 2 vol. in-18, Lemerre, chaque 3 fr. 50. — *La Princesse de Lernes, récit du temps de la Restauration*, par Ernest Daudet. In-18, Juven, 3 fr. 50. — *L'Ecran*, par Paul Bourget, illustrations de A. Calbet. In-16, Borel, 3 fr. 50. — *Gens de la noce*, par Georges Ohnet. In-18, Ollendorff, 3 fr. 50. — *Les Noces d'Yolanthe*, par H. Sudermann, traduit de l'allemand par N. Valentin et M. Rémon. In-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50; — *Le Lys d'or*, par Louis Létang. In-18, *de*, 3 fr. 50. — *Contes jaloux*, par H.-C. Moreau. In-18, Plon, 3 fr. 50; — *Draco*, roman historique, par Paul Gaulot. In-18, *de*, 3 fr. 50. — *Amours martiales*, par Richard O'Monroy. In-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — *Roshéro*, par Maurice Montégut. In-18, Ollendorff, 3 fr. 50.

Divers. — *Le Droit des pauvres sur les spectacles, théâtres, bals, etc., en France et à l'étranger : législation, doctrine et jurisprudence*, par Fernand Worms. 1 vol. in-8°, Larose, 6 fr. — *L'Etat de la marine marchande française*, par P.-A. Schayé. 1 vol. in-8°, Fontemoing, 4 fr. — *Le Communisme aux Etats-Unis*, étude d'histoire économique, par François Sagot. 1 vol. in-8°, Laron, 5 fr. — *Les Milliardaires Américains*, par L. de Nervins. 1 vol. in-18, illustré de 30 portraits. F. Juven, 3 fr. 50. — *Histoire de la Bibliothèque de l'Arsenal*, par Henry Martin. 1 vol. in-8°, Plon, 15 fr.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

Le commerce à In-Salah et dans le Touat. — Le Touat, — dont In-Salah est le centre le plus important, — est devenu par la force des choses et grâce à sa situation géographique, le point de concentration d'un commerce de transit assez actif avec le Soudan; il sert, en outre, de magasin de dépôt et d'échange entre les produits de ce dernier pays et les marchandises européennes qui viennent des bords de la Méditerranée, par le Maroc ou la Tripolitaine.

M. le général Derrecagaix donne d'intéressants détails sur la façon dont ce commerce s'effectue et sur la nature des marchandises échangées.

Deux grandes caravanes appelées *Akabar* partent chaque année d'Acabli, la plus méridionale des oasis de Tidikelt, à destination de Timbouktou. La première se met en route dans les premiers jours d'avril, arrive à Timbouktou fin mai, y séjourne pendant les mois chauds, repart aux premiers jours d'octobre et rentre à Acabli vers le milieu de novembre. La seconde fait l'inverse; elle quitte Acabli au commencement d'octobre et y revient en mai.

Trente-cinq jours de marche suffisent pour ce voyage, mais les caravanes mettent un peu plus à cause des journées de repos nécessaires. Actuellement les deux caravanes emploient, pour ce commerce, une moyenne de 9.000 chameaux.

Leur chiffre d'affaires est évalué à 2 millions de francs environ.

Les marchandises d'importation européenne transportées au Soudan sont : du fer manufacturé, des fusils, armes blanches, draperies et quincailleries d'Allemagne; des indiennes, cotons et mousselines de provenance anglaise; des marchandises italiennes, telles que verreteries, burnous et gandouras; des productions françaises : galons, fils, aiguilles, ustensiles, ceintures, papier, savons, tabac, couteaux, armes, coraux, essences, fils de fer et de cuivre, médicaments, etc.; enfin des dattes et du sel.

Les produits du Soudan qui remontent vers le nord comprennent : des plumes d'autruche, de l'ivoire, des peaux tannées, de la poudre d'or, de la vannerie; et, malheureusement encore, dit-on, des esclaves.

Il appartient à l'influence française, définitivement établie dans ces régions, de supprimer ce dernier article du trafic et de développer considérablement les échanges au profit du commerce national.

La bière américaine. — Après le charbon américain qui, grâce à la crise actuelle des combustibles, commence à nous envahir, attendons-nous à voir servir bientôt sur nos tables de la bière d'Amérique. La statistique, aussi précise que remarquable, nous avertit, en effet, que les Etats-Unis qui avaient vendu à l'étranger, en 1897, pour 692.582 dollars de « liqueurs fabriquées avec le malt », — suivant l'expression officielle, — en ont exporté pour 1.003.361 dollars en 1898 et pour 2.145.437 dollars en 1899; soit une augmentation de 350 0/0 en deux ans!

Si cette progression continue et si la qualité répond à la quantité, il ne serait pas impossible d'entendre, dans un avenir prochain, les consommateurs français, demander un « bock Chicago » comme aujourd'hui ils réclament un bock de Munich.

La plus grande brasserie américaine est toujours celle de Anhauser-Busch à Saint-Louis (Missouri), mais c'est à Chicago et dans la ville voisine de Milwaukee, dont la population est presque exclusivement allemande, que l'industrie de la brasserie est en train de prendre un prodigieux développement. Le nombre des brasseries de Chicago s'est élevé, dans ces dernières années, de 22 à 42 et, comme on ne tient pas à laisser au hasard le soin de former et de recruter le personnel qu'une industrie aussi importante réclame, une Académie de Brasserie a été créée dans cette ville. Trente-six élèves suivent actuellement les cours de cette institution où, en dehors des sciences chimiques, physiques et mathématiques, on enseigne par la théorie et l'expérience tout ce qui touche à l'organisation, la construction et l'exploitation des établissements de ce genre et particulièrement la théorie et les récentes découvertes expérimentales relatives aux microorganismes et à la fermentation.

Navigation à vapeur d'Allemagne en Californie. — La Compagnie allemande « Cosmos » se dispose à organiser un service de vapeurs entre Hambourg et San-Francisco par le détroit de Magellan, ce qui constituera une des plus longues traversées maritimes possibles.

Jusqu'à présent, le service de cette Compagnie qui fait concurrence à deux lignes de navigation (anglaise et sud-américaine) ne dépassait pas Ocos (Guatemala) comme point extrême nord sur la côte du Pacifique.

Les tarifs de la Compagnie allemande pour les passagers et les marchandises sont moins élevés que ceux des autres lignes, mais, par contre, la marche de ses bateaux est moins rapide. L'itinéraire des vapeurs allemands diffère légèrement, pour le voyage d'Europe au Pacifique, de la route suivie par la Compagnie anglaise : au lieu de suivre le détroit de Magellan dans toute sa longueur comme les steamers anglais, les vapeurs allemands traversent les canaux de Smith. Pour beaucoup de passagers, cette différence constitue une attraction en faveur de la Compagnie « Cosmos », à cause de l'aspect particulièrement pittoresque de ces canaux.

La production du coton. — L'Amérique est, comme on le sait, la grande productrice de cette plante textile qui va alimenter les fabriques d'Angleterre, à un point tel que nous avons grand'peine à nous en procurer. D'autre part, le commerce éprouve de grandes difficultés pour trouver des types déterminés capables de prendre la teinture d'une façon uniforme.

Ainsi les industries lyonnaises emploient du coton de très belle qualité pour le mélanger à certains tissus de soie; mais il leur faut du coton à type très uniforme, prenant bien la teinture, d'aspect soyeux, et ce produit n'est pas facile à obtenir.

Alors que le coton occupe en Amérique 7 millions d'hectares, sa culture est à peine développée dans nos colonies. La raison en est dans ce fait que ce végétal exige, non seulement des conditions particulières de climat, mais encore une main-d'œuvre suffisante et à bon marché: ce qui manque dans l'Afrique du Nord, en Algérie et en Tunisie, où le climat est cependant favorable dans certaines localités. Au Soudan, au Congo, au Sénégal, dans le Haut-Oubanghi, le climat se prêterait également à la culture du coton, grâce à l'alternance nette des saisons pluvieuses et sèches.

Pour favoriser chez nous la culture du coton; le Jardin Colonial de Nogent a entrepris d'améliorer, par des procédés scientifiques, les races existantes et de doter nos colonies de semences sélectionnées.

D'autre part, au Jardin Colonial de Tunis, M. Dybowski, pendant ces trois dernières années, a poursuivi des recherches sur la valeur comparée des diverses variétés. Les variétés venues d'Egypte lui ont donné les meilleurs résultats.

Les essais de M. Dybowski, pour sélectionner les races, lui ont également procuré des cotons à développement rapide, permettant d'éviter les chances de pluie, et de ne pas s'astreindre à venir récolter successivement les houppes de coton au fur et à mesure que les capsules s'ouvrent.

M. Dybowski est arrivé, en trois ans, à obtenir des cotons qui murissent de septembre à octobre et diminuent de trois semaines la période de leur récolte.

D'une façon générale, les cotons qu'il faut rechercher sont les races à poils fins, allongés et très résistants : un bon poil doit avoir une longueur de 3 centimètres, une résistance de 5 à 8 grammes et un diamètre inférieur à 20 millièmes de millimètre.

Près de Bizerte, M. Dybowski a trouvé une race de coton cultivée de temps immémorial, qui est tout à fait semblable au coton américain, et qui a l'avantage d'être adaptée au climat du nord de l'Afrique, d'exiger peu d'eau, et d'évoluer rapidement.

Il est bon de savoir ce que les Russes ont fait à ce point de vue dans le Turkestan. Avant la conquête des Russes, on y cultivait un coton grossier; mais, depuis quelques années, les Russes y font semer des graines de coton à longue soie, provenant soit d'Amérique, soit d'Egypte, et aujourd'hui, les trois quarts du coton employé en Russie proviennent du Turkestan.

Par contre, nos essais de culture du coton au Tonkin ont complètement échoué.

La raison en est que toutes ces graines à longue soie, originaires d'Amérique ou d'Egypte, exigent un climat à saisons très tranchées, et surtout une saison sèche sans aucune pluie.

Ainsi que l'a fait remarquer M. Cornu à la Société d'agriculture, dans les vastes régions, comme l'Algérie, comme le Soudan, on rencontre en réalité des pays de climats très différents, et il y a lieu d'agir avec beaucoup de prudence avant d'y entreprendre des cultures.

D'autre part, il faut compter avec les sauterelles qui, dans nos colonies africaines, restent le grand fléau à redouter, et avant tout il faudrait se préparer à lutter victorieusement contre ces redoutables insectes.

On a vu, en effet, une culture de 100 hectares de coton, dévorée complètement par les sauterelles en quelques heures.

Météorologie de l'année 1899. — La température moyenne de l'année 1899 a été, au Parc Saint-Maur, de 10°88, supérieure de 1°28 à la normale corrigée 9°6.

La quantité d'eau recueillie dans le pluviomètre du Parc Saint-Maur a mesuré une hauteur de 417,5 millimètres, en 113 jours : ce qui donne un arrosage de 1,14 litre par jour et par mètre carré, bien inférieur à celui fourni par la moyenne de 523,4 millimètres des années de 1887-1894.

Donc l'année 1899 a été chaude et sèche. La fatalité des moyennes nous permet de considérer comme probable une année 1900 froide et humide. Si nous en jugeons par ses deux premiers mois, la compensation sera vite obtenue.

Rappelons que neuf mois de l'année 1899 ont été trop chauds, relativement à la normale. Janvier a donné un excès de 4°79; août, un excès de 3°49; novembre, un excès de 1°91 et juillet un excès de 1°90. Mai et octobre ont été au-dessous de la moyenne, mais d'un demi-degré à peine. Décembre seulement a été réellement froid, inférieur de 2°35 à la moyenne.

La température la plus basse : —10°9, a été observée, au Parc Saint-Maur, le 13 décembre; et la température la plus élevée : 35°7, le 5 août.

Les associations entre fermiers, au Danemark, pour le commerce extérieur. — Nous avons, en ce moment, dans notre commerce d'exportation avec l'Angleterre pour les produits alimentaires, un redoutable concurrent : le Danemark.

Ce pays est maintenant arrivé à conquérir une place prépondérante sur le marché de Londres pour ses beurres; et il est actuellement en voie de s'y créer le débouché le plus important pour ses œufs. Et ce qu'il faut noter, c'est qu'il arrive à ce résultat par le même procédé, c'est-à-dire par l'Association entre fermiers.

Les fermiers danois d'une même région s'associent en effet en vue de la vente des œufs, comme ils se sont associés pour la vente de leurs beurres. Les œufs de chacun des associés sont portés au moins trois fois par semaine aux gares les plus proches. Là, à l'aide d'un appareil spécial, un agent de l'Association examine les œufs pour s'assurer de leur fraîcheur, et les classe d'après leur grosseur.

Un timbre en caoutchouc imprime sur la coquille la marque spéciale de chaque producteur, et permet de retrouver l'expéditeur d'un œuf qui, à son arrivée à Londres, serait reconnu avarié. L'agent qui, à la gare, l'aurait reçu, serait d'ailleurs déclaré pécuniairement responsable et soumis à une forte amende.

Ces garanties devaient assurer aux œufs danois des débouchés de plus en plus rémunérateurs.

Il y a là un exemple que nos agriculteurs français pourraient imiter, et dont ils tireraient assurément de grands avantages. Et d'ailleurs de semblables associations de production et d'organisation de vente pourraient être faites, non seulement en vue du marché de Londres, mais encore pour le marché de Paris.

Les recettes des théâtres et spectacles de Paris ont atteint, en 1899, la somme de 33.159.566 francs.

Ces recettes sont les plus fortes qui aient été jamais enregistrées. Elles sont de 2 millions environ supérieures à celles de l'année 1898, et elles sont même supérieures à celles de l'année de l'Exposition (1889), qui s'étaient exceptionnellement élevées au total de 32.138.998 francs.

Les théâtres qui ont fait plus que le million de recettes sont : l'Opéra (2.862.833), la Comédie-Française (1.861.276), l'Opéra-Comique (2.028.851), les Variétés (1.199.431), le Châtelet (1.331.986) et les Nouveautés (1.356.386).

Vocabulaire d'abréviations pour les télégrammes de presse. — Le Comité dirigeant des Sociétés internationales de la presse a ouvert un concours pour l'élaboration d'un projet de vocabulaire d'abréviations ou « code télégraphique » applicable aux dépêches de presse.

Le projet doit être simple et clair; la composition et l'interprétation doivent se faire d'une manière facile et rapide. Le vocabulaire doit être applicable à toutes les langues. Les projets peuvent être écrits dans toutes les langues européennes, mais, de préférence, en anglais, allemand ou français. Le concours est ouvert à tout le monde, sans distinction de nationalité. L'auteur du projet reconnu le meilleur recevra une médaille d'or d'une valeur de 300 francs. Le résultat du concours sera publié pendant le congrès de la presse, en 1900, à Paris.

Toute personne qui voudra concourir est tenue d'envoyer son ouvrage à M. C. Torelli-Viollier, vice-président du bureau central des Sociétés de la presse, à Milan, via Paleocapa, n° 6, avant le 30 mai 1900.

Rappelons, à ce sujet, que le Bureau international des Administrations télégraphiques à Berne, a été chargé officiellement de rédiger un vocabulaire de tous les mots à employer dans les télégrammes en langage convenu. Le premier volume de ce vocabulaire a déjà paru.

Un accident du Métropolitain raconté par les Anglais. — On se souvient qu'il y a quelque temps, aux environs de la place de l'Etoile, la voûte en construction du Métropolitain, minée par les eaux d'infiltration d'un égout voisin, s'effondra sur une douzaine de mètres environ. L'*Illustration* du 16 décembre dernier raconta cet accident qui n'eut, en somme, aucune conséquence fâcheuse.

Voici comment ce petit événement est rapporté dans un journal de Londres:

« Le Métropolitain s'est effondré, ou tout au moins en partie. Heureusement que l'Arc-de-Triomphe, avec ses allégories représentant les victoires françaises, n'est pas tombé dans l'abîme formé. Le seul point heureux de cet exploit des ingénieurs est qu'il n'y a pas eu mort d'hommes : seulement deux blessés. A en croire des témoins oculaires, le spectacle fut des plus extraordinaires; des arbres, des réverbères, après s'être un instant balancés de droite et de gauche, tombèrent dans le creux formé et y furent consumés par les flammes provenant des conduites de gaz éventrées. Cet accident est attribué à la pression de l'eau, le Métropolitain se trouvant au-dessous du niveau de la Seine. Mais voilà, les ingénieurs français n'y avaient pas pensé! »

Tout commentaire serait superflu. Mais que dire aussi de ces ingénieurs français qui n'ont pas pensé que la Seine puisse jamais aller inonder le Métropolitain sur la place de l'Etoile, c'est-à-dire à plus de 30 mètres au-dessus du niveau du fleuve!...

Bacs à vapeur entre l'Italie et la Sicile. — Depuis quelques mois, le service du transbordement des voyageurs et des marchandises entre l'Italie et la Sicile est assuré par des bacs à vapeur qui franchissent le détroit de Messine. L'exploitation de ces bacs a été confiée à la Compagnie des chemins de fer siciliens. Le point de transit sur la terre ferme est Reggio et le point terminus en Sicile est dénommé « Messina-porto ». La longueur du trajet est de 15 kilomètres environ. Ces nouveaux ferry-boats constituent un trait d'union très utile entre les réseaux ferrés de la Sicile et du continent.

Rectification. — Dans notre dernier numéro, nous avons mal libellé le nom du lieutenant qui commandait la dernière garnison française sur le Nil. Lire : lieutenant de Quengo de Tonquédec.

AGENDA DE LA SEMAINE

Convocation d'électeurs. — Sont convoqués pour le **25 mars** : 1° les électeurs de la 2me circonscription d'Yvetot pour élire un député en remplacement de M. de Montfort, décédé; 2° les électeurs de la 2me circonscription de Chambéry (Savoie) pour pourvoir au remplacement de M. Périer, élu sénateur; 3° les électeurs de l'arrondissement de Vesoul pour l'élection d'un député en remplacement de M. Bontemps, élu sénateur. — Les électeurs sénatoriaux sont convoqués pour le **8 avril** pour élire un sénateur en remplacement de M. Chiris, décédé.

Le conseil général de la Seine. — Les conseillers généraux seront convoqués le **14 mars** pour élire un président, le docteur Piettre ayant été nommé sénateur.

Le conseil de revision. — Les opérations du conseil de revision pour la classe 1899 et les ajournés des classes 1897 et 1898 commenceront le **19 mars.**

Examens et concours. — Les épreuves de l'examen pour le certificat d'aptitude à l'enseignement du dessin dans les lycées et collèges (premier degré) commenceront au mois d'avril. Pour être admis à subir ces épreuves, les candidats sont tenus d'adresser au ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, avant le **25 mars**, une demande sur papier timbré et leur acte de naissance.

Demandes de changement d'arme. — Les officiers désireux de changer d'arme doivent adresser leur demande au général, commandant le corps d'armée dont ils font partie, avant le **14 mars**, dernier délai.

Concours pour le Prix de Rome de 1900. — Le concours de premier essai pour l'architecture aura lieu le **13 mars**; le **14**, jugement et exposition; le **16**, deuxième essai; le **17**, jugement et exposition et entrée en loge le **19**. La sortie de loge aura lieu cent dix jours après, soit le **28 juillet.** — Pour la gravure en taille-douce : le **12 mars**, concours du premier essai, le **24**, jugement et exposition, entrée en loge le **10 avril.**

Inaugurations. — Le **15 mars**, le président de la République inaugurera l'hospice de vieillards d'Issy-les-Moulineaux. — Le **25**, MM. Georges Leygues et Mougeot représenteront le gouvernement à l'inauguration officielle du monument de Garibaldi à Dijon.

Monuments et statues. — Un comité vient de se former pour l'érection d'un monument à Erkmann à Lunéville. L'exécution de ce monument a été confiée au sculpteur Bartholdi.

Le téléphone à l'Exposition. — A dater de maintenant, des abonnements seront concédés pour une durée minimum de six mois, aux exposants et aux personnes établies dans l'enceinte de l'Exposition. Ces abonnements renouvelables de mois en mois prendront fin le **20 décembre 1900.** Le prix en est fixé à 150 fr. pour six mois et 25 fr. pour chaque mois supplémentaire.

Expositions artistiques. — *A Paris :* galeries Georges Petit (8, rue de Sèze) du **11** au **31 mars**, exposition de la Société nouvelle des peintres et sculpteurs. — Du **17** au **31**, exposition d'aquarelles par Mlle Magdeleine Popelin, également galerie Georges Petit. — Chez Fouache (36, rue Taitbout), exposition d'aquarelles, vues de Moret et de Villers-sur-Mer par M. André Delaistre. — Galerie des artistes modernes (19, rue Caumartin), exposition de la Société la *Demi-Douzaine*, jusqu'au **18 mars.** — Le **13**, clôture de l'exposition du Cercle Volney. — Le **25**, dernier jour de l'exposition des œuvres des frères Delahogue à la Bodinière.

En province : à Avignon, première exposition de la Société vauclusienne des Amis des Arts du **15 mars** au **15 avril.** — *A l'étranger :* Genève (au musée Rath), exposition sous les auspices de l'administration municipale, des œuvres du peintre Baud-Bovy : cette exposition durera jusqu'au **31 mars**.

Expositions diverses. — Du **11** au **26 mars** sera ouverte, 77, avenue Ledru-Rollin, une exposition de travaux artistiques pour la décoration du mobilier; cette exposition publique et gratuite a pour but de mettre en rapport les artistes et les industriels.

Les grandes ventes. — A l'*Hôtel Drouot :* le **10 mars**, salle n° 1, vente de tableaux anciens et modernes, aquarelles, pastels, dessins, gravures, de Rochegrosse, L. Ablema, Dansaert, Le Poittevin, J. Vernet, etc. Salle n° 8, vente de monnaies antiques françaises et étrangères (collection de M. J. Lapeysonnie). Le **12**, salle n° 6, vente de tableaux de maîtres modernes (collection du baron Blanquet de Fulde). Les **19, 20, 21** et **23**, salle n° 6, vente de la collection de M. Desmottes, objets d'art et de haute curiosité : faïences hispano-mauresques et italiennes, cuivres champlevés, faïences de Palissy, émaux, sculptures en ivoire, tapisseries, broderies, etc.

En province : Arras, le **12 mars**, vente des collections de Mme Macqueron Lorangot, faïences et porcelaines anciennes, tableaux anciens, bronzes d'art, tapisseries anciennes.

A l'étranger : Leipzig, Vurnbergerstrasse, 44, le **20 mars**, vente de doublets du cabinet royal de gravures, de feu S. M. Frédéric-Auguste II de Saxe, et de gravures hollandaises de maîtres anciens et modernes : Albert Dürer, D. Chodowiecki, Kleinmeister, etc.

Anniversaires. — A l'église russe, rue Daru, aura lieu le **13 mars**, à 11 h., un service anniversaire de la mort d'Alexandre II, qui mourut assassiné. — Le **14**, à l'occasion de l'anniversaire de naissance du roi Humbert, réception à l'Ambassade d'Italie.

Conférences. — A la Société de Géographie (84, boulevard Saint-Germain), le **13 mars** à 2 h. 1/2, conférence de M. Camille Ballaigue sur la musique au XIXe siècle. — Le **19**, au Louvre (salle du XIXe siècle), conférence de M. Georges Lafenestre.

La semaine religieuse. — Dans la chapelle de Notre-Dame du Cénacle (7, rue de la Chaise) du **12** au **17 mars**, le R. P. Blino, de la Société de Jésus, prêchera une retraite pour les dames. — A Saint-Honoré-d'Eylau, le **14**, conférence de carême du R. P. Coubé, sur l'Eglise et le siècle.

Les grands oratorios. — Le **15 mars**, à 8 h. 3/4 du soir à l'église Saint-Eustache, première audition de la *Terre promise*, oratorio inédit de Jules Massenet. Les soli seront chantés par M. Noté et Mlle Lydia Nerville, orchestre et chœurs (400 exécutants) sous la direction de M. Eugène d'Harcourt. La *Terre promise* sera précédée de la *Cène des apôtres* par Richard Wagner.

Fêtes et concerts de charité. — Le **10 mars** à l'Elysée Palace hôtel à 4 h., grand concert au profit de l'œuvre de Charonne, avec le concours de Mmes Deschamps-Jehin, M. Fugère; Mlles Charles, de l'Opéra-Comique, danseront des danses de czardas accompagnées par l'auteur. — Le **18**, à 9 h. du soir, salle Hoche, fête de charité. Au programme, le premier acte du *Pardon de Ploermel* de Meyerbeer, chanté par la vicomtesse de Trédern, M. le Lubez et M. Charles Morel, scène d'actualité de M. Victor de Cottens, etc. Le **12**, salle Erard, à 9 h. du soir, concert au profit de l'orphelinat des Arts.

Tirage de tombola. — Le **14 mars**, avenue Hoche, à 2 h., tirage de la tombola organisée au profit de l'Union française pour le sauvetage de l'enfance. L'exposition des lots aura lieu la veille de 2 h. à 6 heures.

Mariages et fiançailles. — On annonce le prochain mariage de M. Pierre d'Attainville avec Mme de Casanova; les parentés respectives des fiancés donnent à ce mariage un intérêt particulier. M. d'Attainville est, par sa mère, arrière-petit-fils du maréchal de Masséna et neveu du prince d'Essling. Mme de Casanova, née de Vejarano, est petite-fille de la comtesse de Cabarus, sœur de la comtesse de Montijo, douairière, et a par conséquent pour tante à la mode de Bretagne, l'Impératrice Eugénie. — De Belgique, on annonce les fiançailles du baron Frédéric de Wickerslooth de Rooyelsteln, fils du lieutenant-général aide de camp du roi des Belges, avec Mlle Françoise de Buisseret de Blarenghien.

Bals. — Le bal des anciens élèves et des élèves de l'Ecole normale aura lieu le **10 mars** au Grand-Hôtel; le bénéfice sera réparti entre l'Association amicale des Anciens élèves et la Caisse de bienfaisance des élèves. — Le bal du Ve arrondissement donné au profit des enfants pauvres, par la municipalité, aura lieu également le **10**. Le même jour bal à l'Hôtel Continental au profit de la Caisse des écoles du Ve arrondissement (Panthéon), et à l'Hôtel Moderne, donné par la Retraite mutuelle.

Un assaut de boxe. — Au Nouveau-Théâtre (6, rue Blanche), le *Boxing-Club* de France donnera le **10 mars**, à 8 h. 1/2 du soir, son grand assaut annuel. A cette fête athlétique prendront part les professeurs et amateurs les plus réputés de Paris et les meilleurs moniteurs de l'Ecole de Joinville; on tirera en boxe française, en boxe anglaise et en canne.

Ventes de chevaux. — Au Tattersall (Porte-Maillot), **10 mars**, vente de chevaux provenant des écuries du vicomte H. d'Espons de Paul, de MM. Abeille, comte de Talhouët, de Lamothe d'Ockuysen, K. Vanderbilt, etc.

Sports de la semaine. — Courses de chevaux : le **11 mars** à Auteuil; le **12**, à Saint-Ouen; le **13**, à Enghien; le **14**, à Auteuil; le **15**, à Vincennes; le **16**, à Maisons-Laffitte; le **17**, à Neuilly-Levallois (courses au trot). — Cyclisme : le **11 mars**, course au clocher organisée par l'Union des cyclistes parisiens; le départ aura lieu à 2 h. du mont Valérien et la distance de la course sera de 10 à 12 kilomètres en droite ligne : le **18**, course de côte organisée par le Club des Sports. — Automobilisme : le **11**, coupe des voiturettes. — Tir : le **11**, au Stand de la place Possoz clôture du concours à la carabine. — Escrime : le **16**, assaut de la salle du Palais; le **17**, championnat de fleuret de l'U. S. F. S. A.

Carnet du rentier. — *Tirages avec lots :* le **15 mars**, Paris 1865 (un lot de 150.000 fr. : total des lots, 285.000 fr.). — Suez (un lot de 150.000 fr.; total des lots, 250,000 fr.).



Mlle Jane Henriot.

L'INCENDIE DU THÉATRE-FRANÇAIS

Jeudi, au moment où ce numéro allait être mis sous presse, nous apprenions à midi et quart qu'un terrible incendie venait d'éclater au Théâtre-Français. C'est à midi moins cinq que l'alarme avait été donnée par des machinistes, occupés à installer les décors de *Bajazet* qui devait composer, avec le *Député de Bombignac*, le spectacle de la matinée.

Déjà une épaisse fumée remplissait la salle. Quelques instants plus tard elle formait sur le toit une énorme colonne noire qui avertissait les passants.

A midi, c'était déjà, dans le théâtre, une panique générale, tandis qu'au dehors la foule s'amassait et que les premiers sauveteurs se précipitaient.

Une heure plus tard, la catastrophe aurait été aussi épouvantable que celle de l'Opéra-Comique. Les guichets allaient ouvrir à midi et demi pour la matinée. Pourtant tous les employés de théâtre étaient déjà à leur poste, les ouvreuses dans les couloirs, les artistes s'habillaient dans leurs loges. Tout ce personnel s'enfuit par les divers escaliers.

Quelques artistes, entre autres Mlle Dudlay, durent cependant être descendues au moyen des échelles de sauvetage, qui avaient été rapidement dressées.

Plusieurs pompes étaient arrivées rapidement sur la place du Théâtre-Français. Mais la pression de l'eau était insuffisante. Pendant longtemps les jets furent impuissants à combattre l'incendie qui continuait l'œuvre de destruction.

Notre photographie de première page montre l'aspect de la place à une heure et demie. Elle a été prise des fenêtres de M. Rhodes, coiffeur au numéro 159 de la rue Saint-Honoré. Un des garçons de M. Rhodes, nommé Urbain Cros, a sauvé une des personnes enfermées dans le théâtre en la descendant par une échelle; il en est à son treizième sauvetage.

Pendant toute la durée du sinistre, l'aspect du théâtre en feu fut celui que montre notre photographie. Des lueurs rougeâtres plutôt que des flammes sortaient seulement des fenêtres du dernier étage, des œils-de-bœuf et des tabatières; mais les flots de fumée s'échappant du toit marquaient la violence de l'incendie intérieur.

Quand on crut avoir sauvé toutes les personnes, on s'occupa de déménager les objets les plus précieux: tableaux, bustes, paquets de manuscrits, meubles, tout ce qui tombait sous la main des pompiers ou de leurs auxiliaires de bonne volonté. Les objets sauvés étaient entassés sous les arcades du Palais-Royal, sur le trottoir de la rue Saint-Honoré, devant le bureau de tabac « A la Civette », et chez l'éditeur Stock.

Comme on peut le constater sur les photographies que nous avons prises, beaucoup de choses sans valeur ont été ainsi préservées dans la hâte du sauvetage tandis qu'il a fallu renoncer à en déménager d'autres d'un plus grand intérêt.

Nous n'insisterons pas sur la gravité de ce désastre qui a produit une consternation générale et qui a prouvé combien sont vaines toutes les précautions que l'on prend pour assurer la sécurité des théâtres.

L'incendie du Théâtre-Français a causé des pertes matérielles irréparables, dont on ne connaît pas encore l'étendue à l'heure où nous écrivons.

Comme si ce n'était pas assez, on a à déplorer la mort d'une victime particulièrement intéressante. Une jeune pensionnaire de la maison, Mlle Jane Henriot, qui venait de se faire remarquer dans le rôle de Juliette de *Diane de Lys*, où sa grâce et son excellente tenue lui avaient conquis les suffrages du public, a été surprise par les flammes tandis qu'elle prenait la fuite avec son habilleuse.

Elle était de la distribution de *Bajazet*. La malheureuse artiste n'était âgée que de vingt-deux ans : sa mort est l'épisode douloureux de cette terrible catastrophe.

Du premier examen auquel ont procédé les architectes de la Préfecture de police, il semble ressortir que le feu aurait été communiqué à des tentures par des calorifères surchauffés.

On avait cru d'abord à une explosion de gaz ou à un accident dans le réseau des fils électriques.



M. EMMANUEL LIAIS. — Phot. Desrez.

M. Emmanuel Liais, maire de Cherbourg et conseiller général de la Manche, vient de mourir à l'âge de soixante-quatorze ans. Ses remarquables travaux en astronomie et en météorologie lui avaient acquis une grande notoriété dans le monde savant. D'abord attaché à l'Observatoire de Paris, il en avait été nommé directeur-adjoint en 1857. L'année suivante, chargé d'une mission scientifique, il partait pour le Brésil, où il devait séjourner plus de vingt ans et devenir directeur de l'Observatoire et président du Bureau des Longitudes de Rio-de-Janeiro. Il était maire de Cherbourg, sa ville natale depuis 1884.

LA DÉLIVRANCE DE LADYSMITH

Un peuple en délire. — Le jeudi matin, 1er mars, vers 10 heures, tout Londres — le Londres commerçant, industriel, financier, travailleur — déversait par les gares de son métropolitain ou par les chemins de fer de sa banlieue, ses flots affairés de *business men* : les hommes, la pipe à la bouche, leur journal sous le bras, leur petit sac traditionnel à la main, se hâtaient vers leurs banques ou leurs bureaux ; les cabs, au grand trot, rasaient, sans les toucher, les trottoirs; les omnibus se suivaient méthodiquement à la file indienne. C'était la scène journalière où tout va vite, mais sans bruit, où les heurts sont sans fracas, les encombrements sans tumulte et les discussions sans éclats de voix.

Soudain, de Mansion-House, du palais du lord-maire, une clameur formidable s'éleva, ébranlant l'air; puis des cris se rapprochèrent, puis ces cris prirent une forme, puis de bouche en bouche, d'oreille en oreille, un mot se succéda :

— Ladysmith est délivrée!

Alors on vit une scène extraordinaire : une foule tout entière, presque un peuple, se galvanisa comme si une secousse électrique brusquement l'avait frappée; des passants qui, de leur vie, n'avaient hâté le pas se mirent à courir; des voix éteintes se mirent à crier; des inconnus s'interpellèrent par leurs petits noms; des hommes embrassèrent des femmes et des femmes s'embrassèrent entre elles; des gamins bondirent sur des réverbères et des vieillards se hissèrent sur des échelles; des chants, des clameurs, des hurrahs, des bravos, des vivats surgirent comme de terre; les omnibus semblèrent pris de vertige et des cabs de frénésie; ce fut comme un vent de folie qui secoua toute une ville.

Dans l'espace de trois minutes, des drapeaux apparurent à toutes les fenêtres, des draperies ornèrent tous les balcons, et des orchestres improvisés jouèrent dans tous les carrefours. Les drapeaux ne tardèrent pas à descendre dans la rue, et au charbon, à la hâte, on crayonna dessus des inscriptions: « BRAVO, BULLER ». « HURRAH FOR WHITE ». « JOUBERT OLD FOOL ».

Devant la demeure du lord-maire, une bannière rouge se dressa, la bannière des volontaires de la cité de Londres; un remous se produisit dans la foule, et, énorme, gigantesque, la masse reflua vers la bannière. Ce fut à qui défilerait devant elle et à qui l'acclamerait. Il fallut faire sortir un escadron de police à cheval pour repousser l'envahissement et l'escadron ne repoussa rien. Les policemen se mirent à lever leurs casques en l'air et les chevaux eux-mêmes, la crinière au vent, semblèrent gagnés par la frénésie générale.

Et par delà cette marée de gens enfiévrés, on sentait qu'il en était une autre plus grande encore, une qui s'étend des lacs d'Ecosse aux prairies du Devonshire, dont les flots tumultueux devaient mugir à leur tour; on sentait que tout l'empire britannique était fouetté par une vague de délire et balayé par un cyclone d'enthousiasme.

En Ecosse, des églises carillonnèrent pendant des heures entières; à Portsmouth, la flotte tonna, sans que l'amiral en chef en eût donné le signal; près de Windsor, on arrêta un train en pleine campagne, pour apprendre la nouvelle à une Altesse royale qui l'ignorait; à Cambridge, les étudiants en toque et en robe brûlèrent des voitures sur la place publique en signe de joie; à Liverpool, en pleine cour d'assises, des jurés abandonnèrent leurs bancs, allèrent serrer la main des magistrats et acquittèrent une bande de voleurs; à Cardiff, un mari et sa femme qui plaidaient en divorce, se réconcilièrent séance tenante; ailleurs, les tribunaux fermèrent et les prisons s'ouvrirent; partout on chanta, on dansa, on hurla, on gambada, on s'embrassa, on s'aima!

Cela dura vingt-quatre heures pleines : il y eut réjouissances de jour et réjouissances de nuit. Ce n'est que le lendemain matin, qu'épuisé, rompu, la voix éteinte, les jambes endolories, mais le cœur battant toujours d'allégresse, l'empire britannique se reposa et s'endormit.

Et alors l'air encore tout saturé d'enthousiasme continua de crier quand personne ne criait plus et l'écho renvoya des refrains que tout le monde avait cessé d'entonner.

STÉPHANE LAUZANNE.

LA GUERRE DU TRANSVAAL

La reddition du laager de Cronjé à l'Ouest, la retraite du général Joubert à l'Est ont marqué la fin de la première phase de la guerre anglo-boer. L'offensive des fédéraux est terminée. Une accalmie s'est produite pendant laquelle ils se préparent à la défense de leur territoire, tandis que les troupes anglaises se préparent à l'attaque.

La situation est actuellement ce qu'elle aurait été au début de la lutte si les Anglais avaient pu gagner un peu plus de temps et être prêts. Les seuls changements résultant des campagnes du Haut-Natal et de la Modder sont : 1° que les Boers ont perdu 5.000 hommes, tandis que les Anglais en ont perdu 25.000 (la garnison de Ladysmith étant inutilisable) ; 2° que les Afrikanders du Cap et du Natal ont commencé à se soulever à la suite des revers de l'armée anglaise; 3° que dans les régions du Cap et du Natal qui furent envahies par les Boers et que les généraux anglais viennent de réoccuper, les lignes de chemin de fer sont maintenant en partie détruites et que les ponts n'existent plus, ce qui contribue à gêner et à retarder la marche en avant de Lord Roberts et du général Buller. Nous reproduisons une photographie montrant la destruction d'un des principaux ouvrages d'art du Haut-Natal, le pont de Colenso sur la Tugela.

Quel sera le terrain des futures hostilités? Il est bien peu probable que les généraux anglais tentent de pénétrer dans le Transvaal par la route de Dundee et de Majuba. Les fortifications naturelles du territoire transvaalien paraissent de ce côté presque inexpugnables. Occuper Bloemfontein et délivrer Mafeking, tel paraît être maintenant le double objectif du maréchal Roberts. Et c'est par le Sud et par l'Ouest qu'il essayera d'arriver à Prétoria.



LE MÉDAILLON D'ANATOLE DE LA FORGE

Anatole de La Forge, qui a laissé dans la presse et au Parlement le souvenir d'un caractère chevaleresque et s'est surtout illustré en 1870, étant préfet de l'Aisne, par sa vaillante défense de Saint-Quentin, va recevoir un nouvel hommage posthume. Aimé Millet avait fait de lui un remarquable médaillon devenu la propriété du sculpteur Barrias et offert par celui-ci à la Ville de Paris. C'est ce médaillon que la municipalité a décidé de placer sur la façade de la maison portant le numéro 18 de la rue Richer, maison où Anatole de La Forge est né et appartenant à sa famille depuis plus d'un siècle.



EUGÈNE VIVIER. — Phot. Lacroix.

Eugène Vivier, mort à Nice, le 24 février, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, était né à Brioude (Haute-Loire), le 4 décembre 1817. Fils d'un fonctionnaire, petit-fils d'un chirurgien aide-major des armées du Roi, le célèbre corniste, auquel notre dernier Courrier de Paris a consacré quelques souvenirs anecdotiques, avait fait des études universitaires et conquis le diplôme de bachelier en 1834. Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1861.

NOTRE SUPPLÉMENT EN COULEURS

Nous donnons, encartées dans ce numéro, deux gravures en couleurs, visées à la page 151.

Imprimerie de l'Illustration, 13, rue St-Georges. — Paris.
L'Imprimeur-Gérant : Lucien MARC.

Ce numéro est accompagné d'un supplément musical.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes. SAMEDI 17 MARS 1900 *58e Année — N° 2977*



INCENDIE DU THÉATRE-FRANÇAIS. — La statue de Voltaire. — (Voir l'article, page 164.)

COURRIER DE PARIS

Les navrants épisodes de la journée du 12 mars ont amplement défrayé la presse du monde entier; et il n'y a plus rien à ajouter aux récits qui en ont été faits, et aux commentaires de toute espèce — apologies, critiques, doléances et condoléances — qui se sont ajoutés à ces récits.

Je note cependant deux petits faits tristement curieux, et dont le savant docteur Lebon pourra chercher à nous fournir l'explication, dans une édition prochaine de sa *Psychologie des foules*.

C'était sur la place du Théâtre-Français. On ne s'entretenait que du drame qui avait marqué le début de l'incendie, et la même question revenait sur toutes les lèvres : « A-t-on vu Mlle Henriot?... Sait-on si c'est elle?... »

Un machiniste de la Comédie affirmait que la pauvre enfant était sauvée. On l'entoura, on lui demanda des détails précis. Il en donna. Et je l'entends encore raconter son histoire.

« — Vous pensez bien que je la connais... Elle était dans l'escalier, derrière moi. Je l'ai aidée à descendre jusqu'au premier étage. Elle était presque évanouie. Alors un pompier nous a rejoints, et l'a transportée sur le trottoir. Je l'ai vue, je vous dis. Je l'ai vue... »

Une heure après, des amis de la malheureuse artiste revenaient de la Morgue, et racontaient la constatation navrante qu'ils venaient de faire. Un monsieur s'avança dans le groupe, et, très ému :

« — Ce que vous dites là, Messieurs, est abominable et impossible! Je connais Mlle Henriot. Elle est montée tout à l'heure en voiture. Je ne sais quelle adresse elle a donnée au cocher. Mais ce dont je suis sûr, c'est qu'elle a pris une voiture; et c'est moi, moi qui vous parle, qui l'ai aidée à y monter!! »

Ces deux hommes n'étaient ni des mystificateurs ni des aliénés. Ils parlaient avec sang-froid et une sincérité évidente. De quelle hallucination singulière étaient-ils donc victimes? Quelle folie les avait frappés dans cet instant-là?

Il y a là un phénomène qui vaut d'être signalé à l'attention des physiologistes.

C'est, d'ailleurs, merveille de voir comme les faits sont diversement interprétés suivant la couleur politique du journal, l'humeur du reporter et le degré de considération dont sa personne a été entourée sur le lieu du sinistre. On n'est d'accord que pour déplorer la mort horrible de cette pauvre petite Jane Henriot; ceci prouve bien que la pitié est encore le seul sentiment qui puisse rapprocher momentanément des journalistes d'opinions différentes. Quant aux circonstances de cette mort, et de l'identification de la victime, nous avons autant de descriptions précises qu'il y a d'écrivains; ils ne parviennent même pas à s'entendre sur la couleur des vêtements que le feu n'avait pas touchés. Allez donc après cela parler de la véridicité de l'histoire, quand les faits contemporains sont interprétés avec cette fantaisie par des témoins oculaires!

L'extraordinaire poussée de cabotinage provoquée par l'incendie du Théâtre-Français a rejeté dans l'ombre le lugubre « incident » de Bessèges. Le malheur des gens nous émeut dans la mesure exacte des joies qu'ils pouvaient attendre de la vie et que la mort leur ravit. Il est certain que les tristes victimes du grisou ne perdent pas grand' chose, si l'on compare leur sort à celui de Mlle Henriot. Et puis elles ne sont qu'au nombre de seize: c'est peu pour une catastrophe de ce genre où d'ordinaire les morts se comptent par centaines. Voilà pourquoi on les a enterrées sans grand fracas: à peine quelques couronnes de fleurs de rhétorique déposées sur leur tombe par les représentants de l'autorité; les larmes eussent été absentes, s'il n'y avait eu là pour en répandre des mères, des veuves et des orphelins.

A propos de l'événement sensationnel de la semaine dernière, j'ai eu l'idée toute naturelle de relire quelques documents relatifs à l'incendie qui, le 25 mai 1887, détruisit l'Opéra-Comique et occasionna tant de morts. De tous ces documents, le plus suggestif, comme on dit, est peut-être le compte rendu officiel d'un débat engagé à la Chambre des députés, très peu de temps avant la catastrophe.

Mû par une sorte de pressentiment, M. Steenackers adressait au ministre de l'instruction publique et des beaux-arts une question pressante au sujet des aménagements défectueux de la salle Favart, en signalant plus particulièrement les risques que courrait, en cas d'incendie, le personnel du théâtre. Le ministre d'alors, M. Berthelot, l'éminent chimiste, répondait (je cite textuellement) :

En effet, le dégagement de plus de la moitié de ce personnel ne peut s'effectuer que par une planche de 60 à 80 centimètres de large et qui est située au-dessus du cintre. C'est un véritable pont de Mahomet. Je crois que M. Steenackers a dû y passer. (Hilarité.)

M. Steenackers. — Oui, mais le feu n'était pas dans les cintres.

M. le Ministre. — La chose est parfaitement légitime. L'honorable M. Steenackers, se préoccupant des dangers que pouvait présenter cette situation, avait absolument le droit de les étudier et de faire une enquête sur place.

Je répète que cette situation est tout à fait dangereuse, et il est positif que si le feu se déclarait dans l'Opéra-Comique, et cette éventualité est malheureusement presque certaine dans un temps donné... (Exclamations en sens divers.)

Permettez, il n'est aucun théâtre qui n'ait brûlé, et plusieurs fois, dans l'espace d'un siècle. C'est un fait de statistique; par conséquent, nous pouvons considérer comme probable que l'Opéra-Comique brûlera... (On rit.) J'espère toutefois que ce sera le plus tard possible.

Bref, M. Berthelot indique, comme solution pratique, l'acquisition et l'adjonction au théâtre de la maison contiguë, portant le n° 11 du boulevard des Italiens. « D'ailleurs, ajoute-t-il, un projet de loi conforme à ces indications a été préparé par le conseil des bâtiments civils; seulement, il dort dans les cartons depuis 1883, parce qu'on a reculé devant la dépense. »

Et le ministre conclut :

La seule chose que je puisse faire, c'est de soumettre la question à mon collègue des finances. (On rit.)

Statisticien implacable et prophète de malheur perspicace, le savant académicien sut, on le voit, égayer son rôle ingrat par des facéties d'un goût exquis et faire partager à un auditoire de graves législateurs sa belle humeur si opportune. Quelques jours plus tard, hélas! on ne riait plus.

On sait la détermination prise par les directeurs de théâtre de percevoir à part le droit des pauvres, sans d'ailleurs augmenter le prix des places. M. P. Lacome a bien voulu nous communiquer un curieux document, d'où il appert que les choses se passaient de même au seizième siècle. Je pourrais donner le texte latin de ce document mais peut-être vaut-il mieux ne pas en imposer la traduction à nos lectrices, bien que la plupart d'entre elles soient licenciées ès lettres. Voici donc le document en français.

« On rapporte que les Belges permettent les comédies et les tragédies, mais de telle façon que, tandis qu'un receveur appartenant aux comédiens se tient d'un côté, recevant pour eux le prix des places, un autre employé, agissant pour la République, se tient vis-à-vis, recevant quelque chose de ces mêmes spectateurs. De la sorte, il est pardonné à la curiosité des hommes, et les finances de l'Etat en bénéficient. »

Le prélat métropolitain de Paris s'est probablement inspiré de ce document quand il fit taxer par le parlement les auteurs de la *Passion*, d'une imposition de 800 livres parisis (1.000 francs environ). Dans l'arrêt du conseil, qui date de 1541, ce prélat a eu bien soin de spécifier que la redevance payée par les spectateurs n'est pas une aumône, mais un achat d'indulgence pour « mériter le pardon du crime commis dans la maison du diable ». L'Assistance publique a tout simplement pris la suite des affaires du prélat en question. On peut donc conclure, avec M. Lacome, qu'aujourd'hui c'est le ministère de l'intérieur d'où relève l'Assistance publique, qui nous vend des indulgences.

Les marchands et les collectionneurs de tableaux, — l'un ne va pas sans l'autre, prétendent les médisants, — ont éprouvé cette semaine une joie intense. Voici qu'on se met à couvrir de billets de mille francs des toiles dont le peintre avait eu beaucoup de mal à se défaire pour une poignée de pièces de vingt sous. L'*Inondation* de Sisley a « fait » 43.000 francs en vente publique. Ce tableau avait été adjugé, il y a dix ans, également en vente publique, pour la faible somme de 80 francs, juste le double de ce qu'il avait été payé à l'artiste! Et notez que Sisley n'est qu'un maître de second plan dans l'école impressionniste. Il tient le milieu entre Claude Monet et Pissarro, avec plus de délicatesse et moins d'originalité. Jugez un peu de ce que coûtent ou vont coûter dans un avenir prochain les œuvres des chefs de file! Le plus curieux de l'affaire n'est pas cet hommage tardif rendu au talent d'un artiste par des amateurs de peinture, c'est l'extraordinaire manque de clairvoyance de gens qui se prétendent connaisseurs. Qu'ont-ils donc appris de nouveau sur le mérite de Sisley, qu'on ne connût il y a dix ans? Je commence à croire que les connaisseurs ne s'y connaissent pas plus que vous et moi; ils suivent la mode quand ils ne la font pas : c'est là tout leur savoir.

Une grande artiste doit-elle être coquette, ou ajoute-t-elle à son prestige et prouve-t-elle mieux son mérite en ne l'étant pas?

On devisait l'autre jour à ce sujet dans un salon parisien, à propos de la récente arrivée chez nous de la grande cantatrice allemande Lilli Lehmann, et du succès triomphal remporté par elle au concert Colonne, où elle chantait dimanche dernier.

Mme Lilli Lehmann n'est plus jeune; mais cela lui est égal, et comme elle sait gré à la Nature de lui avoir conservé sa voix, qui est une des plus admirables du monde, elle lui permet de creuser quelques rides sur son visage, et de faire tomber de la neige sur ses cheveux. Une politesse en vaut une autre....

Quelqu'un cependant protestait :

— Une femme qui a du talent ne doit pas se laisser vieillir. L'Art, chez la femme, a besoin de se parer de beauté, — ou de jeunesse, tout au moins...

— Ce n'est pas l'avis de l'artiste dont vous parlez, dit une dame âgée. Mme Lilli Lehmann est mon amie. Jamais je ne l'ai plus admirée que depuis qu'elle a des cheveux gris! La vieillesse n'a rien diminué de l'éclat de son talent; elle lui a communiqué, au contraire, je ne sais quoi de plus auguste et de vénérable... et cela aussi, c'est de la beauté.

On trouva que cette dame avait raison, et quelqu'un rappela le mot de la célèbre cantatrice, à un ami qui lui demandait un jour : « Pourquoi ne teignez-vous pas vos cheveux?

— Pourquoi les teindrais-je?... fit-elle avec un sourire de modestie, — où il y avait peut-être aussi un peu d'orgueil.

Est-ce possible? Est-ce vrai? Nous serions menacés de perdre les demoiselles du téléphone!

Si l'on en croit les journaux, un ingénieux inventeur aurait trouvé le moyen de supprimer tout intermédiaire entre les correspondants, et désormais les communications se feraient directement par le jeu même de l'appareil. Au diable l'invention! Dussè-je passer pour un esprit paradoxal, je n'hésite pas à la déclarer doublement malfaisante, sous l'apparence fallacieuse d'un progrès. En effet, son application non seulement portera préjudice aux intéressantes téléphonistes licenciées en masse; mais, en outre, il privera les abonnés du palliatif le plus efficace contre les accès de fureur téléphonique. Présentement, quand le service fonctionne de travers, — cas assez fréquent, — on trouve au moins à qui parler : on s'en prend aux jeunes employées du bureau central : « Allo! Allo! Mademoiselle... Voilà une heure que je demande la communication... Vous vous moquez du monde, Mademoiselle... C'est intolérable, Mademoiselle... Bien, Mademoiselle, je vais me plaindre à qui de droit... »

Le jour où les gens exaspérés par les résistances et les incohérences du téléphone n'auront plus, à l'extrémité du fil, quelqu'un sur qui passer leur mauvaise humeur, ils en viendront à briser l'appareil pour soulager leurs nerfs. Car le merveilleux système automatique ne sera probablement pas exempt d'imperfections et de défaillances, avec lesquelles devra compter le public, d'autant plus exigeant qu'il est plus gâté.

J'ai appris avec un vif sentiment de désenchantement que l'année 1900 n'est pas bissextile; les personnes qui disposent d'une horloge perpétuelle ont été obligées de lui donner un coup de pouce pour faire sauter le 29 février. Il serait trop long d'exposer pour quelle raison ce jour supplémentaire se trouve ainsi dépossédé d'une place qu'il croyait avoir le droit d'occuper cette année; ce qui est profondément triste, c'est de penser que la même opération devra être renouvelée le 28 février de l'an 2000 et qu'aucun de nous, peut-être, ne sera là pour y assister.



INCENDIE DU THÉATRE-FRANÇAIS. — Aspect de la salle vue de la scène.

L'INCENDIE DU THÉATRE-FRANÇAIS

Dans le numéro de l'*Illustration* paru le vendredi 9 mars, nous avons pu reproduire plusieurs photographies du sinistre de la veille. Ce qu'il y a eu de frappant dans cette catastrophe, c'est le contraste entre les effets extérieurs et les effets intérieurs de l'incendie. Notre photographie de la semaine dernière avait été prise au moment où le feu était le plus violent, à une heure et demie de l'après-midi. Et pourtant rien n'indiquait au dehors cette violence, si ce n'est l'activité des pompiers, la fumée noire s'échappant de tous les orifices du toit, et surtout (mais la photographie ne rend pas cela) la vibration de la colonne d'air au-dessus de la fournaise invisible.

Le lendemain, la foule qui se pressait aux abords du théâtre semblait stupéfaite de n'avoir pas sous les yeux un monceau de ruines. Elle retrouvait au contraire l'édifice à peu près dans le même état qu'auparavant; la plupart des fenêtres avaient conservé leurs vitres et leurs rideaux, et c'est à peine si le chambranle de celles des étages supérieurs était un peu noirci. Pour ceux qui étaient admis à pénétrer dans l'intérieur, l'impression était d'abord la même. Murs, plafonds, boiseries, tout paraissait intact. On ne voyait que du désordre, des socles veufs de leurs bustes, des sièges renversés ou entassés. Des statues, comme le fameux Voltaire de Houdon, étaient protégées au moyen de matelas contre les éclaboussures ou contre l'éventualité de la chute d'une poutrelle, et ce blindage produisait un effet presque comique. Des tuyaux de caouchouc serpentaient partout, et partout de l'eau sale souillait les parquets et les peintures, s'infiltrait, formait des flaques et des rigoles. On était tenté de penser: « Ce sont les pompiers qui ont fait tout le mal. »

Mais lorsqu'on débouchait dans ce qui fut la salle, quel spectacle! Des balcons élégants tout de velours et de dorures, plus rien. De la scène où le jeudi, à midi moins le quart, les machinistes commençaient à installer les décors orientaux de *Bajazet*, plus rien. Deux énormes fosses au fond desquelles s'accumulaient des débris à moitié calcinés. Plus un pouce carré de velours, plus un reflet d'or, plus une note de peinture. Les rayons du soleil, qui entraient librement par la coupole et par les ouvertures béantes du quatrième étage, ne trouvaient pas une surface nette, pas



Loge de Mlle Jane Henriot.



Les ruines de la scène vues de la salle.



Mlle Jane Henriot dans son rôle de « Bajazet ».

un angle où s'accrocher, et allaient mourir sans un reflet dans la suie et le noir de fumée... A quoi bon des descriptions quand nous avons des photographies? Celles de la scène vue de la salle et de la salle vue de la scène donnent une image fidèle et éloquente de ce spectacle de désolation. Sur toutes les deux, la séparation de la salle et de la scène est marquée par ce rideau de fer qui s'élevait et s'abaissait si majestueusement sous les yeux des spectateurs; il aurait dû être baissé à l'heure où a éclaté l'incendie — il était relevé : on n'avait pas de public à rassurer.

L'aspect même du centre du théâtre incendié explique la moindre importance des dégâts du pourtour. Quand brûle un immeuble ordinaire, comme il est partagé en tranches horizontales (les étages), le feu s'étend horizontalement et les flammes n'ont d'autre issue que les rangées successives de fenêtres jusqu'à ce que le dernier étage et le toit soient attaqués; ainsi l'immeuble est complètement détruit. Au centre d'un théâtre, il n'y a pas d'étages; c'est un grand puits dont le fond et les parois sont garnis de matériaux combustibles; l'incendie se propage verticalement sans chercher d'issues latérales; ce n'est qu'à la longue et s'il est insuffisamment combattu qu'il gagne le pourtour. La zone réellement dangereuse dans un théâtre est donc limitée à la salle et à la scène, et même théoriquement à l'une seulement des deux, si le rideau de fer fonctionne; c'est cette zone qu'il faut pouvoir évacuer rapidement; dans le pourtour (foyers, escaliers, couloirs, loges des artistes, etc.) on est relativement en sûreté et il n'y a à craindre que les bousculades et les affolements. C'est ce qu'a démontré l'expérience de l'incendie du Théâtre-Français. Même aux étages supérieurs, les flammes n'ont fait que de brèves incursions au-delà des couloirs entourant la salle. Quelques loges d'artistes seulement ont été atteintes. La photographie de celle de Mlle Henriot, prise le lendemain du sinistre, prouve que si elle y était demeurée, et avait attendu les secours à sa fenêtre, la malheureuse enfant n'aurait pas péri.

Nous avons donné déjà la semaine dernière un portrait de la charmante artiste. Nous la montrons aujourd'hui dans le costume qu'elle allait revêtir, pour jouer dans *Bajazet* un petit rôle de confidente, quand l'alarme a été donnée et qu'elle s'est enfuie de sa loge pour trouver, non le salut, mais l'horrible mort par asphyxie. Et voici encore Mlle Jane Henriot tenant dans ses bras le petit chien griffon qui a été le compagnon de sa fin tragique. Ces photographies, toutes récentes, ont été faites par un habile amateur, M. Paul Chabrier.

La Comédie-Française a fait à Mlle Henriot de belles



Mlle Jane Henriot.

et touchantes funérailles auxquelles le gouvernement était représenté et auxquelles la population parisienne s'est associée. Quelques-uns ont trouvé excessifs ces honneurs funèbres. C'est qu'ils n'ont pas compris. Mlle Henriot, malgré son charme et son talent plein de promesses, était la veille une inconnue. Si la foule a suivi ses funérailles, c'est parce qu'elle était jeune et gracieuse, parce que son trépas fut injuste, et parce que nous idéalisons, nous glorifions même volontiers ceux qui succombent en pleine jeunesse dans une dramatique et retentissante catastrophe.

La troupe du Théâtre-Français, après quelques représentations données à l'Opéra, va prendre possession de l'Odéon et y jouera jusqu'à la reconstruction de la salle incendiée dont M. l'architecte Guadet promet l'achèvement pour le 14 juillet.

M. N.



M. Bernheim. M. Roujon. M. Claretie. M. Mounet-Sully.

FUNÉRAILLES DE Mlle JANE HENRIOT

DIRECTION DES DOMAINES DE LA SEINE

VENTE

AUX ENCHÈRES PUBLIQUES

AU DÉPOT DU MOBILIER DE L'ÉTAT

rue des Écoles, n° 2

LE 20 MARS 1900

à deux heures précises

D'ARMES

remises au Domaine par le Greffe de la Haute Cour

3 carabines Winchester; 8 mousquetons Winchester; 8 revolvers, dont 6 portent la marque Smith et Wesson; 4 épées de combat; sabre, lame japonaise avec poignée en cuivre doré; couteau de chasse; 1 boîte de pistolets; 1 revolver dans un étui formant crosse; yatagans, sagaies, cannes, matraques, fauchards dans leur gaine.

Arc, flèches, cordelette goudronnée, échelle de cordes, outils divers.

La vente aura lieu au comptant avec 5 p. 100 en plus et sans garantie.

Paris, le 5 mars 1900.

Le Sous-Inspecteur des Domaines, A. BUSSOU.

VU ET APPROUVÉ : *Le Directeur des Domaines de la Seine,* CHAUMARD.

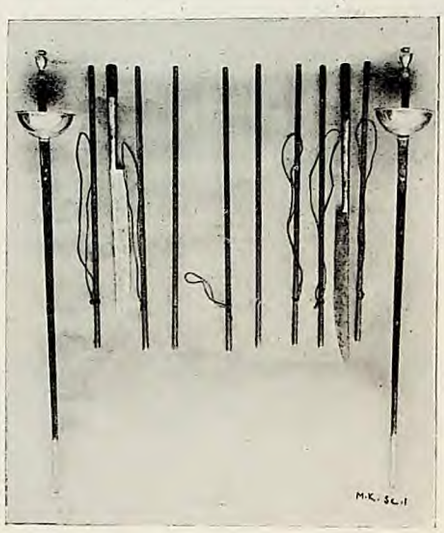
IMPRIMERIE NATIONALE. — 3-81 bis-1900.

LE « FORT CHABROL » AU BRIC-A-BRAC

Le « Fort Chabrol »! Son histoire est encore trop récente pour qu'on ait eu le temps de l'oublier. Et cependant, tant est rapide, à notre époque, la succession des événements, elle s'est déjà classée parmi ces souvenirs qui, dans la mémoire des témoins oculaires eux-mêmes, se voilent de la brume des plans lointains. Ici, d'ailleurs, cet effet d'éloignement s'accuse d'autant plus que, même en sa pleine actualité, la folle équipée de M. Jules Guérin sentait l'anachronisme et ressemblait singulièrement à une parodie des gestes d'un autre âge. Cette aventure tragi-comique a eu son dénouement devant la Haute-Cour de justice; mais la chronique en serait incomplète si l'on n'y ajoutait l'épilogue dont l'affiche reproduite ci-dessus nous fournit le sommaire. Les armes, les engins énumérés, c'est l'arsenal du « Fort Chabrol ».

Donc, mardi prochain, 20 courant, ils seront offerts aux enchères publiques. Curieux de contempler avant leur dispersion ces dépouilles opimes, nous nous sommes rendu aux magasins de la rue des Ecoles, où ils sont déposés. Cet établissement peu connu — sauf des brocanteurs — est toujours tel que l'*Illustration* l'a dépeint, il y a deux ans (numéro du 12 mars 1898) : le plus étrange capharnaüm qu'on puisse imaginer, contenant entassées dans ses salles sordides et sous ses hangars poussiéreux, des « marchandises » de toute sorte, abritant un véritable musée des horreurs sans cesse alimenté par les greffes des tribunaux criminels.

Au fond d'un corridor sépulcral où traînent de fades relents de moisi, notre introducteur nous montre un amas de choses hétéroclites jetées pêle-mêle dans un coin, un de ces tas panachés comme on en voit étalés sur le carreau des marchés à la friperie et à la ferraille; puis il ouvre un placard renfermant quelques armes d'aspect plus présentable.



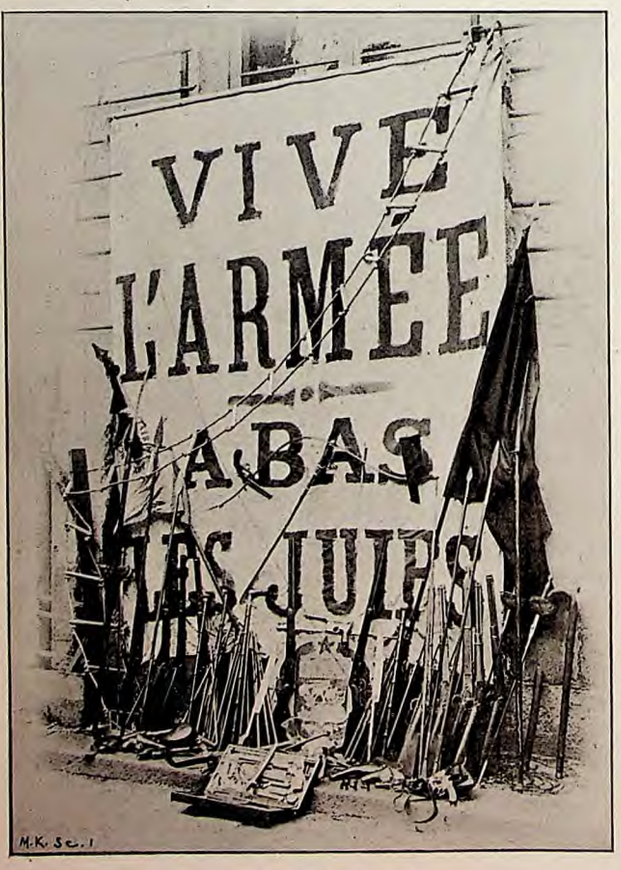
Epées et matraques.

— Voilà! nous dit-il; c'est tout.

Quelle déception! Etait-ce la peine de se déranger pour si peu?... Mais bientôt un examen plus attentif dissipe la première impression, trop superficielle : les mêmes objets qui, d'abord, considérés en bloc, nous paraissaient dénués d'originalité et d'intérêt, prennent à nos yeux leur valeur de documents significatifs, dès que nous les observons en détail.

En voici, du reste, un inventaire descriptif, que nous avons dressé par catégorie :

Armes: 11 carabines et mousquetons Winchester tout neufs; un grand revolver avec un étui en bois formant crosse de fusil; plusieurs autres revolvers de marques et de calibres divers, dans leur gaine de cuir, une paire de pistolets de luxe, dans une boîte; un sabre d'officier de cavalerie, à garde dorée et à fourreau nickelé, ayant appartenu, dit-on, au marquis de Morès; 4 épées de combat aux larges coquilles étincelantes; un couteau de chasse; 2 yatagans; un faisceau de lances japonaises et de sagaies pareilles à celles des déballages de camelot exotique; 25 matraques en fer, faites de morceaux de tringles à rideaux et, comme les bâtons de bouvier, munies à l'une de leurs extrémités, d'une lanière de cuir pour les assujétir au poignet; une sarbacane de cuivre qui pourrait bien être tout simplement une de ces baguettes creuses servant à fixer les tapis d'escalier; enfin, le jeu de cannes complet de M. Jules Guérin comprenant, un énorme gourdin à poignée recourbée, un maquila basque et 2 cannes plombées, dites « d'entraînement », lourdes massues, dont l'une ne pèse pas moins de cinq kilos.



L'arsenal du « Fort Chabrol ».



Les cannes de M. Guérin.

Engins : une échelle de corde de petites dimensions, semblant provenir d'un gymnase d'amateur; un arc très primitif en bois de cerceau et des flèches inoffensives à pointe de corne, dignes d'une panoplie d'enfant; des anneaux de jeu de bagues en fer étamé; une longue cordelette goudronnée, noire comme la nuit. Dans les ténèbres propices, lancée des toits voisins du « Fort Chabrol », au moyen de l'arc et des flèches, elle laissait glisser jusqu'aux assiégés les vivres et les correspondances suspendus aux anneaux.

Outils : pic, tarière pour percer un passage souterrain, voire, au besoin, des trous de mine, maillet, hachette, vilebrequin, limes, poinçons, etc.

Emblèmes : un écusson en carton, aux armes de la Ville de Paris; deux drapeaux tricolores cravatés de crêpe (l'un d'eux porte la devise : *La France aux Français!*), le drapeau noir de funèbre mémoire; deux immenses bannières avec ces inscriptions imprimées à l'encre grasse en caractères d'affiche : *A bas les Juifs! A bas les traîtres! Vive l'Armée!* Ces bannières, qui flottèrent au faîte du « Grand Occident de France », sont en réalité des draps de lit en toile (ourlés à jour, s'il vous plaît!) et encadrés d'une frange tricolore décousue de quelque couvre-pied.

L'un de ces draps emblématiques nous a fourni un fond à souhait pour l'ensemble groupé en trophée devant l'objectif du photographe. Il nous a paru que ce groupement et cet arrangement prêteraient quelque prestige pittoresque à ces lamentables épaves d'un naufrage peu glorieux, en même temps qu'ils montreraient à quoi se réduit le formidable arsenal qui, à l'exception des armes à feu en petit nombre, mais toujours à redouter, lorsque, comme celles-ci, elles sont de bonne qualité, n'est pas précisément pour donner la chair de poule. En somme, tout cet attirail a quelque chose de naïvement mélodramatique, de puéril et de ridicule; il évoque l'idée surtout d'une pénible tartarinade.

Lorsqu'on mesure le fossé qui sépare la réalité de la légende, on éprouve un sentiment de surprise et d'humiliation. « Quoi! se dit-on, voilà ce qu'il y avait derrière le mur visité par des milliers de badauds! C'est avec cela que, à Paris, à la fin du dix-neuvième siècle, une poignée d'hommes a, pendant trente-sept jours, narqué la police et tenu en échec la force publique! » Et l'on se prend à philosopher sur la disproportion des causes et des effets, sur le destin piteux de ces déchets historiques, allant finir au bric-à-brac judiciaire, comme des accessoires de théâtre après une faillite.

EDMOND FRANK.



Les outils.



Le P. Dorgère.



Presbytère de l'église Sainte-Anne d'Evenos.

LE R. P. DORGÈRE

C'était une belle figure de missionnaire que celle de ce R. P. Dorgère dont les journaux ont brièvement annoncé la mort il y a quelques jours.

En 1890, il était supérieur de la mission catholique de Wydah, au Dahomey. Avec plusieurs de nos compatriotes, négociants et employés de factorerie, il fut enlevé par une bande de guerriers du roi Behanzin et emmené en captivité. Les lecteurs de l'*Illustration* de 1890 n'ont pas oublié le récit de cette odyssée, publié dans nos numéros de juillet et d'août par M. Edmond Chaudoin, un des compagnons du R. P. Dorgère. Dépouillés de leurs vêtements, violemment maltraités au début, les otages recouvrèrent cependant la liberté au bout de quelques semaines et ne conservèrent pas, somme toute, un trop mauvais souvenir de leur séjour forcé à la cour du potentat du Dahomey. Le R. P. Dorgère avait su gagner sa confiance et il fut par la suite le négociateur habile du traité du 3 octobre 1890, par lequel était reconnu le protectorat français sur Porto-Novo. On sait que, trois ans après, la violation de ce traité eut pour résultat la campagne de conquête du colonel Dodds. Pendant et après la guerre, le R. P. Dorgère continua son apostolat. Il revint en France, il y a trois ans, portant fièrement sur sa robe blanche la croix de chevalier de la Légion d'honneur, et il ne demanda qu'une petite cure paisible où, sous le beau ciel de Provence, il put se reposer de ses fatigues.

On lui confia la paroisse de Sainte-Anne d'Evenos, dans le diocèse de Fréjus, à quelques kilomètres de Toulon, au sortir des pittoresques gorges d'Ollioules.

Tout à côté de la modeste église dont les fenêtres sont ornées de faïences vernissées, un presbytère au toit bas et humide, à façade triste : c'est là que le R. P. Dorgère vécut les trois dernières années, d'une existence qui fut un moment glorieuse. Avec sa grande barbe noire encadrant une physionomie énergique, ses manières franches et cordiales, sa charité inépuisable, il eut bien vite conquis tous les cœurs de ses ouailles. On le rencontrait souvent par les chemins ; il s'arrêtait dans les fermes, parlait aux paysans. Il allait ainsi quelquefois jusqu'à Ollioules où il ne se faisait pas scrupule de s'arrêter à un café de la place, devant les palmiers, en fumant sa pipe et contant avec bonhomie les épisodes de son existence déjà si bien remplie. Ces façons un peu libres, il faut bien le dire, le desservirent quelque peu. Telle châtelaine du pays ferma sa porte à cet ecclésiastique dont elle ignorait les antécédents et méconnaissait le caractère. Lui continua son œuvre, donnant aux pauvres tout ce qu'il possédait, si bien que le clergé des paroisses voisines dut, maintes fois, l'aider de ses deniers.

Parfois des fièvres contractées dans le voisinage des marais tropicaux le secouaient de leurs frissons mortels, le clouaient sur son lit. Ce n'est pourtant pas à ces fièvres qu'il devait succomber. Il est mort victime de son dévouement, dans l'exercice de son devoir de prêtre. Notre confrère toulonnais *Les Coulisses* a fait sur place une enquête sur les derniers moments du R. P. Dorgère. Nous reproduisons presque textuellement son récit.

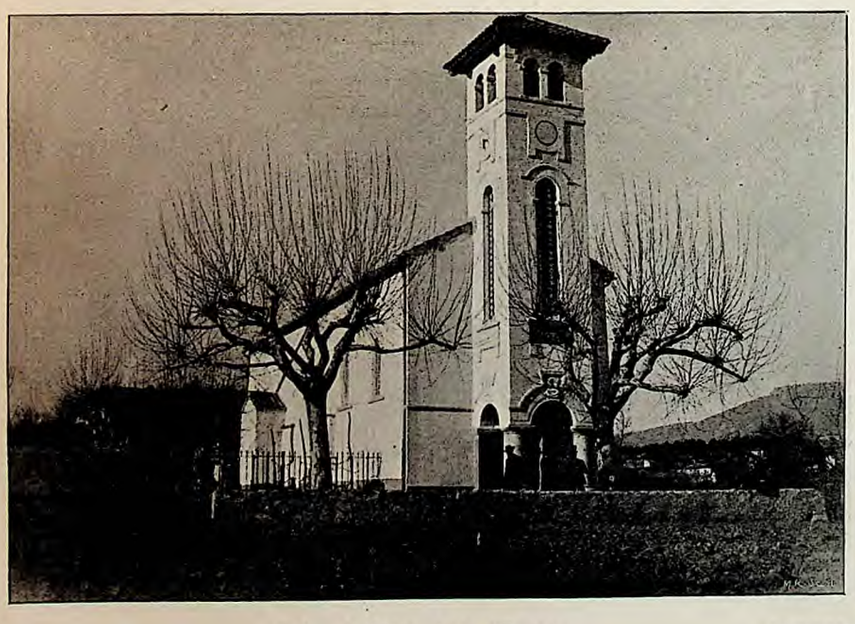
Le 1er février, une bande de bohémiens était venue camper sur la place principale d'Evenos. Un homme de la troupe se mourait de la variole noire. Le R. P. Dorgère alla au malheureux, pénétra dans la roulotte et soigna le moribond, qui succomba quelques heures après. Les habitants du village, effrayés, refusant tout concours, le prêtre dut, avec l'aide d'un bohémien, confectionner tant bien que mal une bière. Et il ensevelit lui-même le cadavre du passant.

Mais, quelques jours après cet acte de dévouement, il s'alitait à son tour. Il avait contracté l'horrible maladie. Seul, dans son triste presbytère, il serait peut-être mort sans secours, si une brave vieille femme d'Ollioules, Mme Blanc, n'était accourue à Sainte-Anne pour se mettre au chevet de l'ancien missionnaire, le soignant comme son propre enfant.

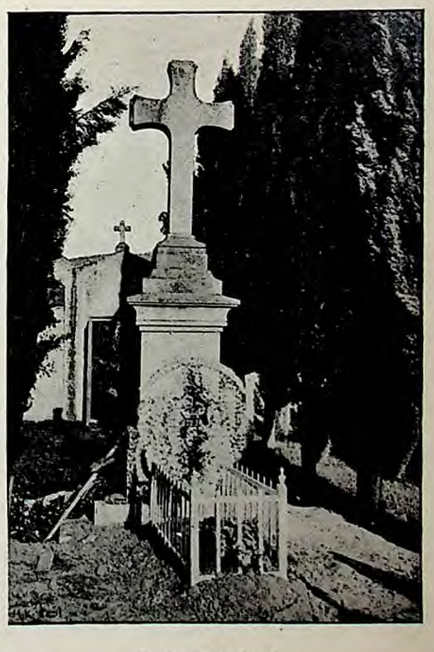
Elle y demeura dix jours et dix nuits. Bien des portes se fermaient sur son passage quand elle devait se rendre au village pour donner des soins à son malade. Un vendredi, à 10 heures du soir, le R. P. Dorgère mourut dans les bras de la bonne vieille.

Le comte Dutheil de la Rochère, maire de Sainte-Anne d'Evenos, deux gardes d'artillerie d'un fort voisin et quelques desservants du voisinage composèrent tout le cortège qui accompagna à sa dernière demeure cet homme qui fut un moment célèbre. La population apeurée ne se montra pas.

Une simple croix blanche marque aujourd'hui la petite place qu'occupe celui qui en tint une si grande à un moment de notre histoire coloniale. Le presbytère désert demeure sous la garde de la bonne vieille Mme Blanc, dont la main maternelle ferma les paupières du héros qui vient de mourir obscurément, après avoir noblement rempli les deux missions qu'il assuma successivement dans sa vie : celle du missionnaire et celle du prêtre de campagne.



Eglise de Sainte-Anne d'Evenos.

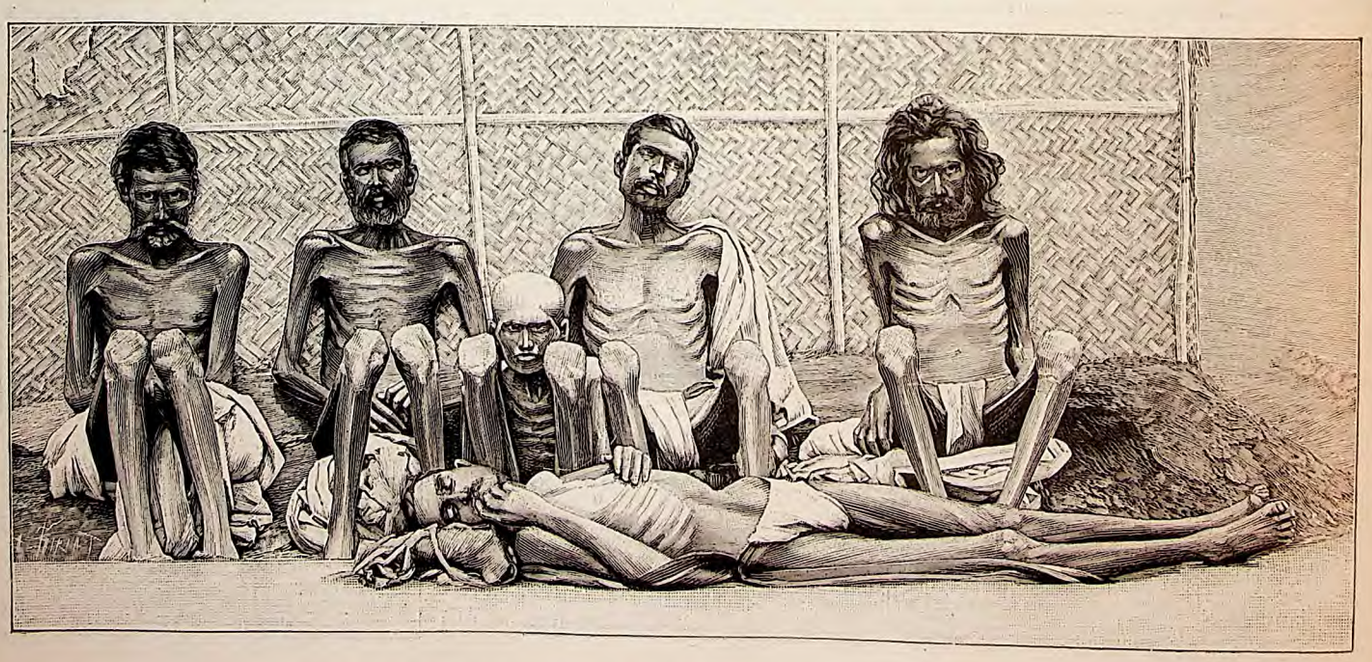


Tombe du P. Dorgère.

Photographies Bougault.

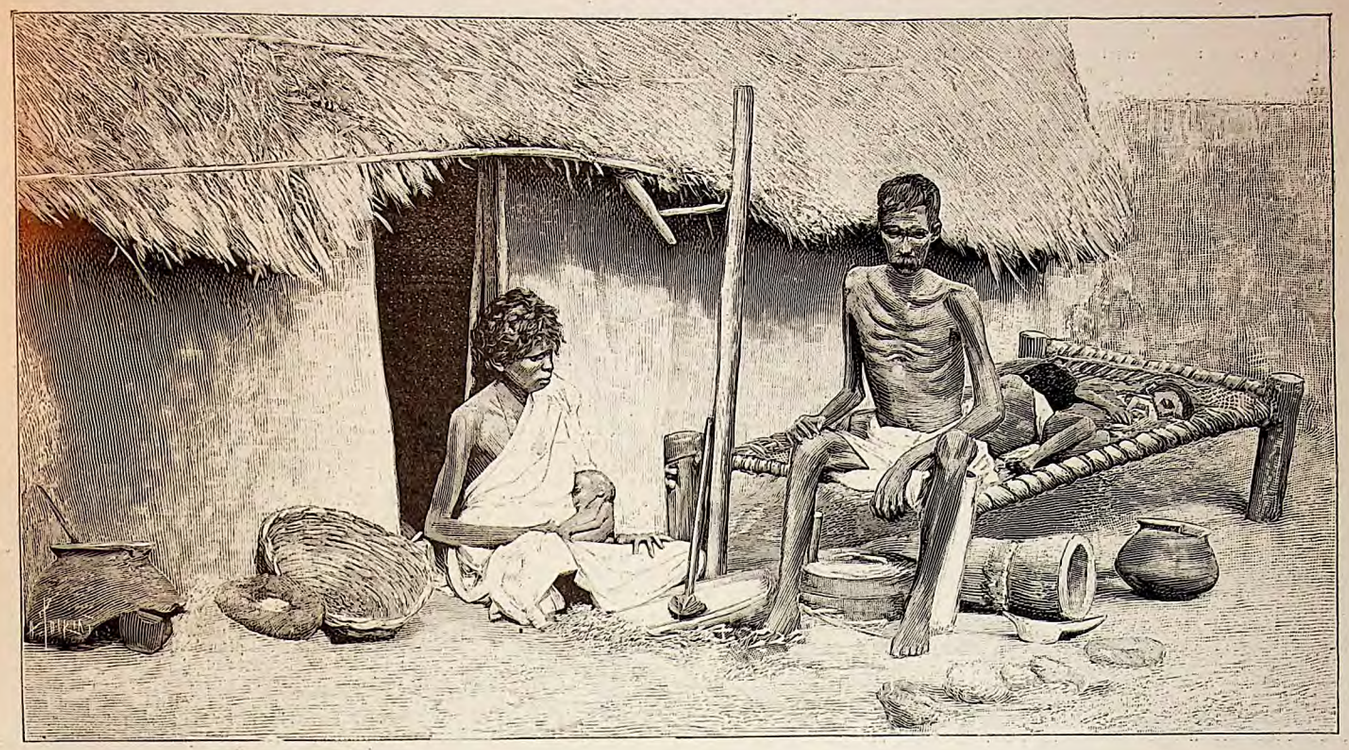
LA FAMINE AUX INDES





Photographies faites d'après nature dans les districts où sévit la famine. — (Voir l'article, page 176.)

LA FAMINE AUX INDES





Photographies faites d'après nature dans les districts où sévit la famine. — (Voir l'article, page 178.)

LA HAUSSE DU DIAMANT

Madame triomphe. L'année dernière, monsieur avait fait des scènes, refusant, avec une obstination farouche, l'achat d'une garniture de brillants dont madame avait une envie folle : les deux boucles d'oreille, la broche, la bague, une aigrette pour les cheveux, six boutons pour le plastron de soie. Madame avait pleuré abondamment. Le bijoutier n'avait-il pas déclaré que c'était pour rien, une occasion unique? Monsieur s'était enfin décidé, avait sacrifié, non sans mélancolie, quelques grands billets bleus à la paix du ménage.

Mais aujourd'hui, monsieur se tient coi et n'a plus d'arguments contre les dépenses frivoles; à toutes les objections, madame ne répond que par un geste. Elle saisit, pour l'avancer un peu, délicatement, entre le pouce et l'index, le lobe rose de son oreille au-dessous duquel flambe une précieuse pierre blanche. Et cela signifie : « Mon pauvre ami, tais-toi; tu n'as pas le flair des bonnes affaires. En revendant ce brillant acquis depuis peu, nous pourrions déjà réaliser un joli bénéfice. Tu devrais me laisser gérer ta fortune. »

En effet, depuis quelque temps, le diamant a haussé d'une façon tout à fait anormale. On a écrit, dès le quinzième siècle, des brochures sur l'art de se faire des rentes en élevant des poules; ces poules, au cours des temps, se sont changées en lapin. Notre époque plus raffinée aurait pu publier l'art de se faire des rentes en étant très coquette. Cependant; si l'augmentation exagérée de la valeur des diamants fait agréablement sourire les dames qui possèdent ces cristaux enviés, elle inquiète fortement tout le monde de la joaillerie, et les gros marchands de pierres rares s'interrogent anxieusement. De terribles drames ont aussi été la conséquence directe de la raideur des cours. A Amsterdam, à Anvers, à Paris même, des milliers d'ouvriers tailleurs de diamants meurent de faim devant leurs meules immobiles. Et ces malheureux ont toutes les malchances, puisque le chômage les surprit en plein hiver, alors que, par une coïncidence curieuse, le prix du charbon montait en même temps que celui de son malin petit frère le diamant, simple charbon aussi, comme on le sait, au berceau duquel la fée nature a veillé, dotant le favori du don de la pureté et de la lumière.

La hausse du brillant durera-t-elle ou sera-t-elle éphémère? Il serait imprudent de rien affirmer. Il y a des raisons pour et d'aussi bonnes raisons contre. En examinant les dessous bizarres d'une industrie qui n'a son analogue dans aucune autre branche de l'activité commerciale et qui semble, à première vue, vouloir bouleverser les lois de l'échange, on peut découvrir quelques-uns des principaux motifs de hausse ou de baisse.

L'augmentation du prix des diamants a été constante depuis quelques années, mais s'est surtout énergiquement accentuée dans ces derniers temps. Le tableau suivant l'indique catégoriquement.

	Valeur par carat taillé. En 1898.	En 1899.
Mêlés courants (petits diamants de 1/64 de carat à 1/2 carat).....	135	190
Beaux mêlés.....	160	220
Diamants deux grains courants (Un grain est un quart de carat).....	165	250
Beaux deux grains..... .	180	290
Quatre grains.....	200	300
Vingt à trente grains.....	380	450

Quelques explications sont nécessaires pour comprendre cette statistique qui ne comporte naturellement pas toutes les sortes de brillants dont l'énumération serait trop longue.

Le carat est une mesure qui a emprunté le nom de la graine d'un fruit indien. Une fois séchée, cette graine était caractérisée par un poids qu'on retrouvait partout absolument identique et elle servit à peser le diamant dans les plus anciennes mines de l'Inde. Par une aventure qui étonnerait, si tout dans le commerce du diamant n'allait un peu à rebours du bon sens, de la raison et de l'ordinaire expérience des hommes, le carat qui, au temps jadis, où les systèmes de mesure restaient fatalement mal fixés et chancelants, était un poids avec lequel on s'entendait fort bien, est devenu, grâce au progrès permettant les pesées minutieuses, la fabrication d'instruments précis et sensibles, une cause journalière de discussions et de chicanes. Les barèmes de comparaison notent près de vingt sortes de carats variant de 0,188.5 grammes à 0,254.6 grammes. Le carat français équivaut à 0,205 grammes. Il est à remarquer que l'industrie des pierres précieuses est une des rares qui se rebellent encore contre le système métrique. Nos agents chargés du contrôle examinent consciencieusement les balances et les poids des lapidaires, mais ces derniers se gardent bien d'employer des objets sur lesquels l'administration veille avec tant de sollicitude.

Le carat de diamant n'a pas une valeur uniforme et toutes les femmes savent qu'il faut, pour évaluer les pierres, tenir compte de la couleur et de l'éclat. Un diamant bien blanc vaut mieux que s'il produit des feux jaunes. Les gemmes de teintes roses, vertes, et surtout bleues, sont rares et recherchées.

La hausse n'a pas atteint le brillant d'un façon uniforme. Notre tableau montre que le prix du diamant moyen a considérablement augmenté, tandis que la plus-value des grosses pierres est bien moins sensible. Les richards qui achètent à leurs épouses des « bouchons de carafe » n'ont donc pas à se trop préoccuper de la hausse et, si ce n'était point ironie de mauvais goût, on pourrait dire que là comme ailleurs, c'est le pauvre qui paye.

Quelles sont les raisons de la hausse? Tous les journaux ont imprimé que la guerre du Transvaal et le siège de la « ville des diamants », de Kimberley, ont motivé le « boom ». C'est, en grosse partie, une erreur qui a pris son origine dans les gazettes de Hollande et de Belgique. La fermeture à Anvers et à Amsterdam de certains ateliers de taille ayant coïncidé avec les plus graves événements de l'Afrique du Sud, on a, tout naturellement, en présence de circonstances concomitantes, été tenté de découvrir des rapports de cause à effet. Comme les Belges et les Hollandais sont, presque à l'unanimité, animés d'enthousiasme pour les Boers, ils sont enclins à mettre sur le compte d'une guerre réprouvée, les misères qu'ils ont sous les yeux et qui peuvent, au premier examen, fort bien s'expliquer par les hostilités actuelles. En réalité, le blocus momentané des mines africaines n'a pas eu cette influence. La hausse était déjà des plus importantes avant l'ouverture des hostilités, avant même la période de tension politique. Le débloquement de Kimberley n'a pas fait baisser les cours. Certains joailliers prétendent même qu'il existe à Londres, dans les coffres d'un syndicat, des stocks considérables de diamants bruts et que les ventes qui se traitent chaque fois qu'arrive le courrier du Sud-Afrique ne comprennent pas tous les envois de Kimberley. Quoiqu'il en soit de cette assertion, on peut affirmer que ce n'est plus la rareté qui fait le prix du diamant, mais uniquement la volonté de quelques spéculateurs. Un simple examen des centres de production démontre cette vérité.

Les mines de brillants sont peu nombreuses ; celles de l'Inde, jadis célèbres et d'où sont sortis la plupart des diamants historiques, le Grand-Mogol, l'Orlov, le Régent, le Koh-i-noor, le Chah, le Sancy, etc., sont à peu près épuisées; celles du Brésil donnent les plus belles pierres mais ne sont pas fécondes. On a eu, il y a très peu de temps, la nouvelle de découvertes intéressantes en Australie. Mais, à quelques exceptions près, le diamant australien, qui, à l'état brut, est superbe et se rapproche des plus riches pierres brésiliennes, a un inconvénient capital. Le diamant des autres pays possède un fil, c'est-à-dire un sens selon lequel il se prête à l'usure de la meule. L'ouvrier tâtonne avant de trouver l'unique direction suivant laquelle la gemme se laisse mordre. Le diamant ne se laisse pas travailler à contre-sens. Le brillant australien a l'étrange caractère de croiser, d'enchevêtrer ses fils d'une façon inextricable, et d'être, par suite, réfractaire à la taille. Il ne reste donc, en fait, pour satisfaire la frivolité féminine que les grandes exploitations sud-africaines.

Les mines de diamants de l'Afrique méridionale ont appartenu jadis au territoire de l'Etat d'Orange. Les mineurs anglais étant accourus, le gouvernement du Cap arma un escadron de policemen qui, un beau jour, sans crier gare, tombèrent dans Kimberley et substituèrent, sans plus de façon, le drapeau anglais à celui de la République. L'Etat d'Orange s'inclina devant la force. On a peut-être, lors du raid Jameson, un peu trop oublié ce précédent qui inspira la dernière entreprise de flibusterie, servit de modèle et d'encouragement.

Les mines de diamants de Kimberley sont aujourd'hui réunies, à peu près toutes, en une seule exploitation. Ce résultat est dû à l'action énergique de cet aventurier prodigieux, d'intelligence exceptionnelle et de volonté féroce, M. Cecil Rhodes. Avant son intervention, les mines se faisaient une concurrence acharnée, travaillaient mal et déterminaient un krach dans le prix du diamant.

Constituée en 1880, la « de Beers », la fameuse société des mines de Kimberley, possède maintenant un véritable monopole du diamant, puisque presque toutes les mines ayant une certaine valeur lui appartiennent. Le capital social, actions et obligations, est de près de cent quatre-vingt millions de francs; mais, les taux actuels ont formidablement dépassé les prix d'émission. Ces temps derniers, on a appris, par une dépêche qui fit du bruit, que les bénéfices nets dépassent 50 millions de francs, pour le dernier exercice.

La « De Beers Consolidated Mines limited » vend chaque année, en bloc, sa production à un syndicat de Londres. C'est ce syndicat qui, actuellement fait la hausse du diamant, sous divers prétextes dont quelques-uns peuvent être des raisons.

En somme, si on examine le fond des choses, le diamant est aujourd'hui un caillou vulgaire et banal qui n'a conservé sa valeur élevée que grâce au génie de M. Cecil Rhodes. La « de Beers » se garde bien de produire plus que le monde ne peut absorber de diamants par an, c'est-à-dire pour 110 millions environ, 110 millions de diamant brut. Il faut multiplier par 3, même par 4 si on veut, en comptant la perte à la taille, la taille et les bénéfices des marchands, obtenir la somme déboursée par l'univers pour l'achat de brillants *nouveaux*.

400 millions! Que de réflexions naissent autour de ce chiffre immense! Le diamant est une matière qui ne s'absorbe pas, ne s'use pas, ne se transforme pas, ne se perd pas. Ces millions s'ajoutent donc à un stock qui doit être considérable. Ils n'en seraient que plus intéressants à étudier, à analyser dans leur consommation et leur répartition. Le philosophe pourrait trouver là une solution pour bien des questions économiques restées obscures. Je me contente d'indiquer un problème attirant et plein de promesses.

La « de Beers » pourrait produire beaucoup plus qu'elle ne fait, car nombre de ses mines sont inexploitées. Dans un rapport, en 1898, le directeur de la Compagnie, parlant de la seule mine « Premier » disait : « Elle nous permettrait de porter notre production de diamants, à un chiffre *pour ainsi dire aussi élevé qu'on le désirerait*. Sans la « de Beers » qui a supprimé la concurrence, le diamant ne vaudrait pas 15 francs le carat brut. Le brillant n'étant vraiment pas un objet nécessaire à la vie, il est difficile de protester contre ce « trust », au nom de la morale. Néanmoins on peut déplorer la folie qui fait payer à des prix exorbitants une pierre qui ne vaut presque plus que par une opération de Bourse. Quelle satisfaction d'enrichir des spéculateurs! On dit que M. Beit, un des associés de Cecil Rhodes, s'est fait, en peu de temps, une fortune de 600 millions.

Le syndicat anglais qui fait la hausse des diamants n'a certainement pas prévu un des résultats les plus intéressants de ses opérations.

Depuis quelques années, certains joailliers artistes se sont efforcés de trouver des modèles en dehors des moules classiques. Ainsi est né le bijou dit : « art nouveau ». Au dernier Salon, on admirait des broches étrangement contournées, des médaillons curieusement symboliques, des boucles d'oreille d'un luxe byzantin, des peignes et des colliers où l'émail, l'or, l'argent, les perles et les pierres précieuses s'unissaient pour un effet de chatoiement suggestif ou de perverse délicatesse. Le brillant n'était plus employé que comme un accessoire, pour former, par exemple, les yeux de quelque serpent ou d'une mystérieuse Loreleï. Ici le rôle du diamant est très limité.

La hausse a donné un coup de fouet à la joaillerie des artistes. Les marchands jadis réfractaires à la bijouterie nouvelle n'ont plus osé, par peur d'un krach, faire un stock de diamants et n'ont plus possédé l'assortiment de marchandises nécessaire. Ils ont donc dû aiguiller la clientèle vers un idéal où l'art se combine heureusement avec les intérêts des fournisseurs.

La vogue des parures artistiques tuera-t-elle le diamant? Qu'on se rappelle l'engouement défunt pour les camées. Si l'histoire pouvait servir à l'éducation, ce précédent inspirerait quelque prudence aux acheteurs que l'aveugle snobisme rend prodigues. Déjà la petite bijouterie a commencé une concurrence qui sera peut-être fatale aux plus précieux artistes; déjà l'Allemagne inonde la terre de bijoux « art nouveau » où triomphent le toc et le faux goût. La grande dame voudra-t-elle porter une broche qui, de loin, ressemblera à celle de sa cuisinière? Le camée artistique est mort sous les coups du camée en pâte de verre. On répliquera que le diamant d'imitation n'a pas eu d'influence sur le vrai diamant. La comparaison est inexacte. Il y a surtout dans la passion du diamant pur un entêtement universel et des préjugés séculaires dont le bijou « art nouveau » qui exige un goût et une intellectualité raffinés, ne peut se vanter.

Louis Forest.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le Théâtre-Français est la gloire de la France, l'Opéra n'en est que la vanité.

Napoléon.

∴

C'est par des pertes d'hommes, à la guerre, que l'on rachète les pertes de temps.

G. Tournade.

∴

Les nations ont bonne mémoire.

Gladstone.

∴

Le salut militaire laisse à l'homme toute la hauteur de sa taille.

(*L'Art de commander.*) Capitaine André Gavet.

∴

Il est si difficile d'être juste, que la prudence commande d'être indulgent.

Contre-amiral Réveillère.

∴

L'esprit n'est qu'un luxe, c'est le cœur qui est le nécessaire.

René Bazin.

∴

L'obstination est souvent une des formes de la probité.

Cornély.

∴

Il y a aussi un « nouveau jeu » en politique, et surtout de nouveaux joueurs.

Paul Bosq.

∴

Comme les particuliers, les nations font volontiers plus de sacrifices pour la vanité que pour la gloire.

∴

Enfler les mots est plus commode que de grandir les choses.

G.-M. Valtour.



Le squelette artificiel et la carcasse métallique.

LES GORILLES DU MUSÉUM

Le Muséum possède trois remarquables gorilles qu'il vient d'exposer en bonne place dans ses galeries publiques : deux mâles et une femelle. Ces animaux sont originaires du Congo français : les mâles ont été donnés par un négociant, M. Brandon; la femelle, par un missionnaire, le Père Buléon.

Nous n'avons pas à faire un cours d'histoire naturelle sur le gorille. Tout le monde le sait, ou est censé le savoir, c'est un singe énorme, aux mâchoires puissantes, au ventre proéminent, aux jambes très courtes et aux bras très longs. Il est doué d'une force prodigieuse et a, en outre, une réputation de férocité légendaire. Debout, il mesure environ 1m,60, la hauteur moyenne de l'homme. « Sa peau épaisse, très plissée partout, même sur le front, a écrit le savant Carl Vogt, donne à sa face une certaine ressemblance avec celle d'un vieux nègre plongé dans des méditations profondes. »

N'insistons pas sur cette similitude désobligeante pour l'humanité en général et pour la race noire en particulier, et disons tout de suite que les trois sujets dont il s'agit ne sont pas vivants. Fort sensible à la différence de température, le gorille n'atteint pas l'âge adulte sous notre climat, et, si l'on veut le connaître en son complet développement, il faut se résigner à le contempler empaillé.

Empaillé! le mot est mal venu dans le cas présent, et nous ne l'employons que par habitude. En effet, le procédé appliqué ici n'a de commun avec l'empaillage que le but, qui est de conserver les animaux en donnant le plus possible à leur dépouille l'apparence de la vie. Voici, sommairement, en quoi consiste ce procédé perfectionné, désormais adopté dans les laboratoires du Muséum :

Tout d'abord, à défaut du squelette du sujet, soit qu'on ne l'ait pas, soit qu'on préfère le réserver, on fabrique un squelette en bois; sur cette première carcasse, on fixe une toile métallique très malléable, que l'on manie de façon à lui donner *grosso modo* les formes de la musculature; puis on procède au modelage définitif avec du plâtre.

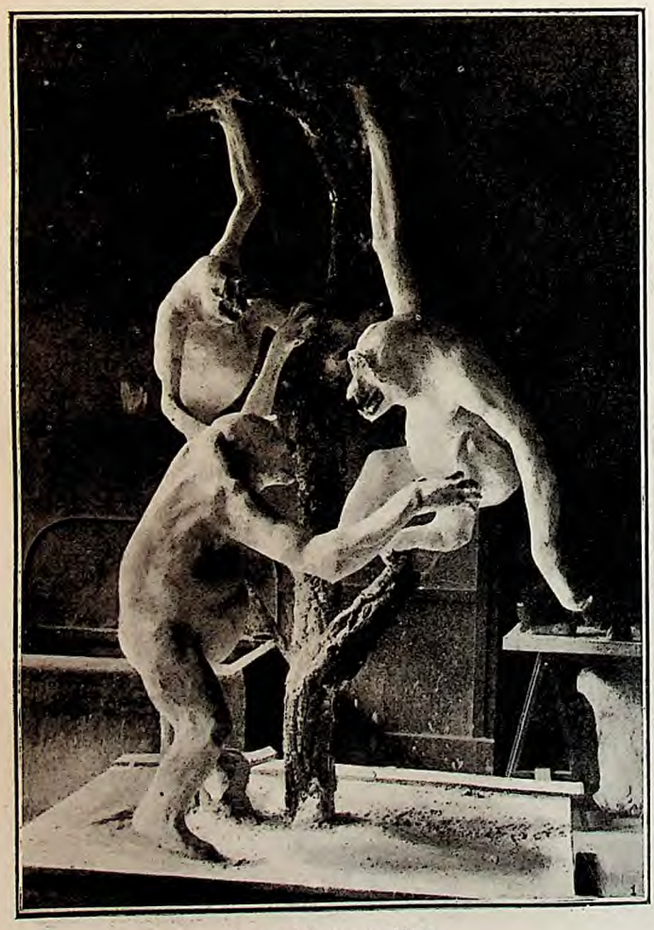
Il reste ensuite à appliquer la peau préalablement préparée et à parachever certaines parties telles que la face et les extrémités où l'on utilise la gutta-percha.

Ainsi a-t-on opéré pour les gorilles que nos photographies représentent dans les trois états successifs du travail.

Ces pièces ont été exécutées, sous la direction de M. Milne-Edwards, par M. Terrier, sous-chef du laboratoire de taxidermie. Elles l'ont occupé pendant quinze mois environ. On comprend, en effet, combien un pareil travail est méticuleux; il exige non seulement les connaissances les plus complètes en ostéologie et en anatomie, mais encore d'autres capacités variées : il y faut, avec la science du spécialiste, l'art et la dextérité du sculpteur.

On peut d'ailleurs juger d'après ses résultats le nouveau procédé bien supérieur, sous tous les rapports, à l'empaillage primitif. Le groupe de gorilles du Muséum est un véritable modèle de reconstitution où la structure, les formes, le mouvement et jusqu'à la physionomie des animaux sont rendus avec une rare perfection.

E. F.



Le modelage en plâtre.



Etat définitif.

LES TRAVAUX DE L'EXPOSITION

Le Grand Palais des Beaux-Arts. — Quand on pénètre actuellement dans le Grand Palais des Champs-Elysées, on éprouve à la fois une déception et une satisfaction.

1° La déception... Le Palais, à peu près terminé extérieurement, donne à l'intérieur une telle impression d'inachevé et de vide qu'il semble impossible qu'on puisse l'inaugurer dans un mois. Il suffit de jeter les yeux sur la photographie que nous reproduisons pour ressentir cette inquiétude. Hâtons-nous d'ajouter que c'est à tort que l'on s'inquiète. L'énorme hall du Palais des Beaux-Arts est simplement destiné, il ne faut pas le perdre de vue, à remplacer celui de l'ancien Palais de l'Industrie. Il abritera plus tard les Salons de sculpture et les Concours hippiques et agricoles. Cette année, il va être affecté aux Expositions centenale et contemporaine de la sculpture. Quand on se souvient de la rapidité avec laquelle les statues du Salon remplaçaient la piste du Concours hippique au Palais de l'Industrie, on admet sans peine que le nouveau hall pourra être aménagé à la date fixée.

2° La satisfaction... L'effet de l'immense carapace de verre et de fer qui sert de toiture au Palais est bien meilleur intérieurement qu'extérieurement. A l'extérieur, la masse du hall écrase la colonnade; on dirait une serre géante que l'on aurait simplement entourée d'une balustrade de pierre. A l'intérieur, au contraire, les vastes nefs et la coupole plate apparaissent d'une réelle beauté de lignes. On admire les raccords élégants des grands arcs du dôme avec les ferrures. Au lieu de s'appuyer sur un mur, les ferrures portent sur de légères colonnes métalliques : du haut en bas le fer est l'élément principal et les difficultés de son mariage avec la pierre ont été ainsi éludées.

La décoration de la Salle des Fêtes. — L'immense rotonde qui occupera la partie médiane de l'ancienne Galerie des Machines est encore loin d'être achevée. On y travaille activement, non seulement sur place, mais aussi dans les ateliers où se prépare sa décoration peinte et sculptée. Au-dessus des deux grandes portes qui s'ouvriront dans la Galerie des Machines, au fronton de chaque façade, se dressera un coq gigantesque, ouvrant les ailes et chantant clair.

Le Pavillon de la Finlande. — Parmi tous les peuples qui seront représentés à l'Exposition, il en est qui sont assurés d'un succès tout particulier, dû à la sympathie qu'ils inspirent : ce sont les nationalités opprimées. Le pavillon du Transvaal et celui de la Finlande attireront, on peut le prévoir, une foule de visiteurs.

Il a déjà été dit quelques mots ici-même, la semaine dernière, du pavillon du Grand-Duché de Finlande, édifié sur le quai d'Orsay, en deuxième ligne, derrière la Norvège et l'Allemagne. Il ne reproduit pas, comme on pourrait le croire, une construction de vieux style finnois. C'est tout au plus si, dans certains détails d'ornementation, on trouverait quelque recherche d'archaïsme. Les architectes de ce pavillon ont voulu faire sur les rives de la Seine, du nouveau, du *modern style*, comme ils s'appliquent à en faire à Helsingfors ou à Viborg.

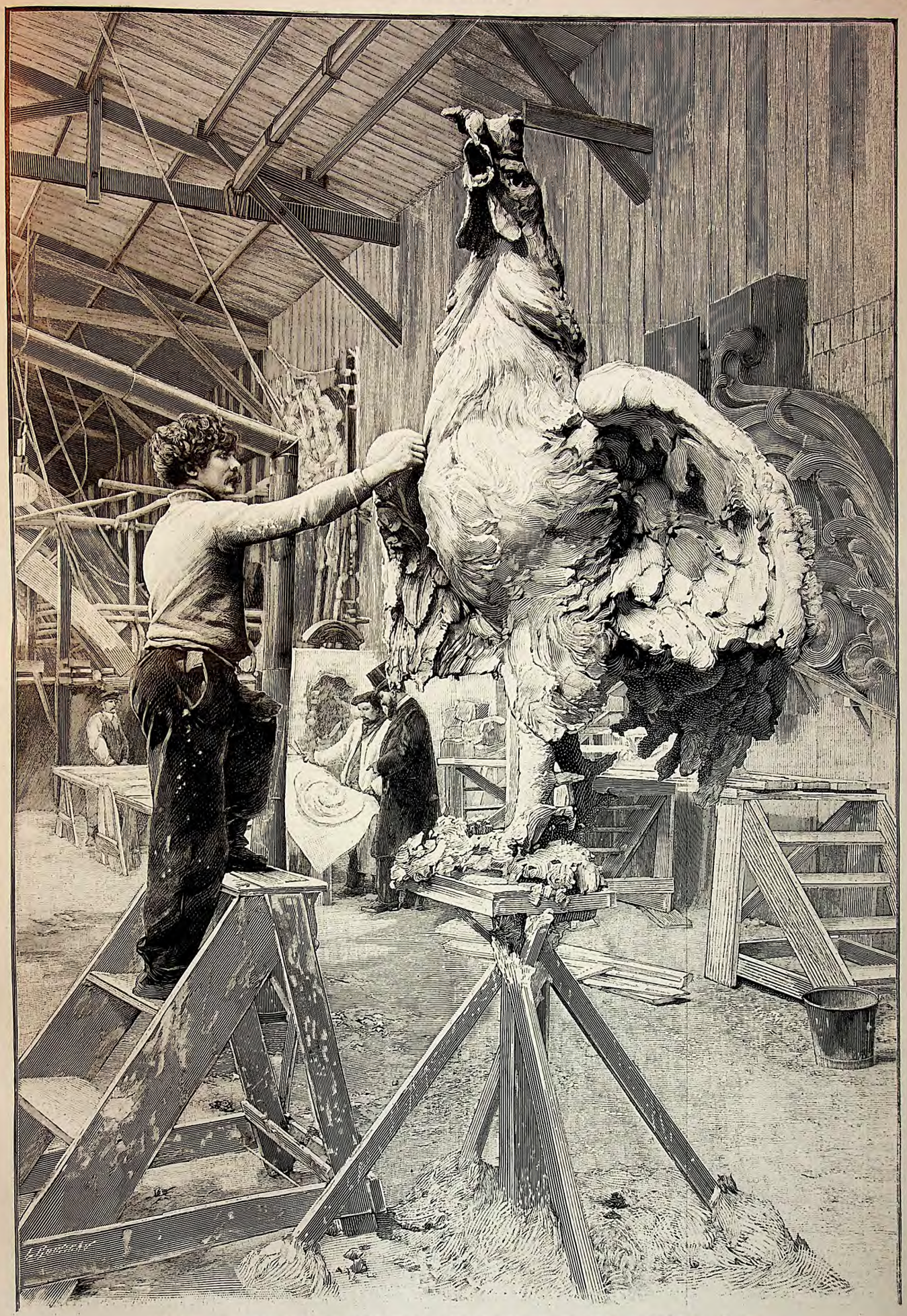
M. N.



Pavillon de la Finlande.



Nef du Grand Palais des Beaux-Arts.



Modèle des coqs qui surmonteront les portes monumentales de la Salle des Fêtes.

LIVRES NOUVEAUX

Philosophie. — Histoire. — Littérature.

La France au point de vue moral, par Alfred Fouillée. 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*, Alcan, 7 fr. 50.

C'est, au total, une aventure assez mélancolique que celle de M. Alfred Fouillée, qui, après avoir jadis donné les plus belles espérances, et après avoir publié deux ou trois ouvrages philosophiques des plus remarquables, a été pris un beau jour du désir maladif d'amonceler rapidement volume sur volume, s'attaquant à tous les sujets sans avoir sur aucun d'eux rien à nous apprendre d'un peu décisif. Le voici qui, cette fois, s'est avisé de nous décrire « la France au point de vue moral ». Il nous apprend que le dogme catholique a fait son temps, que notre religion prend de plus en plus un caractère social, que la presse, chez nous, joue un très grand rôle, que la criminalité augmente parmi les jeunes gens, et que l'éducation française est fort imparfaite. Et à chacune de ces constatations il joint quelques conseils, dont le plus original est certainement celui qui consiste à nous recommander l'enseignement de la philosophie comme le meilleur remède à tous les maux de notre société. Tout cela développé en de longs chapitres, avec force citations et force discussions; et de tout cela ne se dégage ni une idée d'ensemble, ni une conclusion nette, de sorte que le lecteur, effaré, va de page en page, sans réussir à comprendre ce qu'on veut de lui. Non que le livre soit mal écrit, ou positivement ennuyeux : il n'est qu'inutile, et d'autant plus on souffre à voir ainsi gaspillées mille précieuses qualités littéraires et philosophiques.

Histoire du parti républicain en France, de 1814 à 1870, par Georges Weill. 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*, Alcan, 10 fr.

Est-ce le parti républicain français (d'avant 1870) qui est par lui-même profondément ennuyeux? Ou bien est-ce son historien qui n'est point parvenu à nous le rendre intéressant? M. Georges Weill a pourtant fait de son mieux pour être exact et complet : journaux, brochures, souvenirs publiés ou inédits, il a consulté une masse énorme de documents divers, et les a résumés pour nous très consciencieusement. Mais avec tout cela nous ne croyons pas qu'à un seul lecteur son livre puisse inspirer pour les républicains de la Restauration, du gouvernement de Juillet, ou du Second Empire, autre chose qu'une estime mêlée d'indifférence. Et peut-être la chose vient-elle précisément de ce que M. Weill s'est trop attaché à l'étude documentaire de faits qui avaient surtout une signification morale, et ne valaient que comme l'expression de sentiments généraux. A force de vouloir nous faire connaître toutes les tentatives politiques du parti républicain durant soixante ans, il a trop négligé de nous montrer l'âme de ce parti, qui seul désormais avait de quoi nous intéresser. Son livre contient cependant quelques bons portraits de révolutionnaires, et notamment des principaux héros de 1848. Il est fort agréablement écrit, simple et clair, d'une composition excellente. Serait-ce décidément le parti républicain (d'avant 1870) qui porterait en soi le germe d'un profond et irrémédiable ennui?

Œuvres complètes de Paul Bourget. II. *Critique : Etudes et portraits*. 1 vol. in-8°, Plon, 8 fr.

M. Bourget a recueilli, dans ce second volume de ses *Œuvres complètes*, divers articles publiés jadis dans des journaux, sur des sujets de littérature, d'art, ou de philosophie. On y trouvera notamment des articles sur *Pascal*, sur *La Fontaine*, sur *Rivarol*, sur *Chateaubriand*, sur *Alfred de Vigny*, sur *Lamartine*, sur *Victor Hugo*, sur *George Sand*, sur *Jules Vallès*, sur *Barbey d'Aurevilly*, sur *l'Esthétique du Parnasse*, sur *Oxford* et sur *les Lacs anglais* : articles pour la plupart assez courts, et pour la plupart écrits à l'occasion d'ouvrages publiés par d'autres auteurs sur les mêmes sujets; mais M. Bourget nous affirme et nous prouve que tous, jusqu'aux plus anciens et aux moindres d'entre eux, constituent comme des chapitres d'une étude d'ensemble, et se groupent autour de ses *Essais de Psychologie Contemporaine*. C'est assez dire qu'ils ne sauraient laisser indifférent aucun des admirateurs de l'éminent académicien; et nous devons ajouter que si quelques-uns de ces courts articles nous intéressent surtout par les renseignements qu'ils nous fournissent sur l'évolution psychologique de M. Bourget, certains autres offrent pour nous un intérêt plus général, en nous montrant, par exemple, comment est née en France, il y a vingt ans, cette admiration passionnée de la vie et des mœurs anglaises qui restera comme un des traits les plus typiques de toute une période de notre histoire littéraire.

Histoire des littératures. I. *Littérature russe*, par K. Waliszewki. 1 vol. in-18, Colin, 5 fr.

« Je ne me cache pas de tout ce qui me manque, de toutes façons, pour servir de truchement intellectuel entre deux mondes, qui me sont, l'un et l'autre, à moitié étrangers. » C'est ainsi que M. Waliszewki s'excuse lui-même, fort galamment, de l'entreprise qu'il a faite de nous raconter l'histoire de la littérature russe. Mais la vérité est que si, en sa qualité de Polonais, le monde français et le monde russe lui sont, comme il dit, « à moitié étrangers », on sent en outre que le monde russe lui est suspect, pour des motifs d'ailleurs tout à fait légitimes; et il a beau vouloir être impartial dans ses jugements sur les écrivains russes, on sent qu'au fond de son cœur il les estime peu et serait désolé qu'on les admirât trop. Chacun de ses éloges est accompagné de restrictions qui en atténuent ou en détruisent l'effet. Il nous dit que Gogol était inintelligent et n'a rien inventé, que Tourgueniev n'a jamais réussi ni à créer des types ni à peindre une époque, que Dostoïewsky « n'a pas su concevoir ou garder le sentiment de certaines fiertés nécessaires et de certaines révoltes légitimes ». Ne va-t-il pas jusqu'à nous citer comme la première source biographique, pour la connaissance du caractère de Tolstoï, un misérable recueil de souvenirs publié naguère par une femme de chambre allemande qui avait servi quelques années à Jasnaia Poliana? A son insu, malgré lui, son histoire de la littérature russe est un pamphlet plutôt qu'une véritable histoire : c'est d'ailleurs un pamphlet assez amusant, et qui dénote une érudition des plus considérables.

Romans. — Poésies.

La Lumière qui s'éteint, par Rudyard Kipling, traduit de l'anglais par Mme Charles Laurent. 1 vol. in-18 de la collection des *Grands Romans étrangers*, Ollendorff, 3 fr. 50.

Glorieux il y a six mois encore, dans son pays, à l'égal des plus glorieux de ses prédécesseurs, M. Kipling est en train de voir brusquement faiblir l'admiration de ses compatriotes, dont plusieurs se demandent dès à présent avec inquiétude s'ils n'ont pas été dupes d'une mystification. Tous les journaux anglais ne sont remplis, dans leur partie littéraire, que d'ardentes discussions sur le génie d'un écrivain en qui l'on était unanime à saluer, jusqu'ici, le continuateur direct de Dickens, pour ne pas dire de Shakespeare. Et une conclusion, tout au moins, paraît se dégager de cette polémique : admirateurs et détracteurs de M. Kipling sont d'accord pour reconnaître que sa principale qualité consiste dans la fraîcheur et piquante saveur de son style. Or, on chercherait vainement, dans cette traduction de *la Lumière qui s'éteint*, le moindre reflet du style de l'original. Le roman nous est traduit comme un roman ordinaire, en un français suffisamment correct et facile, mais sans ombre de personnalité, ni de caractère. Et quant à l'aventure même qui en forme le sujet, nous ne croyons pas que le lecteur français y trouve de quoi s'expliquer la fantastique célébrité de M. Kipling. L'aventure est cependant racontée avec une certaine verve, et le caractère du héros ne manque pas d'agrément, surtout avant la catastrophe qui, en le rendant aveugle, le rend du même coup extravagant et invraisemblable. En somme, un roman pareil à cent autres, et qui n'a certes rien de génial, mais qu'on peut lire sans trop s'ennuyer.

Les Renards, par Pierre Clésio. 1 vol. in-18, Perrin, 3 fr. 50.

Les « renards » que nous présente M. Clésio sont de rusés patriotes anglais qui parviennent à s'introduire dans un village breton pour connaître le secret de la défense de nos côtes. Ils ont affaire, dans leur ténébreuse entreprise, à toute sorte de braves gens que l'auteur nous décrit avec un véritable talent d'observation pittoresque et psychologique. Et les « renards » eux-mêmes, tels qu'il nous les fait voir, ont une allure vivante qui volontiers nous ferait croire qu'il ne s'est pas borné à les imaginer. Mais avec tout cela l'intrigue du roman est bien invraisemblable, ce qui ne laisse pas d'en atténuer pour nous la portée politique. M. Clésio, évidemment, s'entend mieux à dessiner des types qu'à agencer une action. Son roman n'en est pas moins une œuvre sérieuse et méritoire, écrite avec une simplicité souvent élégante, et animée d'une ardeur juvénile la plus agréable du monde.

Gens de la Noce, par Georges Ohnet. 1 vol. in-18, Ollendorff, 3 fr. 50.

L'œuvre de M. Georges Ohnet vient de s'enrichir d'un nouveau roman, *Gens de la noce*, qui ne peut manquer d'avoir auprès du public le même succès que ses aînés. M. Ohnet étant, incontestablement, celui de tous nos romanciers qui sait le mieux demeurer, quoi qu'il fasse, toujours égal à lui-même. Et de fait, l'ingéniosité de l'intrigue, le pathétique des situations, l'exactitude des peintures, tout cela se retrouve, dans ce roman, de qualité pareille à ce que M. Ohnet nous a offert de mieux en ce genre, avec cette différence, cependant, que *Gens de la Noce* est, en outre, un essai de satire sociale, et ne vise à rien moins qu'à flageller les vices de notre bourgeoisie contemporaine. Venant de l'auteur du *Maître de Forges*, la tentative est pour le moins curieuse; et sans aller jusqu'à dire que M. Ohnet y a admirablement réussi, nous n'en devons pas moins le féliciter de l'avoir entreprise. L'intrigue, par malheur, est trop compliquée pour que nous puissions songer à la résumer ici : bornons-nous donc à dire que, au dénouement, Rose épouse Prosper, ce qui signifie que, malgré la perversité des mœurs décrites par M. Ohnet, la vertu finit par être récompensée.

Le Songe de l'Amour, par André Rivoire. 1 vol. in-18, Lemerre, 3 fr.

La petite pièce que voici, extraite du joli recueil de M. Rivoire, pourra, mieux que toutes les appréciations, donner une idée à la fois de l'extrême habileté formelle de ce jeune poète, de l'harmonieuse élégance de sa langue, et puis, d'un certain mélange de douceur et de perversité qui se retrouvent presque toujours au fond des sentiments qu'il exprime :

GRATITUDE

Je ne t'ai jamais dit le secret de ma peine;
Mais, au premier regard, tes yeux l'ont deviné.
D'avance, entre mes bras, tu le savais lointaine,
Ton amour n'eut d'espoir que d'être pardonné.

Car tu voyais déjà, malgré l'orgueil intime
De m'offrir humblement la pitié d'un abri,
Que plus tard, près de moi, tu serais la victime
D'un cœur découragé qu'une autre avait tari.

Tu n'as pas redouté les prochaines détresses;
Et, tant que j'ai souffert, tu venais chaque jour
M'apporter tous les mots et toutes les caresses
Qui pouvaient, après toi, me faire aimer l'amour.

Et quand tu m'as senti pur des choses anciennes,
Assez guéri par toi pour un nouveau bonheur,
Tes mains, tes douces mains ont su quitter les miennes...
Tu me rends à la vie avec un autre cœur.

Divers.

La Guinée Française, par Aspe-Fleurimont. 1 vol. in-18, avec 2 cartes et des annexes, Challamel, 5 fr.

A peine paru, cet ouvrage obtenait les honneurs d'une souscription du Ministère du Commerce : et le fait est qu'il répond bien à sa destination naturelle, qui est, d'abord, de nous renseigner sur les ressources de tout genre qu'offre aux commerçants la Guinée Française, telle qu'elle vient d'être constituée par décret présidentiel du 18 octobre 1899; et qui est de renseigner ensuite d'une façon plus spéciale tous ceux qui, doués d'énergie, se sentent prêts à courir les risques d'une transplantation dans cette lointaine et redoutable colonie. A ce double point de vue, l'ouvrage de M. Aspe-Fleurimont mérite d'être loué : non content de nous y offrir un excellent résumé de l'histoire politique et administrative du pays, l'auteur y a encore recueilli pour nous, — et non pas de seconde main, mais à la suite d'un séjour prolongé dans le pays même, — une foule de détails vraiment pratiques sur le climat, le caractère et les mœurs des indigènes, le régime de la propriété, le commerce indigène et européen, les tarifs douaniers, etc. Nous sera-t-il permis de regretter, après cela, que M. Aspe-Fleurimont n'ait pas joint à son livre un certain nombre de documents photographiques, qui eussent achevé de nous renseigner sur l'aspect et les ressources naturelles de la Guinée Française?

Le Monde du Sport, par le baron de Vaux, préface de Paul Caillard. 1 vol. gr. in-8°, illustré, Flammarion, 25 fr.

M. Paul Caillard a beau nous affirmer, dans sa préface, que l'homme de sport, en France, est « un oiseau rare », et qu'il n'est pas commun non plus en Angleterre, les livres du baron de Vaux viennent heureusement nous prouver le contraire. Dans ce nouveau volume, en particulier, on trouve une quantité respectable de ces « oiseaux rares » et des plus variés, depuis S. A. le duc d'Orléans jusqu'aux Vanderbilt et au baron Arthur de Rothschild; sans compter tout un essaim d'agréables personnes de l'autre sexe, comme miss Lowther, qui manie également bien l'épée et l'aviron, lady Florence Dixie, qui excelle à tous les exercices violents, ou encore lady Farquhar, qui sait par cœur le *Manuel du Timonier*. On rencontre même, parmi les hommes de sport, un nombre considérable d'*intellectuels* de marque, qui, pour n'être en matière de sport que des « amateurs », n'en paraissent pas moins faire excellente figure en compagnie des « professionnels » : tels MM. Gabriel d'Annunzio, Paul de Cassagnac, Grosclaude, Dubust de Laforest; et tel encore M. Pierre Maël, qui n'est pas seulement un fécond romancier, mais aussi une sorte d'Hercule, car « son torse, — nous dit M. de Vaux, — est un des plus stupéfiants que l'œil puisse contempler ». Une série de portraits est jointe à cette intéressante série de notices biographiques : elle l'illustre et la complète de la façon la plus agréable.

Ont paru :

Divers. — *Essai sur le mysticisme spéculatif en Allemagne au XIVe siècle*, par H. Delacroix. 1 vol. in-8°, Alcan, 5 fr. — *Le Cléricalisme*, par Paul Bert, préface de M. Aulard. 1 vol. in-18, Colin, 3 fr. 50; — *Du rôle colonial de l'armée*, par le colonel Liautey. 1 br. in-16, d°, 0 fr. 50; — *De l'éducation moderne des jeunes filles*, par M. Dugard. 1 br. in-16 d°, 1 fr. — *Pour la démocratie française*, conférences populaires, par C. Bouglé, préface de Gabriel Séailles. 1 vol. in-16, Cornély, 1 fr. — *L'Histoire de l'art dans l'enseignement secondaire*, par Georges Perrot. 1 vol. in-16, Chevalier-Maresco, 3 fr. — *L'Enseignement général du dessin dans les lycées et collèges de France*, rapport présenté à la commission parlementaire par J.-J. Pillet, Librairie des arts du dessin, 2 fr. 50. — *Mémoires d'un chef de la sûreté sous la Commune de Paris*, par P. Cattelain. 1 vol. in-18, Juven, 3 fr. 50. — *Une Illuminée au XIXe siècle. La Baronne de Krudener* (1766-1824) par Joseph Turquan. 1 vol. in-18, avec portrait, Montgrédien, 3 fr. 50. — *Quarante ans de théâtre*, feuilletons dramatiques, par Francisque Sarcey. Tome I : *La Comédie-Française — Souvenirs — Les Lois du théâtre*. 1 vol. in-18, J. Strauss, 3 fr. 50. — *Etudes sur la Vendée et la chouannerie*, par Ch. L. Chassin; tome XI et dernier. 1 vol. gr. in-8°, P. Dupont, 10 fr. — *Les Sanatoria*, par le docteur S.-A. Knopf. 1 vol. in-8°, avec 92 fig., Carré et Naud, 22 fr. — *Recherches cliniques sur l'épilepsie et son traitement*, par le docteur Maurice de Fleury. 1 vol. in-8°, avec 62 graphiques, J. Rueff, 10 fr.

CORRESPONDANCE

Paris, le 10 mars 1900.

Monsieur le Directeur,

De retour à Paris, après une assez longue absence, je suis en but à des réclamations à propos de l'article qui a paru dans le n° de l'*Illustration* du 17 février, sur le sous-marin le *Narval*; voici pourquoi :

Entre autres choses, il est dit dans cet article que la machine à vapeur de ce bateau est alimentée par une chaudière à pétrole *du système Forest?* Or, ce renseignement est complètement erroné. En effet, *la chaudière à pétrole* du sous-marin le *Narval* est du système breveté dont je suis l'inventeur et qui porte mon nom.

Du reste, une preuve péremptoire de ce que je dis, est que la dite chaudière a été construite et livrée aux constructions navales par les ateliers de la *Compagnie des Procédés Adolphe Seigle* dont je suis président et qui ne s'occupe que de mes inventions.

Je vous prie d'insérer cette lettre dans votre prochain numéro.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

Ad. Seigle.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

Le ravitaillement en charbon à la mer. — Avec le développement de la machinerie dans les navires de guerre, la question du charbon est devenue capitale. Il est bien évident, en effet, qu'un navire manquant de charbon, non seulement doit renoncer à manœuvrer, mais perd du même coup la faculté de mouvoir ses grosses pièces d'artillerie, de s'éclairer, d'assurer la ventilation de ses aménagements, etc.

En raison de cet intérêt, il convient de signaler les expériences que vient de faire la marine américaine sur le convoyeur *Miller*, précisément dans le but de permettre aux navires de faire du charbon au large. La méthode est décrite dans *Engineering Magazine* de février dernier, et peut se résumer ainsi :

Le cuirassé à ravitailler remorque à la petite vitesse de 5 à 6 nœuds le charbonnier, qui lui expédie le charbon par chargements de 380 kilos, au moyen d'une sorte de wagonnet circulant sur un câble aérien établi entre le charbonnier et le cuirassé.

Les expériences ont montré que la distance à maintenir entre ces deux navires ne devait pas dépasser une centaine de mètres. Cependant, au cours d'un essai pratiqué par un temps assez dur, le charbonnier suivait encore bien à 120 mètres.

La principale difficulté réside dans les variations de la longueur du câble, variations dues au roulis et au tangage. Mais, au cours du cinquième et dernier essai, le cuirassé put recevoir 60 wagonnets de charbon en 80 minutes exactement, de sorte que, déduction faite de la consommation pendant l'opération, on peut estimer l'importance du ravitaillement à 16 ou 17 tonnes à l'heure.

Le choix de l'époque de la vendange. — A propos de ce que nous disions récemment (n° du 3 février) de l'époque convenable pour cueillir les pommes à cidre, et aussi de l'importance de l'analyse chimique pour mesurer la maturation du raisin, nous devons faire connaître à nos lecteurs qu'un chimiste, dont la science agronomique déplore la perte et qui a rendu de grands services aux agriculteurs en mettant à leur portée des méthodes pratiques et très simplifiées de dosage et d'analyse, M. A. Bernard, a précisément étudié cette question du choix de l'époque de la vendange, et l'a résolue en introduisant un procédé de dosage du sucre de raisin en viticulture.

M. Bernard rappelle d'abord qu'au début de la maturation du raisin, le sucre se met à augmenter à mesure que l'acidité baisse, mais que l'élément acide et l'élément sucré n'y existent nullement en quantités complémentaires. A un moment, l'acidité baisse, alors qu'il n'y a encore que peu de sucre; à un autre, elle baisse infiniment moins que le sucre ne monte, et même il arrive que l'acidité et le sucre croissent simultanément. Enfin un moment vient où rien ne varie plus, ni le sucre, ni l'acidité. C'est précisément le moment de la maturité, celui qu'il faut choisir pour faire la vendange.

Il est donc nécessaire, quand approche ce moment vraiment solennel, que le viticulteur soit en état, par des dosages faits chaque jour, de dresser un double tracé graphique du mouvement du sucre et de l'acide. Jusqu'ici, on déduisait le sucre du degré densimétrique, mais ce procédé ne donne que des approximations, et doit être rejeté.

Dans une brochure publiée à Cluny, et qui est un extrait d'une étude donnée dans la *Revue viticole de Franche-Comté et de Bourgogne*, M. Bernard a exposé sa méthode pratique de dosage du sucre en viticulture; c'est une modification de la méthode classique de Fehling, qui rend celle-ci d'une grande simplicité.

Il suffit de se rappeler qu'au Midi, comme au Centre et au Nord-Est, étant donnée la rapidité avec laquelle monte le sucre et la lenteur avec laquelle baisse l'acide, une différence de quelques jours dans la récolte amène une différence de 1 degré et parfois même de 2 degrés ou plus dans l'alcool obtenu, sans parler de l'augmentation de quantité qui n'est pas négligeable, pour comprendre l'importance d'une telle analyse.

En réalité, l'augmentation de 1 degré d'alcool produit une différence de 10 francs par pièce.

L'origine du pétrole. — M. Kramer, de Berlin, a traité, devant le récent Congrès des naturalistes allemands, à Munich, de la question toujours fort obscure de l'origine du pétrole.

Contrairement à M. Moissan, qui considère le pétrole comme le résultat de la décomposition par l'eau des carbures métalliques contenus dans le sein de la terre, on admet généralement que le pétrole est un produit de la transformation des constituants gras des animaux fossiles par l'action de la chaleur terrestre s'exerçant sous une haute pression. On est même arrivé, dans le laboratoire, par la distillation sous pression de l'huile de poisson, à obtenir un produit fort analogue au pétrole brut, ce qui paraît confirmer cette manière de voir.

Malgré cette expérience, M. Kramer pense qu'il faudrait chercher l'origine du pétrole dans le monde végétal. Il est conduit à cette conclusion par des recherches qui lui ont permis de retirer, des diatomées des marais de Franzensbad, un produit semblable à l'ozokérite, produit qui, par distillation sous pression, a donné du pétrole.

La production du sucre, dans le monde, a atteint, en 1899-1900, le total de 5.147.180 tonnes, en augmentation de 399.457 tonnes sur l'exercice précédent, soit un excès de 8.4 0/0.

Dans ce total, les pays producteurs entrent pour les chiffres suivants :

	Tonnes.
France	895.400
Allemagne	1.737.500
Autriche-Hongrie	1.095.100
Belgique	267.000
Hollande	169.900
Russie	859.280
Suède	81.200
Danemark	42.400

Il faut noter que les chiffres concernant la France ne comprennent pas le sucre fictif correspondant à 14 0/0 des mélasses livrées aux distilleries; et que les chiffres relatifs à l'Allemagne sont au contraire augmentés de la production présumée des sucrateries spéciales, ne travaillant pas les betteraves.

En France, la quantité de betteraves traitées a été de 7.288.200 tonnes; en Allemagne, elle a été de 12.376.000 tonnes, et en Autriche-Hongrie, de 8.481.000 tonnes.

Le nombre des fabriques actives est de 340 en France, 399 en Allemagne, 213 en Autriche-Hongrie, de 269 en Russie et de 109 en Belgique.

En France, l'augmentation de la production du dernier exercice sur le précédent a été de 14,5 0/0. Elle a été de 36 0/0 en Suède, de 28 0/0 en Belgique, de 13 0/0 en Russie, et seulement de 1 0/0 en Allemagne.

Il faut se réjouir de l'accroissement de la production et de la consommation du sucre; car le sucre possède réellement tous les avantages que l'on attribue à tort à l'alcool, et c'est avec des boissons sucrées, comme le café ou le thé, qu'on pourra lutter efficacement contre l'attrait des boissons alcooliques.

Mercure visible à l'œil nu. — Pendant ces trois mois de mars, d'avril et de mai, la planète Mercure sera visible à l'œil nu, plus brillante qu'une étoile de première grandeur, que Sirius, par exemple.

On sait que cette planète atteint sa plus grande intensité lumineuse dix ou douze jours avant son élongation maximum.

En février et en mars, elle peut être aperçue vingt minutes après le coucher du soleil; en avril trente minutes et en mai quarante minutes après le coucher.

La durée de la visibilité à l'œil nu est d'environ 1 h. 40 en mars, 1 h. 30 en avril et 1 h. 20 en mai.

Les propriétés magnétiques de la brique. — MM. Gaze et Lawrence décrivent, dans *Physical Review*, les expériences qu'ils ont entreprises pour guider le choix à faire de la nature des briques qu'on se propose de faire entrer dans la construction des laboratoires de physique et des observatoires.

Ces expériences ont établi, en effet, que certaines espèces de briques, décrites comme *brunes* ou *rouges*, ont des propriétés magnétiques très marquées, de nature à porter le trouble parmi les instruments de physique.

Les briques blanches seraient beaucoup moins magnétiques.

Les auteurs attribuent les propriétés magnétiques de certaines briques à la présence d'oxyde magnétique de fer mêlé à la terre employée, ou formé par l'action de la chaleur.

L'or de la mer. — Un chimiste américain, M. J. W. Park, se basant sur ses recherches entreprises depuis 1884, déclare qu'il est convaincu de la possibilité de l'exploitation industrielle de l'or contenu dans les eaux de la mer. Il affirme que cette exploitation serait pratique, pour peu qu'elle soit effectuée simultanément avec celle des iodures et des bromures. Dans la séparation des divers sels de l'eau de mer, on arriverait, dit-il, à concentrer l'or dans des conditions suffisamment économiques pour rendre le procédé extrêmement fructueux.

On fera bien, croyons-nous, d'attendre pour porter un jugement sur les affirmations et la conviction de M. Park, que son procédé ait reçu un commencement d'application sérieuse.

La neige et les tramways électriques à Berlin. — Pendant le mois de décembre dernier, l'accumulation des neiges a causé de sérieux embarras dans la circulation des tramways à Berlin. C'est surtout sur les lignes de tramways électriques à accumulateurs que la marche du service a été le plus considérablement entravée. Malgré le sel qu'on répandait à profusion sur les voies, suivant la méthode en usage à Paris, de nombreux cars se sont trouvés bloqués au centre même de la ville, dans la Potsdamer et la Leipziger Strasses.

La cause de ces arrêts intempestifs paraît être due au mauvais fonctionnement des accumulateurs à une trop basse température, alors justement qu'il aurait fallu disposer de toute l'énergie électrique dont ils étaient capables en raison de la nature glissante des rails. Pour remédier à ces inconvénients, la compagnie des tramways demande à transformer en lignes à trolley plusieurs de ses lignes à accumulateurs.

L'école d'électriciens de Naples. — Le consul d'Angleterre à Naples donne les renseignements suivants sur l'école d'électriciens qui fonctionne dans cette ville.

Cette école appelée Alessandro Volta, en souvenir de l'illustre physicien, a pour mission de former des ingénieurs bien au courant de tout ce qui concerne les applications de l'électricité aux exigences de la vie moderne. Les élèves de l'Ecole ont fabriqué eux-mêmes leur outillage. Ils sont au nombre de 400 environ, suivent des cours de dessin, de mécanique, d'électricité, de chimie, etc., et étudient la fonte des métaux.

L'école est subventionnée par le gouvernement et par la municipalité; les élèves paient une pension minime, dont ils peuvent même être dispensés dans certains cas. C'est un modèle d'établissement réellement pratique qui mériterait d'être imité à l'étranger.

A propos d'un gros procès américain. — Un procès retentissant va se plaider aux Etats-Unis entre M. Carnegie, le propriétaire des fameuses aciéries, et M. Frick, son ancien associé.

On se souvient que M. Carnegie avait récemment cédé ses usines à un syndicat ou « trust » pour un milliard de francs en chiffre rond. Il paraîtrait que la vente n'a pas réellement eu lieu, parce que M. Frick n'a pu rassembler les capitaux nécessaires au rachat.

En cas d'insuccès, M. Frick s'était engagé à payer à M. Carnegie un dédit de 5.850.000 francs, ce qui représente déjà une jolie compensation, mais il ne veut payer ce dédit qu'après jugement du tribunal, et quelques renseignements intéressants ressortent dès maintenant de l'exposé des motifs mis en avant pour expliquer ce refus de paiement. On y trouve notamment l'assertion que le bénéfice réalisé par les usines Carnegie aurait été de 105 millions de francs en 1899 et devrait dépasser, pour 1900, le chiffre de 200 millions de francs!

Les journaux libre-échangistes anglais profitent de ces révélations pour demander s'il est juste que, grâce à la protection, le public en général paie les produits sidérurgiques extrêmement cher pour qu'une compagnie comprenant 38 actionnaires seulement, — M. Carnegie détenant à lui seul 58 1/2 0/0 du capital, — puisse s'enrichir de façon aussi démesurée.

A cela, les organes protectionnistes américains répondent que le système de protection n'a rien à voir à la question, puisque M. Carnegie peut fabriquer à meilleur marché que les usines européennes les produits qu'il exporte en Europe et qu'à côté de M. Carnegie, qui est devenu milliardaire, les aciéries de l'Illinois Steel Company, placées dans les mêmes conditions, ont perdu de l'argent ou n'en ont guère gagné.

Pratiquement toutefois, fait remarquer avec raison notre confrère le *Moniteur des Intérêts matériels*, il semble probable que si les droits sur les produits sidérurgiques étaient supprimés aux Etats-Unis, les bénéfices de M. Carnegie subiraient une certaine diminution.

La poste électrique à Francfort. — Le ministre des Postes de l'empire d'Allemagne a loué à la municipalité de Francfort qui possède les tramways électriques de cette ville, sept voitures de tramway automotrices et le même nombre de voitures de remorque. Tous ces véhicules ont été convertis en fourgons postaux et peints extérieurement en jaune, — couleur type de la poste allemande, — avec le cor traditionnel et l'inscription « Poste impériale ».

On a réalisé par ce moyen de grandes économies de temps et d'argent pour le transport des lettres, et de toutes les matières postales dans la ville de Francfort. Ce service qui nécessitait par an 50.000 courses de fourgons à chevaux est maintenant réduit à 20.000 courses de tramways électriques tout en étant beaucoup plus développé.

Formation d'une Société japonaise pour l'étude de la Chine. — Le ministre de France à Tokio vient de signaler la fondation au Japon d'une vaste association dite économique qui, par la composition de ses membres, les travaux qu'elle a en vue et le champ sur lequel doit s'étendre ses travaux mérite d'être signalée à l'attention sérieuse de nos compatriotes.

Cette Société a pour but d'étudier les ressources qu'offre la Chine à l'expansion japonaise au triple point de vue financier, commercial et industriel. Elle a à sa tête le marquis Kuroda et d'autres personnages jouissant au Japon d'une situation considérable.

Les principales Sociétés financières, commerciales et industrielles, au nombre de 24, sont affiliées à la nouvelle association. Elle a divisé, au point de vue de ses études, la Chine en dix sections, dans chacune desquelles elle se propose d'étudier les chemins de fer, les routes, les canaux et les mines, les articles à importer ou exporter, la main-d'œuvre, la création de banques, musées commerciaux et bazars japonais, la nature des opérations commerciales auxquelles se livrent en Chine les Chinois et les étrangers, les moyens de centralisation des marchandises, les habitudes commerciales des Chinois, etc.

C'est, comme on le voit, les débuts d'une vaste Compagnie d'envahissement pacifique de la Chine par les Japonais.

La circulation sur le pont de Brooklyn. — Les lignes de tramways à niveau et surélevées de Brooklyn transportent plus de 600.000 voyageurs par jour. Près de la moitié de ces voyageurs est en provenance ou à destination de New-York, et traverse, par conséquent, le fameux pont de Brooklyn. Deux lignes de tramways à double voie sont établies sur le pont; elles transportent en moyenne 250.000 à 275.000 voyageurs par jour, dont 100.000 dans l'espace de 2 h. 1/2 le matin et 100.000 en une heure et demie le soir. Il en résulte à ces moments-là, et surtout vers 6 heures du soir, un encombrement excessif de cars, en provenance de différentes lignes, et se disputant, pour ainsi dire, le passage aux deux extrémités du pont.

Le seul remède à un pareil encombrement serait dans la construction de plusieurs autres ponts ou tunnels à travers la rivière de l'Est: car les quinze bacs à vapeur qui font le service entre les deux rives n'enlèvent que 20 0/0 environ du total des passagers, laissant les 80 0/0 à l'unique pont de Brooklyn.

AGENDA DE LA SEMAINE

Convocation d'électeurs. — Le **18 mars**, convocation des électeurs sénatoriaux de l'Ain et de la Loire-Inférieure pour pourvoir au remplacement de MM. Mercier et Guibourd de Luzinais, décédés. — Deux élections auront également lieu le **18**, dans les Basses-Pyrénées et les Hautes-Pyrénées pour remplacer MM. Quintaa et Pedebidou. — Le **25**, élection sénatoriale dans le Lot.

Le conseil de revision. — Les séances du conseil de revision de la Seine sont ainsi réglées pour le mois de **mars** 1900 : I^er^ arrondissement, le **19**; II^e^ arrondissement, le **20**; III^e^ arrondissement, le **21**; IV^e^ arrondissement, le **23**; V^e^ arrondissement, le **26**; VII^e^ arrondissement, le **27**; VIII^e^ arrondissement, le **28**. Les séances commenceront à 8 h. 1/2 du matin et se tiendront dans la mairie de chaque arrondissement sauf pour les I^er^, VIII^e^, et XVII^e^ arrondissements. Les conscrits de ces arrondissements seront convoqués à la mairie du IV^e^. Pour les jeunes gens de province autorisés à se faire examiner à Paris, les réunions auront lieu à la mairie du IV^e^ arrondissement, le matin à 8 h. 1/2, aux dates suivantes : les **16, 17** et **31 mars, 24** et **25 avril, 12** et **19 mai.**

Examens et Concours. — Le **24 mars** est le dernier délai d'inscription pour le concours des bourses d'admission dans les lycées et collèges de France. — Rappelons que c'est le **25 mars** (dernier délai) que les aspirants au certificat d'aptitude à l'enseignement du dessin dans les lycées et collèges devront faire parvenir au ministre de l'instruction publique leur demande sur papier timbré, et leur acte de naissance. — Le **26 mars** sera ouvert à la Préfecture de Nîmes un concours pour l'admission aux emplois d'agent voyer surnuméraire et d'agent voyer cantonal.

Concours pour le prix de Rome de 1900. — Le concours de premier essai pour la peinture est fixé au **29 mars**, le **30**, les esquisses peintes seront exposées à l'Ecole des Beaux-Arts, et le jugement aura lieu le même jour.

Expositions artistiques. — *A Paris* : jusqu'au **20 mars**, exposition des œuvres de M. Rieder, galerie Vignon (rue Vignon). — Chez Georges Petit (rue Godot-de-Mauroi), continuation de l'exposition des aquarelles de M^lle^ Magdeleine Popelin jusqu'au **31**. — Galerie Laffitte (20, rue Laffitte) à partir du **25**, exposition de 50 tableaux par Murer. — Rue de Furstenberg, 8 : exposition annuelle des « Amants de la nature » jusqu'au **25** — Le **18**, clôture de l'exposition de la Société la *Demi-Douzaine* (19, rue Caumartin). — *A l'étranger* : Bruxelles, le 7^e^ salon annuel de la Société des Beaux-Arts de Bruxelles sera ouvert au musée moderne du **7 avril** au **14 mai**. — Monaco : exposition de peinture et sculpture jusqu'au **31 mars**.

Expositions diverses. — Clôture, le **26 mars**, de l'exposition de travaux artistiques pour la décoration du mobilier (77, avenue Ledru-Rollin).

Les grandes ventes. — A l'*Hôtel Drouot* : les **17, 20** et **21 mars** à 2 h., salle n° 2, vente de la collection de M^me^ veuve V.: objets d'art et de curiosité, collections de miniatures et d'éventails, objets de vitrine et d'étagère, gravures du dix-huitième siècle en couleur, gravures anglaises, tableaux anciens et modernes. — Salle 7, le **19**, vente d'aquarelles et de tableaux anciens et modernes et de cadres anciens. — Rue des Bons-enfants, n° 28, aura lieu les **16** et **17 mars**, à 8 h. du soir, la vente de la bibliothèque de M. Ch. Marty-Lavaux, archiviste paléographe; cette vente comprendra des livres de linguistique, de littérature et d'histoire, anciens et modernes. — *A l'Etranger*: Berlin, les **20, 21** et **22 mars**, vente de tableaux de grands maîtres des seizième et dix-huitième siècles, et d'une ancienne collection d'armures, tapisseries des Gobelins et sculptures d'ivoire de l'époque romane. — A Cologne, les **19** et **20 mars**, vente des importantes collections de MM. Albert Jaffé, de Hambourg et Vilhem Bauer de Dusseldorf; ce sont des œuvres remarquables des premiers maîtres modernes.

Anniversaires étrangers. — Le **21 mars**. *En Afghanistan*, premier jour de l'an solaire; c'est une grande fête chez les Persans, et il y a, à cette occasion, réception chez le ministre de Perse à Paris; le soir, banquet des chevaliers du Lion et du Soleil. — *En Portugal* : jour férié à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du prince héritier de Portugal. — *En Roumanie* : fête anniversaire de la proclamation de la Roumanie en royaume distinct.

Conférences. — Le **19 mars**, à l'Institut Rudy (4, rue Caumartin) aura lieu à 5 h. une conférence de M. de Solenière sur *la Musique et les philosophes* avec auditions. — Par suite d'une indisposition de M. Georges Lafenestre, la conférence qu'il devait faire le **5 mars**, salle du quatorzième siècle au Louvre, a été remise au **19 mars**. — Le **21 mars** à l'Union des Femmes de France (29, rue de la Chaussée-d'Antin), conférence de M. le docteur Verchère, chirurgien de Saint-Lazare, sur les *Ganglions du cou chez les enfants, et leurs abcès*.

La semaine religieuse. — A Saint-Pierre-du-Gros-Caillou, le **23 mars**, à 8 h. 1/2 du soir, conférence de Carême du R. P. Sertillange sur les puissances du jour : le journal. — Le R. P. Pacheu fera le **21** à Saint-François-de-Sales à 8 h. 1/2 du soir une conférence sur le dilettantisme. — Le **17**, à Notre-Dame-du-Cénacle (7, rue de la Barre), clôture de la retraite prêchée par le R. P. Lallemand. — Du **26** au **31 mars**, retraite des dames, enfants de Marie, prêchée par le R. P. Compaing (31, boulevard des Invalides.)

Mariages et fiançailles. — Le **20 mars**, on célébrera à l'église Saint-Sulpice le mariage de M. Arthème Fayard, l'éditeur bien connu, avec M^lle^ Louise Pattin. Le comte Baciocchi, lieutenant au 2^e^ hussards, épousera vers la fin de ce mois M^lle^ Marthe Dutheil de la Rochère, fille du colonel en retraite. Ce mariage aura lieu en l'église d'Ollioules près Toulon. On annonce les fiançailles du comte Robert Costa de Beauregard, fils du comte et de la comtesse Costa de Beauregard, née de Guébriant, avec M^lle^ Anne de Kersauson, fille de l'ancien député du Finistère; de M. Louis Bouquet, percepteur, avec M^lle^ Louise Denoix, fille du docteur Denoix, sénateur de la Dordogne.

Concerts. — A la grande salle Pleyel, MM. Camille Chevillard, chef d'orchestre des concerts Lamoureux, Hayot et Joseph Salmon reprendront leurs séances de musique de chambre le mardi **20 mars**; les autres séances auront lieu les **3** et **24 avril**, au programme : des œuvres de Bach, Beethoven, Mendelssohn, Schubert, Schumann, Bramhs, etc.

Au Cercle militaire. — Le **31 mars**, au Cercle militaire, aura lieu le dîner annuel des anciens attachés militaires et navals aux ambassades et légations françaises.

La Mi-Carême. — **22 mars**, départ du cortège organisé par les marchés de Paris, à 1 h. de la place de la Concorde, arrêt devant l'Elysée, puis promenade sur les grands boulevards, les rues de Rivoli et Réaumur, et dislocation du cortège devant l'Hôtel de Ville. Il y aura cinq groupes de chars, les uns solennels, les autres comiques.

Bals. — Le quatrième et dernier bal masqué de l'Opéra aura lieu le **22 mars** (jeudi de la Mi-Carême); ce bal promet d'être très brillant.

Fête sportive et artistique. — Le **25 mars**, la *Nationale*, société de gymnastique et de tir, donnera sa grande fête annuelle au Théâtre Maguéra (ancien théâtre Moncey), sous la présidence de M. Clairin, conseiller municipal du XVII^e^ arrondissement. La société s'est assuré le concours de M. Edmond Clément, ténor de l'Opéra-Comique, de M^lle^ Maguéra, et des plus réputés professeurs de canne et de boxe.

Carnet du rentier. — *Tirages avec lots* : le **22 mars**, Obligations communales 1892; Foncières 1895. — *Coupons à toucher* : le **26**, actions du Crédit Lyonnais. — Le **30**, obligations des Etablissements Duval.

Sports de la semaine. — Courses de chevaux : le **17 mars**, Neuilly-Levallois (courses au trot); le **18**, Auteuil; le **19**, Vincennes; le **20**, Maisons-Laffitte; le **21**, Colombes; le **22**, Auteuil; le **23**, Maisons-Laffitte. — Tir : le **22**, au stand Gastinne-Renette (rue d'Antin), séance de tir sur silhouettes avec pistolet de combat, de la société *le Pistolet*. — Au stand militaire d'Auteuil, les **18** et **25**, concours de la société de tir du 92^e^ régiment territorial. — Escrime : le **17**, salle Briqueler (43, rue Dufour), commencement du championnat de fleuret de l'U. S. F. S. A.; le **24**, championnat interclubs. — Courses a pied : **18**, challenge des équipes secondes de l'U. S. F. S. A. — Cyclisme : **18**, course sur route de l'Arago-sports, sur le parcours de Charenton à Créteil et retour. — Yachting : **22**, fin des courses à la voile de Cannes. — Automobilisme : le **26**, commencera à Nice la grande semaine automobile; dans la course du Mille, M. Jenatzy pilotera sa voiture électrique « la jamais contente ».



LE PÈRE DIDON — Phot. Camus

Le Père Didon est mort brusquement, mardi dernier, à Toulouse, où il était arrivé la veille et prenait un court repos avant de se rendre à Rome. Il n'avait que soixante ans, et rien ne faisait présager la fin prématurée de cet homme plein de vie et d'un tempérament si robuste.

Né le 17 mars 1840, au Touvet (Isère), il avait, dès le petit séminaire, senti sa vocation s'éveiller sous l'influence de Lacordaire, et à l'âge de dix-huit ans il était entré comme novice chez les dominicains.

En 1862, il prononçait ses vœux perpétuels, puis il allait à Rome, au couvent de la Minerve, pour se préparer à la prédication. Il avait été prieur du couvent de la rue Jean-de-Beauvais; depuis 1890, il dirigeait l'école Albert-le-Grand, à Arcueil, et il avait fondé l'école Lacordaire à Paris.

Educateur et écrivain remarquable, le Père Didon laisse plusieurs ouvrages de réelle valeur, parmi lesquels il convient de citer *l'Enseignement supérieur et les Universités catholiques*, *Les Allemands* et *Jésus-Christ*, réfutation de la *Vie de Jésus*, de Renan.

Mais c'est surtout comme orateur qu'il s'était rendu célèbre par ses sermons et ses conférences dans les principales églises de Paris. Esprit indépendant, il abordait tous les sujets, traitant de préférence des questions qui préoccupent la société moderne, avec une hardiesse parfois excessive au gré de ses supérieurs, et qu'il paya, il y a vingt ans, d'une année d'exil au couvent de Carbara, en Corse. Sa parole chaude, vibrante, tour à tour véhémente et douce, élevée et familière, exerçait sur l'auditoire une action puissante, à laquelle contribuait la figure énergique de ce moine en robe blanche, mêlant dans ses ardentes discussions les choses du siècle aux choses de la religion.

L'éloquence de la chaire perd en lui un de ses maîtres incontestés.



LE LIEUTENANT DURAND-AUTIER

Depuis le combat livré par Rabah à la mission Bretonnet, le 2 août 1898, on avait conservé l'espoir que le lieutenant Durand-Autier avait pu accompagner le sultan du Baguirmi Gaourang, notre allié replié à Say; mais depuis le 2 décembre dernier, Gaourang ayant rejoint nos colonies, a donné l'assurance que le lieutenant Durand-Autier, avait été tué à l'ennemi le même jour que toute la mission.

Edouard Durand-Autier, lieutenant de chasseurs à pied hors cadre décoré de la médaille coloniale des ordres du Dragon de l'Annam et du Cambodge, partait en septembre 1898 avec la mission de relève et de ravitaillement de la mission Marchand alors à Fachoda. Pris plus tard par Bretonnet, il a été tué à l'ennemi au massacre de sa mission tombant en brave au milieu de ses camarades.

LA FAMINE AUX INDES

Les Indes sont derechef très éprouvées. A peine les effets de la famine de 1897 se dissipaient-ils, que de nouveau les aliments font défaut, et que de nouveau la faim va exercer ses ravages. Elle les exerce déjà : la photographie en fait foi.

Il peut paraître surprenant qu'un pays régi par une race civilisée puisse connaître les horreurs de la famine : et pourtant, rien n'est plus simple. La famine des Indes s'explique par le climat, par la population et par l'immensité du territoire.

Par le climat. C'est un climat généralement sec, où la saison des pluies est courte, rapide. Quand la saison est médiocre, quand il tombe peu d'eau, quand il en tombe seulement un peu moins que la moyenne, la récolte est perdue. On a beau semer, les céréales ne donneront qu'un produit insuffisant. Et comme la récolte normale n'est que suffisante, elle ne permet pas de faire des provisions pour plus de quelques mois ; dès qu'elle diminue, on peut être assuré qu'il y aura famine. Aussi prévoit-on parfaitement les famines plusieurs mois à l'avance. Dès les mois d'août, septembre, époque des pluies, on sait à quoi s'en tenir. Les pluies qui font défaut à ce moment ne se retrouveront pas plus tard ; la situation est désormais connue.

Par la population. Celle-ci ne possède ni outils ni méthodes : son agriculture est extrêmement rudimentaire. Elle suffit à les faire vivre en temps normal, mais ne permet pas de faire des réserves. Il n'y a pas de réserves alimentaires : il n'y a pas de réserves d'eau : on vit au jour le jour en quelque sorte. Avec de la prévoyance et de la science, la population agricole pourrait sérieusement améliorer sa condition. Mais ces qualités ne s'improvisent pas : et elles ne lui sont pas enseignées non plus.

Par l'immensité du territoire. Il y a des espaces énormes où les chemins de fer ne parviennent pas, et où il est à peu près impossible de faire parvenir les aliments envoyés par la charité publique ou le Gouvernement. Dans les villages reculés, la population meurt avant d'avoir pu recevoir des aliments : elle se disperse dans la forêt; elle aussi est desséchée et ne nourrit point.

C'est pourquoi, malgré la science, qui permet de prévoir la catastrophe, malgré le bon vouloir de l'Etat qui fait tout ce qu'il peut pour donner du travail rémunéré permettant d'acheter les aliments nécessaires, la catastrophe se produit. Dès maintenant il y a au moins quatre millions d'indigènes qui ne vivent que de l'assistance.

Beaucoup en meurent aussi, car les rations sont courtes, et chez des malheureux qui, depuis des années, ne mangent pas à leur faim, il suffit d'une bien petite diminution dans le menu quotidien pour les amener aux portes de la mort. Comme on peut le voir, les affamés de l'Inde sont des malheureux qui souffrent depuis longtemps, qui ont été peu à peu amaigris et usés.

La photographie seule peut donner de leur condition une description adéquate : elle est plus éloquente que toutes les phrases du monde. On remarquera que les affamés ont souvent le ventre gros. Il n'en faut pas conclure, hélas, que les malheureux viennent d'avoir un bon repas : ils ont l'abdomen distendu par des substances indigestes, des gaz, et par le foie qui s'hypertrophie; ils sont aussi près de la mort que les autres; c'est une affaire de semaines si ce n'est de jours. Il est abominable que de telles morts se puissent produire en un temps comme le nôtre, et sous des maîtres qui se disent civilisés.

HENRY DE VARIGNY.



Phot. d'Alessandri.

LE CARDINAL DI CANOSSA

Le cardinal di Canossa, évêque de Vérone, vient de mourir dans cette ville, à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

Né en 1809, d'une famille patricienne de Lombardie, il était le doyen du Sacré Collège et un des quatre survivants des cardinaux créés par Pie IX. Lors du conclave qui suivit la mort de celui-ci, il fut le candidat de l'Autriche à la papauté.

Détail curieux, les Jésuites avaient refusé jadis d'admettre dans leur ordre le futur cardinal di Canossa, en raison de sa santé délicate. Il devait faire mentir les apparences par son extraordinaire longévité et, comme Léon XIII, conserver jusqu'à l'âge le plus avancé la pleine possession d'une haute intelligence.



Phot. Michaud.

UN SURVIVANT DE SIDI-BRAHIM

Gabriel Léger, dont nous donnons le portrait, est un des derniers survivants du combat héroïque de Sidi-Brahim. Agé de quatre-vingt-huit ans, il habite Gouloux (Nièvre), où il a rempli pendant longtemps l'emploi de facteur rural, faisant le service entre cette commune et celle de Montsanche. Il a reçu la croix en 1846.

Actuellement, il existe encore deux autres chasseurs du 8e bataillon ayant pris part aux mémorables journées de septembre 1845, le clairon Rolland et le fourrier Pègues; mais Léger est bien le seul survivant des treize hommes qui rentrèrent à Djemma après la défense du Marabout. Malgré son grand âge, il a conservé une mémoire extraordinairement lucide et raconte ses campagnes d'Afrique comme si elles dataient d'hier.

LES THÉATRES

Nous donnerons en supplément, dans notre prochain numéro, le texte intégral de la nouvelle pièce de M. Brieux, *la Robe Rouge*, qui vient de produire une vive impression au théâtre du Vaudeville.

Dans l'*Empreinte*, dont, faute de place nous avons dû ajourner le compte-rendu, M. Abel Hermant a voulu démontrer qu'en vertu des lois de la physiologie, la femme reste toujours la possédée de son premier amant; c'est vrai dans une certaine mesure, mais il faut pour cela que l'amour ait été de la partie et je ne vois pas que la fantasque et raisonneuse héroïne de sa pièce ait été touchée de la grâce : c'est sa tête, sa pauvre tête de linotte qui la met toute à l'envers et lui fait faire des bêtises.

On a beaucoup apprécié les mérites littéraires de l'*Empreinte*, chapitre détaché d'un roman de l'auteur; malheureusement le public ne veut pas faire un sort aux pièces qui ne donnent pas ce qu'il va chercher au théâtre : des émotions.

Pour compléter son spectacle, le Théâtre-Antoine nous offre un acte de M. Paul Renard : *Poil-de-Carotte* : petit chef-d'œuvre de sensibilité discrète et de naturel, où sont racontées les souffrances d'un enfant disgracié de la nature. Pas de mélo, un simple exposé de faits, hélas trop fréquents, où l'auteur a mis beaucoup de cordialité et de talent, aussi le public s'est-il livré tout entier.

J'ajouterai que les deux pièces sont remarquablement jouées par MM. Antoine et Dumeny, Mmes Suzanne Desprès, Mellot et Ellen-André.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

La Machine à coudre, impromptu pour le piano, de M. Irénée Bergé, fantaisie imitative dans laquelle nous entendons la machine se mettre en mouvement, puis l'aiguille et la roue lutter bientôt de vitesse; mais crac, l'aiguille se casse, la machine s'arrête. Cependant tout est vite réparé et de nouveau, après quelques hésitations, la machine reprend son train et termine heureusement la besogne un instant interrompue.

Loin d'elle, mélodie posthume de Charles de Sivry, un compositeur de mérite réel, et que les besoins de la vie journalière enchaînaient à la besogne médiocre d'accompagnateur des chansonniers de Montmartre.

M. Gabriel Montoya, l'auteur des vers de cette mélodie expressive, est le roi des chansonniers Montmartrois, il est aussi un prince de la faculté... puisqu'il est de plus docteur en médecine.

LE SAUVETEUR MARIN LEBOUCHER

Le pêcheur Marin Leboucher, du port de Cherbourg, vient d'accomplir son quarantième sauvetage en retirant de l'eau le patron Hassemel, de Trouville, tombé accidentellement dans l'avant-port. Aujourd'hui âgé de cinquante ans, — il est né à Grandcamp (Calvados), le 20 février 1850, — Leboucher en avait trente à peine, lorsque, en 1880, il reçut la croix de la Légion d'honneur des mains de M. Grévy. Au moment même du voyage du président de la République à Cherbourg, le courageux sauveteur, déjà titulaire de nombreuses médailles, rentrait d'une expédition périlleuse, avec un équipage italien de quatorze hommes recueilis par lui dans les parages du raz Blanchard.



Phot. Desrez.

Imprimerie de l'Illustration, 13, rue St-Georges. — Paris.
L'Imprimeur-Gérant : LUCIEN MARC.

Ce numéro est accompagné d'un supplément de Théâtre.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes. SAMEDI 24 MARS 1900 *58e Année — N° 2978*



THÉATRE SARAH-BERNHARDT : *L'AIGLON.* — Le grenadier Flambeau et Metternich. — (Voir l'article, page 192.)

COURRIER DE PARIS

Je n'ai pas entendu dire qu'aucun théâtre ait encore ouvert un guichet spécial pour la perception du droit des pauvres. Sans doute l'incendie du Théâtre-Français aura distrait les directeurs de cette idée falote. Et puis à quoi bon? Pour agacer un peu plus le public, déjà porté à médire du « spectacle », trouvant l'installation défectueuse, les pièces généralement mauvaises, les entr'actes trop longs et des courants d'air à toutes les places! J'allais oublier la chose capitale : le coût de ce plaisir incertain qu'est une soirée de théâtre.

Et pourtant il y a des gens qui raffolent du spectacle; je dois dire qu'ils n'enrichissent pas les théâtres, la plupart y venant sans bourse délier. Peu nombreux, ils se rencontrent à toutes les premières; aussi finissent-ils par se connaître. Les soirs où il y a chambrée complète, vous les entendrez se dire de l'un à l'autre, avec le plus grand sérieux : « Salle superbe! » Ainsi fut-il de la répétition générale de l'*Aiglon;* je sais des gens qui ont fait des bassesses pour y être admis. Certains — on dit qu'ils sont une douzaine — n'ont pas hésité à signer leurs lettres de demande : « Le dernier médaillé de Saint-Hélène! » L'idée était ingénieuse, mais elle n'a eu aucun succès auprès de la direction du théâtre Sarah-Bernhardt. Les médaillés de Sainte-Hélène sont restés chez eux ce soir-là : la salle a été superbe tout de même.

Si, par impossible, la Comédie-Française n'avait pas trouvé un abri provisoire dans une de nos salles parisiennes, elle n'en eût pas moins été en mesure de continuer ses représentations jusqu'à la reconstruction de la maison de Molière. On m'assure, en effet, que, au lendemain de l'incendie, M. Claretie reçut les offres très sérieuses d'un directeur de province, qui mettait généreusement son théâtre à la disposition de son éminent collègue. Cette combinaison n'allait peut-être pas sans quelques inconvénients; mais, si elle avait eu la moindre chance d'être agréée, elle eût fait honneur à l'esprit pratique et à l'initiative de son inventeur. Jugez donc! Quel coup de fortune pour ce pionnier de la décentralisation et aussi pour le modeste chef-lieu où il réside! Car on aurait vu affluer au théâtre de... mettons Molinchard, afin d'éviter les personnalités, non seulement les habitants de la ville, mais encore ceux du département et de la région, plus ceux de la capitale, plus un contingent considérable de provinciaux et d'étrangers de toute provenance, qui, attirés à Paris par l'Exposition, n'auraient certainement pas hésité à payer d'un voyage de deux ou trois heures, le plaisir d'applaudir nos comédiens nationaux.

La proposition, malheureusement, n'était pas née viable, et je doute fort que son auteur lui-même ait conçu quelque illusion sur son sort. Seulement, pendant vingt-quatre heures au moins, elle lui a donné à ses propres yeux, aux yeux du « Tout-Molinchard », l'importance d'un homme qui se signale par un acte peu ordinaire. Et je le vois, je l'entends annonçant aux habitués du café de la Comédie l'insuccès de sa démarche, un pli amer à la bouche, la voix vibrante et sombrée :

— *On* ne daigne pas accepter... N'importe! j'ai fait mon devoir.

A propos de la question « incendie » qui reste à l'ordre du jour de toutes les conversations, saviez-vous qu'il existait à New-York, à côté des compagnies d'assurances contre l'incendie, des compagnies d'assurances contre les pompiers?

C'est que les Américains, gens pratiques, se sont aperçus depuis longtemps que si le feu est un péril, le pompier en est un autre. Le pompier noie ce que le feu n'a point brûlé; il casse les fenêtres, enfonce les portes, jette les meubles par les fenêtres, démolit allègrement ce que la flamme oublie de détruire.

A partir de l'instant où le feu éclate dans une maison, cette maison devient sa chose; il est le maître de tout, et rien ne compte, rien n'existe à ses yeux de ce qui n'est pas l'*incendie*. De là, cette idée, très paradoxale en apparence, mais très judicieuse au fond, de placer à côté de celui qui éteint le feu un homme intéressé à préserver l'endroit où sévissent les pompes de toute destruction inutile. Le pompier jette de l'eau; l'assureur, lui, veille à ce que le poids de cette eau n'écrase point les plafonds. Il ouvre les portes avant qu'on ne les enfonce; il s'efforce de faire passer par l'escalier les meubles que certains sauveteurs trop pressés voudraient faire passer par la fenêtre; et si l'incendie menace des papiers précieux, il les met dans ses poches au lieu de les semer sur les chapeaux des passants!

La création d'une compagnie d'assurances contre les pompiers ne tentera-t-elle personne à Paris?

Nous avons commis une grave erreur dans notre numéro du 3 mars; il importe de la rectifier au plus tôt car elle intéresse l'histoire. Sachez donc que le cochon, l'admirable cochon que nous avons portraituré et présenté au public sous le nom de *Vitellius*, comme lauréat du concours des animaux gras, n'est pas *Vitellius!* C'est un représentant obscur de la race porcine. A lui la palme des poids lourds puisqu'il pèse 45 kilos de plus que son rival, mais ce n'est pas lui, c'est le rival qui a été couronné : le propriétaire de *Vitellius*, M. Lepoivre, (70, rue de Charenton) nous somme de proclamer notre erreur; nous le faisons en toute humilité.

A qui nous demanderait pourquoi le jury ayant à choisir entre un cochon de 350 kilos et un cochon de 305, a donné ses préférences au plus léger, nous répondrions que nous ne sommes pas dans le secret des délibérations. D'ailleurs, le poids n'est pas tout; l'âge du concurrent doit avoir son importance. Et puis, *Vitellius* (le vrai!) a sans doute pour lui ce quelque chose d'indéfinissable qui conquiert les foules, l'ascendant dominateur, le charme!

Qu'il veuille bien me pardonner une méprise involontaire et je suis prêt à rééditer en son honneur le fameux sonnet de Monselet. Pardonne-moi, *Vitellius*.

... Animal roi, cher ange!

Au dernier congrès du végétarisme qui s'est tenu à Londres, nous avons appris des choses étranges. Ainsi, il ne tiendrait qu'à nous, paraît-il, de prolonger notre séjour ici-bas jusqu'à l'âge de cent vingt ans; il nous suffirait pour cela de nous en tenir au régime des végétaux et des fruits. Malheureusement le savant qui avait fait cette découverte est mort le surlendemain de sa communication. C'était un jeune homme plein d'avenir, et je n'ai pas besoin de dire qu'il observait avec une rigueur absolue les principes du végétarisme. On dira de lui qu'il prêcha d'exemple, mais qu'il a vécu trop peu de temps pour faire la preuve de l'excellence de sa doctrine.

Aux yeux du professeur Alcott, la prolongation de l'existence n'a qu'un intérêt secondaire, mais sa dignité d'homme le préoccupe vivement. Or, l'usage de la viande nous conduirait tout doucement, s'il faut l'en croire, à une sorte d'assimilation de notre être à l'animal que nous consommons de préférence. C'est à dégoûter de la charcuterie!

— Encore une fois, pardon, ô *Vitellius*, si j'ai l'impertinence de dédaigner ta couronne!

Une découverte de cette importance ne peut manquer d'avoir un certain retentissement dans la littérature de théâtre. Les termes dont on se sert pour symboliser les infortunes conjugales ont un peu vieilli; désormais au lieu d'insister sur les attributs cornés dont on affuble la victime, ne serait-il pas plus décent, de dire simplement : — Encore un qui a mangé trop de bœuf!

Les végétariens peuvent médire du régime carnivore tant qu'il leur plaira; ils peuvent même s'allier aux buveurs d'eau et comprendre dans un même anathème la viande et le vin, l'industrie des bouchers et celle des marchands de vin ne s'en porteront pas plus mal. En vertu de la qualité d'omnivore que nous tenons de la nature, on continuera à arroser du jus de la treille la chair savoureuse des animaux. Certes nous pourrions nous passer de l'un et de l'autre, mais à quoi bon puisqu'ils nous sont à la fois agréables et réconfortants? Ne viens-je pas de lire, dans une communication faite à l'Académie des sciences par les docteurs Héricourt et Charles Richet, que le suc de viande est le meilleur remède pour combattre l'infection tuberculeuse? Voilà qui va faire réfléchir beaucoup de végétariens.

Il y a quelques mois, M. le sénateur Bérenger, président de la Ligue contre la licence des rues, adressait à M. Alfred Picard, commissaire général de l'Exposition, une pressante supplique, où il exprimait le vœu que les spectacles de l'Exposition prochaine fussent soumis à une censure attentive, et qu'aucune exhibition contraire à la décence et aux bonnes mœurs n'y fût tolérée.

M. le sénateur Béranger reçut, on s'en souvient, la promesse qu'il serait donné satisfaction à sa requête. Est-ce sous l'influence de ces scrupules vertueux que le commissariat général vient de prendre la décision dont les journaux ont parlé?

Le personnel féminin serait exclu des services télégraphiques et postaux de l'Exposition.

Pas de femmes,
Pas de femmes...
Tel est l'ordre du colonel,

comme on chantait dans le *Petit Duc*.

Qu'a-t-on redouté? Leurs distractions, — ou nos curiosités? A-t-on peur que trop d'étrangers, peu habitués à ces visions de minois aimables derrière des grillages administratifs, ne s'y attardent un peu plus que de raison, — ou que ce défilé d'élégances cosmopolites ne trouble quelques jeunes cervelles, et que la manipulation des appareils Morse ou le tri des lettres ne s'en ressente?

Sans doute, ces scrupules sont honorables. Souhaitons seulement qu'on ne les exagère point, et qu'on se souvienne que de la grâce, de la bonne humeur, et des sourires de femmes, cela est aussi nécessaire à la joie d'une Exposition universelle que de la musique et des lampions!

Les réclames lumineuses sévissent de plus en plus à Paris. Sur les boulevards, dès la chute du jour, leurs feux blancs ou colorés, fixes ou changeants, s'allument aux balcons, au faîte des maisons, fascinent, éblouissent, aveuglent les passants. Ce nouveau genre de publicité est assurément une application fort ingénieuse de l'éclairage électrique, et peut-être est-il une excellente affaire pour ceux qui l'exploitent. Procurera-t-il à ceux qui en font les frais tout le profit qu'ils en attendent? Je n'en suis pas convaincu. Après s'être amusé de cette fantasmagorie, le public blasé et las de regarder en l'air, finira probablement par n'y plus prêter attention. En tout cas, je sais des gens nerveux qu'elle horripile dès le début. « Trop de girandoles! » grognent-ils, comme Calchas s'écriait : « Trop de fleurs! »

Un de ces opprimés me disait :

— Les boulevards étaient ma promenade favorite du soir; on y trouvait de l'animation, de la gaîté, mais avec une sorte de quiétude reposante, propice à la flânerie. Maintenant, on ne peut plus y faire un pas sans se heurter à un groupe compact de badauds arrêtés, bouche bée, devant un transparent lumineux, ni lever les yeux vers le ciel, sans voir aussitôt s'y dessiner en lettres fulgurantes comme le *mane, thecel, pharès* du festin de Balthazar, quelque réclame importune : « Plus de cors aux pieds! »... « Flanelle antineurasthénique »... « Ne buvez que le machinkina!... » C'est intolérable! Quant à moi, je proscris à jamais de mes achats les marques ainsi recommandées.

Mais tout le monde n'a pas la rancune aussi féroce que mon boulevardier grincheux, et longtemps encore, le puffisme incandescent versera des torrents de lumière sur ses obscurs blasphémateurs.

On a raison de dire que le monde est petit, et qu'il devient de plus en plus difficile à un philosophe d'y trouver une retraite sûre. Saint-Saëns avait cru pouvoir réaliser ce rêve. Après avoir parcouru l'univers en tous sens, il avait découvert, aux Canaries, un asile où il avait sujet de présumer que personne ne viendrait l'ennuyer! Et, en effet, pendant deux ou trois hivers, tout alla bien, et Saint-Saëns put travailler tranquillement. Mais voilà que peu à peu le bruit de sa gloire arriva jusqu'à Las Palmas. Les gens de là-bas surent quel hôte illustre ils hébergeaient, et peu à peu Saint-Saëns est devenu dans son île un objet de vénération, mais hélas! aussi de curiosité publique. Et comme, ces jours-ci, le maître se disposait à quitter Las Palmas pour se rendre à Buenos-Ayres où il va donner des concerts, le conseil municipal vint solennellement lui faire ses adieux, et lui remettre un brevet : celui de « fils adoptif » de la ville de Las Palmas!

Vous verrez que l'année prochaine, ils lui élèveront un buste, et lui donneront des sérénades!

Où se réfugiera-t-il alors? Le centre de l'Afrique est bien proche, et avant peu, on causera par téléphone entre Say et Tombouctou. En Asie, nous verrons bientôt Cook organiser, sur le Transsibérien, des voyages à prix réduits... Où se sauver, pour être seul, bien seul?

Un fonctionnaire parisien, qui connut jadis la mélancolique solitude de certaines sous-préfectures, et devant qui cette question était posée tout à l'heure, répondit doucement :

— Vous oubliez qu'il y a la province...



THÉATRE SARAH-BERNHARDT. — La leçon de stratégie, scène du 2e acte de l' « Aiglon ». — (Voir l'article, page 192.)



THÉATRE SARAH-BERNHARDT : *L'AIGLON*. — La mort du grenadier sur le champ de bataille de Wagram. — (Voir l'article, page 192.)



THÉATRE SARAH-BERNHARDT : *L'AIGLON*. — Mort du duc de Reichstadt. — (Voir l'article, page 182.)

LE TATOUAGE

EN AMÉRIQUE ET EN ANGLETERRE

Le tatouage jouit en France d'une vogue assez relative dans la haute société. Parmi les marins ou les soldats, il est plus répandu, mais de primitifs dessins en composent toujours les spécimens ordinaires. Au contraire, chez l'Oncle Sam et chez John Bull, d'habiles professionnels lui donnent chaque jour un cachet plus artistique. Nos voisins d'Outre-Manche sont même experts en la matière. Une enquête concernant l'état actuel de cette bizarre coutume sur les rives de la Tamise et de l'Hudson, ne saurait donc manquer d'intérêt et grâce au « tatoo artist » le plus renommé de Londres, M. Sutherland Macdonald, qui a bien voulu nous documenter, nous la poursuivrons aisément.

Depuis de nombreuses générations, des peuples aux caractères ethniques les plus différents se soumirent aux inutiles souffrances provoquées par les instruments acérés du tatoueur. Les races les plus sauvages comme les plus civilisées, les nègres aussi bien que les blancs du type le plus pur, les Lapons tout comme les Peaux-Rouges en fournissent de nombreux exemples. Au début, cet usage avait des objectifs très divers. Simple emblème religieux parfois, le tatouage fut non seulement répandu dans le monde païen mais au moyen âge dans certains lieux de pèlerinage, les chrétiens eux-mêmes se faisaient graver une croix sur les bras. Le Christ ci-contre, tatoué par M. Macdonald sur la poitrine d'un de nos contemporains n'est donc qu'une réminiscence atavique. Il constitue cependant, empressons-nous d'ajouter, un « tableau » fort original. Dagnan-Bouveret ne le signerait peut-être pas, mais l'expression de la figure est saisissante, les gouttes de sang qui s'échappent des plaies produites par les épines de la couronne sont merveilleuses de réalité. Si la barbe et les cheveux sont d'une moins bonne facture, si le pommeau du glaive semble quelque peu faussé, l'ensemble néanmoins, vu les difficultés d'exécution, est très curieux.

Mais le tatouage était très souvent un ornement, caractère qu'il a presque exclusivement aujourd'hui chez les nations civilisées. Remarquons aussi que, dans presque tous les endroits du monde où la peinture sur peau humaine possède des adeptes, le beau sexe livre moins facilement que le sexe fort sa gracieuse personne aux outils des tatoueurs. Ainsi, aux îles Samoa, la population mâle seule est tatouée; dans l'archipel polynésien, les chefs sont recouverts des pieds à la tête de jolies arabesques en points noirs tandis que leurs épouses ne permettent à l'imagination féconde des artistes indigènes que de s'exercer sur leurs mains. Ceux-ci ont soin d'y graver des gants ou des mitaines inusables qui feraient la joie d'une mère de famille économe!

A l'heure actuelle, comme nous le disions en commençant, deux pays marchent à la tête du progrès, — si tant est que le mot soit juste appliqué à ce cas particulier, — en ce qui concerne les modes tatouagesques. D'abord, les Etats-Unis où opèrent les frères Riley qui se sont faits une spécialité de la « décoration » des personnes s'exhibant en public. Ils ont gravé sur le corps de leurs patients jusqu'à des tableaux célèbres tels que la Cène ou le Calvaire de Léonard de Vinci. Un autre artiste exerce aussi à New-York depuis quelque temps. C'est un Japonais, Hori Chyo, fixé autrefois à Yokohama mais qu'une loi récente a forcé de s'exiler. Il connaît les règles de la perspective et utilise habilement les ombres dans ses compositions. Ayant découvert en outre une troisième couleur le brun, Chyo la marie avec le bleu foncé et le vermillon. Aussi son « pinceau » a enfanté de magnifiques « fresques » sur peau humaine qui se promènent de par le monde. Une auguste poitrine porterait même l'un de ses chefs-d'œuvre. Lors de son voyage en Orient, l'empereur de toutes les Russies, alors czarévitch, aurait été effectivement l'un de ses clients.

Empruntons au savant anglais, M. Gambier Bolton, le récit d'une séance chez le Maître dont les salons hospitaliers s'ouvrent toujours devant les visiteurs bénévoles qui, sans se laisser piquer l'épiderme, peuvent assister à son travail. Là, entouré de ses élèves, il manie avec dextérité ses stylets, pendant que des domestiques passent des rafraîchissements ou offrent des cigarettes aux spectateurs.

L'un de ses disciples porte sur son front un lézard si parfaitement imité qu'une mouche n'oserait pas, paraît-il, s'aventurer aux alentours! Les instruments habituels d'Hori Chyo sont des baguettes d'ivoire, élégamment enjolivées et terminées à leurs extrémités par des aiguilles plus ou moins fines. Les unes servent pour le tracé, les autres pour ombrer. Une petite seringue d'argent se voit à côté. L'artiste la réserve pour amoindrir la sensation douloureuse à l'égard de ses clientes trop nerveuses. L'illusion produite est alors celle d'un grattage : un vrai plaisir, quoi? Du reste, maint grand personnage a franchi le seuil de cette officine, emportant sur un de ses membres : qui, une cigogne aux ailes éployées, qui, une araignée dégustant une adorable mouche empêtrée dans sa toile, voire même des dragons et des monstres. Mais ce peintre animalier d'un nouveau genre est éclipsé par un de ses concurrents anglais, M. Sutherland Macdonald, le Michel-Ange du tatouage. Toute la haute aristocratie londonienne fréquente son atelier de la Jermyn Street, d'où sont sortis de nombreux « tableaux ». Nous en donnons ci-contre quelques spécimens dont les sujets sont des plus variés.

Sur la poitrine d'un jeune homme, aux bras couverts de gracieux attributs, saint Michel terrasse le dragon.

Un lord porte ses armes avec la devise *sola mea testis*. Le prince russe X... s'est contenté d'un reptile fantaisiste qui lui laboure les chairs, tandis qu'entre les omoplates d'une personne chauve se prélasse un dragon fabuleux. M. Macdonald aurait sans doute rendu service à cet individu en lui tatouant quelques cheveux sur le crâne.

Il y a peut-être là une idée à creuser... D'autre part, les officiers anglais ont l'habitude de porter sur leurs bras l'insigne de leur régiment, et la plupart de ceux qui sont partis au Transvaal ont passé par la Jermyn Street.

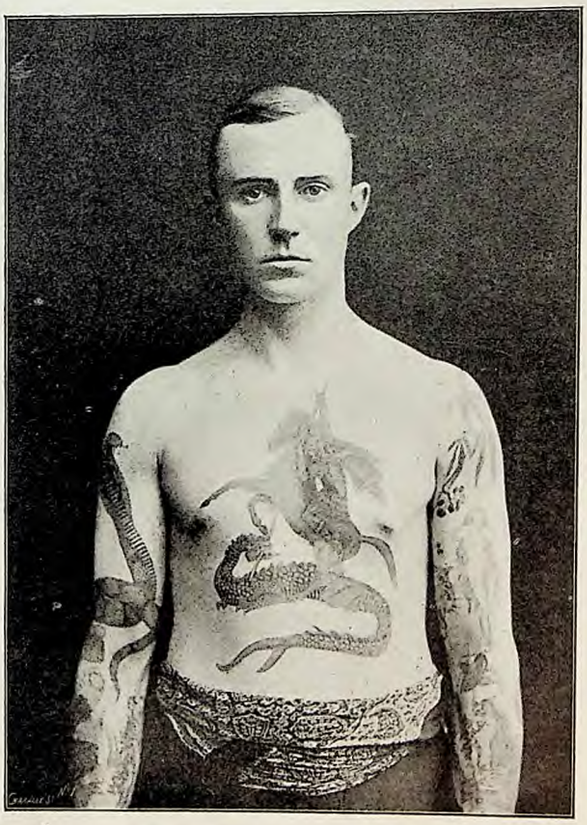
Enfin, parmi les gens selects qui ont eu recours aux bons offices de M. Sutherland Macdonald, citons les suivants dont il nous a communiqué la liste dans une de ses lettres : le fils du marquis de Salisbury, le duc d'York, les princes Christian de Danemark, Victor von Hohenlohe et Wladimir Orloff, de Saint-Pétersbourg.

En tant que perfectionnements apportés à son art, le Maître a découvert des couleurs bleues et vertes magnifiques. Quant à ses instruments, ce sont des pointes d'acier de diverses formes. Il les immerge avant usage dans le sublimé en observant toutes les précautions antiseptiques de la science moderne: on ne saurait être plus méthodique. En outre, M. Macdonald a pris récemment un brevet pour un appareil électrique dont le fonctionnement rappelle beaucoup celui du thermocautère. Grâce à ce dernier, il peut dessiner cinq fois plus vite qu'avec les anciens procédés; le tracé est plus régulier et la douleur fort minime. Enfin ses essais se portent en ce moment vers l'obtention d'un jaune et d'un bleu lavande mais le problème est hérissé de difficultés. Cependant il ne désespère pas de le résoudre à force de patientes recherches. De la sorte brilleront sur sa « palette » les sept couleurs de l'arc-en-ciel dont il tirera sans nul doute de merveilleux effets. Puisse le succès couronner ses efforts et augmenter la beauté de ses chefs-d'œuvres que la mort de leur propriétaire fera malheureusement disparaître! Du moins ces gravures, pâles reflets des originaux, en conserveront le souvenir.

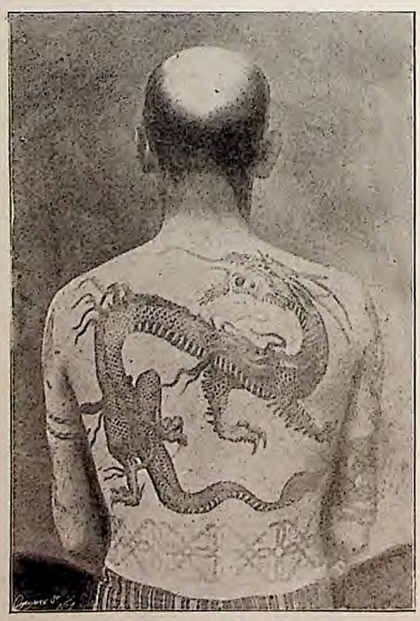
JACQUES BOYER.



La Sainte Face.



Saint Michel terrassant le dragon.



Dragon chinois.

NOTES ET IMPRESSIONS

Lorsque l'homme, dans sa maturité, s'éloigne du dogme, il garde la morale de sa foi détruite; il coupe l'arbre, il garde le fruit.

LE P. DIDON.

∴

A mesure que j'ai mieux connu l'Allemagne, j'ai mieux compris la France, et je l'ai plus aimée.

LE P. DIDON.

∴

L'histoire du travail a trois périodes : dans la première, il fut asservi; dans la seconde, il est libre; dans la troisième il sera despote.

VICOMTE D'AVENEL.

∴

On n'excite jamais impunément les foules : elles sont très conséquentes et vous prennent au mot.

VARAGNAC.

∴

Le grand maître de tout, c'est l'expérience, et l'histoire est la véritable école du politique.

LAIR.

∴

Les injures s'oublient plus qu'elles ne se pardonnent, et l'on fait honneur à la générosité du cœur de la faiblesse de l'esprit.

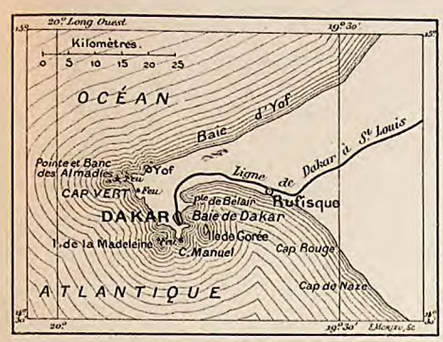
∴

De tous les fardeaux, le plus lourd pour des épaules humaines est la responsabilité.

G.-M. VALTOUR.

DAKAR

L'attention a été appelée depuis quelques années sur nos colonies de la côte occidentale d'Afrique qui ont pris un développement considérable, et que la prise de Samory, notre irréductible ennemi, a fait entrer définitivement dans une période de paix. La dislocation du Soudan, qui est maintenant un fait accompli, a fait passer d'immenses territoires entre les mains d'administrateurs civils, ce qui va permettre de les exploiter et de les mettre en valeur.



Carte de la presqu'île de Dakar.

Dakar est particulièrement intéressant, tant à cause de sa situation qui en fait un point de passage obligé pour tous les bateaux qui longent la côte d'Afrique, qu'à cause des travaux considérables que la marine est en train d'exécuter pour la création d'un point d'appui de la flotte et qui vont faire de Dakar un port militaire d'une importance capitale pour l'évolution de nos escadres dans l'océan Atlantique.

Les travaux de la marine consistent principalement dans l'établissement d'un arsenal avec bassin de radoub, digue de protection, mouillage pour les cuirassés et les croiseurs, ateliers de réparations pour les bateaux, etc. Ces travaux ont été adjugés à M. Hersent, le célèbre entrepreneur du port de Bizerte.

La colonie a également projeté divers travaux pour améliorer le port de commerce, et le doter d'un outillage en rapport avec son importance. Malheureusement leur exécution est subordonnée à un emprunt que le Conseil général du Sénégal ne paraît pas disposé à réaliser prochainement.

Le port de commerce comprend deux jetées accostables; la grande jetée sert exclusivement pour le débarquement et l'embarquement des charbons; la petite jetée sert aux autres marchandises; mais elle n'est ni assez longue ni assez large.

Dakar est actuellement desservi par quatre grandes lignes de bateaux : les Messageries et les Chargeurs Réunis qui partent de Bordeaux; les Transports maritimes et les Fraissinet qui partent de Marseille. Ces bateaux n'accostent pas à quai; ils mouillent en pleine rade, ce qui rend désagréable et onéreux le transbordement des voyageurs et des marchandises. D'autre part un certain nombre de vapeurs appartenant aux maisons de commerce font également le transport des voyageurs et des dépêches.

La marine possède actuellement à Dakar trois bateaux : l'*Héroïne*, bateau-ponton, commandé par un capitaine de frégate, et qu'on va désarmer; il servira simplement de caserne et d'hôpital; le *Capricorne* et l'*Ardent* auxquels leur tirant d'eau permet de remonter des fleuves tels que le Sénégal et la Casamance.

Dakar est un grand centre d'approvisionnement de charbon pour tous les paquebots qui vont, soit dans l'Amérique du Sud, soit sur la côte occidentale d'Afrique.

La situation naturelle du port de Dakar est merveilleuse (voir la carte), il est suffisamment profond, bien abrité contre la houle du large, et facilement défendable, grâce aux pointes du Cap Manuel, de Bel-Air, et de l'île de Gorée. En même temps que la marine construit son arsenal, l'artillerie va compléter et fortifier ses batteries.

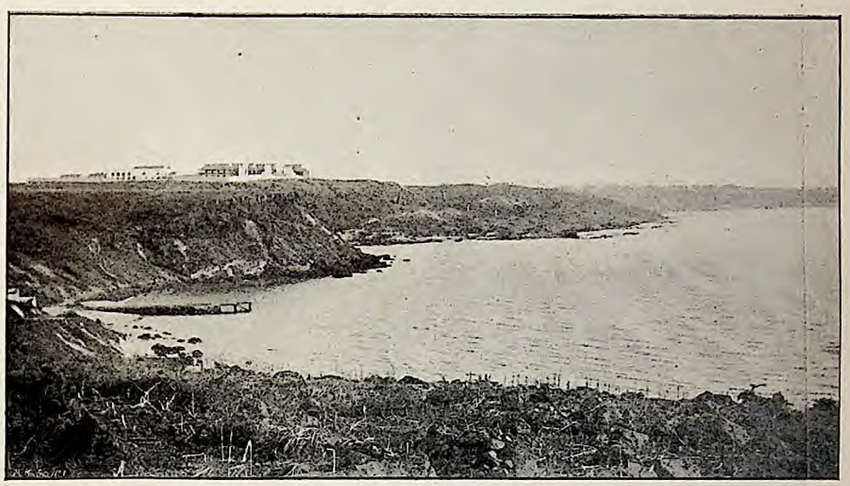
On peut d'ailleurs s'étonner à juste titre qu'on n'ait pas, depuis longtemps, profité de la situation naturelle de Dakar pour en faire un port militaire de premier ordre. Mieux vaut tard que jamais.



Petite jetée.

La garnison comprend de l'infanterie de marine et de l'artillerie de marine; elle a été renforcée sensiblement au moment de l'affaire de Fachoda.

Dakar est en quelque sorte la porte d'entrée de tout le Sénégal et du Soudan; c'est en effet à Dakar que l'on débarque pour se rendre à Saint-Louis, Podor, Kayes, Tombouctou. C'est la tête de ligne du chemin de fer de Dakar à Saint-Louis, à voie d'un mètre.



Vue prise du lazaret.

Cette gare est située près de la mer, mais elle ne comporte aucune installation maritime permettant le transbordement des marchandises de bateau à wagon et inversement. Les trains circulent sur la ligne avec une lenteur désespérante et mettent dix heures et demie pour franchir les 260 kilomètres qui séparent Dakar de Saint-Louis. En somme, ce chemin de fer est loin de rendre tous les services qu'on pourrait en attendre. Ajoutons d'ailleurs que les voitures à voyageurs sont défectueuses, et que le nombre des wagons à marchandises est insuffisant pour le trafic.

Quand on veut aller dans la région du Niger, on va d'abord à Saint-Louis en chemin de fer, puis de Saint-Louis à Kayes, sur le Sénégal, en bateau. A Kayes, on prend le chemin de fer de Kayes à Bamako, dont la moitié environ est exploitée et l'autre moitié en construction.

Dakar est relié à la France par un câble sous-marin qui passe à Ténériffe et qui appartient aux Anglais. Il est relié d'autre part par des lignes terrestres à toutes les villes importantes de la côte occidentale d'Afrique Konakry, Grand-Bassam, Cotonou, etc. Le gouvernement étudie, en ce moment, le moyen d'améliorer ces communications, et de relier le Sénégal à la France par un câble français.

Au point de vue météorologique, il n'y a à Dakar que deux saisons bien tranchées : la première, de novembre à mai, est la saison sèche; le thermomètre oscille, à l'ombre, entre 18° et 25°; le vent alizé du nord-est souffle en permanence, et il ne pleut jamais. Cette saison est saine, et vraiment fort agréable. La seconde saison, qu'on appelle l'hivernage, dure de juin à novembre; les pluies sont abondantes, surtout en juillet, août et septembre, et elles sont souvent accompagnées de violents coups de vent qu'on appelle des tornades.

Pendant cette saison, le thermomètre se maintient entre 27° et 30° à l'ombre; la quantité d'humidité qui se trouve dans l'air rend cette température pénible à supporter.

Une des choses qui frappent le plus quand on arrive à Dakar, c'est la quantité véritablement prodigieuse de poisson que l'on pêche dans la rade. Le marché en est abondamment approvisionné pendant toute l'année; le poisson est très bon, et d'un prix peu élevé.

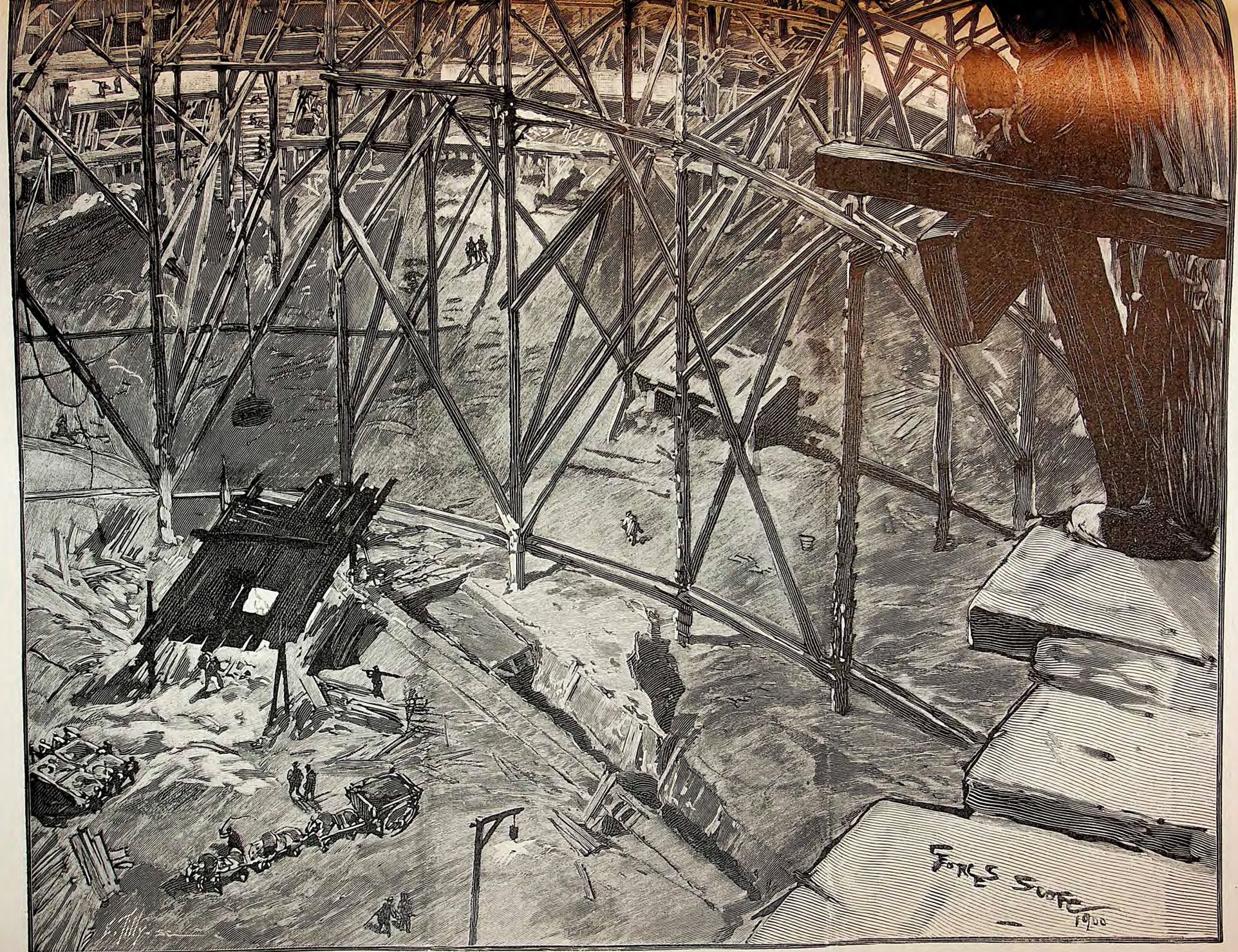
Jusqu'à présent la ville est insuffisamment approvisionnée d'eau douce; mais dans quelques mois elle sera pourvue d'un service de distribution pouvant fournir 1.000 mètres cubes d'eau par vingt-quatre heures.

En somme, Dakar est une ville intéressante à visiter; elle va se développer et s'améliorer considérablement d'ici peu, et deviendra sans doute, par la suite, la résidence du gouverneur général de l'Afrique occidentale.



Vue d'une partie de la rade prise du chemin de fer. — Phot. Ficatier.





EXPOSITION UNIVERSELLE. — TRAVAUX DE LA SALLE DES FÊTES DANS LA GALERIE DES MACHINES. (Voir l'article, page 192.)



Le Commandant de Gerlache.

QUINZE MOIS DANS LA MER POLAIRE DU SUD

[*La Société de Géographie de Paris va recevoir le samedi 24 mars le commandant de Gerlache, promoteur, organisateur et chef de l'expédition antarctique belge, à qui elle a décerné une de ses médailles d'or.* L'Illustration *s'est réservé la primeur des notes de voyage et des photographies rapportées par le hardi explorateur qui a hiverné le premier dans la banquise polaire du Sud. Nous publions aujourd'hui le premier article du commandant Adrien de Gerlache.*]

LES PRÉPARATIFS DE L'EXPÉDITION DE LA « BELGICA »

C'est au mois de septembre 1894 que je parlai pour la première fois de mon projet d'expédition dans les régions antarctiques à quelques savants belges et à M. Du Fief, secrétaire général de la Société Royale de Géographie de Bruxelles, dont le concours me fut tout de suite acquis.

Déjà en 1891, ayant appris que Nordenskiold préparait un nouveau voyage dans ces mêmes régions, mais ne disposait pas de fonds suffisants, je lui avais écrit pour lui demander à servir à son bord et lui proposer de faire une tentative pour réunir en Belgique la somme qui lui manquait. J'attendis vainement une réponse. Si j'avais pu en garder rancune au grand navigateur, ce sentiment se serait dissipé quand j'eus expérimenté personnellement quelle quantité d'offres de services on reçoit en pareil cas.

Cependant l'idée d'abord vague d'un voyage personnel de découvertes dans la zone si peu connue du cercle polaire austral se précisa peu à peu dans mon esprit. En 1894, mon plan était fait. J'avais calculé les frais probables, établi des devis. Quand la Société Royale Belge de Géographie m'eût promis son patronage moral, je vis quelque chance d'aboutir.

Il me fallait de l'argent, un navire et un personnel.

Pour les fonds, je n'étais pas exigeant. Je me contentais de 300.000 francs. Encore fallait-il les trouver. Comment ils ont été réunis serait une histoire trop longue à raconter. Deux crédits, l'un de 100.000, l'autre de 60.000 francs, furent successivement votés à l'unanimité par le Parlement. Une souscription nationale, ouverte en janvier 1896, fournit plus de 100.000 francs. M. Ernest Solvay, qui a fondé à Bruxelles l'Institut Physiologique du Parc Léopold, avait souscrit les premiers 25.000 francs. Le reste provint de souscriptions individuelles ou collectives, grosses ou petites. On organisa des fêtes, on fit des conférences. Des comités de propagande se fondèrent dans les grandes villes. Mme Osterrieth fut l'âme de celui d'Anvers. Je ne puis nommer tous les bienfaiteurs de l'expédition, tous ceux qui m'ont aidé à la réaliser. On en trouve, sur la carte de nos découvertes, une liste malheureusement incomplète. Nous avons donné leurs noms à des terres, à des îles, à des montagnes, à des caps, à des baies, à des détroits nouveaux. C'est la seule façon de s'acquitter qui soit au pouvoir d'un explorateur.

Avec un budget aussi restreint, je ne pouvais songer à faire construire un navire neuf, sur des plans particuliers. Dès la fin de 1894, je m'étais mis en rapport avec des armateurs de baleiniers et de phoquiers (*sealers*) écossais et norvégiens. Au commencement de 1895, j'obtins d'une maison de Hambourg la faveur de faire une campagne au nord de Jean Mayen et dans la banquise du Groënland à bord d'un de ses navires, le *Castor*. C'est au cours de cette campagne que je vis pour la première fois la *Patria*, qui devait plus tard devenir la *Belgica*, et qui, moins grande que le bâtiment sur lequel je me trouvais, me parut cependant bien supérieure. La *Patria* n'était pas à vendre alors, et d'ailleurs mes fonds n'étaient pas réunis. Mais je bénéficiai de toute une série de circonstances favorables. La Société anonyme à laquelle appartenait la *Patria* fut dissoute l'année suivante; le navire fut mis en vente et, selon l'usage norvégien, tous les concurrents s'effacèrent devant le capitaine qui commandait la *Patria* depuis plusieurs années. Il se la vit ainsi adjuger à un prix minime. Toutes ses économies passèrent pourtant à cet achat et il fut forcé d'emprunter pour entreprendre sa première campagne de pêche. Il s'effraya et quand je lui proposai de me céder la *Patria* en réalisant un bénéfice, il accepta. En juin 1896, je pus conclure le marché et payai la *Patria* 70.000 francs, prix encore très inférieur à sa valeur.

Le 5 juillet, à midi, le pavillon norvégien, hissé à la corne d'artimon, fut amené et remplacé par les couleurs belges que saluèrent vingt et un coups de canon. Le navire fut baptisé immédiatement du nom de *Belgica*.

Construite en 1884 à Svelvig, la *Belgica* était gréée en trois-mâts barque et pourvue d'une machine auxiliaire de 150 chevaux. Sa jauge nette était de 244 tonnes; sa longueur de 30 mètres de bout en bout. Sa coque était garnie d'un soufflage en bois dur dans toutes les parties exposées au contact des glaces.

Tout l'été de 1896 fut employé à aménager le navire dans le chantier de construction de Sandefjord. Interrompus par l'hiver, les travaux reprirent au printemps de 1897. La *Belgica* reçut une nouvelle chaudière. Au mois de juin, elle était armée et inscrite à la première classe par le Bureau Veritas Norvégien.

Pendant ce temps, j'avais recruté l'équipage, tant en Belgique qu'en Norvège. Je m'étais mis en rapport avec les savants spécialistes qui devaient être mes compagnons et mes collaborateurs. J'avais acheté le matériel et les approvisionnements. J'avais réuni un outillage scientifique aussi complet que possible.

Le 19 juin 1897, la *Belgica* reçut à Sandefjord la visite de Nansen, au retour duquel j'avais assisté, l'année précédente, comme délégué de la Société de Géographie de Bruxelles. Le 24, s'effectua le départ pour Anvers. En quittant Sandefjord, le navire était lège. Pour faire du lest, j'avais fait remplir d'eau les douze caissons de la cale, bien que quatre seulement fussent destinés à cet usage. A Anvers, il fallut les vider. L'équipage étant encore incomplet, j'eus la mauvaise inspiration de recourir aux pompiers pour aider à cette opération. Il y avait quelques badauds sur le quai. Le bruit se répandit aussitôt que le navire sur lequel j'allais entreprendre un voyage de deux années faisait eau. Le plus grave fut que cette rumeur parvint jusqu'en haut lieu. Au moment où le chargement allait être terminé, on voulut faire entrer le navire en cale sèche pour le visiter. Je pus heureusement produire les certificats du *Norske Veritas*, et la *Belgica* fut réhabilitée.

Le 16 août enfin nous quittions Anvers, et le 23, après une relâche à Ostende, nous disions adieu à l'Europe.

L'état-major de l'expédition était composé de la façon suivante :

Adrien de Gerlache, chef de l'expédition et capitaine de la *Belgica*; Georges Lecointe, commandant en second de la *Belgica* et de l'expédition, chargé de l'hydrographie et de la cartographie; Emile Danco, officier d'artillerie belge, chargé des observations magnétiques; Emile Racovitza, de Jassi (Roumanie), zoologue et botaniste; Henryk Arctowski, de Varsovie, météorologiste, océanographe et géologue; le docteur Frederick Cook, Américain, chargé de la photographie et des observations anthropologiques (le docteur Cook devait nous rejoindre seulement à Rio-de-Janeiro); Antoine Dobrowolski, assistant de laboratoire et météorologiste adjoint; Roald Amundsen, Norvégien, et Jules Melaerts, Belge, deuxième et troisième officiers.

L'équipage comprenait à l'origine un effectif de quinze personnes. Mais cinq hommes furent plus tard licenciés, dans l'Amérique du Sud, par mesure disciplinaire. Je n'ai eu qu'à me louer du dévouement des autres dont voici les noms : Henri Somers, mécanicien chef; Max Van Rysselberghe, second mécanicien; Louis Michotte, maître d'hôtel; Adam Tollefsen, quartier-maître; Engebret Knudsen, Hjalmar Johansen, Gustave Dufour, Carl-Auguste Wiencke, Jan Van Mirlo, Johan Koren, matelots. Tous étaient Norvégiens ou Belges.

DE LA MER DU NORD A LA MER ANTARCTIQUE

D'Ostende au détroit de Magellan, dans lequel nous embouquons le 29 novembre, la traversée s'effectue sans incidents notables.

A la date du 4 octobre, je trouve cependant dans mon livre de bord cette mention : « A 1 h. 30, dépassé le quatre mâts français *Antoinette* de Dunkerque, en vue depuis le matin. Au moment où nous sommes par le travers l'un de l'autre; nos couleurs sont hissées simultanément et quelqu'un crie de la dunette du bâtiment français : Vive la Belgique! Vivent les hardis explorateurs! Tout l'équipage français répète ces vivats, auxquels il est répondu de notre bord par les cris plusieurs fois répétés de Vive la France! »

Il n'y a pas de place dans un livre de bord pour de longs développements. Mais, en dépit de son laconisme, ce simple procès-verbal suffit à évoquer dans ma mémoire une scène profondément émouvante.

Du 11 au 14 septembre, nous faisons escale à Madère. Le 6 octobre, nous passons la Ligne. Escales à Rio-de-Janeiro du 22 au 30 octobre et à Montevideo du 11 au 14 novembre. Une réception chaleureuse nous est faite par nos compatriotes et par les autorités. A Rio-de-Janeiro, la colonie belge assume toutes les dépenses faites par l'expédition pendant son séjour.

Le 26 novembre, nous subissons une tempête qui donne à la *Belgica* l'occasion de faire ses preuves.

Nous mouillons à Punta-Arenas du 1er au 14 décembre, pour procéder à quelques réparations et embarquer du combustible, puis nous passons quelque temps dans les canaux de la Terre de Feu.

En rade de Lapataïa, dans le canal du Beagle, nous fêtons la Noël. La veille du départ d'Anvers, des caisses bien closes, des boîtes de toutes grandeurs m'ont été remises avec cette recommandation : « Ce sont des surprises pour la Noël. Défense de les ouvrir avant le 24 décembre. » J'ai obéi. Et le 24 décembre, après avoir envoyé tout le monde à terre, resté seul avec Amundsen, je décloue les caisses et j'ouvre les boîtes. Il y a des surprises pour tous. Dans le poste d'équipage, nous dressons un arbre de Noël. Sur les tables, nous disposons pour chaque homme, un paquet d'effets d'hivernage offerts par l'Expédition. Chacun des membres de l'équipage reçoit de plus une surprise : une pipe, une blague à tabac remplie, etc.; ce sont les cadeaux de Mme Osterrieth, notre bonne fée anversoise. Pour chaque membre de l'état-major, voici d'autres souvenirs, dons de Mme Osterrieth encore, du général Wauwermans et de mes parents : ce sont des livres, choisis selon les goûts de chacun, des porte-crayons en argent, tout un lot de calendriers et d'almanachs de 1898. Et voici encore des cachets en argent surmontés des armes d'Anvers — une main coupée — avec cette devise pleine de promesses : *Audaces fortuna juvat*. Ce sont enfin pour tout le



La « Belgica » quittant Anvers.

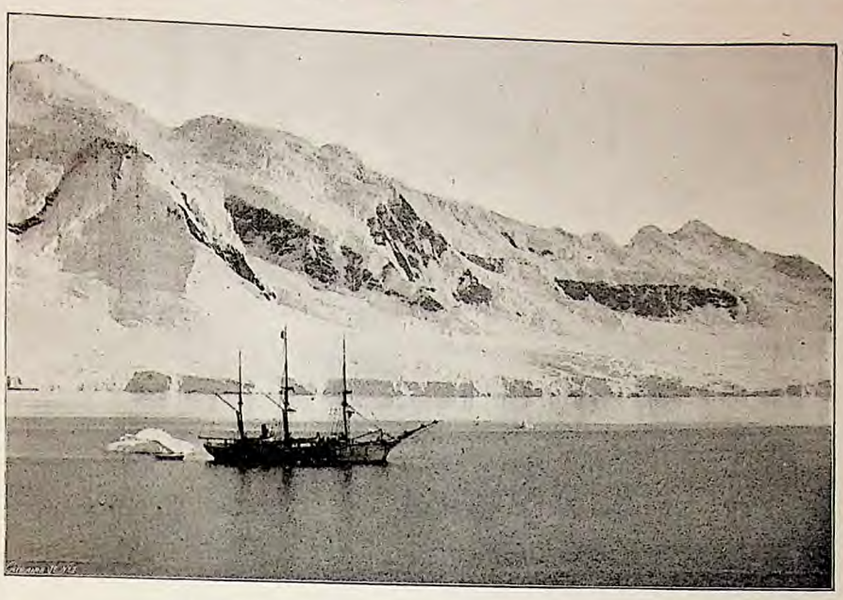
monde, pour le poste comme pour le carré, de magnifiques et excellents gâteaux de Noël, si bien conservés qu'ils semblent pétris d'hier.

Nous sommes tous émus. Nous manifestons des joies d'enfants. Un grog est servi à l'équipage qui demande à l'état-major de se rendre dans le poste. Là nous échangeons des souhaits et de sincères protestations de dévouement. Les distances hiérarchiques sont bien près de s'effacer : l'heure des périls et des fatigues va sonner.

... L'heure des périls! Je ne croyais pas qu'elle dût sonner si tôt. Le 1er janvier 1898, à 10 h. 30 du soir, dans une obscurité presque complète (c'est l'heure du crépuscule à cette date et sous cette latitude), la *Belgica* est jetée par un courant sur une roche immergée. Nous sommes dans la partie la plus difficile du canal du Beagle. Nous faisons machine arrière à toute vitesse. La manœuvre reste sans résultat; nous pivotons légèrement, rien de plus. Nous élongeons une ancre à jet. La situation ne change pas. Vers 3 heures, le navire s'incline sur tribord. Laissé tomber l'ancre de bossoir de babord et placé des béquilles. La sonde accuse moins d'eau. La marée tombe donc.

Un peu plus tard, un colon d'Haberton, M. Bridges, arrive à bord dans un canot monté par des indigènes. Il propose aussitôt de retourner à terre pour chercher une grande allège dans laquelle on débarquera quelques tonnes de briquettes. Vers 10 heures, arrive à son tour le capitaine Davis, du brick *Phantom*, de la maison Bridges, avec un canot de sauvetage. Il annonce la marée haute pour 2 heures de l'après-midi. Peu à peu en effet, le bâtiment se redresse. Mais en même temps il heurte violemment le fond dur sur lequel il est échoué.

Nouvelle tentative pour le dégager, en faisant machine avant cette fois, et avec l'aide de la voilure :



La « Belgica » devant le mont William (Ile Anvers).



Une colonie de pingouins.

rables. Au moment où Lecointe jugeait comme moi la situation désespérée, il avait chargé Arctowski, tous les hommes étant occupés à la manœuvre, de hisser les couleurs, comme salut suprême à notre patrie. C'est au moment même où le pavillon s'élève que la *Belgica* échappe à l'écueil. Alors le salut d'adieu se transforme de lui-même en salut de délivrance. Et Lecointe, avec un beau sang-froid, marque l'heureuse coïncidence : me rejoignant sur la passerelle, il me dit de sa voix chaude et avec un gai sourire : « Commandant, c'est dimanche; j'ai fait hisser les couleurs. »

La seule conséquence matérielle de l'échouage est la perte de la provision d'eau douce. Pour trouver une aiguade, nous sommes obligés de nous rendre à l'Ile des Etats. Il en résulte une perte de temps de quinze jours et c'est le 14 janvier seulement que nous faisons enfin route vers les Shetlands du Sud.

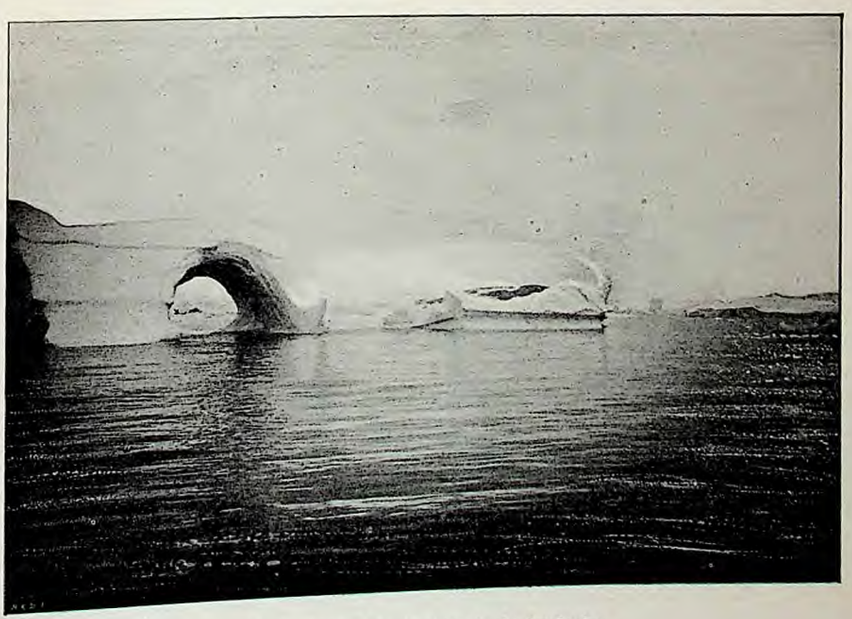
De l'Ile des Etats aux Shetlands du Sud, nous effectuons sept sondages dans une mer qui n'a encore jamais été interrogée scientifiquement. Nous trouvons successivement 296, 1.564, 4.040 mètres, puis 3.850, 3.800, 3.690, 2.900 mètres. Il y a là une dépression profonde, un grand canal qui sépare le continent américain du continent antarctique.

Le 22 janvier, un dramatique et douloureux événement se produit. Nous sommes dans le détroit de Bransfield. Le vent souffle en tempête. En voulant déboucher un dalot, le matelot Wiencke, de Christiania est enlevé par une lame. Il réussit à s'accrocher à la ligne de loch. On le ramène contre le bord. Mais la mer est démontée. Il est impossible de risquer un canot. Cependant Lecointe se fait attacher et descendre; il

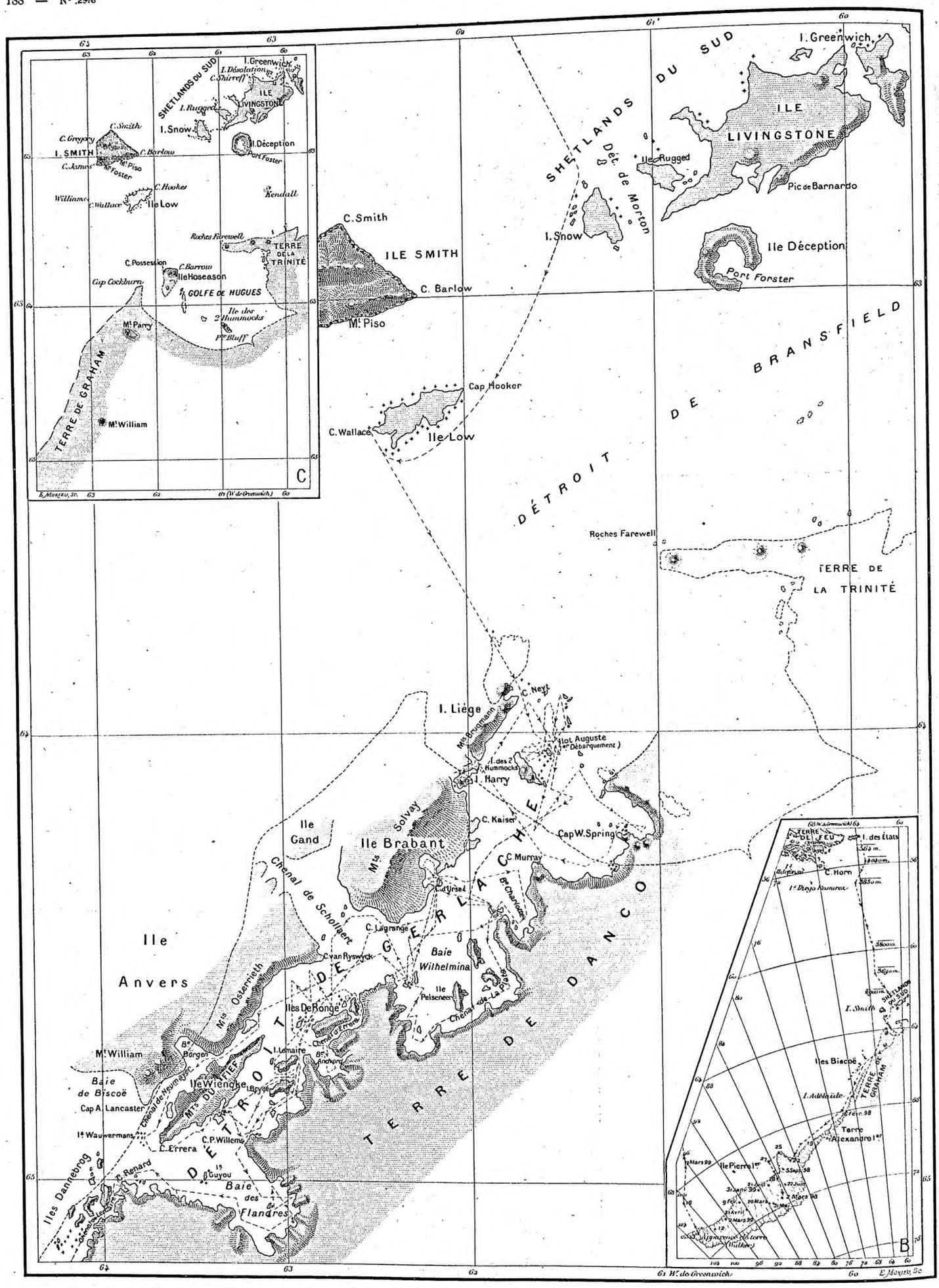
ouvel échec. Je décide de vider, en attendant l'allège, es réservoirs d'eau de la cale, que nous avons eu tant e mal à remplir. Vers 11 heures, l'allège de M. Bridges agne le bord; 7 à 8 tonnes de briquettes sont immédiament débarquées. Le navire est droit; la sonde retouve 5m,50. Machine avant encore une fois : la *Belca* ne bouge pas. Il ne paraît plus possible de la échouer à cette marée. A ce moment, pour aggraer la situation, la brise fraîchit et souffle en coup de nt. On béquille sous le vent, mais les béquilles se isent et le navire s'incline. En même temps la mer iferle contre la muraille tribord. Des deux bords elle nbarque. Le navire sursaute rudement sur l'écueil. est en perdition!

La *Belgica* en perdition! Comprend-on le drame que revis en le relatant? La *Belgica* perdue, c'est l'expéion antarctique belge terminée avant d'être comencée! C'est la défaite avant le combat. Déjà, pendant te nuit d'inutiles efforts, j'avais envisagé cette éventalité. J'avais eu la vision de la ruine totale de mon treprise et de mes espérances. Entre deux manœues, j'étais entré un instant dans ma cabine pour recueillir, et là, je l'avoue, j'avais pleuré.

Pourtant il faut lutter encore. Je tente, avant la catasphe, un dernier effort. Dans la machine, la pression poussée à la limite et le cylindre de basse pression utilisé comme cylindre de haute pression. Le petit nier est établi. Tous les hommes font force sur ncre que nous avons mouillée à une demi encablure large de l'écueil. Le navire talonne d'abord de plus plus violemment. Mais, tout à coup, obéissant à s ces efforts qui le sollicitent et soulevé en même ps par la mer, il oscille sur la quille. Le voilà dé-é, lorsqu'on ne s'y attendait plus. La *Belgica* est vée. L'état-major et l'équipage ont montré pendant e longue lutte une énergie et une confiance admi-



Un iceberg dans le détroit de Gerlache.



Carte des découvertes de l'expédition antarctique belge. — (La ligne brisée avec flèches indique l'itinéraire de la « Belgica ».)

B. Croquis d'ensemble de l'itinéraire de la « Belgica » dans la mer polaire.

C. Etat des connaissances géographiques avant l'expédition (le contour des terres est reproduit en trait interrompu sur la carte principale).

ne parvient pas à saisir le malheureux qui ne lutte plus, ne s'aide plus. Nous voulons filer de l'huile, elle est figée. Wiencke lâche prise et, impuissants, nous voyons s'éloigner son corps roulé par les flots.

Quelques instants après, nous reconnaissons l'Ile Low, sous le vent, et nous gagnons l'ouest de cette terre pour y rester à l'abri. Le lendemain, la brise ayant molli, nous faisons route vers le S.-S.-E., c'est-à-dire vers la baie de Hughes des cartes.

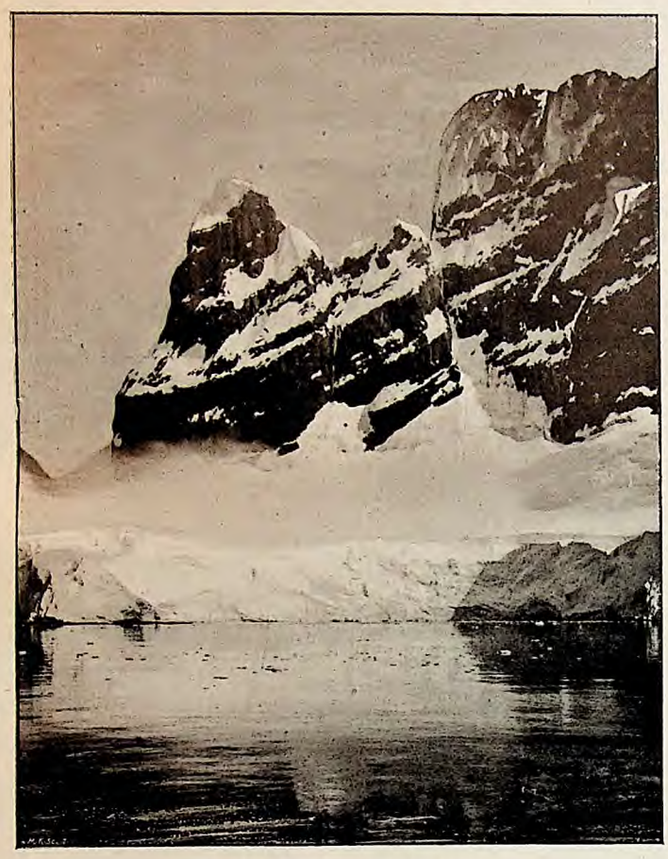
LES NOUVELLES TERRES ANTARCTIQUES

Le lecteur a sous les yeux, à côté de la carte de cette région établie à l'aide des relevés de la *Belgica*, celle de l'amirauté anglaise. Comme on peut le constater d'un coup d'œil, il reste bien peu de chose des contours hypothétiques qui avaient été adoptés faute de mieux. La *Belgica* a navigué sur des emplacements désignés comme terres; les officiers et les savants de l'expédition ont débarqué sur des terres qui se superposent à la mer de la carte de l'amirauté.

Il ne faut pas s'étonner outre mesure des erreurs commises. La cartographie de beaucoup de côtes antarctiques n'est qu'hypothèses. Des phoquiers anglais ou américains, qui se livraient à la chasse dans les Shetlands, poussaient plus au Sud à la recherche des phoques à fourrure, qu'aux



L'îlot Auguste où s'effectua le premier débarquement.



Le cap Renard (terre de Danco).

Shetlands ils avaient pour ainsi dire exterminés. Ils apercevaient des terres, des sommets couverts de glaces; ils voyaient ou croyaient voir des côtes se continuer dans telle ou telle direction; ils estimaient à vue de nez la distance séparant deux points. Revenus à leur port d'attache, ils racontaient ce qu'ils avaient vu. D'après ces vagues indications, des géographes dressaient des cartes approximatives et baptisaient les terres nouvelles. Combien de noms furent donnés ainsi à des apparences d'îles, à des nuages qui produisaient l'illusion d'un massif montagneux, à des banquises qui simulaient des rivages!

D'autres expéditions, plus scientifiques, n'avaient pu opérer de débarquements en nombre suffisant. Or nous avons constaté nous-mêmes à maintes reprises combien les choses se présentent différemment selon qu'elles sont vues de près ou de loin. Si notre itinéraire avait moins fouillé tous les coins du littoral, nous n'aurions pu tracer les contours précis et à peu près rigoureusement exacts de notre carte, si différente des précédentes.

C'est le 23 janvier, à 9 heures et demie du soir, que nous effectuons notre premier débarquement sur l'îlot que nous désignerons par la suite sous le nom d'îlot Auguste. A ce moment nous n'avons plus de nuit bien que le soleil disparaisse encore au-dessous de l'horizon; le crépuscule et l'aurore se confondent. Nous allons en profiter pour travailler jour et nuit. A peine stoppons-nous quelques heures très tard dans la soirée. De grand matin Lecointe et moi, nous sommes sur la passerelle; Arctowski et Racovitza classent les matériaux recueillis la veille; Cook développe des clichés; tous attendent impatiemment de nouveaux débarquements. Chacun se met à toutes les besognes. Les savants manieront au besoin l'aviron.

Dès notre entrée dans les eaux de la baie de Hughes, nous constatons que ses contours ne répondent en rien à ceux des cartes. Le 24, à 5 heures du soir, nous découvrons un détroit vers le sud. Nous passons outre provisoirement et nous continuons vers l'ouest.

Le temps est merveilleux. Le 25, il fait si chaud que l'un de nous attrape un coup de soleil. Le 27, nous pénétrons dans le détroit dont la fausse baie de Hughes n'est que l'entrée. Nous éprouvons ce jour-là cette joie et cette émotion spéciales qui s'emparent des navigateurs quand l'étrave de leur navire laboure des flots vierges. Nous n'avons pas assez de regards pour contempler ces hautes falaises qui plongent dans la mer, ces baies dans lesquelles dévalent des glaciers, ces aiguilles qui pointent dans le ciel. Tout cela est sauvage, stérile, dénudé : ce sont pourtant nos richesses, puisque ce sont nos découvertes. Quand nous débarquons, Arctowski, qui détache avec un marteau des éclats de vulgaire granit, semble un prospecteur cherchant du quartz aurifère. Racovitza, dans les rares solutions de continuité de l'épais manteau de glace qui recouvre les terres, cueille parfois une graminée minuscule avec les mêmes soins que s'il s'agissait d'une orchidée rarissime.

Nous n'avons pas une heure à perdre. Tandis que les uns sont à terre, les autres, à bord de la *Belgica*, vont d'un rivage à l'autre, cherchant des points de repère, mesurant des angles, levant la carte. Le panorama qui se déroule devant nos yeux, et que nuls autres yeux n'ont encore contemplé, est d'une grandeur farouche. A mi-hauteur des falaises noires, grises ou rouges, verticales et à cassures nettes, flottent des nuages; à leur pied reparaît la glace, d'une blancheur éclatante avec des trous bleus au niveau de la mer. Çà et là flottent des icebergs que l'eau a érodés; quelques-uns présentent de vastes grottes, des voûtes d'un bleu d'azur, éblouissant. Nous assistons souvent à des couchers de soleil d'une indicible magnificence. Il ne manque aux terres de la *Belgica* que des volcans pour que notre bonheur soit complet.

Les flots sont peuplés de cétacés, balœnoptères et surtout mégaptères. Sur les plaques de glace, des phoques somnolent. Sur les terres, nous rencontrons des *rockeries* ou colonies de pingouins, assemblées bruyantes et comiques que notre approche ne disperse pas : ils n'ont jamais vu d'hommes avant nous. Où se tiennent ces rockeries, il y a souvent tellement de guano que l'on croirait à un sol; mais sous le guano, c'est la roche. D'autres oiseaux, innombrables, nichent ou se reposent sur les falaises : goélands, hirondelles de mer, pétrels, pigeons du Cap, cormorans, etc.

Le 30 janvier, j'entreprends avec Danco, Cook, Arctowski et Amundsen une véritable petite expédition sur l'île Brabant, dans le but d'essayer quelques relevés selon la méthode de l'amiral Mouchez. Nous nous munissons d'une tente en soie, de skis et de raquettes, de sacs en peau de renne pour y dormir, d'un réchaud et des vivres nécessaires pour une excursion d'une huitaine de jours. Nous restons, en effet, huit jours sur l'île Brabant, mais sans grand résultat au point de vue des observations, car il règne une brume épaisse, et sans faire beaucoup de chemin, car les monts Solvay, couverts de glaciers aux crevasses profondes, sont réellement impraticables.

Il est difficile de donner une idée de la désolation des régions antarctiques. Prenez les plus hautes Alpes, les Alpes Pennines; supposez un déluge inouï qui élève le niveau des eaux jusqu'à 2.800 mètres, limite des glaces éternelles; considérez les cimes qui émergeront encore — et vous aurez une idée de l'île Brabant, de l'île Anvers, de la terre de Danco, etc. Ici, la limite des neiges qui ne fondent pas est au niveau de la mer. Et pourtant nous ne sommes que par 64-65 degrés de latitude. Dans l'hémisphère nord, par 65 degrés nous avons l'Islande, terre habitable et habitée; en Russie, Saint-Pétersbourg est par 60 degrés et Arkhangelsk est sous le cercle polaire; en Norvège, Tromsœ est par 70 degrés et Hammerfest par 71 degrés. Mais aucun Gulf Stream ne baigne les côtes qu'a visitées la *Belgica*.

(*A suivre.*)

ADRIEN DE GERLACHE.



Les monts Brugmann (île Liège).

LIVRES NOUVEAUX

Histoire. — Littérature. — Beaux-Arts.

L'Odyssée d'un Ambassadeur : Les Voyages du Marquis de Nointel (1670-1680), par Albert Vandal. 1 vol. in-8°, avec 4 héliogravures, Plon, 7 fr.

« L'ambassade de Nointel, grande expédition politique doublée d'un roman d'aventure, nous valut, avec le renouvellement des Capitulations, les dessins du Parthénon, les marbres qui ont commencé notre collection d'antiques, le plus rare des manuscrits orientaux dont s'enorgueillit notre Bibliothèque Nationale et les *Mille et Une Nuits*. » Voilà, en vérité, une ambassade précieuse pour la France; et à cela ne se borne point ce qu'elle nous a valu. Car cet ambassadeur qui a réconcilié la France avec la Turquie, et qui a enrichi plus que personne nos collections d'art nationales, nous a en même temps laissé une abondante série de rapports diplomatiques où, non content de noter le résultat de ses négociations, il s'est amusé à décrire et à raconter, jour par jour, tout ce qu'il voyait d'intéressant autour de lui. On n'imagine pas lecture plus variée, ni plus attachante que celle de ces rapports et lettres de Nointel, dans le savant et élégant résumé que nous en fait M. Albert Vandal. Politique et architecture, mœurs et paysages, c'est toute la vie de l'Orient au dix-septième siècle qui se trouve évoquée devant nous, avec une sobriété et une précision incomparables. Et M. Vandal a bien raison de dire que l'expédition politique qu'il nous raconte « est doublée d'un roman d'aventure », puisque sans cesse, au cours du récit, l'aventure se mêle à la politique, jusqu'à ce qu'enfin le récit de la disgrâce de Nointel nous émeuve comme le dénouement de l'intrigue la plus romanesque. En fin de compte, un livre à la fois très instructif et très agréable, le mieux fait du monde pour nous remettre en mémoire l'extraordinaire variété de ce dix-septième siècle qu'on s'est plu à nous représenter comme la période la plus monotone de toute notre histoire.

Une Illuminée au XIX^e siècle : La baronne de Krudener (1766-1824), par Joseph Turquan. 1 vol. in-18, Montgredien, 3 fr. 50.

« D'après des lettres et documents inédits », lisons-nous sur la couverture de ce volume, au-dessous du titre; et voici ce que nous trouvons à la première page de l'introduction : « Je n'ai pas la prétention d'apporter dans ce livre des faits nouveaux sur la baronne de Krudener, mais peut-être mes jugements le sont-ils. » Et la vérité est que les « jugements » de M. Turquan ne sont pas plus « nouveaux » que les faits qu'il nous raconte : car bien souvent déjà on nous a dit que la célèbre Egérie d'Alexandre I^er était une intrigante, et qui s'était fortement amusée avant de se consacrer à la prédication. M. Turquan, en somme, s'est borné à compiler tout ce qu'il a pu trouver de menus détails sur l'aventureuse existence de son héroïne; mais M^me de Krudener est aujourd'hui si oubliée que tout ce qu'on peut nous en dire est assuré de nous paraître nouveau; et de là vient sans doute que ce livre de M. Turquan a pour nous infiniment plus d'intérêt que les compilations du même auteur sur Joséphine ou la reine Hortense. Nous aurions seulement aimé, pour nous raconter ces anecdotes, un ton moins obstinément hostile et amer. M. Turquan a-t-il donc des griefs personnels contre les grandes dames d'il y a cent ans, dont il s'est constitué l'historiographe? Que peut bien lui avoir fait M^me de Krudener?

La Hollande, publié sous la direction de Maxime Petit. 1 vol. in-8°, avec 222 gravures et 5 cartes, Larousse, 5 fr.

M. Maxime Petit a entrepris, voici deux ou trois ans, de nous offrir une série d'ouvrages qui, sous la forme d'une encyclopédie illustrée, ont pour but de nous renseigner d'une manière très variée sur la situation passée et présente des principaux Etats européens : deux volumes de cette collection avaient déjà paru, l'un consacré à *La Russie*, l'autre à *L'Italie*; et encore que le moment nous eût semblé bien choisi pour la publication d'une monographie de ce genre relative à notre pays, M. Petit a jugé préférable de nous en offrir une autre sur *La Hollande*. Quinze écrivains de nationalités diverses ont été appelés à collaborer à ce nouvel ouvrage, pour nous renseigner sur la race hollandaise, sur les institutions politiques et administratives de la Hollande, sur ses relations intellectuelles avec la France, ou pour résumer l'histoire de la religion, de l'art et de la littérature, sans compter l'infatigable M. John Grand-Carteret, qui se devait en effet d'écrire un chapitre sur la caricature en Hollande. Et malgré un style d'une lourdeur souvent fâcheuse, tout cela eût été d'une lecture suffisamment instructive, si seulement on avait pris la peine d'atténuer, çà et là, les divergences d'opinions nées de la collaboration d'une telle diversité d'esprits; mais surtout si le plan général de ce volumineux ouvrage eût été conçu de telle sorte qu'il eût rendu inutile l'adjonction d'un long appendice, où l'on nous décrit des villes comme La Haye, Amsterdam, Harlem, Rotterdam, Leyde et Utrecht, dont il n'a pas été une seule fois question dans le corps de l'ouvrage.

Le Salon de la Vieille Dame à la Tête de Bois, par Firmin Maillard. 1 vol. in-18, Affolter, 10 fr.

La Vieille Dame à la Tête de Bois est l'Académie Française; et le livre de M. Maillard a pour objet de nous raconter l'histoire, anecdotique et satirique, de cette Compagnie pendant les dix-huit années du second Empire. C'est dire que ce livre manque un peu d'actualité : car le nombre est plus grand, certainement, de ceux d'entre nous qui ne s'intéressent pas aux élections académiques de 1854, que de ceux qui s'y intéressent. Mais aussi bien l'ouvrage de M. Maillard ne s'adresse-t-il qu'à la minorité du public, puisque les éditeurs ne l'ont imprimé qu'à deux cents exemplaires. Et, dans ces conditions, il ne manque ni d'agrément pour les bibliophiles, ni d'intérêt pour les amateurs d'*ana* littéraires. Il est tout rempli de menus traits piquants, d'épigrammes cocasses, de médisances cruelles : tout cela extrait des journaux et des pamphlets du temps, mais extrait par un homme qui a eu évidemment l'occasion de suivre de près ces vieilles luttes académiques, et qui en garde le souvenir vivant dans son esprit. Ajoutons, au reste, que le sujet traité par M. Maillard, s'il manque d'actualité, n'en est pas moins assez important pour l'histoire de notre littérature : car l'Académie Française a joué, sous le second Empire, un rôle infiniment plus considérable que n'est son rôle d'à présent; elle a été un foyer d'opposition politique, en même temps que le théâtre du dernier combat entre l'ancien esprit classique et l'esprit nouveau; et nous craignons fort que le Firmin Maillard qui voudra, vers 1950, raconter la vie de l'Académie Française sous notre République ne puisse pas tirer de son sujet un livre aussi instructif que celui de son devancier.

Histoire de la Littérature française, par Emile Faguet, illustrée d'après les manuscrits et les estampes conservés à la Bibliothèque nationale. 2 vol. in-18, Plon, 12 fr.

On pourra, au premier abord, trouver singulière l'entreprise d'illustrer une *Histoire de la Littérature française*, et se demander si le moment n'est pas prochain où l'on verra paraître une édition *illustrée* des *Pensées* de Pascal. Mais le fait est que, au point de vue de l'illustration, nous ne connaissons aucune *Histoire de la Peinture* qui puisse être comparée à cette *Histoire de la Littérature* : car non seulement tous les écrivains français, petits et grands, y sont représentés en d'excellents portraits, pour la plupart peu connus, et reproduits avec un soin admirable, mais innombrable est encore la quantité de miniatures, de gravures, d'autographes, etc., qui achèvent de faire de ces deux volumes une véritable fête pour le lettré comme pour l'artiste. Quant au texte de M. Faguet, il est malheureusement beaucoup moins parfait. Non qu'il soit dénué d'intérêt : on y trouve au contraire une foule de jugements solides ou ingénieux, et dénotant l'érudition la plus substantielle; mais on n'y trouve, en vérité, que des jugements, et ce n'est pas assez pour constituer une *Histoire de la Littérature*. Pas une date, pas une biographie, pas une notice bibliographique; et, défaut plus grave, nulle trace d'un effort pour reconstituer cette filiation chronologique des genres et des œuvres qui, seule, constitue proprement une « histoire » sérieuse. De telle sorte que ces deux volumes ne pourront guère servir à nous faire connaître le développement de la littérature française : ils pourront servir, simplement, à nous faire connaître les visages et l'écriture des auteurs français, et puis à nous révéler l'opinion, sur ces auteurs, du judicieux et savant critique qu'est M. Faguet.

Musiques d'hier et de demain, par Alfred Bruneau. 1 vol. in-18, Fasquelle, 3 fr. 50.

On a déjà publié bien des livres inutiles sur la musique, mais nous ne croyons pas qu'on en ait encore publié aucun qui fût plus absolument inutile que celui-ci. Et ce n'est pas que l'auteur soit ignorant, ni même qu'il manque de talent littéraire : M. Bruneau connaît fort bien les sujets qu'il traite, et en parle d'une façon souvent agréable. Mais son livre n'est fait que d'articles écrits par lui à propos des derniers opéras représentés à Paris, notamment à propos des opéras de Wagner, de ceux de Gluck, de *Don Juan*, de *Fidelio*, de *Joseph*, de *Guillaume Tell*; et sur aucun de ces opéras M. Bruneau n'a rien de nouveau à nous apprendre; ou plutôt le genre même de sa critique lui interdit d'y rien mettre de nouveau ni de sérieux : sans compter que, par un scrupule d'ailleurs très louable, il a effacé de ses articles du *Figaro* la seule partie nouvelle qu'ils contenaient, c'est-à-dire celle où il parlait de l'exécution des divers opéras sur nos scènes parisiennes. Qu'on imagine un critique dramatique réunissant en volume ses articles sur la reprise au Théâtre-Français des tragédies de Racine ou des comédies de Molière, et éliminant de cette reproduction tout ce qui concerne le jeu des acteurs! De rapides et claires analyses d'*Orphée*, du *Vaisseau fantôme*, du *Tannhauser*, de *Tristan et Iseult*; quelques mots amers à l'adresse de M. d'Indy; de grands éloges du talent de MM. Saint-Saëns et Massenet : voilà tout ce qu'on pourra trouver dans ce volume, avec, çà et là, les rudiments d'une idée générale qui consiste à réclamer pour la France une musique française, — car le musicien attiré de M. Zola est, en matière de musique, le plus intransigeant des « nationalistes ».

Poésies. — Romans.

Au Hasard des Chemins, par A. Ferdinand Hérold. 1 vol. in-12, au *Mercure de France*, 2 fr.

M. Hérold est un des meilleurs poètes de l'école du *vers libre*. Descendant d'un musicien célèbre, on sent qu'il a, lui aussi, l'instinct de la musique, ce qui lui permet de concilier avec « la liberté » extérieure de son vers un rythme intérieur toujours sûr et plaisant. Une série de *Chansons*, dans ce nouveau recueil, a toute entière un charme naïf et délicat dont nous voudrions que l'on pût juger par le petit exemple que voici :

La flûte amère de l'automne
Pleure dans le soir anxieux,
Et les arbres mouillés frissonnent
Tandis que sanglotent les cieux.

Les fleurs meurent d'une mort lente,
Les oiseaux ont fui vers des près
Où peut-être un autre avril chante
Son hymne joyeux et pourpré.

Et vous passez, triste et frileuse,
O mon âme, par les allées.
Vous cherchez, pâle voyageuse,
Les chansons, hélas, envolées.

Ah! les chansons qui nous charmaient
Ne reviendront pas dans l'automne.
Verrai-je rire désormais
Vos yeux que les larmes étonnent?

Le Gardien du Feu, par Anatole Le Braz. 1 vol. in-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50.

Destiné d'abord à la prêtrise et devenu marin par occasion, Goulven Denès s'éprend, par malheur, d'une très jolie fille, dont il n'obtient la main qu'en acceptant le poste périlleux de gardien du phare de Gorlèbella, dans l'île de Sein, à quelques milles au large de la pointe du Raz : il se marie, il est trompé, et un jour, ayant attiré dans le phare sa femme et son rival, il les y enferme, les laisse mourir de faim, tandis que lui-même rédige paisiblement ses « mémoires », avant de se suicider. Puissent les gardiens de nos phares ne point trop ressembler à ce Goulven Denès, ou plutôt puissent les jeunes gens de la paisible région du Léon, en Bretagne, s'éprendre des belles filles de leur pays, au lieu d'aller chercher femme en Trégor, où, à l'opposé de la leur, la race est ardente et avide d'aventures! Telle est, nous a-t-il semblé, la petite leçon de morale qui ressort du sombre récit de M. Le Braz, mais que, en vérité, nous aurions aimé qu'il nous offrit sous une forme moins solennelle et moins invraisemblable.

Divers.

Les Finances de la Ville de Paris de 1798 à 1900, par Gaston Cadoux. 1 vol. in-8°, Berger-Levrault, 15 fr.

Avec une superficie de plus de 7.000 hectares et une population approximative de trois millions d'habitants, la Ville de Paris a évidemment besoin d'un budget considérable, dont la gestion nécessite une organisation financière extraordinairement complexe. L'aridité du sujet, sans doute, avait fait hésiter jusqu'ici à en étudier les rouages, du moins dans un grand ouvrage d'ensemble; mais M. Gaston Cadoux, chef de bureau à la Préfecture de la Seine, s'est résolu à combler cette lacune. Son livre sur *les Finances de la Ville de Paris de 1798 à 1900* n'a pas seulement le mérite de résumer, sous une forme méthodique et claire, la masse énorme de documents officiels qu'à cet effet il lui a fallu consulter, mais il nous fournit encore, par l'abondance même et la variété de ses renseignements, la plus riche source d'information sur l'histoire administrative et économique de Paris au cours du dix-neuvième siècle. Ce qu'étaient les finances de l'ancien Paris, ce qu'elles furent au lendemain de nos désastres, en 1871, et ce qu'elles sont devenues de nos jours, sous l'extraordinaire tutelle de notre parlementarisme, M. Cadoux nous le dit, dans son livre, et mieux encore il nous l'explique, avec chiffres à l'appui, graphiques et tableaux synoptiques, sans jamais tomber, cependant, dans le travers commun à tant d'hommes de chiffres, enclins aux généralisations un peu hâtives. Et l'*essai de statistique comparative des budgets des principales villes françaises et étrangères* est, lui aussi, un chapitre qui prête à plus d'une réflexion instructive et piquante.

Les Milliardaires Américains, par L. de Norvins. 1 vol. in-18, illustré de 30 portraits, Juven, 3 fr. 50.

L'auteur de ce livre nous informe, dans sa préface, que le nom de Norvins n'est qu'un pseudonyme; et sans doute son prénom même est également un pseudonyme, car tantôt il signe *L.* de Norvins et tantôt *F.* de Norvins. La personne qui se cache derrière ces faux noms a, nous dit-elle, l'enviable avantage d'appartenir à plusieurs des familles milliardaires dont elle s'évertue à nous faire connaître les tares et les misères intimes. « Il m'eût été bien plus agréable, ajoute-t-elle, de prendre, à la face de tous, la responsabilité de mes attaques. Mais les familles de milliardaires auxquelles je suis allié n'eussent pas manqué de me demander des adoucissements, des atténuations, des oublis, qui eussent détruit irrémédiablement le principal, pour ne pas dire le seul attrait de ce livre, la sincérité. Cela a suffi à trancher mes hésitations dernières. » Voilà bien des scrupules et bien des précautions. Le pseudo-Norvins aurait dû, seulement, y joindre un plus grand souci de la composition littéraire : car son livre, tel qu'il est, aligne bout à bout une centaine de menus traits que nous avons déjà l'impression d'avoir lus un peu partout, et qui se pressent dans un tel désordre, et offrent un tel mélange du banal avec le piquant, que c'est à grand' peine qu'on parvient à en dégager quelques notions un peu nettes sur les mœurs de ces milliardaires dont l'auteur a le privilège d'être le parent. Au fait, n'importe quel petit reporter du boulevard aurait eu de quoi nous renseigner au moins aussi complètement sur les milliardaires américains, en compilant les anecdotes éparses dans les journaux anglais et français.

Ont paru :

ROMANS. — *Le Généur*, par Alfred Champion. In-18, Fasquelle, 3 fr. 50. — *L'Inassouvie*, par Maxime Formont. In-18, Lemerre, 3 fr. 50. — *Fiancée d'Avril*, par Guy Chantepleure. In-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50; *Marie-Madeleine*, par Louis Létang. In-18, *d°*, 3 fr. 50. — *Le Chemin-des-Chats*, par H. Sudermann, traduit de l'allemand. In-18, Ollendorff, 3 fr. 50; *Déserteur*, par Marc Mario. In-18, *d°*, 3 fr. 50. — *Réhabilitée*, par Henry Maisonneuve. In-18, Plon, 3 fr. 50.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

L'héliographe. — Tout le monde a entendu parler de l'*héliographe* dont les Anglais font un si grand usage, depuis le commencement de la guerre du Transvaal, pour la transmission des dépêches entre deux corps d'armée séparés, par un espace, plus ou moins considérable, occupé par l'ennemi. Qu'est-ce donc au juste que l'héliographe? C'est un appareil de télégraphie optique d'une grande puissance et d'une extrême précision. Il se compose essentiellement d'un miroir concave, monté sur un trépied, et qui est disposé pour recevoir et réfléchir, dans une direction donnée, les rayons du soleil. Pour neutraliser le mouvement apparent de cet astre, un mécanisme d'horlogerie fait exécuter au miroir une rotation de même vitesse, mais en sens inverse de la rotation de la terre.

L'ouverture du miroir est dirigée vers le poste avec lequel on veut correspondre; en faisant varier légèrement son inclinaison, au moyen d'une clé, et en le ramenant dans sa position primitive, on conçoit qu'on puisse envoyer par l'ouverture deux rayons lumineux successifs, séparés par une période d'ombre. C'est d'après la durée de ces ombres, qui sont longues ou brèves, qu'on peut traduire une dépêche héliographique; les signaux employés sont basés sur le système de l'alphabet Morse, les ombres prolongées correspondent aux *traits* et les ombres brèves aux *points*.

Une autre variété de l'héliographe, l'*héliostat*, diffère du premier en ce que le rayon lumineux est projeté constamment vers le même point; le miroir est fixe et c'est un intercepteur mobile qui permet de former les ombres courtes ou longues du langage télégraphique.

La distance que peut franchir un message héliographique est énorme et proportionnelle à la grandeur du miroir. En Algérie, les postes de télégraphie optique établis dans les territoires militaires du Sud ont réussi à communiquer entre eux jusqu'à une distance de 270 kilomètres. Le record paraît toutefois appartenir à un officier américain, le capitaine Glassford, qui est parvenu à transmettre des communications héliographiques entre Mount Ellen (Utah) et le mont Ucompahgre (Colorado) séparés par près de 300 kilomètres.

C'est en 1885 que des expériences suivies ont été faites pour la première fois en Angleterre et elles ont donné des résultats si satisfaisants que, quatre ans plus tard, tous les régiments étaient dotés de deux appareils. A l'école des signaux d'Aldershot, la période des leçons dure habituellement soixante jours et l'éducation d'un télégraphiste militaire est considérée comme terminée quand il peut transmettre ou recevoir un message à la vitesse de douze mots par minute.

La condition indispensable au fonctionnement de ce système étant la présence du soleil et un temps très clair, il est certain que la télégraphie sans fil qui fonctionne aussi bien la nuit et par un temps de brouillard, est appelé à supplanter l'héliographe dans ses applications militaires, quand on sera parvenu à constituer des postes de campagne faciles à transporter et à installer. Nous avons vu précédemment que c'est à l'absence d'un matériel pratique établi dans ce but qu'il faut attribuer l'échec subi au Transvaal par les appareils Marconi.

Le nouveau transatlantique « Deutschland ». — On vient de lancer aux chantiers *Vulcan* à Stettin, un nouveau navire, le *Deutschland*, destiné au service transatlantique de la ligne Hambourgeoise-Américaine.

Bien que n'atteignant pas tout à fait les dimensions extraordinaires de l'*Océanic*, ce nouveau géant des mers est remarquable sous bien des rapports et il se classera parmi les premiers dans la grande flotte transatlantique. Il mesure 209^m,20 de longueur totale, 20^m,45 de largeur et 13^m,40 de creux. Son déplacement est d'environ 21.000 tonnes et il est muni de machines à double hélice développant 35.000 chevaux-vapeur. Il doit donner une vitesse de 23 nœuds, ce qui en fera le bateau à voyageurs le plus rapide du monde.

On a apporté dans ses aménagements le confortable le plus complet et le plus luxueux. En dehors du classique salon, du salon des dames et du fumoir, on y trouvera une vaste salle de récréation pour les enfants, un gymnase, un « grill-room », etc. Un certain nombre de cabines sont disposées pour être occupées au besoin par les personnes voulant voyager seules; enfin le navire a été parfaitement étudié en vue de réduire au minimum le roulis, si sensible et si désagréable dans beaucoup de nouveaux steamers à très grande vitesse.

L'électricité à New-York. — On sait les progrès énormes réalisés par l'emploi de l'électricité dans la grande métropole américaine. L'*Electrical Review* prévoit que, dans dix ans, tous les services de chemins de fer surélevés et souterrains, celui des tramways et cent autres applications diverses demanderont à l'électricité l'énergie nécessaire à leur fonctionnement. A cette époque, dit notre confrère, il y a lieu d'espérer que tous les producteurs d'électricité seront unis sous un même contrôle et une même direction et que l'ensemble des stations centrales de production atteindra une puissance totale d'au moins un million de chevaux-vapeur. Alors il est certain que le prix du courant sera assez abaissé pour qu'on puisse faire servir l'électricité à tous les usages.

Expositions métallurgiques américaine, anglaise et allemande en Russie. — Les Américains se proposent d'ouvrir, tout de suite après l'Exposition universelle de Paris, une exposition de produits métallurgiques de toute sorte, soit à Pétersbourg, soit à Moscou. De leur côté, les Anglais ont formé le projet de faire, à la même époque, à Moscou, une exposition de machines. Informée de leurs intentions, la Société russo-allemande de Berlin, avec l'appui du gouvernement, a envoyé à toutes les Chambres de commerce de l'Empire une circulaire leur demandant d'examiner s'il ne convient pas que les Allemands aient, en même temps que les Américains et les Anglais, leur propre exposition. Cinquante-cinq chambres de commerce ont déjà répondu favorablement et le succès de l'exposition allemande ne paraît pas douteux. C'est Moscou qui sera sans doute choisi pour cette manifestation industrielle.

Les machines et les produits métallurgiques qu'il s'agit d'exposer alimentent, en Russie, un commerce d'importation déjà considérable et qui prend encore une énorme extension. Il se chiffrait, en 1898, par 123.500.000 roubles et dépassait déjà 94 millions de roubles pour les 8 premiers mois de 1899.

On conçoit que, séduits par un tel développement, les industriels américains, anglais et allemands redoublent d'efforts pour augmenter le chiffre de leurs affaires en Russie; ce que l'on comprend moins bien, — dit avec raison M. Maurice Verstraete, secrétaire d'ambassade en mission à Saint-Pétersbourg, — c'est que les industriels français ne suivent pas leur exemple.

Sur quelques noms de villes aux Etats-Unis. — Quand on parcourt la carte des Etats-Unis, on est frappé de la bizarrerie apparente du nom de certaines localités. Le plus souvent, comme dans tous les pays neufs, les premiers colons ont donné aux stations qu'ils ont fondées les noms des villes dont ils étaient eux-mêmes originaires; d'autres fois, l'agrément du site ou sa situation lui ont valu une désignation appropriée; dans certains cas encore, on a voulu honorer, dans l'appellation de la ville nouvelle, le nom d'un ami, d'un parent, d'un chef, ou bien rappeler celui d'un homme illustre ou d'une ville célèbre.

Ce qui frappe surtout, c'est la grande proportion de noms d'origine française, qui témoignent de la part considérable revenant à nos compatriotes dans la colonisation des divers états. C'est ainsi que parmi les localités baptisées de noms français, on rencontre disséminés un peu partout, et souvent répétés plusieurs fois, des noms de villes tels que : Paris, Lyon, Marseille, Mâcon, Abbeville, Alger, Bayonne, Calais, Hâvre-de-Grâce, Saint-Cloud, Vernon, Vincennes, etc.; des noms de lieux : Bel-Air, Bellevue, Belleville, Bellefontaine, Eau-Claire, Fond-du-Lac, Défiance, Terre-Haute, Des Moines (cette dernière localité devenue aujourd'hui une ville importante de 70.000 habitants, capitale de l'Etat d'Iowa); des noms d'hommes célèbres : Bonaparte, Bourbon, Bayard, Lafayette, Duquesne, Racine et Massillon; enfin d'autres noms bien français aussi, comme : Dubois, Girard, Pierre, Eugène, Charlotte, Jeannette, Marinette et Marion.

Le ballon dirigeable du comte de Zeppelin. — On parle beaucoup en Allemagne du ballon dirigeable du comte de Zeppelin et l'on fonde de grands espoirs sur le résultat des nouvelles expériences qui vont être entreprises prochainement avec cet aérostat.

L'enveloppe de ce ballon est en acier et aluminium; elle se compose de 17 compartiments renfermant chacun un ballon gonflé d'hydrogène. Sa capacité totale est de 11.000 mètres cubes. La nacelle est reliée à l'enveloppe d'une façon rigide; elle est munie de deux moteurs Daimler de 15 chevaux actionnant les propulseurs. La première ascension se fera vraisemblablement au mois d'avril ou au mois de mai, à Friedrichshafen.

La couleur des chevaux pour le service dans les pays chauds. — Plusieurs observateurs déjà ont noté que les chevaux de couleur foncée supportaient beaucoup mieux que ceux de couleur claire les grandes chaleurs atmosphériques.

Un correspondant de la revue anglaise *Nature* confirme cette remarque : « J'ai eu de nombreuses occasions, aux Indes, écrit M. Hayes, de vérifier le fait en question, sans pouvoir toutefois en trouver une explication plausible. Quand la température de l'air ambiant est beaucoup plus élevée que celle du corps de l'animal, le fait que l'animal a une robe foncée paraît *a priori* plutôt désavantageux, puisque l'absorption de la chaleur doit être plus grande qu'avec une robe claire. Mais le pouvoir émissif des téguments de couleur foncée est évidemment plus grand que la couleur des animaux des tropiques est plus foncée que celle des animaux des régions froides. »

M. Hayes a parfaitement raison. Les couleurs foncées des téguments comportent une forte absorption de chaleur, mais aussi une grande déperdition qui est précisément supérieure à l'absorption. Et voici pourquoi la nature a donné aux nègres une peau noire et aux ours des régions polaires une robe blanche.

Appareil de sauvetage contre l'incendie. — Nous trouvons dans *Scientific American* la description d'un dispositif fort simple pour assurer le sauvetage des habitants d'un édifice en cas d'incendie.

C'est une sorte de grande cheminée en tôle placée à proximité de l'édifice et reliée à celui-ci, à chaque étage, par des portes en tôle à fermeture automatique. Cette cheminée est occupée par une surface hélicoïdale en tôle dont le pas se réduit à mesure que l'on se rapproche du sol. En cas d'alerte, les personnes qui se trouvent aux étages incendiés n'ont qu'à pénétrer dans l'appareil et à se laisser glisser; elles arrivent en bas avec une vitesse suffisamment réduite pour qu'aucun accident ne soit à craindre.

On a constaté qu'avec cet appareil la descente d'une maison de 18 mètres de haut peut s'effectuer en 16 secondes. Dans une école on a pu, au cours d'un essai, faire descendre 135 enfants en une minute.

Il existe, paraît-il, déjà, en Amérique, un assez grand nombre de ces appareils dans les écoles.

Les attractions de l'Exposition et les capitaux qu'elles réclament. — Le nombre des Sociétés qui se sont fondées dans le but de distraire ou d'instruire le public, à la prochaine Exposition, tant au Champ de Mars qu'à l'Esplanade des Invalides, est assez respectable. On n'en trouve pas moins de 53, y compris la tour de 300 mètres qui, grand clou en 1889, aspire légitimement à conserver ce rôle cette année encore.

M. Neymarck a dressé la liste de ces entreprises avec le chiffre de leur capital social, le nombre des parts de fondateurs, la durée de la Société, le cours des actions, etc.

L'ensemble des Sociétés représenterait, d'après cette petite enquête, un capital de 54 millions et demi, environ, atteignant près de 59 millions au cours actuel. Ce capital est divisé en 711.143 actions d'un montant nominal divers et en 149.550 parts de fondateur.

La plupart de ces Sociétés ont, modestement, limité leur durée à celle de l'Exposition; mais quelques-unes aspirent à lui survivre de 1, 2, 3, 4, 10, 15, 20 ans; et on en trouve même qui semblent ne pas douter d'une longévité de 99 années!

Voici quelques-unes de ces entreprises, qui vont prochainement se disputer les visiteurs :

Tour de 300 mètres; Grand Globe terrestre; l'Optique; le Village Suisse; les Dioramas animés; Panorama de la mission Marchand; le Tour du Monde; le Maréorama; l'Andalousie au temps des Maures; Venise à Paris; Aquarium; Théâtre des Bonshommes Guillaume; Palais lumineux Ponsin; Exposition minière souterraine; Palais du Costume; Palais de la Femme; Palais de la Danse; le Manoir à l'envers; le Cinéorama; le Phonorama; Panorama de Madagascar; la Section Algérienne; les Voyages animés; Théâtres des tableaux vivants; Théâtre Indo-Chinois; Restaurant Kammerzell; La Feria; Société des Cafés-Restaurants; Société Ottomane; Restaurant international de l'Exposition; Grande Roue de Paris; le Palais de la Mer; la rue du Caire de 1900; l'Epicycle; le Combat Naval; le Grand Manège féerique; Musée Mombur; Panorama de Rome; Diorama et Panorama de Fachoda; le Stade d'Athènes; Paris en 1400; Théâtre Géant Colombia; l'Hippodrome; Cirque Palace; Bars automatiques; Transports électriques; Rampes mobiles; la Tirelire de 1900, etc.

A ces Sociétés, il faut encore ajouter : le Vésuve à Paris; le Voyage aérien; l'Inde Française à l'Exposition; le Palais de la Chanson; le Palais des Fêtes, etc., sociétés sur lesquelles M. Neymarck n'a pu se procurer des renseignements complets, et qu'il n'a pu faire entrer dans sa liste.

Les arbres de Paris. — M. Mangin, dans une curieuse conférence faite récemment à la Sorbonne, a recherché dans quelle proportion la mortalité des arbres était, à Paris, supérieure à la moyenne observée en pleine campagne, et à quelles causes il fallait attribuer cette forte mortalité.

Abstraction faite des parcs, cimetières et préaux d'école, on compte à Paris environ 90.000 arbres, représentant les neuf essences suivantes :

Platanes	26.287
Ormes	15.596
Marronniers	17.167
Erables	6.050
Sycomores	5.125
Vernis	9.769
Paulownias	1.031
Robiniers	4.027
Tilleuls	2.222

Le prix moyen d'établissement d'un arbre étant de 150 à 175 francs, cette petite forêt urbaine représente alors un capital d'environ 15.000.000 de francs.

La mortalité annuelle, pour 100, de ces diverses essences, a été, en moyenne, dans ces dernières années, la suivante :

	Mortalité pour 100.	Durée moyenne.
Marronniers...	0,87	115 ans
Sycomores	1,44	69
Platanes.....	1,62	61 1/2
Vernis.....	1,84	54
Ormes.....	2,06	48 1/2
Erables.....	2,26	44
Robiniers	2,35	42 1/2
Tilleuls	4,06	24 1/2
Paulownias...	7,27	14

D'une manière générale, la mortalité des arbres est, dans les quartiers intérieurs, à peu près double de ce qu'elle est dans les quartiers excentriques.

M. Mangin pense que les éléments qui nuisent surtout aux arbres dans les villes sont : 1° les poussières qui recouvrent leur feuillage; 2° la réverbération des rayons solaires au voisinage des maisons, d'où grillage et chute prématurée des feuilles; 3° la présence des gaz ou vapeurs toxiques au voisinage des usines; 5° les mutilations du tronc et des branches, inhérentes à une active circulation; 6° le défaut d'aération des organes souterrains; 7° l'emploi du sel en temps en neige, en quantité toujours supérieure à la dose considérée comme nuisible à la végétation, soit de 50 à 100 milligrammes par kilo de terre.

AGENDA DE LA SEMAINE

Convocation d'électeurs. — Les électeurs de la première circonscription de Poitiers seront convoqués le **8 avril** pour élire un député en remplacement de M. Bazile, décédé. — Les électeurs sénatoriaux du Pas-de-Calais se réuniront le **25**, pour élire un sénateur en remplacement de M. Deprez, décédé.

Le Conseil de revision. — Les opérations du Conseil de revision de la Seine continuent aux dates suivantes : **2 avril**, X^e^ arrondissement; **3** et **4**, XI^e^ arrondissement; **26**, **27** et **28**, XII^e^ arrondissement.

Le Conseil supérieur de l'Instruction publique. — Un arrêté vient de fixer au **26 avril** le renouvellement du Conseil supérieur de l'Instruction publique.

Examens et concours. — L'examen pour l'obtention des bourses dans les lycées de Paris est fixé au **5 avril** pour les garçons, et au **10**, pour les jeunes filles. — Un concours pour l'admission à l'emploi de commis stagiaire à la Caisse des dépôts et consignations s'ouvrira le **30**. Les candidats doivent être français et pourvus de leur diplôme de bachelier. Les demandes d'admission et toutes les pièces à produire à l'appui doivent parvenir au directeur général le **10** avril au plus tard.

Concours pour le prix de Rome en 1900. — Le concours de premier essai pour la sculpture aura lieu le **5 avril**, jugement et exposition le **6**, entrée en loge le **19**.

Expositions artistiques. — *A Paris :* galerie Laffitte (20, rue Laffitte). A partir du **25 mars**, exposition des œuvres de Murer. — Au cercle de la librairie (117, boulevard Saint-Germain), ouverture le **29** de la troisième exposition de la Société des peintres de montagne. — Chez Hessèle (13, rue Laffitte), exposition d'eaux-fortes originales en couleur jusqu'au **15 avril**. — Le **25 mars**, clôture de l'exposition des frères Delahogue à la Bodinière et de l'exposition des Amants de la Nature. — *A l'étranger :* Bruxelles, du **7 avril** au **14 mai** s'ouvrira au musée moderne le septième salon annuel de la Société des Beaux-Arts de Bruxelles. — Turin (25, via della Zecca), ouverture le **14 avril** de l'exposition des Beaux-Arts, envois du 1^er^ au **6 avril** au secrétariat.

Le Salon de 1900. — Le vernissage du Salon est fixé au **6 avril** et l'ouverture au **7**, veille des Rameaux.

Les grandes ventes. — A l'Hôtel Drouot : salles VII et VIII, vente le **26 mars** à 2 h. 1/2 de tableaux anciens des écoles espagnole, française, flamande et hollandaise. — Salle VI, le **28 mars** à 4 h., vente de quatre tableaux célèbres de L. L. Boilly.

Conférences. — A la Société de Géographie (184, boulevard Saint-Germain). Le **27 mars**, conférence de M. Victor Margueritte sur le *Roman et son rôle social*, le **3 avril**, M. Paul Hervieu : le *Pessimisme dans la comédie moderne*.

La semaine religieuse. — Du **2** au **6 avril**, retraite annuelle des Enfants de Marie de l'Abbaye-aux-Bois, prêchée par le R. P. Hippolyte Leroy de la Société de Jésus. On peut se procurer des cartes auprès des sœurs tourières (16, rue de Sèvres). Le **25 mars**, à Notre-Dame, conférence du R. P. Etourneau sur l'*Idée évangélique de la Providence paternelle de Dieu dans l'ordre surnaturel*. Le **25 avril**, une messe solennelle sera célébrée à la Madeleine à la mémoire des soldats et marins morts pour la patrie. S. E. le cardinal Richard présidera cette cérémonie et une allocution sera prononcée par le R. P. Gaudeau.

Mariages et fiançailles. — Le comte de Mirafiore, fils du roi Victor Emmanuel et de sa femme morganatique, la comtesse de Mirafiore, est fiancé à M^lle^ Boasse, fille d'un très riche industriel piémontais. — On annonce les fiançailles officielles de l'archiduchesse Stéphanie, veuve de l'archiduc Rodolphe avec le comte de Lonyay. Après Pâques, sera célébré à Londres, le mariage du comte Alexis Orloff Davidoff avec M^lle^ Thecla de Staal, fille de l'Ambassadeur de Russie en Angleterre. — Le prince impérial du Japon, Yojihito Horonnomiya épousera prochainement la princesse Sadako Konyo : la princesse a seize ans et le prince vingt et un ans. Des timbres-poste spéciaux seront émis à l'occasion de ce mariage. — Le **28 mars**, à Saint-Sulpice, mariage de M. Henri Maestracci, avocat à la Cour d'appel, attaché au Cabinet du garde des sceaux, avec M^lle^ Gabrielle Chammat.

Monuments et statues. — Un comité vient de se former dans le but d'élever, par souscription, un monument au colonel Gillon et aux soldats du 200^e^ morts, pour la patrie, à Madagascar. Ce monument sera élevé à Chaville, lieu de résidence de la famille Gillon. — L'inauguration du monument élevé par la ville de Nîmes à Alphonse Daudet aura lieu le **8 avril** sous la présidence de M. Georges Leygues, ministre de l'instruction publique. Daudet a été représenté par M. Falguière, assis sur un rocher, dans une attitude méditative, écrivant les *Lettres de mon moulin*. A l'occasion de cette inauguration, il y aura à Nîmes des fêtes artistiques et littéraires. — Le **25 mars** à Dijon sera inaugurée la statue pédestre de Garibaldi, cette statue est l'œuvre d'un sculpteur dijonnais M. Auban. — Au commencement du mois d'avril on inaugurera dans le parc de la mairie de Villeneuve-Saint-Georges le monument de Victor Duruy. De grandes fêtes auront lieu à Villeneuve-Saint-Georges à l'occasion de l'inauguration de ce monument et de celui élevé à la mémoire des soldats morts pour la patrie.

La grande semaine de Nice. — Le **26 mars**, course Nice-Marseille-Nice, réservée aux motocyclettes et aux motocycles. — Le **28**, exposition des automobiles. — Le **29**, course du mille, courue sur la promenade des Anglais. Le même jour, course Nice-la-Turbie. — Le **30**, concours d'élégance. — Le **1^er^ avril** : course de côte de l'Esterel qui se terminera le **4**, par la coupe provençale organisée par la Fédération des chauffeurs du sud-est.

Réunions mondaines. — Le **25 mars**, à 9 h. du soir, la Société le « Petit chapeau » donnera à la Bodinière (18, rue Saint-Lazare) sa fête mondaine annuelle. On y jouera plusieurs scènes inédites de Georges d'Esparbès. — Le **3 avril**, sera donné, au théâtre de la Gaîté, une matinée au profit de la Société de secours mutuels de ce théâtre. Au programme : *Faute de s'entendre* par les artistes de la Comédie-Française; la *Servante maîtresse* avec MM. Fugère et M^lle^ Marié de l'Isle; *Mam'selle Nicette*, opéra comique inédit de M. Paul Marens, et enfin un intermède, avec le concours de Coquelin aîné, des artistes de l'Opéra, de l'Odéon et des principaux théâtres. — Le **29 mars**, au Théâtre Sarah-Bernhardt, matinée organisée par le syndicat de la presse municipale parisienne au bénéfice de sa caisse de retraite. Au programme, Fregoli.

Au cirque Molier. — La répétition générale du cirque d'amateurs de la rue Bénouville aura lieu le **8 avril** et l'*unique* représentation dans la semaine de Pâques. Le programme comprendra un concours de chapeaux, des exercices de haute école exécutés par des chameaux, de la boxe, de l'escrime, des danses espagnoles, etc. Le premier rang sera réservé aux spectatrices en toilette claire.

Vente de chevaux. — Au Tattersall (Porte Maillot). Le **31 mars** à 2 h., vente de chevaux provenant d'écuries importantes, telles que celles de MM. Lebaudy et Espir.

Divers. — Pour déménager le 15 juillet, donner congé le **31 mars** avant midi pour les appartements au-dessus de 400 fr. — Le **31**, dans toutes les mairies de France : arrêt définitif des listes électorales; remise au greffe des actes de l'état-civil; transmission à la Préfecture du tableau de vaccination. — A partir du **1^er^ avril**, changements d'horaires : commencement du service de jour des fiacres à 6 heures au lieu de 7 heures. Premier départ des bateaux parisiens, à 5 h. 1/2 au lieu de 6 heures. — Service d'été des transatlantiques. — Les marchés de Paris ouvriront à 6 heures au lieu de 7 heures et fermeront à 7 heures au lieu de 6. — Le **4 avril**, réunion trimestrielle des cinq académies.

Carnet du rentier. — *Coupons à toucher* le **26 mars** : actions du Crédit Lyonnais; le **30**, obligations des Etablissements Duval. *Tirages avec lots :* **1^er^ avril**, Chemins de fer ottomans (1 lot de 600.000 fr.; total des lots : 800.000 fr.) **5**, Paris 1894-1896 (1 lot de 100.000 fr.; total des lots : 141.000 fr.) Obligations communales 1879-80 (2 lots de 100.000 fr.). Communales de 1891 (1 lot de 100.000 fr.).

Sports de la semaine. — Courses de chevaux : le **25 mars**, Longchamp : le **26**, Vincennes; le **27**, Maisons-Laffitte; le **28**, Colombes; le **29**, Auteuil; le **30**, Saint-Ouen; le **31**, Neuilly-Levallois (courses au trot) Escrime : le **29**, assaut de la salle G. Lefèvre; le **30**, assaut de la salle Chartier; le **31**, assaut de la salle Lafont-Bourdon : **1^er^ avril**, championnat interscolaire de l'U. S. F. S. A. **3**, championnat interclubs; **4**, assaut à la salle Coudurier. — Cyclisme : le **25 mars**, à Enghien, course de côte réservée aux *grimpeurs*, le **25**, également réouverture du vélodrome du Parc des Princes : Internationale scratch; course de 50 kilomètres avec entraîneurs. — *En Angleterre :* les vélodromes vont rouvrir. Il y aura à Birmingham une réunion importante sur la piste d'Aston.



L' « AIGLE » ET L' « AIGLON »

On n'a pas oublié la citation qui terminait l'article consacré par M. Félix Duquesnel, dans notre numéro du 10 mars, à l'iconographie du duc de Reichstadt. Un contemporain du prince constate sa grande ressemblance avec sa mère, l'impératrice Marie-Louise; puis il ajoute :

« Mais quelques heures après sa mort, je l'ai vu étendu sur son lit; les traits calmes, dans l'éternel repos, s'étaient fortement accusés, et soudain, comme par miracle, son masque devint celui de Bonaparte. »

L'auteur de ces lignes ne fut-il pas le jouet d'une sorte d'auto-suggestion, ou, tout au moins, son imagination n'exagéra-t-elle pas à ses yeux ce phénomène de métamorphose posthume? On serait tenté de le croire, si des témoignages irrécusables ne confirmaient la parfaite exactitude de son observation.

En effet, outre le fameux masque de Napoléon Ier, moulé à Sainte-Hélène par le docteur Antommarchi, le Muséum de Paris possède dans ses collections anthropologiques un masque peu connu du duc de Reichstadt. Nous devons à l'obligeance de M. Hamy, l'éminent professeur d'anthropologie, d'avoir pu comparer et photographier ces documents authentiques : or, si, vue de face, la figure du fils de Marie-Louise accuse surtout les traits caractéristiques du type autrichien, la juxtaposition des deux plâtres placés de profil révèle, d'une façon saisissante, la curieuse ressemblance des silhouettes, et celle de l' « Aiglon », au visage émacié par la maladie, rappelle singulièrement le jeune Bonaparte sortant de l'Ecole de Brienne.



OSMAN-PACHA

Le maréchal Osman-Pacha vient de mourir à l'âge de soixante-dix-huit ans. Né à Amasia (Asie-Mineure) en 1832, il était général quand il joua dans la guerre russo-turque un rôle prépondérant. Il devint célèbre dans le monde entier en organisant et en dirigeant la fameuse défense de Plevna, qui est considérée comme un des plus remarquables faits de guerre du siècle. Interné en Russie, il en revint pour être reçu en triomphe à Constantinople. Le sultan lui décerna le titre de *Ghazi* (héros de la foi). Il y a trois ans, c'est encore lui qui, malgré son âge avancé, commandait en chef l'armée ottomane et qui triompha, après une courte lutte, des forces grecques. Ghazi Osman-Pacha était grand maréchal du palais impérial.

LES THÉATRES

La presse, unanime à reconnaître la haute valeur poétique de l'œuvre nouvelle de M. Edmond Rostand, discute la pièce de théâtre; certains la déclarent inférieure à *Cyrano de Bergerac*, d'autres trouvent l'*Aiglon* bien supérieur. Nous ne nous attarderons pas à ces controverses. Au public maintenant de prononcer; il est seul juge de ses plaisirs. En attendant, il est permis d'affirmer que nous sommes en présence d'un événement littéraire de premier ordre; une œuvre pour laquelle on est amené à chercher des termes de comparaison auprès de Shakespeare, de Hugo, de Musset, de Théophile Gautier et de Banville, cela ne se voit pas tous les jours.

La légende du roi de Rome, — il faut bien créer des légendes autour de certains hommes qui devaient avoir une histoire et que les événements condamnèrent à n'en pas avoir, — cette légende a inspiré à M. Rostand quelques tableaux admirables. Pièces littéraires qui seront l'orgueil des anthologies contemporaines; telles, l'apostrophe au Petit Chapeau, l'évocation de l'atavisme maternel du fils de Marie-Louise, le couplet du soldat opposant ses services et ses souffrances aux doléances des « hauts gradés »; tableaux plastiques, comme l'apparition du vieux grognard et sa mort sur le champ de bataille de Wagram qui égalent les plus belles lithographies de Raffet.

Nos gravures représentent les scènes capitales, les épisodes vraiment dramatiques de l'*Aiglon;* en voici les sujets, suivant l'ordre où ils viennent dans la pièce.

La Leçon de stratégie. — Le duc de Reichstadt et son ami, l'aide de camp comte Prokesch, restent émerveillés en voyant sortir de la boîte où étaient renfermés les petits soldats autrichiens servant à la démonstration, de martiales figurines des héros de la Grande Armée. C'est Flambeau, un vieux de la vieille déguisé en domestique pour servir le fils de son maître, qui a fait ce miracle de transfiguration.

Le grenadier et Metternich. — Devant la chambre où repose le duc de Reichstadt, le grenadier, armé de pied en cap et revêtu de son vieil uniforme « par la victoire usé », empêche Metternich de franchir le seuil.

La mort du grenadier. — C'est lui, toujours lui, l'héroïque grognard qui s'est tué pour ne pas survivre à la perte de ses espérances. Le duc de Reichstadt pérore et se lamente, ce pendant que le champ de bataille de Wagram où la scène se passe, s'emplit de lugubres clameurs : les morts protestent; c'est l'envers de la gloire; mais rien ne prévaut contre l'idole. Un cri s'élève : Vive l'Empereur! et les tambours étouffent les cris des victimes.

La mort du duc de Reichstadt. — C'en est fait de l'Aiglon. Miné par la phtisie, l'infortuné fils de Napoléon s'éteint dans les bras de sa mère. De sa main mourante il saisit son berceau, ce berceau décoré par Prud'hon que la Ville de Paris avait offert au roi de Rome. Avant d'expirer, il a voulu que le général hongrois Hartmann lui relût son acte de baptême. Notre dessin donne une idée très précise de cette scène émouvante par quoi se termine la magnifique conception lyrique de M. Rostand.

Mme Sarah-Bernhardt (duc de Reichstadt), M. Guitry (le grenadier) et M. Calmettes (Metternich), tous trois hors de pair, ont bien mérité du poète; le public leur fait tous les soirs des ovations sans fin.

Il ne faut pas que la haute valeur poétique de l'*Aiglon* nous empêche de discerner les qualités de premier ordre dont est remplie la pièce de M. Brieux au Vaudeville. Nous donnons avec ce numéro le texte intégral de la *Robe Rouge;* nos lecteurs jugeront eux-mêmes; nous n'avons à parler que de l'interprétation. Confiés à Mmes Réjane et Grassot, à MM. Huguenet, Grand, Lerand, Nertann et Numès, les premiers rôles sont tenus de façon admirable. Il n'y a pas de comédien en ce moment qui dépasse M. Huguenet; c'est la perfection même dans l'art de ne pas paraître comédien.

Aux Variétés, M. Maurice Donnay a extrait d'un livre qui était lui-même la réunion d'articles de journal, une pièce à laquelle un auteur dramatique de son mérite ne doit évidemment pas attacher une grande importance. Prenons l'*Education de prince* pour ce qu'elle est, une fantaisie des plus spirituelles, jouée à merveille par des acteurs que le succès à toujours gâtés : Mme Granier, MM. Brasseur et Guy. Je ne cite que les protagonistes, mais l'ensemble est excellent et l'on nous montre des décors superbes.

M. Gandillot vient de se tromper; une fois n'est pas coutume; amusant dans les deux premiers actes, *Zigomar* languit au troisième; mais il reste toujours à voir Mme Cheirel et l'incomparable quatuor bouffe que forment MM. Raimond, Gobin, Boisselot et Lami. On ne s'ennuie jamais dans cet aimable théâtre du Palais-Royal.

En dernière heure, signalons le succès de gros rire d'un vaudeville de M. E. Blum : *Un soir d'hiver*, au Théâtre-Cluny.

A. DE L.

LES TRAVAUX DE L'EXPOSITION

La transformation de la Galerie des Machines. — Cette transformation ne s'opère qu'à l'intérieur. On n'a pas senti le besoin de modifier extérieurement la Galerie des Machines de 1889, puisque du Champ de Mars on ne la verra pas. On s'est borné à construire au milieu de l'immense nef un cirque intérieur. Mais quel cirque! Une piste de 90 mètres de diamètre, de 6.400 mètres carrés de surface. Comme plafond, une calotte en verres colorés présentant une surface supérieure à 2.000 mètres carrés d'un seul tenant. Le point haut de la verrière est à 42 mètres du sol.

Actuellement au milieu d'un prodigieux fouillis d'échafaudages superposés et entrecroisés, des ouvriers, occupés à des tâches variées, grimpent, dégringolent, se glissent, escaladent. Ce sont en quelque sorte les singes de cette inextricable forêt. Ils ne doivent pas s'offenser de cette comparaison par laquelle j'essaie d'exprimer leur hardiesse et leur agilité. Aperçus d'en bas ils ne sont pas plus gros que des mouches; on ne comprend pas plus comment ils se tiennent là haut qu'un enfant ne conçoit comment les mouches marchent au plafond.

Si vous montez vous-même dans l'énorme charpente, par les échelles et les escaliers raides, vous êtes stupéfait d'abord des dimensions des poutres de bois et des fermes de métal qui vous entourent. Sur des plates-formes où vous ne pensiez pas que deux hommes pussent trouver place, vous pouvez vous promener de long en large. Autour de vous, dix catégories d'ouvriers font leur ouvrage avec la même tranquillité que s'ils n'étaient pas à 30 ou 40 mètres du sol. Çà et là de petits braseros sont allumés pour le travail des riveurs. Des ornemanistes ajustent les grandes plaques de staff. Des vitriers mastiquent les verres de couleur. Des peintres étalent de la couleur. Une poulie grince; une corde se tend devant vous, s'enroule au-dessus de vous; et, du gouffre qui s'ouvre au-dessous, vous voyez surgir un arc métallique ou un écusson multicolore, aussitôt saisi, décroché, mis en place. Les charpentiers, les monteurs font un peu parade, pour vous effrayer, de leurs mérites d'acrobates; quelques-uns se dressent tout debout à l'extrémité d'un arc qui se recourbe au-dessus du vide, sans autre soutien qu'un fil électrique, presque invisible, qu'ils ont saisi. Tout au fond, sur le sol inégal, fourmillent des manœuvres chargés de plâtre ou de fers et rampent de lourds tombereaux... M. N.

LE MONUMENT GARIBALDI A DIJON

(Phot. Ch. Bodmer.)

Le 25 mars, va être inauguré à Dijon le monument élevé par souscription à la mémoire du général Garibaldi.

La cérémonie et les fêtes qui l'encadreront doivent être présidées par M. Leygues, ministre de l'instruction publique, assisté de M. Mougeot, sous-secrétaire d'Etat aux postes et télégraphes.

La statue est l'œuvre de M. Auban, statuaire dijonnais.

Le monument a été construit sur les plans de M. Deshérault, architecte de la ville. Garibaldi, debout dans un costume popularisé par tant de gravures, appuie la main gauche sur son sabre et protège de la droite l'autel de la Liberté. Il regarde du côté d'où venaient les Allemands lorsqu'il fit sa belle tentative pour les arrêter.

TIMBRES-POSTE DU CONGO FRANÇAIS

Emission de 1900

Les nouveaux timbres-poste du Congo français comprennent trois séries de vignettes qui seront imprimées en couleur.



La première série comporte les valeurs suivantes : 0 fr. 01, 0 fr. 02, 0 fr. 04, 0 fr. 05, 0 fr. 10 et 0 fr. 15. La vignette représente une panthère en arrêt.

La deuxième série comporte les valeurs de 0 fr. 20, 0 fr. 25, 0 fr. 30, 0 fr. 40, 0 fr. 50 et 0 fr. 75. La vignette représente une femme de la tribu des Bakalois sur les bords de l'Ogoué.



La troisième série comporte les valeurs de 1 fr., 2 fr., et 5 fr. La vignette représente l'allée des Cocotiers à Libreville et l'encadrement deux Congolais portant des tatouages en relief.

La composition de ces figurines a été confiée à M. Paul Merwart, peintre des ministères de la Marine et des Colonies; le dessin et la gravure à M. Benjamin Damman, graveur hors concours.



Le tirage est effectué en deux couleurs variables suivant la valeur des timbres. Le papier fabriqué spécialement contient un filigrane pour chaque timbre-poste. Les dessins filigranés adoptés sont les suivants : une branche de chardon pour la 1re série; une branche de rosier portant une rose pour la 2e série; une branche d'olivier pour la 3e série.



Imprimerie de l'Illustration, 13, rue St-Georges. — Paris.
L'Imprimeur-Gérant : Lucien MARC.

Ce numéro est accompagné d'un supplément musical.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes. SAMEDI 31 MARS 1900 *58e Année — N° 2979*



P.-J. Lemmer, 65 ans. J.-D.-L. Botha, 15 ans. S.-J. Pretorius, 43 ans.

GUERRE DU TRANSVAAL — Trois générations de combattants Boers. — D'après une photographie.

COURRIER DE PARIS

La Mi-Carême s'est fort bien passée. Le pâle soleil de mars a daigné la favoriser d'un de ces sourires dont il s'est montré si parcimonieux cette année, et les milliers de Parisiens friands de la cavalcade traditionnelle ont pu se bousculer et s'écraser à cœur joie sur le passage du cortège. Réglée suivant le programme ordinaire, la dernière fête des lavoirs et des marchés ne fournirait guère matière à commentaire, si elle n'avait été marquée par une innovation imprévue.

La « reine des reines », — une charmante demoiselle du marché Saint-Germain (section de la chaussure), — a profité de sa réception à l'Elysée et à l'Hôtel-de-Ville pour présenter une supplique au président de la République, au président du conseil municipal et au préfet de la Seine. Une plume experte, — celle d'un journaliste peut-être! — avait rédigé cette supplique en trois expéditions, habilement variées selon la qualité du destinataire, mais formulant une seule et même revendication en faveur de la corporation des employés de commerce à laquelle appartient Mlle Ozouf.

Mon premier mouvement, je le confesse, a été d'applaudir sans réserve à cet acte dont je n'avais aperçu tout d'abord que l'originalité piquante et le mobile généreux. Jusqu'à présent, les souverains semblaient faits pour recevoir les placets et non pour les présenter; avec une paradoxale crânerie, Mlle Ozouf démolissait ce vieux préjugé en inclinant sa couronne éphémère devant les représentants de la souveraineté populaire, ce qui, d'ailleurs, ne l'empêchait pas de leur donner une juste leçon, sous la forme de cet aphorisme lapidaire, digne de Montesquieu : « S'il est beau de voter des réglementations, il est encore plus beau de les faire appliquer. »

Puis, tandis que tant d'autres, en pareille circonstance, n'eussent songé qu'aux satisfactions égoïstes de la coquetterie et de la vanité, quel bon petit cœur se révèle dans ce joli couplet :

« La confiance de mes camarades, employés comme moi, m'ayant élevée, pour un jour, sur le pavois, je voudrais leur prouver ma reconnaissance en leur procurant, quoique reine, un peu de liberté. »

Mais, à la réflexion, sans cesser de rendre hommage aux sentiments, aux intentions et à l'initiative de la reine de 1900, je crains que son acte, si louable en soi, ne crée un précédent fâcheux. Qu'elle rencontre des imitatrices parmi les accortes personnes appelées à lui succéder, et voilà le caractère essentiellement pacifique et bon enfant de la fête carnavalesque désormais gâté, dénaturé par l'intrusion de la politique. L'élection des reines de Mi-Carême, généralement ratifiée par le suffrage universel, sans distinction de partis, n'est en somme que le jugement d'un concours de beauté. Le jour où l'élue sera considérée d'avance comme l'interprète désignée auprès des pouvoirs publics de telle ou telle revendication politique ou sociale, les politiciens étendront leur tyrannie sur le monde de la lessive et de l'éventaire : on ne se contentera plus d'exiger des candidates la jeunesse et la grâce, on leur demandera des opinions, des professions de foi, des programmes, on leur en dictera au besoin, et l'on discutera sur les noms de Mlles Ernestine, Charlotte, Euphémie, etc., les questions les plus irritantes. Alors, pour être bien dans la note, le char destiné à porter la reine des reines devra représenter une « plate-forme électorale ».

Ce sera gai!

On s'est beaucoup amusé cette semaine à la Chambre des députés : c'est un événement rare et qu'il faut retenir : malheureusement la fête n'a duré qu'un jour; le lendemain on se reprenait aux besognes âpres et fastidieuses de l'attaque ou de la défense de nos institutions nationales : fini de rire. Ce jour-là donc, un ennemi du ministère avait entrepris de le taquiner à propos de certaines nominations dans la Légion d'honneur qui ont fait l'étonnement du pays. L'opposition avait beau jeu : « les services exceptionnels » des nouveaux chevaliers sont ce que l'on peut imaginer de plus fantaisiste, avec une pointe de gaieté rabelaisienne qui leur assure une place de choix dans les revues de fin d'année. Le ministère a été absous haut la main, cela va sans dire. Comme j'en manifestais un certain et naïf étonnement devant l'un de ses plus forts soutiens : — Vous n'avez rien compris au vote, me dit-il, d'un ton sévère et dédaigneux à la fois. Nous ne prétendons pas du tout ratifier les choix faits par le ministre du Commerce : cela nous indifère; ennemis des distinctions sociales, nous cherchons à discréditer la Légion d'honneur; peut-être parviendrons-nous ainsi à nous débarrasser d'un certain nombre des cinquante mille candidats qui nous persécutent de leurs obsessions.

— Le traitement par les Ilotes alors, fis-je, voulant me rehausser d'une certaine littérature devant cet élu du peuple.

— Parfaitement, cher Monsieur, répliqua-t-il, déconcerté, parfaitement.

— Eh! bien, vous perdez votre temps, mon honorable. L'an prochain, ils seront soixante mille, les candidats, parce que vous établissez que tout le monde a des titres au ruban rouge, en montrant qu'il n'est pas nécessaire d'en avoir.

Et sans désemparer, profitant de son effarement, je lui remis ma demande, dûment libellée sur papier ministre et d'une belle anglaise que je réserve pour ces circonstances...

Une question préoccupe en ce moment les esprits, dans les milieux officiels : celle de savoir si les chefs d'Etat étrangers se considéreront, oui ou non, comme invités *personnellement* à nous rendre visite, par ce fait qu'une invitation à participer à l'Exposition de 1900 leur a été adressée.

Notre gouvernement, lui, voudrait bien pouvoir s'en tenir à cette première et unique invitation. Cela le dispenserait de démarches assez épineuses... Il y a en effet tel souverain dont la présence à Paris ne laisserait pas d'être un grave embarras pour nos gouvernants, et qu'il est pourtant impossible de ne point inviter, si on invite les autres.

D'autre part, n'inviter personne, et laisser entendre à tout le monde que ces invitations *personnelles*, qu'on n'ose point faire, sont contenues dans l'invitation *générale* à laquelle trente-neuf puissances étrangères ont adhéré, c'est s'exposer à froisser certaines susceptibilités.

— Nous savons bien, me disait l'autre jour l'un des représentants d'une monarchie très voisine (géographiquement) de notre république, que si notre reine et notre roi veulent se rendre à Paris l'été prochain, ils y seront les très bien venus. Mais encore conviendrait-il qu'on les y invitât. On nous a demandé d'exposer nos produits à Paris, et nous y avons consenti. Mais nos souverains ne sont pas des « produits », et nous n'avons pas à les exposer. Si votre gouvernement a le désir de les recevoir, il serait donc au moins convenable qu'il les en informât. Les expositions sont une chose; les visites royales faites à l'occasion de ces expositions en sont une autre.

Comment notre diplomatie va-t-elle sortir de cette impasse? Elle en sortira, c'est sûr; mais n'est-il pas curieux que, quinze jours avant l'ouverture de l'Exposition, la question ne soit pas encore résolue.

Voilà la maison de Molière installée à l'Odéon. Est-ce pour longtemps : *Chi lo sa?* L'architecte du Théâtre-Français a bien promis de livrer la salle reconstruite dans trois mois, mais on sait ce que valent les promesses d'architecte. Cette intéressante corporation partage avec les jolies femmes le privilège de manquer de parole sans que cela tire à conséquence. Pour une fois, si ça allait être vrai que, le 14 juillet prochain, nous soyons appelés à voir lever le fameux rideau de fer! Ai-je besoin de rappeler avec quelle majesté, au début de chaque représentation, l'imposante machine montait aux frises? Le public, déjà ému par la lenteur solennelle des trois coups traditionnels, comptait les pulsations de son cœur à mesure que s'élevait dans les airs ce palladium de sa sécurité. Cruel désenchantement; on négligea de le faire descendre le jour où il eût pu rendre des services. Je ne me hasarderais pas à prédire une « bonne salle » au nouveau rideau de fer? Et ce ne serait que justice, après tout, si le scepticisme des assistants se manifestait par quelques sourires.

On recommence à parler de la mévente des vins. Et cependant il paraît que, même dans les bonnes années, nous ne produisons pas assez du précieux liquide pour ce que devrait être la consommation nationale. Je dis : ce que devrait être, parce que la consommation nationale manque à tous ses devoirs; taxée à tant de litres par tête, elle se dérobe lâchement, allant aux alcools de fabrique ou, simplement, à l'eau claire. La bière, le petit verre et les produits réputés apéritifs ont remplacé le vin dans les préférences du peuple; les « classes favorisées » boivent de l'eau pour conjurer la dyspepsie qu'elles ont contractée de l'usage, peut-être un peu trop accentué, des grands vins. C'est du moins la raison, que les médecins ne manquent pas de donner aux estomacs fatigués.

Il est certain que le jus de la treille vicié par tous les parasites malfaisants qui l'assaillent depuis tant d'années, ne procure plus les joies inoffensives qui, jadis, excitaient la verve des chansonniers du Caveau. Peut-être est-ce là la cause de cette universelle mauvaise humeur dont le caractère français s'est assombri depuis 1870, et que les étrangers attribuent à nos revers. Nous avons le vin mauvais, parce que nous buvons du mauvais vin.

Il y a moulages et moulages, comme il y a fagots et fagots. De même que les masques de Napoléon Ier et du duc de Reichstadt, reproduits la semaine dernière par l'*Illustration*, toutes les autres pièces de l'intéressante collection du Muséum sont d'une incontestable authenticité; mais on n'en saurait dire autant des pièces similaires exhibées dans certaines galeries de figures de cire.

Récemment, l'éminent professeur d'anthropologie, M. Hamy, de l'Institut, visitait une de ces galeries, lorsque son attention se fixa sur une effigie moulée dont l'étiquette portait le nom de Barras, membre du Directoire.

— C'est singulier! pensa-t-il, j'ai déjà vu cette figure-là quelque part, et pourtant...

Puis il risqua timidement devant un gardien l'hypothèse d'une erreur d'étiquette. Alors, toisant d'un regard plein de dédaigneuse pitié ce quidam présomptueux, l'homme en livrée prononça :

— Non, Monsieur, pas d'erreur; le patron de l'établissement connaît son affaire mieux que vous, n'est-ce pas?

M. Hamy reçut la leçon avec une humilité souriante; mais, de retour au Muséum, il s'empressa de vérifier, document en main, l'exactitude de ses souvenirs. Ils ne l'avaient pas trompé : le prétendu masque de Barras, c'était le masque de Cuvier!

Pour un anthropologiste, une pareille substitution est, on le conçoit, un grave attentat contre la science. Quant au public ordinaire des musées de cire, il n'y regarde pas de si près, et tout ce qu'on y expose, il le voit avec les yeux de la foi.

Les Anglais ne font rien comme les autres peuples. Voici qu'ils organisent des trains de plaisir pour aller visiter les champs de bataille du Sud africain! Déjà! serait-on tenté de s'écrier, attendez au moins d'être arrivés à Prétoria; le spectacle que vous réservez à vos excursionnistes serait peut-être plus réconfortant. Pour le moment, je ne vois pas ce que le voyage peut avoir de particulièrement intéressant à moins que nos voisins n'aient un désir immodéré d'aller contempler les lieux où beaucoup de leurs compatriotes ont trouvé la mort. Les champs de bataille de là-bas sont autant d'ossuaires anglais : les Boers n'ont fourni qu'un faible contingent à la liste des victimes. Pour bien faire, nous recommanderons à l'agence qui organise cette excursion, de reconstituer sur place les scènes les plus dramatiques de la guerre; par exemple, l'émouvante hécatombe de Spion Kop dont précisément nous publions une vue authentique d'après des photographies. Ce tableau seul vaudrait le voyage.

Un de mes amis me rapporte du Soudan un joli « mot » de nègre.

A tort ou à raison, les nègres purs détestent cordialement les mulâtres. Or, un missionnaire reprochait à l'un d'eux cette haine préconçue contre ses frères de demi-couleur :

— Pourquoi ne pas les aimer? Ne sont-ils pas des hommes comme toi, des enfants du bon Dieu?

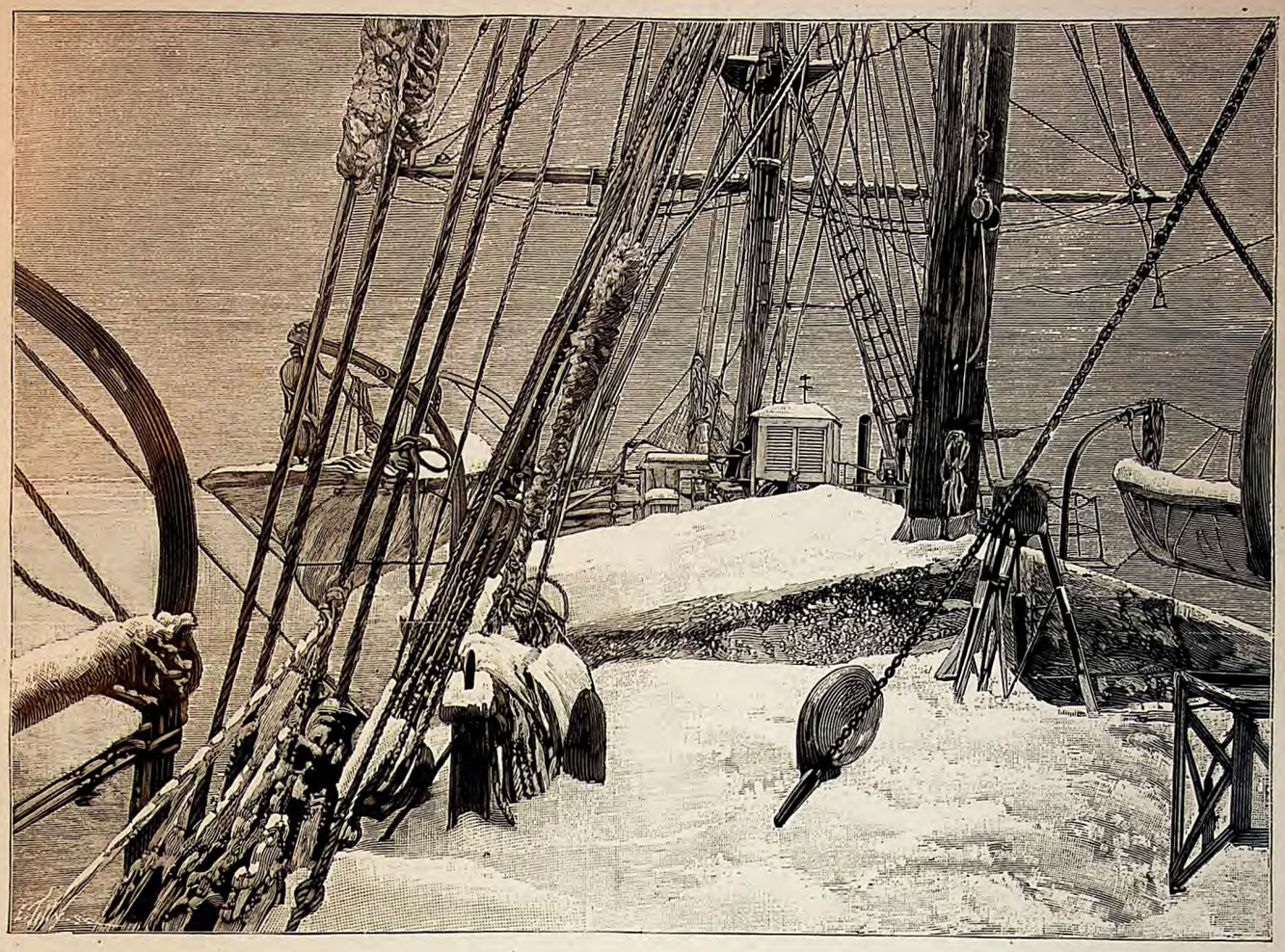
Alors, le moricaud, hochant la tête en signe de dénégation :

— Non! le bon Dieu, il a fait le café; il a fait le lait; mais il a pas fait le café au lait.

Le missionnaire demeura « collé », et je ne sais vraiment pas comment il aurait pu riposter du tac au tac à cette botte imprévue.

Le mot, d'ailleurs, est si spirituel, en sa logique à la fois simpliste et ingénieuse que je douterais de son authenticité, si mon ami ne me l'affirmait.

Et maintenant, un autre doute m'étreint : le préjugé communément répandu touchant l'infériorité intellectuelle de la race noire ne serait-il qu'une erreur intéressée de la race blanche?



Le pont de la « Belgica » pendant l'hivernage.

QUINZE MOIS DANS LA MER POLAIRE

DU SUD

(Suite. — Voir notre précédent numéro.)

A TRAVERS LES BRÈCHES DE LA BANQUISE

Le 12 février 1898, vingtième et dernier débarquement près du cap Renard. Et le soir du même jour nous entrons dans le Pacifique par le chenal de Lemaire, en zigzaguant parmi une multitude de roches sur lesquelles la houle de l'océan vient briser avec fracas.

Nous sommes passés ainsi de l'Atlantique au Pacifique par une route nouvelle. Aux terres qui bordent le détroit inconnu que nous avons suivi, nous n'avons pas encore donné les noms que nous leur distribuerons plus tard, pendant l'hivernage (1). En attendant, nous les désignons assez incommodément par des chiffres, des dates, des appellations vagues. Un îlot s'appelle provisoirement îlot Famine en souvenir d'un petit incident dont il fut le théâtre. Nous y avions débarqué Racovitza, Arctowski, Danco et Cook en leur promettant de revenir les chercher à l'heure du souper, et nous étions partis avec la *Belgica* pour achever un relevé. Nous fûmes entraînés un peu loin et nos camarades purent se croire pendant quelques heures destinés au rôle de Robinsons d'un rocher antarctique. L'île Brabant est l'île du Campement. Des montagnes se nomment le Dôme, l'Eglise. Les rares désignations des cartes antérieures ne s'appliquent à rien de réel. Tout au plus retrouvons-nous l'île des Deux Hummocks, mais bien plus à l'ouest, et nous hasardons-nous à reconnaître dans l'archipel de l'ouest la terre de Palmer, dans une baie de l'île Anvers celle où Biscoë débarqua en 1832, et dans un sommet de la même île celui auquel il donna le nom de mont William.

Le soir du 12 février, nous constatons que la terre de Danco présente, un peu plus au sud, une vaste échancrure, si parsemée d'icebergs et de glaçons qu'il ne nous est pas possible de nous y aventurer. Peut-être est-ce un détroit séparant la terre de Danco de la terre de Graham.

Nous restons en panne pendant la nuit, obligés souvent de manœuvrer pour éviter le contact des icebergs.

Le 13, nous nous remettons en route, à la vapeur, à 9 heures du matin, pour aller reconnaître les côtes de la terre de Graham et celles de la terre d'Alexandre. Mais nous sommes obligés de gagner le large pour éviter la banquise trop compacte.

Le lendemain, nous passons sur le gisement des îles Biscoë sans les reconnaître. Le temps est, il est vrai, très bouché.

Passage du Cercle Polaire le 15. Ce jour-là nous apercevons dans l'Est des terres élevées que défend une banquise épaisse. Le lendemain, c'est au Sud que nous apparaît au loin une autre terre, qui ne peut être que la terre d'Alexandre.

Pendant une douzaine de jours, nous nous dirigeons vers l'Ouest, longeant de très près la lisière de la banquise et pénétrant dans toutes les brèches accessibles. Le 28 février, par suite d'un coup de vent, ces brèches s'agrandissent et se multiplient.

Bien que la saison soit fort avancée, bien que nous ayons déjà, dans nos incursions antérieures, observé la formation de « jeune glace », prodrome de l'hiver qui s'approche, l'occasion me paraît propice pour faire route au Sud.

Nous nous trouvons dans les parages où Bellinghausen a signalé une « muraille de glace impénétrable », et, au lieu de cette « barrière », nous sommes en présence d'une banquise à lisière déchiquetée, coupée d'échancrures nombreuses et larges, navigable en somme. Peut-être cette banquise ne s'étend-elle pas jusqu'au continent antarctique et laisse-t-elle au Sud, tout comme celle dans laquelle Ross s'engagea avec tant de bonheur, un vaste espace de mer libre. En y pénétrant, nous pourrons sans doute atteindre une latitude élevée, parcourir des eaux non encore explorées.

Sans doute mes projets primitifs étaient autres. Mais en matière de navigation polaire, il importe avant tout d'agir selon les circonstances et de saisir les occasions. Que nous franchissions la banquise ou que nous y soyons arrêtés, que nous parvenions à nous en dégager à temps pour éviter l'hivernage ou que nous y restions bloqués, nous devons, me semble-t-il, tenter l'aventure.

Je consulte Lecointe, mon vaillant second, et je reçois son adhésion dans un vigoureux serrement de mains.

A 9 heures du matin, le 28 février, nous nous engageons donc à corps perdu dans la banquise.

La brise est carabinée. Nous faisons bonne route sous le petit hunier et la grande voile d'étai. Vers le Sud, les clairières se succèdent, longues parfois de plusieurs milles; elles sont séparées les unes des autres par quelques plaques de glaces très serrées, entre lesquelles la *Belgica* se fraye un passage. La vigoureuse impulsion du vent ne suffit pas toujours : souvent il faut faire usage de la machine et forcer la glace, sur laquelle alors l'avant du navire s'élève pour la briser sous son poids.

La brise fraîchit encore. A 6 heures du soir, elle souffle en tempête. A midi, nous étions par 70°23' ; nous ne devons pas être loin maintenant du 71e parallèle.

Il neige. On n'y voit pas à une encablure. Pour ceux d'entre nous qui n'ont pas encore ressenti les émotions de la navigation dans les glaces, notre marche dans l'obscurité grandissante, notre navigation à travers le chaos des blocs de glace heurtés, bousculés par notre étrave, avec un fracas que domine à peine le bruit de la tempête, doit présenter quelque chose de fantastique. Il doit leur sembler que nous entrons dans un autre monde.

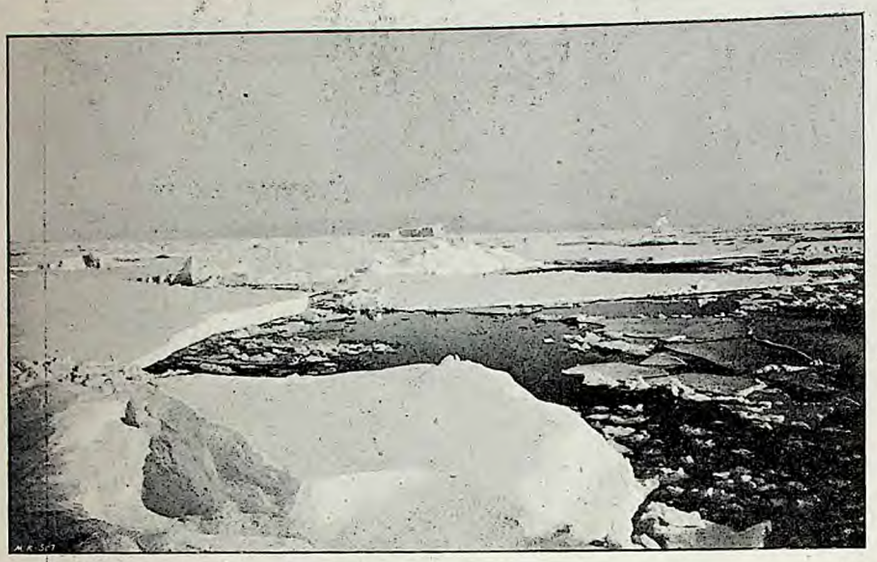
Et n'est-ce pas, en effet, dans un monde nouveau que nous entrons ce jour-là pour n'en plus sortir que treize mois plus tard?

A 10 heures du soir, l'obscurité est complète. Nous mettons à la cape dans une clairière où nous croisons jusqu'au petit jour. La brise mollit bientôt, et lorsqu'à 4 heures du matin nous reprenons notre route au Sud, il fait calme plat. La banquise, néanmoins, reste très détendue, très disloquée. Les clairières se suivent, unies comme des lacs. L'après-midi, après avoir forcé la glace pendant près de deux heures, nous naviguons encore dans une vaste étendue d'eau libre, allongée dans la direction du Sud, qui est toujours la nôtre. Mais à 5 heures, arrivés à l'extrémité de cette clairière, nous sommes arrêtés : devant nous la banquise s'étend impraticable.

Nous restons en panne pendant la nuit, dans l'espoir qu'une détente se produira, et effectivement le lendemain nous pouvons faire encore un peu de route. A midi nous sommes par 71°31'.

Le 3 mars, il faut bien reconnaître l'impossibilité où nous sommes de nous enfoncer davantage dans la banquise devenue trop compacte. Nous virons de bord. Jusqu'au 10 mars la banquise est uniformément serrée. Les clairières qu'avait déterminées la tempête du 28 février sont toutes prises. Couvertes de jeune glace, elles sont à peine navigables. En une semaine, c'est tout au

(1) Comme je l'ai dit déjà au début du récit, nous avons en général donné à nos découvertes le nom des principaux amis de l'expédition. Les îles Dannebrog ont été ainsi nommées en reconnaissance des services que lui ont rendus plusieurs officiers de la marine danoise. On apprendra plus loin quel douloureux événement nous a amené à baptiser du nom de Danco la plus importante des terres que baigne le détroit. Quant au détroit lui même, nous avions décidé de l'appeler détroit de la *Belgica*. La Commission officielle, instituée à notre retour pour étudier les matériaux scientifiques rapportés par l'expédition, vient de décider de substituer au nom du navire celui de son capitaine.



Les clairières de la banquise.

plus si nous faisons, au prix de grands efforts, 7 à 8 milles vers le Nord, c'est-à-dire vers la lisière de la glace.

Le 10 mars, la *Belgica* paraît définitivement bloquée. Les pans de glace qui nous entourent se soudent entre eux et forment bientôt un champ immense et continu.

Cependant le 16 nous eûmes de nouveau, pendant quelques heures, l'espoir de pouvoir nous dégager de l'étreinte des glaces. Toute la journée il avait venté frais de l'E.-N.-E. ; le soir il surventa. La houle, qui devait être très grosse au large, c'est-à-dire au moins à 60 milles dans le nord, se propagea jusqu'à nous. De grandes fissures s'ouvrirent et la *Belgica* fut, durant une heure ou deux, entourée d'un peu d'eau.

Mais peu à peu la banquise se resserra; le silence et l'immobilité se firent; l'hivernage commençait.

Tous nous en primes notre parti de bonne grâce. Nous allions être les premiers hiverneurs de la banquise antarctique. Ce seul fait nous promettait une ample moisson de renseignements à recueillir, de phénomènes à étudier.

LE PREMIER HIVERNAGE DANS LA BANQUISE ANTARCTIQUE

Tout d'abord nous nous mettons à la besogne pour aménager confortablement la prison dans laquelle nous allons vivre pendant au moins huit ou neuf mois. Nous entourons le navire d'un talus de neige s'élevant jusqu'à la hauteur du pont, afin de réduire la déperdition de chaleur par rayonnement. Par la construction d'une toiture nous transformons le pont en un hangar clos où l'on pourra travailler à l'abri. Le 26 mars nous laissons éteindre les feux que nous avions entretenus jusque-là pour le cas improbable où se serait produite une suprême détente. Nous faisons l'inventaire du combustible : il nous reste 70 tonnes de charbon dans les soutes et près de 40 tonnes d'anthracite dans les caissons. Nous jetons un plancher sur le grand panneau qui, dans la cabine de l'arrière, donne accès à la chambre des machines; sur ce plancher nous installons le petit poêle qui chauffera tant bien que mal nos chambrettes disposées tout autour.

Çà et là des édicules sont construits sur la glace pour les observations. Contre le navire, à tribord, par le travers de la machine à sonder, nous ménageons dans la glace un trou par lequel on pompera de l'eau en cas d'incendie, et par lequel on pourra aussi sonder et pêcher.

Momentanément nous ne sommes plus des navigateurs. Nous sommes une petite colonie de condamnés à la reclusion à temps. Nous avons nos cellules et nos salles communes à bord de la *Belgica;* nous avons, pour prendre de l'exercice, un préau malheureusement borné, un préau de glace que la neige recouvre, que balaie le vent. Il nous est interdit de nous éloigner à plus de quelques kilomètres, de perdre de vue la mâture du navire. Nous sommes en effet sur un plancher mobile, sujet à des dislocations partielles. Les accidents de la glace, hummocks, icebergs, etc., ne subissent pas de modifications pendant quinze jours, un mois. Puis un beau jour une rupture se produit, un groupe d'icebergs reste en arrière ou s'en va en avant. Celui qui aurait compté sur ces points de repère pour s'orienter et retrouver le chemin de la *Belgica* serait perdu.

Petit à petit, notre existence s'organise. La question du régime alimentaire est importante. Les vivres ne nous manquent pas. Nous possédons des échantillons de tout ce qui est susceptible d'être conservé. Avant le départ, le choix



Un sondage.



Les pingouins de la banquise antarctique.

des approvisionnements a été un de mes grands soucis. Emporter le plus possible et le plus varié possible sous le plus petit volume possible, tel était le problème à résoudre. Il faut, en pareil cas, appliquer son esprit aux préoccupations qui lui sont le plus étrangères. On dresse sa liste. On inscrit : pâtes alimentaires. Que choisira-t-on? Des nouilles, du macaroni...? Peu importe, pensez-vous. Il importe au contraire beaucoup. Le macaroni est rond, les nouilles sont plates. Donc le macaroni tient plus de place... Avec seize caisses de nouilles, nous avions sur la *Belgica* l'équivalent en poids de vingt-quatre caisses de macaroni.

Avec les ressources dont nous disposons, il est facile de varier notre ordinaire. Je dresse une fois pour toutes un tableau de vingt-huit menus présentant tous entre eux une différence appréciable. Il y en a quatre pour chaque jour de la semaine. Et ce n'est que le 29e jour que le cycle recommence. Je dois reconnaître cependant qu'en réalité la variété réside surtout dans les noms : toutes ces conserves ont à peu de chose près le même goût, et il n'est pas facile de distinguer le veau du bœuf. Voici le menu complet d'une journée prise au hasard : Mercredi (*matin*), café, pain et beurre et marmelade; (*midi*), purée de pois, lard avec pommes de terre et choucroute, tête de veau tortue, raisins de Malaga; (*soir*), riz au gras, pâté de foie, maquereaux à l'huile, thé. Les mêmes plats sont servis sur la table du poste et sur celle du carré.

Les fonds sous la banquise étant trop profonds, nous n'avons pas la ressource du poisson frais. Mais les pingouins et les phoques nous fournissent un appoint, plus abondant que savoureux, de viande fraîche. Les filets d'un pingouin royal suffisent à composer la pièce de résistance d'un repas pour tout l'équipage. La chair de l'oiseau et celle

de l'amphibie se ressemblent; c'est une viande noire et coriace; contrairement à ce que l'on croit communément, elle n'a pas le moindre goût de poisson; pingouins et phoques se nourrissent presque exclusivement de minuscules crevettes.

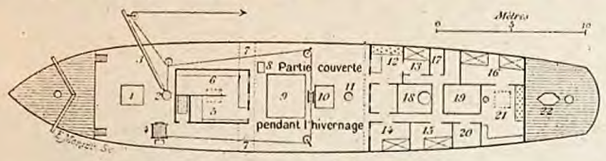
Ce qui nous manque, c'est un cuisinier. Celui que j'avais engagé a été débarqué à Montevideo et je n'ai pu le remplacer. Le titre et les fonctions ont été conférés à Michotte, notre maître d'hôtel; il ne m'en voudra pas de déclarer ici que, si la bonne volonté ne lui fit jamais défaut, il n'avait pas le sentiment de la cuisine.

Nous buvons un peu de vin, mais surtout de l'eau. La boisson favorite de beaucoup d'entre nous est la tisane de houblon. L'alcool est pour ainsi dire proscrit. Le dimanche soir seulement un grog est servi à l'équipage.

Malgré l'étroit espace où nous sommes confinés, chacun trouve à s'occuper. L'équipage entretient le bon état et la propreté du navire, fait les corvées, aide aux sondages. L'état-major se livre à des travaux scientifiques. Quand le temps est clair, Lecointe prend une observation qui nous donne notre position, car les vents et peut-être des courants nous entraînent en tous sens avec le champ de glace qui nous porte. Je sonde; Arctowski recueille les sédiments rapportés par le sondeur, puis, avec une extrême minutie, il observe la température de la mer et prend des échantillons d'eau à différentes profondeurs. Nous pêchons au moyen de filets en soie très fins, en forme de cônes, terminés par un seau filtreur qui laisse passer l'eau et retient les organismes les plus minuscules. D'autres fois nous pratiquons la pêche de fond, soit avec un petit chalut confectionné à bord pour remplacer nos engins de haute mer, peu maniables sans le secours du treuil à vapeur, soit au moyen de nasses, de la drague ou de fauberts, sortes de grandes floches en chanvre qu'on leste et qu'on laisse traîner sur le fond. Après chaque pêche, Racovitza a de la besogne de laboratoire pour plusieurs jours. Les organismes qui ne peuvent être convenablement préparés pour la conservation sont étudiés au microscope, dessinés, décrits.



La nuit polaire : photographie de la « Belgica » prise au clair de la lune.



Plan des aménagements de la « Belgica ».

1. Claire-voie du poste de l'équipage. — 2. Mât de misaine. — 3. Bôme de pêche. — 4. Bobine d'enroulement du câble de pêche. — 5. Laboratoire d'océanographie. — 6. Laboratoire de zoologie. — 7. Passerelle. — 8. Machine à sonder. — 9. Grand panneau. — 10. Treuil de pêche. — 11. Grand mât. — 12. Salon du commandant. — 13-16. Cabines. — 17. Chambre noire. — 18. Chaudière. — 19. Machine. — 20. Vestiaire. — 21. Carré. — 22. Puits de l'hélice.

... Avril se passe. La durée des jours s'abrège de plus en plus. Le froid augmente. C'est l'hiver austral qui vient. En mai le soleil ne se montre plus que quelques instants. Le 17, il disparaît sous notre horizon et la nuit polaire s'abat sur nous. Pendant plus de deux mois nous ne verrons plus qu'un peu de lumière diffuse au milieu du jour, et seule la clarté de la lune illuminera quelquefois d'une façon fantastique la neige qui recouvre toutes les aspérités de la glace, et la *Belgica* immobile, les cordages raidis par le gel et couverts de givre, ne décelant un peu de vie que par la légère fumée qui s'élève au-dessus du pont, à l'avant et à l'arrière.

(*A suivre.*)

ADRIEN DE GERLACHE.



Les loisirs de l'équipage pendant l'hivernage.



Brassage du verre d'optique.

«LA LUNE A UN MÈTRE»

LES PHASES DE LA CONSTRUCTION DE LA PLUS GRANDE LUNETTE DU MONDE

La Lune à un mètre, cette formule a aujourd'hui le don d'irriter tous ceux à qui elle a porté bonheur depuis huit ans : l'auteur du projet de la Grande Lunette de 1900, les constructeurs de ce merveilleux instrument astronomique, enfin la Société qui s'est fondée pour le faire construire et pour l'exploiter commercialement.

Le 9 juillet 1892, une semaine exactement après le vote par la Chambre des députés du projet d'Exposition de 1900, — projet dont M. François Deloncle, alors député des Basses-Alpes, avait eu l'initiative, — on lisait dans un grand nombre de journaux cette note : « M. François Deloncle a annoncé à la Société française d'économie industrielle et commerciale qu'on verrait, à la prochaine Exposition universelle, en 1900, la surface de la lune à la distance d'un mètre. » De qui émanait cette note? D'un naïf, d'un pince-sans-rire ou d'un réclamiste de génie? On ne l'a jamais su et on ne le saura sans doute jamais. Elle exprimait une idée folle elle eut un succès fou.

La question de *la Lune à un mètre* prima immédiatement toutes les autres. Elle demeura pendant plusieurs mois à l'ordre du jour. D'innombrables chroniques la retournèrent sous toutes ses faces. Elle fut mise en couplets dans toutes les revues de fin d'année. Bien entendu, il était faux que M. Deloncle eût annoncé qu'on verrait en 1900 la lune à un mètre. Mais il était exact que son esprit toujours en éveil avait conçu l'idée de donner comme clou à l'Exposition future un télescope géant, laissant loin derrière lui, par ses dimensions et son pouvoir grossissant, les plus célèbres instruments des observatoires des Deux Mondes.

Présentée au public sous cette forme raisonnable, l'idée de M. Deloncle aurait eu beaucoup plus de peine à faire son chemin. Elle n'aurait assurément pas reçu le coup de fouet de la popularité spontanée. Et elle serait peut-être restée en route comme tant d'autres.

L'absurde et lapidaire formule : *la Lune à un mètre*, donna, au contraire, à un projet peu banal, cet élan que rien ne peut plus arrêter. L'une après l'autre, toutes les difficultés techniques furent résolues, par le calcul d'abord, dans la pratique ensuite. Et, quand on distribua les terrains de l'Exposition, un des meilleurs emplacements dans le Champ de Mars fut réservé à la *Lune à un mètre*. Le Palais de l'Optique y a été édifié pour abriter la gigantesque lunette. Va pour le Palais de l'Optique, bien que le vocable « optique » évoque surtout, pour le public, des images de pince-nez et de conserves, de jumelles de théâtre et de lanternes magiques! Mais il est permis de regretter que ce mot qui a fait fortune : *la Lune à un mètre*, ait été aussi rigoureusement proscrit, n'ait pas trouvé une petite place au fronton du Palais. C'est de la noire ingratitude.

∴

On annonce que l'Exposition de 1900 sera le triomphe de l'industrie allemande et de l'outillage américain. Il y a, dans tous les cas, au moins une spécialité industrielle dans laquelle la France l'emportera sans conteste. Pour la construction des grands instruments d'astronomie nous n'avons point de rivaux. Les étrangers ne nous montreront rien de comparable à la grande lunette de 60 mètres, et il est bon de rappeler que la reine des lunettes construites auparavant, celle de l'Observatoire Yerkes, à Chicago, est munie d'un objectif de 1m,05 de diamètre, fondu à Paris.

Il serait trop long d'expliquer ici comment les éminents spécialistes dont

M. Deloncle s'entoura déterminèrent les conditions dans lesquelles devrait être construite la merveille optique de 1900. Ils décidèrent d'abord que l'instrument serait, non un réflecteur, c'est-à-dire un télescope, mais un réfracteur, c'est-à-dire une lunette astronomique.

Une lunette se compose essentiellement de deux lentilles placées aux deux extrémités d'un tube. La plus grosse, tournée vers l'objet à examiner, se nomme l'*objectif;* elle fournit en son foyer une image de l'objet. L'autre, l'*oculaire*, est en quelque sorte une loupe qui sert à regarder cette image et qui la grossit.

La puissance d'une lunette est en raison directe du diamètre de son objectif. Et d'autre part, pour tirer tout le parti possible de lentilles considérables, pour obtenir dans les images un achromatisme approchant de la perfection, il importe de ne pas restreindre la distance focale.

Un objectif de 1m,25 de diamètre, une distance focale et par conséquent un tube de 60 mètres, telles furent les dimensions auxquelles on s'arrêta et qui commandèrent toutes les autres.

Montée de la façon usuelle sur un axe central, une lunette de 60 mètres de longueur exigerait une coupole de 64 mètres de diamètre. Pour que l'objectif pût suivre dans sa marche apparente l'astre visé, il faudrait lui imprimer un déplacement de 16 mètres à l'heure; d'où la nécessité de maintenir la coupole elle-même constamment en mouvement. A l'oculaire, même déplacement, que l'observateur devrait accompagner.

Et quels risques de flexions, de déformations!

Pour toutes ces raisons, il parut évident qu'on ne pouvait donner 60 mètres de longueur qu'à une lunette fixe, supportée en plusieurs points. Le sidérostat de Foucault permet l'emploi d'une lunette ainsi montée.

Cet instrument consiste essentiellement en un miroir qui, convenablement dirigé, place devant l'objectif l'image de l'astre à observer. Pour conserver cette image en regard de l'objectif, il suffit d'imprimer au miroir des mouvements qui compensent exactement ceux de la terre. Ce résultat s'obtient par des mécanismes d'horlogerie d'une précision absolue : en leur obéissant, le miroir se trouve en quelque sorte soustrait à la rotation de notre globe.

On calcula qu'il fallait donner à ce miroir 2 mètres de diamètre. Quant au bâti destiné à porter ce miroir et à lui imprimer les mouvements nécessaires, nous verrons plus loin quelles dimensions on a été conduit à lui attribuer.

Dès que les calculs furent finis, les diverses pièces furent mises en main. Chacune représentait un certain nombre de tours de force à exécuter.



Examen d'une lentille au point de vue de la trempe.

Les Lentilles. — Un seul verrier pouvait entreprendre de faire des lentilles de 1m,25: M. Mantois, successeur de Feil, successeur lui-même de Guinand, l'inventeur du verre d'optique. La verrerie de M. Mantois est à Paris même. C'est de ses fours que sont sortis presque tous les grands objectifs existants, y compris celui de 1m,05 de l'observatoire Yerkes. Les mêmes fours produisent également ce cristal, d'une pureté merveilleuse, dans lequel sont taillés les objectifs photographiques les plus réputés, ceux des marques étrangères aussi bien que ceux des marques françaises.

M. Mantois avait limité lui-même à 1m,25 le diamètre des lentilles qu'il jugeait possible d'obtenir. On va comprendre pourquoi.

Ce qui distingue la fabrication du verre d'optique de celle des autres verres, c'est moins la composition de la matière (1) que le mode de travail.

Prenez un beau morceau de cristal. Sa limpidité vous semble à première vue parfaite. Pourtant, si vous l'examinez sous un certain angle ou par sa tranche, vous finissez toujours par remarquer la présence d'une sorte d'amas de petits fils. Cela ressemble à de la filasse étirée, ou plutôt à ces milliers de linéaments que l'on observe dans un sirop épais qui a été agité. Que l'on coule le verre, qu'on le moule ou qu'on le souffle, ces défauts sont inévitables et n'ont d'ailleurs aucun inconvénient pour les usages courants. Le plus beau verre à glaces, celui de Saint-Gobain, n'en est lui-même pas exempt: au point de vue optique, il est à peine supérieur au plus vulgaire verre à vitres. Pour obtenir du verre d'optique, il faut traiter la masse vitreuse avec des égards tout particuliers.

La première gravure qui accompagne cet article montre un four de verrerie d'optique. Dans ce four, complètement froid et ouvert (ceux des verreries ordinaires marchent au contraire à feu continu), on introduit un creuset en terre réfractaire, ayant la forme d'un gros cylindre terminé à sa partie supérieure par un dôme et portant sur l'avant une ouverture appelée la *gueule*.

Le four est muré, de manière à ne laisser passer que le bord de la gueule du creuset. Puis on chauffe progressivement, de façon à arriver au rouge blanc au bout d'une trentaine d'heures. On enfourne alors, par quantités successives, les matières vitrifiables; après chaque enfournement, on attend que les bouillons qui se forment instantanément soient tombés. Cette opération dure au moins quinze heures. On recommence à chauffer, à chauffer à outrance, jusqu'à 1.600, même jusqu'à 1.800 degrés. Quelquefois les creusets se déchirent, les briques du four se mettent elles-mêmes à fondre. Creuset et verre sont perdus et le four est à reconstruire en partie. Si aucun accident ne se produit, à ces températures extrêmes le verre *s'affine*. De temps en temps, avec une cuiller, on prélève dans la masse un échantillon que l'on examine. Quand il n'y a plus de bulles, on arrête la période de grand feu, on débouche le creuset, on écrème la surface.

Enfin, on procède à une opération importante entre toutes : le *brassage*. Par la gueule ouverte, on introduit dans le creuset un crochet en fer dont l'extrémité recourbée à angle droit est revêtue de terre réfractaire. Une traverse de bois est passée dans l'œil du manche. Un ouvrier, la figure protégée par un masque, ganté d'amiante, s'approche, saisit la traverse à deux mains et imprime à l'agitateur plongé dans la masse de verre fluide un énergique mouvement de va et vient et de rotation. Ce travail est extrêmement pénible : un homme ne peut s'y livrer pendant plus de cinq minutes de suite. Il faut établir un roulement pendant les dix à quinze heures que dure l'opération. Vers la fin, le verre s'est tellement épaissi que c'est à peine si on peut encore remuer l'agitateur. L'heure est venue de le retirer avec précaution, en évitant de produire un arrachement, que M. Mantois compare à celui d'une cuiller qu'on retirerait d'un pot de mélasse, et dont le résultat serait la production abondante de ces fils dont il a été déjà parlé.

Le feu a fini son rôle. On laisse refroidir. Mais si ce refroidissement était rapide, le verre *se tremperait*, se trouverait, à sa sortie du four, dans un tel état de tension moléculaire que le moindre choc provoquerait une rupture violente. De l'énorme bloc, déjà précieux, il ne resterait qu'un agglomérat d'éclats inutilisables.

Le refroidissement des creusets contenant la quantité de verre destinée à une des lentilles de 1m,25 n'a pas duré moins de deux mois. Je dis bien : *deux mois*. Et au bout de ces deux mois, M. Mantois n'était pas certain de trouver le bloc entier. Si la masse s'était fragmentée, les morceaux n'auraient plus été bons qu'à faire des lentilles ordinaires ou des « diamants des glaciers antarctiques », — car, soit dit en passant, les diamants de fantaisie qu'on affuble de tant de noms variés et ronflants, sont simplement et uniformément du verre d'optique.

Mais aucun accident ne s'est produit. Après trois mois de soins incessants, le verrier a trouvé dans un de ses creusets un bloc assez gros et en apparence assez pur pour fournir la matière d'un grand disque. Il a même beaucoup plus de verre qu'il ne lui en faut. Mais en restera-t-il assez après l'épluchage, après les éliminations qui vont s'imposer?

Tout d'abord deux faces parallèles sont découpées à la scie, puis soigneusement polies. Il est maintenant possible d'examiner l'intérieur du bloc, dont la forme est celle d'un cylindre aplati, la couleur d'un beau vert glauque. L'examen se fait à l'aide d'un viseur spécial, nommé *collimateur*, qui permet de constater les déformations infligées à l'image d'un petit foyer lumineux, comme la flamme d'une lampe, par le moindre défaut de transparence du verre. Les parties défectueuses, présentant des stries ou des fils, sont abattues à la scie ou à la meule si elles affectent le pourtour. Quant aux défauts situés plus profondément et qu'on ne peut atteindre, il faut tenter de les rapprocher de la surface par un premier moulage.

Placé dans un four à mouler, le bloc est chauffé lentement. Son épaisseur considérable permet difficilement à la chaleur d'arriver jusqu'au cœur. Avant que le verre atteigne le rouge sombre, les risques de rupture sont de tous les instants.

Enfin la masse s'étale et prend la forme qui a été choisie. Nouveau refroidissement méthodique de plusieurs semaines. Nouveau polissage de deux faces parallèles. Nouvel examen. Nouveau travail d'enlèvement des parties mauvaises. Et, si quelques-uns de ces défauts sont encore inaccessibles, toute la série d'opérations est à recommencer une troisième fois.

Ce n'est souvent qu'après quatre ou cinq moulages successifs que les derniers fragments filamenteux ont disparu. Chaque moulage a fait courir un danger. Cependant le crown ou le flint a victorieusement subi toutes ces épreuves. Mais il a perdu, d'élimination en élimination, 40 ou 50 0/0 de son poids primitif. Or le disque de 1m,25 de flint doit peser 360 kilos et le même disque de crown 230 kilos; on voit donc quel poids énorme il avait fallu obtenir au début, quel lingot sans une fissure, sans une fêlure.

Il reste à opérer un dernier moulage, celui qui donne au verre sa forme de lentille. Quand l'opération, qui n'est pas la moins délicate, a été menée à bien — elle exige un mois au bas mot — on polit les faces et on procède, devant une toile cirée noire, à l'examen de la trempe du verre au moyen du prisme de Nicol. Enfin,

(1) Une lentille achromatique se compose de deux lentilles, l'une en *crown-glass*, l'autre en *flint-glass;* ces deux verres se distinguent par leur densité et leur indice de réfraction; le premier est un verre ordinaire (silicate de potasse, de soude et de chaux), le second un cristal (silicate de potasse et de plomb).

une année environ après la première vitrification, le disque est prêt à être livré à l'opticien.

M. Mantois a fourni pour la grande lunette de 1900 quatre disques ainsi obtenus à force de précautions, de soins et d'habileté. On ne sera pas étonné d'apprendre que chacun d'eux soit revenu à 75.000 francs.

∴

Le Miroir. — Tandis que M. Mantois fondait les lentilles, M. Despret, directeur de la glacerie de Jeumont, coulait le miroir.

On a vu plus haut que ce miroir devait avoir 2 mètres de diamètre. L'énoncé de cette dimension n'évoque pas l'idée d'une chose extraordinaire. Mais il est à peine besoin d'observer qu'un miroir d'optique n'a rien de commun avec les glaces qui surmontent nos cheminées.

Songez que ce miroir est fait pour réfléchir le ciel, pour fournir de la lune une image destinée à être grossie dans des proportions fantastiques. La moindre déformation serait exagérée dans les mêmes proportions. Mais aucune déformation ne doit se produire. Il faut — au sens absolu du mot *falloir* — que le miroir soit la perfection même.

Pour réaliser la perfection d'un miroir, deux conditions sont indispensables : 1° le verre doit être d'une trempe aussi faible et aussi uniforme que possible, et cela sur une épaisseur considérable; 2° la planéité de la surface doit être poussée jusqu'à la dernière approximation qui soit sensible, c'est-à-dire dans l'état actuel de l'outillage des laboratoires jusqu'au dix-millième de millimètre. La première condition regarde le verrier, la seconde l'opticien.

La Compagnie des glaceries de Saint-Gobain, Chauny, etc., s'étant récusée, ce fut la glacerie de Jeumont qui entreprit la coulée du miroir.

Un four spécial fut construit et muni d'un dispositif particulier permettant de précipiter d'un seul coup dans le moule, large d'un peu plus de 2 mètres, profond de 30 centimètres, 4.000 kilos de verre en fusion. Le moule était placé sur un wagonnet que l'on poussait immédiatement dans le four à refroidissement progressif.

Douze coulées furent opérées. Deux seulement réussirent, la première et la douzième. Une des autres fut marquée par un accident qui aurait pu être tragique : la gueule du four s'ouvrit avant que le moule fût en place; la lave ardente et dorée, fluide comme un sirop, se répandit sur le sol; les hommes massés autour du four pour la manœuvre n'eurent que le temps de s'enfuir, et les dégâts furent considérables. Une autre fois, les pyromètres du four à refroidir fournirent des indications inexactes; on activa le feu qui semblait tomber trop vite; quelques jours après, on constatait que tout avait fondu : le verre et le wagonnet, et même le moule réfractaire.

Le premier miroir réussi fut emballé comme s'il se fût agi d'une colossale pierre précieuse — c'en était une en effet — et envoyé de Jeumont à Paris pour y être travaillé. L'autre resta en réserve.

La tâche des maîtres-verriers était terminée. Celle du constructeur-opticien allait commencer.

Le constructeur de la grande lunette de l'Exposition est M. Gautier, membre du Bureau des Longitudes. Le sidérostat géant avec son miroir, la lunette de 60 mètres avec son objectif et son oculaire, sont sortis parachevés de ses ateliers du boulevard Arago. De là, on les a transportés au Champ-de-Mars où on n'a eu qu'à les monter.

La partie la plus délicate du travail qui incombait à M. Gautier fut le dressage de la surface du miroir.

Si on vous demandait de désigner une surface qui vous parût absolument plane, vous ne chercheriez certainement pas autre chose qu'une glace. Eh! bien, au point de vue optique, une glace n'est guère plus plane qu'un mur crépi à la chaux.

Il faut remarquer ici qu'un miroir optique, à l'encontre d'une lentille, n'a pas besoin d'être d'une limpidité parfaite. On n'exige de lui que la planéité absolue de sa première surface; c'est en effet cette première surface que l'on argente; le verre n'est qu'un support pour la couche réfléchissante.

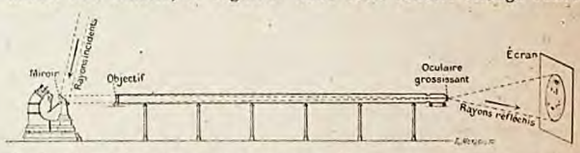
On croyait jusqu'ici qu'une surface rigoureusement plane ne pouvait s'obtenir qu'à la main, au moyen de retouches locales successives. M. Gautier, pour le miroir de 2 mètres, entreprit au contraire d'effectuer ce travail mécaniquement. L'appareil qu'il conçut dans ce but était une merveille de minutieuse délicatesse. Il se composait essentiellement d'un plateau mobile circulaire, sur lequel était placé le miroir, et d'un plateau-rodoir de $1^m,20$ de diamètre. Le premier plateau était animé d'un mouvement de rotation, le second d'un mouvement de va et vient. Entre le rodoir et le miroir était maintenu un intervalle rempli d'un mélange d'eau et d'émeri. Un ouvrier, armé d'une seringue et placé là à poste fixe, injectait l'émeri en temps opportun. A mesure que l'on employait de l'émeri plus fin, on rapprochait le plateau de la surface à doucir. En dernier lieu l'émeri et l'eau furent remplacés



Bloc de verre d'optique éclaté au refroidissement.

par du papier sec frotté de tripoli de Venise et collé sur le rodoir. Je passe sur dix ingénieux détails. Ce qu'il faut qu'on sache, c'est ceci :

Le doucissage et le polissage du miroir ne furent pas l'œuvre de huit jours, ni d'un mois, mais de plus d'une année. Pendant plus d'une année, le plateau-rodoir se promena sur la surface du verre. Pendant plus d'une année, un ouvrier fut occupé à injecter de l'émeri, à surveiller la marche régulière de l'appareil. Et pendant plus d'une année, M. Gautier vint plusieurs fois chaque jour braquer sur la surface du miroir une lunette, et regarder dans cette lunette l'image réfléchie d'un



Marche des rayons dans le grand sidérostat de l'Exposition et formation de l'image projetée de la lune.

point rond lumineux qui brillait de l'autre côté. L'image, mise au foyer, était-elle ronde, sans déformation aux bords, entourée d'anneaux alternativement sombres et brillants; restait-elle ronde tout en devenant moins nette, si l'observateur déplaçait l'oculaire en avant ou en arrière, — c'est que la portion de surface visée était plane. L'image au contraire s'aplatissait-elle ou s'allongeait-elle au moindre déplacement de l'oculaire dans un sens ou dans l'autre, — c'est que la portion de surface présentait une concavité ou une convexité. Et le rodoir recommençait sa besogne.

Il est bien difficile de se faire une idée exacte de la signification des mots *surface plane* en langage d'optique. Voici cependant une expérience assez caractéristique : le procédé que nous venons de décrire (procédé de Foucault) ayant permis de constater la planéité rigoureuse d'une partie du miroir, vous y appliquez la main, puis vous la retirez; le miroir n'est plus plan; l'image du rond lumineux est vue aplatie par la lunette de Foucault; la chaleur de votre main a suffi à produire une boursouflure appréciable et même mensurable : elle est de 1/3000 de millimètre.

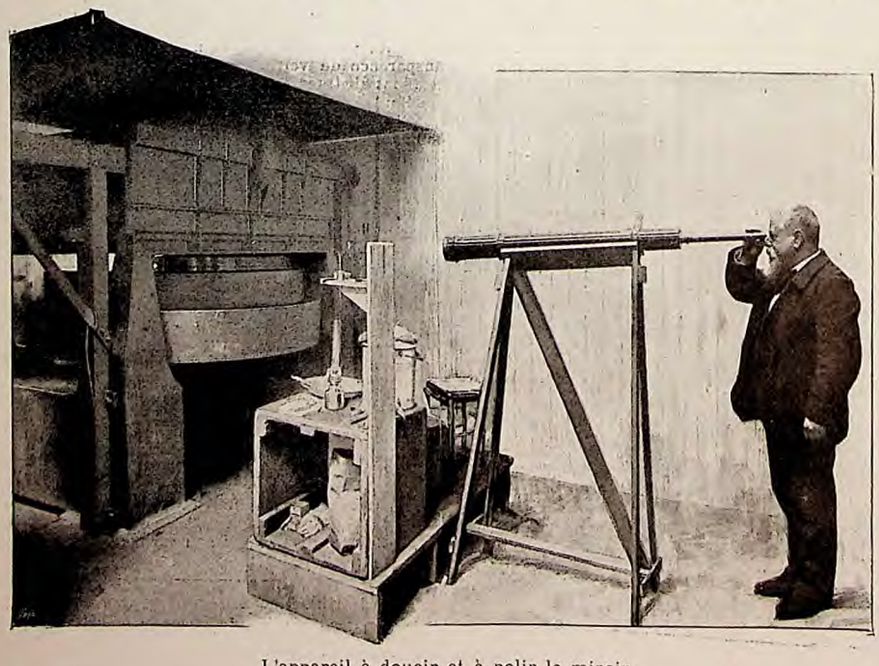
Autre détail : M. Gautier s'aperçut un jour que, par suite de la marche du soleil, une paroi de son atelier de polissage était plus chaude le matin, tandis que c'était la paroi opposée qui devenait la plus chaude dans l'après-midi; il n'en fallait pas plus pour influencer le miroir; et le rodoir attaquait aussitôt le côté momentanément dilaté. On dut pendre aux parois des thermomètres au dixième de degré; quand l'ouvrier constatait la moindre différence, il plaçait du côté froid un papillon de gaz qui brûlait là le temps nécessaire pour rétablir l'équilibre.

Ces minuties ne prêtent pas à sourire. Chacun de ces détails a ajouté quelque chose à la puissance de l'instrument qui est peut-être appelé à éclaircir plusieurs des mystères du ciel.

∴

Le Sidérostat au Champ de Mars. — Les courbures des lentilles furent obtenues à peu près par les mêmes moyens que la surface plane du miroir. Tout en dirigeant ces travaux, M. Gautier construisait le mécanisme du sidérostat, le tube de la lunette et l'oculaire. Notre dessin montre l'aspect d'ensemble et les proportions de l'instrument tout monté.

Un colossal bâti en fonte, du poids de 22 tonnes et demie, supporte le miroir et les axes qui doivent lui imprimer son déplacement. Ces axes constituent, avec le miroir, son barillet, son contrepoids et son support, la partie mobile de l'appareil. Le poids de cette partie mobile n'est pas inférieur à 15.000 kilogrammes. Mais le support vertical du miroir qui, avec sa charge, atteint 13.000 kilogrammes, flotte dans une cuve remplie de



L'appareil à doucir et à polir le miroir.

mercure. Les neuf dixièmes du poids sont ainsi neutralisés par la poussée, et un effort de la main suffit à faire tourner l'énorme masse de 15 tonnes. Le poids moteur du mouvement d'horlogerie nécessaire pour l'entraînement est seulement de 70 kilogrammes. La manœuvre des axes s'effectue au moyen de manivelles disposées à la base du bâti de fonte. Parmi ces manivelles, les unes servent à orienter le miroir à volonté, les autres à remonter le mouvement d'horlogerie qui l'affranchit du mouvement réel de la terre et lui permet d'accompagner le mouvement apparent des astres.

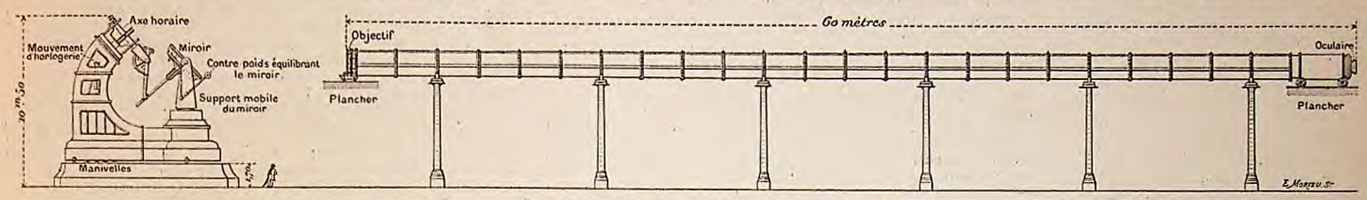
Le tube horizontal de la lunette mesure 60 mètres de longueur et 1m,50 de diamètre, et pèse 21.000 kilogrammes. Il est fait en tôle d'acier de 2 millimètres d'épaisseur, se compose de vingt-quatre sections boulonnées bout à bout, et repose sur six colonnes métalliques. Son axe se trouve au niveau du centre du miroir.

Du côté du miroir l'entrée de la lunette est fermée par l'objectif. Comme on l'a vu plus haut, deux objectifs ont été préparés; l'un est astronomique, l'autre photographique. Ils ne diffèrent que par la composition du verre. Selon qu'on veut obtenir une observation visuelle ou une photographie, on place l'un ou l'autre en regard de la lunette; ils sont à cet effet disposés sur un chariot en fonte roulant sur des rails. Nous avons déjà dit également que chaque objectif est composé d'un crown et d'un flint; le crown peut s'écarter du flint pour faciliter le nettoyage des lentilles.

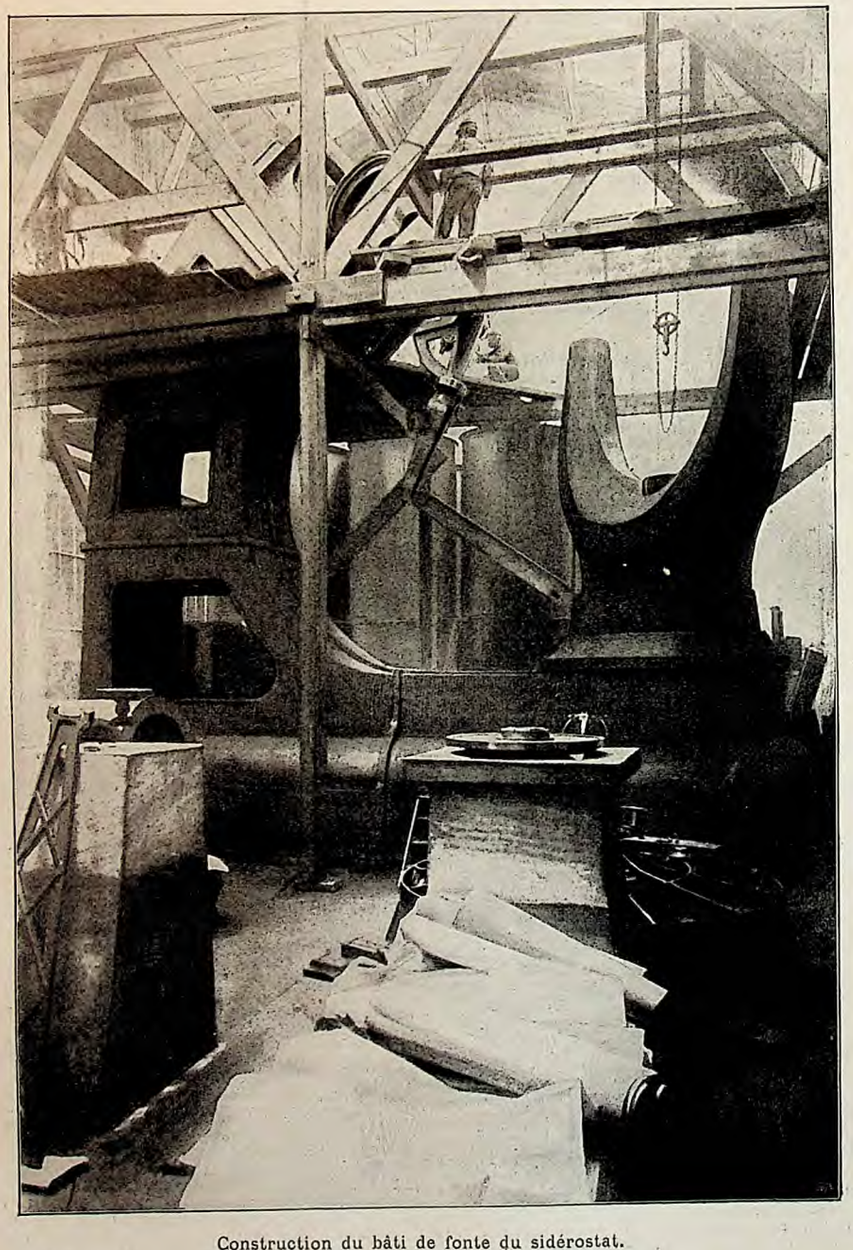
Au foyer de l'objectif, à l'autre extrémité de la lunette, est disposé l'oculaire. C'est en réalité la vingt-quatrième section du grand tube; mais elle est montée sur roues de façon à permettre la mise au foyer. A l'oculaire on peut substituer à volonté une plaque photographique, un spectroscope, ou un appareil pour la projection.

Pour que la lunette puisse servir, il ne reste plus qu'une opération à mener à bien : l'argenture du miroir. M. Gautier y procèdera cette semaine sur place, au Palais de l'Optique. Il a prévu à cet effet un dispositif spécial permettant d'extraire à demi le miroir du barillet où il repose, de le faire pivoter sur lui-même et d'immerger la surface à argenter dans une cuve contenant le bain de nitrate d'argent.

Après quoi il n'y aura plus qu'à ajuster objectif et oculaire aux deux bouts pour que M. Lœwy, à qui revient cet honneur, puisse faire la première observation.



Le grand sidérostat de l'Exposition (vue d'ensemble)



Construction du bâti de fonte du sidérostat.

Que verra-t-il? Il ne verra pas la Lune à un mètre, c'est entendu. Mais il y a tout lieu d'espérer qu'il la verra à environ 60 kilomètres, ce qui est déjà fort honnête.

L'image de la Lune fournie au foyer par l'objectif seulement aura en effet 56 centimètres de diamètre. Avec un oculaire grossissant dix fois, le diamètre de l'image deviendra de 5m,60. Si cette image est suffisamment lumineuse, on la projettera directement sur un écran au moyen d'un appareil *ad hoc* combiné avec l'oculaire grossissant. Ce sera pour le gros public un spectacle particulièrement impressionnant. Si au contraire l'éclat lumineux est insuffisant, il faudra substituer à la projection directe celle des photographies qui auront été obtenues aux heures favorables. Sur une image de la Lune mesurant 5m,60 de diamètre, les cratères de notre satellite ayant 100 mètres de diamètre seront représentés par un point de deux dixièmes de millimètre. Faut-il ajouter que l'on pourrait distinguer de même une armée en marche ou un grand paquebot traversant un océan? Toutes les hypothèses de ce genre sont libres.

Mais on ne montrera pas seulement la Lune aux visiteurs du sidérostat géant. On s'efforcera de mettre sous leurs yeux tous les astres qui passeront dans le champ du miroir, lequel sera au Champ de Mars fâcheusement restreint par les constructions environnantes. Les plus forts grossissements obtenus jusqu'à présent atteignent 4.000 fois; celui du sidérostat dépassera 6.000 fois et pourra même être poussé jusqu'à 10.000 fois dans des circonstances favorables.

Il est malheureusement presque certain que ces circonstances propices ne se produiront pas pendant l'Exposition. Trépidations, fumées, poussière, aucune incommodité ne sera épargnée à l'observatoire improvisé du Champ de Mars. Les amis de l'astronomie devront vraisemblablement se borner à admirer de confiance le chef-d'œuvre de construction mécanique et de travail optique qui leur sera exhibé, et ils exprimeront le souhait de voir en 1901 la plus grande lunette du monde installée sous un ciel plus pur et dans un asile plus paisible.

MAURICE NORMAND.

NOTES ET IMPRESSIONS

Ce qui fait, en tout genre, la valeur de l'individu, c'est le coefficient social.

F. BRUNETIÈRE.

∴

L'exemple, de si bas qu'il parte, est toujours l'exemple.

COMMANDANT MARCHAND.

∴

Plus on lit de journaux, plus on a de chances de ne pas éclaircir les faits et d'embrouiller les idées.

JULES DELAFOSSE.

∴

L'histoire, c'est le Guide Joanne des gouvernements et des peuples.

GUY DELAFOREST.

∴

Centenaire : un homme qui a cent raisons de maudire la vie.

MARIE ADVILLE.

∴

Les plus noires de nos pensées sont celles de nos nuits blanches.

J. ET EDM. DE GONCOURT.

∴

Deux choses qui se valent : l'optimisme d'un ministre en activité, le pessimisme d'un ministre déchu.

CH. CANIVET.

∴

Ne boudons jamais notre temps, quel qu'il soit, et sachons y vivre.

H. CHANTAVOINE.

∴

Si l'on pouvait entasser sur un point de l'Europe les crânes de toutes les victimes de la guerre, le Mont-Blanc cesserait d'en être le plus haut sommet.

∴

De grâce, ne réduisons pas le progrès de la civilisation au perfectionnement des moyens de destruction des faibles par les forts.

G.-M. VALTOUR.

LIVRES NOUVEAUX

Histoire. — Mémoires. — Critique.

Napoléon et sa famille, par Frédéric Masson ; tome III : 1805-1807. 1 vol. in-8°, Ollendorff, 7 fr. 50.

A voir le peu d'estime que témoigne M. Masson pour les frères et les sœurs de Napoléon, on est d'abord tenté de trouver un peu étonnant qu'il ait cru devoir consacrer une étude aussi approfondie à des personnages aussi méprisables : car non seulement il nous met au courant des moindres détails de leur vie publique et privée, il le fait encore avec une gravité, une solennité imperturbables, comme s'il agitait des problèmes de la plus haute importance. Mais on finit bientôt par reconnaître que c'est lui qui a raison, et que, pour insignifiants que soient en eux-mêmes les tristes héros dont il nous raconte la vie, leur vie se trouve si étroitement mêlée à celle de leur frère qu'elle seule, en quelque sorte, nous permet de comprendre exactement, humainement, la grande figure de Napoléon. C'est, au reste, ce qu'avait déjà deviné Michelet, qui devinait tout. Le troisième volume de l'ouvrage de M. Masson nous prouve, plus vivement encore que les deux premiers, combien a été funeste, pour les succès politiques du grand empereur, la médiocrité avide et vaniteuse de toute sa famille. Avons-nous besoin d'ajouter que ce volume, de même que les précédents, est un véritable monument d'érudition complète et sûre, mais surtout d'érudition intelligente, élargie et vivifiée par un admirable fonds d'observation personnelle? On y trouvera, notamment, d'inoubliables portraits de Jérôme et d'Elisa Bonaparte ; et M. Masson a en outre pris la peine de nous raconter pour la première fois, dans un très intéressant appendice, toutes les aventures d'Elisabeth Patterson, la première femme de Jérôme Bonaparte, qui ne nous était connue jusqu'ici que par des légendes de pure fantaisie.

Elisa Napoléon en Italie, par Rodocanachi. 1 vol. in-18, Flammarion, 3 fr. 50.

Comme le dit très justement M. Rodocanachi, au début de son livre, Elisa Bonaparte était, des trois sœurs de Napoléon, « celle qui lui ressemblait le plus de visage comme de caractère ». Elle ressemblait à Napoléon comme une caricature ressemble à son original ; et les circonstances lui ont permis de jouer en Italie, pendant près de dix ans, un rôle qui est, lui aussi, une sorte de caricature du rôle historique de son glorieux frère. C'est ce que nous avait déjà fait entendre M. Masson, dans les chapitres de *Napoléon et sa Famille* où il traitait d'Elisa Bonaparte ; mais plus clairement encore et d'une façon plus complète cela nous est démontré aujourd'hui par le très intéressant récit de M. Rodocanachi. Le séjour d'Elisa à Florence, notamment, tel qu'il nous le raconte, est une comédie *napoléonienne* qui n'a d'équivalent que le séjour à l'île d'Elbe de Napoléon lui-même : comédie à la fois amusante et instructive, car, tout en nous égayant, elle nous aide à comprendre bien des traits de caractère qu'Elisa avait en commun avec le chef de sa famille, et que le génie de celui-ci nous empêche de discerner chez lui au premier abord. Et, autour d'Elisa, la comédie fait défiler devant nous une foule de comparses également typiques, depuis le piteux Baciocchi, le prince-consort, jusqu'à cet évêque de Florence qui passait pour un réprouvé, et qui s'amusait à terrifier ses ouailles en leur distribuant de force sa bénédiction.

Correspondance militaire du maréchal de Moltke, seule traduction française autorisée. *Tome III* (28 *janvier* 1871-16 *septembre* 1873). 1 vol. in-8°, Charles Lavauzelle, 10 fr.

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler l'extrême importance documentaire de cette publication. Qu'il nous suffise, pour cette fois, de dire que ce troisième volume de la *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, poursuivant l'histoire des événements relatifs à la guerre franco-allemande de 1870, nous conduit jusqu'à la fin de cette campagne, c'est-à-dire qu'il embrasse toute la période comprise entre les préliminaires de l'armistice et le traité de paix. Ou plutôt il s'étend un peu au-delà, jusqu'à la date du 16 septembre 1873, époque de la libération définitive du sol français : car autant on s'était appliqué, dans les précédents volumes, à ne reproduire que le texte même de la correspondance du Feld-Maréchal, autant on a jugé utile, dans celui-ci, d'y adjoindre un certain nombre de documents de sources différentes, afin de faciliter au lecteur l'intelligence d'événements que le comte de Moltke, dans sa correspondance, ne fait souvent qu'effleurer. C'est ainsi que, dans ce troisième volume, l'on trouvera quelques lettres du prince de Bismarck et du général de Fabrice, gouverneur général de Versailles, qui sont du plus haut intérêt, tant pour l'histoire de la guerre franco-allemande que pour celle de notre insurrection parisienne de 1871. On y trouvera aussi le texte intégral des accords conclus entre les deux puissances belligérantes ; sans compter maintes annotations du traducteur, qui permettent de suivre, pour ainsi dire jour par jour, les dernières convulsions du drame douloureux de l'Année Terrible.

L'Anglomanie, par Jean de La Poulaine. 1 vol. in-18, Plon, 3 fr. 50.

M. Jean de La Poulaine a publié naguère, sous le titre de *Le Colosse aux pieds d'argile*, une très intéressante étude des mœurs et de la politique anglaises. Sous prétexte de combattre l'anglomanie, c'est encore le même sujet qu'il traite dans son nouveau livre ; et comme il connaît fort bien l'Angleterre, plusieurs des choses qu'il nous en dit sont tout à fait instructives. Sur le soi-disant sens pratique des Anglais, sur la soi-disant supériorité de la femme anglaise, et même sur la soi-disant perfection des collèges et universités d'Outre-Manche, il émet des réflexions d'autant plus intéressantes qu'on nous a plus constamment accoutumés, depuis quelque temps, à ne voir que les beaux côtés de la vie en Angleterre. Mais M. de La Poulaine apporte à son réquisitoire un ton d'hostilité violente et presque personnelle qui ne laisse pas d'en atténuer sensiblement la portée. Avec tous les éléments d'une véritable étude, sérieuse et documentée, son livre fait l'effet d'un pamphlet, surtout à cause de ce ton amer et agressif. Et puis, tout en partageant sa mauvaise humeur contre l'anglomanie, nous devons bien reconnaître que souvent elle lui inspire des arguments malheureux. Ne nous déclare-t-il point, par exemple, pour nous prouver l'absence de sens pratique chez les Anglais, que ceux-ci « admirent les vieilles maisons sales et puantes » et que Rouen leur plaisait beaucoup plus « lorsqu'au lieu des belles rues d'aujourd'hui on n'y voyait guère que des ruelles où le soleil et la lumière ne pénétraient jamais » ? Nous connaissons bon nombre de Français qui, sur ce point, sont du même avis que ces Anglais ; et nous serions fort étonnés qu'ils fussent « anglomanes ».

Journal intime de Cuvillier-Fleury, avec une introduction par Ernest Bertin ; tome I^er^ : *La Famille d'Orléans au Palais-Royal* (1828-1831). 1 vol. in-8°, avec deux portraits, Plon, 7 fr. 50.

« Le public continue de prendre goût aux souvenirs et aux correspondances intimes, quoiqu'il lui arrive de temps à autre d'être trompé dans son attente et de bâiller aux banalités ou aux puérilités qu'on lui offre sous ce nom. Je ne crains pas que les papiers inédits de Cuvillier-Fleury lui causent cette sorte de surprise, et j'estime tout au contraire qu'ils le frapperont par leur sérieuse et attrayante originalité. » Ainsi parle M. Ernest Bertin, dans l'introduction qu'il a mise en tête de ce volume ; mais ce qu'il ne craint pas, nous le craignons, hélas ! très vivement, car le fait est que ces notes intimes de Cuvillier-Fleury nous apparaissent comme le modèle des documents posthumes qui gagneraient à n'être point publiés en entier. On n'imagine pas lecture plus fatigante, et au total plus insignifiante. Le précepteur du duc d'Aumale nous apprend que, tel jeudi, il a dîné dans telle maison, où il a rencontré telles et telles personnes ; que le samedi suivant il est allé à la campagne ; que le dimanche il a vu une exposition de tableaux ; mais il ne nous dit rien, ni de la conversation qu'il a entendue à table, ni des impressions qu'il a éprouvées à la campagne, ni des tableaux qu'il a vus à l'exposition. Parfois seulement, il nous révèle que « *Fidelio* est un opéra fort ennuyeux » ou que l'église Saint-Etienne de Beauvais « remonte très haut, à ce qu'a fait observer Louis-Philippe, très connaisseur en ce point. » Est-ce donc que ce *Journal intime* soit complètement dépourvu d'intérêt ? Il contient au contraire bon nombre de passages qui valaient de nous être connus, des anecdotes typiques, de spirituels portraits, des jugements ingénieux ; mais tous ces passages se trouvent reproduits et commentés dans la belle introduction de M. Bertin ; et quand ensuite on les relit, dans le texte même du *Journal*, ils sont entourés de tant de détails fastidieux que c'est à peine si l'on a le courage de s'y intéresser.

En Flânant, par André Hallays, 1 vol. in-8°. Société d'édition artistique, 6 fr.

C'est toujours une entreprise téméraire qu'une réédition, sous la forme du livre, de feuilles volantes et d'articles éphémères. Pour la justifier et en assurer le succès, certaines conditions sont indispensables : outre la valeur littéraire, il y faut un fonds substantiel d'idées générales d'où procèdent les manières de voir et de penser appliquées à des sujets particuliers, sujets dont l'intérêt, d'ailleurs, doit subsister hors de l'actualité ; il y faut aussi une note dominante bien personnelle, qui donne au moins l'apparence de l'unité à cette mosaïque. Or, ici, reconnaissons-le, ces conditions sont remplies à souhait. D'une allure tranquille et dégagée, M. André Hallays flâne *à travers les idées — à travers les mœurs — à travers Paris — à travers la France — à travers l'Europe* : tels sont les titres mêmes des divisions qu'il a adoptées pour le classement méthodique de ses mélanges, où il traite des questions les plus diverses avec la parfaite aisance d'un esprit très cultivé. Flâneur singulièrement attentif, son œil sagace pénètre au-delà du masque des hommes et de la superficie des choses. Bien que sa flânerie curieuse soit loin de la badauderie, il lui arrive parfois de faire le badaud, mais c'est alors qu'il est le plus redoutable ; car il y a en lui un ironiste très fin, pratiquant supérieurement le procédé socratique, qu'il a si bien décrit et analysé dans un des meilleurs chapitres de son livre.

Romans.

Au Milieu du Chemin, par Edouard Rod. 1 vol. in-18, Fasquelle, 3 fr. 50.

M. Edouard Rod a beau se défendre d'avoir voulu écrire un roman à thèse : la vérité est que son roman est une thèse, et c'est ce qui lui donne sa haute portée. Il affirme et prétend prouver par deux exemples typiques, que les conséquences morales et sociales de certaines œuvres d'art sont souvent plus fortes que ne le croient les artistes, qu'elles sont même souvent tout à fait désastreuses, et que les artistes n'ont pas le droit de s'en désintéresser. Les plus beaux drames peuvent avoir les plus vilains effets sur les sentiments et sur la conduite de ceux qui les voient jouer ; et pour le poète qui les a écrits les peuvent être la source des plus cruels remords : telle est la double conclusion qui se trouve non pas exprimée, mais en quelque sorte suggérée et évoquée dès les premiers chapitres de ce beau roman ; et si les deux exemples d'où elle se dégage, le tragique suicide de la petite Bouland et le repentir non moins tragique du poète Clarencé, si ces deux récits, entremêlés avec un art délicat, nous intéressent et nous émeuvent autant qu'ils le font, ce n'est pas seulement parce que l'auteur y a mis tout son talent d'observation et de description, c'est surtout parce qu'il nous a montré en eux de saisissants exemples, pour nous rappeler une vérité trop oubliée aujourd'hui, mais évidente, essentielle, et plus digne que tout autre de nous être rappelée.

Résurrection, par le comte Léon Tolstoï, traduit du russe par E. Halpérine-Kaminsky. Tome I. 1 vol. in-18, illustré, Flammarion, 3 fr. 50.

Nous n'avons pas à faire de nouveau l'éloge de l'admirable roman du comte Tolstoï, dont cette traduction ne contient d'ailleurs que la première moitié. Mais nous ne pouvons nous empêcher de profiter, une fois de plus, de cette occasion, pour signaler le grave dommage que causent aux grands écrivains étrangers les traducteurs qui n'apportent pas à leur tâche le savoir et le talent nécessaires. A supposer même que la traduction de M. Halpérine réponde exactement au sens littéral du texte russe, — ce que nous ignorons, — elle n'en reste pas moins écrite dans une langue qui non seulement la rend pénible et déplaisante à lire, mais qui parfois la rend tout à fait incompréhensible. « Je m'intéressais déjà moins, vers la fin de mon roman, *du* modelé artistique ; je voulais surtout répandre dans le public les textes appropriés de l'Evangile ». Ou encore, deux pages plus loin : « tels sont les mobiles qui ont déterminé le traducteur et l'éditeur d'entreprendre, avec tout le souci possible de la forme, cette nouvelle édition ». M. Halperine, évidemment, ne sait pas le français : c'est affaire à lui, et personne ne s'avisera de le lui reprocher ; mais comment ne comprend-il pas qu'en transportant dans ce pseudo-français la pensée du grand artiste qu'est le comte Tolstoï il nous met dans l'impossibilité absolue d'en apprécier non seulement la valeur artistique, mais même le sens, l'intérêt, et la portée morale?

Divers.

L'Année Industrielle, par Max de Nansouty ; *troisième année :* 1899. 1 vol. in-18, illustré, Juven, 3 fr. 50.

Tout un volume ne suffirait pas si nous voulions donner à nos lecteurs une analyse un peu complète du nouvel ouvrage de M. de Nansouty : aussi croyons-nous devoir renvoyer tout simplement à l'ouvrage lui-même ceux qui s'intéressent aux questions qu'il traite, et qui sont, en vérité, de plus d'une sorte. Pas un travail d'industrie ou d'art ne s'entreprend, dans le monde, sans que M. de Nansouty en soit informé et nous dise, aussitôt, ce qu'il en pense. Un perfectionnement se produit-il dans l'aérostation, l'automobilisme ou la navigation? Il est des premiers à en pouvoir apprécier l'ingéniosité ou l'utilité pratique. Il n'ignore point « pourquoi l'on coupe la queue des chiens », ni d'où viennent les « météorites », ni ce qui cause les « illusions d'optique ». Il nous vante le goût des « conserves de kangourou », tandis qu'il nous met en garde, d'autre part, contre les falsifications, véritablement prodigieuses, de nos plus fins produits alimentaires. Il a aussi des moyens infaillibles pour reconnaître la pureté de l'eau. Que ne sait-il pas? Et c'est toute sa science qu'il met à notre disposition, dans ses livres, avec un mélange tout à fait agréable de savoir et de bonhomie.

Ont paru :

Poésies. — *Les Fleurs d'Hiver*, par Armand Silvestre. In-18, Fasquelle, 3 fr. 50. — *Poèmes Ingénus*, par Fernand Séverin. In-18 de la *Collection des Poètes français de l'étranger*, Fischbacher, 3 fr. 50. — *Des Rêves et des Choses*, par Nicolette Hennique. In-12. éditions de la *Revue Blanche*, 2 fr. — *Les Quatre Saisons*, par Stuart Merril. In-18, au *Mercure de France*, 3 fr. 50. — *Le Déclin sur la Pourpre et l'Or*, par Louis-Frédéric Sauvage. In-18, Lemerre, 3 fr. 50 ; *Vers le Crucifix!* par Félix Ménétrier. In-18, *d°*, 3 fr. — *Choix de Poésies*, par Charles Grandmougin. In 18, Fasquelle, 3 fr. 50.

Divers. — *La Loi des suspects*, lettres adressées à M. Waldeck-Rousseau par le comte Albert de Mun. 1 vol. in-18, Plon, 3 fr. 50 ; — *Les Instantanés* des années 1897 à 1899 : suppléments illustrés de la *Revue Hebdomadaire*, chaque année formant 2 vol. in-18. *d°*, 3 fr. 50. — *Catholique et Positiviste*, par Georges Valerie. 1 br. in-18, Perrin, 1 fr. — *La Civilisation Païenne et la Morale chrétienne*, par P. Reynaud. 1 vol. in-18, *d°*, 3 fr. 50. — *Le Régime économique et les Sociétés commerciales du Congo français*, par V. Pourbaix et J. Plas. br. in-8°, Challamel. 3 fr. — *Le Gouvernement parlementaire en Angleterre*, par A. Tood, traduit de l'anglais, avec une préface de Casimir-Perier. Tome I. 1 vol. in-18, Giard et Brière, 6 fr.

CORRESPONDANCE

Genève, le 21 mars 1900.

Monsieur le directeur de l'*Illustration*,

Seriez-vous assez bon pour rassurer votre chroniqueur qui me paraît affreusement bouleversé par le fait suivant :

Cet écrivain termine sa causerie dans l'*Illustration* du 17 courant en exprimant le trouble que lui a causé l'obligation de donner un « coup de pouce » à son calendrier perpétuel pour lui faire sauter le 29 février dernier, notre année 1900 qui devrait être bissextile ne l'étant pas, pour des raisons qu'il n'a pas le... temps d'expliquer!

Mais ceci n'est rien... en comparaison de l'appréhension qui l'étreint en pensant qu'il devra renouveler l'opération au 28 février de l'an 2000!... Ce serait terrible en effet. Mais que votre chroniqueur veuille bien se tranquilliser; il n'aura pas à répéter cet exercice, non pas, comme il le pense, qu'il coure la chance de n'être pas à la maison ce jour-là, — tout est possible, cependant, — mais parce que l'an 2000 *sera bissextile* et que son 29 février sautera *tout seul*. C'est qu'en effet ce ne sont que les millésimes centenaires *non divisibles* par 400 ou, plus court, dont les deux premiers chiffres ne sont pas divisibles par 4 qui *ne sont pas* bissextiles. Ceux dont les deux premiers chiffres se divisent par 4 *sont* bissextiles, ce qui sera le cas de l'an 2000.

S'il en était autrement, notre calendrier se trouverait, au bout de quelques siècles, avoir une fraction de jour de plus que *celui de la nature* elle-même et notre chroniqueur alors pourrait s'en trouver bouleversé pour de bon.

Excusez ma digression, en faveur de la vérité, et agréez, Monsieur, mes salutations cordiales.

Albert Redar.
Horloger.
Vieil abonné de l'*Illustration*.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

Le nouveau transatlantique « La Savoie ». — Voici quelques indications sur le nouveau paquebot de la Compagnie générale transatlantique *la Savoie*, qu'on doit lancer aujourd'hui à Saint-Nazaire.

La Savoie est avec *la Lorraine*, construite sur les mêmes plans, le plus grand bateau de commerce français actuellement à flot. Il mesure 177 mètres de longueur, 18m,20 de largeur et 12 mètres de creux. Son déplacement est de 15,200 tonneaux avec 7m,70 de tirant d'eau.

Il comporte six ponts, dont un supérieur de 100 mètres de longueur servant de promenade aux passagers. On y compte 18 embarcations de sauvetage et des radeaux. L'insubmersibilité est assurée par 16 cloisons étanches transversales et une cloison longitudinale séparant les deux machines. L'appareil moteur se compose de deux machines à triple expansion d'une force indiquée de 22,000 chevaux. La vitesse aux essais doit être de 22 nœuds. Ce grand steamer contiendra 59 places de luxe, 378 de 1re classe, 118 de 2e, et 398 de 3e classe ; soit au total 953 places. Avec ses 372 hommes d'équipe et gens de service, c'est donc un total de 1,325 personnes qu'il pourra prendre à bord.

L'impression électrique sans encre. — On parle beaucoup, en Angleterre, du procédé Green pour l'impression sans encre d'imprimerie. Le papier est préparé chimiquement de façon que lorsqu'il est traversé par un courant électrique, les produits chimiques qu'il renferme se décomposent et deviennent noirs aux points de contact des caractères. Un syndicat s'est formé à Londres pour répandre cette invention et a poursuivi, depuis quelques mois, des expériences dans le but de la rendre réellement pratique.

On dit que l'économie réalisée par ce procédé serait très considérable ; elle se traduirait par la suppression complète de la dépense d'encre, et, d'un autre côté, les frais de préparation chimique du papier ne seraient pas élevés, car les produits employés sont très bon marché et diffèrent totalement de ceux usités en photographie.

On dit encore que l'application du système peut se faire aisément aux presses actuelles et que l'impression ainsi produite est inaltérable, mais l'un des inconvénients du procédé paraît être dans la lenteur du tirage, le contact devant être assez prolongé pour que le courant électrique produise son plein effet.

Les glaces polaires en 1899. — L'Institut météorologique danois publie les renseignements recueillis chaque année sur la situation des glaces polaires autour du Groënland et dans les mers qui s'étendent entre la Nouvelle-Zemble et le Spitzberg d'une part et le détroit de Davy et la baie de Baffin d'autre part.

D'après ces renseignements, la quantité de ces glaces aurait été très notablement moindre en 1899 que dans les années précédentes, ce qui promet une belle saison printanière pour la région du sud-ouest du Groënland.

Ces anomalies ne sont sans doute pas sans quelque rapport avec les phénomènes cycloniques qui sont observés dans nos régions depuis le commencement de l'hiver.

Limites de transmission de l'énergie électrique. — Nous avons eu déjà l'occasion de parler du transport à de grandes distances des courants électriques créés par les forces naturelles telles que les chutes d'eau et utilisés très loin de leurs points de production. En Amérique où les installations de ce genre sont considérables, on s'est préoccupé de rechercher la limite à laquelle pratiquement ce transport peut avoir lieu. Cette limite variera nécessairement avec le voltage du courant à transporter; et il importe de savoir jusqu'à quel point on peut pousser ce voltage.

Actuellement la tension de 10.000 volts a fait ses preuves; à 20.000 volts, les lignes commencent à devenir lumineuses la nuit; à 40.000 volts, la perte est déjà sensible, et à partir de 50.000 volts, le pouvoir isolant de l'air est tout à fait insuffisant et il faut alors ou augmenter la distance entre les fils, ou les recouvrir d'une enveloppe protectrice.

Au point de vue de la distance de transmission, l'expérience a montré que, jusqu'à 160 kilomètres, on n'éprouve aucune difficulté; au-delà de ce chiffre et jusqu'à 7 à 800 kilomètres, on sera soumis à des pertes de courant et à des dépenses dans l'établissement des lignes qui rendront parfois leur construction impossible.

Pratiquement, les transmissions de 500 à 1.000 kilowatts donnent des résultats très satisfaisants jusqu'à 25 kilomètres. Les conditions sont encore pratiques, quoique moins avantageuses, jusqu'à 160 kilomètres; mais au-delà le succès devient très aléatoire.

La fabrication du papier à l'Exposition de 1900. — Il y aura à l'Exposition trois grandes machines à papier continu qui fonctionneront sous les yeux des visiteurs.

La machine française exposée par la maison Darblay fabriquera du papier de 2m,80 de largeur dont la pâte sera produite sur place. La machine allemande de M. H. Füllner, de Warmbrunn, aura une largeur de 2m,30 de papier et comportera diverses dispositions inédites. Le constructeur aurait voulu exposer une machine beaucoup plus importante, mais il a dû y renoncer faute de place. Enfin, la machine suisse de la maison Escher-Wyss, de Zurich, fera du papier rogné et apprêté sur une ou deux faces, de 1m,60 de large.

Pour le public, en général, c'est la machine française qui sera certainement la plus intéressante, mais les initiés trouveront, dans toutes les trois, de quoi satisfaire leur désir de voir du nouveau.

Transport d'une maison à travers un bras de mer. — Nous avons eu à décrire, à diverses reprises, le déplacement d'un édifice sur terre, mais nous n'avions pas encore entendu dire qu'on ait effectué un pareil transport sur l'eau, et à plus forte raison, sur mer.

C'est pourtant ce qui a été réalisé, en Amérique, où le docteur William A. Edwards vient de faire transporter son habitation, ainsi qu'un bâtiment accessoire, d'une rive à l'autre, de la baie de San Diego (Californie), sur une distance d'environ un mille et demi.

Cette opération peu banale a été effectuée sans accident de la manière suivante :

Disons d'abord qu'il s'agissait, dans l'espèce, de ces constructions légères en bois, qu'on qualifierait volontiers, chez nous, de baraquements, si ce n'était que l'habitation principale comportait, en outre du rez-de-chaussée, un étage sous comble. Les bâtiments furent d'abord enlevés de leur emplacement primitif, suivant les méthodes usitées en pareil cas, et amenés sur une plate-forme d'embarquement établie sur le rivage. Des chalands, spécialement aménagés, abordèrent le long de cette plate-forme, où ils furent échoués, à marée basse, de façon que leur pont affleurât le niveau de la plate-forme dont ils formèrent alors le prolongement. On y fit glisser facilement les constructions qui furent solidement arrimées. A marée haute, les chalands flottèrent de nouveau et formèrent un train de bateau remorqué par un petit vapeur.

Peu de temps après, ce singulier convoi abordait à l'autre rive où le débarquement s'effectuait dans des conditions analogues.

Inutile d'ajouter qu'on avait choisi pour cette opération un temps très beau et une mer très calme.

Une usine à gaz éclairée à l'électricité. — Voilà qui peut paraître bizarre au premier abord, mais en y regardant de plus près, rien de plus logique et de plus pratique. C'est en Amérique, — naturellement, — que la chose vient de se réaliser. A Détroit, la compagnie du gaz vient d'éclairer son usine à l'électricité. La dynamo génératrice est actionnée, bien entendu, par un moteur à gaz, et le courant qu'elle fournit permet l'éclairage facile et sans danger de toutes les parties de l'usine où l'emploi d'une lumière libre est impossible; comme, par exemple, la salle des compresseurs, celle des réservoirs, des purificateurs à ammoniaque, etc. On emploie des lampes à incandescence, dont les commutateurs sont placés en dehors des endroits à éclairer afin d'éviter la production de toute étincelle pouvant donner lieu à explosion.

Les brevets d'invention aux Etats-Unis. — Le nombre total des demandes de brevets et de dépôts de marques de fabrique aux Etats-Unis, en 1899, a été de 41.413. La progression a été sensible sur l'année précédente, dont le chiffre n'avait été que 35.842, mais ce nombre était le plus bas de ceux enregistrés depuis dix ans, et en 1897, le total de 47.905 avait été obtenu.

Le nombre des brevets accordés a été de 25.435 et celui des marques de fabrique enregistrées, de 1.649. Au cours de la même année, 18.135 brevets sont arrivés à expiration et 3.997 ont été dénoncés pour cause de non paiement des droits.

L'Etat de New-York tient la tête pour la délivrance des brevets avec le total de 3.798; la Pensylvanie vient ensuite avec 2.355, puis l'Illinois avec 2.152, le Massachusetts avec 1.774, l'Ohio avec 1.501, etc.

Par rapport à la population, l'Etat de New-York ne vient qu'au huitième rang avec un brevet pour 1.579 habitants, alors que dans la Colombie on en compte un pour 1.151 habitants, et dans le Massachusetts, un pour 1.262.

L'Angleterre vient en première ligne pour les brevets délivrés à des personnes résidant à l'étranger, comme on le voit dans le tableau ci-dessous.

	1896	1897	1898	1899
Angleterre.....	617	706	964	1.072
Allemagne.....	513	551	634	888
Canada	314	286	345	371
France.....	194	222	258	292

La progression de ces brevets a été considérable dans ces derniers temps en Angleterre, en Allemagne et en France.

La culture de la betterave aux Iles Britanniques. — La Chambre d'agriculture de Londres a décidé de faire des expériences sur la culture de la betterave dans les différentes parties de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, pendant la saison prochaine.

Les expériences devront être faites sur un terrain d'un demi-hectare au moins, et l'on s'arrangera pour les poursuivre sur vingt points différents.

Des expériences antérieures ayant mis en lumière, dans certains cas, la valeur de la betterave à sucre pour l'alimentation du bétail, indépendamment de la valeur de la racine pour la fabrication du sucre, le premier point est indiqué comme devant faire spécialement l'objet des observations, au cours des expériences projetées.

Epidémie inconnue sur les chiens en Angleterre. — Une épidémie — il serait plus correct de dire une épizootie — mystérieuse sévit depuis une dizaine de mois sur les chiens, en Angleterre.

La maladie a fait son apparition à Southampton sous une forme si grave que la ville a vu disparaître, en très peu de temps, sa population canine. Puis elle a gagné d'autres régions, et depuis quelques jours, son existence est signalée à Londres, où les vétérinaires sont sur le qui-vive.

Un journal de médecine anglais se demande si cette maladie, gravement infectieuse, nettement contagieuse, ne serait pas la peste, et il fait remarquer qu'elle a débuté dans un port de mer où les chiens ont pu être facilement infectés par les rats des navires.

Un autre journal de médecine objecte à ce propos que, s'il s'agissait de la peste, il serait bien extraordinaire que la maladie ne s'en prît qu'aux chiens et respectât complètement l'espèce humaine.

L'argument n'est pas décisif; mais il est bien inutile de discuter, et le moindre examen bactérioscopique, aidé d'un essai de culture microbienne, serait infiniment préférable pour juger la question.

On sait en effet que le diagnostic bactériologique d'un cas de peste douteux est une affaire de vingt-quatre heures.

La température du corps pendant le jeûne. — Un physiologiste italien, M. Mosso, a fait à l'Université de Gênes une suite d'observations intéressantes sur la température du corps animal pendant le jeûne.

Les expériences de M. Mosso sont importantes surtout en ce qu'elles mettent en évidence l'efficacité du sucre pour relever la température d'un animal, lorsque cette température est tombée au dessous de la normale à la suite d'une période de jeûne.

C'est ainsi qu'il suffit de 1 à 4 grammes de sucre par kilo d'animal pour déterminer une rapide augmentation de température, dans l'espace de 10 à 15 minutes. Le réchauffement atteint son maximum après deux heures, et la température reste ensuite constante. Cette action du sucre est plus marquée après un long jeûne et un abaissement notable de température.

Le pain a une action très différente de celle du sucre : la température s'élève plus lentement après l'ingestion du pain qu'après celle du sucre, et l'augmentation est, dans ce cas, d'autant plus rapide que la période d'inanition a été plus courte et que la baisse de température était peu accentuée.

M. Mosso constate qu'avec du sucre, il a pu ramener à la vie des chiens dans un état très grave d'hypothermie, alors que l'administration de substances albumineuses et autres était restée sans effets.

Les progrès de la Russie en Asie. — Une revue technique anglaise publie des documents très frappants sur les progrès de la colonisation russe en Asie.

La principale industrie des colons russes, celle du coton, a vu sa production doubler depuis 1889, époque où elle était déjà de 24.000 tonnes.

Il y a seulement vingt-cinq à trente ans, il n'y avait pas un seul colon russe dans l'Asie centrale; en 1893, on en comptait plus de 52.000 dans les districts du Sir-Daria, Samarkand et Tergana; et depuis cette date, le nombre des colons russes dans ces régions a encore doublé.

On sait qu'il est question d'améliorer la situation de ces provinces par l'ouverture d'un grand canal entre la mer Noire et la mer Caspienne.

La consommation de la houille en France. — La consommation de la houille en France, qui, il y a cinquante ans, en 1850, n'était que de 7.225.000 tonnes, a atteint le chiffre de 45.600.000 tonnes en 1899.

Dans le même temps sa production, chez nous, est passée de 4.434.000 à 33.300.000 tonnes, et son importation de 2.791.000 à 12.610.000 tonnes.

Pour l'année 1898, la consommation s'est répartie comme il suit entre les différentes catégories de consommateurs :

Industrie et mines.	2.860.000 tonnes,	soit	6,49 0/0
Métallurgie.....	7.757.000	—	17,95
Machines de l'industrie générale.	8.613.000	—	19,96
Chemins de fer....	5.105.000	—	11,80
Navigation maritime	425.000	—	0,99
Navigation fluviale	37.000	—	0,09
Consommations industrielle, domestique et autres, non spécifiées ...	18.468.000	—	42,70

AGENDA DE LA SEMAINE

Convocation d'électeurs. — Les électeurs du Pas-de-Calais se réuniront le **25 avril**, pour élire un sénateur en remplacement de M. Deprez.

Les vacances parlementaires. — Le Sénat et la Chambre des Députés entreront en vacances le **7 avril**, et la rentrée s'effectuera en **mai**.

Le Conseil de revision de la Seine. — Le Conseil de revision se réunira aux dates ci-après : **26, 27** et **28 avril**, XIe arrondissement; **30 avril** et **1er mai**, XIIe arrondissement; **4** et **5**, XIIIe arrondissement.

Les Revues d'appel. — Les revues d'appel pour le contingent parisien auront lieu aux dates suivantes : le **24 avril**, les hommes de la réserve de l'armée territoriale de la classe 1879; le **12 mai**, les hommes classés dans les services auxiliaires de l'armée, des classes 1879, 1881, 1889, 1893, 1897.

L'Ecole militaire de Saint-Maixent. — Les 250 sous-officiers admis à Saint-Maixent au dernier concours devront se présenter au commandant de l'Ecole les **18** et **19 avril** prochains.

Nos troupes au camp de Châlons. — Quatre batteries de forteresse et un détachement du 39e d'artillerie se rendront au camp de Châlons du **25 avril** au **6 mai**.

Examens et concours. — Une place pour la chaire de métallurgie à l'Ecole des arts et manufactures vient d'être déclarée vacante. Les candidats à cette chaire pourront à dater de ce jour et jusqu'au **15 mai** adresser au directeur de l'Ecole leur demande accompagnée de leurs titres. — L'administration quarantenaire d'Alexandrie (Egypte) met au concours une place de directeur de 2me classe au conseil sanitaire et maritime d'Alexandrie. Les demandes accompagnées du diplôme de docteur en médecine devront être envoyées avant le **30 avril**. — Un concours pour l'emploi de préposé aux contributions indirectes aura lieu au chef-lieu de chaque département au mois de juin. On ne recevra les inscriptions que jusqu'au **28 avril**.

Concours pour le prix de Rome de 1900. Les candidats au prix de Rome pour la gravure en taille-douce entreront en loge le **10 avril**.

Expositions artistiques. — *Paris :* jusqu'au **10 avril**, à la Bodinière, exposition annuelle des XII (œuvres d'artistes femmes). — Les mardis et vendredis de 2 à 4 heures, jusqu'au **20**, exposition chez Durand-Ruel (37, rue de Rome) de panneaux décoratifs par MM. Albert André et Georges d'Espagnat. — L'exposition des vingt estampes de l'album Germinal est ouverte à la Maison Moderne (82, rue des Petits-Champs); elle sera close du 8 au **10**. — *Province :* Dijon, le **15**, réouverture de la *Salle des Gardes*, la plus importante du musée de Dijon. — *Etranger :* Londres, une exposition féminine qui comprendra tous les arts décoratifs, industriels et les beaux-arts proprement dits, va s'ouvrir à Londres; les œuvres des femmes de toute nationalité y seront admises. La date de réception des objets et œuvres d'art est fixée au **14**. — *Florence :* exposition de la Société des Beaux-Arts de Florence du **8 avril** au **14 juin**.

L'Exposition industrielle de Vérone. — C'est le **22 avril**, que s'ouvrira à Vérone l'exposition industrielle nationale qui comprendra une section automobile dans laquelle pourront exposer les constructeurs étrangers ayant un représentant italien.

Les grandes ventes. — Hôtel Drouot : salle X, vente importante de tableaux, bronzes, médailles, gravures, curiosités, les **2** et **3 avril**. — Galerie G. Petit (rue de Sèze) les **4, 5** et **6**, vente de tableaux modernes, d'œuvres de Ribot, Roybet, Daumier et de tableaux anciens de diverses écoles. — A *Rome*, le 2 et les jours suivants, à l'hôtel Sangiorgi, vente de livres à figures des XVe et XVIe siècles. — Le **30**, vente des collections du chevalier Rusconi; monnaies consulaires, impériales, romaines, byzantines et grecques.

Les lundis du Musée du Louvre. — A dater du **15 avril**, tous les lundis, pendant trois mois, les membres de la *Société des Amis du Louvre* pourront entrer au Louvre sur la présentation de leur carte.

Concours d'animaux reproducteurs. — Du **8** au **10 avril** se tiendra à Rouen un concours départemental d'animaux reproducteurs et d'animaux de boucherie.

L'Ecole d'apiculture. — Le cours public de culture des abeilles, professé gratuitement au jardin du Luxembourg par MM. Sevalle et Saint-Pée vient de rouvrir et aura lieu tous les mardis et samedis à 9 h. du matin.

A la Sorbonne. — Le **3 avril**, à la salle Saint-Jacques, M. Gervais de Trouville soutiendra deux thèses pour obtenir le grade de Docteur ès sciences naturelles.

Inauguration. — L'Académie française se fera représenter le **8 avril** à l'inauguration du monument élevé à Victor Duruy à Villeneuve-Saint-Georges.

Conférences. — La conférence que M. Hovelacque devait faire en Sorbonne le **31 mars**, sur ce sujet : *Voyage d'un étudiant autour du monde* est reportée au **28 avril**. — A la Société de géographie (184, boulevard Saint-Germain), M. F. Brunetière fera une conférence sur ce sujet : *Pour le monument de Bossuet*. A Soissons, le **18 avril**, sous la présidence de Mgr Deramecourt, évêque de Soissons, conférence de M. Ferdinand Brunetière sur l'*Œuvre de Bossuet*. MM. Hanotaux, Houssaye et Lavisse doivent assister à cette conférence,

La Croix-Rouge française. — C'est le dimanche **29 avril** qu'aura lieu, au palais de la Légion d'honneur, l'assemblée générale de cette Société. Le général Gallieni prendra la parole à cette réunion qui sera présidée par le général Davout, duc d'Auerstaedt, grand chancelier de la Légion d'honneur.

Un concours littéraire. — L'académie du Var, dont le siège est à Toulon, vient, à l'occasion de son centenaire, d'ouvrir un concours littéraire sur les matières suivantes : poésie française, poésie provençale, prose française, histoire locale, archéologie, etc.

Les grandes foires. — Le **9 avril**, ouverture de la Foire aux jambons, à Paris. — Le **12**, en Espagne, ouverture de la célèbre foire de Séville.

La Semaine religieuse. — Le **1er avril**, en l'église de Saint-Pierre-de-Montrouge, à l'issue des vêpres, sermon en faveur des écoles libres de la paroisse par le R. P. Léon, capucin. — A Notre-Dame, à 1 h., le **1er avril**, sermon du R. P. Etourneau. — Le **8**, dimanche des Rameaux, solennités dans toutes les églises de Paris, distribution de rameaux bénits.

Mariages et fiançailles. — Le prince Maximilien de Bade, major de cavalerie prussienne, est fiancé à la princesse Marie-Louise de Cumberland, fille du duc de Cumberland et de la princesse Thyra de Danemark. Seront célébrés prochainement les mariages : de M. Edouard Dulcy-Harispe, petit-fils du maréchal Harispe, pair de France, et de Mlle Gomel; du comte Henry de Suarez d'Aulan et de Mlle Suzanne de Gaudemaris; du vicomte du Ramey de Sugny et de Mlle de Jouvencel; de M. de Kerméc'hon de Kerantem, lieutenant au 5me hussards et de Mlle Baillou de la Brosse. — *En Belgique :* mariage du baron Emmanuel de Blominaert de Soye avec la baronne de Conninck de Merchtem; du chevalier Carlo de Selliers de Moranville et de la baronne Alice de Gaiffier d'Hestroz. — Le **7 avril**, à Bussfort (Belgique), célébration du mariage du lieutenant écuyer Gaston de Gerlache de Gomery avec Mlle Jeanne Verhalgen.

Fêtes de charité. — La Société des hospitaliers sauveteurs donnera le **31 mars**, 9, avenue Hoche, un grand bal au profit de sa caisse de secours. Le gouvernement sera représenté à ce bal. — Le **3 avril**, à l'Elysée Palace-Hôtel, fête de bienfaisance organisée par un comité de dames du monde désirant garder l'anonyme; dans la partie musicale et artistique, les meilleurs artistes des théâtres de Paris. — *L'Adelphie*, Société d'aide mutuelle de dames, fera du **2** au **7 avril**, dans son local, 5, square du Roule, une exposition et une vente d'objets artistiques exécutés par les sociétaires. — Le **6**, avenue Hoche, 9 : matinée organisée par M. Maton avec le concours d'artistes connus.

Dîner au ministère des affaires étrangères. — Le **31 mars**, le ministre et Mme Delcassé offriront un dîner aux ambassadeurs et ministres accrédités en France.

Sports. — Automobilisme : l'Automobile club de France organise pour le **8 avril** un rallye-papers qui se courra dans la forêt de Saint-Germain. Le départ aura lieu de Chatou à 8 h. 1/2 du matin. — Boxe : A la salle des ingénieurs de France (19, rue Blanche) aura lieu le **4** à 8 h. 1/2 du soir, le grand assaut annuel de boxe de Charlemont avec le concours de Vigny (de Genève) et de moniteurs de l'école de Joinville. La soirée se terminera par des assauts de boxe anglaise entre deux célèbres champions d'Angleterre Dick Dean et Biel Corbett. — Escrime : le **8**, à 9 h. du matin, aura lieu la première poule à l'épée en plein air de l'*Académie d'épée*. — Le **5**, assaut de la salle Tixier; le **7**, assaut de la salle Conte.

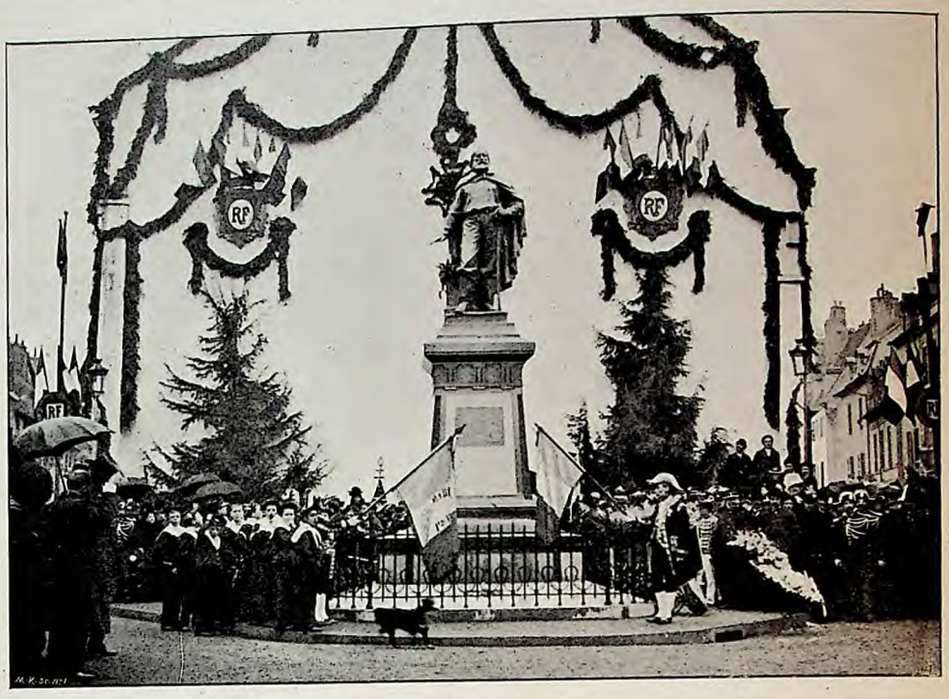
Carnet du rentier. — *Coupons à toucher* le **1er avril :** actions Rente française 3 0/0; Russe 3 1/2; Russe 4 0/0 1891; Russe 3 0/0 1891-1894; Autriche 4 0/0 or; Chemins de fer d'Orléans; obligations de 1875; Foncières 1885; Communales 1891; Orléans; P.-L.-M.; Midi; Ouest; Nord; Messageries maritimes. — Le **5**, actions de la Compagnie parisienne du gaz.

INAUGURATION DU MONUMENT GARIBALDI A DIJON

Nous avons reproduit la semaine dernière une photographie de la statue de Garibaldi qui a été inaugurée dimanche dernier à Dijon. La cérémonie a été très émouvante. Beaucoup d'anciens compagnons de Garibaldi qui, aux côtés du patriote italien, bataillèrent sous les murs de Dijon, étaient accourus saluer le monument du vieux brave. Beaucoup de fenêtres étaient pavoisées. Cependant une partie de la ville boudait; un comité représentant cette fraction de l'opinion avait même fait placarder de grandes affiches portant ces mots en gros caractères : « La vérité sur Garibaldi », et se terminant par cette phrase : « Dijonnais, voilà l'homme dont la légende voudrait faire un héros ».

C'est au carrefour dit *Le coin des cinq rues*, place irrégulière entourée de vieilles petites maisons à pignons qu'est érigé le monument de MM. Auban et Deshérault.

Pendant les discours, deux appariteurs de la municipalité de Nice tenaient déployés devant le monument les drapeaux des volontaires des Alpes-Maritimes. La cérémonie se termina par un défilé des Sociétés de Gymnastique, des associations patriotiques et des syndicats ouvriers dijonnais.



INAUGURATION DE LA STATUE DE GARIBALDI A DIJON. — Photographie Léon Bouet.



LE VICE-AMIRAL DUPERRÉ. — Phot. Camus.

Le vice amiral baron Victor-Amédée Duperré vient de mourir dans sa soixante-quinzième année. Fils de l'amiral Duperré, qui fut pair de France et ministre de la marine, il était né à Paris le 4 août 1825. A quinze ans, il entrait à l'Ecole navale; à vingt-six ans, il était lieutenant de vaisseau. Il avait été promu contre-amiral en 1873 et vice-amiral en 1879.

Après avoir servi dans les mers de la Chine, sous les ordres de Jurien de la Gravière, il prit part aux opérations de la flotte française dans la Baltique; à l'époque de la guerre d'Orient, il se distingua particulièrement à l'attaque de Bomarsund et au blocus de Sweaborg, sur les côtes de Finlande. Il fut ensuite aide de camp du prince Jérôme et chef de cabinet de M. de Chasseloup-Laubat, ministre de la marine. De 1868 à 1870, il commanda la station navale d'Irlande. En 1876, il fut nommé gouverneur de la Cochinchine et, à son retour en France, appelé à la vice-présidence du conseil d'amirauté.

LA GUERRE DU TRANSVAAL

Trois générations de Boers. — Nous avons déjà exposé l'organisation militaire très simple du peuple boer. Elle tient en deux mots : pas d'armée permanente (sauf un corps d'artillerie et une police montée), tous les hommes forts et solides appelés sous les armes en temps de guerre. A partir de quel âge est-on considéré, au Transvaal, comme un homme fait? Jusqu'à quel âge comme un homme valide? La photographie que nous reproduisons répond à cette double question. Les Boers ne connaissent pas d'armée active, d'armée de réserve, d'armée territoriale. Leur loi dit : de seize à soixante ans, les hommes doivent, en temps de guerre, prendre le fusil. Mais ils outrepassent la loi. Le vieillard de notre gravure, nommé P. J. Lemmer, a soixante-cinq ans; l'enfant, J. D. L. Botha, en a quinze à peine; entre les deux il y aurait place pour deux générations au lieu d'une.

Le champ de bataille de Spion's Kop. — On connaît la belle série de tableaux du grand artiste russe Vereschaguine qui a suivi, les pinceaux à la main, les campagnes russes et anglaises en Asie pour se documenter sur la guerre. Il vit des spectacles horribles, des tueries, des boucheries, des plaines jonchées de membres pantelants que déchiquetaient des oiseaux de proie. Aujourd'hui ce réquisitoire pictural semble oublié. Et pourtant voilà que la guerre du Transvaal lui apporte des pages nouvelles d'une terrifiante éloquence.

Quand on lit les dépêches, on ne prend garde à ces mots : « Les Boers tirent à coup sûr... » ou : « Tel régiment a subi de grandes pertes... » que pour admirer l'habileté des paysans-chasseurs de l'Afrique du Sud ou pour discuter la tactique des chefs Anglais. Mais les photographies arrivent. Et elles nous montrent ce que veulent dire ces phrases, ce que signifie « tirer à coup sûr » ou « de grandes pertes ». Ce sont des rangées d'hommes couchés dans l'herbe, les mains crispées, les faces convulsées. Toute l'image de la guerre tient dans ce spectacle-là.

Les photographies que reproduit notre dessin montrent le champ de bataille de Spion's Kop, cette position que l'armée du général Buller et les assiégeants de Ladysmith se disputèrent avec acharnement pendant trois journées. La lutte fut si âpre que les morts anglais furent laissés pendant plusieurs jours où ils étaient tombés. Ce ne fut qu'après la retraite des forces britanniques que les Boers retrouvèrent, dix jours après le combat, les cadavres des King's Royal Rifles. Ils les enterrèrent dans une profonde tranchée, mais les oiseaux de proie avaient déjà commencé leur œuvre.



CAMILLE MAZZELLA

Camille Mazzella, le cardinal qui vient de mourir, était né à Vitulano, dans l'archidiocèse de Bénévent, le 10 février 1833. Il fit ses études au collège des Jésuites de Bénévent. A l'âge de vingt-deux ans, par dispense pontificale, il fut ordonné prêtre. Deux ans après, il entrait dans la Compagnie de Jésus et fut chargé de l'enseignement de la philosophie.

En 1860, ses supérieurs l'envoyèrent en France. A Lyon, il se distingua par une brillante dispute publique : *De universa Theologia*. Après avoir enseigné la théologie pendant cinq ans, on le rappela à Rome, où il prononça ses vœux et fut ensuite envoyé aux Etats-Unis. Mazzella y enseigna de même la théologie avec la charge de préfet général des études.

Ses mérites, sa science attirèrent sur lui l'attention du monde savant, Léon XIII désira l'avoir à Rome pour l'enseignement de la théologie à l'Université Grégorienne. Préfet général également des études à cet institut, il donna, d'après les enseignements du pontife, une forte impulsion aux hautes études thomistes. Au Consistoire du 7 juin 1886, Léon XIII le créa cardinal diacre du titre de Saint-Adrien.

Mazzella était un des membres les plus remarquables du Sacré Collège; comme écrivain, il avait un style approchant beaucoup de celui de Léon XIII. Aussi le Pape a-t-il eu souvent recours à lui, et plusieurs des Encycliques pontificales sont l'œuvre du cardinal Mazzella. Parmi les règles observées par les disciples de Loyola, il en est une qui les empêche d'accepter aucune dignité de prélature ecclésiastique. Quant au cardinalat, ce n'est que sur l'ordre exprès du chef de l'Eglise qu'un jésuite peut l'accepter, aussi il n'y a eu depuis la fondation de la Compagnie de Jésus qu'un très petit nombre de cardinaux jésuites. Depuis 1720 il n'y a pas eu un seul jésuite dans le Sacré Collège jusqu'en 1873. De 1593 à 1876 il n'y en a eu en tout que onze.

De ce petit nombre de jésuites cardinaux, aucun n'a été élu Pape. On connaît la réponse que fit un jour un Père de la Compagnie à qui l'on demandait pourquoi il n'y avait eu de jésuite pape : « c'est que si *Pierre* donnait les clefs à *Jésus*, celui-ci serait bien capable de ne plus les lui rendre ». Le cardinal Mazzella n'avait donc aucune chance de succéder à Léon XIII.

P. Z.

LE COMTE BENEDETTI

Le comte Vincent Benedetti, qui vient de mourir, était le doyen des diplomates français. On sait à quels graves événements diplomatiques il fut mêlé.

Il était ambassadeur à Berlin depuis 1864. En 1870, se produisirent les ouvertures du maréchal Prim au sujet de l'acceptation de la couronne d'Espagne par un prince de la maison de Hohenzollern. Le comte Benedetti eut la mission de s'opposer à cette acceptation : sa tâche était des plus difficiles. On sait qu'il trouva son maître. Notre ambassadeur ne manqua pas de mérite et d'énergie, mais il avait affaire à M. de Bismarck, et M. de Bismarck voulait la guerre.



Phot. Pirou, rue Royale.

La dépêche d'Ems, falsifiée, mit le comte Benedetti dans cette situation singulière d'un ambassadeur qui n'avait reçu aucun affront et à qui on affirmait qu'il en avait reçu un. La guerre fut déclarée et le 16 août le comte Benedetti fut admis à la retraite. Après la chute de l'empire il publia un livre justificatif, intitulé : *Ma Mission en Prusse*.

Il s'était retiré en Corse, son pays natal. De passage à Paris, il était en visite chez la princesse Mathilde, rue de Berry, quand une attaque de congestion pulmonaire le frappa. On dut le transporter sur un lit. C'est chez la princesse qu'il est mort, sans avoir pu être reconduit chez ses enfants qui habitent boulevard Haussmann. Il était âgé de quatre-vingt-trois ans.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

Messaline, le très bel ouvrage de M. Isidore de Lara, qui avait triomphé, l'an dernier, au Théâtre de Monte-Carlo, y a été repris, cette saison, avec le même et éclatant succès. L'exquise *Cantilène*, que nous publions aujourd'hui, était chantée, et chaque soir bissée, par l'excellent baryton Soulacroix.

Les Caresses du printemps, un charmant morceau de piano de M. A. Calvini, un auteur très apprécié en Belgique et à qui ses qualités mélodiques et brillantes assurent aussi une place dans le monde musical parisien.

Imprimerie de l'Illustration, 13, rue St-Georges. — Paris.
L'Imprimeur-Gérant : LUCIEN MARC.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes. SAMEDI 7 AVRIL 1900 *58e Année — N° 2980*



ALPHONSE DAUDET

Statue de M. Falguière, pour le monument de Nîmes.

Phot. Barrier. — (Voir l'article, page 220.)



Le déjeuner de l'état-major dans le carré.

QUINZE MOIS DANS LA MER POLAIRE DU SUD

(Suite et fin). — Voir nos deux précédents numéros.

UNE NUIT DE SEIZE CENTS HEURES

Un fragment du disque du soleil nous apparut encore, le 17 mai, grâce à la réfraction. Puis commença une nuit de seize cents heures. Au milieu de la journée pourtant l'obscurité cessait d'être complète. Vers neuf heures au début, et plus tard, au solstice, vers dix heures, l'aurore naissait; c'était une clarté blafarde, dont la faible intensité ne variait qu'à peine; on sentait que cette aurore était impuissante à enfanter le jour; elle renonçait bientôt à l'effort tenté pour triompher des ténèbres; par une transition insensible, elle devenait crépuscule; et vers trois heures, le crépuscule s'éteignait. Encore fallait-il pour nous donner ce blême fantôme de jour que l'atmosphère fût sereine. Par les temps couverts, et quand il neigeait, nous devions allumer les lampes pour le repas de midi.

Dans la lumière diffuse qui remplissait ainsi l'atmosphère durant quatre heures sur vingt-quatre, on ne discernait pas les aspérités de la banquise, qui apparaissait comme une grande plaine d'un blanc sale, toute unie. Dans les promenades que nous nous imposions par hygiène, il nous arrivait alors de trébucher contre les hummocks, les monticules de glace qu'aucune ombre n'indiquait. On appréciait mal les distances, les dimensions des objets. Il me souvient qu'un jour je crus voir à une centaine de mètres une caisse assez grande. J'étais loin du navire et je me demandais pourquoi on avait porté là cette caisse. Au surplus le bois était pour nous chose trop précieuse pour que nous le gaspillions. Très intrigué, je me dirigeai donc vers l'objet... Au bout de trois enjambées, mes skis le touchaient : c'était un petit morceau de journal.

Quelques jours après le commencement de la longue nuit d'hiver, nous eûmes un moment de vive alerte. Des craquements de la glace tout autour de la *Belgica* annoncèrent de fortes pressions. Elles se produisirent en effet. Des blocs chevauchèrent, s'amoncelèrent. Le navire tressaillit; toute sa membrure vibra. Je n'étais cependant que médiocrement inquiet tant j'avais foi en la solidité de mon bon navire. En effet, la *Belgica* résista admirablement à cette dure épreuve. Quand le calme revint, nous constatâmes seulement qu'une énorme plaque de glace, ayant glissé sous la banquise, au lieu d'être broyée comme d'autres, avait soulevé d'environ un pied notre avant. Elle avait en même temps obstrué le trou à eau que nous fûmes obligés de rouvrir plus loin.

Si la *Belgica* avait été écrasée dans ces contorsions de la glace, nous nous serions certainement trouvés en plus mauvaise posture que les expéditions arctiques auxquelles arrive un pareil malheur. Au Nord, la carapace de glace se prolonge jusqu'à des terres habitées que l'on peut à la rigueur atteindre à pied, avec des traîneaux. Au Sud, au contraire, les côtes hospitalières sont séparées de la banquise par d'immenses espaces de mer libre. La Terre de Feu est aussi loin du cercle antarctique que l'Ecosse du cercle arctique. Notre seule ressource, en cas de perte du navire, eût été de gagner le bord de la banquise en traînant deux canots chargés d'autant de vivres que nous aurions pu en emporter. Puis nous aurions navigué en longeant la lisière dans la direction des Shetlands du Sud, nous réfugiant dans la glace pour éviter les gros temps. Enfin il aurait fallu avec les canots entreprendre la traversée de la mer tempétueuse du cap Horn... Nous n'aurions pas eu une chance sur cent d'échapper.

Mais nous fûmes favorisés. Aucune autre pression ne nous menaça plus. Le danger aurait été plus grand si la *Belgica* s'était trouvée bloquée dans une banquise moins compacte, sujette à des ruptures plus fréquentes. Le champ de glace qui nous enfermait était d'une solidité exceptionnelle et il nous assura jusqu'au bout une protection efficace.

LA MORT DE DANCO

L'histoire de notre hivernage contient une page douloureuse. C'est le 5 juin, un dimanche.

Ce dimanche de juin fut sans doute en Europe un beau jour d'été ensoleillé. A Paris, à Bruxelles, il y avait exubérance de vie et de gaieté. La foule se pressait sur les promenades, aux courses; les trains de banlieue transportaient par milliers Parisiens ou Bruxellois dans les campagnes fleuries.

Aux mêmes heures, mais qui étaient pour nous des heures de nuit froide et sinistre, dans cette désolation des désolations qu'est la banquise antarctique, un drame poignant avait son dénouement. La mort faisait son apparition à bord de la *Belgica*, pour nous enlever notre camarade Danco.

Atteint d'une affection cardiaque, Danco était malade depuis trois semaines. Il avait dû renoncer à ses observations magnétiques et il restait étendu sur le sofa du carré. Tout d'abord son état n'avait inspiré que peu d'inquiétude. Mais le docteur ne tarda pas à reconnaître qu'il était impossible de le sauver. Nous le vîmes dépérir rapidement sans qu'heureusement il se rendît compte de la gravité de son état. Malgré les soins assidus de Cook, il s'éteignit doucement le 5 juin à cinq heures et demie du soir.

Nous l'entourions tous. Ai-je besoin de dire que nous étions consternés?

Le corps de Danco fut couvert du pavillon national et l'équipage, recueilli, défila devant lui. Un grand sac en toile à voile lui servit de linceul et le surlendemain il fut immergé à travers un trou creusé dans la glace. Ce furent de lugubres funérailles. Il ventait frais ce jour-là. La brise était âpre et glaciale. On eut toute la peine du monde à creuser le trou par lequel notre ami devait disparaître à tout jamais.

Comme toutes les autres manœuvres, comme tout le gréement, les drisses des pavillons, raidies par le gel, n'étaient pas maniables. Je désirais cependant que notre lointaine patrie fût représentée aux funérailles de Danco et je fis attacher l'emblème national à mi-hauteur des grands haubans.

Placé sur un traîneau, auquel quatre hommes s'attelèrent, le corps de notre camarade fut halé jusqu'au lieu d'immersion...

Notre existence alors se fit plus morne. Il sembla que la mort qui venait de nous visiter avait laissé partout sa trace et une pernicieuse semence. Notre vitalité diminua en quelque sorte. Tous sans exception nous fûmes atteints d'anémie et d'une langueur morbide. Chez tous, le docteur constata la décoloration des muqueuses, l'accélération du pouls. Il nous arrivait d'avoir jusqu'à 130, voire 140 pulsations après le moindre effort physique, après une simple promenade d'une demi-heure. Plusieurs d'entre nous souffraient de vertiges. Le travail intellectuel un peu prolongé nous était devenu impossible et notre sommeil était interrompu par de longues insomnies.

Tels étaient les effets de la nuit continue, de l'obscurité déprimante. C'est à l'absence du rayonnement solaire qu'était dû ce pitoyable état sanitaire.

Aussi le retour du soleil fut-il salué avec joie.

DEUXIÈME PHASE DE L'HIVERNAGE

Cet événement se produisit le 21 juillet. A cette date, nos couleurs, hissées au grand-mât, fêtèrent à la fois l'anniversaire de la dynastie belge et la réapparition de l'astre qui nous avait tant manqué. Il ne s'éleva pas encore au-dessus de notre horizon; mais comme, à midi, il n'en était plus qu'à quelques minutes de degré, nous pûmes l'apercevoir du haut d'un iceberg voisin, dont l'ascension était aisée. En même temps ses rayons, sans descendre jusqu'au pont de la *Belgica*, dorèrent les plis du pavillon tricolore qui battait au sommet du mât.

Le lendemain, 22 juillet, le soleil fut visible pendant quelques minutes. De jour en jour il s'éleva davantage et son apparition fut plus longue. Avec lui revint la santé, et aussi l'espérance des jours meilleurs où la banquise redeviendrait navigable.

... La vie reprend plus active. Nous recommençons la

série de nos observations : déterminations de position, sondages, dragages, etc. Lecointe a assumé la succession de Danco et s'est chargé des observations magnétiques. Les hommes de l'équipage, habiles à tous les travaux manuels, ne manquent pas d'occupation. Les uns travaillent à la forge établie sous l'abri du pont; les autres se livrent à des travaux de menuiserie, de charpentage, de matelotage, de voilerie, ou bien réparent leurs effets, lavent le linge. Après les chasse-neige, il faut débloquer les abords du navire. Pour avoir de l'eau tous les jours, nous faisons provision de neige immaculée que nous allons chercher à quelque distance; nous employons du lard de phoque comme combustible pour alimenter le foyer du distillateur; et nous obtenons à volonté une belle eau cristalline.

Comme règle générale, nous avons adopté la division socialiste du temps : 8 heures de travail, 16 heures de repos. Les heures de repos sont les plus longues à tuer; les Norvégiens jouent de l'accordéon; nous donnons des auditions de phonographe; une boîte à musique nous serine ses airs; la lecture est la principale ressource de tous.

Le froid, bien que très vif, est supportable quand le vent ne souffle pas. En juillet, qui correspond à janvier de l'hémisphère nord, la moyenne est de 23°5 au-dessous de zéro, la température la plus basse est de —37°. En septembre, le thermomètre descend un jour jusqu'à —43°.

La température est fonction directe de la direction du vent. Quand la brise souffle du Nord, c'est-à-dire du large, le thermomètre s'élève rapidement jusqu'à zéro ou quelques dixièmes au-dessus de zéro. Nous avons aussitôt le dégel. Le givre, la glace, la neige qui couvrent les agrès tombent sur le pont en larges gouttes et quelquefois en grosses masses qu'il est désagréable, sinon dangereux, de recevoir sur la tête. Les vents du Sud apportent au contraire les grands froids.

Notre dérive est aussi fonction du vent. D'une manière générale, nous dérivons dans le sens des courants atmosphériques. Mais un autre élément semble intervenir pour modifier parfois la direction : c'est la configuration des côtes qui sûrement se trouvent dans l'Est et dans le Sud. Lorsque le vent est de l'Ouest, la dérive s'incline généralement vers le Nord-Est. Il semble qu'à mesure que la glace est poussée vers l'Est, elle se rapproche d'un obstacle qui la fait dévier, glisser vers le Nord. Sur la carte de la dérive, on ne voit qu'une ligne dirigée au Sud-Est (22-24 août 1898). Le continent semble même plus proche à l'Est de notre position moyenne qu'au Sud. La dérive au Sud avec les vents du Nord est en effet presque aussi accentuée que celle en sens inverse avec les vents du Sud. Je crois que, par 90° de longitude Ouest, il y a lieu de repousser au-delà du 74° parallèle et peut-être beaucoup plus loin les rives du continent antarctique.

La dérive nous mène, nous emmène, nous ramène, nous promène. Le 31 mai, un de ses caprices nous fait atteindre notre latitude extrême : 71°36'. Le 1er novembre elle nous reconduit au point exact où nous avons passé le 22 février en naviguant à la vapeur. De la marche générale de cette dérive, il semble qu'on puisse conclure que, durât-elle plusieurs années, elle ne nous conduirait pas plus avant dans la direction du Pôle. Aussi est-il exaspérant à la longue d'aller ainsi sans but, sans direction, de ci de là, au gré de forces incohérentes que nous sommes impuissants à maîtriser, dont nous sommes incapables de nous affranchir.

Si généralement le ciel est gris et terne, il nous est donné cependant d'observer de beaux phénomènes optiques. Les levers et couchers du soleil sont parfois d'une féerique beauté. Autour du soleil et de la lune apparaissent souvent des couronnes, des halos, des parhélies ou parasélènes splendides. Fréquemment aussi, en été, l'azur du ciel est coupé, du côté opposé au soleil, par de beaux arcs-en-ciel. Le mirage, ou plus exactement le *mirement* — car le mot mirage implique le renversement des images — surélève en apparence les bords de la banquise qui semblent alors se dresser verticalement comme des murailles de glace.

Un jour, pendant la période sans soleil, nous fûmes témoins d'un étrange phénomène de réfraction. C'était aux environs de midi. A l'Orient, nous aperçûmes tout à coup, s'élevant sur l'horizon, comme un grand iceberg tabulaire large environ de quatre fois sa hauteur apparente et tout illuminé d'une belle teinte jaune orange. Peu à peu l'apparition se modifia; une bande de brume vint la diviser en deux horizontalement; la partie inférieure s'évanouit, tandis que le rectangle supérieur se changeait d'abord en un pentagone, puis en un fragment de disque. Nous constatâmes alors, à notre confusion, que le mystérieux iceberg était tout bonnement la lune qui se levait.



Fusion de la neige pour obtenir l'eau potable.
(Au premier plan un tas de morceaux de lard de phoque servant de combustible.)

Des semaines, des mois se passent sans apporter de changement appréciable dans notre situation.

Au cœur même de l'hiver, la banquise présentait parfois des lacunes : des clairières, de longs chenaux où de simples veines d'eau s'y formaient. Ces vides se produisaient quand le vent tombait et que les différentes masses de glace ne s'arrêtaient pas toutes en même temps. Mais ils ne tardaient pas à se combler soit par congélation, soit par suite de nouvelles pressions. En été au contraire les clairières restent parfois ouvertes plusieurs jours de suite, parce qu'il gèle moins. Au mois d'octobre, elles se multiplient.

Le champ de glace d'un seul tenant qui entoure la *Belgica* mesure plus de 2 milles de diamètre. Tout autour règnent, dès le début de l'été, des chenaux navigables. Sur le bord le plus voisin du navire, à 600 mètres environ, une clairière s'ouvre au commencement d'octobre et demeure béante, ne se refermant plus que partiellement et temporairement, à la suite de pressions.

Ces pressions déterminent des crevasses qui ébrèchent peu à peu notre champ de glace. Mais ce travail de la nature est bien lent.

C'est en octobre que les agrès se dépouillent du givre et de la glace qui les recouvraient. En vue de la délivrance, que nous espérons prochaine, nous enverguons les voiles. Mais novembre, décembre s'écoulent; l'année s'achève sans que le solstice d'été (21 décembre) ait modifié la situation. Certains jours déjà, lorsque le vent souffle du Sud, il fait assez froid pour que la jeune glace se forme. Les chances d'une détente suffisante sont deplus en plus problématiques.

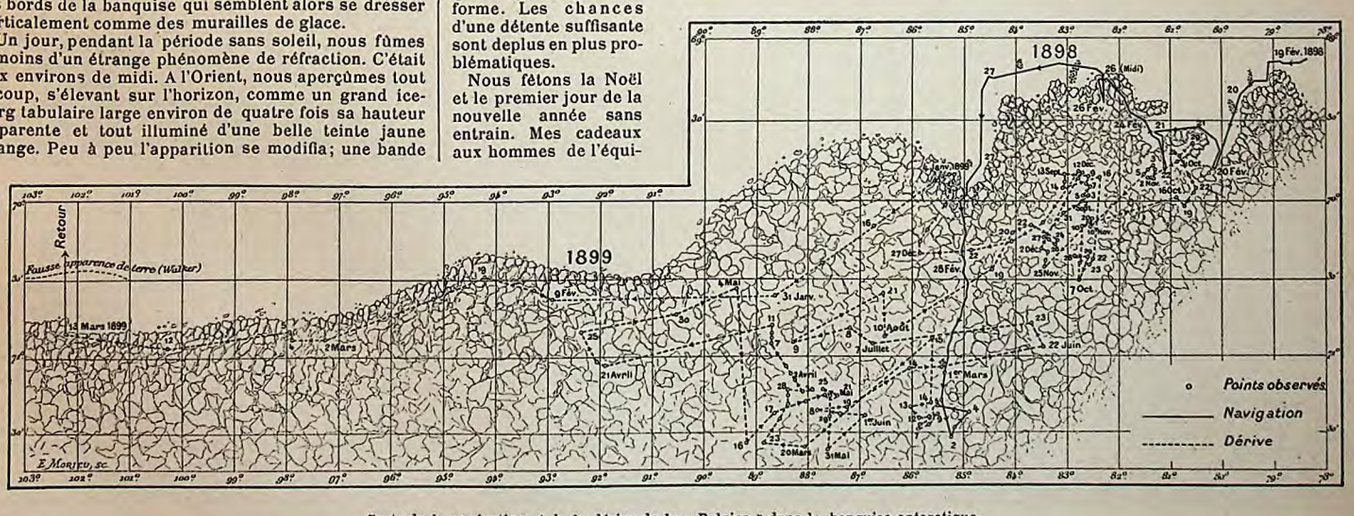
Nous fêtons la Noël et le premier jour de la nouvelle année sans entrain. Mes cadeaux aux hommes de l'équipage consistent en bons pour une gratification qu'ils toucheront au retour; aux mécaniciens je donne une montre, également sous forme de bon. Quand recevront-ils ces montres et cet argent? Je lis sur les visages de tous mes compagnons l'inquiétude d'un second hivernage. Il faut tenter quelque chose. Mais quoi?

LA DÉLIVRANCE

Au commencement de janvier 1899, nous ne pouvons plus supporter notre inaction. Nous décidons d'ouvrir dans la glace, en nous servant d'explosifs et des scies spéciales que nous possédons, un canal qui nous permette de gagner la clairière voisine. Nous faisons une première tentative par l'avant, mais la glace est si épaisse que nous ne tardons pas à reconnaître l'inutilité de nos efforts.

Nous forons des trous çà et là, et nous constatons que le canal n'est exécutable qu'en suivant un chenal naturel qui s'est ouvert en mai et refermé par congélation, et où la glace n'a pas plus d'un mètre d'épaisseur. Ce tracé, plusieurs fois coudé et long de 650 mètres, présente l'inconvénient grave d'aboutir à l'arrière du navire. Il faudra donc faire machine en arrière et présenter au choc des glaces deux organes essentiels : l'hélice et le gouvernail.

Mais nous n'avons pas le choix et nous nous mettons tous à la besogne. Les distances hiérarchiques sont abolies. Divisés en deux bordées, trois semaines durant, nous manions jour et nuit la pioche et la scie à glace, nous plaçons les cartouches de tonite, un puissant explosif dont nous avons embarqué 500 kilos. Il nous faut tracer à la scie deux fentes parallèles, puis des transversales. Nous détachons ainsi la glace par grandes plaques que nous évacuons ensuite dans la clairière au moyen de perches. Le travail est pénible. La réverbération de la surface blanche sur laquelle



Carte de la navigation et de la dérive de la « Belgica » dans la banquise antarctique.

nous opérons nous fatigue les yeux, nous occasionne des éblouissements.

Pendant ce temps, la dérive, si hésitante jusque-là, a pris une direction nettement déterminée. Navire, champ de glace, canal, clairière, tout se transporte de l'Est à l'Ouest.

Le 1er février, il ne reste plus à scier et à faire sauter que quelques mètres de glace, tout contre l'arrière de la *Belgica*. Des pressions se font sentir. Une crevasse s'ouvre, dirigée de l'étrave vers la clairière. Plus large, cette crevasse serait la délivrance. Telle qu'elle se présente, elle n'a d'autre effet que de rétrécir notre canal et de placer le navire en quelque sorte à la charnière des pressions.

Tout semble remis en question.

Nous envisageons, avec un désespoir que nous cherchons à nous dissimuler les uns aux autres, la perspective d'une seconde année d'emprisonnement dans la banquise. Nous avons encore assez de provisions pour vivre treize à quatorze mois. Il est cependant nécessaire de nous rationner pour le beurre, le sucre, la farine.

Heureusement, quelques jours plus tard, de légers mouvements de houle se font sentir. Sans doute nous nous rapprochons de la lisière, ou plutôt la lisière se rapproche de nous. Le 11 février une grande détente se produit. Du nid de corbeau, je vois la clairière si proche s'étendre à perte de vue vers le Nord. Nous nous remettons à la besogne avec une ardeur nouvelle. Nous faisons sauter les derniers blocs qui nous maintiennent à l'arrière, et nous débarrassons le canal encombré de jeune glace et de *bouillie*. Il y a longtemps que nous avons tout rétabli en état dans la chambre des machines; le 1er février nous avons allumé les feux et depuis nous nous maintenons sous pression.

Le 13, nous parvenons à donner quelques tours d'hélice. Nous faisons machine arrière jusqu'au premier coude du canal, où nous avons ménagé un petit port pour *éviter*. Mais, tandis qu'au moyen d'amarres fixées sur la glace par des ancres spéciales, nous procédons à cette manœuvre, la banquise se resserre au moment même où le navire se présente aux pressions dans le sens de sa quille. Nous courons le danger d'avoir notre gouvernail mis en pièces, notre hélice endommagée. Heureusement, nous nous en apercevons à temps et parvenons à nous dégager.

A 2 heures du matin, le 14, la détente s'accentue, le canal s'ouvre largement. Nous évitons sans peine cette fois, et, l'avant vers la clairière, nous gagnons celle-ci à toute vapeur. Ce n'est pas encore le salut. A grand'peine nous gagnons, le 14 et le 15, une quinzaine de milles tout au plus vers la lisière de la banquise. Le soir du 15, il devient impossible d'avancer.

La *Belgica* est de nouveau bloquée, mais dans des conditions tout autres qu'auparavant. Le danger s'est modifié. Jusqu'au 1er février, nous risquions de ne pouvoir nous dégager du champ de glace, mais, comme je l'ai expliqué plus haut, ce champ de glace nous protégeait par le fait même qu'il nous emprisonnait étroitement. A présent, nous sommes relativement plus libres; la glace qui nous entoure n'est pas compacte; ce sont des plaques mal soudées : d'un instant à l'autre, elles peuvent s'écarter pour nous livrer passage; d'un instant à l'autre aussi, elles peuvent se rapprocher pour nous broyer. J'aime mieux cette situation, malgré ses périls, que l'ancienne.

Elle se prolonge pendant un mois.

Trente jours durant, notre petit navire, légère et fragile construction de bois, demeure à la merci des masses de glace pesantes et brutales, que balance la houle du large, de plus en plus forte. Nous sommes en effet tout près de la lisière. Vers le 20, nous apercevons du nid de corbeau une longue ligne noire bordant la banquise en deçà de l'horizon du Nord. C'est la mer libre, la Mer Promise!



Traçant un canal pour sortir de la banquise : la manœuvre de la scie à glace.

Mais la dérive nous pousse toujours vers l'Ouest.

Tout le jour, toute la nuit, nous ressentons des chocs terribles. Le gouvernail souffre énormément. A maintes reprises nous devons descendre sur la glace pour arrondir les angles trop saillants qui éraillent le soufflage et menacent de déchirer la carène.

Le 14 mars seulement cette situation périlleuse, pleine d'alternatives d'angoisses et d'espoir, prend fin. Le 13, nous avons observé de grands changements dans les positions respectives des icebergs qui nous environnent. Deux des plus importants se sont dirigés vers nous d'une façon inquiétante. Le moment était critique. Mais nous étions sous pression, prêts à saisir la première occasion favorable. Dans la glace en mouvement des jours se sont ouverts; nous nous y sommes faufilés et nous avons pris la fuite.

Et maintenant, avec un sentiment de joie, de délivrance, de soulagement dont l'intensité ne peut s'exprimer par des mots, nous naviguons en eau libre.

Nous sommes à 335 milles environ de la position que nous occupions le 2 mars de l'année précédente. Depuis le 31 janvier notre dérive à l'Ouest nous a fait parcourir plus de 260 milles.

La saison est trop avancée, on doit attendre de nos nouvelles avec trop d'anxiété pour que nous puissions nous attarder encore dans ces parages. Aussi faisons-nous route vers la Terre de Feu. Le 26 mars, nous reconnaissons l'Ile Noir et nous allons mouiller sous le vent de cette terre. Le lendemain matin, au moment où nous nous apprêtons à appareiller, nous chassons sur notre ancre. Le vent souffle en tempête. Nous dérivons rapidement vers des roches sur lesquelles la mer brise avec furie. Le navire est en perdition — si près du port! — et nous n'avons pour le sauver d'autre ressource que de filer la chaine par le bout et d'abandonner ainsi une ancre et 90 brasses de câble-chaine.

A 9 heures du matin (27 mars), tandis qu'au large la tempête continue à faire rage, nous entrons dans le canal Cockburn et sentons enfin l'abri de la terre. Nous éprouvons à revoir de la verdure, sur les rives très proches, la même émotion qui nous avait secoués à la réapparition du soleil après la nuit polaire. Le 28 mars enfin nous arrivons au petit jour au mouillage de Punta-Arenas.



Détachant un peu de glace après l'avoir sciée.

RÉSULTATS DE L'EXPÉDITION

Nous disposions de ressources si modestes que, comparées à celles qui se préparent actuellement en Allemagne et en Angleterre, notre expédition ne pourra être considérée que comme une reconnaissance d'avant-garde. Envisagée comme telle, nous pouvons affirmer qu'elle a été fructueuse. Il aura suffi au lecteur de jeter un regard sur la carte qui accompagnait le début de cette brève relation (numéro du 24 mars), pour se rendre compte des résultats géographiques de la première période de notre voyage. Si, pendant notre longue détention dans la banquise, nous n'avons aperçu aucune terre, les résultats de notre dérive n'en sont pas moins intéressants. Les sondages que nous avons opérés établissent le voisinage du continent antarctique dont l'existence était soupçonnée par les savants; mais ces sondages, aussi bien que les positions que nous avons successivement occupées, nous font rejeter sensiblement au Sud les limites hypothétiques de ce continent. Nous avons constaté que ce n'était qu'une *apparence*, une fausse apparence de terre qu'avait vue Walker de l'expédition Wilkes; et notre dérive aisée vers l'Ouest démontre aussi l'inexistence de la terre signalée par Cook vers le 105e degré de longitude Ouest.

Dans le détroit qui sépare la terre de Danco de l'archipel auquel nous avons conservé le nom de Palmer, nous avons débarqué aussi souvent que possible. Nous avons pu recueillir ainsi d'importantes collections géologiques et zoologiques qui ont été complétées plus tard par les sondages et les dragages effectués au cours de l'hivernage.

Pendant toute la durée de cet hivernage, des observations météorologiques ont été faites d'heure en heure. Nous rapportons la première série d'observations météorologiques embrassant une année entière: si leurs résultats viennent étayer certaines hypothèses émises sur les conditions climatériques des régions antarctiques, elles en infirmeront sans doute beaucoup. D'autre part, des mesures absolues des éléments magnétiques, obtenues dans soixante stations, apporteront une contribution utile à la connaissance du magnétisme terrestre.

Le fait brut de l'hivernage a aussi son importance : il établit la possibilité d'hiverner avec un navire solide dans les glaces antarctiques; de plus, il a eu lieu là même où les Anglais se proposaient d'établir une station d'hivernage à terre, pour la pénétration du continent antarctique qu'on croyait s'étendre plus au Nord que nous ne l'avons vérifié; le programme des explorateurs anglais devra donc subir une profonde modification.

Il y a un dernier point sur lequel je voudrais encore, non plus comme chef d'une expédition scientifique, mais comme marin belge, attirer l'attention de mes compatriotes. Je crois que la *Belgica* a fait œuvre nationale utile en montrant le pavillon belge, à l'aller et au retour, dans des rades lointaines où jamais on ne le vit, depuis quarante ans que sont supprimés les bâtiments de long cours de la marine de l'Etat. Les relâches qu'a faites la *Belgica* dans les ports sud-américains ont toujours provoqué de belles manifestations de sympathie pour notre petit pays. Je n'aime pas les honneurs, et cependant j'avoue que mon cœur se gonflait d'aise quand, à notre départ de ces ports, je voyais apparaître en haut des mâts de quelque beau vaisseau de guerre français, anglais, allemand, italien, argentin ou brésilien, nos couleurs nationales que saluaient les hourras des équipages.

Adrien de Gerlache.

SALON DE 1900 — Société des Artistes français.

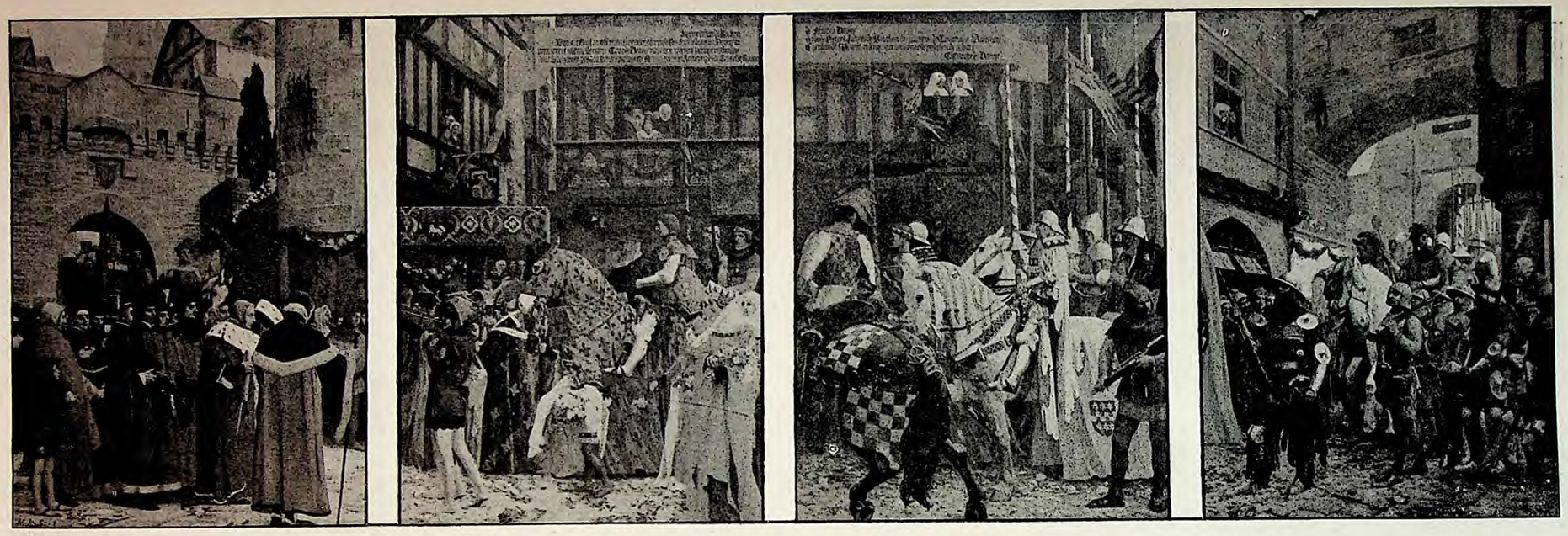


ÉMILE ADAN. — Près de l'étang.

Copyright 1900 by Braun, Clément et Cie.



E. HIRSCHFELD. — Procession de Notre-Dame des Flots.



GORGUET. — Joyeuse entrée du roi Jean le Bon, à Douai. — (Décoration pour la salle gothique de l'Hôtel de Ville de Douai.)



E. WERY. — Les Bateliers, Amsterdam.



MARONIEZ. — Oh! hisse!



Mlle E. SONREL. — Préparatifs de fête au Beguinage (Bruges).



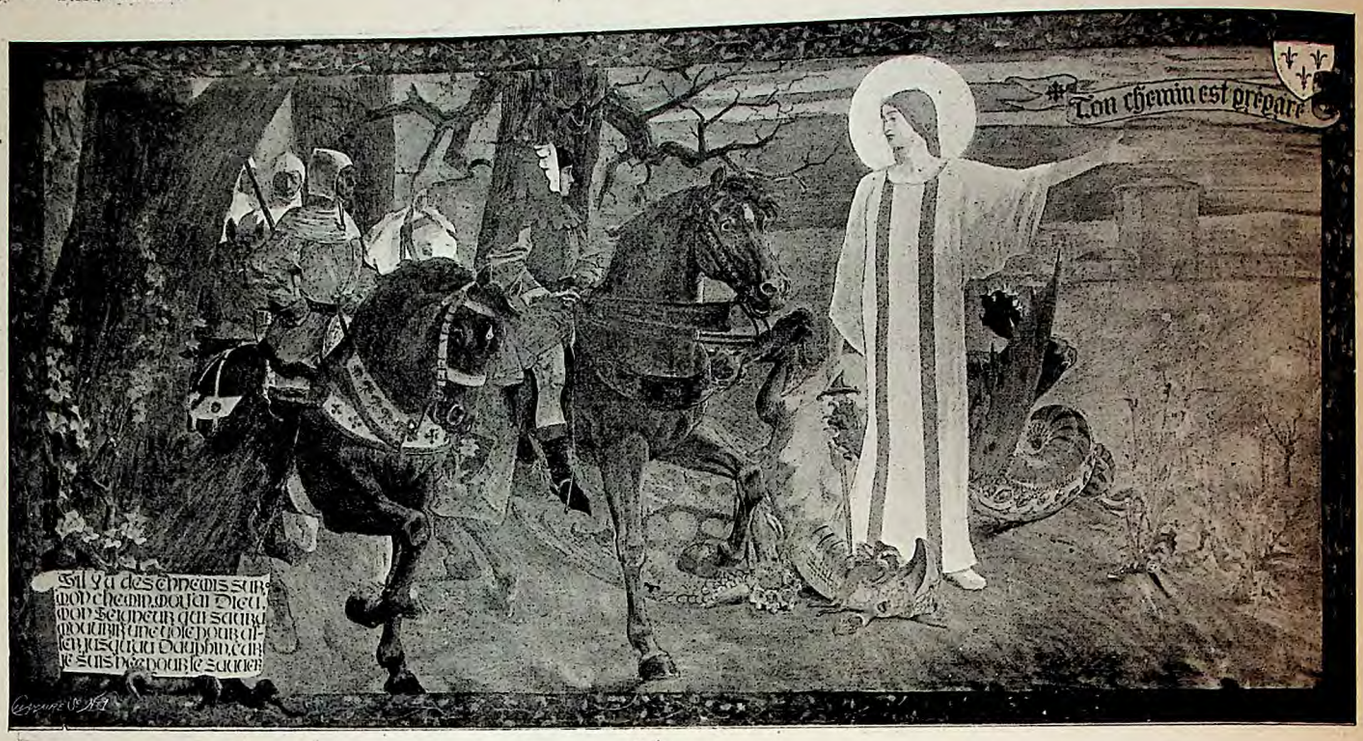
H. VOLLET. — « Le Pacqueret ».



F. BRUNERY. — Le Monologue.



RIDEL. — Dernières fleurs.



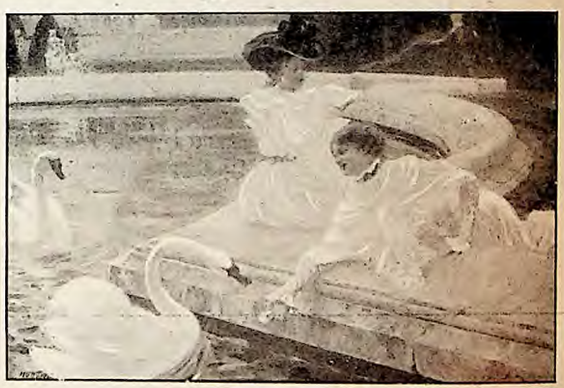
J.-P. LAURENS. — Jeanne d'Arc. (Modèle de tapisserie destiné aux Gobelins ; aquarelle.)



A. BREAUTÉ.—Le choix d'un morceau.



A. DEVAMBEZ. — Sur l'herbe.



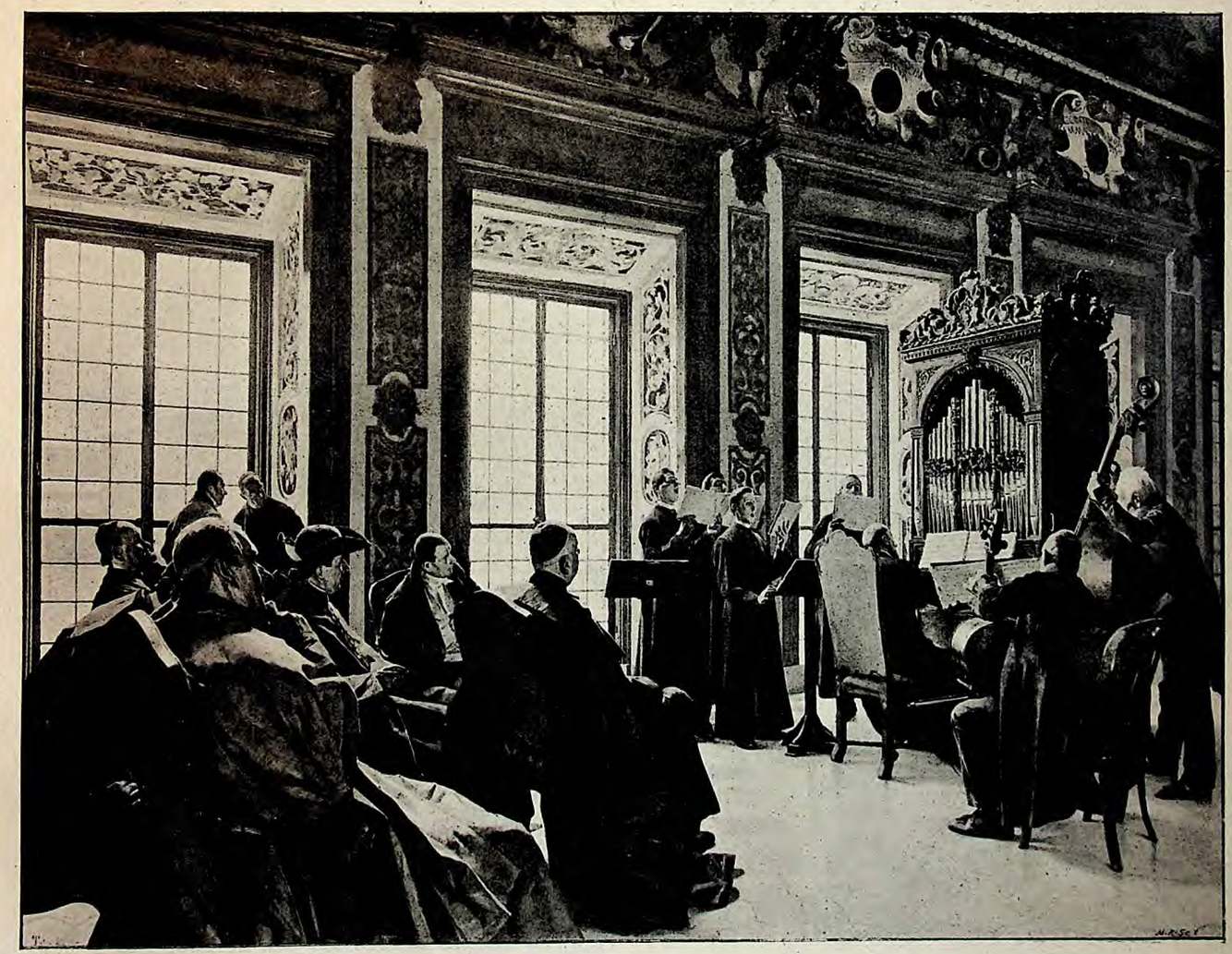
J.-M. AVY. — Les Cygnes.



J. ROUFFET. — L'Épopée (le soir d'Austerlitz).



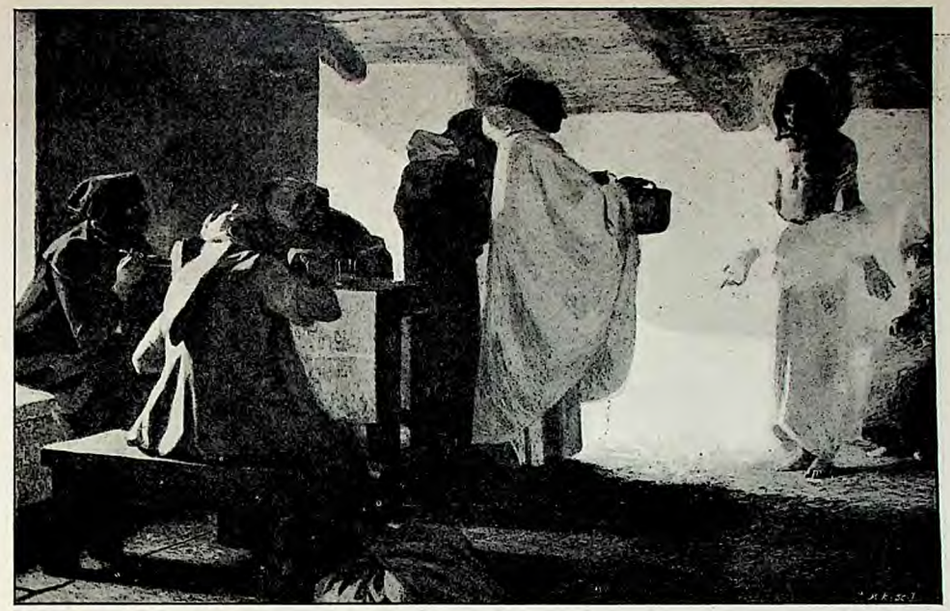
DE BROZIK. — Proclamation de Georges de Podiebrad comme roi de Bohême (1457).



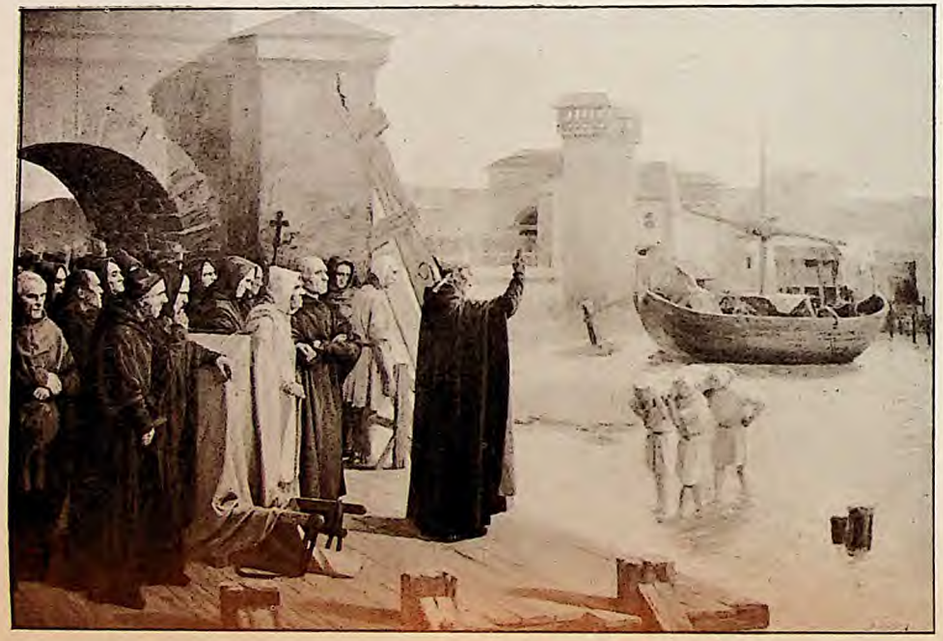
T. LESSI. — Répétition de grand'messe au Vatican.



Mme DEMONT-BRETON. — Première audace, premier frisson.



DE RICHEMONT. — La charité de saint Yves. « Parmi les pauvres, il reconnut le Christ. »



L. OLIVIÉ-BON. — Guillaume le Conquérant.



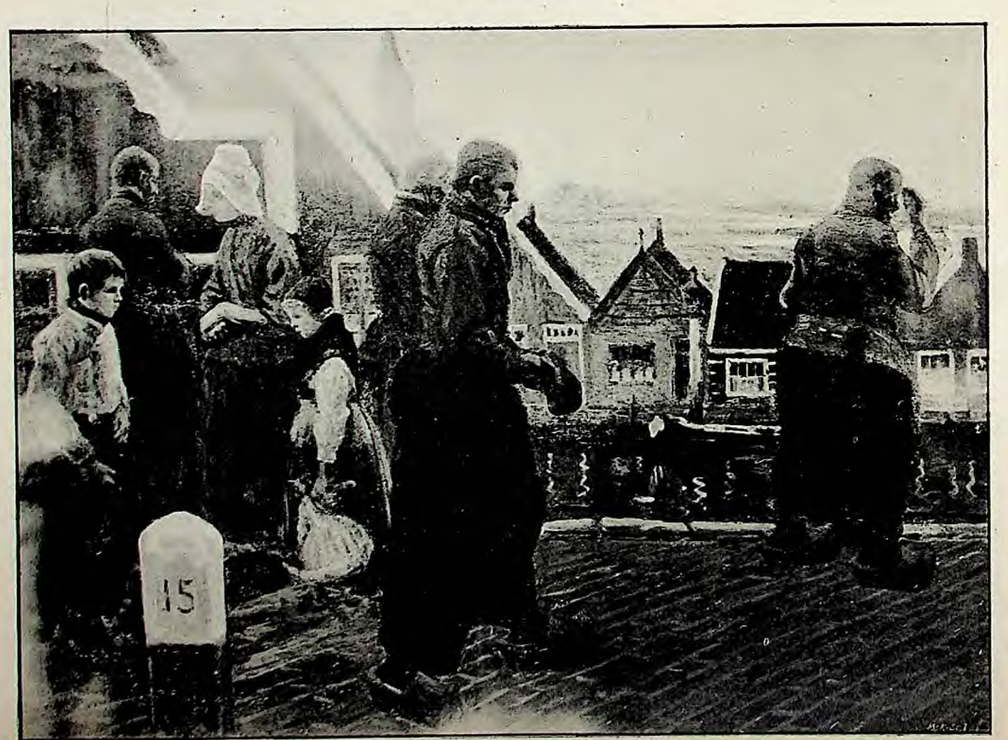
M. ORANGE. — Les Corsaires, 1806.



P. JAMIN. — L'Enlèvement.



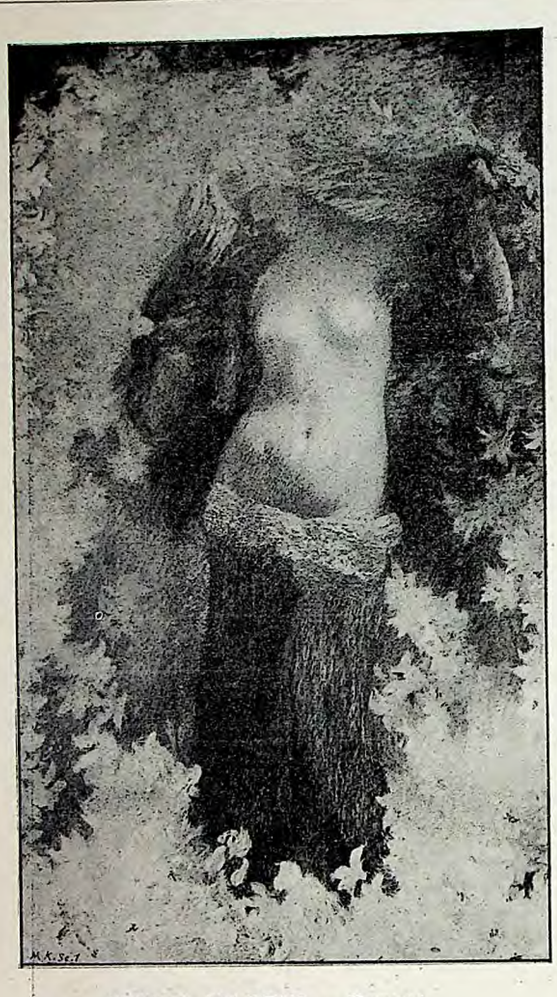
GEO-ROUSSEL. — La veillée du général d'Hautpoul.



HANICOTTE. — Quand l'Angelus sonne (Nord Holland).



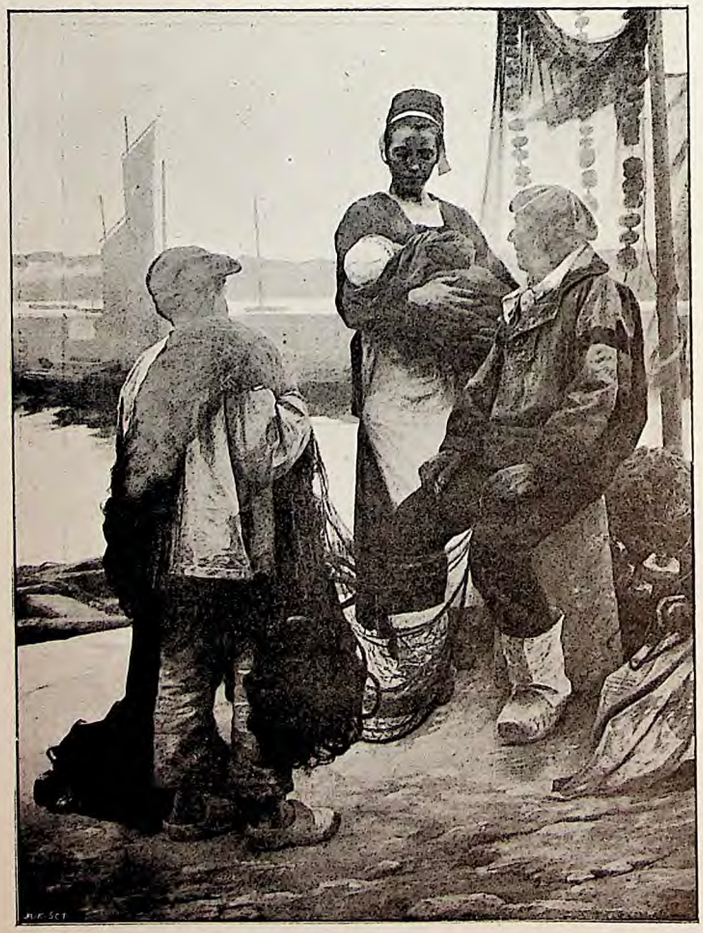
E. BULAND. — Déjeuner des laveuses.



HENRI MARTIN. — Beauté.



HENRI LEVY. — Femme tenant une coupe.



GRANCHI-TAYLOR. — Veuve de pêcheur.



W. BOUGUEREAU. — Le jeune frère.

Copyright 1900 by Braun, Clément et Cie.



Le lavement de pieds à l'hospice de la Trinité des Pèlerins. — (Voir l'article, page 220.)

LA SEMAINE SAINTE A ROME

LIVRES NOUVEAUX

Histoire. — Philosophie. — Théâtre.

La France du Levant, par Etienne Lamy. 1 vol. in-8°, Plon, 7 fr. 50.

On ne saurait imaginer un livre mieux composé, ni plus facile ni plus agréable à lire, que ce résumé historique et politique de la situation de la France, en Orient. M. Lamy ne s'est point borné à se rendre sur les lieux pour donner à son étude la précision et la sûreté qui convenaient : il a encore reconstitué par lui-même tout le passé de la politique française dans le Levant; et peut-être la partie rétrospective de son livre est-elle plus originale, ou en tout cas plus neuve pour nous que la partie purement contemporaine. Mais c'est cette dernière partie, naturellement, qui a pour nous l'intérêt pratique le plus immédiat, et surtout les deux chapitres où M. Lamy examine l'effort commercial de la France en Orient et son effort religieux, en les comparant aux efforts parallèles des autres nations européennes. Avons-nous besoin de dire que, dans ces deux chapitres, l'auteur ne se fait pas faute de critiquer mille détails politiques ou moraux qui lui paraissent de nature à affaiblir sans cesse davantage notre ancienne influence, exposée aujourd'hui aux compétitions les plus âpres et les plus redoutables? Les conclusions du livre sont cependant assez optimistes, mais on retrouverait, là encore, sous les espérances qu'exprime l'auteur, un certain fonds de mélancolie quelque peu découragée par le contact de la réalité, et trop heureuse de pouvoir se consoler avec de belles illusions d'un lointain avenir.

De Kant à Nietzsche, par Jules de Gaultier. 1 vol. in-18, au *Mercure de France*, 3 fr. 50.

Nous serions tentés de dire de ce livre ce que disait naguère certain petit journal d'un roman-feuilleton qu'il allait publier. Le roman devait s'appeler *La Grand'Mère*; et le journal, après en avoir annoncé le titre, ajoutait : « Ce titre promet beaucoup, le roman tiendra encore davantage. » De même, l'ouvrage de M. de Gaultier. On s'attend, sur la foi du titre, à y trouver une histoire de la philosophie contemporaine, histoire intéressante assurément, mais qui plus d'une fois déjà nous a été racontée; et de chapitre en chapitre on découvre, avec une joyeuse surprise, qu'au lieu de perdre son temps à analyser de nouveau les doctrines de Fichte, d'Hégel et de Schopenhauer, M. de Gaultier prend prétexte de Kant et de Nietzsche pour exposer sa propre doctrine, qui est avec cela très simple, très nette, et présentée avec une grande vigueur d'argumentation. Sous les apparences d'une histoire de la philosophie contemporaine, ce remarquable petit livre est un véritable réquisitoire contre les prétentions du rationalisme : Kant lui-même n'y figure que comme le symbole du mauvais esprit philosophique, et Nietzsche que comme le prête-nom de M. de Gaultier. Et quelque opinion que l'on ait, en fin de compte, sur les conclusions qui ressortent du livre, on ne peut s'empêcher de tenir celui-ci pour une des entreprises les plus intéressantes qui aient été tentées depuis longtemps dans le domaine, quelque peu délaissé, de la métaphysique.

Le Théâtre en Autriche : Franz Grillparzer, par Auguste Ehrhard. 1 vol. in-18, Lecène et Oudin, 3 fr. 50.

Presque entièrement inconnu hors de son pays, le poète autrichien Grillparzer occupe dans la littérature allemande une situation au moins égale à celle qu'occupe Alfred de Vigny dans notre littérature française. Il est un des trois ou quatre grands poètes allemands; et c'est sa grandeur même qui nous empêchera sans doute toujours de pouvoir connaître et apprécier son œuvre, car l'œuvre d'un poète est d'autant plus intraduisible qu'elle est plus profonde et plus harmonieuse. Mais faute de pouvoir connaître l'œuvre de Grillparzer en ce qu'elle a de plus original, nous pouvons du moins, grâce à M. Ehrhard, nous faire une idée du genre et de la portée de cette œuvre fameuse, comme aussi de la vie et du caractère de l'homme qui l'a créée. Analyses et biographie, l'excellent petit livre de M. Ehrhard contient, en vérité, la somme de tout ce qu'un lecteur français peut et doit désirer savoir sur le poète autrichien : les analyses y sont faites avec une clarté, une variété, une élégance remarquables; et la partie biographique nous offre, entre autres choses, un chapitre des plus curieux sur les rapports de Grillparzer avec Beethoven, et sur l'ensemble de ses idées en matière musicale. Plus encore que tout le reste du livre, ce chapitre mérite d'être lu et médité; il suffit, à lui seul, et mieux que les analyses même des drames de Grillparzer, pour nous faire comprendre la véritable nature de son génie poétique.

Quarante ans de théâtre, feuilletons dramatiques, par Francisque Sarcey. T. I : *La Comédie-Française — Souvenirs — Les Lois du théâtre*. 1 vol. in-18, J. Strauss, 3 fr. 50.

Francisque Sarcey s'était refusé, toute sa vie, à laisser mettre en volumes ses feuilletons dramatiques; mais c'est que, sans doute, il ne se sentait point l'esprit assez libre pour faire, entre ces innombrables feuilletons, le choix définitif de ceux qui méritaient d'être conservés et de ceux qui étaient à jamais perdus. C'est ce choix que, après sa mort, sa famille et ses amis ont entrepris de faire; et si les sept volumes qu'on nous promet ressemblent tous au premier, nous aurons là une très suffisante image aussi bien de la personne du vieux critique que du mouvement théâtral dont il fut le témoin. Ce premier volume contient même toute une série de véritables souvenirs, où Sarcey évoque devant nous les figures de quelques-uns des plus célèbres parmi les critiques et directeurs de théâtre de naguère, Janin, Gautier, Saint-Victor, Perrin, Arsène Houssaye. Et, d'une façon générale, l'anecdote et le récit dominent, dans cet aimable recueil; mais ils y sont toujours employés au service d'une idée générale, car Sarcey était plein d'idées, et ses idées, sans être jamais bien hautes ni bien vastes, ont dès maintenant pour nous un grand charme de probité, presque de noblesse littéraire. Ajoutons que les éditeurs ont placé en tête du volume les principaux articles consacrés à Sarcey le lendemain de sa mort, et que quatre pages de M. Jules Lemaître, qu'on y verra reproduites, sont assurément ce qu'on n'a jamais écrit de plus juste et de plus éloquent tant sur Sarcey lui-même que sur sa critique.

Poésies. — Romans.

Tanagra, par Léonce de Joncières. 1 vol. in-18, éditions du *Mercure de France*, 3 fr. 50.

Tanagra est un recueil de sonnets antiques, d'une invention à la fois très délicate et très variée, et attestant la plus sérieuse étude des vieilles mœurs grecques, telles qu'elles nous sont révélées par Lucien, par Athénée, par les poètes de l'Anthologie, un peu aussi par les décorateurs des vases de Tanagra. La forme, malheureusement, ne répond pas autant que nous l'aurions souhaité à l'invention des sujets : non qu'elle soit déplaisante ni incorrecte, mais on sent que le poète ne s'est point occupé de donner au rythme et à l'harmonie de son vers la délicieuse pureté classique dont M. Pierre Louys a, naguère, revêtu la prose de ses fameuses *Chansons de Bilitis*. Au surplus, et malgré ce qu'ils peuvent avoir d'un peu trop moderne pour les sentiments qu'ils expriment, les sonnets de M. Joncières sont d'une lecture souvent fort agréable, ainsi qu'on en pourra juger par un exemple choisi au hasard.

UNE CONQUÉRANTE

La trirème apportant le blé d'Egypte, au quai
Du Pirée accoste, et bientôt de groupe en groupe,
On se montre, parmi la foule qui s'attroupe,
Un étrange équipage à peine débarqué.

C'est un âne à poil blanc, au museau très busqué,
Aux sabots peints d'argent, tondu ras sur la croupe,
Secouant à son front une éclatante houppe,
Harnaché de cuir vert, peigné, lustré, musqué;

Il traîne un char d'osier où, sous une coupole
De fleurs, trône, fardée et telle qu'une idole,
Une femme que couvre une résille d'or.

Et les gens apprenant, assemblés par centaines,
Qu'Onkhit, la courtisane, arrivait de Louqsor
Faire tranquillement la conquête d'Athènes.

Le Doute plus fort que l'Amour, par l'auteur de *Amitié amoureuse*. 1 vol. in-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50.

Nous n'avons pas à rappeler aux lecteurs de l'*Illustration* le sujet de ce beau roman, écrit d'abord pour eux, ni à leur faire l'éloge des remarquables qualités d'émotion et de style que l'auteur y a mises. Constatons seulement que *Le Doute* garde, sous sa nouvelle forme, le même intérêt à la fois simple et tragique, et qu'on découvre peut-être mieux encore, à une seconde lecture, l'art vraiment admirable avec lequel se trouve préparée dès le début l'évolution psychologique qui transforme peu à peu l'amour en doute et en répugnance dans l'âme passionnée de la jeune héroïne. Tout le personnage de celle-ci, d'ailleurs, est parfait de naturel et de vérité, où s'ajoute encore le charme de mille nuances féminines que seule une femme pouvait saisir et noter. Mais au reste, comme nous l'avons dit, ce n'est pas ici le lieu de signaler les mérites d'une œuvre que chacun de nos lecteurs a eu déjà l'occasion d'apprécier et d'aimer.

L'Ecran, par Paul Bourget. 1 vol. in-12, illustré par A. Calbet, Borel, 3 fr.

En rééditant ce petit conte, sous la forme d'un élégant volume très agréablement illustré, M. Bourget ne l'a point seulement revêtu pour nous d'une parure nouvelle, mais il l'a comme transfiguré, en y adjoignant, dans une manière d'avant-propos, une longue dissertation philosophique, qui lui donne une portée que, naguère, nous ne lui soupçonnions pas. Car aussi bien le sujet de cette « chroniquette anglo-parisienne » n'a rien en soi de très philosophique, ni même de rare : un homme est l'amant d'une femme et il feint d'en aimer une autre, afin de détourner les soupçons du mari, jusqu'au jour où, dupe de sa propre perfidie, il finit par aimer celle que son jeu cruel a conduit à faire au mari l'aveu d'une faute qu'elle seule n'a point commise. Il n'y avait là, comme l'on voit, qu'un prétexte à un très piquant récit; mais M. Bourget, par malheur, est un psychologue, et « qui a pioché son cœur humain des années durant », de telle sorte que cette authentique anecdote lui a paru encore offrir matière à une thèse sentimentale, « digne des Cours d'Amour tenues, vers l'an 1176, par les vertueuses et romanesques dames Ermengarde de Narbonne et Adalarie d'Avignon » : ce qui nous vaut, en plus du charmant récit que nous avions lu jadis, un chapitre de métaphysique amoureuse aussi inutile qu'ennuyeux.

Sa Fille, par Mme Hector Malot. 1 vol. in-18, Flammarion, 3 fr. 50.

Fille d'un savant et, avec cela, riche et très jolie personne, Irène Cachal n'aurait pas eu de peine à épouser, comme le dit ingénument son père, « qui elle voudra, qui la voudra », si par malheur elle ne s'était éprise d'une façon de poète-chrétien, insensible à la beauté morale de nos idées scientifiques d'à présent : la fille de l'illustre Cachal se doit de rester « sa fille », c'est-à-dire une créature vraiment libre et « pure de sacrements et de bénédictions ». Et c'est ainsi que, partagée entre le devoir et l'amour, Irène Cachal se décide enfin, par un sentiment d'affection filiale poussé jusqu'à l'héroïsme, à réprimer les plus vifs élans de son cœur. Telle est, en résumé, la thèse, d'un féminisme bien moderne, qui fait le fonds du nouveau roman de Mme Hector Malot, thèse qu'elle a su relever, çà et là, de petites scènes d'une raillerie très piquante; et nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'elle a mis à l'étude de cette thèse elle-même, toutes les ressources de son aimable talent de conteur et de psychologue.

Divers.

Une Femme chez les Sahariennes, par Mme Jean Pommerol. 1 vol. in-8°, avec 90 illustrations d'après les dessins et les photogr. de l'auteur, Flammarion, 10 fr.

« Leur âme est légère, puérile, sournoise, sans scrupules. Ce sont des esprits imparfaits. Gourmandes, voluptueuses, félinement moqueuses et menteuses, encore sont-elles supérieures aux femmes des Arabes et des Berbères du Tell, là-haut vers le Nord. Elles possèdent mieux que ces dernières la beauté des allures, la fierté de l'existence au grand air. Tant qu'elles sont jeunes, elles tiennent de la chatte, de la gazelle et de l'antilope. Elles sont intéressantes, infiniment, mais à la façon des antilopes et des gazelles ». Telle est, exactement, l'opinion de Mme Pommerol sur les Sahariennes, au retour du beau voyage qu'elle vient de faire dans le Sud-Algérien, entre Laghouat et In-Salah. Et la sévérité de ce jugement est peut-être, en somme, la seule originalité de ce livre, écrit par « une femme » sur d'autres femmes : car si nous en exceptons encore maintes traces, çà et là, d'une délicate préoccupation des choses féminines, nous n'y avons rien trouvé que nous n'ayons déjà lu dans d'autres ouvrages. Sur la vie des nomades, sur la mélancolique poésie du désert, sur l'humble condition de la femme arabe, sur la résistance des indigènes à nos idées et à nos mœurs, sur tout cela nous avons le souvenir de maintes pages plus éloquentes, et pleines d'une mesure que Mme Pommerol, avec tout son tact féminin, n'a pas toujours su garder.

Soldats, Poètes et Tribuns, par Philibert Audebrand. 1 vol. in-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50.

Dans cet agréable recueil d'anecdotes et de souvenirs, M. Philibert Audebrand exhume pour nous une ode républicaine et anti-napoléonienne de Charles Nodier et une chanson militaire du général de La Salle; il nous décrit l'étrange figure de Lantour-Mezeray, « l'homme aux camélias »; il nous raconte la vie d'Edmond Ourliac; le polémiste catholique; il nous fait assister aux bals d'Armand Marrast; il cite et commente une extraordinaire correspondance de Proudhon avec une soi-disant écuyère de l'Hippodrome; et il nous trace enfin un vivant portrait de Murger, l'auteur de la *Vie de Bohème*. Tout cela, accompagné de piquants commentaires sur les mœurs de ces temps déjà bien lointains, mais dont M. Audebrand a gardé l'image toute vive dans sa mémoire.

L'automobile théorique et pratique, 2e volume, par Baudry de Saunier. (Chez l'auteur, 22, boulevard de Villiers, à Levallois, 12 francs.)

M. Baudry de Saunier a entrepris la vulgarisation de la mécanique automobile par le texte et par la gravure. Dans la première partie de son ouvrage, *l'Automobile théorique et pratique*, publiée en mars 1899, il avait décrit d'une façon fort ingénieuse, compréhensible même pour les néophytes, les mécanismes en somme assez simples des motocycles et des rares voiturettes parues à cette époque.

La seconde partie de cet ouvrage vient d'être éditée à son tour. Cette fois, l'auteur aborde l'étude plus étendue des voitures, et, réduisant les dispositions les plus compliquées en une série de schémas qu'il explique de manière fort intelligible, puis, passant aux moindres détails de leur construction, il fait comprendre le fonctionnement rationnel des moteurs et des transmissions adaptés aux voitures à essence de pétrole les plus connues et les plus appréciées.

C'est ainsi que sont successivement disséquées et décrites les voitures de Dion et Bouton, Panhard et Levassor, Mors, Rochet, Peugeot, Darracq, Rochet et Schneider, G. Richard, Delahaye, de Dietrich, Bolide, et ces descriptions techniques sans aucune aridité, nous paraissent devoir atteindre le but que s'était proposé M. Baudry de Saunier : instruire, en les intéressant, même les lecteurs qui n'ont aucune notion de mécanique.

Ont paru :

Histoire. — *Le Palais-Royal*, histoire et description d'après des documents inédits (1629-1899), par Victor Champier et G. Roger Sandoz; tome II : *De la Révolution jusqu'à nos jours*. 1 vol. in-4°, illustré, A. Lahure, 20 fr. — *La Société française des XVIe et XVIIe siècles*, par Victor Du Bled. 1 vol. in-18, Perrin, 3 fr. 50.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

A l'Exposition : la production de l'énergie électrique. — L'une des caractéristiques de l'Exposition de 1900 consistera dans l'énorme consommation d'électricité nécessaire à l'éclairage et à divers services et dont la production devra avoir lieu, en grande partie, à l'Exposition même.

Les puissantes machines à vapeur qu'on installe dans les Galeries des Machines, — tant de la section française que des sections étrangères, — et qui sont appelées à fonctionner sous les yeux du public, serviront donc, pour la plupart, à mettre en mouvement les dynamos productrices de l'énergie électrique.

La vapeur nécessaire au fonctionnement des moteurs sera fournie par deux usines installées en avant de la Galerie des Machines : l'usine Suffren affectée aux chaudières étrangères et l'usine La Bourdonnais, ne comportant que des chaudières françaises.

L'ensemble des machines productrices d'électricité comprend trente-huit groupes actionnés par trente-sept moteurs à vapeur d'une force totale de 36.000 chevaux environ, et devant assurer une production électrique de 20.245 kilowatts.

Sur ces trente-huit groupes électrogènes, dix-neuf appartiennent à la section française et un même nombre aux sections étrangères; mais au point de vue de la puissance de production, les groupes français ne donneront que 8.000 kilowatts environ, tandis que les groupes étrangers en fourniront 12.000, sur lesquels plus de 4.000 par l'Allemagne seulement. C'est dire que cette nation, qui compte seulement quatre groupes producteurs, a installé à l'Exposition les machines les plus puissantes.

C'est, en effet, dans la section allemande que se trouvent les deux grandes machines Williams-Robinson et Borsig, de 2.400 chevaux chacune, actionnant, toutes deux, des dynamos Siemens et Halske; ce sont les deux plus forts moteurs à vapeur de l'Exposition. Deux autres machines allemandes comptent ensuite parmi les plus puissantes : celles de la maison Schuckert (2.000 chevaux) et de la Société électrique d'Augsbourg (1.900 chevaux).

La section française présente un certain nombre de moteurs d'une force supérieure à 1.000 chevaux, en tête desquels vient, pour la puissance, la machine Dujardin, de 1.500 chevaux, actionnant les dynamos Schneider et Cie.

L'énergie produite par cet ensemble de groupes électrogènes est exclusivement destinée à l'éclairage général, à la transmission de force motrice et au service des ascenseurs et chemins élévateurs.

Quant à l'éclairage et à la force nécessaires à certaines entreprises, ainsi qu'aux restaurants, théâtres, etc., ils seront fournis par les secteurs des Compagnies électriques parisiennes.

Enfin, la plate-forme roulante et le chemin de fer électrique de l'Exposition recevront le courant nécessaire à leur fonctionnement de l'usine que la Compagnie de l'Ouest vient d'édifier à Billancourt pour les besoins de sa nouvelle ligne des Invalides à Versailles.

Transmission simultanée de vingt-quatre dépêches. — M. Mercadier a imaginé un appareil qui permet de télégraphier par un même fil vingt-quatre dépêches à la fois. Le système, dont M. Cornu vient de donner la description à l'Académie des sciences, a pour base un relai télémicrophonique différentiel. Des expériences très satisfaisantes ont eu lieu, avec cet appareil, sur la ligne de Paris-Bordeaux, Tours, Pau, etc., à des distances de 600 à 800 kilomètres.

En principe, à la station du départ, on se sert d'un monotéléphone ne transmettant qu'une note.

A l'arrivée, un second monotéléphone ne résonne que sous l'influence de cette note.

On comprend alors comment il est possible d'envoyer plusieurs notes par la même ligne.

Les employés entendent les brèves et les longues de l'alphabet Morse, et reçoivent ainsi seulement le télégramme qui leur revient, c'est-à-dire qui a été téléphoné avec la note que donne l'appareil qu'ils écoutent.

Un dispositif particulier permet d'ailleurs à l'appareil de fonctionner comme relai, ce qui donne le moyen de transmettre à grande distance.

Ce système peut, en somme, être employé sur tous les circuits où le téléphone peut fonctionner; et, outre l'avantage considérable de pouvoir répartir les transmissions dans des postes échelonnés le long d'un circuit, il possède un rendement susceptible d'être supérieur à celui de tous les systèmes de télégraphie connus.

Papier d'emballage pour les objets en argent. — Voici la recette pour préparer un papier d'emballage destiné à l'expédition lointaine ou à la conservation des objets en argent.

On prépare un bain formé de 6 parties d'hydrate de sodium à 20° Baumé, auquel on ajoute 4 parties d'oxyde de zinc. On fait bouillir jusqu'à ce que le mélange marque 10° à l'aréomètre de Baumé.

On plonge dans ce bain les feuilles de papier de soie ou autre papier doux à préparer et on les fait ensuite sécher, à l'abri de la poussière qui aurait l'inconvénient de rayer l'argent. Ce papier d'emballage empêche absolument l'hydrogène sulfuré de l'air de venir en contact avec le métal et de le noircir.

240 kilomètres à l'heure! — On fait grand bruit dans les journaux anglais du nouveau projet de chemin de fer électrique destiné à relier Liverpool à Manchester. Ces deux grandes cités sont distantes de 52 kilomètres, la ligne électrique projetée serait établie en ligne droite, sans stations intermédiaires et sans embranchements ni passages à niveau, les trains, — véritables trains-éclairs — se composeraient d'un seul wagon automoteur et se succéderaient à des intervalles de quelques minutes seulement. Des précautions spéciales, — freins puissants et block-système absolu — seraient prises pour empêcher ces véritables projectiles de se rattraper en chemin. Ils franchiraient l'espace compris entre les deux villes en 18 à 20 minutes, ce qui représente une vitesse d'un peu moins de 40 mètres à la seconde, c'est-à-dire supérieure à celle de la pierre lancée par la fronde d'un Crétois ou la flèche d'un archer d'Athènes.

Les voitures de cet étonnant chemin de fer auront d'ailleurs les proportions d'une énorme flèche, effilées aux deux bouts et 10 à 12 fois plus longues que larges, afin de réduire au minimum la résistance de l'air. A chaque extrémité se tiendra un employé de la Compagnie.

La voie sera à trois rails, celui du milieu surélevé servant en même temps de conducteur, et c'est sur lui que glisseront les voitures dont la coupe transversale sera assez semblable à celle d'un bât placé sur le dos d'un mulet. Elles seront supportées latéralement par des roues tournant sur les deux rails extérieurs. Quatre rangées de banquettes longitudinales de 25 places chacune seront disposées à l'intérieur des voitures, les deux rangées du milieu, accolées dos à dos, étant au-dessus du rail central et les deux autres sur chaque rail latéral.

La condition indispensable pour maintenir sur une pareille ligne la vitesse prodigieuse de 240 kilomètres à l'heure, consiste à pouvoir disposer constamment d'une quantité énorme d'électricité. Afin de réaliser cette condition de la meilleure façon possible, la Compagnie a cherché à réduire au minimum, tout en leur maintenant une solidité à toute épreuve, le poids de ses véhicules et elle projette de placer son usine productrice du courant à mi-chemin du trajet pour diminuer autant que possible les pertes.

Inutile d'ajouter qu'un semblable projet ne peut être pratiquement réalisé que là où l'importance exceptionnelle du trafic peut assurer la rémunération du capital relativement très considérable, nécessaire à l'établissement et à l'exploitation de la ligne. A ce point de vue, le parcours de Liverpool à Manchester remplit, on ne peut mieux, les conditions voulues; les 52 kilomètres qui séparent les deux villes sont en réalité moins une route qu'une longue rue industrielle où la circulation est d'une activité vraiment prodigieuse.

Enfin remarquons que ce nouveau railway, dont la vitesse dépassera de beaucoup tout ce qu'on a prévu jusqu'à ce jour, est précisément projeté sur le même parcours où Stephenson faisait construire, il y a à peine soixante-dix ans, le premier chemin de fer.

On dit qu'il serait fortement question d'établir une autre ligne de ce genre entre Bruxelles et Anvers, à l'occasion de la prochaine Exposition universelle de Belgique, qui aurait lieu, à la fois, dans les deux villes, devenues ainsi deux cités jumelles grâce à ce trait d'union électrique.

Les mines d'émeraudes de Colombie. — On annonce que le gouvernement colombien, propriétaire des mines d'émeraudes de Muzo, va mettre en adjudication la location de ces mines pour une durée de quinze ans.

Les mines de Muzo sont les plus importantes du monde et leurs produits sont universellement réputés. Leur superficie est d'environ 1.535 hectares; elles sont situées à quelques heures de Muzo, au confluent de deux petits cours d'eau. La roche est un schiste calcaire bitumineux, qui se présente en couches, de 5 à 10 centimètres, séparées les unes des autres par un lit de poussière minérale; cette roche est traversée par de nombreuses veines de carbonate de chaux, à l'intersection desquelles on trouve les émeraudes à l'état brut et généralement associées à des cristaux de quartz transparent et à un minéral jaune qui n'a pas encore été déterminé. La poussière noire intercalée entre les couches et appelée *cenicero* (cendrée), indique d'une façon sûre la présence des émeraudes les plus fines comme cristallisation et comme couleur.

Les mines de Muzo ont été les premières qui furent découvertes après la conquête et elles ont toujours été exploitées depuis cette époque.

Electricité atmosphérique et maladies. — La question de l'influence de l'électricité atmosphérique sur le corps humain est une de celles qui ont été le moins étudiées par les physiologistes et les médecins, et les notions que l'on peut recueillir sur ce sujet, si important cependant, sont des plus vagues.

On sait toutefois, au point de vue météorologique, que l'électricité atmosphérique est généralement positive. Quand le ciel est couvert, le potentiel diminue ou montre des variations et devient de temps en temps négatif. L'approche d'un orage est généralement marqué par un grand changement vers la négative, suivi d'oscillations considérables dans les deux directions. Habituellement aussi, le potentiel positif est plus élevé et plus régulier durant la nuit que durant la journée. En somme, on peut considérer qu'il y a deux jours d'électricité négative pour vingt-huit jours d'électricité positive. Le potentiel, d'autre part, est plus élevé en hiver qu'en été; plus élevé aussi aux grandes altitudes que dans la plaine. Or un médecin badois, M. Schliep dit avoir constaté que l'électricité positive a, sur l'organisme, une action excitante, tandis que l'électricité négative se marquerait par de la dépression et de la fatigue.

Pour observer ces influences, il ne faut pas considérer la hauteur absolue du baromètre; mais bien ses mouvements, c'est-à-dire savoir s'il monte ou descend. De même il est intéressant de savoir si le degré hygrométrique de l'air augmente ou diminue, s'il y a condensation ou évaporation. En effet, l'électricité atmosphérique devient négative si la température moyenne et le point de rosée augmentent en même temps que le baromètre descend; elle tend au contraire à devenir positive si la température et le point de rosée s'abaissent, tandis que le baromètre monte. On sait d'autre part que certaines personnes sont sujettes à des migraines dites « à bascule », précisément parce que ces migraines se font sentir régulièrement de tel ou tel côté, suivant que le baromètre monte ou descend.

Un point fort intéressant, c'est que ces indications nerveuses précèdent d'ordinaire le mouvement du baromètre et que tel migraineux, se sentant pris de ses douleurs sur la tempe droite, par exemple, peut à coup sûr prédire une baisse barométrique qui n'a pas encore été indiquée par l'appareil.

L'emploi de la nicotine en horticulture. — Tout le monde connaît les services rendus par l'emploi de la nicotine pour la destruction des insectes mangeurs de feuilles et de boutons floraux.

Actuellement, l'Administration des tabacs vend des solutions de sulfate de nicotine à taux constant, dont il suffit de prendre 10 centimètres cubes, qu'on étend à un litre avec de l'eau, pour avoir une solution insecticide des plus efficaces.

M. Laurent, professeur à l'Ecole d'agriculture de Gembloux, a remarqué cependant que ce liquide n'adhère que très irrégulièrement aux chenilles, pucerons, etc., et il propose, pour le rendre adhérent, d'y ajouter du savon noir et du carbonate de soude, dans la proportion d'un millième.

D'autre part, M. Cornu, dans les serres du Muséum, emploie le procédé suivant : il fait chauffer des barres de fer au rouge, et projette sur ces barres de fer du jus de tabac, qui est aussitôt transformé en vapeur formant un nuage obscur, s'élevant jusqu'au toit de la serre, et retombant ensuite en se condensant sur les diverses plantes. Dans ces conditions, les insectes seraient détruits avec la plus grande rapidité. M. Cornu a d'ailleurs constaté que l'enduit ainsi déposé sur les feuilles ne nuisait nullement aux fonctions des stomates.

L'origine des Boers. — Voici quelle serait, d'après des documents apportés à la Société d'ethnographie par le docteur Verrier, l'origine des Boers.

En 1652, le Hollandais van Biébeck avait été envoyé par la célèbre Compagnie des Indes-Orientales, pour fonder un point de ravitaillement au Cap, qui dès lors changea son nom de Cap des Tempêtes pour celui de Cap de Bonne-Espérance. On y fonda aussi un orphelinat hollandais, de telle sorte qu'en 1680, il y avait au Cap 600 Blancs, tous d'origine néerlandaise.

Peu après, en 1685, Louis XIV avait la malheureuse idée de révoquer l'Edit de Nantes, et trois cents familles françaises venaient demander l'hospitalité à la Compagnie des Indes, qui les envoya au Cap. Elles y furent reçues à bras ouverts; on leur assigna des terres; on leur donna du bétail, des grains et même de l'argent; mais elles durent abandonner leur langue.

Ce sont ces Français et ces Hollandais, unis par une foi commune et par une sympathie réciproque, qui formèrent la population que nous appelons aujourd'hui les Boers ou les *Bours*. Ce sont eux qui ont colonisé, par la culture et l'industrie, le territoire du Cap, le Natal, l'Orange et le Transvaal.

Ainsi s'explique comment, parmi les noms des *Bours*, on rencontre des noms français, comme celui du glorieux général Joubert.

Les ballons militaires anglais. — Les ballons dont se servent les Anglais dans leurs opérations militaires sont caractérisés par une extrême légèreté, bien supérieure à celle des aérostats construits par les autres puissances.

Au lieu de soie huilée, les Anglais emploient, pour l'enveloppe de ces ballons, de la baudruche, beaucoup plus légère et plus imperméable. Une enveloppe de 280 mètres cubes de capacité ne pèse que 45 kilos.

Les câbles employés pour relier l'aérostat au sol ne pèsent de leur côté que 40 kilos pour 500 mètres de longueur.

Le poids total d'un ballon complet, capable d'enlever deux aéronautes, n'atteint pas 100 kilos, non compris le poids du câble.

Pour le gonflement, on se sert d'hydrogène comprimé dans des récipients d'acier. Cette manière de faire est préférée à la préparation du gaz sur place, malgré le poids notable des récipients. Il faut compter en effet sur un poids de 3 tonnes pour les récipients destinés à fournir l'hydrogène pour le gonflement d'un seul ballon. Mais le faible volume de ces récipients les rend en somme très maniables, et d'un transport plus facile que l'encombrant matériel nécessaire à la production du gaz.

Les beurres du Canada. — L'adoption du système de réfrigération mécanique à bord des navires et l'introduction, sur les lignes de chemins de fer, de voitures frigorifiques, ont donné un grand développement à l'exportation des produits canadiens susceptibles de se détériorer lors des transports à grande distance. Pour ne parler que du beurre que le Canada expédie, en grande quantité, en Angleterre, — principalement sur le marché de Londres, — le chiffre des exportations à destination de ce pays a passé de 4.684.537 livres en 1894 à 10.461.823 livres en 1898, représentant une valeur de 383.110 livres sterling (9.580.000 francs en chiffre rond).

Des expériences, couronnées de succès, ont été tentées également, l'année passée, pour développer l'exportation, en Angleterre, des fruits canadiens, et il y a lieu de penser que, pour la prochaine saison, cette tentative donnera des résultats très satisfaisants.

AGENDA DE LA SEMAINE

Les vacances de Pâques. — Pour les lycées et collèges, les vacances de Pâques sont ainsi fixées : du mercredi **11 avril** à midi, au lundi **23**, 10 h. du soir.

Examens et concours. — A Brest, Cherbourg, Rochefort et Toulon, vont s'ouvrir les concours suivants : 1° un concours pour l'emploi d'élève mécanicien; 2° un concours pour l'admission au cours des apprentis élèves mécaniciens des équipages de la flotte. Les candidats désireux de prendre part à ces concours devront adresser leur demande à M. le préfet maritime du port avant le **15 avril**. Les épreuves de l'examen pour le certificat d'aptitude à l'enseignement du dessin dans les lycées et collèges (premier degré) commenceront le **17**. — Un concours pour l'emploi de médecin adjoint des asiles publics d'aliénés s'ouvrira au mois de **mai** à Paris, Lyon et Montpellier. Les demandes accompagnées des pièces règlementaires devront être adressées au ministère de l'Intérieur avant le **30 avril**.

Concours artistique. — Un concours est ouvert entre tous les peintres français pour la décoration artistique de la Salle des Fêtes de la mairie d'Asnières. La liberté la plus absolue est laissée aux artistes pour le choix et l'arrangement des paysages devant servir à cette décoration.

Concours littéraires. — *Paris* : ouverture d'un concours littéraire et de beaux-arts; demander le programme au secrétariat, 25, rue Léon. — *Bruxelles* : ouverture du concours de l'Académie des Beaux-Arts : 1° partie littéraire, 2° art appliqué. Pour renseignements, s'adresser au secrétaire général de l'Académie des Beaux-Arts à Bruxelles.

Le concours du prix de Rome en 1900. — Le **19 avril**, entrée en loge pour la peinture.

Le Salon de 1900. — Le Salon de peinture de 1900 ouvre ses portes au public du **7 avril** au **7 juin**.

A la Société des gens de lettres. — Le **8 avril**, à la Société des gens de lettres, élection de membres devant faire partie du comité.

Expositions artistiques. — *Paris* : hôtel de Poilly (5, rue du Colisée) : exposition des œuvres du peintre Edouard Ercz jusqu'au **23 avril**. — 16, rue Brémontier, jusqu'au **17**, les œuvres d'Adrienne d'Heureux (Enneïrda) peintures décoratives, poteries, verreries, dentelles artistiques. — Le **10**, clôture de l'exposition des XII à la Bodinière. — Jusqu'au **30**, galerie Georges Petit (8, rue de Sèze) : exposition des pastellistes français. — *Province* : Béziers. Le **15**, à la salle Berlioz, s'ouvrira l'exposition de la Société des Beaux-Arts de Béziers : peinture, sculpture, céramique, meubles et bibelots artistiques.

Les grandes ventes. — Hôtel Drouot, *salle VI* : Les **9** et **10 avril**, à 2 h., vente de tableaux anciens et modernes, aquarelles, pastels, dessins, meubles anciens, tapisseries du dix-huitième siècle, provenant de l'atelier d'A. Boulard. — *Meudon* (9 *bis*, rue du Départ), les **8, 9** et **10**, à 2 h. : vente de statues en marbre par Bazarghi, Blanchard, Calvi, d'Epinay, porcelaines chinoises, plats en vieux Sèvres pâte tendre, faïences de Rouen, meubles anciens, miniatures, etc. — *Anvers*, le **9**, à 2 h. : vente de tableaux de maîtres anciens et d'objets d'art.

Monuments et statues. — C'est M. Gérome qui est chargé de l'exécution du monument commémoratif que la Société *la Sabretache* fait ériger à Waterloo. — Un monument va être élevé au Péage de Roussillon à la mémoire du général de division d'infanterie de marine Bourgey, l'un des héros de Bazeilles, mort l'an dernier. — Un comité s'est formé pour l'érection d'un monument au professeur Tarnier; c'est le sculpteur Denys Puech qui est chargé de l'exécution de ce monument, qui s'élèvera devant la clinique Tarnier, rue d'Assas. — On vient d'ouvrir une souscription pour élever à Tananarive un monument à la mémoire des soldats et marins morts au cours de la campagne de Madagascar. — Le monument élevé à Vauban, à Bazoches, sur la place principale de la ville, sera inauguré dans le courant de l'été.

Inaugurations. — Le **18 avril** sera inauguré à Béziers le nouveau musée des Beaux-Arts.

Les fêtes de Nîmes. — A l'occasion de l'inauguration du monument d'Alphonse Daudet qui a lieu le **8 avril** à Nîmes, il y aura une série de fêtes. Le **7**, à la cathédrale sous la présidence de Mgr Béguinot, messe de *Requiem* à laquelle assisteront les autorités de la ville; dans l'après-midi, au siège de l'Académie du Gard, lecture par Paul Mounet d'œuvres d'Alphonse Daudet; le **8**, dans la matinée, inauguration du monument, œuvre de Falguière; l'après-midi, spectacle populaire aux arènes; le soir, représentation de l'*Arlésienne* interprétée par des artistes de Paris.

Inauguration de l'Exposition Universelle de 1900. — C'est le **14 avril** que le Président de la République inaugurera officiellement l'Exposition universelle et le pont Alexandre III.

La foire au pain d'épice. — Le **15 avril** s'ouvrira, place de la Nation, la populaire foire au pain d'épice.

Les distributeurs de timbres-poste. — C'est dans le courant du mois d'**avril** que seront mis à la disposition du public les distributeurs automatiques de timbres-poste, qui distribueront les nouveaux timbres composés par M. Mouchon. A ces distributeurs est adjoint un système très pratique de pèse-lettres.

La semaine religieuse. — Une retraite spéciale pour les hommes du monde prêchée par M. l'abbé de Gibergues aura lieu à Saint-Philippe-du-Roule, à 5 h. 1/2, les **6, 7, 8, 9** et **10 avril**. Le Mercredi Saint à 8 h. messe de communion. — Le **12** (Jeudi Saint) consécration des saintes huiles, cérémonie du lavement des pieds dans toutes les églises; visite aux tombeaux dans les églises. — A Saint-Gervais, exécution d'œuvres religieuses. Le **13**, Vendredi Saint; le **15**, dimanche de Pâques, offices solennels.

Mariages et fiançailles. — On célébrera prochainement à Cannes, le mariage de Mlle Marguerite Gazagnaire, fille de M. Gazagnaire, notaire, ancien maire de Cannes avec M. le docteur Antoine Hugues. — M. Emmanuel Propper, banquier, est fiancé à Mlle Alys Pam. — Sont fiancés également : M. Maurice de Novion, capitaine au 16e chasseurs, et Mlle Jeanne de Marin; M. Frédéric de l'Harpe, lieutenant au 61e de ligne et Mlle Magdeleine de Giraud d'Agay; M. Arnaud, sous-préfet de Saint-Yrieix et Mlle Decaïeu, fille du juge d'instruction à Tarbes.

Un dîner de gala à l'Elysée. — Le président de la République et Mme Loubet offriront, le **16 avril**, un dîner de 250 couverts en l'honneur des commissaires généraux de l'Exposition, français et étrangers.

A la légation du Japon. — Le ministre du Japon en France et Mme Kurino donneront, les **17** et **18 avril**, deux grands dîners en l'honneur du prince Kotohito Kan-Su. Son Altesse Impériale, le prince Kotohito donnera à l'Hôtel Continental un grand dîner le **19**.

Conférences. — A 3 heures, à la Bodinière, aura lieu le **7 avril** une conférence de M. Bourgault-Ducoudray, professeur au Conservatoire sur l' « Histoire et la musique » (école allemande) séance sur Beethoven.

Concerts. — Le **12 avril**, à la salle Erard, à 8 h. du soir, aura lieu le concert avec tombola en faveur du violoncelliste Casella, qui vient d'être frappé de paralysie. Les lots pour la tombola seront exposés à la galerie Georges Petit (8, rue de Sèze) les **9** et **10**. — Le **11**, à 8 h. 1/2, salle Pleyel (22, rue Rochechouart), grand concert annuel de Mlle Jenny Pirodon avec le concours de MM. Viardot, R. Marthe, Béral, de la Monnaie de Bruxelles, H. Pourguet, de l'Odéon, etc. — Le **26**, dans la salle de théâtre de l'hôtel de M. Mors aura lieu la première représentation intégrale à Paris de l'*Or du Rhin*, de Richard Wagner, traduction de M. Alfred Ernst. L'orchestre de 80 musiciens des concerts Lamoureux, sera dirigé par M. Camille Chevillard.

Sports. — Le tir aux pigeons. Voici les dates des réunions de printemps au Cercle du Bois de Boulogne : les **7, 11, 18, 21, 25** et **30 avril**. — Tennis. Le Tennis Club de Paris commencera le **13** les Championnats internationaux de France (91, boulevard Exelmans). — Cyclisme. — *Paris* : au parc des Princes, le **8**, course d'une heure avec entraîneurs. Feront partie de la course : Taylor, Tom Linton, Bonhours, Walters, Ross, etc. — *Londres* : le Gamage Cycling et l'Athlétic Club vont ouvrir la saison à Londres par deux journées de courses sur la piste de Wood green : le **13**, course d'une heure avec entraîneurs; course de 10 milles sans entraîneurs. Handicap de demi mille : courses de cycles à moteurs, 5 milles. — Le **16**, course de 10 milles sans entraîneurs; handicap du quart de mille; handicap du mille. Il est probable que des coureurs français participeront à ces courses. — Escrime : le **8**, dans l'après-midi, aura lieu à la salle des fêtes du Grand Hôtel, l'assaut annuel des Prévôts de Paris. On trouve des billets dans toutes les salles d'armes. — Le **7**, assaut à la salle Baudry. — Le **8**, assaut à la salle Prévot. — Boxe : l'assaut annuel de la Société des Boxeurs français aura lieu le **7**, à 8 h. 1/2 du soir, à la salle des Agriculteurs de France (rue d'Athènes).

Carnet du rentier. — *Coupons à toucher* : le **13 avril**, Russe consolidé; le **15**, Egypte; obligation Paris 1876; le **16**, rentes françaises 3 0/0. — *Tirages avec lots*, le **15**, Paris 1869 (1 lot de 100.000 fr.; total des lots : 250.000 fr.). — Panama (1 lot de 500.000 fr.; total des lots : 650.000 fr.). — Marseille 1877 (1 lot de 100.000 fr.; total des lots : 150.000 fr.).

NOS GRAVURES

LE DUEL LUBERSAC-EPHRUSSI

Depuis une semaine, dans tous les journaux, avait été ouverte une rubrique, sous laquelle était reproduite au jour le jour une abondante correspondance d'un tour essentiellement belliqueux : lettres de provocation, lettres de témoins à leurs clients et des mêmes clients à leurs témoins, etc. A chaque épître nouvelle des tiers étaient mis en cause. La curiosité boulevardière pouvait prévoir toute une série de duels.

La série a été inaugurée mercredi par une rencontre entre M. de Lubersac, qui paraît être *celui qui a commencé*, et M. Michel Ephrussi. M. de Lubersac est un jeune homme de vingt-deux ans, mince et élégant; M. Michel Ephrussi, le financier bien connu, a cinquante-cinq ans et bedonne un peu.

Ces messieurs se sont battus à l'épée dans cette salle du Moulin-Rouge de l'île de la Grande-Jatte qu'ensanglanta le duel Harry Alis-Le-Châtelier. Cette tragique mort d'hommes n'a pas ôté à la salle de bals et concerts populaires son aspect bastringue; les détails comiques y abondent; il n'est pas besoin de souligner ceux qui apparaissent sur nos photographies.

La rencontre de Lubersac-Ephrussi avait attiré un peu moins de monde que les autres duels bien parisiens de ces dernières années. Elle a eu une issue moins sanglante que celle dont nous venons d'évoquer le souvenir. Pourtant, elle a été acharnée, et les deux adversaires ont été touchés simultanément, M. de Lubersac au cou, M. Ephrussi à la poitrine. Ces blessures les ont mis hors de combat, mais n'auront aucune suite grave.

M. de Lubersac avait d'abord choisi deux témoins parmi ses amis; mais ceux-ci voulurent porter devant un arbitrage un incident ancien auquel M. Ephrussi avait été mêlé; le jeune clubman, pressé d'en finir, demanda alors leur assistance à deux sous-officiers de gendarmerie retraités, décorés de la médaille militaire : dès lors les choses marchèrent militairement.

LA STATUE D'ALPHONSE DAUDET A NIMES

Le dimanche 8 avril, — dimanche des Rameaux, — la ville de Nîmes va procéder solennellement à l'inauguration sur une de ses places de la statue du grand romancier. La ville natale d'Alphonse Daudet a demandé l'image en marbre de son glorieux enfant à Falguière.

Le sculpteur, dans sa manière élégante, a représenté Daudet assis, le bras gauche accoudé. La pose est d'une noble aisance.

On ne peut demander à un sculpteur d'être prêt à heure fixe — alors que les staffeurs d'Exposition ne le sont pas toujours. Le marbre de Falguière n'est pas jours. Le marbre de Falguière n'est pas encore tout à fait au point. Mais l'artiste n'a pas voulu que la fête du 8 avril fût retardée et il a envoyé sa statue telle quelle. Le lendemain de la cérémonie, elle lui sera réexpédiée pour qu'il puisse la reprendre à loisir.

LE LAVEMENT DE PIEDS A ROME

Une des cérémonies les plus touchantes de la semaine Sainte à Rome est celle qui a lieu le mercredi dans l'hospice de la *Trinité des Pèlerins* où l'on voit les représentants de la plus haute noblesse romaine accomplissant des actes d'humilité et de charité vraiment méritoires.

Cet hospice, fondé par saint Philippe de Neri, surnommé l'apôtre de Rome, était destiné à donner l'hospitalité pendant trois jours aux pèlerins qui venaient de tous les coins du monde visiter le tombeau des apôtres. Aujourd'hui les événements politiques ont apporté quelques modifications à cette institution qui ne dispose plus des moyens qu'elle avait autrefois. Mais, pendant la semaine Sainte, la cérémonie du lavement des pieds a toujours lieu. Le rez-de-chaussée est destiné aux hommes; le premier étage aux femmes.

Après le lavement des pieds, les pèlerins (qui sont choisis parmi les plus pauvres), passent dans d'immenses réfectoires. Pendant qu'ils récitent des prières, les longues tables qui sont devant eux se couvrent de mets simples et frugaux, apportés par les mêmes personnages qui les servent ensuite avec la plus grande sollicitude.

P. Z.



JOSEPH BERTRAND

M. Joseph Bertrand, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, de l'Académie française, grand officier de la Légion d'honneur, est mort mardi dernier, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Né à Paris en 1822, il avait dix-sept ans à peine, quand il fut admis, le premier de sa promotion, à l'Ecole polytechnique, où sa place était marquée d'avance parmi les maîtres. Une fois conquis son brevet d'ingénieur des mines, il ne tardait pas à y revenir en qualité de répétiteur et d'examinateur, professait en outre à l'Ecole normale et, plus tard, était appelé à la chaire de physique générale au Collège de France. La science perd en lui un des mathématiciens les plus éminents de notre époque.

L'auteur du *Traité de calcul différentiel et de calcul intégral*, et de tant d'autres travaux abstraits de haute valeur, se doublait d'un véritable écrivain, digne d'occuper un des quarante fauteuils.

En 1842, Joseph Bertrand avait failli périr dans la terrible catastrophe du chemin de fer de Versailles où succomba l'amiral Dumont-d'Urville; atteint d'une grave blessure au visage, il lui en était resté une déformation des traits qui donnait une singulière expression de rudesse à sa physionomie si caractéristique.

LE SALON DE 1900

L'abstention de la Société nationale des Beaux-Arts diminue singulièrement l'importance du Salon de cette année : d'ailleurs, la Société des Artistes français semble elle-même avoir réservé son principal effort pour la grande exhibition du Palais des beaux-arts, où il y aura à lutter contre la concurrence des écoles étrangères.

Ces conditions nous mettaient dans l'impossibilité de donner à notre numéro du Salon le développement coutumier; nous avons dû nous borner à reproduire les œuvres principales de l'exposition dans les proportions réduites où elle se présente.

Le nouveau Salon, élevé de toutes pièces sur la place de Breteuil, présente à droite en entrant une nef de 60 mètres de longueur sur 20 de largeur, où se tient l'exposition de sculpture; deux terrasses dominent le jardin; sur l'une est installé le buffet, sur l'autre, l'exposition des arts décoratifs.

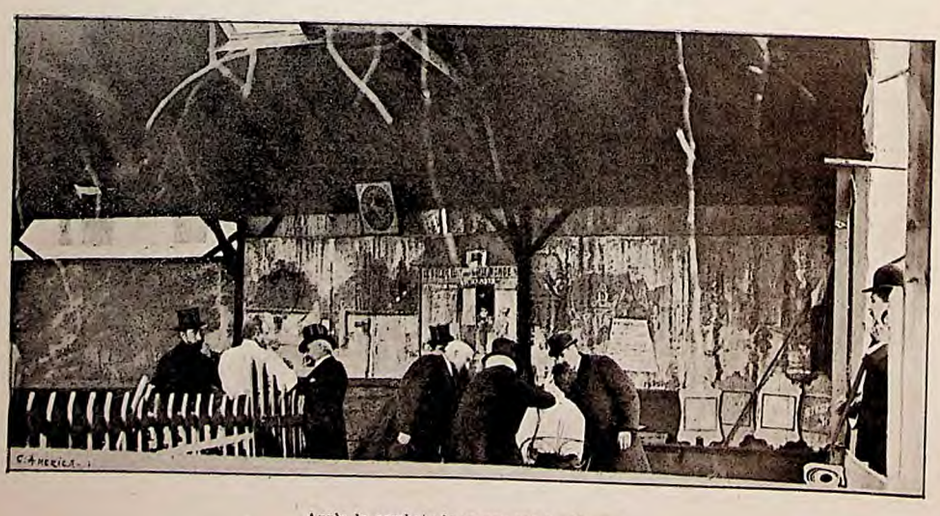
Au bout de la grande nef, à angle droit, une salle de 100 mètres de long sur 20 de large abrite encore des sculptures; puis viennent, dans trente-deux salles : la peinture, la gravure, les dessins et l'architecture.

Sur 3.917 envois de peinture, le jury en a admis 1.400; pour la sculpture, 373 admissions sur 635 envois et enfin, en architecture, 139 sur 350. Ces chiffres prouvent que le jury ne s'est pas montré d'une libéralité excessive.

Jeudi a eu lieu la visite du Président de République; vendredi, le vernissage, et enfin, aujourd'hui même samedi, l'ouverture.



Le duel Lubersac-Ephrussi : instantané pris pendant le combat.



Après le combat : le pansement des blessés.

Imprimerie de l'Illustration, 13, rue St-Georges. — Paris.
L'Imprimeur-Gérant : Lucien MARC.

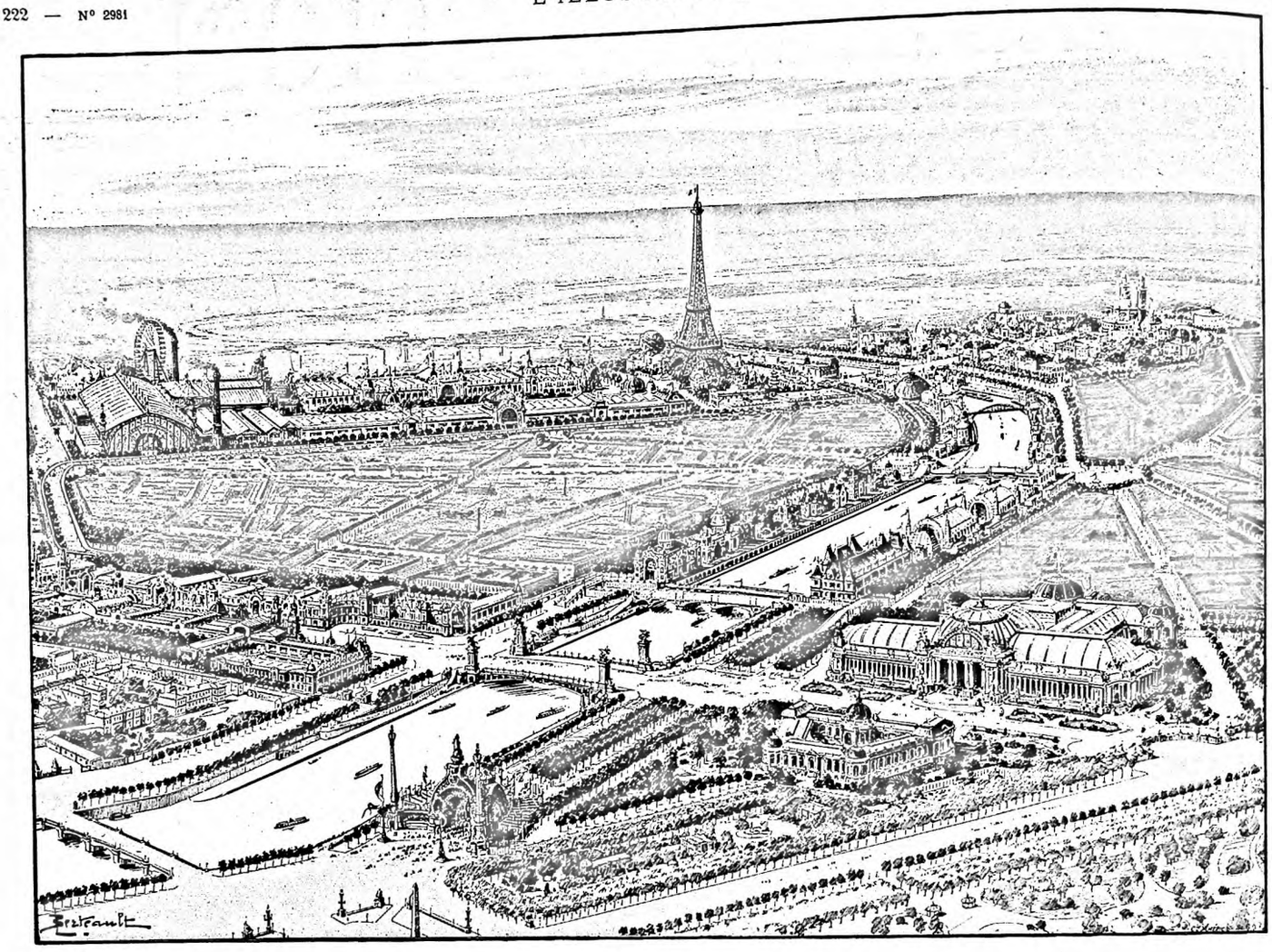
L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes. SAMEDI 14 AVRIL 1900 *58e Année — N° 2981*



LA « VILLE DE PARIS », par M. Moreau-Vauthier

Statue de 6 mètres de hauteur surmontant la coupole de la Porte Monumentale.



Vue à vol d'oiseau de l'Exposition Universelle de 1900.

COUP D'OEIL SUR L'EXPOSITION

L'Exposition Universelle de 1900 couvre tout l'espace qu'occupèrent partiellement les quatre Expositions précédentes. Celle de 1855 fut localisée aux Champs-Elysées et tint dans le Palais de l'Industrie, plus une annexe sur le quai de la Seine ; celle de 1867 fut limitée au Champ de Mars ; 1878 ajouta au Champ de Mars le Trocadéro ; 1889, outre le Trocadéro et le Champ de Mars, exigea le quai d'Orsay et l'Esplanade des Invalides : — 1900 englobe le tout. Ajoutez aux 16 hectares de 1855 les 96 hectares de 1889, vous avez les 112 hectares de l'Exposition nouvelle.

Les premières Expositions étaient d'un seul tenant. Même la dernière, déjà dispersée, avait encore un centre : la tour de 300 mètres ; — l'Esplanade des Invalides n'était affectée qu'à une annexe.

Où est le centre de l'Exposition de 1900? Elle n'a pas de centre : elle est enveloppante ; elle enclôt tout un quartier de Paris, le Gros-Caillou.

Elle se compose de cinq groupements distincts, disposés selon trois perspectives principales.

Les cinq groupements homogènes sont :

1° les Champs-Elysées ; 2° l'Esplanade des Invalides ; 3° les quais ; 4° le Trocadéro ; 5° le Champ de Mars.

Des trois perspectives, l'une s'infléchit, celle des quais ; les deux autres, qui coupent normalement la première, sont droites et dirigées la première selon l'axe de l'Esplanade des Invalides, la seconde selon l'axe du Champ de Mars.

La plupart des visiteurs, avant de pénétrer dans les palais, avant de s'attarder ici ou là au gré de leurs préférences et de leurs curiosités, avant d'entrer dans le détail, feront à l'Exposition une première visite d'ensemble. Cette visite aura pour but : 1° de les initier à la topographie de l'Exposition ; 2° de leur permettre d'en admirer les pittoresques aspects extérieurs.

C'est à cette même visite que nous convions nos lecteurs, dans ce premier numéro consacré à l'Exposition qui s'ouvre aujourd'hui même. Une vue à vol d'oiseau et un plan très détaillé leur donnent tous les renseignements topographiques. Une série de gravures leur fait connaître les aspects généraux des groupes de constructions et les points de vue les plus réussis des trois perspectives définies plus haut.

On peut entrer dans l'enceinte de l'Exposition par 36 portes — sans compter les *bis* et *ter* indiqués sur le plan ci-contre. La porte principale, dite *Porte Monumentale*, s'ouvre à l'angle Sud-Ouest de la place de la Concorde. Elle est surmontée d'une grande statue allégorique. La Ville de Paris accueillant ses hôtes a été personnifiée non par une femme grecque ou romaine, en draperies classiques, mais par une Parisienne habillée à la mode du jour. L'idée était ingénieuse, mais sa réalisation effraya. A peine mise en place, la Parisienne cessa de plaire en haut lieu. Finalement on a pris le parti de laisser le public juge de la tentative : la statue est restée sur son piédestal. Les pièces de ce procès artistique sont sous les yeux de nos lecteurs.

La porte monumentale et polychrome de la place de la Concorde sera la porte des grandes affluences, celle des dimanches et des jours de fête, des soirs de fête surtout. Il semble en effet qu'elle ait été conçue principalement pour l'effet nocturne : sa décoration lumineuse ne comporte pas moins de 3.200 lampes à incandescence et de 40 lampes à arc.

Le défaut de cette porte principale est de ne donner accès directement à aucun des groupements importants de l'Exposition. Les guichets franchis, on arrive simplement dans des jardins. Celui qui veut, du premier coup d'œil, voir un des ensembles les plus imposants, doit entrer par la porte 30, à l'intersection des Champs-Elysées et de l'avenue Nicolas II. C'est de là qu'il embrassera la fameuse perspective qui a tant fait couler d'encre, celle qui a pour fond le dôme des Invalides. Elle se compose de trois tronçons qui ont le tort d'aller en se rétrécissant : l'avenue Nicolas II, le pont Alexandre III, enfin l'avenue qui sépare les palais provisoires de l'Esplanade. Pour ménager les arbres des quinconces, il a fallu rapprocher ces palais beaucoup plus qu'on ne l'aurait voulu, et on n'a pu laisser entre eux qu'un intervalle de 33 mètres.

Le pont Alexandre III est compris dans l'enceinte de l'Exposition et réservé à la circulation des visiteurs. Il en est de même pour le pont d'Iéna, qui réunit le Trocadéro au Champ de Mars. En revanche, les deux ponts intermédiaires, celui des Invalides et celui de l'Alma, ont été laissés à la circulation générale. En aval du premier et en amont du second, deux passerelles ont été jetées pour assurer les communications entre les deux quais englobés dans l'enceinte. Une troisième passerelle franchit la Seine entre les ponts de l'Alma et d'Iéna.

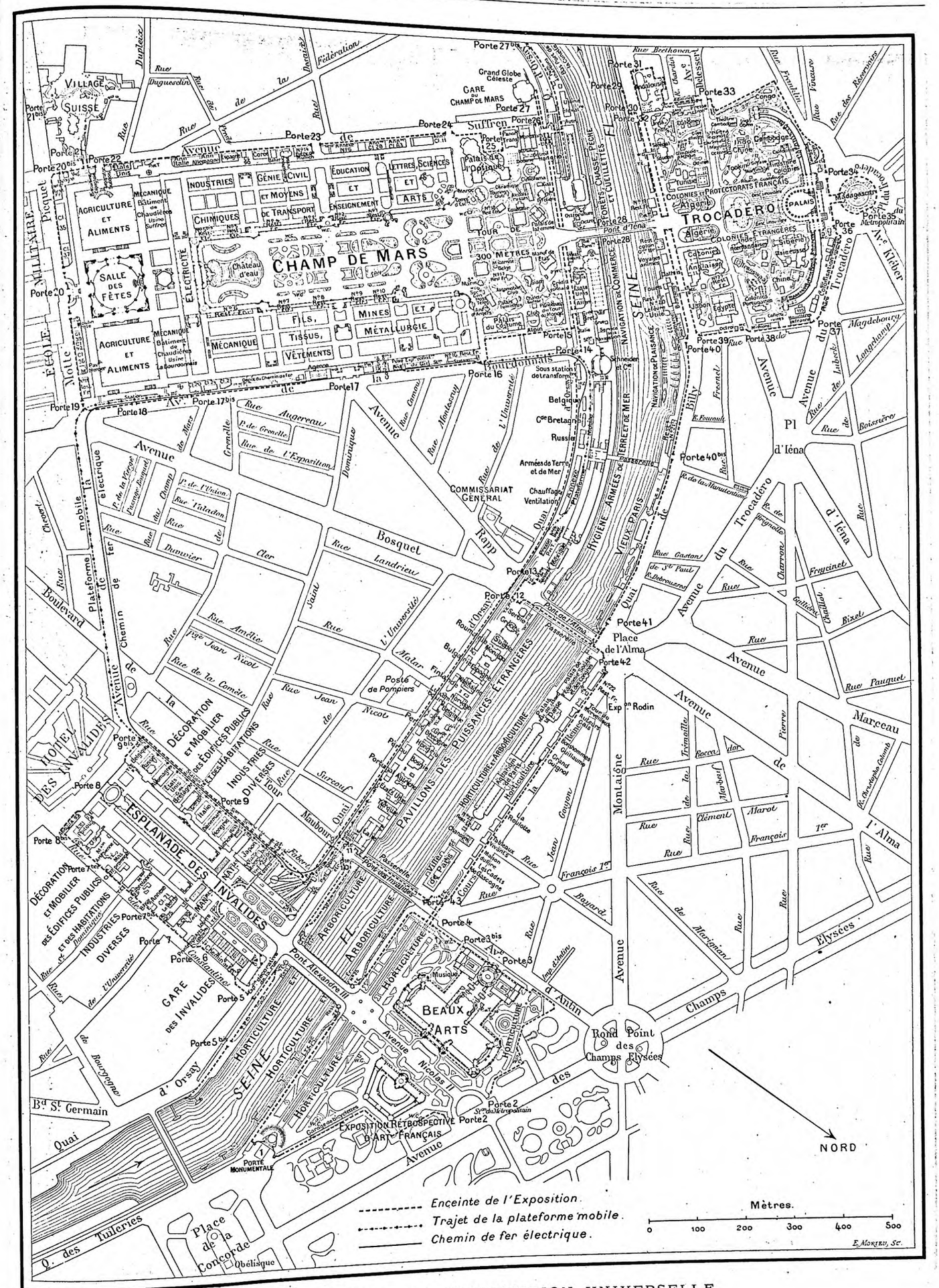
C'est de la passerelle qui double le pont des Invalides que l'on découvre le plus séduisant des panoramas de l'Exposition, celui du quai d'Orsay, le long duquel s'alignent les pavillons des Puissances Etrangères. On examinera plus tard, séparément, chacune des constructions originales qui se mirent dans la Seine. Ce qu'on admire d'abord, c'est l'ensemble harmonieux qui résulte du rapprochement de tous les styles, de la réunion des coupoles, des clochetons, des flèches, des tours, des pignons. Chaque architecte a bâti à son gré. Et il se trouve que de cette juxtaposition de formes et de couleurs disparates est résulté le plus heureux effet général. A l'heure des beaux couchers de soleil, toutes les peintures, toutes les patines artificielles des pavillons se fondent dans un intense éclairage jaune-orange ou rose, et c'est une étrange ville d'Orient qui profile ses silhouettes imprévues sur le fond éblouissant du ciel.

C'est peut-être la caractéristique de cette Exposition que ses plus réelles beautés n'ont pas été obtenues sur commande, mais sont les résultantes d'initiatives diverses qui, sans s'être entendues, ont obéi aux mêmes inspirations. Les ensembles sont moins grandioses qu'aux Expositions précédentes, mais les coins réussis y sont plus nombreux : nos gravures font ressortir quelques-uns de ceux qui abondent sur les quais, aux pieds de la tour Eiffel et sur les pentes du Trocadéro.

Maurice Normand.



Pavillon de l'Italie

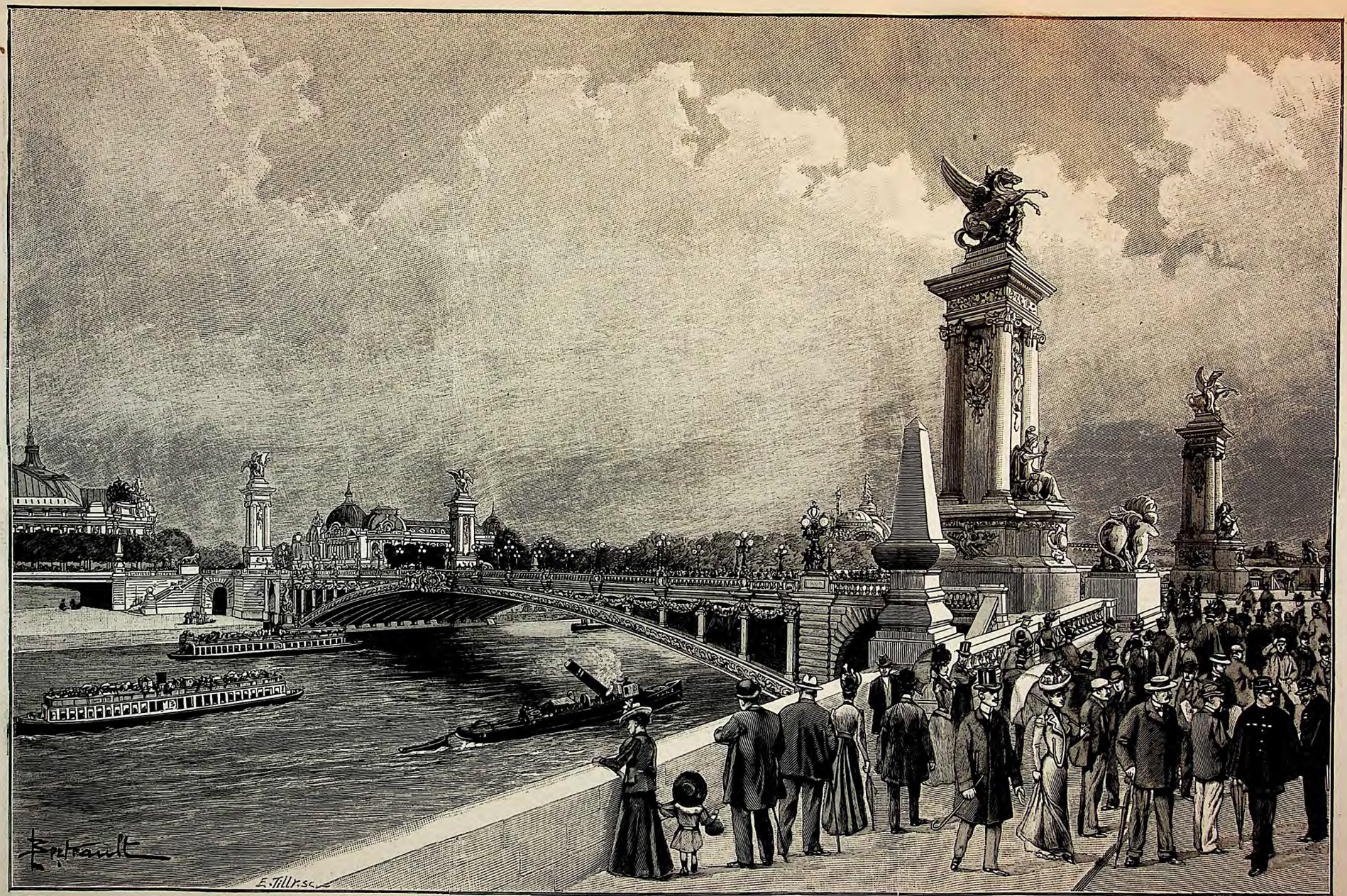


PLAN GÉNÉRAL DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE



La Porte Monumentale de la place de la Concorde.

La Porte Monumentale, conçue et exécutée par M. Binet, se compose essentiellement d'une coupole hémisphérique reposant sur trois grandes arches. Une de ces arches s'épanouit en fronton sur la place et est réunie par deux exèdres ornés d'une frise à deux minarets de 35 mètres de hauteur. Les deux autres arches sont occupées par les guichets. Enfin, entre les deux retombées qui se trouvent dans l'axe de la porte, une entrée centrale a été ménagée pour les cortèges officiels. Le style est inspiré des architectures byzantine et persane. La décoration est polychrome. — La semaine dernière on annonça que la statue qui domine la coupole avait été jugée trop moderne et allait être démolie. L'œuvre de M. Moreau-Vauthier a trouvé grâce, et il a été décidé que le public jugerait. Nous donnons sur la couverture du présent numéro une vue de la porte surmontée de la statue. Nous l'avons supprimée sur la vue ci-dessus. Nos lecteurs peuvent ainsi se prononcer en toute connaissance de cause.



Le pont Alexandre III, vu du quai de la rive droite en amont.

L'arche unique du pont a 107m,50 d'ouverture; la clef est à 8m,08 au-dessus du niveau moyen des eaux; la longueur du tablier est de 40 mètres. Deux hauts pylones de pierre ornent chacune des extrémités du pont; au pied de chaque pylone est adossée une statue assise représentant la France à une des époques de son histoire; au sommet se dresse un groupe en bronze doré, Pégase et Renommée; à l'entrée du pont, en dehors des pylones, des lions conduits par des enfants complètent la décoration. — Sur l'autre rive, on aperçoit la façade antérieure des Palais des Beaux-Arts.



L'avenue de 33 mètres de l'Esplanade des Invalides.

Au premier plan, à droite et à gauche, une partie des Palais des Manufactures nationales. Plus loin, en perspective fuyante : à droite, les Industries diverses étrangères, la Décoration et le Mobilier étrangers ; à gauche, les Palais français correspondants. Au fond, le dôme des Invalides.



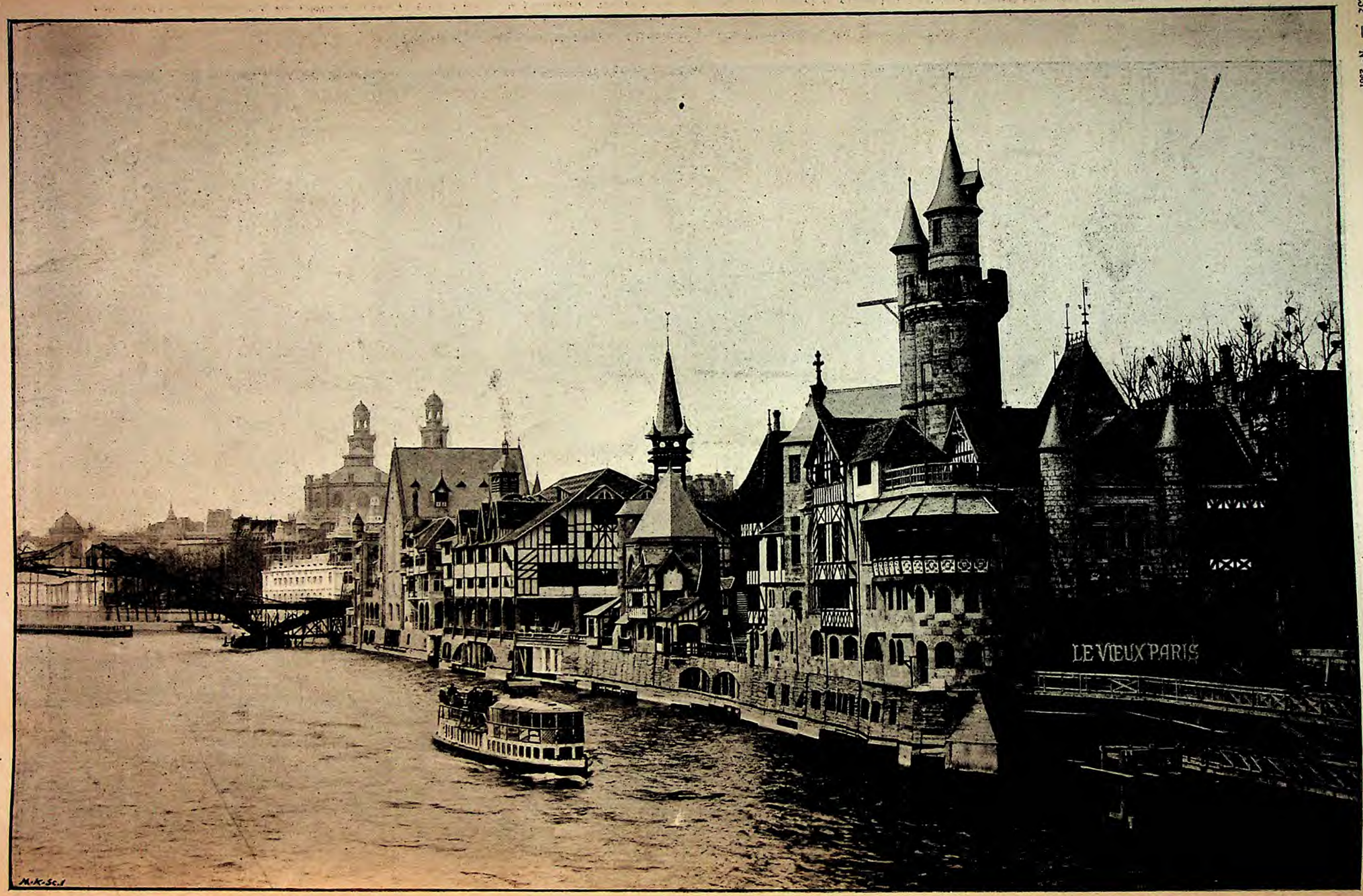
LES PALAIS D

Comme en 1889, les Palais du Champ de Mars s étendent, perpendiculairement à la Seine, entre la Tour Eiffel et la Galerie des Machines. où brille la date de 1900, surmontée d'une figure allégorique. Le Château d'Eau précède lui-même le Palais de l'Electricité; de sa voûte jaillit une Génie civil; à gauche, ceux des Mines et Métallurgie et des Fils, Tissus et Vêtements. Cette vue est prise du premier étage de la Tour Eiffel.



CHAMP DE MARS

ais la Galerie des Machines est masquée par la façade du Palais de l'Electricité, dont le motif central, en forme d'arc de cercle tréflé, porte un cartouche
orme cascade. L'espace réservé entre les Palais latéraux est sensiblement plus réduit qu'en 1889. Ces Palais sont : à droite, ceux de l'Enseignement et du



Le Vieux Paris.

Bâties, partie sur la berge, partie sur des pilotis, les constructions pittoresques du Vieux Paris s'étendent sur 260 mètres de longueur entre le pont de l'Alma et la passerelle du Palais des Armées de terre et de mer. Au premier plan, la porte Saint-Michel et la tour du Louvre au centre l'église Saint-Julien-des-Ménétriers; au fond, les Vieilles Halles, etc.



Le Palais du Costume, le Palais Lumineux et le Panorama du Tour du Monde.

Voici un échantillon des groupements d'attractions variées au pied de la Tour Eiffel. A droite, le Palais du Costume où figure une exposition chronologique du costume. Au centre, le Palais Lumineux dont l'originalité consiste en ce que tous ses matériaux et les moindres détails de son ornementation sont en verre. A gauche, le Panorama du Tour du Monde, importante construction où se marient tous les styles de l'Europe méridionale, de l'Orient et de l'Extrême-Orient.



VUE PANORAMIQUE DES C

La photographie est prise de la tour de la Giralda dans l'enceinte de l'Andalousie au temps des Maures. Au premier plan les pavillons
blanche, crénelée, du Sénégal et du Soudan. Aux plans suivants : à gauche, l'enceinte du Tonkin ; en outre, une ville arabe, algérienne et tunis
des Indes néerlandaises et le temple de Tardji-Sari, les pavillons des Indes anglaises, etc. A droite, le tournant de la Seine. Des restaurants exotiq



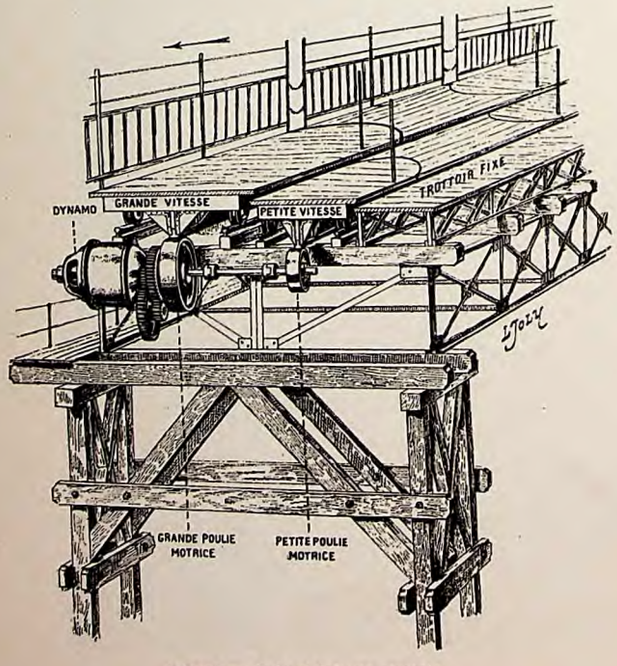
La plateforme roulante et le chemin de fer électrique, à l'angle de l'Esplanade des Invalides et de l'avenue de la Motte-Piquet.

LES MOYENS DE TRANSPORT A L'INTÉRIEUR DE L'EXPOSITION

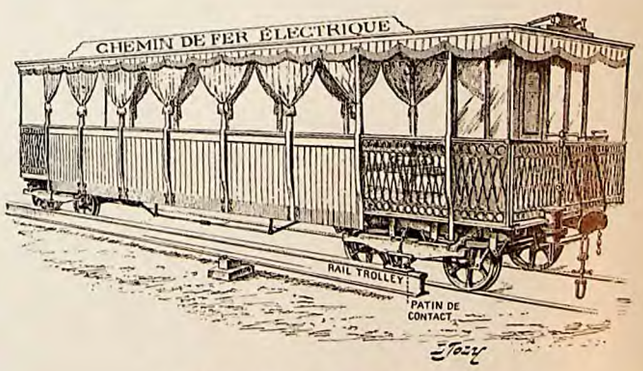
Pour se rendre rapidement et sans fatigue des galeries du Champ de Mars aux palais du quai d'Orsay ou aux installations de l'Esplanade des Invalides, on a le choix entre deux moyens de transport : la plateforme roulante et le chemin de fer électrique. Tous deux suivent le même itinéraire, formant chacun un long ruban sans fin qui circonscrit l'espace compris entre l'avenue de Labourdonnais, le quai d'Orsay, l'Esplanade et l'avenue de la Motte-Piquet, sur une longueur totale de 3.400 mètres environ. (Voir le plan général, page 223.)

Les trains électriques parcourent ce périmètre en marchant toujours *dans le sens des aiguilles d'une montre*, de telle sorte qu'en prenant le train à la porte Rapp, par exemple, on gagne le quai d'Orsay, puis les Invalides, pour revenir, par l'Ecole militaire, au point de départ. La plateforme, au contraire, roule dans le sens opposé ; de plus, elle est établie, sur tout son parcours, à la hauteur du premier étage des galeries d'exposition du Champ de Mars et de l'Esplanade, avec lesquelles elle communique directement de plain-pied, tandis que le chemin de fer électrique qui court parfois au ras du sol, s'élève ou s'abaisse suivant les circonstances, à la façon des montagnes russes, pour franchir, en viaduc ou en tunnel, les voies publiques qu'il rencontre.

La *plateforme roulante* est celle imaginée par MM. Blot, Guyenet et de Mocomble, dont nous avons déjà parlé lors des essais auxquels le système fut soumis, l'année dernière à Saint-Ouen. Cette plateforme se compose essentiellement d'un trottoir fixe et de deux trottoirs roulants marchant, d'une manière continue, le premier,



Mécanisme de la plateforme roulante.



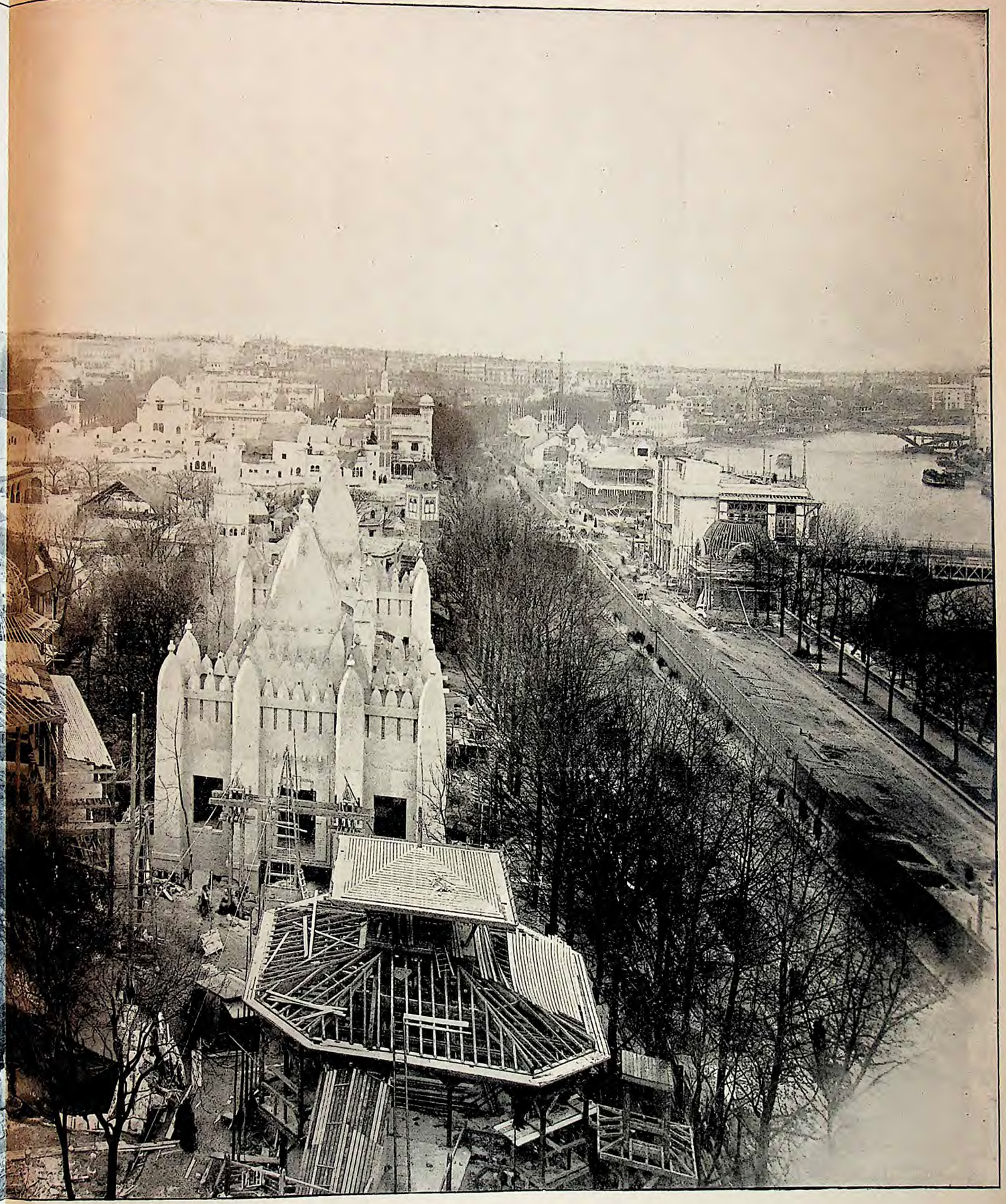
Wagon automobile du chemin de fer électrique.

à la vitesse de 4 k. 250, et le second à celle de 8 k. 500 à l'heure. Les voyageurs accèdent à la plateforme du côté du trottoir fixe et ils passent, avec la plus grande facilité, de ce trottoir fixe, d'abord sur le trottoir à petite vitesse et de là sur celui à grande vitesse, où ils sont libres de stationner ou d'augmenter encore leur rapidité de translation en marchant eux-mêmes sur ce trottoir dans le même sens que la plateforme. Pour quitter la plateforme, on fait les mêmes opérations en sens contraire ; le trottoir intermédiaire n'a pour but que d'assurer, dans les deux cas, l'équilibre des voyageurs qui serait compromis par un passage trop brusque du repos à la grande vitesse ou inversement. Des barres d'appui, placées à intervalles réguliers, sont d'ailleurs destinées à faciliter le passage d'un trottoir à l'autre.

Le trottoir à grande vitesse a 2 mètres de largeur, celui de petite vitesse où les voyageurs ne séjournent pas, 0m,90 seulement et la partie fixe de la plateforme 1m,10.

Les trottoirs mobiles sont formés d'une suite de wagonnets ou de trucs à quatre roues reliés entre eux par des trucs sans roues ; les premiers roulent sur des rails latéraux, les autres servent à assurer la continuité du système. Les extrémités de deux trucs successifs sont arrondies en sens contraire, de façon à s'emboîter les unes dans les autres et à épouser les courbes de la voie, ce qui donne à l'ensemble l'aspect d'un long serpent déroulant ses anneaux.

Le mouvement est donné aux trottoirs de la manière suivante : sous chaque truc, on a fixé une sorte de rail ou « poutre axiale », qui est articulée, à chaque extrémité, avec celles des trucs adjacents ; ces poutres glissent sur des poulies motrices, placées de distance en distance, et qui leur transmettent le mouvement qu'elles reçoivent elles-mêmes des machines dynamo-électriques auxquelles elles sont reliées. La variation de vitesse entre les deux trottoirs mobiles est obtenue très simplement par la différence de diamètre entre leurs poulies motrices, qui



ONSTRUCTIONS DU TROCADÉRO

nachevés de l'Inde Française. Ensuite, de gauche à droite, le Dahomey, la Côte d'Ivoire, les huttes de la Guinée et, en bordure du quai, la construction
enne. Plus loin encore, de l'autre côté de l'allée centrale qui descend du Palais du Trocadéro, la réduction de Kremlin de l'Asie Russe, les toits étranges
es flanquent l'entrée du pont d'Iéna et, au delà de la passerelle du Palais des Armées, se silhouette le Vieux-Paris.



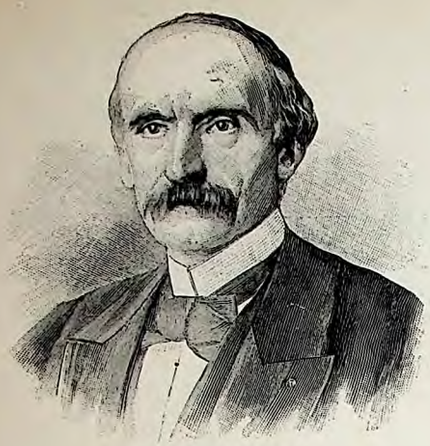
LES PALAIS DES BEAUX-ARTS, L'AVENUE N

Les deux Palais qui remplacent le Palais de l'Industrie sont communément désignés, d'après leurs proportions, sous les noms de Grand Palais et de P
et Thomas, sous la direction de M. Girault, il couvre une superficie de 40.000 mètres carrés. La surface occupée par le Pe



Le Palais de l'Horticulture et le Palais des Congrès.

Les serres monumentales du Cours-la-Reine, désignées officiellement sous le nom de Palais de l'Horticulture, ont été construites sur les plans de M. Gauthier, architecte. Chacune des deux grandes serres en bordure de la Seine mesure 62 mètres de longueur sur 18 mètres de hauteur. Elles survivront à l'Exposition et serviront de cadre aux concours horticoles et aux expositions florales. — A l'arrière plan sur notre gravure et également au bord de l'eau, on voit le Palais des Congrès et de l'Economie Sociale. Cent trente congrès au moins s'y tiendront.



M. ALFRED PICARD
Commissaire général (Phot. Dornac).



M. DELAUNAY-BELLEVILLE
Directeur général de l'exploitation (Phot. Pirou, bd St-Germain).



M. DERVILLÉ, Directeur général adjoint de l'exploitation.
Chargé de la section française (Phot. Pirou, rue Royale).



M. BOUVARD
Directeur de l'architecture, des parcs et jardins (Phot. Marmand).



M. GRISON
Directeur des finances.



M. DEFRANCE
Directeur de la voirie (Phot. Marmand).



M. VASSILIÈRE
Délégué à la section de l'agriculture (Ph. Pirou, bd St-Germain).



M. HENRI ROUJON
Délégué à la section des Beaux-Arts (Phot. Pierre Petit).



M. CHARLES ROUX
Commissaire général de l'exposition coloniale (Phot. J. Fabre).



M. RÉSAL
Ingénieur en chef des Ponts et Passerelles (Phot. Larger).



M. CHARDON
Secrétaire général (Phot. Eug. Pirou, bd Saint-Germain).



M. ED. MOREAU
Chef du contentieux (Phot. Benque).

DIRECTION GÉNÉRALE DE L'EXPOSITION

COURRIER DE PARIS

Samedi dernier, c'était l'inauguration de l'Exposition universelle de 1900, et c'était aussi, — tardive mais opportune, — « la *première* du printemps au théâtre de la nature ». Grâce à cette heureuse coïncidence,

Un beau soleil a fêté ce grand jour.

Et les édifices pavoisés, les salves d'artillerie, les troupes en mouvement, les éclats intermittents de musiques militaires jouant alternativement la *Marseillaise* et l'*Hymne russe*, les virtuoses du pavé chantant, aux carrefours, des couplets de circonstance, Paris s'agitant dans des nuages de poussière dorée et des effluves d'asphalte échauffé, tout concourait à faire de ce 14 avril une sorte de 14 juillet.

Mais la cérémonie officielle ne fut qu'une répétition générale donnée devant les membres du gouvernement, le corps diplomatique et quelques centaines de spectateurs privilégiés; la vraie *première* de l'œuvre de M. Alfred Picard et de ses nombreux collaborateurs, a eu lieu le dimanche de Pâques, sous un ciel plus propice encore que la veille. Ah! mes amis, quelle journée! Quelle formidable irruption de la foule en congé dans le gigantesque théâtre aux décors de féerie! On eût dit la mer envahissant un immense bassin dont on vient d'ouvrir les vannes. De tous les spectacles divers accumulés au Champ de Mars, au Trocadéro, aux Invalides, aux Champs-Elysées, la prise de possession de l'Exposition par le public n'aura pas été un des moins curieux.

J'avais ouï dire que la colossale « foire du Monde » ferait tort à la traditionnelle foire aux pains d'épices. Ils connaissent bien mal Paris, ceux qui ont émis un pareil pronostic. Ignorent-ils donc qu'il s'y produit communément un phénomène qu'on pourrait appeler le miracle de la multiplication des foules. L'affluence extraordinaire concentrée sur un point devrait, semble-t-il, avoir pour effet de transformer en désert le reste de la ville; eh! bien, pas du tout! Là où l'on s'attendait à trouver le vide, d'autres légions de promeneurs et de badauds surgissent comme par enchantement. C'est pourquoi, pendant les fêtes de Pâques, tout en faisant « plus que le maximum », la « foire du Monde » n'a porté aucun préjudice à la foire aux pains d'épices. Au contraire, celle-ci doit à celle-là une recrudescence de succès. Il en sera, d'ailleurs, ainsi, cette année, de toutes les fêtes et « attractions » parisiennes. La grande ville elle-même est une annexe de l'Exposition.

Si nous ne craignions de paraître des hôtes moroses et incorrects au moment où provinciaux et étrangers affluent dans nos murs, nous dirions que certains d'entre nous, habitants de Paris, n'envisagent pas sans effroi la gigantesque kermesse qui va les englober, bon gré, mal gré, dans une farandole de six mois.

Que la fête commence! a dit le Président de la République, et déjà l'on écrase des gens à tous les coins de rue; les cochers de fiacre ont pris leur air dédaigneux des jours de Grand Prix et chez le boucher, nos modestes ménagères en quête de côtelettes, se voient accueillies comme des pauvresses dans un bureau de bienfaisance. Et cela ne fait que commencer! Qu'est-ce que cela va être quand la fête battra son plein!

Mais qu'on se rassure, le Parisien est un être infiniment trop poli pour faire grise mine à ses hôtes. Et puis, son tempérament n'est pas de bouder à une fête, si longue soit-elle, et c'en sera une d'envergure, l'extraordinaire exhibition de choses sérieuses et folles que nous allons avoir.

Venez donc sans crainte, étrangers de distinction et chers compatriotes, vous ne rencontrerez que des visages aimables. Un conseil cependant : je crois qu'il sera bon d'apporter la forte somme, car s'il y a beaucoup à voir, on ne verra rien pour rien : c'est la consigne : il faut en passer par là.

Les organisateurs, les architectes et les décorateurs de l'Exposition estiment qu'elle s'annonce sous les couleurs les plus riantes et vraiment ils n'ont pas tort. Avant même qu'il soit possible de porter un jugement sur leurs travaux, le gouvernement, qui est probablement dans le secret des merveilles accomplies, vient de leur octroyer les cordons, grands, moyens et petits, de la Légion d'honneur avec une largesse vraiment exceptionnelle. On a dépensé tant de ruban la veille de l'inauguration, que certaines personnes ont exprimé la crainte qu'il n'en restât plus pour les exposants. Une enquête rapide menée dans les centres producteurs de Lyon et de Saint-Etienne nous permet de rassurer pleinement le groupe si nombreux et si intéressant des aspirants légionnaires. Agriculteurs, commerçants, industriels, artistes et savants, vous verrez le couronnement attendu de vos légitimes espérances. Ne prenez même aucun souci de la bande famélique des attachés et sous attachés à l'époussetage de vos vitrines, de tout cet essaim de mouches du coche que l'on entend bourdonner autour des expositions : il y aura du ruban pour tout le monde.

Peut-être n'est-il pas sans intérêt de noter, en passant, quelques-unes des menues conséquences de l'Exposition.

Signalons d'abord l'abus du mot « clou » dans la prose journalistique et dans la conversation courante. D'invention relativement récente, il a fait une fortune rapide; mais jamais on ne l'avait tant prodigué à tort et à travers. S'il avait présidé à la solennité inaugurale de 1900, le personnage historique auquel on prête le fameux : « que d'eau! que d'eau! » se serait probablement écrié : « que de clous! que de clous! »

L'abus de ce superlatif lui enlève beaucoup de sa valeur, et, comme on perd de vue son origine métaphorique, chacun l'applique à sa guise, sans souci des amphigouris. N'ai-je pas lu dans un journal que le vrai « clou » de l'Exposition, c'était le triomphe du socialisme en la personne de M. Millerand, ministre du commerce et de l'industrie?

M. Millerand, d'ailleurs, il faut le reconnaître, a triomphé modestement : cet homme d'avant-garde n'a pas craint, dans son discours d'apparat, de recourir aux procédés d'une rhétorique arriérée; il a jugé qu'en la circonstance les meilleures formules étaient encore les bons vieux clichés consacrés par la tradition et il nous a servi entre autres : « Le tour du monde en quelques minutes... Captiver l'imagination en amusant les yeux... D'autres voix plus autorisées que la mienne... La machine est devenue la reine du monde... » Et cette périphrase qu'eût enviée l'abbé Delille : « les fils légers où vole la pensée humaine »! Saviez-vous que le ministre de qui relève l'administration des télégraphes fût doublé d'un poète ingénieux?

On ne peut pas penser à tout. M. Roujon, délégué du gouvernement aux Beaux-Arts, pour 1900, ne se doute pas que les gardiens de ses nouveaux palais des Champs-Elysées amusent un peu la foule sans le vouloir.

Les braves gens sont superbes sous leurs costumes de drap bleu tout neuf, à parements rouges. Le malheur est qu'on a cru devoir marquer au collet de leur tunique leur destination professionnelle, au moyen de deux lettres initiales, B A, qui indiquent qu'ils sont au service des expositions des Beaux-Arts. Et comme, sans ponctuation séparative, ces deux lettres se répètent aux deux coins du collet fermé, cela leur fait, sous le menton un « BABA » en lettres d'or, qui est une enseigne assez ridicule.

Est-ce qu'on ne pourrait pas changer cela?

Au *Vieux Paris*, les boutiques sont très entourées, mais n'aurait-on pu mettre un peu plus d'harmonie... chronologique entre les étalages et les costumes, et éviter, par exemple, qu'une femme coiffée du hennin du quatorzième siècle offre aux passants de petits porte-monnaie avec une Tour Eiffel dessus?

Ne pourrait-on recommander aussi aux arquebusiers chargés de la police du lieu de ne pas trop causer avec les sergents de ville?... Cela fait des rapprochements d'uniformes qui déroutent un peu l'illusion.

Soyons archaïques jusqu'au bout, ou ne le soyons pas!

Les mots qu'on entend.

Devant l'une des portes du Trocadéro, une barque antique, provenant sans doute du musée d'ethnographie a été déposée. Un groupe de curieux stationne autour de l'embarcation, dont la coque est faite de peaux de bêtes tendues sur une carcasse de branches d'arbre. Une étiquette en langue norvégienne est collée sur l'objet.

— « Qu'est-ce que c'est que ça? », demande un jeune garçon.

Le père, après avoir longuement considéré le bateau, puis l'étiquette, répond avec un peu de mauvaise humeur :

— Quand je saurai cette langue-là, je te le dirai. »

Et ils continuent leur promenade.

Il y a des gens que la guigne noire poursuit même au delà du tombeau. De ce nombre est assurément Edmond de Goncourt. Chaque fois qu'il publiait une œuvre nouvelle, — il l'avait remarqué et le déplorait amèrement, — un gros événement survenait qui compromettait le « lancement » en accaparant l'attention publique.

Cette malchance n'aura pas épargné son œuvre posthume de prédilection : l'Académie des Dix. Après un enfantement laborieux, elle vient enfin de se compléter et de se constituer; elle allait faire parler d'elle... juste au même moment l'Exposition s'ouvre; alors éclipse totale de l'Académie Goncourt.

La voilà bien la guigne noire!

Les hygiénistes ne se lassent point. Ils viennent encore d'élaborer un réglement dont on annonce la prochaine mise en vigueur, et qui a pour objet d'améliorer, au double point de vue de l'hygiène et de l'art, la façon de bâtir les maisons dans Paris.

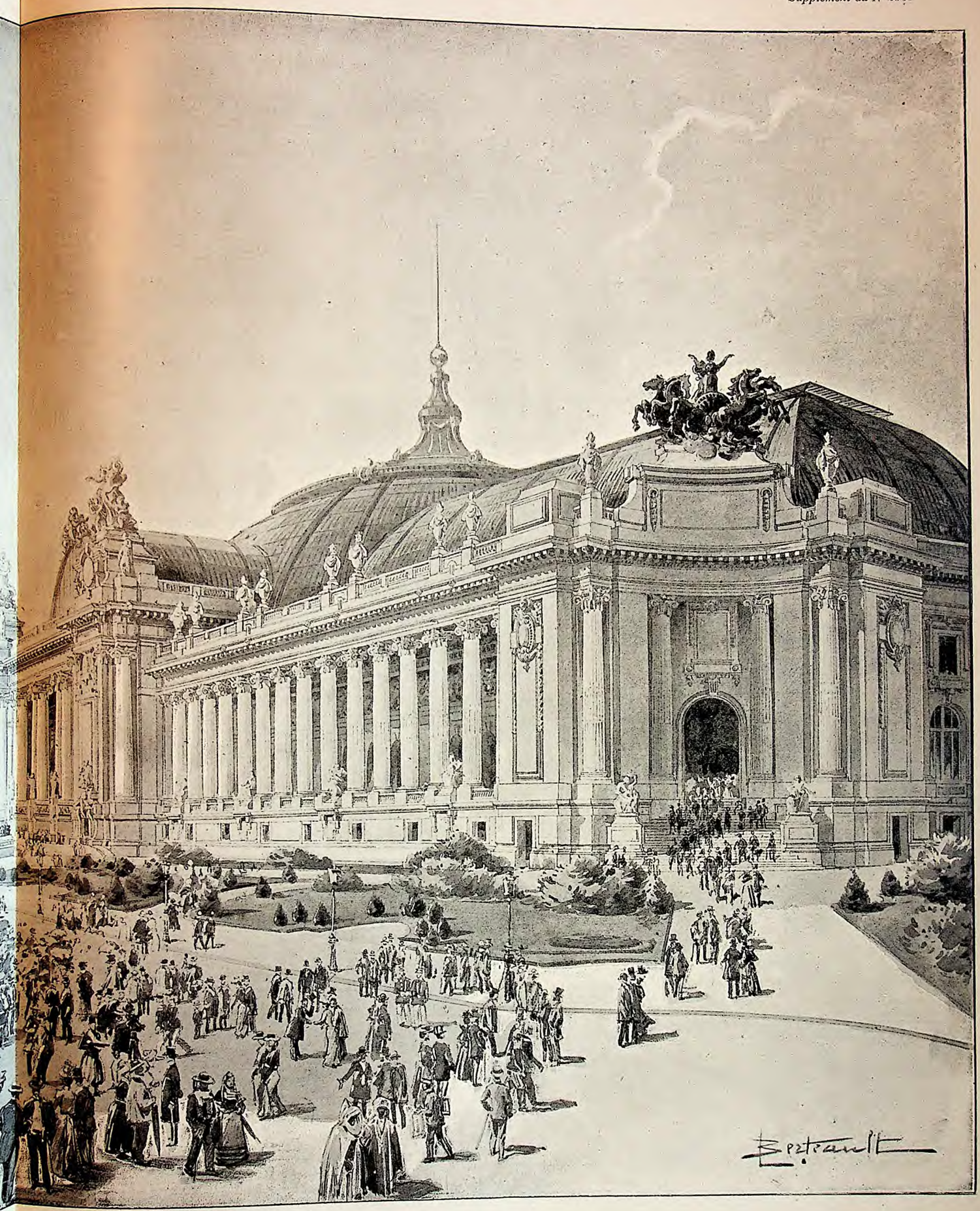
Malheureusement il ne sera question, dans ce réglement-ci comme dans tous les autres, que de la largeur des rues à construire, et de la hauteur et du mode de décoration des façades qui les bordent. On avait déjà institué des concours à ce sujet, entre architectes. La séance continue... et l'on continue aussi à oublier que le plus utile des concours est celui qui viserait l'amélioration *intérieure* du logement, comme aussi la meilleure des réglementations est celle qui protégerait le locataire contre tous les inconvénients, les incommodités et les dangers d'insalubrité auxquels l'expose l'aménagement de la plupart de nos appartements modernes.

— N'est-il pas scandaleux, par exemple, me disait récemment un des meilleurs médecins de Paris, que dans les plus élégants appartements d'une capitale réputée la première du monde, les pièces dont l'emplacement a le moins d'importance au point de vue de l'hygiène, — à savoir, la salle à manger et les salons, — soient précisément celles auxquelles la meilleure place est dévolue? Les chambres à coucher, qu'il importerait tant de mettre en bonne place, sont déjà des pièces que l'architecte a tendance à sacrifier. Et quelles sont, parmi ces chambres, celles qu'on sacrifiera surtout, et d'abord? c'est la *nursery;* ce sont les chambres d'enfants. En sorte que, ces petits êtres, à qui l'air pur et le bon soleil sont encore plus nécessaires qu'à nous, en sont presque systématiquement privés. On les loge « sur la cour », et s'il y a une mauvaise chambre au nord, elle est pour eux. Pendant ce temps, Madame reçoit ses visites et donne à dîner dans les bonnes pièces, — en plein midi, — sur la rue ou le boulevard.

« Eh! bien, continuait notre médecin, le voilà, le progrès à réaliser. Mais quel architecte l'osera? Car enfin ce serait le renversement d'une routine de plusieurs siècles : disposer un appartement suivant la pure logique de l'hygiène, et subordonner tout le reste à cela! on frémit à cette pensée, n'est-il pas vrai? »

En effet, l'audace serait grande. Mais parmi tant d'initiatives dont l'Exposition va être le prétexte, pourquoi ne compterait-on pas celle-là? Le Congrès qui ouvrirait une discussion et au besoin un concours dans ce sens n'aurait pas perdu son temps.

Les trains de plaisir au Sud africain dont nous avons annoncé l'organisation, ne quitteront pas l'Angleterre. Les divers « incidents » qui viennent de se passer autour de Bloemfontein ont fait supposer que les excursionnistes n'y jouiraient peut-être pas d'une sécurité assez complète, et d'ailleurs les autorités militaires du Cap déclarent avoir besoin de tout le matériel roulant des chemins de fer pour des besoins plus pressants. Nos voisins se consoleront facilement de cette partie manquée; la Suisse leur reste et aussi notre Exposition parisienne qui précisément offre à leur curiosité un Transvaal en miniature, tout neuf et absolument inoffensif.



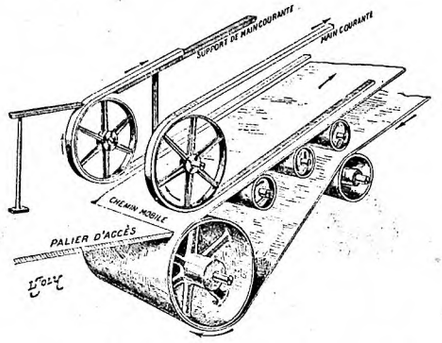
ICOLAS II ET LA PERSPECTIVE DES INVALIDES

it Palais. Quand on tourne le dos aux Champs-Élysées (c'est ainsi qu'est orienté notre dessin) le Grand Palais est à droite; construit par MM. Deglane, Louvet
t Palais, œuvre de M. Girault seul, est de 7.000 mètres carrés. La largeur de l'avenue, d'une façade à l'autre, est de 100 mètres.

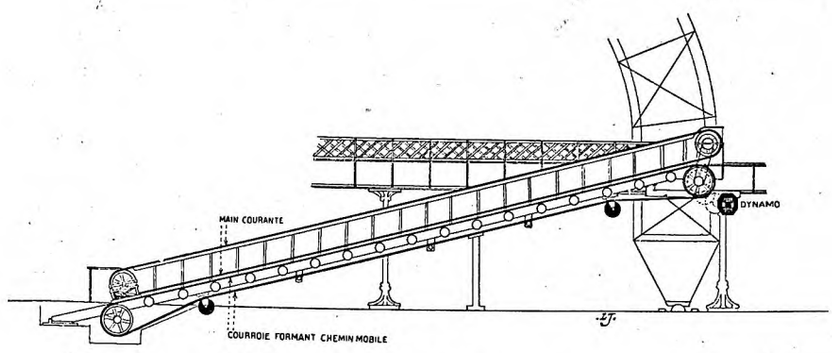


L'INAUGURATION DE L'EXPOSITION. — Débarquement du Président de la République au pont Alexandre III.

Le ponton où a abordé le bateau portant le Président de la République était amarré à la berge de la rive gauche, en aval du pont, au pied de l'escalier conduisant au tablier. M. Loubet a traversé le pont Alexandre III ayant à côté de lui l'ambassadeur de Russie, prince Ouroussof. — A l'arrière-plan, à droite, se silhouettent les palais de l'Esplanade des Invalides.



Entrée d'une rampe mobile.



Une rampe mobile.

sont montées, comme on le voit dans notre gravure, sur le même axe; ce diamètre varie du simple au double : les vitesses en font autant.

Des dispositifs très ingénieux pour le règlage des ressorts de suspension des roues, leur visite facile et même leur remplacement en marche, ont été étudiés par M. de Mocomble.

Tout le système est élevé sur un viaduc métallique supporté par des piles ou *palées* en bois, pour diminuer le bruit et amortir les trépidations.

L'énergie électrique nécessaire à la marche de la plateforme ainsi qu'à celle du chemin de fer, doit être fournie par l'usine que la Compagnie de l'Ouest a fait établir aux Moulineaux pour le service de la ligne des Invalides à Versailles. Le courant est reçu dans une station électrique spéciale, érigée au Champ de Mars, non loin du quai d'Orsay, où il est transformé et amené au voltage voulu, pour être ensuite distribué par des câbles conducteurs, aux dynamos de la plateforme et au « rail-trolley » du chemin de fer.

On accède d'en bas à la plateforme par des escaliers et, en certains endroits, par des rampes mobiles ; des passerelles et des passages la font communiquer en outre directement, comme nous l'avons dit, avec le premier étage des palais. Ces divers accès sont établis en des points dénommés, improprement peut-être, des « stations », puisque les trottoirs mobiles, animés d'un mouvement continu, ne comportent aucun stationnement et que, d'ailleurs, on peut y prendre place ou les quitter à n'importe quel endroit du parcours. Ces « stations », formées par un simple élargissement du trottoir fixe et recouvertes d'une marquise, sont au nombre de onze, savoir : rue Saint-Dominique, rue de l'Université, Pont des Invalides, Palais de la Perse, Puissances étrangères, Palais de l'Hygiène, Pont de l'Alma, Palais des Armées de terre et de mer, Tour Eiffel, Porte Rapp et Palais de l'Agriculture.

Le prix d'admission sur la plateforme est de 0 fr. 50 pour un trajet n'excédant pas un tour complet, dont la durée sera d'une vingtaine de minutes.

Nul doute que ce nouveau mode de transport, véritable *chemin qui marche*, n'obtienne auprès des visiteurs de l'Exposition un très grand succès.

Le *Chemin de fer électrique* offre cette originalité de l'application du système de transmission de l'énergie électrique au moyen d'un troisième rail isolé, placé extérieurement à ceux qui constituent la voie. C'est, en quelque sorte, un « rail-trolley » qui transmet le courant aux véhicules du chemin de fer par l'intermédiaire des patins articulés qu'on voit sur notre dessin. Le service est fait par des trains composés de 3 voitures pouvant transporter 200 personnes environ et se succédant à des intervalles de 2 minutes.

La première voiture de chaque train est automobile, elle est munie de 4 moteurs de 35 chevaux, lui permettant de faire un tour complet en 12 minutes, arrêts compris. Les voitures sont du type « char-à-banc », comme les tramways d'été dans certaines villes, mais on a eu la précaution de les fermer hermétiquement du côté où se trouve le rail conducteur du courant, pour empêcher tout accident dû à l'imprudence des voyageurs, qui n'ont ainsi accès, pour monter ou descendre, que du côté opposé. Cinq gares desservent le chemin de fer, savoir : Palais de l'Electricité, Tour Eiffel, Guerre et Marine, Puissances étrangères et Invalides.

Le prix des places est de 0 fr. 25 pour un parcours n'excédant pas un tour complet.

Pour compléter ce qui concerne les moyens de transport à l'intérieur de l'Exposition, il nous faut dire un mot des *rampes mobiles*, appliquées déjà à Paris dans plusieurs grands magasins, et qui permettront aux visiteurs d'éviter la fatigue des escaliers pour se rendre aux divers étages des palais.

Ces rampes mobiles sont de divers modèles; celle que nous représentons ici est du système Piat. On en compte dix de ce genre au Champ de Mars et sept aux Invalides. Elles offrent une grande analogie avec les rampes ou tapis mobiles des magasins du Louvre.

Ce qui rend encore ces dispositifs très intéressants dans des endroits où la foule est grande, c'est leur débit beaucoup plus considérable que celui des ascenseurs ou même des escaliers ordinaires. Sur une rampe de ce type, la vitesse d'ascension est de 0m,50 à 0m,55 par seconde, soit une durée de trente à trente-six secondes pour gravir une hauteur de 6 mètres; 30 à 35 personnes pouvant y prendre place en même temps, cela donne un débit de 3.000 à 4.000 personnes à l'heure. Un ascenseur de dimensions courantes montera 3 à 400 personnes seulement dans le même temps.

Comme mécanisme, la rampe mobile consiste simplement en une courroie sans fin en cuir très épais et très solide fortement tendue et supportée par un grand nombre de rouleaux dans la partie destinée au passage du public. Deux mains courantes également mobiles sont constituées par deux autres courroies sans fin. Le tout est animé d'un mouvement continu au moyen d'un moteur électrique.

Dans d'autres systèmes, la courroie en cuir est remplacée par un chemin mobile formé de réglettes articulées rappelant le mode de fermeture des châssis photographiques.

G. Cerbelaud.

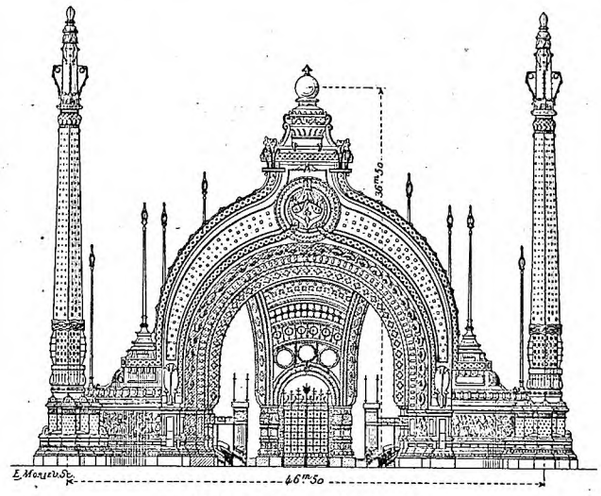
LES GUICHETS DE LA PORTE MONUMENTALE

L'entrée principale de l'Exposition, sur la place de la Concorde, étant, en même temps, la plus centrale, on prévoit qu'elle sera la plus fréquentée, contrairement à ce qui s'est passé lors des Expositions précédentes, où l'une des entrées secondaires, la traditionnelle « porte Rapp », a toujours reçu le plus fort contingent de visiteurs. Il a donc fallu y installer le plus grand nombre de guichets possible, et les dispositions adoptées, dans ce but, par l'architecte M. Binet, constituent une ingénieuse innovation.

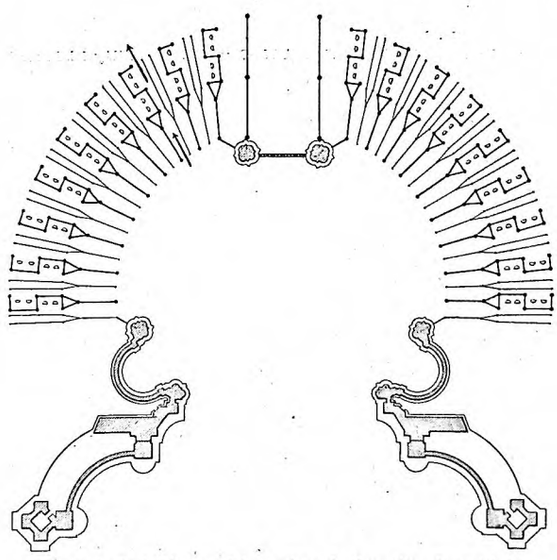
On a commencé par disposer ces guichets en hémicycle, de façon à assurer une dispersion rapide de la foule des visiteurs. Mais si l'on s'était borné à les placer simplement les uns à côté des autres, on n'aurait pu loger qu'une vingtaine de guichets, pouvant permettre l'entrée d'environ 20.000 visiteurs à l'heure. C'est déjà un joli chiffre, cependant les statisticiens de l'Exposition ont déclaré qu'il était insuffisant et, qu'à certaines heures, la Porte Monumentale devrait pouvoir assurer l'admission d'un nombre double de personnes. C'est ainsi qu'on a été amené à adopter l'arrangement figuré sur notre dessin, et qui diffère un peu de celui qui avait été primitivement prévu.

Dans cette nouvelle disposition, deux guichets consécutifs sont placés *dans le prolongement l'un de l'autre*, pour prendre le moins de place possible, et ils s'ouvrent chacun du côté du passage qu'il est appelé à desservir. La foule est canalisée dans ces passages au moyen de balustrades, qui obligent les visiteurs à défiler un par un devant les deux contrôleurs de chaque guichet. Par ce moyen, on a pu obtenir un total de trente-six guichets, correspondant à un même nombre de passages disposés de part et d'autre de la grille centrale, réservée aux cortèges officiels, et l'on affirme qu'ils peuvent aisément permettre l'admission, sans heurt ni bousculade, de 40.000 visiteurs à l'heure.

G. C.



Elévation de la Porte Monumentale.



Plan de la Porte Monumentale montrant la disposition des guichets.

DE LA GARE SAINT-LAZARE AU CHAMP DE MARS, PAR COURCELLES

La nouvelle ligne de Courcelles au Champ de Mars que la Compagnie de l'Ouest vient d'ouvrir au service public, a déjà été décrite ici, de même que les travaux souterrains très difficiles auxquels son exécution a donné lieu (1). Rappelons que cette ligne est destinée à mettre la gare Saint-Lazare et toute la banlieue de l'Ouest en relation directe avec l'Exposition et, par la suite, avec les quartiers de la rive gauche et les directions qui seront desservies par la nouvelle gare des Invalides.

La ligne se divise en trois sections : d'abord celle comprise entre Paris Saint-Lazare et Courcelles, commune avec la ligne d'Auteuil et qu'on n'a pas modifiée ; puis celle de Courcelles à l'avenue Henri-Martin (ancienne station du Trocadéro), comprenant deux voies nouvelles encadrant, de part et d'autre, la ligne d'Auteuil élargie ; enfin de l'avenue Henri-Martin au Champ de Mars, une section neuve, traversant souterrainement le quartier de Passy et franchissant la Seine à la hauteur de l'île des Cygnes, pour venir rejoindre la ligne des Moulineaux à l'entrée de la gare du Champ de Mars.

Nos gravures reproduisent quelques-uns des ouvrages les plus remarquables du parcours. Voici la nouvelle gare du Bois de Boulogne. On a profité des travaux d'élargissement de la ligne d'Auteuil pour refaire complètement les stations de Courcelles, de la Porte-Maillot et du Bois de Boulogne et nul ne regrettera les anciennes bicoques que les gares nouvelles remplacent. Celle du Bois de Boulogne, traitée dans le style Louis XV, est d'un aspect particulièrement agréable et bien en rapport avec l'élégance des constructions de la superbe avenue qu'elle dessert.



La gare du Bois de Boulogne.

Nous arrivons ensuite à l'avenue Henri-Martin, où la ligne du Champ de Mars quitte les voies d'Auteuil. Là, pour éviter le dangereux croisement *à niveau* de lignes aussi fréquentées, les deux nouvelles voies s'engagent chacune sous un tunnel, à droite et à gauche de celles d'Auteuil ; en même temps, elles descendent en pente rapide en s'infléchissant vers la gauche. A quelque distance, le tunnel de la voie de droite passe sous la ligne d'Auteuil, et un peu plus loin les deux tunnels débouchent côte à côte dans une tranchée. C'est ce débouché que représente notre second dessin.

Presque aussitôt après, à la sortie du souterrain de Passy, se trouve la gare de Boulainvilliers, placée au carrefour des rues Singer, des Vignes et de Boulainvilliers. On a voulu profiter de sa situation au centre d'un quartier riche pour en faire une station modèle ; on a pleinement réussi : le « bâtiment des voyageurs » est construit dans le goût de certains cottages anglais, il communique avec les quais établis en contre-bas par de larges escaliers, une passerelle et des ascenseurs ; tout cela est commode et d'un aspect satisfaisant, grâce à une architecture très étudiée, où la pierre de taille et le métal se mélangent, d'une façon heureuse, avec la mosaïque et les faïences émaillées. Nous donnons une vue d'ensemble de cette gare telle qu'elle est aujourd'hui ; on va la compléter en recouvrant, par des marquises vitrées, les escaliers, la passerelle et les quais.

Enfin, après avoir traversé un nouveau tunnel, la ligne débouche sur le quai de Passy où elle va franchir la Seine. La traversée du fleuve a nécessité l'établissement d'une série d'importants viaducs, disposés, à la suite les uns des autres, de manière à former un contour polygonal qui permet à la ligne de décrire un arc de 90° ; de sorte que, se présentant perpendiculairement à la Seine sur la rive droite, elle se trouve tracée parallèlement au fleuve en arrivant sur l'autre rive. Cette condition était indispensable pour faciliter son entrée dans la gare du Champ de Mars, où elle aboutit, comme nous l'avons dit, accolée à la ligne des Moulineaux.

(1) Voir l'*Illustration* des 29 janvier et 19 février 1898.



Tête des souterrains à une voie ; point où la ligne du Champ de Mars se détache de la ligne d'Auteuil.

Ce numéro est accompagné d'un supplément musical.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes. SAMEDI 21 AVRIL 1900 *58e Année — N° 2982*

INAUGURATION DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE



M. Millerand. M. Loubet. M. Picard. M. Waldeck-Rousseau.

Le cortège officiel traversant le Champ de Mars.



Douze heures avant l'inauguration.

Aspect du Château d'Eau pendant la nuit du 13 au 14. C'est le coup de feu des dernières heures. Des terrassiers déblaient les rampes; des maçons achèvent de cimenter les bassins; d'autres, plus haut, font des raccords dans les staffs: des tombereaux apportent du gravier. Personne de l'équipe du Château d'Eau ne dormira cette nuit-là. Et le grand chef lui-même, M. Picard, veille aussi. A plusieurs reprises, il vient constater *de visu* où on en est, et sa grande silhouette se détache sur la blancheur des plâtres illuminés par les flammes de gaz et d'acétylène.

Les effets des engins de guerre modernes.

Le canon qui tonne dans le Sud de l'Afrique ne semble pas encore près de se taire et la lutte qui y déchire deux races ne touche malheureusement pas à sa fin ; les hommes d'Etat et les politiciens avouent qu'ils ignorent où mènera la tempête qu'ils ont déchaînée ; les diplomates se demandent si le congé qui leur est accordé sera illimité ; seuls, les savants, courbés sur les tables de leurs laboratoires, parlent de résultats acquis, d'expériences probantes et de perfectionnements à apporter.

La science est en effet la seule qui, après six mois de tueries et de carnage, puisse avec autorité dire que la guerre lui a appris quelque chose, — soit au point de vue stratégique, soit au point de vue dynamique, soit au point de vue médical, — c'est, hélas! aussi la seule qui profitera peut-être de la leçon qui lui est donnée.

Il est possible aujourd'hui de déterminer avec précision trois choses : d'abord l'effet des nouveaux explosifs sur les retranchements ; ensuite l'effet des projectiles de petit calibre sur les troupes ; enfin le « degré d'humanité » des blessures produites. Pour cela, il suffit de lire les rapports ou les lettres adressés par les officiers et les médecins anglais à leurs supérieurs hiérarchiques ou à leurs familles, et de faire une enquête parmi ceux qui sont revenus du Sud de l'Afrique. C'est le travail que j'ai fait et l'enquête à laquelle je me suis livré. Je suis en mesure d'en apporter aujourd'hui le résultat au public.

1° *Effets des nouveaux explosifs sur les retranchements.* — De l'aveu de tous, le duel d'artillerie le plus formidable de toute la guerre est celui qui a eu lieu le dimanche 25 février à Paardeberg, quarante-huit heures avant la reddition de Cronje. Cinquante canons et obusiers anglais se sont concentrés autour du camp où Cronje tentait une suprême résistance et, à cinq heures du matin, ils ont ouvert le feu. A deux heures de l'après-midi ce feu durait encore.

« Je n'ai jamais rien vu de pareil dans ma carrière, écrit un officier anglais, le commandant Lough ; j'étais pourtant à Plevna et j'étais aussi l'an passé à Manille, lorsque l'amiral Dewey a coulé toute la flotte espagnole. Le spectacle était terrifiant : le feu de nos pièces était tout entier concentré sur un espace d'un kilomètre carré et tous les projectiles étaient chargés à la lyddite. C'était assourdissant et aveuglant! Tous les quarts d'heure, nous étions contraints de cesser le feu, parce qu'au-dessus du campement de Cronje des tourbillons de fumée verte s'élevaient qui obscurcissaient complètement l'air et empêchaient nos pointeurs de vérifier leur tir. Les attachés militaires qui étaient présents à ce bombardement et dont la plupart sont de vieux soldats ayant pris part aux guerres de la seconde partie du siècle déclaraient aussi que le spectacle était sans précédent. »

Voilà qui est net et catégorique. Voyons maintenant quel a été le résultat.

Le résultat a été que Cronje ne s'est rendu que quarante-huit heures plus tard et une dépêche d'origine boer en donne les raisons suivantes :

« Le général Cronje a dû se rendre parce que son camp était décimé par la maladie et par la faim. Lors du bombardement terrible du 25 février, il avait été impossible de garer dans les tranchées-abris les chevaux et les fourgons. Bêtes et voitures ont été mises en pièce et les caisses qui contenaient tous nos approvisionnements ont été réduites en miettes. Pour comble de malheur, le lendemain une crue de la rivière vint déposer à l'entrée de notre camp une cinquantaine de cadavres de chevaux morts et qui avaient séjourné longtemps dans l'eau. Il s'exhalait de ces cadavres une odeur nauséabonde qui empoisonnait littéralement l'atmosphère et qui rendait l'air irrespirable. En conséquence le 27 au matin, Cronje dut envoyer un parlementaire à lord Roberts, pour le prévenir que nous étions disposés à nous rendre sans condition... »

Il convient d'ajouter que cette dépêche est entièrement confirmée par les faits, puisque, lorsque le 27 au soir, les Anglais prirent possession du camp boer, ils ne trouvèrent qu'une trentaine de cadavres, et cent soixante-dix blessés boers seulement durent être dirigés sur des hôpitaux.

Trente tués et cent soixante-dix blessés sur quatre mille hommes. Voilà donc ce qu'a donné le plus grand bombardement!

Il en résulte que la lyddite est loin de posséder les effets foudroyants qu'on lui attribuait lors de sa découverte et qui étaient ainsi définis par sir Andrew Noble dans une conférence scientifique à l'Institut royal : « La lyddite, disait-il, tue, sans les frapper, des hommes à 50 mètres du lieu où la bombe fait explosion, par le simple choc de la détonation. »

Or, voici ce qu'un capitaine d'artillerie anglais mande à un de ses amis :

« Il est certain, déclare-t-il, que la lyddite est loin de produire sur des retranchements en terre le même effet qu'en rase campagne. Lors de la campagne du Soudan et notamment lors de la bataille d'Omdurman, nous avons été émerveillés des effets de la lyddite parce que nous nous trouvions dans d'immenses plaines où rien ne venait amortir le choc de la détonation. Mais au Natal et au Cap, il n'en va pas de même. La terre est une puissante cuirasse. Contre un parapet de 5 pieds d'épaisseur (exactement 1m,524), nos obus de lyddite ne peuvent rien et l'être humain qui se trouve derrière est aussi en sûreté que s'il était à 100 pieds sous le sol. Il est même à craindre que la lyddite ne puisse pas davantage contre les blindages des grands cuirassés modernes. »

Ajoutons, — et cela résulte encore de plusieurs lettres ou dépêches du Sud de l'Afrique, — que la lyddite ne possède nullement les propriétés asphyxiantes qu'on lui attribuait et que l'odeur qui s'en dégage lors de la combustion est des plus passagères.

La conclusion de tout ceci semble donc être que les nouveaux explosifs, à propos desquels avaient couru de si terrifiantes légendes, ne sont pas aussi effroyables qu'on voulait bien le dire.

2° *Effets des projectiles de petit calibre sur les troupes.* — Ici encore il semble que l'on ait considérablement exagéré tout au moins la portée des fusils modernes. D'après une statistique soigneusement dressée par le comité d'artillerie du War Office, il est prouvé que le feu n'a *jamais* été effectif au delà de 1.000 mètres et que la plupart du temps les hommes tiraient à des distances variant entre 700 et 900 mètres.

A Spion Kop, les adversaires n'étaient pas distants de plus de 400 mètres, quand le général anglais sir Charles Warren donna l'ordre aux highlanders de monter à l'assaut et il y avait quarante-cinq minutes (rapport officiel) que de part et d'autre durait la fusillade. A Paardeberg, le matin de la reddition de Cronje, le régiment canadien a pu s'approcher en terrain découvert à 200 mètres des tranchées boers sans que les pertes subies fussent trop considérables. Il y a quelques jours à Bushman's Kop, les hommes et les chevaux du convoi du colonel Broadword capturé par les Boers ont été tirés à bout portant.

A Mafeking, on se tire des coups de fusil à portée de voix. Ecoutez plutôt le récit de l'amusant incident que nous rapporte le dernier courrier :

« Le 22 février, une compagnie de volontaires anglais était de garde dans une tranchée du sud de la ville, lorsqu'un des hommes s'amusa à hisser une bouteille vide au haut d'une perche et à planter la perche sur le talus. Immédiatement une balle ennemie vint frapper la perche à 40 centimètres au-dessous de la bouteille.

« L'homme qui s'était amusé à exhiber la perche monta sur le talus, aperçut trois Boers qui se trouvaient à portée de voix et il leur cria :

— Pas mal visé, mais trop bas!

« Immédiatement un Boer mit genou en terre, allongea son Mauser et un coup de feu partit.

— Trop haut, cette fois, fit l'Anglais.

— Nous en avons assez, répondirent les Boers. Nous ne sommes pas venus ici pour tirer des bouteilles.

« En même temps, trois nouveaux coups de fusil furent tirés, mais ils n'atteignirent pas plus le soldat anglais qu'ils n'avaient atteint la bouteille. »

A noter également ce passage d'une lettre d'un capitaine d'infanterie montée :

« Ma compagnie a eu actuellement, écrit-il, vingt-deux engagements avec l'ennemi et, comme de juste, mes hommes ont eu à tirer dans toutes les positions : à genou, couchés et debout. Je n'ai pas eu occasion de commander une seule fois un feu de salve, parce que des deux parts le combat a toujours eu lieu en ordre dispersé. Sur tous les terrains, mes hommes sont toujours distants les uns des autres de cinq ou six mètres. Je ne les ai donc jamais sous la main, et je serais incapable de leur commander un feu de salve. D'autre part, même s'ils étaient en ordre serré, sur quel point les ferai-je tirer? Les Boers eux aussi, même lorsqu'ils sont en ligne de bataille, sont toujours à des distances considérables les uns des autres et un commando ennemi de cent hommes présente parfois un front d'un mille (plus de 1.600 mètres).

« Le seul tir possible dans cette guerre est le tir individuel. C'est celui qui, jusqu'ici, a donné les meilleurs résultats. J'ajoute que, quant à moi, je préfère la position à genou à toutes les autres. J'ai remarqué en effet que les hommes tiraient très mal couchés et que des déviations considérables se produisaient alors dans leur tir. »

Il est à peine besoin de faire ressortir l'intérêt de cette lettre, qui est absolument inédite, et qui mérite de fixer l'attention des autorités compétentes.

3° *Degré « d'humanité » des blessures produites.* — Un médecin-major de l'armée anglaise a adressé, à ce sujet, à ses chefs, à Londres, un curieux rapport. Ce rapport a été écrit après la bataille de la Tugela. Il commence par détailler les positions des blessures reçues par les soldats anglais au cours de la lutte.

C'est ainsi que sur 285 sous-officiers et soldats anglais blessés à la bataille de la Tugela, le 15 décembre dernier, 26 seulement ont été blessés à la figure ou dans le cou, 23 à la poitrine ou aux épaules, 76 dans les cuisses et 121 dans les jambes ou aux pieds.

« Toutes les blessures produites, écrit le médecin-major anglais, sont aussi *humaines* que possible. La balle Mauser n'est pas grosse. Elle pénètre assez profondément dans les chairs, mais s'extrait avec une très grande facilité. Elle ne fait pas beaucoup souffrir le patient, mais elle cause toujours une hémorragie considérable et le blessé reste affaibli pendant des mois, alors que pourtant sa blessure est cicatrisée et ne laisse pas de traces. »

A l'appui de cette opinion autorisée vient une statistique communiquée récemment par le War Office et qui confirme de point en point le rapport que je viens de citer.

En effet, à la date du 15 mars dernier, sur 601 officiers blessés et vivants, 67 seulement s'étaient trouvés en état de reprendre leur place dans le rang et sur 8,755 sous-officiers et soldats blessés 705 seulement avaient pu retourner à leurs postes. Soit sur 9.356 blessés 772 seulement qui ont été assez vite guéris pour pouvoir reprendre leur place dans le rang ; les autres encombrent les hôpitaux du Cap et de Durban et devront être rapatriés.

Enfin, il paraît résulter des chiffres fournis par le service médical anglais que l'hygiène a fait de très grands progrès dans ces dernières années et que, malgré la différence de climat, les épidémies de fièvre entérique, etc... le nombre des malades tend à diminuer considérablement dans les armées en campagne modernes.

Pendant la dernière guerre russo-turque, la proportion des malades aux blessés était de 44 malades pour 16 blessés ; pendant la guerre hispano-américaine, à Cuba et aux Philippines, la proportion n'était plus que de deux malades pour un blessé ; pendant la guerre actuelle et jusqu'ici le chiffre des malades est inférieur de moitié au chiffre des blessés.

Telles sont les constatations scientifiques, stratégiques et médicales qu'il a été permis de faire jusqu'ici. S'il fallait les résumer d'un mot, on pourrait dire qu'elles montrent un certain déchet dans l'art de la destruction et qu'elles révèlent un véritable progrès dans l'art de la préservation. L'humanité gagne d'un côté ce que la science lui fait perdre de l'autre. Qui donc au fond pourrait s'en plaindre?

Stephane Lauzanne.

NOTES ET IMPRESSIONS

ART ET INDUSTRIE

L'art et l'industrie ne sont ni des ennemis ni des rivaux, mais de fidèles alliés qui trouvent dans leur harmonie un fraternel triomphe.

∴

En mécanique, la force a sa grâce, la grâce a sa force.

∴

Les mathématiques et l'esthétique sont sœurs : l'art, comme le Dieu de Platon, est géomètre.

∴

En dépit des distinctions philosophiques, toute antinomie entre le beau et l'utile s'évanouit à cette heure, au soleil des bords de la Seine.

∴

La première pensée de l'artiste est de dissimuler les ressorts ou les soutiens de son œuvre, la seconde de les tourner en ornement.

∴

Le souci d'imprégner d'art les objets les plus vulgaires fait du Parisien l'Athénien du monde moderne.

∴

L'antiquité, avec ses siècles de patience, mettait dans ses œuvres son immutabilité ; nous mettons dans les nôtres la mobilité vertigineuse de notre vie.

∴

Les grandes machines modernes : l'agilité dans l'énormité ; des organes d'oiseau dans un corps d'éléphant.

G.-M. Valtour.



La toilette d'une cheminée monumentale.

Les fumées des usines génératrices de vapeur, seront évacuées par deux cheminées monumentales de 80 mètres de hauteur, qui ont reçu une décoration en grès émaillé et en faïence polychrome. Notre dessin montre une de ces cheminées telles qu'elles apparaissent quand on se tient près de leur base et qu'on regarde leur sommet. Toutes deux sont maintenant débarrassées de leurs échafaudages.

INAUGURATION DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE



Le cortège présidentiel sortant de la Salle des Fêtes.

Quand la cérémonie de la Salle des Fêtes eut pris fin, le Président de la République descendit de l'estrade d'honneur; il traversa la piste circulaire, encadré par les présidents du Sénat et de la Chambre et suivi par MM. Waldeck-Rousseau, Millerand et Picard; puis il monta, entre deux haies de gardes municipaux, l'escalier qui se trouve du côté de la salle regardant le Champ de Mars, et qui donne accès dans le salon affecté aux présentations.



L'INAUGURATION DE

Discours du Président de la République :



La gare de Boulainvilliers.

Nous donnons une vue du viaduc principal, celui qui traverse le grand bras navigable de la Seine, entre le quai de Passy et l'île des Cygnes. La construction de cet ouvrage a présenté certaines difficultés; il fallait, en effet, pour satisfaire aux exigences de la navigation, lancer un pont de 86 mètres de longueur, sans piles intermédiaires; mais, en même temps, on était tenu de lui donner un grand aspect de légèreté et de nuire, le moins possible, à la perspective du fleuve en cet endroit. Toutes ces conditions paraissent remplies par l'emploi qu'on a fait d'un viaduc à arc surélevé, inspiré du pont de Grünthal, sur le canal de Kiel, et qui est le premier ouvrage de ce genre établi en France. Parmi les détails de construction, on remarquera les œils-de-bœufs ménagés dans la maçonnerie des piles et qui sont garnis de lentilles en verre rouge; une lampe électrique, placée à l'intérieur, illuminera ces lentilles pendant la nuit, conformément aux règlements de la navigation. On n'a pas voulu placer ces feux rouges, comme on le fait d'habitude, sur les lanternes du pont, de crainte d'amener, pour les mécaniciens, une confusion fâcheuse avec les signaux de la voie.

D'autres détails intéressants attireront l'attention du public, dans tout le parcours de la ligne; nous signalerons particulièrement : l'emploi du ciment armé dans les travaux d'élargissement de la ligne d'Auteuil, où ce nouveau procédé a permis d'établir les hardis encorbellements qui supportent les trottoirs du boulevard Péreire; l'adoption pour les voies nouvelles des grands rails de 18 mètres, et même en certains endroits de 24 mètres de longueur, à joints perfectionnés, dont nous avons déjà parlé (1); le dessin très artistique des garde-corps métalliques, dans la partie neuve de la ligne; enfin l'application toute nouvelle d'un système de manœuvre électrique des aiguilles et des signaux.

Les travaux de la ligne de Courcelles au Champ de Mars font honneur aux deux ingénieurs de la Compagnie de l'Ouest qui ont été chargés de les exécuter : M. Rabut, pour l'élargissement et la réfection de la ligne d'Auteuil, et M. Bonnet, pour la construction de la partie nouvelle, entre l'avenue Henri-Martin et le Champ de Mars.

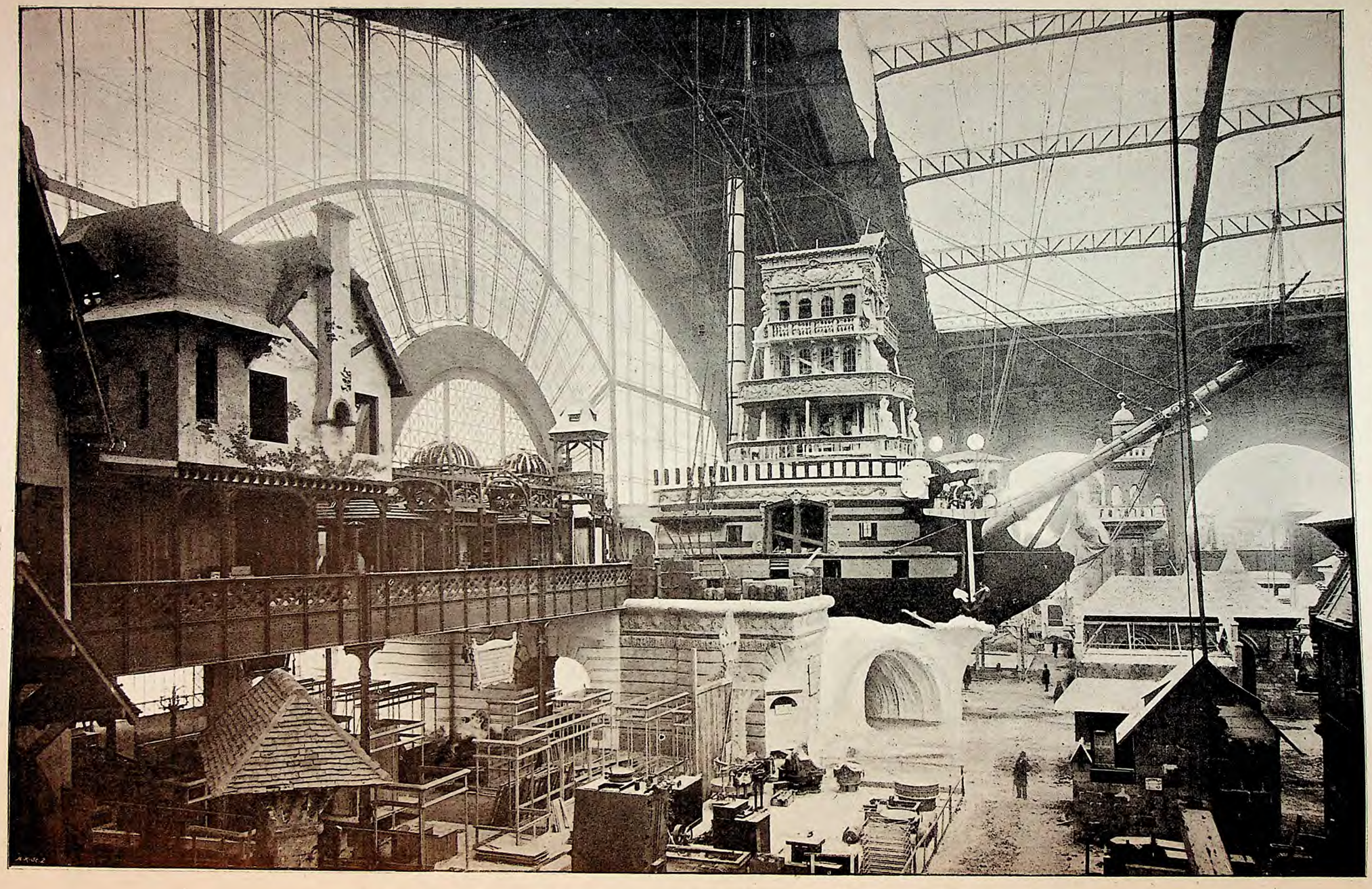
La ligne a été ouverte au public le jeudi 12 avril; elle comporte, en temps ordinaire, 4 trains par heure dans chaque sens; ce nombre peut être porté à 10 trains à l'heure et même davantage, en cas d'affluence exceptionnelle. Ils permettent de se rendre en 22 minutes de la gare Saint-Lazare à l'Exposition.

G. Cerbelaud.

(1) Voir l'*Illustration* du 18 novembre 1899.



Pont-viaduc sur le grand bras de la Seine.



Aspect de la galerie de l'Alimentation (ancienne Galerie des Machines) le 14 avril.

D'innombrables édicules remplissent l'immense nef de l'ancienne Galerie des Machines de 1889. Notre photographie ne montre que l'extrémité qui donne sur l'avenue de La Bourdonnais. Au centre une reproduction, grandeur nature, de l'avant de la frégate qui apporta en France, pour le roi Louis XIV, le premier chocolat : c'est l'exposition particulière du chocolatier Menier qui a revêtu cette forme originale.



A deux heures de l'après-midi, le 14 avril.

Le commentaire de cette photographie est fourni par le dessin précédent. Le rapprochement de ces deux gravures, qui montrent le même emplacement à douze heures d'intervalle est le meilleur témoignage des tours de force accomplis pour l'inauguration de l'Exposition.



La porte du Palais des Lettres, Sciences et Arts, le 13 avril, veille de l'inauguration.



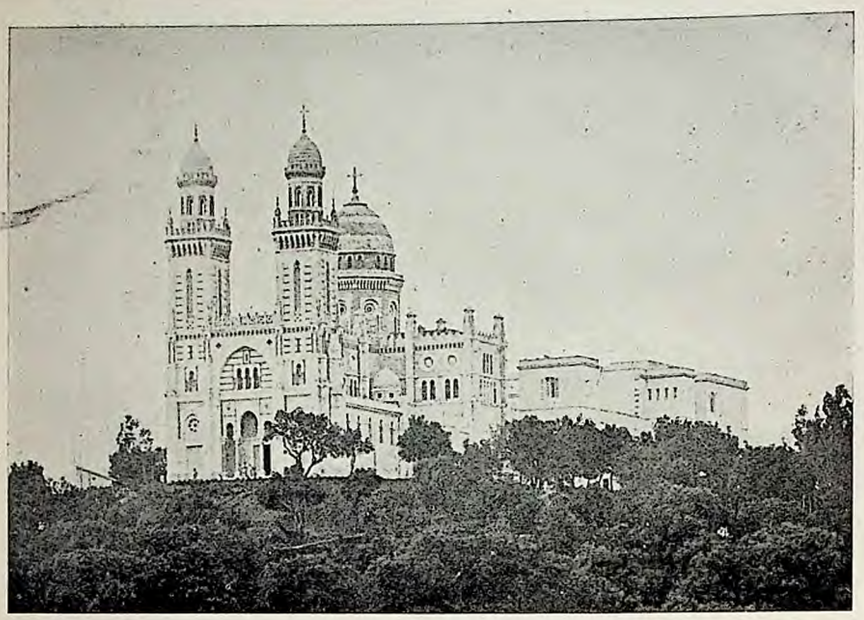
La même porte le 14 avril.

La toilette finale des Palais du Champ de Mars.



La nef centrale du Grand Palais des Beaux-Arts, le 14 avril.

L'escalier métallique monumental qui conduit au premier étage de la partie postérieure du palais est encore inachevé. Entre les deux rampes, parmi les échelles dressées, sous les échafauds volants voisinent pêle-mêle, dressés sur des socles provisoires, les œuvres de statuaires étrangers ou français qui figureront aux expositions centenale et décennale de sculpture.



La basilique



Intérieur de l'église.

(Photographies de M. Alexandre Antonin)

LA BASILIQUE D'HIPPONE

Le 29 mars dernier a été inaugurée en Algérie, près de Bône, sur la colline qui fut le point culminant de l'ancienne ville chrétienne d'Hippone, une basilique nouvelle dédiée à saint Augustin.

L'initiative de l'érection de ce sanctuaire remonte à Mgr Dupuch, le premier évêque d'Alger. Il demanda au pape (c'était alors Grégoire XVI) une relique de l'illustre Père de l'Eglise, qui avait été autrefois enseveli à Hippone même, dans sa basilique épiscopale, pendant que les Vandales assiégeaient la ville. Le pape accorda la relique qui fut portée en triomphe de Pavie à Toulon, puis de Toulon à Bône, où elle fut déposée provisoirement dans l'église.

L'œuvre de la basilique d'Hippone était fondée. Les évêques successifs de Constantine s'employèrent activement à réunir les fonds nécessaires pour élever le monument projeté. Le cardinal Lavigerie acheta la colline d'Hippone, fit dresser les plans et creuser les fondations.

C'est à Mgr Gazaniol, évêque de Constantine et d'Hippone, que revient l'honneur d'avoir mené à bonne fin l'entreprise.

Le 28 mars, à 4 heures du soir, la fête de la consécration a été annoncée par la sonnerie des cloches du nouveau sanctuaire et de toutes les églises de Bône. Puis a eu lieu la cérémonie de la remise solennelle de la relique et une procession s'est dirigée jusqu'au lieu dit « Tombeau de Saint-Augustin » sur la colline. Une bénédiction a été donnée de là à la ville de Bône, à la colline et à la mer.

Le lendemain, de 8 heures à midi, s'est déroulée la cérémonie de la consécration de la basilique et, dans l'après-midi, la relique de saint Augustin y a été transférée en même temps que celles de sainte Monique, de saint Alypius et de saint Possidius, ses disciples.

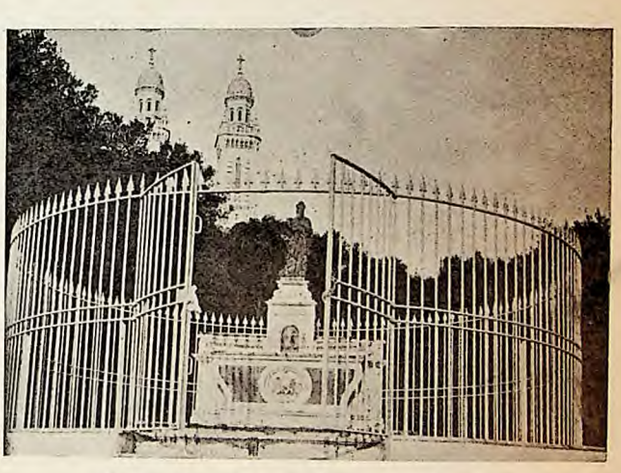
L'affluence des pèlerins était considérable. Malheureusement, un temps abominable a enlevé à la fête une grande partie de son éclat.

La colline d'Hippone forme à la basilique de saint Augustin un gigantesque piédestal de verdure et de fleurs. Les navires qui viennent de Marseille, d'Alger ou de Tunis, et se dirigent vers Bône, distinguent son architecture avant tout autre détail du rivage. Avec les deux clochetons de sa façade, surmontés par des dômes, avec sa majestueuse coupole centrale et les dentelures de pierre blanche qui encadrent ses nombreuses ouvertures, elle produit le plus imposant effet.

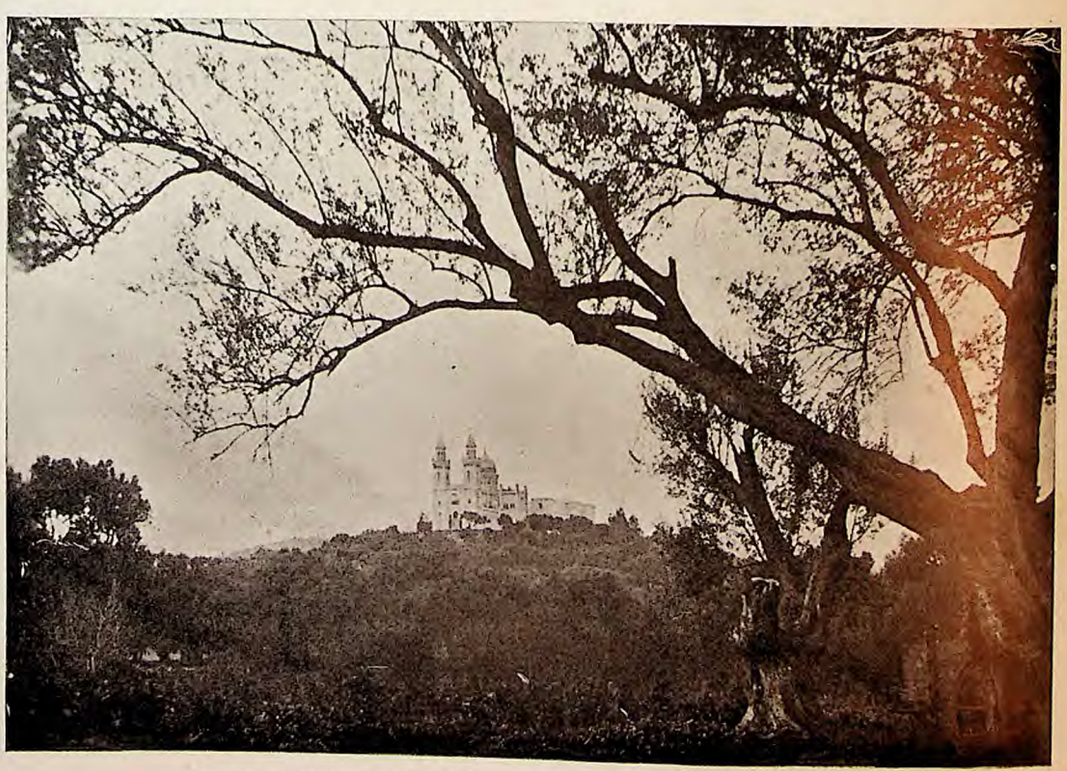
Selon l'expression de Mgr Gazaniol, « elle symbolise à merveille la solidité, l'élévation et l'ampleur de l'œuvre de saint Augustin, et elle proclame la résurrection de l'Eglise d'Afrique ».

Rappelons que la colline d'Hippone fut un des sanctuaires les plus célèbres de l'antiquité chrétienne. Plusieurs conciles y furent tenus, et c'est à celui qui eut lieu en 395, que saint Augustin fut sacré évêque.

L. P.



Le tombeau de saint Augustin à Hippone.

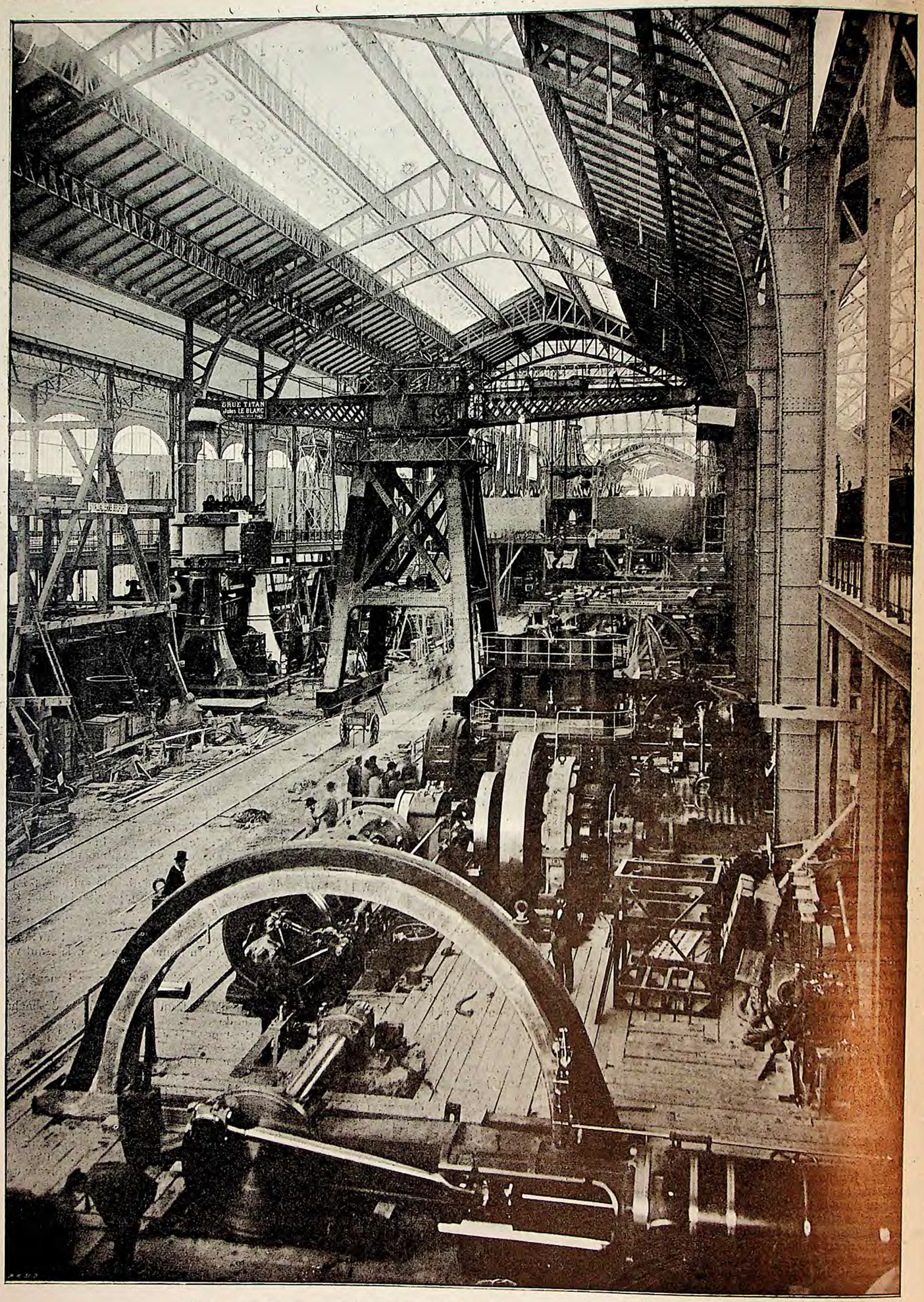


Vue de la basilique de Saint-Augustin à Hippone à travers les oliviers.



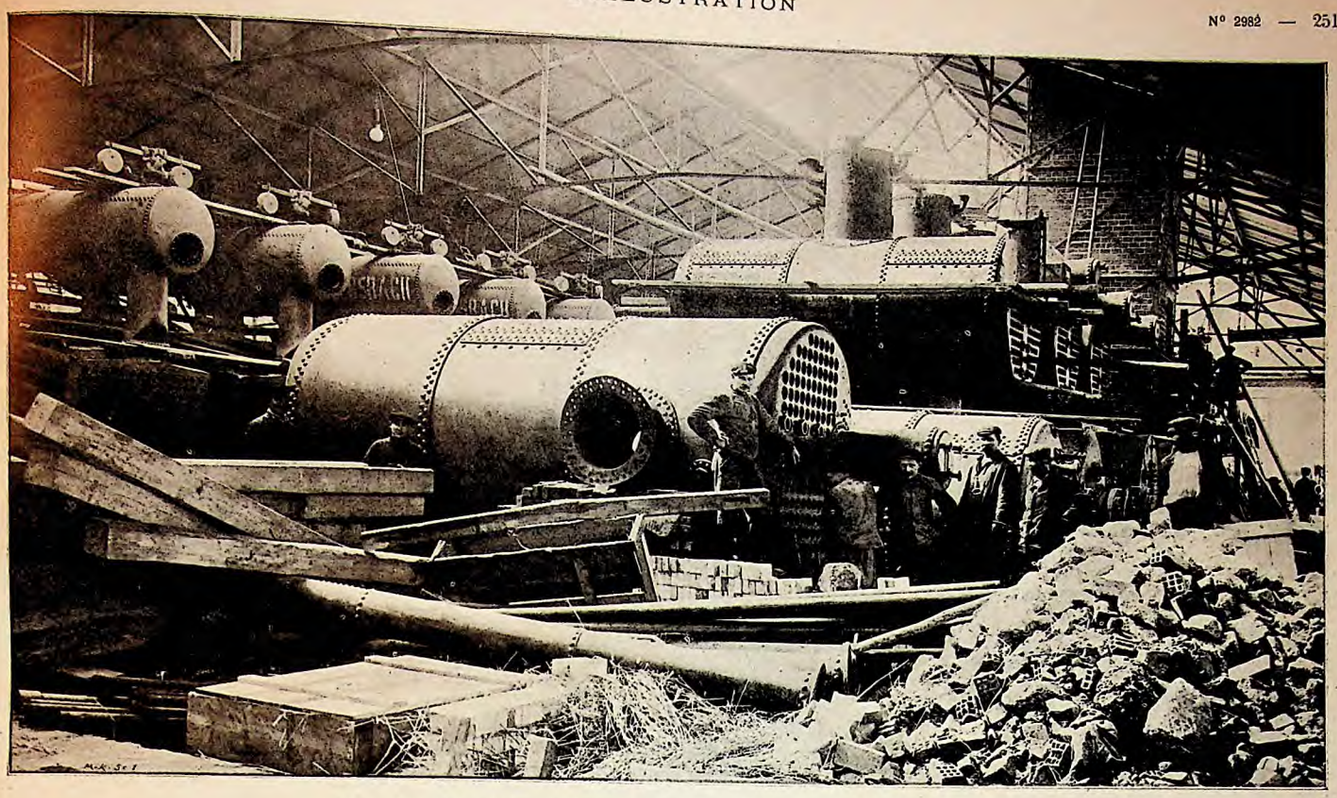
L'EXPOSITION UNIVERSELLE

Je déclare ouverte l'Exposition de 1900. » (Triple salve d'applaudissements).

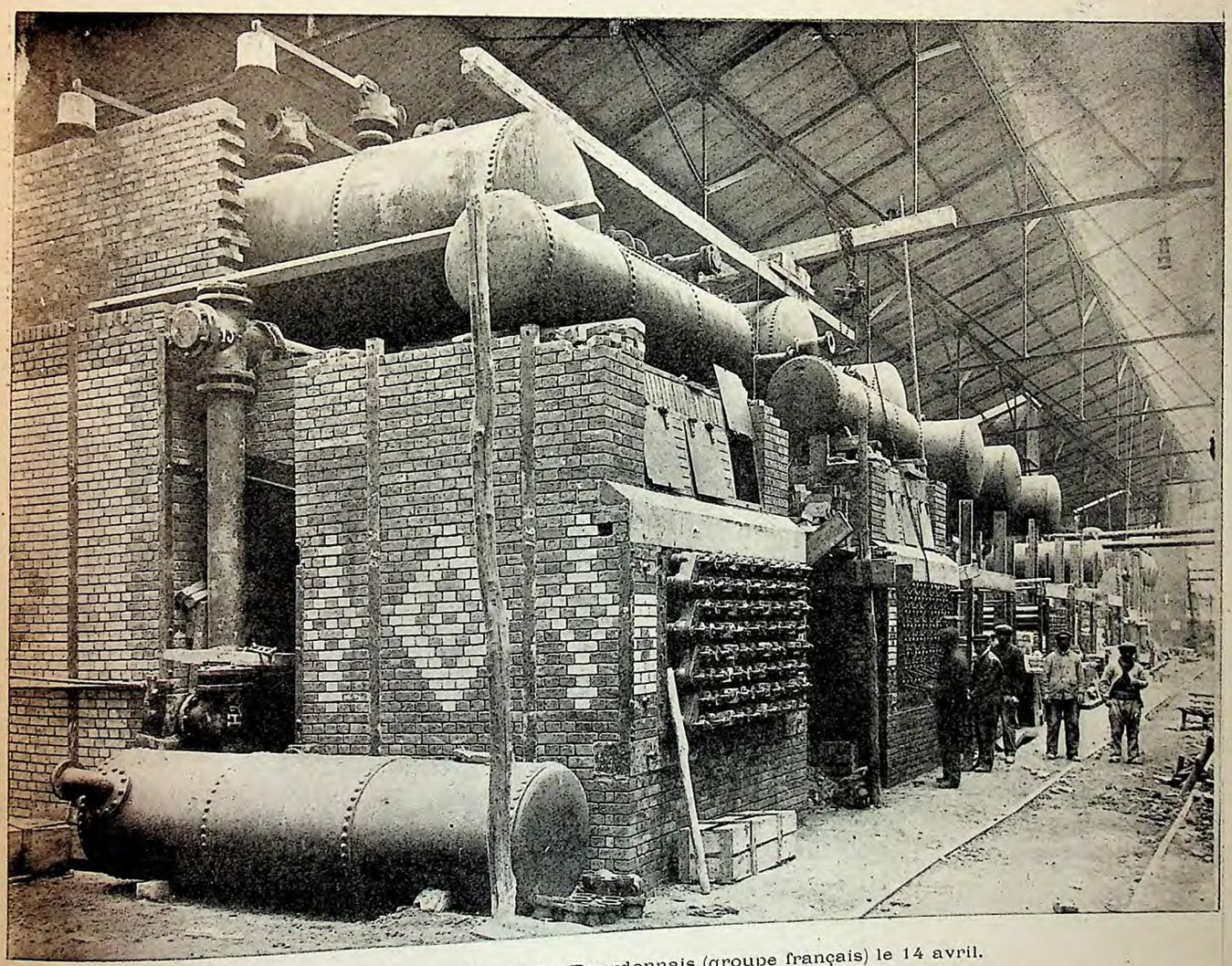


État de la Galerie des Machines (groupe français) à la date du 14 avril.

La Galerie des Machines de 1900 est infiniment plus restreinte que celle de 1889. Elle ne renferme en effet que les machines à vapeur qui produisent la force motrice et les dynamos qui la transforment. Mais, tandis que les moteurs de 1889 produisaient 5.500 chevaux de force, dont 2.600 en moyenne étaient utilisés, on demande à ceux de 1900, d'une façon permanente, plus de 20.000 chevaux, dont 8.000 au groupe français (Côté La Bourdonnais). Dans l'axe de la galerie française circule sur des rails une puissante grue électrique dite *Titan*.



Les chaudières de l'usine Suffren (groupe étranger) le 14 avril.



Les chaudières de l'usine La Bourdonnais (groupe français) le 14 avril.

Les générateurs de vapeur qui doivent alimenter les machines motrices sont installés dans deux cours couvertes, à droite et à gauche du Palais de l'Electricité. Le groupe français est du côté de l'avenue de La Bourdonnais, le groupe étranger est sur l'avenue de Suffren. Dans l'un et l'autre, ce sont les chaudières multitubulaires qui dominent. Nos photographies montrent l'état des travaux le jour de l'inauguration. Il reste à terminer les revêtements en maçonnerie et le montage de la tuyauterie, avant qu'on puisse allumer les feux.

LIVRES NOUVEAUX

Histoire. — Philosophie. — Voyages.

Louis II de Bavière, par Jacques Bainville. 1 vol. in-18, Perrin, 3 fr. 50.

On nous a déjà souvent raconté la romanesque et extravagante vie du roi Louis II : mais personne certainement ne nous l'a racontée avec autant de sérieux que vient de le faire M. Bainville, ni avec autant d'agrément et de variété. Cette petite biographie est, en toute manière, excellente. Appuyée sur les documents les plus dignes de foi, pas un instant elle ne cesse de maintenir vivante devant nous la figure de son héros; et elle ne cherche pas à nous représenter le roi de Bavière comme un rêveur de génie, ni non plus comme un monstre inintelligent et cruel, mais simplement comme un homme, un pauvre homme animé des meilleures intentions sans jamais parvenir à les réaliser. Sur les relations de Louis II et de Wagner, sur l'attitude de Louis II en 1870, sûr les progrès de sa folie et sur sa mort tragique. M. Bainville nous renseigne avec une exactitude d'autant plus précieuse que nous avons été plus accoutumés à lire, sur tout cela, une foule de légendes se détruisant l'une l'autre; et nous lui savons gré aussi de nous renseigner sur tout cela en très bon français, avec une élégante simplicité de style bien rare, hélas! chez ceux qui se chargent aujourd'hui de nous tenir au courant des choses étrangères.

La Rénovation de l'Asie par Pierre Leroy-Beaulieu. 1 vol. in-18, Colin, 4 fr.

Le style de M. Pierre Leroy-Beaulieu manque de couleur; et l'on sent que, malgré les plus louables efforts, son imagination ne parvient pas à exprimer l'aspect pittoresque des paysages et des mœurs de l'Extrême-Orient. Les chapitres qu'il consacre au Japon d'aujourd'hui, par exemple, semblent bien ternes et bien lourds en comparaison des vivantes peintures de M. Bellessort. Mais, en revanche, on ne saurait avoir plus de bon sens qu'il n'en a, ni une intelligence plus pratique des grands problèmes politiques contemporains, ni un plus constant souci de l'exactitude aussi bien dans les faits que dans les idées. Son livre n'amuse pas, n'émeut pas; mais l'instruction qu'il offre est si solide et si variée qu'on se console vite de ses défauts littéraires. On y trouve, notamment, plusieurs chapitres sur la situation présente de la Sibérie qui abondent en détails à la fois imprévus et curieux. Et la Chine aussi, M. Leroy Beaulieu est peut-être le premier à nous apprendre exactement ce qu'elle est aujourd'hui, ainsi que ce qu'elle sera sans doute demain. A toutes les pages, son livre est rempli d'observations intéressantes : il en est même parfois trop rempli, et l'on a l'impression que l'auteur aurait mieux fait de restreindre la part de ses renseignements, pour donner à son tableau un relief plus fort.

Encyclopédie Populaire illustrée du XIX^e siècle, publiée sous la direction de MM. Buisson, Larroumet, Denis, etc., 15 vol. parus, H. May, chaq. vol. in-8°, un franc.

Ces volumes mériteraient d'être envoyés à l'Exposition, comme les plus parfaits spécimens de la manière dont on fait des livres à la fin du dix-neuvième siècle. Dans le volume consacré à l'*Architecture*, à toutes les pages se trouvent des définitions comme celles-ci : « *Table*. Se dit d'un meuble simple, sans sculpture et sans moulure, qui est, à l'ordinaire, de forme rectangulaire. » — *Jésuitique*. Mot employé pour désigner une sorte d'architecture à l'aspect de jésuitière. » — *Bibliothèque*. Edifice où l'on tient un grand nombre de livres classés en ordre. On cite la Bibliothèque nationale, qui répond bien aux exigences modernes, et qui, dans la mesure du possible, a été construite pour éviter les incendies. » Le volume consacré à la *Biographie politique du XIX^e siècle* nous montre, en face de l'article concernant le révolutionnaire italien Buonarroti (1761-1837), un soi-disant portrait de ce personnage qui se trouve être le portrait, universellement connu, du peintre et sculpteur Michel-Ange Buonarroti. Déjà Paul-Bert, il y a une vingtaine d'années, avait laissé publier sous son nom un certain manuel de morale civique où l'adjectif *infamant* était défini : « qui a subi une condamnation infamante »; et nous avons le souvenir d'un manuel de géographie, signé du nom d'un de nos principaux économistes, où parmi les animaux élevés en France se trouvait cité « le bœuf, qui produit le lait ». Mais ce genre de menues inadvertances, qui était naguère tout exceptionnel, s'épanouit au contraire avec une abondance stupéfiante dans cette *Encyclopédie Populaire illustrée* qu'on nous présente comme étant dirigée par MM. Buisson, Larroumet, Denis, etc. Et c'est avec des ouvrages comme ceux-là que va se faire l'éducation du peuple au siècle prochain!

L'Inconnu et les Problèmes psychiques, par Camille Flammarion, 3 fr. 50.

On sait le procédé qu'emploient de plus en plus volontiers d'ingénieux pharmaciens pour nous convaincre de l'efficacité de leurs pilules ou de leurs sirops : tous les jours, ces Messieurs publient dans les journaux une nouvelle lettre adressée à eux pour attester une guérison que vient d'opérer leur produit; et la lettre est non seulement signée, datée, accompagnée de l'adresse de son auteur, mais encore ornée d'une photographie. C'est à peu près de la même façon, toutes proportions gardées, que procède dans ce nouveau livre M. Camille Flammarion, non pas en vérité pour nous recommander ses produits, ni même ses théories, mais pour nous prouver que l'âme est distincte du corps, et continue de vivre au-delà du tombeau. Des centaines de lettres, adressées à M. Flammarion de tous les coins du globe, nous sont offertes in-extenso, avec l'adresse de leurs signataires; et dans chacune d'elles se trouve signalé quelque nouveau cas de pressentiment, de manifestation posthume, de vision à distance, ou de rêve annonçant la réalité du lendemain. On ne saurait souhaiter, assurément, une démonstration plus simple ni plus éloquente; et ceux-là seuls, après avoir lu l'ouvrage de l'éminent astronome, pourront garder le moindre doute sur l'existence de « l'action psychique », ceux-là seuls qui, en trouvant dans un journal la photographie d'un tailleur breton, miraculeusement guéri par certaines pilules, ne pensent qu'à se demander s'ils n'ont pas vu déjà la même photographie, huit jours auparavant, et désignée comme représentant un instituteur provençal.

Notes sur l'Inde, par le prince Bojidar Karageorgevitch. 1 vol. in-18 avec 30 illustrations, Calmann-Lévy, 4 fr.

« Encore deux assassinats. L'un stupide, sans raison. Un homme tué en allant voir sa récolte d'orge. Seize montagnards acharnés après lui, transperçant le corps de balles... Le second, le veilleur de nuit d'un village proche, soupçonné de trahison envers des gens de la montagne dans une dernière affaire. Une seule balle dans la joue. Les deux bras du cadavre coupés... Au polo, ce soir, musique et présence de trois dames et, en signe de printemps, à une branche d'arbre dans une corbeille remplie de paille mouillée, sans cesse un coolie, au bout d'une longue corde, balance les bouteilles de soda... » Cette page, choisie au hasard dans le volume du prince Karageorgevitch, suffira pour faire comprendre le caractère du livre, et pour en faire apprécier l'agrément poétique. L'auteur, on le sent, s'inspire volontiers de M. Loti, aussi bien dans la pittoresque liberté de son style que dans le désordre impressionniste de sa composition. Ce qu'il nous apprend de l'Inde, c'est surtout la manière dont il y a passé son temps, et les sentiments de tout genre qu'il y a éprouvés. C'est là une façon d'entendre les récits de voyage qui, assurément, ne réussit pas de même à tous les voyageurs : mais elle a réussi le mieux du monde à M. Loti, et rien ne nous empêche d'espérer qu'elle vaudra un égal succès au prince Karageorgevitch, dont l'ouvrage se trouve, par surcroît, illustré de nombreuses photographies de monuments indiens.

Poésies. — Romans.

La Guerre des Mondes, par H.-G. Wells, traduit de l'anglais par Henry Davray. 1 vol. in-18, éditions du *Mercure de France*, 3 fr. 50.

Admirablement traduit par M. Davray, ce roman est à coup sûr un des plus étranges et des plus passionnants cauchemars que nous ayons jamais eu l'occasion de lire. L'invasion de l'Angleterre par une armée d'habitants de la planète Mars, et les mille catastrophes de tout genre qui s'ensuivent, jusqu'à ce qu'un heureux miracle arrête enfin l'anéantissement total de notre civilisation humaine, tout cela nous est raconté par M. Wells avec tant de vigueur et de naturel que nous ne pouvons nous empêcher de frémir devant ce mauvais rêve comme devant la réalité la plus proche de nous. *La Guerre des Mondes* n'a point, cependant, la haute portée philosophique de *La Machine à explorer le Temps*, que nous a fait connaître naguère le même M. Davray; mais par une coïncidence assez curieuse, ce roman vieux déjà de plusieurs années se trouve être en quelque sorte une représentation symbolique de la guerre qui se livre aujourd'hui dans l'Afrique du Sud. Les motifs qui portent les Martiens de M. Wells à envahir l'Angleterre sont les mêmes qui portent aujourd'hui les Anglais à vouloir s'annexer le Transvaal; et si la manière de procéder des deux peuples conquérants n'est pas tout à fait la même, tous deux y apportent du moins des sentiments à peu près semblables. Reste à savoir si les deux tentatives de conquête finiront de la même façon et si, dans la réalité comme dans le roman, une miraculeuse épidémie de microbes se produira, au moment nécessaire, pour rendre le Transvaal inhabitable à ses envahisseurs.

Drames de Famille, par Paul Bourget. 1 vol. in-18, Plon, 3 fr. 50.

Il y a dans ce recueil de M. Bourget une courte nouvelle appelée *Résurrection*, qui ne ressemble en rien au célèbre roman du comte Tolstoï, mais qui est peut-être ce que M. Bourget a jamais écrit de plus naturel et de plus touchant. C'est l'histoire d'une mère qui, pour se consoler de la mort d'un enfant, se met à aimer en véritable mère deux enfants que son mari a eus d'un premier mariage, un peu comme la mère d'un poème de Victor Hugo retrouve l'enfant qu'elle vient de perdre dans le nouvel enfant qu'elle va mettre au monde : « C'est moi, ne le dis pas! » Le reste du recueil, malheureusement, n'a pas le même charme discret et profond. M. Bourget nous y raconte, tour à tour, l'aventure d'un fils qui renonce à la médecine et entre en religion, parce qu'il apprend que sa mère a volé l'argent qui lui a servi à faire ses études; l'aventure d'une jeune fille qui se résigne à épouser un homme qu'elle n'aime pas, pour permettre à ses parents de payer leurs dettes, sans se priver de leur luxe; l'aventure d'un petit garçon qui dérobe une montre à son camarade, emporté par un mouvement d'envie maladive. Et tout cela est fort ingénieux, et d'une inspiration toujours fort élevée; mais on y sent trop le pénible effort d'un moraliste qui cherche à développer et à mettre en valeur les « cas » psychologiques qu'il a entrepris de nous présenter.

Derniers loisirs d'un vieil avocat (5^e série), par Charles Limet. 1 pet. vol. in-18, Chaix, 1 fr. 50.

Nous signalons d'autant plus volontiers cet aimable recueil de vers que les badinages poétiques de M. Charles Limet, à défaut d'une originalité littéraire à laquelle ils ne prétendent pas, ont une saveur d'actualité qu'on ne trouve guère, à l'ordinaire, dans les œuvres analogues de nos poètes contemporains : des vingt sonnets qui le composent, une bonne moitié est inspirée par les événements les plus proches de nous, et souvent les plus tragiques, comme la mort de M^lle Henriot ou les derniers moments du colonel Klobb. Mais le plus actuel de tous, et le plus agréable d'ailleurs, est peut-être celui que M. Limet a consacré à l'Exposition de 1900, et que nous ne résistons pas au plaisir de citer :

Quelle ville de rêve a surgi tout à coup,
Fouillis éblouissant de coupoles rosées?
Est-ce Ispahan, Yeddo, Madras au temple hindou
Ou Venise égarée en nos Champs-Elysées?...

Oui, Venise a mis là son plus merveilleux clou
Saint-Marc..., et ce long dôme aux flammes pavoisées
C'est Washington tout près de Pesth et de Moscou
Se mirant dans le bleu des vagues irisées...

Ainsi tout l'Univers apporte son tribut
D'opulente parure à la royale fête
Que Paris lui promet et qui déjà s'apprête.

Fraternelle Union, tel est son noble but,
Et mon rêve doré déjà voit, pacifique,
Albion qui sourit au Boer héroïque!

Divers.

Notice des peintures du Musée de Condé, par F. A. Gruyer. 1 vol. in-8°, illustré de 100 typogravures, Braun et C^ie.

Plusieurs fois déjà nous avons eu l'occasion de signaler les beaux ouvrages où M. Gruyer s'est complu, avec une science toujours très sûre, à décrire l'incomparable collection de tableaux qui est, assurément, l'une des gloires du château de Chantilly; et nous avons été heureux d'en louer l'extrême intérêt artistique et documentaire. Mais l'intérêt de ces ouvrages se trouve considérablement accru depuis que, par une heureuse fortune, cette collection est devenue un nouveau musée national. Nous ne saurions donc trop remercier M. Gruyer de l'heureuse idée qu'il a eue, à la veille de la réouverture de ce *Musée Condé*, de mettre aux mains des visiteurs une sorte de résumé de ses précédents ouvrages, sous les espèces d'un guide plus accessible au public, encore qu'abondamment et soigneusement illustré. Car l'illustration de l'ouvrage n'a pour ainsi dire rien perdu de son intérêt d'art à être réduite à de modestes typogravures, tant les éditeurs ont mis de soin matériel à son exécution; et la brièveté du texte, d'autre part, sans nuire à la précision des renseignements qu'il nous offre, nous laisse en quelque sorte plus libres d'admirer les chefs-d'œuvre qu'il fait défiler sous nos yeux. Souhaitons maintenant que M. Gruyer se décide vite à compléter ce précieux catalogue par un autre, consacré aux dessins et miniatures, de manière à nous faire connaître, dans sa totalité, l'ensemble des richesses artistiques du *Musée Condé*.

En Marge de quelques pages, impressions de lecture, par Eugène Gilbert, préface du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul. 1 vol. in-18, Plon, 3 fr. 50.

M. Eugène Gilbert est certainement, avec son compatriote, M. de Spoelberch de Lovenjoul, le plus infatigable lecteur des temps contemporains; mais tandis que M. de Spoelberch se plaît surtout à la lecture des manuscrits, ce sont les livres imprimés qui de préférence attirent et retiennent M. Gilbert. Et chacun des livres qu'il lit lui inspire des réflexions d'autant plus intéressantes qu'elles nous font voir, précisément, le soin et la passion qu'il met à ses lectures. Son nouveau recueil ne traite, en somme, que d'un petit nombre d'auteurs et d'ouvrages; il en traite, du moins, aussi complètement et aussi sérieusement qu'on peut le souhaiter; et, jamais peut-être on n'a mieux analysé un roman parisien, ni extrait d'une étude critique tout ce qu'elle contient d'intéressant et d'original. Mais le principal intérêt qu'offre pour nous le recueil du critique belge vient, incontestablement, de ce que celui-ci nous fait connaître un certain nombre d'écrivains de son pays restés jusqu'ici presque entièrement ignorés du public français, MM. Delattre, Mahutte, Demolder, Musch, Des Ombiaux, Demade, etc., sans compter M. Edmond Picard et M. de Spoelberch lui-même, à qui M. Gilbert consacre quelques pages très vivantes, et empreintes de la plus noble sympathie littéraire.

Ont paru :

Romans. — *La Romance du temps présent*, par Léon Daudet. In-18, Fasquelle, 3 fr. 50. — *Farceurs*, par Albert Cim. In-18, Flammarion, 3 fr. 50. — *Le Baiser suprême*, par Julien Saurel. In-18, Simonis-Empis, 3 fr. 50. — *Un Cérébral*, par Jean Revel. In-18, Fasquelle, 3 fr. 50. — *Le Fils de Napoléon*, par Edmond Lepelletier. In-18, Montgrédien, 3 fr. 50. — *La Camorra*, roman d'aventures napolitaines, par Hugues Rebell. In-18, *Revue Blanche*, 3 fr. 50. — *Un Roman du Premier Consul*, par Paul Lacour. In-18, Flammarion. 3 fr. 50.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

Application de la microphotographie à la détermination pratique des diverses sortes de papier. — Les applications du papier s'étendent chaque jour à une foule d'emplois nouveaux auxquels le fabricant s'efforce de répondre en recherchant, de préférence, les matières premières qui lui en fournissent les moyens, promptement et au plus bas prix possible. La production sans cesse croissante jette sur le marché une variété infinie de sortes, au travers desquelles les praticiens eux-mêmes se reconnaissent difficilement.

L'examen microscopique évite toute confusion, mais l'usage en est peu répandu, soit parce que cette opération exige certaines études préalables, soit parce qu'elle ne laisse aucune trace, aucun titre à opposer en cas de contestation.

MM. Rostaing et du Sert, viennent de publier un intéressant ouvrage qui a pour but de résoudre cette difficulté, en présentant toute une série de reproductions par la microphotographie des principales substances employées pour fabriquer le papier : coton, chanvre, lin, ramie, ortie, genêt d'Espagne, mûrier, bambou, arundos, paille, alfa, phormium, bois résineux et non résineux, etc.

En se reportant à ces types, l'observateur retrouve aussitôt la composition de la parcelle de pâte ou de papier qu'il a placée sous le champ du microscope, et pour peu qu'il ait l'habitude des manipulations photographiques, il obtient à son tour, au moyen d'un appareil simple et peu coûteux, une épreuve de la matière soumise à l'analyse, c'est-à-dire un titre indiscutable au regard des tiers.

Les locomotives américaines. — Les ateliers de constructions de locomotives aux Etats-Unis, non compris ceux des Compagnies de chemins de fer, — ont fabriqué en 1899, 2.473 machines. C'est le plus gros chiffre annuel qui ait été enregistré jusqu'à présent; il est en excédent de 598 sur celui de l'année précédente, ce qui représente une augmentation de 32 0/0 d'une année à l'autre. Il est également supérieur, de 10 0/0, à celui de la meilleure année, 1890, qui avait donné un total de 2.240 machines.

Environ 14 0/0 de ces locomotives sont des machines compound, et 514 ont été construites pour le compte de l'étranger. Nous savons que nos chemins de fer de l'Etat figurent dans ce nombre pour une dizaine de machines à grande vitesse.

Un autre lot de locomotives américaines vient d'être commandé aux ateliers Baldwin de Philadelphie, par la Compagnie algérienne de Bône-Guelma. Ces dernières sont de puissantes machines à marchandises.

Un nouvel omnibus électrique. — Un constructeur de Berlin vient d'avoir l'ingénieuse idée de combiner un omnibus automobile électrique dont les accumulateurs peuvent être rechargés au moyen d'un trolley sur les fils aériens des rues où il existe déjà des tramways électriques.

Il obtient ainsi un véhicule où le poids des accumulateurs n'est pas trop considérable et qui peuvent se recharger, pour ainsi dire automatiquement, en cours de route, et sans perte de temps.

Mais, il ne s'est pas borné à cela : il a encore voulu utiliser les rails des tramways partout où ils existent sur l'itinéraire suivi par l'omnibus, pour diminuer l'effort de traction. Pour cela, il a disposé à l'avant de la voiture deux roues à boudin fixées à l'avant-train directeur et maintenues à l'écartement des rails; quand on arrive sur une voie de tramway, le mécanicien abaisse ces roues sur les rails, applique le trolley aux fils conducteurs et l'omnibus devient un véritable tramway; lorsqu'au contraire, on abandonne la voie, il relève les roues supplémentaires d'avant, abaisse le trolley et la voiture se retransforme en automobile ordinaire. Cette voiture peut donc circuler avec la plus grande facilité dans les rues étroites ou encombrées, elle peut varier son itinéraire, et paraît appelée à résoudre l'intéressant problème de l'omnibus électrique.

La prévision du temps et la théorie de la compensation. — Des expériences météorologiques faites à Denver pendant une période de vingt-huit ans, ont permis de formuler des conclusions importantes sur les relations existant entre les différentes saisons successives et de contrôler la théorie dite de compensation.

Cette théorie, on le sait, veut que toute saison durant laquelle la température ou la quantité de pluie se sont trouvées supérieures à la moyenne, soit suivie d'une saison faisant compensation à ces excès.

Or la comparaison des chiffres relevés par les observatoires du Colorado montre que la température pour une saison ou pour une période plus longue, ne fournit aucun indice certain des conditions à escompter pour la saison suivante. Un printemps ou un été exceptionnellement chaud succèdant à un hiver très froid sont plutôt l'exception que la règle.

Pour la pluie, les circonstances sont encore plus incertaines. Pourtant des saisons notablement sèches ou pluvieuses sont plutôt suivies de saisons normales que de saisons ayant un caractère opposé de nature à faire compensation.



La porte du Palais des Mines et de la Métallurgie, le 13 avril, veille de l'inauguration.



La même porte le 14 avril.

La toilette finale des Palais du Champ de Mars.

L'EXPOSITION OUVERTE

Au commencement de la semaine dernière et jusqu'au 12 avril, avant-veille de l'inauguration, l'aspect de l'Exposition était véritablement inquiétant. Partout on travaillait avec fièvre, mais sans espoir. Et cette activité et cette hâte avaient pour résultat immédiat d'augmenter le désordre. On voulait tout finir à la fois et on s'épuisait à de fausses manœuvres. Dehors on gazonnait des pelouses, on fleurissait des parterres que des tombereaux et des camions revenaient aussitôt dévaster. Dedans on posait des parquets, qu'il fallait éventrer une heure après pour achever ou corriger les canalisations.

Vers le 11 enfin, trois jours avant la date de l'inauguration officielle, on prit un grand parti : on renonça de bonne grâce à être *prêt*, et on décida de ne plus aspirer qu'à être *présentable*.

Au jour dit, soixante-douze heures plus tard, l'Exposition n'était pas seulement présentable : elle était, sous le gai soleil, élégante et pimpante.

Ceux qui, du 11 au 14, n'y étaient pas retournés, n'en pouvaient croire leurs yeux. Les autres, en suivant les phases de la transformation, avaient éprouvé la même surprise en détail.

L'inachèvement, avant la dernière toilette, était surtout caractérisé : 1° par les échafaudages subsistant de tous côtés; 2° par l'état déplorable de la voirie.

Les échafaudages, après avoir servi au montage des charpentes métalliques, puis à la mise en place des revêtements de staff, avaient été maintenus pour l'usage des ornemanistes et des peintres. Bien que la besogne de ceux-ci ne fût pas tout à fait terminée, ces échafaudages furent démontés, enlevés. Quand on voudra compléter la décoration, il ne sera pas nécessaire de les réédifier : des échafaudages volants suffiront.

En même temps on évacua tous les wagons, même non encore déchargés, qui encombraient le Champ de Mars et l'Esplanade des Invalides; on interdit aux camions l'entrée de l'enceinte; toutes les caisses entassées çà et là furent rentrées dans les Palais auxquelles elles étaient destinées; et, l'afflux étant arrêté, la place fut enfin nette. Elle était nette, mais dans quel état! Ici des ravins et là des monticules; partout des plâtras, des débris... Terrassiers, cantonniers et jardiniers, n'ayant plus leurs mouvements entravés par la manutention, ne furent pas longs à égaliser le sol, à apporter le terreau pour les parterres et les platesbandes, le gravier pour les allées. Les cylindres compresseurs allaient, venaient, roulant lourdement, aplanissant et égalisant. Sur plusieurs points on bituma. L'avenue Nicolas II, impraticable le mercredi, apparut le samedi pavée en bois. Et des arbustes, des arbres verts surgirent; des massifs couvrirent en une nuit la terre rapportée; les fleurs de la saison, jacinthes, tulipes, giroflée, etc., fleurirent en corbeilles ou en bordures.

Le plus étonnant tour de force fut accompli dans la Salle des Fêtes. Ce cirque géant, qui couvre plus de 6.000 mètres et dont la coupole en verrière a son point culminant à 43 mètres du sol, était occupé presque tout entier par un échafaudage colossal et compliqué, inextricable forêt de mâts, de perches, de poutres et de planches. Il n'y avait qu'une clairière au centre; quand on y était parvenu, si on levait les yeux, on apercevait, à travers les bois entrecroisés, des peintures vives, des staffs décorés attestant que le travail avançait là-haut. Mais comment supposer que l'on pût donner une fête dans ce chaos trois jours plus tard? Rien que pour démonter l'échafaudage ne faudrait-il pas une quinzaine? En quelques heures on réussit pourtant à le jeter bas en employant les grands moyens. Des coups de scie furent donnés aux bons endroits. Les charpentiers, en se garant, tirèrent sur des cordes fixées au sommet de la charpente. Celle-ci résista un moment, puis céda, craqua, s'abattit enfin avec un fracas épouvantable, dans des flots de poussière. Lorsque la poussière fut tombée, on put voir sur le sol une sorte de jeu de jonchets titanesque, et en haut un dôme multicolore orné d'un vitrail nuancé avec art, et de panneaux signés Cormon, Flameng, Maignan et Rochegrosse. L'heure d'après, la salle était livrée à l'indispensable décorateur Belloir, qui y prodiguait les tentures et les écussons, qui meublait les loges et disposait sur la piste, parquetée en un tour de main, les rangées de banquettes.

Durant la nuit du 13 au 14, l'Exposition offrit un fantastique spectacle. Le Champ de Mars était illuminé comme pour une fête de nuit. Dans les allées, des locomobiles écraseuses étalaient le sable et le gravier, enfonçaient les rails. Des orangers, des fusains, des sapins cherchaient les trous creusés à leur intention. Devant les portes des Palais, les dernières écoperches tombaient. Au fond, sous la voussure énorme du Château d'Eau, c'était un fourmillement de travailleurs. Des maçons finissaient de cimenter les bassins destinés à recevoir les eaux de la cascade artificielle. Des charretiers juraient et des chevaux peinaient. Parfois un terrassier s'interrompait pour bâiller, appuyé sur sa pelle. Des générateurs d'acétylène et des réservoirs de gaz comprimé jaillissaient des flammes donnant un éclairage violent. Une rumeur continue montait du chantier.

Pendant ce temps, dans la Salle des Fêtes, des menuisiers posaient les marches de l'escalier d'honneur. Dans la Galerie de l'Alimentation, des installations particulières se complétaient. A un moment on vit passer des hommes en bourgeron qui portaient sur l'épaule, comme des moissonneurs, des gerbes de blé destinées à des trophées. Au fond de galeries pleines d'ombre, des lampes à acétylène éclairaient des femmes occupées à confectionner des tentures et courbées sur leur machine à coudre.

Ainsi s'élabora le séduisant décor qui fut inauguré officiellement par le président de la République, dans l'après-midi du 14 avril, et qui a été ouvert à la foule le lendemain, dimanche de Pâques.

Le degré d'achèvement de l'Exposition au jour de l'ouverture peut se définir en quelques mots :

Le cadre architectural est à point, sauf quelques lacunes. L'installation des vitrines, des produits, des objets d'art, n'est pas faite, mais ne demandera que peu de jours.

La source d'énergie et de lumière n'est pas prête, et c'est là le retard le plus grave.

Il est clair que si l'aménagement intérieur et la mise en place des objets ont traîné, c'est que les palais ont été achevés trop tard. Les exposants n'ont pas pu et n'ont pas voulu risquer leurs produits, souvent délicats ou fragiles, dans des halls qui n'étaient, hier encore, que des chantiers. Les caisses des exposants étrangers, arrivées à l'heure dite, n'ont été ouvertes qu'au dernier moment. Celles de beaucoup d'exposants français, parisiens surtout, sont restées dans leurs magasins et y sont encore.

Pourquoi donc les palais ont-ils été livrés si tardivement par leurs architectes? Pour le savoir exactement il faudrait se livrer à une enquête sur chaque cas particulier. On peut dire, d'une façon générale, que les entrepreneurs ont eu ce tort commun de calculer leurs délais en mettant tout au mieux. Or le mieux ne se réalise jamais. Une période de mauvais temps, une grève, une pénurie momentanée de certains matériaux, suffisent à modifier du tout au tout les prévisions trop optimistes. Toutes ces éventualités se sont produites.

Il y a, sur le quai d'Orsay, en face du débouché de l'avenue de la Bourdonnais, une construction dont l'inachèvement en dit long sur le retard de l'ensemble des travaux : c'est le pavillon du Creusot. Le Creusot, par suite des grèves qui y éclatèrent l'an dernier, n'a pu se fournir à lui-même, en temps utile, les pièces métalliques de sa propre charpente. Il a évidemment servi les autres avant lui. Il est probable néanmoins que bien peu de ses marchés ont pu être exécutés à la date convenue. Et d'autres crises ont affecté d'autres établissements métallurgiques.

Quoi qu'il en soit, les palais sont maintenant bâtis et, avant le 1er mai, leurs galeries seront complètement aménagées et garnies. On ose à peine espérer, quand on pénètre dans les salles des chaudières et des machines, que le même délai sera suffisant pour les mettre en état.

Toutes les chaudières de l'Exposition ont été centralisées entre la nouvelle galerie des Machines et l'ancienne. Elles forment deux puissants groupes : l'usine La Bourdonnais composée de chaudières françaises, l'usine Suffren composée de chaudières étrangères. Nos photographies montrent l'état de l'un et de l'autre groupe à la date du 14 avril.

Ces deux usines génératrices fourniront la vapeur aux machines, réparties en deux groupes correspondants, qui devront produire la force motrice que consommera l'Exposition. Pour être transportée partout où elle sera nécessaire, cette force motrice sera transformée par des dynamos en énergie électrique. Sur 20.000 chevaux demandés aux groupes électrogènes, 5.000 seront employés à actionner les machines-outils sur toute la surface de l'Exposition, avec de simples transmissions par conducteurs électriques. Les 15.000 chevaux restants seront absorbés par l'éclairage. Où en sont les machines et les dynamos, nos photographies l'indiquent. Dans le groupe étranger, tout au moins dans la section allemande, la plupart n'attendent pour fonctionner que la vapeur. Dans le groupe français, ce n'est qu'un chaos de socles, de bielles, de roues, de cylindres : on n'est pas encore sorti des fondations...

Il faut signaler encore une catégorie de retardataires qui paraît sans excuses : si quelques concessionnaires d'attractions sont prêts et ont pu ouvrir dimanche : *Andalousie*, *Vieux Paris*, *Palais du Coslume*, *Bonshommes Guillaume*, *Panorama du Tour du Monde*, etc.) beaucoup d'autres sont moins avancés encore que nos constructeurs de machines à vapeur. Ont-ils supposé que, malgré toutes les affirmations contraires, la date de l'inauguration serait remise? Ont-ils éprouvé des difficultés à réunir leurs capitaux? Mystère. De même, des restaurants qui occuperont des pavillons particuliers sont au même point que ceux qui ont dû attendre l'achèvement des palais pour s'établir sous leurs arcades. Que nous disait-on donc des revendications que les entrepreneurs de spectacles et de dîners à la carte ou à prix fixe se préparaient à exercer contre la direction de l'Exposition Universelle?

Telle qu'elle est, l'Exposition a été visitée avec curiosité, samedi par un public d'invités, dimanche et les jours suivants par le grand public.

Si le temps était resté gris et froid, s'il avait plu surtout, peut-être les visiteurs auraient-ils été plus sévères, et se seraient-ils plaints de trouver fermées trop de portes, de ne pouvoir contempler que des façades.

Mais ce fut l'inauguration du Printemps en même temps que celle de l'Exposition. Et le Printemps et l'Exposition, combinant leurs grâces nouvelles, ont enchanté tous les yeux.

Dimanche, sur le coup de midi, on vit des familles chercher un coin d'ombre, s'installer et ouvrir des paniers remplis de victuailles. Un jeune ménage d'ouvriers avait choisi le petit village dahoméen du Trocadéro; adossés au mur de crépi rose d'une case indigène, sous le bord du toit de chaume, ayant en face d'eux un fétiche de bois grossièrement sculpté et peint, ils mordaient à belles dents dans les cuisses d'un poulet. Et c'était bien là la prise de possession de l'Exposition par les Parisiens.

Tout l'après-midi du dimanche et du lundi de Pâques, la foule sans cesse grossissante a déambulé de la Porte Monumentale au pont Alexandre III, le long de l'avenue Nicolas II, entre les palais de l'Esplanade des Invalides, le long des quais et des berges et sur les passerelles, dans les allées sinueuses du Trocadéro bordées de constructions exotiques, enfin entre le pont d'Iéna et le Château d'Eau. Quelques-uns, répétant des phrases de critique d'art, lues dans leur journal, discutaient les perspectives, blaguaient les motifs décoratifs, trouvaient à redire aux cintres, aux pylones. L'immense majorité admirait sincèrement, jouissait des fantaisies architecturales, de l'imprévu des silhouettes, de la richesse de la décoration et de l'éclat des dorures.

A regarder ces palais, maintenant battus par le flot de la foule, on les voyait d'ailleurs autrement que lorsqu'ils s'élevaient au milieu de chantiers relativement déserts; on les comprenait mieux; on oubliait presque les objections soulevées par le goût.

Nous allons répétant que les architectes de notre époque n'ont aucun talent. Nous leur reprochons d'être incapables d'inventer un style nouveau, nous les accusons même de trahir les styles anciens. Notre siècle a ainsi, avec ceux qui ont laissé des chefs-d'œuvre, au moins ceci de commun : que nous avons peu d'admiration pour ce que nous produisons.

Pourquoi instruire incessamment notre propre procès? Ne vaudrait-il pas mieux laisser à nos successeurs le soin de nous condamner, s'ils le jugent à propos? Ils ne verront pas nos palais provisoires de 1900, mais ils en retrouveront les plans. Qui sait ce qu'ils en penseront?

... « Les beaux édifices de l'avenue Nicolas II sont tout ce qui subsiste de l'Exposition universelle qui eut lieu à Paris en 1900. Cette Exposition comprenait beaucoup d'autres constructions. Malheureusement elles étaient édifiées en matériaux légers ou démontables, et elles ont été démolies après la clôture de l'Exposition. Mais nous pouvons les apprécier par les gravures du temps. Elles nous attestent que cette grande fête internationale fut l'occasion d'une floraison architecturale unique. Jamais l'art de bâtir ne fit de plus heureuses trouvailles et jamais on ne maria plus habilement tous les styles passés. On adapta des matériaux nouveaux aux formes anciennes. De matériaux connus on obtint des effets nouveaux. D'incomparables reconstitutions archéologiques étonnèrent les rives de la Seine, à ce début du vingtième siècle, et voisinèrent avec les tentatives les plus audacieusement originales. Faut-il s'étonner que ces merveilles aient été méconnues à leur apparition? La plupart des publicistes qui avaient la prétention de rendre des verdicts artistiques dénigrèrent systématiquement l'œuvre des Binet, des Girault, des Varcollier, des Paulin, etc. C'est la règle commune... »

Ainsi s'exprimeront peut-être, en l'an 2000, nos petits enfants. S'il nous était encore donné, à cette date, d'avoir une opinion, nous adopterions probablement celle-là. N'est-il pas préférable de nous y ranger tout de suite?

MAURICE NORMAND.

P.-S. — Les dessins et les photographies de notre dernier numéro mettaient sous les yeux des lecteurs de l'*Illustration* exactement tout ce que les visiteurs de l'Exposition peuvent actuellement contempler. Dans le présent numéro nous donnons : 1° des dessins relatifs à la fête de l'inauguration; 2° des dessins et des photographies montrant, les uns, l'aspect des chantiers dans la journée et la nuit qui ont précédé l'inauguration; les autres, l'état d'inachèvement des installations le jour de l'ouverture des portes au public. Des légendes détaillées accompagnent toutes ces gravures.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

Nous donnons :

1° Du *Juif Polonais*, de M. Camille Erlanger, un des maîtres incontestés de l'art français contemporain, la Phrase de Mathis, au 2e acte, si merveilleusement exprimée par Maurel, dans un de ces décors admirables dont M. Carré a été l'initiateur à l'Opéra-Comique;

2° *Une Carole de Pâques* (danse du quinzième siècle), reconstituée par M. William Marie à qui nous devons les charmantes danses du Directoire que nous avons récemment publiées et dont le succès a été si grand;

3° De *La Prière du matin*, la délicieuse cantilène que chantait Mlle Douste dans l'émouvant tableau biblique, mis en musique par M. G. de Saint-Quentin, que le Théâtre-Lyrique a représenté pendant la semaine Sainte.

Imprimerie de l'Illustration, 13, rue Saint-Georges. — Paris.
L'imprimeur-Gérant : Lucien MARC.

LES CHEVEUX DE LA BERGÈRE

Sur les escarpements tapissés de lande qui s'échelonnent de Chamberet à Meilhards, le soleil de mai, pompant les vapeurs matinales, met un poudroiement de lumière rousse. La dernière rosée laisse suspendue à l'ajonc ses gouttelettes diamantées. Çà et là un réseau de fils d'araignée tendu entre deux fougères, tout scintillant encore de gemmes humides, semble le diadème oublié de quelque fée nocturne disparue devant l'aube. Dans les bas-fonds, parmi les prés aux miroitements d'argent, chante et cascade le ruisseau coureur où se poursuivent les truites. Un pinson gazouille sur le genévrier. Les couturlis — les maigres alouettes du Limousin, — fusent d'un coup d'aile vers le zénith, tirelirent et planent, comme fascinés soudain par les mille étincellements de la lande perlée.

Ce matin-là, selon l'habitude, Catissou (1), la bergère du Bois-Combet, a mené ses moutons sur le monticule sans arbres que contourne la route communale. Elle s'est assise à sa place coutumière, à mi-flanc du coteau. Sept heures sonnent au clocher de Chamberet. Des carrioles chargées de volaille montent dans la direction du bourg, pour la grande foire mensuelle. Bientôt Catissou suivra le même chemin que ses caravanes, car elle devra accompagner ses ouhlas (2), leur paissance achevée, sur le foirail où le métayer, son patron, a mandat de les mettre en vente. Pinkou, le chien du troupeau, posté à la crête du talus, accueille de ses aboiements le passage des chars-à-bancs ou des bœufs couplés qu'un garçon de ferme dirige avec sa guillade (3). Puis, fatigué de ces inutiles démonstrations, il se rapproche de Catissou et exécute une série de sauts et de gambades par-dessus le bâton tors qu'elle lui présente horizontalement devant le nez.

Catissou à son tour se lasse, abandonne ce jeu. Dans le charme enveloppant de l'atmosphère printanière, une rêverie la prend. Son imagination naïve évoque les jours lointains déjà, où Jeantounet, le pâtre des Escures, gardait les brebis là-bas, en face, par delà l'étroite tranchée où la route s'incurve. Elle avait alors treize ans, la bergerette, et lui vingt, mais tout de suite on avait conclu accordailles, et, d'un parcours (4) à l'autre, tant que durait leur faction, ils se renvoyaient, en manière d'amoureuses répliques, les couplets d'une romance patoise. Jeantounet était simple d'esprit et de manières; elle l'aimait pour sa gaucherie même et pour ses bons yeux bruns, à fleur de tête, langoureux et craintifs comme des yeux d'agneau. C'est lui qui avait porté sur le parcours adverse, et disposé en forme de banc les trois pierres plates où Catissou s'asseyait aux heures de garde : c'est lui qui avait enseigné au chien de Catissou ces exercices de haute école avec lesquels la bergère trompait maintenant l'ennui des longues stations solitaires.

Jeantounet, à présent, accomplissait son service militaire à Périgueux, au 50e d'infanterie. On ne l'avait point revu en Corrèze depuis deux ans et demi. Son maigre prêt ne lui permettait pas les déplacements de permissionnaire. Mais, tous les six mois environ, par la plume d'un caporal de chambrée qui savait écrire, Jeantounet donnait des nouvelles à sa payse.

Elle tira de son corsage en droguet un chiffon de papier couvert de jambages tortueux. Elle était aussi illettrée que son Jeantounet : pourtant à force de s'être fait relire à la veillée ce bout de billet, elle en avait toute la teneur en mémoire et retrouvait, sous les déliés et les pleins mal formés, l'enchaînement des phrases, comme si elle eût vraiment déchiffré elle-même. Le papier disait ceci ou à peu près :

« Chère Catissou,

« La présente t'apprendra notre bonheur prochain. Les journaux annoncent que, par décision du ministre, la classe sera libérée pour le 1er juin. Je pourrai donc bientôt te serrer dans mes bras et t'exprimer la sincérité de mes sentiments. Nous fêterons la Pentecôte ensemble. Mon capitaine m'a pris depuis deux mois comme brosseur. Cela me vaut un petit supplément de monnaie que j'économise dans l'intention de t'offrir un cadeau de retour. Ma santé est excellente : je souhaite qu'il en soit de même pour toi. Salue de ma part les amis des Escures et du Bois-Combet et crois-moi, chère Catissou, ton bien tendrement dévoué.

« Jean Surdol. »
50e de ligne, 1er bataillon, 2e compagnie.

On était au 5 mai. Si l'espérance émise se réalisait, vingt-sept jours seulement restaient à courir. A ce calcul, répété matin et soir, un trouble ingénu remuait le cœur de Catissou et faisait monter sur ses joues brunies de hâle un double afflux vermeil.

Comme elle s'apprêtait à recommencer sa lecture fictive, un coup de sifflet la surprit. C'était le signal convenu par lequel le colon du Bois-Combet l'invitait à diriger le troupeau vers le foirail. Catissou rallia ses ouailles, et s'achemina avec elles vers Chamberet.

Tout le long du trajet, sa pensée revint à l'absent. Sûrement il aurait grandi et profité. Ce devait être à présent un beau gars, moustachu et mieux débrouillé, dont elle serait fière aux assemblées de frairies. Il saurait mille choses nouvelles qu'on ignore dans les campagnes. Pourvu toutefois que les femmes des villes ne l'aient pas trop gâté!...

Après avoir rencontré tant de demoiselles coiffées de plumes, fanfreluchées de dentelles, chaussées de cuir luisant, ne la trouverait-il pas bien rustaude et misérable avec ce béguin de percaline rèche, ces nippes de droguet toutes rempiécées, et ces gros sabots bourrés de pailles ?... Ici même, à Chamberet, bien des filles, le dimanche, exhibent des capotes fleuries et des corsages à fronces.

Elle rejoignit son maître à l'entrée du foirail et le suivit vers l'emplacement des bêtes à laine. Les marchandeurs commencèrent à rôder autour d'eux, palpant les « oulhas » au gigot, interpellant en patois la bergère ou le métayer.

Non loin de là, un vaste parasol écarlate, fiché dans le sol par son interminable manche en coudrier, abritait des étalages multicolores. Un homme en veston clair faisait grincer des cisailles, agitait un coupon d'indienne, éventrait des ballots de soie. De minute en minute, sa voix bêlante, dominant la plainte des animaux, lançait sur le foirail l'appel connu :

— Pials !... Femnas !... (Cheveux !... Femmes !...)

C'était Moratilhe, l'acheteur de chevelures, qui visitait tous les marchés à cette saison, échangeant contre des toisons féminines sa pacotille de déchet.

Les femmes se détournaient de leur promenade, s'approchaient des coupons bariolés, tâtaient le grain des tissus avec une feinte d'indifférence, hochaient la tête pour un refus, s'en allaient, puis revenaient encore à la fatale tentation.

— Pials !... Pials !... Femnas !...

Un boucher de Treignac qui venait d'inspecter le troupeau du Bois-Combet, tapa trois fois dans la main du colon pour le pacte définitif. Il acquérait le lot en bloc et prenait livraison de suite.

— Tu es libre, tu peux rentrer à la métairie, dit à Catissou le colon qui escorta son acheteur au cabaret.

— Pials !... Pials !... bêlait toujours Moratilhe.

D'instinct, la bergère fit un détour vers le parasol rouge pour lorgner de plus près ces déballages de popelines et de cotonnades. Une jeune servante de La Valade, succombant à l'appât du coupon de solde, venait de se dénatter. S'appropriant déjà d'une main les trois lés d'indiennes stipulés, elle présentait de l'autre au tondeur sa toison terne et broussailleuse. Les ciseaux coururent sous la nuque. La drolle (1) recapela vivement son béguin, par amour-propre, tira sous le bord les mèches des tempes pour donner le change, puis, pliant l'indienne en forme de châle à pointe, elle s'y drapa, toute sautillante avec des mimiques de folle joie.

Catissou avança de quelques pas.

Moratilhe déployait un fichu de cachemire à fleurs, frangé de soie rose.

— Pour qui le cachemire ? Une pièce de choix... Et qui vaudrait quinze écus à Limoges !...

Les femmes s'extasiaient. Catissou eut un éblouissement. Avec ce fichu-là croisé sur la poitrine, elle serait parée comme une reine au retour de son promis.

— Allons ! Femnas !... Femnas !... Pials !... Le cachemire pour les plus beaux cheveux !... Approchez toutes !...

Plusieurs, se disputant la place, défaisaient leur chignon, comparaient jalousement la qualité et la longueur de leurs tresses.

Il sembla à Catissou qu'à tous ces cheveux-là elle opposerait victorieusement les siens. Elle dénoua son bonnet, fit crouler devant Moratilhe une avalanche soyeuse et dense qui avait, sous le parasol écarlate, comme des incandescences d'or en fusion.

L'homme ne différa pas une seconde. Sans plus de débat, sans prévenir davantage la pastourelle, il saisit d'un tour de main cette proie lustrée, la tordit, et, par trois coups de ciseaux hâtifs, faucha, presque au ras du crâne, sur les pariétaux et l'occiput. Seuls, les dix doigts que Catissou appliquait au-dessus de ses tempes pour protéger les bandeaux empêchèrent les tranchants d'acier de pousser jusqu'au front.

Catissou s'enfuit, son cachemire sous le bras, un peu honteuse, joyeuse quand même au fond de l'âme. Ça la déconcertait sur le moment de sentir son béguin vide et trop large à présent pour la tête. Mais on ne s'épouserait pas avant le « mes mort » (1) et ses compagnes, d'ici là, lui apprendraient l'art de frauder les amoureux peu investigateurs avec un bourrelet de foin passé sous la coiffe de percale.

. . . . . .

Le 1er juin, dimanche de Pentecôte, Jean Surdol revint à la paroisse natale.

— Oh ! le beau fichu que tu as là ! s'exclama-t-il, à la descente du courrier, en reconnaissant Catissou.

Elle rougit d'aise. On s'embrassa. Il la fit virer devant lui, comme dans les danses, pour admirer le cachemire à ramures, frangé de rose. Et ce bonnet empesé, cette jupe repassée à neuf !... Tout cela seyait à ravir !...

Elle était bien flattée, elle aussi, de le revoir si agaillardi et complaisant !... Et les poutous (2) continuèrent à sonner sur les joues rebondies.

On déjeuna au bourg, chez les grands-parents Surdol. Jeantounet, outre ses hardes roulées dans une blouse, avait rapporté une boîte ronde en carton, solidement ficelée. Que contenait-elle ?... On le saurait tout à l'heure, au moment venu.

Entre le repas et vêpres, il sortit avec Catissou, le carton sous le bras. Ils allèrent vers les landes où jadis ils gardaient leurs oulhas en vis-à-vis. Quand ils furent bien isolés, parmi la bruyère fleurie, Jeantounet la fit asseoir sur les trois pierres plates, posées là par lui et qui formaient banc. Il la contempla encore, dans une extase naïve.

— Le beau fichu !... D'où te vient-il ?... C'est pour me faire honneur, chère Catissou !... J'ai eu une riche idée tout de même ! Avec ce que j'ai acheté pour toi, là, l'attirail sera complet !... Je ne voulais pas déficeler le carton devant les autres, pour jouir, seul, et le premier, de ta surprise. Et je te conduirai aux vêpres toute pimpante !...

Il souleva le couvercle, tira un pauvre chapeau de paille noire, orné de bluets artificiels. La bergère, à cette vue, soupira, palpitante, deux larmes au bord des cils.

Trompé sur la cause de cette émotion, il redoublait de gentillesses. Il défit vivement la coiffe d'où ne tomba qu'un bourrelet de foin, laissant voir la nuque rasée.

Catissou se voilait les yeux, se lamentait ainsi qu'une enfant prise en faute.

Il eut d'abord un mouvement de désenchantement et de dépit.

— C'est pour le cachemire !... c'est pour toi !... gémissait-elle.

Alors, comme il était aimant et bon, il comprit tout. Il replaça le chapeau dans l'étui de carton, aida lui-même sa promise à rebourrer de foin le bonnet défait.

— Ne t'afflige pas, petite Catissou ! Les cheveux repousseront, le chapeau reste. Tu l'étrenneras mieux, le jour des noces. Une faute aux accordailles ne compte que pour moitié. Un poutou !... afin que je te pardonne tout à fait... Encore un baiser, ma payse !...

Confuse, elle lui tendit sa joue pour le baiser demandé, et comme elle était encore bien jolie et appétissante sous sa coiffe de percaline fruste, les lèvres de Jeantounet, pour la première fois, s'égarèrent tout près des lèvres de Catissou.

Remy Saint-Maurice.

(1) Diminutif patois de Catherine.
(2) Ouailles, moutons.
(3) Aiguillon.
(4) Pâturage landeux.

(1) Jeune fille.

(1) Mois des morts, novembre.
(2) Baisers.

COURRIER DE PARIS

Nous vivons sous des princes ennemis de la fraude : nos ministres ont proclamé à la face de l'Europe que l'Exposition est prête, archi-prête à recevoir ses hôtes, et c'est vrai... si l'on veut bien considérer qu'il n'a pas été dit dans quelles conditions se ferait la réception. Par conséquent, on est mal fondé à reprocher à nos gouvernants l'empressement peut-être un peu excessif avec lequel ils ont ouvert les portes toutes grandes. Craignaient-ils de ne pas être à l'honneur après avoir été à la peine? Non, puisque la Chambre n'était pas là pour leur donner des successeurs. Il faut donc laisser de côté l'argument d'intérêt politique. D'ailleurs, on s'accorde à reconnaître que le jour de l'inauguration, le Champ de Mars avait une tenue des plus convenables; est-ce la faute du gouvernement si, dès le lendemain, il a repris son aspect de chantier des jours précédents? Des visiteurs grincheux se plaignent qu'on n'arrose pas; vraiment, c'est un comble. A-t-on jamais vu arroser des wagons chargés de marchandises et des tombereaux de gravats? Et puis, où serait l'avantage de remplacer par des flaques d'eau les fondrières parmi lesquelles on chemine tant bien que mal?

Et cependant les palais ouvrent un à un, étalant les merveilles de l'art et de l'industrie; il est vrai que ces merveilles, on se hâte de les remettre avec soin dans leurs caisses, après avoir constaté par une exposition rapide que l'air saturé de plâtre ne leur vaut rien. Voudriez-vous pas que Lyon exposât, c'est le cas de le dire, ses soieries à 250 francs le mètre?

Ce qui est prêt, complètement prêt, par exemple, c'est le clou, le vrai clou de l'Exposition. J'ai nommé la déjà vénérable tour Eiffel, qui a revêtu pour la circonstance une belle toilette jaune. Ah! si les wagons, les camions, les poutres ambulantes permettaient de se glisser entre ses robustes jambes, comme il y aurait du monde à l'escalade de ses vertigineuses plateformes!

Plateforme, j'ai dit plateforme, la transition est toute trouvée pour parler de celle qui bruyamment se meut des Invalides au Champ de Mars, offrant un inoubliable spectacle aux voyageurs qu'elle charrie et plus encore aux locataires des maisons en bordure. De sept heures du matin à sept heures du soir, six mois durant, ces Parisiens privilégiés vont pouvoir, sans quitter leur lit, assister au défilé des races humaines! Et l'on dit que certains regimbent et font des procès à la Ville : comme il y a des esprits mal faits! Mais tous ne sont pas ainsi, témoin cette petite dame qui, de sa fenêtre, serrant la main à un des péripatéticiens passifs de la plateforme, lui disait l'autre jour en riant de toutes ses dents : — « Le trottoir qui marche, vous savez, pour moi c'est le monde renversé ».

A peine l'Exposition est-elle ouverte — j'allais dire entr'ouverte — et déjà Messieurs les cochers deviennent menaçants. Ils entendent être les maîtres du pavé, traiter le client de Turc à Maure; si l'on ne subit pas leurs volontés, gare la grève, la traditionnelle grève qui fait partie du programme de toutes nos grandes expositions!

La corporation des cochers est une puissance, résignons-nous donc à compter avec ses redoutables membres; mais serait-ce montrer trop d'exigence que de solliciter d'eux, en échange de cette soumission forcée, l'octroi de quelques légères concessions? Ne pourraient-ils, par exemple, moins négliger certaines notions nécessaires à l'exercice de leur profession?

Vous connaissez probablement une vieille anecdote qui traîne dans tous les almanachs. Un bourgeois, arrêtant un fiacre, jette au cocher cette adresse : « Cocher, rue *Turgot*, n° 3 ». — Monsieur veut dire rue *Turbot*, rectifie l'homme au carrick; et il ajoute péremptoirement : « D'ailleurs, *Turgot* n'a pas de sens. » Le mot est drôle, mais son authenticité m'avait toujours paru douteuse : c'était, pensais-je, un mot d'auteur, une de ces bonnes « blagues » que forgent les journalistes pour égayer les nouvelles à la main. Eh! bien, ma conviction sur ce point est fortement ébranlée depuis hier. Je viens, en effet, de rencontrer, non pas cet automédon légendaire (il y a beau jour qu'il doit être mort), mais un de ses émules en pleine activité de service, et voici textuellement le colloque échangé entre nous :

Moi. — Cocher, rue de l'Assomption...

Lui. — Où c'est-y, ça?

Moi. — A Auteuil, je crois.

Lui (grincheux.) — Vous croyez!... Est-ce que je sais, moi?...

Moi. — Ce n'est pourtant pas au voyageur à vous conduire.

Lui. — Malheur! Si fallait connaître toutes les rues de Paris... J' vas consulter l'indicateur. (Il tire d'une poche de sa houppelande une petite brochure crasseuse. Après l'avoir feuilletée en mouillant son pouce :) Y est pas, vot' rue.

Moi. — Cependant elle existe.

Lui. — Regardez vous-même... si vous savez lire. (Il me met sous le nez l'indicateur alphabétique.)

Moi. — Parbleu! comment voulez-vous trouver? Vous cherchez à la lettre S.

Lui. — Naturellement, je cherche *Somption*.

Moi (timidement.) — Pardon! *Assomption*... par un A.

Lui (haussant les épaules.) — Allons donc! *La Somption*, que je vous dis. Je comprends le français, peut-être...

Moi (lui prenant la brochure des mains et cherchant à la lettre A.) — Tenez, vous voyez bien : rue de l'*Assomption*...

Lui (avec un superbe dédain.) — Qué qu'ça prouve?... C'est un vieux livret... Y a quinze ans que j' lai.

Je n'insistai pas davantage. Après tout, que m'importait la question d'orthographe, si nous tombions d'accord sur la question topographique. Mais, persuadé qu'il conduisait un parfait crétin, mon contradicteur intransigeant, en rendant les rênes, hochait encore la tête et continuait à grommeler :

— Assomption! oh! là! là!...

On prétend que la corporation des cochers de fiacre compte un nombre notable de bacheliers ayant mal réussi dans les carrières libérales, anciens professeurs, anciens notaires, etc. Celui-ci, assurément, n'appartenait pas à cette élite. Dieu me garde de lui en faire un reproche. Aussi bien, quels sont nos vœux à nous autres, gens raisonnables? Nous ne demandons ni des cochers lettrés (ce serait excessif), ni des cochers polis (à quoi bon rêver l'impossible?) Nous souhaitons modestement des cochers connaissant un peu le plan de Paris, munis en 1900 de livrets indicateurs qui ne datent pas du règne de Philippe-Auguste et capables de s'en servir au besoin.

Est-ce trop ? Alors, les « voiturables » parisiens n'auront plus d'autres ressources que de monter eux-mêmes sur le siège; quant aux provinciaux et aux étrangers, n'étant pas le plus souvent en mesure de suppléer à l'ignorance de messieurs les cochers, ils seront réduits à arpenter la capitale à pied, en se renseignant tous les cent pas auprès du placide gardien de la paix ou du passant bénévole.

Encore cinq ou six femmes de députés écrasées et nous obtiendrons peut-être une règlementation sévère de la marche des automobiles. Mais que cela ne traîne pas; en France on oublie vite. Le fait d'avoir mis en pièces un malheureux bicycliste, ne compte pas pour la cause : ce sont affaires entre écraseurs dont nous ne devons pas nous mêler, nous autres, pauvres piétons, honnis, conspués, écrabouillés par les uns comme par les autres, dès que nous avons l'audace de nous aventurer sur les routes nationales.

Et il faut les voir s'enfuir à tire d'aile dès qu'ils ont renversé « l'obstacle! » — car nous sommes des obstacles, des gêneurs : les journaux spéciaux nous l'ont dit assez crûment. — Ramasse qui voudra la victime, on ne s'attarde pas à ces détails quand on a l'ambition de couvrir du « 70 » à l'heure; les trains express « de province » ne font que 60 kilomètres!

Vous verrez qu'on n'aura même pas le courage d'imposer aux chauffeurs le port d'un énorme numéro dans le dos, afin que leurs victimes puissent au moins, de leur voix expirante, les désigner à la vindicte des lois!

Deux morts de marque, la semaine dernière : le statuaire Falguière et Milne-Edwards, directeur de notre Muséum d'histoire naturelle.

Milne-Edwards avait hérité d'un nom illustre, et il est permis, sans déprécier ses propres mérites, de constater que l'héritage paternel lui rendit plus aisé le chemin conduisant aux sommets de la hiérarchie scientifique. Falguière, lui, était, comme on dit vulgairement, le fils de ses œuvres; mais s'il en concevait une légitime fierté, il ne se laissa jamais griser par le succès et par les honneurs; il resta toute sa vie simple de goûts et de façons. Je vis pour la première fois le maître sculpteur il y a vingt ans. C'était dans un paisible café voisin du Luxembourg; il venait là se délasser du rude labeur de l'atelier en faisant un domino avec quelques autres habitués. Il y a deux ans, au cours d'une flânerie en ces lointains parages, je retrouvai, vers le déclin du jour, le paisible café, propice à une halte reposante; j'entrai : dans le même cadre immuable, Falguière était encore assis à la même table, toujours familier, bon enfant, égayant de sa verve toulousaine la partie de domino, — toujours jeune...

Au fond de l'homme qui travaille et pense beaucoup, il y a parfois, comme dit l'autre, un gamin qui sommeille; et ce gamin-là montrait volontiers de temps en temps, chez Falguière, le bout de son nez.

Je me souviens d'une des dernières circonstances où le grand artiste procura à ses amis quelques minutes de joie folle et bien imprévue. C'était au banquet de la *Macédoine*. Un brillant concert avait suivi le dîner annuel, et, comme il se faisait tard, artistes et invités avaient presque tous disparu. Nous n'étions plus là que huit ou dix; et parmi nous, deux étoiles de l'Opéra, Mlle Mélanie Hirsch et Mlle Invernizzi.

— Si vous dansiez? fit quelqu'un.

— Nous ne pouvons pas danser toutes seules, dirent ces dames.

— C'est vrai. Il faut organiser un quadrille!

Et quelques minutes après, nous assistions à ce spectacle vraiment peu banal :

Carolus Duran et Mlle Hirsch, Falguière et Mlle Invernizzi dansant éperdument le quadrille de l'*OEil crevé*, accompagnés au piano par André Wormser!

Et voici que de nouveau sévissent les banquets; partout on *toaste*, et partout on inaugure; et pendant six mois, nous allons savourer ces joies d'être deux cents à table, et de dîner médiocrement plusieurs fois par semaine en l'honneur d'une foule de choses et d'une foule de gens!

Mais reverra-t-on les agapes de 1889? Aurons-nous un nouveau banquet des maires? Et ce dîner fameux du congrès des chemins de fer où M. Yves Guyot, ministre des Travaux publics, reçut sept cents convives à sa table?

Le repas avait été organisé sur la piste de l'ancien palais de l'Industrie; le restaurateur chargé du service avait dû emprunter, pour y suffire, le personnel d'un de ses principaux concurrents.

Il en résulta que le menu était « débiné » à voix basse par une partie des garçons qui le servaient. Et l'on s'amusa beaucoup, à la table des députés, du mot de l'un d'eux.

C'était à la fin du repas. On versait un vin. Devant la bouteille tendue, le député dont c'était le tour d'être servi, présente un verre où il avait bu déjà, puis se ravise et saisit un autre verre. Alors, le maître d'hôtel, lui posant familièrement un doigt sur l'épaule :

— Inutile, allez, Monsieur. *C'est toujours le même!*

Un lecteur m'écrit :

« Vous signalez avec raison l'abus qu'on fait du mot *clou*. Hors des acceptions diverses admises par l'Académie et par Littré, l'emploi de cette locution a des conséquences bien bizarres. Ainsi, d'une machine usée, détraquée, bonne à mettre à la ferraille, on dit : c'est un *clou*. Et d'une magnifique machine toute neuve, admirée des visiteurs du Champ de Mars, on dira également : c'est un des *clous* de l'Exposition. Le même mot sert donc à exprimer des idées absolument contraires... »

Très judicieuse, l'observation; mais comment réagir contre l'usage plus fort que la logique de tous les académiciens et de tous les grammairiens réunis? N'a-t-il pas consacré même dans notre langue classique quantité d'anomalies aussi singulières?

Lu sur la porte d'une boutique toute neuve de l'avenue Rapp, à la porte de l'Exposition, cette enseigne :

A L'UTILE DULCI

LIVRES INTÉRESSANTS

Des livres latins, sans doute?...



Etat de la Galerie des Machines (groupe étranger) à la date du 12 avril.

La partie de la nouvelle Galerie des Machines située du côté de l'avenue de Suffren est affectée aux exposants étrangers auxquels on demande plus de 12.000 chevaux de force. Une dynamo allemande de Siemens et Halske, actionnée par un moteur Borsig, fournira à elle seule 2.000 chevaux et pourrait en produire 1.000 de plus. Comme pendant à la grue Titan du groupe français, le groupe étranger possède un pont électrique roulant construit à Berlin.

Moteurs et dynamos, étrangers ou français, sont considérés comme objets exposés. Leurs constructeurs seront chargés de les entretenir et d'assurer leur marche régulière, mais ce sera aux frais et sous le contrôle de l'Exposition. Il en sera de même pour les chaudières à vapeur. L'ensemble des groupes électrogènes constituera ainsi un service central et non une installation ordinaire d'exposants.



Comment on vieillit un monument : peintres décorateurs aspergeant de couleurs liquides le Palais royal d'Italie.



Artistes annamites décorant le mirador du Palais de Co-Loa (Tonkin), au Trocadéro.

EXPOSITION UNIVERSELLE. — (Voir l'article, page 276.)

Les usines Krupp. — L'origine et le développement des usines Krupp, à Essen, forment un chapitre curieux de l'histoire de la métallurgie. Le grand-père du propriétaire actuel établit à Essen, en 1810, une petite fonderie ; pendant seize ans, il eut beaucoup de mal à gagner sa vie. Son frère Alfred lui succéda en 1826 ; et, en 1832, il n'avait encore que 9 ouvriers. A partir de cette époque, sa fonderie prit une certaine extension, et en 1851, il exposa à Londres de l'acier et des canons qui commencèrent à attirer l'attention du public et lui valurent quelques commandes des gouvernements.

Ce fut le point de départ de la prodigieuse prospérité des usines Krupp. Au 1er janvier dernier, 41.750 personnes figuraient sur les rôles de paie, dont plus de 25.000 employées dans les seules usines d'Essen. On y compte 3.000 machines-outils ou appareils actionnés par 500 machines à vapeur d'une puissance collective de 40.000 chevaux. Il y a 64 kilomètres de courroies de transmission.

On y brûle annuellement plus d'un million de tonnes de houille et de coke, et la consommation d'eau de l'usine est égale à celle de la ville de Dresde qui a une population de 340.000 habitants. L'usine est desservie par 80 kilomètres de voies ferrées, parcourues par 36 locomotives et 1.300 wagons.

Les postes téléphoniques sont au nombre de 522.

Le téléphone automatique. — On a déjà parlé ici même d'un nouvel appareil automatique pour la mise en communication directe des abonnés d'un même réseau et qui aurait l'immense avantage d'obvier aux lenteurs du système actuel et, particulièrement, de supprimer les « demoiselles du téléphone ».

Nous n'en sommes pas là et, si intéressantes que soient les expériences en cours, nous ne pensons pas qu'il faille escompter la disparition prochaine d'une classe d'employées très intéressantes mais, quelquefois aussi, bien insupportables !

Il est exact que l'on essaie, dans le plus grand mystère, à l'administration des téléphones, un appareil d'invention américaine, — cela va sans dire, — permettant d'établir des postes centraux automatiques pour 9.999 abonnés !

La chose n'a rien d'impossible, — théoriquement du moins, — elle existe déjà pour des postes comportant quelques abonnés seulement, mais les difficultés techniques augmentent rapidement avec le nombre de ceux-ci et elles deviennent inextricables quand il s'agit de faire communiquer automatiquement un abonné avec 9.998 autres !

Nous souhaitons néanmoins la réussite des essais entrepris, mais en attendant les demoiselles du téléphone pourront encore faire longtemps la sourde oreille, quand on leur demandera une communication urgente.

Comparaison entre la puissance d'un grand navire et celle des locomotives. — Notre confrère, le *Scientific American*, fait une intéressante comparaison entre la puissance du steamer *Oceanic*, le plus grand navire actuellement à flot et celle des locomotives en usage sur les chemins de fer des Etats-Unis. Il prend comme exemple les grosses machines à 8 roues accouplées du type dit « Consolidation » employées pour la traction des trains de marchandises les plus chargés, et il établit que 16 de ces locomotives seraient nécessaires pour représenter l'équivalent de la force développée par les machines de l'*Oceanic* marchant à 22 milles à l'heure. De même, il faudrait 8 de ces locomotives pour remorquer, sur une voie ferrée, à la même vitesse, l'*Oceanic* supposé monté sur un immense truc roulant.

Enfin, le poids total du navire est l'équivalent de celui figuré par deux trains de marchandises, chacun traîné par 4 locomotives et comprenant 433 wagons américains d'une longueur totale de 3 milles (4 kilom. 800) !

Un sanatorium luxueux. — On construit en ce moment à Palerme, en Sicile, un sanatorium qui doit être une merveille.

L'édifice même sera grandiose, entouré de temples, de grottes, etc. ; et toutes les dépendances en seront éclairées à l'électricité. Un yacht de 300 tonnes sera à la disposition des malades. La distribution d'air frais et pur dans les salles a fait l'objet d'une étude spéciale.

On compte pouvoir admettre cent malades. Les bénéfices que pourra procurer l'exploitation de cet établissement de grand luxe seront d'ailleurs affectés à la construction et à l'entretien de sanatoriums pour malades pauvres.

Nous voilà bien loin des léproseries du moyen âge ; et si les *tuberculoseries* du vingtième siècle doivent se présenter sous cet aspect, il est probable que les malades, avertis du danger que constitue leur libre circulation, et convaincus des chances de guérison que leur offrent les sanatoriums, ne feront nulle difficulté de s'y laisser temporairement interner.

Projet de création d'un nouveau Parc national aux Etats-Unis. — Il est question, dans les Etats de l'Est, de créer une grande réserve forestière qui serait située dans le nord du Minnesota, et s'étendrait sur une superficie de 28.000 kilomètres carrés, englobant nombre de lacs pittoresques poissonneux.

Les partisans de ce projet font valoir cette considération, que les réserves actuelles sont situées à l'extrémité nord-ouest du territoire des Etats-Unis, et que la principale d'entre elles, le *Yellowstone National Park*, est inaccessible à la grande majorité de la population.

L'atmosphère des tunnels. — Un physiologiste italien, M. Mosso, a fait des expériences sur l'air pris sous un long tunnel, près de Gênes, afin de juger de la valeur de deux procédés préconisés pour purifier l'atmosphère des tunnels traversés par des trains nombreux.

L'un de ces procédés consiste à installer sous le tender de chaque locomotive un réseau de tubes renfermant de l'air comprimé et à vider ces tubes sous le tunnel, de façon à créer un courant capable d'entraîner la fumée de la locomotive dans le sens du mouvement du train.

Le second procédé consiste à amener, pendant toute la durée de la traversée du tunnel, de l'oxygène comprimé dans le cendrier de la locomotive, de manière à activer la combustion et à réduire par conséquent dans une très large mesure la production de fumée.

Les deux procédés ont donné des résultats considérés comme satisfaisants par M. Mosso ; le premier procédé, cependant, a paru plus efficace que le second.

Les dépêches pneumatiques en Angleterre et aux Etats-Unis. — Dans un mémoire lu devant la *Society of Arts*, M. Carus Wilson a donné d'intéressants renseignements sur le développement du réseau pneumatique pour l'envoi des dépêches à Londres et dans quelques villes américaines.

Le réseau de Londres, dont le début remonte à l'année 1853, est établi en tubes n'excédant pas 75 millimètres de diamètre, à l'exception d'une ligne de 150 millimètres installée en 1892, suivant un système d'origine américaine, faisant usage d'un courant d'air continu et ininterrompu. Dans ce système, les tubes reliant les divers points à desservir sont posés sous le sol, et les lettres sont expédiées dans des étuis d'acier s'ajustant exactement dans les tubes et poussés par l'air comprimé admis à l'une des extrémités du circuit. Sur cette ligne, la distance à franchir est d'environ 800 mètres. Le voyage s'accomplit en une minute à l'aller et 55 secondes au retour.

New-York a également des lignes pneumatiques établies avec tubes de 200 millimètres. Ces lignes partent du *Post Office* et ont des trajets divergents de 1.200, 2.800 et 5.600 mètres. Cette dernière ligne transporte 2.700 kilos de lettres par jour, et la durée du trajet est de 7 minutes, alors que les voitures mettaient autrefois 40 minutes pour faire le même trajet.

Une seconde ligne double, de 200 millimètres de diamètre, relie la station du *Pennsylvania Railway* au *Post Office*, avec station intermédiaire au terminus du *Reading Railway*. Les étuis, de 0m,61 de long, pèsent 5,9 kilos vides, et peuvent contenir 600 lettres. La durée du voyage, pour 1.600 mètres environ, est de une minute 25 secondes.

Enfin Boston possède une double ligne de 200 millimètres entre le *Post Office* et la *Gare de l'Union*, ligne qui ne transporte pas moins de 361.000 lettres et circulaires par jour. Le nombre des voyages des étuis est de 1.500, mais la capacité des tubes permettrait de le porter à 10.000. Le service n'est interrompu que pendant trois heures chaque nuit. L'établissement de cette ligne a fait gagner 30 minutes pour l'expédition des lettres.

L'application de l'électricité à l'agriculture, vient d'entrer, en Bavière, dans une phase pratique. Dans le district d'Ochsenfurt, un syndicat agricole s'est formé pour l'établissement d'appareils électriques.

Le courant électrique produit, partie par une chute d'eau, partie par la vapeur, doit être amené sur le terrain à la tension de 5.000 volts, et des tableaux de distribution, placés dans chaque ferme, permettront l'usage du courant pour faire fonctionner des batteuses, des coupe-racines, des concasseurs, etc.

Les moteurs électriques employés sont simples et robustes, qualités indispensables d'appareils mis à la portée des paysans.

On profitera d'ailleurs de l'installation pour éclairer les villages à l'électricité.

CORRESPONDANCE

« LA LUNE A UN MÈTRE »

Monsieur le Directeur,

Nous lisons dans l'intéressant article de M. M. Normand, paru dans l'*Illustration* du 31 mars, que la société de Saint-Gobain s'est récusée pour la fabrication du miroir réflecteur de la grande lunette de l'Exposition (page 200).

Ceci est la reproduction d'une erreur que nous ne pouvons laisser s'accréditer, et que nous avons rectifiée une première fois par la note publiée le 1er octobre 1898 dans la *Nature*.

La société de Saint-Gobain n'a pas eu à se prononcer sur la coulée du miroir de 2 mètres de diamètre et de 0,30 d'épaisseur, qui ne lui a point été demandée.

Nous venons vous prier, Monsieur le Directeur, en raison de l'importance qui s'attache à tout ce que publie l'*Illustration*, de vouloir bien rectifier dans un prochain numéro l'inexactitude que nous avons l'honneur de vous signaler.

Veuillez agréer, etc. A. Bivert.

LA MILICE CHINOISE DE KOUANG-TCHÉOU

Je trouve, dans le n° 2970 de l'*Illustration* (27 janvier 1900), à la page 59, une gravure représentant la « Milice chinoise, avec cadres d'infanterie de marine, à Kouang-Tchéou ».

Rendons à César...

La Milice chinoise n'est point sous les ordres de l'autorité militaire. Les deux Européens représentés dans le groupe sont : MM. l'inspecteur Dauffès et le garde principal Jullian, de la garde indigène du Tonkin. Ce sont eux qui ont formé le noyau de la Milice chinoise et ont instruit les miliciens à Phu-Liên (province de Haïphong), où j'ai photographié le groupe dont il s'agit, au mois d'août 1899.

Les miliciens photographiés ont pris part, sous les ordres de M. l'inspecteur Dauffès, en 1898, à l'occupation de Quang-Tchéou-An. En aucun cas ils n'ont été commandés par des gradés d'infanterie de marine.

Je vous prie de vouloir bien faire cette petite rectification dans un de vos prochains numéros èt d'indiquer également que la gravure est faite d'après le cliché de R. Moreau, photographe, à Hanoï. R. Moreau.

AGENDA DE LA SEMAINE

Convocation d'électeurs. — Le collège électoral du Rhône est convoqué pour le **29 avril** afin d'élire un sénateur en remplacement de M. Repiquet, invalidé.

Examens et concours. — Un emploi de maître de conférences d'allemand est actuellement vacant à l'Ecole polytechnique. Les candidats à cet emploi devront faire parvenir leur demande et un relevé de leurs titres et services à M. le général, commandant l'école avant le **30 avril**. — Le ministre de l'Instruction publique a fixé au **15 mai** pour les jeunes filles et au **1er mai** pour les garçons le dernier délai d'inscription pour les épreuves des concours d'agrégation dans les lycées, les certificats d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les lycées et collèges, et le certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire des jeunes filles. Les examens n'auront lieu qu'en juillet.

Le conseil de revision de la Seine. — Les séances du conseil de revision auront lieu aux dates ci-après dans les communes suivantes : Boulogne, **21 avril** ; Neuilly, **23** ; Vincennes, **2 mai** ; Villejuif, **7** ; Sceaux, **8** ; Vanves, **9** ; Montreuil, **30**.

Dans l'armée. — Rappelons aux intéressés que les revues d'appel pour la classe 1879 (réserve territoriale) auront lieu le **24 avril**.

Le concours du prix de Rome. — Entrée en loge des sculpteurs le **23 avril**.

Les médailles d'honneur du Salon. — Le vote pour les médailles d'honneur du Salon de 1900 aura lieu, pour la peinture, la sculpture, l'architecture et la gravure, le **21 avril**.

Conférences. — Le **22 avril**, sous la présidence de M. Jules Lemaître, aura lieu une conférence organisée par le comité de la *Patrie française* de Saint-Mandé, dans les salons de la Tourelle à Saint-Mandé. — Le **28**, M. Hovelacque fera à la Sorbonne une conférence sur : « le voyage d'un étudiant autour du monde ». — La conférence qui devait avoir lieu samedi à la salle d'horticulture sous les auspices du comité de la Jeunesse française pour le Transvaal est remise à une autre date, en raison de la mort du colonel de Villebois-Mareuil. — La conférence que devait faire M. Brunetière à Soissons sur l'œuvre de Bossuet est également remise à une autre date.

Expositions artistiques. — *Paris :* le Salon (place Breteuil) Société des artistes français. — Galerie G. Petit (8, rue de Sèze) : exposition des Pastellistes français jusqu'au **30 avril**. Egalement chez G. Petit, exposition de la Société polonaise, jusqu'au **31 mai**. — Le **23 avril**, clôture de l'exposition des œuvres du peintre Edouard Ercz à l'Hôtel de Poilly (5, rue du Colisée). Le **25 avril**, clôture de l'exposition des aquarelles de Mme Ibels, à la *Fronde* (rue Saint-Georges). *Province :* Béziers, exposition de la Société des Beaux-Arts. — *Etranger*, Bruxelles : Au Vaux hall du Parc jusqu'au **29 avril**, exposition d'œuvres de M. Franz Kegeljan : 1° une série de vingt tableaux représentant Namur à travers les siècles, 2° les dessins et cartons de ces tableaux, 3° des tableaux et pastels. — *Londres :* exposition patriotique au profit d'une œuvre de secours pour les familles d'officiers morts au Transvaal. On y remarquera quatre petits tableaux ayant pour auteurs, la princesse de Galles, l'impératrice douairière Frédéric et la princesse Henri de Battenberg.

Ventes artistiques. — *Bordeaux :* à la fin d'**avril**, aura lieu la vente des collections du comte Alexis de Chastagnier, l'archéologue bien connu, consistant en armes anciennes des XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles, pierres, silex, poteries, statuettes, cuivres champlevés, etc.

Monuments et statuts. — Un comité vient de se former à Bernay (Eure) sous la présidence de M. Puel, conseiller général, pour élever une statue au conventionnel Robert Lindet, ancien ministre des finances sous le Directoire. — L'évêque de Dijon, Mgr le Nordez, prend l'initiative d'une souscription pour élever à Dijon une statue à Bossuet. — On va inaugurer à Toulon un buste de Pierre Puget, par le sculpteur Injalbert ; ce buste a été offert à la ville de Toulon par les Cigaliers et les Félibres.

Mariages et fiançailles. — Le **26 avril**, aura lieu, en l'église Saint-Paterne à Orléans, le mariage du comte Adrien de Mathan avec Mlle de Bengy de Puyvallée. Sont fiancés : M. A. de Lagarde et Mlle Valentine du Jonchay ; M. Nicolas de la Primbre, capitaine au 32e de ligne, et Mlle Marguerite de Montcels, fille du général de Montcels ; le prince Rupprecht de Bavière, fils aîné du prince royal de Bavière et de l'archiduchesse Marie-Thérèse d'Autriche, est fiancé à la duchesse Marie-Gabrielle, fille de Karl Théodore, duc de Bavière. La fiancée est la nièce de la reine douairière de Bourbon-Sicile.

A la Sorbonne. — Le **29 avril**, à 3 heures, aura lieu l'Assemblée générale annuelle de la Société centrale de sauvetage des naufragés, dans le grand amphithéâtre de la nouvelle Sorbonne. Les portes ouvriront à 2 heures.

La semaine religieuse. — La cinquième retraite de la *Société des Amis des pauvres* aura lieu du **23** au **29 avril**, à la chapelle de Notre-Dame Auxiliatrice (10, rue d'Alsace à Clichy). Le R. P. Orain prêchera tous les jours à 5 h. 1/2. A la Madeleine le **25**, la *Croix rouge française* fera célébrer une messe pour les soldats et marins morts au service de la France ; le cardinal Richard présidera la cérémonie et un discours sera prononcé par le R. P. Gaudeau, de la Compagnie de Jésus. — Du **23** au **28**, chez les religieuses de Notre-Dame du Cénacle (30, rue de la Barre, Montmartre) retraite pour les dames prêchée par le R. P. Voinot.

Anniversaires étrangers. — Le **22 avril**, fête de naissance du grand-duc héritier Guillaume de Luxembourg de la princesse Xénia de Montenegro, de la princesse de Hesse, du grand-duc Wladimir, frère du feu tsar Alexandre III. — Le **22**, également anniversaire des fêtes du mariage du roi d'Italie avec Marguerite de Savoie ; de la princesse d'Orléans avec le duc de Magenta. — Fête d'avènement du roi de Roumanie.

Inauguration du bazar de la Charité. — Le **23 avril**, le cardinal Richard inaugurera solennellement le nouveau bazar de la Charité.

Fêtes de charité. — Le **21 avril**, à la salle Erard (13, rue du Mail), concert avec le concours des meilleurs artistes des théâtres de Paris, pour la fondation d'un lit à l'hospice de Villepinte au profit de l'Association des femmes artistes de Paris. — Le **5 mai**, à l'hôtel Continental, aura lieu un grand bal au profit de l'Union des femmes de France (Croix rouge française). — Les **27** et **28 avril**, à l'hôtel Pozzo di Borgo (51, rue de l'Université) de 2 h. à 6 h., vente de charité au profit de l'Œuvre de Ménilmontant ; commissaires et vendeuses porteront des costumes historiques anciens.

Les théâtres. — L'Opéra-Comique donnera le **21 avril** à 2 heures, une matinée extraordinaire au profit de la caisse des pensions viagères de l'orchestre, des chœurs et des employés de la scène. Mlle Delna fera sa rentrée dans le 1er acte de l'*Attaque du Moulin* ; l'auteur M. Bruneau conduira l'orchestre. — Une partie de la troupe inoccupée du Gymnase ira donner à Bruxelles des représentations pendant un mois à partir du **1er mai**.

L'orchestre Lamoureux à Londres. — Du **30 avril** au **5 mai**, l'orchestre Lamoureux et le Queens-hall réunis donneront à Londres six concerts. MM. Chevillard et Henry Wood dirigeront l'orchestre à tour de rôle.

Réception à l'Hôtel de Ville. — Le **21 avril**, à l'occasion de l'ouverture de l'Exposition, le conseil municipal donnera un grand dîner suivi de réception. — En raison des travaux nécessités pour cette fête, les visites quotidiennes publiques des salons seront suspendues jusqu'au **25**.

Concours de chevaux. — La Société de l'*Etrier* organise pour le **30 avril** une présentation de chevaux de selle, sans distinction d'âge ni de nationalité. Ce concours aura lieu dans le manège du Tattersall (rue Beaujon). Le jury sera composé des membres d'honneur et du comité de l'*Etrier*.

Ventes de chevaux. — Au Tattersall (Porte-Maillot) le **21 avril**, vente de trente hunters, et de l'écurie de courses du comte de Chantemerle, le **28**, vente aux enchères de l'écurie de courses au trot de M. B. Koch.

Le concours d'armes de 1900. — Le **22 avril**, à 2 heures à la salle Jean-Louis, épreuves éliminatoires pour le concours d'armes de 1900.

Sports. — *Paris :* Cyclisme, le **22 avril**, course Paris-Chartres, le **29**, course de motocycles Paris-Lille. Automobilisme, le **26**, à 10 h. du soir, départ de la course d'électromobiles, dite critérium de l'électricité sur le parcours Paris-Dijon. — Courses a pied : réouverture des réunions du Stade Français, le **22**, à 2 h. (terrain de Courbevoie). — Tir aux Pigeons (cercle du Bois de Boulogne) réunions les **21**, **25** et **30 avril**, **5**, **9**, **14** et **18 mai**. — Escrime : salle Yvon-Masselin (rue de la Bienfaisance), le **21 avril**, fête d'escrime annuelle de l'Union sportive de l'ouest, le **29**, assaut de la Société d'encouragement ; le **30** : *Tournoi de l'Exposition*, épée, clôture des engagements.

Province : Le **22 avril**, à Arcachon, concours hippique de l'équipage d'Arcachon : saut de la banquette irlandaise. — Draguignan : **29** et **30**, fêtes d'automobiles.

Etranger : Belgique : le **29 avril**, à Bruxelles, gymkhana automobile. — Turin : **23**, course d'automobiles. — Berlin : à la fin d'**avril**, tournoi international de lutte avec le concours de Kara-Ahmed, champion du monde.

Carnet du rentier. — **22 avril.** *Tirages avec lots :* Paris 1892 (1 lot de 100.000 fr. Total des lots : 200.000 fr.) *Coupons à toucher :* **1er mai**, Fonds bulgares 3 0/0 2e série ; Egypte unifiée 4 0/0 ; Russe 4 0/0 1867-69 ; 4 0/0 1893 ; et 3 0/0 1896 ; Chemins de fer de l'Est obligations foncières 1879 ; Lits militaires 4 0/0 ; Chemins de fer P. L. M. 2 1/2 0/0.



Le corps français commandé par le lieutenant Galloppaud.



Le colonel de VILLEBOIS-MAREUIL. (Phot. Messy.)



Au camp du général Botha : Lt Galloppaud, Van Sandberg, aide de camp de Botha, Ce Ricchiardi.



LA GUERRE DU TRANSVAAL. — Le corps italien commandé par le capitaine Ricchiardi.

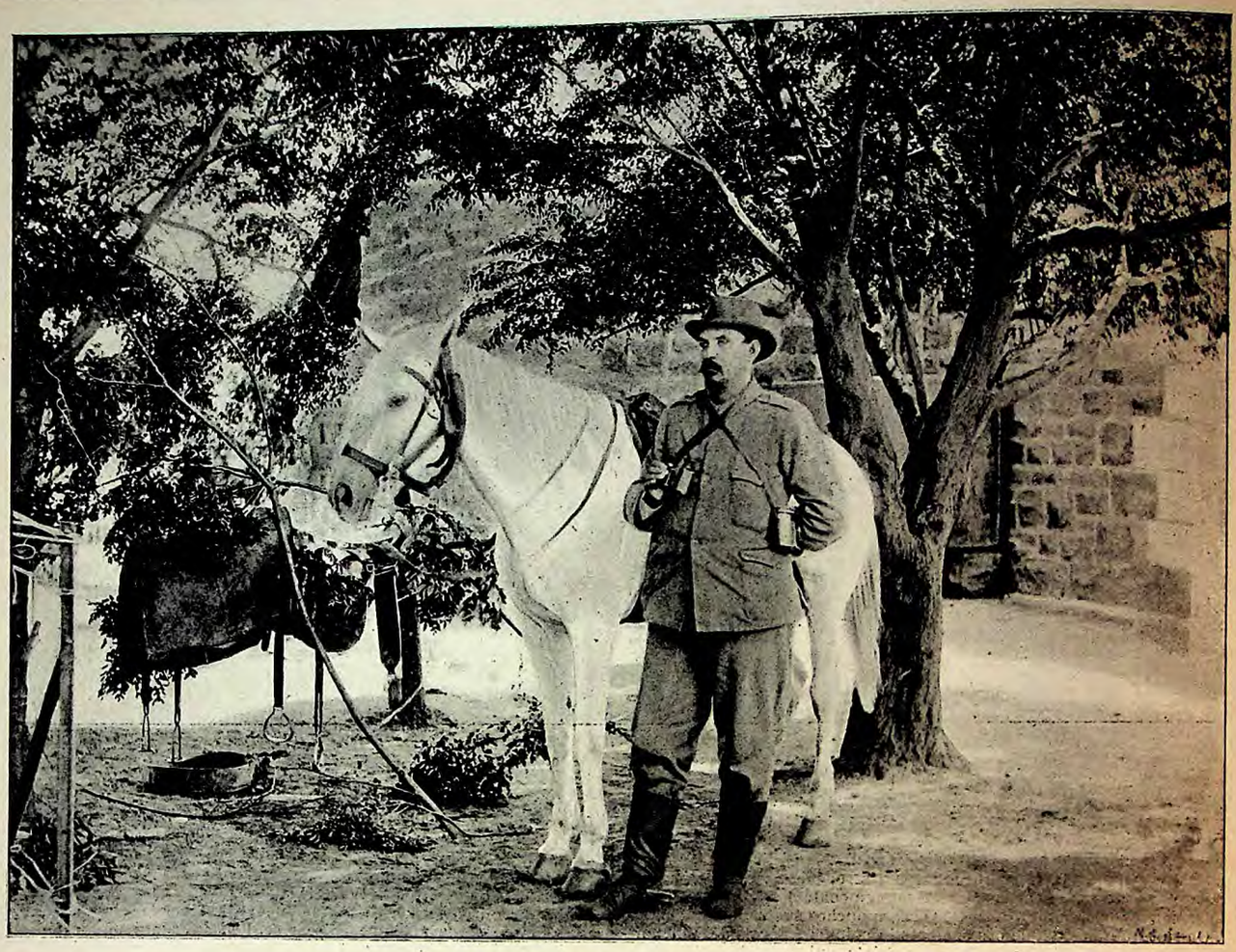
L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes. SAMEDI 28 AVRIL 1900 *58e Année — N° 2983*



CE QU'IL Y A A VOIR A L'EXPOSITION UNIVERSELLE

Des tombereaux, des wagons, des caisses entassées dans des galeries vides, des machines et des vitrines en cours de montage et, de tous côtés, des écriteaux portant l'inscription : « Entrée interdite » devant des portes barricadées, d'où les agents repoussent le public fatigué de piétiner dans la poussière et les plâtras, voilà, jusqu'à présent, tout ce qu'il y a à voir à l'Exposition. A part les façades extérieures des palais, à part quelques installations particulières à peu près terminées, l'Exposition n'est pas prête, voilà la vérité, en dépit des affirmations officielles.



GUERRE DU TRANSVAAL. — Le général Louis Botha.



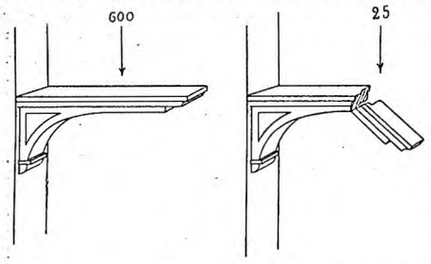
M. de Sermoise. M. Kann. MM. Charette.

GUERRE DU TRANSVAAL. — Officiers français combattant dans l'armée boer.

LES CONSTRUCTIONS EN CIMENT ARMÉ

Qu'est-ce donc que les constructions en *ciment armé* dont on parle maintenant de tous côtés? Sous cette désignation, il faut entendre, d'une manière générale, tous les ouvrages en mortier ou en béton de ciment à ossature métallique. Naguère le ciment était réservé aux seuls travaux où la compression est en jeu; en noyant dans sa masse une armature en fer ou en acier, qui agit à la façon du squelette par rapport aux muscles d'un être organisé, on a tout d'un coup élargi le domaine de ses applications en lui communiquant les qualités de résistance du métal, dans le sens de la flexion et de l'extension.

On n'avait, en effet, jusqu'à présent, employé le béton de ciment que pour construire des massifs de fondation, des murs, des piliers, et généralement tous les ouvrages qui doivent résister, dans le sens vertical, à une charge ou à une pression plus ou moins forte, mais il ne serait venu à l'idée de personne d'édifier, avec cette matière, des planchers d'une certaine étendue et, encore moins, des terrasses ou des balcons en porte-à-faux; ils se seraient immanquablement rompus sous un faible poids. En introduisant dans la masse du béton de ciment un réseau métallique formant armature ou squelette, on lui a donné une résistance, une raideur si grande, que les planchers les plus chargés et les encorbellements les plus hardis se font maintenant suivant cette méthode avec un succès complet. Il faut dire que, dans ce cas, le ciment armé présente une résistance supérieure même à celle d'un ouvrage en fer de mêmes dimensions, et que cette résistance est vingt-quatre fois plus grande que celle du béton de ciment employé seul; c'est-à-dire que la console représentée ci-dessous, par exemple, se rompra sous une charge de 25 kilogrammes par centimètre carré de surface, si elle est exécutée en béton de ciment ordinaire, tandis qu'elle résistera, dans les mêmes conditions, à un effort de 600 kilogrammes, si elle est construite en ciment armé.



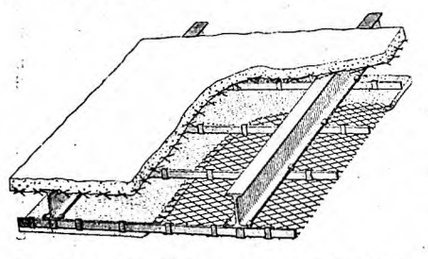
Console en ciment armé, supportant une charge de 600 kilos par centim. carré. — La même, en ciment ordinaire, se rompant sous un poids de 25 kilos par centim. carré.

On devait, il est vrai, se demander comment se comporterait, dans cette association, chacune des deux substances : métal et ciment.

Ce dernier ne se désagrégerait-il pas sous l'influence des variations de température? De son côté, le fer emprisonné dans le ciment ne se rouillerait-il pas? L'expérience a prouvé que ces craintes étaient vaines : la dilatation du fer et du ciment étant sensiblement la même, aucune dislocation n'est à craindre, et le fer, mis à l'abri du contact de l'air dans son enveloppe de ciment, est affranchi de la rouille qui ruine, tôt ou tard, les constructions métalliques non protégées.

Des édifices, des murs de soutènement, des ponts, des aqueducs, des tuyaux et mille ouvrages divers se font aujourd'hui suivant cette nouvelle méthode, avec une hardiesse et une légèreté qui n'excluent pas une solidité à toute épreuve, ni d'autres qualités très appréciables, comme nous le verrons plus loin.

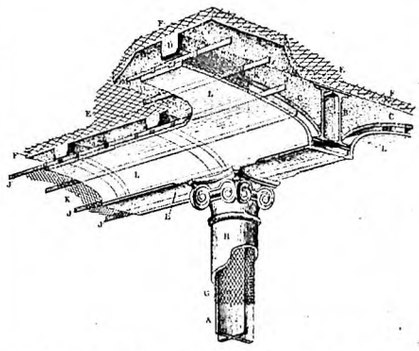
L'idée de noyer une ossature métallique dans une masse de ciment n'est pas neuve. Il y a une quarantaine d'années, un Français, M. Monier, l'appliquait à la construction de tuyaux, de bassins et de réservoirs; de nombreuses applications de ce système furent faites alors en Allemagne. A la même époque, un autre Français, François Coignet, montrait comment on pouvait utiliser le ciment armé pour les planchers et les voûtes surbaissées. Mais ce n'est vraiment que depuis cinq ou six ans, — grâce aux travaux de nombreux ingénieurs, tant en Europe qu'en Amérique, — que les constructions en ciment armé sont réellement devenues à la mode.



Plafond sur lattis de « métal déployé », suspendu sous un plancher en ciment armé, avec espace pour la circulation de l'air.

Il existe aujourd'hui de nombreux systèmes, qui tous partent du même principe et ne diffèrent guère que par la forme et l'agencement de l'ossature métallique.

Nos gravures, avec les légendes qui les accompagnent, expliquent comment on peut varier ces dispositions, pour faire concourir l'emploi du ciment armé à la réalisation de divers travaux.

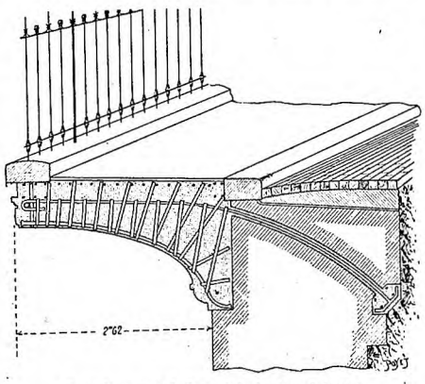


Construction mixte en fer et ciment armé avec revêtement incombustible. A, colonne en fonte; B, poutre maîtresse en acier; C D, nervures en fer et béton; E F, plancher supérieur en ciment armé; G H, revêtement orné et incombustible de la colonne, en ciment armé; J K L, plafond voûté en plâtre sur lattis métallique en « métal déployé ».

Les constructions en ciment armé sont, le plus souvent, exécutées de toutes pièces sur le chantier même. Quelquefois cependant on prépare à l'avance certaines parties, comme les poutres et les piliers, ou bien seulement l'ossature métallique : c'est le cas du « métal déployé » qui est un réseau en acier fabriqué mécaniquement. Les éléments constitutifs de ce genre de construction sont : le béton de ciment, le métal pour l'armature et parfois aussi les briques creuses ou autres poteries.

Le béton est formé, en proportions variables, d'un mélange de ciment avec du sable et du gravier ou des pierrailles. Il est préparé, à la main ou mécaniquement, sur le chantier, pendant qu'on met en place les diverses parties de l'armature en fer, — ou mieux en acier, — et qu'on les maintient dans la position qu'elles doivent occuper au sein de la masse du béton. On les entoure ensuite de moules ou *coffrages* en bois, dans lesquels on coule le béton et qui emprisonnent celui-ci, jusqu'à ce qu'il ait fait prise, en lui donnant la forme extérieure qu'il doit présenter.

Il ne reste plus alors qu'à démouler les différentes pièces, en prenant les précautions d'usage, pour avoir réalisé un ouvrage qui présente sur les travaux similaires, établis à la manière habituelle, une série d'avantages que nous allons rapidement passer en revue.

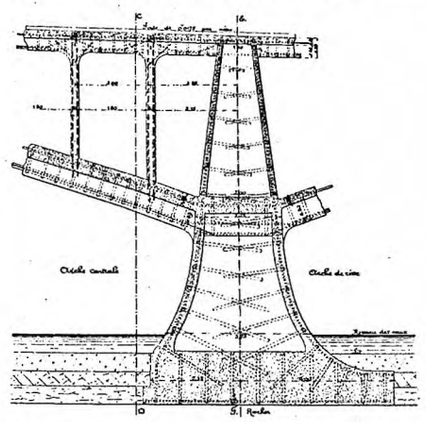


Trottoir en encorbellement du boulevard Pereire.

Un bâtiment, un réservoir, une construction quelconque exécutée entièrement en ciment armé, forme un ensemble unique, en quelque sorte, par la solidarité de toutes ses parties, dont aucune ne travaille sans intéresser les autres, ce qui leur assure une *résistance* que les autres matériaux ne possèdent pas.

Un ingénieur belge qui s'est beaucoup occupé de la question, M. Christophe (1), établit qu'un pilier, un mur, une voûte, aura une section trois à cinq fois moindre avec le ciment armé qu'avec la maçonnerie ordinaire; de même une poutre en ciment armé présentera une *raideur* une fois et demie plus grande qu'une poutre en fer de même hauteur et de même portée. Ces qualités de raideur expliquent la hardiesse des ouvrages *en encorbellement* exécutés en ciment armé. L'un des exemples les plus remarquables en ce genre est le trottoir établi, à Paris, le long du boulevard Pereire, par suite des travaux d'élargissement du chemin de fer de ceinture. Ce nouveau trottoir, représenté en coupe dans notre dessin, présente, en cet endroit, un « porte-à-faux » de plus de 2m,60, supportant à son extrémité une lourde bordure en maçonnerie surmontée d'une grille en fer.

L'*incombustibilité* est également une des principales qualités du ciment armé et elle est souvent le motif déterminant de son emploi pour l'édification des entrepôts, des magasins et des usines. Le ciment est, en effet, de nature réfractaire et se comporte bien au feu le plus violent, alors que le bois se consume, que la pierre éclate et que les charpentes en fer rougissent, se dilatent, se tordent, renversent les murs et deviennent l'agent le plus actif de la destruction de l'édifice. Aussi dans les nouvelles constructions, il arrive, comme le représente le dessin ci-contre, qu'on protège par du ciment armé les poutres et supports métalliques, ce qui les rend parfaitement incombustibles et présente encore l'avantage d'en faciliter la décoration.



Pile du nouveau pont de Châtellerault, sur la Vienne, d'une longueur de 135 mètres, avec 3 arches de 40 et 30 mètres de portée, construit en ciment armé (système Hennebique).

Enfin la *rapidité d'exécution* et l'*économie* sont à mettre également à l'actif du ciment armé. Ce procédé de construction ne nécessite que des matériaux d'emploi courant, facilement transportables et qu'on peut se procurer partout; leur mise en œuvre immédiate n'oblige pas à recourir à des travaux préparatoires de taille ou d'assemblage, tandis que leur légèreté exclut l'emploi des lourds échafaudages et des engins de levage puissants, nécessaires pour la pierre de taille et les poutres métalliques. Tout cela se traduit par une économie de temps et d'argent, qui, jointe à la différence dans le prix des matières premières, peut atteindre, selon les cas et les localités, jusqu'à 30 à 40 0/0 du prix de revient habituel des constructions ordinaires.

Tous ces avantages expliquent et justifient la vogue de plus en plus grande des constructions en ciment armé.

G. Cerbelaud.

(1) *Le Béton armé et ses applications*, par Paul Christophe, ingénieur des ponts et chaussées; Bruxelles, 1899.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les révolutions sont comme les canons qui reculent après que le coup est parti.

L'abbé de Pradt.

∴

Quiconque excède ses forces les détruit.
(*Le Japon contemporain.*)

George Bousquet.

∴

En France, le tambour et le clairon couvrent tous les tumultes et rallient toutes les opinions.

Aurélien Scholl.

∴

A force d'esprit, les Français se persuadent que leur servitude vaut mieux que la liberté des autres.

J. Michelet.

∴

L'enthousiasme, fleur et fruit de la jeunesse, loin de l'épuiser, l'entretient et la prolonge.

Jeanne Dompierre.

∴

C'est une noblesse que de pouvoir être déçu.

R. Doumic.

∴

On est si humain qu'on ne tuerait pas un poulet, mais on le fait tuer et on le mange.

Le capitaine André Gavet.

∴

Les chiffres sont des bavards à qui on fait dire tout ce que l'on veut.

Jean Sigaux.

∴

Etudier l'étranger doit nous guérir à la fois du découragement et de la présomption.

∴

Caractère susceptible, médiocrité d'esprit.

G.-M. Valtour.

LES PÈLERINAGES DE L'ANNÉE SAINTE

A ROME

Lors de grandes calamités publiques, l'Église chrétienne a maintes fois eu recours au Jubilé, dont l'institution dans le christianisme remonte aux temps mêmes des apôtres. Il y a trace de deux Jubilés déjà au premier siècle. Toutefois la solennelle institution de l'Année Sainte est due, comme l'on sait, à Boniface VIII (Caetani), qui par Bulle du 22 février 1300 en établit la célébration tous les cent ans.



Pèlerins hongrois.

Toujours, à l'annonce d'un grand pardon jubilaire, l'affluence des fidèles à Rome fut énorme et a parfois atteint le chiffre de 3 millions. Les préparatifs de voyage du pèlerin étaient assez sommaires : pas de bagages encombrants; il endossait la souquenille, mettait par dessus un manteau de drap gris en forme de pèlerine, que la plupart ornaient de coquilles; puis, coiffé d'un large chapeau, le bourdon en main et la gourde à la ceinture, il se mettait en route à la grâce de Dieu. C'est ainsi que les vieilles estampes nous représentent le *romeo* d'autrefois.

L'appellation générique de *romeo* ne s'appliquait pas seulement au pèlerin de Rome, mais aussi à celui de Terre Sainte. Quant à l'étymologie de ce mot, comme presque toujours, les opinions diffèrent; il est probable qu'il dérive de l'appellatif latin *romipeta*, équivalent de *Romam petens*, d'où *romipetaggio* pour pèlerinage et *romeo* pour désigner le pèlerin.

∴

De tout temps et en tous lieux l'hospitalité a été pratiquée vis-à-vis de ces pieux nomades, dont le grossier mais symbolique habit était objet de respect. Le pèlerin venant à Rome frappait à la porte des nombreux monastères qu'il trouvait sur sa route; le gîte et la nourriture ne lui étaient jamais refusés. Une fois les Alpes traversées et pied mis sur le sol d'Italie, des établissements spéciaux, maisons nationales d'hospitalité, s'offraient à lui pour ainsi dire d'étape en étape, où il pouvait à son gré se reposer durant trois jours.

Ces établissements ont maintenant disparu; il en reste pourtant quelques-uns appartenant à la nation allemande..

Aux époques jubilaires, à leur approche de Rome, les pèlerins, réunis par groupes, se voyaient souvent accueillis, hors des portes de la ville, par des confréries venues à leur rencontre et spécialement par celle de la Trinité des Pèlerins. On organisait une véritable procession, et l'entrée dans la Ville Eternelle se faisait en psalmodiant, alors que chaque pèlerin tenait un cierge allumé. Le coup d'œil ne manquait point de pittoresque.

En prévision du grand concours de fidèles, quelques mois avant l'ouverture de l'Année Sainte, les papes faisaient ordinairement remplir de blé les greniers publics, en interdisaient la vente et en fixaient le prix.

Les hospices recevaient les pèlerins pauvres; pour le reste, et c'était le grand nombre, tous les Romains se faisaient aubergistes. Quand la place manquait, ce qui arrivait presque toujours, les romei campaient en pleins champs. L'hospice qui en recevait le plus était celui de la Trinité; ainsi, au dernier Jubilé de 1825, promulgué par Léon XII, ce pieux établissement recueillit, au cours de l'Année Sainte, 169.652 hommes et 90.940 femmes, soit en tout 263.592 pèlerins, qui furent logés et nourris, en moyenne, pendant trois jours.

Au palais du Vatican, des collations étaient aussi organisées pour de nombreux pèlerins, que le pontife souvent servait de ses mains.

Les plus grandes dames de l'aristocratie, de nobles seigneurs allaient visiter les hospices, rendant aux pèlerins les premiers devoirs de l'hospitalité chrétienne, leur lavant les pieds, les servant à table et les réconfortant.

La charité s'exerçait donc largement en faveur des pèlerins pauvres; d'un autre côté, les offrandes apportées par tous et qui se déposaient sur le maître-autel de la basilique de Saint-Pierre, constituaient à la fin du Jubilé une somme importante. Ainsi, pour la première Année Sainte de 1300, un historien contemporain rapporte que ces offrandes dépassèrent la valeur de 50.000 florins d'or, le tout en monnaie de cuivre. Deux clercs étaient occupés jour et nuit à amonceler ces gros sous à l'aide de râteaux.

A cette époque, la population de Rome était à peine de 20.000 habitants. Elle avait l'aspect d'une ville saccagée, dit Villani, le chroniqueur; nombre de maisons et de monuments étaient en ruines; l'herbe poussait drue même dans les rues les plus centrales.

∴

Processions, lavements de pieds, théories de confréries en cagoule ne sont plus que souvenirs; même les pèlerins voyageant nu-pieds sont passés à l'état de légende. Aujourd'hui, le pèlerinage jubilaire se fait plus prosaïquement, sans les fatigues, les dangers et les grandes mortifications de la chair d'autrefois. Les pèlerins voyagent plus commodément et avec la célérité de la vapeur; demain, l'électricité aura remplacé la vapeur et dissipé la fumée asphyxiante des tunnels, dont se plaignent les voyageurs arrivant par voie de terre en Italie.

Le pèlerinage lui-même n'est plus l'action individuelle et spontanée que la foi poussait chez nos pères jusqu'à l'héroïsme. Il a revêtu le cachet de banalité que notre époque imprime en toute chose; organisé comme une caravane Cook, il a ses chefs qui ont préalablement lancé un programme annonçant, en guise de réclame, les avantages matériels du voyage et ceux, spirituels, en perspective; tels les indulgences; une plus grande facilité de voir les reliques, les trésors pieux des sanctuaires; la promesse d'être guidé par les rues de Rome, dans les visites aux monuments, musées, etc.

Après avoir payé son écot d'avance, le pèlerin se laisse parquer dans les caissons plus ou moins capitonnés où les Compagnies de chemin de fer ballottent les voyageurs livrés à leur merci. Il n'a souci de rien. Quant à la nourriture et au logement, il sera servi selon qu'il s'est fait tarifer de 1re, 2e ou 3e classe. A l'arrivée à Rome, le tri se fait de nouveau par classe; les pèlerins de 3e sont logés au lazaret de *Santa Marta*, à côté de Saint-Pierre; ceux de 2e descendent à l'hôtel ou dans les maisons religieuses — il y en a de toutes les nationalités — qui peuvent donner et qui donnent aux pèlerins des deux sexes, le logement et une bonne cuisine bourgeoise.

Les pèlerins de première classe sont ordinairement de gros bonnets de la région qui a produit le pèlerinage; ils couvrent de leur haute personnalité toutes ces petites gens, le fretin. Chez eux, un grain de vanité donne une saveur particulière à leur extérieur pieux et un peu compassé. Il est doux de faire voir que l'on est bien en Cour; que l'on a des relations dans le monde des *Monsignori* et que l'on est reçu chez tel cardinal. On pourrait presque croire qu'ils viennent à Rome moins pour gagner les indulgences du Jubilé que dans l'espoir de décrocher une décoration pontificale; décoration non bien difficile à obtenir du reste, quand on a le portefeuille lesté de certain argument d'effet irrésistible dans tous les mondes.

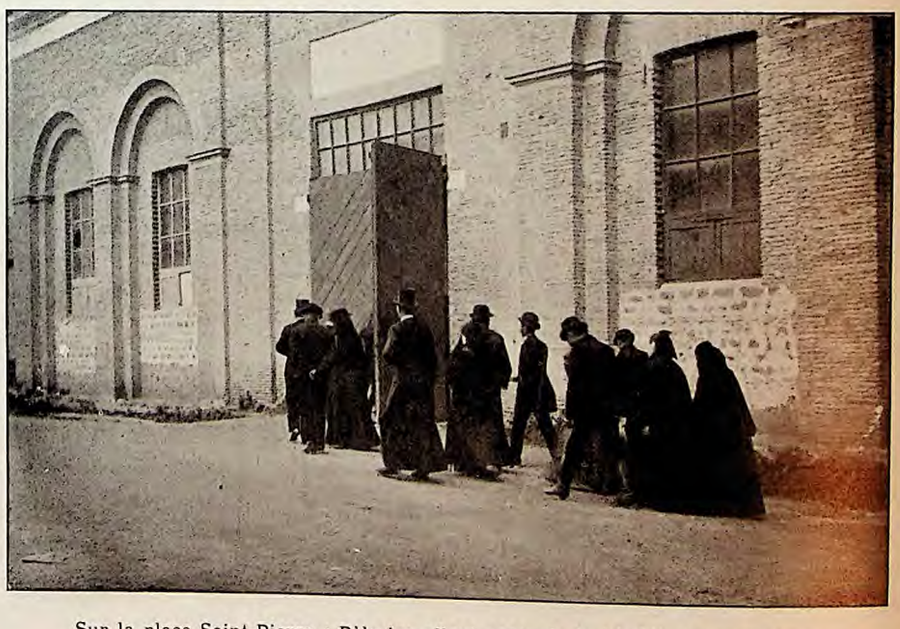
La fraction la plus intéressante et en même temps la plus nombreuse, celle de troisième classe, est l'objet dès son arrivée de la sollicitude des Cercles catholiques de Rome, lesquels se sont constitués en différentes commissions pour la réception des pèlerins, les prendre à la gare, s'occuper de les loger, de les guider dans les églises et les actes de piété relatifs au Jubilé. Par suite d'un arrangement avec les cochers de fiacre, ceux-ci, pour la modique somme de 2 francs, conduisent quatre pèlerins de la gare au Vatican et le trajet est long, car il faut traverser toute la ville.

J'ai dit précédemment que la troisième classe est logée à l'hospice ou lazaret de Santa Marta. La destination primitive de cet édifice était tout autre. Il y a une quinzaine d'années, lorsque le choléra fit le tour de l'Europe et sévissait en Italie, Léon XIII voulut avoir son hôpital à lui pour les cholériques. A cet effet, il prit une partie des vastes locaux occupés par les chanoines de la Basilique de Saint-Pierre, la fit aménager d'après les règles de l'hygiène et de la science médicale modernes : salles d'isolement, de désinfection, chambres grandes et petites pour les malades, etc.

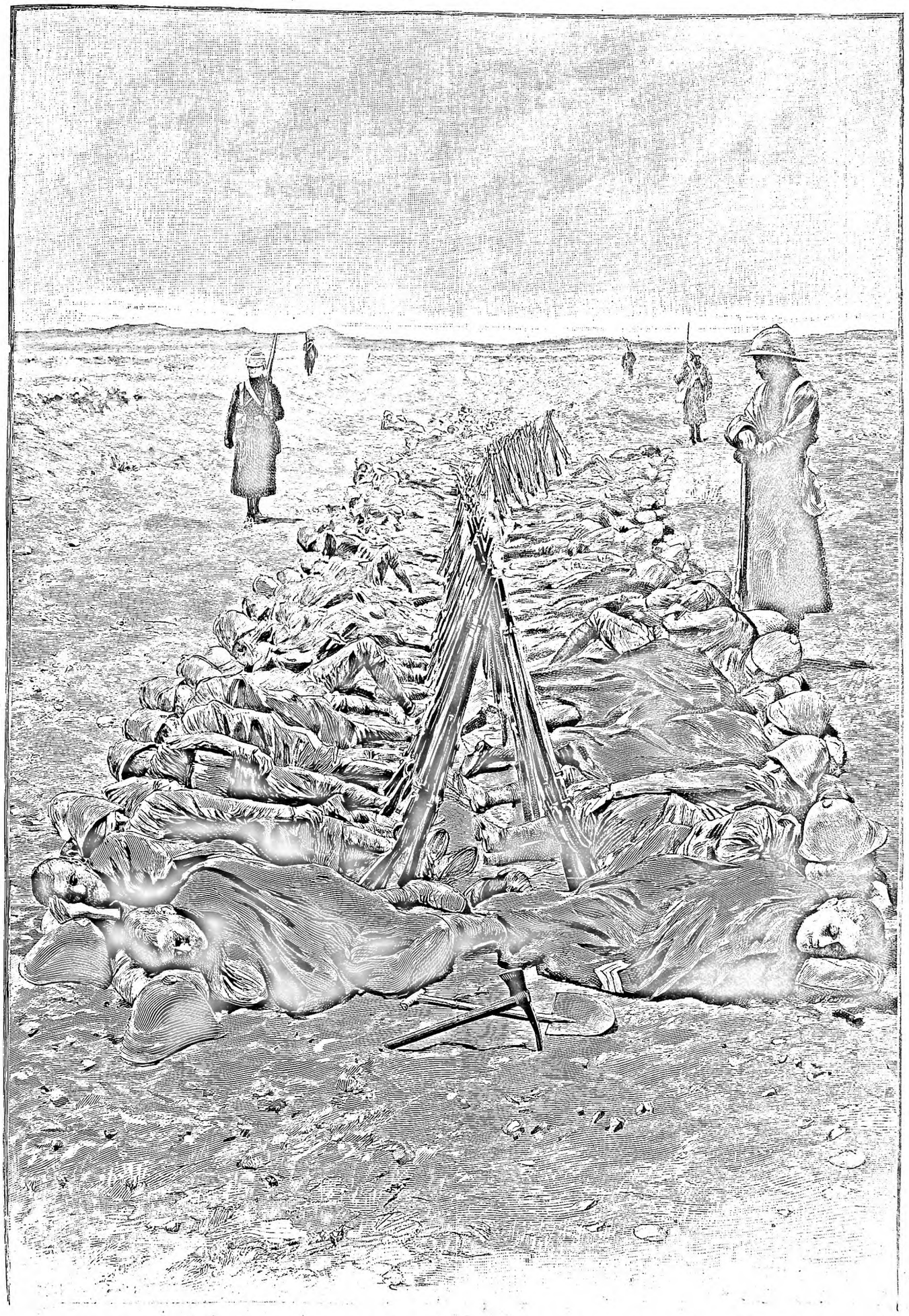
On fit toutefois observer au pape que le voisinage d'un tel lazaret à même de devenir un centre d'infection, pouvait être dangereux aux habitants du Vatican. Le pontife ne se laissa pas arrêter par cette considération, d'autant plus que le docteur Ceccarelli, son médecin d'alors, affirmait que le danger n'était pas à ce point redoutable. Le lazaret fut installé et des sœurs de charité vinrent l'occuper. Tout était prêt; mais, comme par enchantement, le fléau cholérique cessa.

Plus tard, lorsque les pèlerinages ouvriers français commencèrent à venir régulièrement à Rome, on pensa à mettre à leur disposition les salles du lazaret de Santa Marta, où le pape, s'il lui en venait le désir, pouvait se rendre sans sortir des bâtiments formant le groupe du Vatican. En effet, il suffit de descendre des appartements pontificaux dans Saint-Pierre, d'où, par la sacristie, on peut se rendre, sans être vu, à l'hospice.

Dans le plan du lazaret n'avait pas été prévu un réfectoire et cela se comprend. Transformé dès lors en une espèce d'hôtellerie, il fallut aviser touchant ce



Sur la place Saint-Pierre : Pèlerins allant recevoir la bénédiction pontificale.



LA GUERRE DU TRANSVAAL. — Soldats anglais dormant en plein champ devant Colesberg.
(From Stereoscopic Photographs by Underwood and Underwood. London-New-York.) (Copyright, 1900.)



LES PÈLERINAGES DE L'ANNÉE SAINTE. — Léon XIII célébrant la messe dans sa chapelle privée devant les chefs d'un pèlerinage. — (Voir l'article, à la page précédente.)



Rupture de la digue construite par les Boers pour inonder Ladysmith.

LA GUERRE DU TRANSVAAL

Les dernières semaines n'ont été marquées dans l'Afrique du Sud par aucun événement militaire important. Le maréchal Roberts repose son armée à Bloemfontein et prépare ses futures offensives. Les Boers se contentent de harceler ses flancs et de menacer ses communications. Des escarmouches sanglantes ont cependant eu lieu. On sait que dans un de ces combats le colonel français de Villebois-Mareuil a trouvé une mort glorieuse. Notre compatriote, qui avait démissionné il y a quelques années, était allé, dès le début de la guerre, mettre son épée au service de la République Sud-Africaine. Il avait combattu au Natal avec Joubert, sous Kimberley avec Cronjé, et il avait rendu aux fédéraux de signalés services.

D'autres Français, non moins vaillants, continuent à combattre dans le camp boer, notamment MM. Charette, de Sermoise et Kann. Certains sont réunis dans un corps auxiliaire commandé par le lieutenant, là-bas commandant, Galloppaud. Quand des volontaires européens arrivent à Prétoria, le gouvernement leur fournit un fusil et un cheval et ils ont la faculté de choisir leur commando. Mais aucun commandement — contrairement à ce que l'on pense généralement — ne leur est donné. Leur expérience même de la tactique des armées d'Europe les rendrait en effet malhabiles à s'assimiler celle des Boers. Et d'autre part quelle autorité efficace exerceraient-ils sur des hommes dont ils ignorent la langue. La plupart préfèrent se joindre aux corps auxiliaires de leur nationalité qui se sont formés presque dès le début de la campagne. La petite troupe française du lieutenant Galloppaud et la troupe italienne du capitaine Ricchiardi forment ainsi deux commandos rattachés à l'armée du général Botha. M. Edmond Brochon, le correspondant, auquel nous devons plusieurs des photographies que nous publions, nous écrit à la date du 9 mars :

« ... C'est le dimanche 18 février qu'ont été faites les photographies du corps français, dans leur campement du Haut-Tugela. Le lendemain, le lieutenant Galloppaud prenait part avec ses hommes au combat du Boshrand et aidait, avec un entrain que les Boers ont fort admiré, aux tentatives désespérées qu'a faites le brave Botha pour reprendre la position perdue. Plusieurs hommes ont été blessés. Presque tous les chevaux du détachement ont été tués ou abîmés et ce beau petit corps de cavalerie a dû se transformer en infanterie pour protéger la retraite.

« Cette retraite a été une belle chose. Pendant neuf jours, le général Botha avec quelques milliers d'hommes a tenu les Anglais en échec pour laisser le temps aux 1.400 chariots qui formaient le camp boer de remonter vers Glencoë. Figurez-vous quelle surface de route occupent 1.400 de ces immenses charrettes à quatre roues attelées chacune de seize bœufs. Ici nous étions dans les transes. A chaque instant, on annonçait que Botha était pris... qu'il était tué... que ses hommes étaient en fuite... qu'il s'était tué lui-même plutôt que de se rendre aux Anglais, etc., etc. En vérité, le Dieu des Boers le protège car, continuellement exposé aux endroits les plus dangereux, il n'a point été touché et cependant il a eu six chevaux tués ou blessés sous lui. C'est un beau type Boer. Sa taille dépasse 1m,80. Son influence est énorme sur ses hommes.

« A ce dernier point de vue, j'ai assisté le 18 à une scène grandiose : 3.000 Boers sous ses ordres avaient lutté tout le jour pour reprendre le Boshrand perdu la veille, lorsque, vers quatre heures du soir, 1.200 d'entre eux pris de panique se sont précipités vers le pont provisoire construit par les Boers sur les cascades du Tugela. Botha au galop de son cheval parvint à les devancer et se campa à l'entrée du pont. Là, il les harangua et leur faisant rentrer le courage au cœur, il parvint à les ramener presque tous au feu.

« A présent, il est commandant en chef des troupes du Natal (que ne l'a-t-il été plus tôt!) Il protège la retraite, et, de Ladysmith à Glencoë, il n'a pas laissé un pont debout. Les mines de charbon sur la route ont été abîmées, leurs chevalements mis en morceaux, afin que les Anglais ne puissent de longtemps en extraire la houille dont ils ont tant besoin. C'est du reste là le sort qui attend les mines du Rand, si cette guerre n'aboutit pas à une solution honorable pour les Boers. Les actionnaires français feraient bien d'y songer! »

A plusieurs reprises nous avons parlé du projet formé par les Boers d'inonder Ladysmith en barrant les eaux de la rivière Klip en amont de cette ville, et non en aval, comme il a été dit précédemment. Quand la digue aurait été assez haute, ils auraient provoqué sa rupture et une énorme masse d'eau se serait précipitée sur la ville, noyant les tranchées et détruisant tout. Mais la digue faite en sacs de terre se rompit prématurément. Quelques jours plus tard le siège de Ladysmith fut levé et les travaux furent abandonnés.



Postes avancés des Boers.

LIVRES NOUVEAUX

Histoire et Politique.

La Jeunesse du maréchal de Luxembourg (1628-1668), par Pierre de Ségur. 1 vol. in-8°, avec 2 portraits en héliogravure, Calmann-Lévy, 7 fr. 50.

Ce livre suffirait à lui seul pour nous prouver, une bonne fois, combien le dix-septième siècle, que nous sommes volontiers disposés à considérer comme une période de solennel ennui, a au contraire été mouvementé, vivant, dramatique, plein de couleur et de variété. Le fait est que, au point de vue de l'intérêt romanesque de même qu'à tous les autres points de vue, le dix-huitième siècle, malgré sa révolution finale, reste infiniment au-dessous du siècle précédent; des caractères du genre de ceux que nous décrit M. de Ségur, dans son nouveau livre, des Bouteville, des Mme de Châtillon, sans compter Luxembourg lui-même, ont une allure et un relief dont aucune autre époque ne nous offre l'équivalent. Le seul malheur du dix-septième siècle, c'est que les écrivains qui entreprennent de nous en parler se croient tenus d'affecter un ton digne et sévère, tout différent du ton naturel et aisé qu'ils emploient pour les sujets du dix-huitième siècle. Et c'est précisément un autre mérite du très intéressant ouvrage de M. de Ségur, de nous faire voir que les mœurs et les sentiments du dix-septième siècle peuvent, eux aussi, nous être rendus proches et familiers, à la condition d'être traités simplement. D'un bout à l'autre, ce gros livre a l'entrain et le charme d'un vrai roman d'aventures, écrit d'ailleurs en excellent français, et appuyé sur l'érudition la plus irréprochable. Et l'intérêt romanesque du récit se double pour nous d'une portée historique d'autant plus agréable que nous connaissons moins, sous son jour réel, l'extraordinaire période évoquée devant nous par M. de Ségur.

Le Duc d'Aiguillon et La Chalotais, par Barthélemy Pocquet. 2 vol. in-18, avec 8 grav. hors texte et 4 portraits dans le texte, Perrin, 7 fr.

Jadis fameux à l'égal des plus célèbres querelles historiques, les démêlés du duc d'Aiguillon et de La Chalotais sont aujourd'hui bien oubliés. M. Pocquet a résolu de nous les rappeler, et par la même occasion d'en raconter, pour la première fois, l'histoire complète, authentique, et vivante. Il l'a fait surtout à l'aide de documents provenant de La Chalotais lui-même et de sa famille, ce qui ne l'a pas empêché de rendre justice au duc d'Aiguillon, traité jusqu'ici par tous les historiens avec une rigueur souvent excessive. Mais tout en étant juste pour l'adversaire du magistrat breton, on sent bien que c'est celui-ci qu'il aime et admire. Ses deux volumes sont une véritable biographie de La Chalotais, parfois un peu longue et traînante, mais parfois aussi pleine de relief, colorée, dramatique. Le second volume, notamment, consacré à l'histoire du procès de La Chalotais, abonde en traits de caractère saisissants, en anecdotes curieuses, et en précieux renseignements de toute sorte sur les mœurs parlementaires bretonnes au dix-huitième siècle.

Histoire générale des Hongrois, par Edouard Sayous, seconde édition entièrement revisée par A. Sayous et J. Dolenecz. 1 vol. in-8° orné de 27 planches hors texte et de 253 illustrations dans le texte, Alcan, 20 fr.

Ce gros livre est la réédition d'un ouvrage français qui, en Hongrie même, passe pour un chef-d'œuvre, supérieur à tout ce qu'ont produit les historiens nationaux. Aussi n'a-t-on pas de peine à comprendre que de savants patriotes hongrois aient éprouvé le désir de replacer sous les yeux du public français un ouvrage le mieux fait du monde pour lui apprendre l'histoire de leur pays. Restait seulement à remettre au point l'ouvrage d'Edouard Sayous, c'est-à-dire à le corriger çà et là d'après les travaux postérieurs de l'érudition hongroise, et à prolonger son récit jusqu'à la période contemporaine. C'est ce que viennent de faire MM. André Sayous et Dolenecz, avec une discrétion et en même temps un zèle qui, à un livre vieux déjà de plus de trente ans, rendent la fraîcheur et le charme de l'actualité. Et nous ne saurions assez louer surtout la façon dont ils ont illustré leur réédition, prodiguant les portraits, les vues de sites historiques, les reproductions de monuments, de meubles, de costumes hongrois. Peut-être ont-ils même poussé trop loin leur souci de l'illustration, et peut-être auraient-ils mieux fait de ne pas mêler aux documents anciens tant de médiocres compositions contemporaines, qui nous donnent une assez triste idée de l'état présent des arts en Hongrie. Mais l'ensemble du livre n'en est pas moins fort intéressant. Puisse-t-il donc, grâce à son texte et à ses images, ramener l'attention du public français sur la vaillante nation dont il nous raconte le passé glorieux!

La Reine Victoria intime, par J.-H. Aubry. 1 vol. in-18, illustré, F. Juven, 3 fr. 50.

Après Guillaume II et Bismarck, après Lesseps et Félix Faure, après Léon XIII et Nicolas II, voici qu'on nous présente maintenant, dans son « intimité », la respectable vieille dame qui depuis soixante ans bientôt préside aux destinées de la Grande-Bretagne. Elle y préside, comme on sait, d'assez loin, sans avoir d'action bien directe sur la politique de ses nombreux états : et de là vient, sans doute, que l' « intimité » même de Félix Faure avait pour nous plus d'intérêt que celle de cette simple et digne grand'maman, partageant sa vie entre le soin de sa famille et l'administration de ses propriétés. De tout l'ouvrage que vient de lui consacrer M. J.-H. Aubry, — et qui d'ailleurs paraît aussi complètement documenté que possible, tant au point de vue des anecdotes qu'à celui des images, — les chapitres les plus curieux sont à beaucoup près ceux qui nous décrivent les palais et maisons de campagne de la reine Victoria, ses relations avec ses domestiques, son entourage de chiens, et surtout la façon dont elle exploite ses terres et arrondit sans cesse un capital amassé sou par sou. Car on sait que, non contente d'avoir payé les dettes de son père, qui étaient son unique fortune lors de son avènement au trône, la reine Victoria est parvenue, à force de sagesse et d'économie, à être aujourd'hui la plus riche propriétaire du Royaume-Uni. Et on l'admire d'être aussi entendue en affaires; on lui sait gré d'aimer autant ses enfants; on lui envie d'habiter d'aussi beaux châteaux: mais, que la faute en soit à M. Aubry ou à elle-même, on ne peut s'empêcher de penser que son défunt ami Félix Faure lui-même avait encore plus d'allure et de personnalité.

Le Club des Jacobins sous la Troisième République, études sur la Franc-Maçonnerie contemporaine, par Paul Nourrisson. 1 vol. in-18, Perrin, 3 fr. 50.

Ce livre a un titre excellent, et une très intéressante préface. Le titre définit à merveille le rôle actuel de la Franc-Maçonnerie, tel du moins que l'imagine M. Nourrisson; et la préface expose, en quelques pages d'une netteté parfaite, les motifs qu'a M. Nourrisson d'imaginer la Franc-Maçonnerie comme jouant aujourd'hui un rôle analogue à celui des Jacobins sous la Première République. Mais le reste du volume, force nous est de le reconnaître, ne se maintient pas à la hauteur de ce titre et de cette préface. L'auteur nous y fournit, en vérité, une foule de menus renseignements curieux sur les dernières assemblées générales du Grand Orient, sur le culte maçonnique, sur la question féministe dans la Maçonnerie, etc.; il nous montre sans cesse les Francs-Maçons s'intéressant aux événements politiques et aspirant à les diriger; mais il perd de vue ce qui, d'après son titre, devrait être l'objet principal de son livre, c'est-à-dire de nous prouver que les Francs-Maçons, comme jadis les Jacobins, sont réellement les maîtres occultes de notre République. Cette toute puissance des Loges, quelque disposition que l'on ait à la croire réelle, ne ressort même pas aussi nettement du livre de M. Nourrisson que, par exemple, de la mordante brochure publiée naguère par M. Goyau; et ainsi l'ouvrage que semblait nous promettre le titre de ce livre reste encore à faire.

Romans.

Le Roman de l'énergie nationale, II : *L'Appel au Soldat*, par Maurice Barrès. 1 vol. in-18, Fasquelle, 3 fr. 50.

Ce roman est avant tout une histoire, à la façon des poèmes historiques de Michelet; c'est la résurrection à la fois intérieure et extérieure, psychologique et pittoresque, de ce mouvement boulangiste qui, après vingt années de calme, a marqué le début de la crise révolutionnaire que traverse notre République. Par des procédés tout autres que ceux de Michelet, avec moins de passion et plus de réflexion, M. Barrès est parvenu à produire le même effet d'évocation vivante et dramatique; et nous pouvons citer notamment, dans son livre, une visite à Jersey des députés boulangistes et un enterrement du général Boulanger, qui égalent en intensité de couleur et d'émotion les plus beaux récits de l'*Histoire de France*. Mais l'*Appel au Soldat* est aussi un roman, et le plus remarquable peut-être qu'ait encore écrit M. Barrès. Non que l'intrigue romanesque y soit très développée: elle n'y tient au contraire qu'une place toute épisodique, et c'est comme si l'auteur lui-même, parfois, jugeait inutile de se mettre en frais pour nous intéresser aux amours de Sturel et de sa maîtresse. L'intérêt du roman ne vient pas de l'intrigue : il vient de ce que M. Barrès a incarné en deux ou trois figures, d'un relief désormais inoubliable, les sentiments de toute une génération de jeunes gens pour qui l'aventure boulangiste a été l'occasion d'une profonde et complète révolution morale, les ramenant à la conscience de la réalité, tandis que leurs aînés avaient obstinément tenu les yeux fixés sur de vaines chimères. Et jamais l'auteur n'a rien écrit de plus simple, ni de plus touchant, ni qui le montre mieux sous son double aspect de poète et de moraliste.

Aimer, c'est vaincre, par Mme P. Caro, illustrations de Vulliemin. 1 vol. de la *Petite Bibliothèque de la Famille*, Hachette, 3 fr. 50.

Si ce petit roman épistolaire ne s'adressait pas spécialement aux jeunes filles, peut-être eût-il trouvé des lecteurs pour qui sa leçon morale eût été en partie perdue, tant Mme Caro, et plus encore son collaborateur M. Vulliemin, ont mis d'art à nous peindre sous les couleurs les plus séduisantes la jolie héroïne qui, dans ce roman, personnifie le vice, nous voulons dire le mauvais génie dont on ne saurait trop redouter le charme perfide. Combien d'hommes, en effet, placés comme Maxime de Cosmes entre Lucienne Grevillois, jeune fille d'une radieuse beauté et l'austère et naïve Hélène Lacante, eussent, comme lui, choisi cette dernière? Mais fort heureusement le roman de Mme Caro s'adresse surtout aux jeunes filles, qui, par la seule force de leur instinct, seront, dès les premières pages, leur instinct, seront, dès les premières pages, leur guidées dans leur choix. Et nous devons mieux guidées dans leur choix. Et nous devons mieux ajouter que, dans son analyse des sentiments qui déterminent le jeune et distingué professeur Maxime de Cosmes à rompre ses fiançailles avec la trop charmante Lucienne, pour donner enfin son cœur à la vertueuse Hélène, Mme Caro a mis tant de finesse à la fois et d'émotion qu'il n'est aucun lecteur qui, en fin de compte, ne se réjouisse avec elle d'un dévouement aussi vertueux, encore qu'on eût su gré peut-être à l'auteur de nous rendre ce dénouement plus aimable, par moins d'emphase parfois et de rhétorique.

Claudine à l'Ecole, par Willy. 1 vol. in-18, Ollendorff, 3 fr. 50.

Dans son nouveau roman comme dans tous ses livres l'étonnant Willy nous fait voir ce mélange de spirituelle fantaisie et de solide bon sens que, maintes fois déjà, nous avons eu l'occasion de louer. Son héroïne garde, parmi les aventures les plus risquées, un naturel ingénu et souriant qui nous remplit pour elle de la sympathie la plus indulgente. Vicieuse, dépravée, instruite de mille choses qu'elle devrait ignorer, elle n'en reste pas moins une vraie petite fille; et c'est ce qui rend, peut-être, son récit plus piquant, mais c'est à coup sûr ce qui nous le rend moins immoral ou qui nous empêche d'être tout à fait choqués de son immoralité. Mais en tout cas, moral ou non, c'est un roman des plus amusants, plein de verve et de variété, avec une foule de traits satiriques tout à fait délicieux à l'adresse de nos mœurs scientifiques et républicaines d'à présent.

L'Art de rédiger, d'administrer et d'imprimer un journal, par un Vieux Journaliste. 1 vol. In-18, Soullier, éditeur à Genève, 4 fr.

Avec une *Encyclopédie Larousse*, « dans laquelle on trouve, presque toujours, la solution des questions qui peuvent arrêter un écrivain », un *Vapereau*, un *Littré*, une collection « reliée » du journal *Le Temps* et de l'*Indépendance Belge*, un *Almanach Hachette* (édition complète), un exemplaire de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*, avec un bon outillage, des actionnaires sérieux, un directeur intelligent et quelques écrivains de talent, on peut « rédiger, administrer et imprimer » un journal. Fort de son expérience de « vieux journaliste », voilà ce que nous apprend l'auteur de ce livre : et sans doute personne ne s'avisera de le contredire. Mais là ne se borne pas, fort heureusement, la matière de ce petit ouvrage, qui contient, en effet, dans une troisième partie, une foule de renseignements techniques des plus précis sur le « vocabulaire typographique », la « correction des épreuves », la « mise en page » et le « tirage », et qui contient enfin, dans un dernier chapitre, un résumé analytique des principaux articles de loi qui régissent actuellement la presse, tant en France qu'à l'étranger; de telle sorte que ces deux dernières parties de l'ouvrage font vite oublier ce que les deux premières ont d'un peu banal et en tout cas d'inutile.

Ont paru :

Histoire. — *La Pacification de Madagascar*, ouvrage rédigé sous la direction du général Gallieni, par F. Hellot. 1 vol. in-8°, avec cartes et gravures, Chapelot, 12 fr. — *Le Problème militaire anglais*, par Art Roë. 1 br. in-8°, Charles Lavauzelle, 1 fr. 50. — *Java et ses habitants*, par J. Chailley-Bert. 1 vol. in-18, Colin, 4 fr. — *Napoléon et sa famille*, par Frédéric Masson, *tome IV* (1807-1809) 1 vol. in-8°, Ollendorff, 7 fr. 50. — *Notre Défense maritime et coloniale*, par Fleury-Ravarin. 1 vol. in-18, Flammarion, 3 fr. 50. — *Le Portugal*, sous la direction de Maxime Petit. 1 vol. in-8°, illust., Larousse, 4 fr. — *Robert Perceval, député : Essai d'étude politique et sociale*, par Julien Lefèvre. 1 vol. in-18, *d°*, 3 fr. 50. — *Paris pendant la Réaction thermidorienne et sous le Directoire*, recueil de documents, par A. Aulard; tome IV : *11 mars 1797 — 20 juillet 1798*. 1 vol. in-8°, Cerf, 7 fr. 50. — *Nos Alliés Allemands*, par le capitaine Veling. 1 vol. in-18, Dentu, 3 fr. 50; — *Napoléon Ier et les Juifs*, par Lemoine. 1 vol. in-18, *d°*, 3 fr. 50. — *Le Cabinet secret de l'Histoire* (4e et dernière série), par le Dr Cabanès. 1 vol. in-18, Maloine, 3 fr. 50. — *La Grande industrie en France sous le règne de Louis XV*, par Germain Martin. 1 vol. in-8°, Fontemoing, 8 fr.

Romans. — *Zoby*, par Henry Gréville. In-18, Plon, 3 fr. 50. — *Femme et Artiste*, par Max O'Rell. In-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — *Les Pêcheurs d'hommes*, par Albert Jubellé. In-18, Fasquelle, 3 fr. 50. — *Les Histoires amoureuses d'Odile*, par Jacques Vontade. In-18, Ollendorff, 3 fr. 50. — *Au Carrefour d'une vie*, par Victor Debay. In-18, Juven, 3 fr. 50. — *Au Tableau, scènes de la vie militaire*, par Helden. In-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50; *Miette d'amour*, par Maurice Cabs. In-18, *d°*, 3 fr. 50. — *Cœur contre cœur*, par Pierre Maël. In-18, Ollendorff, 3 fr. 50; — *Double sauvetage*, par Jeanne Mairet. In-18, *d°*, 3 fr. 50; — *La Vertu de Beppima*, par Mathilde Serao, traduit de l'italien. In-18, *d°*, 3 fr. 50. — *Le Serment d'Orsini*, par Edmond Lepelletier. In-18, Montgredien, 3 fr. 50; — *La Charmeuse d'enfants*, par Jules Mary. In-18, *d°*, 3 fr. 50.

Divers. — *Le Guide de l'Exposition de 1900*, par H. Lapauze, Max et Nansouty, etc. 1 vol. in-12, illustré, Flammarion, 1 fr. 50. — *L'Electricité et ses applications*, par le docteur Foveau de Courmelles. 1 vol. in-16, avec 42 fig., Schleicher, 1 fr. — *Paris-Exposition 1900 : Moyen de voir Paris seul*, par le vicomte de Kératry. 1 vol. illustré, Fasquelle, 2 fr. 50; — *Annuaire de l'Armée française pour 1900*. 1 vol. in-8°, Berger-Levrault, 12 fr.; — *Annuaire diplomatique et consulaire pour 1899-1900*. 1 vol. in-8°, *d°*, 8 fr. 50.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

A l'Exposition : sur la plateforme roulante. — Nous avons décrit la plateforme roulante de l'Exposition, — ce trottoir qui marche — et prédit son succès, qui est dû à deux causes : c'est commode et c'est amusant. Voici quelques chiffres et quelques détails à ce sujet:

Depuis l'ouverture de l'Exposition, le nombre total des voyageurs s'est élevé, en moyenne, à 50.000 par jour, et l'on pense que ce chiffre se maintiendra malgré l'ouverture du chemin de fer électrique qui est appelé à compléter les facilités de circulation offertes au public, et qui circule, d'ailleurs, comme on le sait, dans un sens opposé à celui de la plateforme.

La vitesse de marche des deux trottoirs mobiles a été augmentée depuis quelques jours; elle est maintenant de 4 kilomètres pour le trottoir à petite vitesse et de 8 kilomètres pour celui à grande vitesse : c'est la marche normale. On l'avait maintenue aux vitesses respectives de 3 et 6 kilomètres pendant les premiers temps pour habituer le public à ce nouveau mode de locomotion.

Un point délicat et qui semble avoir été parfaitement résolu, c'est la mise en route du système, chaque matin au début du service. Quand on songe que la masse mobile à mettre ainsi en mouvement et qui est constituée par un double trottoir de 3.400 mètres de longueur ne pèse pas moins de 2 millions de kilogrammes, on a tout de suite conscience du formidable « coup de collier » nécessaire au démarrage. Or, cette opération se fait très facilement grâce au dispositif employé par l'ingénieur chef du service de la plateforme, M. Ch. Jovignot, et qui consiste dans l'utilisation d'un mode de distribution du courant, symétrique par rapport à l'usine productrice; ce procédé a pour effet de *doubler* l'effort au démarrage sans demander à l'usine un supplément d'énergie; et, par une manœuvre habile du commutateur, on voit l'énorme masse passer doucement du repos au mouvement, sans heurt, sans à-coups, aussi facilement qu'un tramway électrique bien conduit.

Ajoutons, pour les spécialistes, que la consommation d'électricité est de 250 à 300 kilowatts selon la charge de la plateforme qui peut contenir, à la fois, jusqu'à 30.000 personnes.

La dépense totale d'établissement s'élève à 4.500.000 francs environ.

La navigation entre Paris et Londres. — Il y a longtemps déjà que les Parisiens connaissent ces petits « cargo-boats », tels que la *Seine-et-Tamise*, qui viennent accoster au quai du Louvre, en bas du pont des Saints-Pères, le long des petites installations maritimes baptisées, par l'administration, du nom... un peu prétentieux de « port Saint-Nicolas ».

Ces petits bateaux qui font, depuis plusieurs années, le transport direct des marchandises entre Paris et Londres, ont réalisé ainsi, sans beaucoup de bruit, le fameux projet de « Paris, Port-de-Mer ».

Mais aujourd'hui que la Seine a été approfondie de manière à assurer partout un tirant d'eau minimum de 3m,20, il a paru indispensable d'augmenter le tonnage des bateaux de mer pouvant remonter jusqu'à Paris, en même temps que l'accroissement continu du trafic des marchandises entre les deux capitales imposait aussi l'augmentation du nombre des bateaux.

On évalue, en effet, à un million et demi de tonnes le mouvement annuel des échanges entre Paris et Londres, et sur ces marchandises, une certaine quantité aurait avantage à bénéficier d'un transport plus rapide et à éviter les risques d'un ou même de deux transbordements, comme cela a lieu pour les expéditions, empruntant à la fois, le chemin de fer et la voie maritime.

C'est cette pensée qui a guidé la Compagnie maritime de la Seine dans l'organisation des services qu'elle va inaugurer prochainement.

Le matériel flottant se composera de 5 cargo-boats à deux hélices, portant 500 tonnes en lourd, avec des machines de 600 chevaux. Ce matériel spécial, construit à Nantes, répond aux exigences d'une navigation fluviale et maritime. Le quai d'embarquement reste fixé, à Paris, au port Saint-Nicolas et, à Londres, à proximité du London-Bridge. Quatre steamers feront deux voyages aller et retour par mois, le cinquième servant de réserve. Le parcours de Paris à Londres par eau est de 398 milles et s'effectuera normalement en soixante-douze heures, mais on a prévu une durée moyenne de trois jours et demi pour parer à toute éventualité; le transport par chemin de fer, en petite vitesse, est actuellement de six jours.

Le pyrogim. — C'est le nom donné à un nouveau combustible inventé par le capitaine Jameson de l'armée anglaise, et qu'il nous paraît intéressant de signaler.

Le pyrogim est tout simplement fabriqué à Londres, avec les ordures ménagères et déchets de toutes sortes qui sont enlevés chaque matin par des voitures et transportés au dépôt de gadoues de Waterloo-Bridge, où on les brûle. Aux cendres produites par la combustion de ces résidus, le capitaine Jameson a eu l'idée d'incorporer une certaine quantité d'huile brute de basse qualité et d'en former, par la pression des briquettes de 2 kilogrammes environ, qui ne produisent aucune poussière quand on les brise en morceaux et brûlent, paraît-il, avec une grande facilité. Voilà assurément un combustible économique qu'on devrait bien essayer de fabriquer avec les gadoues si mal odorantes de notre bonne ville de Paris.



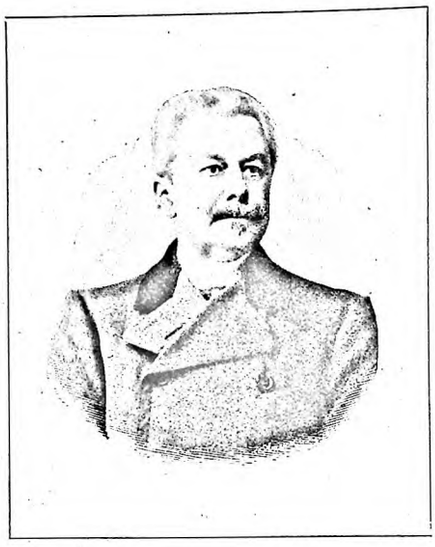
ALEXANDRE FALGUIÈRE

Le sculpteur Falguière, qui vient de mourir à Paris, dans sa soixante-huitième année, était né à Toulouse le 7 septembre 1831. Elève de Jouffroy, prix de Rome en 1859, il devait tenir les promesses de ses brillants débuts : il obtint une première médaille à l'Exposition universelle de 1867 et la médaille d'honneur au Salon de 1868. En 1882, peu de temps après sa nomination de professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, il remplaça son ancien maître à l'Institut. Il était commandeur de la Légion d'honneur depuis 1889.

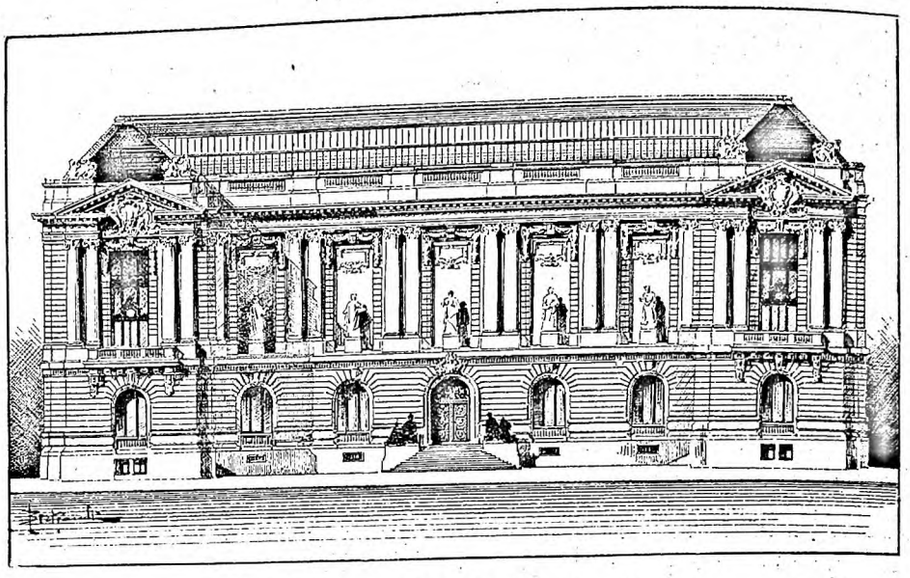
Son œuvre est considérable; bornons-nous à citer : le *Vainqueur au combat de coqs*, *Ophélie*, *Saint Vincent de Paul* (au Panthéon), la *Sortie de l'Ecole*, la *Diane*, tant reproduite; la *Nymphe chasseresse*, la *Femme au paon*, la *Danseuse*, si discutée; le *Lamartine*, le *La Rochejaquelein*, le *Gambetta*, l'*Amiral Courbet*, le *Cardinal Lavigerie*, le *Château d'eau de Rouen*, le monument d'*Ambroise Thomas*, de *Bizet*; enfin la statue d'*Alphonse Daudet*, récemment inaugurée à Nîmes.

Comme d'autres sculpteurs contemporains, Paul Dubois et Antonin Mercié, Falguière avait aussi abordé la peinture, non sans succès.

Mais c'est dans l'art pour lequel il était si merveilleusement doué que sa supériorité s'est affirmée. Le culte passionné de la nature et de la vie, joint au souci du beau idéal, une rare souplesse conciliant le goût moderne avec les bonnes traditions classiques, telles sont les principales qualités qui assurent à Falguière une des premières places parmi les maîtres de la sculpture française du dix-neuvième siècle. E. F.



M. Josso. — Phot. Pierre Petit et fils.



Le Palais des Beaux-Arts de Nantes.

LE PALAIS DES BEAUX-ARTS DE NANTES

Le Palais des Beaux-Arts qui vient d'être inauguré à Nantes a été élevé à la suite d'un concours à deux degrés. Sur cent-un concurrents, sept furent choisis pour le deuxième essai. Quatre prix furent attribués, dont le premier, entraînant la construction, à M. Clément Josso, un architecte parisien né à Nantes. Le devis des travaux s'élevait à 1.900.000 francs. Cette somme a été dépassée, cela va sans dire. Elle l'a même été considérablement, puisque le Palais des Beaux-Arts n'est pas revenu à moins de 4 millions, frais d'aménagements compris. Le coût des seuls travaux d'architecture a été de 2.800.000 francs. Mais il est juste de remarquer qu'à l'origine on n'avait pas prévu l'installation de la Bibliothèque publique dans les bâtiments du musée. L'important édifice construit par M. Josso, d'une grande simplicité extérieure, semble réaliser le type parfait du Musée, tant par son appropriation exacte à sa destination, qu'au point de vue de la ventilation, du chauffage, de l'hygiène et enfin de l'éclairage des œuvres qui y ont pris place. La salle affectée à la sculpture est remarquable tant par ses proportions que par sa décoration. L'ingénieuse disposition de celles qui sont consacrées à la peinture a permis de classer rigoureusement les toiles par écoles. De chacune la ville de Nantes possède des spécimens que le Louvre pourrait envier.

L'EXPOSITION

Où elle en est. — Les deux derniers numéros de l'*Illustration*, — tous deux sensiblement grossis pour l'occasion, — ont été consacrés exclusivement à l'Exposition Universelle. Nous en avons montré les aspects d'ensemble, les beautés extérieures, nous avons souligné, par la reproduction de photographies prises à 24 heures d'intervalle, le tour de force accompli pour rendre possible l'inauguration au jour dit. Avoir eu quatre ans devant soi et s'être mis dans la nécessité d'exécuter un tour de force pendant les quatre derniers jours, ce n'était peut-être pas très habile : nous avons cependant applaudi à cet effort *in extremis*. Nous ne saurions donc être suspects de parti-pris hostile à une Exposition qui sera admirable quand elle sera prête.

Mais, notre impartialité même nous oblige à constater que l'Exposition n'est pas sensiblement plus prête le 26 avril, qu'elle ne l'était le 14, jour de son inauguration officielle. A certains points de vue, on a même pu constater un recul. Les échafaudages ont reparu ; les caisses sont de nouveau amoncelées ; l'état de la voirie, — bien que le temps soit demeuré au beau fixe, — a empiré ; des toiles, tendues pour masquer les lacunes des revêtements en staff, ont été enlevées, et les maçons se sont remis à la besogne. Certaines galeries, certains pavillons sont ouverts, mais pas encore définitivement, et à tout instant on doit en interdire l'accès pour permettre des remaniements.

Depuis le 15 avril, l'enceinte de l'Exposition a pourtant reçu plusieurs centaines de milliers de visiteurs. Ils ont pu admirer les façades des palais des Champs Elysées, des Invalides, du Champ de Mars, celles des pavillons des puissances étrangères. Ils ont roulé sur la plate-forme mobile. Ils ont longuement piétiné sur les quais et les berges, dans la rue des Nations et dans la rue de Paris, sur les pentes du Trocadéro, sur le pont Alexandre III. Ils n'ont pu s'arrêter nulle part, si ce n'est à l'Exposition russe, dans le palais de l'Algérie et à une exposition florale dans une des belles serres du Cours-la-Reine.

L'immense majorité de ces visiteurs se composait de Parisiens qui n'ont pas songé à se plaindre. Ils avaient là un but de promenade nouveau. Ils s'y sont portés en foule, comme ils se portent, dans les beaux jours d'été, au Bois de Boulogne ou au Bois de Vincennes. Il leur en a coûté un ticket de 55 ou 60 centimes, et ils ont trouvé généralement qu'ils en avaient largement pour leur argent.

Mais il y avait aussi, dans le public qui a franchi les guichets de l'Exposition durant ces deux premières semaines, quelques milliers de provinciaux et d'étrangers. Ceux-là ont eu lieu d'être moins satisfaits. Ils avaient lu dans leurs journaux ces paroles prononcées à la Chambre par le ministre du commerce : « ... J'affirme que, le 13 avril au soir, tous les palais seront prêts, que, dans la plupart, les exposants seront prêts. En réalité, jamais il n'y a eu d'Exposition aussi prête que celle de 1900. » Ils avaient pris — en petit nombre, certes, mais enfin on a bien le droit d'être naïf, — ces déclarations au pied de la lettre et, profitant des vacances de Pâques et de la saison favorable, ils étaient venus voir l'Exposition. Pour ceux-là, il est incontestable que la déception a été grande.

Nous avons entendu leurs justes récriminations. Et notre gravure de première page, qui constitue un document et non une fantaisie, en est l'écho. A ceux qui seraient trop pressés de venir visiter l'Exposition, à ceux qui penseraient que, quinze jours après son inauguration, elle doit approcher de son achèvement, nous disons ceci :

« Attendez encore. Les organisateurs de l'Exposition ont eu le tort de ne pas prévoir les circonstances défavorables et de se mettre en retard. Le ministre du commerce a assumé une responsabilité beaucoup plus grave en niant, contre toute évidence, ce retard. Malgré la plus louable activité, c'est seulement dans les premiers jours de mai que quelques parties de l'Exposition seront prêtes. Ce n'est pas avant la seconde quinzaine de mai qu'elle sera prête dans toutes ses parties. Jusque-là elle offrira assurément un spectacle intéressant pour les visiteurs parisiens qui iront y flâner. Mais pour ceux qui résident en province ou à l'étranger, elle ne vaudra pas le voyage avant le mois de juin. »

Cela dit — et il fallait le dire — nous reprendrons la semaine prochaine la série, interrompue dans ce numéro, de notre revue illustrée des mille et une beautés de l'Exposition universelle de 1900.

Comment on vieillit un monument. — Le palais de l'Italie, le plus somptueux des palais étrangers qui se mirent dans la Seine, est apparu d'abord, comme presque toutes les constructions de l'Exposition, d'une éclatante blancheur de plâtre frais. Maintenant c'est un monument de marbre qui, même vu d'assez près, paraît vieilli et patiné par le temps. Il va sans dire que c'est par une peinture savante que cet effet a été obtenu. Mais la façon dont cette peinture a été appliquée est tout à fait originale.

Quand on l'examine attentivement, on constate qu'il est impossible d'y reconnaître les coups de pinceau. Et en effet, il n'a pas été fait usage de pinceaux, mais de seringues. C'est M. Smeriglio, peintre décorateur, qui a imaginé d'étendre la couleur dans beaucoup d'eau et, au moyen de seringues, d'en asperger la surface de plâtre à décorer. Il avait expérimenté ce procédé à l'Exposition de Turin.

La décoration des palais de l'Indo-Chine. — Le retard même de certaines parties de l'Exposition met sous les yeux du public des spectacles qui ne figuraient pas au programme qu'on lui avait promis. C'est ainsi que les visiteurs de la section coloniale ont assisté cette semaine au Trocadéro à l'intéressant travail de décoration, par des peintres annamites, du palais de Co-Loa (Tonkin). La reconstitution par M. du Houx de Brossard, architecte, de ce palais ancien, aujourd'hui en ruines, est destinée à abriter les arts industriels indo-chinois. Et ce sont des artistes indo-chinois que l'on y voit actuellement à l'œuvre.

Ils sont singulièrement habiles, ces petits hommes d'un jaune terreux, au regard vif, aux doigts fins et agiles. Quelques-uns badigeonnent simplement de rouge les colonnades ou tracent des caractères. Mais d'autres entreprennent et mènent à bien des motifs d'ornementation d'un art à la fois gauche et raffiné. Sans modèle ils reproduisent avec d'heureuses combinaisons de couleurs et d'amusantes hésitations de dessin les formes végétales ou animales et les personnages prodigués sur tous les paravents et sur toutes les porcelaines de Chine. Leur maître à tous est un nommé Huynh, un dessinateur connu de Hanoï.

Sous les yeux curieux qui les regardent, ils s'appliquent, se reculent parfois pour juger de l'effet obtenu. Ils travaillent posément, sans hâte, avec des gestes menus. Parfois l'un d'eux, interpellé, se retourne, sourit, montre ses dents noires et répond par quelques syllabes qui font rire ses camarades ou par un « Bonjour » prononcé d'une voix douce et chantante.

Maurice Normand.

LES GALERIES DE LA CHARITÉ

A la suite de la terrible catastrophe du Bazar de la Charité, la comtesse Boni de Castellane, née Gould, eut, on s'en souvient, la généreuse pensée de faire bâtir à ses frais, pour les ventes organisées au profit des œuvres de bienfaisance, un édifice offrant toutes les garanties possibles contre l'incendie. C'est cet édifice, dénommé « Galeries de la Charité », qu'on a inauguré solennellement, lundi dernier, en présence du cardinal Richard, archevêque de Paris. Construit entièrement en brique et fer, sur les plans de M. Samson, il consiste en un vaste bâtiment de style roman-byzantin, couvrant, entre la rue Chaillot et la rue Pierre-Charron, où se trouve l'entrée principale, une superficie de plus de mille mètres carrés. A l'intérieur, trois coupoles vitrées éclairent un grand hall central que partagent en hauteur deux rangées de galeries. La somme mise à la disposition de l'architecte par la donatrice était d'un million.



MILNE-EDWARDS

Alphonse Milne-Edwards, directeur du Muséum d'histoire naturelle, vice-président de l'Académie des sciences, président de la Société de géographie, vient de mourir à l'âge de soixante-quatre ans.

Sans égaler son père, le célèbre naturaliste, il s'était fait une haute réputation dans le monde savant par ses travaux en zoologie, et notamment par une étude de la faune sous-marine. Le vif intérêt qu'il portait à notre expansion coloniale lui avait suggéré la création de cours d'éducation scientifique pour les explorateurs.

A ses connaissances spéciales, Milne-Edwards joignait de remarquables qualités d'administrateur et c'est sous sa direction que s'est accomplie, en ces dernières années, l'heureuse transformation de notre vieux Jardin des Plantes.

Imprimerie de l'Illustration, 13, rue St-Georges. — Paris.
L'Imprimeur-Gérant : Lucien Marc.

complément indispensable. Heureusement, dans l'immense palais du Vatican, on trouve tout; il suffit de chercher. Près de la caserne des Suisses, une vaste cour, un hangar servant jadis de dépôt militaire et même de manège, fut transformé en salle à manger. Dame, le mobilier en est quelque peu rudimentaire; des planches posées sur chevalets forment tables et pour s'asseoir, de longs bancs. Une trentaine de tables sont ainsi disposées dans la largeur du hangar; à chacune peuvent prendre place une soixantaine de personnes.

Ce n'est pas un petit labeur pour les bonnes religieuses que de tenir en ordre ce caravansérail; aussi faut-il les voir trottiner, avec leurs longues coiffes blanches et le tablier relevé, le long des corridors et fendre la cohue des pèlerins. Les tables sont raboteuses, mais la nappe est d'une blancheur immaculée. Avec la douceur et la modestie, ces braves sœurs ont encore toutes les vertus domestiques qui distinguent nos bonnes ménagères de France.

Au lazaret on est matinal et la journée du pèlerin est assez chargée. Dès 6 heures, tout le monde est debout; le chef de groupe récite à voix haute la prière, puis en route pour les sanctuaires désignés; à moins que quelque haut prélat ou même un cardinal vienne dire la messe, alors tous les pèlerins y assistent et prennent la communion. Ce jour-là, ils restent à jeun jusque vers huit, neuf heures; d'aucuns vont prendre un café dans les établissements avoisinant la place Saint-Pierre; d'autres se sont approvisionnés d'un pain qu'ils mangent sous le portique des basiliques.

Aux pèlerins du dehors, le pape a réduit à dix au lieu de vingt les visites rituelles aux quatre grandes basiliques. Seulement, à leur curiosité bien naturelle, ces visites aux seuls sanctuaires indiqués ne suffisent pas; chemin faisant, on rencontre des églises; toujours escortés de leurs cicerones les groupes entrent et à leur dévotion les chapelles s'ouvrent pour voir les reliques qu'elles renferment. Vu le nombre, le sacristain finit par recevoir une *mancia* (pourboire) assez ronde. Les années de pèlerinages sont des aubaines pour eux.

Vers une heure, les pèlerins de Santa Marta se trouvent au Vatican pour le principal repas; à table chacun a son poste fixe. Dès que tous ont pris leur place, un ecclésiastique monte sur une estrade érigée dans la salle et récite le *Benedicite*. Immédiatement de vastes chaudrons sont apportés et déposés sur des tréteaux, puis commence la distribution de la soupe.

Les jeunes gens des Cercles catholiques, dont beaucoup appartiennent à l'aristocratie, revêtent le tablier blanc et font l'office de garçons de restaurant, avec une ponctualité, une dextérité qui à Rome font par trop défaut à ceux du métier. La soupe est suivie de deux plats de viande dont un avec légumes. Presque toujours, le jour de l'audience pontificale, le pape fait envoyer un supplément consistant en plats doux, des fruits et un verre de vin.

Loin d'être silencieux ainsi qu'on pourrait le croire, ces repas sont animés sans toutefois être bruyants. On échange ses impressions sur ce que l'on a vu dans la matinée; on émet des réflexions qui, parfois, pour être faites par des gens simples, transportés de leur village au milieu des magnificences de la Rome chrétienne et païenne, n'en sont pas moins frappées au coin du bon sens et étonnent par leur justesse.

A l'heure des repas, les chefs communiquent à leurs groupes respectifs les avis, les recommandations, le programme de l'après-midi ou du lendemain. Souvent, un ecclésiastique ou quelque orateur improvise une chaude et vibrante allocution, que l'auditoire souligne d'applaudissements.

Le réfectoire sert également de salle de conversation, de fumoir; des tables munies du nécessaire sont réservées pour ceux qui ont à écrire; les cartes postales illustrées de vues de Rome forment la base principale de la correspondance des pèlerins.

Après le repas d'une heure, les courses aux sanctuaires, aux catacombes, recommencent jusqu'à la tombée du jour. A 8 heures, deuxième repas composé de viande froide, salade et fromage. Ensuite, comme délassement, on cause, on devise; à un signal donné le silence se fait; une prière en commun clôt la journée et chacun gagne son lit avec l'espoir d'y goûter un repos bien mérité.

La grande journée est celle de l'audience papale. A cet effet les pèlerins se réunissent soit à la chapelle Sixtine, soit à la salle des Béatifications au-dessus du portique de la basilique, soit encore à Saint-Pierre si le pèlerinage est nombreux. Alors Léon XIII se fait



Un pèlerin slave.

porter au milieu d'eux sur la *sedia gestatoria* ou en *portantine*. Cédant aux exhortations de ses médecins, le Saint Père ne prononce plus d'allocution; en des circonstances solennelles, il fait lire son discours par un de ses prélats, debout à son côté.

Toutefois, pendant l'Année Sainte, Léon XIII a voulu donner à ces audiences un caractère religieux très marqué. Il fait célébrer chaque fois un *salut* solennel auquel il assiste pieusement; la cérémonie terminée, l'auguste vieillard se lève et, d'une voix toujours ferme malgré ses quatre-vingt-onze ans, bénit la foule prosternée. La blanche vision qui émeut les pèlerins sans distinction et les transporte jusqu'à l'enthousiasme, disparaît ensuite, laissant en chacun une empreinte ineffaçable.

On comprend facilement que de telles affluences nécessitent un service d'ordre spécial, particulièrement sur la place Saint-Pierre; un cordon de troupes divise en deux la grande place.

Paul Ziegler.



Le réfectoire des pèlerins pauvres.

COURRIER DE PARIS

De graves accidents viennent d'attrister les débuts de l'Exposition. Tout le monde, naturellement, s'en est ému; mais cette émotion générale s'est manifestée de façons diverses. Les braves gens se sont écrié simplement : « Quel malheur! » Ceux-ci se sont irrités contre l'administration, ceux-là contre les ingénieurs, les architectes, les entrepreneurs; les journaux de l'opposition n'ont pas manqué de mettre en cause la responsabilité du gouvernement. Seuls quelques philosophes impassibles ont su « se faire une raison ». Ces accidents-là, disent-ils, sont les conséquences fatales des grandes poussées de l'activité humaine. Soit! mais peut-être donnerait-on moins de prise à la fatalité en ne laissant pas dégénérer l'activité en une agitation fiévreuse et désordonnée, qui augmente singulièrement les risques et périls.

On me communique un document très « suggestif » : c'est une circulaire adressée par l'administration supérieure de l'Exposition aux présidents de toutes les classes.

Il s'agit des mesures à prendre pour remédier aux fuites d'eau constatées dans les toitures. En maint endroit, paraît-il, la pluie indiscrète a pénétré à l'intérieur des bâtiments; prévenu de cette intrusion, M. le directeur général de l'exploitation s'est empressé d'aviser M. le directeur général de l'architecture, qui aussitôt a dépêché des ouvriers chargés de boucher les malencontreuses fissures. Mais, quand ceux-ci se sont présentés « sur les lieux », il ne pleuvait plus, et les gardiens n'ont pas su leur indiquer exactement les points où il avait plu, de sorte que les couvreurs risquaient de mettre, comme on dit, la pièce à côté du trou. Alors, M. le directeur général de l'exploitation, saisissant sa bonne plume de Tolède, a rédigé la circulaire en question, laquelle, après avoir posé le problème résultant de l'insuffisance des renseignements, propose un ingénieux moyen de le résoudre.

« Il y aurait, en conséquence, écrit-il, intérêt à ce que vous munissiez vos gardiens de pots de couleur et de pinceaux afin qu'ils puissent indiquer sur le plancher par une trace colorée les fuites signalées dans les toits. »

Le procédé recommandé à MM. les présidents des comités révèle chez son inventeur un esprit tout à la fois pratique et artistique. Les jours de pluie, les galeries du Champ de Mars et des Invalides offriront un spectacle original et pittoresque, c'est le cas de le dire : on y verra les gardiens, munis d'un parapluie, d'un pot de couleur et d'un pinceau couvrir les parquets de « traces colorées » par où s'affirmeront spontanément leur esthétique personnelle, leur « école ». Il y aura les idéalistes, les réalistes, les impressionnistes, les symbolistes, les préraphaélites, etc., etc. Et chacun de ces braves serviteurs pourra prononcer devant M. Bouguereau, M. Jean-Paul Laurens, M. Carolus Duran, le fameux : *Anch' io son pittore!...* Peintre indicateur de fuites d'eau!

Voilà une nouvelle branche de l'art utilitaire, dont la création sera certainement un des titres de gloire du commissariat général de l'Exposition de 1900.

Neuf heures du matin. A l'un des guichets du Cours-la-Reine. Un petit homme grisonnant, à l'œil souriant et doux, se présente devant les contrôleurs de l'Exposition.

— Votre ticket, Monsieur?

Le monsieur hésite... Il n'a pas de ticket.

— Vous avez une carte?

Le monsieur, de plus en plus embarrassé, fait signe qu'il n'a pas de carte non plus, et se retourne, à la fois inquiet et amusé, vers l'ami qui l'accompagne.

L'ami fait des signes qu'on ne comprend pas, chuchote des mots qu'on n'entend pas; et à la fin, agacé, achète deux tickets à un camelot qui passe... et l'on entre.

Et M. Loubet, en règle avec l'administration de son pays, peut ainsi poursuivre tranquillement sa promenade.

Un bon point au gouvernement de l'Hôtel de Ville.

« A quoi songent nos édiles? » A chaque période électorale, cette exclamation amère venait naturellement aux lèvres de tous les Parisiens, à la vue des affiches des candidats couvrant, salissant de leur bariolage arlequinesque les murs des monuments. Or, à l'occasion des élections municipales, nos édiles viennent enfin de se décider à appliquer l'idée bien simple qu'on leur a maintes fois suggérée et qui consiste à faire dresser à la base des édifices publics, des panneaux de planches destinés à l'affichage des professions de foi et autres documents connexes. Ça n'est pas beau; mais les murs sont ainsi protégés, et, la comédie finie, le décor volant s'enlève en un tour de main, sans laisser de traces. Peut-être cette sage précaution contribuera-t-elle à réformer les mœurs électorales, en mesurant la place aux candidats trop enclins depuis quelques années à de furieuses et coûteuses orgies de placards.

Ce n'est pas un bon point, mais cent mauvais et même davantage que nos édiles mériteraient en donnant suite à certain projet qu'on leur prête et qui doit faire frémir d'indignation les mânes du regretté Alphand. Il est question de supprimer le square de Laborde, proche de l'église Saint-Augustin, pour reconstruire sur son emplacement la mairie du huitième arrondissement. Ces îlots de verdure ne sont pas seulement la parure des quartiers, ils contribuent en outre à leur salubrité, ils mettent un bain d'air et de lumière à la portée des habitants du voisinage et de leurs enfants; après les avoir multipliés à grands frais, les sacrifier à la férocité du dieu Moëllon, s'imagine-t-on vandalisme plus extravagant?

Les amis des arts, autant dire tout le monde, car il n'est personne, si peu dégrossie soit-elle, qui n'éprouve un sentiment agréable en face d'une belle chose, les amis des arts, donc, sont soumis à de rudes épreuves par certaines municipalités, démocratiques et sociales, qui régissent les destinées de nos vieilles villes. A Avignon, les édiles s'entêtent à vouloir renverser les célèbres remparts que Viollet-le-Duc réussit à maintenir debout, au prix de beaucoup de soins et d'argent. Rouen municipal est travaillé par l'idée de mettre à l'alignement les délicieuses vieilles maisons de la rue Saint-Romain, sanctifiée par le souvenir de Jeanne d'Arc. J'apprendais que Carcassonne médite d'installer une usine à gaz au cœur de sa vieille cité que je ne serais pas autrement surpris, car un vent de folie destructive souffle sur notre malheureux pays.

Et par une antinomie singulière, cette crise de vandalisme coïncide avec une crise d'un ordre tout opposé qui se manifeste par une véritable passion pour les reconstitutions foraines des monuments que l'on démolit. Il n'est pas d'exposition de province qui n'ambitionne de montrer aux étrangers ce qu'était autrefois la ville à qui ils font l'honneur d'une visite. Nous avons ici un « Vieux Paris » tout fraîchement élevé en carton-pâte; Avignon reconstituera ses remparts au prochain concours agricole et Rouen fera un panorama sur les ruines de la rue Saint-Romain.

Un nouveau substantif vient d'être introduit dans la langue française, et vous ne serez pas surpris d'apprendre que c'est un mot anglais. Nous sommes volontiers anglophobes quand il s'agit de politique; mais nous restons anglomanes, quand il s'agit de langage.

On avait à désigner le conducteur d'un train électrique, tout simplement. On aurait pu l'appeler, semble-t-il, le « conducteur » ou le « mécanicien », un enfant de huit ans eût trouvé cela tout seul. Nos ingénieurs ont trouvé plus noble de l'appeler le *wattman*. Et désormais, sur la nouvelle ligne du Champ de Mars aux Invalides, vous n'entendrez plus parler que de *wattmen*, car le mot se décline, naturellement; on dit : un *wattman*, des *wattmen;* il faudra le noter dans les nouvelles grammaires françaises.

Ce qui est amusant, c'est que, tandis que nous nous entêtons à angliciser notre langue, on voit un brave peuple qui aurait pourtant, lui, de bonnes raisons d'imiter cet exemple, s'y refuser absolument!

Les Canadiens n'ont jamais voulu admettre dans leur vocabulaire des chemins de fer, les mots anglais qui aujourd'hui sont le plus couramment employés dans le nôtre.

Ils ne veulent pas dire : un wagon; ils disent : un char. Le *sleeping* est resté chez eux le « chardortoir »; mieux que cela : ils ignorent ce que c'est qu'un rail! Ils disent : une lisse, vieux mot français qui n'existe plus chez nous que dans la langue des marins et des charpentiers.

Ces Canadiens sont bien arriérés!

Dans la lutte pour l'existence où elles comptent déjà de belles victoires, est-ce que les femmes perdraient du terrain?

Les hommes, ces horreurs d'hommes, viennent de les expulser de l'un des postes centraux du téléphone parisien. Le châtiment des abonnés compris dans le réseau découronné (soyons aimables!) sera d'avoir affaire à des employés barbus. Car, s'il arrive parfois que ces demoiselles du téléphone soient un peu nerveuses, on s'accorde à reconnaître que les fonctionnaires mâles des administrations publiques ont bien aussi leurs petits défauts. Le moins qu'on puisse dire, toute galanterie mise à part, c'est que nous ne gagnerons pas au change, si la mesure se généralise. Allo! allo! Il me semble déjà que ma plaque de téléphone dégage une odeur d'absinthe et de tabac!

Ménélik ne veut pas que son peuple boive de l'absinthe : c'est un sage. Les grands chefs de l'armée allemande surveillent étroitement les cantines militaires et les innombrables mastroquets qui guettent le soldat au sortir de la caserne. Nos législateurs, à nous, ne voient que deux choses : la forte somme que produit l'impôt sur l'alcool et l'intérêt électoral qu'il y a à ménager les empoisonneurs patentés, dont c'est le métier d'achever la ruine physique et morale de la race française. Les ministères peuvent changer; jamais un gouvernement parlementaire n'osera toucher aux marchands de vin. Il nous faudrait un bon tyran; mais voilà, quand on prend un tyran, on ne sait jamais s'il sera bon. La France n'ose pas risquer le paquet; elle n'a peut-être pas tort. Sachons donc nous résigner. Ce sont d'ailleurs les générations à venir qui porteront la peine de notre lente intoxication; pour nous, l'acheminement vers le *delirium tremens* offre encore un certain agrément; buvons donc, et après nous la fin du monde!

On annonce pour la dixième fois la fermeture définitive du café Procope. Il aura eu la vie dure, ce vénérable estaminet de la rue de l'Ancienne-Comédie qui vit passer tant de comédiens, de philosophes et de marquis au siècle dernier, et dont les salles, que Voltaire trouvait sombres, ont abrité de notre temps, à l'heure du « mazagran », — l'heure de l'absinthe n'avait pas encore sonné, — des savants et des avocats politiques et quelques étudiants venus là comme à un cours d'éloquence. C'est par la poésie qu'il meurt : le clan Verlaine y tenait ses assises et, quoiqu'il eût apporté avec lui l'appoint des apéritifs, le limonadier, un peu poète lui-même, sur qui reposait le lourd héritage de Procope, a dû se déclarer vaincu.

Pauvre café Procope, je ne puis le voir disparaître sans en éprouver une certaine mélancolie. Il me rappelle des heures charmantes de ma jeunesse. J'y vois encore attablé, toujours à la même place, — la seconde à gauche en entrant, — certain grand mathématicien de l'Institut qui, pendant quinze ans, vint y prendre quotidiennement son café à l'heure de midi, et qui pendant quinze ans s'en alla sans payer, salué d'un respectueux sourire par le patron. Ce savant, c'était l'honneur de l'établissement; sa présence n'était pas trop payée d'une consommation de 40 centimes. Un peu plus loin pérorait Gambetta, tout flambant de verve oratoire. Il y prenait son déjeûner ou plutôt croyait le prendre, car nous lui faisions régulièrement la « charge » de lui enlever son bifteck, pendant que debout, le bras tendu, l'œil perdu dans l'espace, il foudroyait l'Empire de ses ardentes invectives.

Pauvre vieux café Procope! Pauvres vieux habitués du café Procope!

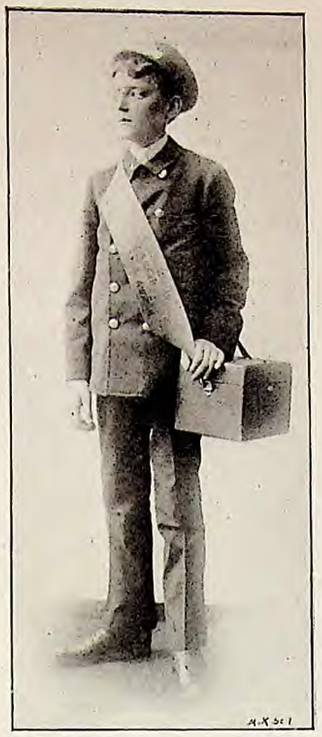
La grève générale des blanchisseuses a été conjurée, Dieu merci! Mais quelle alerte!

Nous en tremblons encore, rien que d'y songer. Voyez-vous les Parisiens et les nombreux visiteurs de l'Exposition réduits à appliquer le système de l'adjudant légendaire? Celui-ci, vous vous en souvenez, était chargé de transmettre aux hommes d'une compagnie l'ordre de changer de linge, et, comme ils objectaient qu'ils n'avaient plus de chemise propre dans leur sac : « Eh! bien, répliquait le vieux sous-officier, esclave de la consigne, vous changerez entre vous. »

J'ai pourtant rencontré quelqu'un qui faisait des vœux sincères pour la prolongation de la grève, c'est le bohème Z... Elle lui eût fourni un prétexte plausible pour excuser l'habituel... manque de fraîcheur de ses faux-cols et de ses manchettes.



LE « MESSENGER BOY » AMÉRICAIN
PORTEUR D'UNE ADRESSE AU PRÉSIDENT KRUGER



La cause des républicains de l'Afrique du Sud rencontre, on le sait, de vives sympathies dans l'Amérique du Nord : la jeunesse des écoles de Philadelphie ayant résolu d'envoyer une adresse au président Krüger, les listes d'adhésion ont été couvertes en quelques jours de 29.000 noms. Il restait à faire parvenir au destinataire adresse et signatures. Alors, l'éditeur du journal *The Nord American* eut une idée d'une originalité bien américaine : c'était de confier cette mission à un *messenger boy*, en prenant à sa charge tous les frais du voyage. Sur sa demande, le directeur de l'Ecole des messagers télégraphistes de New-York désigna un des sujets les plus méritants, James Smith, âgé de seize ans.

James Smith est donc parti, accompagné de M. Sutherland, rédacteur du *Nord-American*; la semaine dernière, il s'arrêtait à Paris, avant de gagner Marseille, où il devait s'embarquer sur le premier paquebot en partance pour Lourenço-Marquès. Son message est roulé dans un coffret attaché à un baudrier de cuir jaune où une inscription indique expressément l'objet de sa mission. Le texte de l'adresse exprimant les vœux des écoliers de Philadelphie en faveur des Boers est écrit en lettres gothiques et orné d'un frontispice représentant, d'un côté, un soldat boer, de l'autre, un soldat de Washington, avec les deux dates : 1900-1776. Suivent les signatures, dont notre gravure ne peut laisser voir qu'un petit nombre; on se rendra compte, en effet, du développement de la bande composée des listes d'adhésion collées bout à bout. Quant au rouleau formé serré par cette bande, il mesure plus de 30 centimètres de diamètre et dépasse singulièrement le poids d'un télégramme ordinaire; mais James Smith ne s'en plaint pas, tant il est fier d'avoir été choisi pour porter ce précieux fardeau à quelque cinq mille lieues de son pays.



Georges HARTMANN. — Phot. Benque.

Nous avons la douleur d'enregistrer la mort de notre collaborateur et grand ami Georges Hartmann, emporté presque subitement dans la nuit de dimanche dernier, par une attaque de goutte.

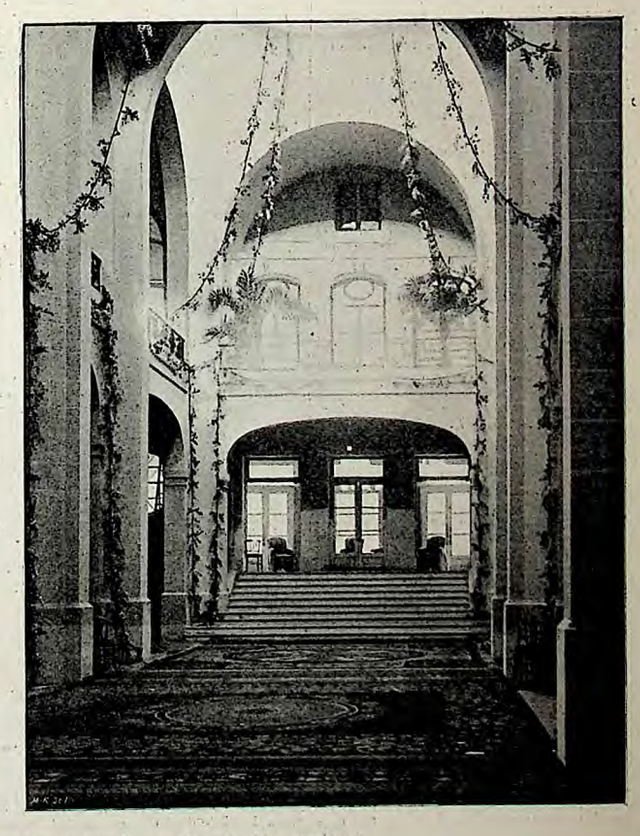
Fils d'éditeur et lui-même éditeur de musique, Georges Hartmann a rendu les plus grands services aux maîtres contemporains; il voua sa rare intelligence, son goût et une activité inlassable au service de la nouvelle école des musiciens français : de Bizet à César Frank, presque tous les compositeurs de talent ont eu à se louer de sa collaboration tant artistique que commerciale. Pour tout dire, il fut l'éditeur de Massenet et de Reyer et les partitions qu'il a publiées de ces maîtres passent pour les plus parfaites qui soient, au point de vue de l'élégance et de la correction.

Georges Hartmann, très versé dans les choses de théâtre, laisse un certain nombre de livrets et d'adaptations de pièces étrangères. Il s'occupait à l'*Illustration* de toutes les questions ayant trait à la musique. Chacun de nous s'inclinait devant son indiscutable compétence; l'aménité et la loyauté de son caractère lui avaient conquis l'affection de tous ses collaborateurs.

Né à Paris, Georges Hartmann était âgé de cinquante-six ans : il avait reçu la croix de la Légion d'honneur en récompense des services par lui rendus à l'art musical.

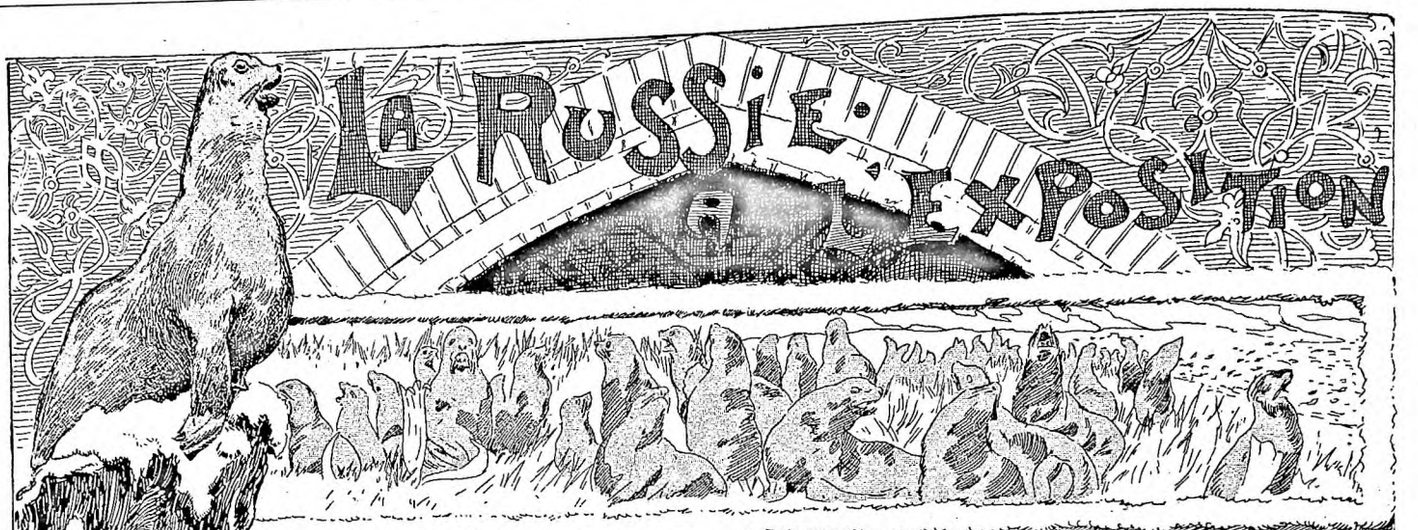
A. DE L.





Les galeries de la Charité, façade et vue intérieure. — (Voir l'article, page 276.)

LA RUSSIE A L'EXPOSITION



La Russie à l'Exposition... C'est *Toutes les Russies* qu'il faudrait dire, comme lorsqu'on qualifie le tsar : Empereur de Toutes les Russies. Russie d'Asie, Russie d'Europe, Russie centrale, orientale, boréale, toutes les Russies sont représentées à l'Exposition par leurs architectures diverses, par leurs produits d'une variété infinie ; les unes par des échantillons de leurs richesses naturelles ou acquises, les autres par des témoignages et des images de leur pauvreté et de leur désolation ; celles-ci par leur civilisation et celles-là par leur sauvagerie. Aucun pays n'offre plus de contrastes. Aucun n'était plus difficile à résumer sous les yeux du visiteur de l'Exposition. Les organisateurs de la section russe ont réussi cependant à nous donner de cet immense empire une vision complète et saisissante. Ceux qui connaissaient la Russie la retrouvent ; ceux qui ne la connaissaient pas la découvrent.

On s'étonne généralement de constater que la Russie ne figure pas au quai des Nations. Comment se serait-elle mise à l'échelle ? Non loin du somptueux palais italien, la Grande-Bretagne a édifié une sobre construction sans dôme ni tour. Ainsi l'Italie l'écrase, et aussi la Serbie, et même Monaco. La Grande-Bretagne, spirituellement et orgueilleusement, a soigné cet effet. On demande : « Quel est ce pavillon plus modeste que tous ses voisins ? » — « C'est l'Angleterre. Elle n'a pas voulu empêcher les autres nations de paraître riches. »

La Russie n'a pas voulu empêcher les autres pays de paraître grands. Elle a demandé un emplacement à part.

A vrai dire, la Russie est partout. La Russie industrielle participe à tous les groupes, à toutes les classes. La Russie militaire, la Russie savante, la Russie agricole, la Russie artistique voisinent avec les autres puissances au Palais des Armées, au Champ de Mars, à l'Esplanade, aux Champs-Elysées. C'est là que les économistes, les soldats, les savants vont chercher la Russie actuelle.

Mais c'est au Trocadéro qu'elle apparaît au grand public sous ses aspects pittoresques, décoratifs, colorés, vivants.

Palais de l'Asie russe, dit le plan officiel. Il était entendu en effet que les terrains du Trocadéro seraient réservés aux colonies françaises, à celles des autres nations et aux pays exotiques. Or l'empire russe, malgré tout son exotisme, n'est pas, par définition, un pays exotique. Il était donc impossible, sans un manquement grave aux lois de la symétrie, de le loger entre la Chine et les Indes Néerlandaises. On tourna la difficulté en ignorant la Russie d'Europe pour n'avoir affaire qu'à la Russie d'Asie. Et, sous le couvert de l'Asie russe, l'empire russe tout entier put être admis dans les jardins du Trocadéro. Le principe était sauf.

Il reste sauf avec la dénomination adoptée par les Russes : *Palais des Confins de l'Empire.*

Extérieurement, tout le Palais est vieux russe. C'est une agglomération de tours de différentes hauteurs, coiffées de clochers carrés, couronnées d'aigles dorées à deux têtes, reliées par des murailles crénelées. L'ensemble évoque le Kremlin de Moscou. Mais l'architecte, M. Meltzer, s'est inspiré de l'acropole moscovite sans la copier. C'est à tort qu'on a cru reconnaître la Troïskaïa, la Tsarskaïa, la Spaskaïa et même l'Ivan-Veliky. Rien ne rappelle la formidable tour d'Ivan, haute de 82 mètres, octogonale en bas, ronde à l'étage supérieur et surmontée d'un dôme d'or éblouissant.

Le Kremlin du Trocadéro est une variation

Un record dans la fabrication de l'acier. — Les Américains n'ont pas seulement la spécialité d'établir des records en matière de vitesse sur les chemins de fer, ils en poursuivent la réalisation dans toutes les branches de l'industrie ; c'est ainsi que récemment ils viennent de faire un nouveau tour de force métallurgique. Aux aciéries de Granite City, dans l'Illinois, on a passé dans un seul four à sole basique de 25 tonnes, marchant au gaz, 22 charges en 6 jours ; ce qui veut dire, en langage ordinaire, qu'on y a fabriqué, dans ce court espace de temps, 550.000 kilogrammes d'acier! Le record précédent dans ce genre était de 575.000 kilogrammes en sept jours et quelques heures.

A Mafeking, le colonel Baden-Powell a installé un ingénieux système d'avertisseurs électriques qu'il décrit lui-même de la manière suivante, dans une récente correspondance : « Ici, dans mon bureau à l'abri de la bombe, je suis occupé à écrire cette lettre. Autour de moi sont des appareils téléphoniques communiquant avec chacun de mes avant-postes. A chacun de ces avant-postes, un télescope est constamment braqué sur les avant-postes et les batteries boërs. De sorte que je suis immédiatement prévenu des mouvements de l'ennemi et de la direction de son tir, et que je puis, à mon tour, faire retentir, vers le point menacé, l'une des cloches électriques dont chaque quartier de la ville est pourvu et prévenir ainsi les défenseurs ou les habitants qu'ils aient à se mettre à l'abri des obus. »

C'est sans doute à une série de précautions de ce genre qu'est due, en partie, la résistance prolongée de Mafeking, mais ne croirait-on pas lire un chapitre de Jules Verne!

A propos de quelques vieilles locomotives. — On va voir bientôt dans les galeries du Génie civil, au Champ de Mars, des spécimens curieux des premières locomotives employées sur nos chemins de fer et conservées aujourd'hui dans les « musées » des Compagnies.

Mais depuis longtemps tous ces antiques moteurs ne font plus aucun service. Plusieurs ont subi, au cours de leur existence, des transformations successives qui rappellent celles du fameux couteau de Jeannot ; et il nous souvient d'avoir encore vu, il y a quelques années, au chemin de fer de l'Est, une locomotive Crampton qui portait la marque de fabrique de l'ancienne maison Derosnes et Cail et la date de 1854 ; il n'y avait peut-être plus que la plaque qui fût de cette époque.

Quoiqu'il en soit, il existe encore, en Allemagne, sur la ligne de Mein-Neckar, des locomotives qui sont, sans doute, les plus anciennes de celles actuellement employées. Ce sont des machines de construction anglaise, sortant des ateliers de MM. Sharp frères et Cie à Manchester et portant la date de 1846-47!

Ces locomotives de cinquante-quatre ans, sont encore au nombre de sept ; deux d'entre elles font régulièrement le service des voyageurs et des marchandises entre Heidelberg à Friederichsfeld. Inutile d'ajouter que ces vénérables doyennes ont subi de nombreuses réparations et qu'elles ont été munies du frein Westinghouse et autres perfectionnements en usage sur les locomotives modernes ; mais, au surplus, ce sont toujours les vieilles machines Sharp de 1846, leur plaque... qui n'a pas été changée, en fait foi.

La culture de la vigne en Seine-et-Oise. — Il semble que la culture de la vigne, très florissante au milieu de ce siècle dans le département de Seine-et-Oise, soit sur le point de disparaître dans cette région.

En effet, en 1850, la vigne occupait encore, en Seine-et-Oise, une superficie supérieure à 20.000 hectares, et cette superficie est aujourd'hui réduite à 6.700 hectares, par suite des progrès de la culture des céréales et surtout de celle des plantes légumières.

M. Gustave Rivière, professeur départemental d'agriculture, estime que, pour beaucoup de localités, cette substitution a été une erreur agricole, et partant une erreur économique, en raison de ce fait que, dans toutes les terres saines, exposées plus particulièrement au midi, au levant ou au couchant, la culture de la vigne est celle qui permet de réaliser, en Seine-et-Oise, les bénéfices les plus élevés à l'hectare.

Dans toutes les communes où la culture de la vigne est l'objet de soins éclairés, il n'est pas rare d'y récolter 60 à 80 hectolitres de vin à l'hectare qui, à raison de 40 fr. l'hectolitre seulement, procurent une recette brute de 2.000 fr. au minimum, et une recette nette, toutes dépenses déduites, de 1.400 francs. Ainsi, un vignoble de 20 hectares, en Seine-et-Oise, donnerait, planté en vigne, un revenu annuel de 28.000 francs au minimum.

Un hectare planté en vigne n'ayant pas en général une valeur foncière supérieure à 8.000 francs, quelle est la culture courante : betteraves, blé, avoine, qui pourrait produire un aussi joli bénéfice?

Il y aurait donc grand intérêt à replanter l'ancien vignoble de Seine-et-Oise.

Les stations expérimentales d'agriculture des Etats-Unis à l'Exposition. — Nous devons signaler à l'attention de nos compatriotes le soin particulier avec lequel l'Exposition des stations expérimentales d'agriculture des Etats-Unis a été organisée ; car nous avons, sur ce point, beaucoup à faire et à apprendre.

Cette exposition comprend 750 vues choisies de bâtiments, laboratoires, appareils, terrains d'expériences, etc. ; les appareils en usage pour déterminer la teneur en sels, la température et l'humidité du sol ; des échantillons du sol cultivé des Etats-Unis ; des appareils originaux pour l'étude de la physiologie végétale ; des exemples d'exploitation laitière, etc.

Les exportations agricoles des États-Unis. — Pendant la dernière période quinquennale (1894-1899), les exportations agricoles des Etats-Unis ont passé de 663 millions de dollars à 663 millions et demi, soit 3 milliards 315 millions de francs.

Cette énorme exportation de produits agricoles comprend les sept dixièmes des exportations totales des Etats-Unis.

L'Angleterre en reçoit 54 0/0 ; l'Allemagne, 13 0/0 ; la France, 6.5 0/0 ; la Belgique, 3.5 0/0.

D'après les documents recueillis par M. Levasseur à des sources officielles, et communiqués par lui à la Société nationale d'Agriculture, les besoins des différents marchés sur le globe peuvent se déduire des chiffres suivants :

Ainsi les îles Britanniques reçoivent 96 0/0 de la valeur du gros bétail exporté des Etats-Unis, tandis que la France n'en reçoit que 0.75 0/0. Pour les chevaux américains et les moutons, c'est toujours l'Angleterre qui reçoit la plus grande partie de l'exportation : 86 0/0. La presque totalité de la viande fraîche exportée des Etats-Unis est encore envoyée en Angleterre ; la France reçoit seulement 1 0/0 de la viande salée et 5 0/0 de conserves de bœuf.

Pour les céréales, l'Angleterre reçoit 60 0/0 des exportations américaines. Vient ensuite la France, avec 11 0/0. Cette forte importation provient des achats faits en 1898.

L'exportation des fruits des Etats-Unis, des pommes surtout, a décuplé en cinq ans. L'Angleterre, les Pays-Bas et l'Allemagne sont les principaux importateurs.

Quant au coton, il en est exporté pour 20 millions de dollars, dont 500/0 en Angleterre ; 21 0/0 passent en Allemagne, et cette importation devient chaque année plus considérable. La France a importé 11 0/0.

En somme, l'Angleterre, pendant la période quinquennale 1894-1899, a importé des Etats-Unis, année moyenne, pour 1 milliard 800 millions de produits agricoles ; l'Allemagne, pour 431 millions, et la France, pour 220 millions.

L'industrie des jeux et des jouets. — L'industrie des jeux et des jouets, qui est, chez nous, une industrie vraiment nationale, et particulièrement parisienne, subit depuis quelque temps, du fait des barrières des tarifs douaniers, une crise très accentuée.

Alors qu'en 1895, par exemple, nos expéditions de jeux et de jouets à l'étranger atteignaient encore 33,5 millions de francs, ces expéditions n'étaient plus, en 1898, que de 21.488.000 francs : soit une chute de 12 millions en trois années seulement. Par contre, malheureusement, les importations se maintiennent toujours à peu près aux mêmes chiffres, oscillant entre 4 et 4,5 millions ; d'où l'on peut conclure que nos fabricants n'ont pas retrouvé à l'intérieur ce qu'ils avaient perdu à l'extérieur.

Malgré tous les obstacles accumulés par le régime douanier, nous faisons encore, avec l'étranger, pour 21 millions d'affaires.

Le plus important de nos clients est l'Angleterre, à qui nous avons expédié, en 1898, pour plus de 1.637.000 kilos de jeux et de jouets. La Belgique vient ensuite avec des achats s'élevant à 279.450 kilos ; puis l'Espagne, avec 200.000 kilos, et la Turquie avec 110.000 kilos.

Le Brésil, l'Uruguay, la République Argentine et le Chili ne sont pas des clients négligeables, hors d'Europe. En 1898, ils nous ont pris près de 300.000 kilos de ces objets. Les Etats-Unis entrent dans ce commerce pour 72.000 kilos, et l'Egypte pour 80.000.

La télégraphie sans fil vient d'être adoptée par la marine marchande allemande.

Le Lloyd de l'Allemagne du Nord a décidé de pourvoir les navires rapides des appareils nécessaires, pour leur permettre d'annoncer leur arrivée dès qu'ils se rapprocheront des côtes allemandes, en correspondant avec des stations installées à cet effet dans une île près de l'embouchure de l'Ems, dans la mer du Nord.

Il est question de faire une installation analogue sur le navire-phare des Nantuckets Shoals, au large de la côte du Massachusetts, ce qui permettrait de signaler l'arrivée des navires plusieurs heures avant qu'ils ne puissent être vus à Fire Island.

Influence de la lumière solaire sur la végétation. — Cette influence est bien connue, mais il nous paraît qu'elle n'a jamais été mieux démontrée et mesurée que par les récentes expériences d'un agronome anglais, M. John Clayton.

M. Clayton a planté un champ en haricots, et il a recouvert une moitié de ce champ de façon à intercepter complètement l'accès de la lumière solaire.

La récolte donna 99 kilos de haricots pour la moitié ensoleillée du champ, et seulement 29 kilos pour la moitié obscure.

L'année suivante, le champ ayant été laissé dans toute son étendue exposé à la lumière solaire, le poids de la récolte de haricots dans la partie qui avait été privée de lumière l'année précédente ne fut encore que la moitié de la récolte de l'autre partie. L'année suivante, la proportion fut plus défavorable ; et enfin, la quatrième année, les haricots de la moitié obscurcie trois ans auparavant ne donnèrent plus que des fleurs stériles, et pas une seule graine.

Ainsi, la privation de lumière pendant une seule saison avait eu une influence si profonde, qu'elle avait stérilisé le sol pour une période de plusieurs années.

Ce sont là des observations nouvelles sur un sujet qui paraissait épuisé ; et il est possible que l'on y trouve l'explication de certaines bizarreries de la vie végétale, par exemple, de l'existence de certaines taches où rien ne veut pousser, et où l'on ne trouve rien, cependant, qui puisse rendre compte de cette stérilité.

Un insecte aéronaute. — Deux naturalistes américains, MM. Aldrich et Turley, donnent de curieuses observations sur un insecte — probablement l'*Empis poplitea* — ayant la faculté de former un véritable ballon, et de s'élever ainsi dans les airs.

Ce ballon, constitué par des bulles juxtaposées en couche unique et formant des cercles réguliers, perpendiculaires à l'axe du ballon, a environ 7 millimètres de diamètre, soit deux fois la longueur de l'insecte. Les bulles dont il est formé sont visqueuses, étincelantes au soleil, et semblent produites par une sorte d'excrétion, d'une matière analogue à celle qui produit la soie ou les fils chez d'autres insectes et chez les araignées.

Mais le point le plus curieux, c'est qu'on trouve toujours une petite mouche morte au centre du ballon.

Quel rôle peut bien jouer cette mouche? Est-ce une réserve alimentaire? Sert-elle de noyau autour duquel se fait le ballon? Est-elle l'origine de gaz moins lourds que l'air pour l'ascension dudit ballon? On ne saurait encore dire, et il faut des observations complémentaires.

AGENDA DE LA SEMAINE

Elections municipales. — C'est le **6 mai** qu'auront lieu, dans toute la France, les élections municipales pour le renouvellement des conseils municipaux.

Examens et concours. — Le concours pour l'admission de commis stagiaires à la caisse des dépôts et consignations sera ouvert le **30 avril**. — Le **7 mai**, aura lieu, à l'Ecole vétérinaire de Lyon, le concours pour la nomination d'un vétérinaire chef de travaux attaché à la chaire d'hygiène et de zootechnie de l'école de Lyon. — Un examen aura lieu, le 11 mai, pour l'admission aux fonctions de commissaire de police et d'officier de paix. Il n'y aura que douze admissions.

Le concours musical pour le prix de Rome. — Le concours d'essai pour le grand prix de Rome de composition musicale se fera au palais de Compiègne : entrée en loge, le **5 mai** ; sortie, le **11** ; jugement au Conservatoire le **15**. Le concours définitif aura lieu à la fin de **mai**.

Nos troupes au camp de Châlons. — Le 8e d'artillerie de Nancy ; le 39e d'artillerie de Toul et le 40e d'artillerie de Saint-Mihiel iront au camp de Châlons du **9 mai** au **2 juin**.

Les manœuvres navales en 1900. — Les troupes de la marine exécuteront des manœuvres de division avec cadres du **1er** au **20 mai**.

Le classement des chevaux. — Les opérations annuelles du classement des chevaux susceptibles d'être réquisitionnés en temps de guerre s'effectueront à Paris du **15 mai** au **15 juin**. Il n'y aura pas cette année de recensement de voitures.

Expositions artistiques. — *Paris :* galerie Georges Petit, exposition des pastellistes français jusqu'au **30 avril**. Exposition de la Société polonaise jusqu'au **31 mai**. — Chez Wallery (rue de Londres), exposition organisée par le groupe esotérique du **1er** au **8 mai**. — *Etranger :* Baden-Baden (Kurhaus), exposition municipale des Beaux-Arts. — *Florence :* exposition de la Société des Beaux-Arts. — *Turin :* (25, Della Ziecca) exposition des Beaux-Arts.

Concours de peinture à Liège. — A l'Académie royale des Beaux-Arts de Liège, un concours de peinture pour le *prix Donnay* est ouvert ; les inscriptions seront reçues jusqu'au **15 mai**.

Concours d'architecture. — La Société nationale des architectes de France vient d'ouvrir son 9e concours annuel ; le sujet est un pavillon de rendez-vous de chasse. On trouve le programme chez M. Fernoux, président (rue Béranger, 22) et aux Chambres syndicales (rue de Lutèce, 5).

Le concours hippique. — Le concours hippique aura lieu cette année place Breteuil du **9** au **27 mai**. Voici le programme de la première journée ; avant midi : arrivée des chevaux de classes ; à 1 h. commission d'admission, examen de chevaux montés ; à 4 h. réunion de la commission au salon du jury.

Mariages. — Le **30 avril**, M. Henry Moulin, lieutenant au 95e d'infanterie, épousera Mlle Yvonne de Courson de la Villeneuve, fille du général commandant la 31e brigade à Bourges.

Ventes artistiques. — *Paris :* Hôtel Drouot *Salle n° 1*, vente le **30 avril**, à 2 h. 1/2, de tableaux anciens très intéressants. — *Province :* Versailles, le **28** (7, place Charrost), à 2 h., vente d'une importante collection de faïences, curiosités, bronzes, armes, bijoux, peintures, aquarelles, etc. — Nantes : le **8 mai** et jours suivants, vente des collections Crignon-Dumoulin : tapisseries anciennes, porcelaines, faïences, meubles sculptés, émaux, tableaux. — *Etranger :* Amsterdam (Hôtel de Brakke-Grond) le **2**, à 7 h. vente d'une collection de gravures d'amiraux et de capitaines de vaisseaux provenant de la collection du général Van der Netten.

Conférences. — A la Société de Géographie le **7 mai**, le baron de Santa Anna Néry fera une conférence sur l'*Amazone brésilienne, le pays du caoutchouc.*

Inauguration des Palais des Beaux-Arts. — C'est le **1er mai** que le président de la République inaugurera à l'Exposition les deux palais des Beaux-Arts.

La semaine religieuse. — Le **29 avril**, à 10 h. du matin, aura lieu à Notre-Dame une messe solennelle en la présence de Son Eminence le cardinal Richard, archevêque de Paris, pour attirer la bénédiction de Dieu sur l'Exposition universelle. Allocution du R. P. Coubé ; chants par la maîtrise avec le concours de la musique des frères Saint-Jean-de-Dieu. Les cartes sont gratuites ; pour en obtenir, s'adresser à M. Lesort (5, rue de Grenelle). — Un salut solennel suivi d'un sermon de charité prêché par Mgr Lorenzelli, nonce apostolique, aura lieu le **29**, à 3 h. 1/2, en l'église flamande (181, rue de Charonne). Une quête sera faite au profit de l'œuvre des Flamands ; le duc et la duchesse de Vendôme, le baron d'Anethan, ministre de Belgique et les membres de la légation belge assisteront à la cérémonie. — A l'église Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, le **29**, célébration de la solennité de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. — Le **29**, également pèlerinage annuel de la Ville de Paris à Notre-Dame de Pontoise ; procession, sermon, salut du Saint-Sacrement et exposition de la châsse. — Au Cercle catholique des étudiants de Paris (18, rue du Luxembourg), le **30**, à 3 h. conférence de M. l'abbé Mugnier, premier vicaire de Sainte-Clotilde : *du prêtre dans la littérature du XIXe siècle.* — Le **4 mai**, à 3 h., conférence de M. Boyer de Bouillane, avocat à la Cour d'appel : *les congrégations religieuses et la civilisation.*

Les fêtes de Jeanne d'Arc. — A l'occasion de la fête de Jeanne d'Arc aura lieu le **6 mai** à 10 h., en l'église de la Sorbonne, une cérémonie religieuse présidée par Mgr de Courmont, évêque titulaire de Bodona ; on chantera une messe de M. Fernand de Léry. Après l'évangile, allocution de M. le chanoine du Curel. — Le **5**, la Société meusienne célébrera la fête de Jeanne d'Arc ; il y aura banquet et bal, sous la présidence du général Varaigne, à l'hôtel des Sociétés Savantes (rue Serpente).

Vente de charité. — Les **1er** et **2 mai** de 2 h. à 6 h. en l'hôtel de la marquise de Trévise (11, rue Hamelin) vente de charité au profit de l'œuvre des missions diocésaines.

Inauguration de la chapelle de la rue Jean-Goujon. — Mgr Richard, archevêque de Paris, présidera la solennité d'inauguration de cette chapelle, le **4 mai**, anniversaire de l'incendie du Bazar de la Charité. En raison de l'exiguité de la chapelle, les familles des victimes seront seules invitées : cependant les **4**, **5** et **6**, le monument sera ouvert à toutes les personnes qui désireront le visiter ; des cartes seront délivrées chez M. Fay (96, rue de Grenelle).

Les fêtes de Potsdam. — A l'occasion de la majorité du prince impérial, qui sera célébrée le **7 mai**, on annonce de brillantes fêtes. A partir de cette date, le Kronprinz aura sa cour, son palais, ses équipages particuliers.

Dîner ministériel. — Le **3 mai**, le ministre du commerce et Mme Millerand donneront un dîner en l'honneur des commissaires généraux étrangers, du haut personnel de l'exposition et du bureau de la commission supérieure de la presse.

Exposition d'azalées. — Au Jardin fleuriste municipal (route de Boulogne), près la porte d'Auteuil on pourra visiter sans cartes jusqu'au **13 mai** les magnifiques azalées des serres de la Ville de Paris.

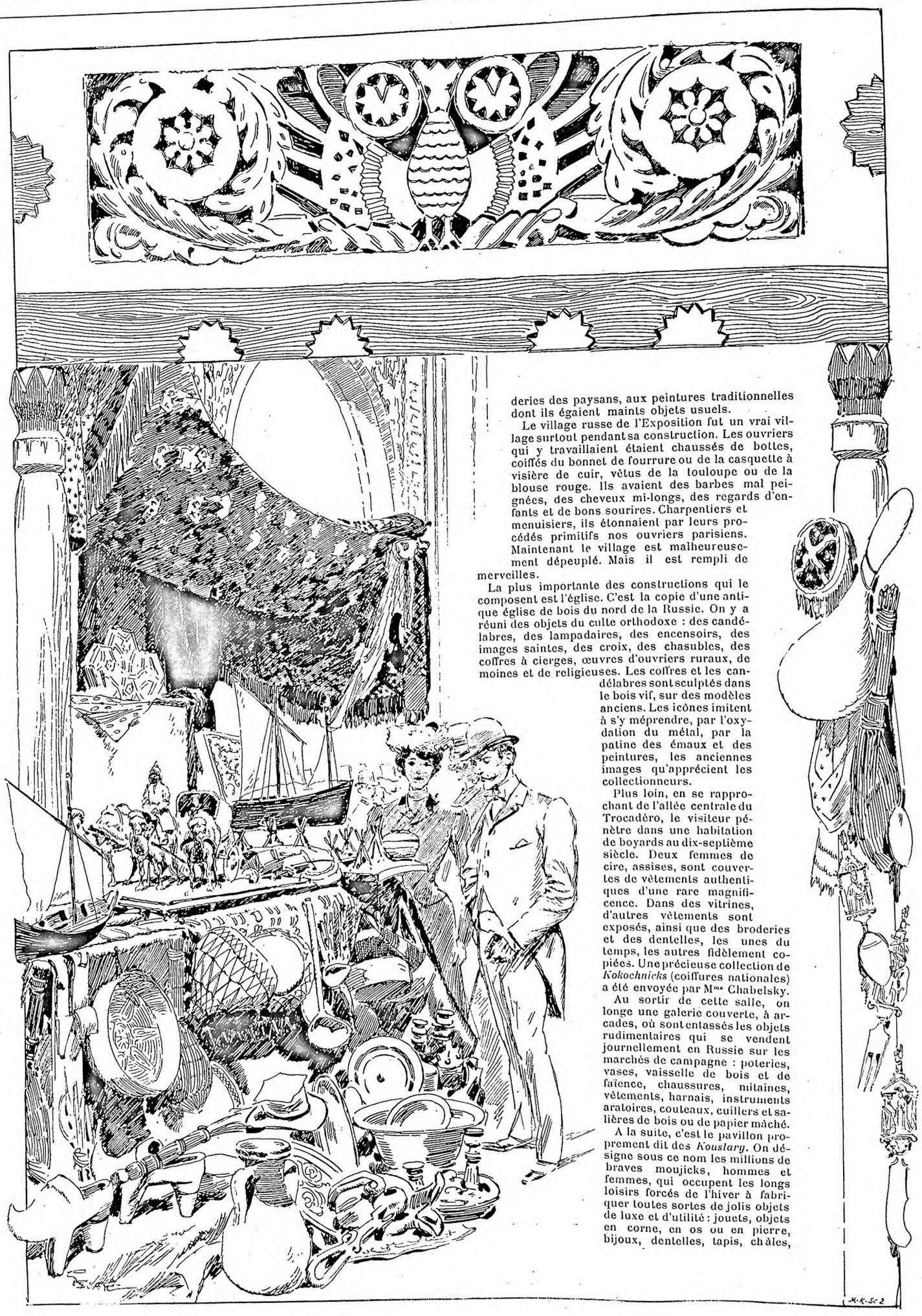
Réunion de la Société de secours aux blessés. — Palais de la Légion d'honneur le **29 avril**, à 2 h. 1/2, réunion de la Société de secours aux blessés sous la présidence du général Davoust, duc d'Auerstadt. Le général Gallieni, gouverneur de Madagascar, prendra la parole à cette réunion.

Au Trocadéro. — Le **29 avril**, aura lieu, au Trocadéro, une matinée au bénéfice de la Société du *Souvenir français*, avec le concours d'artistes et de la musique de la Garde Républicaine.

Concert. — La Société des concerts de chant classique donnera son grand concert annuel au théâtre de la République (rue de Malte), le **28 avril**, à 2 h., au bénéfice de l'association des artistes musiciens. Une causerie sur Schumann sera faite par M. Augé de Lassus.

Sports. — Cyclisme : course Paris-Neauphle, **29 avril**. — **6 mai**, Paris-Dreux. — **10**, challenge interscolaire. — Polo (pelouse de Bagatelle) le **30 avril**, handicap prix d'ouverture ; **7** et **10 mai**, prix de Suresnes — Lawn-Tennis : **29 avril**, handicap simple ; **6 mai**, handicap double. — Courses a pied : **6 mai**, réunion de printemps (grand steeple national. — Escrime : **11**, assaut du *Contre de Quarte*. — Aviron : *Paris*, course de Canoës (Basse-Seine), le **29 avril**, départ du Pont Bineau à 3 heures. — *Etranger* : Bruxelles, dans le bief des trois fontaines : régates universitaires le **6 mai** à 2 h. 1/2.

Carnet du rentier. — **5 mai** : *Tirages avec lots* : Paris 1875 (1 lot de 100.000 francs, total des lots : 225.000 fr.) ; Foncières 1879 (2 lots de 200.000 fr., total des lots : 560.000 fr.) ; Foncières 1885 (1 lot de 100.000 fr., total des lots : 200.000 fr.).



deries des paysans, aux peintures traditionnelles dont ils égaient maints objets usuels.

Le village russe de l'Exposition fut un vrai village surtout pendant sa construction. Les ouvriers qui y travaillaient étaient chaussés de bottes, coiffés du bonnet de fourrure ou de la casquette à visière de cuir, vêtus de la touloupe ou de la blouse rouge. Ils avaient des barbes mal peignées, des cheveux mi-longs, des regards d'enfants et de bons sourires. Charpentiers et menuisiers, ils étonnaient par leurs procédés primitifs nos ouvriers parisiens. Maintenant le village est malheureusement dépeuplé. Mais il est rempli de merveilles.

La plus importante des constructions qui le composent est l'église. C'est la copie d'une antique église de bois du nord de la Russie. On y a réuni des objets du culte orthodoxe : des candélabres, des lampadaires, des encensoirs, des images saintes, des croix, des chasubles, des coffres à cierges, œuvres d'ouvriers ruraux, de moines et de religieuses. Les coffres et les candélabres sont sculptés dans le bois vif, sur des modèles anciens. Les icônes imitent à s'y méprendre, par l'oxydation du métal, par la patine des émaux et des peintures, les anciennes images qu'apprécient les collectionneurs.

Plus loin, en se rapprochant de l'allée centrale du Trocadéro, le visiteur pénètre dans une habitation de boyards au dix-septième siècle. Deux femmes de cire, assises, sont couvertes de vêtements authentiques d'une rare magnificence. Dans des vitrines, d'autres vêtements sont exposés, ainsi que des broderies et des dentelles, les unes du temps, les autres fidèlement copiées. Une précieuse collection de *Kokochnicks* (coiffures nationales) a été envoyée par Mme Chabelsky.

Au sortir de cette salle, on longe une galerie couverte, à arcades, où sont entassés les objets rudimentaires qui se vendent journellement en Russie sur les marchés de campagne : poteries, vases, vaisselle de bois et de faïence, chaussures, mitaines, vêtements, harnais, instruments aratoires, couteaux, cuillers et salières de bois ou de papier mâché.

A la suite, c'est le pavillon proprement dit des *Koustary*. On désigne sous ce nom les millions de braves moujicks, hommes et femmes, qui occupent les longs loisirs forcés de l'hiver à fabriquer toutes sortes de jolis objets de luxe et d'utilité : jouets, objets en corne, en os ou en pierre, bijoux, dentelles, tapis, châles,

Ce numéro est accompagné d'un supplément musical.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes.

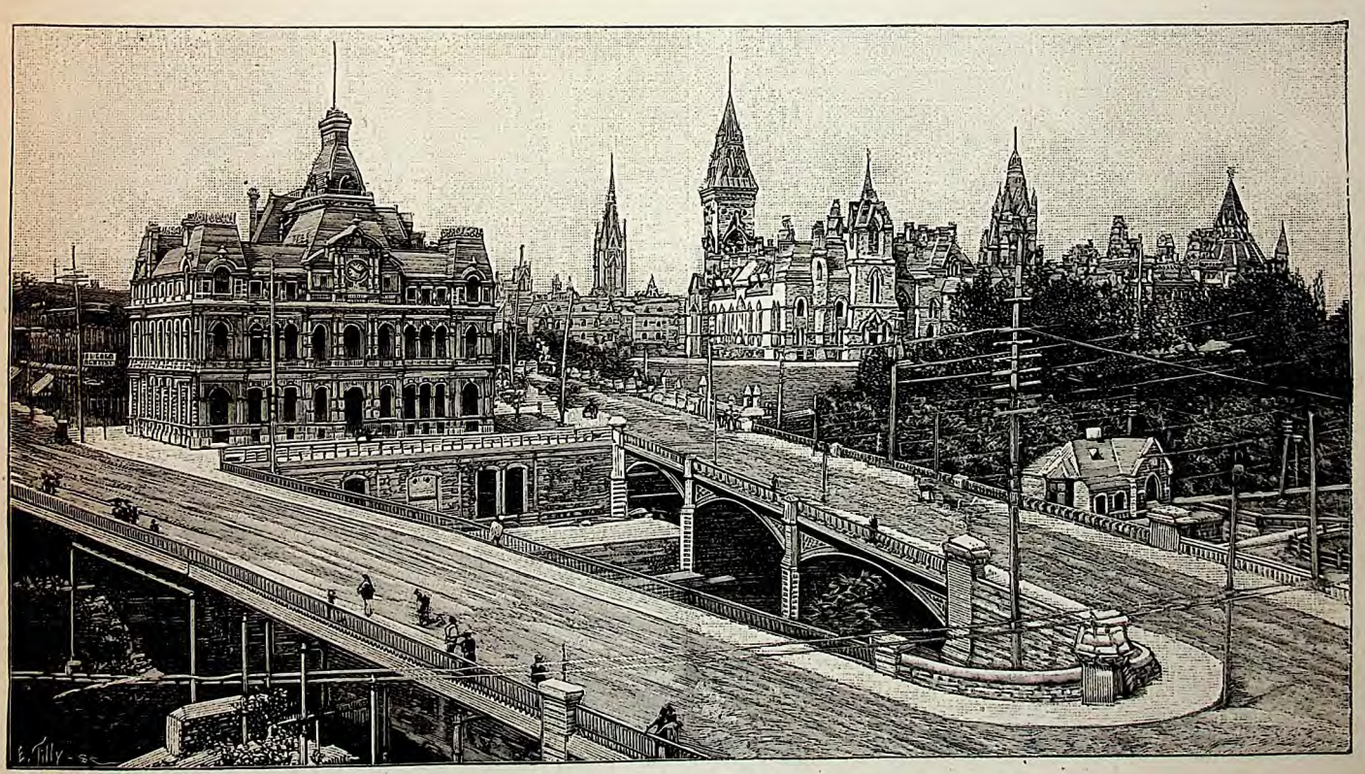
SAMEDI 5 MAI 1900

58e Année — N° 2984

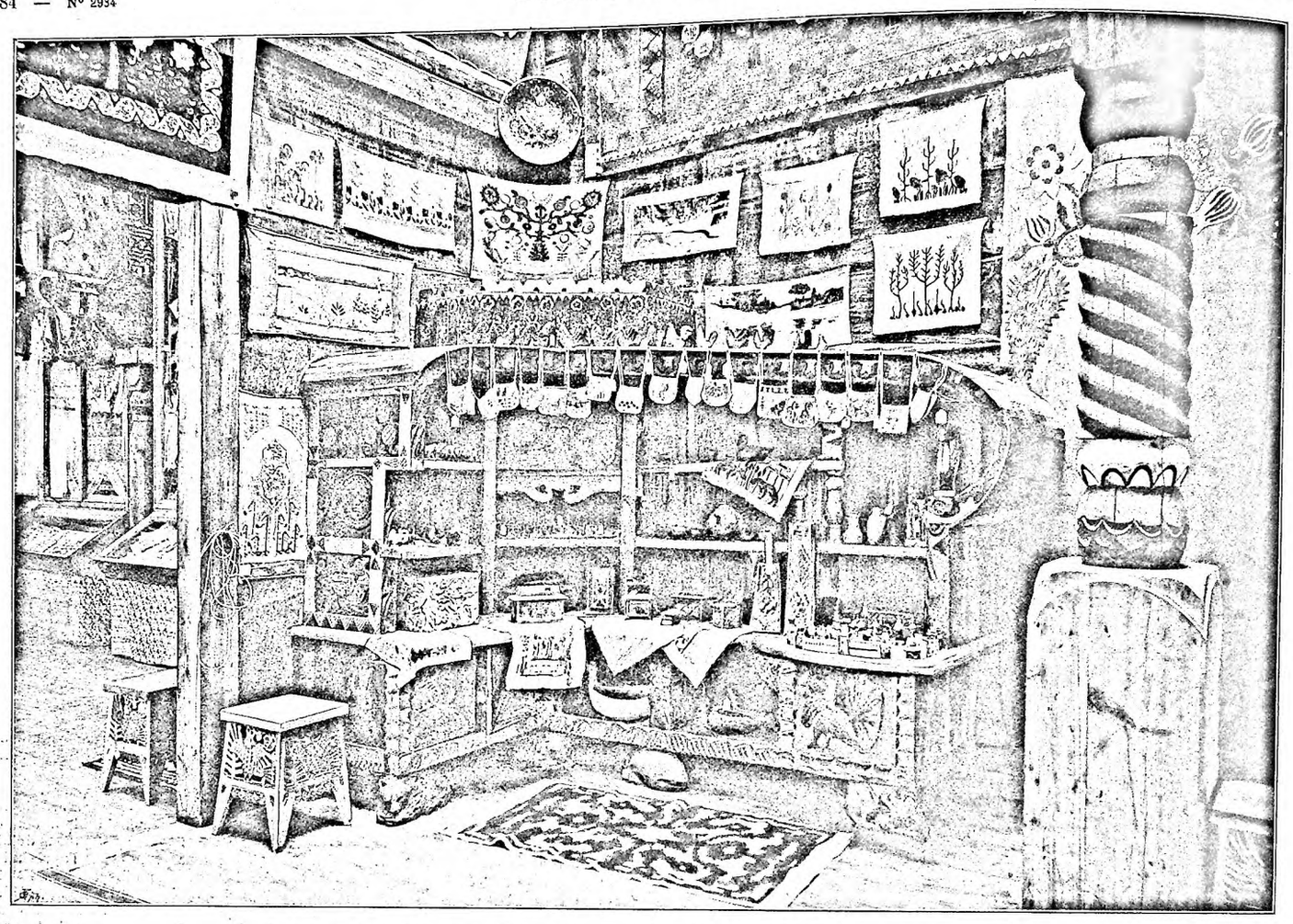
L'INCENDIE D'OTTAWA



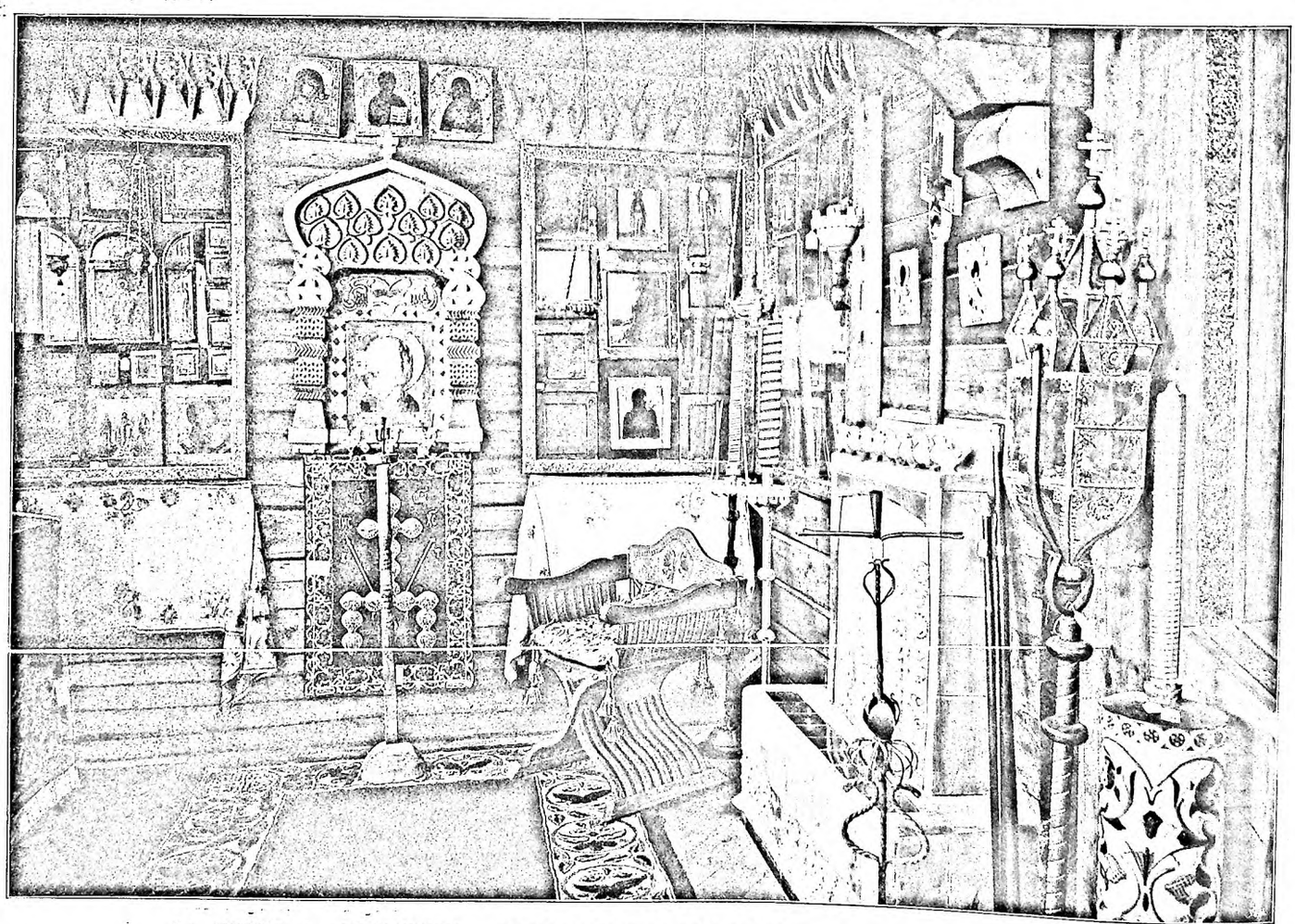
Vue générale de la ville d'Ottawa prise de la Tour du Palais du Parlement.



L'Hôtel des postes et les ponts Sappers et Dufferin. — (Voir l'article, page 292.)



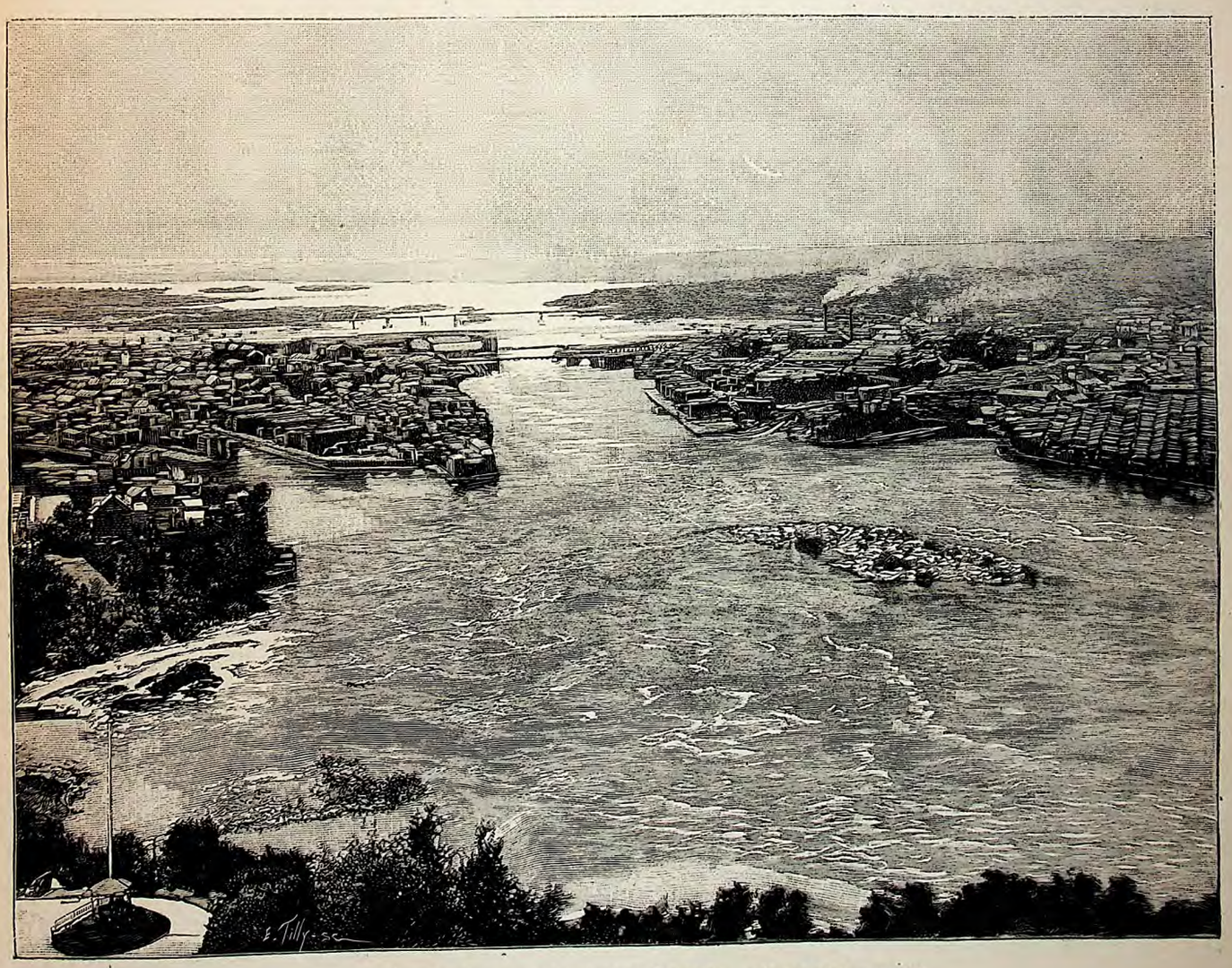
Intérieur d'une isba du village russe : meubles et objets fabriqués par les paysans.



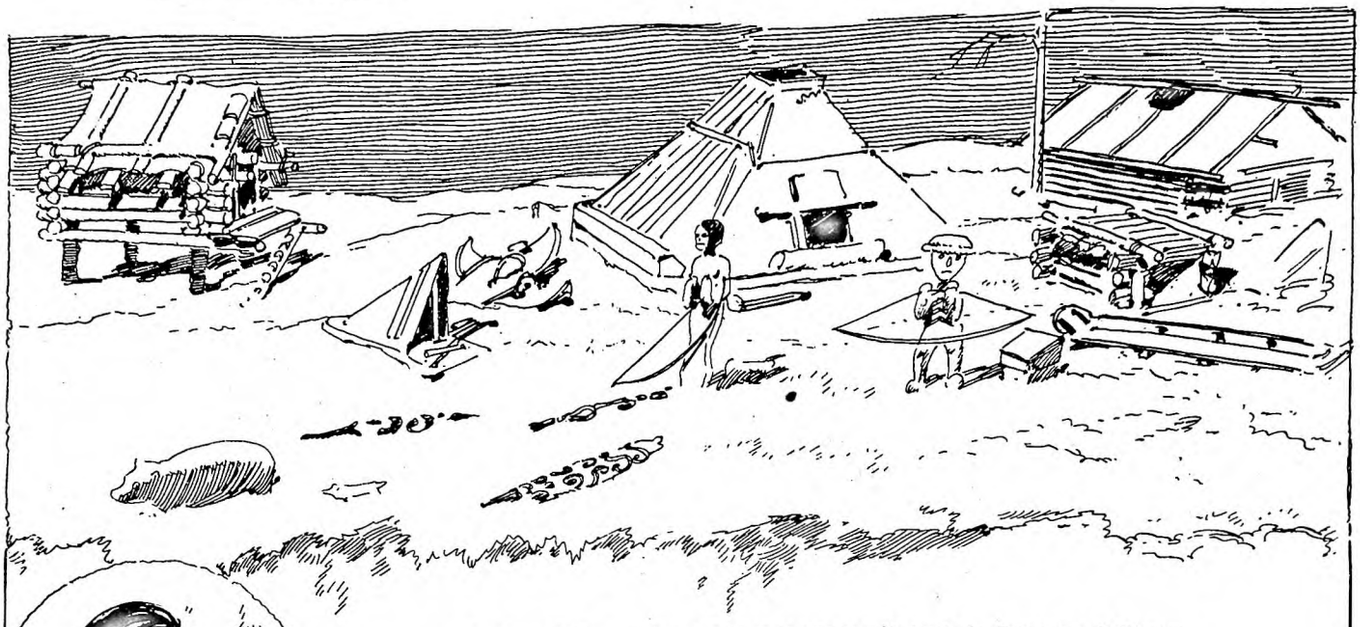
LA RUSSIE A L'EXPOSITION. — Icones et objets du culte orthodoxe exposés dans l'église du village.



L'INCENDIE D'OTTAWA. — Palais du Parlement canadien.



Le district du bois sur la rivière Ottawa. — (Voir l'article, page 292.)



Une chasse à l'ours représentée à l'aide de fétiches et de jouets des Toungouses de l'Amour.



chez les Boukhariotes que le bouton du chapeau chez les Chinois. En bas de la hiérarchie, elle est de laine et soie. A l'échelon suivant, de soie indigène. Plus haut, de soie étrangère — elle est taillée alors dans de vieilles robes de bal de Parisiennes, dans des coupons de satin à fleurs. Enfin la robe des hauts dignitaires est de brocart d'or. Ainsi est vêtu le premier des représentants de l'Emir, le second n'ayant droit qu'à la soie de son pays.

Il y a une vingtaine d'années, M. Moser, le commissaire général de la Bosnie-Herzégovine à l'Exposition de 1900, voyageait dans l'Asie centrale. Comme il arrivait à Boukhara : « Tu as voulu voir, lui dit l'Emir, ce qu'il y a de plus beau au monde. » Et le souverain asiatique montra une carte du monde au voyageur. Boukhara la Sublime en occupait le centre ; une région désertique entourait l'oasis ; au-delà étaient indiqués : la Chine, le pays du tsar blanc, l'Inde des *Inglis*, puis, tout autour de la périphérie, le *Frenghistan*, le pays des Français, des étrangers.

Aujourd'hui les envoyés de l'Emir de Boukhara arrivent à Paris par le Nord-Express et déposent chez leurs collègues des autres nations des cartes ainsi libellées :

COLONEL ZUNNET-DIN TOKSABY
Représentant de S. A. l'Emir de Boukhara.
4, Passage des Eaux.

CAPITAINE MIRZA-MALECK KARAOUL BÉGHI
Représentant de S. A. l'Emir de Boukhara.
4, Passage des Eaux.

Que de chemin parcouru, en dépit du costume strictement islamitique qu'ils ont eu le bon goût de ne pas abandonner, et de leur turban qui mesure la longueur exactement calculée de leur linceul !

* * *

Pas d'autre transition que quelques marches et une porte, et c'est une autre Russie : le Septentrion après l'Orient.

La Russie Boréale est avant tout le pays des fourrures. Elle se révèle comme telle avec une abondance, une opulence incroyables. M. Grunwaldt a été l'initiateur de l'exposition de la Société des Loutres. C'est pour lui une belle réclame. Instinctivement, malgré la saison printanière, les visiteurs, — les visiteuses surtout, passent leur main dans les riches pelages, dans les poils longs et doux. Il y en a là pour beaucoup de centaines de mille francs : martres, zibelines, hermines, petits-gris, ours blancs, renards noirs, bleus, argentés, et les peaux, brutes ou préparées, des fameuses loutres des Iles du Commandeur. Tous les murs sont tendus de fourrures inestimables. Et de tous côtés se montrent des spécimens, empaillés avec art, des jolies ou curieuses bêtes qui les ont fournies, depuis l'hermine toute menue jusqu'à l'ours énorme.

Au sommet d'un rocher un phoque aux aguets dresse la tête. Au centre du panneau principal, une toile de Korovine, encadrée de fourrure blanche, représente une colonie (*rockery*) des phoques à fourrure des Iles du Commandeur, les loutres de mer, nommées par les Russes *kolicks* (petits chats), à cause de la ressemblance de leur physionomie avec celle des jeunes félins. La colonie s'ébat paisiblement, mais sa vue évoque des récits atroces de boucheries : les chasseurs, les tueurs, surgissant à l'improviste, formant un cercle infranchissable autour des amphibies inoffensifs et maladroits, abattant les jeunes à coups de triques dures, ne laissant fuir que les femelles affolées et les vieux mâles pour permettre les massacres futurs.

La fourrure de la loutre, à l'état brut, semble rude, irrégulière et commune. Il faut arracher les longs poils et ne conserver que le duvet. On obtient ainsi cette merveilleuse peluche naturelle qui est



Les représentants de l'Emir de Boukhara.



Le Palais de l'Empire russe vu de l'allée centrale du jardin du Trocadéro.

fantaisiste sur le thème byzantin de celui de Moscou. Il y manque les coupoles dorées, les clochers bulbeux. Ce n'est donc pas Moscou, la ville aux quatre cents églises et aux trente couvents. Ce n'est pas non plus une autre ville de Russie. C'est une synthèse de la Ville russe. Sa situation au sommet de la pente du Trocadéro amplifie ses proportions, fait paraître plus hautes ses tours, dont la principale mesure 46 mètres.

Kremlin à part, les villes de la Russie moderne ressemblent de plus en plus aux nôtres : larges rues droites, trottoirs, magasins de nouveautés, tramways, fiacres, etc. Rien de particulier à nous montrer, si ce n'est l'intense foi religieuse qui fait s'arrêter devant une image sainte, placée à un carrefour, le grand dignitaire comme l'humble artisan, le commerçant millionnaire comme son plus modeste commis. Tous se martèlent le front, les épaules et la poitrine d'innombrables signes de croix. Et ils se prosternent, l'un après l'autre, pour baiser les pieds du saint ou de la sainte. Mais ce ne sont pas là des spectacles d'Exposition Universelle.

Aussi, dans cette vieille citadelle russe aux blanches murailles, les Russes n'ont-ils pas prétendu nous donner une image de leur civilisation moderne. Franchi le seuil, c'est jusqu'aux confins de l'Empire que nous sommes transportés, et ce sont les merveilles de l'Orient et du Septentrion qui s'offrent à nos curiosités.



Mme Yakountchikoff, organisatrice de l'exposition des petites industries. (Phot. Reutlinger.)

A l'encontre de la ville, le village russe est resté caractéristique. La Russie ne pouvait nous charmer mieux qu'en nous bâtissant un de ses villages.

Il va sans dire que ce n'est pas un hameau vulgaire et quelconque qui se blottit à l'ombre de la haute muraille crénelée, entre le Kremlin et l'aile du Palais du Trocadéro. Mais ce n'est pas non plus un village de fantaisie. Il est exact dans toutes ses parties. Il faut seulement supposer que sa petite église et ses isbas ont été construites autrefois, en pleine éclosion de l'art populaire, si sincère et si spontané, et n'ont jamais été détruites par l'incendie ni pourries par la pluie et la neige.

Ce village abrite l'exposition, patronnée par la grande-duchesse Serge, de la petite industrie rurale russe. Il fallait à cette exposition un cadre approprié. La grande-duchesse le demanda à un grand artiste, le peintre Constantin Korovine.

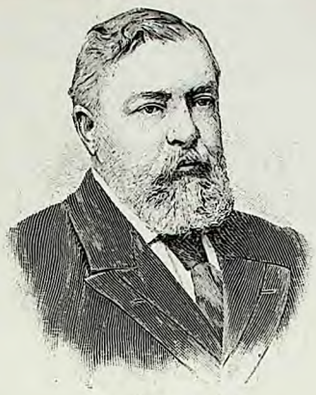
Korovine appartient à un groupe de novateurs, — moscovites pour la plupart, — qui ont rompu avec les traditions académiques et qui cherchent leur inspiration au cœur même de l'âme slave. Avec eux, la Russie, qui possédait surtout des peintres officiels, a maintenant des artistes nationaux. L'œuvre de Korovine, de même que celle de Vasnetzoff, n'est pas seulement picturale. Dans des compositions ornementales, des projets d'architecture, des dessins de meubles, il s'est révélé un des meilleurs représentants du nouvel art décoratif russe, puisé aux sources vraiment indigènes. Longtemps on a confondu l'art russe et l'art byzantin. Avec Korovine et ses émules, la différence apparaît. Voyez l'ornementation de bois peint qu'il a répandue sur les portes, sur les volets, sur les ais des isbas du Trocadéro. Motifs et tons sont purement russes. Korovine les a empruntés aux dentelles et aux bro-



Le village russe : galerie des petites industries rurales.



M. A. Raffalovich (Ph. Pirou, bd Saint-Germain.)
Vice-président de la Commission Impériale.



Le prince Tenicheff
Commissaire général.



M. B. de Wouytch (Ph. Pirou, bd Saint-Germain.)
Commissaire général adjoint.



Le peintre C. Korovine
Chargé des installations d'art.

oublier, un diorama de M. Gervex représentant le Couronnement du tsar Nicolas II.

Une baie ouverte dans la salle de l'Asie Centrale, et encadrée par deux mannequins grandeur nature habillés de costumes tcherkesses, permet d'accéder à la salle du Caucase, située en contre-bas. Le pittoresque n'y est représenté que par d'excellentes photographies et par un paysage dû à la collaboration de Korovine et



Intérieur d'une isba du village russe : un intérieur de boyards au XVIIe siècle.

du baron Klodt. Mais il est impossible de réunir dans un petit espace plus de documents intéressants sur une belle et vaste région. M. le professeur Raddé a réalisé dans son organisation de l'exposition du Caucase des prodiges de méthode et de classification. Tout y est, et tout est à sa place : collections ethnographiques, types d'habitations, spécimens de tissus, de tapis, vaisselle, instruments de musique, riches orfèvreries et argenterie filigranée de fantaisie, produits agricoles et séricicoles, minéraux, quadrupèdes et oiseaux empaillés, insectes, fruits conservés, vins cachetés, fleurs séchées. Dans un jardinet attenant, l'ingénieux professeur a même trouvé le moyen de montrer aux visiteurs un choix de plantes et de fleurs caucasiennes bien vivaces, poussées en pleine terre et soignées avec amour.

Au Champ de Mars, au quai d'Orsay, aux Invalides, au Trocadéro, nous retrouvons partout la Russie sous ses divers aspects de grande nation industrielle, commerçante, agricole, militaire, ouverte à tous les progrès matériels et intellectuels. De nombreux pavillons particuliers sont surmontés de l'aigle dorée à deux têtes : Pavillon de la Chasse et Pavillon de l'Artillerie et des Ecoles militaires au quai d'Orsay; Pavillon de l'Alcool près de la tour Eiffel; Pavillon du Caoutchouc, avenue de Suffren; Pavillons des Institutions de l'impératrice Marie, de la Météorologie, de la Meunerie, etc., aux Quinconces des Invalides; sans parler du Pavillon de la Finlande, rattaché officiellement à la section russe.

Au Palais des Forêts, cent cinquante pièces nous renseignent sur les essences forestières de la Russie. Au Palais des Lettres, Sciences et Arts, les ateliers et manufactures pour la confection des papiers de l'Etat présentent leurs remarquables éditions dans une vitrine monumentale. Au Génie Civil et Moyens de transport, sont groupés de nombreux modèles et plans, dont les plus curieux nous initient aux moyens employés en Russie pour la protection des chemins de fer contre les neiges. Aux Fils et Tissus, la Russie triomphe avec ses filatures de coton dont certaines possèdent jusqu'à 500.000 broches et dont l'ensemble donne une production annuelle de plus d'un milliard de francs; la maison de soierie Sapojnikoff expose les manteaux de sacre des empereurs Alexandre III et Nicolas II.

Au Palais des Mines et de la Métallurgie, les produits marquants sont : le platine de l'Oural (97 0/0 de la production totale de ce métal); les diamants de la même région, les seuls que l'on connaisse en Europe; le manganèse; les houilles des bassins du Donetz et de Dombrowa ; et, dans la section de la petite métallurgie, les samovars renommés des « Héritiers de Batachef ».

Aux Armées de Terre et de Mer, dans la section de l'aérostation, figure le ballon « Vive la France » qui fit sa première ascension devant le Président Félix Faure à Krasnoé Selo en 1897.

Aux Industries diverses (Invalides), le public se presse devant la carte de notre pays exécutée en mosaïque de pierres précieuses à la fabrique impériale d'Ekathe-

rinbourg et offerte à la France par le tsar. Elle mesure plus d'un mètre de côté et est enchâssée dans un cadre de jaspe couleur ardoise. La mer y est figurée en marbre gris clair et les départements en jaspe de différentes nuances. Les villes indiquées sur la carte sont au nombre de 106. Paris est représenté par un rubis, le Havre par une émeraude, Rouen par un saphir, Lille par une phénocithe, Reims par une chrysolithe, Lyon par une tourmaline, Nantes par un béryl, Bordeaux par un aigue-marine, Marseille par une émeraude, Nice par une hyacinthe, Cherbourg par une alexandrite (verte le jour et bleu rougeâtre le soir), Toulon par un chrysobéryl; 21 villes sont indiquées par des améthystes, 35 par des tourmalines et 38 par des cristaux de roche. Les noms des villes sont inscrits en or, les fleuves et rivières tracés en platine dans l'épaisseur du jaspe.

Dans le voisinage de la carte de France, à la classe de l'orfèvrerie, tout bon guide doit signaler enfin les icones et particulièrement l'iconostase en argent émaillé exécuté d'après un projet de Vasnetzoff.

Partout, même dans les groupes où l'installation générale est le plus en retard, les Russes sont prêts. Au prix de quelles luttes contre le désordre environnant et le désarroi universel, leurs chefs de groupes pourraient le dire, — mais ils ne voudraient pas que ce fût répété.

Au Palais des Beaux-Arts, inauguré mardi dernier, la peinture et la sculpture russes sont représentées avec honneur. Parmi les peintres, il faut au moins nommer Vasnetzoff, Léviline, Répine, Nesterof et le Finlandais Gallén. A la sculpture, à côté d'Antokolski, sculpteur officiel, statuaire lauréat, le succès spontané va au prince Paul Troubetzkoy, dont les statuettes et les groupes de petite dimension, surtout ceux où il s'est plu à traduire, dans un modelé d'un impressionnisme audacieux, le charme des attitudes enfantines, à fixer les mouvements confiants des animaux associés à notre vie, sont une révélation pour le public parisien et cosmopolite qui ne demande pas à la Foire du Monde seulement ses divertissements.

Maurice Normand.



Le Kremlin du Trocadéro vu par derrière.



La fanfare du Kremlin du Trocadéro.

tissus brodés, images saintes, céramique. Sauf dans quelques districts où ils avaient formé des corporations (*Artels*) puissantes et réputées (par exemple les peintres d'images de Viazniky et les dentellières de Vologda), les Koustary étaient naguère exploités par des intermédiaires qui leur achetaient sur place, à vil prix, leurs produits. Aujourd'hui le gouvernement, l'aristocratie et le haut commerce s'intéressent à leur sort.

La famille impériale a fondé pour eux des ateliers où ils apprennent à mieux travailler (où, malheureusement, ils perdent quelquefois aussi leur originalité), organisé des concours pour exciter leur émulation. Une Société, présidée par la grande-duchesse Serge, et subventionnée par le ministère de l'agriculture, a pris en mains leurs intérêts, leur livre les matières premières au prix de fabrique et leur achète leurs produits ce qu'ils valent réellement. Enfin une petite pléiade d'artistes, tels que Korovine, Golovine, Maloutine, Mlle Polenova et quelques autres, dessinent pour eux des modèles, les maintiennent dans les saines traditions de l'art national ou les y ramènent, leur indiquent de nouvelles applications des motifs que créèrent, aux époques simples, les artisans sortis du peuple, fortifient en eux la sève natale, les préservent de l'imitation des vulgarités étrangères.

Le visiteur a sous les yeux le résultat de ces efforts combinés, dans les petites pièces de l'isba des Koustary (1). Si les objets exposés là étaient à vendre et pouvaient être emportés, il n'en resterait plus un seul avant un mois. En fait, certains, qui pour être de fabrication courante n'en ont pas moins d'intérêt, auraient pu être mis en vente et aussitôt remplacés par d'autres. Mais il aurait fallu pour cela — exigence douanière! — que des Koustary des deux sexes fussent installés derrière leur éventaire pour fabriquer ou paraître fabriquer dentelles, jouets et menus bois sculptés sous les yeux du public. La grande-duchesse Serge n'a pas voulu de cette exhibition qui lui a paru un peu « rue du Caire »; on ne saurait l'en blâmer.

Pourtant j'exprimerai un regret... Le 17 avril, quand le président de la République est allé inaugurer le palais de la Russie, il a été reçu à l'entrée du village par Mme Yakountchikoff, vice-présidente du comité des Petites Industries rurales et organisatrice de leur exposition. Mme Yakountchikoff a présenté à M. Loubet, à la mode russe, le pain et le sel, — le sel dans une salière de cristal incrustée d'or, le pain sur un plateau de bois finement sculpté. J'aurais voulu que l'active organisatrice fût entourée à ce moment de quelques-uns de ces moujicks dont elle a mis les œuvres en valeur. L'obscur et habile artisan, à la barbe broussailleuse, aux yeux gris clair, qui dans son vrai village, là-bas, au fond d'une pauvre province du haut Volga, a taillé dans le bois dur le plat qu'a admiré et emporté M. Loubet, pourquoi n'était-il pas de la fête?

∴

Dans les isbas et dans l'église du village qui se cache derrière le Kremlin, le visiteur a un aperçu de la Russie intime, pauvre et bonne, de la vieille Russie des paysans de la vraie race. Dans l'enceinte des murailles hautes et blanches, sous les tours superbes, voici maintenant tout le grouillement du colossal empire que le moujick a conquis sans s'en apercevoir.

Au milieu de la foule parisienne, tous les sujets du tsar s'y coudoient. En cinq minutes, on frôle d'innombrables fonctionnaires de tous les degrés, des tcherkesses, des gardes-forestiers, des musiciens régimentaires, des dignitaires Boukhariotes, des marchands, des artistes, des cosaques, des généraux civils ou militaires... que sais-je? Les races qui n'ont pas de représentants au Trocadéro y figurent du moins sous forme de mannequins ou de poupées : tels les Samoyèdes, les Bouriates de l'Amour, les Toungouses et toutes ces peuplades de la Sibérie au sujet desquelles l'explorateur Pierre de Chimkevitch m'a conté cette légende : « Quand le bon Dieu créait la terre, l'archange Michel vint lui annoncer un jour qu'il avait fini sa mission et qu'il lui restait un sac de semences non employées dont il demandait ce qu'il fallait faire. Le bon Dieu, se rappelant alors qu'il avait complètement oublié un pays perdu dans le Nord, ordonna à l'archange de se transporter au pays de l'Amour et d'y répandre le restant des graines de la création du monde. C'est pourquoi ce pays renferme non seulement des animaux et des plantes disparates, mais aussi différentes races indigènes. »

Nous franchissons la porte d'entrée principale. Un salon, en communication directe avec le vestibule d'accès, est réservé à l'Empereur et à la famille impériale. Par la décoration de ses voûtes surbaissées il rappelle la célèbre salle de la Granovitaïa Palata de Moscou.

Toutes les autres parties du Palais sont ouvertes au public qui pénètre d'abord dans une vaste cour d'honneur. A gauche, sur une terrasse, une fanfare de musiciens russes — presque tous russes. Au-dessous d'eux, les tables, couvertes de nappes blanches, du restaurant du Transsibérien. Les garçons, vêtus de blanc, selon la coutume des *traktirs*, servent aux consommateurs, durant l'après-midi, le *kvas* rose national, ou même la bière blonde, beaucoup moins couleur locale. A droite, dans une encoignure, un étalage de tapis du Turkestan. Du même côté, une des portes du pavillon des Apanages, où est exposée la production des Domaines Impériaux. Un magnifique animal empaillé occupe le centre de la salle : c'est un *zoubre* ou bison d'Europe. Les derniers représentants de cette race presque éteinte vivent dans les forêts du gouvernement de Grodno. Celui-ci, me dit le baron Pilar de Pilchau, gentilhomme de la Chambre et organisateur de cette partie de l'exposition russe, a été tué à la chasse par l'empereur.



L'église du village russe.

(1) Une pièce spéciale est affectée à l'exposition des travaux exécutés dans les ouvroirs destinés à venir en aide aux malheureux en quête de travail, et dont le comité est placé sous le patronage de l'impératrice de Russie.

LIVRES NOUVEAUX

Histoire. — Philosophie. — Littérature.

Les Origines du Féminisme contemporain : Trois femmes de la Révolution, par Léopold Lacour. 1 vol. in-8°, avec 5 portraits, Plon, 7 fr. 50.

M. Léopold Lacour nous raconte, dans ce volume, la vie de trois femmes qui ont joué un certain rôle durant la Révolution : Olympe de Gouges, Théroigne de Méricourt et Rose Lacombe. Il nous raconte leur vie en grand détail, avec une érudition des plus remarquables; et son récit serait tout à fait intéressant si, à chaque page, l'excès même de son érudition ne l'entraînait à discuter longuement une date, un prénom, à réfuter une épithète de Michelet ou une comparaison des frères de Goncourt. De telles discussions, qui pourraient à la rigueur se trouver de mise dans une biographie de Napoléon, ne laissent pas de paraître un peu inutiles quand on les voit appliquées à l'étude des aventures d'Olympe de Gouges, auteur de *Zamor et Mirza* et du *Cri du Sage*, ou de Rose Lacombe, présidente du *Club des Enragés*. Mais tout cela n'empêche pas l'ouvrage de M. Lacour d'apporter une contribution précieuse à l'histoire anecdotique de la Révolution. Nous sommes seulement surpris que M. Lacour ait eu l'étrange pensée d'assigner à son livre une portée plus haute, en nous le présentant comme une étude sur « les origines du féminisme contemporain » : car les trois femmes dont il nous raconte la vie ont été incontestablement des aventurières de l'espèce la plus basse, et deux d'entre elles au moins ont été en outre de malheureuses créatures plus ou moins détraquées, les moins faites du monde pour prêcher avec autorité le droit de leur sexe à l'action civique. Loin de servir la cause du féminisme, l'exemple de ces trois femmes ne peut que lui nuire; et mieux vaudrait encore, à ce compte, faire remonter les origines du féminisme contemporain à la Grande Mademoiselle ou même à Jeanne d'Arc.

La Pacification de Madagascar, ouvrage rédigé sous la direction du général Gallieni, par le capitaine F. Hellot. 1 vol. in-8°, illustré et accompagné de nombreuses cartes en couleurs, Chapelot, 12 fr.

Si ce gros ouvrage ne contenait pas autre chose que le récit des opérations militaires qui, d'octobre 1896 en mai 1897, ont permis de réprimer, à Madagascar, l'insurrection hova, c'est-à-dire de transformer un protectorat illusoire en une prise de possession plus effective, il aurait déjà de quoi intéresser les spécialistes par les innombrables renseignements qu'il leur offre touchant le fonctionnement des différents services du corps expéditionnaire. Mais la conquête de l'Emyrne ne devait être pour le général Gallieni que la première étape d'une active campagne, qui eut pour résultat d'étendre assez promptement notre domination sur la totalité de l'île, grâce à un programme d'organisation coloniale dont on pourra apprécier les avantages par le minutieux exposé qui nous en est fait dans la dernière partie de l'ouvrage. Et bien que les résultats obtenus ne soient pas uniquement la conséquence de ce programme, et que les qualités d'énergie et d'endurance déployées au cours de cette campagne par nos officiers et soldats y aient eu aussi leur part, cela n'empêche pas que ce programme ne mérite d'être étudié de fort près; et c'est ce que chacun de nous pourra faire avec grand profit, en parcourant cet ouvrage, d'autant mieux que tout nous y est toujours présenté sous une forme d'une précision et d'une clarté parfaites.

Le Laos et le Protectorat français, par le capitaine Gosselin. 1 vol. in-18, avec 5 grav. et une carte, Perrin, 3 fr. 50.

« La présente étude a pour but de faire connaître une province du Laos telle qu'elle était en 1897, avant l'unification définitive du pays entier. Décrire la région, ses habitants, leurs usages, m'a paru être un travail intéressant et utile. C'était alors presqu'un pays neuf; et les progrès sont tellement rapides, même dans ces contrées éloignées, à la fin de notre dix-neuvième siècle, que, dans quelques années, le Laos aura considérablement changé d'aspect. J'ai eu la bonne fortune d'y arriver avant que ce mouvement vers le progrès commençât; j'ai vu les Laotiens tels qu'ils ont été, sans aucun doute, pendant une longue série de siècles; et je n'ai pu résister au désir de les peindre avant qu'ils subissent les modifications que notre contact va certainement leur apporter à très bref délai ». C'est, en effet, sous la forme d'un journal que nous est présentée la première partie du volume de M. Gosselin; et nous ne saurions assez dire combien ce simple récit d'un séjour au Laos est riche en observations pittoresques, combien il abonde en détails curieux sur les paysages, les mœurs, comme aussi sur l'accueil fait par les populations annamites à ses nouveaux maîtres européens. Mais peu à peu la portée du livre s'étend et grandit. L'auteur, qui ne pensait d'abord qu'à jouir en touriste du spectacle varié qu'il avait sous les yeux, s'avise de l'utilité pratique que peut offrir pour ses compatriotes la connaissance d'une région désormais ouverte aux colons français; et ses observations deviennent sans cesse plus générales, plus techniques, de telle sorte que la dernière partie de son livre constitue un véritable manuel de la colonisation au Laos, nous renseignant sur toutes les ressources du pays, sur la fertilité du sol, sur le climat, sur les modes possibles d'élevage, sur les moyens de transport et de communication.

Le Rire, essai sur la signification du comique, par H. Bergson. 1 vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, Alcan, 2 fr. 50.

Molière, jadis, a découvert le motif pour lequel l'opium fait dormir : c'est, à savoir, parce qu'il a en lui une vertu dormitive. Et de même M. Bergson nous démontre aujourd'hui que, si certaines choses nous font rire, cela tient à ce qu'elles ont en elles un élément risible. Il nous démontre que les comédies de Molière sont comiques, que celles de Labiche le sont aussi; et il appuie sa démonstration sur de nombreux exemples. Il va même plus loin, et non content d'affirmer la risibilité des choses risibles, il nous affirme avec insistance « qu'il n'y a d'essentiellement risible que ce qui est accompli automatiquement ». Affirmation à coup sûr originale, et dépassant en imprévu toutes celles qui, depuis trois mille ans, ont été énoncées pour expliquer le rire. Mais soit que M. Bergson ait un goût excessif pour la terminologie philosophique, ou que le sujet qu'il a choisi ne s'accommode pas d'être traité gravement, nous craignons que ses lecteurs n'aient quelque peine à le suivre dans cette partie explicative de son étude, tandis que chacun en pourra apprécier la partie descriptive, c'est-à-dire celle où il nous cite des exemples de formes, de situations, de caractères et de mots comiques. Qui sait si nous ne serons pas condamnés à ignorer jusqu'à la fin des siècles pourquoi nous rions, comme M. Jourdain ignorait qu'il faisait de la prose quand il parlait à son valet de chambre?

Les Belles œuvres... et les autres, par Jean de Bonnefon. 1 vol. in-18, Flammarion, 3 fr. 50.

M. de Bonnefon nous apprend, dans la dédicace de son livre, que c'est sur le conseil d'un ami qu'il a « tourné ses yeux vers ces pierres sombres ou brillantes, claires ou givreuses, qui s'appellent les Œuvres de Charité »; et il ajoute que le public « a donné raison » à son ami « en regardant avec curiosité celles de ces pierres qu'il a serties » pour le journal où son livre a d'abord paru sous forme d'articles. Mais il oublie d'ajouter, ensuite, que, de ces « pierres » qu'il a « serties » avec tant de succès, les plus intéressantes à sertir pour lui ont été les pierres « sombres, givreuses », celles que dans son titre il appelle « les autres ». Après avoir loué rapidement, et sans grand entrain, quelques œuvres religieuses universellement admirées, telles que l'Œuvre des Missions ou celle des Petites Sœurs, il procède à un long et minutieux exposé de la vénalité, de la corruption, et du mauvais goût artistique d'une certaine partie du clergé parisien. Il nous cite des prêtres qui font payer trois francs les mariages gratuits, des bedeaux qui réclament des pourboires à tous les baptêmes, des pharmaciens qui mettent leurs produits sous la protection de la Vierge, des marchands d'objets de piété qui s'enrichissent en vendant de vilains objets, et d'autres qui font faillite pour avoir essayé d'en vendre de plus beaux. Sur ce qu'il nomme « les ronces du jardin » ou encore « la cuisine de l'église » il est intarissable, nous prodiguant à la fois les anecdotes les plus divertissantes et les marques les plus touchantes de son indignation. Et son livre, malgré le parti pris qu'on y devine, ne manque pas en somme d'une certaine portée instructive : mais combien il aurait plus d'autorité encore si M. de Bonnefon avait su donner à son éloge des « bonnes œuvres » un accent plus profond et plus pénétré!

La Fille de George Sand, lettres inédites publiées et commentées par Georges d'Heylli. 1 vol. in-18 avec deux eaux-fortes d'Ad. Lalauze. Imprimerie Davy.

Ce petit volume contient un certain nombre de lettres adressées par George Sand à une maîtresse de pension de Chaillot, Mme Bascans, à qui elle avait confié l'éducation de sa fille Solange. Et bien que la plupart de ces lettres n'aient qu'un intérêt tout anecdotique, nous devons savoir gré à M. d'Heylli de les avoir publiées, car elles sont charmantes, pleines de naturel et de simplicité. Deux ou trois, en outre, nous renseignent de la façon la plus curieuse sur les sentiments religieux de l'auteur de *Lélia*. Quant aux lettres de Solange elle-même, qui forment la seconde partie du volume, elles ne sont pas faites pour nous rendre sympathique cette capricieuse, impérieuse et prétentieuse personne : sans compter qu'un billet de son mari Clésinger, cité par M. d'Heylli, nous rappelle que ce n'est point l'inconduite et le mauvais caractère du mari de Solange, mais bien l'infidélité avérée de Solange elle-même qui a amené la séparation des deux époux.

Poésies. — Romans.

La Beauté de vivre, par Fernand Gregh. 1 vol. in-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50.

M. Gregh a naguère été couronné par l'Académie française pour un recueil de poèmes en « vers libres »; et nous nous souvenons qu'on l'a éloquemment supplié, à cette occasion, sous la coupole de l'Institut, de revenir vite aux vieilles traditions de l'alexandrin. Le voici qui, dès maintenant, s'est empressé d'exaucer cette supplication; et si son nouveau recueil contient encore quelques licences, l'ensemble n'en a pas moins une correction tout académique; ce qui n'empêche pas, au reste, plusieurs des pièces n'en soient fort agréables, élégantes et de ce recueil d'être fort agréables, élégantes et expressives, avec de jolies images d'une tristesse discrète. Tel, entre autres, ce court et charmant poème :

FRISSON DE NOVEMBRE

C'est l'heure frissonnante et que j'aime entre toutes,
Où le serein aux fleurs verse ses fraîches gouttes

Le soleil au-dessus des coteaux, dans la brume.
Rougeoie ainsi qu'un bloc de métal sur l'enclume,

Parfois son sombre éclat se ranime par gerbes;
Mais la nuit vient, le vent avive les feux d'herbes,

Et, dans la profondeur de l'air où tout recule,
On sent l'hiver descendre avec le crépuscule.

L'Amour du prochain, par Pierre Valdagne, illustré par Lucien Métivet. 1 vol. in-18, Ollendorff, 3 fr. 50.

En une série de dialogues imités de Gyp, mais qui gardent sous cette imitation une saveur personnelle des plus piquantes, M. Valdagne nous raconte l'aventure d'un jeune couple, se plaisant à prendre conscience de son bonheur conjugal au spectacle des mésaventures d'autres couples qui l'entourent. Et si la donnée de ce petit roman n'est peut-être pas tout à fait nouvelle, l'auteur s'est du moins efforcé de son mieux pour la rajeunir, en donnant à ses deux héros une physionomie des plus imprévues. Son livre, au total, est parmi les plus amusants qu'on ait écrits dans ce genre; et M. Métivet l'a orné, en marge de toutes les pages, de spirituels et légers dessins, qui achèvent d'en rendre la lecture facile et agréable.

Un Roman du Premier Consul, par ***, traduit du suédois, par Paul Lacour. 1 vol. in-18, Flammarion, 3 fr. 50.

Ce roman suédois anonyme a eu le plus grand succès en Suède et aussi en Allemagne, où il a donné lieu à toute une série de romans analogues sur Napoléon et la Révolution. Il est d'ailleurs assez habilement fait, et l'on comprend qu'il ait pu plaire à des lecteurs étrangers. Mais la figure véritable de son héros nous est aujourd'hui si connue, en France, grâce aux travaux de MM. Masson, Houssaye, Chuquet, etc., que nous doutons fort que le public français consente à prendre au sérieux un portrait décidément bien fantaisiste et d'une couleur scandinave bien peu vraisemblable. Se représente-t-on, par exemple, Bonaparte parlant à une jeune fille de tous les secrets de sa politique, et lui débitant des couplets du genre de celui-ci : « Bois, ma reine! tu as la pâleur du lys royal! Ah! tu es la vraie enfant du siècle, Edmée, comme ton champagne adoré est le propre vin du siècle, le vin du Régent, de Louis XV, de Marie-Antoinette! Par toi toute la vieille France est venue à moi; par toi, je la comprends, je l'aime! » Nous sommes tous prêts à croire que les romanciers français ne sont pas plus exacts quand ils nous présentent Cromwell, le Grand Frédéric, ou Philippe II : mais les étrangers mettent tant d'ardeur à se moquer de notre ignorance que nous avons bien le droit de ne pas accepter la leur, et de nous dispenser d'en constater les preuves.

Divers.

Soixante ans dans les ateliers des artistes : Dubosc, modèle. 1 vol. in-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50.

La mémoire de Charles Dubosc, modèle, n'eût rien perdu à demeurer uniquement attachée à la fondation aussi originale qu'imprévue qu'il institua de son vivant, en vue de venir chaque année en aide aux logistes du concours de Rome : car cette fondation honore à la fois l'extraordinaire âpreté au travail de cet homme et sa bonne volonté touchante à servir la cause des artistes au milieu desquels s'écoula sa vie; tandis que les « souvenirs » qu'on nous offre aujourd'hui sous son nom risquent de laisser indifférents ceux-là même dont il aura été le bienfaiteur, tant ces souvenirs manquent non seulement de littérature, mais encore de détails pittoresques sur une profession que jamais encore aucun de ses « professionnels » n'a pris le soin de nous faire connaître. Une suite d'*ana*, de vains bavardages sur tous les artistes à qui eut affaire, soixante ans durant, l'infatigable modèle, voilà ce qu'un ami de celui-ci a imaginé de recueillir pour nous, non sans joindre de temps à autre aux souvenirs de Dubosc des appréciations critiques plus ou moins fantaisistes. Ne va-t-il pas jusqu'à comparer, par exemple, Elie Delaunay à André del Sarte, et à louer Cabanel pour un portrait de Napoléon III qui est, en réalité, d'Hippolyte Flandrin?

Les Charbons britanniques et leur épuisement, par Ed. Lozé. *Tome I.* 1 vol. in-8°, avec cartes, plans, graphiques, etc., Ch. Béranger, 25 fr.

Un volume in-octavo de près de 600 pages n'a pas suffi à M. Lozé pour épuiser son sujet; mais le fait est que l'ouvrage dont il nous offre aujourd'hui le premier volume est moins un livre destiné à être lu qu'un répertoire de documents techniques et statistiques sur l'état présent et à venir des richesses houillères de la Grande-Bretagne; et dans ces conditions, on ne saurait demander à un pareil ouvrage ni d'être concis, ni bien composé, ni agréable à lire; mais on est en droit d'exiger qu'il soit le plus riche et le plus complet possible. C'est ce qu'est, incontestablement, l'ouvrage de M Lozé. Rédigé avec une science, une conscience, et une précision remarquables, il est assuré de rendre le plus grand service à tous ceux qu'intéressent personnellement le sujet traité, comme aussi à tous les économistes désireux de se renseigner sur les causes véritables et sérieuses de la fortune présente de la Grande-Bretagne. Notions générales de géologie et de statistique houillère, description détaillée des ressources et des produits des divers bassins, indications des cours d'eau, canaux et autres moyens de transport : telle est la matière de ce premier volume, où l'auteur a joint une foule de cartes et de plans en grande partie dessinés par lui-même.

CORRESPONDANCE

Monsieur le Directeur,

Je viens seulement de lire l'article consacré par votre rédacteur littéraire dans le numéro du 21 avril, au nouveau livre de Camille Flammarion et j'ai été très surpris qu'un journal comme l'*Illustration*, d'ordinaire si correct, emploie à l'égard d'un savant, des termes aussi discourtois. Votre rédacteur anonyme a parfaitement le droit d'avoir et d'exprimer son opinion, mais il pourrait y mettre plus de ménagement quand il s'agit de l'œuvre d'un savant et d'un écrivain de la valeur de M. Camille Flammarion. Je n'eusse pas protesté contre cet article injuste sur *L'Inconnu et les Problèmes psychiques*, si je ne croyais qu'il appartient au lecteur d'exprimer parfois sa pensée.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Un vieil abonné.
J. de M.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

Confort et production. — M. Max Gérard montre, dans le *Bulletin scientifique* de l'Université de Liège, l'influence des salaires des ouvriers sur les conditions de production. D'après l'enquête faite par cet économiste, les chiffres comparatifs seraient les suivants :

	Salaire quotidien.	Valeur de la main-d'œuvre (par tonne.)
	—	—
Etats-Unis.....	12 fr. 20	17 fr. 15
Grande-Bretagne.	6 — 25	15 — 15
France..... ..	4 — 15	16 — 90
Belgique.....	3 — 20	16 — 50

Le coût de la production ne serait donc affecté que très légèrement par les salaires. En France, pour des salaires équivalant au tiers de ceux payés aux Etats-Unis, le prix de la main-d'œuvre reste sensiblement le même. La Grande-Bretagne, dont les salaires sont la moitié de ceux payés aux Etats-Unis, ne produit qu'à un prix à peine inférieur.

L'auteur explique cette particularité par l'action due à l'élévation des salaires sur le moral de l'ouvrier, par la meilleure alimentation de l'homme bien payé, et aussi par l'ambition qui se développe chez lui et le pousse à augmenter ses forces.

« On ne peut expliquer ces faits, écrit M. Gérard, que par la productivité élevée de l'ouvrier américain, qui possède plus d'activité, plus de vigilance, plus d'application au travail que ses concurrents. Il est effectivement placé dans des conditions supérieures au point de vue matériel, intellectuel et moral. »

La production de l'électricité par la combustion des ordures ménagères. — Les ordures ménagères sont encombrantes, répandent de mauvaises odeurs... et le charbon est cher. Il était donc naturel qu'on songeât à brûler les ordures pour produire de la chaleur et, par cette chaleur, de l'électricité.

L'opération est-elle pratique? M. Lauriol semble l'avoir établi. Chaque habitant fournit en moyenne 250 kilos de gadoues par an, et la tonne de gadoue pourrait produire environ 30 kilowatts-heure, si l'on s'en rapporte à des expériences faites à l'usine de Javel.

Il est vrai que le pouvoir calorifique des gadoues varie notablement d'une ville à l'autre, et même, dans une ville, d'un quartier à l'autre. Ainsi, dans le quartier des Halles, à Paris, où dominent les épluchures de légumes, il paraît devoir tomber à 15 kilowatts. Il faut d'ailleurs recourir au tirage forcé pour assurer la combustion et la mise en marche des ventilateurs ainsi que la manutention des gadoues entraînent d'autre part une dépense d'environ 10 kilowatts-heure par tonne, de sorte qu'il peut ne rester, suivant la composition des ordures, que de 20 à 5 kilowatts-heure utilisables.

Les dépenses nécessitées par l'installation et l'exploitation du matériel nécessaire à l'utilisation électrique des ordures étant, d'après M. Lauriol, de 0 cent. 38 par kilowatt-heure, en admettant que la même unité produite dans les stations centrales chauffées au charbon revienne à 5 centimes pour charbon et main-d'œuvre de chauffe, l'économie serait encore de 4 cent. 62 par kilowatt-heure.

A Paris, par exemple, avec des fours brûlant pendant 6.600 heures par an (18 heures par jour), et des gadoues donnant en moyenne 20 kilowatt-heure, l'économie réalisée sur le chauffage au charbon serait encore de 3,2 à 4 centimes.

Ainsi la Ville Lumière pourrait, pour s'éclairer économiquement, brûler les gadoues dont elle est quelque peu embarrassée.

La muraille du fond de la cour d'honneur est vernissée et polychrome, et percée d'une porte en ogive, la porte de l'Asie.

La salle de l'Asie centrale est un enchantement. L'écueil était d'entasser trop de richesses, trop de tapis, trop de soieries, trop d'armes damasquinées, trop de cuivres ciselés. Cet écueil a été évité. D'un bassin octogonal, dont les parois et les margelles sont revêtues de faïences fleuries d'arabesques, jaillit un jet d'eau qui retombe en pluie sur des plantes vertes. C'est un repos délicieux pour l'œil. La fraîcheur de l'eau et des plantes, après la poussière du dehors, donne une impression d'exquis bien-être. La salle est claire sans être ensoleillée. Tentures, étoffes, écharpes, tapis sont drapés avec goût. Les objets de métal guilloché ou ciselé y sont semés sans profusion. C'est un atelier d'artiste plutôt qu'un bazar.

Il faut même louer ceux qui ont disposé cette salle de ne pas en avoir exclu les documents moins amusants pour l'œil. Le Turkestan et le Khanat de Khiva ne produisent pas seulement des tapis harmonieusement teints et des orfèvreries précieusement travaillées. Les collections ethnographiques et celles qui donnent une idée des richesses minérales, forestières et agricoles du pays, ne sont pas déplacées ici.

Mais les deux grands triomphateurs de la salle de l'Asie Centrale sont Constantin Korovine et l'Émir de Boukhara.

Les panneaux décoratifs de Korovine ouvrent dans les murs de surprenantes échappées. Combien je les préfère à ces toiles dioramiques dont l'Exposition est pleine! Au lieu d'un trompe-l'œil, c'est une évocation : Samarkande, sa grande mosquée, ses bazars, ses marchés, ses cafés... La peinture de Korovine n'a pas de tons éclatants. Elle est dans une gamme de pastel. L'effet est obtenu sans violences. Et cet artiste profondément, foncièrement russe, donne ainsi de l'Orient une interprétation d'une séduction rare.

L'Émir de Boukhara, vassal du tsar, a envoyé à Paris les pièces uniques de son trésor : des tissus d'or d'une incomparable somptuosité, des harnachements, des joyaux, des broderies étourdissantes. La vitrine où s'étalent ces richesses exerce sur les visiteuses ce pouvoir fascinateur que possèdent en décembre les devantures des grands bijoutiers de la rue de la Paix. Sur un divan se tiennent habituellement les représentants de l'Emir, deux Boukhariotes de grande allure, dont la barbe est d'un noir de jais.

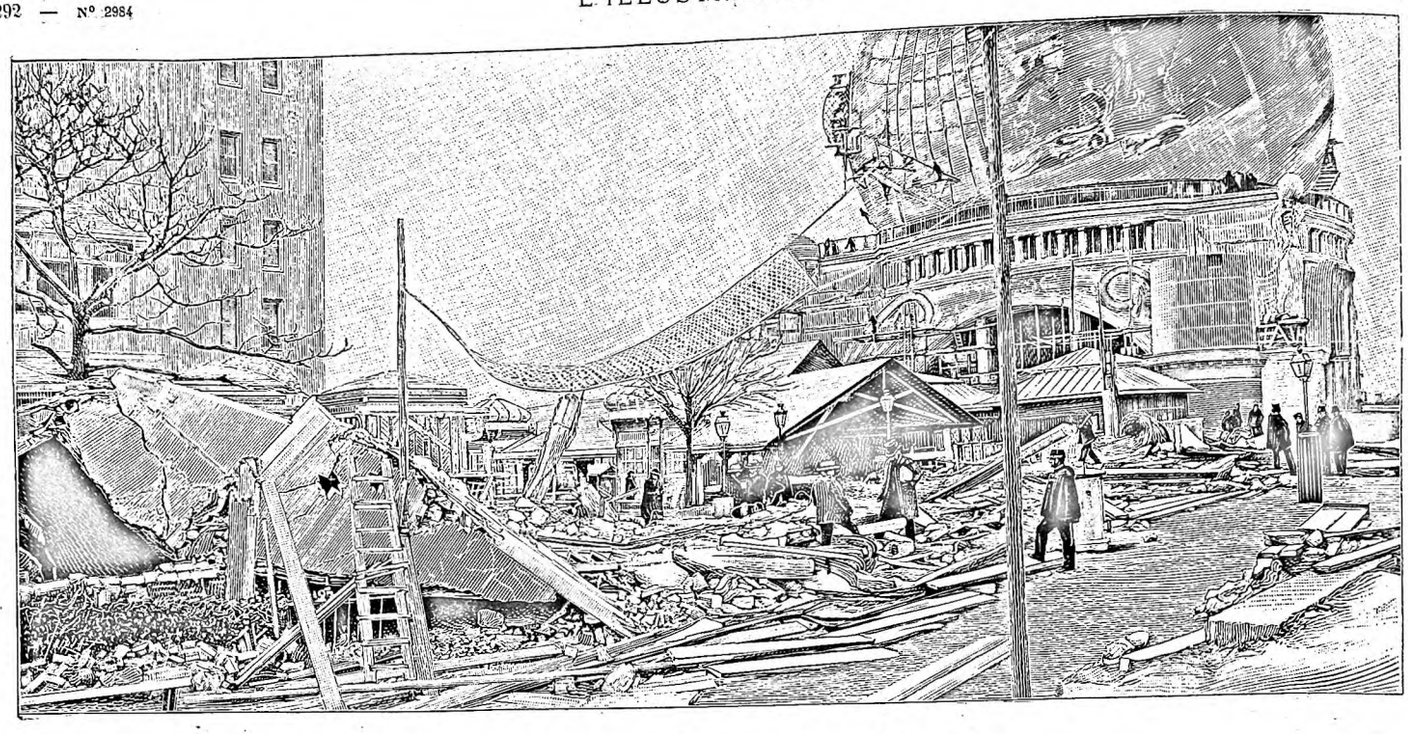
Voulez-vous connaître leur rang ? Regardez leur robe, leur *khalat*. La robe, en plus de son office de vêtement, remplit le même rôle



Figures de Tcherkesses à l'entrée de la salle du Caucase.



LA RUSSIE A L'EXPOSITION. — Salle de l'Asie centrale et trésor de l'Emir de Boukhara.



La passerelle de l'avenue de Suffren, après son écroulement.

L'ACCIDENT DE L'AVENUE DE SUFFREN

Le Globe Céleste, une des attractions créées dans le voisinage immédiat de l'enceinte de l'Exposition, avait obtenu, moyennant finances, le droit de jeter, par dessus l'avenue de Suffren, une passerelle permettant aux visiteurs du Champ de Mars d'accéder à ses guichets. Cette passerelle était construite en ciment armé, système que nous avons exposé la semaine dernière aux lecteurs de l'*Illustration*. La construction touchait à sa fin et on procédait, trop hâtivement peut-être, au décintrage, quand, dimanche dernier, à 4 heures de l'après-midi, plateforme et piliers se sont brusquement effondrés sur les passants de l'avenue. Plusieurs eurent le temps de se garer en entendant les premiers craquements. Mais ce terrible accident n'en fit pas moins de nombreuses victimes. Les sauveteurs retirèrent de l'énorme amas de décombres cinq cadavres et un beaucoup plus grand nombre de blessés dont quelques-uns étaient dans un état désespéré. Quatre de ceux-ci sont morts dans les hôpitaux où on les avait transportés. On espère sauver les autres. L'écroulement de la passerelle est-il dû à un vice de construction, à une dessiccation insuffisante des matériaux, à un tassement du terrain? Une enquête technique a été ouverte et nous l'apprendra sans doute. La passerelle devait justement être examinée le lendemain même, après décintrage, par les agents du service de la voirie et être soumise aux mêmes essais que les autres passerelles de l'Exposition. Ces essais consistent à faire supporter au tablier une charge de 900 kilos par mètre carré alors que la présence d'une foule compacte n'occasionnerait qu'une charge maxima de 500 kilos. Il va sans dire que toutes les passerelles actuellement ouvertes au public ont supporté victorieusement cette épreuve.

L'INCENDIE D'OTTAWA

Un terrible incendie vient de détruire en grande partie la ville d'Ottawa.

La capitale du Canada se compose de trois cités : Hull, sur la rive droite du fleuve; sur la rive gauche, la Ville basse et la Ville haute, séparées l'une de l'autre par le canal du Rideau.

Presque entièrement bâtie en pierre, la Ville haute, occupée par les administrations publiques, paraît avoir été épargnée; mais Hull et la Ville basse, construites en bois, ont été ravagées par le feu; sur une étendue de 8.000 mètres carrés, il ne reste plus une maison debout, et, si les habitants, sauf un petit nombre, ont échappé aux flammes, 20.000 d'entre eux sont sans asile; l'on évalue à 100 millions de francs au minimum les pertes matérielles, d'autant plus considérables que les quartiers détruits sont ceux où se localisaient le commerce et l'industrie et où habitait la population ouvrière.

Ottawa avait juste un siècle d'existence. C'est en 1799, que Wright, de Boston, construisit la première cabane près de la rivière Ottawa.

En 1815, on comptait 1.000 habitants pour la plupart Français, venus de Québec et de Montréal. La population s'accrut lentement au début; ce n'est que vers 1860 qu'elle augmenta rapidement. Elle est aujourd'hui d'au moins 60.000 âmes.

A.-L. Santa.

LES CARTES DU TRANSVAAL

Un des résultats de la guerre actuelle qui n'est pas le moins curieux, a été de développer à Londres, de façon absolument extraordinaire, l'industrie des cartes de géographie sud-africaines.

Tantôt la carte orne la devanture d'un magasin de confections et le Transvaal se détache alors sur un fond de crépon, tandis que l'Etat Libre d'Orange baigne dans de la dentelle; tantôt la carte tapisse les murs d'un restaurant à la mode; tantôt elle orne le foyer d'un théâtre. Partout, elle se dresse, gigantesque ou microscopique, en toile ou en papier, mauve, verte ou rose, avec ce titre fatidique : « Les républiques boers ».

Chaque journal, bien entendu, en a une édition spéciale. Les grandes feuilles, auxquelles leurs seize ou vingt pages le permettent, réimpriment tous les matins une carte spéciale à l'usage de leurs lecteurs; les petites feuilles, pour la modique somme de 0 fr. 30 centimes, adressent à leurs abonnés une carte coloriée, qui est parfois plus exacte que la carte de l'état-major anglais. Toutes exposent à la vitrine de leurs bureaux une carte piquée de petits drapeaux, où l'emplacement du plus petit camp et la marche de la plus maigre colonne sont soigneusement notés.

La plus belle de ces cartes est sans contredit celle de l'*Illustrated London News*. Elle mesure près de 3 mètres de hauteur sur 5 de largeur, et lorsqu'on veut y déplacer un drapeau, il faut grimper sur une échelle. Au fur et à mesure que les dépêches arrivent, les drapeaux fidèlement se déplacent. Il y a des jours où c'est un va-et-vient continuel d'employés gravissant des escabeaux : ces jours-là la foule se masse sur le trottoir et acclame les employés. Est-il besoin de dire que ces ovations allèrent jusqu'au délire le jour où parvint à Londres la nouvelle de la délivrance de Ladysmith et de la capture de Cronjé ?



MUNKACSY
(Phot. Mora, New-York.)

MUNKACSY

Le peintre Munkacsy vient de mourir dans la maison de santé d'Endenich, près de Bonn, où depuis deux ans il se survivait péniblement. Il était né à Munkacs (Hongrie) en 1844, et, après avoir achevé ses études de peinture à Dusseldorf, il avait débuté à Paris, au Salon de 1870, par une œuvre très remarquée : le *Dernier jour d'un condamné*. *Un épisode de la guerre de Hongrie*, le *Mont-de-Piété*, les *Héros de village*, *Récit de chasse*, *Millon aveugle dictant le « Paradis perdu » à ses filles*, consacrèrent sa réputation; mais il dut ses succès les plus retentissants, sinon les meilleurs, aux énormes toiles à sensation, exhibées avec d'habiles artifices de mise en scène : le *Christ au Calvaire*, le *Christ devant Pilate*, *Barrabas*, le *Requiem de Mozart*. Munkacsy avait obtenu une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1878 et un grand prix à celle de 1889; il était, depuis 1890, commandeur de la Légion d'honneur.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

Ce supplément est consacré, comme d'usage pendant le mois de Marie, à des morceaux de musique religieuse :

1° *Sub tuum præsidium*, de M. Samuel Rousseau, maître de chapelle de Sainte-Clotilde et compositeur bien connu.

2° *O salutaris*, de Charles Quef, organiste à la Trinité.

3° *Méditation*, de Saint-Saëns, l'une des premières œuvres du maître, pour l'harmonium.

Imprimerie de l'Illustration, 13, rue St-Georges. — Paris.
L'Imprimeur-Gérant : Lucien MARC.

considérée comme la reine incontestée des pelleteries.

Toute la faune des confins septentrionaux de l'empire russe est représentée dans les salles de l'extrême Nord. Voici le chien et le loup, l'énorme loup sibérien. Voici des rennes, les uns avec leur ramure ayant atteint son complet développement, et les autres avec de jeunes cornes couvertes de bourre. Au moment de leur croissance, les cornes du renne sont pleines de sang. Une opération lucrative consiste à les couper — c'est une véritable amputation — et à recueillir le sang précieusement. Il est séché, réduit en poudre, est vendu un prix fou aux Chinois qui en font un fortifiant et la base de toute leur médication.

Sur un socle est posée une compagnie de gelinottes blanches. A la chute du jour, ces oiseaux s'abattent par milliers dans la neige et s'y enfouissent pour trouver un abri contre le froid et les oiseaux de proie nocturnes. Il suffit de tendre un filet pendant la nuit pour les capturer en masse. Quelquefois la surface a dégelé un peu, vers le soir. Une forte gelée survient quelques heures plus tard. Les gelinottes se réveillent prisonnières sous une mince couche de glace. Elles luttent désespérément. Au dégel, on en trouve un grand nombre la tête fracassée, tant elles se sont jetées violemment contre la paroi transparente qui n'a pas cédé.

Des masques et des figures de cire reproduisent les traits et l'accoutrement des Samoyèdes, des Bouriates, des Goldes, des Giliaques. Mais une idée bien plus nette de ces populations nous est donnée par les objets et les figures rudimentaires disposés sur de vastes tables. Ce sont des modèles de leurs habitations et de ces hangars surélevés dans lesquels les Toungouses du bassin de l'Amour gardent le poisson et la chair d'ours. Ce sont des berceaux d'enfants, des objets usuels grossièrement taillés dans le bois. Ce sont surtout des fétiches et des images de bons et de mauvais esprits.

Au village russe nous avons vu les icones des orthodoxes. La salle de l'Asie centrale est le domaine de l'Islam. Maintenant nous sommes en plein chamanisme. Et plus loin le bouddhisme lamaïste des Bouriates sera représenté par la collection unique de statuettes de Bouddha réunie par le prince Oukhtomsky. L'empire russe, que l'on juge souvent si intolérant, est la tour de Babel des religions.

Parmi des défenses et des ossements de mammouth, près du squelette d'une tête de vieux morse, des morceaux de bois flotté, épaves anonymes et amorphes jetées par un courant sur les grèves arctiques, présentent quelques apparences de travail de la main des hommes. On distingue, en regardant bien, des yeux, des entailles pouvant signifier un profil. Des nomades samoyèdes ont ramassé ce bois, rare aubaine, et ils en ont fait, à leur façon fruste, l'image d'un dieu. Je n'ai rien vu de plus troublant dans toute l'exposition russe.

Korovine a parcouru ces régions lointaines : le gouvernement d'Arkhangel, la Terre Nouvelle, le bas-Iénissei. Il a éprouvé là-bas des sensations profondes, des émotions inconnues, et il les a exprimées, dans sa manière sobre et juste, en de nombreux panneaux qui décorent la frise des salles de la Russie boréale et de la Sibérie. De ces pays désolés, ingrats, émane sous son pinceau une poésie d'un charme poignant.

De simples croix sur un promontoire. Les pêcheurs (des chrétiens, ceux-là) sont partis pour la grande pêche, qui durera plusieurs mois. Avant le départ, chaque équipage a planté une croix. Au retour, s'ils reviennent, les pêcheurs iront en pèlerinage baiser le bois symbolique dont la protection les a accompagnés.

Sur une colline, des chiffons que le vent agite sont accrochés aux branches des arbres. Ce sont des offrandes aux mauvais esprits des montagnes. Un lambeau d'étoffe suffit à prouver aux puissances invisibles qu'en passant par là le Toungouse voyageur, malgré son dénuement, a voulu du moins laisser un témoignage de sa bonne volonté.

∴

Le Kremlin du Trocadéro renferme maintes salles encore où le visiteur s'attardera longuement. L'exposition des documents relatifs à la construction du Transsibérien n'est aride qu'au premier abord. Elle est illustrée par d'innombrables photographies et par un panorama de M. Piassetski, logé au premier étage. D'autre part, la Compagnie des wagons-lits a amené à Paris et installé dans un vaste local les luxueuses et commodes voitures dans lesquelles s'effectue le voyage à travers la Sibérie. En prenant place dans ces voitures, on verra (cette attraction sera prête dans quelques jours) se dérouler aux portières les paysages les plus caractérisques du trajet.

Au premier étage il faut noter encore, pour ne rien



Un chamane (sorcier toungouse) conjurant les mauvais esprits.



LA RUSSIE A L'EXPOSITION. — La salle de l'extrême-Nord (Russie boréale et Sibérie).

COURRIER DE PARIS

Les élections municipales de dimanche dernier ont remué le suffrage universel jusqu'en ses « masses profondes », comme disait le grandiloquent M. Floquet. La bataille fut terrible, s'il faut en croire les journaux du lendemain, remplis des chants d'allégresse des vainqueurs et des imprécations véhémentes des vaincus. J'ignore ce qui s'est passé dans les trente-six mille communes de France et s'il en est réellement où la lutte électorale a mis les populations sens dessus-dessous. Méfions-nous des hyperboles de la littérature politique. Quant à Paris, je puis l'attester, tout aux joies de l'Exposition, jamais il n'offrit l'apparence d'une quiétude plus complète qu'en ce beau dimanche de mai, troublé seulement, vers la fin de la journée, par un violent orage. Vrai! — on m'excusera de citer M. Prudhomme après M. Floquet — nous ne nous sommes pas doutés un instant que nous dansions « sur un volcan ».

On s'entretenait — naturellement — ces jours-ci, dans un salon politique, de ces élections. Et tandis que les uns les proclamaient excellentes, les autres les déclaraient détestables.

Un député de la Corse intervint :

— Vous avez tort de vous plaindre, dit-il. Que les élections soient bonnes ou mauvaises, c'est un point à discuter. Ce qui n'est pas discutable, c'est qu'elles se font chez vous loyalement, proprement; c'est qu'elles sont ce que, matériellement, elles doivent être.

« En Corse, nous ne connaissons pas cette sécurité-là. L'élection politique, c'est toujours un peu une aventure dont le dénouement dépend du doigté de ceux qui la conduisent. Nos urnes, à nous, c'est la boîte de Robert-Houdin; on ne sait jamais au juste ce qui en sortira.

« Ainsi, continua le député, vous savez qu'un bulletin marqué d'un signe particulier devient un bulletin nul. Eh! bien, j'ai connu un très brave homme, maire d'une commune de l'arrondissement de Sartène, qui se vantait d'annuler par ce procédé tous les votes d'un de ses adversaires politiques. « C'est bien simple, disait-il, quand je le vois entrer dans la salle de vote, je trempe légèrement dans l'encrier l'extrémité du pouce et de l'index de ma main droite; je prends entre ce pouce et cet index le bulletin de mon ennemi, et je le laisse choir dans l'urne en songeant que voilà encore un bulletin qui ne comptera pas!

« Notez, remarqua notre interlocuteur, que ce maire, qui est mort il y a deux ou trois ans, était un très brave garçon, mais, dame... il comprenait le devoir politique comme beaucoup le comprennent dans son île. Donc, pour lui, empêcher un adversaire de voter, c'était simplement faire acte d'habileté, de dévouement au candidat qu'on protège. Ainsi, l'électeur dont je vous parlais tout à l'heure avait, quand cet incident me fut conté, dix-sept ans de résidence dans sa commune, et le maire en question était chef de cette commune depuis dix-sept ans aussi. Et il y avait dix-sept ans que cet électeur croyait voter, et ne votait pas. A chaque scrutin, les deux petites taches d'encre s'appliquaient sur son bulletin, et le tour était joué.

« Celui qui commettait cet escamotage n'en rougissait pas; il le racontait tout bas à ses amis, qui trouvaient la plaisanterie délicieuse! »

Et le député, en terminant son histoire, précisa : il nous dit le nom du maire et de la commune où il opérait.

Le lendemain du jour où nous constations à cette place l'incurie de nos gouvernants en présence des ravages exercés par l'alcoolisme, le ministre de la guerre nous donnait un éclatant démenti. Loin d'en être offensés, nous adressons à M. de Galliffet nos très sincères félicitations. Enfin il va être fait quelque chose pour entraver le développement du terrible fléau qui menace de porter une atteinte irrémédiable aux forces vives de notre race! En proscrivant des cantines militaires toute autre boisson que le vin, le cidre, la bière et les honnêtes liquides qui ne contiennent pas d'alcool, le ministre vient de rendre un véritable service à l'armée et au pays. Puisse son exemple être un encouragement pour son collègue civil de l'Intérieur. Un bon mouvement, Monsieur le ministre; si vous essayiez de fermer quelques débits de boissons, pendant que les Chambres ne sont pas là?

L'exposition rétrospective d'œuvres d'art décoratif, françaises ou réputées telles, qui remplit les deux galeries demi-circulaires du Petit Palais des Champs-Elysées, est une des curiosités les plus visitées. Il y a là de fort belles choses; il y en a de médiocres aussi dont toute la valeur réside dans leur grand âge. Il y en a enfin où l'œil des connaisseurs croit reconnaître d'audacieux truquages, mais ce ne sont pas les moins belles. En matière de maquillage, il s'est fait dans ces derniers temps une véritable dépense de génie. Je sais des châsses magnifiques issues de toutes pièces d'un clou authentique retrouvé dans la niche du saint. C'est le miracle de la multiplication des pains accompli par de simples artisans sous l'inspiration de marchands érudits. Car il y a des marchands érudits; on l'ignore parce qu'ils se dérobent modestement sous le nom de collectionneurs.

Les expositions temporaires ont cela de bon qu'elles forcent à se déranger des gens qui ne mettraient jamais les pieds dans un musée. Allez au Petit Palais des Champs-Elysées, vous y verrez s'extasier devant le moindre bibelot de délicieuses Parisiennes à qui ne viendrait jamais l'idée d'aller voir les chefs-d'œuvre du musée de Cluny et de la galerie d'Apollon. En fait de Louvre, elles ne connaissent que la maison d'en face, où l'on s'écrase les jours de soldes. Et, j'hésite à le dire, elles apportent à juger des articles de toilette une sûreté de goût qui m'a paru les abandonner devant les œuvres d'art. Il y a dans ce Petit Palais une vitrine remplie de Sèvres vert; c'est bien la chose la plus abominable qui se puisse voir; là, cependant, vont les suffrages des jolies visiteuses, pour peu qu'un guide complaisant leur signale l'inestimable valeur marchande de ces porcelaines.

Ce pauvre Munkacsy qui vient de mourir si misérablement, — l'esprit s'était éteint depuis longtemps, alors que le corps s'obstinait, — fut, de sa nature, un artiste doux et grave, enclin aux peintures grises. Ses débuts nous le montrent déversant les mélancolies d'une âme d'artisan qui, pour s'élever aux arts majeurs, avait dû peiner et souffrir. Puis tout à coup le décor de sa vie et de son œuvre change. Il habite un hôtel fastueux, donne des fêtes où l'on coudoie des rois en exil, et dans des cadres savamment machinés, il nous montre sur des toiles immenses des peintures en trompe-l'œil, dont un éclairage de diorama exagère la violence et la crudité.

Un marchand avait fait ce miracle de « rastaquouèriser » d'un coup de baguette l'homme et son art. Munkacsy y gagna une belle fortune, mais il y perdit son talent, et peu après sa raison. Quand le *Christ devant Pilate* et le *Requiem de Mozart* eurent fait plusieurs fois le tour du monde, à grand orchestre, provoquant au passage les convulsions extatiques des snobs de toutes couleurs, l'ancien menuisier hongrois crut que « c'était arrivé ». Pris de la folie des grandeurs, il alla bientôt s'échouer entre les quatre murs d'un cabanon triste comme cette prison du *Dernier jour d'un condamné* qu'il avait peinte au début de sa carrière. C'est là que le pauvre artiste a passé ses derniers jours de condamné du mercantilisme moderne.

Emue des accidents de plus en plus fréquents, causés par les automobiles et les tricycles à pétrole, la commission compétente siégeant sous la présidence du préfet de police a décidé de réglementer sévèrement, dans Paris, la circulation des... voitures *attelées* des bouchers, laitiers et charbonniers. Désormais, ces voitures à deux roues ne pourront aller au trot qu'à la condition d'être munies d'un numéro de 10 centimètres de hauteur, noir sur blanc ou blanc sur noir, placé de chaque côté et à l'arrière du véhicule. L'absence de cette plaque impliquera l'obligation de marcher au pas.

Chez nous, soit dit en passant, il faut toujours que les meilleures mesures administratives soient gâtées par quelque absurde chinoiserie. Pourquoi ne pas imposer d'une façon absolue le port du numéro à tous les voituriers visés? Du moment où on les en exempte s'ils veulent se contenter d'un train de sénateur, voici ce qui ne manquera pas d'arriver. Tel conducteur non numéroté passera tranquillement au pas devant le paterne gardien de la paix : il sera en règle; mais dès qu'il croira pouvoir tromper la surveillance, hue! donc! un vigoureux coup de fouet, un bon temps de trot allongé, voire de galop, la tortue se faisant lièvre, et, en cas de malheur, la fuite précipitée sans aucun indice d'identité.

Admettre pour les cochers et charretiers le port facultatif du numéro, suivant l'allure qu'il leur plaira d'adopter, en principe, c'est à peu près comme si on leur posait cette question préjudicielle : « Voyons, Messieurs, quels sont ceux d'entre vous qui ont l'intention d'écraser quelqu'un? »

Gribouille n'eût pas trouvé mieux.

Certes — ces simples observations le prouvent suffisamment — je ne suis point suspect d'une tendresse excessive à l'égard des bouchers, laitiers, charbonniers et autres écraseurs à deux ou à quatre roues; mon approbation est acquise d'avance à toutes les mesures préventives capables de les habituer à plus de prudence en engageant davantage leur responsabilité. Mais le fait n'en est pas moins curieux : sommés de mettre immédiatement un frein à la fureur des automobilistes, c'est à des conducteurs de chevaux que s'en prennent d'abord M. le préfet de police et ses collaborateurs. Sous cette apparence d'illogisme, l'administration a sans doute ses raisons que la raison ne comprend pas; ses desseins, comme ceux de la Providence, sont insondables.

La question des automobiles, il est vrai, ne la laisse pas indifférente; mais, vu l'urgence, elle en remet la solution à plus tard, quand certaine commission « d'études » aura parachevé l'élaboration d'un règlement général; d'ici là, il faudra se résigner au *statu quo*. Etant donné l'allure ordinaire des commissions officielles, qui n'ont guère coutume de s'emballer et de fournir du *70 kilomètres* à l'heure, la statistique des écrasés continuera donc longtemps encore à enregistrer de beaux chiffres.

Perspective charmante!

Vous connaissez le type du monsieur qui, dans les musées, au Salon, aux expositions, se fait le cicerone bénévole d'une bande de parents ou d'amis. Important, encombrant, le verbe haut, il sait tout, explique tout, commet sans sourciller des bourdes énormes, débite avec un superbe aplomb des âneries monstrueuses. Cet officieux ne pouvait manquer de sévir à l'Exposition de 1900.

Je l'ai rencontré l'autre jour au palais du Costume. Naturellement, là, comme ailleurs, on était prêt sans l'être. C'est ainsi qu'une rangée de mannequins représentant des élégantes du second Empire avaient leurs têtes de cire hermétiquement enveloppées d'une triple mousseline destinée à les protéger contre la poussière de plâtre soulevée alentour. Notre homme, — trente ans à peine — papillonnant au milieu d'un essaim de charmantes visiteuses, s'arrête devant ces mannequins, et prononce d'un ton doctoral :

— Remarquez, Mesdames, quelles épaisses voilettes les femmes portaient à cette époque...

Rue des Nations. Des restaurants sont ouverts le long de la berge, au sous-sol de quelques palais étrangers.

Devant l'un d'eux, des musiciens graves, en blouse de soie bleue serrée à la taille par une ceinture écarlate, donnent un concert. Après chaque morceau, la quête est faite par une sorte de patriarche à barbe blanche qui sourit avec timidité aux compliments qu'on lui fait...

Je demande au garçon :

— D'où viennent ces musiciens?

Il se met à rire.

— De Paris, Monsieur.

Et comme le garçon me voit consterné par cet aveu, il ajoute, riant toujours :

— Vous n'avez donc pas regardé leur enseigne?

Et j'aperçois alors, en effet, une pancarte énorme au-dessus de l'orchestre, avec cette inscription :

LES CADETS DU POLE NORD

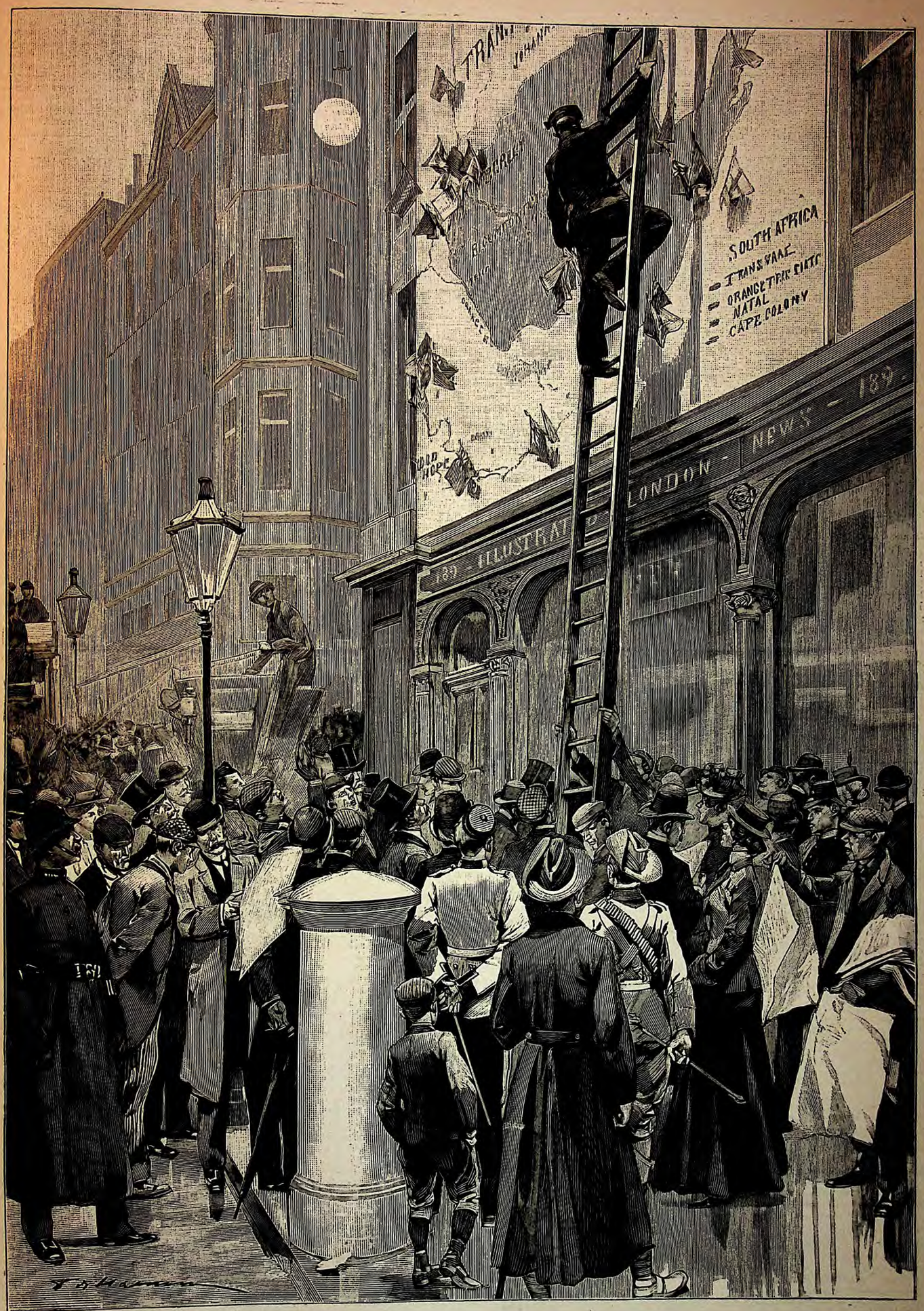
Il est évident que de vrais Norvégiens n'auraient pas trouvé ce titre-là!

A propos des derniers accidents qui ont attristé l'Exposition, quelqu'un disait au commissaire général :

— Vous devriez demander aux Américains combien ils ont eu d'accidents à Chicago, et publier ces chiffres. On verrait alors que leur Exposition a fait, en somme, beaucoup plus de victimes que la nôtre!

Alors, M. Alfred Picard, souriant :

— Ce ne serait pas concluant, dit-il. Les Américains sont un peu vantards. Ils exagèreraient...



LONDRES. — La carte du Transvaal sur la façade de l'immeuble de l' « Illustrated London News ». — (Voir l'article p. 292.)



EXPOSITION UNIVERSELLE. — Porche du Grand Palais des Beaux-Arts sur l'avenue Nicolas II.



Salon d'honneur de l'exposition décennale de la peinture française.

Le traitement des maladies parasitaires de la vigne. — On a préconisé de nombreuses formules de remèdes à opposer aux maladies parasitaires variées qui s'attaquent aux vignes, telles que le mildiou, le black-rot, l'oïdium, l'altise, l'érinéum, la cochylis, etc.

Parmi ces remèdes, les bouillies cupriques ont assurément donné de bons résultats, sans toutefois présenter l'efficacité complète qui, seule, pourrait éviter les pertes sensibles auxquelles les viticulteurs restent toujours exposés.

Dans ces conditions, les recherches du parasiticide parfait restent à l'ordre du jour, et nous croyons devoir signaler aux intéressés une formule composée par M. Auguste Desplantes, agriculteur à Nuits-Saint-Georges, dans la Côte-d'Or, et dont son auteur affirme l'excellence.

Le mélange employé par M. Desplantes a la composition centésimale suivante :

Soufre	15
Peroxyde de fer	3
Schiste, bitume ou gaz oléagineux	12
Silicate et carbonate de magnésie	20
Sulfate de chaux	45
Sulfate de cuivre	5

Ce soufre composé, non seulement posséderait des propriété parasiticides et fertilisantes très actives, mais serait encore un excellent protecteur contre les gelées printanières, par son adhérence sur les jeunes bourgeons.

Si les essais faits avec ce traitement confirmaient les résultats annoncés par M. Desplantes, les viticulteurs pourraient se considérer comme décidément bien armés contre l'ensemble des ennemis qui menacent leurs vignes.

L'obstruction du Nil Blanc par les plantes aquatiques. — A différentes reprises, depuis le temps de Néron, le Nil Blanc a été complètement obstrué par le *Sett* ou *Sudd*, accumulation de papyrus, d'ambatch et autres plantes aquatiques qui se développent en telle abondance dans le fleuve, qu'elles finissent par le fermer absolument à la navigation.

En 1898, les reconnaissances effectuées par les canonnières anglaises, après la défaite des Derviches, avaient montré que le *Sett* était, à cette époque, extrêmement dense et rendaient déjà la navigation sur le Bahr-el-Djebel ou Nil Blanc, extrêmement difficile.

Actuellement le fleuve est complètement bloqué sur une longueur de 400 kilomètres. Le voilà donc bien différent du beau cours d'eau, large de 400 mètres, profond de 5 mètres, sur lequel, en 1840, les explorateurs Arnaud et Werne ne rencontrèrent que de petites îles flottantes. Une des conséquences de la grande décroissance de son débit, c'est la transformation en un marais insignifiant du lac Nô, naguère considérable.

Pour rétablir les communications avec les provinces équatoriales, le gouvernement égyptien vient de charger le major Peake de couper un chenal navigable à travers la barrière de Sett.

Ouvrir ce chenal n'est pas chose difficile ; mais le tenir libre est une autre affaire.

Pour prévenir le retour offensif du Sett et pour conquérir le pays des marécages, M. Willcocks préconise l'introduction de saules et de peupliers, surtout celle des saules. Quand les arbres auront pris racines, ils formeront des rives aux différents bras du fleuve et l'eau, resserrée dans un seul lit, se chargera sans doute elle-même de débarrasser son lit des mauvaises herbes.

Quelques différences entre les entreprises de tramways américaines et anglaises. — M. Edward E. Higgins publie dans le *Street Railway Journal* un intéressant travail, dans lequel il fait ressortir les différences de méthodes qui existent en Amérique et en Angleterre pour l'établissement des tramways.

Le « railway urbain » américain, dit-il, est aussi différent que l'imagination peut le concevoir du « tramway anglais ». En Angleterre, il n'y a que le peuple qui se serve du tramway, tandis qu'en Amérique toutes les classes, de la plus élevée à la dernière, en font usage.

Les statistiques montrent ce fait incroyable, que les tramways de la ville de New-York comprennent plus de kilomètres de voies que tous les tramways des 250 villes des Iles Britanniques ! Les recettes des premiers sont nécessairement très supérieures. M. Higgins attribue cette extension énorme des tramways aux Etats-Unis, à l'idée intelligente qui a porté les capitaux privés à aider les municipalités, à l'encontre de ce qui se passe en Angleterre, et à contribuer ainsi au développement du maximum de ressources des villes.

Cette politique américaine prévoyante met, dit-il, à l'heure actuelle, dans le trésor public, des sommes immensément supérieures à celles qui résultent de la politique étroite des Anglais.

Dans les deux seuls États américains de New-York et de Massachusetts qui ont seulement 8 millions d'habitants et 11 grandes villes, les tramways ne paient pas moins de 12 millions 1/2 de francs au trésor public, ou 4,7 0/0 de leurs recettes brutes, tandis que dans les Iles Britanniques, avec une population de 38 millions et plus de 100 grandes villes, les tramways ne paient que 3 millions de francs en impôts, soit l'équivalent de 2,4 0/0 de leurs recettes.

Il conclut que du système américain résultent des conditions bien meilleures pour la vie des habitants et un revenu public énormément plus grand, en raison de l'immense trafic des tramways et des conditions libérales de leur établissement. Ces réflexions sont très justes et il semble bien que les critiques de l'auteur contre le système anglais pourraient s'appliquer également, dans une certaine mesure, à d'autres pays de la vieille Europe.

Le nouveau port de Strasbourg. — On sait combien les Allemands ont développé, pour le plus grand profit de leur commerce et de leur industrie, la navigation intérieure sur les rivières et les canaux. Ils ne se sont pas bornés à améliorer le régime des cours d'eau et à les relier entre eux par un système de canaux admirablement compris ; ils ont encore aménagé, dans les principales villes, des ports outillés comme le sont les ports de mer ou, plus exactement, les ports maritimes en rivière.

Dans cet ordre d'idées, ils ont créé et développé à Strasbourg un port fluvial sur le Rhin qui peut être considéré comme un modèle du genre. Ce nouveau port a pour but de permettre la concentration à Strasbourg de tous les produits destinés à l'exportation maritime, non seulement par Anvers et Amsterdam, mais aussi par Brême et Hambourg, et l'arrivage plus facile des charbons de Belgique, de la Rhûr et de la Sarre.

L'établissement du port de Strasbourg est d'ailleurs en corrélation avec le projet du grand canal de l'Elbe au Rhin, dont le vote au parlement prussien est poursuivi avec tant de persévérance par l'empereur d'Allemagne.

Les travaux du port de Strasbourg sont poussés avec une grande activité dans l'île de Speren. On prévoit que dès le début de l'année prochaine, les bassins et les quais nouveaux seront ouverts à la navigation. Déjà on y a installé 16 grues et 4 élévateurs mus par la vapeur ou l'électricité, et on y construit tout un ensemble de bâtiments, comprenant des bureaux d'administration, des chantiers de constructions navales, des halles couvertes, des entrepôts de cinq étages de hauteur pourvus d'ascenseurs pour les marchandises, etc., etc.

La fabrication électrique du fer en Italie. — Nous avons déjà parlé du procédé imaginé par un ingénieur italien pour la fabrication de la fonte de fer au four électrique (système Stassano). Les essais qui viennent d'avoir lieu à l'usine établie aux environs de Rome pour l'application de ce procédé ont donné, paraît-il, des résultats satisfaisants. L'*Electrical World*, nous apprend que les appareils ressemblent extérieurement à des hauts-fourneaux ordinaires de dimensions réduites, dans lesquels la chaleur est produite par un arc électrique puissant disposé à la partie inférieure. Les matières sur lesquelles on opère sont celles habituellement traitées dans les hauts-fourneaux, mais il convient de pulvériser au préalable le minerai, le charbon et les fondants et de les mélanger, en proportions déterminées ; on en forme ensuite des sortes de briquettes comprimées à la presse hydraulique. Ces briquettes n'exigent qu'un peu plus d'une demi-heure de traitement pour donner la quantité de métal voulu. L'usine actuelle comporte trois fourneaux capables de produire 4.000 tonnes de métal par an, avec une économie d'environ 1/3 sur les méthodes anciennes.

La musique aux Philippines. — L'Indien Tagal a, paraît-il, des dispositions extraordinaires pour la musique et il est peu d'hommes, dans la population indigène, qui ne jouent d'un instrument quelconque : mandoline, guitare, violon, flûte, etc. Les villages des environs de Manille et ceux des provinces des îles de Luçon avaient tous, avant les derniers événements, des musiques ou orchestres, jouissant d'une renommée plus ou moins grande. Ce sont ces musiciens qui ont mené au combat les bandes d'insurgés et qui, aujourd'hui, donnent des concerts aux Américains, à leur entrée dans les villes de l'intérieur.

L'année dernière, le chef de musique d'un des régiments des Etats-Unis organisa un orchestre composé de près de cent indigènes, et le succès obtenu a été tel qu'on se proposerait de créer un conservatoire de musique à Manille. Les théâtres de Manille ont des orchestres conduits par des Indiens, et les innombrables bars qui ont été ouverts dans cette ville depuis l'occupation américaine, sont tous pourvus d'un piano et souvent d'un orchestre tagal.

Le consul de France à Manille qui nous donne ces intéressants détails, fait remarquer qu'il y a de ce fait un commerce important d'*instruments de musique* qui tend de plus en plus à se développer, et dont le monopole ne devrait pas être abandonné exclusivement aux fabricants américains ou allemands ; il conseille vivement à nos compatriotes d'entrer en ligne, en proposant des articles dont les prix soient accessibles à la clientèle locale qui se contente d'instruments très ordinaires.

Le téléphone d'une minute en Amérique. — La direction des téléphones de l'Erié se propose de réduire à *une minute* la durée effective de conversations téléphoniques interurbaines à longue distance. Elle estime que, dans la plupart des cas, un message téléphonique peut être condensé dans une minute de conversation et qu'il résultera de l'application de ce système l'avantage de pouvoir réduire considérablement l'attente presque toujours trop longue, imposée aux abonnés qui veulent communiquer d'une ville à une autre.

Par ce nouveau procédé, la Compagnie n'a pas l'intention de réaliser des bénéfices supplémentaires puisqu'elle se propose en même temps de réduire à un cinquième le tarif des conversations dont la durée actuelle est de 5 minutes.

Déjà chez nous, pour les conversations à longue distance, on n'a droit, le plus souvent, qu'à 3 minutes et il faut attendre très longtemps la communication. Toutefois, il ne nous paraît pas possible d'arriver au « one-minute telephone » des Américains, le français n'ayant pas la concision extraordinaire de la langue anglaise, ni les nombreuses abréviations en usage dans le langage d'affaires anglo-saxon.

La plus grande société métallurgique du monde. — Nous avons parlé dernièrement du procès monstre survenu entre M. Carnegie, le richissime métallurgiste américain, et son associé principal M. Frick, à propos de la vente de leurs aciéries. Ce procès vient de se terminer à l'amiable par la création d'une nouvelle compagnie au capital-action de 800 millions de francs !

La nouvelle société comprend les usines Carnegie, avec leurs 17 hauts-fourneaux, leurs puissantes aciéries pouvant produire annuellement 3 milliards de kilogrammes, une fabrique de blindages, toute une ligne de chemins de fer (la Pittsburg, Bessemer et Lake Erie Railroad), les 11.000 fours à coke de M. Frick et ses gigantesques concessions charbonnières, des mines diverses et, sur le lac Supérieur, des docks, des estacades, des réservoirs et une flottille de 13 navires pouvant transporter par an un million et demi de tonnes.

Un Allemand-Américain M. Schwab est le directeur de cette colossale affaire qui doit faire un bénéfice annuel de 1.600.000 dollars (8 millions de francs), pour pouvoir donner 1 0/0 de dividende !

AGENDA DE LA SEMAINE

Les conseils de revision. — A la mairie du IVe arrondissement, les **12** et **19 mai**, examen des jeunes gens de province autorisés à se présenter devant le conseil de revision de la Seine.

Examens et concours. — C'est le **21 mai** que commenceront les épreuves du concours pour l'emploi de médecin adjoint des asiles publics d'aliénés. Ce concours aura lieu simultanément à Paris, Lyon, Montpellier et Lille.

Au camp de Châlons. — A partir du **9 mai**, cinq batteries de forteresse des 4e, 5e et 6e bataillons d'artillerie à pied iront au camp de Châlons faire des exercices de tir. — Du **15 mai** au **2 juin**, les 3e, 4e et 7e divisions d'artillerie.

Inspection générale. — Le général Jamont, après avoir assisté aux manœuvres du 18e corps d'armée, sera à Bordeaux les **5** et **6 mai**, de là il ira visiter les travaux de défense de la Gironde à Royan, puis il inspectera le littoral jusqu'à Rochefort, y compris les îles de Ré et d'Oléron.

La remonte. — Le comité d'achat du dépôt de remonte de Paris suivra l'itinéraire suivant pendant le mois de **mai** : Saint Pol (Pas-de-Calais) le **8** ; Cambrai (Nord) le **9** ; Sens (Yonne) le **15** ; Chantilly (Oise) le **16** ; au dépôt, boulevard Jourdan (Montrouge) les **5**, **12** et **19**.

Les écoles de télégraphie militaire. — C'est le **16 mai** que s'ouvriront les cours de télégraphie militaire à Lyon, Limoges et Saint-Maur ; les cours se termineront le **1er août**.

Le concours général. — La composition de dessin se fera pour toutes les classes qui prennent part au concours général le jeudi **17 mai**.

Le Concours musical pour le prix de Rome. — Samedi **15 mai** aura lieu au Conservatoire national de musique, à 9 h. du matin, le jugement du concours d'essai.

Expositions artistiques. — *Paris :* Le **8 mai**, clôture de l'exposition du groupe ésotérique chez Wallery (rue de Londres). — Au cercle Volney dans les salons du cercle, exposition partielle de peinture et sculpture. — Rue de Seine, 43, jusqu'au **1er juillet**, exposition de « *Quelques-uns* », peinture et sculpture. — *Province :* Béziers, continuation de l'exposition de la Société des Beaux-Arts. — *Etranger :* l'exposition de la Société des Beaux-Arts de Florence durera jusqu'au **14 juin**.

Un musée au Palais de justice. — Le petit musée installé dans la salle des cuisines de Saint-Louis et dans le sous-sol de la salle des Pas-Perdus ouvrira ses portes vers le **15 mai**. Là seront exposés des fragments lapidaires de la Sainte-Chapelle, des souvenirs se rapportant au Palais de justice, des chapiteaux, des statues, des mosaïques.

Mariages et fiançailles. — Le **10 mai**, M. Villeperdrix, vicaire général de Nîmes, bénira au château d'Uchaux (Vaucluse) le mariage du comte Henry de Suarez d'Aulan avec Mlle de Gaudemaris. Le **29**, Mgr l'évêque d'Orléans bénira le mariage de M. Paul Pigé, procureur de la République à Clamecy, avec Mlle Alice Chomereau-Lamotte, fille du sous-gouverneur de la Banque de France. — Sont fiancés : le comte Olivier de Thannberg, sous-lieutenant au 12e dragons et Mlle du Houx d'Hennecourt. Le vicomte Huteau d'Origny et Mlle Pécoul. Le comte de Fleurien, lieutenant au 4e hussards et Mlle de Broissia. M. René Pougins de la Maisonneuve, lieutenant au 2e dragons et Mlle Juliette Duclaux-Monteuil. Le comte de Sarret et Mlle Marie-Antoinette de la Saigne de Saint-Georges.

L'Exposition canine. — L'exposition canine internationale organisée par la Société Centrale pour l'amélioration des races de chiens en France, se tiendra comme d'habitude sur la terrasse de l'Orangerie, aux Tuileries, du **18** au **25 mai**.

Le concours hippique. — **9 mai**, ouverture, arrivée des chevaux, réunion de la commission d'admission. — **10**, chevaux attelés seuls ; sauts d'obstacles ; prix d'essai. — **11**, chevaux attelés seuls ; sauts d'obstacles ; prix des habits rouges. **12**, chevaux attelés seuls ; sauts d'obstacles ; prix des écoles ; prix de la compagnie d'assurance contre les accidents l'*Urbaine et la Seine*.

La semaine religieuse. — Une retraite sera prêchée dans la chapelle de Marie Réparatrice (18, rue de Naples) du **16** au **20 mai**, par le R. P. Flamérion. — Le **6**, à Notre-Dame à 4 h., 29e fête annuelle de l'Union des associations ouvrières catholiques. Le cardinal Richard présidera cette fête. Le sermon sera fait par le R. P. Gaffre, de l'ordre de Saint-Dominique. — Au Sacré-Cœur de Montmartre le **7**, pèlerinage annuel de l'œuvre de Sainte-Catherine d'Alexandrie : à 8 h., messe à l'autel de la grande nef de la basilique, sermon par le R. P. Bouldoires ; salut et consécration de l'œuvre au Sacré-Cœur.

La confirmation dans les églises. — Le **5 mai**, à Saint-Jean-Baptiste de Grenelle, cérémonie de la confirmation par Mgr Jourdan de la Passardière ; institution Sainte-Barbe : Mgr Richard, archevêque de Paris. — Le **6**, à Vitry : Mgr Potron, évêque de Jéricho. — Le **7**, à Bry-sur-Marne et à Saint-Mandé : Mgr de Courmont. — Le **10**, au lycée Henri IV : Mgr Richard ; Saint-Paul, Saint-Louis et Notre-Dame de Bercy : Mgr Jourdan de la Passardière ; Saint-Denis du Saint-Sacrement, Saint-Nicolas-du-Chardonnet, Notre-Dame-des-Champs : Mgr de Courmont. — Le **11**, Saint-Roch : Mgr Potron ; Sainte-Marie des Batignolles : Mgr Richard ; Saint-Etienne-du Mont, Saint-Médard : Mgr Jourdan de la Passardière ; Notre-Dame d'Auteuil, Notre-Dame de Plaisance : Mgr de Courmont ; Saint-Jacques, Saint-Christophe de la Villette, Saint-Georges : Mgr Potron. — Le **12**, à l'Annonciation de Passy et Saint-Ferdinand des Ternes : Mgr Potron ; Notre-Dame de Bonne-Nouvelle : Mgr Richard.

Conférences. — **5 mai**, à 9 h. 1/2 du soir, le professeur Kismet fera à l'*Automobile-Club* une conférence sur la *Science de la main*. On peut se procurer des cartes en s'adressant au professeur Kismet (3, rue Vignon) ou au cercle place de la Concorde.

La fête du duc d'Orléans. — En raison de la période électorale, la Saint-Philippe, fête patronale du duc d'Orléans, est remise au **15 mai**. Ce jour-là, il y aura un punch populaire à l'Hôtel des Sociétés Savantes (rue Serpente).

Dîner diplomatique. — Le ministre de la marine et Mme de Lanessan donneront, le **19 mai**, un grand dîner diplomatique suivi de réception.

Le bal de l'Union des Femmes de France. — C'est le samedi **5 mai** qu'aura lieu à l'Hôtel Continental le bal de l'Union des Femmes de France au profit de la Société la *Croix Rouge française*. Le président de la République et Mme Loubet ainsi que le général Galliéni, gouverneur de Madagascar et Mme Galliéni assisteront à ce bal.

Concert. — Le **7 mai**, Mme Conneau donnera un grand concert dans la salle des Agriculteurs de France (rue d'Athènes).

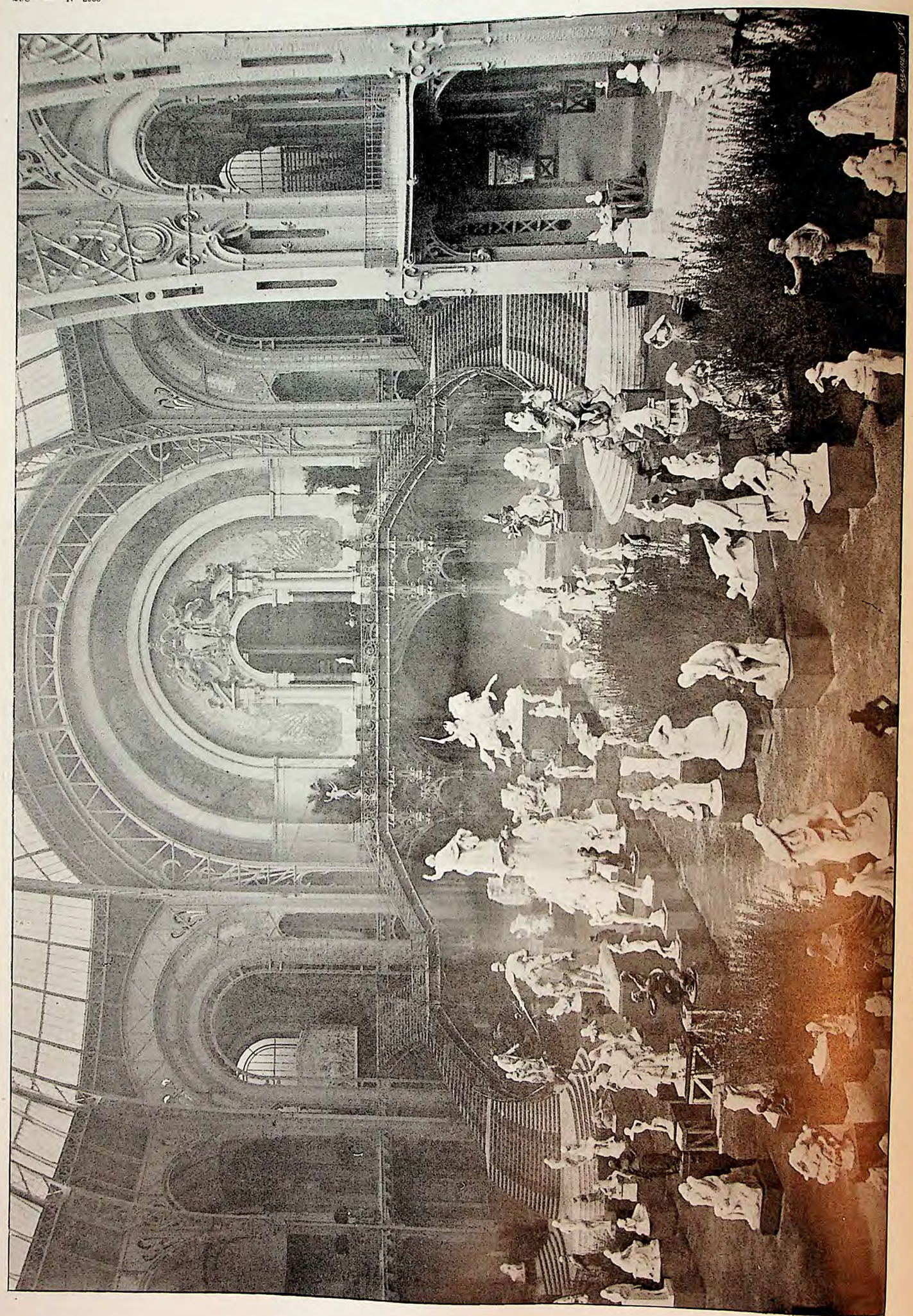
Matinée de bienfaisance. — Le **17 mai**, au théâtre des Variétés, brillante matinée musicale et littéraire au bénéfice d'Edouard Georges.

Le concours international de sport nautique. — La première épreuve du concours international de sport nautique se disputera le **20 mai** à Meulan : course d'honneur et d'ensemble à laquelle prendront part tous les yachts inscrits pour les régates de série quel que soit leur tonnage, à l'exception des yachts de 10 à 20 tonneaux.

Les fêtes des environs de Paris. — C'est très probablement le **6 mai** que s'ouvriront la fête de Saint-Cloud et celle de Châtillon.

Carnet du rentier. — *Tirages avec lots :* le **10 mai**, Paris 1896 (1 lot de 100.000 fr. ; total des lots : 125.000 fr.). — *Coupons à toucher :* le **10**, obligations de la Banque hypothécaire de France.

Sports. — Courses de chevaux : le **6 mai**, courses à Longchamp et à Bordeaux ; le **8**, à Saint-Ouen ; le **10**, à Longchamp ; le **11**, à Maisons-Laffitte ; le **13**, à Longchamp. — Automobilisme : le **10**, critérium des motocycles ; du **14** au **19**, concours de tourisme organisé par l'Automobile Club de France. — Cyclisme, réunions sur route : le **6**, Paris-Dreux ; le **10**, challenge interscolaire ; le **13**, championnat du département de la Seine. Réunions sur piste : le **6**, Union sportive de Bois-Colombes ; le **13**, Grelot de la Pépinière. — Polo : **14** et **17**, prix des Novices. — Lawn-Tennis : **13**, handicap simple interclubs. — Athlétisme : **10 mai**, grands prix scolaires de l'Union des Sociétés françaises de sports athlétiques ; le **13** (terrain du Racing-Club du Bois de Boulogne), épreuves éliminatoires du concours scolaire de Paris. — Escrime : **11**, assaut du Contre de Quarte ; le **14**, Salle des fêtes de l'exposition, tournoi international de fleuret.



Le Grand Palais des Beaux-Arts : la sculpture française au pied de l'escalier monumental.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes. SAMEDI 12 MAI 1900 *58e Année — N° 2985*

L'EXPOSITION UNIVERSELLE



LE GRAND PALAIS DES BEAUX-ARTS. — Exposition centennale de la sculpture française dans le hall de l'avenue d'Antin.

(Voir l'article, page 295.)



EXPOSITION UNIVERSELLE. — La sculpture étrangère au Grand Palais des Beaux-Arts.



Le Grand Palais.

LES PALAIS DE L'AVENUE NICOLAS II

LE GRAND PALAIS

Le principal souci de ceux qui regardaient de loin bâtir l'Exposition était de savoir ce que donneraient les nouveaux Palais des Champs-Elysées, la nouvelle Avenue, le nouveau Pont. Le reste aurait pu n'être réussi qu'à moitié sans que l'erreur tirât à conséquence. Le reste était du provisoire. Mais cela, c'était la transformation définitive de tout un morceau de Paris. Et quel morceau! Celui qui comprend cet ensemble grandiose : la place de la Concorde, les Champs-Elysées, le Cours-la-Reine et les Invalides. Allait-on gâter ce décor? Allait-on le compléter avec bonheur?

Le 15 avril, l'Avenue et le Pont ont été ouverts. Et ce fut un long cri d'admiration. Pour une fois, des concours avaient été féconds. Celui de décembre 1894, concernant l'ensemble de l'Exposition, et celui de 1896, pour la construction des palais à édifier aux Champs-Elysées en remplacement du Palais de l'Industrie, avaient doté Paris d'une beauté nouvelle.

Pendant quinze jours encore les Palais neufs restèrent clos. Le public se pressait à leurs portes, anxieux maintenant de savoir ce que l'intérieur lui réservait. Enfin ils s'ouvrirent à leur tour. La foule s'y précipita et, avant d'avoir un seul regard pour les richesses d'art qui remplissent les salles, elle prit possession des salles elles-mêmes.

Là aussi, l'impression du public fut entièrement favorable. On ne lui avait rien construit d'aussi magnifique depuis l'Opéra.

Au concours de 1896, pour le Grand Palais, cinq projets avaient été primés dans cet ordre : 1er M. Louvet; 2e MM. Deglane et Binet; 3e M. Thomas; 4e M. Girault; 5e M. Troppey-Bailly. Pour le Petit Palais, M. Girault avait obtenu à l'unanimité la première prime (1).

Le Petit Palais a été construit intégralement par M. Girault, tel qu'il l'avait projeté. La construction du Grand Palais a été confiée à MM. Louvet, Deglane et Thomas sous la direction générale de M. Girault. MM. Binet et Troppey-Bailly, non utilisés dans cette combinaison, ont reçu des compensations : le premier a édifié la Porte Monumentale; le second, le Palais des Industries Diverses sur l'esplanade des Invalides.

Les plans du Grand Palais suffisent à expliquer que l'on ait pu, sans inconvénient, le partager entre plusieurs architectes. La façade sur l'avenue Nicolas II et la façade sur l'avenue d'Antin sont totalement indépendantes l'une de l'autre; et il n'y a, à proprement parler, ni sur le Cours-la-Reine, ni sur les Champs-Elysées, de façades latérales continues.

Officiellement, la partie antérieure, avec la grande façade, est échue à M. Deglane; la partie postérieure à M. Thomas; la partie intermédiaire à M. Louvet. Mais cette division en trois parties distinctes ne répond pas à la réalité. En fait, d'après le plan adopté, la partie médiane, le bras qui unit les deux corps de bâtiment principaux, appartient au grand vaisseau de l'avenue Nicolas II, n'en est que le prolongement en retrait. Le rôle de M. Louvet, premier lauréat du concours de 1896, semble ainsi avoir été très réduit. Il n'a pas eu en effet la part la plus brillante. Mais on ne doit pas oublier que son succès de 1896 était dû surtout à l'habileté, à l'ingéniosité de son plan de distribution intérieure. Or, c'est le plan de M. Louvet, modifié sur quelques points seulement par celui de MM. Deglane et Binet, qui a été adopté. Des projets retenus en 1896, il n'est même resté que ce plan. La façade de M. Deglane sur l'avenue Nicolas II ne ressemble aucunement à celle qu'il avait proposée, en collaboration avec M. Binet, et qui comportait un dôme énorme, un porche unique et, au lieu de colonnes régulièrement espacées, des motifs alternés. M. Thomas lui-même, qui a édifié avenue d'Antin son palais autonome, n'a rien conservé des dispositions de son projet primé.

Quant à M. Girault, à qui incombait la direction générale, il a mis entièrement de côté le projet personnel qui lui avait valu la quatrième prime et a laissé toute latitude à ses collaborateurs. Et cependant on ne saurait dire qu'il n'a pas exercé une influence prépondérante sur l'aspect définitif du Grand Palais. Il fallait avant tout que l'avenue fût harmonieuse, que le Grand Palais n'écrasât pas le Petit. C'est cette considération qui avait fait confier à M. Girault, architecte du Petit Palais, la direction de l'ensemble. L'œuvre devenant commune, M. Deglane eut à cœur de proportionner sa façade à celle du Palais Girault. Il abaissa son étage de soubassement, surbaissa sa toiture à vitrage et substitua enfin à son immense porche un péristyle d'accès comportant trois entrées.

Ainsi, bien que l'on pût tout redouter de l'exécution en partie triple et même quadruple du Grand Palais des Beaux-Arts de 1900, cette collaboration n'a eu que d'heureux résultats. L'unité de l'œuvre qui en est sortie n'est pas parfaite; mais, étant donnée la configuration bizarre de l'emplacement assigné au Grand Palais, étant donnée aussi la multiplicité de ses destinations futures, l'unité parfaite était irréalisable.

La gravure a déjà popularisé la façade du Grand Palais sur l'avenue Nicolas II. Elle est constituée par une colonnade de 240 mètres sur 20 mètres de haut, interrompue au centre par un grand motif qui prend à lui seul le tiers de la longueur totale et qui encadre le porche percé de trois baies. Derrière les colonnes court une frise en mosaïque de verre sur fond rouge. Aux extrémités, les façades latérales sont raccordées à la colonnade par deux pavillons à pans coupés.

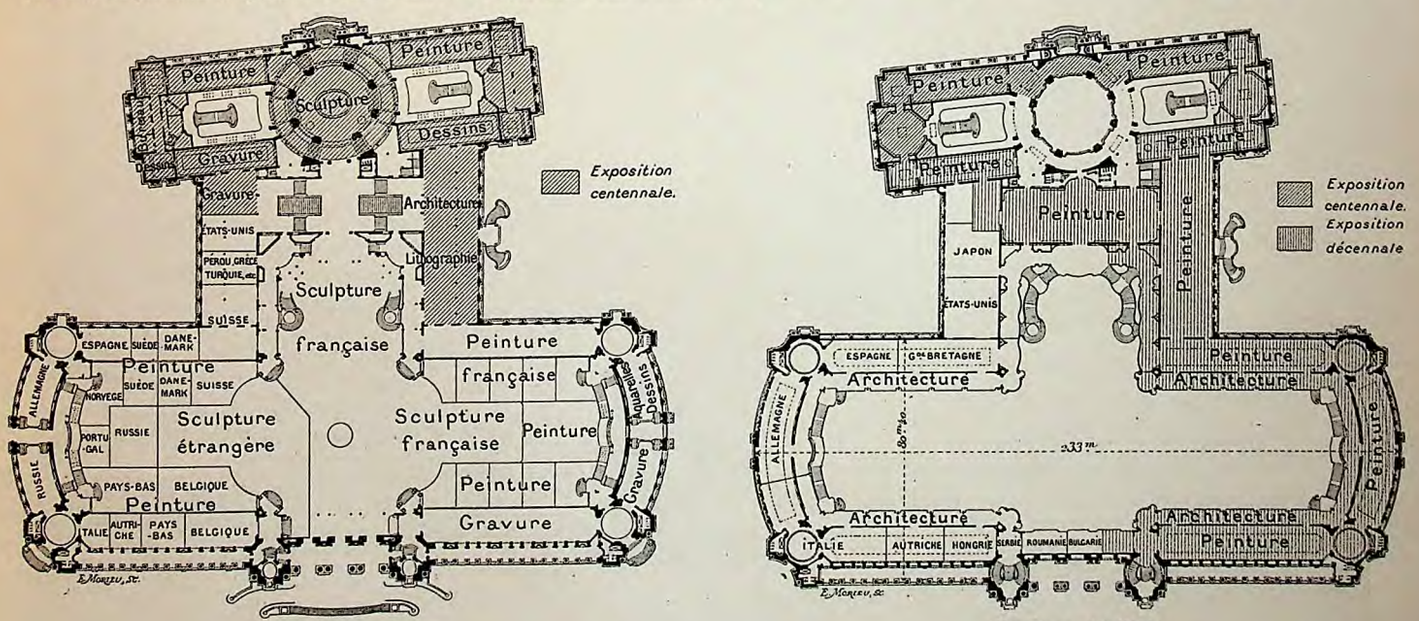
La façade de l'avenue d'Antin, très sobre, a pour motif principal un porche élevé sur quinze marches, encadré par deux enfilades de colonnes, derrière lesquelles s'étend une autre frise décorative polychrome, celle-là en grès cérame.

L'ornementation sculpturale est d'une abondance dont l'énumération suivante peut seule donner une idée précise :

FAÇADE SUR L'AVENUE NICOLAS II

Gasq, *Émoi de l'artiste devant la beauté*.....	Groupes décoratifs du porche central au niveau du sol.
Boucher, *Inspiration*.....	
Jules Desbois.....	Motif surmontant le porche.
Verlet, les *Arts*.....	Groupes décoratifs qui dominent les pylones du porche.
Lombard, la *Paix tenant captive la Discorde*.....	
Greber et Seysse.....	Figures encadrant les motifs précédents.

(1) Rappelons pour les personnes qui collectionnent l'*Illustration* que nous avons reproduit les principales données de ces divers projets dans le numéro du 25 juillet 1896.



Aménagement de l'Exposition des Beaux-Arts dans le Grand Palais de l'avenue Nicolas II.

LE SOIR DE LA VIE

I

Un petit appartement de garçon, au fond des Batignolles, très simple et propret, malgré l'encombrement un peu désordonné des livres envahissant tous les meubles.

En robe de chambre, tassé dans un large fauteuil, au coin de la cheminée où meurt un feu de briquettes économiques, à la lueur déclinante d'une lampe dont la mèche commence à charbonner, M. Germain oublie les heures, en tête à tête avec un bouquin rapporté récemment d'une de ses fréquentes flâneries sur les quais de la rive gauche. Ses doigts maigres et rigides de vieux ont pour les feuillets jaunis des caresses amoureuses; comme si la lecture des yeux ne suffisait pas à sa délectation, ses lèvres s'agitent légèrement; sa tête chenue, coiffée d'une calotte noire, ses pieds commodément chaussés de pantoufles de feutre, oscillent en cadence, marquent la mesure. M. Germain hume avec délices les parfums vieillots d'une anthologie, M. Germain scande les vers, il les mâche afin de les mieux goûter.

Tout à coup, il tressaille, pose brusquement le livre sur ses genoux, relève ses lunettes, et, se renversant en arrière, les paupières closes, devient songeur. La page où l'une de ses mains reste appuyée contient ce fragment de Baillif :

Hier, cueillant cette fleur en automne fleurie,
Je mis devant mes yeux notre été qui s'enfuit,
Et l'automne prochain et l'hiver qui le suit,
Et la fin trop voisine à notre chère vie.
La voyant aujourd'hui languissante et flétrie,
Un regret du passé à pleurer me conduit...

Tout à l'heure, il avait l'air d'un homme parfaitement heureux dans son tiède et studieux ermitage. Pourquoi, maintenant, son front se creuse-t-il d'une barre profonde? Pourquoi sa physionomie placide a-t-elle pris une expression douloureuse? Quel regret du passé l'oppresse, lui arrache un long soupir et fait couler une larme sur sa joue ravagée?

Bientôt, une sonnerie de timbre, grêle comme une voix affaiblie par l'âge, frappe les douze coups de minuit. M. Germain ouvre les yeux. Après avoir consulté le cadran d'albâtre de la pendule Empire, genre temple grec, il aperçoit sur la cheminée un calendrier à effeuiller où se détache en gros caractères la date : « 31 décembre ».

C'est vrai, il allait l'oublier, une année expire, une autre naît. Et, comme pour le lui mieux rappeler, de l'étage inférieur, habité par une famille, des éclats joyeux montent à travers le plancher mince, annonçant une fin de veillée exceptionnellement tardive et bruyante chez ces gens rangés.

M. Germain, les sourcils froncés, a un geste de mauvaise humeur. Serait-il un de ces misanthropes grognons, raccornis dans l'égoïsme du célibat et subissant impatiemment la gaîté d'autrui?

Le jour de l'an!... Un de plus!... Hélas!... En a-t-il déjà vu passer de ces journées, toutes pareilles, solennellement vides et fastidieuses!

Le feuillet final du calendrier épuisé donne le nom de saint Sylvestre, les heures exactes du lever et du coucher du soleil, plus une éphéméride historique. Eh! bien, qu'est-ce que ça lui fait, à lui, le saint du jour, l'évolution du soleil et l'entrée de Charles VIII à Rome, le 31 décembre 1494?

Et M. Germain s'en prend à ce morceau de carton, qui n'en peut mais; il le jette rageusement dans le foyer, l'y enfonce du bout des pincettes, le regarde se consumer à petit feu, se recroqueviller avec des contorsions de supplicié sur un bûcher. Le bonhomme semble exercer une vengeance féroce contre ce stupide calendrier, coupable de lui avoir compté trois cent soixante-cinq jours de plus.

La dernière étincelle éteinte, la dernière fumée dissipée, M. Germain s'abîme de nouveau quelques instants dans une pénible rêverie. Puis il se lève, ouvre un secrétaire, fouille des tiroirs. Une liasse de lettres à l'encre pâlie, des photographies jaunies tremblent entre ses mains. Mais il s'en veut de cet accès d'attendrissement, referme brutalement le meuble et s'adresse à lui-même une verte semonce pour une faiblesse passagère, indigne de sa philosophie.

Il faut secouer cela, morbleu! Et le voilà qui arpente la chambre, très agité. Il parle tout haut, en phrases hachées, incomplètes, tel un maniaque en lutte avec une obsession. Dans son monologue incohérent, ces mots, soulignés d'un hochement de tête et d'un haussement d'épaules, reviennent sans cesse comme un refrain :

— C'est insensé!...

II

Le lendemain, M. Germain était debout dès l'aube. Il gelait ferme, les caprices du givre dessinaient sur les vitres des paysages hyperboréens. Une nuit presque blanche, un mauvais sommeil écourté, hanté de cauchemars, avaient surexcité les nerfs du vieillard. L'immobilité lui pesait, et, malgré la rigueur de la température, il ne se souciait pas de faire la grasse matinée sous la tiédeur moite de son monumental édredon. Il sauta donc hors du lit et se mit en devoir de procéder à sa toilette.

Tout en se barbifiant, M. Germain observait attentivement son image reflétée dans un petit miroir accroché au montant de la croisée. Et cet examen ne lui était guère favorable. « Diable! pensait-il, considérant piteusement ses traits tirés, ses paupières bouffies, ses rides marquées comme des entailles de serpe, je suis bien vieux. Quel est donc le flagorneur imbécile qui me disait, l'autre jour : — Vous ne portez pas vos soixante ans? »

Il eut un moment de découragement, et, toujours sous l'empire de la même obsession, il ne put s'empêcher de murmurer à plusieurs reprises, en l'accentuant davantage, son refrain de la veille :

— Je perds la tête... C'est insensé!...

Mais quand il se fut rasé de près, avec un soin méticuleux, il conçut de sa personne physique une opinion moins sévère, se trouva rajeuni d'un bon lustre. Et, grâce à la mystérieuse influence de l'auto-suggestion, son visage se rasséréna peu à peu, les joues raffermies, la profondeur des rides atténuée, le teint coloré. De sorte qu'il put conclure sans trop de fatuité :

— Hé! hé! assez bien conservé, tout de même!

Une réaction complète s'était opérée; en achevant de s'habiller, il fredonnait d'une voix chevrotante de lointaines réminiscences d'opéras, de *Joconde :*

Et l'on revient toujours
A ses premiers amours...

A le voir si alerte, si guilleret, sa vieille femme de ménage fut tout éberluée, quand elle se présenta, deux oranges enveloppées de papier de soie dans la main, en prononçant la formule consacrée : « Bonne et heureuse ».

Depuis des années qu'elle le servait, jamais elle ne l'avait trouvé si matinal, si coquettement pomponné. Le fait était d'autant plus extraordinaire que son maître avait coutume de rester chez lui ce jour-là. Ah! ça, qu'est-ce qui prenait donc à Monsieur? Est-ce qu'il allait en ville porter des étrennes à une « bonne amie »?

Et, histoire de rire un brin, avec une grosse familiarité autorisée par ses longs services, la bonne femme manifesta son étonnement, risqua son insinuation épigrammatique.

Sans se formaliser, le bonhomme répliqua sur le même ton plaisant. Mais un observateur doué de plus de sagacité que n'en pouvait avoir la commère plébéienne, eût discerné quelque chose de factice dans cette gaîté nerveuse, et compris que M. Germain cherchait à se donner du cœur.

Enfin, lesté d'une tasse de chocolat, le voilà prêt à sortir : ample pardessus, gants fourrés, haut de forme à larges bords, canne sérieuse à pomme d'ivoire, la tournure respectable d'un médecin de mélodrame ou d'un savant de comédie.

III

La journée s'annonce bien : un beau soleil d'hiver épand sa clarté blanche sur le ciel pâle, très pur. Le sang fouetté par une bise piquante, M. Germain chemine d'un pas allègre, se jette bravement dans le mouvement de la rue. Ah! comme il le reconnaît tout de suite son Paris du 1er janvier! Les omnibus assiégés, les fiacres disputés, les passants affairés trimbalant des paquets ficelés de rouge et de bleu, les caravanes familiales traînant des ribambelles d'enfants pour aller souhaiter la bonne année aux grands parents, aux parrains, aux marraines, les bandes de mendiants grelotteux, l'arrière-ban des estropiés et des virtuoses du pavé, les orgues de barbarie du cadre de réserve, broyant aux carrefours, sur leurs cylindres édentés des airs fameux d'une autre époque : *Norma*, la *Favorite*, le *Quadrille des Lanciers;* partout, une agitation particulière dans une atmosphère saturée d'un parfum pénétrant d'oranges mûres.

M. Germain en éprouve une impression très vive, à la fois douce et amère comme ce parfum des fruits d'or. Depuis si longtemps, il a pris l'habitude de rester claquemuré dans son logis, les jours de fête, fuyant systématiquement le bruit des liesses publiques, la célébration des anniversaires traditionnels, qui ne sont plus pour lui que des dates néfastes, marquées d'une croix noire sur son calendrier de solitaire! Cette allégresse générale, bonnement sincère chez les uns, plus ou moins factice chez les autres; ce mouvement, ces effluves de la rue lui causent la même griserie qu'à un reclus le brusque retour à la liberté. Des fibres se réveillent en lui, qu'il croyait à jamais frappées d'inertie, comme les cordes cassées d'une vieille guitare. Un orgue de barbarie, un peu lointain, invisible, le tient en arrêt, lui verse jusqu'au fond de l'âme l'énervante mélancolie d'une romance sentimentale datant de sa jeunesse, la *Valse des adieux*. Et, sans effort, en sa mémoire, les paroles s'adaptent aux notes du motif, tout vibrant de trémolos :

Il est un air à la fois doux et tendre,
Dont j'ai gardé le vivant souvenir,
J'aimais jadis, j'aime encore à l'entendre...

Oui, certes, il aime encore à l'entendre. Il lui caresse délicieusement l'oreille, cet air du passé; mais en même temps il lui tenaille atrocement le cœur.

M. Germain hâte le pas, fuit l'instrument de torture. Tenace, la réminiscence de la mélodie pleurarde le poursuit. Un déchirement s'est fait, une plaie s'est rouverte en lui : maintenant, il a conscience de son isolement au milieu de la foule indifférente, et il en souffre. Seul! Des relations banales, superficielles, des sympathies de raccroc. La mort impitoyable, en l'épargnant, a fauché autour de lui parents et amis; nulle prise désormais aux liens d'une affection étroite; un deuil lamentable entre tous : la perte d'une personne qui *vit encore*, mais qui n'existe plus pour lui, de même qu'il n'existe plus pour elle...

Et, tout en continuant machinalement sa route, il s'abandonne à ses pensées.

Il se revoit, il y a trente ans, un premier janvier, un clair matin comme celui-ci, cheminant par les rues d'un pied léger, les mains pleines de fleurs et de menus cadeaux, le cœur gonflé de joie, se rendant auprès de sa fiancée. Un mois après, le mariage. Une lune de miel d'heureux augure, la naissance de l'enfant désiré, deux années d'un bonheur presque sans nuages. Puis, tout à coup, des malentendus, des tiraillements, des heurts, dégénérant en antagonisme, le ménage se disloquant pour des motifs futiles; le désaccord aggravé par des interventions bien intentionnées mais maladroites et rendu irrémédiable par la mort prématurée de l'enfant. Enfin, après des luttes douloureuses, de vaines tentatives de conciliation, la rupture. Non pas la séparation judiciaire qui livre les plus délicates intimités à la goguenardise sceptique des gens de loi, à la curiosité maligne de la galerie, mais la séparation amiable, discrète, sans éclat ni scandale, et pourtant définitive. Et voilà, au bout de dix ans de mariage, deux existences en désarroi : chacun s'en allant de son côté, à la dérive et ne gagnant à l'apparence de la libération qu'une indépendance illusoire, sous le poids gardé de sa moitié de chaîne.

D'un métal solide et de bon aloi, cette chaîne qui les avait unis aurait peut-être résisté à la violence d'une secousse accidentelle; l'action lente mais continue des petites causes où les susceptibilités d'amour propre jouaient le principal rôle avait suffi pour la corroder comme un acide ferait de l'acier le plus pur.

Lui, désenchanté, n'ayant plus à ses côtés la compagne d'élection avec qui partager la gloire et la fortune rêvées, avait renoncé à ses ambitions littéraires pour se terrer dans un médiocre et terne emploi bureaucratique, ne conservant de sa vocation avortée que la passion des livres. Elle, après la disparition de tous les siens, s'était retirée dans une de ces pensions bourgeoises qui fournissent à forfait aux isolés de la classe moyenne le vivre, le couvert et une société, — une « famille », prétendent des prospectus hyperboliques.

Sur les ruines de leur bonheur, la poussière de vingt années s'était accumulée en couches épaisses, et chacun d'eux, fait à sa nouvelle personnalité, ne

Carlès, l'*Architecture*.....	Statues de 3 mètres de hauteur placées entre les colonnes du porche.
Camille Lefèvre, la *Peinture*.	
Cordonnier, la *Sculpture*.....	
Labatut, la *Musique*.....	
Bareau, l'*Art asiatique*.....	Statues de femmes assises placées entre les colonnes du côté gauche.
Suchetet, l'*Art égyptien*.	
Béguine, l'*Art grec*.....	
Clausade, l'*Art romain*.....	
Boutry, l'*Art du moyen âge*; Enderlin, l'*Art de la Renaissance*; H. Lefebvre, l'*Art du XVIII^e siècle*; Charpentier, l'*Art contemporain*.....	Id. du côté droit.
Edouard Fournier, les *Grandes époques de l'art*.....	Frise en mosaïque exécutée par Guilbert Martin.
Soldi, Levasseur, Bayard de la Vingtrie, André.....	Cartouches derrière les colonnades.
Lafond, l'*Art décoratif*.....	
Villeneuve, l'*Art industriel*....	Statues allégoriques des perrons d'angle.
Daillion, le *Dessin*.....	
Léonard, la *Céramique*.....	
Récipon, l'*Harmonie dominant la discorde; l'Immortalité devance le temps*.....	Quadriges colossaux, non encore placés, qui couronneront les perrons d'angle.

FAÇADES LATÉRALES

Theunissen, les *Arts et les Sciences rendant hommage au nouveau siècle*.....	Haut-relief surmontant le perron monumental sur les Champs-Elysées.
Soulès, l'*Aurore*.....	Groupes placés sur la balustrade du perron.
Sicard, la *Nuit*.....	

FAÇADE SUR L'AVENUE D'ANTIN

Tony Noel, *Apollon et les Muses de la Musique et de la Danse*.	Grand groupe en fonte dorée qui domine le porche.
Peters et Falguière.....	Hérauts et Pégases (non encore placés).
Barrias.....	Décoration en pierre du cintre de la grande baie.
Larche, G.-J. Thomas, Cordier, Blanchard.....	Groupes placés sur la corniche supérieure.
Allar et Tony Noel.....	Allégories aux extrémités de la façade.
Joseph Blanc, l'*Art à travers les âges*.....	Frise polychrome en grès cérame.

J'espère n'avoir omis le nom d'aucun des artistes auxquels les architectes du Grand Palais ont fait une si large place. Une trop large place, au gré de quelques critiques. Mais tel n'est pas l'avis du grand public, toujours sensible aux belles formes nues ou drapées avec art.

Dans le Grand Palais sont actuellement réunies : 1° l'exposition centennale de l'art français; 2° l'exposition décennale de l'art français; 3° les expositions d'art des nations étrangères.

La Centennale nous montre des échantillons de toute la production d'art de la France au cours du siècle qui finit. A la Décennale, nous retrouvons la crème, et même le simple dessus de lait, des Salons des dix dernières années.

M. Emile Molinier, à qui incombait l'organisation des expositions du Grand et du Petit Palais, a fait comme M. Girault. Il s'est voué personnellement au Petit Palais, qui contient l'exposition rétrospective des arts décoratifs français depuis l'origine jusqu'à 1800. Et il a laissé M. Roger Marx réunir et classer, avec discernement, savoir et éclectisme, les éléments de la Centennale. MM. Dawant et Dubufe, secrétaires des Sociétés à qui nous devons les Salons annuels, ont rempli les salles attribuées à la Décennale. Enfin les groupes d'artistes étrangers se sont installés chacun chez soi.

En principe le palais de l'avenue d'Antin était réservé tout entier à la Centennale. Mais la Décennale a débordé — les vivants tiennent plus de place que les morts — et les peintres du siècle ont cédé à ceux des deux derniers lustres la moitié de leur premier étage.

Si on pénètre dans le Grand Palais de ce côté, on accède directement, après avoir franchi la grille, à un hall elliptique, en apparence circulaire. Dans son projet de 1896, M. Thomas avait employé cette forme de hall pour souder l'un à l'autre les bâtiments non parallèles des Champs-Elysées et de l'avenue d'Antin. Il dissimulait ainsi adroitement la désarticulation de l'axe. La partie médiane ayant été disposée autrement et par d'autres, il a repris sa rotonde elliptique pour en faire le morceau de résistance de son palais indépendant.

Il n'y a pas, dans tout le Grand Palais, de partie plus réussie que ce somptueux vestibule d'honneur, éclairé par une coupole élégante. Les statuaires de la Centennale, les Rude, les David d'Angers, les Barye, les Carpeaux... et Duret, et Cortot, et Cavellier, et, parmi ceux de la fin du siècle, Rodin, Turcan et Barrias, y sont magnifiquement logés. Les galeries, qui entourent la base des escaliers conduisant au premier étage, servent d'annexes et contiennent, à droite, les œuvres antérieures à 1850; à gauche, les œuvres postérieures à cette date.

L'Exposition centennale raconte avec méthode l'histoire de la peinture du siècle — à condition, bien entendu, que l'on visite les salles dans l'ordre convenable. Il faut pour cela commencer au rez-de-chaussée par celle qui occupe l'angle du Cours-la-Reine et de l'avenue d'Antin, suivre la façade sur l'avenue d'Antin, la façade latérale sur les Champs-Elysées, revenir dans le hall elliptique, monter l'escalier de gauche en tournant le dos à l'avenue d'Antin, traverser deux salles de la Décennale dont la seconde est à l'angle des Champs-Elysées et de l'avenue, suivre la façade sur l'avenue, en sens inverse du parcours au rez-de-chaussée, suivre enfin la façade latérale sur le Cours-la-Reine pour aboutir au salon d'honneur hexagonal.

L'entrée normale de la Décennale et des écoles étrangères est sur l'avenue Nicolas II.

Pour créer des murs où accrocher les tableaux qui débordaient du pourtour surélevé du rez-de-chaussée et des salles du premier étage, il a fallu malheureusement rétrécir l'immense nef métallique, large de 45 mètres, longue de 200 mètres entre les points d'appui, haute de 43 mètres sous le dôme. Le staff a donc envahi le grand palais de pierre et de fer, et, aux deux extrémités de la nef, des constructions décorées de treillages ont masqué les promenoirs.

Cependant l'espace demeuré libre a encore grand air, grâce à la hardiesse et à l'ampleur du comble vitré. Tout un peuple immobile de marbre, de bronze et de plâtre remplit la piste.

L'escalier à double volée qui occupe le fond de la nef de retour est une des plus belles choses du Grand Palais. Il repose sur des colonnes de porphyre vert au-dessus desquelles s'enroulent des volutes de fer, élégantes et puissantes. Cet escalier conduit directement à la salle des fêtes, destinée à remplacer la salle de concerts du Trocadéro, et qui sert cette année de salon d'honneur à la Décennale.

Tel est l'aménagement en 1900 du Grand Palais des Beaux-Arts. En 1901, il reprendra le rôle joué si longtemps par le Palais de l'Industrie. C'était l'Industrie qui offrait autrefois l'hospitalité à l'Art, à l'Hippisme, et à toutes les solennités parisiennes. Ce sera le tour de l'Art de se montrer hospitalier. On sait d'ailleurs que le programme tracé aux architectes était, à cet égard, plein d'exigences variées; il prévoyait, par exemple, des écuries *pour 600 chevaux* dans les sous-sol... MM. Louvet, Deglane et Thomas ont réalisé le Grand Palais maître Jacques qui leur était demandé.

Le Grand Palais, parure nouvelle de Paris, n'est pas, quoi que l'on ait pu dire, un recul de l'architecture. Il est triplement moderne :

Par la rapidité de sa construction : il a été projeté, bâti et aménagé en trois ans.

Par l'effet grandiose obtenu d'une alliance de matériaux (le fer et la pierre) qui n'avait pas encore donné de résultat monumental.

Par sa destination : c'est un palais pour la foule.

Les dernières Expositions, celle qui vient de s'ouvrir plus encore que les précédentes, nous ont révélé un but architectural nouveau : c'est pour la foule désormais qu'il faut construire. Le pittoresque nous amuse encore, quand nous le rencontrons dans les petites villes de nos provinces, en Allemagne, en Hollande, ou quand on le reconstitue sur les rives de la Seine : Vieux Paris, pavillons des Nations. Mais tout cela est trop petit pour notre goût actuel et nous ne souffririons pas que l'on nous bâtît, pour notre usage quotidien, de pareils jouets. C'est dans le sens du colossal, du démesuré que nos architectes doivent chercher à nous plaire.

Nous ne voulons plus que des gares immenses, des magasins où tiendrait le commerce d'une ville, des ponts larges comme des places, des cirques où un régiment pourrait évoluer. Le Grand Palais a été conçu et construit dans cet esprit. Après la Galerie des Machines de 1889, devenue la Salle des Fêtes de 1900, ce palais, fait de matériaux plus durables, semble marquer un nouvel acheminement vers une ère de Colisées du vingtième siècle, de pierre et de métal.

Maurice Normand.



Porche du Grand Palais sur l'avenue d'Antin.

LA CHAPELLE DE LA RUE JEAN-GOUJON

Le 4 mai a eu lieu l'inauguration de la chapelle édifiée sous le vocable de Notre-Dame-de-Consolation, en commémoration de l'incendie du Bazar de la Charité, qui fit, il y a trois ans, à pareille date, de si nombreuses victimes.

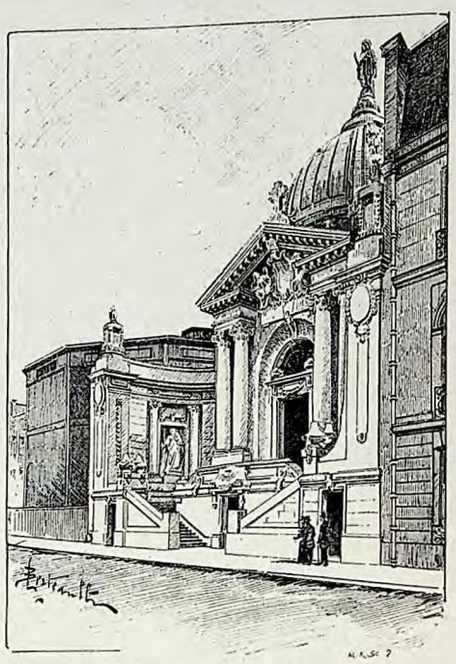
Ce monument, construit sur les plans de M. Albert Guilbert, occupe le lieu même de la catastrophe. La façade style Louis XVI, en bordure de la rue Jean-Goujon, présente un fronton triangulaire supporté par quatre colonnes ioniques couplées. Deux anges, dont l'un répand des roses et l'autre tient la palme du martyre soutiennent, au-dessus de la porte, un cartouche où se lit cette inscription :

4 MAI 1897
A NOTRE-DAME DE CONSOLATION
NE VOUS ATTRISTEZ PAS
COMME CEUX
QUI N'ONT PAS D'ESPÉRANCE

Au faîte d'un dôme central, se dresse une Vierge en bronze doré. Le couronnement de ce dôme est percé de six ouvertures circulaires éclairant la coupole.

On accède au portail par un double escalier à rampe courbe, orné des statues de la Foi et de la Charité, dans des niches pratiquées au milieu des ailes.

Le haut soubassement de l'édifice forme une crypte dont l'entrée est fermée par une porte en cuivre ciselé. A droite et à gauche, deux portes plus petites, ménagées dans ce soubassement, donnent sur des passages de service qui assurent la communication entre la rue et une arrière-cour, sans qu'on ait besoin de traverser la chapelle.



Façade de la rue Jean-Goujon.

A l'intérieur, autour de la nef circulaire, et groupées deux par deux, huit colonnes de marbre d'ordre ionique, avec chapiteaux et bases en bronze doré, portent le vaisseau de l'édifice; entre elles, s'encadrent des urnes funéraires d'une très riche ornementation, et chaque paire de colonnes supporte une corniche où des génies enfantins symbolisent la *Destinée*, la *Mort*, l'*Espérance* et la *Résurrection*. Entre les colonnes, des urnes de marbre noir.

Au fond, formant rotonde, une colossale *Mater Dolorosa*, œuvre de Daillion, auteur également des statues du dôme et de la façade, surmonte l'autel, derrière lequel règne une galerie à colonnes : c'est un chemin de croix dont les douze stations sont marquées par des bas-reliefs en bronze argenté. Cette galerie donne sur une cour intérieure où s'ouvriront les cellules de la communauté religieuse des sœurs de Saint-André, chargées de l'entretien et de la surveillance de la chapelle.

A droite et à gauche, s'ouvrent deux chapelles latérales dont le plafond est soutenu par des colonnes de marbre antique, blanc et noir. Ces chapelles, dépourvues d'autels, sont ornées de figures de pleureuses en haut-relief appuyées contre des tombeaux.

Quant aux peintures dont M. Albert Maignan a décoré la coupole, l'*Illustration* les a reproduites et décrites dans son numéro du 13 janvier dernier. L'éminent artiste, on le sait, y a symbolisé l'apothéose des martyrs de la charité, représentés non par des figures allégoriques, mais par la ressemblante effigie de plusieurs des victimes; de préférence aux souvenirs d'une horreur tragique, il a voulu évoquer dans sa composition les idées de consolation et de glorification.

L'architecte s'est inspiré des mêmes idées : de là le caractère de son œuvre, la somptuosité de l'ornementation, la profusion des marbres, des bronzes, des ors.

En raison de l'exiguité du monument, des invitations n'avaient pu être adressées qu'aux très proches parents des défunts, pour la cérémonie du 4 mai. A 9 heures et demie du matin, trois cents personnes environ étaient réunies dans l'enceinte, lorsqu'arriva l'archevêque de Paris, accompagné de l'abbé Odelin, vicaire général. Sur le seuil, il fut reçu par le clergé de la paroisse de Saint-Pierre-de-Chaillot, dont dépend la rue Jean-Goujon et par les membres du comité : le duc d'Alençon, le duc de Vendôme, MM. Fernand et Bernard de Bonneval, le général Cosseron de Villenoisy, le marquis de Levis, le comte Florian de Kergorlay, le comte de Vastimesnil, etc. Le vénérable prélat alla prendre place à gauche de l'autel; de l'autre côté, lui faisant face, se tenait l'abbé Gardet, curé de Sainte-Clotilde. Celui-ci remercia en termes chaleureux les familles, les œuvres catholiques, le comité et toutes les personnes ayant contribué par leur offrande et leur coopération, à l'érection de la chapelle commémorative; puis le cardinal Richard ajouta quelques paroles émues. « Il me semble, dit-il, que nous ne sommes pas seuls ici, et que les âmes de ceux que nous pleurons sont avec nous. »



Chemin de Croix.



La chapelle.

L'archevêque procéda ensuite à la consécration du sanctuaire; accompagné du clergé, il fit le tour de la nef, en répandant l'eau bénite et en prononçant les formules rituelles. Enfin, l'abbé Roland Gosselin, qui a perdu sa belle-sœur dans l'incendie, célébra une messe basse. Ni chants, ni musique; des prières seulement, une simplicité propice au recueillement attristé des assistants et respectueuse d'une douleur que la ferveur de la foi et de l'espérance ne saurait bannir complètement du cœur humain.

Après cette cérémonie, tout à la fois solennelle et intime, la chapelle a pu être visitée pendant deux jours; mais l'ouverture définitive en a été ajournée jusqu'à l'achèvement de certaines parties. Elle sera très prochainement accessible au public.

EDMOND FRANK.



Le Grand Palais des Beaux-Arts : la nef de la sculpture française vue d'un palier de l'escalier monumental.

LIVRES NOUVEAUX

Littérature. — Histoire. — Beaux-Arts. Voyages.

Histoire de la langue et de la littérature française des origines à 1900, publiée sous la direction de L. Petit de Julleville; tome VIII et dernier : *Dix-neuvième siècle* (période contemporaine, 1850-1900). 1 vol. gr. in-8°, orné de 26 planches hors texte, Colin, 16 fr.

Ce dernier volume de l'*Histoire de la littérature française* n'est pas aussi abondamment illustré que les volumes précédents, ni d'une façon aussi artistique, puisque, traitant surtout des contemporains, il ne contient guère que des photographies. Mais quelques-unes des photographies qu'il contient sont, en revanche, très intéressantes, nous montrant quel aspect avaient, dans leur jeunesse, les visages de certains écrivains que nous sommes habitués à nous représenter d'après des portraits ultérieurs. On trouvera notamment, dans ce volume, de curieux portraits de MM. Coppée et Sardou, d'Alphonse Daudet, d'Octave Feuillet, tels qu'ils étaient au moment de leur début dans la gloire. Quant au texte du volume, nous sommes forcés d'avouer qu'il offre à un plus haut degré encore que celui des volumes précédents un fâcheux caractère d'incohérence et de manque d'unité, résultat inévitable de la façon dont l'ouvrage est conçu. Des écrivains d'opinions aussi opposées que M. Doumic et M. Seignobos, ou que M. Faguet et M. Michel, peuvent bien collaborer à une histoire de la littérature du dix-septième siècle; mais leur collaboration ne peut manquer de produire l'effet le plus disparate lorsqu'ils ont à étudier, côte à côte, l'œuvre d'écrivains contemporains. Aussi bien serions-nous tentés de croire qu'une histoire sérieuse et approfondie de la littérature française perd, plutôt qu'elle ne gagne, à s'occuper longuement des contemporains. Le jugement qu'on porte sur les hommes de son temps, si désintéressé qu'il soit, n'est pas de la même espèce que celui qu'on porte sur les hommes d'autrefois; et de la part du lecteur aussi, ce n'est pas la même espèce de curiosité qui s'adresse, par exemple, à une étude sur Ronsard et à une étude sur M. Zola. L'ouvrage dirigé par M. Petit de Julleville aurait pu, en vérité, se passer tout à fait de ce dernier volume, dont certains chapitres sont, cependant, traités avec grand soin et fort bien écrits.

L'Angleterre et l'Impérialisme, par Victor Bérard. 1 vol. in-18, Colin, 4 fr.

M. Bérard connaît fort bien la politique anglaise contemporaine; et les jugements qu'il porte sur elle ne manquent ni de bon sens ni d'originalité. Mais ils manquent décidément trop de simplicité; ou plutôt, c'est comme si M. Bérard, à force de connaître les sujets dont il traite, oubliait sans cesse que nous, ses lecteurs, nous ne les connaissons pas, et négligeait de mettre sa science au point requis par notre ignorance. Il nous offre, notamment, un grand portrait de M. Chamberlain qu'on devine très étudié, très creusé, et très ressemblant; mais seuls des Anglais, renseignés d'avance sur leur fameux ministre, seraient en état d'apprécier pleinement la valeur d'un portrait tout en nuances subtiles, tout en allusions et en sous-entendus. D'autres chapitres, en vérité, sont plus clairs et d'une compréhension plus facile pour nous : tels, par exemple, ceux qui traitent du *Libre échange* et du *Protectionnisme*. Et d'une façon générale tous les chapitres sont pleins de détails intéressants, notés et commentés avec beaucoup d'à propos : de sorte que nous ne croyons pas qu'on puisse trouver chez nous un meilleur ouvrage sur les origines, la situation présente, et les chances d'avenir de l'impérialisme anglais. Mais d'autant plus nous regrettons que, faute d'être suffisamment placé à notre portée, ce précieux recueil de faits et d'idées ne puisse pas avoir pour nous le vivant attrait d'une étude d'ensemble.

Napoléon Ier et les Juifs, par Albert Lemoine. 1 vol. in-18, Fayard, 3 fr. 50.

Avec une impartialité absolue, et presque sans l'ombre d'une appréciation personnelle, M. Albert Lemoine nous raconte les diverses mesures prises par Napoléon à l'égard des Juifs français et étrangers. Ces mesures n'offrent pour nous, en vérité, qu'un intérêt tout anecdotique, n'ayant pour ainsi dire pas été mises à exécution; mais le récit que nous en fait M. Lemoine lui fournit l'occasion de citer une foule de documents curieux et fort peu connus, tels que, par exemple, une ode écrite en hébreu par un rabbin du Comtat à la gloire de Napoléon, ou encore la série des réponses faites par l'assemblée des députés juifs, en 1806, aux questions adressées par l'empereur sur les principes religieux, politiques et moraux du peuple israélite. Un recueil de documents, ce petit livre n'est pas autre chose : mais il n'en prouve pas moins, lui aussi, la prodigieuse activité d'esprit de l'homme qui, au milieu des plus graves préoccupations politiques et militaires, trouvait le loisir de règlementer le mariage des Juifs et leur admission à la vie publique.

Artistes et Amateurs, par G. Lafenestre. 1 vol. in-8°, de la Collection *les Idées, les Faits et les Œuvres*, Jules Gautier, 6 fr.

Si M. Lafenestre avait pu faire son recueil plus court de moitié, il en aurait doublé l'intérêt pour nous. Car sans nier le mérite de diverses préfaces placées jadis par l'éminent critique en tête de certains catalogues d'expositions ou de ventes, et reproduites par lui dans ce gros volume, nous avons la certitude que lui-même n'attache pas à ces vieilles « actualités » le même prix que, par exemple, à son étude sur *Titien et les princes de son temps*. Et à trouver réunies, bout à bout, des études aussi différentes de portée et de caractère, on risque de méconnaître le très réel agrément de quelques-unes d'entre elles. Hâtons-nous donc de signaler, avec l'étude sur Titien et quelques jolies pages sur la critique d'art de Théophile Gautier, un excellent travail sur *La Fontaine et les Artistes de son temps*, qui nous révèle le fabuliste sous un aspect assez imprévu. Personne, d'ailleurs, ne connaît mieux La Fontaine que M. Lafenestre; et ce qu'il nous dit de lui est non seulement fort curieux, mais animé d'un très bel accent d'émotion poétique. Hélas! nous tournons la page, et voici que rien ne reste plus du poète, ni même du critique, dans le rapide et superficiel chroniqueur qui fait défiler devant nous, à la manière d'un palmarès de collège, les noms de tous les peintres étrangers dont les œuvres ont figuré à l'Exposition de 1889!

Petits portraits et notes d'art, deuxième série, par Gustave Larroumet. 1 vol. in-18, Hachette, 3 fr. 50.

Ce nouveau recueil de M. Larroumet, comme les précédents, frappe d'abord le lecteur par sa diversité. A côté de « petits portraits » d'artistes, de savants ou d'hommes de lettres, à côté de quelques « notes d'art », sur de belles publications artistiques comme le *Versailles* de M. de Nolhac et les *Pastels de La Tour* de M. Lalauze, on y trouve une foule de courtes chroniques consacrées à de récents ouvrages d'histoire et de littérature, le *Waterloo* de M. Henry Houssaye, par exemple, le *Journal* de Castellane, le *Mérimée* de M. Filon. Et l'on y trouve aussi, entre autres choses, une suite de *Croquis italiens*, recueillis par M. Larroumet durant une de ces rapides explorations qu'il fait à travers l'art et les mœurs des pays étrangers. Et cette diversité peut d'abord, à de certains lecteurs, paraître un peu fatigante; mais elle convient le mieux du monde au talent léger et mobile de M. Larroumet, comme aussi à l'extraordinaire éclectisme de ses goûts, qui lui permet de louer avec un même enthousiasme le sobre réalisme des portraits de La Tour et le sentimentalisme des grandes compositions de M. Luc-Olivier Merson.

La Traversée de l'Afrique : du Zambèse au Congo français, par Edouard Foa. 1 vol. in-18, illustré de 41 grav. et d'une carte, Plon, 4 fr.

M. Foa n'est pas seulement l'intrépide Nemrod qui s'est révélé à nous, naguère, dans des récits de chasse qui laissent loin derrière eux les prouesses cynégétiques de l'illustre Gérard, c'est aussi un naturaliste doublé d'un explorateur : c'est même, au surplus, un excellent musicien, et qui nous offre, dans ce nouveau livre, la primeur d'un certain nombre de « chants africains », si consciencieusement notés « avec des accompagnements de piano » qu'il nous a été loisible d'en apprécier sur l'heure la sauvagerie véritablement africaine. Mais c'est surtout l'explorateur, cette fois, qui réclame de nous un peu d'attention, dans le livre où il nous raconte jusqu'en ses plus menus détails l'histoire de ses quarante mois de marche à travers les régions les plus difficiles et les moins connues de l'Afrique équatoriale; et M. Foa a d'autant moins de peine à nous intéresser au récit de ses aventures qu'il y entremêle sans cesse des renseignements curieux sur l'aspect général du pays, sur ses mœurs, et en particulier sur l'esclavage et le cannibalisme, tels qu'ils sont encore aujourd'hui pratiqués chez un grand nombre de peuplades de l'intérieur du continent noir.

Poésies. — Romans.

Poésies de Félix Arvers, introduction par Abel d'Avrecourt. 1 vol. in-8°, avec portrait, H. Floury, 7 fr. 50.

Le célèbre sonnet d'Arvers est, décidément, ce que ce poète a écrit de mieux. Nous nous en doutions avant d'avoir lu le reste de son œuvre poétique; maintenant nous en sommes tout à fait sûrs après l'avoir lu. Mais cela ne veut point dire que ce reste, qui se compose d'un drame, d'une comédie et d'une centaine de poèmes, soit tout à fait dépourvu d'intérêt ni de beauté. Félix Arvers n'était pas un grand poète, et l'imitation de Musset l'a trop souvent encouragé à introduire dans ses vers une négligence et un laisser-aller que seul le génie d'un Musset peut nous rendre excusables. Mais à un sentiment tout romantique des rythmes sonores et des images voyantes, il joignait une très remarquable finesse d'analyse morale, celle-là même qui lui a permis d'écrire son sonnet, et qui se montre à nous, dans plusieurs de ses autres poèmes, sous une forme moins parfaite mais encore charmante. Elle se montre — détail curieux — beaucoup moins dans le recueil imprimé des poèmes d'Arvers, *Mes Heures perdues*, que dans un certain nombre de pièces inédites publiées aujourd'hui pour la première fois. Et c'est pour nous un vrai plaisir de pouvoir signaler à tous les lettrés cette belle édition définitive de l'œuvre d'un poète qui n'est pas sans avoir tenu fort honorablement sa place parmi ce qu'on pourrait appeler la seconde génération de l'école romantique.

La Camorra, roman d'aventures napolitaines, par Hugues Rebell. 1 vol. in-18, éditions de la *Revue Blanche*, 3 fr. 50.

Voici une trentaine d'années que le public, avec une patience et une indulgence touchantes, permet aux romanciers de l'ennuyer en toute façon, sous prétexte de réalisme, de psychologie, d'édification ou d'écriture « artiste ». Mais plusieurs symptômes des plus significatifs nous permettent d'espérer que cet état de choses va bientôt prendre fin, pour le plus grand profit du public et des romanciers eux-mêmes, qui, se voyant de nouveau forcés d'amuser leurs lecteurs, reviendront à un juste sentiment des devoirs comme des ressources de leur profession. Et parmi ces symptômes d'une prochaine renaissance du roman français, nous avons plaisir à signaler, une fois de plus, le très intéressant effort littéraire de M. Hugues Rebell, écrivain délicat et inspiré des meilleures traditions classiques, mais avec cela préoccupé sans cesse davantage d'offrir à ses lecteurs de véritables romans, c'est-à-dire des récits et non point des peintures, analyses ou sermons. La *Camorra*, comme son titre l'indique, ne prétend qu'à être un roman d'aventures : on y assiste à des guet-apens, à des meurtres, à des rendez-vous de conspirateurs, à une foule de scènes mouvementées et dramatiques qu'on avait perdu l'habitude de croire dignes de figurer dans une œuvre littéraire; et le fait est qu'elles figurent dans la *Camorra* le plus agréablement du monde, sans nuire au relief vivant des caractères ni à la poétique élégance du style. Puissent d'autres jeunes gens essayer, à l'exemple de M. Rebell, de nous offrir des romans d'aventures écrits avec le même soin que des romans à symboles, et puissions-nous voir un jour refleurir, grâce à eux, le genre du roman d'émotion et d'action!

Les Vierges Fortes. — I : *Frédérique*, par Marcel Prévost. 1 vol. in 18, Lemerre, 3 fr. 50.

Instruite, dès l'enfance, par le triste exemple de sa mère, de la déchéance intellectuelle et morale que peut amener, chez une femme, la passion amoureuse, Frédérique devient dès lors une ennemie acharnée non seulement du mariage, mais même de toute relation intime entre un homme et une femme. C'est dans ces sentiments qu'elle élève sa jeune sœur Léa : ce qui n'empêche pas Frédérique et Léa de s'éprendre toutes deux d'un jeune peintre suédois, Georg Ortsen, qui, de son côté, ne tarde pas à devenir amoureux de la plus jeune des deux sœurs. Léa, craignant de succomber à l'attrait sensuel qu'elle éprouve pour le jeune homme, s'enfuit brusquement; mais Georg ne tarde pas à la rejoindre: et peu s'en faut même qu'il ne la convertisse à la conception nouvelle de l'amour que lui a inspirée l'éveil de ses sens au contact de la sensualité de l'art italien. Tel est, en résumé, le sujet du nouveau roman de M. Prévost, premier « épisode » d'une série dont la fin seule nous fera voir définitivement jusqu'où peut aller la force des « vierges fortes »; mais dès maintenant nous devons signaler la place considérable que tient dans son livre, à côté de l'intrigue, la peinture des mœurs et des sentiments d'un petit monde féministe tout à fait curieux.

Divers.

L'Année scientifique et industrielle : quarante-troisième année (1899), par Emile Gautier. 1 vol. in-18, avec 87 fig., Hachette, 3 fr. 50.

« Beaucoup de perfectionnements de détail, pas une innovation maîtresse, tel est — de l'aveu même de M. Emile Gautier — le bilan de la triste année qui a vu s'éteindre l'affaire Dreyfus et s'allumer la guerre du Transvaal ». Cette mélancolique constatation une fois faite, M. Gautier n'en est que plus à l'aise pour passer rapidement en revue les travaux scientifiques et industriels de cette « triste année ». Et le fait est qu'il nous en parle avec un mélange de sérieux et d'ironie bien fait pour divertir les lecteurs d'un journal, mais qui ne laisse pas d'être assez peu approprié au ton d'une grave *Année Scientifique*. Ce qui n'empêche pas d'ailleurs l'ouvrage de M. Gautier d'être fort bien informé de tous les derniers progrès scientifiques, en France comme à l'étranger. Il nous signale les menus perfectionnements apportés au télégraphe, au téléphone, à la photographie; il constate que les explorateurs devront bientôt renoncer à leur sport favori, faute de pays nouveau à découvrir, et à cette occasion il signale l'expédition de M. de Gerlache comme l'une des plus intéressantes, mais aussi, peut-être, comme la dernière de toutes. Les progrès de l'astronomie, des sciences biologiques, de l'agriculture ne le laissent pas non plus indifférent. Mais c'est le domaine des travaux publics qui attire et retient surtout son attention; et la partie la plus intéressante de son livre est certainement celle qu'il consacre aux préparatifs de l'Exposition de 1900 qui, selon lui, n'est cette fois ni l'exposition du fer, ni l'exposition de la pierre, mais, si l'on peut dire, « l'exposition du ciment armé ».

Ont paru :

Divers. — *Dictionnaire des communes administratif et militaire*, par Ch. Lassalle. 1 vol. in-8°, Charles Lavauzelle, 6 fr. — *Les Races et les Peuples de la Terre*, études d'anthropologie et d'ethnographie, par J. Deniker. 1 vol. in-12, avec planches, fig. et cartes, Schleicher, 12 fr. 50. — *La Curiosité en 1898*, revue des ventes publiques liamson. 1 vol. in-8°, Ch. Bérenger, 7 fr. 50. — *L'Armée politique : 26e année* (1899), par André Daniel. 1 vol. in-18, Fasquelle, 3 fr. 50.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

Projet d'un chemin de fer allant du village des Houches au sommet du Mont-Blanc. — On sait combien est grande la faveur du public touriste pour les chemins de fer de montagne. Un grand mouvement s'est produit à l'étranger, et particulièrement en Suisse, dans le sens de la construction de voies d'accès vers les hautes cimes des Alpes.

Jusqu'ici, toutefois, la France, qui possède en Savoie la plus haute cime de l'Europe, était restée en arrière de ce mouvement de conquête industrielle des hauts sommets.

Un entrepreneur français, M. Saturnin Fabre, a nourri l'idée de tenter un grand effort pour doter notre pays de la plus grandiose de ces lignes ferrées, qui doit, dans sa pensée, faire affluer vers la vallée de Chamonix un flot immense de voyageurs désireux de poser le pied, sans fatigue, sur le sommet du géant des Alpes.

Désireux de s'éclairer sur les conditions scientifiques dans lesquelles pourrait se réaliser cette conception, M. Fabre réussit à constituer, avec l'aide de l'Université de Lyon, une commission d'études, où entraient M. Depéret, professeur de géologie, M. Offret, professeur de minéralogie, M. Vallot, directeur de l'Observatoire météorologique du Mont-Blanc, et M. Lépine, professeur à la Faculté de médecine de Lyon.

Après une série d'études préalables sur les cartes et sur le terrain, cette commission vient de rédiger un avant-projet, concluant à la possibilité de construire un chemin de fer, en grande partie souterrain, partant de la vallée de l'Arve, s'élevant le long de l'Arête de Taconnaz jusqu'à l'Aiguille du Goûter, puis repartant de l'Aiguille du Goûter, passant sous le dôme du Goûter pour reparaître au jour à l'Observatoire Vallot et se dirigeant enfin, en contournant le grand Plateau, vers l'un des rochers qui émergent sur le flanc septentrional, avec les Petits Rochers Rouges comme point terminus.

Dans la section inférieure de ce tracé, on ménagera un grand nombre d'accès à l'air libre devant servir, soit comme points de vue pour les voyageurs, soit comme points de départ pour les excursions sur les glaciers environnants. Mais dans la partie supérieure, on ne peut prévoir de débouchés au jour qu'aux rochers de l'Observatoire Vallot et à la gare Terminus.

Il y a une quinzaine d'années, il ne venait à Chamonix que 10.000 touristes par été. A ce moment, il fallait parcourir en diligence les 90 kilomètres que séparent Genève de Chamonix. Mais le nombre augmenta lorsque le chemin de fer arriva à la Roche-sur-Foron, et surtout lorsqu'il atteignit Cluses. Depuis l'année dernière on arrive au Fayet en wagon, le trajet en diligence est réduit à deux heures et demie, et le nombre des voyageurs de l'été a approché de 40.000.

Un simple détail donnera une idée du trafic dans ces dernières années : en 1892, le bureau de poste de Chamonix avait vendu pour 13.000 francs de timbres-poste; en 1898, il en a vendu pour 23.000 francs.

Dans quelques années, la voie ferrée actuellement en construction amènera les voyageurs, non seulement jusqu'à Chamonix, mais jusqu'à la frontière, d'où une ligne suisse ira rejoindre le chemin de fer de Martigny. A ce moment le public, qui a le goût des voyages circulaires et l'horreur des diligences, affluera au pied du Mont-Blanc, où la circulation annuelle atteindra bientôt, sans doute, 100.000 personnes.

Un chemin de fer au Mont-Blanc trouvera donc un courant de voyageurs tout formé.

Une station au sommet du Gros Béchar, vers 2.500 mètres d'altitude, permettra de voir de près l'immense cirque de neige qui se développe entre l'Aiguille du Midi, le Mont-Blanc et l'Aiguille du Goûter.

Un peu plus haut, sur l'arête, à 3.100 mètres, on aura le rare spectacle d'un énorme mur de glace, avec crevasses et seracs.

La station de l'Aiguille du Goûter, à 3.800 mètres, constituera un très beau belvédère, d'où le touriste pourra contempler de plus haut les glaciers environnants et voir à ses pieds les précipices gigantesques de l'Aiguille de Bionnassay.

Sur le dôme du Goûter, à 4.300 mètres, le touriste pourra se promener sans crainte sur la neige unie de cet énorme plateau et contempler le magnifique cirque du Grand Plateau, surmonté par le Mont-Blanc, le Mont-Maudit et l'Aiguille du Midi.

La station des Bosses (4.360 mètres), d'où l'on voit de près les arêtes finales, sera le meilleur Belvédère pour admirer les merveilleux couchers de soleil sur le Dauphiné.

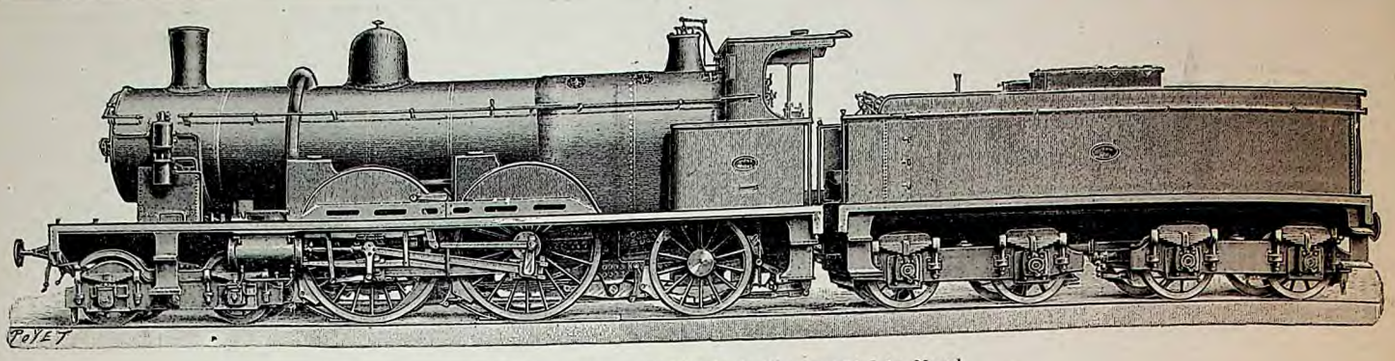
Enfin, de la station du point terminus, aux Petits Rochers Rouges (4.570 mètres), on contemplera les plus beaux glaciers du massif, les Alpes du Valais, la chaîne de l'Oberland et les Alpes Italiennes.

La voie ferrée n'ira pas plus haut, le sommet étant constitué par le glacier. Les 250 mètres qui restent seront gravis à pied par les amateurs d'ascension.

Le chemin de fer sera à traction électrique et le système adopté sera la crémaillère. La pente pourra atteindre jusqu'à 60 0/0, mais il n'y aura pas à s'en effrayer, car une partie des ascenseurs de la tour Eiffel ne sont autres que des chemins de fer à crémaillère, atteignant des inclinaisons beaucoup plus fortes, et ils n'ont jamais donné lieu à un seul accident.



Réception de l'empereur d'Autriche par Guillaume II et le prince impérial à la gare de Berlin. — (Voir l'article, page 308.)



La nouvelle locomotive rapide de la Compagnie du Nord.

LA NOUVELLE LOCOMOTIVE RAPIDE DE LA COMPAGNIE DU NORD

La nouvelle locomotive de la Compagnie du Nord est du même type que les excellentes machines compound, employées actuellement pour le service des trains rapides et que nous avons décrites l'année dernière (1), mais sa puissance est beaucoup plus considérable. Cette augmentation de puissance a pour but d'arriver à monter, *sans ralentir*, les rampes que présentent les lignes principales, avec les trains à couloir ou les trains de luxe très lourds en usage aujourd'hui.

En fait, la nouvelle machine permet de remorquer un train de 200 tonnes, sur des rampes de 5 millimètres par mètre, à la vitesse de 110 kilomètres à l'heure! On se rapproche ainsi, de plus en plus, du maximum autorisé à la descente des pentes et qui est de 120 kilomètres. De la sorte, on arrive à donner aux trains rapides une vitesse de marche sensiblement uniforme, quel que soit le profil de la ligne, et, en même temps, cette vitesse constante est voisine du maximum de 120 kilomètres; c'est, par conséquent, ce qu'on peut réaliser de plus parfait avec la locomotive à vapeur.

Pour faire une machine plus forte, il a fallu nécessairement augmenter sa longueur afin de donner une capacité plus considérable aux organes producteurs de la vapeur. En même temps, comme le poids s'est sensiblement accru, on a dû le répartir sur un plus grand nombre de points d'appui, ce qui a conduit à ajouter un cinquième essieu à l'arrière, portant ainsi à dix le nombre des roues de la nouvelle locomotive. Sa longueur totale, y compris le tender, est de 18m,788. Ce tender, monté sur huit roues, reçoit une provision de 5 000 kilogrammes de charbon et de 20.000 litres d'eau. Ses dimensions pourront être réduites quand on aura établi, sur le Nord, le système de prise d'eau en marche, ce qui permettra de supprimer encore beaucoup d'arrêts intermédiaires. Alors on ira, par exemple, de Paris à Calais d'une seule traite en trois heures.

Les nouvelles machines de la Compagnie du Nord ont été construites, comme les précédentes, sous la direction de M. l'ingénieur en chef Du Bousquet avec la collaboration de M. de Glehn, directeur général de la Société alsacienne de constructions mécaniques à Belfort. L'une d'entre elles va être mise en service sur le réseau, tandis qu'une autre figure à l'Exposition universelle, dans l'annexe de Vincennes. G. C.

(1) Voir l'*Illustration* du 9 septembre 1899.

EDOUARD BOCHER

Edouard Bocher vient de s'éteindre à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Il avait débuté de bonne heure dans l'administration comme préfet du Gers, avait occupé la préfecture de Caen, et devait, dans la suite, fournir une longue carrière politique : représentant du Calvados à l'Assemblée législative en 1849, puis à l'Assemblée nationale de 1871, jusqu'en 1876; puis sénateur du même département jusqu'en 1894. Sous l'Empire, il avait été nommé par le roi Louis-Philippe administrateur des biens de la famille d'Orléans, après la levée du séquestre.

Longtemps un des premiers *leaders* du parti orléaniste, Edouard Bocher était resté le type du libéral de 1830 et du parfait parlementaire. A la loyauté du caractère il joignait une intelligence vive et sagace et un grand talent de parole qui lui permettait de traiter à la tribune les questions d'affaires avec autant d'élégance que de clarté.



Edouard Bocher a voulu avoir des funérailles très simples : il n'y a eu ni fleurs ni couronnes sur son cercueil. Les princes d'Orléans et une assistance nombreuse de députés et d'hommes ayant joué un rôle politique lui ont fait cortège jusqu'à sa dernière demeure, voulant donner ainsi un dernier témoignage d'estime et d'affection à l'homme éminent qui vient de disparaître.

EDOUARD GRIMAUX

Edouard Grimaux, membre de l'Institut, qui vient de mourir à l'âge de soixante-cinq ans, était né à Rochefort en 1835. D'abord pharmacien dans la marine de l'Etat, il se fit recevoir agrégé à la Faculté de Médecine de Paris. En 1876, il fut nommé professeur de chimie à l'Institut agronomique et répétiteur à l'Ecole polytechnique où, en 1881, il succédait à Cahours dans la chaire de chimie générale; il appartenait à l'Académie des sciences depuis 1894. Après Würtz, son illustre maître, il était devenu le représentant le plus autorisé de la doctrine atomique, et il occupait une place considérable dans le monde savant.



Phot. Gerschel.

La fin de sa laborieuse carrière fut attristée par des incidents qu'on n'a pas oubliés. L'intervention ardente d'Edouard Grimaux dans l' « Affaire » lui valut de la part du général Billot, alors ministre de la guerre, une révocation de ses fonctions de professeur à l'Ecole polytechnique, et il s'était montré profondément affecté de cette disgrâce.

LES FÊTES DE LA MAJORITÉ DU KRONPRINZ

L'empereur Guillaume a tenu à célébrer avec une pompe et un éclat extraordinaires la majorité de son fils aîné, qui a atteint sa dix-huitième année le 6 mai. On a fait remarquer que c'était la première fois depuis 1814 (année de la majorité de Frédéric Guillaume IV) que la dynastie des Hohenzollern pouvait fêter officiellement la majorité d'un héritier présomptif. En effet, quand celui qui devait être l'empereur Frédéric et plus tard quand le présent empereur Guillaume lui-même eurent dix-huit ans, ils n'arrivaient encore qu'au second rang dans la ligne de succession directe.

Les fêtes officielles de Berlin ont commencé dès le vendredi 4 mai. Ce fut la journée des réceptions de Majestés et d'Altesses. L'empereur François-Joseph arriva le premier, à 10 heures du matin, par un temps magnifique. L'empereur Guillaume, les princes, M. de Bülow et un grand nombre de généraux l'attendaient à la gare. L'empereur d'Autriche était en grande tenue de général prussien; l'empereur d'Allemagne portait l'uniforme blanc et le chapeau à plumes vertes de général autrichien. Les souverains se serrèrent la main et s'embrassèrent, puis prirent place dans une voiture découverte attelée à la daumont et se dirigèrent vers le Château royal en passant par la porte de Brandebourg richement décorée. Sur la place de Paris, le cortège s'arrêta, le bourgmestre Kirschner prononça un discours de bienvenue et sa fille présenta à François-Joseph un bouquet. Avec sa galanterie proverbiale de vert septuagénaire, celui-ci sauta à bas de la voiture pour recevoir les fleurs. Ce fut l'épisode dont s'entretinrent jusqu'au soir tous les Berlinois.

Cependant les princes se succédaient à la gare de la Friedrichstrasse : grand-duc Constantin, prince de Naples, duc d'York, prince Charles de Suède, prince Albert de Belgique, duc d'Oporto, prince Christian de Danemark, etc.

L'après-midi se passa en échanges de visites et le soir il y eut dîner de gala et toasts. « ... Partout où en Allemagne bat un cœur de père, dit l'empereur Guillaume s'adressant à l'empereur François-Joseph, il vous remerciera avec une émotion profonde d'avoir voulu donner au fils de l'empereur votre bénédiction sur le chemin de la vie. »

Les illuminations et une retraite aux flambeaux attirèrent sous les Tilleuls une foule énorme que la police eut beaucoup de peine à endiguer.

Le programme du 5 mai comportait une revue et une représentation de gala à l'Opéra. Au programme de cette représentation figurait le *Cheval de bronze* d'Auber, une œuvre pour laquelle l'empereur allemand éprouve la plus vive admiration.

Le 6 mai enfin eut lieu la cérémonie de la proclamation de la majorité du prince impérial, dans la chapelle du Château royal. Après un sermon et des hymnes, un aide de camp lut la formule du serment traditionnel que le prince répéta; puis l'empereur s'élança vers son fils et l'embrassa deux fois sur les deux joues. Un chœur exécutait le chant de Guillaume de Nassau et au dehors des salves d'artillerie étaient tirées. Ce fut tout le cérémonial : le kronprinz déclaré majeur a droit désormais à tous les hommages royaux.

Une réception des ambassadeurs accrédités extraordinairement pour la circonstance, et un nouveau dîner de gala ont clos la série des fêtes. A 10 heures du soir, le même jour, l'empereur François-Joseph a quitté Berlin.



Phot. J.-C. Schaarwœchter.

Le kronprinz Guillaume est né au Marmor palais, près Potsdam, le 6 mai 1882. Il a fait sa première éducation avec son cadet, le prince Eithel-Frédéric, sous la surveillance directe de l'empereur, qui leur avait donné pour gouverneur le commandant de Falkenhayn. Plus tard, les deux jeunes princes furent envoyés à l'école de Ploen, près de Kiel, pour y faire leur éducation militaire tout en continuant leurs études classiques. Maintenant le kronprinz va se rendre à Potsdam pour y faire, pendant un an, son service militaire pratique comme lieutenant au 1er régiment de la garde à pied, tout en ayant autour de lui une cour spéciale dont le maréchal est M. de Pritzelwitz, colonel du 2e régiment. Après quoi le prince ira achever son éducation à l'Université de Bonn. De taille au-dessus de la moyenne, il est mince et élégant; c'est un blond aux yeux bleus; il excelle, dit-on, dans tous les sports, ce qui ne l'empêche pas d'être, comme son père, un passionné de la musique.

Imprimerie de l'Illustration, 13, rue St-Georges. — Paris.
L'Imprimeur-Gérant : Lucien Marc.

conservait plus qu'une notion vague, presque imperceptible, du passé aboli. Ils ne s'étaient jamais revus; le hasard lui-même, qui parfois amène dans la cohue de Paris de si imprévus face à face, leur avait épargné la pénible épreuve d'une rencontre. Mais, à des époques périodiques, le règlement d'affaires d'intérêt, par l'intermédiaire d'un avoué, leur était un rappel réciproque de leur présence parmi les vivants. M. Germain connaissait la retraite de sa femme et l'irréprochable dignité de sa vie. Mme Germain n'ignorait pas le labeur honorable, la tenue parfaitement correcte de son mari. C'était tout.

Pourquoi donc, aujourd'hui, réveiller des souvenirs endormis dans les replis de la mémoire, comme des phalènes aux angles d'un ténébreux réduit?

— Ridicule... Insensé!... murmure M. Germain en s'arrêtant, perplexe, prêt à renoncer au projet secrètement conçu.

A ce moment, il vient de franchir le pont Saint-Michel. Au-dessus du roulement des voitures, des rumeurs de la chaussée, un clocher tout proche, masqué par de hautes maisons, égrène ses carillons. Encore un chant du passé, un chant qui semble tomber du ciel! Saint-Séverin, l'église où M. Germain s'est marié. Une mystérieuse attirance l'y conduit. Alors, dans la nef gothique, c'est l'inévitable évocation de la cérémonie nuptiale, avec son apparat mi-religieux, mi-profane; c'est surtout le souvenir très précis de l'allocution prononcée par l'officiant et de sa péroraison fleurie d'une métaphore qu'il employait souvent peut-être en pareille occurrence, mais dont l'éloquence opportune émut sincèrement les jeunes époux, mit des larmes aux yeux des parents et provoqua dans l'auditoire un murmure d'unanime approbation.

« L'affection mutuelle, avait dit le vénérable prêtre, est le flambeau du foyer conjugal. Entretenez-en pieusement la flamme, comme nous entretenons ici la lampe du sanctuaire. Ne la laissez jamais s'éteindre; qu'elle brûle jusqu'à la fin de vos jours, et, après avoir lui sur votre jeunesse et sur votre maturité, puisse-t-elle encore éclairer de sa bienfaisante lumière le soir de votre vie. »

La lampe symbolique du sanctuaire brûle toujours là; mais le flambeau du foyer, qu'est-il devenu entre les mains des époux oublieux de la sage parole?

M. Germain fait une courte prière mentale. Il n'est point dévot; ses croyances n'ont pas survécu à ses illusions et sa longue résignation est le fruit amer d'une philosophie foncièrement pessimiste. Mais, de même que la douleur physique arrache un cri aux plus courageux, la douleur morale, parfois, arrache une prière aux plus incrédules. Il se relève réconforté, sort de l'église plein de confiance, et, d'un pas résolu, reprend sa marche vers le but où tend tout l'effort de sa volonté.

Chemin faisant, le poète qui sommeille en lui se réveille, s'exalte, tenté par un superbe bouquet de violettes de serre épanouies derrière une vitrine, parmi des plantes frileuses; il l'achète sans marchander, l'emporte victorieusement dans son cornet de papier blanc. L'air gaillard, le cadeau fleuri du bonhomme provoquent le sourire malicieux de plus d'un passant, prompt à supposer quelque escapade d'un été de la Saint-Martin.

IV

A onze heures sonnant à Saint-Médard, M. Germain s'arrêtait, rue de la Clef, devant une de ces pensions bourgeoises du temps jadis, dont de rares spécimens subsistent dans le quartier du Jardin des Plantes. Il haletait, oppressé par l'émotion plus encore que par l'essoufflement de ses soixante ans, menés au pas accéléré; son cœur battait la charge.

Maintenant qu'il touchait presque au but, il apercevait plus nettement la témérité d'une entreprise dont les difficultés se précisaient sous la forme de détails matériels. Comment se présenter? Comment se faire annoncer? La loyauté, la bienséance, la prudence lui défendaient d'agir par surprise, et, d'autre part, trop de précautions risquaient de compromettre le succès de sa démarche, d'ailleurs fort aventureuse.

Il éprouvait un embarras, une timidité de don Juan novice, s'empêtrait d'avance dans les subterfuges maladroits qu'il imaginait pour se tirer d'affaire. Et une envie folle le prenait de renoncer à son projet, de battre en retraite, sans même avoir essayé de franchir la première tranchée.

Mais après cinq minutes de tergiversations, l'idée fixe qui le dominait depuis la veille eut enfin raison de sa pusillanimité. Il brandit son bouquet comme un drapeau, du beau geste d'un héros se ruant résolument à l'assaut d'un rempart redoutable, et poussa la petite barrière qui, pendant le jour, clôturait à mi-hauteur un portail encadrant la perspective mélancolique d'un jardin dénudé.

A droite de l'entrée, sur le mur d'un pavillon délabré, avant-corps d'un bâtiment à deux étages, d'aspect caduc, une main peinte en noir désignait de son index l'inscription : Bureau.

— Madame Germain, s'il vous plaît?

La phrase avait été lancée d'un ton délibéré, comme le premier coup de canon engageant une bataille; mais elle résonna dans le vide, aussitôt constaté, de la pièce déserte. M. Germain, d'abord, eut peur de son audace, le timbre de sa propre voix l'étonna : il lui sembla qu'un autre avait prononcé les mots évocateurs restés sans réponse. Puis il éprouva une joie puérile de ne rencontrer personne à qui parler. Si peu qu'elle retardât le moment psychologique, cette circonstance fortuite offrait un sursis au pauvre homme, pris d'une nouvelle défaillance. Il en profita pour se raisonner, s'armer de courage.

Une porte vitrée mettait de plain-pied le bureau en communication avec un long corridor régnant au rez-de-chaussée du bâtiment principal, M. Germain, sans toutefois l'ouvrir, s'en approcha, afin d'attirer l'attention de quelqu'un de la maison. Une fille de service passa en coup de vent, tout en achevant de nouer les cordons de son tablier blanc : dans sa hâte de rejoindre son poste à la salle à manger voisine, où le déjeuner allait réunir les pensionnaires, elle n'aperçut pas le visiteur. L'appel d'une cloche fêlée venait de tinter; un mouvement s'annonçait à l'extrémité du couloir.

Frémissant d'anxiété, le visage collé au vitrage, M. Germain assistait bientôt à un étrange défilé qu'il n'avait pas prévu. Comme les silhouettes falotes d'un théâtre d'ombres, des êtres fantomatiques glissaient sans bruit de pas sur un étroit chemin de sparterie usée couvrant le milieu du carrelage. Il y avait de vieux messieurs, la plupart chenus, rabougris et podagres, quelques-uns encore droits, verts et portant beau.

Il y avait de vieilles dames, les unes spectrales, figures imprécises de pastels effacés, toilettes d'une médiocrité simple; les autres replètes, rubicondes, ayant cru devoir inaugurer la nouvelle année par des atours extraordinaires, exhumés des archives de leur garde-robe. Et ces personnages aux allures d'automates réglées par l'habitude s'abordaient, se saluaient, échangeaient des souhaits, ceux-ci avec une correction cérémonieuse et compassée; ceux-là familièrement, avec une bonhomie enjouée, des frétillements jeunets, des coquetteries minaudières, des propos de circonstance : lieux-communs sur la fuite rapide des années, variations sur le thème : « après tout, on n'a que l'âge qu'on paraît »; compliments réciproques et protestations correspondantes : « — Voulez-vous bien vous taire, moqueur! — Vous me flattez, chère Madame... » Les gaîtés vieillottes d'un jour de l'an dans une communauté mixte de cénobites laïques.

Parmi les sujets féminins de cette collection hétérogène fournie par la légion des isolés et des dévoyés, M. Germain, à l'affût derrière son vitrage, cherchait anxieusement une figure s'adaptant à ses lointains souvenirs.

Mme Germain, était-ce cette personne dodue, aux joues couperosées, au sourire fade et prétentieux, toute harnachée de colifichets criards?... Non, sa physionomie, son goût n'avaient pu changer à ce point. N'était-ce pas plutôt cette dame mince, au profil régulier, à la mise discrète?... Mais quoi! ces traits figés de tête de cire, ces cheveux décolorés, ces yeux atones qui, une seconde, avaient semblé voir le visiteur et pourtant avaient conservé une fixité sans expression, ainsi que des yeux d'aveugle!... Etait-ce cette autre... cette autre encore?...

Le défilé s'acheva. Ce jour-là, jour d' « extra » solennel, consacré par une tradition de la maison, aucun pensionnaire ne s'était fait servir dans sa chambre. M. Germain en acquit la certitude, quand, surgissant sur le seuil de la salle à manger, une femme corpulente, coiffée d'une perruque acajou monumentale et sanglée dans une robe de gala en satin puce, Mme la directrice, s'écria d'une voix claironnante :

— Bravo, Mesdames et Messieurs! pas de défections aujourd'hui, table complète! Nous commençons bien l'année.

Ainsi donc, plus de doute : Mme Germain venait de passer là. La distance d'un pas à peine avait séparé les deux époux; ils auraient pu se donner la main, ils avaient croisé leurs regards, et ils ne s'étaient pas reconnus! A ce rapprochement, rien n'avait tressailli en eux, nulle fibre intime n'avait vibré. L'action graduelle du temps sur leur être physique les avait rendus méconnaissables l'un pour l'autre, parce qu'ils ne s'étaient pas vus vieillir ensemble. Comment leurs cœurs, depuis si longtemps disjoints, contracteraient-ils une union nouvelle, alors que leurs mains ne savaient plus se rencontrer ni leurs yeux se parler?

L'épreuve était brutalement décisive.

M. Germain, éperdu, s'enfuit précipitamment, comme un malfaiteur.

Que faisait-il maintenant, dans la rue, devant cette muraille grise, ahuri, les tempes battantes, les oreilles emplies de bourdonnements, pris de ce vertige que donne l'horreur du vide?

Lentement, il se ressaisit. Ah! comme il se trouva ridicule, avec ce bouquet sans destinataire, qui, du fond du cornet de papier, semblait railler sa cruelle déception!

Son premier mouvement fut de se venger sur ces fleurs ironiques, de les fouler aux pieds; mais leur fraîcheur, leur parfum plaidèrent pour elles.

Et puis, les jeter au ruisseau, après les avoir associées à son équipée sentimentale, c'eût été une sorte de profanation. S'étant assuré qu'il n'était observé de personne, il les déposa sur le seuil du portail, comme il eût fait sur une tombe, et s'éloigna sans tourner la tête.

— Je ne suis qu'une vieille bête, songeait-il, en regagnant son logis solitaire. Philémon et Baucis!... Folie, d'avoir rêvé un instant ce crépuscule, privilège de ceux-là seuls qui ne laissèrent jamais s'éteindre le flambeau du foyer!...

Hélas! pour lui, pour elle, ce flambeau ne répandrait pas sa douce clarté sur le soir de la vie.

Le lendemain, la ménagère de M. Germain trouva son maître frissonnant de fièvre au coin de l'âtre, déprimé, morose, vieilli de dix ans. D'un ton d'affectueuse gronderie, elle prononça ingénument :

— Dame! Monsieur a voulu fêter en ville le jour de l'an... A son âge, la moindre *bamboche* fatigue l'estomac... Monsieur va prendre une infusion de tilleul bien chaude à la fleur d'oranger...

Le bonhomme, avec un sourire triste et un geste de suprême lassitude, répondit :

— Ce n'est rien... un léger refroidissement...

Edmond Frank.

NOTES ET IMPRESSIONS

Il ne faut pas dire aux hommes tout ce qu'on sait d'eux : ils vous lapideraient pour se venger de ne pouvoir plus vous tromper.

G. Sand.

∴

Pour travailler avec conviction, il faut travailler pour d'autres que pour soi.

Tolstoï.

∴

La Parisienne : une ignorance cultivée.

Louis Ulbach.

∴

Le fléau des ateliers, ce sont ceux qui trouvent l'outil lourd et le verre léger.

Alph. Daudet.

∴

Quand la loi se mêle de nous protéger, elle s'y prend souvent comme ces chiens de Terre-Neuve qui noient les gens en les ramenant au rivage.

H. Harduin.

∴

L'humanité, contrairement aux lois de l'optique, tend à grandir ce qui est loin.

Albert Hans.

∴

L'humoriste relève à propos le côté sérieux des choses niaises et le côté niais des choses sérieuses.

Alberto Cantoni.

∴

Les hommes prennent volontiers les qualités des femmes pour s'en faire des défauts.

Camille.

∴

Nul voyage autour du monde ne nous éloigne autant du sol natal que celui de la vie des illusions de l'enfance.

∴

L'article de journal : un instantané qui a besoin de retouches.

G.-M. Valtour.

COURRIER DE PARIS

Voilà les élections municipales terminées.

A Paris, elles ont été marquées par la victoire des nationalistes sur les socialistes : ce n'est peut-être pas une révolution, comme le proclament à l'envi vainqueurs et vaincus, les uns avec une joie débordante, les autres avec de sinistres cris d'alarme; mais c'est certainement un événement. Et ce sont aussi des élections « bien parisiennes », puisqu'elles sont désagréables au gouvernement. Le résultat était d'ailleurs facile à prévoir : du jour où les socialistes se sont faits ministériels, ils ont fatalement perdu leur crédit auprès des électeurs de la capitale, chez qui l'esprit d'opposition au pouvoir est de tradition constante. N'ayant point à m'occuper ici de politique, je me borne à cette simple constatation.

Je citais l'autre jour la façon fantaisiste dont s'élaborent parfois les élections en Corse. Un des derniers numéros du *Petit Bastiais* nous apporte à ce sujet un édifiant supplément de renseignements. Ce numéro rend compte des élections municipales de dimanche, et l'on y cueille des informations comme celles-ci :

Sainte-Marie Poggio. — Des électeurs se sont présentés à *8 heures du matin* pour voter. Il leur a été répondu que les élections avaient déjà eu lieu.

Voilà, n'est-il pas vrai, une façon assez spirituelle de se débarrasser de l'adversaire! Cela prouve, en tous cas, que ceux qui détiennent les urnes à Sainte-Marie savent se lever de bonne heure quand il le faut.

Le maire de Stazzona, lui, procède plus simplement; et l'on admirera avec quelle sobriété de termes le *Petit Bastiais* rend compte des opérations électorales dans cette commune :

Stazzona. — Le maire n'a pas fait d'élections.

C'est tout. Le *Petit Bastiais* constate la chose sans s'étonner. On sent que ce sont là de menus accidents dont on a l'habitude dans le pays.

Il y a cependant des communes où les choses se passent moins doucement. Citons toujours :

Pied d'Orezza. — Des coups de fusil ont été échangés entre les deux partis. Il y a eu plusieurs blessés.

Murato. — Plusieurs rixes ont eu lieu dans la journée. Tout s'est borné à une bonne distribution de coups de bâton.

Zalana. — Des coups de fusil ont été échangés entre les partisans du maire et le parti contraire. Aucune mort à déplorer.

Allons, tant mieux! Mais quel singulier pays tout de même!

Paris, qui ne se refuse rien de ce qui est nouveau, n'abandonne rien du passé; dans ses rues, sillonnées par des tramways électriques, on voit encore passer de mystérieux coches où d'infâmes ravisseurs s'efforcent d'étouffer les cris de leurs victimes. L'Enlèvement! quelles jolies gravures nous a laissées le dix-huitième siècle sur ce thème galant! Aujourd'hui, le décor offre peut-être moins de grâce : plus de gentilshommes masqués, plus d'échelles de soie pour escalader les murs du couvent; et le but de l'enlèvement n'est pas de réunir deux cœurs séparés par des parents barbares. Un misérable fiacre, deux ou trois hommes de mauvaise volonté, et voici transportée à quelques kilomètres dans la banlieue une des personnalités féminines les plus connues de Paris, la comtesse de Martel elle-même, dont tous les liseurs d'Europe ont savouré les écrits si éminemment suggestifs. Gyp sort saine et sauve de l'aventure : c'est là le principal. Mais ces hommes, quels sont-ils? Ils n'ont pas dit leurs noms et on ne les a pas revus. Mystère. (*La suite au prochain numéro.*)

José Dupuis est mort, la semaine dernière, dans sa retraite de Nogent-sur-Marne. Son oraison funèbre pourrait tenir en cette simple phrase, qui n'est pas un mince éloge : « Il a diverti ses contemporains pendant plus de trente ans. » Comédien très fin, chanteur expert et doué d'une jolie voix, il a régné — roi de l'opérette — sur la scène des Variétés, marquant d'une empreinte personnelle ses créations de la *Belle Hélène*, de la *Vie parisienne*, de la *Grande-Duchesse*, de *Barbe-Bleue*, des *Brigands*, de *Niniche*, des *Charbonniers*. Vers la soixantaine, sentant ses moyens s'affaiblir, Dupuis avait abandonné le théâtre pour réaliser le rêve de la plupart des acteurs retraités : une thébaïde champêtre... pas trop loin du Boulevard. C'était un disparu, mais non pas un oublié; car il a laissé son nom à un genre où d'autres s'efforcent de l'imiter, sans parvenir à l'égaler.

L'art de Locuste vient de faire un pas énorme dans la voie du progrès. Il semblait que les découvertes du docteur Lapommerais eussent établi le côté scientifique de cet art sur des bases définitives; il paraît que non, puisque le fameux empoisonneur a trouvé son maître. Et la Faculté peut être fière, car c'est encore un des siens qui a eu l'honneur de découvrir la formule nouvelle. Comme toutes les grandes découvertes, celle-ci était dans l'air, il faut le reconnaître. La médecine entretient et cultive dans ses laboratoires de mystérieux animalcules dont la puissance meurtrière est sans limites; nous l'avons appris à nos dépens et nous sommes appelés à l'apprendre encore, bien que Pasteur et son école aient beaucoup fait pour conjurer le danger. Mettez ces formidables poisons vivants entre les mains d'un médecin peu délicat et le sauveur que vous appeliez à votre secours peut se transformer en assassin. C'est l'aventure qui vient de se produire à Stettin; un docteur de la ville, qui s'intéressait à l'héritage d'un de ses clients, lui a bravement fait prendre le choléra dans une potion.

Ces Allemands nous sont décidément supérieurs en tout. Cependant nous ferions, nous aussi, quelques progrès dans l'art de nous détruire, si on laissait toute liberté aux inventeurs. Ne vient-on pas de découvrir à Paris un estaminet d'opium; la police l'a fait fermer : de quoi se mêle-t-elle? Pourquoi empêcher de braves gens d'aller s'abrutir à la chinoise, si la méthode française des alcools à haute dose ne leur dit rien? Et puis pourquoi s'acharner après l'opium quand on ne fait rien pour réglementer la vente de la morphine, qui en est comme la quintessence et dont la nocuité est autrement sérieuse. Il suffit d'avoir eu une seule fois dans sa vie l'occasion d'arracher à son médecin une ordonnance de morphine pour obtenir à volonté le redoutable poison. Sauf chez quelques pharmaciens scrupuleux, le bienheureux papier, noirci, sali par l'usage, conserve toute sa valeur. C'est comme un billet sans cesse renouvelé par des usuriers sans vergogne, où serait consentie la déchéance finale du créancier. On cite de pauvres détraquées qui se procurent ainsi quotidiennement jusqu'à deux grammes de morphine, de quoi tuer toute une famille qui ne serait pas « mithridatisée ». Et l'on ne veut pas nous laisser fumer de l'opium en société, dans des salons où l'on ne cause pas, les seuls, les vrais salons!

C'est une excellente idée d'imposer le port d'un écriteau très visible à certains véhicules qui, en raison même de la rapidité excessive de leur allure, narguent la surveillance des agents et permettent aux écraseurs de se soustraire par la fuite aux conséquences de leurs méfaits. Cette innovation, que la préfecture de police a l'intention d'appliquer, n'est pas due, comme on pourrait le croire, au génie inventif de M. Lépine. En Russie, depuis plusieurs années déjà, tous les cyclistes, quelle que soit leur qualité, sont astreints à l'exhibition sur leur machine d'un gros numéro aisément lisible à distance, et la police tient la main avec une extrême rigueur à l'observance du règlement.

A ce propos, un de mes amis me cite un exemple caractéristique, emprunté à ses souvenirs de voyage.

Mme de Z..., femme d'un attaché d'ambassade, avait apporté à Saint-Pétersbourg, dans ses bagages, une coquette machine toute reluisante, sur laquelle — noblesse oblige — elle se promettait de faire admirer à nos amis les Russes ses talents sportifs et aussi un délicieux costume du bon faiseur. Lorsqu'on lui parla de la nécessité d'arborer le fameux numéro, elle poussa les hauts cris : « Fi! l'horreur! Est-ce que cet appendice inélégant était obligatoire pour les personnes de sa qualité?... » Mais elle eut beau invoquer l'immunité diplomatique, solliciter des autorités, avec les plus aimables sourires, une dispense exceptionnelle, M. « Qui de droit », exécuteur inflexible de la consigne générale, répondit par une variante courtoise du : « Quand même vous seriez le Petit caporal... »

Chez nous, le cas échéant, la charmante solliciteuse eût probablement obtenu gain de cause auprès de l'administration française, volontiers tracassière à l'égard du public vulgaire, mais qui, en matière d'abolition des privilèges, laisse encore assez souvent fléchir les grands principes de 89.

Les circulaires nombreuses adressées aux comités et aux exposants ne sont pas les seuls documents instructifs fournis par l'énorme paperasserie du commissariat général de l'Exposition.

Dernièrement, dans un salon, un ami de la maison, ayant des accointances avec les bureaux de l'avenue Rapp, proposait comme jeu de société la question suivante :

— Qu'est-ce que les *Hamacaires*, qui vont figurer prochainement parmi les attractions exotiques du Trocadéro?

Il y avait là des universitaires, des journalistes, des bacheliers, des jeunes personnes pourvues de leur brevet supérieur.

Après un silence embarrassé, quelqu'un risqua :

— Les Hamacaires, c'est une peuplade, une tribu...

— Evidemment, appuya-t-on de tous côtés.

— Soit! insista le questionneur; mais où la placez-vous géographiquement?

Chacun, faisant vainement appel à sa mémoire, désigna, au hasard, une des cinq parties du monde.

— Eh! bien, reprit le pince-sans-rire, en tirant de sa poche un papier imprimé, je précise : ainsi qu'en témoigne ce texte officiel d'une convention concernant leur installation dans la section coloniale, les Hamacaires viennent du Dahomey.

— Je le savais! lança un collégien avec un superbe aplomb.

— Et savez-vous aussi qu'il s'agit d'une équipe d'indigènes embauchés pour le transport des visiteurs en hamac, à raison de 1 fr. 50 par quart d'heure?... Hamacaire est tout bonnement un néologisme signifiant « porteur de hamac ».

Personne n'avait trouvé cette clef étymologique d'une simplicité élémentaire. Le collégien téméraire rougit de confusion; les autres assistants, prenant le meilleur parti, s'égayèrent à leurs propres dépens, tandis que l'auteur de la mystification concluait :

— La bévue est fort excusable; je dois avouer en toute franchise que je l'avais d'abord commise moi-même, trompé par l'apparente originalité du mot. Une fois éclairé, j'ai voulu, pour la satisfaction de mon amour-propre et de ma curiosité, tenter sur autrui une petite expérience : elle a très bien réussi.

Il y a, paraît-il, une catégorie d'industriels à Paris pour qui l'Exposition est un lieu de délices, et, par dessus le marché, une admirable affaire :

On sait qu'il est défendu de la plus expresse façon de fumer à l'intérieur des salles; en sorte que, toute la journée, c'est, aux alentours des portes des palais, une pluie de débris de cigarettes et de cigares jetés par les visiteurs.

Les professionnels savent cela. L'un d'eux me précédait hier, à l'un des guichets de l'Exposition; assez sordidement vêtu, il avait acheté un ticket, et passait fièrement au contrôle; puis, à quelques pas de là, devant l'entrée principale d'un des palais du Champ de Mars, je le vis se baisser et, rapidement, procéder à sa cuillette.

Il avait compris mon étonnement, et il ne fut pas difficile de lui arracher des confidences :

— Songez donc, Monsieur, que tous ces gens-là arrivent à l'Exposition en fumant. Et puis, devant les portes, ils trouvent la défense de fumer. Il y en a qui nous jettent au nez des cigares entiers, et des bons, je vous en réponds. Moi, j'y vais tous les jours de mes douze sous de ticket. Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse? En une heure, ma journée est gagnée.

J'ai noté avec plaisir cet aveu. Il indique que, dès à présent, si l'Exposition a mis de mauvaise humeur beaucoup de gens, elle a été la joie quotidienne de quelques autres!

Les savants ont parfois le goût de la plaisanterie, et l'Exposition de 1900, où l'on se renseigne sur tant de choses, nous en apporte une preuve nouvelle.

Au sommet de la porte monumentale du Palais de l'Optique, les organisateurs de cette « attraction » avaient voulu inscrire une phrase qui marquât métaphoriquement la destination de l'édifice. Ils ont imaginé celle-ci, qu'on voit briller en lettres d'or, au-dessus de l'entrée :

Hic *itur ad astra*

Et voilà comment on réussit à être spirituel en latin, même à une époque où le latin est démodé.



Consécration par l'archevêque de Paris de la Chapelle de la rue Jean-Goujon.



Le Petit Palais des Beaux-Arts aux Champs-Elysées : Façade sur l'avenue Nicolas II.



Les galeries du Petit Palais parallèles à l'avenue Nicolas II.

Notre nouveau fusil. — Quand, en 1886, la France substitua à l'ancien fusil Gras de 11 millimètres le fusil du calibre réduit de 8 millimètres, actuellement en service, notre armée possédait une arme portative supérieure de beaucoup à toutes celles en usage dans les autres armées de l'Europe. La balle, en effet, était lancée par une charge de la nouvelle poudre sans fumée, inférieure en poids à l'ancienne poudre noire, mais bien supérieure en puissance, avec une vitesse de 630 mètres par seconde et cette grande vitesse lui procurait les avantages suivants : grande tension de la trajectoire (c'est-à-dire que le chemin parcouru dans l'espace par la balle se rapprochait davantage de la ligne horizontale, surtout dans le tir aux petites distances) augmentation de la portée qui fut de 3.200 mètres et de la puissance de pénétration. En outre, le recul était moindre et fatiguait moins le tireur, et la munition plus légère permettait au soldat d'emporter un plus grand nombre de cartouches dans ses cartouchières.

On sait que notre poudre sans fumée ne tarda pas à être contrefaite et que les nations voisines fabriquèrent des fusils dont le calibre se rapprochait du nôtre et qui possédaient à peu près les mêmes qualités balistiques. L'avantage que nous possédions fut perdu.

Nous ne tardâmes pas, même, à être dépassés dans la voie de la diminution des calibres, car diverses puissances, l'Italie, la Roumanie, la Hollande, adoptèrent un fusil de 6 millimètres 5 dont la balle, lancée avec une vitesse supérieure à 700 mètres, avait une trajectoire plus tendue encore que celle de la balle Lebel, et par conséquent une *zone dangereuse* plus profonde, et une force de pénétration plus grande.

Un perfectionnement qui vient d'être apporté au fusil Lebel, et *qui constitue un secret militaire*, nous fait regagner l'avance que nous avions perdue. Désormais la balle du fusil Lebel, tout en conservant son calibre de 8 millimètres qui lui donne une *puissance vulnérante* suffisante aura les mêmes zones dangereuses que la balle de petit calibre qui, ainsi qu'on le sait, ne fait généralement pas des blessures assez graves (à moins qu'elle ne touche un organe essentiel) pour mettre instantanément un homme hors de combat. Elle en possèdera les qualités sans en avoir les défauts.

En outre, la précision du tir est la même et les effets de pénétration à peu près semblables. La balle du nouveau fusil, en effet, perfore une plaque d'acier chromé de 10 millimètres d'épaisseur, qui équivaut, au point de vue de la résistance, à une épaisseur de 20 millimètres de fer forgé.

La force motrice aux diverses Expositions. — Dans une étude sur les installations mécaniques à l'Exposition, M. Gabriel Eude compare la force motrice disponible dans les Expositions de 1867, 1878, 1889 et 1900.

La progression est frappante, et traduit bien le développement donné, aux diverses époques considérées, à ces extraordinaires installations.

En 1867, la puissance totale n'était encore que de 854 chevaux, fournie par 52 machines, dont la force moyenne était de 16 chevaux.

En 1878, le progrès est considérable : on obtient 2.533 chevaux, fournis par 41 machines, dont la force moyenne ressort ainsi à 62 chevaux. Ainsi, entre 1867 et 1878, la puissance transmise avait augmenté dans la proportion de 300/100, tandis que la force unitaire augmentait dans la proportion de 398/100.

En 1889, la puissance totale disponible était de 5.320 chevaux, fournie par 32 machines motrices seulement. La puissance moyenne des machines, de 1878 à 1889, s'était encore accrue de 268/100.

Cette année, la puissance totale des groupes électrogènes chargés de fournir l'énergie est de 36.085 chevaux, et le nombre des machines n'est que de 37; soit une puissance moyenne de 975 chevaux.

Dans ces onze dernières années, la puissance totale augmentant de 68/100, la force moyenne unitaire a fait un bond de 585/100.

Il n'est pas d'ailleurs sans intérêt de remarquer que la section française fournit 18 machines motrices pour une force totale de 14.435 chevaux, soit 802 chevaux par unité, tandis que les sections étrangères, avec 19 machines motrices, fournissent 21.650 chevaux, soit une moyenne de 1.140 chevaux.

L'incombustibilité des bois en Russie. — En Russie, comme au Canada, le bois est très largement employé dans la construction des édifices. La raison en est d'abord dans la richesse forestière de ces pays, et ensuite dans le prix élevé des autres matériaux, tels que les pierres, les métaux et même les briques.

La gravité de l'incendie qui vient de dévaster une grande partie d'Ottawa s'explique par ce fait; d'autant qu'il ne semble pas qu'on prenne, au Canada, comme on le prend en Russie, le soin de rendre incombustibles les bois de construction.

D'après une étude de M. Journolleau sur les méthodes employées en Russie pour obtenir ce résultat, le procédé auquel on aurait le plus fréquemment recours consisterait à enduire le bois d'un composé, dans lequel entrent du silicate de potasse ou verre soluble, de la craie pulvérisée, du tripoli et de la terre d'infusoires ou du spath calcaire suivant les régions. Cette méthode paraît excellente, car un plafond en bois, recouvert d'une triple couche de cette composition, aurait pu résister durant trois quarts d'heure au feu d'un bûcher de 0m,70 de hauteur tout imbibé de pétrole.

Le sulfate d'alumine donne aussi de bons résultats, et l'usage en est très répandu, combiné avec l'imprégnation du bois par une solution de potasse. Dans ces conditions, il se forme du sulfate de potasse, et l'alumine insoluble est précipitée dans les pores et les fissures du bois.

Enfin une recette américaine commence à se vulgariser, dans laquelle entrent du sulfate d'ammoniaque et du chlorhydrate d'ammoniaque dans la proportion de 3,2 livres anglaises du premier pour 0,25 du second.

La fatigue due aux mouvements volontaires. — Un physiologiste américain, M. Woodworth, vient de donner une étude intéressante sur la fatigue due aux mouvements volontaires, fatigue qui peut se traduire soit par une perte de force, soit par une diminution de la précision ou de la vitesse.

L'une des grandes causes de la fatigue, affectant la force et aussi la vitesse, serait l'inaptitude des muscles à se détendre complètement entre deux contractions successives. Quand on prend soin d'assurer cette détente, on peut en effet arriver à produire 1.000 à 1.500 contractions très effectives, avec une perte de force terminale de 10 0/0 seulement de la force initiale.

La lenteur avec laquelle survient la fatigue dans les divers modes de mouvements volontaires conduit donc à penser que la fatigue des centres nerveux se fait aussi très lentement, contrairement à la théorie classique. Cette interprétation est confirmée par des essais portant sur un travail intellectuel prolongé, pénible et monotone. La fatigue rapide, généralement admise, n'est qu'apparente. C'est moins un déchet de la fonction qu'une sorte de répulsion provenant de sensations désagréables provenant de l'uniformité du travail, et d'une impulsion portant au changement.

Gondoles fin de siècle. — Notre confrère anglais l'*Electrical Engineer* déclare qu'il est très heureux de constater le succès obtenu à Venise par les nouvelles embarcations à moteur électrique destinées à remplacer les bateaux à vapeur en service depuis déjà bien des années.

Ce qui attire la faveur publique vers ce nouveau mode de transport, c'est surtout la facilité avec laquelle les bateaux électriques, dont plusieurs n'ont que les dimensions d'un simple canot, peuvent circuler partout et faire concurrence aux antiques gondoles, tandis que les anciens bateaux-mouches à vapeur ne pouvaient desservir que le Grand Canal.

C'est très bien, mais s'imagine-t-on ce que sera Venise quand on aura remplacé ses gondoles et ses gondoliers par des « electric-boats » et leurs « wattmen »?

Le télégraphe à la Mecque. — On annonce que le gouvernement turc vient de charger une Compagnie allemande de la construction immédiate d'une ligne télégraphique destinée à relier la Syrie au Hedjaz, cette partie de l'Arabie qui renferme Médine et la Mecque. La nouvelle ligne suivra la route habituelle des pèlerinages au tombeau du prophète; elle aura une longueur d'environ 1.500 kilomètres.

On fait ressortir, à ce sujet, qu'en s'adressant aux Allemands pour l'établissement de cette ligne, au lieu d'accepter les propositions anglaises qui lui avaient été faites, le gouvernement ottoman a suivi l'exemple donné par d'autres nations européennes qui cherchent à s'affranchir, de plus en plus, du contrôle britannique pour leurs communications télégraphiques.

Le stuc et le staff. — C'est grâce à ces deux substances appliquées à l'édification et à l'ornementation des constructions qu'on arrive à réaliser ces prodiges de rapidité dont nous avons un exemple, en ce moment, dans les diverses galeries, palais et pavillons de l'Exposition universelle.

Le *stuc* est connu depuis bien longtemps; il est d'ailleurs employé dans des édifices de longue durée. Vitruve a laissé des documents très exacts sur la manière de le préparer et de le mettre en œuvre, et il entre dans la composition des ornements dorés qui constituent les revêtements intérieurs de la coupole de Saint-Pierre de Rome. C'est un marbre factice. On en fait des chapiteaux, des corniches, des ornements en saillie, des revêtements de colonnes et de murailles, etc., etc.

Le stuc destiné aux constructions durables se compose d'un mélange à parties égales de poudre de marbre et de chaux. Pour l'emploi, on « gâche » ce mélange à l'eau comme le plâtre et on l'applique sur les surfaces à recouvrir préalablement garnies de clous en saillie, s'il s'agit de retenir une certaine épaisseur de stuc. On le façonne ensuite, d'après les modèles établis d'avance, à l'aide de « calibres » ou de polissoirs; et on opère le « finissage » au ciseau ou à la main.

Pour les stucs qui n'ont pas besoin de durer, — c'est le cas de ceux de l'Exposition, — le mélange consiste en plâtre ultra-fin, gâché dans une dissolution de colle très claire. Les surfaces très belles, obtenues par ce moyen, sont polies avec de la pierre ponce, du tripoli et du feutre. On peut aussi les colorer ou leur donner l'aspect « veiné » par des mélanges appropriés.

Le *staff*, complément et, en quelque sorte, collaborateur du stuc, consiste en des moulages de plâtre qu'on rend plus résistants en y incorporant de l'étoupe. Cette étoupe permet, après avoir fait à l'atelier des moulages souvent d'une très faible épaisseur, — 12 à 15 millimètres à peine, — de les transporter et de les mettre en place avec la plus grande facilité.

Le staff peut être peint à l'huile ou à la colle, ou bien doré ou bronzé. Son prix de revient très bas lui a assuré un rapide succès. Son emploi ne date guère que d'une vingtaine d'années; c'est à l'Exposition de 1878 qu'on en fit pour la première fois, croyons-nous, une sérieuse application.

Quand les pièces de moulage en staff ont une certaine étendue on les soutient au moyen d'une légère carcasse en bois. Enfin, dans ces derniers temps, l'usage de plus en plus répandu du ciment armé a donné tout naturellement l'idée de faire des staffs sur réseaux ou treillis métalliques.

Un très large emploi de ce nouveau système a été fait dans les constructions de l'Exposition actuelle.

AGENDA DE LA SEMAINE

Le Conseil de revision de la Seine. — Les séances du Conseil de revision continueront aux dates suivantes : 15e arrondissement : **14** et **15 mai**; 16e arrondissement : **16**; 17e arrondissement : **17** et **18**; 18e arrondissement : **21**, **22** et **23**; 19e arrondissement : **25** et **26**; 20e arrondissement : **28** et **29**.

Le concours général des lycées. — Les élèves de mathématiques spéciales concourront en mathématiques le **22 mai**; en physique, le **25** et en chimie, le **28**.

Examens et concours. — Les étudiants *étrangers* qui désirent se présenter à l'examen du certificat d'études françaises devront se faire inscrire du **15 mai** au **1er juin**. — Du **13** au **16 mai** : examen pour l'obtention des bourses dans les écoles primaires supérieures et les bourses d'internat aux écoles Pompée et J. B. Say. — Le **18** : concours de bourses de l'Etat dans les écoles primaires supérieures (filles).

Concours pour la place d'organiste à Notre-Dame. — Un concours est ouvert pour la place d'organiste du grand orgue de Notre-Dame. Les inscriptions seront reçues jusqu'au **15 mai** inclusivement par M. le chanoine Pisani (3, quai aux Fleurs) tous les jours, sauf le dimanche et le mercredi de 10 h. à midi et de 4 h. à 6 h.

Monuments et statues. — La ville de Pont-à-Mousson va élever prochainement une statue au général Fabvier, le héros de la guerre de l'indépendance hellénique.

Expositions artistiques. — *Paris* : le Salon (Place de Breteuil), jusqu'au **7 juin**. — Exposition des peintres japonais, à l'Ecole des Beaux-Arts (quai Malaquais), jusqu'au **15 mai**. — Jusqu'au **25**, chez Georges Petit (rue Godot-de-Mauroi), exposition de la Société polonaise. — Galerie Hessèle (13, rue Laffitte), clôture le **15**, de l'exposition des œuvres du peintre Coppier. — Galerie Le Chevallier (31, rue Taitbout), exposition permanente d'aquarelles et pastels. — Jusqu'au **15**, également, chez Ollendorff (50, Chaussée-d'Antin), exposition des œuvres d'Henri Jaudin. — *Province* : Bastia, exposition du Salon Bastiais. C'est le premier salon qui se fait en Corse. — *Etranger* : Anvers, exposition au Cercle artistique des œuvres de Romain Steppe. — Bruxelles, clôture le **14**, de la Société des Beaux-Arts. — Londres, exposition de l'Académie royale. — Madrid, exposition des œuvres de Goya.

Les bourses de voyage des Beaux-Arts. — Les artistes français, hommes ou femmes âgés de moins de 32 ans, qui désirent solliciter une bourse de voyage, devront envoyer leurs œuvres pour le concours du **15 au 20 mai**.

Curieuse exposition à Liège. — Du **20 mai**, au **22 juillet**, aura lieu à Liège (Belgique) l'exposition des anciennes gildes et corporations de toutes les provinces des Flandres et du Limbourg hollandais; il y aura également une exposition rétrospective de l'art liégeois. Un cortège historique sera organisé pour le **3 juin**.

Ventes artistiques. — *Paris*, à l'Hôtel Drouot, *salles V et VI*, le **12 mai**, à 2 h., dernière vacation de la vente de la collection Defer-Dumesnil, tableaux, dessins, aquarelles, gouaches et miniatures, œuvres remarquables d'Albert Durer et Léonard de Vinci. — Les **12**, **14** et **15 mai**, à 2 h. : vente de la collection Moreau-Nélaton chez Georges Petit (8, rue de Sèze); cette collection comprend de très belles œuvres de maîtres modernes, et des objets d'art et d'ameublement de la Renaissance. — *Province*, Saint-Omer : Hôtel des ventes, vente de meubles anciens Louis XIV, Louis XV, Louis XVI et Empire. — *Etranger*, Bruxelles : (salle Sainte-Gudule) vente de tableaux anciens et de tableaux et esquisses de P.-J. Clays. — Cologne : **14** et **15 mai**, vente de tableaux de maîtres anciens et modernes.

Concours entre photographes amateurs. — Un concours réservé aux photographes amateurs vient d'être ouvert par le *Figaro*; les instantanés devront reproduire soit des vues de l'Exposition prises de la plate-forme, soit des scènes pittoresques dont le mouvement fournira le sujet. Adresser les épreuves à M. Emile Berr (au *Figaro*).

Le musée Condé. — Le jeudi et le dimanche, dès maintenant et pendant tout l'été le musée Condé, à Chantilly, sera ouvert gratuitement au public.

Les inaugurations prochaines de l'Exposition. — Le **12 mai**, inauguration du Pavillon des Etats-Unis; le **14**, du pavillon de la Bulgarie et de celui de la principauté de Monaco. — Le **15**, inauguration de l'Exposition Rodin par le ministre des Beaux-Arts et de l'Instruction publique; le pavillon Rodin est situé avenue de l'Alma. — Le **19**, la Chambre de commerce de Paris ouvrira son pavillon au public.

Les concerts militaires. — Les concerts militaires ont recommencé dans les jardins et squares de Paris aux jours suivants : dimanche, Luxembourg, Palais-Royal, Tuileries, Parc Monceau, Buttes Chaumont; mardi : Luxembourg, Tuileries; mercredi : Palais-Royal; jeudi : Tuileries, square d'Anvers; vendredi : Palais-Royal, Luxembourg.

Le concours hippique. — Place de Breteuil : **18 mai**, 2 h. : musique, 3 h. : sauts d'obstacles, prix du Palais de l'Industrie. — **14**, 1 h. : chevaux attelés seuls; sauts d'obstacles, prix de la Compagnie d'assurance contre les accidents la « Prévoyance ». — **15**, 1 h. : chevaux attelés seuls; 3 h. : sauts d'obstacles, prix des Dames. — **16**, 1 h. : chevaux attelés seuls; 3 h. : prix internationaux. Attelages à un cheval, chevaux de maîtres; 4 h. 1/2 : sauts d'obstacles, prix couplés. — **17**, 1 h. : chevaux attelés seuls; 3 h. : sauts d'obstacles. Prix de l'Omnium. — **18**, 1 h. : chevaux attelés seuls; 3 h. 1/2 : sauts d'obstacles. Prix des régiments 1er section officiers.

La semaine religieuse. — La *confirmation* : le **14**, Saint-Pierre-de-Chaillot : Mgr Jourdan de la Passardière; le **16**, Saint-Philippe-du-Roule : Mgr Jourdan de la Passardière; le **17**, lycée Janson de Sailly, Saint-Sulpice : Mgr Jourdan de la Passardière; Notre-Dame-de-Lorette : Mgr Potron; le **18**, Saint-Eustache : Mgr Potron; la Trinité, Saint-Augustin : Mgr Jourdan de la Passardière; Saint-Germain-des-Prés, Saint-Honoré-d'Eylau : Mgr de Courmont; le **19**, Saint-Jacques-du-Haut-Pas, Saint-Vincent-de-Paul : Mgr Jourdan de la Passardière; Saint-Louis-d'Antin et Saint-François-de-Sales : Mgr de Courmont. — Une neuvaine préparatoire à la fête de la Pentecôte sera prêchée du **25 mai** au **2 juin** par le R. P. Gaudeau à la chapelle de Notre-Dame-du-Cénacle (7, rue de la Chaise). — A l'église russe de la rue Daru aura lieu le **18 mai** à 11 h. un service d'actions de grâces à l'occasion de la fête de naissance du tsar Nicolas II. — *Chez les Musulmans* : **13**, **14** et **15**, fêtes de Mouharem (jours heureux).

Mariages. — Le **12 mai**, on célébrera à l'église Saint-François-de-Sales (rue Brémontier) le mariage de M. Alfred Cuignet, capitaine au 5e chasseurs avec Mlle Kelty Cardozo. — Le **22**, à Notre-Dame d'Auteuil, mariage de M. Roger Bernard, architecte, fils du directeur des travaux d'architecture de la préfecture de la Seine, avec Mlle Lydie Pondavigne, fille de l'ancien consul de France, ingénieur en chef de la Compagnie des chargeurs réunis.

A la Sorbonne. — M. Léon de Rosny a repris ses cours sur le bouddhisme et les religions primitives de l'Extrême-Orient; ils ont lieu le mercredi à 3 heures.

Les dîners officiels à l'occasion de l'Exposition. — Le président du conseil et Mme Waldeck-Rousseau donneront le **19 mai** un grand dîner aux membres du corps diplomatique; ce dîner sera suivi d'un concert. — Le **21**, dîner au ministère de la marine. — Le **23**, au ministère du commerce.

La tombola de la Société Russe de bienfaisance. — A partir du **15 juin**, les lots non réclamés deviendront la propriété de la Société de bienfaisance. On peut retirer jusqu'à cette date les lots sur la présentation des numéros gagnants à l'ambassade de Russie (79, rue de Grenelle).

Le pardon des Celtisants. — Les Celtisants célébreront leur 21e pardon le **19 mai**; le banquet sera présidé par le doyen des Celtistes de France M. Bulliot, président de la Société éduenne.

Banquet. — Le **22 mai**, l'Association amicale des Charentais offrira un banquet à M. Raoul Verlet qui vient d'obtenir la médaille d'honneur de sculpture.

Soirée au Cercle de l'Union artistique. — Le **22 mai**, au Cercle de l'Union artistique, grande soirée consacrée à une représentation lyrique; au programme, le dernier tableau de Siegfried de Wagner avec le concours de Mme F. Litvinne.

Les courses de taureaux. — Le **24 mai**, à Béziers, corrida avec les toreros Montes et Bombitachio.

Une course d'estafettes. — Les **12** et **13 mai**, sur le parcours Strasbourg-Berlin aura lieu une course d'estafettes.

Sports. — Courses de chevaux : le **13 mai**, courses à Longchamp, Bordeaux, Saint-Etienne de Montluc; le **15**, Enghien; le **17**, Longchamp; le **18**, Maisons-Laffitte. — Cyclisme : le **13**, championnat de la Seine; le **20**, challenge d'équipes premières; course de l'Union vélocipédique du Louvre. — Tir aux pigeons (cercle du Bois de Boulogne) : réunions les **14** et **18**. — Polo : prix du championnat **21** et **23**. — Lawn-Tennis : **20**, handicap double mixte interclubs. — Athlétisme : le **17**, grande réunion annuelle interclubs et interscolaire de l'Association athlétique de l'Ecole Albert-le-Grand. — Escrime : les **15** et **16**, tournoi de fleuret; le **17**, tournoi de fleuret, salle des fêtes de l'Exposition. — Aviron : continuation du concours international de sport nautique à la voile, 2e journée, **22**, à Meulan.

Carnet du rentier. — *Tirages avec lots* : **14 mai**, Banque financière russe de la noblesse (1 lot de 200.000 roubles; total des lots : 600.000 roubles). — *Coupons à toucher* : le **15**, obligations Paris 1892; le **16**, rentes françaises 3 1/2 0/0 1894.

A TRAVERS L'EXPOSITION

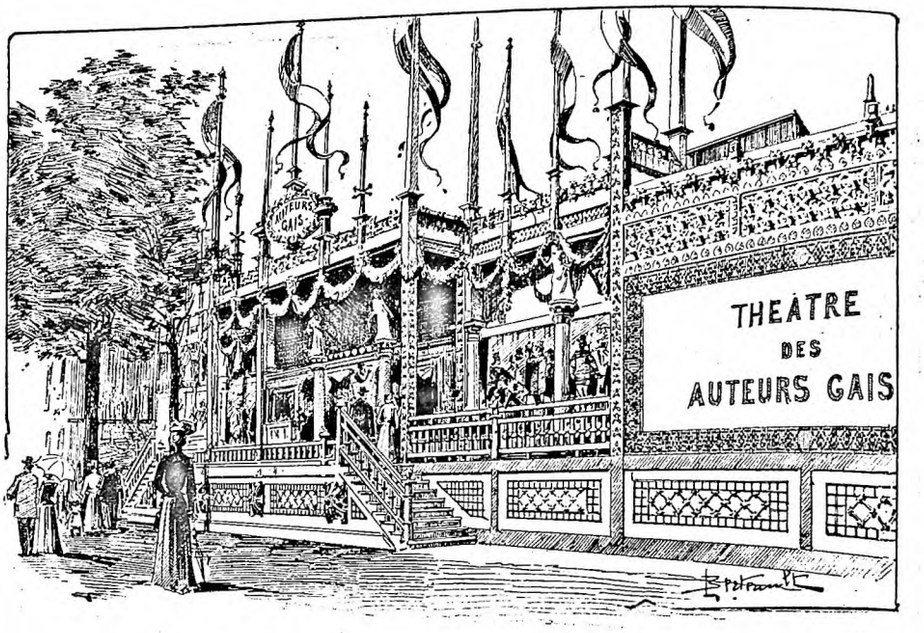
LA RUE DE PARIS

Pour que l'Exposition de 1900 ne fût pas inférieure à la précédente, il ne lui fallait pas seulement un *clou*, mais encore une *rue*. La rue du Caire fut une des trouvailles de 1889. La mode adopta ce coin pittoresque et en fit le coin folâtre. On ne pouvait se répéter littéralement en 1900, et recommencer la rue du Caire (1). Quelle autre rue choisir? rue de Constantinople? rue de Pékin ou de Yokohama? rue de Batavia? rue de Bombay?... rue de Pompéi ou rue de Capoue? rue de Babylone? rue de Gomorrhe?... rue exotique en un mot ou rue antique?

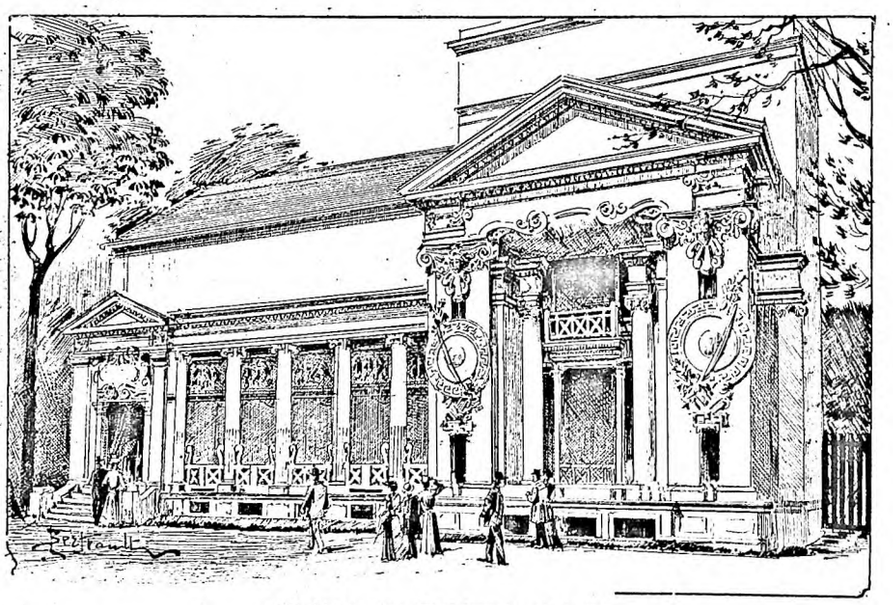
Quelqu'un trouva la rue de Paris.

En face, sur la rive gauche de la Seine, la pompeuse rue des Nations dresse ses tours gothiques, ses dômes, ses coupoles dorées, ses clochers. Et c'est la Belgique communale, la Hongrie féodale, l'Angleterre aristocratique... Ici, sur la rive droite, point de coupoles ni de tours : de légères constructions d'une élégance un peu cherchée, de gaies façades, d'originales décorations. C'est la rue de Paris : non pas une rue de Paris métropole de l'art, de Paris grande capitale intellectuelle; mais une rue d'un Paris tout spécial, le Paris des cabarets artistiques, des chansonniers nouveau-jeu, des fantaisies outrancières. C'est, pour tout dire d'une phrase, Montmartre au Cours-la-Reine.

On sait quelle vogue ont eue et ont encore les cabarets à chansons de Montmartre, succédanés du célèbre Chat Noir. Boulevard de Clichy, boulevard Rochechouart et dans les rues avoisinantes, s'allument le soir les enseignes flamboyantes de ces théâtricules aux extravagantes dénominations. La plupart donnent, commercialement, d'excellents résultats.



Théâtre des auteurs gais.



Théâtre des Tableaux vivants.

Les concessionnaires des attractions de la rue de Paris ont eu l'ambition — non désintéressée bien entendu — de centraliser pour les visiteurs de l'Exposition quelques-uns des spectacles épars sur la pente sud de la Butte-Montmartre. Ils en ont transporté quelques-uns au Cours-la-Reine; ils en ont reconstitué quelques autres; ils en ont imaginé de nouveaux dans le même esprit.

La rue de Paris va du pont des Invalides au pont de l'Alma. Elle commence derrière le pavillon officiel de la Ville de Paris, se continue derrière les grandes serres de l'Horticulture et finit derrière le palais de l'Economie sociale. Nos dessins reproduisent les plus réussies de ses façades foraines.

La *Maison du Rire*, décorée de frises où se déroulent des défilés carnavalesques, représente dans la rue de Paris le journal satirique le *Rire*. Elle a pour voisin immédiat le *Théâtre des Tableaux vivants*, dont les exhibitions sont accompagnées de la récitation de poèmes d'Armand Silvestre.

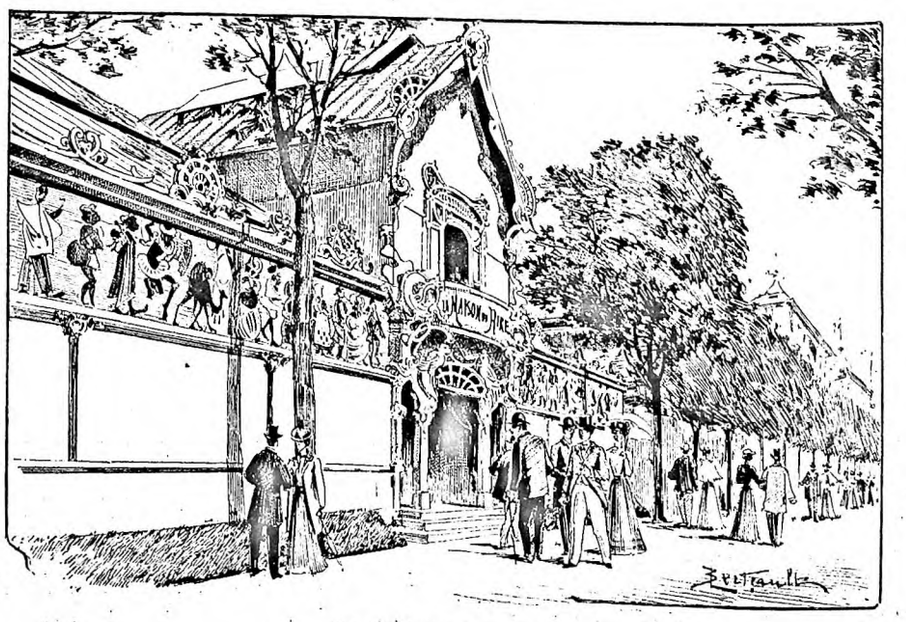
Plus loin, c'est le *Jardin de la Chanson*, consacré à la vieille chanson française, et, tout à côté, la *Roulotte*, où se débitent les dernières chansons rosses ou argotiques. La *Roulotte* a été construite par M. Binet, l'architecte de la Porte Monumentale de la place de la Concorde.

Comme la *Roulotte*, le *Grand Guignol* a émigré de Montmartre. Sa façade blanche et verte est pimpante, mais pas du tout *modern style*. Les cartouches qui surmontent la porte d'entrée rappellent au visiteur les noms de grands comiques français et rattachent Courteline à Tabarin.

Le *Théâtre des Bonshommes Guillaume* est dans la même note de vert et blanc. Une longue frise de marionnettes amusantes peintes sur fond d'or, court sur la façade. L'entrée, d'une forme bizarre, est flanquée de cariatides de Gauquié. Les bonshommes Guillaume, acteurs qui s'agitent sur la scène de ce théâtre minuscule, ne sont autres que des marionnettes semblables à celles de la frise extérieure, mais articulées et animées d'une vie endiablée.

Les vrais théâtres forains amusent les enfants, petits et grands, avec des marionnettes gauches et inélégantes, dont les mouvements maladroits sont accompagnés de plaisanteries surannées. Les bonshommes du dessinateur Albert Guillaume ont une physionomie pleine de vérité, sont costumés avec goût, se meuvent avec drôlerie et parlent la langue de nos meilleurs humoristes. De même, tandis que les baraques véritablement foraines sont ornées de grossières enluminures, œuvres de peintres d'enseignes, nous voyons à celles de la rue de Paris des panneaux peints avec verve et d'un pinceau habile. La rue de Paris, c'est un choix des spectacles de la Foire au Pain d'épices transformés par des artistes à l'intention des gens du monde.

Nous retrouvons aux *Auteurs Gais* ce même procédé, qui consiste à emprunter aux théâtres de la foire leurs moyens d'action sur la foule, et à les adapter aux goûts d'un public plus raffiné. Le *Théâtre des auteurs gais* est décoré de toiles de M. Belley-Desfontaines. Devant



La Maison du Rire.

(1) Notons cependant, pour ne pas en contrister les entrepreneurs, qu'une rue du Caire a été reconstruite en dehors de l'enceinte de l'Exposition, avenue de Suffren.

Ce numéro est accompagné d'une gravure de double page hors texte et d'un supplément musical.

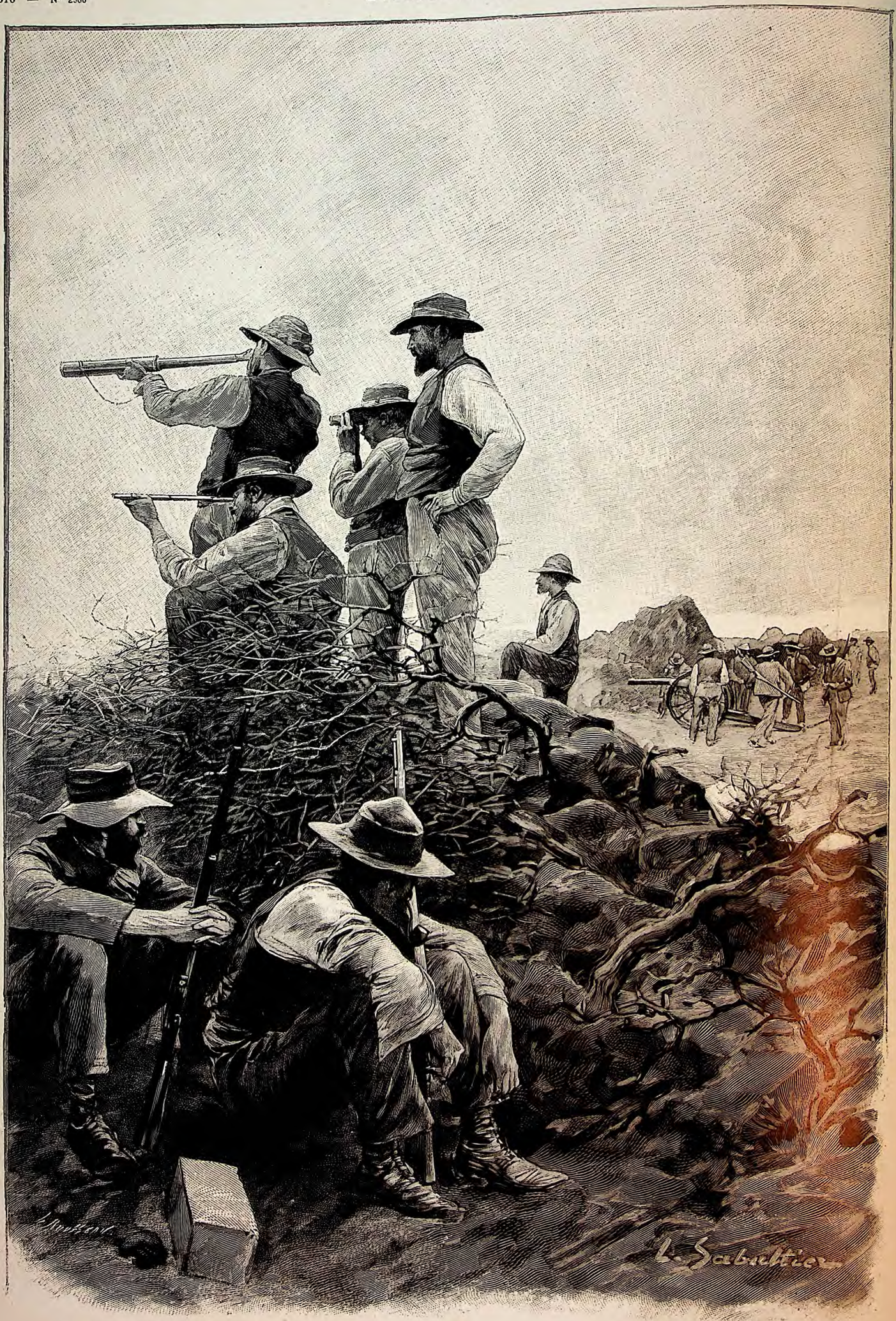
L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes. SAMEDI 19 MAI 1900 *58e Année — N° 2986*

EXPOSITION UNIVERSELLE



LE PETIT PALAIS DES BEAUX-ARTS. — Le porche sur l'avenue Nicolas II. — (Voir l'article, page 313.)



GUERRE DU TRANSVAAL. — Batterie d'artillerie protégeant la retraite des Boers. — (Voir l'article, page 321.)

LA GUERRE SUD-AFRICAINE

RÉCITS ET PRONOSTICS D'UN TÉMOIN

J'ai rencontré cette semaine à Paris un de mes amis établi au Transvaal depuis trois ans, homme mêlé aux grandes affaires réalisées ou projetées par les Anglais dans ce pays, et très lié, en même temps, avec toutes les notabilités du pays boer.

Il n'est pas Anglais, ni Français non plus, et sa situation est tout à fait particulière.

Dès qu'il eut causé avec moi pendant une heure, me donnant le pour et le contre, et montrant une impartialité parfaite à l'égard des Anglais et des Boers, blâmant ou louant tour à tour les deux camps, je lui demandai la permission de transcrire, pour le public, des notes aussi intéressantes.

— Tout ce que vous voudrez, me dit-il; je ne vous demande qu'une chose, c'est de ne pas me nommer. Je suis dans les affaires, et je trouve inutile de me compromettre pour les uns ou pour les autres. A dire vrai, mes sympathies sont pour les Boers, quelque avantage que je puisse retirer de la victoire des Anglais. Il y a dans ce petit peuple primitif tant de vertus et de qualités, qu'on ne peut s'empêcher de faire des vœux pour le triomphe de leur cause qui est celle du droit.

— Mais ils ont des défauts aussi?

— Oui, ils sont têtus au delà de ce qu'on peut imaginer, et rien ne peut les convaincre de leurs erreurs. Le colonel de Villebois-Mareuil y a perdu son temps et son savoir.

— Vous le connaissiez?

— Certainement. Nous étions à Colenso ensemble.

— Vous vous êtes donc battu avec les Boers?

— Non; j'y étais en amateur. J'ai assisté à cette bataille, comme le colonel, sans y prendre part. Je l'ai revu encore plus tard, et il m'a dit quels conseils il avait donnés inutilement, notamment pour l'attaque de Ladysmith, ou l'abandon de cette ville. Pour la prendre de vive force, il fallait sacrifier encore cinq cents hommes, un millier peut-être, le général Joubert ne l'a pas voulu. Alors le colonel a donné le conseil d'abandonner à peu près le siège et de porter, au sud de l'Orange, dans la colonie du Cap, trois corps de cinq mille hommes chacun, pour couper les Anglais à De Aar et pousser jusqu'à Cradock qui est un centre hollandais très important. Cette pointe audacieuse en territoire anglais aurait valu dix mille Afrikanders à l'armée boer, et de pareilles recrues n'étaient pas à dédaigner.

— Que pensez-vous du général Joubert?

— Il était malheureusement très au-dessous de sa tâche. C'était un homme respectable qui avait rendu de grands services au pays, et l'on ne pouvait pas lui enlever le poste auquel il avait droit. Mais sa mort ne saurait être considérée comme une perte. Il tenait à ménager ses hommes avant tout, et on lui reprochait de ménager en particulier les hommes de son district. Enfin, il n'était guère capable de dresser un plan d'attaque, et toute sa science militaire se bornait à la défensive.

— Et Cronjé?

— Cronjé était encore moins capable et plus têtu. Il l'a prouvé en repoussant les avertissements du colonel de Villebois-Mareuil; mais il était plus énergique que Joubert, et il menait ses hommes avec son fouet, tapant sur eux, au besoin, comme sur des bœufs, et il était craint et obéi.

— Le général Botha vous inspire-t-il une plus grande confiance?

— Beaucoup plus grande. C'est un homme intelligent, actif et énergique. Lui aussi a toujours la cravache à la main, et il ne ménage ni ses parents, ni ses amis, ni ceux de son district. Quand il place des hommes dans une tranchée, il a soin d'y alterner, côte à côte, les hommes d'un district pauvre et ceux d'un district riche, pour maintenir l'égalité des risques et pousser les uns et les autres à l'émulation.

— Mais vous parlez de cravache et de fouet, comme si les Boers n'étaient pas courageux.

— Dieu m'en garde. Ce sont d'admirables soldats, et des tireurs hors ligne, mais la discipline n'existe pas là-bas, dans les marches et contre-marches, comme dans les armées européennes.

« Enfin, s'il faut vous le dire, le Boer est comme le Turc; il est admirable dans la tranchée, ou caché derrière un rocher. Ces gens-là n'ont pas de nerfs, ils sont tout en chair et en os; et il résulte qu'ils ne craignent rien, dès qu'ils ont un abri; ils attendent l'ennemi sans broncher et sans tirer jusqu'à ce qu'on leur commande le feu; ils tirent presque toujours à coup sûr, et règlent leur tir à volonté, en calculant chaque fois la portée.

« Mais il est certain aussi que ces soldats-paysans sont inférieurs à l'attaque, se trouvent désorientés dans un assaut, et se débandent facilement. De là la nécessité de les mener énergiquement dans ces moments qui du reste ont été rares.

« Tout le secret de la guerre est là.

« Les Boers n'aiment pas à attaquer, et leurs chefs n'osent pas les y contraindre, de peur de ne pas réussir et de perdre la confiance de leurs hommes.

« On juge trop facilement en Europe d'après les armées européennes, et on fait des critiques de combat, comme si le Transvaal et l'Orange possédaient une armée régulière.

« Ce sont des soldats-citoyens dans toute l'extension du mot. Ils se feront peut-être tuer jusqu'au dernier en se défendant, mais ils répugnent toujours à se montrer à découvert au début d'un combat, et même à la fin, quand il n'y aurait qu'à poursuivre l'ennemi. Ils ont eu plusieurs fois l'occasion d'écraser l'armée anglaise en retraite; ils n'en ont rien fait parce qu'ils étaient bien assez contents d'avoir repoussé l'attaque.

« Ce sont de grands enfants avec d'admirables qualités de loyauté, de résistance, de dévouement à la patrie, mais sans initiative et sans audace. »

— Que pensez-vous du président Krüger?

— Le président Krüger est certainement un homme des plus remarquables, plein de finesse, de volonté, de ténacité, esprit organisateur, travailleur infatigable, homme politique et diplomate; mais avec toutes ces qualités, il a un défaut qui tient de l'enfantillage : il ne se préoccupe que d'une question : « Que dira-t-on en Europe? »

« Et avec ce « qu'en dira-t-on », il a les plus grands égards pour les prisonniers et les blessés anglais, perdant des hommes à les garder quand il suffirait de la moitié moins d'hommes, si on les enfermait dans des casemates.

« L'Angleterre n'a pas tant d'égards pour le « qu'en dira-t-on », et cela lui réussit mieux. »

— Les Anglais sont-ils bons tireurs?

— Détestables pour la plupart, habitués aux feux de file et ne sachant jamais régler leur hausse. C'est ainsi qu'après toutes les batailles où ils ont été vaincus, on a trouvé les Anglais morts avec leur fusil réglé à 2.000 mètres, comme au commencement de la bataille, alors qu'ils étaient arrivés à 800 mètres.

— Quel est exactement le chiffre des combattants, du côté du Transvaal et de l'Orange.

— Vingt-cinq mille hommes. Pas plus. Ils étaient trente cinq mille au début.

— Ils n'ont cependant pas perdu dix mille hommes.

— Faites le calcul : huit cents hommes tués...

— Pas plus?

— Pas plus. Huit cents blessés inaptes à reprendre le service. Car il y a eu plus de blessés, mais beaucoup se battent de nouveau. Et il en est de même du côté des Anglais. Ajoutez à ces pertes les trois mille deux cents hommes faits prisonniers avec Cronjé, cela fait près de cinq mille hommes perdus pour les fédéraux. Pour les cinq mille restant, les uns sont occupés à garder les cinq mille prisonniers anglais, les autres ont obtenu des congés pour la culture de la terre.

— Mais je croyais que les femmes dirigeaient les fermes et que les Cafres cultivaient la terre.

— Sans doute, pour les exploitations un peu importantes, cela se passe ainsi; mais pour les autres, pour les petites fermes où il n'y a pas ou peu de serviteurs, les bras du maître sont nécessaires, surtout pour labourer, et c'est aux pauvres qu'on accorde plus volontiers ces congés.

— Combien ont-ils d'officiers anglais prisonniers?

— Cent vingt.

— C'est peu, proportionnellement au nombre des soldats.

— Oui, et c'est assez dire avec quel courage les officiers anglais se sont fait tuer plutôt que de se rendre.

— Combien les Boers ont-ils de canons?

— Ils ont commencé la campagne avec vingt-quatre canons.

— Mais on disait qu'ils en avaient fait venir en secret...

— On a raconté beaucoup d'histoires. Ces canons ont été achetés au vu et au su de tout le monde, sur le budget de l'Etat. L'Angleterre n'a pas été trompée sur leur armement, et c'est ce chiffre de vingt-quatre canons qui lui a paru dérisoire pour une entrée en campagne. Elle n'a oublié qu'une chose, c'est qu'elle pouvait en fournir elle-même aux Boers, et, en effet, elle en a perdu dix-huit dont les Boers se servent très bien.

— Et les mines d'or?

— Les mines d'or, les meilleures sont exploitées depuis la guerre, au profit de l'Etat, quitte à indemniser les actionnaires si les Boers obtiennent leur indépendance. C'est une grande richesse pour l'Etat qui peut ainsi se passer d'emprunt et n'a d'ailleurs pas besoin de grand'chose.

— Ont-ils du charbon?

— Ils en ont en quantité, et c'est la première chose qu'ils ont prise. Les mines de Glencoe et de Dundee fournissent tout le Transvaal, et le charbon arrivait à la mine au prix de dix-huit à dix-neuf shillings la tonne.

« C'est l'absence de charbon qui gêne le plus les Anglais, car même pour leurs chemins de fer sud-africains, ils sont obligés maintenant de faire venir leur charbon d'Angleterre. Les Boers défendront ces mines jusqu'à la dernière extrémité. »

— Est-il vrai que les Anglais ne traitent pas bien les blessés boers qui tombent entre leurs mains?

— Oui et non. Ils les traitent bien dans les ambulances établies à distance et dans les hôpitaux; mais, sur le champ de bataille, ils sont d'une dureté incroyable. Ils chargent les blessés boers, sans aucun ménagement, dans ces longs chariots du pays que traînent six à huit bœufs, et qui n'ont pas de ressorts. Entassés au hasard, empilés pour mieux dire, ces blessés sont cahotés tout le long du chemin et traînés hurlants, à dix, douze ou quinze kilomètres de là. C'est un triste spectacle.

« En revanche, les hôpitaux sont tenus à merveille, et c'est ce que l'on voit. »

— Enfin que présagez-vous?

— Il est bien évident que les Anglais triompheront finalement, par la force du nombre, mais non sans subir encore de sérieux échecs, et beaucoup plus lentement qu'ils ne le prévoient. Ils n'arriveront pas à Prétoria avant cinq mois d'ici, à mon avis, et s'ils trouvent Prétoria évacuée par les Boers, ils n'auront pas pour cela le Transvaal; la guerre continuera dans le Nord, et elle continuera longtemps.

— Est-ce que les Boers ne défendront pas Prétoria?

— C'est probable; ou, du moins, ils n'y laisseront que la garnison suffisante pour tenir les Anglais en échec pendant un certain temps. La question n'est pas encore résolue et ne le sera qu'à la dernière heure. Et cependant Prétoria est très bien défendue. Mais le but n'est pas là : les Boers ne veulent pas être sujets des Anglais, et pour leur indépendance ils feront la guerre de partisans, tant qu'ils auront des vivres et des munitions. L'Angleterre sera longtemps obligée à entretenir une armée de cent mille hommes dans ce pays, si elle veut en rester maîtresse.

— Vous ne croyez pas la paix possible, même après une victoire des Anglais?

— Non, parce que le but est avant tout commercial, et que le but politique dépasse la portée d'une victoire contre les Boers.

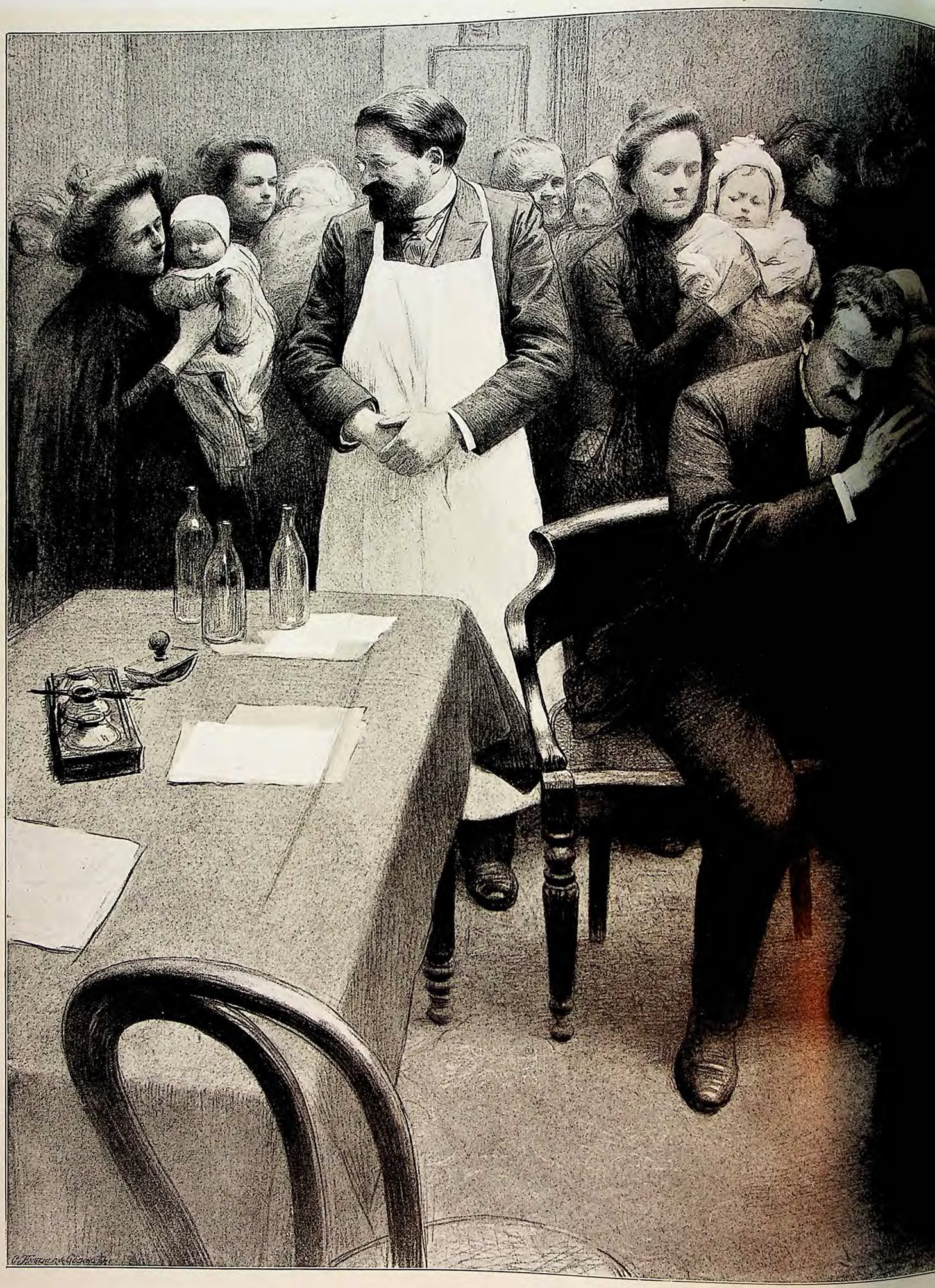
— Que feront donc les Anglais s'ils arrivent à dominer et à dompter les deux Républiques.

— Des *trusts*. Ils étaient tout prêts avant la guerre; on les fera tout de suite après. *Trust* du charbon qui donnera le charbon à bon marché aux chemins de fer et aux mines, très cher aux industries qui voudraient s'établir dans le pays, et encore plus cher à ceux qui voudraient l'exporter à Madagascar.

« *Trust* des mines d'or, dans des conditions que je ne puis pas vous indiquer, et enfin application du *Compound-system*, qui permet à l'Angleterre d'ouvrir ses colonies au commerce étranger, mais d'une façon dérisoire, car la colonie n'achète que des marchandises anglaises. Je pourrais être employé dans une mine, moi, étranger, et très grassement payé, mais je n'aurais pas le droit, sous peine de renvoi, d'acheter une bouteille de champagne, ou même une robe pour ma femme, en dehors du magasin anglais. Et si je veux établir une usine ou une fabrique dans le pays pour manufacturer un produit du sol, on me laissera faire, mais on me ruinera sûrement par les *trusts*. »

Voilà ce que m'a dit mon ami, avec quelques autres explications sur l'origine de la guerre, mais trop anciennes déjà pour qu'on puisse y revenir.

Louis de Meurville.



LA CONSULTATION AU

LES PALAIS DE L'AVENUE NICOLAS II

LE PETIT PALAIS

Lorsqu'on s'avance dans l'avenue Nicolas II, on éprouve infailliblement une impression générale de grandeur et de magnificence. Mais cette impression se transforme selon qu'on se tourne à droite ou à gauche. A droite, la façade du Grand Palais ne se détaille pas à première vue : ce n'est qu'une longue et noble colonnade. A gauche, la façade plus mouvementée du Petit Palais s'embrasse mieux d'un coup d'œil. On est tout de suite tenté de s'en rapprocher pour examiner les détails, tandis qu'on est porté à s'éloigner de l'autre pour en mieux voir l'aspect d'ensemble.

Les axes des façades coïncident exactement. Celle du Petit Palais se développe sur une longueur de 129 mètres, inférieure de 100 mètres environ à celle du Grand Palais. Le terrain que couvre le palais de M. Girault est de forme semi-hexagonale presque régulière. La façade postérieure mesure 81 mètres, les façades latérales, 90 mètres.

Dans ce demi-hexagone, l'architecte a inscrit, à distance respectueuse, un hémicycle formant cour intérieure : entre le contour de l'hémicycle et celui du demi-hexagone règnent les salles et les galeries. On ne pouvait imaginer de plan plus simple, ni mieux adapté au terrain.

La façade sur l'avenue Nicolas II se décompose en cinq tronçons, dont trois motifs monumentaux formant avant-corps et pourvus de dômes. Le motif central, qui encadre le porche, est relié à ceux des extrémités par des colonnades en retrait, qu'une balustrade prolonge au-dessus de l'attique.

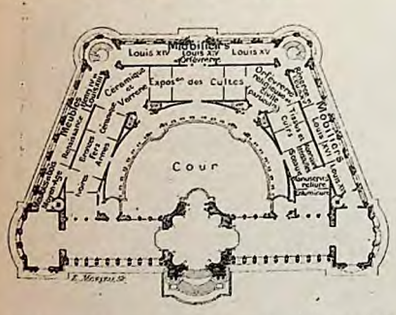
Comme celle du Grand Palais (1), cette façade est d'une extrême richesse sculpturale. Mais les sculptures, comme les lignes elles-mêmes du monument, ont ici plus de grâce.

C'est M. Injalbert qui a décoré le tympan principal. Au sommet, la Ville de Paris est entourée des Muses; derrière elle Apollon chevauche Pégase; la Seine, mi-couchée, mi-assise à ses pieds, l'enlace; à droite et à gauche, l'Océan et la Méditerranée sont figurés, le premier par un vieillard à longue barbe, la seconde par un corps de femme (Neptune et Amphitrite). Le sens précis de cette composition, abondante et mouvementée, reste mystérieux. J'ai sous les yeux deux publications qui reproduisent l'œuvre d'Injalbert. Ici elle s'intitule : la *Ville de Paris protégeant les arts*, et là : les *Fleuves français de l'Océan à la Méditerranée*. Le choix est libre.

A droite et à gauche du porche sont placés deux groupes importants : les *Quatre Saisons*, de M. Louis Convers, et la *Seine et ses Rives*, de M. Ferrary. Au dessus du porche, à droite et à gauche de la coupole, se dressent deux allégories de M. de Saint-Marceaux : le *Génie de la Peinture* et le *Génie de la Sculpture*. Entre les colonnes, au-dessus du linteau des fenêtres, deux séries de bas-reliefs de MM. Hugues et Fagel prennent dans leur ensemble l'aspect de frises.

Les pavillons d'angle sont ornés de cartouches de M. Peynot : *Génies soutenant les Armes de la Ville*. En retour de la façade principale, côté de la Seine et côté des Champs-Elysées, nous voyons des motifs de M. Mourel : *Junon* et *Vénus*. Le fronton de la façade postérieure allégorise les *Heures* et est signé de M. Hector Lemaire. Deux groupes exquis de M. Desvergnes symbolisent sur la même façade l'*Archéologie* et l'*Histoire*.

Sur la cour, enfin, on doit citer encore : l'*Art dans la Fantaisie* et l'*Art dans la Vérité* de M. Lefeuvre; les *Sciences* et les *Lettres*, figures en bas relief de M. Garlus; les *Enfants* de MM. Ferrary, Convers et Hercule, et les *Renommées* de bronze de M. Peynot.



Plan du Petit Palais et de l'exposition rétrospective.

Le Petit Palais se compose d'un étage élevé sur un soubassement important. En réalité, le véritable rez-de-chaussée, par son écrasement, par la forme de ses ouvertures, donne l'impression d'un sous-sol et passera certainement pour tel. Et l'étage, de plain-pied avec la cour intérieure, sera considéré comme rez-de-chaussée bien que l'on monte vingt-quatre marches pour y accéder de l'avenue Nicolas II.

(1) Dans la nomenclature, publiée la semaine dernière, des œuvres sculpturales décorant le Grand Palais, le nom de M. Nelson a été omis. On doit à M. Nelson toute la décoration du hall elliptique de l'avenue d'Antin.



Le jardin intérieur du Petit Palais.

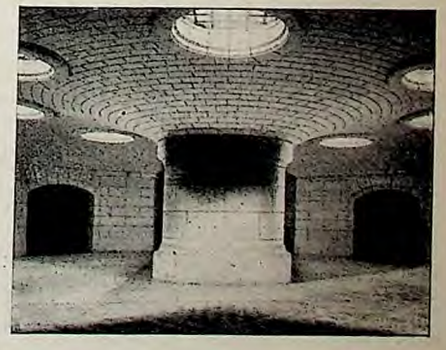
Le sous-sol n'a pas été utilisé par l'Exposition rétrospective. Le public peut cependant le visiter et y trouver quelque intérêt. Le vestibule antérieur, notamment, est imposant par la hardiesse des voûtes et la puissance des points d'appui, et les galeries, pavées en grès cérame à trois tons, ont des allures de cryptes. L'éclairage de tout le pourtour est obtenu soit par des baies latérales, soit par des ouvertures, fortement vitrées, dans le dallage de l'étage supérieur; il est suffisant pour permettre de loger dans ce sous-sol certaines collections. La partie centrale, située sous la cour en hémicycle, servira de dépôt. Tout le plafond est en ciment armé. Dans les rotondes d'angle, des escaliers d'une seule volée partent du sol pour aboutir au plancher de l'étage principal.

Là, comme à l'étage inférieur, un vestibule légèrement elliptique (19m,25 sur 18 mètres) occupe le centre du bâtiment en façade sur l'avenue Nicolas II. Il donne accès, par des escaliers latéraux de sept marches, à deux grandes galeries voûtées, ornées d'armures de cheval et de pied et d'une série de tapisseries, et qui aboutissent aux salons des pavillons d'angle. Si, au lieu d'obliquer à droite ou à gauche pour pénétrer dans ces galeries, le visiteur continue droit devant lui, il passe du vestibule dans la cour semi-circulaire arrangée en jardin. Ce jardin intérieur, encerclé dans une colonnade de granit noir tacheté, est une délicieuse oasis. Au centre, sur un socle, l'*Enlèvement de Proserpine*, de Girardon, met une note un peu surannée, qui corrige l'éclat trop neuf de quelques dorures. Des bassins d'eau verte sont enserrés de margelles mosaïquées de bleu et d'or. Des fleurs, des gazons, des arbustes dans des caisses de marbre, concourent à un ensemble harmonieux, d'un effet certain sur le public. Les parois du portique circulaire sont revêtues de pierre polie et de marbres variés. Les colonnes sont reliées par des guirlandes de feuilles en bronze doré. Tous les détails sont traités avec un soin minutieux, une recherche ingénieuse de perfection élégante et de grâce frêle.

Deux portes permettent de pénétrer dans les galeries intérieures, qui forment une double série, et sont parallèles aux trois façades tournées vers les Champs-Elysées, vers la place de la Concorde et vers la Seine. Les galeries extérieures sont éclairées par les fenêtres de ces façades; elles partent des pavillons d'angle sur l'avenue Nicolas II, se dirigent vers les deux pavillons des angles postérieurs, et réunissent enfin ces derniers. Les galeries intérieures suivent les mêmes directions; mais, encloses entre deux murs pleins, elles prennent jour seulement par leurs plafonds vitrés.

Ce plan harmonieux s'est prêté à merveille au classement logique des œuvres d'art de l'Exposition rétrospective. Après leur disparition, le Petit Palais sera remis, selon les conventions, à la Ville de Paris, qui en fera son musée.

MAURICE NORMAND.



Pilier central du vestibule du sous-sol

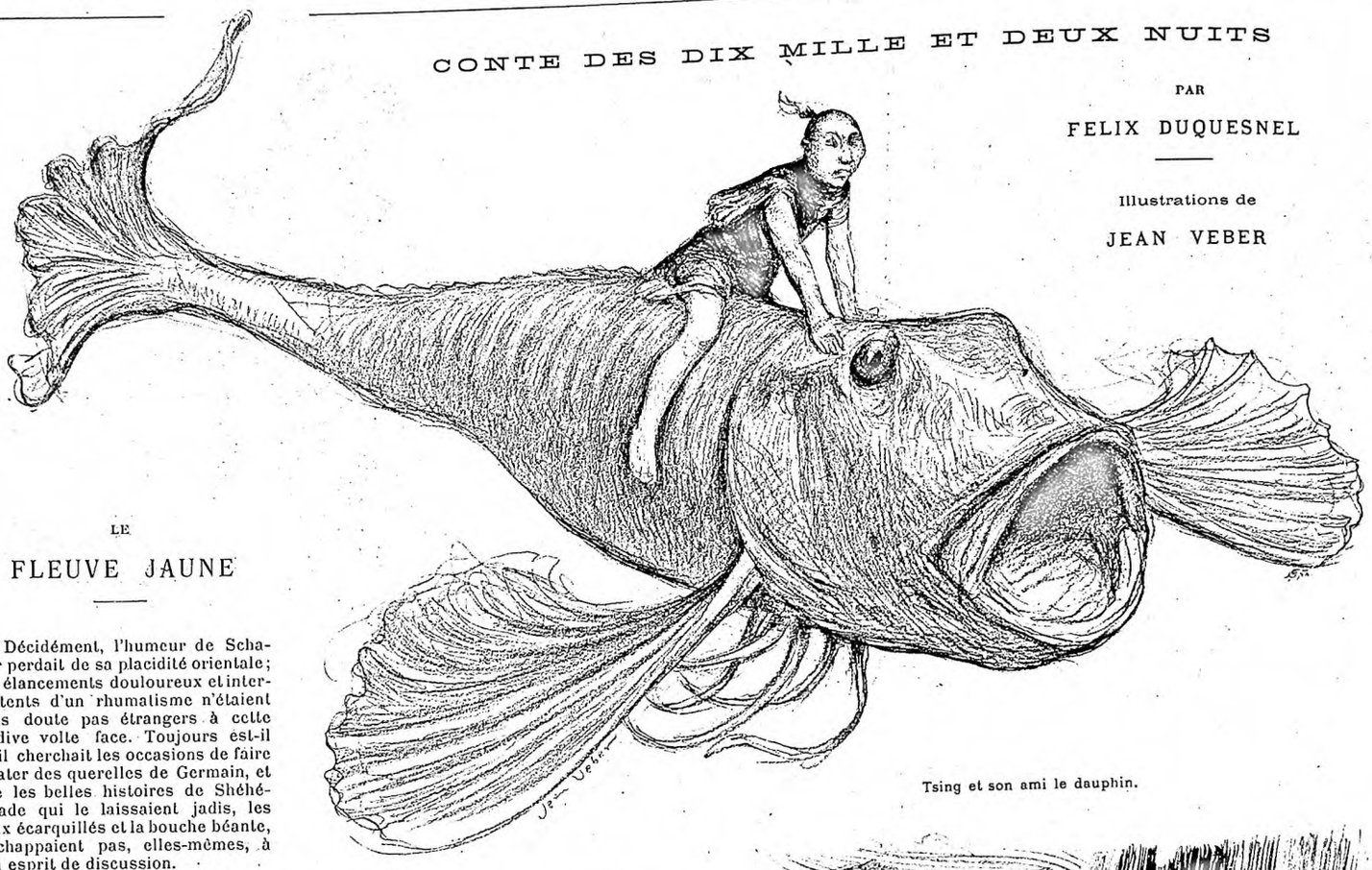
CONTE DES DIX MILLE ET DEUX NUITS

PAR

FELIX DUQUESNEL

Illustrations de

JEAN VEBER



Tsing et son ami le dauphin.

LE FLEUVE JAUNE

Décidément, l'humeur de Schariar perdait de sa placidité orientale; les élancements douloureux et intermittents d'un rhumatisme n'étaient sans doute pas étrangers à cette tardive volte face. Toujours est-il qu'il cherchait les occasions de faire éclater des querelles de Germain, et que les belles histoires de Shéhérazade qui le laissaient jadis, les yeux écarquillés et la bouche béante, n'échappaient pas, elles-mêmes, à son esprit de discussion.

— Quoi, dit-il brutalement, en s'éveillant ce matin-là, et en portant vivement la main à sa cuisse droite, où venait de le frapper un furtif coup de poignard, vous allez encore me conter quelque histoire de Perse ou d'Arménie, des pays que je connais comme mon turban, récits de vieille nourrice qui tombe en enfance. Allons, ma bonne femme, il faudra chatouiller la substance imaginative de votre cervelet, sans quoi je finirai par appeler l'eunuque qui attend, depuis de longues années, derrière cette porte, pour vous couper la tête, comme à mes femmes précédentes...

— Mon cher Seigneur, répondit la sultane, j'avais prévu votre désir et je vous entretiendrai ce jour d'un pays merveilleux que vous ne connaissez pas, de la Chine.

— De l'empire du Milieu, où les habitants ont le visage encore plus vilain que votre museau de mère gueuche!... soit. Mais efforcez-vous d'être intéressante, car je suis d'une humeur massacrante.

— Hâtez-vous donc, ma sœur, interrompit Dinarzade, de sa sèche voix de vieille fille, vous voyez bien que le Commandeur des Croyants s'impatiente.

En ce temps-là, commença la sultane d'un ton un peu troublé par la frayeur, un temps très éloigné, à l'époque de la dynastie des Théou, dont le dernier empereur n'était qu'un mannequin, entre les mains toutes puissantes de l'eunuque Ping, vivait sur les bords du Hoang-Ho, ou « Fleuve Jaune », une famille de très pauvres gens, dont le papa Sun était le chef. Sur les rives du Hoang-Ho, presqu'entièrement livré à la navigation, la population est très dense, et la vie pas facile. Le papa Sun était batelier; mais comme tous les pauvres gens étaient aussi bateliers, il y en avait une multitude, et quelques-uns seulement y gagnaient quelque monnaie. Sun y trouvait donc à peine de quoi fournir de riz, une fois la semaine, sa famille très nombreuse, qui se nourrissait, le reste du temps, des reliefs laissés par les riches marchands qui parfois venaient s'enivrer sur les bords riants du fleuve.

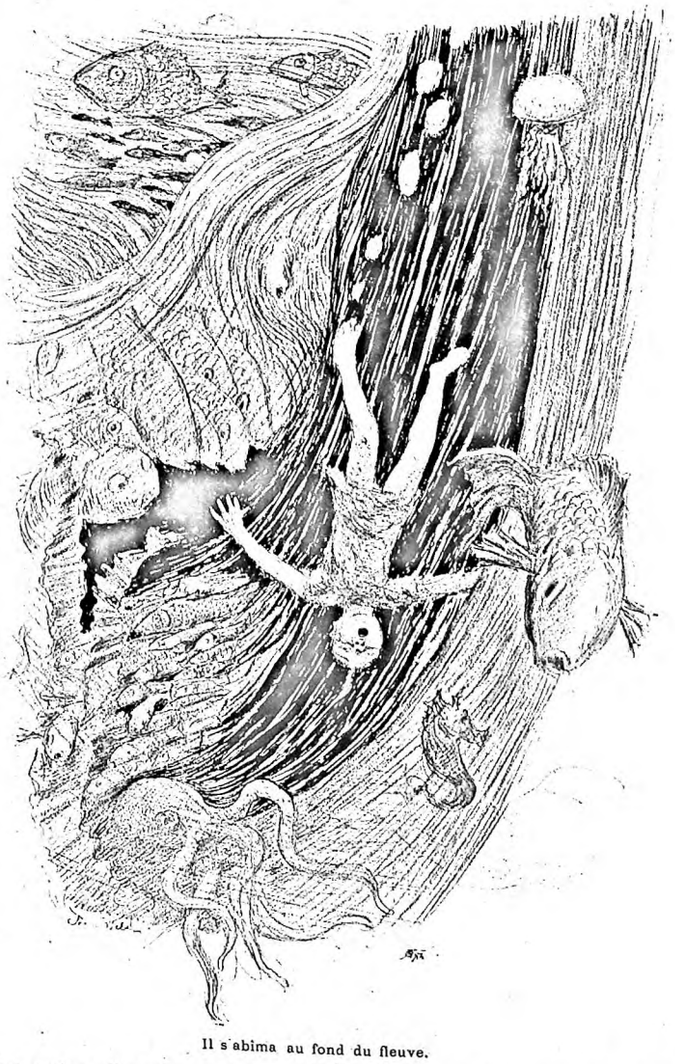
Mais la progéniture de Sun s'augmentant chaque année, lorsqu'elle arriva au chiffre de quinze enfants, il résolut de l'émonder d'un tiers pour augmenter de la sorte le bien-être des deux tiers restants. Sun et sa femme comptèrent un sur trois, en commençant par le plus jeune, pour ne pas attirer l'attention des aînés. Puis, par les nuits sans lune, ils s'en allèrent les jeter au Hoang-Ho, comme l'on fait des jeunes chiens quand on veut alléger les portées. Ils se débarrassèrent d'abord des deux premiers, sans encombre; mais le chiffre tombant sur Yang, leur préféré, parce qu'ils retrouvaient un peu, en lui, de leur âme vicieuse et de leur basse brutalité, ils sautèrent d'un cran et résolurent de noyer Tsing.

Seulement, Tsing avait l'intelligence éveillée, et bien qu'âgé de sept ans à peine, il était fûté, comme un adolescent. Il avait suivi ses parents dans la nuit de leur dernier crime, et soupçonnant qu'un sort pareil pouvait lui être réservé, il avait ajusté ensemble quelques vessies de porc qui, gonflées au dernier moment et mises sous ses aisselles, lui permettraient de flotter sur l'eau. Tous les soirs avant de s'endormir sur sa natte, il s'entourait de cet appareil primitif de natation, et quand la nuit où son tour vint, il était confiant en sa supercherie, et se laissa mener docilement, jusqu'aux rives du Fleuve Jaune.

Par malheur, son frère aîné, le méchant Yang, avait éventé sa ruse, et sournoisement percé les vessies d'un roseau pointu; aussi, lorsque le papa et la maman Sun, après avoir balancé le pauvre Tsing deux ou trois fois, de leurs bras tendus, le lancèrent à toute volée, au milieu du Hoang-Ho, au lieu de flotter ou de remonter à la surface, l'eau lui glougloutant dans la bouche, lui emplissant les oreilles, il s'abîma au fond du fleuve.

Cependant, au bout d'un temps qu'il ne put apprécier, il revint à lui-même. Il eut d'abord l'idée qu'un batelier, d'aventure, l'avait repêché, puisqu'il se sentait bien vivant et bien pensant; mais dès qu'il eut ouvert les yeux, sa stupéfaction les lui fit frotter encore, pour s'assurer qu'il ne rêvait pas éveillé.

En effet, il se trouvait couché sur un lit d'algues, au milieu de la salle d'honneur d'un palais, dont les voûtes transparentes étaient soutenues par des colonnes torses, en nacre. Une lumière lunaire s'épandait et noyait chaque objet, d'une pâle clarté, qui en accusait à peine les contours, et, dans l'atmosphère fluide, une musique flottait, imprécise et langoureuse, murmure singulier où résonnaient, douces et mornes, d'harmonieuses voix cristallines de femmes et d'enfants.



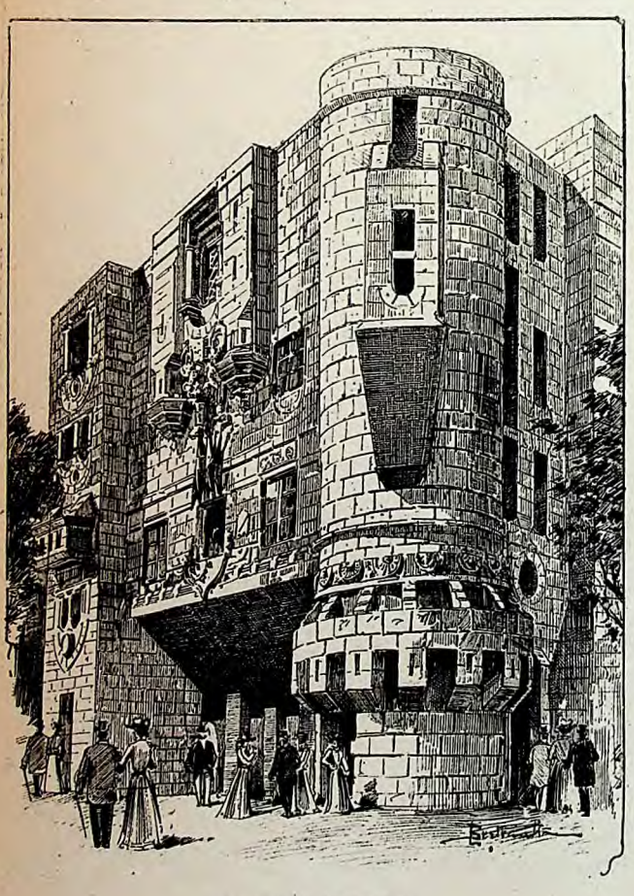
Il s'abima au fond du fleuve.

Une ombre glissa jusqu'à lui; elle était de forme lumineuse et affectait le galbe des lignes féminines; ses vêtements semblaient faits de flots agités et frangés d'écumes; ils apparurent aux yeux terrestres de Tsing de gaze verte légère, brodée d'argent, et sur le front de l'enfant passa, caressante et douce, une main dont le rose tendre rappelait l'ourlet couleur chair des coquillages marins. Alors, Tsing crut sentir comme une caresse liquide.

En même temps, une voix lointaine, fine, comme l'égouttement perlé des sources, et claire, comme le babillage frais des fontaines, lui dit :



Théâtre des Bonshommes Guillaume.



Manoir à l'envers.

l'entrée, sont dressés des tréteaux pour la parade et la musique. Avant chaque représentation une douzaine d'artistes font le boniment au public: Ce sont les clowns, les jocrisses, les marquises, les matamores traditionnels. Mais les maillots sont de soie et sans reprises, les pourpoints sortent de chez le bon costumier, les panaches sont de plumes d'autruche... bref, c'est une troupe de saltimbanques qui a fait un héritage — et qui, en même temps que sa garde-robe, a renouvelé son répertoire de saillies et de cascades.

La rue de Paris se complète par deux ou trois restaurants, le *Palais de la Danse*, le *Phono-cinéma-théâtre* et enfin la *Tour du Merveilleux* ou *Manoir à l'envers*. Ce manoir à l'envers, qui repose sur ses cheminées et sur le sommet de ses tours et qui dresse ses fondations vers le ciel; dont le seuil est pavoisé de drapeaux qui flottent la hampe en bas, l'étamine soulevée en l'air; où l'on marche sur les plafonds, au-dessous des meubles adhérents aux parquets; d'où, quand on se met à la fenêtre, on voit l'Exposition sens dessus dessous; cette construction, d'une fantaisie un peu fatigante par son insistance, donne à rêver. Quels singuliers états d'esprits naissent du désir d'imaginer pour une Exposition quelque chose d'original! Se représente-t-on le travail mental de celui qui veut à tout prix trouver une idée d'attraction? Il cherche, il combine, il voyage dans le fantastique et l'irréalisable. Des embryons d'idées absurdes, cocasses, se forment dans son cerveau. L'une d'elles se précise, grandit, apparaît enfin dans toute son ampleur. Elle est géniale. Pas de doute, ce sera le clou rêvé. Et notre homme court chez M. Picard pour lui proposer de faire de la tour Eiffel le manche d'un parasol géant ou pour lui demander la concession d'un terrain où il construira une maison à l'envers...

M. N.

NOTES ET IMPRESSIONS

Pour être heureux, il faut savoir faire deux choses : fermer les yeux et ouvrir les mains.

LABICHE.

∴

Il y a dans l'homme une tendance à élire son inférieur.

VICTOR HUGO.

∴

C'est de préférence dans les petites choses que l'opposition se donne carrière, au sein des corps délibérants.

(*Mémoires*).

BARON HAUSSMANN.

∴

Il y a des temps où il y a moins de courage à attaquer le pouvoir qu'à le défendre.

SCRIBE.

∴

Les juges d'instruction, ça devrait être des femmes.

(*La Robe rouge*).

BRIEUX.

∴

Les crises de nerfs qui tournent souvent à l'avantage des jolies femmes, sont presque toujours funestes aux nations.

∴

Il manquerait quelque chose à la charité pour être une religion, si elle n'avait pas ses martyrs.

G.-M. VALTOUR.

et la crasse, et que de plus, son savoir s'exprimait en phrases fleuries, qui dissimulaient la rugosité de l'étude.

Un matin, il prit Tsing par la main, et le mena, par des chemins tortueux, vers un coin retiré du jardin du palais, tout fleuri de chrysanthèmes, où, entre les tuyas, les oliviers odoriférants, les lauriers-camphre et les sophoras des Indes, se dressait une maison de porcelaine.

Pour y parvenir, il fallait passer sur un pont de jade, recourbé en dos de tigre, qui se mirait dans les eaux transparentes d'un petit ruisselet, où se jouaient des poissons rouges.

Ils entrèrent; la princesse se tenait dans une pièce transformée en véritable volière, et des petits oiselets, semblables à des mouches, diaprés et minuscules, voletaient autour d'elle et venaient lui becqueter les lèvres.

— Ma fille Elmisec, voici ton nouveau précepteur! dit Koung-tsen.

Et il sortit, laissant prudemment la présentation se faire seule.

Tsing examina d'abord, en silence, Elmisec. Il remarqua que sa peau était ravissante, d'une belle nuance jaune thé, ses pommettes doucement saillantes, et que ses yeux verts d'émeraude et fendus en amandes, étaient retournés vers les tempes, comme tirés par un doigt invisible; qu'elle avait un nez tout petit ouvrant ses narines délicates au-dessus d'une bouche mignonne, et que ses cheveux, relevés et gras, étaient plantés d'épingles de corail. Une robe verte brochée de fleurs roses l'enveloppait, moulant ses seins menus, et ses hanches graciles, et de tout petits pieds, ronds comme une soucoupe de porcelaine, avaient peine à la soutenir.

Tsing la trouva délicieuse.

— Vous avez de jolis oiseaux! dit-il, pour entrer en matière.

— N'est-ce pas! répondit-elle aussitôt, rieuse et aimable. Et vous, vous êtes souriant comme une rosée, et doux comme un miel frais, car vous me faites des compliments qui me charment. Tous les autres voulaient tuer mes chéris, pour me forcer à travailler. Regardez celui-ci! dit-elle, en désignant un bengali, de son ongle long et rose, recroquevillé comme une petite coquille. Voyez, ses yeux nous regardent. Il nous écoute, car vous savez qu'il comprend tout ce qu'on dit; les oiseaux ont, comme nous, une petite âme immortelle.

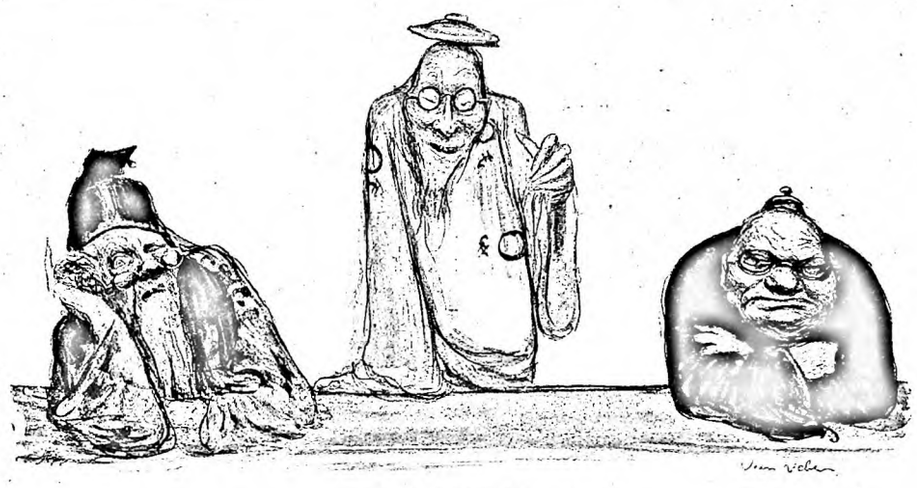
— Certainement! affirma Tsing, d'un ton convaincu.

Elle se mit à sourire, montrant ses dents de nacre dorée, et ils devinrent, tout de suite, amis.

Les heures d'études furent courtes. Ils passaient leur temps dans la volière, ou bien, penchés sur le pont de jade, d'où ils s'amusaient à regarder leurs images mêlées dans l'eau, tandis qu'ils jetaient du pain aux poissons rouges.

D'autres fois, ils se promenaient dans les salles du palais, et Elmisec montrait à Tsing les merveilles amassées par son père, qui était collectionneur émérite.

Ils marchaient entre les porcelaines de Nankin, passaient devant de hauts vases massifs en or et en argent ciselés, effleuraient les meubles de laque rouge, les émaux cloisonnés, les cassettes en jade, en agate, en corail, faisaient rouler entre leurs doigts les perles de Ceylan et de Golo, qui remplissaient les tiroirs de santal.



Le jury d'examen.

Quand ils étaient las de splendeurs, ils retournaient faire la dînette, à la riante maison de porcelaine; ils se régalaient de hachis de crapauds, de pattes de rats rôties, d'araignées frites, de chenilles et de vers à soie, qui ont un goût de marron, et les faisaient sauter allègrement avec leurs petites baguettes d'ivoire jusqu'à leur bouche.

Ensuite venait la musique, Elmisec prenait sa *yo*, flûte en bambou verni à douze trous, et tandis qu'elle se gonflait les joues, à souffler dedans, Tsing, armé d'un marteau de bois, frappait sur des cloches de bronze, rangées par ordre de grandeur. Ils commençaient leur concert de toute la force de leurs poumons et de leurs bras, et le faisaient lentement mourir, jusqu'à devenir un bruit imperceptible, ce qui est le dernier mot de l'art musical.

Bref, Tsing et Elmisec s'aperçurent bientôt qu'ils s'aimaient, ce qui était fatal, et conforme à la divine loi de nature. Et Khoung-tsen, ayant une fois sorti le nez de ses collections, le vit aussi. Certes, il n'eut pas besoin pour cela d'une grande faculté d'intuition. Mais cette union de sa fille, avec un homme dont le savoir était susceptible de lui faire obtenir même le globule rouge de « premier mandarin », et par cela même une fonction impériale dans un pays où la science est en si grand honneur, n'était pas pour lui déplaire.

Il laissa donc les enfants s'abandonner à leur libre penchant, le dénouement proche devant être un mariage.

Cependant, Tsing, malgré sa joie, était rongé par l'angoisse; il se demandait quel effet ferait l'apparition de ses nageoires, sur l'esprit de sa fiancée, le jour de leurs noces?

Aussi, il résolut de s'en débarrasser à tout prix, dût-il en mourir.

Il fit appeler Yen-Do, le célèbre chirurgien à la mode, et lui confia, en grand secret professionnel, la monstruosité qui le faisait différer du reste des hommes.

— Bah! c'est un jeu pour moi, de vous enlever ça! fit Yen-Do, d'un air capable. J'en ai vu et opéré bien d'autres. Ce n'est rien, ou plutôt... C'est 10.000 taëls!

Tsing, donna les dix mille pièces d'or, avec joie, en pensant qu'il allait être délivré de ses nageoires importunes.

Yen-Do, le grand maître, apporta ses instruments d'acier, et reséqua les nageoires, en trois minutes, mais en ayant eu bien soin de prendre l'argent, avant de commencer l'opération, ainsi, d'ailleurs, que font toujours les princes de la science, dont la prudence égale le désintéressement.

Deux jours après, les nageoires repoussèrent encore plus fortes.

Yen-Do revint.

— Bah! c'est un cas fréquent — fit-il, impassible, — je vais recommencer, ce sera 20.000 taëls, cette fois, à cause des difficultés!

Tsing s'exécuta; il demeura baigné dans son sang pendant trois heures; mais les maudites nageoires repoussèrent à nouveau.

Il tenta de les brûler, elles repoussèrent toujours.

Alors, désespéré, il résolut de se tuer.

Cependant, Elmisec, inquiète des fréquentes absences de Tsing, se douta qu'il y avait quelque chose qu'il lui cachait. Elle s'embusqua, un jour, derrière une tenture de la chambre de son fiancé, et en fille espiègle qu'elle était, le surveilla, et le vit qui faisait sa toilette. Il se lamentait tout haut sur ses appendices costaux. Et justement le soleil pénétrant par les fenêtres prêta à ceux-ci mille couleurs irisées et changeantes, de l'or au bleu, du rose au violet et à l'argent.

— Ah! dit Elmisec sortant brusquement de la cachette, où elle ne pouvait se contenir davantage, c'est pour cette raison, cher Tsing, que vous ne vouliez plus me voir; quelle idée! mais, je les adore, moi, ces petites nageoires, si jolies, si fines, si élégantes, si changeantes sous le rayon de lumière. D'abord, j'avais toujours rêvé d'avoir un mari, avec des nageoires. Oh! racontez-moi comment vous sont venues celles-ci?...

Tsing se couvrit bien vite, après le premier saisissement passé, prit une tenue plus décente, et fit à la jeune fille le récit de son séjour sous les eaux.

Elle ne se tenait plus et battait des mains, aux moments pathétiques, et parfois restait rêveuse.

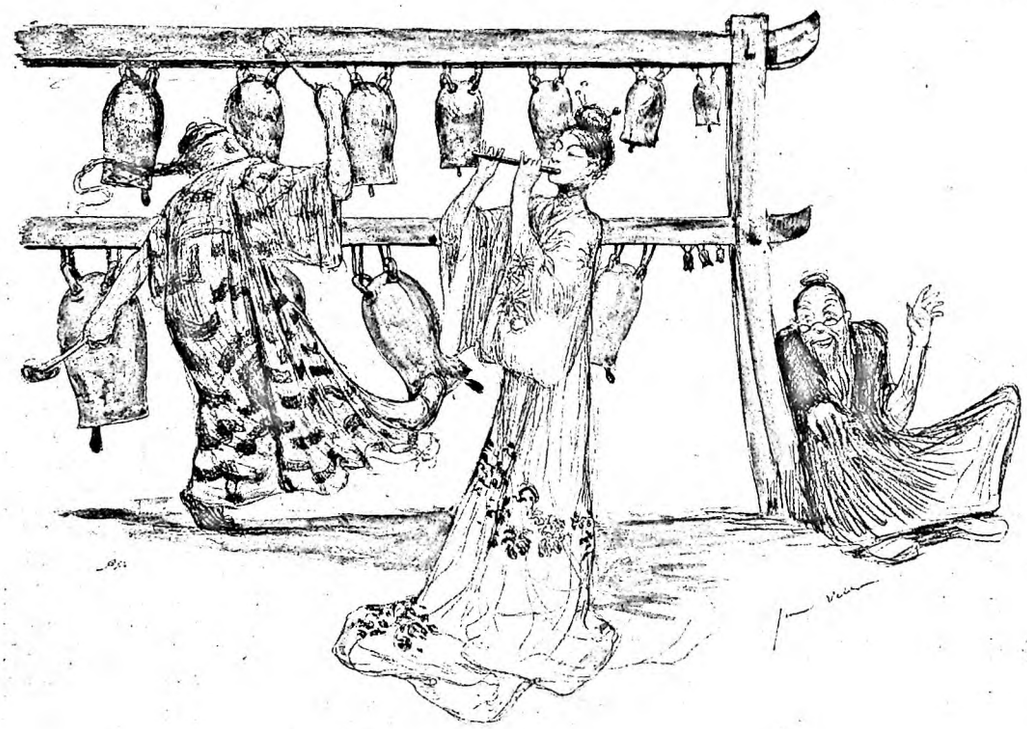
— Je t'adore, je t'adore, mon cher Tsing, — lui dit-elle, quand il eut terminé, en passant ses bras ronds et frais autour du cou de son ami. Puis s'asseyant, mutine, sur ses genoux, elle reprit : — je t'adore, toi et tes nageoires, parce que tu ne ressembles pas aux autres hommes. Oh! fais-les voir encore, dis!

. . . . . .

Après le mariage accompli, alors que Tsing aurait dû être parfaitement heureux, car il adorait sa chère petite femme, il s'étiola à vue d'œil, comme une plante qui sèche sur pied, il avait beau faire, les mystères du royaume des eaux le sollicitaient, il avait le mal du Fleuve Jaune.

De son œil inquiet, Elmisec suivait le changement trop visible, et elle redoublait de tendresses.

— Qu'as-tu, bien-aimé? disait-elle de sa voix douce comme la musique du ciel.



La symphonie.

LIVRES NOUVEAUX

Histoire. — Littérature. — Voyages.

L'Héritage de Pierre le Grand (1725-1741), par K. Waliszewski. 1 vol. in-8°, avec un portrait, Plon, 8 fr.

Ecrit avec plus de simplicité et de naturel que le *Pierre le Grand* du même auteur, dont il est la continuation, ce gros livre ne nous offre pas seulement le fidèle tableau d'une des périodes les moins connues de l'histoire de la Russie : il a encore pour nous tout l'imprévu et tout l'attrait d'un véritable roman d'aventures. D'étonnants courtisans, venus de tous les pays, y entrecroisent les fils d'intrigues et de complots qu'on croirait inventés par quelque Paul Féval; et, sans cesse, l'amour y alterne avec l'assassinat comme dans les plus échevelés des vieux mélodrames. Tout cela, d'ailleurs, absolument authentique, reconstitué d'après les témoignages des contemporains. Mais peut-être l'intérêt du récit vient-il moins encore de la sauvage et tragique beauté du sujet que de l'art avec lequel M. Waliszewski a su dégager, des faits qu'il nous racontait, leur signification politique et morale. Chaque page de son récit nous aide à mieux comprendre de quelle série de hasards et de catastrophes s'est formé la grandeur de l'empire russe; et l'on peut dire que son livre, en nous montrant les transformations subies par l'héritage de Pierre le Grand, nous permet aussi d'apprécier à sa valeur exacte le rôle historique de la grande Catherine.

L'Évolution constitutionnelle du Second Empire, par Henry Berton. 1 vol. in-8°, Alcan, 12 fr.

Dans ce gros volume de près de 800 pages, M. Berton s'est efforcé de nous exposer en quelque sorte l'histoire philosophique du Second Empire, c'est-à-dire de reconstituer sous nos yeux l'enchaînement fatal des causes et des effets qui, de 1852 à 1870, a transformé une autocratie toute césarienne en une sorte de république n'ayant d'impérial que son titre. Son livre est donc à la fois une œuvre d'érudition et de réflexion; et l'érudition y est toujours infiniment consciencieuse, et la réflexion s'y traduit, de page en page, par toute sorte d'aperçus des plus intéressants. Mais de ce mélange constant des deux éléments résulte, pour le lecteur, une impression de gêne qui risque d'enlever à l'ensemble du livre la haute portée instructive qu'il devrait avoir. M. Berton, évidemment, n'a pu se résigner ni à omettre un fait ni à s'abstenir de le commenter; et la pensée ne lui est pas venue que notre patience pouvait se fatiguer d'une aussi longue épreuve. Puisse du moins son livre servir de fondement à une histoire plus rapide et plus vivante de ce Second Empire dont le véritable caractère a été, jusqu'à présent, si peu connu et si mal apprécié!

L'Année Politique, par André Daniel; *vingt-sixième année* (1899). 1 vol. in-18, Fasquelle, 3 fr. 50.

M. Daniel a bien raison de dire, dans son introduction, que « l'année 1899 a été certainement, au point de vue politique, la plus troublée et la plus douloureuse que la France ait connue depuis longtemps ». Mais d'autant plus est intéressant à lire le récit qu'il nous fait des événements de cette triste année, sans compter que c'est la première fois, peut-être, que ces événements nous sont racontés avec une impartialité absolue, ce qui nous permet de les apprécier sous leur jour véritable. Et nous devons aussi savoir gré à M. Daniel de n'avoir pas été « hynoptisé » par l'affaire Dreyfus au point d'oublier tout le reste de ce qui s'est passé dans le monde durant la même période. Travaux législatifs, négociations diplomatiques, progrès de la colonisation, tout cela tient, dans le volume, la place qui convient; et à tout cela l'auteur apporte la même clarté élégante et simple qui fait pour nous, de la collection entière de ses *Années Politiques*, un répertoire aussi agréable que précieux à consulter.

Œuvres complètes d'Alphonse Daudet, édition définitive illustrée. *Contes et nouvelles*, tome II. 1 vol. in-8°, A. Houssiaux, 8 fr.

Alphonse Daudet n'a rien écrit de plus personnel ni de plus parfait que ces *Contes du Lundi* dont on nous offre ici l'édition définitive. Emotion et ironie, finesse d'observation et charme de style, tout concourt à faire de ces légers croquis autant de petits chefs-d'œuvre sans équivalent dans notre littérature. Et l'on ne peut s'empêcher de regretter plus vivement encore, en les relisant, que le délicieux conteur qui les a écrits ait cru devoir, ensuite, hausser le ton de ses récits pour se mettre au courant de la mode nouvelle. Parmi les méfaits du naturalisme, les futurs historiens du roman français pourront citer en première ligne la perte des beaux contes et des beaux romans que n'aurait pas manqué d'écrire Alphonse Daudet, si l'exemple de M. Zola et d'Edmond de Goncourt ne l'avait fait renoncer à sa vraie nature. Réjouissons-nous, du moins, que celle-ci ait pu se manifester tout entière dans les premières œuvres du poète provençal, et notamment dans ces *Contes du Lundi* dont la beauté à la fois harmonieuse et touchante apparaîtra sans cesse avec plus d'éclat, à mesure que s'effaceront davantage les fâcheux souvenirs du naturalisme!

Le Théâtre de l'âme, par Edouard Schuré. 1 vol. in-18, Perrin, 3 fr. 50.

M. Schuré est un philosophe doublé d'un poète. Personne ne sait comme lui traduire en d'harmonieuses et de nobles images l'aspiration de l'âme vers l'idéal éternel. Et si même les deux drames qu'il nous offre dans ce volume échouent à produire jamais sur la scène l'effet qu'il en attend, si même ils manquent peut-être de quelques-unes des conditions essentielles de l'action dramatique, nous serions presque tentés de dire qu'ils n'en valent que mieux, au double point de vue de la profondeur des pensées et de la poétique beauté de la forme. Toute l'âme de l'auteur s'y épanche librement, avec sa passion et sa fantaisie : c'est elle qui se montre à nous sous la variété des personnages et des situations; et c'est elle encore que nous retrouvons dans une éloquente préface où M. Schuré, sous prétexte de nous expliquer le sens de ses drames, nous expose, une fois de plus, la haute doctrine morale dont ils sont inspirés.

Aux Colonies d'Asie et dans l'Océan Indien, par G. Verschuur. 1 vol. in-18, illustré, Hachette, 3 fr. 50.

M. Verschuur, il y a quatre ans, a fait un très beau voyage : il a visité les principaux ports de l'océan Indien, le Cambodge, le Tonkin et l'Annam, les grandes cités chinoises de Hong-Kong, de Canton et de Shangaï, le Japon, l'île Maurice, la Réunion et Madagascar. Mais, à parcourir tant de pays, M. Verschuur a vu sans doute s'émousser en lui le sens de l'émotion pittoresque, car c'est à peine si, dans ce livre, il semble impressionné par la beauté des sites divers qui ont défilé sous ses yeux. Aussi bien cet infatigable voyageur ne nous paraît-il pas être de ces âmes sensibles qui sont prêtes à admirer toujours et partout : il ne cesse au contraire de se plaindre, au cours de son long voyage, des hommes et des choses, n'aimant en particulier ni les enfants, ni les gens mal habillés, ni nos procédés de colonisation, ni l'organisation de nos services de transports maritimes. A Hué, ayant eu l'occasion de voir fustiger un voleur, il ne peut s'empêcher de regretter que nous ayons renoncé, en France, à « ce bon petit moyen d'avoir raison des récalcitrants ». Mais ce franc-parler et cette mauvaise humeur ont du moins l'avantage de nous valoir mille réflexions des plus curieuses sur les mœurs et l'administration de nos colonies.

La Civilisation française dans le développement de l'Allemagne (*Moyen âge*), par Raoul Chélard. 1 vol. in-8°, Société du *Mercure de France*, 7 fr. 50.

Ce premier volume de l'œuvre de M. Chélard, tout entier consacré au moyen âge, est surtout un monument d'érudition, et de la plus minutieuse et de la plus savante. Mais l'esprit général qui l'anime lui donne une portée historique infiniment supérieure à celle qu'ont d'ordinaire les travaux du même genre : car M. Chélard affirme et démontre, tout au long de son livre, que la France a joué un rôle énorme dans la civilisation de l'Allemagne durant le moyen âge. Et chacun des faits qu'il étudie se rattache à cette idée fondamentale, de sorte que son livre est quelque chose comme une histoire de l'Allemagne du moyen-âge, reconstituée au point de vue des influences françaises et de leurs effets. Nous y voyons, par exemple, comment l'organisation des ordres monastiques en Allemagne se fait sous la direction de nos moines de Cluny et de Cîteaux, comment les premières universités allemandes se créent à l'exemple des écoles françaises, comment l'art gothique ne s'implante au delà du Rhin qu'après s'être constitué dans notre pays. Nous pourrions dire, plus justement encore, que le savant ouvrage de M. Chélard est quelque chose comme un appendice de l'histoire de France, et tel que sa lecture convient le mieux du monde à satisfaire et à stimuler notre patriotisme.

Poésies. — Romans.

Choix de Poésies, par Charles Grandmougin. 1 vol. in-18, Fasquelle, 3 fr. 50.

M. Charles Grandmougin est un poète si fécond qu'on ne saurait trop le louer d'avoir réuni pour nous, en un petit volume, celles de ses poésies qu'il juge les meilleures. Son recueil nous permet, au reste, d'apprécier son talent sous tous ses aspects; et peut-être même les extraits qu'il nous y offre de quelques-uns de ses drames sont-ils ce que le volume contient de plus curieux. La forme y est parfois un peu lâche, mais elle l'est aussi, trop souvent, dans les poèmes lyriques de M. Grandmougin; et sous les négligences de la forme se sent, dans ces fragments dramatiques, une grande noblesse d'émotion et de pensée. Quelques-uns des *Souvenirs de Franche-Comté*, qui ouvrent le recueil, méritent également d'être loués pour l'accent généreux de leur patriotisme. Tel ce sonnet, que nous ne pouvons nous défendre de citer :

LE PAYS

Petit coin de Comté, reposant assemblage
De friches, de forêts, de prés, je te revois!
Mais où je passais les vacances, village
Dont les toits gris fumaient entre vignes et bois,

Jardin qui dominait la route, beau feuillage
Des noyers, paysans rieurs au dur patois,
Je te sens vivre en moi, paradis du jeune âge,
Avec tes horizons, tes clartés et tes voix!

Famille aux gais propos, table aux siestes aimées,
Automnes lumineux aux douceurs embrumées,
Rougeoyantes forêts, grands plateaux découverts,

Las! je vous ai perdus, mais je vous garde encore
Car j'ai su dans mon cœur étroitement enclore
Comme un trésor d'amour cet intime univers!

Doménica, par Camille Vergniol. 1 vol. in-18, Lemerre, 3 fr. 50.

Flattée des hommages discrets d'un certain Lucien Mellecœur, Mme Schecpers-Naekerke encourage cette passion naissante que, par caprice, elle se refuse ensuite à partager, aimant mieux se donner à un autre homme, un butor, qu'elle oblige à s'enfuir avec lui et qui ne tarde qui l'oblige à s'enfuir avec lui et qui ne tarde pas, d'ailleurs, à l'abandonner. Mais alors Melcœur, touché de sa détresse, non seulement le recueille, mais encore la réconcilie avec son mari : dévouement d'autant plus méritoire que personne ne lui en sait gré, et qu'il lui vaut, au contraire, les plus amers reproches de celle qu'il n'a jamais cessé d'aimer. Tel est, en résumé, le sujet du nouveau roman de M. Vergniol; mais nous devons ajouter que, capricieuse, perverse, et fausse comme elle l'est, son héroïne n'en est pas moins à ses yeux une personnification parfaite de la femme. « Oui, *une femme*, tout simplement, comme il en est tant, et rien qu'une femme, allant et venant à travers la vie, agissant au hasard et sous l'impulsion de ses nerfs, naïvement capable des pires vilenies, faisant enfin, non pas certes ce que fait toute femme, mais ce que toute femme peut faire, uniquement parce qu'elle est femme. » Et c'est cette thèse, d'un féminisme si particulier, que M. Vergniol a entourée de très pittoresques tableaux des mœurs et des coutumes de la Flandre française.

Ne nous frappons pas, par Alphonse Allais. 1 vol. in-18, éditions de la *Revue Blanche*, 3 fr. 50.

Nous serions en peine de dire si ce nouveau recueil de M. Alphonse Allais est supérieur, inférieur, ou simplement égal aux précédents; mais le fait est qu'avec la plus mauvaise volonté du monde personne ne saurait parvenir à le trouver ennuyeux. Les noms des héros, à eux seuls, suffiraient déjà pour dérider le critique le plus grincheux. Comment ne pas s'amuser des aventures d'un maire qui s'appelle Lanfry, d'un commerçant qui s'appelle Ternel (maison Lepère et Ternel), d'une jolie petite sotte nommée Mme Arcachon, de l'Américain Fish, principal associé de l'agence Valfair, Fish and Ce, ou du correspondant dijonnais qui déguise son vrai nom sous le pseudonyme de M. Aurice? Mais ces noms, et mille petites plaisanteries au courant des pages, tout cela n'est qu'un masque sous lequel M. Allais déguise un grand fond de bon sens et même un véritable génie d'invention scientifique. N'est-ce pas une idée géniale, par exemple, que celle qui consiste à remplacer le pourboire des cochers de fiacre par une réduction sur la longueur de leur course? Quand on est à la Madeleine et qu'on veut aller à la Bastille, on demande d'abord au cocher d'aller à Saint-Mandé : à la Bastille, on l'arrête, sous prétexte de lui épargner un trop long voyage; et le plaisir qu'on lui fait dispense du pourboire. Ou bien encore n'est-ce pas une conception admirable que celle d'un syndicat de vitriers qui engage des camelots pour casser des vitres, dans les jours d'émeute? Tout le volume est rempli de conceptions d'un genre, qui n'ont que le seul tort de nous être présentées comme des facéties, tandis qu'elles ne demanderaient qu'à être prises au sérieux et utilisées.

Divers.

L'Almanach des Sports, publié sous la direction de Maurice Leudet; *deuxième année* (1900). 1 vol. in-16, illustré, Ollendorff, 1 fr. 50.

« Depuis trois ou quatre ans, on a pu remarquer que les chiens, même dans les campagnes les plus reculées, n'aboyaient plus après les bicyclettes. » Cette remarque d'un de nos plus fins humoristes prouve mieux, peut-être, que toutes les statistiques la place considérable que la bicyclette, et en général tous les sports, ont prise en France, durant les dix dernières années. Et que des gens d'esprit comme M. Alfred Capus et M. Aurélien Scholl aient consenti à collaborer à un *Almanach des Sports*, c'est encore là un signe des temps. Mais ce qu'apprécieront sans doute davantage, dans ce petit livre, les véritables gens de sport, ce sont les documents techniques et anecdotiques que leur apportent une foule d'écrivains assurément de moindre mérite, mais non pas, dans leur sphère, moins bien informés : automobilisme, cyclisme, aérostation, hippisme, tir, escrime, boxe, natation, yachting, gymnastique et tauromachie, sur tout cela M. Maurice Leudet et ses collaborateurs se sont mis en peine de les renseigner; et les illustrations qui accompagnent le texte achèvent de faire de cet *Almanach* un ouvrage des plus précieux, autant pour les sportsmen que pour le bon public.

Ont paru :

Divers. — *Robert Perceval, député : Essai d'étude politique et sociale*, par Julien Lefèvre. 1 vol. in-18, Perrin, 3 fr. 50; — *Paris pendant la Réaction thermidorienne et sous le Directoire*, recueil de documents, par A. Aulard; tome IV : *11 mars 1797 — 20 juillet 1798*. 1 vol. in-8°, Cerf, 7 fr. 50. — *Nos Alliés Allemands*, par le capitaine Veling. 1 vol. in-18, Dentu. 3 fr. 50; — *Le Cabinet secret de l'Histoire* (4e et dernière série), par le Dr Cabanès. 1 vol. in-18, Maloine, 3 fr. 50. — *La Grande industrie en France sous le règne de Louis XV*, par Germain Martin. 1 vol. in-8°, Fontemoing, 8 fr. — *A quoi tient l'infériorité française*, par Léon Bazalgette. 1 vol. in-16, Fischbacher, 3 fr. 50. — *Les Plaisirs et la vie de Paris*, guide du flâneur, par A.-P. de Lannoy. 1 vol. in-16, illustré, Borel, 2 fr. — *Le Corset, étude physiologique et pratique*, par Mme Gaches-Sarraute. 1 vol. in-8°, avec fig., Masson, 4 fr.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

A l'Exposition : la lumière électrique. — Nous avons déjà parlé des « groupes électrogènes », d'une puissance totale de 36.085 chevaux, installés dans les galeries des machines du Champ de Mars et destinés à assurer l'éclairage de l'Exposition, concurremment avec d'autres installations particulières et avec le courant fourni par les secteurs.

Cette énorme quantité d'électricité, quand tout sera achevé, permettra d'alimenter 21.749 foyers lumineux!

Voici quelques détails sur la répartition de cette prodigieuse quantité de lumière :

A la porte monumentale de la place de la Concorde, 12 grandes lampes à arc sur la coupole et les minarets, 8 lampes à réflecteur-projecteur et 16 lampes à réflecteur simple sur les pylones, enfin 3.116 lampes à incandescence réparties sur tout le monument.

Aux Champs-Elysées, 174 lampes à arc.

Au pont Alexandre III, 508 lampes à incandescence réparties dans les candélabres, sur les couronnes lumineuses des clefs de voûte et sur les pylones des quais, sans compter les 10 lampes à arc de la chaussée du pont.

Au Champ de Mars, le Palais de l'Électricité et le Château-d'Eau seront illuminés à giorno. Le Palais de l'Electricité, justifiant son titre, sera éclairé par 5.000 lampes à incandescence, 8 lampes à arc avec projecteurs à verres colorés et 4 lampes à arc avec réflecteurs. Sur le Château-d'Eau seront disposées 1.098 lampes à incandescence. Nous étudierons de plus près cette intéressante installation dans un de nos prochains numéros.

Enfin, la grande salle des Fêtes comporte 4.500 lampes; les deux palais de l'Esplanade des Invalides ont 1.639 lampes (arc et incandescence), tandis que 131 lampes à arc éclairent l'allée centrale et les quinconces.

Dans cette énumération ne sont pas comprises les très nombreuses lampes des théâtres, cafés, restaurants, établissements et attractions de tout genre, tant au Champ de Mars qu'au Trocadéro, à la rue des Nations et au Cours-la-Reine. Si nous y ajoutons encore l'éclairage au gaz, particulièrement brillant dans les jardins du Champ de Mars, on voit qu'on peut être tranquille : l'Exposition sera bien éclairée.

Nouveau wagon de luxe américain. — Celui-ci a reçu le nom d' « Observation Buffet Car » et un véhicule de ce nouveau type est attelé à l'arrière de chacun des trains rapides dénommés « North Coast Limited », qui circulent entre Saint-Paul et la côte du Pacifique.

Ce grand wagon, construit avec tout le luxe et le confortable dont les Américains sont coutumiers, est particulièrement disposé pour donner aux voyageurs du train rapide tous les agréments compatibles avec un long voyage en chemin de fer. Il est surtout caractérisé par la spacieuse plateforme d'observation qui le termine à l'arrière et d'où l'on peut jouir librement de la vue du pays traversé. Cette plateforme est elle-même précédée d'un vaste salon dit « observation room », très largement éclairé par de grands châssis vitrés. A l'autre extrémité du wagon, deux fumoirs, munis de tables et de sièges et, au centre, un buffet amplement garni de tout ce qu'on trouve d'habitude dans les bars américains. Une salle pour la correspondance, une bibliothèque renfermant 125 volumes les plus récemment parus, un compartiment à lits, des cabinets de toilette pour hommes et pour dames, une salle de bains et un salon de coiffure complètent cet agréable et somptueux véhicule.

Une usine électrique de 150.000 chevaux. — Cette colossale installation est l'usine hydro-électrique qu'on établit actuellement à Masséna (Etats-Unis) pour l'utilisation des chutes du Saint-Laurent.

Les travaux commencés, il y a seize mois, par le Saint-Lawrence Power Ce, sont très activement poussés et ils ne tarderont pas à être terminés. L'usine que l'on achève en ce moment n'occupera que le quart de l'installation totale, et produira seulement 35.000 chevaux. Elle comporte sept groupes générateurs formés chacun d'une machine dynamo Westinghouse de 5.000 chevaux actionnée par une turbine et produisant un courant de 2.200 volts. Ces énormes dynamos mesurent 6m,60 de hauteur et pèsent 195.000 kilogrammes.

Exposition de Hanoï en 1901. — M. Doumer, gouverneur général de l'Indo-Chine, vient de décider qu'une Exposition des produits agricoles et industriels et des œuvres d'art de la France, des colonies françaises et des pays d'Extrême-Orient, s'ouvrira à Hanoï le 1er décembre 1901 et sera close le 26 janvier 1902.

L'expédition des colis pourra être faite, par connaissement direct sur Hanoï, à l'adresse du commissaire général; un service spécial sera organisé pour recevoir les envois des exposants qui n'ont pas de représentants à Hanoï; la force motrice et l'électricité seront fournies gratuitement aux exposants; aucun loyer ne sera demandé pour les emplacements occupés dans le Palais central ou dans ses annexes; l'exposition fonctionnera à titre d'entrepôt fictif, les colis seront exemptés du droit de statistique et plombés gratuitement; enfin l'Administration fait actuellement les démarches nécessaires pour obtenir des Compagnies de navigation des réductions notables de tarifs.


L. Sabattier

LE GRAND-DUC GEORGES ET LA PRINCESSE MARIE DE GRÈCE

Dimanche dernier, 13 mai, a été célébré à Corfou le mariage du grand-duc Georges et de la princesse Marie.

Le grand-duc Georges Michaïlovitch est le troisième fils du grand-duc Michel Nicolaïevitch; il est né en 1863. La princesse Marie est la fille du roi de Grèce et de la grande duchesse Olga Constantinovna; elle est née en 1876. La cérémonie nuptiale a été célébrée par le métropolite d'Athènes, en présence de M. Theotokis, président du Conseil des ministres, de M. Carapoulos, ministre de la justice, et de M. Onou, ambassadeur de Russie à Athènes.



Le grand-duc Georges.



La princesse Marie de Grèce.

Phot. E. Westly et C. Boehringer.

LA GUERRE DU TRANSVAAL

Après un long arrêt à Bloemfontein, le maréchal Roberts a repris sa marche en avant. Il a franchi la moitié de la distance qui sépare Bloemfontein de Johannesburg, et occupé Kroonstadt, dont le président Steijn avait fait la capitale provisoire de l'Etat d'Orange. En même temps, du côté du Natal, le général Buller a réoccupé Dundee. Ce sont leurs propres frontières que les Boers du Transvaal vont maintenant défendre, tandis que les commandos orangistes continueront, sur le territoire de l'Etat-Libre, occupé par les forces anglaises, la guerre de guerillas.



Le comte Pierre de Bréda.

Parmi les prisonniers que les Anglais ont envoyé à Sainte-Hélène, on cite un Français, le comte Pierre de Bréda. Lieutenant au 20e chasseurs, puis au 20e dragons, il avait démissionné en 1895. En même temps que le colonel de Villebois-Mareuil, il était allé mettre son épée au service de la cause boer. Blessé aux côtés de son chef et fait prisonnier, c'est lui qui prononça l'éloge funèbre du colonel sur la tombe qui lui fut élevée par les soins de lord Methuen.

LES THÉATRES

Les théâtres qui ont la bonne fortune de posséder un artiste ou une pièce dont l'action sur la foule est certaine, sont dès à présent en mesure d'aborder avec de grandes chances de succès le difficile passage des mois d'Exposition. *L'Aiglon* avec Sarah Bernhardt, *Cyrano* avec Coquelin, *Zaza* et *Mme Sans-Gêne* avec Réjane, attireront certainement beaucoup d'étrangers et de provinciaux; et il en restera tout de même pour *la Poudre de Perlinpinpin*, *la Cagnotte*, *les Cloches de Corneville*, *les Deux Gosses*, *Miss Hélyett*, *Champignol malgré lui*, *le Nouveau Jeu* et *le Vieux Marcheur* dont les titres consacrés par la victoire s'étalent en ce moment sur la façade des principaux théâtres parisiens.

Sur du nouveau, il ne faut guère compter; l'Odéon vient cependant de monter une pièce inédite : *l'Enchantement*, quatre actes d'un jeune auteur, M. H. Bataille. Rien de plus commun au théâtre que la situation de l'homme aimé de deux femmes, voire de deux sœurs. M. Bataille a rajeuni le sujet par la hardiesse et l'imprévu des développements et la grâce de son style rachète bien des audaces et des inexpériences de jeunesse. La pièce a été assez bien accueillie; elle est du reste admirablement jouée par Mmes Hading, Régnier et M. Tarride qui est inimitable de bonhomie spirituelle dans un rôle qui pouvait facilement devenir odieux ou ridicule.

LE FEU AU CHATEAU-D'EAU DE L'EXPOSITION

Grosse alerte, mardi dernier, à l'Exposition. Vers midi, une épaisse fumée se répandait aux abords du Château-d'Eau monumental qui, adossé au palais de l'Electricité, s'élève à l'extrémité de l'avenue centrale du Champ de Mars. Un commencement d'incendie venait de se déclarer dans le sous-sol de l'édifice où sont établis d'innombrables fils électriques aboutissant à des tableaux de distribution scellés dans les murs et les commutateurs commandant les fontaines lumineuses. Allumé par un court-circuit, le feu s'était communiqué aux tableaux et autres ouvrages en menuiserie. Grâce à la promptitude des secours, il fut rapidement éteint. Il n'y a eu aucun accident grave à déplorer; mais l'état des galeries souterraines inondées par les pompiers, et la détérioration des appareils aura pour conséquence de retarder l'inauguration du Château-d'Eau qui devait être prêt à fonctionner demain dimanche.

BAYARD DE LA VINGTRIE

Le sculpteur Paul-Armand Bayard de la Vingtrie, professeur de dessin à l'Ecole polytechnique, inspecteur à la direction des Beaux-Arts, qui vient de mourir, le 2 mai, était né à Paris, le 30 mai 1846. Engagé volontaire pour la durée de la guerre, en 1870, sa belle conduite à Buzenval, le 19 janvier 1871, lui valut la croix de la Légion d'honneur. Il comptait parmi les élèves les plus distingués de Guillaume et de Cavellier. Ses principales œuvres sont : le *Charmeur de serpents* (1re médaille), actuellement au parc Monceau; le monument de *Mgr Fournier*, à Nantes; la statue de *Coysevox*, à Lyon; le buste de *Hoche*, au musée de Versailles, la *Camargo*, à l'Opéra; le *Génie de la Guerre*, au Trocadéro; *Pandore*, au musée Galiera. Dans ces derniers temps, il avait collaboré à la décoration du grand palais des Beaux-Arts, aux Champs-Elysées, et du palais du Génie civil, à l'Exposition universelle. Bayard de la Vingtrie était en outre l'auteur de nombreuses statuettes en terre cuite.

NOTRE GRAVURE EN SUPPLÉMENT

La consultation des nourrissons au Dispensaire de Belleville. — Dans un vaste hall, cent cinquante mères, grand'mères, grandes sœurs, tenant chacune entre leurs bras un nourrisson, quelquefois deux, attendent leur tour, debout ou assises, autour d'une table devant laquelle est assis le docteur Variot, entouré de ses jeunes collaborateurs. On passe au docteur des fiches portant les nom et prénom des enfants, les observations faites depuis sa naissance, les résultats des pesées hebdomadaires, dont la dernière vient d'avoir lieu dans une petite salle contiguë. Le docteur Variot consulte les fiches, interroge la mère, examine le nourrisson et, selon que son poids a augmenté normalement ou insuffisamment, ou même a diminué, il donne ses instructions pour la semaine qui vient, fixe le nombre des tétées, la quantité de lait à donner à chaque tétée, indique s'il y a lieu les remèdes à administrer. La mère remercie, se lève, passe à la pharmacie de l'établissement, si son enfant est malade, puis devant le comptoir où le Dispensaire lui délivre, au prix de 30 centimes le litre (prix du mauvais lait trop souvent falsifié des laitiers), d'excellent lait stérilisé, dont le prix dans le commerce est de 60 centimes.

C'est en effet ici l'école des mères, — mais surtout des mères, si nombreuses à Paris, qui allaitent artificiellement leurs petits. Au Dispensaire de Belleville, les mères de ce quartier apprennent à nourrir leurs enfants sainement et régulièrement, à doser les tétées, à prendre les précautions de propreté indispensables. Le docteur Variot leur a distribué en 1899, à moitié prix, plus de 49.000 litres de lait stérilisé.

Ce n'est pas dans une notice aussi courte qu'il est possible d'énumérer tout le bien que le Dispensaire de Belleville, pour nourrissons et enfants malades, a fait, dans ce quartier populeux, depuis 1892. Le docteur Traverse, qui s'est livré à une enquête rigoureuse sur les dispensaires pour enfants, répartis dans tous les quartiers de Paris, attribue à celui de Belleville le deuxième rang comme importance : il le place immédiatement après celui de Montrouge fondé par Mme Furtado-Heine. Mais on se doute bien que le dispensaire de Mme Furtado-Heine dispose de ressources incomparablement supérieures. Celui du docteur Variot, fondé par lui, il y a huit ans, entretenu depuis par des donations volontaires et subventionné par l'Etat et la Ville de Paris, est un remarquable exemple des résultats que l'on peut obtenir avec un peu d'argent et beaucoup de bonne volonté, de savoir et de dévouement.

M. N.



L'Incendie du Château-d'Eau. — (Phot. G. Delton.)



Bayard de la Vingtrie dans son atelier.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

Comme en 1889, l'Exposition nous amène avec les curiosités exotiques des musiques, d'un charme souvent exquis, que nous n'avons pas l'habitude d'entendre. Voici deux danses andalouses que notre collaborateur M. Lacome a bien voulu transcrire pour nous. Choisies parmi les plus originales, ces deux pièces sont exécutées par plus de cinquante danseuses espagnoles au Palais de l'*Andalousie au Temps des Maures*, très belle reconstitution de l'Espagne fastueuse du Kalifat, située en plein Trocadéro.

Nous offrons en outre à nos lecteurs les *Ramiers*, une des dix-sept mélodies qui composent le recueil édité par M. Hamelle, des chansons de *Leïlah*, tirées du poème persan « Diwân » d'Emile Mariotte. Là encore M. Alexandre Georges a su retrouver dans sa musique l'inspiration délicate et colorée qui a rendu si populaires les Chansons de Miaska.

Imprimerie de l'Illustration, 13, rue St-Georges. — Paris.
L'Imprimeur-Gérant : Lucien Marc.

L'ENLÈVEMENT DE GYP

Les journaux ont raconté en détail l'aventure extraordinaire de Mme la comtesse de Martel, bien connue sous son pseudonyme littéraire de Gyp. Le *Guet-apens*, le *Rapt*, les *Trois hommes mystérieux*, le *Château perdu*, l'*Evasion*, *Pérégrinations nocturnes*, le *Retour*, tels pourraient être les titres des chapitres de cet épisode rapide et mouvementé d'un roman-feuilleton à la Ponson du Terrail. Mme de Martel affirme que c'est un roman absolument « vécu » ; il serait téméraire et malséant de mettre en doute sa parole. Le certain, c'est que, samedi dernier, partie vers huit heures du soir de son hôtel du boulevard Bineau, à Neuilly, pour se rendre à une réunion électorale à Paris, dans le quartier de la Glacière, Gyp n'est rentrée chez elle qu'à l'aube naissante, après avoir longtemps erré au-delà et en deçà des fortifications. Que s'est-il exactement passé pendant cette terrible nuit? Elle seule le sait; car ni le rapt ni l'évasion n'eurent de témoins, les trois ravisseurs sont restés enveloppés de mystère et le château n'a pas été retrouvé. L'identité des coupables, le mobile de leur ténébreux dessein, autant d'éléments qui nous échappent.

Malgré des lacunes et des obscurités regrettables, ce petit drame emprunte un vif intérêt à la personnalité de l'héroïne ; à l'attrait du bizarre, il joint celui de l'imprévu.

Rien, en effet, ne semblait prédestiner à pareille mésaventure la femme spirituelle, experte à divertir ses contemporains en les égratignant de sa plume espiègle; rien ne faisait présager que l'écrivain d'une gaîté si fine et d'une fantaisie si moderne, fournirait un jour un « document humain » à une littérature démodée, si différente de son genre. Mais, voilà! depuis quelque temps, Gyp s'est risquée de son pied léger dans les dangereux maquis de la politique. Là, comme l'a dit un observateurs agace, tout arrive, même l'invraisemblable, même l'impossible. E. F.



La comtesse DE MARTEL (*GYP*).

LES FUNÉRAILLES DE MUNKACSY

Les obsèques de Munkacsy ont eu lieu, mercredi 9 mai, à Budapest, où pendant deux jours le catafalque était resté exposé devant la maison des Arts. La cérémonie, célébrée aux frais de l'Etat, a été fort imposante : on remarquait parmi les assistants le ministre de l'Instruction publique, les membres du Parlement, une députation des artistes, les étudiants, sabre au côté et en grand costume de deuil. Des cavaliers également drapés de manteaux de deuil ouvraient la marche du cortège, qui s'est déployé par les rues décorées de tentures noires. Une foule énorme se pressait sur le parcours, et l'on peut dire que la Hongrie a fait des funérailles princières au célèbre peintre qu'elle considère comme une gloire nationale.



Les funérailles de Munkacsy. — (Phot. Erdélyi.)

COURRIER DE PARIS

Lundi dernier a eu lieu l'inauguration solennelle des salles du Louvre édifiées sur l'emplacement de l'ancienne salle des Etats et qui sont maintenant consacrées aux Ecoles flamande et hollandaise. Disons tout de suite que l'aspect en est superbe. Les fameux Rubens de Marie de Médicis ont trouvé là un cadre digne de ces admirables peintures.

Cette organisation nouvelle a entraîné un remaniement général des tableaux du musée. Les toiles y sont maintenant exposées par école et dans un ordre sensiblement chronologique. Cette méthode peut avoir du bon pour l'enseignement de l'histoire de l'art, et elle a permis de mettre en lumière des peintures peu connues et qui valent de l'être; par contre, certains chefs-d'œuvre ne gagnent pas au déplacement. Je n'en citerai que deux : *Le Ménage du menuisier* et *les Pèlerins d'Emmaüs* de Rembrandt; ils sont en famille dans l'une des petites salles consacrées au maître, mais on ne les voit pas. Et puis le Salon Carré, cette arche sainte du musée, que les visiteurs pressés allaient voir pour pouvoir dire qu'ils étaient allés au Louvre, le Salon Carré n'existe plus; les toiles qu'on lui a prises sont remplacées par des œuvres inférieures, des Bolonais tout à fait indignes d'occuper cette place d'honneur. Il eût peut-être été plus judicieux de respecter ce salon, au moment où les étrangers et les provinciaux vont accourir en foule.

L'Exposition est en marche, et elle marche si bien qu'il est impossible de marcher dans les rues, tant elle est encombrante. Qu'est-ce que cela va être quand les grandes vacances vont déverser sur Paris des flots de visiteurs? Déjà les hôteliers font courir le bruit qu'ils n'ont plus une couchette disponible; de minuit à 6 heures du matin, on ne peut plus jouer au billard dans aucun café de Paris; à défaut d'autres, le drap vert est accaparé par de nobles étrangers trop heureux de pouvoir y goûter un repos de quelques instants.

Plaisanterie à part, il m'a fallu attendre une demi-heure avant de pouvoir rejoindre un parent de province qui me tendait les bras de l'autre côté du boulevard, — le côté où je n'étais pas. Et pourtant les sergents de ville jouent du bâton blanc avec un zèle infatigable; mais la cohue des voitures est inextricable. On parle d'aménager des passerelles sur les points le plus encombrés. Pour les construire plus vite, on emploierait le ciment armé; ce procédé, qui a fait ses preuves, avenue de Suffren, jouit en ce moment d'une véritable popularité. Je crois cependant qu'on fera bien de renoncer à cette idée de la passerelle; il est difficile de la mettre d'accord avec l'esthétique de nos rues. Et puis, on nous annonce comme prochaine une grève générale des cochers; voilà qui simplifierait la question. Pas de cochers, pas de voitures; le malheureux piéton n'aurait plus à compter qu'avec les automobiles, encore plus meurtriers que les fiacres, sans doute, mais infiniment moins répandus.

Cette Exposition est fertile en surprises et en amusements de toutes sortes pour le philosophe. Ainsi, avez-vous jeté les yeux sur la petite statistique, qui nous est servie tous les jours, des visiteurs de l'Exposition? Et avez-vous remarqué le nombre d'entrées de faveur, qui y figure? Cela varie entre vingt-cinq et trente mille. Sur trois personnes qui se présentent aux guichets de l'Exposition, il y en a une qui y entre pour rien : c'est du moins la moyenne à peu près observée jusqu'ici.

D'où vient cette affluence de privilégiés, cette cohue d'élite?

On ne le comprendrait pas, si l'on n'avait pas observé quel singulier attrait exerce, en tous temps, sur les âmes, le « billet de faveur ». Entrer pour rien dans un lieu quelconque où l'on ne devrait entrer qu'en payant, c'est là une jouissance délicieuse, pour une foule de gens, jouissance où le plaisir d'économiser son argent n'intervient pour ainsi dire pas. Ce n'est pas pour épargner douze sous qu'on veut avoir une entrée de faveur à l'Exposition : c'est pour être de ceux qui ont *le droit* d'y pénétrer sans rien devoir à personne. C'est comme un petit brevet d'indépendance qu'on se décernerait à soi-même.

Je pourrais citer une des plus riches familles industrielles de Paris où les jeunes filles poussent cet amour de l'entrée de faveur jusqu'à se servir, pour aller à l'Exposition, de cartes d'employés et de jetons de service destinés au personnel de l'usine de leur père; c'est chez elles une sorte de coquetterie, une vanité particulière, à ce point qu'elles aiment mieux entrer gratis à l'Exposition comme ouvrières, que pour douze sous comme filles de patron.

Et leur déjeuner naturellement leur coûte un louis. Mais cela n'a pas d'importance.

Les inaugurations succèdent aux inaugurations, et la semaine aura été bonne pour les gens qui aiment les sandwichs et le champagne.

Ils sont plus nombreux encore qu'on ne pensait, si l'on en juge par la rapidité avec laquelle s'accomplit la « râfle » du buffet, chaque fois que s'inaugure, au quai d'Orsay, au Trocadéro ou ailleurs, un de ces pavillons étrangers qui sont la grâce et la joie du colossal décor que l'Exposition déploie devant nos yeux.

D'où viennent ces *luncheurs* effrénés? A quelle catégorie bizarre d'invités appartiennent-ils? Au pavillon allemand, on les a vus, en deux heures, consommer tant de boissons et de pâtisseries que le buffet — dans le désordre des verres et des assiettes vides et des bouteilles accumulées — évoquait la vision d'on ne sait quelle fabuleuse orgie de kermesse... Au pavillon bulgare, même spectacle. Mais là, les *luncheurs* n'avaient même pas attendu l'heure officielle de l'inauguration. Avant même que la cérémonie s'ouvrît, ils avaient bu, mangé, paré leurs boutonnières de fleurs fraîches prises sur les tables. Il fallut qu'un sergent de ville intervînt (nous l'avons vu) pour calmer l'avidité d'un monsieur qui se disposait à *vider* un pot de fleurs, afin de se faire un bouquet du contenu!

Un vieux journaliste, un peu sauvage, mais que ses fonctions obligeaient à fréquenter, plus qu'il n'aurait voulu, les fêtes officielles, avait trouvé un jour un excellent moyen d'attraper, malgré la cohue, le verre d'orangeade qu'il était impatient d'offrir à une dame qu'il accompagnait au buffet.

Il s'approcha avec elle de la foule dévorante qui en faisait le siège; puis, à haute voix, et très tranquillement :

— Ne nous pressons pas, Madame. Laissons boire et manger à leur aise tous ces pauvres gens qui n'ont pas dîné...

Instantanément, sur cette parole, les rangs s'éclaircirent; et notre confrère arriva sans effort au verre d'orangeade que le maître d'hôtel lui tendait.

Vous ne vous doutiez pas certainement que l'un des « groupes » les plus élégamment aménagés du Champ de Mars sera celui de l'Industrie chimique!

On en faisait compliment, l'autre soir, dans un salon ministériel, à l'un des membres les plus notoires d'un des comités de ce groupe. Il sourit modestement :

Rendez-vous compte, dit-il, que notre exposition, à nous autres, est une de celles où le public ne vient pas. Nous ne sommes pas *amusants*. Ajoutez à cela qu'on nous a logés très loin, au fond du Champ de Mars, en bordure de l'avenue de Suffren... Alors, nous avons pensé que nos salons seraient le rendez-vous indiqué des visiteurs et des visiteuses de l'Exposition dont l'Exposition n'est pas la préoccupation principale. En ces vastes espaces menacés par la foule, il faut un coin tranquille et élégant, où les flirts, les présentations, les ébauches de négociations matrimoniales soient possibles. Le groupe de l'Industrie chimique sera merveilleusement propice à cela. Aussi, nous avons tenu à être à hauteur de cette situation... privilégiée, en mettant sous les yeux de nos visiteuses les vitrines les plus coquettes, et sous leurs petits pieds les plus moelleux tapis. Pour être chimistes, on n'en est pas moins hommes, et nous espérons qu'on sera content de nous! »

Voilà un point de vue que, sûrement, le commissaire général n'avait pas envisagé.

Décidément, l'administration supérieure de l'Exposition est en train, sinon de créer, du moins de nous révéler les beautés d'une langue et d'une littérature spéciales. Je continue à en emprunter de curieux exemples aux documents officiels.

Une circulaire de M. le Commissaire général informe MM. les présidents de classe qu'un service de contrôle, chargé de vérifier la solidité des constructions, prescrira les travaux complémentaires ou *réconfortatifs* qu'il jugera utiles. L'aspect rébarbatif de cet adjectif m'ayant rempli de trouble et d'inquiétude, je me suis précipité sur mon Littré; il n'en fait pas mention, et je ne l'ai pas trouvé davantage dans les dictionnaires techniques. D'où j'ai conclu que l'extraordinaire qualificatif était le produit de l'esprit inventif d'un plumitif administratif. Mais alors pourquoi s'arrêter en si beau chemin? Ainsi, la phrase finale de la circulaire invite les présidents à « faciliter » la tâche de M. l'ingénieur en chef par tous les moyens en leur pouvoir. Formule d'une plate banalité? Pour soutenir jusqu'au bout la note originale de son style bien moderne, le faiseur de barbarismes aurait dû écrire : « Je vous prie de favoriser la tâche de M. l'ingénieur en chef par tous les moyens *facilitatifs*. »

Quand on prend le parti de forger des mots sans nécessité, pas besoin de se gêner.

Je citais l'autre jour le mot *wattman* officiellement adopté pour désigner le conducteur du chemin de fer électrique, établi entre le Champ de Mars et l'Esplanade des Invalides. C'est un mot, non pas forgé celui-là, mais emprunté à la langue anglaise. Une lecteur girondin m'écrit à ce propos : « Vous semblez croire que cet emprunt est tout nouveau; or, *wattman* est usité à Bordeaux depuis sept ans, et, sur toutes les voitures de tramway (encore de l'anglais!), on peut lire l'avis : « Ne parlez pas au *wattman*. »

Quand je visite une ville, j'ai la mauvaise habitude de la parcourir à pied; aussi ce détail m'avait-il échappé. La preuve fournie par mon correspondant est, d'ailleurs, concluante : dans ce cas d'anglomanie, la priorité appartient à Bordeaux; Paris aurait tort de la lui disputer.

Aurait-il cessé d'être exact, le vieil adage suivant lequel la musique adoucit les mœurs?

Dernièrement, un honorable professeur de trombone du Conservatoire était traîné devant la justice par un de ses élèves qui lui demandait réparation d'expressions injurieuses proférées à son adresse, en plein cours. Je n'aurais jamais cru que l'enseignement officiel du trombone pût conduire à de pareils excès. Certes, cet instrument brillant a parfois des sonorités violentes et des éclats belliqueux; mais ce n'est pas une raison pour que les virtuoses mettent leur parole au diapason de leurs cuivres et abusent des coups de langue hors de l'embouchure.

Tel a été du moins l'avis du tribunal : il a condamné l'irascible professeur à un franc d'amende et à un franc de dommages-intérêts envers le demandeur susceptible.

Ce jugement est très commenté dans le monde du trombone.

Autre procès musical, si j'ose m'exprimer ainsi. Un compositeur allemand a vendu à un éditeur français une chanson; or, au dire de l'acheteur, l'œuvre censée originale et inédite ne serait qu'un pastiche ou une réminiscence d'une chanson américaine. Les juges du tribunal civil de la Seine, appelés à trancher cette question de similitude, auraient pu s'en rapporter à l'avis d'un expert qualifié; mais, afin de les mettre à même de se prononcer en parfaite connaissance de cause, l'avocat de l'éditeur leur a proposé une audition de phonographes en chambre du Conseil. Ils ont fait droit à sa requête, après avoir un peu regimbé — pour la forme — devant la nouveauté du procédé. Et ainsi se trouve consacrée l'admission de la preuve phonographique en justice.

On en devisait dans les couloirs du Palais.

— C'est un événement considérable! déclarait maître X... avec son emphase coutumière.

— Grand effet d'une petite cause, répliqua maître Z..., toujours à l'affût du mot à faire.

De la Bastille à la Madeleine, devant tous les comptoirs de marchands de vin, à toutes les terrasses de café, on ne voit que des visages consternés. Il paraît qu'il y a cette année une éclosion extraordinaire de hannetons; or, les hannetons adorent l'absinthe. Concluez : la récolte de la précieuse plante aromatique peut être considérée comme faite. C'est une catastrophe sans précédent... Hâtons-nous de rassurer les innombrables adorateurs de la liqueur verte. Un spécialiste que nous venons de consulter nous affirme qu'il n'y a pas d'absinthe dans l'absinthe; les hannetons peuvent en manger tant qu'ils voudront, sans nous ravir une goutte du précieux apéritif. Est-ce que la chimie n'est pas là pour parer aux défaillances de la nature? Il ferait beau voir qu'en ce siècle de lumières, l'homme fût à la merci d'un misérable hanneton!

— Tsing, tu es ici dans le royaume des eaux, dont parlent les mères affectueuses aux enfants aimés; mais toi, pauvre, tu n'as pas connu les soirs exquis où, bercés sur les genoux tièdes, sentant sur leur peau légère le chatoiement de riches étoffes de soie, les tout petits écoutent les paroles merveilleuses, et tu ignores tout, en dehors de ta jarre de riz, et de ta



Il nageait entre deux eaux.

natte de bambou. Sache donc seulement que Thien-Héou, la reine du ciel, nous autorise, tous les vingt ans, nous, les reines des eaux, à recueillir un seul petit noyé, et à l'élever parmi nous, comme notre propre enfant. Tu es tombé à la minute précise où nous pouvons exercer ce sauvetage. Réjouis-toi d'échapper à la mort, et profite de tout ce que tu verras, car, lorsque tu auras atteint l'âge de dix-huit ans, Thien-Héou nous obligera à te remettre sur la terre.

. . . . . .

Tsing vécut donc ainsi, et les jours coulèrent, pour lui, tièdes et doux comme des flots de lait. Il passait sa vie à se promener à travers les salles immenses ornées de toutes les merveilles sous marines, et comme sa bouche avait acquis la faculté de respirer sous l'onde, il nageait souvent entre deux eaux, comme un petit poisson, et folâtrait avec tous les amis à écailles, qu'il rencontrait. Mais une fois qu'il voulut monter jusqu'en haut, pour mettre un peu le nez à l'air, et voir ce qui se passait sur cette terre, il se heurta rudement le crâne, à la surface liquide, comme à un plafond de métal.

Il comprit alors qu'il ne lui était pas permis de sortir des eaux, avant les temps révolus. Il se le tint pour dit et, entouré de l'affection de la reine, qui l'aimait comme son enfant, heureux dans cet empire dont les humains ne connaissent pas les charmes, il grandissait, et sans qu'il eût besoin d'apprendre, le savoir, était entré lentement dans son cerveau, de lui-même, et casé à sa place, sans effort et sans peine, et de la sorte il gagna des connaissances universelles.

Son corps se modela en des formes viriles, les muscles gonflèrent sous la peau, et bientôt le premier duvet ombragea ses lèvres.

Lorsqu'il eût accompli ses dix-huit ans révolus, il fallut dire adieu en pleurant, à celle qui avait été sa mère adoptive; mais sous la grande douleur de la séparation, sourdait la curiosité juvénile, qui lui faisait désirer revoir son pays natal, avec des yeux ouverts, un esprit éclairé, et un cœur prévenu.

Il se trouva tout à coup débarqué sur le port d'une ville opulente, qu'il ne connaissait pas, les poches bien garnies, et vêtu d'habits de soie qui pouvaient le ranger dans les classes aisées; une grande robe noire sans broderies descendait presque jusqu'à ses babouches retroussées, et une petite calotte ronde couvrait sur le devant son crâne luisant et rasé, laissant échapper par derrière sa natte épaisse, noire et huileuse.

A peine eut-il pris pied qu'il vit un grand remous de foule, le suivit au hasard, entendit quelques cris de joie et demanda ce dont il s'agissait. On lui répondit qu'on attendait le passage des *tchao-i-la-fou*, « mandarins du huitième degré » qui allaient passer leur examen pour devenir *tchoung-hien-la-fou* « mandarins de septième degré », en d'autres termes, pour monter de « l'inspection des rivages de la mer » à « l'inspection des rivières ».

— Voilà un sujet qui m'est familier, — pensa Tsing. Et si j'allais passer cet examen, je serais sûr de gagner le droit de placer le globule en or, au sommet de mon bonnet.

Quand vint la troupe des concurrents, il se mêla sournoisement à eux, et fut introduit au palais du Gouverneur, où devait avoir lieu la cérémonie.

Dans une salle immense, trois fauteuils sculptés et incrustés d'ivoires étaient préparés sur une estrade, pour les examinateurs.

Un massier ouvrit la porte avec fracas et prononça d'une voix terrible.

— Son Excellence « au renom éclatant »!

— Son Excellence « au renom glorieux »!!

— Son Excellence « à l'administration méritoire »!!!

Trois vieux magots entrèrent, courbés par l'âge, avec de petits yeux clignotants, derrière leurs grosses lunettes rondes, et des pas trottinants de rats, au déclin de la vie.

Son Excellence « au renom éclatant », mandarin du premier degré, s'assit sur le fauteuil du milieu : son Excellence « au renom glorieux », mandarin du deuxième degré, à sa droite, et son Excellence « à l'administration méritoire » mandarin du troisième degré, à sa gauche.

Les candidats défilèrent; le mandarin de gauche posait les premières questions. Quand il avait retourné sa victime, comme sur un gril, il la repassait au mandarin de droite, qui l'asticotait sur les côtés restés valides.

Le président du concours, son Excellence « au renom éclatant » se contentait de hocher la tête, de haut en bas, et de bas en haut, en signe d'approbation muette, et cela pendant des heures, sans discontinuer.

Le mandarin de gauche, le plus jeune, était jovial; il faisait de l'esprit aux dépens du malheureux candidat tremblant, qui était debout devant lui; il lui posait des questions impossibles, et jouissait de son embarras.

Quand vint le tour de Tsing, il le regarda par dessus ses lunettes, trouva qu'il avait une bonne tête et résolut de s'amuser à ses dépens.

— Etant donnés, — prononça t-il lentement, — tel cube des eaux d'une rivière, telle rapidité de courant, telle plantation sur les bords, quel est dans tel espace donné, le nombre exact des poissons, leurs races diverses et leurs mœurs particulières?

Ayant distillé sa question, goutte à goutte, comme l'eau d'une clepsydre, il eut un ricanement, entre les derniers chicots jaunis qui meublaient sa bouche flétrie, croisa ses doigts et attendit.

Il comptait attendre longtemps, dans le silence. Aussi ne fut-il pas médiocrement étonné, quand, aussitôt sa question posée, tout d'une haleine, et une heure durant, Tsing parla avec une documentation que ne pouvait posséder son excellence « à l'administration méritoire » et qui laissa ce dernier, le bec ouvert et la langue sortie d'étonnement.

Au bout d'une heure on arrêta l'éloquence de Tsing, qui aurait certainement continué son discours, jusqu'à la fin de la journée.

Son excellence « au renom éclatant », pétrifié d'admiration, ne hochait plus la tête, et prononça qu'il allait en parler à l'empereur Tchéou, ou tout au moins à l'eunuque Ping, puisqu'il était ministre à la Cour.

Son excellence « au renom glorieux », mandarin de droite, plus pratique, étant le gouverneur de la ville même où se passait l'examen, attacha immédiatement Tsing à sa personne, comme secrétaire particulier, se disant qu'il avait un parti sérieux à tirer d'un tel savoir, dont il pourrait bénéficier pour lui-même.

Tsing fut aussitôt installé dans une chambre magnifique où on lui servit une légère collation de cervelle de chat, pour le remettre de son émotion, et, de ce jour, il fit partie de l'entourage intime de Khoung-tsen, le Gouverneur.

Mais voilà que le soir, quand Tsing se coucha dans son lit d'apparat, il eut une désagréable surprise, en changeant de vêtement, pour la nuit, à voir qu'il avait, de chaque côté du corps, juste sous l'omoplate et à la hauteur de la cinquième côte, une superbe paire de nageoires frétillantes et palmées. Puis il se rassura, songeant que, comme personne ne devait le voir dans ce costume primitif, cela était de peu d'importance.

L'existence lui fut, dès lors, tissée d'or et de roses, d'autant que Khoung-tsen avait d'autres projets derrière sa tête, dont il ne comptait s'ouvrir à Tsing, que lorsqu'il le connaîtrait davantage.

Le Gouverneur, en effet, possédait une fille qui le navrait par son ignorance et son refus de tout maître. Il songea que Tsing avait des dehors agréables, au lieu que tous les professeurs qu'il avait trouvés jusqu'à présent et proposés à sa fille, sentaient le rance



Le cortège des candidats.

mande du quinzième siècle, ce triptyque est l'œuvre de Nicolas Froment; des documents précis ont permis, dans ces dernières années, d'établir nettement cette attribution.

Volets ouverts, le *Buisson ardent* mesure 4 mètres de haut sur 2 mètres de large. Sur le volet central est figuré le buisson merveilleux, — il brûlait sans se consumer, — où Moïse voit apparaître la Vierge Marie; un ange lui apprend que le peuple d'Israël va quitter la terre d'exil. La Vierge tient dans ses bras l'Enfant Jésus qui doit arracher le monde à la servitude du passé. Sur les volets latéraux sont peints : à gauche, le roi René, ayant derrière lui saint Maurice, saint Antoine, et sainte Madeleine, patrons de la Provence et de l'Anjou; à droite, Jeanne de Laval, sa femme. Sainte Catherine, saint Jean l'Evangéliste et saint Nicolas font cortège à cette reine sévère qui, dit-on, ne rit qu'une fois dans sa vie.



Pied de candélabre, du musée de Reims.

OEuvre française également, le triptyque de la cathédrale de Moulins est une très belle peinture, en progrès marqué de technique sur le *Buisson ardent*, qui d'ailleurs lui est antérieur d'un demi-siècle; l'on y voit Pierre de Bourbon, Anne de France et leur fille Suzanne en adoration devant la Vierge glorieuse.

Parmi les ivoires, nous avons fait choix d'une admirable *Vierge à l'Enfant* de la fin du treizième siècle, qui fait partie des riches collections du baron Albert Oppenheim; c'est un objet exquis de grâce naïve et précieuse à la fois.

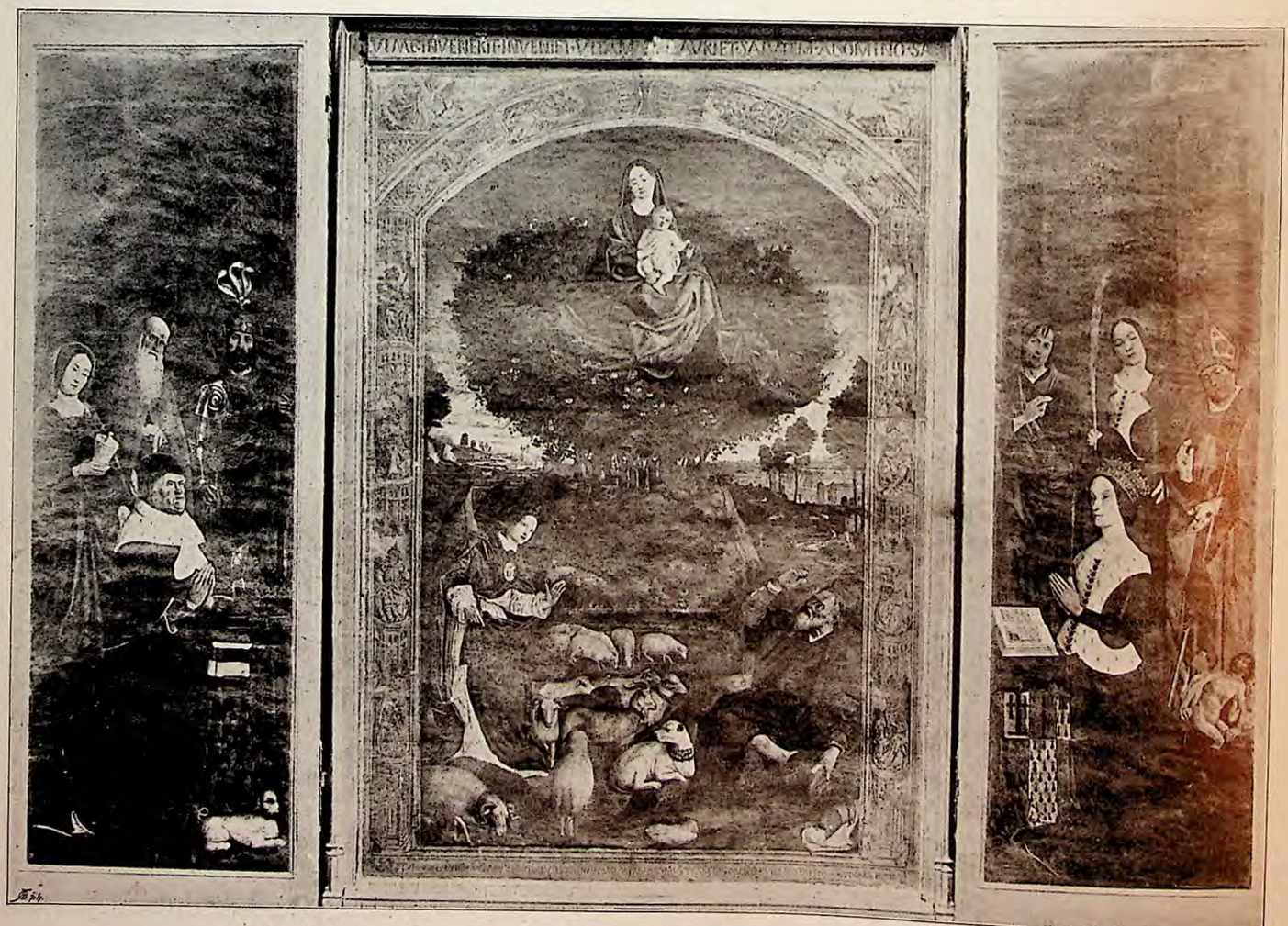
L'orfèvrerie d'église, représentée avec un éclat et une abondance tout exceptionnelles, grâce à la libéralité de nos églises métropolitaines, nous a donné cette extraordinaire figure de saint du Trésor de Conques qui, dans son attitude hiératique non exempte de sauvagerie, semble une idole païenne.

Petite ville de l'Aveyron, bien déchue de l'importance qu'elle eut au moyen âge, Conques serait parfaitement inconnu si son église, un vaste édifice de l'Ecole romane auvergnate, n'avait conservé par miracle un trésor qui, par son importance et sa richesse, est unique en France. Parmi les quatre-vingts pièces d'orfèvrerie qui le composent, et dont les principales figurent à l'Exposition, la plus remarquable est cette statuette en or, haute de 60 centimètres environ, que nous reproduisons; depuis qu'elle est exposée, on en a offert, paraît-il, deux millions... mais elle n'est pas à vendre.

L'art de la ferronnerie nous fournit un échantillon de ses produits avec le pied de candélabre, dont le musée de Reims a bien voulu se dessaisir un instant. Cette



Un coin de salle.



Le « Buisson ardent », triptyque de Nicolas Froment prêté par la cathédrale d'Aix.

Qu'as-tu? ne m'aimes-tu donc plus, que je te vois si triste?... Oh! parle!... dis-moi...

— Non, répliquait Tsing, non, mon petit faisan argenté, je n'ai rien, et je t'aime plus que jamais!

— Il y a en ton cœur un mal secret que tu ne veux pas dire: mais je devinerai ce que tu me caches...

— Je t'assure que non, tu te trompes!... répliquait Tsing.

Mais sa voix mal assurée démentait ses paroles et lui-même sans pouvoir comprendre ce qui se passait en son âme, la sentait envahie d'une tristesse invincible, qui le minait, sans pitié.

Un soir, par un clair de lune argenté, ils faisaient une promenade sur les flots étincelants du fleuve, amoureusement enlacés, assis sur le rebord de leur jonque, que conduisait un seul batelier, de la cadence de ses spatules multicolores. Après un moment de silence, que troublait seul le monotone clapotis de l'eau, Elmisec prit la main de Tsing, et le fixant de ses yeux vert émeraude, dont le regard câlin filtrait entre ses paupières demi-closes, elle lui murmura bouche à bouche, et comme en confidence :

— Tsing, mon époux chéri, redis-moi encore les merveilles du fond des eaux, que tu connais seul, et que je ne saurais me lasser d'entendre.

Et Tsing lui raconta sa vie, au fond du fleuve, lui redit les splendeurs sous marines qu'on ne peut soupçonner sur la terre, la tendresse maternelle de la vieille reine, les courses, sans limites, avec son ami le dauphin, qui lui apprenait à fendre le diamant liquide, toutes les joies de sa jeunesse, et à mesure qu'il parlait, sa voix prenait des tons de mélancolie, aux souvenirs du passé. Puis, il s'animait, fiévreux, pour retomber désespéré, et de ses yeux alanguis coulaient de grosses larmes qu'il ne savait contenir.

Elmisec le contemplait, muette et saisie.

Soudain, elle frappa ses mains l'une contre l'autre, et s'écria, comme ayant pris une résolution subite :

— O mon Tsing! je sais, je vois, je comprends; tu regrettes ta vie passée, tu as le mal du Fleuve Jaune. Ecoute, veux-tu que nous y retournions ensemble, le veux-tu, dis? Nous serons bien plus heureux que sur la terre ingrate et banale.

— Quelle folie! dit Tsing effrayé.

— Je t'en prie!

— Non, jamais, c'est comme si tu me donnais ta vie, et je ne le veux pas.

— Et moi, je le veux!!! dit-elle, sérieuse.

A ce moment surgit du fond de l'eau un nénuphar immense, dont les longs pétales s'écartèrent, laissant voir des pistils d'or.

— Viens, oh viens!... dit Elmisec suppliante qui, du bateau, sauta dans le nénuphar, avant que Tsing affolé eût pu la retenir.

Elle s'y blottit, câline, et attendit.

Tsing la suivit, inconscient, attiré malgré lui.

Les pétales se refermèrent, et la fleur s'enfonça dans l'eau, où elle disparut.

Effaré de terreur, le batelier appela au secours, en poussant de grands cris. Personne ne vint, alors, il retourna à la ville, où il raconta ce qu'il avait vu.

Le vieux Gouverneur remplit le palais de ses cris de désespoir: il se roula sur les dalles de jade de la grande salle, car il adorait sa fille, après quoi, en signe de deuil, il fit rogner sa natte, par le chirurgien Yen-Do qui était aussi barbier et lui prit dix mille taëls, payés d'avance, pour cette opération délicate.

Ensuite, le batelier, soupçonné d'avoir noyé le jeune ménage, fut condamné au supplice des « vingt mille morceaux », sans application de la « loi de sursis ». Et ce fut encore le chirurgien Yen-Do, qui fut chargé de cette opération compliquée, pour laquelle, vu les difficultés, il prit quarante mille taëls, — soit deux taëls par morceau, payés d'avance. — Les débris sanglants du malheureux batelier furent ensuite jetés au fleuve, où les poissons s'en réjouirent. Il se trouva même, la justice divine n'étant jamais prise au dépourvu, que le batelier divisé à l'infini, n'était autre que Yang, le méchant frère aîné de Tsing, qui avait repris la profession de leur père.

. . . . . .

... Cependant, doucement, le nénuphar qui s'était replié sur lui-même, déposa sans secousse, les deux amants sur le sable d'or du fleuve.

La Reine des Eaux s'avança, souriante, au devant d'eux et leur ouvrit ses bras.

— Je vous attendais!... dit-elle simplement.

Puis elle les conduisit dans les salles immenses d'un palais de corail rose, où étaient dressées des tables chargées de tous les mets succulents des eaux; parées de toutes les fleurs admirables que ne connaissent pas les regards des hommes. Un trône de nacre, garni de rideaux d'algues, brodés de perles, attendait les jeunes époux.

— Voici votre maison! dit la reine dont la voix vibrait douce, d'une bonté infinie, vous ignorerez ici les misérables gloires de l'orgueil terrestre, et vous goûterez le bonheur d'aimer, éternellement jeunes, éternellement heureux!!

. . . . . .

— Voilà qui est vraiment curieux, dit Schariar ému, mais c'est égal, cette Elmisec fut imprudente de risquer sa vie dans ce plongeon dangereux. Puis, je ne m'explique pas le goût singulier de cette petite pour les nageoires, cela annonce même une certaine dépravation d'esprit.

— Cela vous paraît ainsi, Commandeur des croyants, répliqua la fine mouche Dinarzade, parce que vous ne connaissez pas les femmes. Tout ce qui les étonne leur plaît.

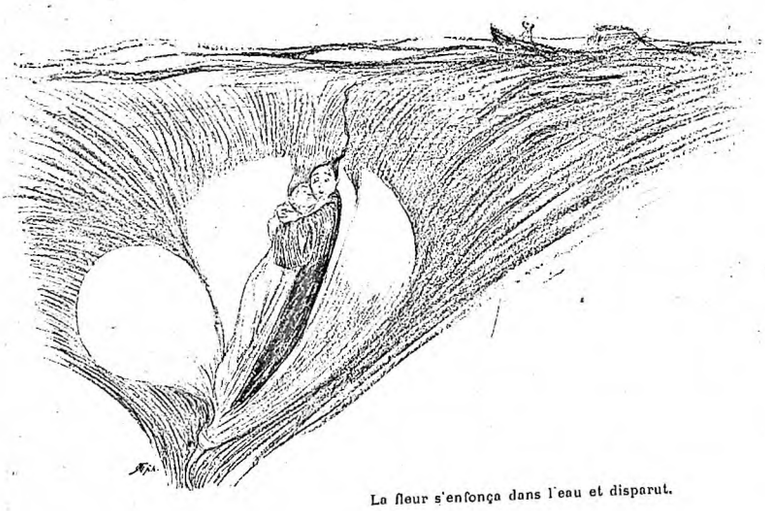
— Il se peut, répondit Schariar, quant à Tsing, c'est un gaillard qui ne fut pas à plaindre; il devait, plus heureux que moi, pouvoir manger du poisson frais à sa guise, tandis que, sur ma table, j'ai toujours du poisson gâté. Je crois que les cuisiniers l'achètent d'occasion et au rabais... Je les ferai surveiller par mes ministres... ça les occupera... et si je m'aperçois de quelque chose de louche... nous verrons... Je n'aime pas qu'on se gausse de moi!



L'ablation des nageoires.

Et Schariar jeta un coup d'œil significatif, sur l'eunuque vieilli, et même un peu gâteux, qui gardait la porte depuis près de trente années, et dont le cimeterre commençait à être envahi par la rouille.

(Reproduction interdite.)



La fleur s'enfonça dans l'eau et disparut.

LA DERNIERE ŒUVRE DE DANIEL DUPUIS

L'administration des monnaies de Paris, a voulu à la fin de ce siècle travailler pour elle-même, et posséder une médaille qui lui fût propre. M. de Foville, son ancien directeur, en avait fait la commande à Daniel Dupuis, et celui-ci avait terminé le travail de gravure peu de jours avant sa mort. C'est donc là la dernière œuvre du maître, et c'est aussi une de ses plus belles, dans laquelle on peut admirer l'élégance de la composition et le fini, le *poussé* de l'exécution.



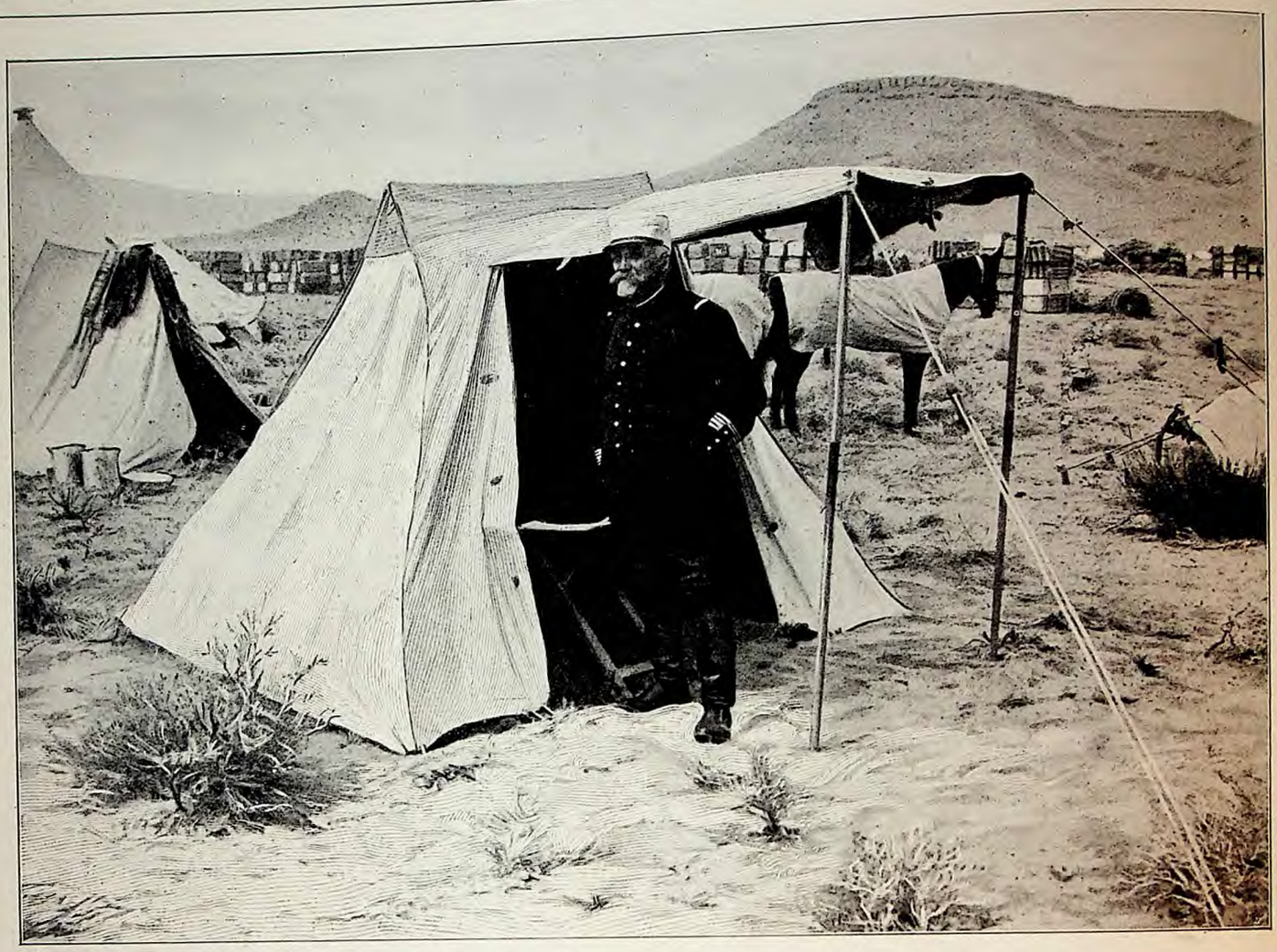
Elle représente à l'avers une presse monétaire avec, à l'entour, les accessoires de la frappe des monnaies. Adossé à la presse, dans une élégante attitude, on voit un Génie ailé, admirablement modelé. En exergue, ces mots : *Monnaie de Paris.*



Le revers porte une composition fort gracieuse : au milieu des nuages, l'Histoire inscrit sur ses tablettes, que soutient un petit génie ailé, la date de 1900.

Cette médaille sera frappée sous les yeux du public à l'Exposition, où l'administration des monnaies a installé tout un matériel de frappe, prêt dès maintenant à fonctionner, qui se compose d'une presse monétaire perfectionnée, de *moutons* et de puissants balanciers actionnés par l'électricité. Les visiteurs pourront se rendre acquéreurs de ces médailles à un prix qui n'est pas encore fixé par le ministre des finances, mais qui sera, croyons-nous, modique.

Nos gravures sont faites d'après une épreuve en étain qu'a bien voulu nous communiquer le nouveau directeur de l'Hôtel des Monnaies, M. Arnaudé.



Le colonel Bertrand, commandant la colonne d'Igli.

L'OCCUPATION D'IGLI

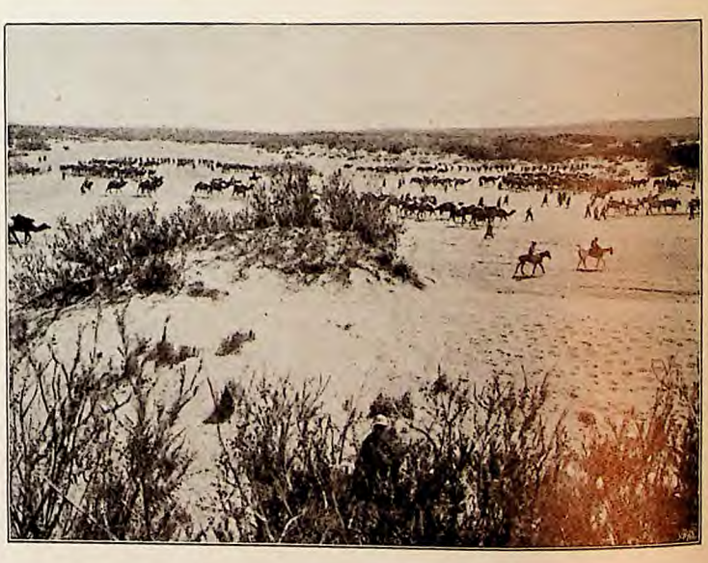
L'inauguration récente du tronçon de voie ferrée d'Aïn-Sefra à Djenien-Bou-Reszg a marqué une étape nouvelle de notre marche en avant dans le Sud-Algérien. Cette voie de pénétration a été immédiatement utilisée pour l'occupation méthodique de la ligne de villages ou ksour qui bordent la frontière du Maroc.

Dès le commencement de mars une colonne, placée sous le commandement du colonel Bertrand, était formée à Aïn-Sefra. Forte de deux mille hommes environ, elle était composée d'un bataillon de la légion étrangère, d'un bataillon du 2e tirailleurs, d'une section d'artillerie de montagne, de deux demi-escadrons de cavalerie, l'un de spahis, l'autre de chasseurs d'Afrique, d'un détachement du génie. Elle comprenait de plus une ambulance, des services administratifs et un convoi de trois mille cinq cents chameaux avec leur onze cents conducteurs.

La concentration de la colonne se fit à Duveyrier, sur le prolongement de la ligne de Djenien-Bou-Reszg. L'expédition comportait quinze à vingt jours de marche dans le désert.



La colonne passant devant Figuig.



Le convoi traversant l'Oued Zousfana.

Nos troupes eurent particulièrement à souffrir du manque d'eau et de la chaleur. Tantôt il fallait marcher sur la roche tranchante; tantôt, durant toute une étape, on enfonçait jusqu'à la cheville dans le sable brûlant, sous un soleil de plomb. Les vivres étaient rationnés.

Le premier jour, la petite armée passa devant Figuig, la fameuse oasis marocaine aux innombrables palmiers. Puis elle fit halte à l'oasis de Fendi où l'on voit les ruines d'un ksar que ses anciens habitants, las d'être razziés par les nomades, ont abandonné.

Pendant la plus grande partie de sa route, la colonne Bertrand suivit la vallée de l'Oued Zousfana, torrent pendant l'hiver, lit desséché pendant l'été. C'est l'Oued Zousfana qui, grossi à Igli par l'Oued Guir, forme l'Oued Saoura, l'un des plus grands fleuves de la région gourarienne.

De Duveyrier à Igli, aucun incident ne se produisit. Cependant près du ksar de Tar'it on put croire à une attaque. La dune y forme un col étroit, encombré de sable et dominé par un rocher que couronne le ksar, village fortifié construit en terre durcie. Le site est ravissant : une fraîche oasis, beaucoup de palmiers, de la ver-

Un chemin de fer électrique au Japon. — Les Japonais qui tiennent à maintenir leur rang de première nation de l'Extrême-Orient ne pouvaient différer plus longtemps l'application de l'électricité à la traction des chemins de fer. C'est chose faite aujourd'hui, et la « Tokio City Railway Company » vient d'obtenir la concession d'un premier réseau électrique d'une étendue de 320 kilomètres environ.

L'ingénieur en chef de la compagnie M. Fariki Kain a fait plusieurs voyages d'études aux Etats-Unis et il se propose d'exécuter son projet suivant les perfectionnements les plus récents.

La dépense totale est évaluée à près de 40 millions de francs. La station centrale électrique comprendra 30 chaudières à vapeur, qui alimenteront 5 machines à triple expansion de 1.200 chevaux chacune, actionnant directement un même nombre de dynamos productrices d'un courant de 3.500 volts.

Cette très importante installation, établie tout à fait suivant le type américain, nécessitera, pour l'arrivée des trains au centre de la ville de Tokio, de sérieuses modifications dans le tracé actuel des rues de cette grande cité.

La vaccination des écrevisses. — Depuis nombre d'années, cette intéressante espèce, ornement obligé des festins officiels et des soupers intimes, est la proie d'un mal mystérieux, et menacée de disparaître de nos ruisseaux et de nos rivières.

On ne trouve plus guère d'écrevisses dans la Meuse, et le Rhin lui-même en est dépeuplé. On en arrive à craindre leur disparition complète.

Il y a quelque sept ou huit ans, les microbiologistes ayant pris de l'intérêt à la chose, la nomenclature des microbes ne tarda pas à s'augmenter d'une nouvelle espèce, le bacille de l'écrevisse; et la cause du mal étant connue, il n'y avait plus qu'un pas à faire pour en trouver le remède. La sérothérapie venait de voir le jour. Un sérum antitoxique vient de fournir ce remède.

Voici comment on applique le nouveau traitement. On inocule d'abord les écrevisses qui ont atteint l'âge favorable de neuf mois; puis une seconde inoculation est faite à l'âge de quatre ans. Les injections du sérum protecteur sont faites à la partie supérieure de la pince gauche. Le point important est de reconnaître les sujets vaccinés, ce à quoi l'on arrive très simplement en imprimant une marque à la base de la queue.

Que les amateurs se réjouissent : cette vaccination se montre très efficace et les écrevisses ne disparaîtront pas de leurs tables.

Une loutre apprivoisée. — Ce n'est pas chose commune qu'une loutre apprivoisée, et le cas signalé par un journal anglais (*Country Life*) est sans doute le premier de son genre.

L'animal dont il s'agit était à peine âgé de quelques semaines quand il fut capturé, dans le lit maternel. Il fut d'abord nourri avec du lait et de l'eau sucrée tièdes, qu'il parut goûter énormément. Il lui fallait d'ailleurs du lait chaud, car il refusait obstinément le lait qui n'avait pas la température voulue.

Après quelque temps, on lui donna de la viande crue. Celle-ci sembla fortement exciter l'animal, qui montra quelques dispositions à mordre. Les grenouilles et les vers de terre commencèrent aussi à entrer dans ses repas habituels.

Il est curieux de noter que cette loutre préfère de beaucoup la société des femmes à celle des hommes, et qu'elle ne marque guère de sympathie que pour son maître, qu'elle suit comme le ferait un chien, répondant aussi à son nom.

Elle a d'ailleurs imaginé un procédé ingénieux pour descendre les escaliers : elle se couche sur la robe traînante de sa maîtresse, et se laisse ainsi véhiculer, par secousses et par chutes successives.

Comme on pouvait le prévoir, l'animal apprécie fort une petite pièce d'eau mise à sa disposition; mais un fait inattendu, tout à fait contraire aux instincts héréditaires, c'est que pendant longtemps il a eu très peur de l'eau.

Un cheval bien méritant. — En janvier 1895, un propriétaire cubain, désireux de participer à la propagation des bienfaits de la sérothérapie antidiphtérique, faisait cadeau, au laboratoire de bactériologie de la Havane, d'un cheval qu'il destinait à la préparation du sérum.

Or ce cheval vit encore. Depuis cette époque, il a reçu plus de 5 litres de toxine diphtéritique, et il a fourni, par 37 saignées de 4 litres chacune, un total de 148.000 centimètres cubes de sang, ayant produit 74.000 centimètres cubes de sérum antitoxique.

Si l'on prend 40 centimètres cubes comme dose moyenne de sérum utilisé pour le traitement d'un cas de diphtérie, on voit que ce cheval a pu assurer le traitement de 1.850 diphtéritiques.

Voici certes des états de service qui devraient assurer à cet estimable animal, pour sa vieillesse, le repos d'une tranquille retraite avec quelque grasse prairie et une confortable stalle.

Les grèves en mars 1900. — Le mois de mars de cette année détient certainement le record des grèves. Celles-ci se sont produites au nombre de 80, comprenant 11.723 ouvriers.

En 1899, ce mois, très chargé déjà, n'avait cependant vu éclater que 46 grèves, et la moyenne de celles produites au cours du même mois, pendant les cinq années antérieures à 1900, est seulement de 39.

Les 80 grèves de mars sont dues en grande partie (pour 50) à des demandes d'augmentation de salaire. Elles ont éclaté dans 31 départements. On en a enregistré, en particulier, 22 dans le Nord et 5 dans le Rhône et la Somme.

Les industries atteintes sont surtout celles des textiles (30 fois) et celle du bâtiment (12 fois).

Actuellement, 70 de ces grèves sont terminées; la plus longue a duré 27 jours, et 14 ont duré un jour ou moins d'une journée.

En ajoutant 8 grèves commencées antérieurement et qui ont duré de 14 à 119 jours, on constate que 78 grèves ont fini au cours du mois de mars, et ont donné lieu à 12 réussites, 21 transactions et 45 échecs.

Le tir du canon contre la grêle. — A la suite d'expériences faites en 1900, sur l'action du tir du canon comme moyen de défense contre la grêle, un mouvement considérable se fit, tant en Italie qu'en Styrie, pour l'application de ce procédé, dont l'action était manifestement efficace; et actuellement, 1995 stations de défense contre la grêle au moyen du tir sont organisées dans les deux pays que nous venons de nommer.

L'instrument de tir employé consiste en un petit mortier en acier, reposant sur des fers creux et surmonté d'un manchon de 4 à 5 mètres de longueur. L'ébranlement de l'air produit par la détonation dissipe les nuages de grêle; si la grêle a déjà commencé à tomber, elle est subitement transformée en neige ou en pluie.

D'après les documents recueillis, un mortier assurerait la protection de 25 hectares, avec une dépense de 20 francs par hectare au maximum, dont 5 francs pour l'achat de l'appareil et 15 francs pour les frais annuels.

Une lumière nouvelle. — On raconte qu'un chimiste américain, M. Poar de Tôthenfant vient de découvrir le moyen de produire dans des globes de verre, préalablement vidés à la machine pneumatique, des réactions chimiques produisant une lumière nouvelle, une véritable lumière solaire emprisonnée. Cette lumière ne consisterait pas seulement comme on pourrait le supposer, en une espèce de *fluorescence*, mais son éclat serait au contraire comparable à celui des lampes électriques à incandescence. On peut de plus en faire varier l'intensité en se servant de globes plus ou moins volumineux.

Nous aurions attendu pour nous faire l'écho de cette extraordinaire nouvelle d'être renseigné davantage et même d'avoir vu les globes lumineux du chimiste Poar, mais on nous affirme qu'une société est déjà en formation à New-York, au capital de 25 millions de dollars, pour l'exploitation de ce procédé, et que certainement nous pourrons le voir essayer bientôt à Paris.

Enduit imperméable pour cuves et fûts à alcool. — On sait que, dans le commerce, on a toutes les peines du monde à obtenir l'imperméabilisation des fûts à alcool. On a proposé pour cela beaucoup d'enduits ou vernis. En voici un qui est indiqué par M. Maxime Gontran à la *Revue vinicole* et qui, s'il n'est pas parfait, a, paraît-il, le mérite d'être supérieur à beaucoup d'autres.

Il se compose de :

Eau.....	100 litres.
Gomme arabique.	15 kilogrammes.
Colle forte.....	5 —
Gélatine.....	5 —

On fait dissoudre le tout au bain-marie, en ayant soin d'agiter le mélange.

Ce vernis s'emploie à chaud, à l'intérieur des cuves, foudres et fûts qu'on a préalablement bien nettoyés et séchés. Il s'étend au pinceau en deux couches successives. Il résiste absolument à l'action de l'alcool de haut degré (95°). Et, en rendant les fûts imperméables, il évite, autant que possible, la coloration des alcools qui y sont renfermés.

Utilisation des rapides du Dnieper. — Au point où le Dnieper se détourne de la direction sud-est pour s'infléchir vers l'ouest, avant de se jeter dans la mer Noire près de Kherson, il passe par des rapides successifs qui ont toujours constitué une obstruction à la navigation.

Une Société anglaise vient de se constituer pour utiliser la force hydraulique résultant de ces rapides et pour rendre en même temps le fleuve navigable au moyen d'écluses. Il va sans dire que la force ainsi captée sera transformée en énergie électrique susceptible d'amener un développement industriel considérable de la région. La Société anglaise a, paraît-il, obtenu du gouvernement russe, pour cette colossale entreprise, une concession de quatre-vingts ans avec garantie à 3 0/0 du capital engagé.

Exposition permanente d'automobiles à Berlin. — L'*Automobil-Ausstellung* dont le siège est à Berlin, Dorothen Strasse, 6, organise dans cette ville, à partir du mois de juin prochain, une exposition permanente d'automobiles qui comportera des voitures de tout genre et toutes les pièces appartenant à l'automobile.

Le plan et le règlement de cette exposition peuvent être consultés au ministère du Commerce et de l'Industrie (direction du commerce, 2e bureau), ou à l'Office national du commerce extérieur, 3, rue Feydeau, à Paris.

La production de la bière en France devient de plus en plus importante. Dans ces vingt-cinq dernières années, sa fabrication a passé de 7.619.541 hectolitres, en 1876, à 9.557.616 hectolitres en 1898. La consommation a suivi une progression parallèle, passant de 7.888.972 hectolitres à 9.599.573 hectolitres.

Mais le point le plus intéressant à noter, c'est que les importations ont diminué de plus de moitié, passant de 297.039 hectolitres à 116.212 hectolitres; et qu'au contraire les exportations ont presque quadruplé, passant de 23.608 hectolitres à 74.255 hectolitres.

Autrement dit, dans le cours du dernier quart de ce siècle, la fabrication de la bière a progressé de 25 0/0, la consommation a augmenté de 21 0/0; les importations ont baissé de 71 0/0 et les exportations ont augmenté de 248 0/0.

AGENDA DE LA SEMAINE

Les concours pour les grandes écoles. — Pour l'Ecole Polytechnique, les épreuves sont fixées aux **30** et **31 mai** et 1er et **2 juin**. — Les examens pour l'Ecole navale se feront les **30** et **31 mai** et les 1er et **2 juin** à Paris, Brest, Lorient, Rochefort, Toulon et Alger.

Le baccalauréat. — Le registre des inscriptions pour le baccalauréat ès lettres, le baccalauréat de l'enseignement classique et celui de l'enseignement secondaire sera ouvert du 1er **juin** au **14**.

A la Sorbonne. — Les inscriptions pour les épreuves de la licence ès lettres seront reçues à la Sorbonne jusqu'au **26 mai**.

Examens et concours divers. — C'est le **21 mai** que les candidats à l'emploi de médecin adjoint des asiles publics d'aliénés subiront les épreuves du concours à Lille, Paris, Lyon et Montpellier. — Le 1er **juin** s'ouvrira à Toulon le concours pour l'emploi d'élève mécanicien des équipages de la flotte. — Un concours qui durera jusqu'au **23 mai** est ouvert en ce moment à Paris 1° pour l'emploi de professeur de dessin; 2° de chef d'atelier des tours et modèles; 3° de chef d'atelier d'ajustage; 4° de chef d'atelier de la fonderie et 5° de chef d'atelier de la forge, dans une école nationale d'arts et métiers.

A l'Ecole des Beaux-Arts. — Deux emplois de professeurs chefs d'atelier de sculpture et un emploi de professeur chef d'atelier de peinture, sont vacants à l'Ecole des Beaux-Arts. Les candidats devront adresser leur demande en exposant leurs titres au ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, avant le **24 mai**.

La remonte. — Le comité d'achat du dépôt de remonte de Paris continuera ses opérations aux dates suivantes : le **22 mai** à Bec Hellouin (Eure), le **23** à Melun; le **25** à Dourdan; le **30** à Pont-Audemer. Au concours hippique (place de Breteuil) le **26**, à 9 h. du matin.

Congrès de photographie. — Un congrès professionnel national s'ouvrira le 1er **juin** au Conservatoire national des Arts et Métiers, sous le patronage des Ministres du commerce et de l'Instruction publique.

Le monument Duruy. — C'est le **27 mai**, qu'aura lieu à Villeneuve-Saint-Georges l'inauguration du monument de Victor Duruy.

Expositions artistiques. — *Paris* : une exposition de peinture et de sculpture hippique annexée au concours hippique est ouverte et durera jusqu'à la fin du concours. — Rue Bonaparte, 31 : exposition du Salon de la *Plume*. — Jusqu'au **25 mai**, chez Georges Petit (12, rue Godot-de-Mauroi) : exposition de la Société polonaise. — Rue de Seine, 43 : jusqu'au **31**, exposition de *Quelques-Uns*. — Le **21** : clôture de l'exposition organisée chez Valéry (9 *bis*, rue de Londres). — Chez Durand-Ruel (16, rue Laffitte) : œuvres anciennes et récentes d'Odilon Redon. Clôture le **26**. — *Province* : Dijon, exposition d'œuvres d'art du 1er **juin** au **15 juillet**. — Pontoise : à l'Hôtel de Ville, 6e exposition annuelle du **29 mai** au 1er **juillet**. — *Etranger* : Londres, exposition de l'Académie royale.

Ventes artistiques. — Galerie G. Petit (8, rue de Sèze), les **19**, **21** et **22 mai** à 2 h., vente d'une collection d'objets d'art et de haute curiosité de la Renaissance, tableaux anciens, ivoires, faïences, tapisseries, etc. — A l'Hôtel Drouot, le **21**, à 2 h., vente de tapisseries de Bruxelles du dix-septième siècle, histoire de Charles-Quint, d'après le Titien, et d'autres tapisseries d'après Jules Romain, provenant du château de Saint-Maximin.

Au concours hippique. — Place de Breteuil : **19 mai**, 1 h., prix d'appareillement; 3 h. 1/2 : sauts d'obstacles, handicap. — **20**, 1 h. 1/2, prix internationaux, chevaux de traits attelés; 3 h. 1/2, sauts d'obstacles, prix des régiments (officiers). — **21**, 1 h., primes d'appareillement (2e classe), 3 h., sauts d'obstacles. Prix de circonscription; officiers. — **22**, 1 h., primes d'appareillement (1re classe); 2 h. 1/2, prix internationaux; attelages à deux chevaux; chevaux de maîtres; 3 h. 1/2, sauts d'obstacles. Prix Moncey. Couplés, officiers. — **23**, 1 h., chevaux de selle (6e classe); 3 h., sauts d'obstacles, chevaux sautant par quatre. Officiers. — **24**, 1 h., chevaux de selle (6e classe); 3 h., sauts d'obstacles. Grand prix de Paris (flots de rubans), officiers. — **25**, 2 h., primes d'honneur; 4 h., sauts d'obstacles. Prix Mornay.

Mariages et fiançailles. — Le **5 juin**, sera célébré à Saint-Pierre-de-Chaillol, le mariage de M. Jean de Collongue, lieutenant au 13e dragons avec Mlle Germaine de Bernis. — Le **31 mai**, à Madrid, mariage de don Guillaume Kirkpatrik y O'Farrill, capitaine de cavalerie espagnole avec Mlle Maria Victoria O'Donnel. — Sont fiancés : le comte de Montebello et Mlle de Fénelon-Salignac. — Le comte de Villeneuve-Esclapon et Mlle Camille Benoist-d'Azy. — Le comte de Douville-Maillefeu, lieutenant de vaisseau et Mlle Simone Schwartz. — M. Henri Edgard Defosse et Mlle Claire-Olga Rosenbaum.

Concours d'horticulture. — C'est le **23 mai** que sera ouvert solennellement par le président de la République, le grand concours d'horticulture, dans les serres du Cours-la-Reine.

L'exposition canine. — La 29e exposition canine internationale organisée par la Société centrale pour l'amélioration des races de chiens en France, a ouvert ses portes hier **18 mai**, aux Tuileries (terrasse de l'Orangerie); elle sera close le **25**. — La 11e exposition des peintres et sculpteurs de chasse et vénerie aura lieu concurremment dans l'Orangerie des Tuileries.

La semaine religieuse. — La session des examens d'instruction religieuse donnant droit à des diplômes et organisés par l'archevêque de Paris, va s'ouvrir prochainement. S'inscrire du **21** au **26 mai**, chez les religieuses de Notre-Dame du-Cénacle (7, rue de la Chaise). — Les fêtes qui ont lieu chaque année à Argenteuil à l'occasion de l'ostentation solennelle de la sainte Tunique seront plus éclatantes cette année, à cause du onzième centenaire de l'arrivée de cette relique à Argenteuil. L'ouverture des fêtes aura lieu le **27 mai**, sous la présidence du cardinal Richard; la prédication sera faite par le R. P. Feuillette, le nouveau prieur d'Arcueil. — *La confirmation* : le **21**, la Madeleine : Mgr de Courmont. Le **22**, Sainte-Clotilde et Saint-Thomas-d'Aquin : le cardinal Richard. Le **23**, lycée de Vanves et collège Stanislas : Mgr Jourdan de la Passardière. Le **24**, pensionnat du Sacré-Cœur : Mgr Richard. Le **25**, institution des jeunes aveugles : Mgr de Courmont. — A la chapelle de la rue Jean-de-Beauvais (culte grec); le **22**, *Te Deum*, anniversaire de la proclamation de l'indépendance roumaine et du couronnement du roi de Roumanie. — Le **24**, à l'Oratoire du Louvre (culte protestant). Fête de la jeunesse protestante. — Le **26**, à l'Eglise russe (rue Daru), *Te Deum* en l'honneur de l'anniversaire des fêtes du couronnement du tsar Nicolas II.

Ventes de charité. — **19 mai**, dernier jour de la vente de charité des dames du Calvaire, dans les nouvelles galeries de la Charité (25, rue Pierre-Charron) au profit des incurables pauvres recueillies dans leur hospice. — Les **31 mai** et 1er **juin**, grande vente de charité dans l'hôtel de la duchesse de Rohan.

Anniversaires étrangers. — Le **24 mai**, fête de naissance de la reine Victoria. Réception à l'ambassade d'Angleterre.

Conférences. — M. Thiébault-Sisson fera dans la salle de la rue de Ponthieu plusieurs conférences sur l'art à l'Exposition de 1900; elles auront lieu aux dates suivantes : **22**, **25** et **28 mai**; et 1er, **4**, **8** et **12 juin**.

Tribunaux. — C'est le **23 mai** que MM. Zola et Perrenx sont de nouveau cités à comparaître devant la Cour d'assises de Seine-et-Oise à Versailles qui sera présidée par M. de Baudesson.

L'Eclipse de soleil du 28 mai. — Une éclipse de soleil, visible en Espagne, est annoncée par les astronomes pour le **28 mai**. Beaucoup de savants français et étrangers se rendront en Espagne; à cette occasion, des trains spéciaux seront organisés pour Navalmoral, sur la ligne de Cacérès, point le plus rapproché de Madrid d'où l'on pourra observer l'éclipse.

La société des Guides. — Les trois fêtes des mails, organisées par la société des Guides, auront lieu aux dates et aux endroits ci-après : le **30 mai**, à Versailles; le **2 juin**, au Concours hippique international, et le **8**, à Auteuil.

Sports. — Courses de chevaux : le **20 mai**, Chantilly; le **22**, Saint-Ouen; le **24**, Chantilly; le **25**, Saint-Ouen. — Cyclisme : *Paris*, **24**, course Paris-Nemours; le **27**, Paris-Rambouillet, Paris-Château-Thierry, Union sportive du Bon-Marché. — *Province* : Lille : **2** et **3 juin**, course de 24 heures sur piste; Toulouse : **29 mai**, courses internationales au profit des blessés du Transvaal. — Automobilisme : le **3 juin**, coupe de motocycles, sur le parcours Etampes-Chartres et retour. — Rowing : régates de Meulan, les **24** et **27 mai**, continuation du concours international. Le cercle nautique de France organise pour le **27** des courses sur le grand lac du Bois de Boulogne. — A Fontaine-sur-Saône, près Lyon, régates internationales, le **27**, organisées par le cercle de l'Aviron. Bruxelles : le match annuel « Union nautique de Liège » contre le « cercle des régates de Bruxelles » aura lieu le **3 juin**. — Lawn-tennis : **27 mai**, 2 h. 1/2, grande réunion annuelle interclubs et interscolaire. — Polo : du **28** au **11 juin**, prix internationaux. — Tir aux pigeons (cercle du bois de Boulogne) : les **22**, **26** et **30 mai**, prix internationaux. — Tir : le **27**, ouverture à Vincennes du concours de tir à l'arc et à l'arbalète. — Escrime : **21**, **23**, **24** et **25**, tournoi de fleuret (salle des fêtes de l'Exposition). Du **22** au 1er **juin**, concours des professeurs, organisé par la Société d'encouragement à l'escrime.

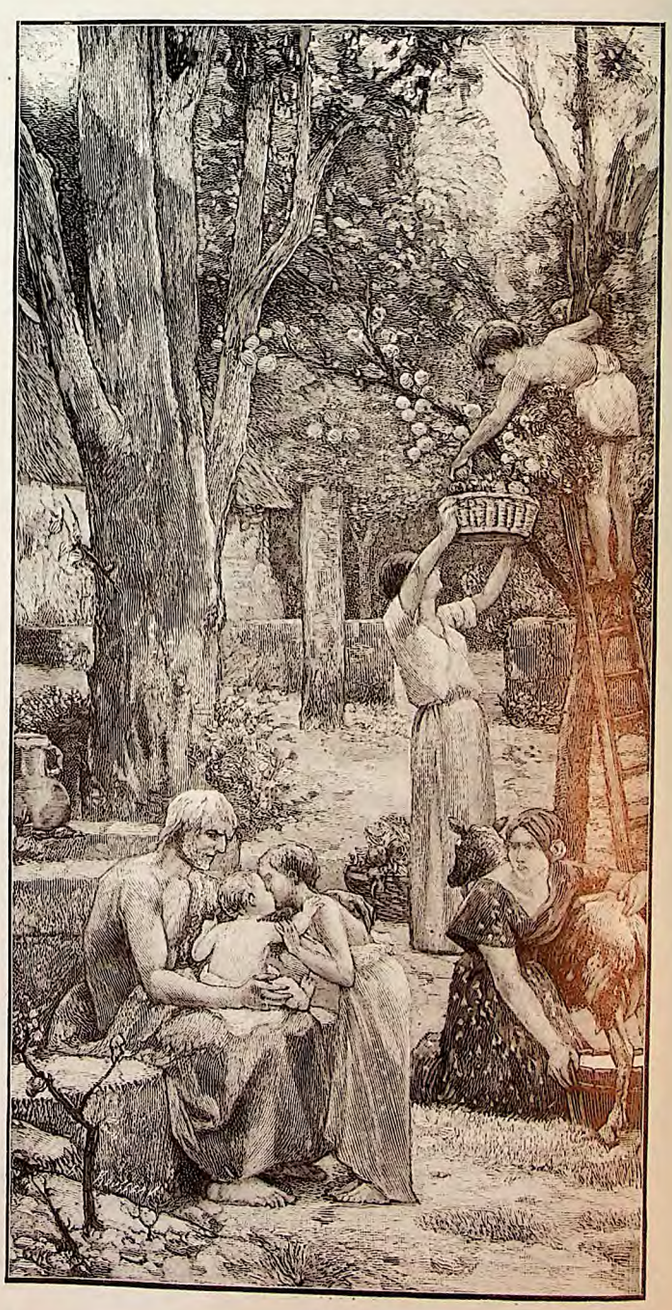
Carnet du rentier. — *Coupons à toucher* : le **20 mai**, actions de la Compagnie Havraise; actions de la Compagnie des chargeurs réunis. Le **21**, actions de la Banque d'Algérie. — *Tirages avec lots* : bons de l'Exposition de 1900, le **25** (1 lot de 100.000 francs; total des lots 106.000 francs).







N° 1



N° 2

Peintures de M. Ferdinand Humbert au Panthéon. — (Voir l'article, page 340.)

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes.

SAMEDI 26 MAI 1900

58e Année — N° 2987



EXPOSITION UNIVERSELLE. — La fête de l'automobilisme à l'Exposition annexe de Vincennes.

(Voir l'article, page 340.)

LA DISGRACE DU COMMISSAIRE

Au docteur André Marsal.

« Comment on m'a fendu l'oreille? nous dit le père Cheminade, en arrosant des laitues très éprouvées par la sécheresse : pourquoi, après m'être élevé, à force de travail et de dévouement professionnel, au poste de commissaire du premier arrondissement de Crétigny-sur-Ille, je n'ai jamais pu réaliser la plus chère, l'unique ambition de ma vie, m'asseoir dans le fauteuil du Commissaire central, devenir le grand chef de la police municipale, le colonel d'un régiment de trente-cinq agents? Ah! mes amis, cette déconvenue, que je ne déplore plus aujourd'hui, car je n'ai pu cultiver des choux et tailler des rosiers sans devenir philosophe, a été pour moi une fière leçon de psychologie pratique... Et dire qu'à cinquante ans, après avoir vu défiler dans mon bureau les spécimens les plus variés de la perversité humaine, je croyais n'avoir plus rien à apprendre de la vie! Je m'imaginais que je savais tout, que l'expérience ne me réservait aucune surprise, que j'avais exploré, fouillé en tous sens le champ de l'humanité, et que je ne pouvais plus y découvrir une plante malfaisante, une fleur empoisonnée, qui ne séchât depuis longtemps dans mon herbier, et cela, triple imbécile! comme disait si bien le préfet d'alors, parce que j'avais interrogé des escarpes et des voleurs à la tire...

« Mais je m'oublie : ce ne sont pas des doléances philosophiques que vous me demandez, n'est-ce pas? C'est une histoire, l'histoire de ma disgrâce; eh! bien, en quelques mots, la voici... »

Le père Cheminade avait posé son arrosoir vide, et, comme nous étions arrivés au bout du jardin, sous une tonnelle de clématite et de chèvrefeuille, nous nous assîmes pour ouïr le récit de ses infortunes administratives, qu'il nous fit à peu près en ces termes :

I

« Le 20 juin 1883, vers les trois heures de l'après-midi, — oh! je précise sans peine, car je n'ai rien oublié de cette fatale journée, — je somnolais doucement dans mon bureau, et ma foi! je m'abandonnais à une foule d'aimables rêveries, dont la plus séduisante m'installait à la place de M. Percepied, notre sympathique et regretté Commissaire central. Ces rêveries étaient du reste encouragées par les mauvaises, très mauvaises nouvelles qu'un agent venait de me donner de la santé de notre chef. Le pauvre homme ne pouvait aller bien loin... Je ne pense pas que le ciel ait voulu me punir des sentiments que m'inspirait alors l'état lamentable de mon supérieur. La vie deviendrait vraiment impossible, s'il était interdit d'apprendre avec une résignation facile que le fonctionnaire, dont on convoite la succession, va bientôt être appelé par la destinée à « d'autres fonctions... » Je supputais donc avec complaisance les chances de succès que pouvait avoir ma candidature. A moins qu'un inconnu ne surgît brusquement de la manche d'un ministre, je ne voyais personne qui, dans la région, pût me disputer le poste, dont je m'étais reconnu le plus digne depuis longtemps. Toute la municipalité m'était acquise : j'avais annulé assez de procès-verbaux, pour qu'aucun conseiller ne fût désireux de porter au pinacle le plus conciliant des commissaires. Quant au préfet, ah! le bon, le brave, l'excellent, le joyeux préfet que nous avions alors! Certes, dans ma carrière déjà longue, j'avais vu bien des préfets : Crétigny-sur-Ille est une préfecture de troisième classe, un poste de début, où l'on ne séjourne pas. Les préfets y passent en coup de vent, le temps de déclarer à tout le monde que « la ville est un séjour charmant », de chanter sur le mode administratif : « C'est là que je voudrais vivre! » et... de boucler leurs malles! Dans le nombre j'en avais connu d'aimables, de bons garçons, ratés de l'art ou de la littérature, qu'une haute et puissante camaraderie avait tout à coup bombardés préfets. Mais aucun n'avait l'amabilité souriante, la rondeur méridionale de M. d'Avessac, ce « cher M. d'Avessac » qui, en quelques jours, avec le broiement de ses poignées de main, la franchise de ses yeux noirs et la cordialité bruyante de son rire était devenu la coqueluche de toute la ville. Et libéral avec cela!... d'un libéralisme, qui avait déconcerté tous les « sectaires » de la localité : pour mieux dire, au bout d'un mois, il n'y avait plus de partis à Crétigny-sur-Ille; tous s'étaient réconciliés, fondus dans les bras grand ouverts de M. le préfet. Crétigny était devenu une sorte d'Arcadie, où le troupeau des administrés paissait tranquillement l'herbe grasse, sous la houlette pacificatrice d'un « bon berger » de Gascogne...

Des défauts? Parbleu! Mais qui le rendaient encore plus séduisant et plus vainqueur : joueur peut-être, un peu galant, voire coureur : mais avec ces défauts-là on conquiert des royaumes : comment M. d'Avessac n'eût-il pas conquis Crétigny? Et puis, à trente-cinq ans, un préfet garçon et joli garçon n'est pas tenu d'être un ascète... On avait bien parlé de quelques intrigues, mêlées d'incidents un peu vifs; mais comme il y avait eu dans l'affaire des maris bernés, le préfet avait eu les rieurs pour lui...

— Bonjour, papa Cheminade!

C'est en ces termes d'une familiarité si flatteuse que M. d'Avessac saluait ordinairement mon arrivée à la préfecture. Jamais aucun préfet ne m'avait témoigné pareille bienveillance, et je pensais bien que le jour où M. Percepied, mon supérieur, viendrait à rendre son âme à Dieu, il me suffirait d'implorer la protection de M. d'Avessac pour m'entendre dire :

— Papa Cheminade, c'est chose faite!

Et, dans le fauteuil, où je m'étais insensiblement écroulé, j'entendais l'accent gascon que le préfet faisait ordinairement vibrer dans les syllabes de *Cheminade*, quand un commandant d'infanterie se dressa brusquement devant moi, et, avant que j'eusse pu prononcer une parole, me dit précipitamment, d'une voix sombre :

— Monsieur le commissaire, l'établissement du « Cabinet vert » est bien situé dans votre arrondissement?

— Oui, mon commandant...

— Très bien : voulez-vous avoir la bonté de m'accompagner? Nous allons constater le flagrant délit d'adultère de ma femme. Je suis le commandant des Avenaux.

Après avoir fait cette déclaration, l'officier me dit que sa femme devait prendre le train de deux heures pour se rendre à Bordeaux, auprès d'une tante malade : mais une lettre anonyme venait de lui apprendre qu'au lieu d'aller à la gare, Mme des Avenaux s'était fait conduire au « Cabinet vert », où l'attendait son amant.

— Très bien, mon commandant, répondis-je; je suis à vos ordres.

Ancien sergent-major, j'ai conservé l'habitude de l'obéissance aux chefs : les quatre galons et le ton autoritaire du commandant, la douleur sincère qui crispait son visage basané, tout cela m'avait impressionné au point que j'en perdis la notion des formalités les plus élémentaires. Jugez en effet de ma sottise : j'allais constater un adultère sans un ordre du parquet! Je me lançais à corps perdu dans l'arbitraire, l'illégalité, l'abus de pouvoir, toutes les herbes de la Saint-Jean. Il est vrai qu'à partir du moment où le commandant des Avenaux est entré dans mon bureau, je puis dire que j'ai cessé de m'appartenir : la fatalité s'était emparée de moi; j'étais désormais sa chose, son jouet; j'allais rouler de précipice en précipice jusqu'au fond de l'abîme, entraîné par je ne sais quel vertige, où sombraient à la fois ma raison, mon intelligence, et jusqu'à ma connaissance du code de police!... Jugez-en, mes amis, par ce simple détail : ce fut le commandant qui me fit observer que j'oubliais mon écharpe!...

Le « Cabinet vert » est situé à l'extrémité nord de Crétigny, sur les bords de l'Ille : c'est une auberge plutôt qu'un hôtel, très recherchée, pour le mystère de ses bosquets et la discrétion de son personnel, par tous les Crétinois qui ont une intrigue, un plaisir d'un jour à cacher...

Nous arrivons, le commandant et moi, après avoir marché côte à côte, en silence, un bon quart d'heure; je décline mes qualités; je ceins mon écharpe et je demande le patron de l'établissement : il est absent. Il n'y a que des domestiques, qui, aux premières paroles du commandant, prennent des airs d'innocence ahurie... « Une dame blonde?... — Oui, une dame blonde, en robe rose, avec des applications de dentelle blanche et un chapeau garni d'ailes de pigeon... Elle doit être ici, avec un monsieur... depuis une heure... »

Les derniers mots s'étranglaient dans la gorge du commandant : le pauvre homme souffrait le martyre à conter son infortune et sa honte à cette valetaille gouailleuse. « Avec un monsieur? », — les domestiques ouvraient des yeux immenses, agrandis par la stupeur la mieux jouée, comme si, pour la première fois de leur vie, ils entendaient parler de ces choses invraisemblables : « une robe rose, un monsieur... et un chapeau garni d'ailes de pigeon? »

Je compris aussitôt qu'il fallait recourir aux grands moyens : je m'adressai au domestique, qui me parut le plus facile à intimider, et lui dis en propres termes :

— Mon garçon, votre cas est bien simple : si vous ne me dites pas quelle chambre occupe la « dame en rose », je vous arrête et vous fourre au bloc.

L'effet de mes menaces ne se fit pas attendre : j'appris instantanément que notre couple de criminels occupait, au deuxième, la dernière chambre, au fond du couloir de droite...

Au moment de monter, je priai le commandant de ne pas m'accompagner; sa présence pouvait amener des scènes regrettables, et me gêner dans l'exercice de mon délicat ministère. M. des Avenaux se rendit à mes raisons, et se retira dans le jardin, où il disparut derrière un bosquet.

Je dois dire que, dans toute cette lamentable histoire, c'est la seule fois qu'il me soit arrivé de montrer un peu de clairvoyance et de sagesse : cette exception valait la peine d'être notée.

Je montai donc seul au premier étage, ma première sommation n'eut d'autre effet que de provoquer dans la chambre un piétinement affolé, auquel succéda bientôt le plus profond silence.

J'attendis quelques minutes, voulant laisser aux coupables le temps de se présenter devant la magistrature de leur pays dans une tenue correcte. Mais la porte s'obstinant à rester close, je me décidai à prononcer de nouveau la formule sacramentelle, en donnant à ma voix l'intonation la plus impérative : « Ouvrez, au nom de la loi! »

Un bruit de pas, la porte s'entrebâille, une figure masculine apparaît, et une voix, bien connue, me dit avec un fort accent méridional :

— Voulez-vous me faire le plaisir de filer, triple imbécile!

Ah! je ne me le fis pas dire deux fois, je vous assure : la porte de la chambre n'était pas refermée, que je descendais l'escalier quatre à quatre, et me précipitais dans le jardin à la recherche de l'infortuné mari...

Certes, je ne me sentais pas le courage de le maudire; mais il m'avait fait faire une jolie gaffe!... Le préfet! mes amis, c'était le préfet en personne, qui, avec son effronterie et sa témérité d'homme à bonnes fortunes, avait trouvé piquant de s'offrir une escapade à l'auberge du « Cabinet vert », comme un simple commis de nouveautés... Quelle imprudence! Quelle folie! Qui aurait pu se douter de cette gasconnade?

En apercevant le commandant des Avenaux, je repris heureusement assez de sang-froid pour improviser une petite histoire : « Mon commandant, lui dis-je, je suis heureux de vous annoncer que la lettre anonyme, qui vous a fait venir ici, avait indignement calomnié Mme des Avenaux; la commandante n'est pas au « Cabinet vert ». Elle est sans nul doute auprès de sa tante, et a fait très vertueusement le voyage de Bordeaux, tandis que je dérangeais un honnête négociant de Limoges et sa femme, qui, du reste, ont pris gaîment la chose et se sont fort amusés de ma méprise... »

Le commandant poussa un long soupir de soulagement, déchira la lettre anonyme et me quitta, non sans m'avoir serré les mains avec effusion : des larmes de joie brillaient dans ses yeux...

Pauvre homme! je lui avais menti, il est vrai : mais je lui avais rendu la confiance, j'avais rétabli la paix et la sécurité dans son ménage, et bien que ma supercherie n'ait pas eu pour objet de dissiper ses soupçons, elle avait pour lui des effets assez heureux pour ne me laisser aucun remords.

II

« Eh! bien, me voilà dans de jolis draps! » Tel est le refrain que je mis au bout de toutes mes réflexions en revenant à mon bureau. Quelle gaffe! mes amis, quelle gaffe!

Vers le soir je recouvrai cependant un peu de tranquillité, et je pus dîner tant bien que mal, en me répétant le proverbe classique : « La nuit porte conseil. » Et, je l'avoue, le proverbe se vérifia une fois de plus : la nuit me porta conseil. Mais la sagesse des nations, je dois loyalement le reconnaître, n'a jamais prétendu que ces nocturnes conseils fussent nécessairement bons. Celui qui me fut donné sur l'oreiller était évidemment détestable. La voix de la nuit qui parle aux pauvres gens que l'incertitude et l'anxiété empêchent de dormir, m'avait dit : « Va demain matin trouver M. d'Avessac, et présente-lui tes plus humbles excuses. Assure-le de ta discrétion, et par reconnaissance il facilitera ton avènement au poste de Commissaire central! »

EXPOSITION RÉTROSPECTIVE DE L'ART FRANÇAIS AU PETIT PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES



Triptyque de la cathédrale de Moulins, peinture de la fin du XVe siècle.



Figure de saint, en or, du trésor de Conques.

Nous avons donné dans notre dernier numéro un plan du Petit Palais des Champs-Elysées et de la disposition des salles. Nous ne reviendrons pas sur l'aménagement des richesses qu'elles renferment; il est parfait. On avait de l'espace et de la lumière : c'est là ce qui importe surtout en un lieu où doit fatalement se produire une affluence considérable. Quand le catalogue sera fait, le public n'aura plus rien à désirer; il aura sous les yeux un très beau spectacle et pourra l'admirer avec discernement.

On sait que, pour utiliser les galeries du Petit Palais, qui plus tard doivent abriter les collections artistiques de la Ville de Paris, les administrateurs de la grande kermesse de 1900 ont eu l'idée de recommencer l'exposition rétrospective de l'art français qu'Alfred Darcel avait organisée en 1889, au Trocadéro, avec son goût sûr et son exceptionnelle compétence. Disons tout de suite que cette seconde épreuve a parfaitement réussi. On ne se lasse pas de voir les belles choses, et c'est pourquoi nous ne nous plaindrons pas de retrouver au Petit Palais quantité d'objets rares que nous avions admirés il y a dix ans au Trocadéro, sans en excepter certaines pièces bien connues de nos diverses collections nationales de Paris et de la province.

A la considérer comme une revue de l'art français depuis ses origines, cette exposition présente évidemment d'énormes lacunes; les arts de la peinture et de la sculpture auraient à eux seuls rempli le Petit Palais : il a fallu se borner à quelques spécimens de choix et se rabattre sur les arts somptuaires. D'ailleurs, sous ses faces multiples et dans ses proportions plus modestes, l'art décoratif exprime avec une éloquence incomparable l'âme et le génie d'un peuple. On peut donc affirmer que, dans une certaine mesure, l'exposition actuelle remplit son objet qui est de montrer le développement progressif du sentiment artiste de la nation française depuis ses origines gallo-romaines jusqu'à nos jours.

Le principal des objets exposés est fourni, comme en 1889 par les trésors des églises, certains musées de province et quelques établissements de l'Etat, comme l'Imprimerie nationale, le Cabinet des médailles, le Garde-Meuble, etc. Les hautes classes de la société n'ont pas mis un grand empressement à seconder les efforts des organisateurs. Ici comme partout, se retrouve la trace de nos dissentiments politiques. Mais si l'exposition y perd en importance surtout au point de vue de l'inédit, elle n'en est pas moins fort belle. Et le classement méthodique qu'en a fait M. Emile Molinier l'a rendue aussi instructive qu'agréable à voir. Il convient de rappeler que le complément de cette histoire de l'art français, on l'a, à quelques pas plus loin, dans cet admirable musée des moulages du Trocadéro, où sont montrées en permanence les merveilles de la statuaire française appliquée à la décoration des monuments de l'architecture.

Obligés de choisir parmi les richesses du Petit Palais, nous reproduisons quelques-unes des pièces les plus rares et les moins connues.

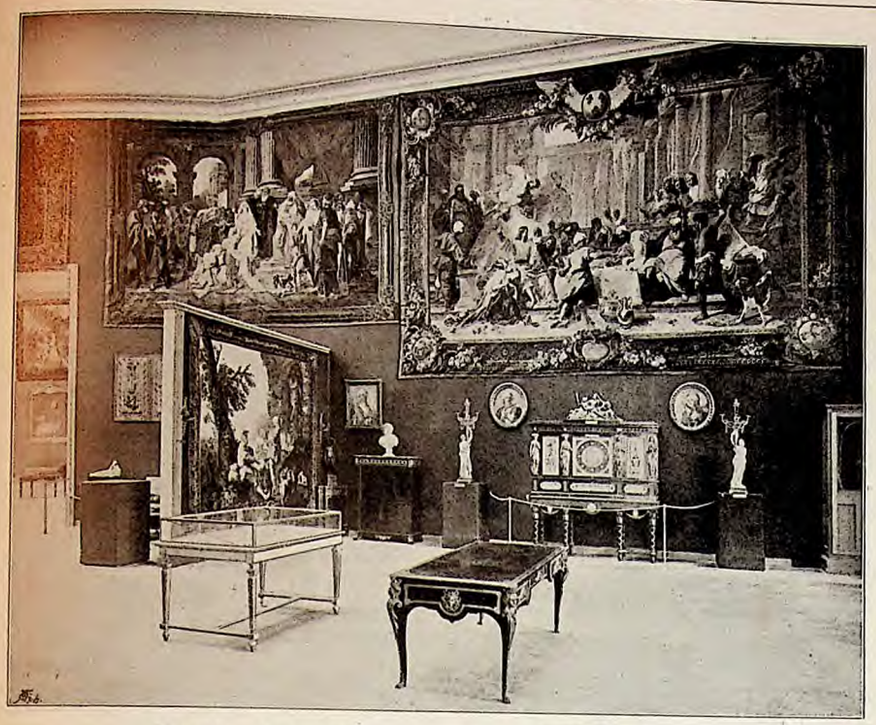
Pour la peinture, voici le *Buisson ardent*, appartenant à l'église métropolitaine d'Aix en Provence : une œuvre fameuse entre toutes. Attribué tour à tour au bon roi René, dont on connaît quelques tableaux, puis à Van Eyck, et aux plus grands maîtres de l'Ecole fla-



Vierge, ivoire de la fin du XIIIe siècle.
(Collection de M. le baron A. Oppenheim.)



EXPOSITION UNIVERSELLE. — Le montage de l'étoile qui surmonte le Palais de l'Electricité. — Voir l'article page 340.



Salle où est exposée l'armoire à bijoux de Marie-Antoinette.



Terre cuite de Clodion.
(Musée de Mâcon.)

pièce magnifique date du douzième siècle; elle appartenait autrefois à l'église Saint-Rémi de Reims.

L'Imprimerie Nationale a prêté l'horloge de Boule que nous reproduisons; c'est un des plus parfaits spécimens de la manière pompeuse et parfois un peu lourde du célèbre ébéniste du temps de Louis XIV.

De Clodion, nous donnons une statuette de jeune fille portant des fruits dans les pans de sa tunique : elle a toute la grâce polissonne des productions de ce petit maître tant imité, et présente l'avantage d'être incontestablement de lui. Elle appartient au musée de Mâcon.

Les vues d'ensemble que nous publions embrassent un certain nombre d'objets qu'il convient de signaler. Dans l'une on voit un groupe de traîneaux du siècle dernier et de chaises à porteurs, sculptés et décorés au vernis Martin. Dans l'autre est figurée la célèbre armoire à bijoux de Marie-Antoinette, prêtée par l'Etat. D'une extraordinaire richesse ce meuble vaut plus par le détail que par l'ensemble qui est un peu lourd : c'est une des pièces le plus admirées de l'Exposition; on sait qu'elle est l'œuvre collective de Schwerdfège, Degault et Thomire. A ses côtés l'on voit deux candélabres de Lorta et deux très belles tapisseries des Gobelins dont l'une tissée par Lefebre a pour sujet Jésus et la Madeleine : *Dilexit multum*, « elle a beaucoup aimé, il lui sera beaucoup pardonné. »

Dans un troisième coin de salle que nous reproduisons, l'on voit appendu à la muraille de droite un vantail d'une vénérable porte en bois de la cathédrale du Puy; une femme en prières, une sainte Barbe, etc., précieuses statuettes en bois des quinzième et seizième siècles.

En résumé, à la considérer dans son ensemble, l'Exposition du Petit Palais donne absolue satisfaction au visiteur pour plusieurs séries d'objets d'art.

Nous avons là d'admirables tapisseries envoyées par le château de Pau, les cathédrales ou les musées de Sens, du Mans, d'Angers, de Reims, de Beaune, de Beauvais, de Narbonne; quelques meubles de choix, des étoffes rares, d'intéressants portraits de femmes des dix-septième et dix-huitième siècles, et quelques antiques peintures, dont un célèbre Couronnement de la Vierge, panneau appartenant au Musée de Villeneuve d'Avignon.

Les ivoires, nous l'avons dit, sont très beaux et en grand nombre.

De même pour les pièces d'orfèvrerie; on peut regretter seulement que l'orfèvrerie civile soit insuffisamment représentée.

Le dix-huitième siècle a laissé des merveilles d'une élégance et d'un goût exquis; il eût été facile, croyons-nous, de donner plus d'importance à cette partie de l'exposition.

Nous avons par contre une suite d'émaux admirables et la céramique est au grand complet depuis les poteries gallo-romaines jusqu'aux plus rares productions de Sèvres, de Rouen, de Nevers, de Moustiers, etc.

La faïence d'Henri II, plus connue sous le nom de faïence d'Oiron et de Saint-Porchaire, sa dernière désignation, est représentée par quelques pièces de premier choix.

Ce court aperçu indique suffisamment l'importance de l'exposition rétrospective de l'art français, dont le succès est aussi grand que mérité.



Horloge de Boule.
(Imprimerie nationale.)



Traîneaux et chaises à porteur.

LIVRES NOUVEAUX

Sociologie.—Littérature.—Beaux-Arts.

La Faillite de l'enseignement gouvernemental, par Paul Fesch; tome I : *L'Éducation*. 1 vol. in-18, Briguet, 3 fr. 50.

« Ce livre n'apporte pas de longues dissertations philosophiques ou des théories pédagogiques nouvelles. L'auteur s'est contenté de prendre la quintessence des dépositions faites devant la Commission de l'Enseignement à la Chambre des députés. Il les a groupées suivant les sujets, textuellement, impartialement, et il vient dire à ses lecteurs : ceux qui sont chargés d'élever vos enfants avouent humblement eux-mêmes qu'ils n'ont pas réussi, ou parce qu'ils sont incapables, ou parce qu'ils sont mal secondés. » C'est ainsi que M. Fesch résume lui-même, dans sa préface, l'objet de son livre; et le fait est que son livre n'est qu'une habile juxtaposition des témoignages apportés devant la Chambre par les plus éminents représentants de l'Université; mais le fait est aussi que, à lire ces témoignages ainsi juxtaposés, on ne peut qu'approuver le titre donné par M. Fesch au volume où il les a recueillis. Au point de vue de l'éducation, qui est le seul où l'auteur se place dans ce volume, l'enseignement gouvernemental a incontestablement « fait faillite ». Non seulement le nombre des élèves a partout diminué, mais la discipline s'est affaiblie, la moralité a décru, et il n'y a pas jusqu'aux innovations athlétiques et sportives récemment tentées qui n'aient fini par échouer de la façon la plus lamentable. Tout cela, nous dit M. Fesch, parce que la politique a pris trop de place dans la direction de notre enseignement national; et tout porte à croire que, là encore, l'auteur de ce livre n'a que trop raison.

La Vie sociale de notre temps, notes d'un positiviste, par Antoine Baumann. 1 vol. in-18, Perrin, 3 fr. 50.

« Le positivisme n'est au fond que le bon sens systématisé », a dit jadis Auguste Comte; et c'est lui aussi qui a dit : « Le positiviste est une affaire de cœur. » Ces deux phrases, qui servent d'épigraphe au livre de M. Baumann, nous expliquent le mieux du monde pourquoi et dans quelle mesure l'auteur de ce livre se dit « positiviste ». La doctrine de Comte lui a simplement appris à observer avec bon sens les défauts de ce qui se passait autour de lui, à s'en émouvoir, et à rechercher les moyens d'y porter remède. Et ainsi son livre, positiviste ou non, nous offre un très impartial et très touchant tableau des misères de notre vie sociale d'à présent, considérée à tous les étages de la société, dans l'infinie diversité de ses phénomènes. M. Baumann s'efforce d'y classer, par groupes distincts, les types principaux du bourgeois et de l'homme du peuple : il analyse la façon dont se trouvent aujourd'hui entendues la propriété, la famille, la religion; et sans cesse il entremêle à ses réflexions de petits croquis très finement notés, où se retrouve le piquant satiriste du *Tribunal de Vuillermoz*.

L'Unique et sa propriété, par Max Stirner, traduit de l'allemand par R.-L. Reclaire. 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque sociologique*, Stock, 3 fr. 50.

Ce Max Stirner, qui s'appelait de son vrai nom Gaspard Schmidt, était un petit professeur allemand à qui les doctrines transcendentales de Fichte et de Hegel avaient tourné la tête, de telle sorte qu'il s'était mis à écrire un livre où il expliquait qu'il était seul à exister et que, par conséquent, il avait tous les droits. C'est de ce livre qu'on nous offre aujourd'hui, pour la seconde fois, une traduction française, tandis que les plus belles œuvres de Fichte attendent encore un admirateur désintéressé qui consente à nous les traduire en un français lisible. Mais la vogue du livre de Stirner, en réalité, tient moins à la valeur même du livre qu'à la ressemblance qu'on a cru découvrir entre cette dissertation philosophique et la célèbre théorie du « sur-homme » de Nietzsche. Sans Nietzsche, qui ne l'a probablement jamais lu, Stirner resterait à jamais oublié, avec cent autres étudiants allemands de la même époque qui, comme lui, ont poussé jusqu'à la folie leur fièvre de métaphysique. Et son livre, après cela, n'est pas dénué d'intérêt; mais la pensée et la forme y ont souvent une brutalité un peu trop tudesque.

Les Syndicats agricoles et leur œuvre, par le comte de Rocquigny. 1 vol. in-18, de la *Bibliothèque du Musée social*, Colin, 4 fr.

Les syndicats agricoles ne remplissent pas les journaux du récit de leurs aventures, comme font aujourd'hui les syndicats ouvriers; mais ils n'en ont pas moins une organisation très solide, et peut-être les services qu'ils rendent sont-ils encore plus réels que ceux que rendent d'autres syndicats plus bruyants et plus fameux. Créés depuis quinze ans à peine, et d'origine toute française, ils ont dès maintenant renouvelé la vie de notre agriculture nationale. Comme le dit M. de Rocquigny, ils ont déjà puissamment contribué, par l'union et le soutien mutuels, « à répandre le bien-être, la sécurité du lendemain, et à atténuer les inégalités sociales. » Aussi ne saurions-nous trop recommander, à tous ceux qu'intéressent les questions économiques, la lecture de l'excellent petit livre où se trouve exposée, avec une clarté et une précision remarquables, l'œuvre de ces syndicats, telle qu'elle est aujourd'hui et telle qu'elle paraît destinée à devenir bientôt. Le chapitre consacré au *Crédit agricole*, en particulier, est tout rempli des renseignements les plus curieux sur les efforts tentés depuis dix ans, aux quatre coins de la France, pour étendre l'action des syndicats et pour parer aux dangers qui menacent la petite propriété.

Fleurs d'antan et Fleurs nouvelles, cueillies par Anatole Tardiveau; *troisième série*. 1 vol. in-18 de luxe, Lemerre, 5 fr.

Nous ne saurions mieux définir le genre de talent de M. Anatole Tardiveau qu'en rappelant le surnom qu'il se donne volontiers à lui-même, celui de *Bookworm*, c'est-à dire « le mangeur de livres ». Car non seulement M. Tardiveau a lu à peu près tous les livres, mais son appétit de lectures s'étend encore à tout ce qui s'imprime dans l'univers, journaux, revues, brochures, etc. Et c'est un lecteur comme il y en a peu, n'ayant de repos qu'il n'ait extrait de nos auteurs, anciens ou modernes, les pensées qui lui paraissent devoir être les plus suggestives, au double point de vue de la beauté littéraire et morale. Telles sont les « fleurs » que M. Tardiveau a pris la peine de « cueillir » et que, par deux fois déjà, il a réunies en gerbes. Celles dont il nous offre aujourd'hui un troisième bouquet ne le cèdent aux précédentes ni en richesse ni en variété; et ce sera pour chacun de nous une véritable surprise que de lire, par exemple, une réflexion de l'ex-abbé Charbonnel à côté d'un jugement de l'empereur Charlemagne, ou de retrouver non loin d'une pensée de Pascal ou de Plaute, une boutade de M. de Pawlowski, rédacteur au journal *le Rire*. Peut-être seulement devons-nous regretter qu'un excès de modestie ait contraint M. Anatole Tardiveau à ne mettre dans ce recueil que de courts fragments de ses propres pensées, car quelques-unes d'entre elles nous ont paru ingénieuses, et profondes, et fines, mises en parallèle avec celles qu'il nous offre, dans ce même recueil, sous les noms de saint Augustin, de Corneille, de Voltaire, de Michelet, et d'un certain « Pogazzaro », qui est, peut-être, ce même romancier italien que nous connaissons en France, comme en Italie, sous le nom de Fogazzaro.

Un Essai d'itinéraire d'art en Italie, par Marcel Niké. 1 vol. in-18, Librairie de Paris, 5 fr.

Nous avons rendu compte, naguère, d'un « itinéraire d'art en Italie » de M. Schopfer qui joignait à une incontestable utilité pratique l'avantage d'être fort bien écrit, par un homme de goût. L'ouvrage de M. Niké n'a point, à beaucoup près, le même agrément ni le même mérite. Son auteur se préoccupe plus de nous instruire que de nous charmer, et c'est à peine si son travail justifie le titre qu'il lui a donné, les considérations générales y tenant plus de place que les conseils pratiques à l'usage des touristes. Mais au point de vue de l'histoire et de la critique, M. Niké est un maître à la fois très sûr et très érudit. Ses jugements sur les vieux artistes italiens sont presque toujours d'une justesse admirable; et l'étude qu'il consacre aux *quatrocentistes* florentins, en particulier, est toute remplie de réflexions que nous ne saurions trop recommander, aussi bien aux visiteurs du Louvre qu'à ceux du Musée des Offices et du Bargello.

Les Musées de la Ville de Paris, par Pierre Despatys. 1 vol. in-4°, illustré de 18 photogr., Ch. Tallandier, 12 fr.

Voici un livre des plus élégants, imprimé avec un soin irréprochable sur un superbe papier, et orné de quelques planches tout à fait charmantes. Mais peut-être l'auteur n'a-t-il pas mis suffisamment le fond de son livre en harmonie avec la forme somptueuse dont il l'a revêtu. Non pas que son récit de la fondation des divers musées municipaux soit inexact, ou manque d'intérêt : nous aurions aimé seulement qu'il fût plus long, et qu'après nous avoir renseignés sur la fondation des musées municipaux, il nous décrivît quelques-unes des richesses qui s'y trouvent contenues. Le chapitre qu'il consacre au Musée Carnavalet, notamment, est à peu près muet sur le contenu de cette belle collection. M. Despatys se borne à en décrire brièvement l'installation, sans insister sur aucun détail; et son lecteur n'emporte en fin de compte, de son livre, que quelques notions vraiment trop sommaires sur un musée qui aurait cependant mérité d'autant plus une étude sérieuse qu'il ne possède même pas l'ombre d'un catalogue, et que la plupart des guides en parlent à peine.

Romans. — Poésies.

La Maison en fleurs, par Georges Lecomte. 1 vol. in-18, Fasquelle, 3 fr. 50.

Un jeune homme et une jeune fille qui, se connaissant depuis l'enfance, en viennent peu à peu à s'aimer d'amour, et qui rêvent de se marier, et qui cependant ne peuvent pas se marier, car ils sont, à leur insu, nés d'un même père : tel est le sujet traité par M. Lecomte, dans son nouveau roman. Et peu de sujets sont, par eux-mêmes, d'un effet dramatique plus simple et plus profond. Mais l'auteur de la *Maison en fleurs* ne s'en est point tenu à tirer de ce sujet toute l'émotion qui s'y trouve impliquée : il a encore relevé l'intérêt de son roman en prêtant à ses personnages des caractères pleins de relief dans leur simplicité, et en donnant pour cadre à l'action de son récit un petit monde de gentilshommes et de bourgeois de province, dont il s'est plu à nous montrer en détail les dont il s'est plu à nous montrer en détail les préjugés et les ridicules. Son roman est ainsi, tout ensemble, une comédie de mœurs et un drame de passion. Mais pour amusante et spirituelle que soit la comédie, c'est le drame surtout qui s'impose à nous, d'autant plus touchant que l'auteur met plus de franchise et de naturel à nous en exposer les péripéties.

Le Roman d'un officier, par Jean Saint-Yves. 1 vol. in-18, Ollendorff, 3 fr. 50.

Ayant, par ses propos légers, conduit la femme qu'il aime à se suicider, un jeune officier n'a désormais d'autre désir que d'être envoyé en plein Sud algérien, dans un poste très périlleux, où il compte à tout le moins trouver l'oubli; et il ne tarde pas, en effet, à l'y trouver, grâce au nouvel amour auquel il s'abandonne, celui d'une jolie Saharienne, naïve à la fois et sensuelle, dont le seul tort est d'être fiancée déjà à un jeune homme de sa race qui, prompt à se venger, la poignarde, dès l'instant où il a pu l'approcher. Désespéré, mais non point guéri de l'amour, notre héros rentre en France où il épouse bientôt une petite cousine qui, depuis sa plus tendre enfance, n'a jamais cessé de l'aimer. Telle est, brièvement contée, l'histoire peut-être un peu banale qui compose la trame du roman de M. Jean Saint-Yves; mais nous devons ajouter que, banale ou non, cette histoire perd une grande partie de son charme à être ainsi sèchement résumée, tandis que, dans le roman, elle nous est présentée sous une forme assez agréable, encore que trop directement inspirée de l'inimitable manière de M. Loti.

L'Amour et l'Art, par Lucien Villeneuve, préface de M. Lefèvre-Pontalis. 1 vol. in-18, Lemerre, 3 fr.

« Du poète, vous n'avez pas seulement le rythme et le souffle, vous avez ce qui fait le prix de la poésie, telle qu'elle doit être comprise, le sentiment et la pensée, l'inspiration soutenue et le charme pénétrant. Vous avez le coup d'aile qui vous enlève dans les hautes régions où vous planez pour élever les esprits et faire battre les cœurs. » C'est en ces termes que nous est présentée l'œuvre de M. Lucien Villeneuve; et nous nous associons d'autant plus volontiers au jugement de M. Lefèvre-Pontalis que nos jeunes poètes nous ont depuis longtemps déshabitués de semblables essais, où sans cesse, en effet, le sentiment s'allie à une forme des plus séduisantes. Les deux séries de poèmes qui donnent leur titre au volume sont, incontestablement, les plus remarquables du recueil; mais n'en pouvant citer que de courts fragments, nous préférons donner à nos lecteurs l'un des sonnets qui appartient à la troisième série du recueil, persuadés qu'il mettra suffisamment en relief les précieuses qualités poétiques de l'œuvre de M. Villeneuve.

SUR LA PLAGE

Mer aux flots ondoyants, je t'aime en ton ivresse,
Alors que ta fureur jaillit du gouffre obscur
Et tour à tour bondit, se lamente, se dresse
Et s'épuise à l'assaut du roc inerte et dur.

J'aime aussi ton sommeil rêveur et ta paresse,
Ton sourire indolent qui reflète l'azur
Et s'en va mollement dérouler sa caresse
Sur la grève au contour harmonieux et pur.

Mais ton charme le plus troublant, c'est le mystère
Du mouvement sans fin qui berce la beauté
De la falaise abrupte et du flot solitaire;

C'est tout ce qui frémit dans l'animalité
De tes flancs monstrueux; c'est la plainte émouvante
Où l'on entend gémir comme une âme vivante.

Divers.

La Traction mécanique et les voitures automobiles, par G. Leroux et A. Revel. 1 vol. in-18, avec 108 fig., J.-B. Baillière et fils, 4 fr.

L'ouvrage de MM. Leroux et Revel a été précédé de tant d'autres ouvrages sur le même sujet qu'on serait tenté d'abord de le croire superflu. Mais il a un caractère propre qui, à le voir de près, lui constitue un incontestable avantage sur la plupart des manuels d'automobilisme qui l'ont précédé. Il est sensiblement plus pratique, jusque dans ses explications les plus théoriques. Sa lecture, non seulement n'exige pas de nous une connaissance préalable de la mécanique, mais ne prétend même pas nous gratifier de cette connaissance, en même temps qu'il nous renseigne sur la construction et le fonctionnement des automobiles. Et dans la comparaison qu'il fait sous nos yeux des divers procédés de traction (vapeur, air comprimé, électricité, etc.), jamais il n'abuse de notre curiosité pour nous renseigner sur autre chose que sur le sujet même qu'il prétend traiter. Ajoutons qu'un grand nombre de figures, entremêlées au texte, présentent également le même caractère de clarté pratique, qui met l'ouvrage de MM. Leroux et Revel à la portée du lecteur même le moins préparé.

Ont paru :

Divers. — *Comment on a fait l'Exposition*, par Michel Corday. 1 vol. in-18, illustré, Flammarion, rel. 1 vol. in-18, avec portraits, librairie des Mme A. de Thèbes. 1 vol. in-18, avec 9 pl. en couleurs et 108 grav. dans le texte, Juven, 5 fr.; — *Le Caractère et la main*, par Julien Leclercq. 1 vol. in-18, illustré, d°, 3 fr. 50. — *La Chasse moderne, encyclopédie du chasseur*, 1 vol. in-8°, illustré, Larousse, 7 fr. 50. — *Atlas de poche du Naturaliste*, XI : *Poissons des eaux douces de la France, de la Suisse romande et de la Belgique*, par C. Raveret-Wattel. 1 vol. in-18, avec 72 pl. en couleurs, Paul Klincksieck, 6 fr. 50.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

A l'Exposition : Concours de bateaux automobiles. — Les sports de tout genre ont, depuis longtemps déjà, droit de cité en France et tous, ou du moins presque tous, ont, à certains jours, leur *great event*; seul le bateau à moteur mécanique de petite dimension n'avait pas obtenu cette faveur. Aussi l'Exposition a-t-elle décidé de faire, pour ce sport nouveau, un grand concours international.

Ce concours que l'Hélice-Club de France a été chargé d'organiser, aura lieu les 23 et 24 juin, sur la Seine, dans le bassin d'Argenteuil.

Une somme de 25.000 francs, tant en argent qu'en objets d'art, a été affectée à ces courses. De plus, il sera attribué une médaille commémorative, à titre de souvenir de l'Exposition, aux concurrents qui n'auront pas obtenu de récompenses.

Les bateaux seront divisés en quatre séries, savoir : 1° jusqu'à 6m,50 inclusivement; 2° de 6m,50 à 8 mètres; 3° de 8 à 10 mètres; 4° de 10 à 15 mètres inclusivement.

Les engagements doivent être envoyés, *avant le 15 juin*, dernier délai, à M. Gabriel Paillard, président de l'Hélice-Club de France, 75, rue Charles-Laffitte, à Neuilly-sur-Seine.

A propos des visites de douane. — On connaît les excellents résultats obtenus en France, principalement sur le réseau du Nord, dans l'augmentation de la vitesse des trains. A côté de ces grands efforts, il est vraiment pénible de constater que la routine administrative semble, avec un soin jaloux, multiplier les obstacles qui empêchent ces améliorations de produire leur entier effet.

On se souvient qu'il a été récemment question, pour accélérer encore le trajet de Paris à Londres (et *vice versa*), d'effectuer la visite de la douane *au départ* de ces deux villes, au lieu de la faire *à l'arrivée*. Le voyageur qui, au départ, se trouve toujours à la gare un certain temps avant l'heure du train, et qui parfois y envoie même ses bagages à l'avance, n'aurait pas souffert du supplément de temps nécessaire à l'accomplissement de cette formalité. A l'arrivée, au contraire, débarrassé du souci de la douane, il n'aurait eu qu'à sortir de la gare aussi rapidement que s'il descendait d'un train quelconque. Il aurait suffi, pour réaliser cette mesure si simple, très appréciable en temps d'Exposition, qu'on établît un poste de douaniers anglais à Paris et un autre de douaniers français à Londres. Nos voisins n'y voyaient pas d'inconvénient, mais il paraît que l'Administration française a trouvé à cet échange de douaniers des impossibilités absolues. Et pourtant, la même chose existe déjà depuis bien des années, sur la frontière italienne, où, pour éviter une double station douanière, nos braves gabelous opèrent *en Italie*, à Vintimille, tandis que, sur une autre ligne, leurs collègues italiens fonctionnent *en France*, à Modane... Mystère et Administration.

Fontaine lumineuse sans eau. — M. G. Trouvé, l'ingénieur électricien bien connu, vient de réaliser un curieux appareil qui dispense d'employer aucun liquide pour produire les effets de lumière si étonnants des fontaines lumineuses.

En-dessous d'un large bassin à fond incliné vers le centre, se trouve un puissant ventilateur électrique et, au-dessus, un tube figurant l'ajutage de la fontaine. Une lampe à arc, comme à l'ordinaire, envoie dans ce tube ses rayons réfléchis à angle droit : ceux-ci illuminent non plus un liquide, mais une quantité prodigieuse de grains de riz, mêlés de mica et de clinquant qui, soufflés par le ventilateur, jaillissent par le tube, retombent dans le bassin où ils sont repris par le courant d'air, et ainsi de suite. Un disque muni de verres colorés tourne au-dessous de l'ajutage et permet de faire varier la teinte de tous ces corpuscules imprégnés de lumière. L'effet est en réalité très surprenant et très bien imité. On peut en juger du reste à l'Exposition, dans le palais de l'*Andalousie au temps des Maures*, où une fontaine de ce système a été installée.

Le canal le plus fréquenté du monde. — Nous avons quelque peine à nous figurer ce qu'est le trafic des grands lacs américains, qui est véritablement extraordinaire; et notamment celui du Sault Sainte-Marie, c'est-à-dire du canal creusé dans le but d'établir une communication facile entre le lac Supérieur et le lac Huron, canal qui est assurément de beaucoup le plus fréquenté du monde.

Voici d'ailleurs, pour donner une idée du développement du trafic de ce canal, le tableau comparatif de son activité depuis 1869 :

	Nombre des bateaux.	Tonnage.
1869.....	1.338	524.851
1879.....	3.128	1.677.000
1889.....	9.579	16.282.000
1899.....	20.255	21.958.000

Les céréales constituent la plus importante matière de ce trafic. On enregistrait, en 1879, le transit de 2.604.000 boisseaux de blé; en 1899 on en a compté 58.397.000, plus 30.000.000 de boisseaux d'autres grains et 7.114.000 barils de farine. Les minerais de fer viennent ensuite, pour 540.000 tonnes en 1879 et 15.328.000 tonnes en 1899.

Quant au nombre des voyageurs, il s'est élevé de 18.579 en 1877 à 49.082 en 1899.



Réapprovisionnement d'eau dans un redir.

dure, de l'eau, tout ce dont nos troupes étaient privées depuis longtemps. Mais le passage était propice à une embuscade et les habitants du ksar manifestaient l'intention de résister. Ils ne se calmèrent que sur la menace du colonel de bombarder le village. Le col fut franchi avec une prudence que les circonstances rendaient

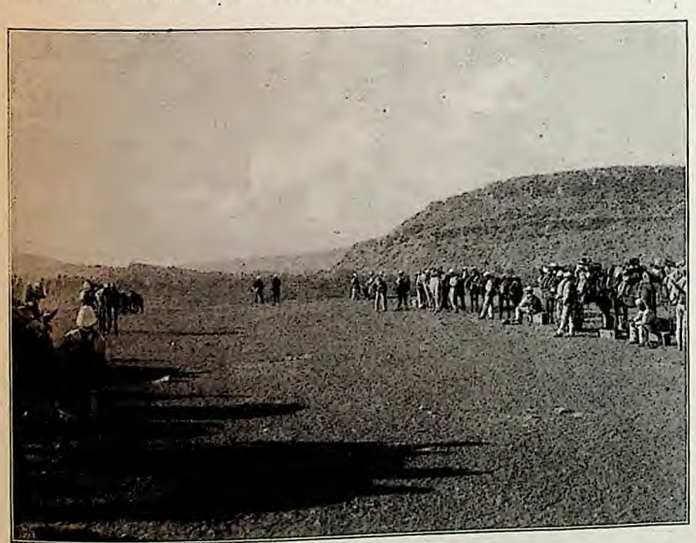


Une halte dans l Oued Zousfana.

nécessaires. Il y fallut plus de trois heures et pendant tout ce temps l'artillerie, ainsi qu'une compagnie de tirailleurs, restèrent en position de combat.

Ce fut la seule alerte. Après une marche que les accidents des dunes rendaient de plus en plus pénible, nos troupes arrivèrent à Igli le 5 avril.

Là, par mesure d'hygiène, le village étant inhabitable, le camp fut installé sur un rocher élevé, au confluent de l'Oued Guir et de l'Oued Zousfana.



L'artillerie en batterie devant le ksar de Tar'It.



Ksar de Tar'It.

Trois importants convois de ravitaillement ont rejoint successivement la colonne en suivant le même itinéraire le long de la frontière du Maroc. De petites garnisons ont été échelonnées à partir de Duveyrier, notamment à Djenan-el-Dar, Ksar-el-Adjouz et enfin El Morar, qui n'est qu'à une journée de marche d'Igli.



Marche du convoi dans la Hammada.

Des avis reçus de Tanger ces jours derniers font craindre que la tranquillité avec laquelle s'est effectuée l'occupation d'Igli soit prochainement troublée. La guerre sainte serait prêchée aux tribus marocaines voisines de notre territoire du Sud-Oranais et il faudrait s'attendre à une agression... Elle ne prendrait au dépourvu ni le général Risbourg, commandant la division d'Oran, ni le colonel Bertrand, chefs éprouvés de nos braves soldats.

P. Moroges.



Campement de la colonne à El Morar.



Phot. Petiton.

LE MONUMENT DE GUY DE MAUPASSANT A ROUEN

Demain dimanche, sera inauguré à Rouen, dans le square Solférino, un monument élevé à la mémoire de Guy de Maupassant par les soins d'un comité local constitué sous la présidence de M. Gaston Le Breton, directeur des musées de la ville et membre correspondant de l'Institut. Sur une stèle en granit que décore une palme vieil or exécutée par M. Ferdinand Marrou, le maître ferronnier rouennais, membre du jury de l'Exposition de 1900, se dresse le buste du célèbre écrivain, œuvre de M. Raoul Verlet, auteur du monument de Maupassant érigé en 1897, à Paris, au Parc Monceau, et lauréat de la médaille d'honneur au Salon de sculpture de cette année.

Le comité, dans son programme, n'a rien négligé pour donner tout l'éclat qui convient à cette fête littéraire; nous y reviendrons la semaine prochaine, lorsqu'elle sera un fait accompli. E. F.



Phot. E. Pirou, boulevard Saint-Germain.

M. RAVAISSON-MOLLIEN

M. Ravaisson-Mollien, membre de l'Institut, grand-officier de la Légion d'honneur, vient de s'éteindre à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Né à Namur en 1813, il avait été reçu agrégé de l'Université en 1836. Après avoir occupé de 1838 à 1840 la chaire de philosophie à la Faculté des lettres de Rennes, il fut chef de cabinet de M. de Salvandy, ministre de l'Instruction publique, inspecteur général de l'enseignement supérieur, conservateur du département des Antiques au musée du Louvre. Auteur de nombreux ouvrages de philosophie, d'esthétique et d'archéologie, M. Ravaisson-Mollien était entré à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1849 et à l'Académie des sciences morales et politiques en 1880. Le 9 novembre dernier, l'Institut, on s'en souvient, avait fêté solennellement le cinquantenaire de son élection à la première de ces Compagnies.

LE CONCOURS D'AUTOMOBILES A VINCENNES

A l'occasion de la clôture du concours de tourisme, l'Automobile-Club de France avait organisé, dimanche dernier, à l'Exposition annexe de Vincennes, une fête présidée par M. Picard, commissaire général. Après un défilé des automobiles fleuries et enrubannées devant les tribunes remplies d'une foule élégante, les « chauffeurs » faisant évoluer leurs machines autour du lac Daumesnil, se sont livrés à divers exercices et jeux d'adresse analogues à ceux que les cavaliers pratiquent dans les carrousels, et dont un des plus usités consiste à enlever à la course des têtes de carton.

Cette fête fort réussie avait attiré à Vincennes une affluence considérable de visiteurs; aussi a-t-elle en quelque sorte inauguré cette annexe de l'Exposition, jusqu'alors peu fréquentée.

LES PEINTURES MURALES DU PANTHÉON

M. Humbert, l'artiste éminent à qui ses confrères ont décerné la médaille d'honneur du Salon de cette année, vient de terminer les peintures murales qui lui avaient été commandées pour la décoration du Panthéon. On peut aller voir sur place ces magistrales compositions et l'on jugera qu'elles sont dignes d'être mises en parallèles avec celles de Puvis de Chavannes qui leur font face. Le sentiment de poésie qui s'en dégage, le charme de la peinture, à la fois discrète et brillante, font de ces fresques une parure vraiment exquise aux murailles sévères du monument de Soufflot, aujourd'hui temple civil voué au culte de dieux incertains.

L'œuvre de M. Humbert forme une sorte de quadriptyque à doubles panneaux séparés par des colonnes. Voici dans l'ordre où ils se présentent, de gauche à droite, une courte analyse des sujets traités par l'artiste :

1° *Idée de consolation :* le corps seul est mortel; l'âme lui survit.

Idée de Dieu : celui qui va risquer sa vie sur les flots, croit en Dieu et, avant de s'embarquer, rend hommage à la divinité.

2° *Idée de travail et de prospérité :* le père, fondateur de la famille, se livre au travail, soutenu par l'amour des siens.

Idée de famille : l'aïeul, accablé par les ans, se repose, heureux de l'affection des siens; il se sent renaître dans le dernier né de ses petits enfants.

3° *Idée de liberté et d'indépendance :* le droit victorieux.

Idée de patrie : le citoyen quitte sa famille pour défendre la patrie menacée.

4° *Idée de charité et de solidarité humaine :* une femme de haut rang donne son propre lait à l'enfant du pauvre.

Idée d'humanité : pendant une épidémie, la femme courageuse affronte la mort pour aller porter aux malades des secours et des consolations.

LE CHAMPIONNAT DE FLEURET ENTRE AMATEURS

Les amis du sport des armes ne pouvaient laisser passer l'Exposition de 1900 sans organiser de grandes épreuves internationales au fleuret, à l'épée, au sabre.

C'est par le championnat de fleuret entre Amateurs que les épreuves viennent de commencer.

Pour le fleuret comme pour le sabre, la Galerie des Fêtes est le champ clos choisi.

A l'épée, on se rencontrera sur le terrain... du jardin des Tuileries.

Seize prix ont été décernés par le jury, que présidait le baron Antoine d'Ezpeleta.

Ces prix consistent en objets d'art que les vainqueurs choisissent eux-mêmes et qui sont achetés à l'Exposition.

Le prix d'honneur, d'une valeur de 2.000 francs, est gagné par le capitaine Coste.

Le 1er prix, d'une valeur de 1.000 francs, est revenu à M. Masson. Sont classés ensuite MM. Jacques Boulenger, capitaine Debax, comte d'Hugues, capitaine Sénat, Dillon-Kavanagh, capitaine Brosch.

Le capitaine Coste, déjà vainqueur du tournoi organisé par le *Figaro* en 1897, sort d'une famille d'escrimeurs et mania de bonne heure le fleuret.

La pratique de l'escrime n'a pas nui, certes, aux études de ce brillant officier : reçu à l'Ecole de Saint-Cyr en 1881, à l'âge de dix-neuf ans, il en sortait avec les galons de sergent, et, avant d'être admis à l'Ecole supérieure de Guerre, au concours de 1890, il était choisi pour rédiger l'historique des deux régiments où commença sa carrière d'officier : le 40e et le 74e de ligne.

Après avoir été officier d'ordonnance du général de Geffrier, commandant la place de Lyon, le capitaine Coste est resté en garnison dans cette ville, au 99e de ligne, où il fait son stage de troupe.



Capitaine Coste. — Phot. G. Verger.

L'an dernier, il a publié un remarquable ouvrage : *Fleurets rompus*, dont l'*Illustration* a rendu compte.

Sur l'estrade des assauts, c'est un tireur de tête et de tempérament, montrant beaucoup d'à-propos et une bien rare vitesse, surtout dans les parades et ripostes. Il serait difficile d'être plus alerte à la réplique.



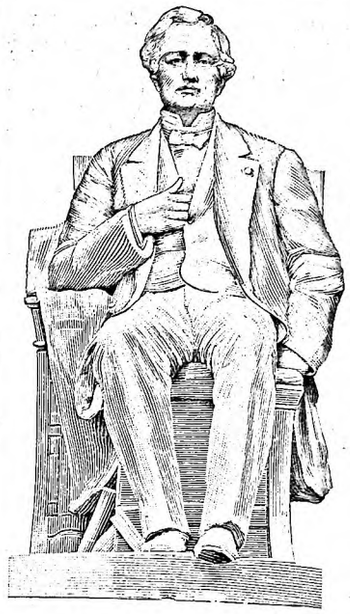
M. Masson. — Phot. Penabert.

M. Masson, fils du professeur de chant du Conservatoire, est préparateur de chimie organique à la Faculté des sciences.

Il se délasse de ses études scientifiques en faisant assidument des armes à la salle Louis Mérignac.

Très bien doué, ayant de l'allonge autant que de la main, et sachant finement varier son jeu, il a pris place de bonne heure parmi nos meilleurs champions des assauts parisiens. Agé de vingt-sept ans, il vient de consacrer sa jeune renommée par le brillant succès remporté au championnat.

EMILE ANDRÉ.



LA STATUE DE DURUY A VILLENEUVE-SAINT-GEORGES

Fils d'un artisan de la manufacture des Gobelins, Victor Duruy était un Parisien de Paris; mais il fit longtemps de Villeneuve-Saint-Georges sa résidence de prédilection, et c'est là, dans la paix d'une retraite champêtre, qu'il accomplit une grande partie de son énorme labeur. Il était donc tout naturel que cette coquette localité de Seine-et-Oise tînt à honneur de perpétuer par un monument la mémoire de son hôte illustre. La statue qu'on inaugure dimanche est l'œuvre du sculpteur Alfred Lenoir; l'éminent historien est représenté dans l'attitude de la méditation, assis à l'abri d'une niche creusée, entre deux escaliers, au centre d'une balustrade qui borde la terrasse où s'élève l'ancien château de Beauregard, aujourd'hui propriété communale et transformé en hôtel de ville. Le décor architectural, d'un caractère à la fois élégant et sévère, est dû à M. Nénot, architecte de la Sorbonne.

LES THÉATRES

L'idée de représenter à la Comédie-Française *Les Fossiles* de M. de Curel, dont le Théâtre-Antoine a eu la primeur, il y a une dizaine d'années, n'est peut-être pas des plus heureuses. Ce qui paraît acceptable dans un théâtre ne l'est pas forcément sur une autre scène dont les traditions et le public sont essentiellement différents. Le talent viril et original de l'auteur, son incontestable mérite littéraire peuvent faire passer, aux yeux de gens qu'aucune audace n'effarouche, bien des choses que les abonnés de la Comédie-Française ne voudront pas entendre.

Les Fossiles, de M. de Curel, symbolisent l'espèce heureusement disparue de ces gentilshommes d'autrefois chez qui l'orgueil du nom faisait taire tout scrupule de morale vulgaire. Le père et le fils sont amants de la même femme, qu'importe si cette combinaison assure la perpétuité de la race? Tel est en résumé la thèse soutenue par le chef de famille dans les *Fossiles*. M. de Curel lui donne tort, mais je doute que le public prenne grand intérêt à des débats qui révoltent tout à la fois les convenances sociales et les sentiments admis.

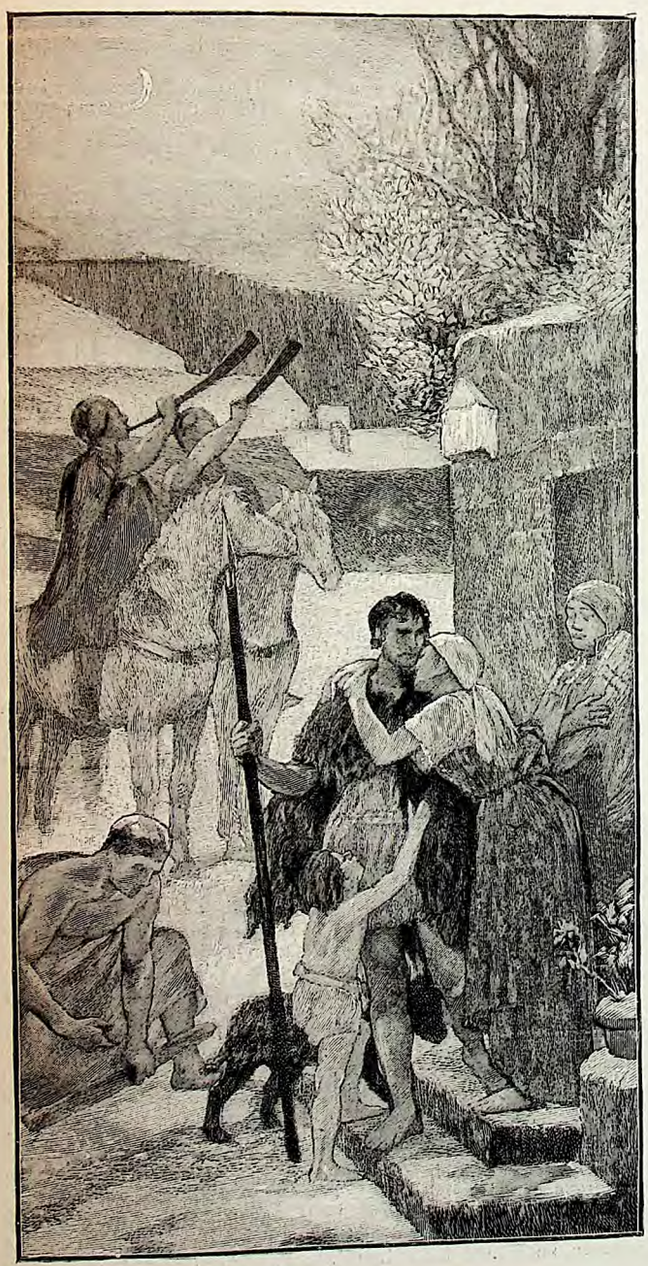
La pièce qu'on nous donne aujourd'hui diffère sensiblement de celle que nous avions entendue au Théâtre-Libre; on en trouvera le texte nouveau dans l'édition que vient de publier la librairie Calmann-Lévy.

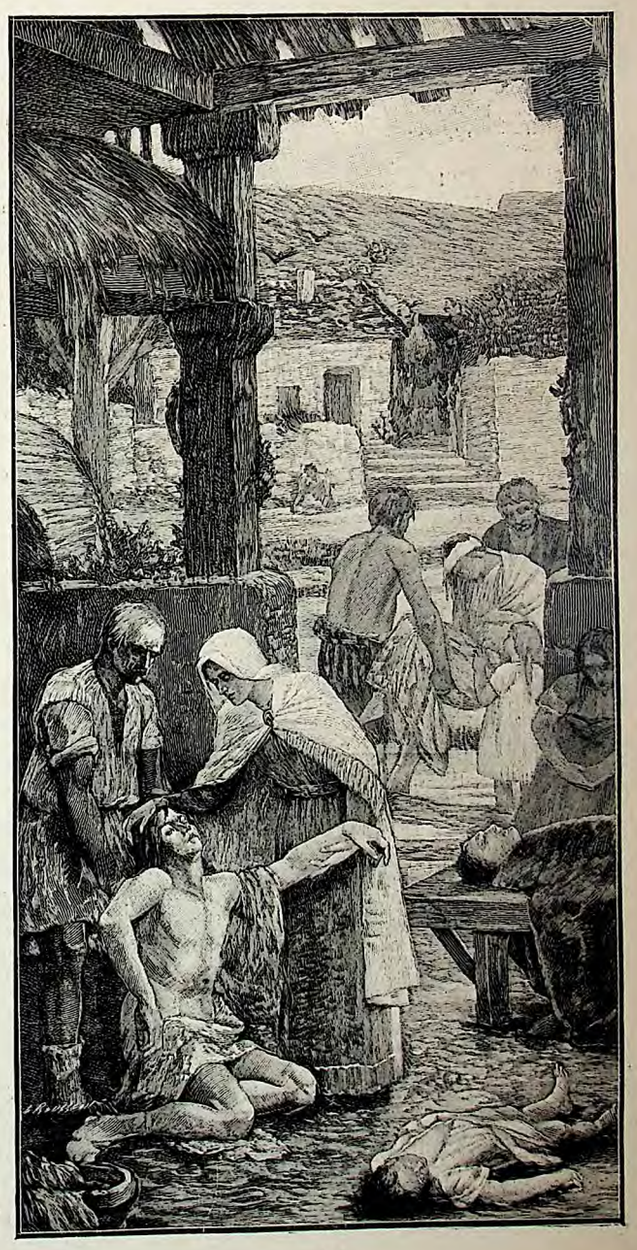
Ce texte, plus osé encore que la version première, est interprété par Mmes Bartet et Pierson, MM. Le Bargy et Paul Mounet, avec un talent qui réussira peut-être à amadouer le public; nous le désirons sincèrement.

Imprimerie de l'ILLUSTRATION, 13, rue St-Georges. — Paris.
L'Imprimeur-Gérant : Lucien MARC.









N° 3. N° 4

Peintures de M. Ferdinand Humbert au Panthéon. — (Voir l'article, page 340.)

COURRIER DE PARIS

Avec la rentrée des Chambres, voilà le grabuge qui recommence. Les partis politiques ressemblent à ces choristes d'opéra qui chantent à tue-tête : « Marchons en silence! » Ils prêchent l'apaisement en se querellant comme des portefaix.

Est-ce que ces trouble-fête ne vont pas bientôt retourner en vacances?

Le ministère actuel, un peu malmené aux dernières élections municipales, ne sait qu'imaginer pour amadouer ce maître terrible et inconstant qu'est le suffrage universel. Il vient d'en trouver une bonne. Au moment où chacun verse des pleurs sur la dépopulation des rivières françaises, vous pensiez peut-être qu'il fallait respecter le poisson, conformément à la loi, pendant les instants sacrés où ce savoureux animal célèbre le mystère de la reproduction. Or, un projet vient d'être déposé par le ministre de l'agriculture, qui permettrait aux électeurs de troubler ces fêtes de famille. Si la loi passe, tous les dimanches et jours fériés, les fanatiques de la pêche pourront aller jeter la ligne aux cours d'eau voisins. Périsse le poisson plutôt que le ministère!

Le nouveau conseil municipal de Paris compte parmi ses membres de nombreux écrivains de tout genre; le suffrage universel y a fait la part belle à la littérature. Est-ce un bien? Est-ce un mal? J'hésite à me prononcer sur ce point délicat. En principe, la présence d'hommes de plume dans les assemblées délibérantes devrait contribuer à en élever le niveau; en fait, elle ne paraît guère avoir cette vertu. Le littérateur professionnel — on en pourrait citer des exemples notoires — s'y trouve presque toujours dépaysé, amoindri; on a vu des écrivains réputés, des journalistes brillants, des académiciens, éclipsés par des avocats médiocres et même par ces politiciens de quinzième ordre que Gambetta désignait sous le nom de sous-vétérinaires. Pourquoi? Y aurait-il incompatibilité entre le culte des lettres et la pratique des affaires? Cruelle énigme!

On vient de vendre la collection de tableaux anciens qu'avait formée Cernuschi. — Ne pas confondre l'aimable et généreux Italien, naturalisé Français après la guerre de 1870, avec l'ex-lieutenant autrichien Czernusky, dont il a été question cette semaine. — Cernuschi nous a laissé par testament son hôtel et une superbe collection de bronzes japonais, recueillis sur place par lui-même, peu de temps après la révolte des daïmios, c'est-à-dire dans des conditions excellentes de bon marché. Ses tableaux dont il était très fier, ne valaient pas ses bronzes; c'étaient cependant d'intéressants spécimens des primitives écoles italiennes. Le plus qu'on a pu faire, à la vente, c'est de mettre en avant les noms de maîtres glorieux en les faisant suivre de la fameuse rubrique : (attribué à), formule abominable qui désole et indigne les collectionneurs. Cernuschi en serait mort de chagrin.

Si vous n'avez pas de tableaux de notre école dite impressionniste, ayez au moins quelques maîtres anciens. C'est un placement de père de famille que je prends la liberté de recommander à nos lecteurs. Et quand vous aurez fait ce placement, hâtez-vous de le défaire, car on ne sait pas ce qui peut arriver; demain, le vent peut tourner; cela s'est vu et se reverra. Les Manet, les Degas, les Monet, les Sisley que l'on couvre d'or à l'heure actuelle, seront peut-être échangés un jour contre du cuivre. Pareille aventure ne saurait atteindre les tableaux de maîtres définitivement consacrés par le jugement de la postérité, mais leur cote actuelle est tellement élevée que, si j'en avais, je m'empresserais de les céder à des amateurs plus fortunés.

On a vendu dernièrement, à l'Hôtel Drouot, un petit tableau de Decamps : *Enfants effrayés à la vue d'une chienne*, 101.000 francs; d'autre part, à Londres, deux portraits de van Dyck ont « fait », 600.000 francs en vente publique.

C'est l'Amérique, paraît-il, qui rafle tout. Grand bien lui fasse; le dollar ne coûte pas cher là-bas. Et puis, l'Américain, quand une marchandise a cessé de lui plaire, sait comment s'y prendre pour nous la repasser avec usure. A preuve, notamment, cette farce gigantesque qu'on nous monta à propos de l'*Angelus* de Millet et d'un tableau de Turner, et où l'on vit certains critiques avisés, doublés de quelques hommes politiques, mettre en avant l'idée d'une souscription nationale! L'entreprise échoua, mais elle peut réussir demain : attendons la rentrée de nos impressionnistes, pour voir.

Dimanche 27 mai, une fraction du Tout-Paris était à Rouen, invitée à assister à l'inauguration du monument de Guy de Maupassant, reproduit dans le dernier numéro de l'*Illustration*. Il y avait là des académiciens, des poètes, des journalistes, des artistes; on prononça des discours, on déclama des vers, on fit de la musique, on banqueta, bref, la fête fut complète et fort réussie. Le soleil en était, un soleil généreux, dont le concours important d'autant plus que la cérémonie proprement dite se célébrait en plein air. De l'aveu des Rouennais eux-mêmes, la clémence de leur ciel est une rare bonne fortune; aussi n'ont-ils pas manqué d'accueillir galamment leurs hôtes parisiens par le vieux compliment de circonstance : « Vous nous apportez le beau temps. »

En retour, nous avons rapporté de là-bas des impressions très réconfortantes.

Au centre de la pittoresque cité, si riche encore en merveilles architecturales, dans ce délicieux jardin du Musée et de la Bibliothèque, où le buste de Maupassant voisinera désormais avec le médaillon de Flaubert, son maître, les orateurs du jour exaltèrent comme il convenait le génie du « Pays de sapience » affirmé de longue date par tant de gloires à la fois locales et nationales. Et une question se posait : était-il toujours aussi vivace, ce génie? La sève du pommier séculaire conservait-elle toute sa vigueur, la fleur tout son éclat, le fruit toute sa saveur? Or, comment en douter après une journée passée au contact d'une élite d'hommes ayant conservé les solides et précieuses qualités du terroir?

N'était-ce pas, d'ailleurs, une malice d'une finesse bien normande, l'idée de convier un académicien à prononcer le panégyrique solennel d'un grand écrivain qui ne fut pas des Quarante? Bien que sans caractère officiel, ce discours devait être forcément une amende honorable de l'Académie, une paraphrase du

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

Non, non! notre Normandie n'est pas près de dégénérer.

Le public semble prendre goût aux amusettes de la rue de Paris, à l'Exposition; c'est en somme une foire de Neuilly amplifiée avec des baraques plus propres, et de faux saltimbanques que, pour ma part, je trouve moins divertissants que les vrais. Mais il est convenu qu'on s'amuse énormément dans les théâtricules de Montmartre. Or la rue de Paris, ce n'est que la rue de Montmartre et lieux circonvoisins; la foule s'y précipite et paie sans barguigner.

Pour me rincer l'œil, comme disent les peintres, de ces spectacles attristants, je suis entré en face dans les gracieuses serres de l'horticulture où se donnait la fête d'un concours de fleurs et de fruits. C'était, à dire d'un mot, un enchantement. La nature aidée de l'art, *homo additus naturæ*, produit des merveilles déconcertantes d'éclat et d'harmonie. Je ne m'extasie pas outre mesure devant ces fleurs exotiques que l'on croirait détachées d'un missel apocalyptique. Ni bête, ni végétal, l'orchidée me trouble sans me séduire; c'est une fleur du mal que je laisse à Baudelaire et aux modernes esthètes. Parlez-nous de nos braves fleurs françaises : roses, tulipes, pivoines et géraniums, et surtout qu'on nous les débarrasse des rubans et des voilettes dont la mode actuelle les affuble ridiculement!

Simple requête d'une abonnée :

« Ne pourrait-on niveler un peu les chaussées de l'Exposition, et en faire disparaître — enfin! — ces millions de torturants petits cailloux pointus qui meurtrissent les pieds sensibles, et sur lesquels se tordent douloureusement nos bottines de Parisiennes?

« Cet horrible gravier rend impraticable une partie du Champ de Mars. On le retrouve sur les pentes du Trocadéro, dans la rue de Paris, aux « Nations », où il envahit jusqu'aux terrasses; il déborde sur les escaliers des palais, et se disémine même sur les planches des passerelles! Il s'insinue partout comme une poussière. Tout le monde en souffre, tout le monde s'en plaint. Et il existe pourtant à l'Exposition un service de voirie dirigé par un ingénieur des plus distingués et des plus aimables.

« Quand se décidera-t-il à avoir pitié de nous, et à ordonner le coup de « rouleau » ou de balai libérateur? »

Renvoyé à « qui de droit ».

Inauguration d'un palais, dans la rue des Nations. Cohue énorme, discours, congratulations, toasts portés autour du buffet. M. Alfred Picard est, comme toujours, très entouré. Et ce sont des compliments auxquels il faut répondre, des réclamations auxquelles il faut faire droit, des conseils qu'il faut entendre ou des ordres qu'il faut donner... Le commissaire général a l'air mélancolique et distrait, et je l'entends qui parle bas à un ami :

— Il y a une chose, dit-il, que je rêverais d'avoir le temps de faire et que je ne ferai jamais!

— Vous reposer pendant huit jours?

— Oh! non, dit M. Picard. Je voudrais pouvoir visiter un peu l'Exposition!

Les pauvres phtisiques ne savent plus à quel saint se vouer. Hier on les envoyait vivre au grand air, fenêtres ouvertes de jour et de nuit; pour un peu on les eût fait coucher à la belle étoile.

Et voici qu'il est question maintenant de les confiner dans le sous-sol du globe terrestre; on parle d'organiser les gorges du Tarn en sanatorium. Qui croire? où est la vérité? Ce qui réussit à de vulgaires cobayes tuberculosés par la science aurait-il le même effet sur l'homme?

Le sénateur-professeur Lannelongue, qui a lancé cette inquiétante nouvelle, n'ose pas lui-même se prononcer. Les stations de montagne ont donc encore de beaux jours devant elles, car leurs preuves sont faites. Et puis, mieux vaut peut-être végéter en contemplant les grands spectacles de la nature que de s'étioler dans une cave, d'autant que, paraît-il, on serait condamné à la cave à perpétuité, sous peine de mort si l'on tentait d'en sortir.

Entendu sur le boulevard.

Quatre heures environ; devant les terrasses des cafés débordantes de l'afflux des visiteurs de tous pays, attirés à Paris par la foire du monde, des camelots courent en hurlant d'une voix éraillée un titre de journal sous lequel s'étale ce tire-l'œil sensationnel : « Terrible catastrophe, le nombre des victimes ». Cédant à un premier mouvement de curiosité, un monsieur se fend de 5 centimes, puis, tardivement défiant :

— Encore un « canard », hein! farceur? Je parie qu'il n'y a pas de victimes du tout.

— Il y en a au moins une, patron, c'est vous! réplique le Diogène de l'asphalte avec une gravité goguenarde.

Le monsieur n'a pas osé se fâcher contre ce camelot dont le cynisme commercial et l'esprit de répartie font honneur à la corporation.

NOTES ET IMPRESSIONS

N'est-ce pas une chose ridicule de mourir sans avoir fait le tour de notre petite boule?

EDGAR QUINET.

∴

La coquetterie est l'esprit de la beauté, et l'esprit, la coquetterie de l'intelligence.

ALEXANDRE DUMAS père.

∴

Qu'est-ce que la douceur? c'est la plénitude de la force.

P. GRÉTRY.

∴

Le scepticisme, c'est la goutte d'huile entre les ressorts de la pauvre machine sociale, qui, sans elle, grincerait horriblement.

EMILE FAGUET.

∴

S'habiller, se montrer, s'ennuyer, c'est ce que j'appelle aller dans le monde.

GYP.

∴

Une piqûre d'aiguille au bout des doigts d'une femme nous plaît mieux qu'une tache d'encre.

HUGUES LEROUX.

∴

Ne dites pas d'où vous êtes parti avant d'être arrivé. On ne se glorifie d'être venu à Paris en sabots que lorsqu'on peut se payer les plus fines chaussures.

PONT D'HERRY.

∴

Dans le va-et-vient de l'histoire, tantôt les mœurs valent mieux que les institutions, tantôt les institutions mieux que les mœurs.

∴

On traite volontiers d'insensibles ceux qui ne sentent pas de la même façon que nous.

G.-M. VALTOUR.

Il est vrai que ma conscience me dit d'autre part, mais très bas : « Hum! Hum! cela ressemble pas mal à du chantage : parler de sa discrétion aux gens dont on a surpris les fautes, n'est qu'une manière polie de rançonner leur peur du scandale. »

Mais, je le répète, cette objection de ma conscience fut faite sur un ton si timide, que je n'y pris pas garde, et, le lendemain matin, à neuf heures, j'entrais, avec une assurance passable, dans le cabinet du préfet.

Celui-ci ne m'accueillit pas, comme d'habitude, avec son affectueux et sonore : « Bonjour, papa Cheminade! »

Il avait l'air très sérieux, soucieux même, le front barré d'une ride d'ennui : un geste silencieux m'invita à m'asseoir...

M. d'Avessac terminait une lettre : il la mit sous enveloppe, écrivit l'adresse, puis, se tournant vers moi, d'un mouvement lent, qui fit grincer son fauteuil, il me demanda, du regard, ce que j'avais à lui dire...

La froideur de cet accueil m'avait terriblement intimidé; j'eus une seconde d'hésitation : mais, prenant mon courage à deux mains, je commençai à débiter le boniment, dont le texte m'avait été dicté par la Nuit, la fameuse Nuit conseillère.

— Monsieur le préfet, je suis venu vous exprimer respectueusement tous mes regrets...

— Et de quoi donc, mon Dieu?

M. d'Avessac avait brusquement relevé la tête, et me fixait de l'ahurissement de ses grands yeux noirs.

— Monsieur le préfet sait bien, repris-je...

— Mais non, Monsieur Cheminade, je ne sais rien...

— Monsieur le préfet peut être convaincu que si j'avais pu supposer un seul instant...

— Quoi?

— Que c'était lui qui se trouvait au « Cabinet vert ».

— Hein? vous dites? moi... au « Cabinet vert »?

En disant cela, M. d'Avessac s'était levé d'un bond : puis il se mit à me regarder en souriant, avec une curiosité très amusée, comme s'il prévoyait une histoire drôle, une méprise étourdissante, un de ces quiproquos, qui font la fortune des vaudevilles...

— Non, mais vous plaisantez, papa Cheminade...

Cette appellation familière me rendit tout mon courage : je poursuivis, en souriant à mon tour, d'un air entendu, qui frisait la complicité :

— Monsieur le préfet sait bien qu'il était hier, à trois heures de l'après-midi, au « Cabinet vert » : j'aime même à croire qu'il s'y est moins ennuyé que moi...

Un clignement d'yeux souligna ces derniers mots, où j'avais fait transparaître les sous-entendus les plus affriolants...

Alors M. d'Avessac se rassit, lentement, redevenu tout à coup très grave; il se tut quelques instants, et ce fut sur un ton très sérieux, discrètement apitoyé, qu'il me répondit, en détachant les mots, comme si chaque syllabe appliquait aux parois de ma cervelle le martèlement d'une auscultation médicale, pour faire un dernier appel à ma mémoire et à ma raison...

— Alors, mon bon Monsieur Cheminade, vous m'avez vu, hier, à trois heures, au « Cabinet vert? »

— Monsieur le préfet m'a même fait l'honneur de m'appeler « triple imbécile » : il doit s'en souvenir...

Le préfet eut un geste las, parut réfléchir quelques instants, très indécis : puis, comme s'il se décidait enfin à prendre brusquement une résolution pénible, il me dit en me tapotant l'épaule, à petits coups affectueux :

— Ecoutez, mon pauvre Monsieur Cheminade : mettons un terme à cet entretien, qui m'est, je vous l'assure, très pénible..., et parlons d'autre chose.

— Mais, Monsieur le préfet...

— Vous voulez savoir pourquoi? Eh! bien, puisque vous y tenez absolument, je puis tout vous dire. J'ai là, — il désigna d'un geste vague une rangée de cartons verts, — plusieurs rapports, où l'on me signale, depuis quelque temps, le trouble... non, je ne dirai pas le « trouble »... l'affaiblissement? hein? oui, c'est cela, l'affaiblissement de vos facultés intellectuelles... oh! rien de grave, rassurez-vous, mon cher Monsieur Cheminade... Et il précipita le tapotement de sa main sur mon épaule, avec une tendresse indulgente, comme pour calmer un enfant boudeur... — Parbleu! les portes d'un asile d'aliénés ne vont pas s'ouvrir devant vous! On ne me parle que d'un peu d'anémie cérébrale, compliquée d'amnésie et d'autosuggestion... C'est anodin, vous le voyez, et nous sommes bien loin — Dieu merci! — de la camisole de force et du cabanon... Je dois vous dire que, jusqu'à ce jour, j'avais ajouté peu de foi à ces rapports alarmants. Je vous observais curieusement... vous ne vous en doutiez pas, hein? malgré votre flair de vieux limier, et ma foi! rien dans vos actes ni dans vos propos ne m'avait paru justifier les appréhensions dont on m'avait fait part... Aujourd'hui, je dois vous l'avouer, vous faites auprès de moi une démarche, — comment dirai-je? — si... bizarre; vous me contez des choses si... extraordinaires, — ne lésinons pas sur les épithètes, — si extravagantes, qu'il me paraît bien difficile de persister dans mon bienveillant optimisme... Que peut bien signifier en effet ce conte à dormir debout?

Je ne disais rien, abattu, brisé, anéanti, me demandant même avec une angoisse qui baignait mon front d'une sueur froide, si ce diable de préfet n'avait pas raison, et si depuis hier un vent de folie n'avait pas emporté, balayé ma pauvre cervelle... Fichtre! Je m'étais joliment trompé sur le patron : je ne le croyais pas encore de cette force-là.

Enhardi par mon trouble visible, M. d'Avessac poursuivit sur un ton d'affectueuse bonhomie :

— Tenez, Monsieur Cheminade, voulez-vous un conseil, un bon conseil, de quelqu'un qui vous aime beaucoup? Eh! bien, croyez-moi : demandez un congé d'un mois, six semaines; allez au bord de la mer, reposez-vous, humez le bon air, pêchez à la ligne, et, après ce temps de repos, vous nous reviendrez en possession de ces facultés brillantes, de ce jugement sain, de cette raison supérieure, qui vous permettaient, jusqu'à ce jour, de prétendre à une situation plus élevée, en rapport avec votre mérite,... avec l'estime... la sympathie... dont vos chefs...

Tout en égrenant son chapelet de banalités consolantes, M. d'Avessac s'était levé : tout doucement, en me caressant de sa main câline, il m'avait conduit jusqu'à la porte, et je me retrouvai seul, dans le vestibule, avant d'avoir pu placer un mot... J'étais roulé.

III

Dans l'escalier, je rencontrai un employé de la préfecture qui m'arrêta, l'excellent homme, pour m'annoncer la mort de M. Percepied :

— Hein? ajouta-t-il, en me donnant dans les côtes un coup de coude congratulateur, voilà qui est gentil de sa part!

— Très gentil sans doute, fis-je tristement : mais ce n'était vraiment pas la peine...

Et je sortis.

Le premier sentiment que j'éprouvai, quand je pus ressaisir mes pauvres idées, fut celui de l'admiration. Le préfet m'avait éconduit avec tant d'aplomb et de bonne grâce, que, sur le moment, je ne me sentais pas le courage de lui en vouloir. On m'excusera de n'avoir pas persévéré dans ces sentiments et d'y avoir mêlé plus tard un peu d'amertume, quand on saura que, quinze jours après cet entretien, j'étais mis brutalement à la retraite... sans la formule dont on étanche le sang des oreilles fendues : « sur sa demande ».

M. d'Avessac n'eut d'ailleurs qu'à se féliciter de son escapade, qui fut bientôt connue de tout Crétigny, — si l'on en excepte naturellement le commandant des Avenaux. Il eut un de ces petits scandales rémunérateurs avec lesquels un fonctionnaire avisé ne tarde pas à faire une brillante fortune. Un beau matin, le ministère de l'intérieur, en veine d'austérité, débarqua notre trop galant proconsul.

« Un homme à la mer! » Rassurez-vous, mes amis : un mois plus tard, cette glorieuse épave était recueillie par le ministère des finances, et l'amant de Mme des Avenaux prenait pied dans le havre hospitalier d'une perception parisienne...

« Nous vivrons à Paris
Tous les... *trois!*

M. d'Avessac se souvint sans doute du joli duo de *Manon*, car le ministère de la guerre, qui ne voulut pas être en reste d'amabilités, appela bientôt M. des Avenaux au commandement d'un fort de Paris.

— Et ce qu'il y a de plus *fort* là dedans, s'écriait le commandant très fier de son jeu de mot, c'est que je n'ai rien demandé du tout...

— Mon commandant, lui répondis-je, le gouvernement sait découvrir le mérite et lui rendre justice : et puis vous avez de si beaux états de service...!

— C'est précisément ce que la commandante me disait encore ce matin...

Ernest Rivaud.

A TRAVERS L'EXPOSITION

LA CRÊTE DU PALAIS DE L'ÉLECTRICITÉ

Le Palais de l'Electricité de 1900 est un étrange palais. Il est bâti en l'air, ou du moins il ne se manifeste extérieurement que par un décor aérien. Il n'a pas de façade, pas de porche d'entrée, pas de soubassement : c'est une crête et rien de plus, une crête dominant et enveloppant le Château d'Eau, cette énorme décoration en staff et en ciment, qui semble appliquée contre une muraille métallique invisible.

Un diadème, un éventail ouvert, la queue d'un paon faisant la roue, toutes ces comparaisons ont servi pour le Palais de l'Electricité. On leur trouve à toutes quelque justesse, quand on regarde d'un peu loin l'œuvre troublante de M. Hénard. Quand on l'examine de près et en détail, on aperçoit que sa conception, en apparence fantaisiste, est pleine de logique. L'espace dévolu au Palais de l'Electricité était une tranche étroite de terrain, enveloppée de toutes parts. Il fallait : 1° que l'on vît l'édifice par dessus une autre construction; 2° qu'il masquât lui-même l'ancienne Galerie des Machines, pour donner au Champ de Mars un fond nouveau; 3° que son apparence indiquât sa structure et sa destination. Pour satisfaire aux deux premiers points, une toiture très haute s'imposait. Et l'architecte a observé le troisième en adoptant une ornementation qui accuse fidèlement la ligne de toiture, et en donnant comme motif à cette ornementation la glorification de l'Electricité.

Le jour, la crête de zinc repoussé, ajourée comme une dentelle, conduit l'œil vers le point central et culminant. Là, à 60 mètres de hauteur, sur une plate-forme qui couronne la toiture, se dresse une figure nue du sculpteur Marqueste. C'est la *Fée de l'Electricité*, debout sur une sorte de char que traînent un Pégase et un Dragon. Sa taille est de 6m,50. Derrière le groupe, une étoile lance dans toutes les directions ses multiples pointes dorées.

Les soirs de fête, la crête s'illumine féeriquement et l'Electricité fournit les clartés et les feux pour célébrer sa propre apothéose.

C'est dimanche dernier seulement que le Palais de l'Electricité a flamboyé pour la première fois. Huit jours avant, une répétition générale avait eu lieu. C'était la première et ce fut l'unique répétition, par suite du petit nombre de dynamos en état de fonctionner. Cependant, et bien que l'électricité eût été mise en charge pour la première fois au moment même de l'allumage, la réussite fut obtenue d'emblée, comme si l'on avait eu le temps de procéder à une série d'essais minutieux. Ce résultat, atteint comme à coup sûr, fait le plus grand honneur à M. Henri Beau, l'illuminateur du palais de M. Hénard, et à ses ingénieurs.

L'électricité, en tant que source de lumière, a un sérieux émule dans l'enceinte de l'Exposition : ce n'est pas l'acétylène, comme on aurait pu s'y attendre, il y a quelques années; c'est tout simplement le gaz, qui ne s'est jamais avoué vaincu. La phase courante de la lutte entre les deux rivaux est pleine d'intérêt et produit les plus heureuses conséquences. Le gaz a perfectionné, multiplié, amplifié ses becs à incandescence; il s'est installé au Trocadéro et au Champ de Mars; il a répandu, dès les premiers jours qui ont suivi l'inauguration, des flots de lumière éclatante; il a pu narguer l'électricité, qui n'était pas prête; il l'a défiée de produire un plus bel éclat. Et, en effet, il semble que l'électricité, en tant que source de lumière, pâlisse cette année devant le gaz.

Mais, tenue en échec sur un point, la lumière électrique a, semble-t-il, cherché un autre terrain de combat. Elle a laissé au gaz la tâche banale d'*éclairer*, et elle s'est donné la mission d'*illuminer*.

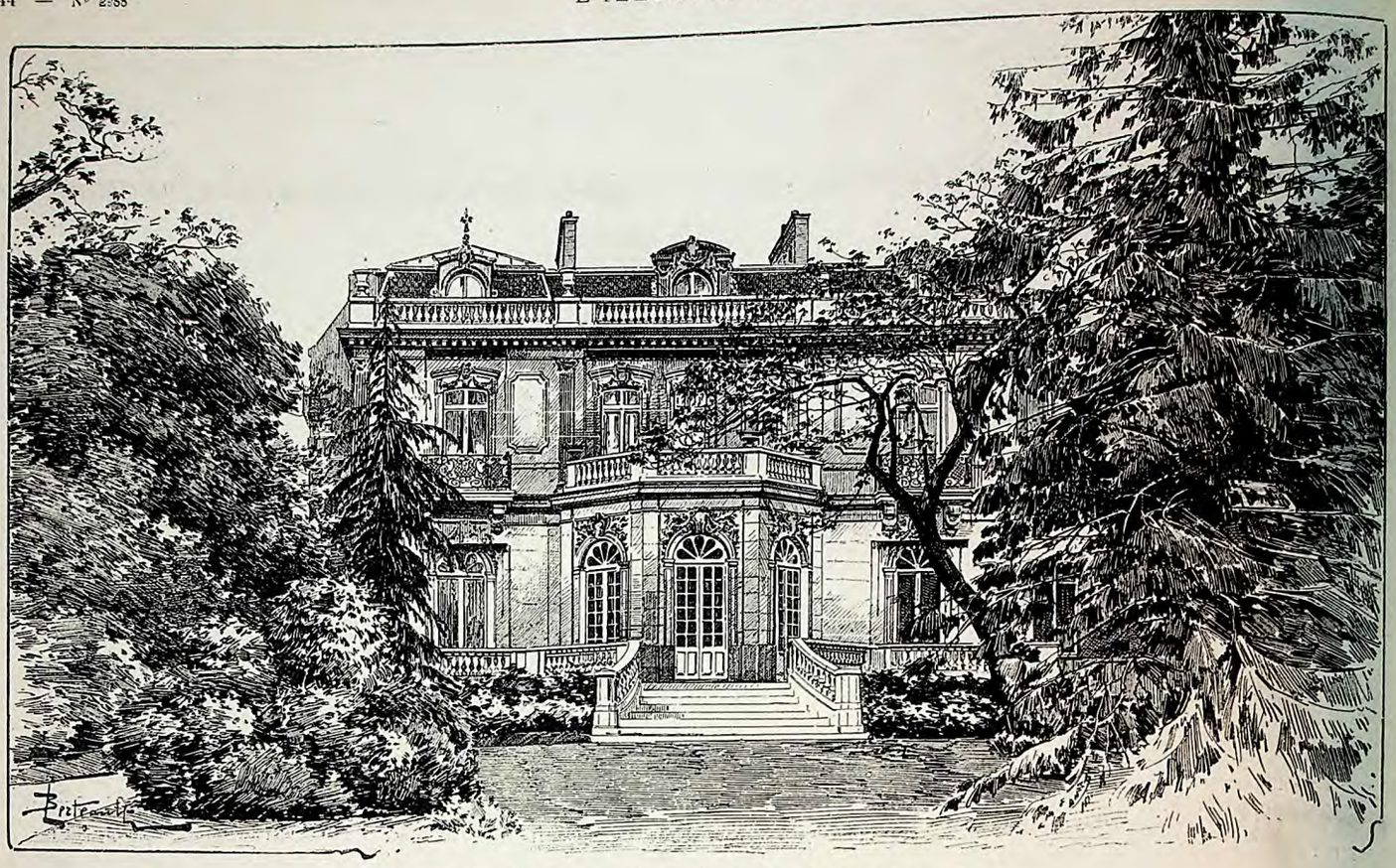
L'illumination par les lampes électriques copiait autrefois l'illumination par le gaz. Les ampoules à incandescence étaient disposées en rampes qui dessinaient simplement les lignes des monuments. Il manquait à ces raies de lumière le scintillement du gaz : c'était froid et monotone.

On chercha donc des effets nouveaux, en utilisant les qualités propres aux lampes à incandescence : soudaineté et simultanéité de l'allumage, aptitude à se placer dans toutes les positions, à recevoir des colorations variées, etc. L'illumination de la crête du Palais de l'Electricité a été comprise ainsi. C'est à proprement parler, quand elle s'allume, une grande pièce de feu d'artifices.

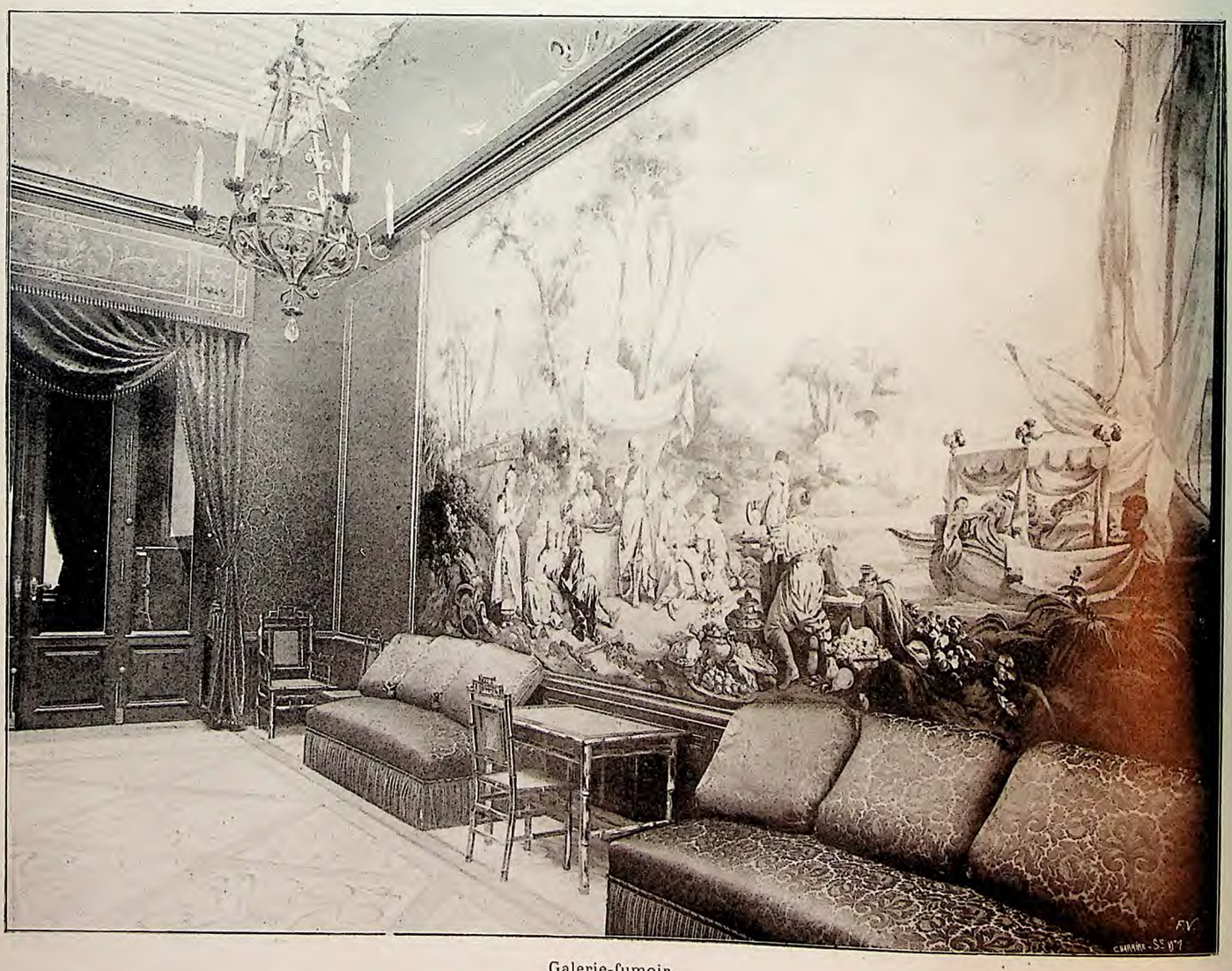
Pour ces grandes pièces, on construit des bâtis compliqués; on dessine, avec des fusées fixes placées tout près les unes des autres, de grands décors de circonstance : navires, groupes symboliques, architectures de fantaisie; on allume; les contours du motif apparaissent peu à peu en traits de feu; ils changent de couleur, puis s'éteignent.

La crête de M. Hénard a servi de dessin au feu d'artifices de M. Beau. Des lampes rouges, bleues, blanches s'allument tour à tour ou toutes ensemble. Les incessants changements de coloration amusent nos yeux.

Ce n'est pas tout. Dans la monture de zinc de la

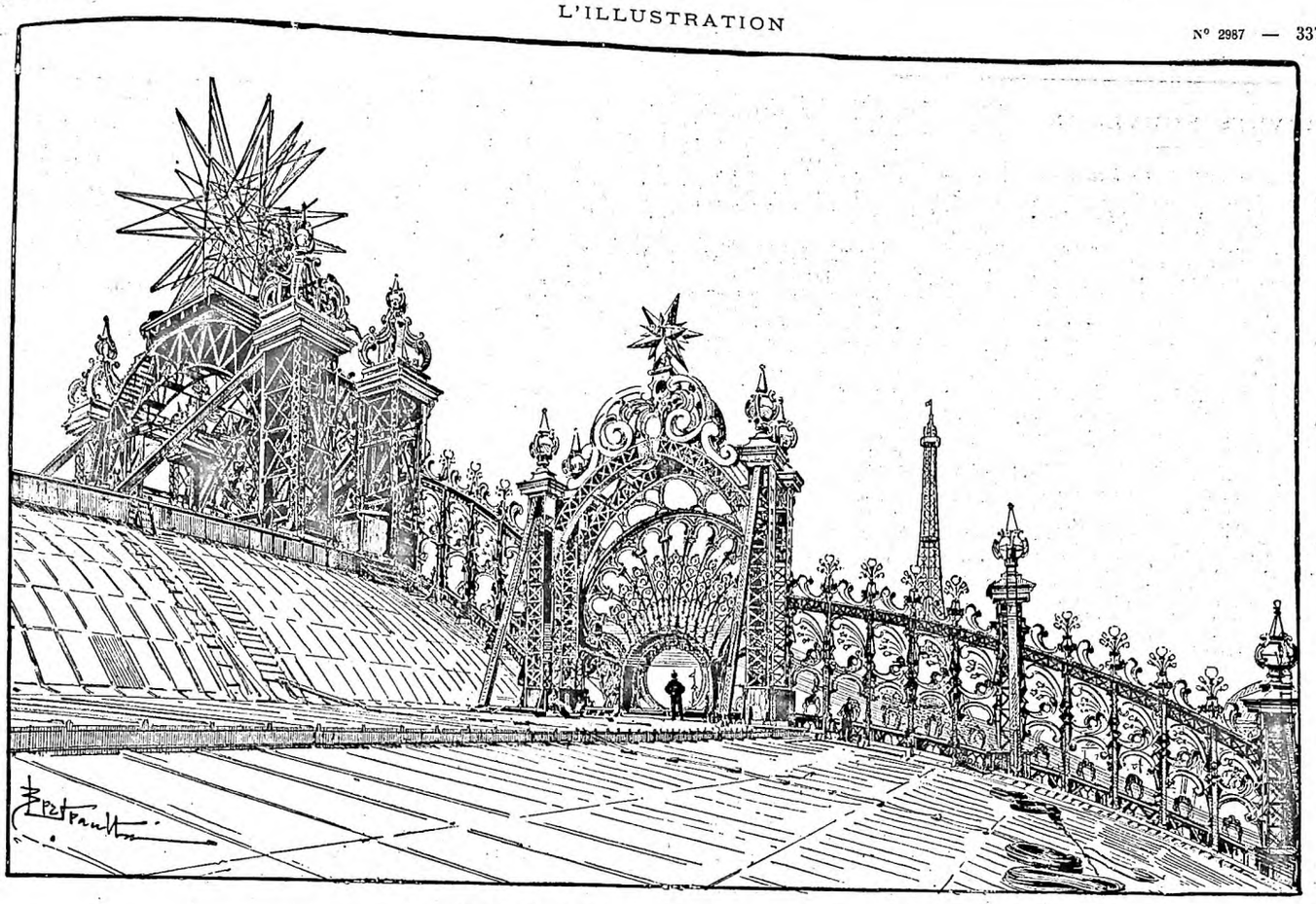


La façade du Palais (ancien Hôtel du docteur Evans) sur le jardin.



Galerie-fumoir.

EXPOSITION UNIVERSELLE. — Le Palais réservé aux souverains. — Voir l'article, page 356.



La crête du Palais de l'Electricité vue du toit du Palais.

crête sont sertis des vitraux. Onze projecteurs placés en arrière les éclairent par transparence et y font jouer toutes les couleurs du prisme. Quand les cinq mille sept cents ampoules de la crête brillent en même temps, cet effet inédit se fond dans le rayonnement général. Mais si on éteint les lampes à incandescence en laissant fonctionner les projecteurs, des lueurs douces accusent tous les découpages de verre; un arc, qui semble phosphorescent, se détache sur le fond noir du ciel, et on croirait assister à un phénomène optique naturel.

L'étoile du sommet complète la décoration lumineuse. Rien n'aurait été plus facile que d'installer derrière le groupe de Marqueste une étoile plate dont les branches auraient été nettement dessinées par des cordons de lampes. On s'est efforcé à autre chose et on a construit une étoile à trente-huit pointes qui pourrait s'inscrire dans une sphère de 15 mètres de diamètre. Elle a la forme géométrique d'un icosaèdre.

Le montage de cette étoile en tubes de fer doré, d'un poids total de 6 tonnes 1/2, s'est effectué sans employer le moindre échafaudage. Toutes les pièces dont elle se compose avaient été calculées de façon à s'ajuster exactement les unes aux autres, et le travail a pu s'exécuter en porte à faux dans le vide jusqu'à l'extrémité des pointes.

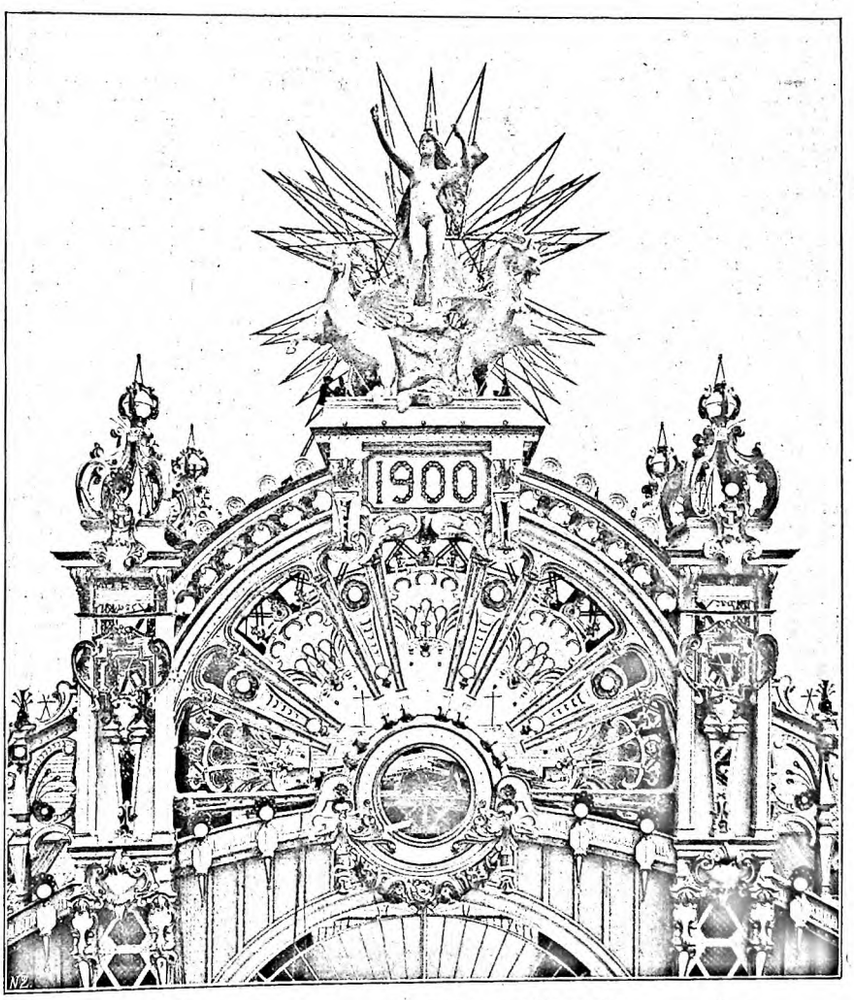
Les panneaux treillagés sont garnis de fleurs en cristal. Le rôle de ces cristaux dans l'illumination est d'accrocher la lumière projetée par six puissantes lampes à arc placées au cœur de l'étoile. L'effet est d'un grand charme mystérieux.

Outre les 5.700 lampes à incandescence (dont 100 pour tracer la seule date 1900) et les 17 lampes à arc dont je viens de parler, l'illumination du décor de fond du Champ de Mars comporte encore, dès maintenant, plus de 1.500 lampes réparties dans le grand cintre du Château d'Eau. L'éclairage des cascades et des jets d'eau, qui incombe à d'autres électriciens, a seul été retardé par l'incendie de la semaine dernière.

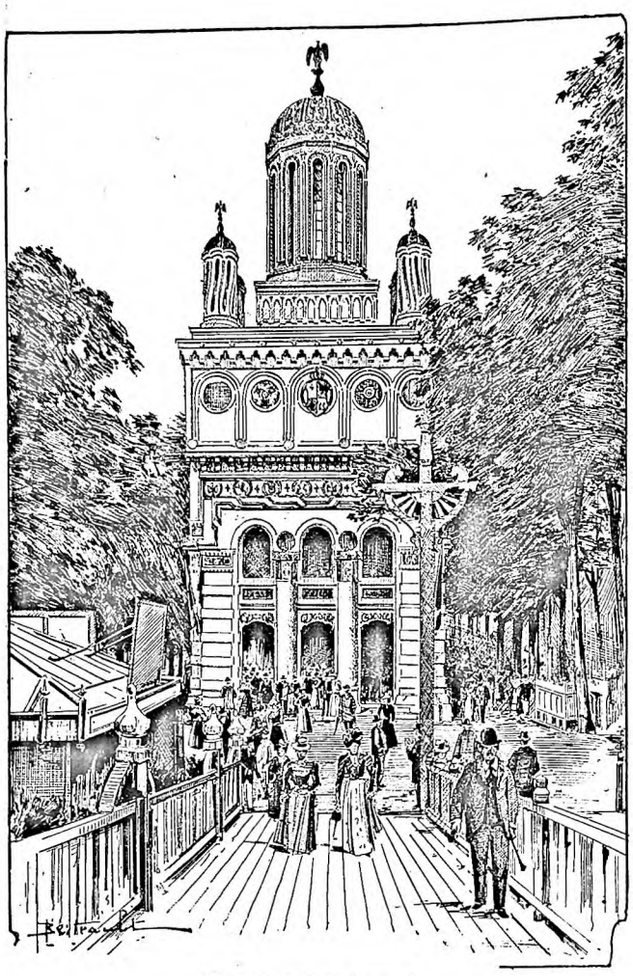
Le merveilleux bouquet de fleurs lumineuses, que les visiteurs de l'Exposition admireront désormais chaque soir de dimanche ou de fête, a pour racines des câbles de forte section qui vont sucer la sève (du courant triphasé à 2.200 volts) sur le tableau général d'alternatif du rez-de-chaussée. La sève monte, subit les transformations convenables, bifurque. Le tronc qui lui sert de véhicule, un conducteur enveloppé de gutta-percha, est une simple liane. Elle grimpe dans un pilier et, arrivée au sommet, elle se subdivise en tiges plus fines, qui répandent dans tous les sens la sève merveilleuse, source de vie et de lumière.

Pour ceux qui préfèrent un chiffre à une image, j'ajouterai en terminant que les illuminations de la crête du Palais de l'Electricité absorbent, quand elles sont complètes, une puissance de 390 kilowatts, c'est-à-dire l'équivalent de 530 chevaux-vapeur.

Maurice Normand.



Motif qui couronne le Palais de l'Electricité.
Photographie prise du sommet du Château d'Eau.



Le pavillon de la Roumanie.

LA RUE DES NATIONS

LES PAVILLONS DE LA ROUMANIE ET DE LA BULGARIE

Tandis que Monaco s'aligne, en façade sur la Seine, avec les grandes puissances, d'autres pays, que personne ne jugera moins intéressants, ont été relégués au second rang, entre un rideau d'arbres et la plate-forme mobile. Ceux qui ont bâti des pavillons modestes, d'une sobre élégance un peu champêtre, comme le Danemark et la Finlande, ne souffrent pas trop de cette ombre et de cet étouffement. Mais les petits pays, qui ont construit des palais luxueux, nous font l'effet de s'être mis inutilement en frais. Leurs dômes se perdent dans le feuillage, et la décoration de leurs façades joue à cache-cache avec les passants derrière les troncs et les branches, ou derrière les madriers du trottoir roulant.

C'est le cas de la Roumanie et de la Bulgarie.

Nous reprochons souvent à nos architectes de manquer d'originalité. Sans doute espérions-nous que l'Exposition, grâce à l'heureuse idée d'une rue des Nations, allait nous produire des architectes étrangers doués de tous les dons que nous dénions aux nôtres. L'architecture étrangère allait se révéler à nous pour la plus grande confusion de nos propres bâtisseurs... Il faut en rabattre. D'une part quand les pavillons étrangers sont l'œuvre d'architectes nationaux, ce ne sont le plus souvent que des reproductions de monuments anciens, d'une beauté consacrée par le temps (Belgique, Hongrie, Italie, Grande-Bretagne, Espagne, etc.) Et d'autre part beaucoup de pavillons qui portent l'étiquette d'une nation européenne ou extra-européenne sont l'œuvre d'architectes parisiens — sans que la couleur locale traditionnelle en soit amoindrie.

Le pavillon roumain, le premier qu'on rencontre à droite dans la rue des Nations, en partant du pont de l'Alma et en remontant vers le pont des Invalides, est l'œuvre de M. Formigé qui, en 1889, avait construit les palais des Beaux-Arts et des Arts-Libéraux.

Il avait en cette circonstance ouvert une voie nouvelle à l'architecture de notre temps. Il n'a pas été suivi. Et il est lui-même cette fois, sur commande probablement, rentré dans les chemins battus.

M. Formigé s'est inspiré des églises roumaines du seizième et du dix-septième siècles. Il a emprunté son porche et son hall central à l'église d'Horezu; ses fenêtres à la basilique de Stavropoleos; des colonnes, l'arc du grand tympan de la façade, des clochetons à la cathédrale d'Argesh; une corniche et une frise à l'église des trois Hyérarques de Jassy. Tous ces détails se sont assemblés sans effort, mais de cet assemblage est résulté un édifice hybride, ni civil ni religieux : mettons que ce soit une église byzantine tronquée et désaffectée.

Du pavillon de la Roumanie on ne distingue bien qu'une façade étroite, celle qui fait face à la passerelle de l'avenue Rapp. Elle montre combien était ingrate la configuration du terrain dont disposait l'architecte. Le respect absolu des arbres a été une des règles fondamentales établies lors de l'élaboration du plan de l'Exposition actuelle. Quand l'Exposition sera démolie, nous aurons l'avantage de retrouver nos promenades. Mais on ne saura jamais combien l'interdiction de toucher aux marronniers et aux platanes a créé de difficultés insurmontables aux architectes. Pour une fois la verdure a vaincu le moellon.

Toute l'exposition de la Roumanie tient dans son pavillon du quai d'Orsay. Elle est à la fois rétrospective et actuelle, artistique et industrielle.

Une partie du rez-de-chaussée est réservée à l'exposition du sel gemme, dont les gisements constituent une des richesses du pays. Des blocs de grosseurs différentes font connaître les diverses variétés de sel. Un de ces blocs a la forme d'un globe de 2 mètres de diamètre et repose sur un piédestal, également en sel, haut de 1m,50.

Plus loin, voici d'autres minerais avec leurs dérivés industriels : l'albâtre, le charbon de terre, les lignites, l'ambre noir de Valachie, le pétrole, la paraffine, la cire fossile, etc. Quelques machines, des collections de publications, des tableaux de statistique, des meubles sculptés avec goût, des échantillons de verrerie et de céramique montrent au visiteur que ce petit pays, constitué depuis si peu d'années, est riche d'énergie et d'activité.

La Roumanie nous exhibe même des uniformes militaires, des fusils, des canons, des obus. Elle veut la paix puisqu'elle prépare la guerre.

On accède par un escalier fastueux, que domine la grande coupole d'or du pavillon, au premier étage où se trouve l'exposition rétrospective de l'art roumain. Le célèbre trésor de Petrassoa en était la pièce principale, mais on a jugé à propos de le transporter au Louvre pour plus de sécurité. Cette belle collection d'orfèvrerie barbare, en or massif enrichi de pierreries, aurait appartenu, dit-on, à Alaric, roi des Visigoths. Elle se compose de colliers, de médailles, de coupes et de bijoux variés.

A citer encore un Evangile manuscrit, avec enluminures, œuvre personnelle de la reine Carmen Sylva et offert par elle à la cathédrale d'Argesh.

Des étoffes et des broderies religieuses appartenant au musée de Bucarest et provenant de divers couvents de Roumanie, des produits de l'art typographique roumain du commencement du quinzième siècle, des objets d'art ancien complètent la série des collections du pavillon.

M. Demettre Ollanesco, commissaire général de la Roumanie, a été ministre de son pays à Athènes. C'est un artiste et un lettré. Il a traduit Horace en vers roumains et le théâtre de Victor Hugo en prose.

La Bulgarie, autre lambeau de l'empire ottoman, rendu depuis moins longtemps encore à la civilisation occidentale, est au quai d'Orsay comme dans les Balkans la voisine immédiate de la Roumanie. Son pavillon est l'image de sa population : il est à moitié chrétien, à moitié musulman. La porte d'entrée est celle d'une mosquée; le reste de l'édifice est inspiré de l'art chrétien. Deux architectes français, MM. Saladin et de Sévelinges, ont procédé à cette habile et symbolique juxtaposition.

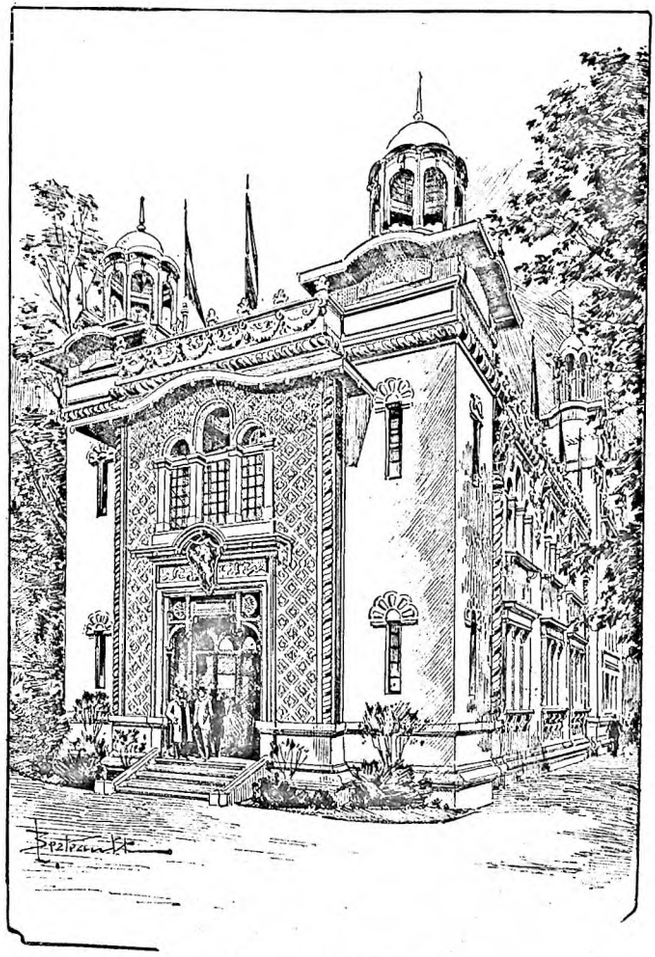
Au milieu de la galerie du premier étage, deux vitrines renferment des objets précieux envoyés par le prince Ferdinand : un sceptre en or, copié sur celui des anciens rois de Bulgarie, et que la ville de Tornovo lui offrit à son avènement; des coupes en or imitées de celles des tsars; des icones en filigrane d'argent; des portraits des rois et des reines bulgares copiés sur les fresques de Bojanié; des triptyques byzantins enrichis d'émaux et de rubis et représentant les patrons de la principauté, saint Cyrille et saint Boris.

Tout autour de la galerie, d'autres vitrines contiennent des moulages de médailles empruntées aux collections de Philippopoli, des reproductions de statuettes du musée de Sofia, des étoffes curieusement imprimées, des broderies nationales, des tapis de soie et de laine, etc.

Des tableaux graphiques représentent les immenses progrès accomplis depuis vingt-cinq ans au point de vue de l'instruction populaire dans le pays bulgare. Il y a un quart de siècle, les écoles y étaient au nombre de deux cents à peine : on en compte aujourd'hui plus de trois mille.

Les autres produits industriels ou naturels du pays remplissent le rez-de-chaussée. Ce sont des bois, des minerais, des laines, des tabacs, de délicats ouvrages d'argent, des graines et des vins. Une mention à part est due aux célèbres essences de roses de la vallée de Kasanlik. Quand ils entrent dans le pavillon bulgare, les plus enrhumés s'aperçoivent tout de suite qu'ils arrivent au pays des roses : une fontaine placée près de la porte répand dans tout le hall un parfum pénétrant — l'eau qui coule dans sa vasque est de l'eau de roses.

M. N.



Le pavillon de la Bulgarie.

Gondoles fin de siècle. — A propos de l'information, publiée dans notre numéro du 12 mai, sur les nouveaux bateaux électriques destinés à remplacer les bateaux à vapeur, voire même les gondoles, sur les canaux de Venise, l'un de nos correspondants vénitiens nous écrit que cette nouvelle est, pour le moins, prématurée. Les bateaux électriques en question dorment, paraît-il, pour le moment, d'un paisible sommeil dans leurs chantiers et c'est seulement au mois de juillet qu'on fera des essais pour décider, ou non, de leur adoption. Notre correspondant ne croit pas que les nouvelles embarcations puissent avantageusement faire concurrence aux bateaux à vapeur en service sur les grands canaux; quant à supplanter les gondoles, il paraît qu'il n'y faut pas songer.

Tant mieux, car nous serions les premiers à regretter la disparition de cet élément si pittoresque de l'existence vénitienne. D'ailleurs nous n'avions fait que reproduire un écho de notre confrère américain l'*Electrical Engineer*, auquel nous laissons la responsabilité de son information.

Plate-forme pivotante pour la prochaine Exposition pan-américaine. — *Scientific American* nous fait connaître un projet de plate-forme pivotante qui doit être construite à Buffalo pour la prochaine Exposition pan-américaine, en 1901.

Il s'agit d'une tour de 115 mètres de haut servant de pivot à une plate-forme horizontale de 146 mètres de long (73 mètres de part et d'autre) fixée vers le milieu de la hauteur de la tour.

La tour comprendra, en partant de la base : une construction octogonale de 45m,70 de diamètre, s'élevant jusqu'à 34m,40 de haut et comportant vingt étages. Au-dessus de ce point, la section de la tour devient circulaire avec un diamètre de 23m,80 seulement.

C'est au sommet de cette seconde partie qui aura 19m,50 de haut, que se trouvera la plate-forme pivotante, large de 23m,80 au centre et de 13m,70, à ses extrémités. Celles-ci supporteront une petite construction légère à deux étages.

La rotation s'effectuera sur un cercle de billes en acier de 0m,305 de diamètre, contenues entre des cônes en acier fondu.

Les deux moitiés de la plate-forme tournante seront d'ailleurs soutenues par des poutres en treillis venant s'arcbouter sur un cercle massif entourant la base de la tour; elles seront en outre suspendues à des câbles fixés de même à un cercle entourant le prolongement supérieur de la tour.

La tour dépassera en effet le plateau tournant sous la forme d'un dôme terminé, à 90 mètres du sol, par une petite plate-forme surmontée elle-même d'un petit dôme supportant, au sommet de l'édifice, une boule de 4m,90 de diamètre dans laquelle sera placée une lumière électrique de 2.500 bougies, indépendamment de 12.000 lampes à incandescence réparties dans les diverses parties de l'édifice.

Essais d'électroculture. — L'électroculture, après plusieurs années d'expériences, est maintenant entrée dans la phase de l'application, et aux Etats-Unis, notamment à Chicago, la culture des laitues dans des serres spéciales pourvues de lampes à arc, constitue déjà une industrie très profitable.

L'usage des courants électriques pour stimuler la végétation, bien qu'étudié depuis plus de cinquante ans (par Ross, en 1844-1846) est encore resté sans aucune sanction pratique en Europe. Une communication de M. Tywrin, devant la Société électrotechnique de Saint-Pétersbourg, donne pourtant quelques renseignements fort intéressants sur les travaux faits dans cette voie en Russie par MM. Spyeshneff et Kravkoff.

M. Spyeshneff a fait trois séries d'expériences. Répétant d'abord les expériences connues sur les graines électrisées, il a constaté une fois de plus que ces graines germaient plus vite et donnaient de meilleurs fruits et de meilleures récoltes (de 2 1/2 à 6 fois plus) que les graines non soumises à l'électrisation préalable. Reprenant ensuite les expériences de Ross, c'est-à-dire enterrant verticalement dans le sol une plaque de cuivre et une plaque de zinc reliées par un fil, M. Spyeshneff constata que les pommes de terre et les betteraves croissant dans la partie ainsi électrisée donnaient des récoltes trois fois aussi importantes que celles croissant sur un terrain similaire tout proche, ensemencé comme témoin. Enfin l'auteur planta dans un terrain d'expériences, à une dizaine de mètres d'intervalle, des poteaux en bois, pourvus à leur sommet d'aigrettes métalliques reliées ensemble par des fils, de manière à faire la culture sous une sorte de réseau; et il obtint, dans cette troisième série d'expériences, des résultats frappants : la croissance de l'orge, entre autres, avait été accélérée de douze jours.

Tout récemment M. Kravkoff a, de son côté, entrepris toute une série d'expériences de laboratoire, d'où est résultée cette constatation, que la température du sol étant relevée par des courants électriques, l'humidité y décroissait d'abord pour augmenter ensuite, après trois semaines environ, et que, finalement, la quantité de matière végétale y était également augmentée.

Comparaison de la durée du pavage en bois et de l'asphalte. — M. Ross, ingénieur de la Cité de Londres, examine, dans un rapport présenté à la Corporation de la Cité, la durée relative des pavages en bois et en asphalte.

Les blocs en sapin ordinaire ont été employés pour le pavage, à Londres, depuis 1871. Dans toutes les rues à grand trafic, leur renouvellement s'impose au bout de cinq à sept ans. Le pavage en bois dur a été essayé dans quelques quartiers, mais dans la plupart des cas on y a renoncé pour revenir au sapin.

Presque toutes les voies principales de la Cité sont pourvues de revêtements en asphalte. La durée de ces revêtements varie de dix-sept à trente ans, suivant la fréquentation plus ou moins grande des rues.

Il est donc nettement indiqué d'employer l'asphalte pour les voies très fréquentées.

L'usure des rails sous les tunnels. — Dans une note présentée devant l'*Institution of civils Engineers* de Londres, M. Thomas Andrews rend compte de ses observations sur l'usure des rails sous les tunnels. Un rail placé dans un tunnel d'un kilomètre environ de longueur a donné, au bout de sept ans, une usure sur la face de près de 15 millimètres, et une perte de poids de 1 kilo 38 par mètre et par an.

Cette usure est approximativement deux fois plus rapide qu'à ciel ouvert; et M. Andrews en conclut qu'en règle générale, il convient de ne laisser les rails en service sous les tunnels que la moitié et même le tiers du temps admis pour l'usage au dehors.

La lutte contre les progrès des dunes au canal de Suez. — Dans un rapport présenté à la Société de géographie de Londres, M. Vaughan Cornish examine des essais faits au canal de Suez pour retenir les masses de sable qui glissent sans cesse dans le canal.

Toutes les plantations essayées avaient échoué dans ce pays sans pluie, quand on eut l'idée de recourir au *Casuarina*, plante de l'hémisphère austral qui n'a pas besoin de pluie, et dont les racines s'enfoncent si profondément dans le sable qu'elles finissent par atteindre la nappe souterraine.

Ces arbres, qui résistent si remarquablement à la sécheresse, ne résistent pas moins bien aux excès d'humidité, ce qui constitue un facteur important pour les plantations situées dans l'ouest du Delta, et qui sont exposées à subir des inondations.

Les *Casuarina* plantés il y a vingt-cinq ans, dans un premier essai, à Ismaïlia, se sont développés rapidement et atteignent aujourd'hui une hauteur de près de 18 mètres.

On espère donc, avec des plantations de ce genre, pouvoir enrayer le mouvement des sables.

Les ressources des Etats-Unis en bétail. — D'après les statistiques du Département de l'Agriculture, il y avait aux Etats-Unis, au commencement de cette année, 13 millions 1/2 de chevaux, 2 millions de mules, 16 millions de vaches laitières, 27 millions et demi d'autres bestiaux, et près de 42 millions de moutons.

La valeur de ces vastes troupeaux avait augmenté, en 1899, de plus de un milliard de francs, sans parler des porcs, pour lesquels il n'y a pas de statistique. Leur valeur totale actuelle n'est pas inférieure à 12 milliards.

Le nombre des chevaux diminue rapidement. On estime à près de trois millions le déficit depuis sept ans; et depuis 1886, le nombre des mules est également en décroissance.

La population de New-York. — Au 1er janvier de cette année, la population de New-York, avec ses nouveaux quartiers annexés (*Greater New-York*), se décomptait comme il suit :

Manhattan.....	2.007.241
Bronx.....	174.370
Brooklyn.....	1 267.158
Queens.....	136.559
Richmond.....	69.266

Soit un total de 3.654.594 habitants.

De Calais à Calcutta... en chemin de fer! — M. Maclean vient de faire une intéressante lecture devant la *Society of Arts* sur les chemins de fer projetés pour relier l'Europe aux Indes.

Il a d'abord rappelé que jadis l'Angleterre possédait en quelque sorte le monopole du commerce maritime avec l'Extrême-Orient et que le percement du canal de Suez le lui avait fait perdre, en permettant la concurrence des autres nations. Une révolution économique du même ordre va se reproduire, suivant M. Maclean, car le commerce maritime, à son tour, va avoir à lutter contre les chemins de fer. Dans quelques années, à peine, Pékin ne sera plus qu'à une semaine de chemin de fer de l'Europe et, quand la Russie aura achevé l'embranchement d'Orenbourg à Samarcand, la ville natale de Tamerlan se trouvera à six jours par rail de Calais; enfin, il sera alors très facile de pousser cette dernière ligne à travers l'Afghanistan et de la relier, à Peshawar, au réseau des Indes anglaises, réduisant ainsi à neuf jours la durée du voyage de Londres à Calcutta.

Compas étalon pour les navires. — On a fait bien des essais pour établir à bord des navires un compas étalon à l'abri des nombreuses causes de déviations auxquelles ces instruments sont soumis. C'est ainsi qu'on voit, sur nombre de bâtiments, un compas élevé sur une haute charpente qui le tient éloigné des masses métalliques de la coque; mais cela est encore insuffisant. M. Evoy vient d'imaginer le moyen pratique d'établir un compas de comparaison plus sûr, en l'éloignant encore davantage; pour cela il a eu l'idée de le placer tout en haut de la mâture.

Ce compas peut être hissé facilement en haut d'un mât et on l'y laisse séjourner pendant qu'on fait une observation avec le compas de route ordinaire. La durée de ce séjour a permis à l'aiguille de la rose de reprendre son équilibre et, au moyen d'un mécanisme très simple, on fixe automatiquement cette aiguille dans la position qu'elle occupe, au moment même où l'on redescend le compas étalon.

Il ne reste plus alors qu'à comparer les indications qu'il donne et celles relevées sur le compas de route pour déterminer la déviation anormale de ce dernier et faire, en conséquence, la correction nécessaire.

AGENDA DE LA SEMAINE

Convocations d'électeurs. — Les électeurs sénatoriaux du département de la Haute-Loire seront convoqués le **24 juin** pour élire un sénateur en remplacement de M. Allemand, décédé.

Les concours pour l'Ecole normale. — Sont fixés aux dates suivantes les concours d'admission à l'Ecole normale supérieure. Lettres : **15, 16, 18, 19, 20** et **21 juin**. Sciences : **11, 12** et **13.**

Le concours général des lycées. — Pour le concours général, les épreuves se continueront aux dates ci-après : classe de mathématiques spéciales : mathématiques, le **28 mai**. — Classe de rhétorique : version latine, le **30**; langues vivantes, le **1er juin**; compositions française et latine, les **11** et **13**. — Classe de philosophie : histoire, le **11**; dissertation française, le **13.**

Le concours de Saint-Cyr. — Les compositions écrites pour l'admission à Saint-Cyr auront lieu les **6, 7, 8** et **9 juin** à Paris.

Ecoles de télégraphie. — C'est le **2 juin** que se termineront les exercices de télégraphie militaire du camp du Saint-Maur; ceux du camp de Sathonay s'effectueront du **5** au **22.**

Au camp de Châlons. — Le séjour de l'Ecole de Saint-Cyr au camp de Châlons vient d'être fixé du **9** au **21 juin**. — Du **4** au **30** : 25e d'artillerie de Châlons; 40e d'artillerie de Verdun, 8e d'artillerie (batterie des Vosges).

Les manœuvres anglaises. — Les manœuvres navales anglaises commenceront le **4 juin** : ces manœuvres consisteront en un simulacre d'attaque et de défense des principaux ports de commerce de la Grande-Bretagne.

Expositions artistiques. — *Paris* : le Salon (place de Breteuil). — Au concours hippique, exposition de peinture et sculpture hippique. — A l'Exposition (Palais des Beaux-Arts), exposition décennale. — Rue Bonaparte, 31, le salon de la *Plume*. — Le **26 mai**, clôture, chez Durand-Ruel (16, rue Laffitte), de l'exposition des œuvres d'Odilon Redon. — Galerie Lechevallier (34, rue Taitbout), exposition permanente d'aquarelles et pastels. — *Province* : Pontoise, 6e exposition annuelle du **29 mai** au **1er juillet**. — Dijon : exposition d'œuvres d'art du **1er juin** au **15 juillet**. — *Etranger* : Munich (Palais de Cristal) : ouverture le **1er juin** de l'exposition de l'Association des artistes de Munich. — Florence, clôture le **14 juin** de l'exposition des Beaux-Arts.

Ventes artistiques. — *Paris* : Hôtel Drouot (salle VI), le **26 mai**, vente d'objets de vitrine, éventails anciens, bustes en marbre, etc.; le **28** (salle VII), vente de dessins de l'Ecole française, estampes et miniature de Rabel provenant de la collection de M. Guyot de Villeneuve; le **29** (salle I), vente de tableaux de maitres modernes; salle VI, vente de tableaux anciens. Les **31 mai** et **1er juin** (salle I), vente d'objets d'art, tableaux, tapisseries et mobilier ancien ayant appartenu à M. Antonin Mercié. — Les **30** et **31 mai, 1er, 2, 5, 6, 7,** et **8 juin**, vente chez Georges Petit (8, rue de Sèze) de l'atelier de Rosa Bonheur et de sa collection particulière. L'exposition des œuvres de Rosa Bonheur pourra être visitée le **29 mai**; celle des œuvres d'art composant sa collection le **4 juin**, de 10 h. à 5 h. 1/2. — *Etranger* : Berlin, le **28 mai** et jours suivants, vente d'eaux-fortes, gravures au burin manière noire et sur bois du quinzième au dix-neuvième siècle.

Le pavillon Rodin. — L'inauguration du pavillon contenant les œuvres de Rodin (avenue d'Antin) a été remise : elle aura lieu le **1er juin.**

Le concours hippique. — Le **26 mai** à 2 h. : exhibition générale des attelages primés; 3 h. : sauts d'obstacles, grands prix de Paris (prix) Officiers. — **27**, 2 h. : musique; 2 h. 1/2, sauts d'obstacles. Prix de la Coupe. Le **29** : première journée du *Concours hippique international* organisé à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900 par la Société hippique française; à 2 h., épreuve d'obstacles. — Le **31**, à 1 h., concours de chevaux de selle; 4 h., championnat de saut en largeur. — Le **2 juin**, 2 h., concours d'attelages à quatre; 4 h. 1/2, championnat de saut en hauteur.

Monuments et statues. — Le **14 juin**, à Harlem, inauguration de la statue érigée à Franz Hals. A cette occasion, grandes fêtes, concerts, etc.

Mariages et fiançailles. — Sont fiancés : M. Georges Louis, ministre plénipotentiaire délégué de France à la Dette égyptienne et Mlle Marie de la Paz de Ortega Morgon. — Mlle Juliette Dubufe, fille du peintre bien connu et M. Joseph Verlet. — Mlle Juliette Bonvoisin, fille du dessinateur « Mars » (Maurice Bonvoisin) et M. Jacques Ploix, lieutenant au 31e d'artillerie. — Le docteur Marfan et Mlle Lechartier. — Mlle du Petit-Thouars et le marquis de Vassoigne, lieutenant de chasseurs. — Le **26 mai**, à midi, en l'église Saint-Philippe-du-Roule, mariage du comte Thibaut de Saint-Seine avec Mlle Anne de Truchi. — Le **29 mai**, à Bordeaux, en l'église Saint-Thomas-de-Caudéran, mariage de Mlle Avelina Loubet de Campuzano, avec M. Pierre Jolivet, avocat à la Cour d'Appel de Bordeaux.

La semaine religieuse. — Le **27 mai**, à 10 h. à l'église de Lagny (Seine-et-Oise) service religieux et patriotique à la mémoire des soldats et marins morts pour la patrie. Pèlerinage des pèlerins zélateurs à Argenteuil à l'occasion du 11e centenaire de la translation de la sainte Tunique. — Le **4 juin**, à l'église paroissiale d'Argenteuil, les offices seront présidés par Mgr Lorenzelli, nonce apostolique, sermon par Mgr Jourdan de la Passardière. — *La Confirmation*, le **31 mai**, à l'institution des sourds-muets, 11 h. : Mgr Jourdan de la Passardière. — Notre-Dame, 3 h. : Mgr Potron. — Le **1er juin**, Saint-Merri : Mgr Potron; Saint-Germain-l'Auxerrois : Mgr Jourdan de la Passardière.

La fête des fleurs. — La fête des fleurs annuelle au profit de la Caisse des victimes du devoir aura lieu au Bois de Boulogne dans l'allée de Longchamp les **2** et **3 juin**. Des corbeilles fleuries seront offertes aux mille premières voitures entrées dans l'enceinte de la fête.

Fêtes de charité. — Le **30 mai**, aux Galeries de la charité (rue Pierre-Charron) vente au profit de l'orphelinat des religieuses Augustines de Noisy-le-Sec. Le **31**, au théâtre du Châtelet, matinée au profit de l'*Œuvre du secours immédiat* du *Petit Journal;* on y entendra les meilleurs artistes des théâtres de Paris, y compris ceux de l'Opéra, de la Comédie-française et de l'Odéon.

Banquet. — Le **26 mai**, au Cercle militaire, banquet donné par les officiers de réserve et de l'armée territoriale, sous la présidence de M. Deschanel, président de la Chambre des députés.

La Société protectrice des animaux. — Le **4 juin**, au grand amphithéâtre de la Sorbonne, réunion annuelle de la Société protectrice des animaux. Distribution des récompenses. Le soir, banquet chez Marguery.

Visite royale. — C'est le **31 mai** que le roi de Suède, Oscar II, arrivera à Paris pour visiter l'Exposition.

Dîners officiels. — Munir bey, ambassadeur de Turquie donnera une série de grands dîners diplomatiques, suivis de réception, à l'ambassade; les deux premiers auront lieu le **31 mai** et le **7 juin**. Celui du **31 mai** sera donné en l'honneur des présidents de la Chambre et du Sénat.

Fête au profit des blessés coloniaux. — Le **27 mai**, grande fête de bienfaisance dans le parc de la maison de convalescence de Sèvres, rue Troyon, organisée par la Société de secours aux blessés militaires coloniaux : concert, kermesse, tombola, bal; à 6 heures, dîner champêtre qui permettra aux visiteurs de rester à Sèvres pour assister à la fête de nuit dans les jardins illuminés.

Concert. — Au Trocadéro, le **31 mai**, à 2 h. premier concert officiel donné par la commission des auditions musicales de l'Exposition.

Vente de chevaux. — Au Tattersall (Porte-Maillot), le **2 juin**, vente de l'écurie de courses de M. E. Coltin. Le même jour, vente de trois yearlings du haras d'Allouville appartenant à Mme la vicomtesse de Rainneville.

Assaut d'escrime. — C'est le **7 juin** que le cercle de l'Union artistique donnera son assaut annuel.

Sports. — Courses de Chevaux : *Paris*, le **27 mai** : Chantilly; le **31**, Longchamp; le **3 juin** : Auteuil, grand steeple-chase de Paris. *Etranger* : Angleterre, le **30 mai**, se courra le Derby.

Province : Cyclisme, *Courses sur route*, le **3 juin**, Paris-Amiens; le **4**, La Garenne-Mantes. — Oran (Algérie), le **3**, critérium algérien sur la piste de Saint-Eugène. — Lawn-Tennis : les **3** et **4** : championnat simple du *Racing Club français*. — Polo : sur la pelouse de Bagatelle (Bois de Boulogne), du **28 mai** au **11 juin**, se disputeront les prix internationaux. — Tir aux Pigeons (cercle du Bois de Boulogne); concours internationaux les **30 mai, 2, 12** et **15 juin**. — Rowing : le **27 mai**, régates à Meulan. — Escrime : le **26**, tournoi de fleuret (salle des fêtes de l'Exposition); le **29**, assaut à la salle Castérès (rue Nouvelle). — Gymnastique : le **2 juin**, à 2 h., aura lieu au gymnase Japy (boulevard Voltaire), le congrès de l'Union des sociétés de gymnastique de France. — Les **3** et **4**, au nouveau Vélodrome municipal de Vincennes : 26e fête fédérale de l'Union des sociétés de gymnastique de France.

Carnet du rentier. — *Coupons à toucher* : **1er juin**, fonds Russe 4 0/0 1889 et 1890; Obligations foncières 1895; Chemins de fer de l'Est 3 0/0 ancien; Compagnie générale des eaux 3 0/0. — *Tirage avec lots* : le **1er**, Chemins de fer ottomans (1 lot de 300.000 fr. Total des lots : 400.000 fr.)



GUERRE DU TRANSVAAL. — Les funérailles du général Joubert, à Prétoria.

Ce numéro est accompagné d'un supplément musical.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes.

SAMEDI 2 JUIN 1900

58e Année — N° 2988

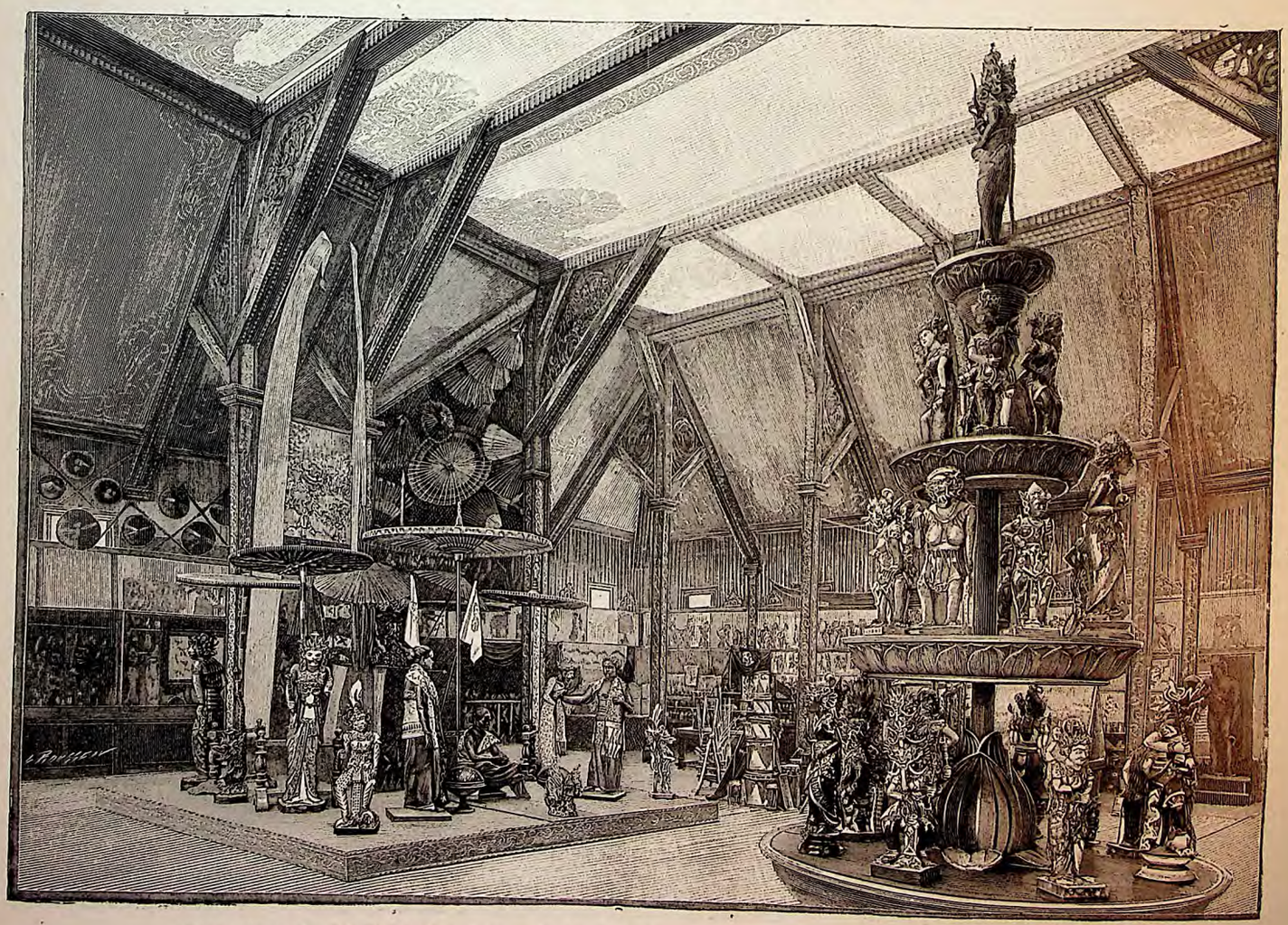


S. M. LE ROI DE SUÈDE

(Photographie Larsson, à Stockholm.) — Voir l'article, page 356.



Les pavillons des Indes Néerlandaises au Trocadéro.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — Indes Néerlandaises : Intérieur du pavillon des idoles.

Les troupes anglaises à Beïra.

Il y a un mois, on a annoncé le débarquement à Beïra, port du Mozambique, situé à peu près à égale distance de Lourenço-Marquez et de la ville de Mozambique, d'un fort contingent de troupes anglaises commandées par le colonel Carrington. Ces troupes ont été dirigées à travers le territoire portugais sur la Rhodesia, au nord du Transvaal, par le chemin de fer de Beïra à Salisbury.

La Rhodesia, territoire de la compagnie à charte fondée par M. Cecil Rhodes, est dans la même situation que le Transvaal : elle n'a pas de port, étant séparée de la mer par le territoire appartenant au Portugal.

Une convention conclue entre le Portugal et l'Angleterre en 1891 a, pour parer à cet inconvénient, stipulé la libre navigation du Zambèze et la construction d'un chemin de fer partant de Beïra. La voie ferrée a été construite en effet. Elle va jusqu'à Salisbury et doit être prolongée jusqu'à Buluwayo. Elle appartient à la compagnie à charte de M. Rhodes.

Les Anglais avaient-ils le droit de s'en servir pour transporter des troupes destinées à prendre à revers la République Sud-Africaine? Ils ne le pouvaient évidemment pas sans l'autorisation du Portugal. Mais le Portugal ne pouvait consentir à ce transport sans manquer à son devoir de neutre. Il l'a fait cependant et le gouvernement portugais a laissé entendre que la convention de 1891, les précédents et enfin ses bonnes relations avec l'Angleterre l'obligeaient à le faire.

Les termes de la convention sont fort vagues. Ils ne parlent que de « libre transit pour les personnes et marchandises de toute espèce ». Appliquer ces termes à une armée, c'est les interpréter bien largement.

Mais il y a un précédent, disent les Anglais et les Portugais anglophiles. En effet à l'époque de l'insurrection des Matabélés, les Anglais se servirent déjà de la voie ferrée de Beïra pour envoyer des renforts en Rhodesia. Peut-on assimiler cette insurrection à la guerre actuelle? Les peuplades Matabélés constituaient alors un danger aussi bien pour le Mozambique que pour les possessions anglaises du hinterland. Aujourd'hui, ce n'est plus de nègres révoltés qu'il s'agit, mais d'une guerre entre l'Angleterre et deux Etats, dans laquelle le Portugal avait proclamé sa neutralité.

La violation de cette neutralité est d'autant moins douteuse que les autorités portugaises de Beïra ne se sont pas contentées de livrer le passage au colonel Carrington : elles l'ont fêté. Un lunch a été donné en son honneur par le gouverneur, M. de Meyrelles qui, dans un toast, s'est exprimé en ces termes : « Amis de l'Angleterre comme nous l'avons toujours été, nous n'aurions jamais pu nous rendre compte de l'union splendide de la race anglo-saxonne, sans une semblable leçon de choses. Pénétré de cette vérité, le Portugal, non seulement félicite son ancienne alliée, mais se réjouit avec elle, car la grandeur d'un ami implique la grandeur de soi-même. »

Toute la colonie étrangère de Beïra s'était trouvée, — nous écrit un correspondant, — dans l'obligation d'accepter l'invitation officielle à cette fête « sous peine d'ennuis et vexations que MM. les représentants du gouvernement portugais ne manquent jamais de faire supporter aux colons qui, sciemment ou involontairement, ont pu blesser leur amour-propre et contrarier leurs desseins ». Le consul de France intérimaire, M. Chassaing, directeur de la Compagnie du Sud-Est-Africain qui possède à bail le territoire de Beïra, était lui-même présent.

Notre correspondant ajoute : « Les réflexions des colons libres, tant Portugais que Français ou Allemands, sont plus qu'acerbes pour le gouverneur ».

La colonne Carrington, forte de quatre à cinq mille hommes, n'a pu employer le chemin de fer que jusqu'à Salisbury, pour gagner de là par étapes Buluwayo, terminus de la ligne du Cap à Kimberley, Mafeking et le Matabeléland. On n'a pas encore de ses nouvelles.

La ville de Beïra n'a été créée qu'en 1893, pour servir de port à la Rhodesia. Sa population comprenait, en 1897, 700 Européens et 900 indigènes. Elle a quadruplé depuis et elle paraît appelée à un grand développement bien que sa baie, souvent ensablée, ne soit pas d'un accès facile, même pour les bâtiments d'un tonnage moyen. Deux des transports qui ont amené à Beïra les troupes anglaises s'y sont échoués.

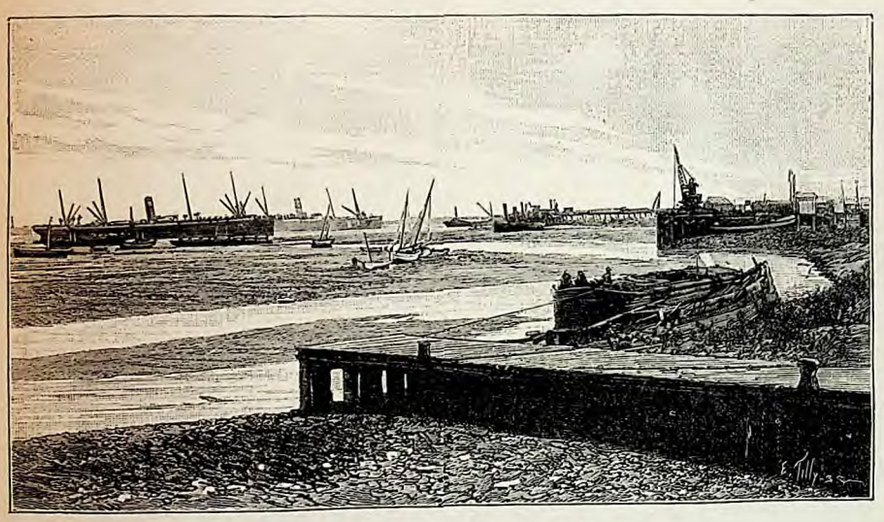
La distance de Beïra à Salisbury par le chemin de fer est de près de 600 kilomètres.

P. Moroges.

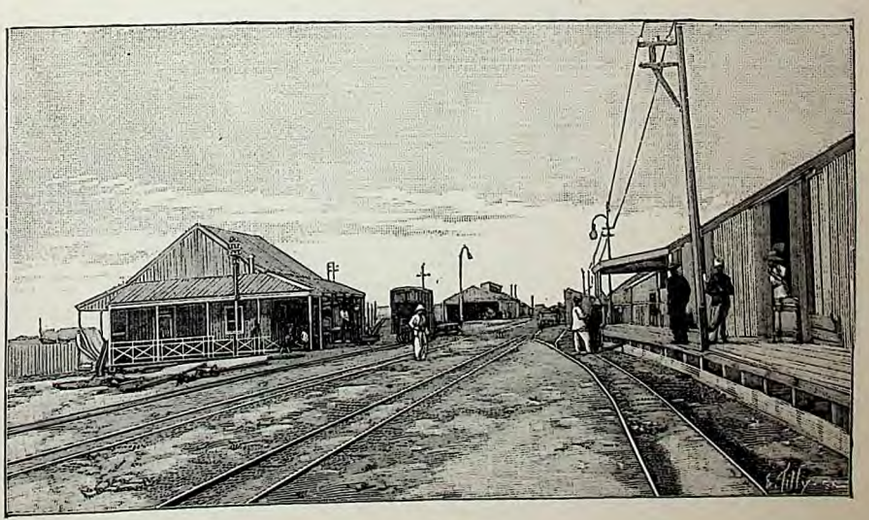


Le gouverneur de Beïra, sa famille et les officiers anglais photographiés après le lunch.

(Au centre du groupe, le gouverneur et sa femme ; à la droite de celle-ci, le colonel anglais ; devant eux, les officiers anglais ; en haut, les filles du gouverneur.)



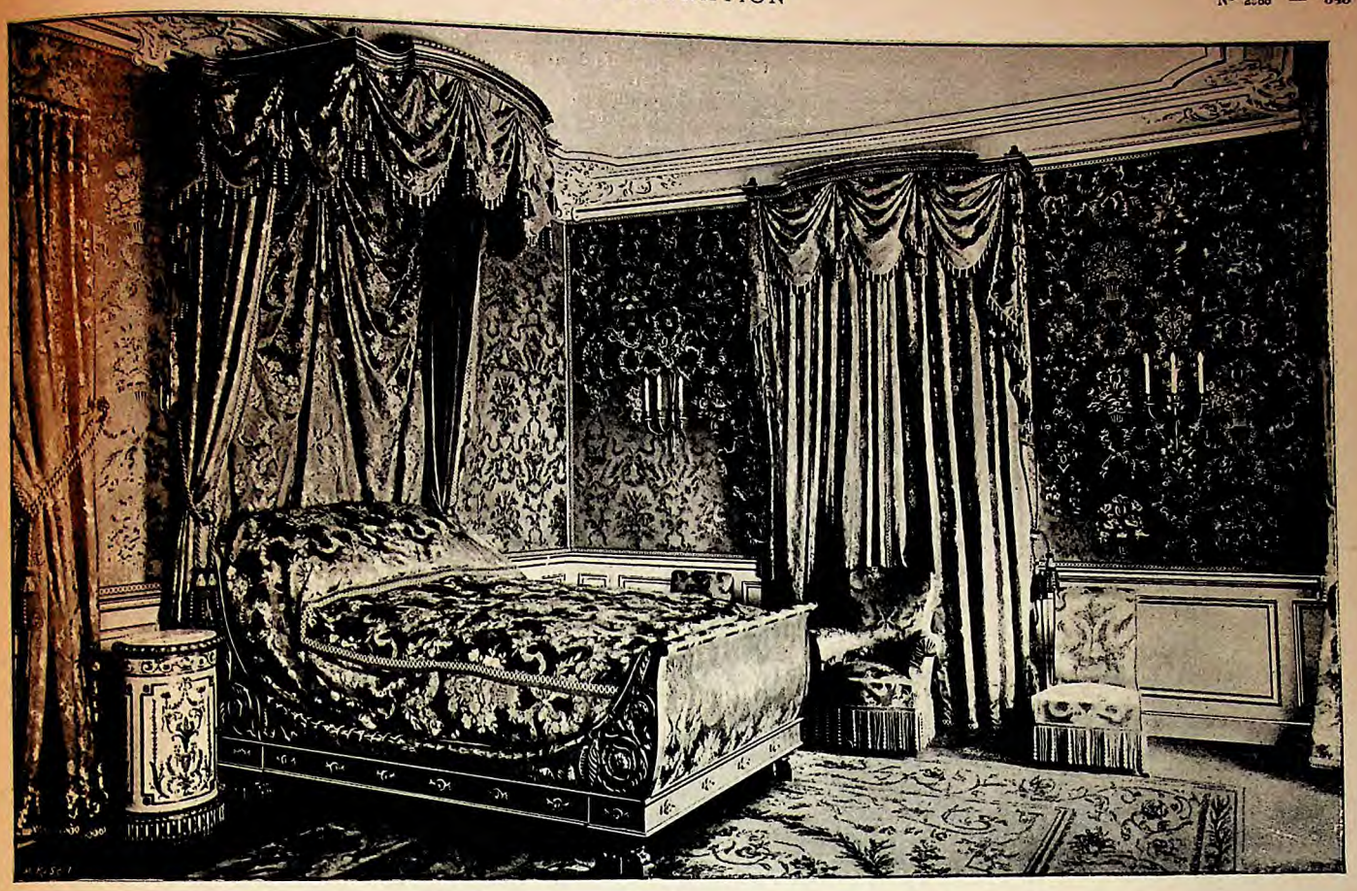
Transports anglais dans le port.



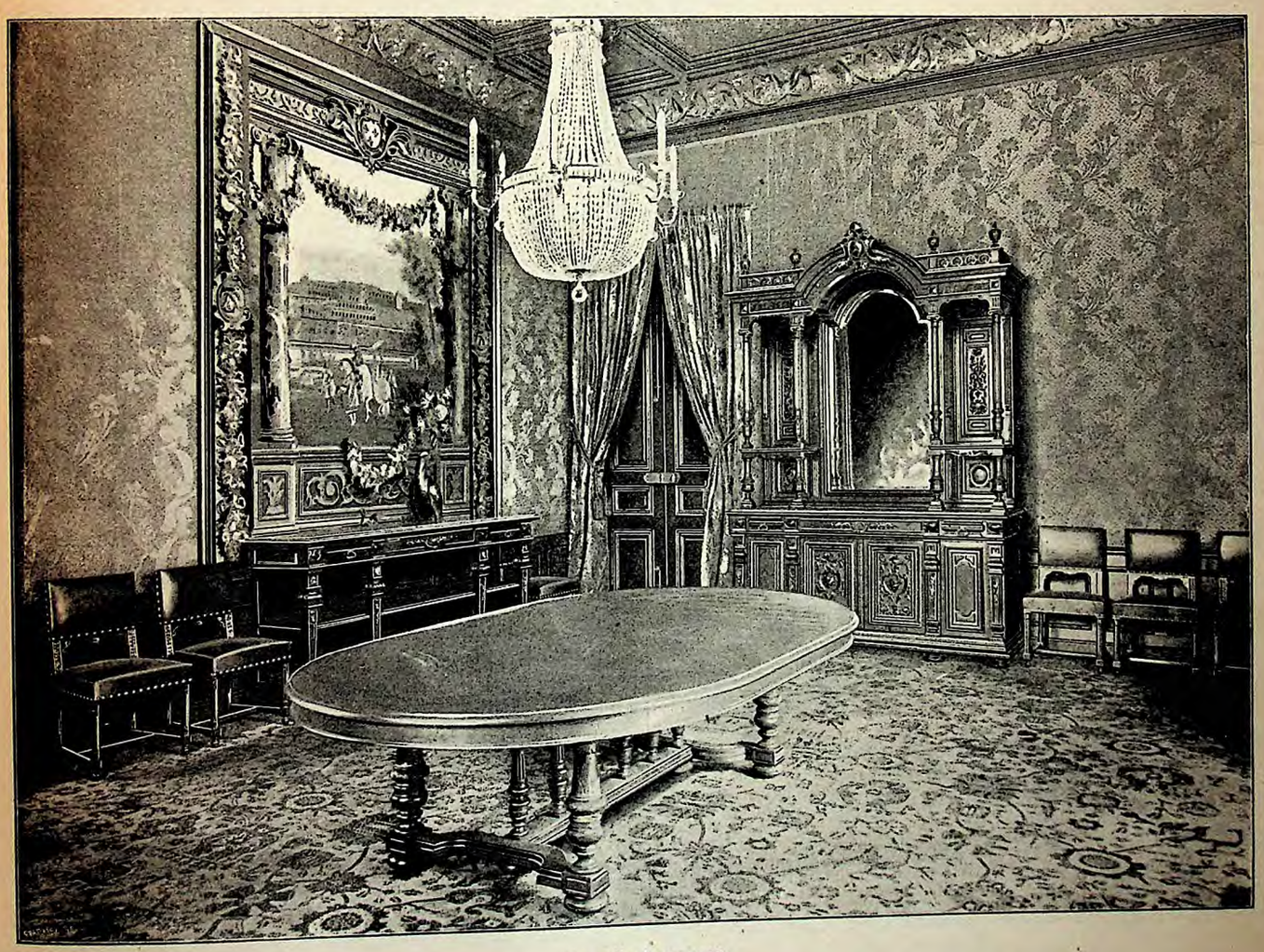
La gare de Beïra.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — La reconstitution du monastère de Chandi-Sari (Indes Néerlandaises) au Trocadéro.



La chambre à coucher.



La salle à manger.

EXPOSITION UNIVERSELLE. — Le Palais réservé aux souverains. — Voir l'article, page 356.

LIVRES NOUVEAUX

Histoire. — Beaux-Arts. — Littérature.

En Emigration, souvenirs tirés des papiers du comte A. de La Ferronnays (1777-1814), par le marquis Costa de Beauregard. 1 vol. in-8°, avec 1 portrait, Plon, 7 fr. 50.

Commentés avec beaucoup d'agrément par M. Costa de Beauregard, ces extraits des lettres du comte de La Ferronnays et des *souvenirs* inédits de sa femme joignent à leur grand charme anecdotique toute la portée d'un document historique des plus intéressants : car, à un plus haut degré que tous les ouvrages que nous avons lus jusqu'ici sur l'émigration, ils nous aident à comprendre et à excuser l'étrange état d'esprit de ces gentilshommes français qui, par fidélité à leurs princes, prêtaient obstinément leur concours aux pires ennemis de la France. Quand les Autrichiens ne voulaient pas de leur épée, ils allaient l'offrir aux Russes ; et quand la Russie se réconciliait avec Bonaparte, ils se mettaient au service de l'Angleterre. Nos plus cruelles défaites leur étaient une joie : ce qui ne les empêchait pas de mépriser leurs princes, d'ailleurs assez méprisables à être vus de près ; mais le plus curieux est que cela ne les empêchait pas de rester d'excellents Français, ainsi que nous le prouvent clairement les lettres d'Alexandre de La Ferronnays. Et ces lettres nous racontent encore tout au long les souffrances matérielles et morales qu'ont eu à subir les émigrés ; elles nous font voir le sacrifice cruel et vraiment héroïque qu'a été, pour eux, leur lutte de vingt ans contre leur pays. Aussi sont-elles, comme nous disions, un très précieux document historique, et non moins précieux pour le psychologue que pour l'historien.

L'Exploitation de notre Empire colonial, par Louis Vignon. 1 vol. in-18, Hachette, 3 fr. 50.

« Il n'est pas douteux que, depuis le commencement de ce siècle, ni l'opinion, ni la Chambre, ni le gouvernement, ni l'administration n'ont eu la perception vraie des destinées coloniales de notre pays ». Cela n'est pas douteux, en effet, mais jamais encore cette triste vérité ne nous a été aussi clairement démontrée, ni avec autant de rigueur à la fois et de modération, qu'elle vient de l'être dans le très remarquable ouvrage de M. Vignon. Point par point, à grand renfort de chiffres et de documents authentiques, M. Vignon nous prouve que nous n'avons rien fait, depuis cent ans, de ce que nous aurions dû faire pour tirer profit de nos colonies. Nous n'avons pas cherché à y développer nos travaux publics, nous avons refusé d'y encourager la création de grandes compagnies françaises, nous nous sommes trop peu souciés du bon fonctionnement de nos banques coloniales, et le régime protectionniste que nous continuons à appliquer à nos colonies n'a pour elles et pour nous que des inconvénients. Mais M. Vignon ne se borne pas à faire la critique de notre système actuel : il ne cesse pas de nous présenter le remède en face du mal, de telle sorte que son livre peut en même temps être considéré comme le programme complet d'une politique coloniale nouvelle, appropriée à notre situation particulière tout en s'inspirant de l'exemple des autres nations, et si raisonnable, si pratique, si simplement et si fortement exposée que les lecteurs même les plus sceptiques ne pourront s'empêcher de la croire possible.

Essais sur l'Histoire de l'Art, par Emile Michel. 1 vol. in-18, Société d'édition artistique, 4 fr.

Des deux grandes études recueillies dans ce volume, la plus intéressante est, sans contredit, la première, où l'éminent biographe de Rembrandt et de Rubens discute les théories diverses des esthéticiens sur la *Production de l'Œuvre d'art*. Il nous y prouve, notamment, par une série d'exemples caractéristiques, tout ce qu'a d'incomplet, pour ne pas dire d'insensé, la fameuse théorie de Taine, attribuant à l'influence des milieux le rôle principal dans la production des œuvres d'art. Celles-ci, suivant M. Michel, ne dépendent ni du milieu où elles se produisent, ni de l'hérédité, ni de l'état de santé ou de maladie des artistes : et au lieu de chercher à expliquer leur naissance par des théories générales forcément chimériques, mieux vaut examiner à quels sentiments répond l'inspiration artistique, par quels degrés elle passe, comment elle se choisit ses moyens d'expression. C'est tout cela qu'examine M. Michel, dans la suite de son étude, s'appuyant toujours sur des exemples précis, tirés de la biographie des artistes de génie : et nous ne saurions assez louer ni l'intention générale qu'il apporte à son examen, ni la finesse et la justesse de quelques-unes de ses réflexions particulières, soit qu'il nous montre l'importance des dessins dans l'œuvre des grands peintres, ou qu'il affirme la nécessité, pour l'artiste, de s'isoler, et d'échapper au spectacle déprimant de la réalité qui l'entoure.

Au Congo, impressions d'un touriste, par le baron E. de Mandat-Grancey. 1 vol. accompagné de photographies et d'une carte, Plon, 4 fr.

Il y a deux ans, M. de Mandat-Grancey est allé passer quinze jours dans l'Afrique équatoriale, faisant cortège aux membres de la mission belge chargés de célébrer l'inauguration du chemin de fer du Congo ; et un voyageur aussi expérimenté ne pouvait trouver une meilleure occasion de se renseigner non seulement sur l'état de prospérité financière et matérielle du Congo indépendant, mais encore sur celui du Congo français. Sur l'œuvre du gouvernement belge, M. de Mandat-Grancey ne tarit pas d'éloges, admirant l'art avec lequel le roi Léopold II a su éluder certaines clauses du congrès de Berlin qui, prises à la lettre, auraient pu rendre pour lui assez inutile la possession de son vaste domaine africain. Assurément, cela n'a pas été sans quelques dommages pour la population indigène : au cours de son spirituel récit de voyage, M. de Mandat-Grancey fait maintes fois la remarque que « la population de l'Afrique équatoriale a très bien résisté à trois cents ans de traite, mais qu'il se peut très bien qu'elle ne résiste pas à cinquante années de philanthropie » ; mais ce qu'il nous dit d'elle, par ailleurs, est bien fait pour nous en consoler. Où l'auteur perd un peu de sa bonne humeur et de sa verve narquoise, c'est lorsqu'il aborde la question du Congo français : il ne peut s'empêcher de constater, à ce propos, combien nos insuccès coloniaux tiennent moins à une absence complète chez nous de qualités colonisatrices qu'aux obstacles de toute sorte que nous crée notre régime politique ; et peut-être n'a-t-il pas tort de dire que, dans ces conditions, mieux vaudrait pour nous « ne pas nous mêler de coloniser ».

Hommes et Mœurs du dix-septième siècle, par N.-M. Bernardin. 1 vol. in-18, Lecène et Oudin, 3 fr. 50.

L'amusant petit livre de M. Bernardin pourrait faire pendant aux *Grotesques* de Théophile Gautier. Ou plutôt il n'en a point, à coup sûr, le beau style, ni la haute couleur et le relief pittoresque : c'est malheureusement un livre de professeur, et non pas de poète. Mais les personnages qu'il fait défiler devant nous n'en sont pas moins, eux aussi, des « grotesques » de la première moitié du dix-septième siècle ; et quelques-uns d'entre eux ont même une figure plus imprévue et plus extravagante que les joyeux poètes dont Gautier s'est constitué le biographe et l'apologiste. Tel le médecin Charles de L'Orme, préposé aux eaux de Bourbon l'Archambault, le moraliste Faret, l'érudit Montmaur, et surtout, l'aventurier nègre qui, sous le nom de Zaga-Christ, et se donnant pour le prince d'Ethiopie, fit un moment tourner la tête de toutes les belles Parisiennes. Et tel, plus encore, l'héraldiste Jean-Baptiste l'Hermite, sieur de Vaucelle, type parfait du « mari d'actrice », dont l'existence tragi-comique a fourni à M. Bernardin la matière du meilleur chapitre de son livre. Mais le livre tout entier, d'ailleurs, abonde en piquantes anecdotes et en citations curieuses, qui en font un véritable répertoire de documents divers pour l'étude de la littérature et de la Société françaises au début du grand siècle.

Les Voluptueux et les Hommes d'action, par Achille Ségard. 1 vol. in-18, Ollendorff, 3 fr. 50.

Les « voluptueux » que nous présente M. Achille Ségard sont M. Anatole France, M. Pierre Louys, et M. Jean Lorrain ; les « hommes d'action » sont M. Ferdinand Brunetière, M. Maurice Barrès et M. Edmond Picard. Et des uns comme des autres M. Ségard nous parle avec une respectueuse admiration, sauf peut-être de M. Brunetière, à qui il reproche d'être « un brutal », et de recevoir ses visiteurs « dans un ancien couloir transformé en bureau ». Mais le principal intérêt de ce petit livre consiste dans les renseignements biographiques qu'il nous offre sur quelques-uns des « voluptueux » et des « hommes d'action » qui y sont étudiés, et notamment sur M. Jean Lorrain et M. Edmond Picard. C'est aussi à M. Ségard que nous devons désormais de savoir que M. Pierre Louys habite, « dans le haut du boulevard Malesherbes, un atelier spacieux entièrement orné de statuettes et de gravures licencieuses, où le temps se passe en causant au rythme des fauteuils à bascule ». Tout le livre est rempli de menues informations de ce genre, ce qui ne l'empêche pas de contenir aussi une foule d'aperçus ingénieux et de justes réflexions sur l'œuvre des divers écrivains qu'il a pour objet de nous faire connaître.

Poésies. — Romans.

Les Colonnes du Temple, par André Lebey. 1 vol. in-18, Société du *Mercure de France*, 3 fr.

M. André Lebey est assurément, parmi nos jeunes poètes, un des plus élégants et des plus harmonieux. Un sentiment tout classique de la beauté se mêle chez lui à une juvénile fraîcheur de rythmes et d'images ; et certains des sonnets de son nouveau recueil, en particulier, semblent être d'un poète de la Pléiade qui se trouverait avoir lu Baudelaire et Stéphane Mallarmé. Voici, pris un peu au hasard entre cinquante, un de ces sonnets, qui pourra donner à la fois une idée de la manière de M. Lebey et du charme et de l'originalité de son inspiration poétique :

Un livre est comme un arbre aux feuilles précieuses ;
Le parc est invisible où ses rameaux s'éploient,
Mais nous en découvrons la vie mystérieuse
Lorsqu'au fond de nos cœurs nous en cherchons la voie.

J'y sais des chênes hauts, j'y sais des cyprès droits,
J'y sais de verts gazons semés de pâquerettes,
J'y sais de vieux massifs où des glaïeuls flamboient ;
Et toute la nature, en lointain, s'y répète.

Chacune des saisons y déroule sa toile ;
Le même renouveau peu à peu s'y dévoile
Rajeunir les bosquets jusque-là dédaignés...

Ah ! douloureux jardin, comment te soulever,
Emporter jusqu'au ciel où tu devrais flotter
Les âmes de tous ceux qui firent ta beauté ?

Trop de Chic ! par Gyp. 1 vol. in-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50.

Ce volume n'est qu'un recueil de légères et rapides esquisses, *A la Mer*, *En Voyage*, *Au Bal*, *A la Campagne* : mais jusque dans la moindre d'entre elles quelque chose se retrouve de ce mélange de bon sens et d'esprit, d'observation et de fantaisie, qui donne à toute l'œuvre de Gyp un caractère essentiellement français et presque classique. Personnages et situations ont beau n'y être qu'à peine indiqués : ils sont indiqués d'une touche si juste qu'aussitôt nous les voyons vivants devant nous, et que nous reconstituons, sans ombre d'effort, les détails que l'auteur a négligé de noter. Voici par exemple un déjeuner de voyageurs, au buffet d'une gare : nous voyons tour à tour « ceux qui grignotent », « ceux qui ont faim », un « monsieur qui a envie de faire connaissance avec sa voisine de table », un couple revenant de son voyage de noces, un couple partant pour son voyage de noces, et un « monsieur seul », et une « vieille dame avec son petit chien », et dix autres variétés de voyageurs, dont chacune nous est présentée en quelques lignes de dialogue ou de description, mais en des lignes qui suffisent à l'évoquer tout entière. Ou bien encore voici, au bal, des « types de jeunes filles » : voici la « poseuse » et « l'ingénue », « l'angélique » et la « positive », la « maîtresse femme » et la « coquette », la « sentimentale » et la « bon enfant » ; et chacun est à la fois un type et une personne vivante, tant l'auteur a su, en nous les dessinant, se garder tout ensemble de la banalité et de l'exagération.

Doute mortel, par Théodore Cahu. 1 vol. in-18, Flammarion, 3 fr. 50.

« Prenez garde !... Oh ! prenez garde ! Si vous aimez, ne doutez pas, on en meurt ! » Ainsi s'achève le roman de M. Cahu ; et cette éloquente apostrophe se trouve si parfaitement résumer toute la philosophie du livre que nous pourrions presque, après cela, nous dispenser d'en faire un plus long commentaire. Disons, cependant, qu'on y trouvera l'histoire d'une jeune fille qui, s'étant librement fiancée à un vieux garçon, ne conçoit pas qu'un doute puisse s'élever dans l'âme de celui qu'elle aime, alors même que celui-ci apprend qu'un autre homme plus jeune a, lui aussi, désiré sa main : et plutôt que de subir le tourment de ce « doute », elle se noie, pendant que son fiancé, par une intuition vraiment touchante, accomplit le même sacrifice. « Victimes d'une délicatesse exagérée, Lise et Fernand ne purent, vivants, s'enivrer l'un de l'autre et savourer longuement la volupté silencieuse des regards, des caresses et des étreintes. La mort, plus clémente que l'amour, leur a donné la même tombe. » Nous n'avons pas besoin d'ajouter que M. Théodore Cahu a su entremêler à ce récit mille détails ingénieux.

Divers.

La Chasse moderne, encyclopédie du chasseur. 1 vol. in-8°, illustré de 438 gravures, Larousse, 7 fr. 50.

De même qu'on « natt » rôtisseur, on vient au monde avec des instincts de chasseur : c'est du moins ce qui ressort de la préface que M. Adolphe Chennevière a écrite pour cet intéressant ouvrage, qui ne prétend pas, en effet, donner le goût de la chasse à ceux qui ne l'ont pas déjà, mais qui a plutôt l'ambition d'être quelque chose comme le *vade-mecum* du véritable chasseur. Et n'était son format un peu volumineux peut-être, c'est là une ambition des plus justifiées. Non content de nous renseigner sur les mille moyens de destruction qui sont aujourd'hui à notre portée pour faire la guerre aux animaux les plus innocents comme aux plus dangereux, cet ouvrage nous fournit encore, par l'intermédiaire d'une foule d'écrivains spéciaux, au nombre desquels figurent, par exemple, des médecins, des professeurs et des légistes, les éléments d'un savoir qu'on ne trouve guère que dans de volumineux et savants traités, qui ne sauraient en vérité trouver place dans la bibliothèque d'un chasseur. Et cependant il n'est peut-être pas inutile pour lui d'avoir quelques notions médicales, botaniques et zoologiques, d'être initié à la théorie du tir et surtout de savoir les procédés en usage pour l'élevage et le dressage des chiens, le repeuplement des forêts, les procédés de piégeage employés par les braconniers, la manière de préparer les dépouilles d'animaux, et mille autres détails de la vie cynégétique ? Sur tout cela, ce gros ouvrage lui apportera les plus précieux renseignements ; et d'autant plus précieux que l'image y vient à tout instant éclairer et compléter le texte.

Ont paru :

Romans. — *Miss Brown*, par Vernon Lee, traduit de l'anglais. In-18, de la *Collection des chefs-d'œuvre étrangers*, Calmann-Lévy, 0 fr. 60 ; — *Le Roman d'un homme raisonnable*, par Potapenko, traduit du russe. In-18, *d°*, 0 fr. 60 ; — *La Fortune de Killy*, par miss M. Betham Edwards, traduit de l'anglais. In-18, *d°*, 0 fr. 60 ; — *La Solution*, *Pour Noémi*, par Marguerite Poradowska. In-18, *d°*, 3 fr. 50. — *Millionnaire*, par Jean Charlette. In-18 de la *Bibliothèque de romans pour les jeunes filles*, Colin, 3 fr. 50. — *Le Droit chemin*, par Gustave Guesviller. In-18, Plon, 3 fr. 50. — *Les Trois Princesses*, par Marie Colombier. In-18, Flammarion, 3 fr. 50 ; — *Madame Tartarin*, par Henriette Besançon. In-18, Plon, 3 fr. 50 ; — *Les Manceuilles*, par André Lecouvreur. In-18, *d°*, 3 fr. 50.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

Les finances de la Ville de Paris. — A la dernière séance de la Société de statistique, M. Gaston Cadoux a donné lecture d'un travail remarquablement documenté sur les finances de la Ville de Paris, au double point de vue historique et actuel.

M. Cadoux étudie les budgets de Paris depuis 1875, époque à laquelle la liquidation de l'énorme passif provenant de l'année terrible avait été presque terminée, grâce aux efforts de quelques hommes dévoués tels que Léon Say, dont la science et l'esprit de décision avaient fait de réels miracles ; et il établit le tableau ci-dessous, où l'on peut lire la progression des recettes ordinaires, c'est-à-dire des ressources normales de la Ville de Paris, progression qui a été de 35 0/0 en vingt ans, tandis que ses dépenses ordinaires, c'est-à-dire ses charges normales et permanentes s'accroissaient de 44 0/0 Dans le même temps, sa population n'augmentait cependant que de 22 0/0.

Exercices	Population	Recettes ordinaires (en milliers de francs chiffres ronds).	Dépenses ordinaires.
—	—	—	—
1876.....	1.945.933	221.808	201.117
1881.....	2.210 851	273 666	222.778
1886.....	2.294.108	252.340	248.005
1891. ...	2.386.232	272.810	266.991
1896.....	2.481.223	297.230	290.791

Mais, en dehors de ses recettes ordinaires, la Ville de Paris a demandé aux ressources extraordinaires (par les emprunts publics) de 1875 à 1899, une somme de 1.471.250.000, qui a été employée à l'amélioration de divers services municipaux ou consacrée à l'Assistance publique. Voici comment cette grosse somme a été répartie, en chiffres ronds :

Rues et promenades.....	398.793.700	francs.
Opérations financières....	372.436.000	—
Eaux de sources.....	126.137 700	—
Egouts et irrigations.....	99.298.500	—
Canaux.....	4.820.000	—
Etablissements d'enseignement secondaire et supérieur.....	19.558.500	—
Ecoles primaires et professionnelles.....	104.510.500	—
Assistance publique.....	29.530.900	—
Chemin de fer métropolitain.....	161.820.700	—
Expositions universelles...	30.400.000	—

Au lendemain de la guerre de 1870-71, la charge annuelle de la dette de la ville de Paris était de 88 millions ; à partir de cette année, cette charge sera, pendant 9 ans, de 103 millions environ, correspondant à une dette totale de 5 milliards, à amortir en 75 années.

Les charges des contribuables, pour alimenter les budgets municipaux ordinaire et extraordinaire, sont, par tête d'habitant, de :

116 fr. 10 à Paris,
57 fr. 40 à Rouen,
55 fr. 68 au Havre,
55 fr. à Lyon,
49 fr. 50 à Bordeaux,
47 fr. 43 à Roubaix,
45 fr. 40 à Nantes,
40 fr. 44 à Reims,
37 fr. 09 à Saint-Etienne.

Ajoutons que, partout, les besoins de lumière, d'eau, de circulation et d'enseignement se sont énormément développés, et que partout, les budgets municipaux des grandes villes se sont hypertrophiés. Ainsi, le total des dépenses normales est passé, en deux ans :

A Berlin, de 111 millions de marks à 169 millions.

A Munich, de 6 millions 1/2 de marks à 21 millions 1/2.

A Amsterdam, de 27 millions 1/2 de francs à 65 millions.

A Chicago, de 16 millions de dollars à 36 millions.

Procédé américain pour éviter le déchet dans le transport des oranges. — Le journal *Southern California Fruit Grower's Exchange* annonce que les exportateurs de ce pays vont employer désormais pour assurer la conservation des oranges expédiées un système qui a déjà été essayé l'année dernière. Ce procédé consiste à fumiger les oranges au moyen de certains gaz, avant de les emballer, afin de détruire les moisissures qui causent des déchets. La composition des gaz et leur mode d'emploi sont tenus secrets.

L'inventeur dit que le déchet des oranges est dû à une moisissure verte, tandis que celui des citrons est occasionné par deux moisissures, une noire et une verte. Les expéditions d'essai ont été faites de Los Angelès (Californie) à Kansas (Missouri), au mois de juillet dernier, en deux wagons envoyés ensemble. Le déchet du fruit naturel n'ayant subi aucun traitement a été de 9 0/0 environ, tandis que celui du fruit fumigé n'a pas atteint 2 0/0.

On affirme que les frais du nouveau traitement sont bien inférieurs à ceux de la réfrigération pendant le voyage précédemment appliqués. Il en résulterait une économie considérable dans les expéditions d'oranges, car actuellement les dépenses de réfrigération du point d'embarquement aux marchés de l'Est, s'élèvent à 80 ou 90 dollars par wagon.



Le drapeau français sur une terrasse du ksar d'Igli.



L'entrée de l'état-major de la colonne française dans le ksar d'Igli.

LA COLONNE BERTRAND A IGLI

Nous avons relaté la semaine dernière la marche de la colonne commandée par le colonel Bertrand depuis Aïn-Sefra jusqu'à Igli, et nous avons publié des photographies des principales étapes de la route. Nous reproduisons aujourd'hui de nouveaux documents relatifs à l'occupation même du ksar d'Igli. Ils montrent combien cette opération s'est effectuée pacifiquement.

C'est le 5 avril, à 3 heures du soir, que la colonne expéditionnaire arriva devant Igli sans avoir eu à tirer un seul coup de fusil. A 4 kilomètres de l'oasis, le caïd et les notables se présentèrent au colonel Bertrand pour faire acte de soumission. Le jour même, l'état-major et un détachement firent leur entrée dans l'enceinte du ksar et y arborèrent les couleurs françaises.

Notre installation à Igli, il convient d'y insister, n'est pas une opération de conquête. C'est une mesure de police. Igli nous appartient. Le chemin de fer d'Aïn-Sefra doit y aboutir et il était indispensable, tout en poursuivant les travaux de la voie ferrée, d'en occuper le terminus. Notons que ce chemin de fer sera ouvert jusqu'à Duveyrier avant juillet. 40 kilomètres ont été construits en quatre mois. Depuis le 1er juin, les fils télégraphiques sont posés jusqu'à Djenan-el-Dar.

Le gouverneur général de l'Algérie a créé à Igli une annexe placée sous le commandement du capitaine Nocher, qui était chargé du service de renseignements de la colonne Bertrand.

Les dernières nouvelles reçues d'Igli semblent faire croire que les Marocains du Tafilet, après avoir proclamé la « guerre sainte », comme nous l'annoncions dans notre dernier numéro, marchent effectivement en deux *harka* (groupes armés), contre nos postes de la vallée de l'oued Saoura. Toutes les mesures sont prises pour repousser cette agression, si elle se produit.

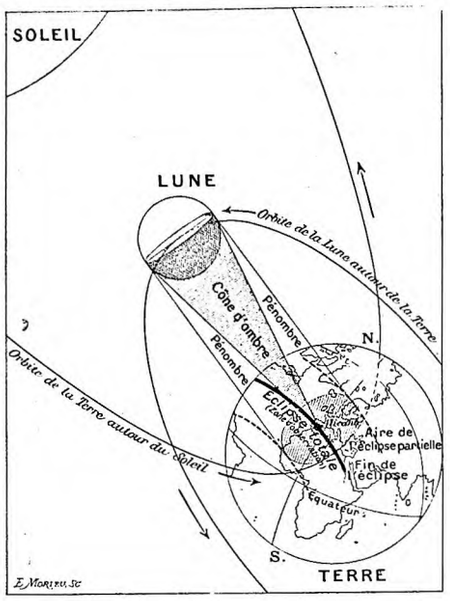
Mais il y a tout lieu de supposer que l'agitation qui règne au Tafilet a plutôt pour but une œuvre de politique intérieure marocaine qu'une grande opération de guerre engagée contre la France. Sans nul doute, la présence de la colonne Bertrand à Igli n'est pas pour plaire aux autorités marocaines du Sud. Aussi Mouley Rechid, l'oncle du sultan actuel, a-t-il profité avec habileté de la haine qu'inspire le roumi pour appeler à lui le plus grand nombre possible de partisans armés. Seulement, ce qu'il vise sans doute, c'est beaucoup plus Fez et le gouvernement de l'empire de son jeune neveu, ou encore sa propre indépendance, qu'Igli et le Sud oranais.

P. M.



Le colonel, le capitaine Nocher, l'interprète Piogé, le Caïd.

Le Caïd d'Igli prêtant serment de soumission devant le colonel Bertrand.



L'ÉCLIPSE DU 28 MAI

Le graphique ci-dessus n'a aucune prétention à l'exactitude cosmographique. C'est un simple schema destiné à faire comprendre la marche de l'éclipse de soleil du 28 mai. Quand la lune s'est interposée entre le soleil et la terre, elle a projeté dans la direction de la terre un cône d'ombre absolue, dont la base était égale au diamètre de la lune, et dont la section, à sa rencontre de la surface terrestre, mesurait environ 80 kilomètres de diamètre. Pour quiconque était placé dans ce cercle de 80 kilomètres de diamètre, l'éclipse était totale. Mais ce cercle d'ombre complète s'est promené pendant toute la journée du 28 mai depuis l'océan Pacifique, au sud-ouest de Colorado, jusqu'au Nil, en passant par l'Espagne et la Tunisie. Notre graphique indique ce tracé et figure le moment où l'éclipse était totale pour les astronomes de diverses nationalités qui étaient allés l'observer près d'Alicante.

La marche de l'éclipse partielle a été la même, mais la zone en a été beaucoup plus étendue. Pour les observateurs qui se sont trouvés dans cette zone, — pour les Parisiens en particulier, — le soleil n'a pas disparu complètement. La partie du soleil qui lui était cachée par la lune était, bien entendu, d'autant plus considérable qu'ils étaient plus rapprochés de la zone d'occultation totale : les trois quarts du disque du soleil étaient invisibles à Paris, au point culminant du phénomène.

LE ROI DE SUÈDE A PARIS

C'est le roi de Suède, attendu à Paris à la fin de cette semaine, qui étrennera l'hôtel des souverains. Encore très robuste et très actif, malgré ses soixante et onze ans, Oscar II ne redoute pas les voyages, il a une prédilection toute particulière pour la France, pays d'origine du fondateur de la dynastie à laquelle il appartient. Il y était venu, l'année dernière, au mois de mars, et, après un séjour de plusieurs semaines à Biarritz et à Pau, ville natale de son grand'père Bernadotte, il avait visité les chantiers de l'Exposition.

L'hôte royal de la République s'intéresse vivement à tout ce qui touche aux sciences, aux arts et aux lettres. Il est lui-même un écrivain distingué, auteur d'une étude sur Charles XII et de poésies couronnées par l'Académie suédoise.

LE PALAIS DES SOUVERAINS

L'ancien hôtel du docteur Evans a été, on le sait, loué et aménagé par le gouvernement pour servir de résidence aux personnages princiers qui seront nos hôtes pendant l'Exposition. De dimensions moyennes, cet hôtel s'élève au milieu d'un petit parc situé entre l'avenue du Bois-de-Boulogne, la rue de la Pompe et l'avenue Malakoff; avec son toit à l'italienne, son élégant perron, son ornementation un peu banale, l'extérieur offre un aspect plus coquet qu'imposant. L'intérieur est somptueux. Le rez-de-chaussée comprend : un vestibule tout en marbre, une salle à manger tendue de brocatelle rose et d'une tapisserie représentant le château de Saint-Germain; une galerie-fumoir pavée de mosaïques, meublée de divans en brocatelle vieil or et décorée de deux tapisseries de Beauvais du dix-huitième siècle; deux grands salons de réception, une salle des officiers et un cabinet de travail.

Au premier étage, où l'on accède par un somptueux escalier de marbre, encore des salons, des boudoirs, la chambre des souverains en lampas bleu broché de roses, de giroflées et de muguets. Celle-ci est entièrement de style Empire : tentures et garnitures de meubles en lampas jaune d'or, lit à bateau en acajou relevé d'ornements dorés, couverture brochée, tapis d'Aubusson. Au second étage, les chambres destinées aux officiers français attachés à la personne du souverain.

En somme, joint au plus grand confort moderne, un luxe mi-officiel, mi-artistique, pour lequel on a fait toutes les dépenses nécessaires et mis largement à contribution les richesses du garde-meuble, tapisseries des Gobelins, vases et biscuits de Sèvres, etc. Ajoutons que les travaux d'aménagement ont été exécutés sous la direction de M. Henry Roger, ministre plénipotentiaire, chef de division au ministère des Affaires étrangères.

Les journaux n'ont pas manqué de rappeler le souvenir historique qui se rattache à l'hôtel Evans, légué à la ville de Philadelphie par l'opulent dentiste américain longtemps établi à Paris : c'est là que, en 1870, après sa fuite des Tuileries, l'impératrice Eugénie se reposa pendant une nuit.



ERNEST CHABRIER

La semaine dernière est mort à Paris, dans sa soixante-seizième année, M. Ernest Chabrier, vice-président du comité consultatif de l'agriculture et du commerce des colonies, membre de la Commission supérieure des Expositions, président du conseil d'administration de la revue le *Génie civil*, administrateur de la Compagnie transatlantique, officier de la Légion d'honneur.

Né à l'île de la Réunion en 1824, M. Chabrier était sorti de l'Ecole Centrale en 1847. Pendant plusieurs années, il fut le collaborateur d'Eugène Flachat, comme ingénieur de la voie au réseau de l'Ouest. A une haute compétence en matière de chemins de fer et de transports maritimes, il joignait de remarquables qualités d'administrateur.

CANONISATION DE J.-B. DE LA SALLE

Le bienheureux J.-B. de La Salle, fondateur des Ecoles chrétiennes, a été le 24 mai, proclamé saint par Léon XIII et, par conséquent, élevé aux honneurs des autels. La cérémonie de canonisation a eu lieu dans la basilique de Saint-Pierre, avec la pompe majestueuse que l'Eglise romaine déploie dans ces circonstances. La solennité était rehaussée de la présence de plus de 300 évêques et 30 cardinaux mitre en tête.

Une partie caractéristique de la cérémonie est celle de l'offrande du vin, du pain, de l'eau et de deux cages dorées renfermant des colombes, des tourterelles ou autres petits oiseaux. Ce sont autant de mystiques allégories se rapportant aux vertus des saints que l'on glorifie. En voici l'explication selon l'Eglise :

Les saints sont considérés dans la maison de Dieu, qui est l'Eglise, comme des lampes ardentes répandant la lumière émanant de leurs vertus.

Rappelant la parole du Christ : « Je suis le pain vivant », le pain de l'offrande signifie que les saints n'ont aimé d'autre nourriture que Jésus dans le Saint-Sacrement.

Le vin est le symbole de la *grâce sanctifiante*, et aucune substance, disait saint Cyprien, ne l'exprime plus vivement.

Unie à celle du vin, l'offrande de l'eau figure les *tribulations* de la vie.

Quant aux colombes et aux tourterelles, elles symbolisent la fidélité; de plus, la colombe, *messagère de paix*, montre les saints en possession de cette paix, mais aussi sous l'aspect d'intermédiaires entre Dieu et les hommes.

L'image des qualités des saints, lesquels tendent toujours vers le ciel aussi bien avec les yeux de l'intelligence qu'avec ceux du corps, est donnée par les petits oiseaux, habitants des espaces libres et ne posant qu'un instant sur la terre.

Le point capital de la cérémonie de canonisation consiste dans la triple instance faite par le cardinal procureur des causes. Escorté des postulateurs, il se présente devant le trône papal et, à trois reprises, supplie le pontife de prononcer la sentence définitive.

A la première demande, le Pape fait répondre par son secrétaire qu'il faut encore invoquer les lumières de l'Esprit Saint et l'on chante le *Veni Creator*. A la seconde, même réponse suivie du chant des Litanies. Le Pape répond alors affirmativement à la troisième instance. Tout le monde se lève et le Pontife, toujours assis sur le trône, déclare en forme officielle et comme docteur et chef de l'Eglise, que les bienheureux jouissent de la béatitude éternelle et doivent être vénérés dans l'Eglise entière.

A peine la sentence prononcée, les trompettes d'argent retentissent en même temps que les chantres entonnent l'hymne d'actions de grâces, le *Te Deum*. Le bourdon de la basilique fait retentir sa voix grave et sonore au-dessus de la Ville Eternelle, à laquelle répondent en un joyeux carillon les mille cloches des églises de Rome.

P. Ziegler.

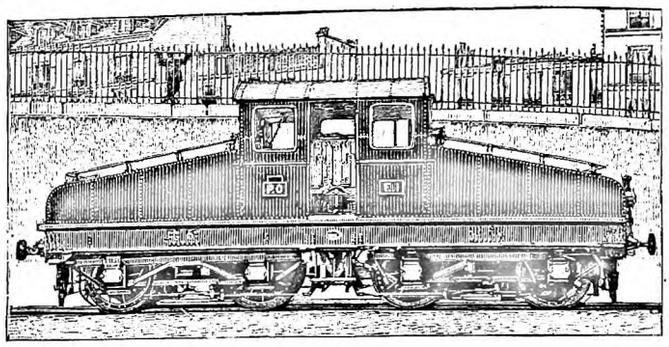
LA LOCOMOTIVE ÉLECTRIQUE DE LA COMPAGNIE D'ORLÉANS

On a ouvert partiellement à l'exploitation, depuis lundi dernier 28 mai, le prolongement de la ligne d'Orléans dans Paris, entre la gare du quai d'Austerlitz et la nouvelle gare du quai d'Orsay (ancienne Cour des Comptes).

Le service est limité, jusqu'à nouvel ordre, à quatre ou cinq trains de banlieue et à un train de grande ligne, dans chaque sens; c'est plutôt une mise à l'essai qu'une ouverture véritable, qui ne pourra avoir lieu qu'après l'achèvement de la gare terminus, soit vers le 1er juillet.

Sur ce prolongement de 4 kilomètres, que nous avons décrit dans tous ses détails pendant l'exécution des travaux (1), la traction des trains doit, comme on le sait, s'effectuer électriquement. Notre dessin représente le type de locomotive adopté à cet effet. C'est une machine analogue à celles déjà en usage en Amérique, à Hoboken et à Baltimore. Elle est montée sur quatre essieux moteurs, entraînés chacun par une dynamo disposée comme dans les moteurs de tramways. Le courant électrique qui alimente ces dynamos est produit et distribué de la façon suivante : une usine génératrice spéciale a été édifiée dans la gare d'Ivry, non loin du pont de Tolbiac; elle produit le courant nécessaire, non seulement à la traction des trains sur le prolongement, mais encore à l'éclairage des gares, à la manœuvre de pompes et de nombreux moteurs (ascenseurs, cabestans, chariots, etc.)

Le courant à haute tension, est réduit et transformé dans deux sous-stations électriques établies l'une au quai d'Orsay,



La locomotive électrique de la Compagnie d'Orléans.

l'autre au quai d'Austerlitz; il est ensuite distribué le long des voies par un troisième rail isolé. Ce rail conducteur, sorte de *trolley*, court extérieurement à la voie, mais il change de côté à la traversée des aiguilles, pour éviter les croisements de rails et, à l'entrée de la gare du quai d'Orsay, il est même suspendu à la partie supérieure du tunnel. C'est ce qui explique pourquoi la locomotive est munie de trois frotteurs à l'avant et à l'arrière et de deux « archets », de façon à capter le courant à tout instant de sa course, quelle que soit la position du rail conducteur.

Les locomotives électriques sont au nombre de huit. Elles pèsent environ 45 à 46 tonnes et peuvent aisément remorquer, en sept minutes, entre les gares d'Austerlitz et du quai d'Orsay, des trains de 250 tonnes, c'est-à-dire les trains de voyageurs les plus lourds actuellement en circulation.

Quand la ligne sera complètement ouverte, elles auront à assurer, chaque jour, le service de cent cinquante trains. Tous ces trains changeront donc de machine à la gare d'Austerlitz, soit pour prendre, soit pour laisser leur locomotive à vapeur, à l'exception cependant de quelques trains de luxe qui ne s'arrêteront pas à l'ancienne gare et circuleront sur le prolongement avec leur machine ordinaire. Le changement de locomotive pourra s'effectuer en deux minutes.

G. C.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

Le grand succès que vient d'avoir à l'Opéra-Comique *Haensel et Gretel*, l'œuvre lyrique de E. Humperdinck qui a fait le tour de l'Europe avant de s'arrêter à Paris, donne un attrait particulier aux fragments de cet ouvrage que nous publions aujourd'hui. Déjà en janvier 1898, nous avions donné la chanson célèbre de l'*Homme au sable*. Voici la suave *Prière du soir* qui vient immédiatement après dans la partition, et une transcription à quatre mains de la *Chanson dansée*, du premier acte.

Pour compléter notre supplément, nous donnons une transcription du *Chant national Suédois* : l'arrivée prochaine du roi de Suède à Paris ajoute aux mérites divers de ce morceau celui de l'actualité.

(1) Voir l'*Illustration* des 21 octobre 1896, 1er avril et 28 octobre 1899.

Imprimerie de l'Illustration, 13, rue St-Georges. — Paris.
L'Imprimeur-Gérant : Lucien Marc.



M. Fischer. M. Wessels. M. Woolmarans.



La commission de réception de la mission boer.

LA MISSION BOER AUX ÉTATS-UNIS

On n'a pas oublié que, lors de la dernière élection présidentielle aux Etats-Unis, la question de Cuba a joué un rôle important. M. Mac-Kinley, candidat, avait promis d'intervenir en faveur des insurgés : élu, il aurait dû tenir sa promesse.

Or, voici qu'une délégation boer vient d'arriver — trop tard d'ailleurs — aux Etats-Unis pour solliciter les bons offices, en faveur des petites républiques sud-africaines, de la grande république transatlantique.

Le 10 avril dernier, cette mission arrivait en Europe et débarquait à Naples. Elle se composait de M. Fischer, chef de la mission, et de MM. Wessels et Woolmarans. M. Fischer est accompagné de sa jeune femme, qui peut être considérée comme une quatrième déléguée. La mission se rendit d'abord en Hollande, où elle fut reçue par les membres du gouvernement. Puis elle passa aux Etats-Unis.

Le 16 mai, elle débarqua à Hoboken. Une commission, nommée par le maire de New-York et accompagnée des représentants de divers comités constitués en faveur des Boers, alla recevoir M. Fischer et ses compagnons jusque sur le navire qui les amenait.

Le 17 mai, les délégués boers furent reçus officiellement à la mairie de New-York. Le maire, M. Van Wyck, s'exprima en ces termes : « Je suis heureux de vous souhaiter la bienvenue dans la cité de New-York. L'assemblée municipale a pris une résolution vous octroyant le droit de bourgeoisie, et m'a donné mission de vous saluer au nom du peuple de la cité. Jamais depuis que j'occupe les fonctions de maire, un plus agréable devoir ne m'est incombé... »

A la fin de la réception, les délégués passèrent sur le balcon et M. Fischer adressa à la foule quelques paroles qui se perdirent au milieu des acclamations.

Jusque là tout se passait admirablement pour la délégation boer. Malheureusement pour le Transvaal, ce ne sont pas les masses qui dirigent la politique étrangère du gouvernement fédéral. MM. Fischer, Wessels et Woolmarans ont obtenu à Washington quelques bonnes paroles — sans conséquence — de M. John Hay et de M. Mac-Kinley. Des meetings monstres ont été organisés en leur honneur. De chaleureux discours ont été prononcés au Sénat en leur faveur. Mais ils n'en ont pas moins acquis la certitude que le gouvernement des Etats-Unis ne fera actuellement rien pour eux.

D'ailleurs il est déjà trop tard, puisque Johannesburg et Prétoria viennent de tomber, après Bloemfontein, aux mains des Anglais.

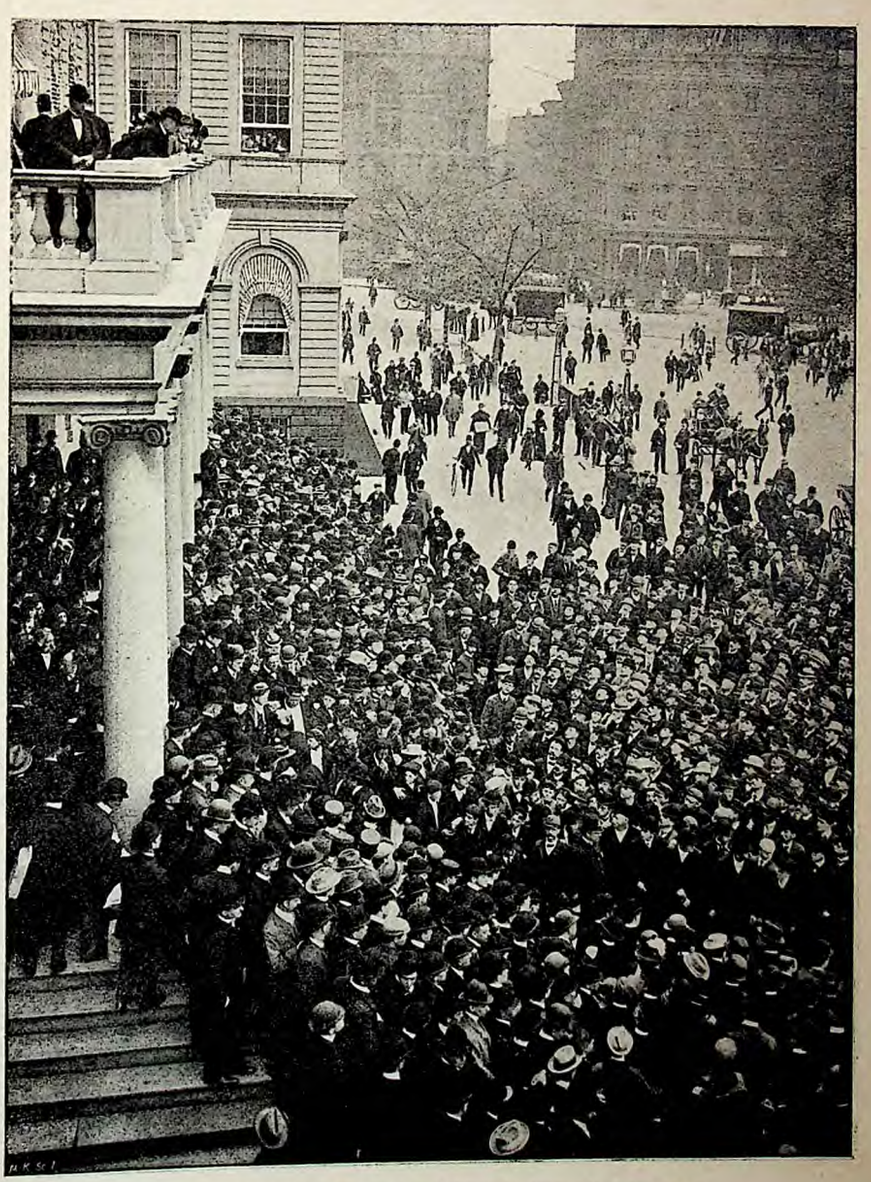
Est-ce à dire que M. Fischer n'a plus qu'à repasser l'Atlantique. Non pas. Son rôle n'est pas fini. Il va parcourir les Etats de l'Union. Partout il récoltera des hurrahs. Les candidats des futures élections se mettront à l'unisson de leurs électeurs. Républicains et démocrates se prononceront à l'envi pour la cause boer.

Mais quand viendra pour le président élu l'heure de tenir les engagements pris pendant la période électorale, le sort du Transvaal et de l'Orange, réglé depuis longtemps, pourra-t-il encore être modifié? P. M.

LES FUNÉRAILLES DU GÉNÉRAL JOUBERT

L'héroïque général Joubert, mort le 27 mars, à Prétoria, à l'âge de soixante-neuf ans, a été inhumé dans la ferme du district de Wakkerstrom où s'était écoulée sa jeunesse.

Son corps a été transporté à la gare de Prétoria, en grande pompe. Un groupe d'artilleurs en grand uniforme précédait le cercueil, qui était placé sur un canon pris à l'ennemi, et recouvert du drapeau aux quatre couleurs. Sur le cercueil se trouvaient les insignes et les décorations du défunt général, entre autres la croix d'officier de la Légion d'honneur. Une quantité de couronnes avaient été envoyées; celle des officiers anglais prisonniers à Prétoria attirait les regards. En tête du cortège on remarquait la voiture de gala du président Krüger, suivie d'une longue file de voitures et de cavaliers. Un commando de Burghers fermait la marche.



Arrivée des délégués boers à l'Hôtel de Ville de New-York.

COURRIER DE PARIS

La tragédie du Transvaal touche à son dénouement. Et ce dénouement n'a rien qui nous surprenne; nous le connaissons depuis les origines du monde : les faibles ont toujours tort. Les Bourses minières peuvent exulter, la conscience des peuples reste profondément troublée. Cet attentat d'une nation puissante contre un petit Etat d'hommes libres qui avaient chèrement acheté leur droit à l'indépendance, ouvre tristement le nouveau siècle qu'on saluait comme l'aube d'une ère de justice et de fraternité.

Les conséquences seront probablement plus graves qu'on ne le suppose. Les gouvernements qui avaient le droit et le pouvoir de faire entendre une parole de commisération, se sont tus. Sans doute la Chevalerie est morte; on songe avant tout à se défendre soi-même, et il est sage de ne pas mettre le nez dans les affaires des autres si l'on ne veut pas risquer qu'ils en fassent autant à la première occasion. Mais les peuples ne renoncent pas volontiers à certaines manifestations sentimentales; tous ont senti vivement l'outrage fait à la dignité des Boers et ont clairement manifesté leur réprobation. Le danger est maintenant que, encouragés par un exemple venu de si haut, la multitude consciente de sa force ne songe à molester les classes favorisées. A quoi bon se gêner de fouiller dans les poches de ceux qui possèdent, suivant la formule socialiste, si l'on est en nombre pour surmonter toute résistance?

Voilà quelle morale se dégage de l'aventure du Transvaal.

~~

On a beau être un brave à trois poils, un dur à cuire, il y a des moments où le cœur vous manque. Le général de Galliffet, aura connu, lui aussi, un de ces moments-là. Lorsqu'il reçut l'offre du portefeuille de la guerre dans le cabinet Waldeck-Rousseau, quelque sage ami, je suppose, lui tint ce langage : « Vous allez vous initier sur le tard à la cuisine politique; elle exige des manipulations pénibles et répand des relents peu ragoûtants : prenez garde aux nausées! »

Mais le général a coutume de n'en faire qu'à sa tête; méprisant l'avertissement, il se contenta de répondre : « J'ai de l'estomac. » Et il montra, en effet, qu'il en avait — jusqu'au jour où l'invincible nausée prévue par le sage ami l'obligea de s'avouer vaincu et de prendre l'air en toute hâte.

Aussitôt, grandes disputes entre les journaux au sujet de la santé du ministre démissionnaire : — Le ministre est très souffrant. — Allons donc! il ne s'est jamais mieux porté. — La maladie, vous dis-je, est le motif réel de sa démission. — Et moi, je sais pertinemment qu'elle n'est que le prétexte... diplomatique de sa retraite.

Vaine querelle de mots! Au fond, on avait raison des deux côtés. Le général de Galliffet, évidemment, exprimait la pure vérité en écrivant au président du Conseil qu'il ne se sentait pas bien (et personne ne s'est trompé sur la nature de son malaise subit). D'autre part, quoi d'étonnant à ce que toute trace de ce malaise ait disparu le lendemain?

Il en est du mal ministériel comme du mal de mer : il se dissipe très vite dès que la cause a cessé.

~~

L'Eglise ne prodigue pas ses promotions dans l'ordre de la Sainteté, mais elle ne dédaigne pas à l'occasion de prendre ses nouveaux chevaliers parmi les humbles. Ainsi vient-elle de canoniser le vénérable J.-B. de La Salle, fondateur de l'Institut de la Doctrine chrétienne, autrement dit, des *Frères*. Ce fut un homme utile, vertueux et modeste. L'institution que créa ce petit prêtre de Reims peut lui tenir lieu de l'authentique miracle que l'on exige des candidats à la Beatification. Les résultats en furent effectivement miraculeux. Si les pauvres ont aujourd'hui l'instruction gratuite, c'est à l'initiative de J.-B. de La Salle qu'ils le doivent. Nous avons ajouté depuis la formule « laïque et obligatoire », mais cela ne change pas grand'chose au fond de l'affaire; l'important était de sortir la multitude de l'ignorance où elle croupissait. Honneur donc au nouveau saint et puisse, à la faveur de cette canonisation, son manuel de *Civilité chrétienne* retrouver dans toutes les écoles la faveur dont il jouissait autrefois. La civilité est peut-être ce qu'on apprend le moins à nos enfants et ce qui leur manque le plus.

Il est un détail dans le caractère de J.-B. de La Salle qui me gâte un peu sa mémoire : il détestait les femmes. Malade, il ne voulut pas que sa grand'mère entrât dans sa chambre; plutôt que de s'appuyer au bras d'une femme pour traverser un gué, il fit un plongeon dans la rivière. « La femme, disait-il, est une espèce de démon incarné qui tente l'homme, qui surprend son cœur et le porte au mal. » Qui sait si ces amères paroles n'expriment pas le ressentiment de quelque blessure secrète? Peut-être avait-il aimé sans retour dans sa jeunesse; peut-être, sans chercher plus loin, s'en rapportait-il de bonne foi à certains Pères de l'Eglise qui ont fort malmené la plus belle moitié du genre humain? Quoi qu'il en soit, si j'étais femme, ce n'est pas saint Jean-Baptiste de La Salle que j'invoquerais dans mes prières.

~~

L'atelier de Rosa Bonheur vient d'être dispersé à tous les vents; cependant on sait d'avance où iront s'abattre les toiles les plus importantes de la célèbre « animalière ». Presque rien de son œuvre ne restera en France; Rosa Bonheur n'est pas prophète dans son pays. Pourquoi? il serait difficile de le dire exactement; le fait est que, à tort ou à raison, nous ne sommes plus à la peinture sage, bien peignée, qu'elle représente. L'Angleterre et l'Amérique raffolent de ses tableaux; elles les accaparent aux plus hauts prix! C'est toujours un honneur pour l'art français.

~~

A l'exposition rétrospective de l'art français, qui attire la foule au Petit Palais des Champs-Elysées, on s'écrase autour d'une vitrine abritant trois statuettes féminines en marbre, fort gracieuses dans leurs déhanchements. Ce sont les *Trois Grâces* de Falconet minaudant autour d'une pendule : le groupe, bien connu des amateurs, appartient au comte Isaac de Camondo. Œuvre charmante, exquise si l'on veut, mais d'un art et d'un maître secondaires, cette pendule a fait la conquête d'un riche Américain; tous les matins, s'il faut en croire les journaux, il en ferait offrir cent mille francs de plus que la veille à son heureux possesseur. Pour le moment, nous en sommes à un million et demi. M. de Camondo ne se décide pas, cependant; la raison en est, paraît-il, qu'il aurait l'intention de laisser par testament cet objet d'art au Louvre. Je n'ai pas de conseil à donner, mais je puis dire ce que je ferais dans la circonstance. Eh! bien, je prendrais les quinze cent mille francs de l'Américain et j'en ferais cadeau à la caisse des musées. Avec les revenus de cette somme, cette caisse, qui est trop souvent vide, ferait au nom du comte de Camondo des achats qui honoreraient infiniment plus sa mémoire.

~~

Avez-vous songé parfois à l'état d'âme des organisateurs de la fête des fleurs « avant la bataille »? Quelles angoisses terribles ils doivent éprouver, guettant tour à tour, d'un œil inquiet, le ciel et le baromètre!

Fixée invariablement au premier samedi et au premier dimanche de juin, elle est très intéressante, cette fête annuelle, dont le produit est destiné à alimenter la caisse des victimes du devoir; mais ce qui en fait l'attrait en fait aussi l'aléa : le chiffre de la recette dépend des vicissitudes atmosphériques.

Sous notre climat variable, surtout dans la saison des orages, les réjouissances en plein air présentent toujours des risques auxquels il est imprudent de s'exposer. Et voilà pourquoi la fête des fleurs devient parfois la fête des parapluies. Il n'en a pas été ainsi cette année : béni soit le ciel!

~~

Simple requête à la Société d'Horticulture.

Nos jardiniers et nos pépiniéristes ont, comme on sait, l'habitude de donner des noms de personnes à toutes les variétés nouvelles de fleurs qu'ils produisent. On baptise un rosier comme on baptise un bateau. C'est une tradition excellente; mais pourrait-on inviter les jardiniers à apporter un certain souci... d'élégance dans le choix de leurs noms de baptême? On évite d'appeler un nouveau-né Népomucène ou Gasparin pour ne pas le rendre ridicule. Ne pourrait-on rendre aux fleurs le même service?

Au dernier concours d'Horticulture, j'ai vu de pauvres roses qui faisaient rire. Il y en avait une qui s'appelait « sénateur Vaïsse »; une autre, « papa Gautier »; une troisième, « Victor Trouillard! »

Et il semblait, en effet, que, sous ces noms lamentables, elles fussent moins jolies et sentissent moins bon.

~~

A ce propos, saviez-vous qu'en certains salons très mondains une mode nouvelle est en train de naître : celle de fabriquer soi-même les bouquets qu'on envoyait naguère chercher chez la fleuriste?

La confection de la fleur artificielle est devenue un « ouvrage » d'agrément, et je sais plusieurs femmes charmantes qui y excellent. Disposer sur un coin de meuble une gerbe de roses en papier qui donnent, à deux pas, l'illusion de la fleur vraie, est devenu la plus élégante des coquetteries... On achète les pétales chez un papetier, les montures dans le premier magasin de nouveautés venu; et sous les doigts d'une femme artiste, cela donne d'extraordinaires résultats.

Mais pourvu qu'elles ne s'avisent pas de baptiser, elles aussi, leurs chefs-d'œuvre « Victor Trouillard » ou « papa Gautier »!

~~

C'était à prévoir, c'est décrété : il y a un jour chic pour les visites à l'Exposition. Ce jour adopté par le « gens du monde » est le vendredi. Pourquoi le vendredi? Est-ce en raison de l'étymologie du mot? Il y aurait là une idée tout à fait galante, un indirect hommage rendu à certaine divinité mythologique, dont le culte demeure très florissant et que je ne désignerai pas d'une façon plus précise, afin de ménager l'austérité de M. Picard et la pudeur de M. Bérenger.

Je ne suis pas fâché de connaître le jour chic; cela me permettra d'en choisir un autre quand la fantaisie me prendra d'aller flâner là-bas. Il faut savoir être discret, et je craindrais d'offusquer par l'intrusion de mon humble personne, ces « gens du monde », qui désirent rester entre eux. Cependant, peut-être leur prétention est-elle excessive : bien des croquants n'imiteront pas ma discrétion, les « vendredis » risquent donc d'être un peu mêlés. Mais qu'importe, si le snobisme y trouve son compte!

~~

Il y a aussi, paraît-il, pour nos élégantes, un « costume Exposition ». Le décrire ici n'est pas mon affaire; sachez seulement qu'il est « exquisement parisien » et « très parisiennement moderne ».

Ces deux superlatifs empruntés à une plume compétente me dispensent de tout commentaire.

~~

Au seuil du Champ de Mars. Un joli palais blanc, décoré de fresques claires. C'est là que le ministère des finances a installé l'exposition de ses manufactures d'allumettes et de tabacs. Au premier étage, la Régie étale sous nos yeux toutes les ressources de son outillage et de son matériel les plus perfectionnés. Au rez-de-chaussée, le magasin de vente, encombré de la plus tentante profusion de cigares et de cigarettes de toutes marques, amoncelés en pyramides ou alignés sous d'élégantes vitrines. Des gens passent, regardent la façade, désignent quelque chose du doigt, et se mettent à rire... Je regarde.

Sur toutes les portes on a fixé de petites pancartes où se détache en beaux caractères — noirs sur fond blanc — cette prescription ironique : *Défense de fumer*.

~~

Nous allons avoir, peut-être cette semaine, peut-être quelques jours plus tard, mais en tous cas avant le 15 du mois, une intéressante tentative de voyage en ballon dirigeable. Le ballon partira de Saint-Cloud, fera le tour de la tour Eiffel et reviendra à son point de départ. Là, le comité de l'Aéro-Club, recevra le voyageur en grande cérémonie, et lui remettra un prix de cent mille francs pour le récompenser de sa peine. Notez que le trajet, 13 kilomètres au minimum, doit être effectué en une demi-heure au plus : sans quoi, rien de fait.

Voilà, si je ne me trompe, une belle occasion de gagner la forte somme, et pourtant un seul amateur se tient prêt à partir. Que font donc les deux ou trois cents inventeurs qui prétendent avoir trouvé la solution tant cherchée de la navigation dans les airs? Rien; et que voudriez-vous qu'ils fissent? On n'a pas toujours un ballon chez soi, et sans être aéronaute, je me rends très bien compte qu'on ne peut pas faire le tour de la tour Eiffel avec un ballon dirigeable sur le papier.



Le gardien javanais du monastère de Chandi-Sari.

A TRAVERS L'EXPOSITION

LES PAVILLONS NEERLANDAIS

Il manque sur la rive gauche de la Seine, entre le château anglais et l'hôtel de ville belge, une maison d'Amsterdam — on nous l'avait promise, si je me souviens bien, — une de ces vieilles demeures qui mirent leurs pignons dans les eaux immobiles et noires de la Prinsengracht ou de la Keisersgracht. Comme la Russie, la Hollande s'est décidée à élire domicile dans sa maison coloniale (1). Il faut approuver cette résolution. Le pittoresque de la Hollande d'Europe est à notre portée. Le soir nous prenons le train à la gare du Nord et le lendemain matin, nous débarquons au bord du Zuiderzée; avant midi nous pouvons avoir excursionné à l'îlot de Marken. Java, Sumatra, Bali, Bornéo sont moins accessibles et plus mystérieux. Il n'y a peut-être pas de pays dont nous nous fassions une idée moins nette que des Indes Néerlandaises. Nous revoyons avec plaisir à l'Exposition les pagodes chinoises, les paillottes de la côte d'Afrique, les mosquées algériennes ou tunisiennes; mais ce sont de vieilles connaissances. Les constructions de la Hollande indo-malaises au Trocadéro ont pour nous l'attrait d'un exotisme inédit.

Comme le Kremlin russe, elles sont en bordure de l'allée centrale du Trocadéro et regardent les bassins. L'enceinte de la concession de 2.500 mètres qu'elles occupent est marquée par des statues de divinités hindoues-javanaises, assises les jambes croisées, la main levée dans un geste hiératique.

A droite et à gauche se dressent deux vastes pavillons en bois, aux murailles peintes et laquées, aux toits velus : ils sont couverts de fibres de palmiers qui ressemblent à une fourrure grossière, et leurs arêtes, relevées en éperons, sont armées de pointes de métal. Au milieu, sur une plate-forme en retrait, s'élève un temple étrange, abondamment sculpté, couvert de hauts-reliefs, flanqué d'énormes figures de dieux grotesques et trapus.

Les pavillons latéraux représentent l'architecture moderne de la Malaisie hollandaise. Ils sont, non pas une reproduction, mais une interprétation, une adaptation des demeures habitées par les chefs du haut-plateau de Padang, à Sumatra.

La construction centrale nous initie à l'art architectural et sculptural de la grande époque qui va du commencement du sixième siècle à la fin du dixième après Jésus-Christ. Vers l'an 500, des architectes et des sculpteurs hindous, venus de l'Asie méridionale, débarquèrent à Java. Ils couvrirent l'île de monuments religieux, construits sous leur direction, mais auxquels les Javanais, en y collaborant, donnaient une note spéciale, ajoutaient des particularités.

Six siècles plus tard, Mahomet s'attaqua à Bouddha, et les Mahométans commencèrent à expulser les Hindous. Ceux-ci se retirèrent d'abord dans l'est de Java puis se réfugièrent dans l'île de Bali. Ainsi l'art hindou-javanais n'a pas connu l'âge de décadence. Il a été arrêté en plein essor. Les chefs-d'œuvre d'architecture qu'il a laissés sont tombés en ruines, ont été quelquefois mutilés par les fanatiques de l'Islam, mais n'ont été gâtés par aucune adjonction ou restauration et ont conservé toute leur pureté de style.

(1) Il ne faudrait pas croire cependant que les Pays-Bas s'en soient tenus à leur exposition coloniale. Ils sont représentés dans tous les groupes, sauf ceux des mines et des armées de terre et de mer. Ils occupent notamment aux Invalides plusieurs salles pleines de produits remarquables (faïences, meubles et bijoux) et aménagées avec goût : il y a là une reconstitution d'intérieur hollandais tout à fait réussie.

De même, la restitution à laquelle se sont livrés les architectes de l'exposition néerlandaise est d'une loyauté admirable. Les ruines du petit monastère de Chandi-Sari, de Java Central, ont été en quelque sorte transportées telles quelles au Trocadéro, sous forme de moulages. Et, rien qu'en ajustant ces moulages, le monastère a été exactement rebâti dans ses proportions vraies. Pas de supercherie, aucun maquillage, rien que le plâtre d'un blanc un peu ocré qui a pris là-bas, sur les pierres écroulées parmi les fougères arborescentes, la merveilleuse empreinte des sculptures d'il y a plus de mille ans.

Le monastère de Chandi-Sari a été choisi pour ses dimensions restreintes, qui ont permis de le restituer à l'échelle réelle. Les moulages de morceaux précieux d'autres monuments plus importants garnissent les parois intérieures. C'est un fragment de la construction gigantesque de Bourou-Boudour. C'est un pan du mur de la terrasse du temple de Prambanam. C'est un côté de la façade du temple de Chandi-Serva. Ce sont d'exquises statuettes tiarées, des frises de fleurs, d'oiseaux, de singes, d'éléphants. Une seule pièce était déjà connue en Europe : cette Padjanamita aux formes exquises, placée au centre de la salle, sous le velum mauve qui tamise le jour, et que nous avions déjà vue — en original — au musée de Leyde.

Les pavillons de droite et de gauche sont consacrés au temps présent. Ce dernier abrite les matières instructives : cartes des cultures, cartes géologiques, cartons de l'Observatoire royal de Batavia, spécimens de minerais, de fossiles, échantillons d'essences, d'épices, modèles d'hôpitaux, de casernes, d'écoles, de prisons, photographies, etc. Un cabinet de lecture est meublé de quelques-uns de ces meubles précieux que les directeurs de la Compagnie des Indes hollandaises faisaient fabriquer en 1700 par les indigènes et les Chinois de Batavia.

L'intérieur du pavillon de droite est féerique. Une lumière rose tombe des velums et s'empourpre de l'éclat des laques qui revêtent la charpente. La décoration est fantaisiste, mais tous les motifs qu'elle emploie sont empruntés à l'art hindou, dont la valeur pratique est ainsi démontrée.

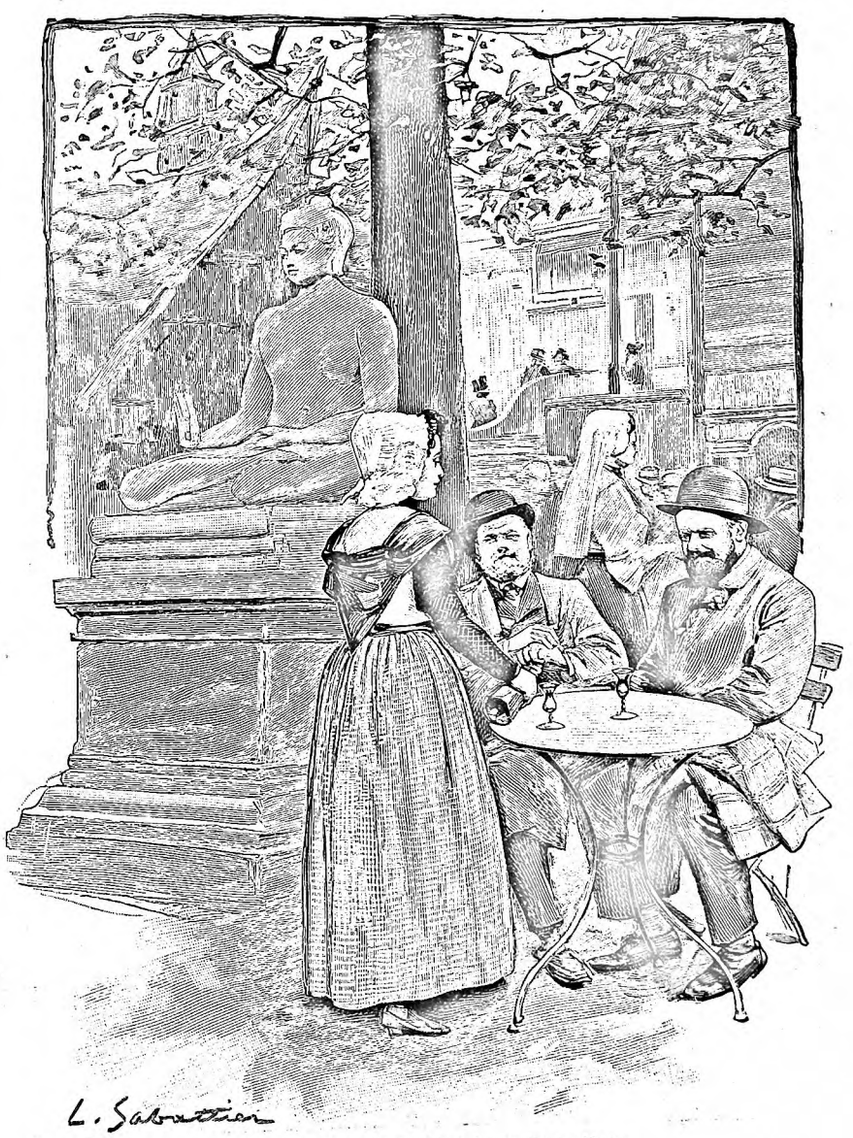
Au milieu de la vaste salle, des idoles peintes, effrayantes ou charmantes, sont groupées. Les plus curieuses ont été découvertes par M. Pleyte dans l'île de Bali, la seule de l'archipel malais où règne encore l'antique bouddhisme. Les poignets de ces divinités sont singulièrement tordus, leurs mains sont renversées comme celles de ces danseuses sacrées qui nous charmèrent à l'Exposition précédente. Nous ne verrons pas cette année de danseuses javanaises. A-t-on craint pour elles un moindre succès, après l'engouement de 1889? Ou bien, les princes auxquels, dit-on, elles appartiennent, ont-ils été mécontents des façons que Seliem et Wakiem, Sakiem et Djamina rapportèrent de Paris il y a onze ans? Un local avait été aménagé pour celles qu'on attendait : il a été transformé en un café où les liqueurs et le cacao hollandais sont servis par d'accortes Néerlandaises parées des coiffes de la Zélande, de la Groningue ou de la Frise.

Il y a bien des Javanaises dans une autre partie de l'Exposition; mais combien elles ressemblent peu aux bayadères sacrées, qui dansent pour les dieux, les prêtres et les princes! Celles-ci sont des danseuses des carrefours de Batavia. Le public pensera, en les voyant s'agiter, que la danse javanaise a été bien surfaite. Ne fut-ce que pour éviter cette méprise, les princes de la Sonde auraient pu montrer moins de rigueur.

Les idoles grimaçantes ou altières voisinent avec d'autres figures : des mannequins couverts de riches costumes; des statuettes de forçats à figures patibulaires, le cou dans des carcans; et tout au fond l'image troublante d'un être qui semble intermédiaire entre le singe et l'homme. Ce n'est pourtant pas un animal fabuleux; il est à peine hypothétique, ce *pithecanthropus erectus*, créature préhistorique reconstituée scientifiquement à l'aide d'un squelette presque complet déterré à Java.

Au pourtour de la salle, à la hauteur des fenêtres, des marionnettes en carton découpé, dessinées avec verve et peintes avec opulence, sont disposées en une longue frise, dans les postures de la grande épopée de Ramajana : ce sont les Bonshommes Guillaume du sultan de Souracarta, les acteurs de son Wajang.

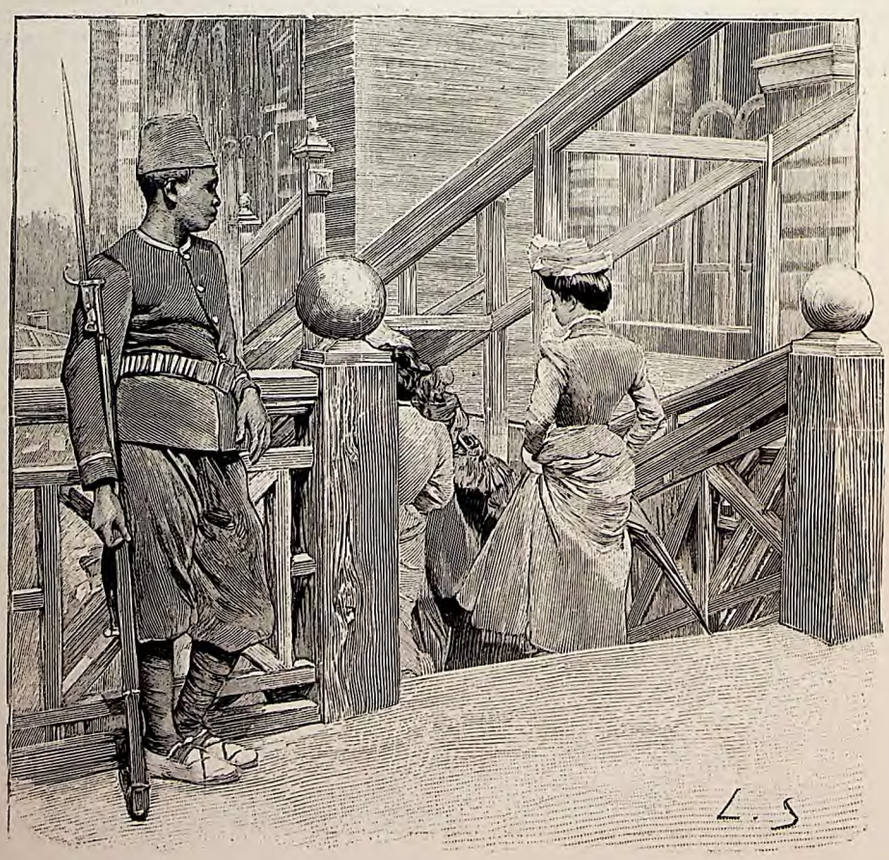
MAURICE NORMAND.



Un coin du café hollandais au Trocadéro.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — Le palais de Madagascar, sur la place du Trocadéro.



Tirailleur malgache, en sentinelle.

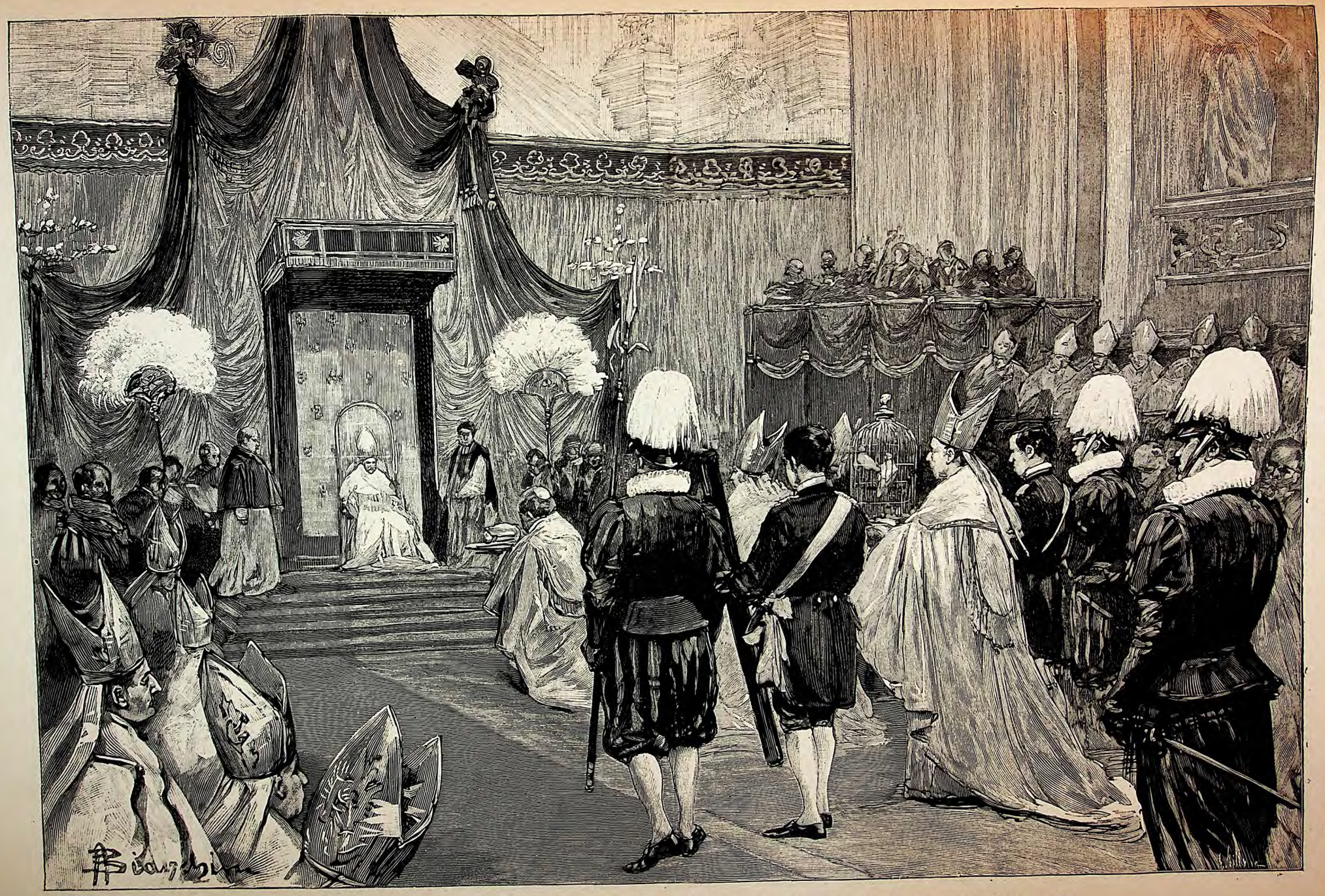
MADAGASCAR A L'EXPOSITION

Si le palais de Madagascar est un cirque, ce n'est pas, comme on pourrait le croire, parce que la forme cylindrique est en honneur dans l'architecture malgache. C'est simplement parce que l'emplacement qui lui a été attribué n'est autre que le bassin circulaire de la place du Trocadéro ; c'est aussi parce que la pièce de résistance de l'exposition de Madagascar est un panorama.

Notre grande île africaine est devenue à l'Exposition une presqu'île. Une vaste plate-forme en ciment armé lui sert d'isthme et la relie à l'enceinte générale. Cette plate-forme est, chaque après-midi, un des coins les plus gais de l'Exposition. C'est là, sous un kiosque original, que se fait entendre, de deux heures et demie à quatre heures, la musique de la reine de Madagascar. Les trente-cinq exécutants à face brune de cet orchestre ne jouent ni du *lokango voalawo*, latte de bois à laquelle est attachée une moitié de courge et sur laquelle trois cordes sont tendues, ni du *valiha*, tronc d'arbre tout entouré de cordes. Ils ont délaissé ces instruments nationaux pour le trombone, le cornet à piston et la clarinette. En même temps, ils ont oublié les mélodies des hauts plateaux, et leur répertoire nouveau est le même que celui de toutes les musiques régimentaires : marches militaires et pots-pourris d'airs d'opéras.

La fanfare de la reine ne porte plus ce nom que sur les programmes parisiens, pour allécher la curiosité des visiteurs de l'Exposition. C'est en réalité la fanfare du Gouvernement. Elle fait partie du détachement de tirailleurs et de miliciens qui a été amené à Paris avec une cinquantaine d'indigènes de toutes professions recrutés dans les diverses régions de l'île. Tous ces Malgaches sont logés au bastion 57, à la Muette. Chaque matin, ils se rendent au Trocadéro. Les tirailleurs et les miliciens montent les factions. Les simples figurants indigènes s'installent dans les cases qui entourent le pavillon et se livrent à quelques travaux de vannerie ou de tissage sous les yeux du public. Les musiciens soufflent dans leurs cuivres. Le costume de ces derniers est le plus pittoresque. Il se compose du lamba de coton rayé de noir, jeté sur l'épaule comme l'ancienne toge romaine, et du chapeau national en jonc tressé, avec une lyre d'argent fixée sur le ruban noir.

Autour des musiciens malgaches, une foule curieuse se presse. Elle admire que le souffle de ces grosses lèvres et le jeu de ces doigts noirs aboutissent, non



Cérémonie de la canonisation de J.-B. de la Salle dans la Basilique de Saint-Pierre, à Rome. — (Voir l'article, page 356.)



L'EXPOSITION A VINCENNES — Le bannière de Cambrai à la parade des archers.

Le télégraphone. — M. Poulsen, de Copenhague, a imaginé une sorte de phonographe actionné à distance par le courant électrique, phonographe électro-magnétique tel que les sons téléphonés se trouvent fixés d'une façon invisible sur la plaque réceptrice et peuvent être reproduits à volonté.

Ce qui distingue ce système du phonographe ordinaire, c'est que l'écriture phonétique des ondes sonores n'est pas produite mécaniquement, mais magnétiquement, par l'intermédiaire d'un électro-aimant, la surface d'enregistrement étant en acier ou en nickel au lieu d'être en cire.

Supposons cet électro-aimant traversé par un courant téléphonique : si l'on fait passer une bande d'acier exactement le long de ses pôles, la surface de l'acier subira une aimantation permanente, plus ou moins forte suivant les variations de l'aimantation de l'électro-aimant, et par suite selon les variations mêmes du courant téléphonique. La bande d'acier ainsi préparée étant ensuite déplacée, dans le sens convenable, devant les pôles d'un autre électro-aimant relié à un téléphone, on comprend que les courants variables dus aux différences d'aimantation de la bande d'acier puissent faire vibrer le téléphone de manière à reproduire les sons enregistrés.

Un très petit électro-aimant, de quelques millimètres de long, est suffisant. On peut remplacer la bande d'acier par une corde de piano, mais alors on ne peut enregistrer la parole que pendant un temps très court. Pour l'enregistrement des conversations un peu longues, on se sert d'une bande d'acier de quelques millimètres de large et de un vingtième de millimètre d'épaisseur, qui s'enroule d'un rouleau sur un autre et enregistre les sons au passage entre les deux rouleaux.

Les nouveaux types monétaires de la France et les monnaies gauloises. — A la *Société des antiquaires de l'Ouest*, à Poitiers, M. Ducrocq a lu un intéressant mémoire où il fait la critique de nos nouveaux types monétaires.

L'auteur insiste sur l'admission du prétendu coq *gaulois*, qui occupe tout le revers des nouvelles pièces d'or de 20 francs et de 10 francs; et il démontre que l'idée fausse du coq, dit gaulois, n'est que la conséquence d'un mauvais jeu de mots sur le vocable latin *gallus*.

Il résulte en effet de l'histoire et de l'organisation des divers peuples de la Gaule, de leurs monnaies et de la statuaire, que jamais les Gaulois n'ont eu le coq pour emblème. L'idée du coq prétendu gaulois serait donc une erreur certaine, malgré la tentative politique et passagère de 1830, qui, d'ailleurs, n'avait pas porté sur nos monnaies.

Dans la mythologie gréco-romaine, le coq, un des attributs de Mercure, est l'emblème de la *vigilance*, et c'est à ce titre seulement que cet oiseau fut admis, en termes exprès, et non à titre gaulois, avec d'autres symboles, par le rapport de Belzais-Courmesnil, au nom du Comité des monnaies de 1791, aux pieds du *Génie de la France*, du graveur Augustin Dupré, sur les monnaies constitutionnelles de l'Assemblée constituante.

Mais la vigilance, dans nos sociétés modernes, est représentée par la police, et il est peut-être excessif de lui réserver le revers de nos monnaies d'or.

M. Ducrocq propose donc que les nouvelles pièces d'or portent, au droit, la tête de la République, par M. Chaplain, et, au revers, le *Génie de la France* de 1791, par A. Dupré, tel qu'il était frappé depuis 1872.

La chose serait facile pour les pièces de 100 francs et de 50 francs, dont la frappe n'est pas encore décrétée; et rien ne s'opposerait à modifier les décrets de 1899 sur la frappe des pièces de 20 francs et de 10 francs.

Il y a d'ailleurs des précédents de médailles et de monnaies dont les coins ne sont pas des deux côtés du même artiste.

Les études agronomiques en Angleterre. — Les travaux de la Société Anglaise *Agricultural Research Association* ont donné, l'année dernière, des résultats pratiques importants qui méritent d'être signalés.

Des recherches ont établi que les phosphates minéraux insolubles, mais finement broyés, étaient aussi efficaces que les phosphates solubles. Ce fait a conduit à l'usage des coprolithes et des laitiers phosphatés au lieu et place des phosphates solubles, ce qui a permis aux fermiers de réduire très notablement leurs dépenses en engrais.

D'autre part, la détermination de la valeur relative des différentes formes d'engrais azotés, phosphatés et potassiques a également permis un choix avantageux pour les diverses cultures.

Les enquêtes faites sur les pâturages ont conduit à l'indication de mélanges d'herbes les plus économiques et suggéré la culture par rotations décennales dont l'usage se répand de plus en plus chez nos voisins.

L'Association s'occupe actuellement de recherches sur le croisement naturel des avoines, dans le but de trouver une amélioration sérieuse du rendement.

Hôtels pour célibataires pauvres à Londres. — Il existe actuellement, dans divers quartiers de Londres, quatre grands *Hôtels meublés pour les pauvres*, et qui font partie de l'œuvre fondée par Lord Rowton sous le nom de Société « Rowton Houses Limited ».

Le plus ancien de ces hôtels a été construit aux frais de Lord Rowton, au Vaux-Hall, en 1893; il contient 475 chambres. Le plus récent est à Hammersmith road, dans l'ouest de Londres, et renferme 800 chambres. Un autre de même importance est en construction à Whiteposera, dans ses cinq établissements, d'un total de 3.557 chambres.

Ces hôtels sont réservés aux célibataires pauvres qui sont ainsi assurés de trouver, moyennant une rétribution des plus modérées, un logement sain et réellement confortable.

Les services rendus déjà à une classe très intéressante de la société anglaise par les « Rowton Houses » ont décidé plusieurs villes d'Ecosse et le « London Country Council » de Londres même à imiter son exemple. La caractéristique de cette institution réside dans la rétribution obligatoire qui enlève à son action tout ce qui peut ressembler à une aumône et la différencie, par exemple, des asiles de nuit parisiens.

Le Moniteur (suisse) *de l'Industrie et de la construction*, qui publie à ce sujet d'intéressants détails, rappelle que les chambres des « Rowton Houses » sont louées seulement six pence (0 fr. 60) par nuit et assurent, malgré ce prix modique, un revenu de 5 p. 100 à la Société qui les gère. On voit donc qu'il ne s'agit pas ici d'une création purement philanthropique, mais bien d'une de ces œuvres, à la fois d'humanité et de placement de capitaux, dont la devise, répondant bien au sens pratique du caractère anglo-saxon, pourrait être : *Philanthropie et cinq pour cent.*

Moulins à vent électriques. — Parmi les forces naturelles qui peuvent servir à produire de l'énergie électrique, l'emploi du vent devait nécessairement appeler l'attention, puisque cette force a été de tout temps utilisée avec succès pour mettre en marche des moulins, des pompes, des machines de tout genre.

Le moulin à vent électrique n'est pas une utopie, comme on pourrait le croire tout d'abord, à cause de la nature essentiellement variable et capricieuse de sa force motrice. Il suffit, en effet, pour obtenir, par ce moyen, le courant électrique constant nécessaire à un service d'éclairage par exemple, d'employer le moulin à faire tourner une machine dynamo chargeant des accumulateurs.

En pratique, la vitesse du vent la plus convenable au bon fonctionnement d'un moulin est de 7 mètres par seconde, correspondant à une pression de 6 kilogrammes par mètre carré de surface de voilure. D'après ces données, on arrive à calculer que la roue d'un moulin à vent de la force de un cheval-vapeur doit être de 3 mètres à 3m,30, et de 5 mètres pour une force de 2 chevaux avec une vitesse de 20 à 25 tours par minute. Le courant développé dans la machine dynamo électrique, pendant tout le temps que dure l'action du vent, est envoyé dans une batterie d'accumulateurs dont la capacité doit être suffisante pour parer aux irrégularités ou même à l'absence totale du vent pendant quinze ou vingt heures. Un appareil spécial permet d'arrêter automatiquement la dynamo quand sa vitesse s'abaisse trop et de la remettre en marche lorsque le courant a une valeur suffisante.

Dans ces conditions, une dynamo de puissance moyenne peut entretenir, constamment chargée, une batterie d'accumulateurs de 25 éléments donnant le courant nécessaire à 30 lampes à incandescence de 16 bougies. Le prix de l'éclairage avec une semblable installation est relativement très bon marché, puisque la dépense se borne à l'amortissement et à l'entretien des machines et appareils. On peut arriver à ne dépenser que 0 fr. 01 par heure et par lampe, soit à peu près moitié du prix moyen de l'éclairage au gaz ou au pétrole.

L'éclairage électrique produit par un moulin à vent pourrait être avantageusement appliqué, à la campagne, dans les villas et châteaux, et aussi dans les exploitations agricoles, dans les hôtels des plages, etc., etc., partout où l'on a besoin de lumière et même de force motrice et où l'on se trouve éloigné d'un centre important.

Les chemins de fer de l'Indo-Chine. — L'Office colonial communique une note d'après laquelle les lignes d'Hanoï à Vié-Try, d'Hanoï à Haïphong, y compris les ponts métalliques, ont été adjugées récemment, ainsi que celle d'Hanoï à Ninh-Binh.

Les grands ponts de cette dernière section seront adjugés au mois de septembre prochain, en même temps que les rails et les traverses métalliques des 300 premiers kilomètres de chemin de fer.

Au mois d'août 1900, 470 kilomètres de lignes, comprenant l'infrastructure et la superstructure, seront adjugés. 210 de ces kilomètres font partie de la ligne d'Hanoï à Vinh, 110 de celle de Tourane à Hué et 150 de la ligne de Saïgon à Tam-Linh.

Un mois plus tard aura lieu une nouvelle adjudication de 250 kilomètres de la ligne de Vié-Tri à Lao-Kay. Enfin au début de 1901, on entreprendra la construction de la ligne de Tam-Linh à Dji-Ring qui a 180 kilomètres de longueur.

Tous ces travaux ont été prévus par la loi qui a autorisé l'emprunt de 200 millions contracté par l'Indo-Chine.

Destruction des rats à bord des navires. — Depuis le récent avis émis par les hygiénistes sur la propagation de la peste par les rats, on s'est préoccupé un peu partout dans les ports de commerce des moyens de détruire ces animaux nuisibles. C'est ainsi que l'administration du port de Hambourg a accordé, pendant quelque temps, une indemnité de 5 pfennigs (6 centimes 1/4) par tête de rat et qu'elle a fait récemment opérer des essais intéressants de destruction en grand, au moyen d'un mélange de gaz, contenant entre autres substances de l'acide sulfureux, et provenant de la fabrique de produits chimiques de M. Raoul Pictet à Berlin. Cette préparation, connue sous le nom de *Pictoline*, a été employée à bord de plusieurs navires.

On s'est d'abord heurté à des difficultés provenant de la trop lente évaporation du gaz; on a pu obvier à cet inconvénient, grâce à une sorte d'irrigateur, construit par le docteur Altschul et qui permet au fluide de s'échapper en d'innombrables jets et de pénétrer ainsi dans tous les coins et recoins des localités à désinfecter. On a réussi de la sorte à détruire tous les rats qui se trouvaient dans la cale d'un bâtiment, dès que l'air eut été saturé de 6 0/0 de pictoline. Cette quantité correspond à une dépense de 20 kilogr. de gaz par 1.000 mètres cubes de cale.

Les avantages du nouveau procédé par rapport à l'ancien système de fumigation au moyen du soufre, consistent en ce qu'ils n'exposent pas le navire aux dangers d'un incendie et que l'effet s'obtient au bout de trois heures au lieu des dix à douze heures que nécessite la fumigation. Le rapport de l'expert hambourgeois constate toutefois que la pictoline ne peut être employée que dans les cales vides, l'irrigateur du docteur Altschul ne pouvant être utilisé dans les cales remplies de marchandises et la nature du gaz employé pouvant d'ailleurs endommager ces dernières.

La compressibilité de l'eau. — On admet en physique que l'eau peut être, pratiquement, considérée comme incompressible. Mais si les expériences de M. B. H. Hite, chimiste américain, ont été bien conduites, cette compressibilité serait loin d'être négligeable.

En effet, pour une pression de 4.600 kilos par centimètre carré, M. Hite aurait constaté une diminution de volume dépassant 10 0/0 du volume primitif.

Pour l'alcool, la diminution de volume, sous la même pression, serait de 15 0/0.

AGENDA DE LA SEMAINE

Convocation d'électeurs. — Les électeurs de la première circonscription de Châteaulin (Finistère) sont convoqués pour le **17 Juin**, afin d'élire un député.

Le baccalauréat. — C'est le **14 Juin** que sera clos à la Faculté des lettres de Paris le registre d'inscription pour le baccalauréat.

Examens et concours. — *Le concours de Saint-Cyr* : le **5 Juin** seront affichés les noms des candidats à Saint-Cyr, à la porte des locaux suivants : manège de Grenelle (quartier Dupleix); manège d'Aure de l'Ecole de guerre; manège Duthil de l'Ecole de guerre; manège neuf de l'Ecole militaire. — Le concours pour l'emploi d'élève mécanicien de la marine se fera le **16**, à Rochefort, et le **25**, à Cherbourg. — Le **21**, à Paris et à Lyon, examen pour l'admission à l'Ecole du service de santé militaire; le **21**, composition scientifique et composition de langue allemande; le **22**, composition de philosophie. Les examens oraux se feront au mois d'août. — Le **25**, à la Préfecture de police, examen réservé aux licenciés en droit pour l'emploi de secrétaire de commissariat.

Un concours à Belgrade. — Le **14 Juin**, aura lieu à Belgrade un concours pour le poste de directeur du service des eaux (avec traitement de 10.000 francs au début); sont invitées à y prendre part, toutes les personnes serbes ou étrangères ayant les aptitudes théoriques ou pratiques pour occuper ce poste.

L'Ecole de Saint-Cyr au camp de Châlons. — L'école de Saint-Cyr se rendra au camp de Châlons du **9** au **21 Juin**.

Congrès pour l'enseignement agricole. — Du **14** au **16 Juin**, sous la présidence de M. Casimir-Perier assisté de MM. Viger, Gomot, Tisserand, Risler et de Lagorsse, congrès pour examiner les questions relatives à l'enseignement agricole et aux sciences qui s'y rattachent.

Expositions artistiques. — *Paris* : exposition au Grand Palais et au Petit Palais. — Neuilly : exposition des Beaux-Arts dite de Paris-Neuilly, du **3 Juin** au **1er Octobre**. — Galerie Georges Petit (8, rue de Sèze) : exposition des œuvres de Vereschagine du **15 Juin** au **30 Août**. — Le **7 Juin**, clôture de l'exposition des artistes français (place de Breteuil). — *Province* : Pontoise, exposition annuelle. — Dijon : exposition de la Société des Beaux-Arts. — *Etranger* : Munich (Palais de Cristal) : exposition de la Société des artistes de Munich.

Ventes artistiques. — Galerie Georges Petit (8, rue de Sèze), à 2 h., du **5** au **8 Juin**, vente de l'atelier de Rosa Bonheur, comprenant ses œuvres et sa collection particulière. — Le **11**, également à la galerie Georges Petit, à 2 h. : vente importante de tableaux modernes, pastels, aquarelles et dessins des meilleurs maîtres; sculptures de Barye et de Falguière. — Les **7**, **8**, **9**, **11** et **12 Juin**, à 2 h. (66, avenue Victor-Hugo) : vente d'un mobilier XVIIIe siècle et empire, de marbres de Clésinger, Carrier Belleuse et Madrassi, bronzes d'art, livres, etc.; provenant de la succession de M. Hubert Debrousse, et garnissant son hôtel.

Monuments et statues. — Le monument de Charles Garnier sera prochainement placé au milieu de la rotonde de gauche de l'Opéra à l'intersection des rues Auber et Scribe. Le buste de Charles Garnier est de Carpeaux; le piédestal orné de bas-reliefs, de M. Pascal, architecte.

Le trésor du roi Athalaric au Louvre. — Ce trésor qui provient du musée de Bucarest devait figurer dans le pavillon de la Roumanie, mais étant donné sa valeur, le directeur de ce musée a préféré le placer au Louvre; il est composé de quatorze pièces en or massif des IVe et Ve siècles. On peut voir ces objets précieux dans la salle des bijoux anciens. L'exposition durera jusqu'en novembre.

Les prochaines réceptions à l'Académie française. — C'est le **21 Juin** que M. Paul Hervieu sera reçu à l'Académie; M. Ferdinand Brunetière est chargé de répondre à son discours de réception.

Mariages et fiançailles. — Sont fiancés : M. Paul Piazza et Mlle Anne de Baudry d'Asson, fille du député de la Vendée. — Le duc Robert de Wurtemberg et l'archiduchesse Marie Immaculée Rénière, fille de l'archiduc François Salvator. — M. Gilbert de Pusy, lieutenant au 15e chasseurs et Mlle Dumas. — M. Henri de Béarn, et Mlle de la Cornillière. — Le comte de Tarragon et Mlle de la Hougue. — Le **7 Juin** le cardinal-archevêque de Malines bénira le mariage du comte Louis de Baillet-Latour avec Mlle de Spoelberch, en l'église de Wesplaer.

La semaine religieuse. — A Saint-Gervais, le **3 Juin**, jour de la Pentecôte, les *Chanteurs de Saint-Gervais* donneront à 10 h. du matin une audition de la messe *Ascendo ad patrem*, à cinq voix, de Palestrina. — Le **4**, à Argenteuil, à l'occasion de la vénération de la sainte Tunique, Mgr Lorenzelli, nonce apostolique, présidera les offices; le sermon sera prêché par Mgr Jourdan de la Passardière, évêque de Roséa. — Le **4**, au sanctuaire de Notre-Dame-de-Bonne-Garde (Longpont-sous-Montlhéry) pèlerinage en l'honneur des saintes reliques, présidé par l'abbé Guéneau, curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet; à 10 h., grand'messe et salut exécuté par la maîtrise de Saint-Nicolas-du-Chardonnet; après la messe, procession avec les cinquante châsses, dans le parc du château (train de pèlerinage à prix réduit : départ gare d'Orléans à 7 h. 50 du matin). — Le **7**, à 10 h., aura lieu, à Sainte-Clotilde, une messe solennelle célébrée pour l'Union centrale des officiers retraités des armées de terre et de mer. — Le **12**, grand pèlerinage à Paray-le-Monial; les prédicateurs seront : Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, et les R. P. Lémius et Coubé. — *Culte israélite* : le **3**, fête de Schabouoth (Pentecôte), cette fête est de rigoureuse observance.

Fêtes de charité. — Au Théâtre Sarah-Bernardt, le **6 Juin**, sera donné en matinée un concert présidé par la duchesse de Vendôme au profit des orphelinats agricoles; on peut se procurer des billets chez Durand (4, place de la Madeleine). — Les **6** et **7**, fêtes de bienfaisance chez la duchesse de Rohan, dans son hôtel du boulevard des Invalides. — *Londres* : le **8**, au Carlton hôtel, brillante fête de charité, sous le patronage de la Reine d'Angleterre et des membres de la famille royale, au profit des blessés canadiens du Transvaal et des victimes de l'incendie d'Ottawa.

Un concert au château de Versailles. — Un concert spirituel sera donné le **7 Juin** à 3 heures, dans la chapelle du château de Versailles, au profit des écoles d'Orient; au programme : interprétations d'œuvres de Gounod, César Franck et Bizet.

Au Trocadéro. — Le **8 Juin**, aura lieu au Trocadéro dans une nouvelle salle, une séance de musique de chambre, donnée par la Commission des auditions musicales officielles de l'Exposition.

Dîners diplomatiques. — Le **7 Juin**, à l'ambassade de Turquie, grand dîner suivi de réception donné par Munir-bey, ambassadeur de Turquie.

Anniversaires étrangers. — Le **3 Juin**, fêtes de naissance du prince d'York, fils du prince de Galles; du prince Frédéric, héritier de Danemark. — Le **5**, anniversaire de l'avènement au trône du roi de Grèce. — Le **8**, fête nationale en Danemark (constitution de 1849); fête du couronnement de l'empereur d'Autriche comme roi de Hongrie. — Le **12**, fête de naissance de la princesse Hélène, femme du duc d'Aoste.

Les courses de taureaux à Bordeaux. — Le **10 Juin**, grandes courses de taureaux avec les matadors Lagartijillo et Velasco.

Sports. — Courses de Chevaux : Auteuil, **3 Juin**, grand steeple-chase de Paris. — **6**, Auteuil, grande course de haies. — Automobilisme : les **3** et **4**, course Bordeaux-Périgueux-Bordeaux. — Le **17**, à Dieppe, festival automobile international. — Cyclisme : le **10**, courses Paris-Château-Thierry; Rambouillet-Ablis et retour. — Aviron : le **4**, à Nogent-sur-Marne, championnats scolaires de l'U. S. F. S. A. à quatre rameurs, challenge fondé par le ministre de l'Instruction publique; championnat à huit rameurs, challenge fondé par le président de la République. — Lawn-Tennis : le **10**, championnat double du Racing-Club. — Polo : le **11**, clôture des concours internationaux.

Carnet du rentier. — *Tirage avec lots* : le **5 Juin**, Paris 1898 (1 lot de 200.000 fr.; total des lots : 350.000 fr.) Obligations communales 1879-80 (2 lots de 100.000 fr. chacun; total des lots : 400.000 fr.) Communales 1891 (1 lot de 200.000 fr.).



Le Président de la République assistant à une séance de cinématographe dans la grotte cambodgienne de la section de l'Indo-Chine. — (Voir l'article, p. 372.)

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes. SAMEDI 9 JUIN 1900 *58e Année — N° 2989*

ÉCLIPSE SOLAIRE DU 28 MAI



Photographies des différentes phases du passage de la lune devant le soleil.



EN ESPAGNE. — Astronome observant et photographiant l'éclipse, à Elche. — (Voir l'article, page 359.)

A PROPOS DU H. M. S. « BELLEISLE »

L'escadre de la Manche vient d'expérimenter sur le cuirassé *Belleisle* l'effet destructeur des projectiles modernes.

Le *Belleisle*, cuirassé à réduit central, de 4.870 mètres de déplacement, 75 mètres de longueur, et 6m,30 de tirant d'eau, a été construit en 1878 à Poplar. Il est protégé par une ceinture cuirassée de 30 centimètres d'épaisseur au milieu du navire, de 15 centimètres aux extrémités, et par un pont cuirassé de 2cm,5 à 7cm,5. Les plaques du réduit et du blockaus sont de 22 centimètres. Le matelas de cuirasse, les ponts et la plupart des aménagements sont en bois.

Encore en parfait état, le *Belleisle* fut disposé à Portsmouth de façon à représenter autant que possible un navire en branle-bas de combat, avec cloisons étanches fermées, soutes à charbon remplies, pare-éclats sur les ponts supérieurs, artillerie (comprenant quatre grosses pièces de 25 tonnes à bouche et un certain nombre de canons à tir rapide) en batterie avec les parcs à projectiles garnis, et, aux postes de combat, un équipage de 130 silhouettes en bois protégées par des piles de hamacs et de sacs judicieusement placés. On laissa sur les chantiers d'embarcations une vedette et un canot et on plaça sur le réduit plusieurs plaques modernes de Krupp de 22 centimètres.

Ainsi disposé, le navire fut mouillé sur le récif de Medméry de façon à n'avoir que 30 centimètres d'eau sous la quille à marée basse.

On procéda à la dernière toilette du condamné, en ayant soin de laisser les feux d'une chaudière allumés, de façon à permettre aux pompes du bord d'inonder d'une façon continue les ponts de bois, et samedi dernier 26 mai, vers 11 h. 1/2, le léviathan moderne H. M. S. *Majestic* arrivant à la vitesse de 6 nœuds, ouvrit sur le *Belleisle* un feu terrible avec toutes ses pièces, à une distance variant de 1.500 à 1.000 mètres.

Le premier projectile, un obus de 300, enfila le navire dans toute sa longueur, de l'arrière à l'avant, puis ce fut un déluge de projectiles de tous calibres, obus de rupture et à explosifs dont plus de la moitié, au dire des observateurs, atteignirent le but. Le tir des gros canons de 300 fut particulièrement remarquable.

En moins de trois minutes, la cheminée et toutes les superstructures étaient en bas. Deux minutes après, le *Belleisle* qui avait plongé de l'avant au premier coup de canon et s'était mis à la bande sur babord un peu plus tard, s'enfonça d'environ 50 centimètres pour reposer sur le récif.

Le feu cessa au bout de neuf minutes. Le *Majestic* avait tiré trois coups de chacune de ses grosses pièces, six coups de chacun de ses canons à tir rapide de 150 millimètres et une quantité considérable de munitions d'artillerie légère.

D'après les correspondants de journaux, qui assistaient à l'expérience du haut du Selsey Bill, le *Belleisle* était en feu d'un bout à l'autre depuis les premières minutes de l'action, et en dépit des immenses quantités d'eau jetées sur l'épave brûlante par les remorqueurs qui l'accostèrent aussitôt après le tir, l'incendie dura encore plus d'une heure.

Cette assertion vient d'être démentie à la chambre des Communes par M. Goschen, qui prétend que les obus à la lyddite avaient fait voler en éclats toutes les constructions de bois, sans y mettre le feu, et que l'intense fumée aperçue par les spectateurs était due à la rupture de tuyaux de vapeur et aux flocons de vapeur jaunâtre produits par les obus à explosifs.

∴

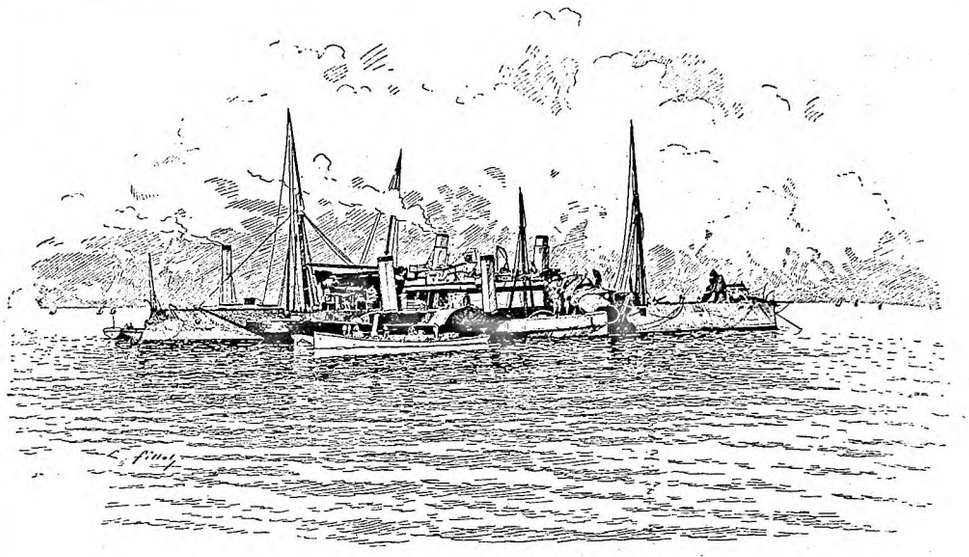
D'après les premières observations, les parties du navire non protégées formaient un chaos indescriptible, les embarcations avaient disparu, toutes les silhouettes représentant l'équipage étaient en miettes! Seule la mâture, qui offrait d'ailleurs une cible bien petite, n'avait pas souffert. La ceinture de la flottaison avait été brisée en un endroit, et la vieille cuirasse du réduit, sur laquelle les obus à la lyddite de 150 avaient éclaté sans traverser, avait été perforée par les obus de 300 qui ont coulé le navire.

Mais les plaques de Krupp, bien qu'avariées, avaient résisté. Sous le pont cuirassé, les chaudières étaient intactes, et continuaient à produire de la vapeur...

D'ailleurs, les renseignements obtenus sont très incomplets, l'amirauté ayant pris toutes les précautions pour que les résultats de l'expérience soient tenus secrets. Pendant le tir, un cordon de vingt-quatre destroyers tenait au large les navires étrangers à l'escadre, et depuis, plusieurs canonnières restent mouillées à côté de l'épave pour éloigner les indiscrets.

La photographie ci-jointe a été prise le dimanche 27 à bord d'un steamer de plaisance bondé de curieux. La masse informe du *Belleisle* est entourée de canonnières qui travaillent à la remettre à flot. (On a réussi depuis à l'échouer dans une des formes de l'Arsenal de Portsmouth.)

Sur l'avant du réduit peint en blanc gît l'énorme cheminée, criblée de trous...



L'épave du « Belleisle » remise à flot par des canonnières.

∴

En somme, le résultat produit par les projectiles actuels est encore une fois le suivant : annihilation complète au bout de quelques minutes de tout ce qui n'est pas protégé par une cuirasse.

C'est l'obligation absolue pour le bâtiment de combat moderne, qu'il soit cuirassé de premier rang ou croiseur cuirassé (deux types qui d'ailleurs tendent de plus en plus à se rapprocher, puisque dans l'un on tend toujours à augmenter la vitesse et le rayon d'action, tandis que dans l'autre on augmente l'artillerie et la cuirasse) de mettre ses moyens offensifs et en particulier tout son personnel à l'abri.

Il y a, dans les marines actuelles, peu de navires qui répondent à cette condition.

Dans les escadres françaises, il n'y a guère que les cuirassés de la classe *Charles-Martel* où du haut en bas l'artillerie et le personnel soient cuirassés.

Quant au *Belleisle*, son antique cuirasse a été vite percée, et il a coulé au bout de cinq minutes. C'est dire que tous les bâtiments de son époque sont dans un état d'infériorité écrasante et ne pourraient lutter contre l'artillerie moderne.

Aussi, la *Navy League*, qui depuis quelques semaines fait placarder dans toutes les villes anglaises des affiches du genre de celles-ci :

L'AMIRAL,

COMMANDANT DE L'ESCADRE DE LA MANCHE

A dit à Glascow, le 11 mai :

« Que nous n'avions pas assez de cuirassés ni de croiseurs ».

Ligue Navale, 13, Victoria St.

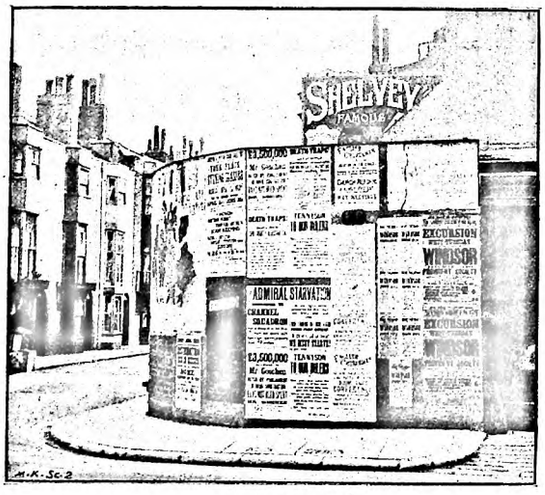
FAMINE !

NOTRE MARINE EST-ELLE MIEUX PRÉPARÉE A LA GUERRE QUE NOTRE ARMÉE L'AN DERNIER?

Les 2/3 de notre nourriture viennent de l'étranger.

Si nous sommes vaincus sur mer, nous mourrons de faim.

Ligue Navale, 13, Victoria St.



Les affiches de la « Navy League », à Brighton.

LES 3.500.000 LIVRES STERLING DEMANDÉES PAR M. GOSCHEN

et votées par le Parlement pour les constructions navales N'ONT PAS ÉTÉ DÉPENSÉES!

M. Goschen a dit le 9 mars 1899 que les crédits demandés par lui étaient « le minimum indispensable pour pouvoir réaliser les espérances que la nation fondait sur la marine ».

Ligue Navale, 13, Victoria Street.

TENNYSON

A NOS GOUVERNANTS :

O vous, vous qui avez la direction de sa flotte,

. . . . . .

Quand la nation mourra de faim, la populace aux millions de têtes vous chassera à coups de pieds, mais il sera trop tard, trop tard!

Ligue Navale, 13, Victoria Street.

la *Navy League* revient à la charge avec une ardeur nouvelle.

Et ce sont dans tous les journaux de noires listes (black lists) de cuirassés surannés.

« C'est le bâillon de l'amirauté, — disait hier l'amiral sir Georges Elliott, âgé de quatre-vingt-six ans, à un des représentants du *Daily Mail*, — qui est responsable de ce scandaleux état de choses. Voici seize cuirassés qui vouent à une mort certaine les malheureux qui les monteront. Pourquoi ne les remplace-t-on pas? Parce que l'amirauté bâillonne l'opinion. L'amirauté empêche les marins d'aller au Parlement. Et il n'y a personne pour répondre à M. Goschen et dévoiler le réel état des choses! »

∴

C'est avec des stimulants de cette sorte, exagérés ou non, que l'opinion publique en Angleterre veille à ce que sa marine soit toujours prête.

NOTES ET IMPRESSIONS

Tous les soirs je règle mes comptes avec la vie, et le lendemain je me lève en homme qui a des dizaines d'années de travail à accomplir.

MAURICE JOKAI.

∴

Un homme âgé n'est pas un vieillard.
(Titre de roman, 1899). MAURICE JOKAI.

∴

Le barreau est une des formes de la liberté; il naît et meurt avec elle.

OSCAR FALATEUF.

∴

Paris est la création de la France; la France, à son tour, est la création de Paris.

VICTOR HEHN.

∴

Le triomphe de la force n'est qu'une fausse victoire.

MILTON.

∴

On admire le progrès qui abrège la traversée de la mer; on bénit celui qui prolonge la traversée de la vie.

GUY DELAFOREST.

∴

L'homme d'esprit est comme d'autres; le sot, comme les autres.

EMILE PONTICH.

∴

En France, un joli mot a toujours chance de l'emporter sur un jugement.

SAINTE-BEUVE.

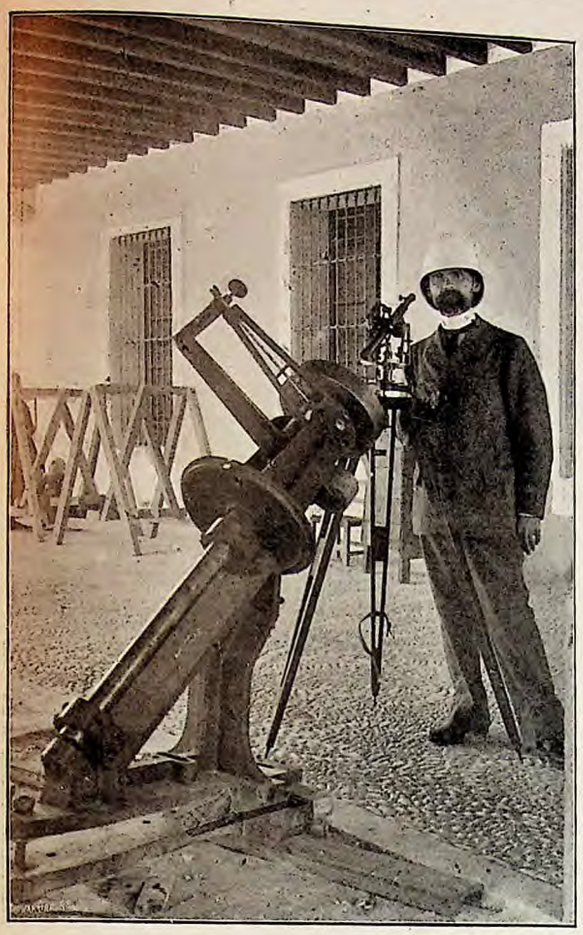
∴

Il y a peu de conflits entre la force et le droit qui ne vérifient l'axiome brutal de Bismarck par la mise en scène d'une fable de La Fontaine.

∴

Une chose plus vide et plus creuse que le buste de plâtre ou de bronze qu'on inaugure, c'est souvent la gloire du héros.

G.-M. VALTOUR.



M. Hamy, chef de la mission française à Elche.

L'ECLIPSE DE SOLEIL DU 28 MAI

Une éclipse solaire est un événement d'importance, — un événement astronomique s'entend; car le temps est loin où la défection momentanée de l' « astre du jour » répandait une terreur sacrée, et ce qui apparaissait aux anciens comme un sinistre présage n'apporte plus aujourd'hui qu'un objet d'études aux savants et de curiosité aux profanes.

Dans notre dernier numéro, nous avons donné sur la marche de l'éclipse du 28 mai quelques renseignements sommaires accompagnés d'un graphique indiquant la zone d'occultation totale du soleil. C'est, on le sait, en Espagne, que la plupart des astronomes européens s'étaient donné rendez-vous pour étudier le phénomène. La côte sud-est de la péninsule, aux environs d'Alicante, offrait des conditions particulièrement favorables.

A Elche étaient réunies notamment : la mission du Bureau des Longitudes de Paris, dirigée par M. Maurice Hamy, le neveu de l'éminent anthropologiste, membre de l'Institut, conservateur des collections d'ethnographie au Muséum ; la mission de l'observatoire du Vatican, dirigée par le P. Prada ; les missions des observatoires de Toulouse et de Montpellier, et l'on comptait encore parmi les Français M. Camille Flammarion avec l'abbé Moreux.

A 15 kilomètres d'Elche, à Santa-Pola, s'était installé le célèbre astronome anglais Sir Norman Lockyer. Son gouvernement avait mis libéralement à sa disposition, pour la manœuvre des instruments, cinquante marins du *Theseus*, qui avait amené la commission anglaise.

Très fier de son installation, M. Lockyer invita les astronomes français et espagnols à la venir visiter, arrangea une fête, rassembla tous ses marins pour recevoir dignement les délégations; mais, quand celles-ci arrivèrent, éclipse... totale du maître, de la garde d'honneur, rentrée dans son cantonnement, et des appareils, soigneusement recouverts. Las d'attendre jusqu'à la fin de l'après-midi, M. Lockyer s'était montré froissé du retard des invités; les invités, à leur tour, s'offusquèrent du procédé de M. Lockyer; d'où pique fort vive, menaçant de dégénérer en conflit international. Tant de susceptibilité entre-t-il dans l'âme des astronomes? Depuis plusieurs jours le télégraphe mettait les deux mondes en émoi par ses dépêches alarmantes, lorsqu'on s'avisa que la cause initiale du différend était un simple malentendu; bref, après un échange d'explications courtoises, on fit la paix.

Cet incident fut un intermède du genre plutôt comique. D'ailleurs, une activité pleine d'entrain régnait dans la petite colonie de savants en déplacement, accomplissant, pour ainsi dire, un service en campagne, et autour d'elle l'animation était grande. Heureux de l'aubaine, les habitants faisaient à ces étrangers de marque l'accueil le plus empressé, le plus cordial. Puis il y avait une affluence considérable amenée des environs et même de localités assez éloignées, par des trains supplémentaires, véritables trains de plaisir, que les compagnies de chemins de fer avaient dû organiser.

Les astronomes, naturellement, s'étaient munis de tout le matériel nécessaire à leurs travaux : télescopes, équatoriaux, appareils spéciaux pour la photographie; c'était à qui exhiberait l'outillage le plus perfectionné. Etablir des postes d'observation (M. Hamy, notre compatriote, s'était installé dans la propriété du senor Brotons), déballer les instruments, les monter, les vérifier, les régler, autant de besognes préparatoires où, sans préjudice des excursions, visites et réceptions, les chefs de mission et leurs collaborateurs ne ménagèrent pas leurs soins diligents.

D'autres postes avaient été établis plus près de Madrid, à Plasencia, à Navalmoral, à Argamasilla, où se trouvait l'astronome français Deslandres et où deux trains de luxe amenèrent un contingent de cinq cents voyageurs, comprenant nombre de personnages notables, entre autres l'infante Isabelle, le duc de Huesca, le ministre de Villaverde, les ambassadeurs de France, d'Italie et d'Autriche.

Enfin, voici le grand jour venu.

Dans les différentes stations échelonnées le long de la ligne de totalité, tout est prêt, savants et spectateurs attendent le moment précis, les uns avec leur calme professionnel, les autres avec une impatience un peu fiévreuse. La sérénité du ciel, la limpidité de l'atmosphère promettent une perception parfaite du phénomène.

A Elche, l'éclipse totale commence exactement à 3 heures 57', 50" et se termine à 3 heures 59', 1". Pendant sa durée, Mercure, Sirius et Mars brillent d'un éclat extraordinaire. La température du thermomètre noirci est, à 3 h. 40, de 33 degrés 3 dixièmes; à 4 h. 25, elle est de 20 degrés 8 dixièmes. Le thermomètre blanc marque 20 degrés, à 2 h. 40, et 20 degrés 5 dixièmes à 4 h. 25.

A Argamasilla et dans les autres postes de la péninsule, les phases de l'éclipse ont pu être également observées dans de bonnes conditions. Partout, le public y a pris un vif intérêt et, au moment de l'occultation totale, il s'est mis à applaudir comme il aurait fait pour un effet de théâtre réussi.

Quant aux documents recueillis par les astronomes, ils se divisent en deux catégories distinctes, se référant soit à l'observation directe, soit à la reproduction photographique. Ils concernent principalement la constitution de la couronne et de l'atmosphère solaires au moyen de l'analyse spectrale, et l'étude des petites planètes rapprochées du soleil.

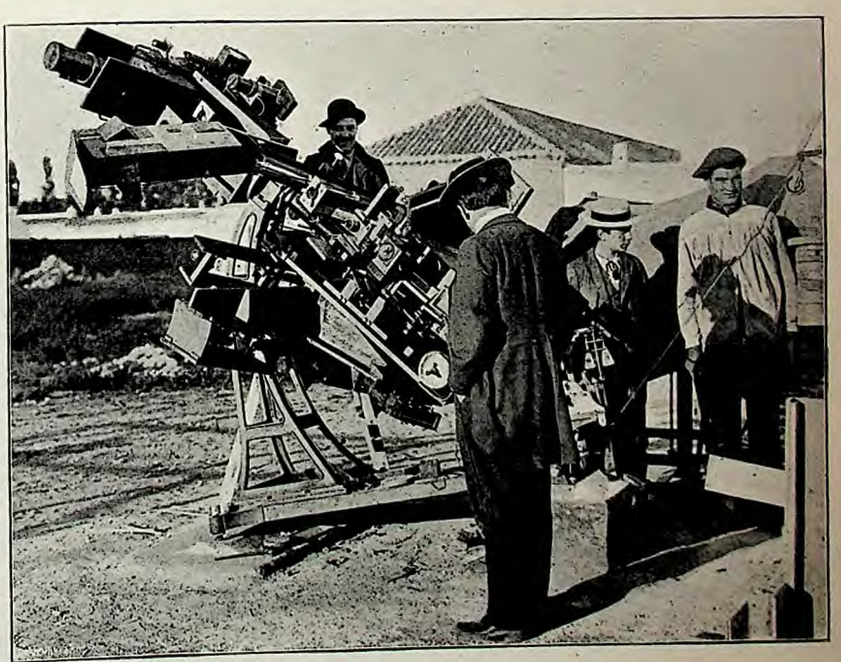
Citons, à titre de curiosité, une collection de photographies prises avec un appareil automatique et pouvant être appliquées au cinématographe.

Dès le jour même, les astronomes se sont empressés d'expédier des dépêches laconiques pour annoncer le succès de leurs opérations, se réservant d'en exposer les résultats complets dans des rapports développés. On sait déjà que ces résultats confirment des données antérieurement acquises; mais, en attendant des communications plus détaillées, on a lieu d'espérer qu'ils apporteront de nouvelles contributions à la science astronomique.

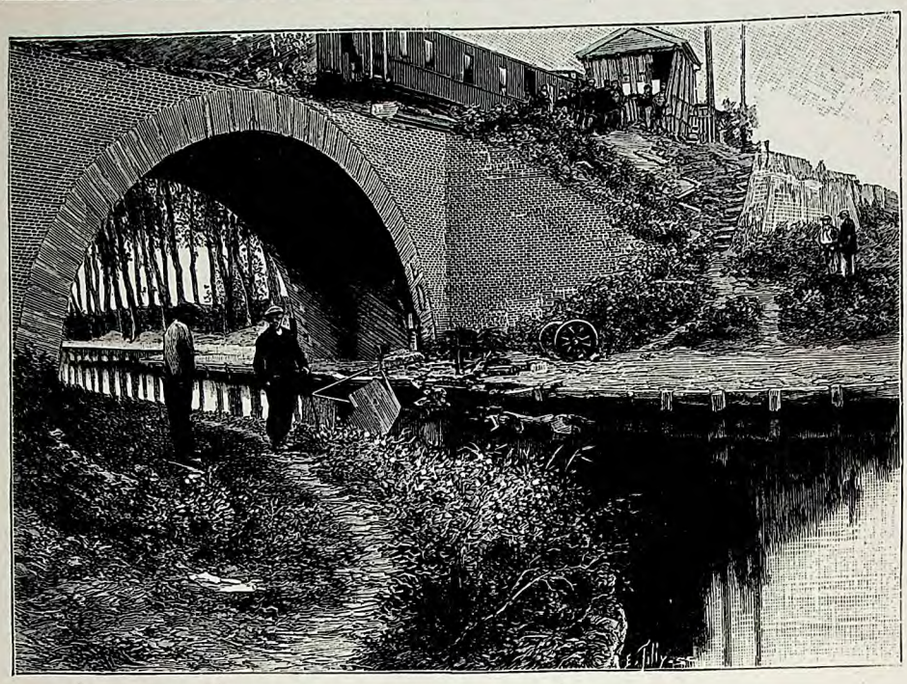
E. F.



Sir Norman Lockyer, chef de la mission anglaise à Santa-Pola.



Equatorial de M. Deslandres au moment de l observation de l'éclipse, à Argamasilla.



Le pont où a eu lieu la rencontre des trains.

L'ACCIDENT DU NORD-EXPRESS

Un grave accident de chemin de fer s'est produit la semaine dernière sur la ligne du Nord. Le second convoi du Nord-Express dédoublé se dirigeant de Paris vers Cologne et Saint-Pétersbourg, venait de dépasser Tergnier. Au moment où sa machine franchissait la bifurcation dite de Jussy, elle fut heurtée par celle d'un train de marchandises qui gagnait la même ligne par une voie de raccordement. L'express était lancé à toute vitesse. Le choc fut épouvantable. Les attelages entre le tender et la machine du train de marchandises se rompirent et cette dernière, rebondissant en arrière, alla tomber dans le canal de Saint-Quentin qui, à cet endroit, longe la ligne du chemin de fer. Elle disparut presque complètement sous l'eau, comme le montre la photographie ci-dessus. La machine de l'express tomba de son côté en travers des voies.

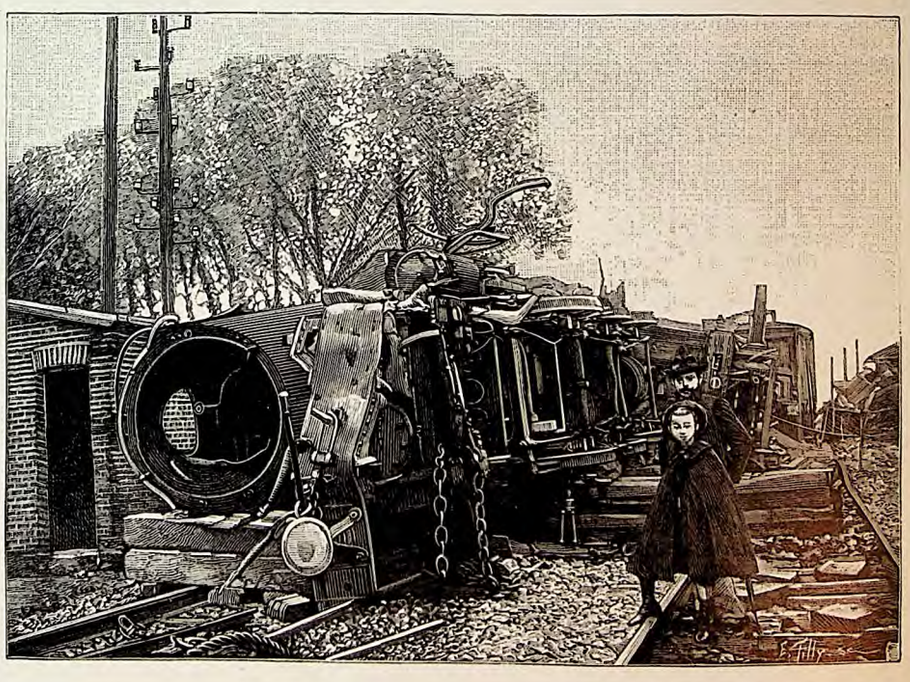
Les voyageurs de l'express en ont été quittes pour une forte émotion et quelques contusions sans gravité; mais les deux chauffeurs étaient grièvement blessés, et l'on a eu à déplorer la mort des deux mécaniciens.

L'enquête a établi, dit-on, que le mécanicien du train de marchandises n'avait pas observé les signaux lui interdisant l'accès de la ligne de Saint-Quentin.

L'HOPITAL PASTEUR

On vient d'ouvrir à Paris un nouvel hôpital situé rue de Vaugirard, non loin de l'Institut Pasteur. L'inscription du nom de l'illustre savant au-dessus de la porte d'entrée n'est pas seulement un hommage rendu à sa mémoire, elle indique en outre la destination de cet établissement modèle, où les maladies seront traitées suivant les méthodes pastoriennes.

C'est grâce aux libéralités d'une généreuse donatrice que les continuateurs de l'œuvre du maître ont pu réaliser un de ses vœux les plus chers. Construit sur les plans de M. Florentin Martin, l'hôpital Pasteur réunira toutes les conditions requises : isolement des malades, aération, lumière, etc. Des pavillons à deux étages, un seul est actuellement terminé. Chaque étage comprend vingt-quatre chambres d'isolement, séparées par des cloisons vitrées; un long couloir central, à l'intérieur; des balcons, à l'extérieur, assurent les dégagements. Le second pavillon, édifié d'après le même système, sera prêt dans quelques semaines.



La locomotive et le tender de l'express.



Le tender et le fourgon à bagages du train express. — Photographies de M. L. Martin.

LE MONUMENT DE CATHERINE II

A ODESSA

La ville d'Odessa, le « Marseille de la mer Noire », vient d'élever un monument à son illustre fondatrice, l'impératrice Catherine II.

Le prince Obolensky, sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'intérieur, présidait l'inauguration officielle, assisté du général Bogdanovitch, membre du conseil supérieur de l'empire. Sur la place Catherine, décorée d'oriflammes et de drapeaux aux couleurs russes, des estrades avaient été dressées pour les enfants des écoles et des gymnases, et des places réservées pour les notabilités : aux abords se pressait une foule énorme; des halebardiers en costume du siècle dernier, habit à basques retroussées, culotte courte, chapeau tricorne, formaient une garde d'honneur autour du monument.

Celui-ci est dû à la collaboration du sculpteur Popoff et d'un jeune architecte d'Odessa, M. Dmitrienko. Maquettes et plans avaient reçu l'approbation impériale dès le mois de janvier 1894, et, la municipalité ayant voté un crédit de 50.000 roubles pour les dépenses prévues, la première pierre fut solennellement posée par l'archevêque orthodoxe, le 22 août de la même année, date du centenaire de la fondation de la ville : l'exécution complète du projet a demandé près de six ans.

L'œuvre, du reste, est importante. Dans son ensemble, d'un effet très décoratif, elle atteint une hauteur de 10m,65; la base circulaire, en granit fin du pays, est entaillée sur la face pour donner place à un double escalier tournant de quatre marches, au-dessus duquel se lit, en lettres de bronze, l'inscription *A l'Impératrice Catherine II.* Contre le piédestal, en granit de Finlande, s'appuient les quatre collaborateurs de la souveraine : Potemkin, le vice-amiral Riboso, le comte Zouboff, le lieutenant-colonel Volant, d'origine française, constructeur du port. Au sommet, l'impératrice debout tient d'une main l'édit de fondation d'Odessa, portant ces mots gravés : « Que la ville soit port de mer », et de l'autre main indique l'emplacement de la nouvelle cité; elle foule aux pieds un drapeau surmonté du croissant, en commémoration de la défaite des Turcs, qui assura la libre navigation de la mer Noire. Les statues sont en bronze; celle de Catherine mesure 3m,20; chacune des quatre autres, 2m,30.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — La musique de la reine de Madagascar.

à une mélopée étrange et sans mesure, mais à une interprétation correcte de la valse de *Faust* ou d'un pas redoublé connu... Excellent prétexte à philosopher!

Prétexte à rêver aussi, cet instantané de la plate-forme : devant un tirailleur en faction sur l'escalier, passe une Parisienne en robe claire, à taille mince et souple, et qui se retrousse avec grâce pour descendre les marches; le soldat noir la suit de son regard étonné et pensif de demi-civilisé; ce qu'il semble éprouver, ce n'est encore ni de l'admiration ni du désir; c'est un peu la stupeur de la découverte d'une esthétique nouvelle : « Tout de même, se dit-il, il y a autre chose... » Il se dégourdira vite, le petit tirailleur malgache. Voyez plutôt comme ses compatriotes de l'orchestre se sont mis aisément à notre musique.

L'exposition de Madagascar nous montre, bien entendu, autre chose que des musiciens noirs et des soldats indigènes. Elle est très complète, très instructive et très curieuse. Deux étages de galeries circulaires sont occupés par des collections abondantes et variées. Sous forme d'échantillons, de spécimens, de cartes, de tableaux et de photographies, nous avons là un résumé de tout ce qui a été déjà fait à Madagascar et de tout ce qui est en train de se faire.

Au sommet du campanile qui couronne l'édifice, le *Voromahery*, l'oiseau de la Force, le vautour royal de Madagascar, symbole héraldique de la dynastie de Radama, déploie ses ailes. Oiseau captif, on l'a traîné à Paris pour en faire l'enseigne du panorama qui représente la capitulation de Tananarive. M. N.

LIVRES NOUVEAUX

Philosophie et Histoire.

Les Problèmes politiques et sociaux à la fin du XIX^e siècle par Edouard Driault. 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque d'Histoire contemporaine*, Alcan, 7 fr.

M. Driault, dans sa préface, rattache l'idée de son livre à l'Exposition de 1900 qui, suivant lui, est « la synthèse du siècle tout entier ». Et en effet on peut dire que son livre résume « les problèmes politiques et sociaux à la fin du dix-neuvième siècle » exactement avec autant de sérieux, de profondeur et de portée que notre charmante *World's Fair* résume la situation présente des arts, des sciences, des inventions et de la vie pratique. D'un ton à la fois solennel et rapide, M. Driault va d'un problème à l'autre, remplaçant les faits par des opinions, et traçant par exemple à l'Italie tout un programme d'action, qui seul lui permettra de retrouver son ancienne grandeur. M. Driault a ainsi des programmes à la disposition de tous les peuples : il indique aux Autrichiens et aux Anglais, aux Chinois et aux Egyptiens ce qu'ils auront à faire pour le contenter. Et, sans mettre en doute son autorité ni la sagesse de ses avis, on ne peut s'empêcher de regretter qu'il n'ait point songé plutôt à nous renseigner plus à fond sur le détail positif de ces questions dont il ne nous donne vraiment qu'un aperçu trop superficiel. Où en est exactement aujourd'hui, la question romaine? Voilà ce que nous aimerions à savoir, ou encore ce qu'est au juste la question chinoise. Mais M. Driault ne touche au présent que pour s'élancer dans l'avenir : et c'est ainsi que, abstraction faite de sa portée prophétique, son livre nous instruit des « problèmes politiques et sociaux » d'à présent à peu près comme l'exposition rétrospective du Palais du costume, au Champ de Mars, résume pour nous l'histoire du vêtement depuis Adam et Eve.

Le Seize Mai et la fin du Septennat, par M. de Marcère. 1 vol. in-18, Plon, 3 fr. 50.

M. de Marcère a été l'un des membres les plus influents du groupe mémorable des 363, et c'est à lui qu'a été confié le ministère de l'intérieur dans le cabinet qui a suivi l'échec définitif de l'aventure du Seize-Mai. Personne n'était donc plus autorisé à nous raconter l'histoire de cette aventure; et le fait est que M. de Marcère nous la raconte de la façon à la fois la plus vivante et la plus complète, avec une foule de portraits, d'anecdotes, de souvenirs personnels qui viennent à chaque page ranimer pour nous une époque encore toute proche et pourtant bien oubliée. Mais son livre n'a pas seulement le mérite de nous renseigner : c'est vraiment un modèle de modestie, de désintéressement, et d'impartialité historique. Jamais l'auteur ne cherche à faire valoir le rôle qu'il a joué, jamais ses opinions ne l'empêchent de rendre justice aux intentions ni même aux actes de ses adversaires. Loin d'accuser le maréchal de Mac-Mahon et le duc de Broglie, il s'efforce sans cesse de nous expliquer les motifs, parfaitement honorables, si ce n'est toujours bien sages, qui les ont conduits à la lutte qu'on sait. Et après cela, nous devons avouer que nous ne sommes point parvenus à découvrir le rapport qui, suivant lui, existe entre les événements de 1877 et notre situation politique d'à présent. Veut-il dire par là que nos gouvernants ressemblent au maréchal, qu'il nous a montré prêt à tout oser pour résister aux progrès de ce qu'il croyait être l'esprit révolutionnaire? La ressemblance dont il parle, en tout cas, nous échappe, et fort heureusement : car c'est pour nous une preuve de plus que son livre est une histoire et non un pamphlet.

A quoi tient l'infériorité française, par Léon Bazalgette. 1 vol. in-18, Fischbacher, 3 f. 50.

En dépit d'une similitude de titre, l'ouvrage de M. Bazalgette n'a rien de la rude logique du fameux pamphlet de M. Demolins; et s'il s'y trouve des conclusions tout aussi peu flatteuses pour notre amour-propre national que dans le véhément plaidoyer de son heureux confrère, M. Bazalgette peut du moins se rendre cette justice qu'il est parvenu à se les formuler par des voies un peu différentes. M. Demolins s'était donné la peine de discuter la valeur des diverses manifestations de notre vie sociale avant que de la juger « inférieure » à celle des Anglo-Saxons; mais pour M. Bazalgette, « l'infériorité française » est un fait indéniable et qui ne mérite même point d'être discuté. Ayant ainsi tranché dans le vif, cet imperturbable sociologue nous affirme que personne n'a eu jusqu'ici l'intuition des véritables causes de notre décadence, si ce n'est lui-même, puisque son livre a précisément pour but de nous les révéler; et c'est à savoir : la « Révocation de l'Edit de Nantes » et le « Dix-huit Brumaire ». « Au-dessus de nos présentes misères, dit-il, — plane la réalité des deux attentats perpétrés contre la France : l'étouffement de la Réforme par la monarchie catholique, l'étranglement de la Révolution par l'empire césarien. Ce n'est point au dehors qu'il faut chercher l'ennemi, mais au dedans : nul prince Eugène, nul Pitt ne furent d'aussi terribles fauteurs de désastres pour la nation française que ses propres monarques, les Louis XIV et les Napoléon ». Grâce à eux, ajoute-t-il, « nous sommes en retard de plus de trois siècles sur l'Europe protestante ». Et nous nous étonnerions de notre infériorité!

Sieyès (1748-1836), par Albéric Néton. 1 vol. in-8°, Perrin, 7 fr. 50.

Sieyès n'a pas été seulement le père de la Révolution française : on peut dire que c'est lui, aussi, qui a inauguré en France le règne de la médiocrité. Il a été le premier de cette longue série d'hommes qui, depuis cent ans, ont tenu en mains les destinées de notre pays, sans que ni leur éducation, ni leur intelligence, ni leur caractère, sans que rien absolument les désignât pour un tel honneur. Et de là vient, peut-être, que personne ne se soit encore avisé d'écrire la biographie de Sieyès. Qui s'aviserait de raconter la vie d'Armand Marrast ou de Jules Grévy? Mais Sieyès, avec sa médiocrité, n'en a pas moins joué dans notre histoire un rôle considérable; et nous ne saurions trop féliciter M. Néton de la savante étude qu'il lui a consacrée. A l'aide d'une foule de documents oubliés ou inédits, il a reconstitué complète, devant nous, la physionomie de l'auteur de *Qu'est-ce que le Tiers-Etat?* sa triple physionomie de prêtre, de théoricien et d'homme politique; et du même coup il a refait, à un point de vue nouveau, l'histoire des débuts et de la fin de la Révolution, sans jamais se départir de la plus louable impartialité, sauf, par instants, pour excuser ou pour atténuer dans la mesure du possible les torts de son héros, ainsi que c'était son devoir de courtois biographe. Ajoutons que l'abondante documentation du livre ne l'empêche pas de rester clair, vivant, et tout à fait agréable à lire.

La Duchesse de Berry, d'après de nombreux documents inédits, par H. Thirria. 1 vol. in-8°, avec portrait, Plange, 7 fr. 50.

On ne saurait souhaiter un livre plus instructif et plus attachant tout ensemble que celui que vient de publier M. Thirria. La romanesque existence de la duchesse de Berry nous y est, pour la première fois, racontée avec la plus scrupuleuse exactitude historique, et dans son ensemble, de façon à nous expliquer le caractère et les intentions véritables d'une princesse sur qui s'est trop longtemps exercée sans contrôle la fantaisie des romanciers et des chroniqueurs. Grâce à M. Thirria, l'héroïque et vaine tentative de 1832 nous apparaît sous son jour réel, et connaissant enfin la personne qui l'a entreprise, nous pouvons comprendre et apprécier les motifs qui l'ont inspirée. Mais la partie la plus intéressante de l'ouvrage de M. Thirria est encore celle où il nous raconte la vie de la duchesse de Berry après 1833, ses relations avec la famille royale, ses embarras d'argent, les souffrances et l'amertume de sa longue vieillesse. De tout cela personne ne nous avait parlé, de sorte que nous nous imaginions uniquement la mère du comte de Chambord comme une jeune folle avide d'aventures : c'était au contraire une personne des plus raisonnables, avec toutes ses imprudences; et peut-être la faute n'est-elle pas à elle si son fils est mort sans avoir régné.

Romans.

La Carrière d'André Tourette, par Lucien Mühlfeld. 1 vol. in-18, Ollendorff, 3 fr. 50.

André Tourette est une sorte de Bel-Ami, moins humain peut-être, mais plus compliqué et plus imprévu que le fameux héros de Maupassant. C'est un Bel-Ami, qui, sans faire de bien à personne, donne à tous l'impression d'être la bonté même, et qui, sans aimer personne, parvient en toute circonstance à être aimé de tous. Ainsi il poursuit, sous nos yeux, sa fructueuse « carrière », utilisant avec une adresse presque inconsciente, et d'autant plus sûre, le mélange de tendresse et de respect qu'il a le don d'inspirer. Nous le voyons tour à tour amant d'une actrice et d'une dame du monde, puis mari d'une charmante jeune femme qui, même quand elle a découvert sa véritable nature, ne peut encore s'empêcher de la lui pardonner. Et chacune des étapes de cette « carrière » nous est décrite par M. Mühlfeld avec une vérité et une couleur pittoresque des plus remarquables, sans compter qu'autour du personnage principal vingt autres figures nous apparaissent, tout le long du roman, qui ont, elles aussi, tout le relief de véritables types, et achèvent de faire de la *Carrière d'André Tourette* un très intéressant tableau de nos mœurs parisiennes dans les dernières années du dix-neuvième siècle.

Lointaine Revanche. I : *L'Or Sanglant*, par Daniel Lesueur. 1 vol. in-18, Lemerre, 3 fr. 50.

M^me Daniel Lesueur, qui s'est acquis une place fort distinguée parmi nos romanciers psychologues, estime qu'en ces derniers temps on a peut-être un peu abusé du roman d'analyse et que le moment est venu de renouer la tradition du véritable roman, le « roman romanesque », dans lequel les péripéties, le mouvement, les effets extérieurs des passions tiennent plus de place que l'analyse des caractères. C'est là, assurément, une excellente pensée; et nous n'aurions qu'à nous réjouir de voir M^me Lesueur s'appliquer à la mettre en œuvre si, par ailleurs, trop de préoccupations sociales ne venaient donner à son nouveau roman des allures de thèse, mieux faite pour émouvoir notre raison que pour nous divertir. On n'attend pas d'ailleurs de nous que nous racontions l'intrigue de ce long roman, puisqu'aussi bien nous n'en devons connaître que plus tard le vrai dénouement; mais rien ne nous empêche de dire que cet *Or Sanglant*, qui en forme la première partie, est en somme assez émouvant : dans une série d'épisodes dont la conception rappelle les plus extraordinaires scénarios de nos vieux mélodrames, on assiste au spectacle d'une foule de personnages aux prises avec tant d'intérêts divers que leur personnalité éclate en actes de la plus violente passion; et l'on se surprend à penser que l'émotion de ce roman tient peut-être moins à l'abondance et à l'étrangeté des péripéties qu'à la connaissance parfaite qu'a l'auteur des mobiles de nos plus secrètes actions.

Une Flambée d'Amour, par Masson-Forestier. 1 vol. in-18, Ollendorff, 3 fr. 50.

Le roman de M. Masson-Forestier pourrait s'appeler, en sous-titre, *L'Ecole des Bourgeois*. C'est l'histoire d'un jeune fils d'armateur, François Duplessis, qui, d'abord, a des velléités de romantisme, voire de socialisme, au point de reprocher à son père la façon dont il tire profit du travail et de la misère de ses matelots : mais une « flambée d'amour » suffit pour le guérir de ses juvéniles chimères; et le jour même où il est enfin parvenu à rompre sa liaison avec une maîtresse qui, elle, s'est ingénument donnée à lui tout entière, nous le voyons se précipiter dans le cabinet de son père pour dire à cet honorable capitaliste : « J'ai passé par une crise, une crise grave, qui t'a inquiété, et dont j'ai souffert. Mais c'est fini, bien fini! Je vais travailler, devenir vraiment un homme, un homme utile aux autres et à lui-même. » En d'autres termes, ce rêveur désabusé aspire à devenir un parfait armateur, et c'est la conclusion du roman de M. Masson-Forestier. Mais nous devons ajouter que ce roman doit surtout son charme à de très fines et très piquantes peintures de mœurs, dont il est tout rempli, et qui s'encadrent le plus heureusement du monde dans le poétique décor d'une station alpestre.

Pour la sauver, par Ernest Benjamin. 1 vol. in-18, Lemerre, 3 fr. 50.

Contrainte à épouser un barbon, Denise, qui aime de tout son cœur son cousin Roland, finit un jour par céder aux sollicitations de cet aimable garçon : mais au lieu de s'abandonner désormais à leur amour, les deux héros de M. Benjamin s'efforcent au contraire de lui résister; et plutôt que de compromettre Denise, Roland, « pour la sauver », va même jusqu'à faire le serment que Denise est la plus irréprochable des épouses, estimant qu'un aveu ferait retomber sur elle seule la honte d'une faute dont il est, en somme, le principal artisan. S'étant ainsi justifié lui-même, il n'en croit pas moins devoir expier son parjure par un long séjour en Terre Sainte; et Denise étant devenue veuve, Roland ne se fait pas scrupule de l'épouser. Telle est la trame du petit roman de M. Benjamin : et si l'intrigue qui sert d'appui à cette thèse n'est pas, à coup sûr, d'une invention romanesque très originale, la thèse elle-même offre au contraire un vif intérêt, et dont la valeur morale n'échappera certainement à personne.

Divers.

Les Finances de la Russie au XIX^e siècle, par Jean de Bloch. 2 vol. in-4°, Guillaumin, 15 fr.

Nous ignorons quel accueil les ouvrages de M. Jean de Bloch ont reçu jusqu'ici de ses compatriotes; mais nous pensons que le public français, à la bienveillance duquel l'auteur a déjà fait appel, en lui présentant récemment une traduction intégrale des six volumes in-quarto où il a tenté d'épuiser les questions militaires, politiques et sociales qui se rattachent à *La Guerre*, nous pensons que le public lui aurait su gré d'une simple adaptation de son nouvel ouvrage. Car M. Jean de Bloch est davantage un sociologue qu'un écrivain, de telle sorte qu'il a grand'peine à restreindre le champ de ses investigations : et c'est ainsi qu'ayant surtout à cœur de nous initier à la situation présente des finances de son pays, il n'a pas pu s'empêcher de nous raconter dans son ouvrage l'histoire de la Russie depuis l'an 862 jusqu'à nos jours; et peut-être aurait-il pu aussi se dispenser d'y faire mille allusions à nos luttes intérieures, comme aussi de consacrer tout un chapitre à la *Guerre de Crimée*. Allégé de deux cent cinquante pages, son livre n'aurait pas manqué de nous intéresser : car, à tout instant, on y sent l'effort d'un historien philosophe, préoccupé de dégager de la masse énorme de documents qu'il a dû compulser des vues générales qui ne sont pas sans portée, et auxquelles ne manque, pour être appréciées à leur juste valeur, que d'être sans doute coordonnées avec plus de méthode.

Ont paru :

Histoire. — *Souvenirs diplomatiques et militaires du général Thiard, chambellan de Napoléon I^er*, par Léonce Lex. 1 vol. in-18, Flammarion, 3 fr. 50. — *Bismarck*, par Henri Welschinger. 1 vol. in-16, Alcan, 2 fr. 50. — *Le Transvaal* (1652-1899), par Jules Poirier, préface de M. Arthur Chuquet. 1 vol. in-16, avec carte en couleurs, Delagrave, 3 fr. 50. — *L'Afrique Politique en 1900*, par E.-L. Bonnefon. 1 vol. in-8°, Charles Lavauzelle, 7 fr. 50.

Divers. — *La Face de la Terre*, par Ed. Suess, traduit et annoté sous la direction de E. de Margerie; tome II. 1 vol. in-8°, avec 2 cartes en couleurs et 128 fig., Colin, 20 fr. — *Un Professeur d'ancien régime : le Père Charles Porée, S. J.*, par J. de la Servière. 1 vol. in-8°, avec reproductions, H. Oudin. 12 fr. — *La Défense des côtes de Dunkerque à Bayonne au XVIII^e siècle*, par Georges Toudouze. 1 vol. in-8° avec 24 pl. et fig., Chapelot, 7 fr. 50; *La Pénétration russe en Asie*, par le colonel comte Yorck de Wartemburg, traduit par le capitaine Regouën. 1 vol. in-8° avec carte, *d°*, 2 fr.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

Parcs exploités par les Compagnies de tramways en Amérique. — Nous avons déjà parlé l'année dernière des parcs appartenant à des Compagnies de tramways en Amérique, où ces Compagnies, dans le but de créer une nouvelle source de trafic et des éléments de recettes assurées, conduisent leurs voyageurs et leur offrent, à très bon compte, des amusements variés.

Cette idée, bien américaine, a fait son chemin, cet accessoire original fait aujourd'hui partie intégrante du domaine de toute compagnie de tramways tant soit peu importante.

Nous voilà bien loin des idées admises chez nous en matière de transports en commun, et il est peu probable que les administrateurs de la Compagnie générale des Omnibus de Paris, par exemple, aient jamais songé à imiter sur ce point, — comme sur tant d'autres, d'ailleurs, — les exemples de sens pratique et d'entente du confortable donnés par les Yankees. Voici, entre autres, le parc Norumbega, à Auburndale près Boston, qui est l'un des plus grands de ce genre et qui appartient à la « Commonwealth avenue, street Railway ». Il contient un jardin zoologique, un bois et un théâtre rustique de 2.500 places. L'entrée du parc coûte 75 centimes, et 25 centimes seulement pour les visiteurs amenés par le tramway. L'entrée du théâtre et des autres curiosités que renferme le parc est libre. Les recettes du parc en couvrent les frais d'exploitation, et, de ce fait, il ne coûte rien à la Compagnie de tramway qui, d'un autre côté, bénéficie de l'augmentation considérable de trafic produite par les voyageurs qu'elle y transporte.

A Chicago, il y a toute une série de parcs du même genre appartenant à des compagnies de tramways. L'un d'eux, le « Sans-Souci Park », contient une fontaine lumineuse, placée au milieu d'un lac. Deux mille jets d'eau éclairés par dix-neuf lampes électriques de 1.000 bougies, la composent : au centre un jet de 33 centimètres de diamètre s'élance à 50 mètres de hauteur. Dans un autre, le « Chutes'Park », il y a des montagnes russes nautiques, une balançoire géante, un chemin de fer miniature dont la locomotive n'a pas plus de 70 centimètres de hauteur un théâtre pour 1.500 spectateurs, etc., etc. L'entrée dans ces parcs ne coûte que quelques centimes.

Cette mode des « parcs de tramways » est tellement en faveur qu'on a établi là-bas de véritables *règles* pour leur aménagement. Ecoutons les conseils vraiment américains que donne à ce sujet M. Henry Pincus, dans le *Street Railway journal* de New-York :

La première condition essentielle, dit-il, est que le parc ne soit pas trop éloigné de la ville et, la seconde, que les dispositions soient prises pour que le tramway puisse satisfaire à un énorme transport de voyageurs dans un temps très court. Pour atteindre ce but, il est indispensable que la ligne soit construite à double voie, parce que, si les voitures ont à attendre aux croisements, le trajet paraît deux fois plus long et les voyageurs s'en fatiguent. Une erreur assez commune est de choisir pour l'emplacement du parc un coin bien boisé, sous prétexte que « c'est un lieu de plaisir fourni par la nature elle-même ». Les personnes qui ont le plus d'argent à dépenser, fait remarquer judicieusement M. H. Pincus, fréquentent de préférence ces endroits-là le soir, et en apprécient, par conséquent, très peu les beautés naturelles; ils aiment mieux des attractions dont ils puissent profiter la nuit.

Le parc ne doit pas être trop grand, ajoute-t-il, de manière que les visiteurs restent ensemble près des amusements, autrement ils se dispersent *et économisent leur argent*. Il faut aussi centraliser les distractions et ne pas avoir deux musiques jouant en des points différents.

Eviter les bâtiments à deux étages et les bâtiments fermés, un théâtre ouvert est bien préférable. Les divertissements doivent être courts et souvent répétés, la lumière électrique doit être abondante et la peinture blanche employée de préférence à l'intérieur des bâtiments.

Voilà de sages conseils qui pourraient être suivis dans bien des circonstances, même autre part qu'en Amérique.

Eclairage électrique improvisé pour travail de nuit. — A Chicago, où le réseau des tramways à trolley est très étendu, on improvise pour les travaux de nuit un éclairage assez original.

Une perche de 5 mètres de longueur environ, munie d'un crochet à l'une de ses extrémités, est suspendue au fil du trolley. Cette perche sert de support à un groupe de lampes à incandescence qui se trouvent ainsi reliées facilement au fil conducteur du courant. Comme il importe que, d'un autre côté, un bon contact soit établi avec la terre, pour fermer le circuit et produire l'éclairage des lampes, le fil de retour continue jusqu'au bas de la perche et se termine par un petit aimant qu'on pose sur un rail de la voie où il se trouve maintenu par son aimantation, assurant ainsi un excellent contact. Cet aimant n'étant pas fixé d'une manière inamovible sur le rail, on peut facilement le retirer à tout instant et soulever la perche pour permettre le passage des voitures du tramway. Cette installation très simple et peu coûteuse est à recommander dans tous les cas où l'on dispose d'un fil conducteur de courant électrique et où l'on a besoin d'un éclairage temporaire.



Le tir à l'arbalète.

MESSIEURS LES ARCHERS DE FRANCE

Les boulevardiers qui redoutent le « déjà vu » pouvaient se trouver l'autre dimanche sur la place de la Nation : un spectacle peu ordinaire les y attendait.

A l'occasion de l'Exposition, des concours de toutes sortes ont été organisés. Les archers eux-mêmes, les modestes et silencieux archers sont de la fête.

C'est à Vincennes qu'on a offert sur l'emplacement de l'ancien vélodrome municipal, l'hospitalité aux tireurs venus de tous nos départements de l'Ile-de-France et du Nord. La fédération des compagnies de l'Ile-de-France était chargée des détails de l'organisation, de la réception des compagnies éloignées et de l'installation des stands.

Pour donner plus de solennité au concours elle avait décidé qu'une parade précéderait les opérations proprement dites, et que le rassemblement des compagnies se ferait place de la Nation. Dès le matin, cette partie de Paris présentait un aspect inaccoutumé. Les établissements du voisinage étaient accaparés par une foule bizarre, où dominaient les visages basanés. Jamais on ne vit à la fois tant de redingotes et tant de chapeaux hauts de forme plus ou moins démodés.

Cependant l'heure de midi fixée pour le rassemblement approchait, et la cérémonie prenait son véritable caractère ; les restaurants se vidaient, la place s'emplissait. Tous nos hommes en redingote arrivaient nantis d'un mystérieux étui de cuir, le carquois contenant l'arc démonté et les flèches ; les drapeaux sortis de leur gaine se déployaient peu à peu, et les curieux pouvaient y lire de curieuses inscriptions entourant des images inattendues de Saint-Sébastien criblé de flèches, ou d'autres patrons des compagnies, avec des dates fort anciennes, des médailles, des breloques d'un dessin souvent fort intéressant.

Les tambours prenaient leur rang, précédés d'un haut tambour-major. Et tout cela, très décent, très convenable, très convaincu.

Un roulement, le cortège s'ébranle aux applaudissements de la foule prise de sympathie pour les archers qu'elle ignorait et qui l'ont séduite par leur bonne tenue, leur air bon enfant, et aussi parce que dans la quantité il y en a beaucoup de vieux, de très vieux, qui marchent vaillamment au pas, redressent la tête, tendent la jambe, et tiennent bon, à côté de galopins de soixante ans qui n'ont pas, comme eux, leur demi-siècle de chevalerie !

A Vincennes, aussitôt après la réception par la Commission d'organisation, et le défilé, le cortège se disloque et le chevalier de l'arc apparaît tel qu'il est, dans l'intimité de la partie de jardin où les profanes n'accèdent pas d'ordinaire. Soigneusement on replie les antiques drapeaux ; les compagnies se groupent près de leur stand ; on met bas la redingote, et l'on confie son chapeau à une branche d'arbre pour endosser le gilet léger, aux manches étroites, grâce auxquelles on peut opérer sans gêne, et l'on coiffe la petite casquette ou le chapeau mou, car l'archer ne doit tirer ni en bras de chemise, ni tête nue. On se couche à l'ombre des buttes ; on se range pour attendre son tour ; on casse la croûte, mais tout cela sans bruit, sans tumulte, sans bousculade ; c'est une ruche, une fourmilière — il y a près de deux mille archers réunis pour cette parade, — mais ruche et fourmilière qui sont très actives, ne connaissent ni la cohue, ni les cris, ni les injures : l'archer qui prononcerait un mot plus haut que l'autre serait rigoureusement puni, et à la troisième fois « chassé » à tout jamais de la Compagnie, d'après les statuts et règlements, établis en 1733, par Mgr Henry-Charles Arnault de Pomponne et qui sont toujours en vigueur. Les archers qui m'entourent me les expliquent, ces statuts extraordinaires, décelant la plus profonde connaissance du cœur humain, la clairvoyance la plus complète, et le souci d'assurer aux compagnies d'arc longue vie et prospérité. J'apprends ainsi la différence qui existe entre le roi et le capitaine ou les autres officiers, supérieurs ou subalternes, tels que le capitaine, l'enseigne, le receveur, le procureur et le greffier.

Tandis que les officiers sont nommés à la pluralité des voix, le roi ne doit son titre et ses très réelles prérogatives qu'à son mérite effectif. Est reconnu roi, sans conteste, celui des archers qui, à la partie du premier dimanche de mai, a abattu le premier l'oiseau posé au haut d'une perche. Le roi, par dessus tout, et après lui les officiers veillent à l'exécution des règlements qui garantissent le fonctionnement des compagnies et le bon ordre. Le roi est tout, mais il ne peut abuser ; c'est ainsi que, lorsque la Compagnie doit sortir, en ordre, on ne va pas plus le chercher chez lui que le capitaine et que même le drapeau qui doivent se trouver au jardin de la Compagnie. On appelle jardin, l'espace en longueur où sont établies, à chaque bout, les buttes de tir et la petite salle qui sert d'abri. Le roi n'a pas plus que le capitaine le droit d' « arroser » son succès. Dans la Chevalerie, toutes les dépenses sont faites en commun, et le prix des repas et collations ne peut être prélevé sur la caisse de la Compagnie, dont le receveur se sert seulement pour payer les frais de location et d'entretien du jardin, les cartons, les déplacements, etc., sous sa responsabilité, ce que les règlements appellent si joliment sa « sage conduite ».

Tout a été prévu avec une prudence admirable : pour être admis dans une compagnie, il faut d'abord fréquenter assidument le jardin, et les archers ne délibèrent sur la réception d'un postulant que lorsque celui-ci est bien connu de tous ses confrères, et qu'il a donné des gages de bonne conduite. N'a-t-il pas vingt-cinq ans, on le recevra tout de même, mais il ne pourra prendre part aux délibérations qu'à cet âge.

J'éprouve le besoin de rappeler un article des statuts relatif au décès du roi et des officiers en chefs. « Dans ces tristes conjonctures, disent-ils, on observera les anciens usages de chaque compagnie, sans introduire de nouvelles pratiques ni cérémonies. » Cette recommandation revient à chaque instant. Mgr de Pomponne entend bien doter la Chevalerie de règlements généraux, mais il ne veut pas heurter les usages de chaque compagnie. Il enferme la tradition dans des formules absolues, mais c'est pour les conserver et non pour les détruire.

C'est ainsi que la Chevalerie est restée ce qu'elle était il y a plusieurs siècles, qu'elle a conservé un caractère vraiment curieux.

Il n'est pas banal de contempler, comme je l'ai fait à Vincennes, une bannière, celle de Cambrai, à laquelle est suspendue une médaille de Saint-Georges, datant de 1560, ou de serrer la main à des ancêtres comme le père Moricaud, que représente une de nos gravures, de son nom Gendret Maurice, quatre-vingt-six ans, dont trente-cinq de Chevalerie, un des fondateurs de la Compagnie de Dampmart (Seine-et-Marne).

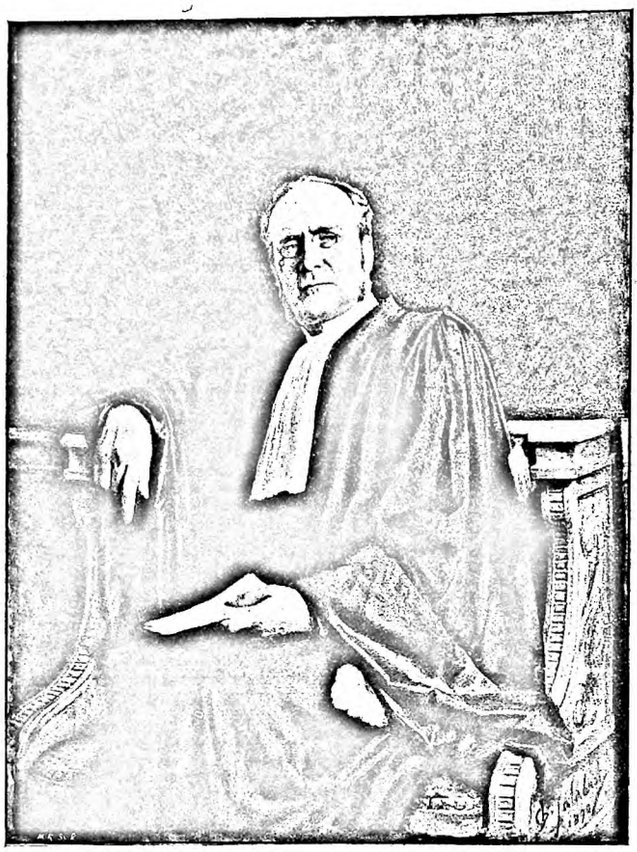
Furieux le père Moricaud, me confiait un des chevaliers de sa compagnie, parce que le matin — à quelle heure, grands dieux ! on avait retenu une voiture pour franchir les 3 kilomètres séparant la localité de la station. « Si l'on devient des poules mouillées, a-t-il déclaré, ce n'est pas la peine de rester dans la Chevalerie, autant donner sa démission ! »

Il a dû le soir — à quelle heure ! — refuser énergiquement de rentrer au pays autrement qu'à pied, en devisant de cette journée sans précédent pour les archers qu'on laisse d'ordinaire à leurs parties de jardin, sans plus s'occuper d'eux qu'ils ne s'occupent du reste du monde.

Jusqu'en août, les stands vont être fréquentés ; si vous allez à Vincennes — qui sait ! — ne manquez pas de pousser jusque-là, vous pourrez voir de jolis coups à l'arc ou à l'arbalète et causer avec de vieux « chevaliers » qui vous diront l'émotion qu'on éprouve lorsque, le pied sur le pas du tir, l'arc tendu, la flèche dans son encoche, on se demande si l'on fera un beau noir ou si la « halte » de quarante flèches se terminera sans qu'une d'elles se soit placée dans le cordon rouge de 15 centimètres de diamètre ou tout au moins dans le cordon noir de 40 centimètres.

Petites joies, dira-t-on. Très douces, assurent les chevaliers de l'arc, si respectueux de cette chose qui s'en va et qui a bien sa valeur : la tradition !

Edmond Renoir



Oscar Falateuf. — Phot. Braun, d'après une peinture de Jalabert.

OSCAR FALATEUF

Me Oscar Falateuf, qui récemment défendait M. Paul Déroulède devant la Haute-Cour, vient de mourir dans sa soixante-sixième année. C'était un des avocats les plus estimés du barreau de Paris, auquel il appartenait depuis plus de quarante ans. Il n'intervint que rarement dans les procès de politique et plaida le plus souvent au civil, avec une éloquence pleine de mesure et de correction, où il mettait plus de solidité que d'éclat. Comme bâtonnier de l'ordre, qu'il honorait par son talent et par son caractère, il a laissé d'excellents souvenirs. A la fin de sa longue carrière, ses jeunes confrères, tout en le trouvant un peu « vieux jeu », recherchaient volontiers ses conseils. Avec Me Falateuf disparaît une des « figures » du Palais.



Phot. Gerschel.

LE GÉNÉRAL ANDRÉ
MINISTRE DE LA GUERRE

Le général André, qui vient de remplacer le général de Galliffet au Ministère de la guerre, est né à Nuits (Côte-d'Or), le 29 mars 1838. Entré à l'Ecole polytechnique en 1857, il en sortit dans l'artillerie. Il était capitaine depuis 1867, lorsqu'il fit la campagne franco-allemande, qui lui valut en 1871 la croix de la Légion d'honneur. Chef d'escadron, le 17 septembre 1877; lieutenant-colonel, le 7 mars 1885; colonel, le 11 juillet 1888, il prit la direction de l'artillerie de Vincennes. Peu de temps après sa nomination de général de brigade, en 1893, il fut appelé au commandement de l'Ecole polytechnique. Il resta ensuite à la tête de l'artillerie du 4e corps d'armée jusqu'au moment où il passa divisionnaire, le 12 mai 1899. Depuis lors, il commanda à Orléans, puis à Paris, la 5e division d'infanterie du 10e corps d'armée.

LA NOUVELLE PRESSE DE LA MONNAIE

La presse monétaire que nous représentons ici est installée à l'Exposition universelle où elle fonctionne sous les yeux du public, à l'entrée du Palais de l'Enseignement au Champ de Mars (gr. III, classe 15). Elle a été construite pour l'Hôtel des Monnaies de Paris, par la Société française de constructions mécaniques (anciens établissements Cail).

C'est la presse monétaire la plus puissante qui existe aujourd'hui. Elle permet de frapper, à raison de cinquante environ par minute, des pièces ou médailles pouvant atteindre jusqu'à 50 millimètres de diamètre.

Le principe de ce système de presse, dû à Thonnelier Père, consiste spécialement dans l'emploi de la « virole brisée » pour frapper du même coup la face, l'exergue et le revers de la pièce. La Monnaie de Paris possède déjà trente-sept presses du même genre, mais d'une puissance moindre, qui fonctionnent tant pour le monnayage des pièces destinées à la France et à ses possessions, que pour la frappe des monnaies étrangères.

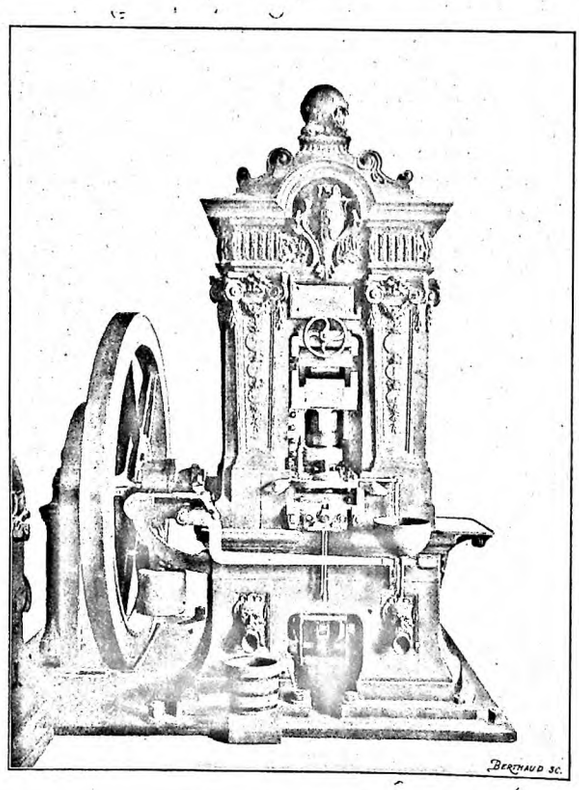
M. LOUBET DANS LA GROTTE DU PNOM CAMBODGIEN

Le président de la République a commencé ses visites à l'Exposition terminée, un mois après l'avoir inaugurée avant son achèvement. La semaine dernière, il a consacré une matinée à nos colonies.

La plus importante et la plus curieuse des constructions coloniales françaises est le *Pnôm* surmonté de la *Pagode des Bouddhas*, reconstitution cambodgienne qui s'étend sur une surface de 2.000 mètres carrés.

Le Pnôm est une colline artificielle en béton armé dont le sous-sol forme une vaste grotte. Les voûtes s'appuient sur de hauts piliers dont la décoration est empruntée aux anciens temples Khmers. Une série de vues dioramiques, exécutées par le peintre Dumoulin, ouvrent dans le pourtour des échappées sur la vie indochinoise. Un cinématographe montre des défilés militaires, des promenades d'éléphants, des scènes de la rue de Saïgon, etc. Le président de la République et les personnalités officielles qui l'accompagnaient ont paru prendre un plaisir tout particulier à voir se dérouler devant leurs yeux l'entrée de M. Doumer dans le palais du Gouvernement.

Après avoir visité successivement l'Algérie, la Tunisie, le Dahomey, le Soudan, l'intéressant diorama de Saint-Pierre et Miquelon, etc., M. Loubet a terminé sa promenade en assistant à une leçon pratique d'anglais donnée dans le petit pavillon de la méthode Berlitz à un groupe d'enfants d'une école du quartier de Passy.



La nouvelle presse de la Monnaie.



Phot. Marmand.

M. GRÉBAUVAL

Président du Conseil municipal de Paris.

Le nouveau président du conseil municipal de Paris a quarante-deux ans. Né à Amiens, il y fit du journalisme, puis il vint à Paris où il prit une part active au mouvement boulangiste. En 1893, un arrondissement l'envoyait siéger à l'Hôtel-de-Ville avec l'étiquette de révisionniste. Il s'y est consacré plus particulièrement aux questions financières et a été trois fois rapporteur du budget. Entre temps, il a fourni à un journal du soir de petits articles satiriques dirigés contre l'administration et signés : « l'huissier du préfet ». Comme plusieurs de nos édiles, M. Grébauval a en outre tâté de la littérature : il a publié un livre intitulé : *Les Maladives*.



Phot. Victoire.

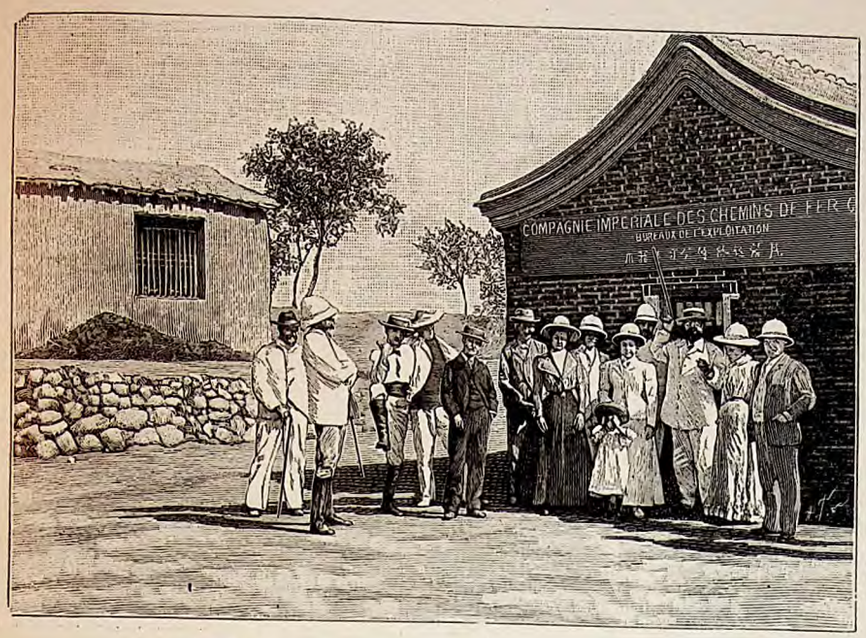
LE MONUMENT DU SERGENT BLANDAN

Dernièrement a eu lieu, à Lyon, l'inauguration solennelle du monument élevé au sergent Blandan, un glorieux enfant de cette ville. En 1842, Blandan était sous-officier au 26e de ligne. A la tête de vingt hommes, il portait la correspondance entre Bouffarik et Blidah quand il fut assailli, près de Berri-Mend, par trois cents Arabes. « Nous rendre, jamais », dit-il, et il organisa une résistance vigoureuse. Mais bientôt il tombe, frappé de trois coups de feu, en s'écriant : « Courage, nos amis, défendez-vous jusqu'à la mort. » Quand des secours arrivèrent, dix-sept de ces braves étaient hors de combat.

Le monument glorifie la mémoire de Blandan et en même temps de ses compagnons dont les noms sont inscrits au-dessous du sien. Il se dresse sur la place Sathonay, au pied du coteau de la Croix-Rousse, à la place même qu'occupait la statue du tisseur Jacquard. Celle-ci va être réédifiée sur le coteau même, à côté de la mairie.

Le monument de Blandan est l'œuvre de deux artistes lyonnais : M. Lamotte pour la sculpture, M. Dubuisson pour l'architecture. Le brave sergent du 26e avait déjà une statue, œuvre de M. Charles Gauthier, à Bouffarik.

Imprimerie de l'Illustration, 13, rue St-Georges. — Paris.
L'Imprimeur-Gérant : Lucien MARC.



CHANG-HSIN-TIEN. — Personnel européen du chemin de fer de Pékin à Hang-Kecu.



Maison de contremaître.

L'INSURRECTION EN CHINE

Il y a quinze jours, eut lieu, au Trocadéro, l'inauguration de l'exposition chinoise. Ce fut, dans un cadre bien couleur locale, une fête de nuit très parisienne, avec des rapprochements amusants de chapeaux de soie à huit reflets et de bonnets à bouton, de redingotes de drap noir et de robes de satin brodé. On vit des Fils du Ciel s'essayer dans des coins au flirt européen.

A la même heure, par un singulier contraste, se réveillait tout autour de Pékin, avec une ardeur que l'on pouvait croire éteinte, la vieille haine des Chinois contre l'étranger.

La ligne du nouveau chemin de fer qui relie la capitale à Pao-Ting-Fou, et qui doit se prolonger jusqu'à Hang-Keou, était coupée. Des stations et des ateliers étaient incendiés. Des ingénieurs belges et français étaient attaqués. Des missionnaires étaient massacrés.

A Chang-Hsin-Tien, où est le principal dépôt de la ligne de Hang-Keou, il n'y avait pas moins de dix-huit ingénieurs, avec cinq femmes et deux enfants. Ils avaient à leur tête M. Bouillard, inspecteur principal de la section en exploitation jusqu'à Pao-Ting-Fou. Cernés dans les locaux de l'administration du chemin de fer, ils réussirent, dans cette citadelle improvisée, à tenir tête à leurs agresseurs, jusqu'à l'arrivée des troupes envoyées de Pékin à leur secours. Ce ne furent pas des troupes chinoises, trop suspectes d'être plus enclines à pactiser avec les insurgés qu'à les combattre, mais un petit contingent formé par les gardes des légations de la France, de la Russie, de l'Angleterre, des Etats-Unis, de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Autriche et du Japon. Ces gardes ont été renforcées depuis par des détachements venus de Tien-Tsin. Les ministres de divers pays associent actuellement leurs efforts pour ramener et mettre en sûreté à Pékin les Européens employés aux chemins de fer et éparpillés sur les divers points où les lignes sont en exploitation ou en construction.

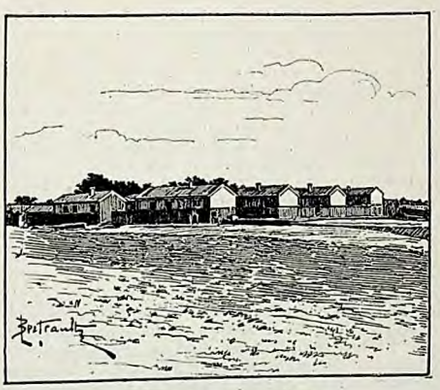
A Chang-Hsin-Tien et à Pao-Ting-Fou tous les bâtiments qui servaient d'habitations et de bureaux ont été incendiés. On a été inquiet pendant plusieurs jours sur le sort de cinq de nos compatriotes qui, s'étant d'abord réfugiés à Pao-Ting-Fou en quittant Chang-Hsin-Tien, ont tenté de se rendre à Tien-Tsin à travers les territoires occupés par les Boxeurs. Bien que légèrement blessés, ils sont cependant arrivés sains et saufs. Ce sont : M. et Mme Saulnier, MM. de Rotrou, Chemin-Dupontès et Wilden. Les deux derniers font partie du groupe ci-contre :

Ces troubles, les plus graves qui se soient produits en Chine depuis l'ouverture de la période de construction des voies ferrées, sont imputables à une puissante société secrète, qui compte plusieurs centaines de milliers d'adhérents. C'est la société des « Donneurs de coups de poing du patriotisme et de la paix » que nous nommons plus brièvement les Boxeurs. Les Boxeurs opèrent contre tous les étrangers sans distinction, contre toutes les « nouveautés infernales », introduites par les Européens. Leurs chefs les recrutent, dit-on, en grand nombre parmi les mariniers, les portefaix, les charretiers qui craignent que les chemins de fer suppriment leurs moyens d'existence en remplaçant tous les autres moyens de transport.

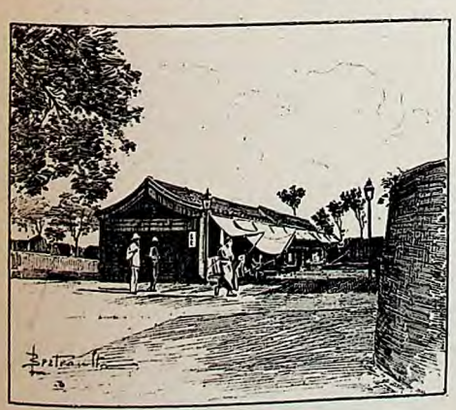
A en croire la plupart des dépêches de Pékin ou de Shanghaï, le gouvernement de l'impératrice douairière, loin de combattre l'insurrection des Boxeurs, l'encouragerait secrètement. Mais ces dépêches sont de source anglaise et peuvent être tenues pour suspectes, la vieille souveraine de la Chine étant surtout l'adversaire résolue des menées et des ambitions de l'Angleterre. Son attitude actuelle témoigne plus sûrement de l'impuissance que du mauvais vouloir. Une énergique intervention des grandes puissances dont les nationaux et les intérêts sont en danger n'en est que plus nécessaire.

A qui incombera plus particulièrement cette intervention? Si nous en croyons les dernières nouvelles, un peu confuses, il semble que les Américains et surtout les Russes aient pris les devants. L'amiral Kempff, qui commande la flotte américaine à Ta-Kou, près de Tien-Tsin, a débarqué plusieurs détachements qui ont eu immédiatement à repousser une attaque. Et si l'insurrection gagne Pékin, ce seront vraisemblablement les cosaques de Mandchourie qui arriveront les premiers pour rétablir l'ordre.

Déjà les journaux de Londres annoncent qu'une armée russe forte de plusieurs milliers d'hommes marche sur Pékin; ils prennent probablement leurs craintes pour la réalité, mais ce qui est exagéré aujourd'hui pourrait ne plus l'être demain. P.M.



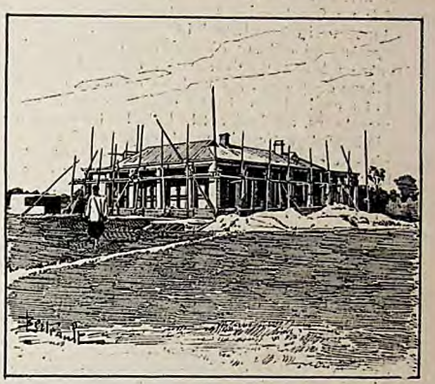
Village des contremaîtres.



Bâtiment de l'administration.



Bureaux du chemin de fer de Pékin à Hang-Keou.



Maison de l ingénieur en chef.



M. Chemin-Dupontès. Le mandarin. M. Wilden.

Le mandarin de Chang-Hsin-Tien en visite chez les ingénieurs du chemin de fer.

COURRIER DE PARIS

La journée du Grand Prix a été extrêmement brillante. Tout concourait à cet éclat exceptionnel : un temps splendide, l'Exposition et la présence du roi de Suède. Double tralala officiel à Longchamp : après l'entrée de l'équipage présidentiel, l'entrée de l'équipage royal; acclamations panachées par où chacun a pu sans inconvénient satisfaire ses préférences, le cri de : « Vive le roi! » n'ayant point, en la circonstance, un caractère séditieux.

S. M. Oscar II prend, dit-on, un très vif plaisir à son séjour chez nous; en raison de son origine française, il s'y sent un peu chez lui et y trouve un accueil particulièrement sympathique. D'ailleurs, Paris démocrate, Paris frondeur, Paris révolutionnaire est toujours très flatté de posséder un souverain dans ses murs. Je me borne à constater le fait, en laissant le soin de l'expliquer à ceux qui étudient la philosophie de l'histoire.

Les départements de la Seine et de Seine-et-Oise sont enfin à peu près assurés de ne pas voir se renouveler le dégoûtant spectacle qu'ont offert dernièrement les arènes de Deuil. Les entrepreneurs, plus intéressés qu'intéressants, de ces immondes amusements devront prendre le parti d'aller porter ailleurs une industrie dont on ne veut à aucun prix dans cette partie de la France. Qu'on « blague » tant qu'on voudra la prétendue sensiblerie des Parisiens, l'histoire est là pour attester que la vue du sang ne leur fait pas peur; ils ont répandu le leur sans compter, pour les bonnes causes comme hélas! pour les mauvaises, mais ils n'ont aucun goût pour des spectacles où l'on assiste, commodément assis, à l'éventrement de nos « frères inférieurs ».

Quant au maintien des courses dans le Midi, c'est affaire à régler entre la Chambre et M. Doumergue, qui réclame cette exception. Nous attendrons la plaidoirie de l'honorable député avant de nous prononcer, mais nous le prions en grâce de ne pas nous servir l'argument de « l'atavisme ». Il y a vingt ans le Midi ne connaissait que les courses landaises et il en était à peu près dégoûté; quant aux courses avec mort du taureau, chevaux éventrés et tout le jeu barbare, en faveur par delà les Pyrénées, il les ignorait parce qu'aucun gouvernement ne les avait tolérées jusque-là. Voilà, semble-t-il, une tare atavique dont les origines ne remontent pas bien loin dans le passé; elle ne doit pas beaucoup tracasser les méridionaux; ils s'en débarrasseront plus facilement que de l'accent.

Ce Midi à qui ses façons barbares de se divertir, — deux ou trois fois par an, pas davantage, — ont fait une réputation de férocité, est au demeurant, dans la vie journalière, aussi bon enfant qu'on peut l'être aux autres points cardinaux de notre doux pays. Les courses de taureaux lui ont fait une mauvaise réputation et il s'amuse, quand on en parle, à rouler de gros yeux pour effrayer les « gens du Nord »; mais son beau soleil fait naître moins de tigres que de grillons. C'est, en somme, le dernier coin de France où l'on chante; la poésie y est toujours en honneur. Voici que d'Agen nous arrive un *Appel aux Poètes :* un concours est ouvert, et c'est le cinquante-sixième, où tous ceux qui aiment à taquiner la muse peuvent essayer de décrocher une médaille. (Pour plus amples renseignements, écrire à l'organisateur de ce concours, l'infatigable M. Evariste Carrance, à Agen.)

N'avez-vous pas aperçu d'aventure à la vitrine d'un marchand d'estampes une caricature du temps des cabriolets? Elle représente deux cochers qui ont « des raisons » et s'expliquent de façon originale, chacun faisant pleuvoir une grêle de coups de fouet sur le client de l'adversaire. Il s'en faut de peu que le symbolisme amer de cette vieille caricature ne s'applique au conflit actuel; aujourd'hui la querelle est entre les loueurs et leur personnel, mais c'est encore le client, pauvre victime, qui en pâtit : on commence par l'exploiter et le pressurer; puis, finalement, on le condamne à aller à pied.

Ah! si le public pouvait faire grève à son tour, quand messieurs les cochers daignent remonter sur leur siège. Quelle éclatante et juste revanche il prendrait! Malheureusement, ce beau rêve est irréalisable.

Une curiosité bien parisienne et de nature à faire pâmer d'aise la légion si nombreuse de nos snobsa été la manifestation théâtrale, — à prendre ce mot dans tous les sens, — à laquelle se sont livrées deux de nos empoisonneuses les plus distinguées. L'œuvre est éclose sous les ombrages de la prison de Saint-Lazare, où l'auteur et sa principale interprète expiaient le crime, de s'être essayées, oh! combien timidement, aux pratiques de la Brinvilliers, — Amour! tu fus le principal coupable dans cette aventure, c'est toi qu'on eût dû condamner!

La pièce de ces dames, jouée au Grand-Guignol (on ne pouvait mieux choisir le théâtre) porte ce titre suggestif : *A Saint-Lazare*. C'est une pièce vécue, comme l'on dit, et comme l'action en est vraiment intéressante, on lui a fait bon accueil. On ne dit pas que les costumes aient été dessinés par M. Bianchini; c'est dommage.

Un homme bien à plaindre en ce moment, l'honorable commissaire général de l'Exposition. S'il est à l'honneur, nul plus que lui ne fut et n'est encore à la peine. Ce n'est rien d'avoir passé plusieurs années à mettre sur pied cette gigantesque machine qu'est l'Exposition; le plus dur est fait et d'ailleurs une bonne part de la charge portait sur les épaules de ses collaborateurs, mais maintenant, le voilà seul aux prises avec la corvée la plus redoutable, celle des inaugurations avec leur cortège habituel de fléaux variés, discours officiels, lunchs, dîners de gala, concerts. On n'épargne même pas les concerts à cet homme si éprouvé; c'est vraiment de la cruauté.

M. Picard a-t-il du moins appris de quelque comédien l'art de manger des lèvres, si fort en usage au théâtre, et que possédait si bien Carnot? J'ai eu l'occasion d'observer plusieurs fois le regretté président pendant les banquets officiels. Toutes les minutes, la fourchette présidentielle s'élevait avec la précision d'un mécanisme à La Vaucanson, bien réglé, et l'on voyait disparaître ou plutôt l'on croyait voir disparaître, quelque parcelle alimentaire. Jamais Carnot n'absorba une bouchée des menus de gala, à moins qu'il ne fût accosté de quelque souverain, auquel cas l'étiquette imposait une participation effective au repas. Ces cas exceptés, le chef du protocole ne put même jamais obtenir de lui qu'il fît un simulacre de mastication; tout se bornait au balancement automatique de la fourchette. Le premier maître d'hôtel sauvait la situation en faisant disparaître avec prestesse l'assiette du maître. Soit dit en passant, il ne m'est pas revenu que ce serviteur incomparable ait reçu la récompense de ses services. Et cependant, au tarif où l'on rétribue la moindre participation aux travaux de l'Exposition, l'accrochage d'un tableau ou l'époussetage d'une vitrine, il devrait être à l'heure actuelle officier de la Légion d'honneur.

Des sceptiques ont trouvé très ingénieuse, très « habile », cette libéralité de deux grands industriels anglais qui, ces jours-ci, se signalaient à l'admiration des philanthropes... et des consommateurs de savon (*Sunlight Soap*), en offrant à leurs 1.700 ouvriers et ouvrières une promenade d'une journée à l'Exposition de Paris.

En apprenant que cette excursion avait coûté aux patrons de Port-Sunligh la bagatelle de 150.000 francs, un des plus grands industriels de Paris s'écriait, devant nous :

— 150.000 francs? Ça n'est pas cher, la réclame qu'ils se sont faite en valait le double.

A quoi quelqu'un répondait :

— Si c'est une bonne affaire, pourquoi ne la faites-vous pas?

Et l'industriel resta coi. Il n'y aurait plus en effet beaucoup de bonnes actions à louer dans le monde, si, dans chacune de ces bonnes actions on voulait rechercher et critiquer le mobile égoïste dont elle est sortie. Il est très possible que la philanthropie des savonniers de Port-Sunlight ait pour cause première un vif désir de populariser la « marque » de leurs produits. Mais nous avons vu d'authentiques grands hommes dirigés dans la vie par des ambitions qui n'étaient pas toujours d'un ordre très relevé, fonder sur de très petits appétits de très grands actes. Et puis après? Songeons-nous à chercher querelle à l'écrivain qui a fait un chef-d'œuvre ou au soldat qui s'est bien battu, parce qu'à l'origine du chef-d'œuvre ou de l'exploit accompli, il y a eu l'espoir d'un gros succès de librairie ou le désir de monter en grade?

Laissons donc les frères savonniers de Sunlight continuer à donner l'exemple de la fortune, comme disait Augier, et de la réclame bien faite. Et puissent-ils, pour le plus grand bien de tous, rencontrer beaucoup d'imitateurs.

Je reconnais pourtant qu'en cette spécialité les frères L... sont des maîtres difficiles à égaler. Ils l'ont prouvé déjà.

Il y a quelques années, notamment, ils eurent une idée géniale. Ils ouvrirent, à Genève, un concours de savonnage (!) Le programme en était simple. Ils offraient un prix de dix mille francs à la femme qui, dans un laps de temps donné, ferait la plus riche lessive.

De tous les coins de la Suisse les ménagères accoururent. Le concours eut lieu sur les bords du lac. Et il en coûta bel et bien dix mille francs aux frères savonniers.

Mais leur savon était désormais populaire dans toute la Suisse; et il y a des cantons entiers où on ne consomme plus que celui-là!

Au cours de mes promenades à l'Exposition, ce que j'ai remarqué jusqu'à présent de plus extraordinaire, non pas parmi les nombreux « clous » et attractions, mais dans la foule des visiteurs, c'est la présence d'un aveugle. Oui, l'autre jour, appuyé au bras d'une dame, un respectable monsieur atteint d'une cécité complète, longeait d'une allure automatique les théâtricules de la rue de Paris, s'arrêtait devant chacun d'eux et, consciencieusement, se faisait dire par son Antigone l'enseigne, le genre, le programme. Il paraissait prendre un vif intérêt aux titres et aux noms inscrits sur l'affiche; parfois un sourire fugitif éclairait son visage où la lumière des yeux était éteinte. Il était venu « voir » la foire du monde; il la voyait, n'en doutez pas, grâce à la sagacité merveilleuse de ce sens mystérieux, qui, chez les gens affligés de la terrible infirmité, remplace le sens aboli.

Si la discrétion l'eût permis, j'aurais voulu m'attacher à ses pas, le suivre partout à travers les avenues et les galeries, observer ses gestes et ses jeux de physionomie, recueillir ses réflexions. Et je songeais au curieux volume que ce visiteur peu banal pourrait écrire sous ce titre singulièrement suggestif : *L'Exposition de 1900 — Notes et impressions d'un aveugle.*

Un souvenir de la visite du roi Oscar au Champ de Mars. C'était lundi dernier. Le roi, escorté de quelques fonctionnaires du commissariat suédois, traverse l'exposition française des fleurs artificielles. Il avise un étalage coquet, regarde les fleurs, interroge les ouvrières qui, ne sachant à qui elles parlent, répondent d'un ton évasif et indifférent.

Le roi continue sa promenade, quand, au détour d'une allée, il trouve devant lui l'une de ces jeunes filles tout émue, toute rouge (on l'avait renseignée sans doute!) et tenant à la main un bouquet tricolore de marguerites, coquelicots et bluets. Elle l'offre au souverain en balbutiant un compliment; puis, comme celui-ci remettait à un valet de pied les fleurs offertes, la petite, plus rassurée, s'approche du domestique, et lui glisse dans la main la carte de sa maison...

Le roi avait vu le manège; il regarda les fonctionnaires du coin de l'œil et se mit à rire.

Une réclamation assez imprévue et dont nos lecteurs excuseront le caractère un peu... intime nous est adressée par un abonné :

L'administration, nous écrit notre correspondant, a multiplié sur tous les points de l'Exposition certains édicules dont les emplacements sont même signalés aux promeneurs par des placards indicateurs un peu voyants... La précaution, en tous cas, est louable. Mais on n'a oublié qu'une chose, c'est d'obliger ces établissements à rester ouverts, le soir, aussi longtemps que l'Exposition elle-même.

Ils ferment à 9 heures. L'Exposition ferme à 10 heures. Je n'insiste pas...

Nous n'insisterons pas non plus; mais nous appelons sur cette requête l'attention... compatissante de M. le commissaire général.

A peine la porte monumentale de l'Exposition était-elle achevée, que déjà la malice parisienne trouvait pour la blaguer des mots d'une justesse pittoresque, destinés à faire fortune. La « Salamandre » restera, je crois, la meilleure de ces trouvailles anonymes. Mais si cette architecture singulière rappelle surtout la cheminée mobile tant prônée par la réclame, elle évoque aussi d'autres comparaisons, et, même la nuit, alors que l'illumination de ses cabochons lui donne un peu plus de prestige, elle n'échappe pas aux épigrammes désobligeantes.

Entendu dans la foule, le soir de la Pentecôte :

— On dirait la porte du Moulin... bleu.

Les concours du Congrès d'aéronautique de 1900.

Parmi les Congrès qu'institue le ministère du commerce et de l'industrie comme corollaires naturels de l'Exposition de 1900, figure le Congrès international d'aéronautique.

Les noms des savants qui en président le Comité d'organisation, deux de nos plus distingués académiciens, MM. Janssen et Marey, et M. le lieutenant-colonel Ch. Renard, chef du service aérostatique français, sont de sûrs garants que les séances de ce Congrès ne resteront pas infructueuses. Ainsi qu'on devrait s'y attendre, sa principale préoccupation est de chercher à résoudre nombre de questions théoriques, mais les applications pratiques ne le laissent pas indifférent, loin de là. Et, afin d'exciter l'émulation des praticiens, le Comité d'organisation fera appel au plus puissant des stimulants : le concours.

∴

Pour les personnes qu'intéresse l'aérostation bien qu'elles n'aient pas le temps d'en scruter tous les détours scientifiques, souvent assez ardus, ces concours offriront un incontestable attrait; ils présenteront même pour tout le monde un intérêt de curiosité, car on verra à leur propos, réunis et fonctionnant, un grand nombre d'appareils variés, certains de modèles inédits, et tels que le qualificatif : flotte aérienne, viendra naturellement aux lèvres en présence de ce déploiement aérostatique :

Les principaux et les plus curieux de ces concours seront :

Des concours d'altitude ;
Des concours de vitesse ;
Des concours de distance ;
Des concours du durée de voyage ;
Des concours de direction ;
Des concours de photographies en ballon.

Cette énumération le prouve, les causes d'émulation ne manqueront point; elles s'adresseront surtout aux praticiens aéronautes, car malheureusement il ne saurait s'agir encore aujourd'hui d'appeler dans la lice des ballons munis d'appareils moteurs, et seuls l'emploi judicieux du lest et de la soupape, l'utilisation raisonnée des courants atmosphériques permettront aux concurrents de triompher.

∴

Si on n'y prenait garde, le concours d'altitude pourrait offrir certains dangers; des aéronautes entraînés par un beau zèle et, il faut bien dire le mot, imprudents, se laisseraient peut-être aller à la tentation de dépasser cette limite supérieure de notre atmosphère au delà de laquelle l'air manque aux poumons. Transis déjà par le froid glacial de ces hautes régions, ils seraient exposés à des syncopes dont ils ne se réveilleraient plus si l'aérostat, privé momentanément de la direction de son pilote évanoui, continuait à monter une fois l'altitude dangereuse atteinte. D'ailleurs cette altitude étant comprise entre 7.500 et 8.000 mètres, les explorateurs verticaux de l'atmosphère ont encore, pour leurs ballons montés, une belle marge ascensionnelle.

A juste titre, le comité d'organisation du congrès d'aéronautique s'est ému de cet état de choses, il a étudié le moyen d'y parer. Deux procédés s'offraient à lui : ou rationner le lest emporté par les aérostats de façon que, en dépit de l'économie la plus stricte de ce lest, la hauteur dangereuse ne puisse être atteinte, ou prescrire que l'altitude de 7.500 mètres ne devra point être dépassée, avec perspective de disqualification pour qui la dépasserait.

Mais si, dans le concours d'altitude avec ballons montés, les concurrents ne peuvent par ordre donner la mesure totale de leur ambition, ils auront du moins la consolation de se dédommager avec les ballons non montés, dénommés ballons-sondes ; aucune limite ne sera assignée sur la verticale à ces bouées aériennes et les plus heureuses auront toute permission de sonder les profondeurs de l'océan aérien jusqu'à ces six lieues de hauteur que théoriquement il semble bien difficile de dépasser en ballon.

∴

Les concours de vitesse entre aérostats partant le même jour constitueront un excellent exercice de conduite sur la verticale.

Ils consisteront essentiellement à franchir, en un minimum de temps, une distance relativement faible, une centaine de kilomètres par exemple. L'habileté de l'aéronaute aura à se déployer pour utiliser de façon complète le courant le plus rapide ce jour-là, courant qu'il lui faudra d'abord déterminer et le plus vite possible, dans lequel ensuite il lui faudra se maintenir par le jeu continuel du lest et de la soupape, en jetant du lest quand le ballon tendra à en sortir par descente, en ouvrant la soupape quand il menacera de le dominer par ascension à une altitude plus élevée. Officiellement, ce concours vient d'être supprimé; mais, fort heureusement, le comité s'est réservé le droit de le rétablir ultérieurement, et partout ce rétablissement est souhaité.

∴

Les concours de distance exigeront un flair tout particulier; deux éléments souvent contradictoires peuvent, en effet, être utilisés pour effectuer à jour dit le plus grand parcours en ballon. Ces deux éléments sont la vitesse et le temps. Plus le courant dans lequel naviguera l'aérostat sera rapide et plus l'aérostat ira loin, mais plus aussi cet aérostat restera longtemps en l'air et plus il conservera de chances de remporter la palme. Or, s'il est avantageux de se placer dans un courant rapide, par contre les manœuvres nécessaires pour s'y maintenir risquent fort d'abréger de beaucoup la durée du voyage. Et en effet, les courants aériens rapides sont généralement très élevés, pour se plonger dans leur sein il faudra commencer par jeter beaucoup de lest; puis, pour y maintenir le ballon, cette machine instable par excellence, il y aura lieu de manœuvrer constamment lest et soupape. On ira donc très vite, mais aux dépens du lest, et le voyage finira tôt. Au contraire, l'aéronaute qui se sera contenté de vitesses moindres aura pu laisser son navire aérien errer à sa fantaisie sur la verticale, il aura donc jeté moins de ce précieux lest, vie de son aérostat, et, grâce à son voyage de plus longue durée, il se trouvera finalement, comme dans la fable du lièvre et de la tortue, avoir remporté le prix presque sans effort.

∴

De tous ces concours, le plus utile au point de vue du genre d'émulation qu'il excitera, sera incontestablement le concours de durée.

On le sait, les plus longs voyages accomplis en ballon libre sont tous restés inférieurs à une quarantaine d'heures. Pourquoi? Uniquement, semble-t-il, parce qu'on a jusqu'ici négligé de faire l'effort nécessaire pour résoudre vraiment le problème de la navigation aérienne de longue durée.

La voie dans laquelle doit être cherchée la solution du problème est tracée, la solution est au bout, mais pour parcourir cette voie, un effort sérieux reste en effet nécessaire.

Pourquoi ne l'avoir point fait encore? Une comparaison va permettre de le comprendre.

Supposons qu'un aéronaute parte de Paris avec un ballon de 1.200 mètres cubes, 600 livres de lest et par un vent de 60 kilomètres à l'heure. En manœuvrant d'une façon tout à fait ordinaire, il dépensera par heure une vingtaine de kilogrammes de lest, demeurera par conséquent une quinzaine d'heures en l'air et, par conséquent encore, grâce au vent rapide qui l'entraîne, il franchira un millier de kilomètres. Son atterrissage s'effectuera en Bohême si le vent qui le porte est un vent d'ouest, et tout le monde le félicitera de la belle longueur de son parcours.

Supposons, d'autre part, qu'un second aéronaute s'envole avec le même ballon et seulement 100 kilogrammes de lest, que de plus le vent dont il dispose ne lui fasse pas franchir plus de cinq lieues à l'heure en moyenne; mais que cet aéronaute, désireux uniquement d'atteindre avec les éléments dont il dispose à la plus grande durée de navigation possible, parvienne à ne dépenser que quatorze à seize livres de lest par heure. Son lest étant beaucoup plus réduit que dans le cas précédent et sa vitesse beaucoup moindre, il ne demeurera néanmoins lui aussi que quinze heures en l'air et ira tout au plus de Paris à la frontière lorraine. Son voyage passera pour des plus ordinaires, personne n'en parlera. Et cependant, n'est-ce pas clair, cet aéronaute aura exécuté la plus belle performance, de beaucoup ; puisque, s'il s'était trouvé en possession des mêmes moyens que le précédent, même quantité de lest, même vitesse de vent, il aurait pu, grâce à son habileté, traverser non seulement l'Europe centrale, mais encore une partie de la Russie.

Ce que l'on appelle les beaux parcours en ballon, c'est-à-dire les grandes distances franchies, procure une satisfaction d'amour-propre immédiate et, empressons-nous de l'ajouter, légitime; aussi est-ce de ce côté, à l'exclusion presque de tout autre, que se portent les efforts; la question plus terre à terre, et cependant autrement importante de l'économie du lest assurant la longue vie de l'aérostat, reste davantage dans l'ombre.

Et en effet l'étude de ce dernier problème, à cause des procédés spéciaux de navigation à employer, ne peut se faire en Europe que par des vents moyens, voire même faibles, au début avec des quantités de lest réduites; il en résulte forcément des voyages d'expérience sans aucun éclat, des plus modestes même, nullement en rapport avec l'amour du brillant qui nous possède en France.

Néanmoins cette étude a été commencée, et l'année dernière, en particulier, certains résultats ont été obtenus; ce voyage de vingt-sept heures a pu être accompli en dépensant seulement 150 kilos de lest, un second de vingt-trois heures n'en a pas exigé plus de 90. Ces résultats sont très remarquables, car ils amènent à conclure qu'avec un gros ballon, permettant d'emporter des quantités de lest proportionnellement beaucoup plus grandes, on pourrait rester plusieurs jours en l'air sans escale.

Espérons que l'émulation produite par le prochain concours de durée confirmera ces résultats, en donnera même de plus probants encore, soit lors de l'épreuve elle-même, soit à une autre époque, voisine elle aussi.

∴

Le concours le plus intéressant, celui dans lequel, sans doute, le hasard jouera le plus grand rôle, est le concours de direction.

L'état actuel de la science aérostatique ne permet pas, hélas! de faire entièrement de cette épreuve ce que son nom semble définir.

Un concours de direction véritablement digne de cette qualification comporterait en effet un programme de ce genre, naturellement établi à l'avance : tel jour, à telle heure, les ballons concurrents partiront de Paris pour telle localité (Lille par exemple); celui qui atterrira le plus près de ladite localité sera proclamé vainqueur.

Arrêter à l'avance un tel programme supposerait un concours entre ballons dirigeables et vraiment dirigeables car, pour peu que le vent soufflât au jour du départ d'une direction voisine du Nord avec une force même modique, l'aérostat qui dans ces conditions arriverait à se rapprocher de Lille mériterait sans conteste le qualificatif de dirigeable.

Avec nos moyens actuels de dirigeabilité dans l'atmosphère, du moins avec ceux qui sont connus, le résultat serait des plus piteux; plus que probablement l'aérostat qui ne partirait point aurait de ce fait même gagné le prix, ses concurrents se trouvant invinciblement emportés par le vent du nord dans une direction diamétralement opposée à celle du but à atteindre.

Le concours de dirigeabilité de 1900 sera tout autre. Jusqu'au moment du départ le jury laissera indéterminé le point terminus de la course. Peu avant cet instant, il lancera quelques ballons pilotes et observera les directions dans lesquelles portent ce jour-là les courants aériens à diverses altitudes, puis dans la direction moyenne ainsi déterminée, il désignera, comme but à viser, une localité de médiocre éloignement, vingt à trente lieues, par exemple, selon la force du vent. Par l'utilisation de ces courants aériens de directions variées suivant l'altitude, mais portant tous d'une façon générale vers l'objectif désigné, les aéronautes concurrents devront chercher à se rapprocher de cet objectif en ayant soin de plus, lors de leur atterrissage, de ne rester ni en deçà ni au delà.

Ce concours de direction s'adressera donc presque uniquement, lui aussi, comme les deux premiers, à l'habileté manœuvrière des aéronautes sur la verticale.

∴

D'une nature moins aérostatique, concernant les photographes plus que les aéronautes, les concours de photographies en ballon seront à peu près les seuls dont le public aura la possibilité de s'instituer juge. Eux seuls, en effet, laisseront des preuves tangibles, preuves intéressantes pour tous les yeux; les photographies prises en ballon possédant une allure particulière, tout à fait différente de leurs sœurs terrestres, allure qui étonne et charme à la fois.

Tels seront les concours qui peuvent s'appeler actifs parmi ceux que proposera le Congrès d'aéronautique.

Que doit-on en attendre? La révélation d'un grand progrès jusqu'ici tenu secret? Non; cela du moins est peu probable. Une porte ouverte à des progrès pour l'avenir? Oui, certes, et ceci grâce aux rapprochements qui en résulteront entre les diverses écoles aérostatiques, rapprochements peut-être momentanés et purement matériels, mais néanmoins fructueux par les comparaisons de méthodes et d'appareils dont ils se trouveront naturellement être la conséquence.

Léo Dex.



GRAND PRIX DE PARIS. — Le roi de Suède et Norvège acclamé par la foule — Phot. L. Bouet.

LE ROI DE SUÈDE ET DE NORVÈGE A PARIS

S. M. Oscar II, roi de Suède et de Norvège, venant de Londres, est arrivée à Paris, jeudi 7 juin.

Il était 6 heures du soir, quand le train spécial qui l'amenait de Calais a fait son entrée dans la gare du Nord où l'attendait le président de la République, accompagné de M. Delcassé, ministre des affaires étrangères; du général Bailloud, chef de la maison militaire, et de M. Crozier, directeur du protocole. Sur le quai, se tenaient en outre le conseil d'administration de la Compagnie du Nord, la Société des gymnastes suédois, bannière en tête, et une délégation de la colonie suédoise, où l'on remarquait, portant des bouquets destinés à être offerts au souverain, Mme Akermann, femme du ministre de Suède et de Norvège en France, et Mme Gustave Nordling, femme du consul général. Une foule de curieux se pressait derrière les barrières, des ouvriers étaient juchés sur les toits des wagons.

A l'arrêt du train, les honneurs militaires ont été rendus par la garde républicaine, dont la musique a joué l'hymne national suédois, tandis que le drapeau s'inclinait. La réception et les présentations ont été rapides, mais très cordiales, et c'est au milieu d'acclamations chaleureuses que le roi est monté en voiture, à côté de M. Loubet, pour se rendre à l'hôtel du Bois de Boulogne.

Le dimanche suivant, 10 juin, S. M. Oscar II ne manquait pas d'assister à la solennité sportive du Grand Prix de Paris. Par une attention délicate, la tribune officielle où il prit place à la droite du président de la République, avait été drapée et pavoisée aux couleurs nationales de la Suède et de la Norvège, qui, dans les faisceaux de drapeaux, se mariaient aux couleurs françaises.



Le nouvel hôpital Pasteur, rue de Vaugirard.



Inauguration de la statue de Catherine II à Odessa.

LA RUE DES NATIONS

LA GRÈCE

Pas plus que les proportions territoriales, les voisinages géographiques n'ont été observés rue des Nations. C'est ainsi que la Grèce a été placée entre la Serbie et... la Suède; la Perse, entre le Luxembourg et le Pérou. Rien à reprendre à cet arrangement fantaisiste, puisqu'il est harmonieux. — A parler franc d'ailleurs, je crois bien que toutes les constructions du quai d'Orsay auraient pu être groupées indifféremment dans n'importe quel ordre : cela se serait toujours arrangé.

Donc nous n'avons pas ici l'image politique du monde civilisé. Nous avons seulement de chaque pays une image architecturale tout à fait indépendante de sa voisine. Cependant plusieurs des pavillons de la rue des Nations ont entre eux certains rapports étroits qui permettent des rapprochements. Les uns sont construits en matériaux durables; les autres en staff. Les uns sont le moulage fidèle d'une œuvre ancienne; les autres sont seulement inspirés des types d'architecture les plus usités dans chaque pays, ou se composent de fragments empruntés à divers édifices et raccordés avec art. Les uns ne renferment que des galeries de tableaux, des collections artistiques, des salons de réception, et sont comme des ambassades luxueusement meublées; les autres contiennent toute l'exposition d'un petit pays, sont remplis de produits commerciaux, sont aménagés en bazars. Dans ces divers ordres d'idées, on pourrait trouver entre les pavillons de la Grèce et de la Perse — s'il était nécessaire — plusieurs points de contact.

Les briques bleues du pavillon de la Grèce se marient à des briques roses pour un effet d'une grâce charmante, qu'a vivement goûté M. Anatole France... « Ce qu'il faut louer en cet ouvrage, fait-il dire à M. Bergeret visitant l'Exposition, c'est que la matière en est précieuse ou tout au moins sincère. Qualité rare en une construction foraine. Aussi voyez comme la couleur en est fine et brillante, comme les bleus et les roses de ces faïences sont doux, et admirez que sous ce porche le marbre des colonnes blanches a des veines d'agate... Il n'y manque qu'une enceinte de lauriers, des colombes sur les tuiles de ses coupoles, et le soleil de l'Attique. » — « Avez-vous vu, répond l'ami qui donne à M. Bergeret la réplique, avez-vous vu sur la route poudreuse d'Athènes, dans les gris oliviers, les murs roses du monastère de Daphné? Je songe à Daphné devant ce joli édifice, construit d'une façon très originale sur le thème de l'art byzantin... »

L'ossature des arcs et des coupoles est de fer repoussé. L'architecte, M. Lucien Magne, a su réaliser ainsi une œuvre moderne en mariant de la grâce antique à un « matériau » nouveau.

C'est grand dommage seulement que les viticulteurs du Péloponèse, les épiciers et les droguistes d'Athènes ou de Patras n'aient pu trouver place dans les galeries de l'Alimentation. Il fallait bien qu'ils exhibassent quelque part leurs figues, leurs huiles et leurs vins. Ils en ont rempli le pavillon hellène, dont ils ont fait une épicerie.

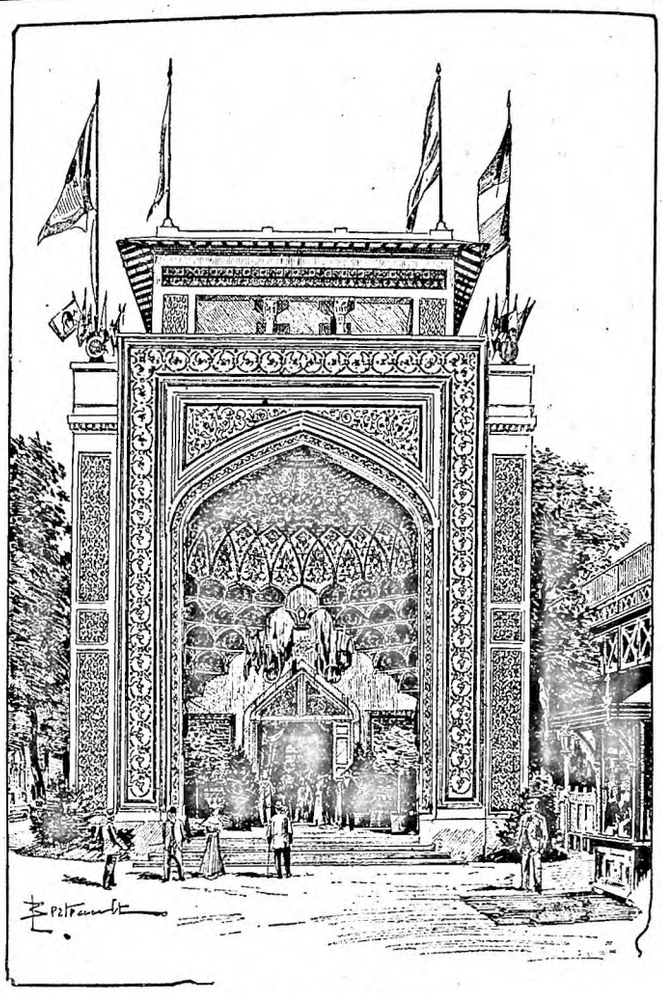
Si vous venez demander à l'Exposition des données certaines sur les ressources des dix nomarchies, sur le raisin de Corinthe et sur la résine des lentisques, franchissez le seuil du joli monastère bleu et rose : vous y trouverez des documents et des échantillons. Mais si vous ne cherchez que des impressions et des images de beauté, si vous vous plaisez au charme particulier qui émane des coupoles et des portiques de M. Lucien Magne, ne courez pas après la désillusion certaine, restez dehors.

LA PERSE

La céramique triomphe au pavillon de la Perse. Pourtant ce ne sont pas des carreaux persans qui recouvrent les façades. Ils sortent de la grande tuilerie d'Ivry, où tant de procédés anciens ont été retrouvés. La Perse moderne n'aurait pas envoyé de terres émaillées et de panneaux de grès aussi chatoyants, aussi finement colorés.

Le pavillon persan est, dit-on, inspiré du palais de Medresseye-Maderschabi, un des joyaux d'architecture d'Ispahan. Sous la voussure de la porte d'honneur sont écrits en persan le nom et les titres du souverain actuel : « El Soultané Mozaffer ed din Shah Kadjar. » Au-dessus de cette inscription figure la couronne impériale.

A l'intérieur, c'est l'Orient traditionnel : des divans, des tapis, des poteries à reflets métalliques, des armes damasquinées, des vases de cuivre, des broderies, des étoffes tissées de soie et d'or. D'un côté, tout cela est de qualités variées; il y a du beau, du médiocre et du mauvais : c'est le bazar de vente. De l'autre, rien que du très beau, des tapis anciens d'un prix inestimable, des coussins recouverts de



Pavillon de la Perse.

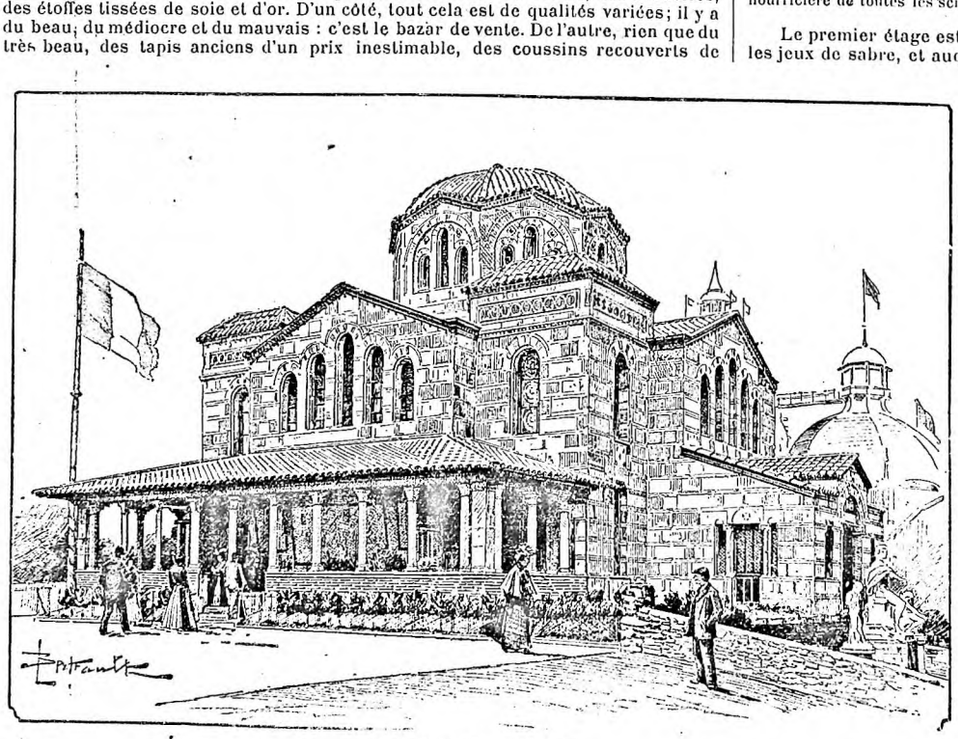
velours de soie merveilleusement brodé d'or, des vases précieux, un amoncellement de richesses un peu fatigant pour l'œil : c'est le salon du shah de Perse, attendu le mois prochain, après sa cure à Contrexéville.

Le divan impérial est surmonté d'une couronne d'où tombent des draperies. Deux grands vitraux éclairent la pièce. Sur celui qui fait face au divan se détache le lion persan; sur l'autre, on lit des vers qui disent ceci :

Le gouvernement de S. M. I. le Shah fit élever ce pavillon en l'honneur de l'Exposition universelle de 1900. Au milieu de tous les palais qu'elle renferme, il rappellera l'art des siècles disparus en même temps qu'il attestera les progrès de l'époque présente. Le monde entier est frappé d'admiration devant l'œuvre gigantesque à laquelle la France, par un acte d'hospitalité très gracieuse, a convié toutes les nations. Si le pavillon persan n'expose qu'une petite partie des produits de la Perse, il renferme en lui un trésor précieux : ce sont les vœux ardents qu'elle forme pour la prospérité et pour la gloire de la France. Le poète Zaka et Molk a été heureux d'écrire ces vers à Téhéran et de les chanter en l'honneur de cette belle ville de Paris, terre nourricière de toutes les sciences et de tous les arts.

Le premier étage est affecté à un théâtre, où sévissent les danses orientales et les jeux de sabre, et auquel on accède directement du trottoir roulant par une passerelle. Là se tient en permanence un aboyeur, qui vante les mérites de Féridjé ou de Sulcima aux passants de la plate-forme mobile, et soulève un coin de rideau, pour leur faire mieux entendre les invites de la musique monotone qui rythme la danse du ventre ou celle des mouchoirs.

Sur la terrasse sablée qui domine la construction, deux pavillons s'élèvent aux extrémités. Dans le fût de leurs colonnes sont piqués des milliers de petits miroirs. A quoi serviraient cette terrasse et ces kiosques, si un concessionnaire n'y avait établi un café persan où l'on déguste le raki?



Pavillon de la Grèce.

LA SERBIE (1)

A l'angle du pont de l'Alma et du quai d'Orsay, le pavillon de la Serbie termine, — ou commence, — la ligne des palais étrangers qui bordent la Seine.

De style byzantin, il s'apparente par son dessin général, principalement par ses lignes de toiture, par le nombre et la disposition de ses coupoles, à son voisin le pavillon hellénique. Mais son développement vertical est beaucoup plus considérable; il est ainsi plus pompeux, mais il a moins de grâce.

On put croire d'abord qu'il conserverait la virginale blancheur du staff. Tout blanc, il était très séduisant, mais c'était un mausolée. Alors on l'a peint et, à cette polychromie, il a gagné un peu de la gaîté qui lui manquait.

L'intérieur est orné de peintures murales aux couleurs éclatantes, et rempli de produits nationaux dont quelques-uns sont décoratifs : beaux tapis de Pirot et costumes surchargés de broderies d'or et d'argent, habillant des figures de cire.

(1) Nous donnons en supplément encarté dans ce numéro une gravure en couleurs du pavillon de la Serbie.

Le théâtrophone... il y a plus de cinquante ans. — Dans le journal satirique anglais *Punch*, du 30 décembre 1848, Tom Taylor parle d'un nouvel appareil inventé par un M. Lumley et dénommé le « telakouphanon ». C'était, paraît-il, une sorte de trompette parlante en gutta-percha, au moyen de laquelle l'inventeur affirmait qu'un « clergyman » pouvait aisément prononcer trois sermons, dans trois églises, en même temps. L'article du *Punch* ajoute qu'il ne lui paraît pas impossible de combiner à l'aide de cet instrument une machine qui serait installée à « Her Majesty's theatre » et qui permettrait de faire entendre les représentations d'opéra dans la maison des personnes qui voudraient bien payer pour cela. « Par ce moyen, conclut-il, notre maison particulière serait desservie par les belles notes de Jenny Lind, comme elle l'est déjà par l'eau, et on pourrait y être approvisionné de musique aussi facilement que de gaz. »

Le danger des lampes à incandescence. — Un électricien allemand fait remarquer que le public en général, ne se rend pas suffisamment compte des dangers d'incendie résultant de la chaleur dégagée par des lampes à incandescence.

Des expériences très sérieuses ont établi qu'une petite lampe à incandescence placée dans un récipient contenant un demi-litre d'eau suffit à porter cette eau à un point voisin de l'ébullition en moins d'une heure. Une lampe de ce genre mise en contact avec du celluloïd en détermine l'inflammation en cinq minutes.

Il est aussi très dangereux de laisser une lampe à incandescence à proximité d'une étoffe de coton; au bout de quelques minutes le coton est détérioré et peut même s'enflammer. La soie résiste beaucoup mieux, mais le voisinage trop immédiat et trop prolongé des lampes à incandescence peut cependant l'abîmer.

Le téléphone dans les différents pays. — Nous donnons d'après *Engineering* le tableau ci-dessous, où l'on trouve le nombre d'appareils téléphoniques existant pour 10.000 habitants dans les différents pays :

Suède.....	113	Grande-Bretagne..	18
Etats-Unis....	107	Hollande	16
Norvège.....	97	Belgique	14
Suisse.....	93	Autriche.....	9
Canada.....	67	France.....	7
Nlle Zélande..	60	Espagne..... ..	6
Luxembourg..	47	Italie.....	4
Danemark....	46	Russie	2
Finlande.....	29	Japon.....	1
Allemagne...	29		

Le téléphone tend à pénétrer partout, et l'on en trouve même près de deux cents à Hawaï.

Mais la Suède est le pays du monde où son usage s'est le plus répandu. La première ligne à grande distance y a été établie par l'Etat, entre Stockholm et Gothenbourg, en 1889. Elle a environ 500 kilomètres de longueur. En 1898, une ligne fut établie entre Haparanda et Ystod, sur une longueur de 2,000 kilomètres.

En Suède, les abonnés ont le droit de correspondance sur tout le réseau de l'Etat, qui ne comprend pas moins de 73.300 kilomètres. Mais à côté de ce réseau, des Compagnies privées ont installé 42.000 kilomètres de lignes avec 22.500 appareils, qu'il faut ajouter aux 32.890 appareils du réseau de l'Etat.

Pour les conversations interurbaines, les taxes sont perçues par conversation de trois minutes, aux taux suivants, à peu près uniformes :

Jusqu'à 100 kilomètres.....		0 fr. 20
De 101 à 250	—	0 fr. 40
De 251 à 600	—	0 fr. 65
Au delà.....		1 fr. 40

Nouveau canal maritime allemand. — Les Allemands achèvent un nouveau canal maritime entre Kœnigsberg et la mer Baltique, à Pillau, lequel sera probablement ouvert l'automne prochain.

Ce canal aura une profondeur de 6m,50 et par conséquent pourra être utilisé par des navires d'environ 6 mètres de tirant d'eau.

Déjà les bâtiments dont le tirant d'eau n'excédait pas 5 mètres ont pu y passer cet hiver.

Les routes fruitières. — La plantation des routes en arbres fruitiers, dont la France possède déjà d'intéressants et productifs spécimens, est fort à la mode dans le grand Duché de Luxembourg.

Depuis 1870, on y travaille à remplacer les peupliers qui servent de bordures aux routes par des arbres fruitiers, poiriers, pommiers et cerisiers. A cette époque, on débuta par la plantation de 30 arbres fruitiers. Mais depuis, le nombre de ces arbres a singulièrement augmenté, car, en 1885, on en comptait déjà 3.194, et l'année dernière, leur nombre s'élevait à 12.300.

Chez nous, notamment dans l'Ouest, on ne trouve guère que les pommiers en bordure routière. Chez nos voisins, l'espèce qui prédomine est le poirier; le pommier et le cerisier viennent ensuite.

Avant la maturité des fruits, la récolte est mise en adjudication par les communes. Le total des recettes, qui atteignait à peine une centaine de francs il y a trente ans, s'est élevé l'année dernière à 50.000 francs.

Il y aurait là pour les communes une ressource qui n'est pas négligeable.

La préparation du caviar en Russie. — Le caviar, on le sait, est constitué par des œufs d'esturgeon salés; et l'on distingue deux sortes de caviar : le caviar granulé et le caviar pressé.

Le caviar granulé est obtenu par le passage sous pression, à travers un tamis à mailles de 10 à 15 millimètres, des petits œufs qui restent intacts, mais abandonnent leurs enveloppes. On ajoute à ces œufs de un vingtième à un quarantième de leur poids de sel de cuisine très pur (plus en été, moins en hiver), que l'on mêle intimement aux œufs au moyen d'une sorte de petite cuiller en bois. Le caviar est alors prêt pour la consommation. On l'expédie en boîtes métalliques rondes de une livre et demie à cinq livres, enveloppées dans du parchemin pour l'exportation.

Le caviar pressé se conserve mieux. Pour l'obtenir, on traite le caviar frais par une dissolution de sel à 25 degrés Beaumé, jusqu'à ce que les petits œufs aient un certain degré de dureté, ce qui nécessite beaucoup de prudence et d'habitude; car si le séjour dans la dissolution est trop prolongé, le caviar sera trop salé, tandis que si ce séjour est insuffisant, on ne pourra pas presser les œufs.

Avec ce procédé, les œufs sont mis dans de petits sacs, que l'on fait passer sous une presse à bras pour chasser l'excès du sel. Quand le *lait* des œufs apparaît dans le liquide pressé, le caviar est prêt. On le met alors dans des tonneaux dont la contenance peut aller jusqu'à 480 kilos, ou bien on le laisse dans les sacs de presse, de 50 centimètres sur 20.

L'exportation moyenne du caviar russe, pour les trois années 1896-1898, a été de plus de 3 millions de kilos représentant une valeur de 7 millions de francs.

Les mœurs du homard. — Un naturaliste allemand, M. Appellœf, ayant eu l'occasion d'observer à Bergen quelques centaines de homards tenus dans un bassin naturel non loin de la mer, vient de publier une curieuse étude sur la biologie de ces intéressants crustacés.

Tout d'abord, l'observateur a constaté, avec la plus grande certitude, que la ponte du homard s'effectue tous les deux ans, alors qu'on admettait un intervalle de quatre années entre les pontes, chez les espèces européennes.

Ayant réussi à élever un certain nombre de homards, M. Appellœf a remarqué que leur croissance est retardée par l'abaissement de la température.

Durant les trois premières périodes de leur développement et immédiatement après leur troisième mue, les larves flottent librement; et c'est après cette époque seulement qu'elles descendent au fond et prennent les habitudes des sujets adultes.

La viscose. — En traitant la sciure de bois par un alcali concentré, MM. Cross, Revan et Beable ont obtenu un produit — l'alcali-cellulose — qui, soumis à l'action du sulfure de carbone, se gonfle, puis se convertit graduellement en une masse gélatineuse soluble dans l'eau. Cette solution a reçu le nom de *viscose* en raison de sa grande viscosité.

La viscose peut servir d'agent d'agglomération pour faire des objets de toute nature : culots de lampes, poignées et manches, etc.

Ajoutée aux pâtes à papier de qualité inférieure, elle donne des papiers excellents.

On peut aussi s'en servir dans la peinture, pour la fabrication de soie artificielle et pour la production des pellicules destinées à la fabrication des fleurs et des feuillages artificiels.

La meilleure peinture pour la protection des ouvrages en fer. — Dans un mémoire présenté à la section de Newcastle de la Société de chimie industrielle, M. Harry Smith a exposé les résultats de nombreux essais entrepris pour déterminer le meilleur mode de protection du fer contre la rouille.

La conclusion de l'auteur est que la méthode suivie pour la protection du pont sur le Forth est la meilleure. Elle a d'ailleurs donné jusqu'à présent d'excellents résultats.

La suite des opérations a été la suivante : on a d'abord nettoyé tous les fers à vif avec des grattoirs en acier et des brosses métalliques; puis ces fers ont été recouverts d'une couche d'huile de lin chaude. Aussitôt que possible après ces opérations préliminaires, le métal a reçu deux couches de peinture au minium, recouvertes à leur tour de deux couches de peinture à l'oxyde de fer.

Les calorifères coréens. — Des industriels américains avaient demandé à leur consul en Corée. M. Horace Allen, si ce pays pouvait être un bon marché pour le commerce des appareils de chauffage. M. H. Allen, dans sa réponse, nous apprend que les Coréens sont beaucoup plus avancés, sous ce rapport, que nombre de peuples civilisés et qu'ils n'ont nul besoin de leurs appareils de chauffage les plus perfectionnés.

En effet, quand on construit une maison en Corée, on ménage toujours, là où sera le plancher, toute une ramification de carneaux dont le réseau commence à un foyer qui est disposé sous un petit abri ou dans un corridor isolé. De ce point les conduits s'étendent en éventail sous toutes les pièces pour se rejoindre de nouveau, à l'extrémité opposée, dans un carneau collecteur qui aboutit à la cheminée, construite ordinairement à quelque distance de la maison.

On recouvre ces conduits de dalles cimentées et on étend par dessus le papier huilé qui est d'un usage si fréquent dans les pays d'Orient. Ce papier prend rapidement une teinte brune qui lui donne l'aspect du linoléum et empêche absolument les infiltrations de fumée. Cette espèce de tapis se conserve très longtemps grâce aux soins dont il est l'objet et aussi à cause de l'usage qu'observent les visiteurs de se déchausser en pénétrant dans une maison bien tenue. On brûle de la paille ou des broussailles dans le fourneau extérieur, et ce feu, qui sert à faire la cuisine de la famille, envoie sa fumée et sa chaleur dans le réseau des conduites. La chaleur se conserve suffisamment entre deux repas pour qu'on ne soit pas obligé, paraît-il, de maintenir un feu continu, malgré les froids rigoureux qui sévissent en Corée. Cette circonstance est particulièrement favorable dans un pays où le combustible est très rare et partant très cher.

Dans les maisons riches, comme le calorifère fonctionne en toute saison, pour les besoins de la cuisine, il existe des appartements d'été sous lesquels ne passe aucune conduite de chaleur.

AGENDA DE LA SEMAINE

Convocation d'électeurs. — Sont convoqués pour le **24 Juin**, afin d'élire un député, les électeurs de l'arrondissement de Louviers (Eure) et les électeurs de la 2e circonscription de Douai (Nord).

Les concours pour les grandes écoles. — Les concours pour l'Ecole Normale sont fixés comme suit : pour les sciences, **11, 12** et **13 Juin**; pour les lettres, **15, 16, 17, 18, 19, 20** et **21.** — Le concours pour l'obtention des bourses de licence (élèves de mathématiques spéciales, mathématiques élémentaires, philosophie, rhétorique) est fixé aux **26** et **27.**

Concours pour l'Ecole de céramique de Sèvres. — Un concours d'admission à l'Ecole de céramique de Sèvres sera ouvert le **23 Juillet.** Les demandes d'inscription devront être adressées avant le 1er à l'administrateur de la manufacture.

Le concours pour le prix de Rome musical. — C'est le **18 Juin** que les candidats au prix de Rome musical sortiront de loge.

Au camp de Châlons. — Le 25e d'artillerie de Châlons, le 40e d'artillerie de Verdun, le 8e d'artillerie (batterie des Vosges) se rendront au camp de Châlons du **4** au **30 Juin.**

Fêtes de charité. — Le **13 Juin**, dans les jardins de l'hôtel Talleyrand et Sagan (57, rue Saint-Dominique), grande kermesse de charité au profit de l'œuvre des enfants tuberculeux de Neuilly et de la société des Amis de l'enfance; le **12**, comme prélude à cette fête, Mme la duchesse de Talleyrand et Sagan donnera une matinée comprenant un divertissement franco-russe dansé par des artistes de l'Opéra, et une représentation de *Candide*, revue du marquis de Massa.

Expositions artistiques. — *Paris* : exposition décennale et centennale aux Palais des Beaux-Arts. — Exposition industrielle et artistique de Paris-Neuilly. — Galerie Georges Petit, à partir du **15 Juin** : exposition des œuvres de Vereschagine. — *Province :* Dijon, exposition de la Société des Beaux-Arts. — *Etranger :* Baden-Baden, exposition municipale des Beaux-Arts; Liège, exposition des anciennes gildes et corporations; Munich (Palais de cristal), association des artistes de Munich.

Ventes artistiques. — *Paris :* galerie Georges Petit à 2 h. : vente le **11 Juin** de tableaux modernes, pastels, aquarelles, dessins, et de sculptures par Barye et Falguière. — *Etranger :* à Bois-le-Duc, du **19** au **22**, vente des collections du château de Heeswyk, comprenant galerie de portraits, tableaux anciens, meubles, porcelaines, bijoux, faïences, objets en or et argent. — Londres (Vellington Street) : du **11** au **14**, vente de la bibliothèque de manuscrits de J.-B. Inglis.

Conférences. — Une série de conférences aura lieu au musée de sculpture comparée du Trocadéro, aux dates suivantes : le **14 Juin**, à 2 h. 1/2, M. Anatole de Baudot parlera de « l'architecture générale au moyen âge et à la renaissance ». — Le **21**, conférence de M. Edmond Haraucourt sur « le musée de sculpture comparée ». — Le **28**, (dans le palais officiel de l'Algérie), M. Albert Ballu parlera des ruines de Timgad.

Un concours de composition musicale. — La Société des compositeurs de musique ouvre un concours réservé aux musiciens français; le concours sera clos le **31 décembre.** (Pour le règlement et tous renseignements s'adresser à M. Henry Cieutat, secrétaire général, 22, rue Rochechouart.)

Mariages et fiançailles. — Le **12 Juin** prochain sera célébré le mariage de M. Jean Lafouge, lieutenant au 9e dragons, avec Mlle Marguerite Lescuyer, fille de l'ancien conseiller de préfecture de la Marne. — Sont fiancés : M. Arthur de Laage de Meux et Mlle Marie-Thérèse de Boissieu. — Le comte Boleska Kozebrodzki et la comtesse Marie Stielfried.

Le congrès des notaires. — Le dixième congrès annuel des notaires de France se réunira cette année à Paris, les **14, 15** et **16 Juin**, sous la présidence de M. Lorin, notaire à Guipavas (près Brest); on y traitera les questions suivantes : radiation des inscriptions hypothécaires; responsabilité des notaires en matière de placements hypothécaires; unification des classes de notaires; établissements de chambres supérieures de notaires; de l'enseignement notarial, etc., etc.

La semaine religieuse. — Une retraite pour les dames sera prêchée du **11** au **16 Juin** par le R. P. Parseval, chez les religieuses de Notre-Dame-du-Cénacle (30, rue de la Barre), près le Sacré-Cœur. — Le **12**, départ de Paris d'un grand pèlerinage pour Paray-de-Monial, organisé par le R. P. Coubé. — Le **12**, journée des œuvres; le **22**, journée des nations; le **29**, pèlerinage des paroisses de Paris. Les prédications seront faites par Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, les R. P. Lémius et Coubé et le R. P. Ollivier, le nouveau prieur du couvent dominicain de la rue du Bac. — Le **14**, à Mulheim (Allemagne) fête du *Corpus Domini*, procession sur le Rhin, dans un bateau portant le clergé et le Saint-Sacrement. — Le **17**, fête du Saint-Sacrement. — Le **19**, à Saint-Augustin, 10 h., messe à la mémoire de l'empereur Maximilien. — Le **11**, à l'église russe de la rue Daru, fête du Saint-Esprit. — Le **9 Juin**, à 7 h. 1/2 du matin aura lieu à Saint-Sulpice la grande ordination de la Trinité. Mgr Jourdan de la Passardière, évêque de Roséa suppléera Mgr Richard malade en ce moment. Les ordinants sont au nombre de : 7 pour la prêtrise, 24 pour le diaconat, 68 pour le sous-diaconat et 58 pour les ordres mineurs. — Le **9**, également dans la chapelle de Mgr de Ségur (36, rue du Bac) célébration de l'anniversaire du fondateur de l'*œuvre de Saint-François de Sales;* de 6 h. à 10 h., des messes seront célébrées. — Le **10**, pèlerinage au sanctuaire de Saint-Antoine de Padoue à Versailles.

Les concerts du Trocadéro. — Les **14** et **28 Juin**, 2 h., grands concerts avec orchestre et chœur (250 exécutants); le **19**, concert d'orgue; le **22**, dans une nouvelle salle, séance de musique de chambre.

Banquets. — Le **17 Juin**, banquet offert par l'association des anciens élèves de l'Institut agronomique offert aux principales personnalités étrangères du monde agricole, qui prendront part au congrès Le ministre de l'Agriculture assistera à ce banquet. — Le **11 Juin** au café Voltaire, à 7 heures, banquet *de la Plume* sous la présidence d'Auguste Rodin. — Le **11**, également, dîner des *Mille Regrets* (association des secrétaires généraux des théâtres et concerts de Paris) à 7 heures au café Cardinal.

Course de ballons libres. — C'est le **17 Juin**, que se disputera la première course de ballons libres de l'Exposition.

Fêtes des environs de Paris. — Le **17 Juin**, grandes eaux à Versailles; fêtes à Villejuif, Marly-le-Roi, Ville-d'Avray.

Fête sportive à Rambouillet — Le **10 Juin**, course cycliste Rambouillet à Ablis et retour; courses à pied; match de Football rugby. Le soir, banquet et bal.

Les fêtes de Dieppe. — Le comité des fêtes de Dieppe organise un fertival automobile international qui suivra la course Gordon-Bennett : le **17 Juin**, course internationale; le **18**, grande fête fleurie d'automobiles; le **19**, course handicap de Dieppe à Rouen, Beauvais et retour.

Divers. — Le **13 Juin**, éclipse partielle de lune, de 3 h. 34 du matin à 6 h. — Le **14**, ouverture à l'Exposition des congrès de numismatique et du congrès de l'enseignement agricole. — Le **15**, dernier délai d'inscription pour l'admission à l'Institut agronomique et aux écoles d'agriculture de Grignon Grandjouan et Montpellier. — Le **20**, clôture des registres d'inscription pour l'admission à l'école des Arts et Manufactures. — Le **24**, au jardin des Tuileries et le **25**, à l'annexe de Vincennes : concours national annuel de l'instruction militaire.

Les Concours de l'Exposition. — Les **10, 11, 12, 13, 14** et **15 Juin** au Jardin des Tuileries : Tournoi international d'épée. — Les **10, 11, 12, 13, 14** et **15**, concours de tir à l'arc et à l'arbalète, à l'annexe de Vincennes. — Le **10**, au jardin du Luxembourg, concours international de longue paume. — Le **17**, à Vincennes, concours d'aérostation. — Concours international de pelote basque (terrain de la Société du Jeu de Pelote à Neuilly-sur-Seine). — Le **18**, salle des fêtes de l'Exposition, tournoi international de sabre. — A l'annexe de Vincennes, concours de voitures de livraisons automobiles.

Sports. — Courses de chevaux : le **10 Juin**, Longchamp, Grand Prix de Paris. — Cyclisme : le **17**, coupe des routiers; le **14**, championnats interscolaires; le **17**, au nouveau vélodrome de Vincennes : grand prix cycliste de la Ville de Paris. — *Province :* Mulhouse le **24**, au vélodrome de Mulhouse course de vitesse. — *Etranger :* Magdebourg, le **17**, course de 75 kilomètres avec entraîneurs. — Lawn-Tennis : le **14**, à 2 h. : handicap de tennis au Cercle du Bois de Boulogne, organisé par le Comité du Cercle du tir aux pigeons. — Polo : le **11**, clôture du concours international. — Aviron : *Paris :* le **10**, sur le lac Daumesnil, régates scolaires de l'Exposition : le **17**, à Joinville, course réservée aux bateaux de promenade. — *Province :* Lyon, le **10**, régates. — Au Croisset (près Rouen) le **17**, régates annuelles du Cercle nautique. — Courses de bateaux automobiles : les **23** et **24**, dans le bassin d'Argenteuil. — Tir aux Pigeons : au Cercle du Bois de Boulogne le **18**, concours de l'Exposition : le **19**, prix du Centenaire. — Croquet : le **24**, première journée du concours international de croquet. Les plus forts joueurs français et étrangers y prendront part.

Carnet du rentier. — *Tirages avec lots :* le **15 Juin** : Paris 1865 (1 lot de 150.000 fr.; total des lots 285.000 fr.); Suez, obligations 5 0/0 (1 lot de 150.000 fr.; total des lots 250.000 fr.); Panama (1 lot de 250.000 fr.; total des lots 330.000 fr.)



La section autrichienne de l'agriculture dans l'ancienne Galerie des Machines.

l'exposition collective des eaux minérales et stations balnéaires; une autre occupée par l'exposition de la ville de Vienne. Le premier étage renferme une partie de l'exposition d'art autrichien, l'exposition des postes et télégraphes et une série de paysages dalmates. Sur la berge de la Seine, dans le sous-sol, à côté du restaurant-brasserie obligatoire, un emplacement a été réservé à la Banque impériale-royale des Pays Autrichiens.

Dans le courant de l'été, l'Autriche doit nous faire entendre, dans son pavillon du quai d'Orsay, la célèbre association chorale de Vienne « Schubertbrund ».

Dans les autres parties de l'Exposition, l'Autriche figure à presque tous les groupes. Elle est représentée avec honneur aux Beaux-Arts et aux Fils et Tissus, à la Métallurgie (notamment par ses salines) et au Génie Civil (par ses chemins de fer et par les plans et l'outillage de la régularisation du Danube), à la Mécanique et à la Chasse, etc. Elle brille au Mobilier et elle triomphe à l'Agriculture.

Presque tous les pays exposants ont eu le souci de donner à chacune de leurs sections une physionomie caractéristique. Par des décors très soignés, très originaux et souvent très artistiques; ils se sont fait, dans les grands halls des Invalides ou du Champ de Mars, des « chez soi » particuliers. La variété des décors est à la fois agréable et commode au visiteur. Elle amuse ses yeux et elle l'avertit des frontières qu'il franchit dans sa promenade.

Dans le Palais du Mobilier et des Industries qui s'y rattachent, la large tranche affectée à l'Autriche est tendue de draperies vertes semées d'ornements de cuivre doré. Au premier étage, le buste de l'empereur émerge d'un massif d'arbustes fleuris. Sur les rampes du double escalier, aux tournants de la balustrade des galeries, se dressent des statuettes en bronze de femmes nues, tenant un cerceau à travers lequel elles semblent s'apprêter à sauter, comme des clownesses ou des acrobates.

Vienne, qui depuis si longtemps remplit le monde de ces articles d'un mauvais goût inimitable qui portent son nom, a fait cette fois amende honorable. Son art nouveau n'est pas sans grâce ni sans adresse. Et quand ses ébénistes s'inspirent des styles consacrés, ils ne se livrent plus à des écarts trop fâcheux. Une renaissance des vieux styles locaux des provinces cisleithanes apparaît aussi dans quelques-unes des petites pièces, chambres à coucher, salons ou boudoirs, aménagés par les exposants autrichiens.

Le tronçon de l'ancienne Galerie des machines qui regarde vers l'avenue de Suffren est occupé par les groupes étrangers de l'Agriculture et de l'Alimentation. C'est là que se trouve la plus intéressante des expositions de l'Autriche, pays surtout agricole, où les cultivateurs sont trois fois plus nombreux que les industriels et les commerçants réunis.

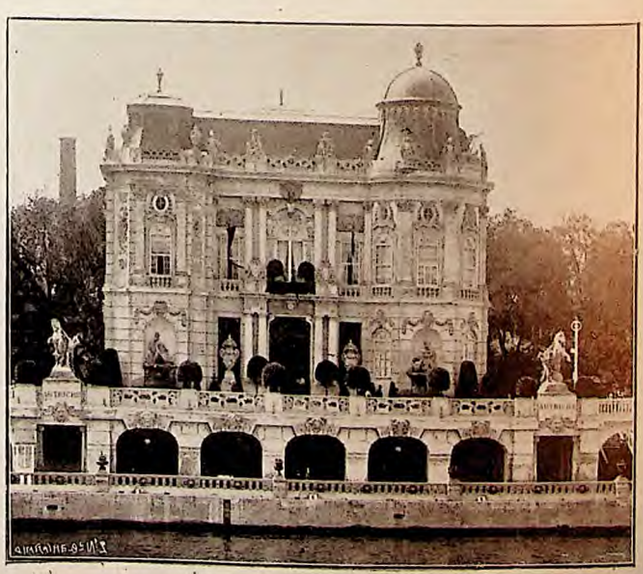
Le cadre est élégant. L'ornementation utilise, au lieu de l'acanthe ou du laurier classiques, les végétaux qui sont l'objet de la grande culture moderne, industrielle et intensive : betterave, houblon, lin, pomme de terre à alcool, froment. Des figures symbolisent l'Abondance, l'Industrie sucrière et la Culture de la betterave. Des gloriettes, des berceaux, des tonnelles avec cloisons à jour abritent des échantillons de toute nature. Une place d'honneur est réservée aux vins d'Istrie et de Dalmatie.

En plus des trois palais de la rue des Nations, l'empire austro-hongrois compte encore au Champ de Mars un pavillon spécial : le château tyrolien, réduction, au pied de la tour Eiffel, d'une maison seigneuriale de la vallée d'Eppan. Comme la Bosnie-Herzégovine, le Tyrol a voulu se mettre dans ses meubles, et ses artistes ont donné un cadre national à ses produits nationaux.

MAURICE NORMAND.

P.-S. — Les commissaires généraux qui ont présidé à l'organisation des Expositions de la Grèce, de la Perse, de la Serbie et de l'Autriche sont :

Pour la Grèce : M. de Sacilly;
Pour la Perse : le général Kitabgi-Khan;
Pour la Serbie : le comte M. de Camondo, assisté de M. Tedeschi;
Pour l'Autriche : M. le député Exner, assisté de M. Max Boyer.



Le pavillon de l'Autriche vu de la rive droite de la Seine.

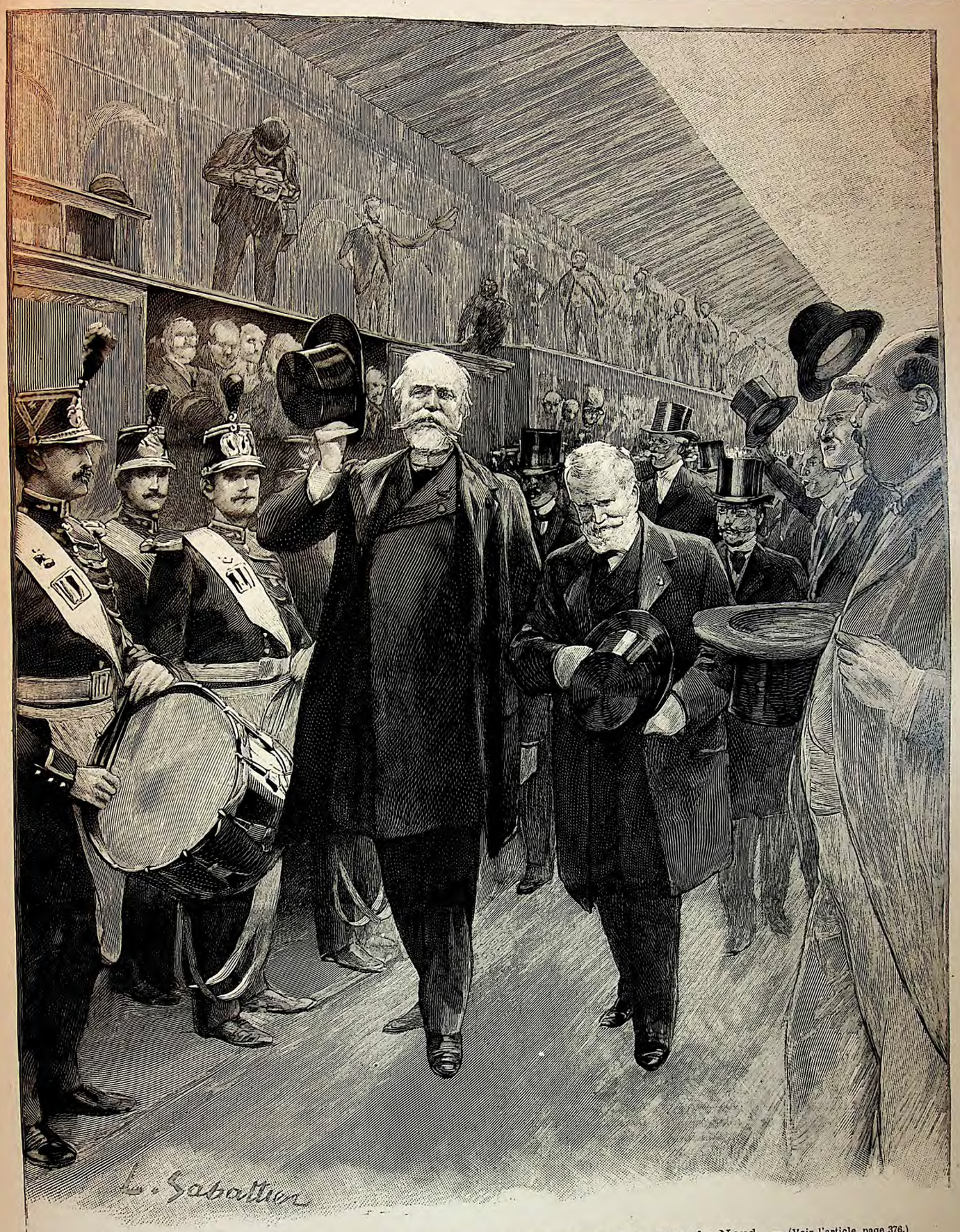
Ce numéro est accompagné d'une gravure en couleurs hors texte et d'un supplément musical.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes.

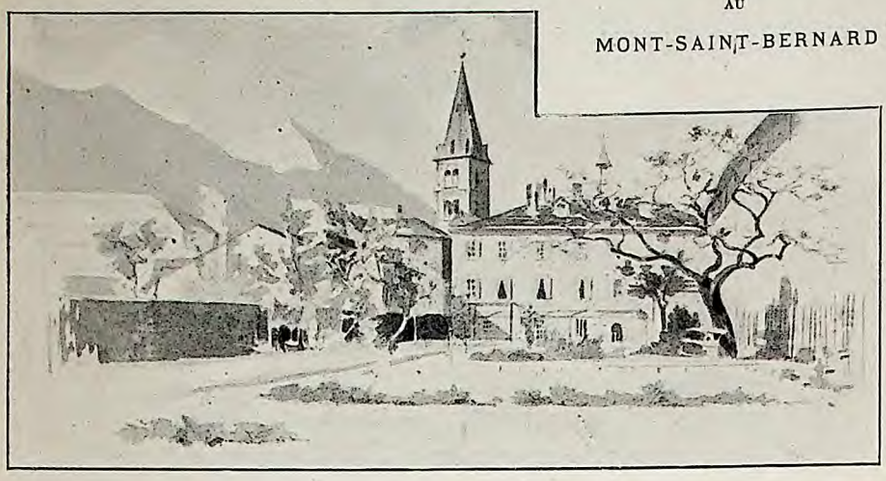
SAMEDI 16 JUIN 1900

58e Année — N° 2990

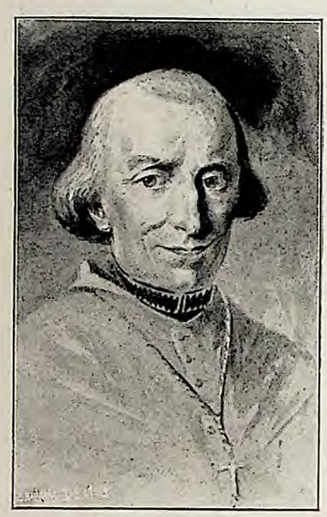


Le roi de Suède et Norvège reçu par le Président de la République à la gare du Nord. — (Voir l'article, page 376.)

LE CENTENAIRE DU PASSAGE DE BONAPARTE AU MONT-SAINT-BERNARD



Maison prévôtale du Saint-Bernard, à Martigny.



Le prévôt Luder. (Peinture au Grand Saint-Bernard.)

La seconde quinzaine de mai a ramené le centième anniversaire du passage des Alpes par Bonaparte et par toute une armée de 35.000 hommes.

A l'occasion de ce centenaire dont la célébration solennelle est malheureusement restée à l'état de projet, nous voulons noter ici les particularités qui ont marqué la présence du Premier Consul tant à Martigny et à Bourg-Saint-Pierre qu'au Saint-Bernard, et donner sur cette journée du 20 mai, quelques détails en partie inédits et propres à rectifier certaines inexactitudes commises par les historiens les mieux accrédités.

Parti de Paris le 6 mai, Bonaparte était à Genève le 9 et, trois jours plus tard, il faisait son entrée à Lausanne, au son des cloches et du canon, acclamé frénétiquement par un peuple qui lui était redevable de sa liberté. Après avoir passé en revue, sur la place du Marché à Vevey, la division Boudet, inspecté les approvisionnements de l'armée, à Villeneuve, après être rentré à Lausanne et, le lendemain, être venu coucher à Saint-Maurice, il arrive à Martigny, au pied du Mont-Saint-Bernard, le 17 mai, de bonne heure.

Grande fut la surprise des habitants du bourg en présence de l'officier très simplement vêtu d'un manteau gris et coiffé d'un chapeau sans plumes ni galon, que le postillon Félix Piota avait débarqué devant la maison prévôtale du Saint-Bernard. Ils avaient peine à voir en lui ce général Bonaparte auquel le titre de Premier Consul de la République française donnait déjà le prestige d'un César et qui, depuis quelques années, remplissait le monde de son nom.



Salle du déjeuner de Bonaparte à Bourg-Saint-Pierre.



Bourg-Saint-Pierre et le plateau de Raveyre.

La maison prévôtale du Saint-Bernard où Bonaparte établit son quartier général, sert de résidence au chef de la communauté, et les religieux contraints par la vieillesse ou les infirmités, y viennent se reposer des fatigues de leur rude ministère.

Le Premier Consul eut plusieurs entrevues avec le prévôt Luder, la tradition veut qu'ils se soient assis ensemble à l'ombre d'un pommier séculaire qui existe encore dans le jardin du couvent.

Bonaparte quitta Martigny dans la nuit du 19 au 20 mai, vers midi et demi. Il emmenait avec lui le chanoine Terretaz, économe du couvent, et le botaniste Murith, curé-prieur de Martigny. Il fit une halte de quelques minutes au presbytère de Liddes, y prit un rafraîchissement, puis renvoya sa voiture et continua sur Bourg-Saint-Pierre, à cheval.

Il atteignit le plateau de Raveyre, à l'entrée de Bourg-Saint-Pierre, vers 7 heures du matin, puis se dirigea vers le bourg où il s'arrêta à l'auberge dont l'enseigne portait : *A la colonne milliaire*, et que l'aubergiste, avec à-propos, s'empressa de baptiser, à l'avènement de l'empire : *Au Déjeuner de Napoléon*. On a eu la malheureuse idée de recouvrir d'une méchante étoffe verte le vénérable fauteuil ou chaise-longue dans lequel il s'assit, mais on a respecté la table de forme étrange sur laquelle il se fit servir des œufs qu'il examina, dit-on, très attentivement avant d'en briser la coque. Soupçonnait-il les braves gens du Bourg d'avoir été soudoyés par les Autrichiens, ou bien le spectre de Hoche se dressait-il dans le rêve prodigieux qui hantait Bonaparte?...

Le bruit courait, en Entremont, que les généraux qui s'étaient fait conduire au Saint-Bernard par les gens de la vallée, les avaient forcés à descendre jusqu'à Aoste et même plus loin, puis, sans façon, avaient refusé de les payer. Aussi, ne fût-ce qu'à contre-cœur que le guide Pierre-Nicolas Dorsaz consentit à mettre à la disposition du Premier Consul sa mule, une bête aux jarrets d'acier, réputée comme la plus vive et la plus sûre de la commune.

Au sortir de Bourg-Saint-Pierre, après avoir traversé, sur un pont fortifié, l'effrayante gorge du Valsorey, la route qui s'écartait sensiblement du tracé actuel, côtoyait l'abîme, l'espace d'un ou 2 kilomètres, puis allait rejoindre brusquement la rivière, au fond de la vallée. A l'endroit le plus périlleux appelé Sarreyre, par un de ces caprices qui donnent parfois à ces singuliers animaux les allures de mauvais plaisants, la mule fit mine de ruer et le Premier Consul, dont l'esprit était occupé ailleurs, eût perdu les étriers, si Dorsaz qui marchait du côté du précipice, n'eût prestement saisi sa bête par le mors et, de sa main libre, remis en selle le cavalier. Cet incident rompit la glace.

Bonaparte qui avait remarqué le sang-froid du guide et qui estimait sans doute que l'on peut être un héros sur le bord du précipice aussi bien que sur un champ de bataille, entama dès lors conversation avec lui. Il s'informa de son nom, de son âge et de sa famille et lui posa diverses questions auxquelles Dorsaz qui, à son tour, s'était aperçu qu'il n'avait point affaire à un chef de brigands, répondit avec confiance et sans arrière-pensée. Il était marié depuis deux ans, était père d'un gros garçon, habitait une maison dont il n'était que locataire et gagnait durant la bonne saison, en conduisant les voyageurs ou en montant leurs bagages à l'hospice, de quoi suffire à l'entretien de son nid et de sa nichée. Sa mule était à peu près toute sa fortune; ses courses lui étaient comptées 3 francs. — « Pour le coup, vous recevrez quelque chose en sus », ajouta Bonaparte avec une pointe de bonhomie. Et tout en devisant ainsi, ils franchirent les deux cabanes de Proz, le Pas de Marengo, l'Hospitalet et s'engagèrent dans le Vallon des Morts.

Un peu avant d'atteindre l'hospice du Grand Saint-Bernard, le Premier Consul, dont les jambes commençaient à s'engourdir, éprouva le besoin de marcher, en s'appuyant sur le bâton que lui offrit son guide et qui est conservé au musée historique de Sion.

Le prieur claustral, qui présidait à la distribution des vivres à la troupe, souhaita la bienvenue au Premier Consul, à son arrivée sur le col. Détail que ce dernier ignora certainement, le chanoine clavandier ou major-dome, qui l'introduisit dans un petit salon du premier étage (aujourd'hui le n° 23 et transformé en atelier de menuiserie), se nommait Barras.

« Bonaparte, raconte un témoin oculaire, mangea avec appetit un morceau de rôti que le cuisinier de l'hospice avait pu garantir à propos des mains avides des officiers », puis, de plus en plus nerveux, il passa dans la pièce voisine, saisit machinalement un volume qui traînait sur une table et tout en le feuilletant d'un air distrait, il échangea quelques brèves paroles avec le prieur, auquel il laissa, en souvenir de son passage, deux flacons à liqueur, dont un est exposé dans la bibliothèque du couvent. L'autre fut offert par le prévôt Rausis à Mgr Luquet, évêque d'Hésébon, envoyé extraordinaire et délégué apostolique en Suisse.

Dorsaz avait reçu l'ordre de conduire le Premier Consul jusqu'à Etroubles. » Je suis pincé, se dit-il, celui-là ne vaut pas plus cher que les autres! »

La descente s'effectua sans encombre, non pas sur un traîneau comme l'ont avancé ceux qui écrivent l'histoire de chic, mais toujours à dos de mulet. A Etroubles, pauvre village aussi triste d'aspect que de nom et situé à mi-trajet du Grand Saint-Bernard à Aoste, Bonaparte mit pied à terre. « C'est bien, dit-il au guide. Je suis satisfait de vous; mais ne partez pas sans

L'EAU A RUFISQUE (SÉNÉGAL)

Depuis que la ville de Rufisque existe, — et il y a belle lurette, — ses habitants étaient obligés, pour avoir de l'eau potable, de recueillir les eaux des pluies de l'hivernage, soit dans des citernes, soit dans des jarres, et, quand l'hivernage était peu pluvieux, tout le monde tirait un peu la langue. Les puits disséminés dans les villages noirs ou dans les cours des maisons européennes ne fournissent, à une ou deux exceptions près, que de l'eau saumâtre, absolument impropre à la consommation, et, quand la fin de la saison sèche arrivait, on ne pouvait se procurer de l'eau douce qu'aux puits creusés dans les dunes de sable, auprès desquels les blanchisseuses vont laver le linge et qui ne donnent, en fin de compte, qu'une eau bourbeuse et sale, tout juste bonne pour la toilette et les bains après filtrage, mais forcément mauvaise à boire, même filtrée.

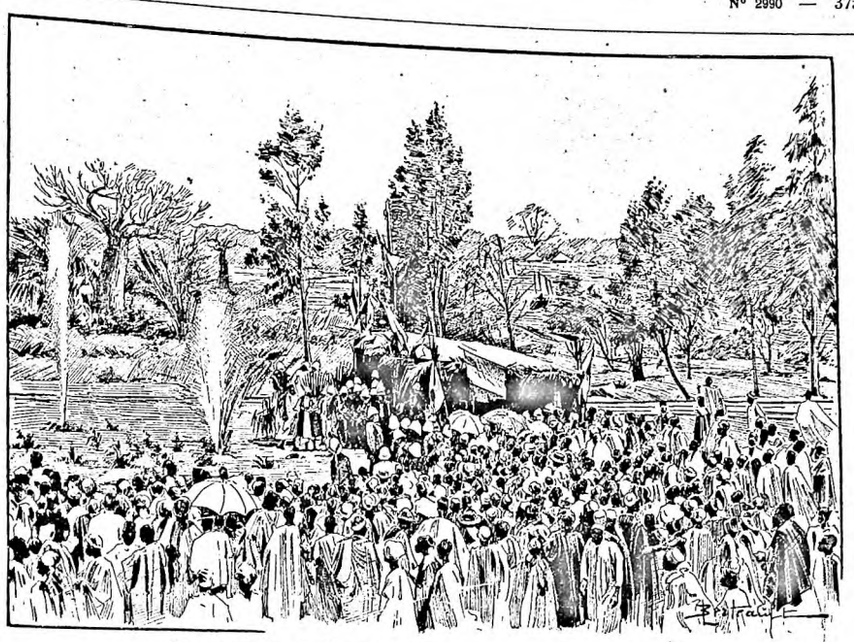
Cette situation durait depuis fort longtemps et semblait devoir durer fort longtemps encore, malgré la pénurie d'eau potable qui se faisait de plus en plus sentir au fur et à mesure que grandissait l'importance de la ville de Rufisque et que s'augmentait le nombre de ses habitants, lorsque, par le fait du hasard, — un hasard que nous pouvons sans exagération qualifier d'heureux, — quelques jeunes gens, au cours d'une promenade aux environs de Rufisque, découvrirent, — c'est le mot, — une oasis très grande, au milieu de laquelle passait un ruisseau. De l'eau courante! de l'eau douce! une végétation splendide : palmiers, caoutchoutiers, lianes, fougères, cela formait un tout si beau au milieu des dunes de sable, de la brousse et de quelques baobabs désolés qui composent le paysage ordinaire de ces parages, que ces jeunes gens furent enthousiasmés, que d'autres y revinrent avec eux, qu'on y organisa des parties de campagne et qu'enfin on s'aperçut que le ruisseau de Sangalkam coulait au fond d'une immense cuvette dans laquelle venaient s'accumuler les eaux des pluies filtrées par le sable pur de toute souillure, que cette eau était excellente et qu'elle ne se trouvait pas si loin de Rufisque qu'il ne fût possible de la capter et de donner à la ville l'eau potable qui lui était si nécessaire.

Des études furent faites sur les lieux : des sondages pratiqués, il résulta que l'eau était à fleur de sol et que la couche imperméable sur laquelle cette eau reposait était au-dessous de 12 mètres de profondeur, — qu'il y en avait en quantité largement suffisante pour alimenter deux villes comme Rufisque, et, les devis faits, les dépenses évaluées, on se mit à l'œuvre.

Nous ne nous attarderons pas à formuler des critiques relativement aux retards successifs qu'a subis la mise en œuvre des projets élaborés il y a tantôt une dizaine d'années : fonds insuffisants, devis estimatifs faits à vue de nez, tuyaux trop petits, inertie d'un chef de service néfaste : cela nous mènerait trop loin.

Nous ne voulons ici que constater, louer, et non critiquer : ceux que nous devrions critiquer ne sont plus là, heureusement, et ceux qui ont mené à bien les travaux entrepris ne méritent que des louanges.

Grâce à la persévérance de M. J. Gabard, maire de Rufisque et conseiller général, grâce aux conseillers généraux qui ont voté les fonds nécessaires pour amener l'eau jusqu'à la gare, et au conseil municipal qui en a voté aussi pour la canalisation de la ville, grâce enfin à l'initiative du chef de service des travaux publics, M. Malenfant, et au travail acharné de M. Sicamois, conducteur des travaux publics à Rufisque, nous avons l'eau dans la ville et c'est avec un vif sentiment de joie, que tous, ici, nous l'avons vue jaillir au soleil le jour de l'inauguration qui a eu lieu le 18 avril dernier.



Inauguration de l'eau de Sangalkam amenée à Rufisque.

Au compte-rendu de cette inauguration, faite par le *Journal Officiel de la Colonie* et que nous reproduisons ci-dessous, nous joignons des instantanés reproduisant le cadre dans lequel cette cérémonie s'est déroulée :

« Le mercredi 18 avril, à 9 h. 1/4 du matin, M. le gouverneur général se rendait de Dakar (1) à Rufisque par train spécial mis gracieusement à sa disposition par la Compagnie du chemin de fer. Il était accompagné de Mme Chaudié, de ses fils, de MM. Delavau, chef de cabinet, Hauet, officier d'ordonnance et Brunot, secrétaire particulier.

« M. le Gouverneur général est reçu sur le quai de la gare brillamment pavoisée, par M. Gabard, maire de Rufisque, MM. Escarpit, Hortala et Touzet, conseillers généraux, M. Malenfant, directeur des travaux publics, les officiers de la garnison et les notables de la ville. La fanfare des tirailleurs sénégalais joue la *Marseillaise*.

« M. Gabard conduit Mme Chaudié, M. le Gouverneur général et sa suite à la tente où est servi le vin d'honneur.

» Là, une surprise très habilement préparée attendait les assistants. M. Gabard se lève et annonce que, pour la première fois, l'eau de Sangalkam va faire son apparition dans la ville de Rufisque et, brusquement, d'une touffe verdoyante, un jet d'eau s'élance, puissant et clair, aux acclamations de la population.

« M. Gabard rend hommage au zèle éclairé de MM. Malenfant et Sicamois qui ont su mener à bonne fin cette difficile entreprise, ajoutant que c'est une véritable joie pour lui de voir cette fête présidée par M. le gouverneur général, dont la bienveillante sollicitude s'est toujours attachée à diriger la colonie en général et Rufisque en particulier dans la voie du progrès.

« M. le Gouverneur général répond en quelques mots au discours très applaudi de M. le maire de Rufisque. En s'associant aux félicitations adressées au directeur des travaux publics et au conducteur de la ville, il tient avant tout à proclamer bien haut que c'est grâce aux efforts constants de M. Gabard, qui a déjà tant fait pour la ville de Rufisque, grâce aussi à l'intelligente initiative de l'Assemblée locale et plus particulièrement de la représentation de Rufisque que le succès a couronné l'œuvre. Les sceptiques sont bien obligés de s'incliner. L'eau claire coule à Rufisque qui, aujourd'hui enfin, justifie le nom de « Rio fresco » que lui avaient jadis donné les premiers occupants de la presqu'île du Cap Vert.

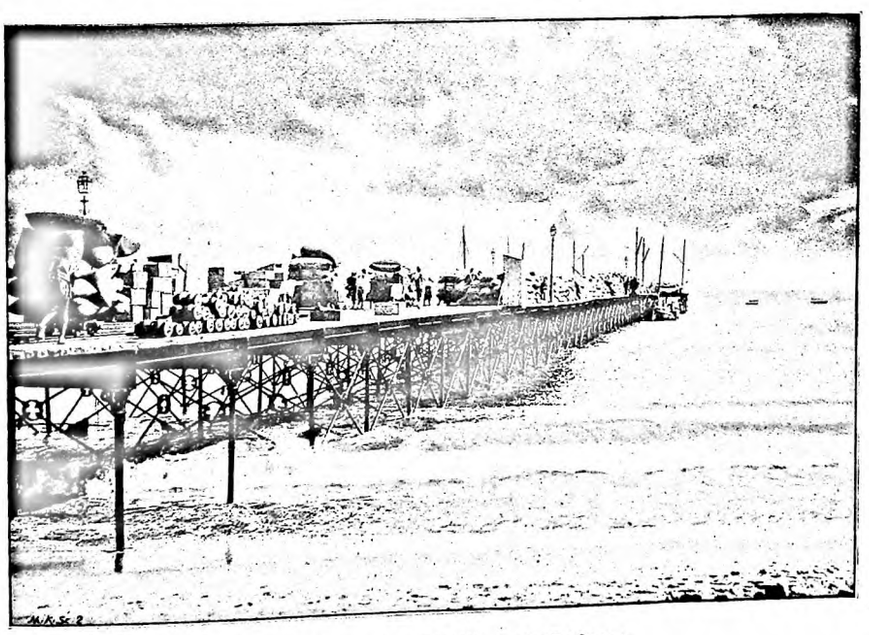
« Après cette improvisation dont la péroraison est saluée par les applaudissements de tous les assistants, M. le Gouverneur général lève son verre en l'honneur de Rufisque, de son maire et de sa population.

« Dans l'après-midi, M. le Gouverneur général visite le nouveau warf métallique récemment inauguré et admire l'activité prodigieuse qui règne sur les quais. Huit vapeurs sont en rade, chargeant des arachides pour Marseille et Bordeaux.

« A 4 heures, M. le Gouverneur reprenait le train pour Dakar après avoir de nouveau remercié M. Gabard et félicité tous ceux qui concourent à la prospérité toujours croissante de la ville de Rufisque. »

XXX.

(1) Le 15 avril, à Dakar, M. Chaudié avait présidé la distribution des récompenses décernées aux exposants de « l'Exposition industrielle agricole et maraîchère de la ville de Dakar », qui, si elle n'a pas fait autant de bruit que celle du « Cerveau du monde », n'en a pas moins été d'un bon et utile exemple.



Le nouveau warf métallique de Rufisque.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le pessimisme atteint les esprits supérieurs et les médiocres; il engendre, chez les premiers, la sérénité, et, chez les seconds, la misanthropie.

CHALLEMEL-LACOUR.

∴

On ne sort pas du péril sans péril.

MACHIAVEL.

∴

Amour, charité, volonté, voilà tout l'homme; le corps n'est qu'un détail, qui se donne, à l'occasion, par dessus le marché.

PAUL DESCHANEL.

∴

On doit la popularité à ses défauts, la gloire à ses mérites!

J. SIMON.

∴

Dès qu'un peuple a affirmé son indépendance, un de ses premiers soins est d'attenter à celle des autres.

H. HARDUIN.

∴

Les programmes et les doctrines à la mode mènent à tout, particulièrement ceux qui n'y croient pas.

∴

Tel connaît assez bien l'homme en général, qui connaît assez mal ses voisins, les hommes, et surtout s'ignore soi-même.

G.-M. VALTOUR.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — Le trottoir roulant. — (Voir l'article, page 388.)



Centre de la cour et atelier de l'arsenal de Johannesburg : vue prise 37 minutes après l'explosion.

LA GUERRE DU TRANSVAAL

L'EXPLOSION DE L'ARSENAL DE JOHANNESBURG

La seconde phase de la guerre du Transvaal vient de prendre fin : lord Roberts est entré à Johannesburg, puis à Prétoria, sans que les Boers défendissent ces deux villes, dont la seconde cependant est pourvue de fortifications sérieuses. Le président Krüger avec son armée de fidèles Burghers s'est retiré vers le Nord. On lui prête l'intention de continuer la lutte à outrance.

Le dernier courrier de Lourenço-Marquez nous apporte d'intéressants documents rétrospectifs. Il s'agit de l'explosion de l'arsenal de Johannesburg, catastrophe qui s'est produite le mardi 24 avril, à 5 h. 17 du soir exactement.

Cet arsenal était un arsenal improvisé. Dès le début des hostilités, le gouvernement transvaalien, prévoyant la durée de la guerre et ayant compris les difficultés du ravitaillement en munitions par l'Europe, avait décidé de fabriquer lui-même ses obus. M. Grunberg, ingénieur du Creusot, et deux autres de nos compatriotes, MM. Cassan et Flèche, furent chargés de ce service. Ils approprièrent à sa nouvelle destination une importante fonderie appartenant à des Anglais, MM. Begbie et Cie. Depuis plusieurs mois la fabrique fonctionnait et fournissait d'excellents projectiles à l'artillerie transvaalienne.

L'explosion du 24 avril ne s'est pas produite dans l'arsenal même, mais à 50 mètres des bâtiments de MM. Begbie, dans une vieille maison abandonnée qui contenait de nombreuses caisses de dynamite. Les effets ont cependant été terribles. Nos photographies montrent les dégâts matériels; malgré leur importance, ils n'ont pas empêché le travail de reprendre quelques jours plus tard. Le nombre des victimes, que l'on croyait tout d'abord plus considérable, s'est élevé néanmoins à 12 morts et 60 blessés, tous sujets italiens, autrichiens et français. Dans ce chiffre ne sont pas compris les noirs employés à l'arsenal et, à vrai dire, étant donné les quantités de fragments de chair et d'os ramassés de toutes parts, il sera difficile d'établir exactement le nombre de ceux qui ont péri.

Dès le premier moment, il parut évident que la catastrophe avait une origine criminelle. Tous les sujets anglais résidant encore au Transvaal furent expulsés par arrêté du président Krüger et la police opéra deux arrestations importantes : celle de M. Begbie, fils du propriétaire de l'usine, et celle d'un sujet américain du nom de Thomas Richard. L'enquête n'était pas terminée quand les Anglais sont entrés à Johannesburg, et il est à craindre que l'on ne connaisse jamais exactement toute la vérité.

Dans une allocution prononcée au cimetière de Johannesburg sur les tombes des victimes, M. Grunberg, échappé lui-même miraculeusement à la mort, puisqu'on l'a retiré d'un amas de décombres a formulé en ces termes son accusation :

« Mes amis, devant ces tombes où dorment les malheureuses victimes de l'acte d'un criminel inconnu, laissez-moi rassurer l'Etat et ses amis sur les conséquences de ce sanglant attentat. Le but du misérable était de détruire nos travaux, de briser nos énergies, de détruire nos machines, de tuer nos ouvriers. Quel résultat a-t-il obtenu? Quelques innocents ont été affreusement lacérés, mutilés, réduits en bouillie, sans que le plan de l'assassin ait réussi.

« Entourée d'ennemis et d'espions que nous découvrîmes nous-mêmes installés au centre de la ville, la police ne les a pas crus capables de préparer le forfait qui a été accompli. Pendant six mois le coupable, que nous démasquerons, je l'espère bien, a accumulé les engins meurtriers qu'il apportait par un tunnel et dont il remplissait un trou creusé sous une maison inoccupée, voisine de l'usine. Quand la quantité de dynamite déposée lui parut suffisante, il mit en communication sa mine meurtrière avec le courant électrique qui sert à l'éclairage de la ville et il attendit pendant quelques heures avec un horrible sang-froid. A l'heure où on lança le courant pour l'allumage des lampes, on provoqua inconsciemment l'explosion. Nous prenions nos précautions et le gouvernement avait pris les siennes, mais nous ne sûmes pas arrêter le bandit dans son indicible crime.

« La dynamite, arme des lâches, a maintenant fait son œuvre. Et nous, quoique un autre bandit prépare peut-être une autre tragédie, nous allons recommencer tous à faire notre devoir et notre besogne pour aider, par tous les moyens, au rétablissement de la paix dans cet infortuné pays.

« Adieu, mes pauvres ouvriers, dormez en paix. »

Un de nos correspondants nous donne quelques détails sur l'état d'esprit des Boers au commencement du mois dernier.

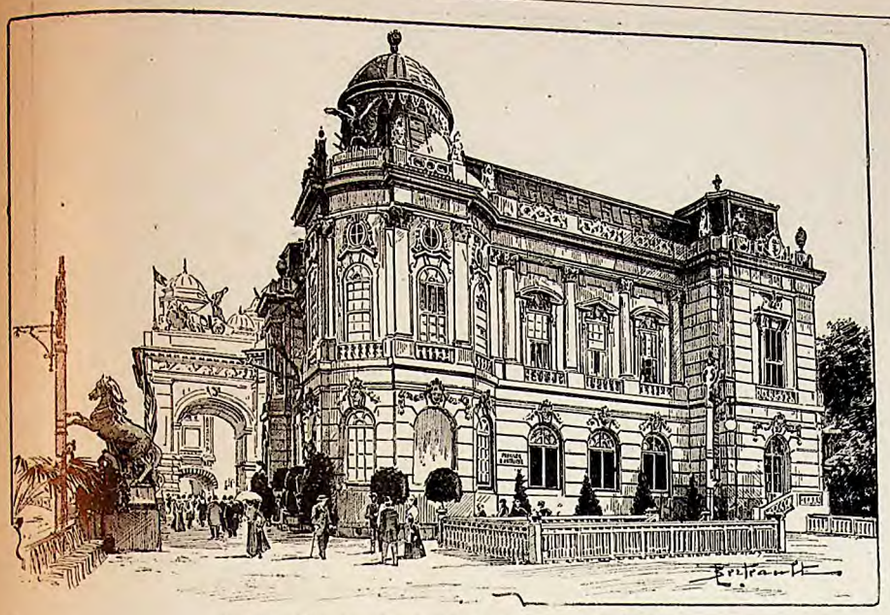
« ...Parmi eux, dit-il, il y a deux camps : celui qui est décidé à la guerre à outrance et celui qui commence à être las. Le premier est composé de ceux qui ont tout à perdre à la conquête anglaise : employés de l'Etat, commerçants, banquiers, etc... c'est la minorité. L'autre, et c'est le gros morceau, se compose de tous les paysans boers qui voudraient bien retourner dans leurs fermes... »

Telle était la situation, d'après notre correspondant, un mois avant la reddition de Johannesburg et de Prétoria. Il semble bien qu'il voyait juste puisque ces deux villes n'ont pas été défendues, mais ce qui s'est passé depuis ne lui donne pas raison.

P. M.



L'usine après l'explosion.



Le pavillon impérial d'Autriche au quai d'Orsay.

L'AUTRICHE

Deux des pavillons étrangers en façade sur la Seine affectent extérieurement l'aspect d'hôtels privés, habitables, et d'une richesse point excessive : celui de la Grande-Bretagne et celui de l'Autriche. Le premier est habitable en effet; son agencement intérieur est celui que ses façades font prévoir. L'extérieur du pavillon autrichien, œuvre de M. le conseiller L. Baumann, est au contraire un trompe-l'œil. L'architecte, ayant voulu édifier au bord de la Seine une construction bien viennoise, ne pouvait rien trouver de plus caractéristique que cette adaptation des motifs architectoniques de la Winter Reitschule (Manège d'hiver), un des bâtiments de la Hofburg. L'enveloppe extérieure était l'important; il l'a construite à sa fantaisie et il en a ensuite tiré parti de son mieux pour y loger l'exposition officielle autrichienne.

Les pavillons de l'Autriche, de la Hongrie et de la Bosnie-Herzégovine étant groupés, il paraissait nécessaire de les bâtir très différents les uns des autres, afin de bien marquer la diversité d'origine de ces trois pays politiquement réunis. Les trois architectes ont obtenu sans peine ce résultat : le manoir bosniaque, l'abbaye hongroise et l'hôtel autrichien mettent sous nos yeux une image fidèle, sinon complète, de cette étrange juxtaposition politique qui constitue l'empire austro-hongrois.

Le pavillon de l'Autriche est carré. Sa toiture d'ardoise est à la Mansard. Un dôme ovoïde surmonte un des angles. La symétrie de la façade s'arrête aux deux avant-corps; celui de droite, en tournant le dos à la Seine, est polygonal et forme pavillon d'angle comme si l'hôtel était à un coin de rue.

L'ornementation sculpturale est abondante, comme dans tous les édifices du style baroque. Ce style, le *barocco* italien du Bernin et de Borromini, partit de Rome au milieu du dix-septième siècle et fit le tour de l'Europe, se francisant avec Boffrand, s'hispanisant avec Churriguéro, se britannisant pour devenir le « style bombé » qui triompha longtemps en Angleterre, se germanisant avec les deux Fischer, le père et le fils, qui furent les architectes de la Hofburg. Le baroque est de l'architecture de sculpteur (le Bernin était un sculpteur en effet). Dans ses excès, il ne connaît plus les lignes droites ni les surfaces planes. Il est, pour l'extérieur des constructions, ce que le style rocaille ou rococo est pour les intérieurs.

Le pavillon autrichien est pourtant d'une sobriété relative. Ce qu'il a de plus *barocco*, ce sont les cartouches désaxés de sa façade. Le reste est d'un goût sûr, encore qu'un peu lourd.

Des arbustes en caisses, taillés en boule, encadrent la porte que ferme une belle grille et que précèdent des chevaux cabrés.

Intérieurement, le pavillon semble d'abord n'être qu'une belle cage d'escalier. Très noble, largement conçu, l'escalier qui conduit à la galerie du premier étage paraît occuper tout le rez-de-chaussée. Le pourtour comprend cependant plusieurs salles : un salon de réception, décoré et meublé dans le goût viennois nouveau; une salle de lecture; une pièce affectée à



Le grand escalier du pavillon de l'Autriche.

LIVRES NOUVEAUX

Philosophie. — Histoire. — Voyages.

La Couronne d'olivier sauvage; — Les Sept lampes de l'architecture, par John Ruskin, traduction française de George Elwall. 1 vol. in-8° illustré de 14 héliogravures, Société d'édition artistique, 12 francs.

La faute est-elle à Ruskin lui-même, ou à M. Elwall, ou encore à M. de La Sizeranne, — auquel cas ce serait une belle et enviable faute? Mais le fait est que les théories artistiques du vénérable esthéticien anglais nous ont paru infiniment plus attrayantes dans l'exposé qui nous en a été fait naguère par M. de La Sizeranne que dans la traduction, par M. Elwall, de *La Couronne d'olivier sauvage* et des *Sept lampes de l'Architecture*. Non pas que cette traduction soit mauvaise, autant du moins que nous pouvons en juger sans connaître l'original : elle est sérieuse, solide, et écrite en un français très suffisamment clair et correct, sinon très élégant. Tout au plus peut-on supposer que le texte anglais de Ruskin est, au contraire, d'une extrême élégance poétique, qui, pour ses compatriotes, en fait tout le prix, et dont une traduction trop littérale nous empêche forcément de nous faire une idée. Car autant les théories du vieux maître, simplifiées et condensées par M. de La Sizeranne, nous charmaient et nous émouvaient à la fois, et nous inspiraient le désir de les mieux connaître, autant nous craignons que tout lecteur impartial de la traduction de M. Elwall ne les trouve incohérentes, alambiquées, surannées, inférieures non seulement aux doctrines esthétiques de Cousin et de Taine, mais aux élévations sentimentales de Rio dans son *Art Chrétien*. Les trois conférences dont la réunion forme la *Couronne d'olivier sauvage*, ainsi dépouillées de la magique beauté de leur forme, ne sont plus que de médiocres bavardages, où un homme de lettres s'essaie péniblement à paraître familier; et les *Sept lampes de l'Architecture* nous présentent un si singulier mélange de morale, de technique artistique (souvent erronée), et d'histoire naturelle que mille images fines et gracieuses, semées tout au long des pages, risquent fort de passer presque inaperçues.

Les Grands Philosophes, publiés sous la direction de l'abbé C. Piat, I : *Socrate*, par Clodius Piat. 1 vol. in-8°, Alcan, 5 francs.

Nous ne pouvons que louer M. C. Piat d'avoir fondé pour nous cette collection nouvelle, où nous seront présentées, d'une façon à la fois très sérieuse et très claire, la personne et les doctrines des grands philosophes; et nous ne pouvons que le louer, aussi, d'avoir inauguré cette collection en nous présentant, lui-même, la personne et la doctrine du plus sage, peut-être, des grands philosophes. Les chapitres où il étudie la vie de Socrate, son enseignement, et son influence, sont des modèles de bonne vulgarisation; et nous ne croyons pas non plus qu'on ait encore jamais mis autant de tact et de pénétration à dégager la véritable morale de Socrate des diverses images, plus ou moins fantaisistes, que nous en ont laissées Xénophon et Platon. Au total, un excellent petit livre, c'est-à-dire excellemment approprié à sa destination. Ces *séries* à la manière anglaise sont d'ailleurs une invention des plus utiles, à la condition d'être bien dirigées. Puisse celle qu'a entreprise M. Piat profiter des erreurs d'une autre série analogue, qui précisément a eu le tort de se constituer un peu trop au hasard, et qui s'est trouvée n'être, en fin de compte, qu'une simple réunion d'ouvrages disparates, faute d'avoir été conçue d'après un plan fixe et dans un ordre d'idées déterminé d'avance!

Souvenirs de guerres d'Allemagne pendant la Révolution et l'Empire, par le baron de Comeau. 1 vol. in-8°, avec un portrait, Plon, 7 fr. 50.

Lieutenant d'artillerie sous Louis XVI, collègue et ami du jeune Bonaparte, puis officier à l'armée de Condé, chargé ensuite de l'organisation de l'armée bavaroise, et enfin attaché au quartier général de Napoléon en qualité de chef d'état major de la Bavière, le baron de Comeau est certainement un des hommes dont les souvenirs militaires devraient avoir le plus de chances de nous intéresser; il a pris part à toutes les grandes campagnes de la Révolution et de l'Empire; il a connu de près les chefs de l'Emigration, les souverains étrangers, Napoléon et ses généraux; et les titres des chapitres de ces *Souvenirs* nous promettent en effet plus de matière, et de plus importante, et de plus nouvelle, que n'en contiennent même les célèbres mémoires de Marbot. Mais, par malheur, ce remarquable officier n'avait point le talent littéraire qui aurait convenu pour donner une vie durable à tant de beaux souvenirs. Son récit est toujours, on le sent, d'une exactitude parfaite; les jugements y ont une impartialité qui nous les rend très précieux; et le portrait de Comeau, tel qu'il se dégage de l'ensemble du livre, laisse au lecteur l'impression la plus sympathique : mais le manque de couleur et de mouvement nuit à l'effet des chapitres même les plus instructifs; et nous sommes forcés de reconnaître, en fin de compte, que de ces honnêtes et respectables souvenirs ne se dégagent ni une figure, ni un paysage, ni une aventure, que puisse se représenter notre imagination.

Un Outre-Mer au XVII^e siècle : Voyages au Canada du baron de La Hontan, publiés avec une introduction et des notes par François de Nion. 1 vol. in-18, Plon, 3 fr. 50.

On ne saurait assez féliciter M. de Nion de l'idée qu'il a eue de rééditer, en les accompagnant de notes et de commentaires, ces *Voyages* de La Hontan, qui non seulement abondent en détails curieux sur la situation du Canada à la fin du dix-septième siècle, mais qui sont encore un modèle de verve, de mouvement, de vive et charmante couleur pittoresque. Abrégés et remis au point comme nous les offre M. de Nion, ils sont plus agréables à lire que tous les récits de voyage dont on nous encombre aujourd'hui; et nous serions presque tentés de dire qu'ils sont aussi plus instructifs, malgré leur vieillesse, car du moins ils nous offrent une image vivante des hommes et des choses d'outre-mer, et dévoilent à nos yeux des régions que personne, depuis lors, n'a plus réussi à nous bien décrire. Nous devons ajouter que les quelques notes placées au bas des pages par M. de Nion sont, elles aussi, des plus instructives; elles contiennent même certaines observations littéraires et philologiques sur le style de La Hontan qui nous aident à mieux apprécier toute la valeur de cet « écrivain d'action »; à supposer toutefois que le *Voyage* soit bien l'œuvre de La Hontan lui-même, et que l'homme « d'action » se soit chargé en personne de raconter ses aventures, au lieu d'en laisser le sens à un « écrivain » de profession, ainsi que c'était assez l'usage pour les hommes d'action d'il y a deux cents ans.

Romans. — Poésies.

Les Sèvriennes, par Gabrielle Réval. 1 vol. in-18, Ollendorff, 3 fr. 50.

« J'ai écrit ce livre avec passion, étant toujours amoureux de mon Ecole, et parce que ce seul nom de Sèvres est pour moi, — pour nous toutes hélas! — la résurrection d'un temps où, corps et âmes, nous étions en beauté. » Ainsi parle M^me Gabrielle Réval, dans la préface de son roman; après quoi elle nous décrit, en une série de petits tableaux, la vie des élèves de l'Ecole normale supérieure de Sèvres; et nous regrettons de ne pouvoir signaler ici, avec autant de détail que nous l'aurions voulu, les très intéressantes conclusions qui ressortent pour nous, à la fois, du roman et de sa préface. Tous deux prouvent d'abord que l'Ecole normale de Sèvres, en échange des croyances religieuses et morales dont elle délivre ses élèves, ne leur apprend guère à bien écrire le français : car le volume est tout rempli d'expressions affectées, gauches, et incorrectes, qu'aurait évitées la plus médiocre pensionnaire du couvent le plus arriéré. Et la faute n'en est pas à M^me Réval, qui ne manque par nature ni d'intelligence ni de goût, et qui serait capable d'écrire des romans très lisibles si seulement on ne l'avait point accoutumée à mal écrire, comme aussi à parler à tort et à travers de questions philosophiques, religieuses, littéraires, etc., dont on sent trop que personne ne lui a révélé la véritable signification. Mais son livre nous fait voir encore, de la façon la plus claire et la plus positive, par quels procédés l'Ecole qu'elle nous décrit parvient, ou tout au moins travaille, à déraciner du cœur de ses élèves, non seulement la foi religieuse et les traditions morales, mais en vérité tout ce qui fait le charme, la grâce, la raison d'être d'une femme. Reste à savoir si, sur ce dernier point, les renseignements que nous donne l'auteur sont tout à fait conformes à la réalité, ce que, naturellement, nous n'avons garde d'affirmer; mais le livre n'en constitue pas moins un document très curieux, et sur lequel nous ne saurions trop attirer l'attention de tous ceux que préoccupe la crise de notre enseignement universitaire.

La plus belle histoire du monde, par Rudyard Kipling, traduit de l'anglais par Louis Fabulet et Robert d'Humières. 1 vol. in-18, Société du *Mercure de France*, 3 fr. 50.

MM. Fabulet et d'Humières ont réuni, dans ce volume, quelques-unes des plus agréables nouvelles de M. Rudyard Kipling, traduites en excellent français. Jamais encore nous n'avons eu une aussi parfaite occasion d'apprécier exactement l'originalité du célèbre conteur anglais, autant du moins que peut être appréciée, à l'étranger, l'originalité d'un écrivain qui, pour ses compatriotes, vaut surtout par la piquante saveur de son style. Et nous reconnaissons volontiers que, même dépouillées de leur style, ces nouvelles ne manquent pas d'une certaine saveur; l'invention y est imprévue, les descriptions y ont une couleur à la fois vigoureuse et sobre, et le relief des figures, pour être trop souvent obtenu par des procédés d'exagération caricaturale, n'en reste pas moins très nettement marqué. Mais avec tout cela chacun des récits de M. Kipling n'est, au fond, qu'une anecdote, un *cas* plus ou moins curieux, parfois même un simple trait, sans l'ombre d'une portée générale pour justifier l'ample développement que l'auteur lui a donné. De chacun des sujets qui y sont traités en trente ou quarante pages, toutes remplies de préparations, de digressions et d'explications, Daudet ou Maupassant auraient tiré la matière d'un conte de trois cents lignes, et qu'ils se seraient en outre efforcés de rendre typique, de façon à lui permettre de nous toucher davantage. Et en effet les nouvelles de M. Kipling ne nous touchent jamais : elles nous apparaissent en quelque sorte comme des faits-divers, contés par un reporter adroit et spirituel, mais qui toujours se préoccupe moins de nous émouvoir que de fournir la preuve de son savoir-faire professionnel, y compris son talent de « tirer à la ligne ».

Fani Roseval, par Charles d'Héricault. 1 vol. in-18, Perrin, 3 fr. 50.

L'auteur de *Fani Roseval* connaissait fort bien la Révolution française : il en connaissait les faits et les idées, mais surtout il connaissait les mœurs qu'elle avait produites; et ses romans, comme son histoire de *Thermidor*, compteraient toujours parmi les plus fidèles peintures de la vie française au temps de la Terreur. Malheureusement M. d'Héricault, à force d'étudier les mauvais écrits de la fin du dix-huitième siècle, avait fini par s'imprégner de leur style et de leurs sentiments au point de ne plus se rendre compte de ce qu'ils avaient d'affecté et de maniéré : de sorte que son roman posthume, par exemple, a tout l'air d'avoir été vraiment écrit par l'actrice du Petit-Lazari qui en est l'héroïne. Et tout en appréciant la couleur historique de cette manière d'écrire, on ne peut s'empêcher de trouver que Fani Roseval manquait de naturel, qu'elle mettait au récit de ses aventures une emphase et une prétention presque insupportables, et que, même dans ses actes, elle aurait gagné à rester plus simple. D'un bout à l'autre, le volume nous donne la même impression de fatigue que nous donneraient, si nous nous avisions jamais de les lire, les romans de M^me de Genlis ou d'Olympe de Gouges. Et c'est en vérité grand dommage : car la figure de Fani Roseval est d'une grâce charmante, et le décor où elle se montre à nous est dessiné d'après nature avec une conscience et une exactitude des plus méritoires.

La nouvelle Cuisinière bourgeoise, par Franc-Nohain. 1 vol. in-18, éditions de la *Revue Blanche*, 3 fr. 50.

On a dit que les grands poètes différaient des petits en ce que leur talent était inégal : à ce compte, M. Franc-Nohain est sûrement un grand poète. Des deux parties qui forment son nouveau recueil, et dont l'une s'appelle *Plaisirs de la table*, l'autre *Soucis du ménage*, la première n'est qu'une suite de plaisanteries assez faciles, et dont on a vite fait de se fatiguer. La *Symphonie des potages*, les *Chansons des sauces*, le *Dialogue des pommes et des poissons*, les *Couplets du diabète ou des trois âges*, la *Ronde des ronds de serviettes*, tout cela se ressemble un peu trop, aussi bien au point de vue de l'invention qu'à celui de la forme; et tout cela ne dépasse pas sensiblement la moyenne de la poésie comique d'à présent. Mais au contraire les *Soucis du ménage* sont d'un véritable poète; et non seulement la plaisanterie nous y charme par son imprévu et sa variété, mais elle se relève encore d'une observation toujours simple, précise et quelque peu sentimentale, qui fait de ce recueil de petits poèmes un vivant tableau des menues misères de la vie conjugale.

Divers.

L'Enseignement général du dessin dans les établissements universitaires, par J.-J. Pillet. 1 vol. in-16, librairie des Arts du Dessin, 2 fr. 50.

Admirateur passionné des doctrines pédagogiques de M. Guillaume, M. Pillet est, parmi nos professeurs, l'un de ceux qui attendent les meilleurs résultats de leur application à l'enseignement général du dessin. Et bien que, dans nos lycées et collèges, on leur ait déjà accordé une place considérable, M. Pillet ne se tient pas encore pour satisfait; l'extension de ces méthodes d'enseignement lui paraît d'autant plus urgente que, dans ces derniers temps, ses fonctions d'inspecteur lui ont permis de constater, dans nos écoles, maints symptômes d'un certain scepticisme touchant leur efficacité. On devine sans peine, après cela, le zèle apporté par M. Pillet pour mettre en relief les principaux avantages pédagogiques des doctrines de M. Guillaume, quand l'occasion s'en est offerte à lui, l'année passée, dans le *rapport* qu'il a été chargé de présenter à la Commission Parlementaire de l'enseignement. Or, le présent ouvrage n'est autre chose que ce « rapport »; et l'on s'expliquera mieux, peut-être, les raisons qui ont déterminé M. Pillet à le rééditer sous la forme du livre, si l'on veut bien se souvenir qu'en France il ne suffit pas de soumettre aux Chambres un projet de réforme pour le voir aboutir.

Ont paru :

Divers. — *Madame Swetchine, sa vie et ses œuvres*, publiées par le comte de Falloux, édition nouvelle, 2 vol. in-16, Perrin, 8 fr.; — *La Crise universitaire d'après l'enquête de la Chambre*, par G. de Lamarzelle. 1 vol. in-18, d°, 3 fr. 50. — *Poèmes et légendes du moyen âge*, par Gaston 6 fr. — *La Vie Parisienne au XIX^e siècle : Paris de 1800 à 1900 d'après les estampes et les mémoires du temps*, publié sous la direction de Charles Simond; tome I : *Consulat, Empire, Restauration, 1814*, par Arthur Chuquet. 1 vol. in-8°, d°, 7 fr. 50.; — *Souvenir d'un journaliste*, par Maurice Talmeyr. 1 vol. in-18, d°, 3 fr. 50. — *Le Livre des Mille nuits et une nuit*, traduction littérale et complète, par le Dr J.-C. Mardrus; tome V. 1 vol. in-8°, éditions de la *Revue Blanche*, 7 fr.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

Moyen d'assurer le secret des dépêches dans la télégraphie sans fil. — On sait que la télégraphie sans fil présente le grave inconvénient de ne pas assurer le secret des communications transmises, car tout appareil récepteur placé dans la zone d'action des ondes électriques émises par l'appareil transmetteur peut être influencé par ces dernières et, par conséquent, intercepter les messages télégraphiques.

M. Tommasi vient de présenter à l'Académie des sciences un dispositif qui empêche qu'un message lancé par l'appareil transmetteur d'un poste télégraphique puisse être déchiffré par un appareil récepteur placé en un point intermédiaire.

Ce dispositif est basé sur ce fait que la distance à laquelle les ondes électriques peuvent parvenir, varie suivant que les deux sphères métalliques qui constituent « l'oscillateur » du poste de départ se trouvent plus ou moins rapprochées l'une de l'autre, et que, par suite, l'étincelle d'oscillation a une longueur plus ou moins grande. En faisant varier cette longueur, on pourra donc régler d'une manière assez précise, la distance que les ondes électriques auront à franchir pour atteindre le poste d'arrivée.

Ceci posé, M. Tommasi établit au poste de départ un second transmetteur, combiné avec le premier, mais disposé pour que sa zone d'action s'étende sur une distance légèrement inférieure à celle pour laquelle le premier transmetteur est réglé. Alors, en même temps qu'il envoie par le premier transmetteur la dépêche destinée au poste d'arrivée, il lance, au hasard, par le second, des émissions longues ou brèves qui se confondent avec celles du premier dans tout l'espace placé dans la zone d'action de ce second transmetteur.

Il en résulte que tout appareil intermédiaire avec lequel on chercherait à surprendre le message envoyé, ne recueillerait qu'une confusion de points et de traits sans aucune signification; tandis que le poste d'arrivée situé au-delà de la zone d'influence du second transmetteur, recevra seulement les ondes émises par le premier, c'est-à-dire la dépêche parfaitement claire.

Ce dispositif constitue donc en faveur des ondes de transmission de la dépêche, une enveloppe de sûreté qui règne sur tout leur parcours et dont elles émergent *seules* à l'extrémité pour aller s'enregistrer sur le récepteur du poste d'arrivée.

Il va sans dire, cependant, que tout autre poste situé exactement à la même distance du poste de départ pourra recevoir la même dépêche.

Le Transsaharien. — En attendant que les diverses lignes commencées ou projetées dans les provinces de Constantine et d'Alger, poussent leurs ramifications à travers le Sahara, celle qui existe, depuis de longues années déjà, dans le département d'Oran et qui constitue actuellement la ligne de pénétration la plus longue, conserve son avance et continue sa marche vers le Sud, au grand profit de la pacification des régions sahariennes récemment conquises. C'est par là, incontestablement, qu'on atteindra le plus vite et le plus sûrement la région sénégalaise.

Cette ligne, exploitée par la Compagnie franco-algérienne, s'étend maintenant d'Arzew — où l'on s'occupe de la relier directement à Oran, — à Djenien-Bouresg, sur un parcours d'environ 540 kilomètres. Son prolongement sur Duveyrier est en voie d'exécution, et pourra bientôt être utilisé pour les transports militaires à destination d'Igli.

Nous apprenons que le gouverneur général de l'Algérie vient d'informer la Chambre de commerce d'Oran que le gouvernement a admis le principe du prolongement de la ligne, au-delà de Duveyrier, vers les oasis du Touat et des Tidikelt, par les vallées de l'oued Zousfana et de l'oued Saoura. Les études vont être incessamment entreprises sur la première section longue de 95 kilomètres, entre Duveyrier et Ksar-el-Aroudj.

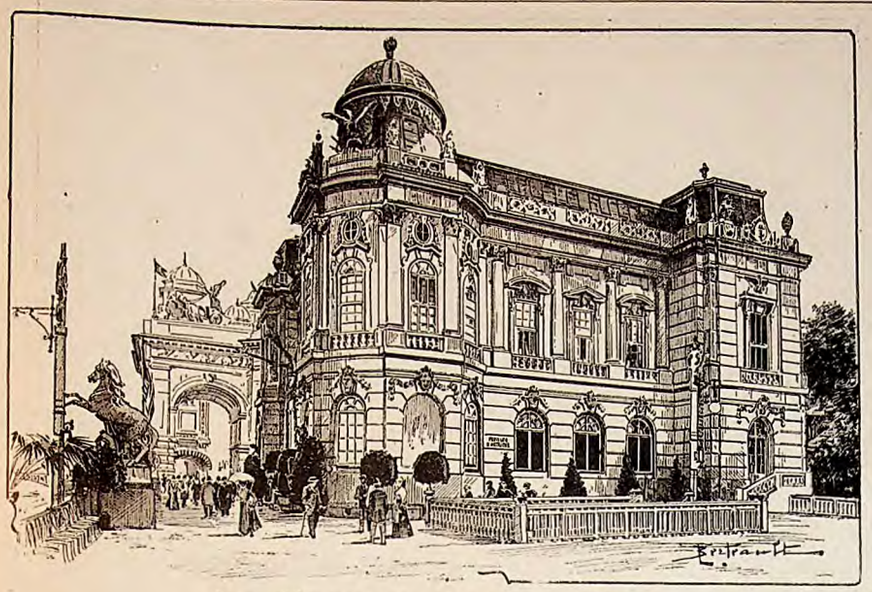
Un intéressant transport de force hydraulique et électrique en Amérique. — La Pike's Peak Power Company est en train de réaliser un intéressant transport de force entre Beaver Creek et d'importantes usines métallurgiques du district de Cripple Creek, dans le Colorado.

Il s'agit d'utiliser une chute totale de 700 mètres de hauteur, au moyen d'une conduite de 1.800 mètres de long débitant assez d'eau pour fournir une puissance de 5.000 chevaux-vapeur. Cette puissance sera divisée en deux stations dont la première fonctionnera sous une chute de 350 mètres. L'eau qui aura ainsi actionné la première série de moteurs passera dans une autre conduite pour aller agir sur une seconde série placée à 350 mètres plus bas.

Les deux usines comprendront 8 machines génératrices d'électricité d'une puissance totale de 3.000 kilowatts environ.

Nouveau procédé d'épuration des huiles. — M. de la Roche vient de faire breveter un nouveau procédé pour l'épuration des huiles au moyen du carbure de calcium.

On mélange à l'huile 10 0/0 de carbure pulvérisé; l'eau contenue dans l'huile est absorbée et provoque un dégagement d'acétylène qui décompose le carbure. Il reste de la chaux qui neutralise alors les acides gras contenus dans l'huile.



Le pavillon impérial d'Autriche au quai d'Orsay.

L'AUTRICHE

Deux des pavillons étrangers en façade sur la Seine affectent extérieurement l'aspect d'hôtels privés, habitables, et d'une richesse point excessive : celui de la Grande-Bretagne et celui de l'Autriche. Le premier est habitable en effet; son agencement intérieur est celui que ses façades font prévoir. L'extérieur du pavillon autrichien, œuvre de M. le conseiller L. Baumann, est au contraire un trompe-l'œil. L'architecte, ayant voulu édifier au bord de la Seine une construction bien viennoise, ne pouvait rien trouver de plus caractéristique que cette adaptation des motifs architectoniques de la Winter Reitschule (Manège d'hiver), un des bâtiments de la Hofburg. L'enveloppe extérieure était l'important; il l'a construite à sa fantaisie et il en a ensuite tiré parti de son mieux pour y loger l'exposition officielle autrichienne.

Les pavillons de l'Autriche, de la Hongrie et de la Bosnie-Herzégovine étant groupés, il paraissait nécessaire de les bâtir très différents les uns des autres, afin de bien marquer la diversité d'origine de ces trois pays politiquement réunis. Les trois architectes ont obtenu sans peine ce résultat : le manoir bosniaque, l'abbaye hongroise et l'hôtel autrichien mettent sous nos yeux une image fidèle, sinon complète, de cette étrange juxtaposition politique qui constitue l'empire austro-hongrois.

Le pavillon de l'Autriche est carré. Sa toiture d'ardoise est à la Mansard. Un dôme ovoïde surmonte un des angles. La symétrie de la façade s'arrête aux deux avant-corps; celui de droite, en tournant le dos à la Seine, est polygonal et forme pavillon d'angle comme si l'hôtel était à un coin de rue.

L'ornementation sculpturale est abondante, comme dans tous les édifices du style baroque. Ce style, le *barocco* italien du Bernin et de Borromini, partit de Rome au milieu du dix-septième siècle et fit le tour de l'Europe, se francisant avec Boffrand, s'hispanisant avec Churriguéro, se britannisant pour devenir le « style bombé » qui triompha longtemps en Angleterre, se germanisant avec les deux Fischer, le père et le fils, qui furent les architectes de la Hofburg. Le baroque est de l'architecture de sculpteur (le Bernin était un sculpteur en effet). Dans ses excès, il ne connaît plus les lignes droites ni les surfaces planes. Il est, pour l'extérieur des constructions, ce que le style rocaille ou rococo est pour les intérieurs.

Le pavillon autrichien est pourtant d'une sobriété relative. Ce qu'il a de plus *barocco*, ce sont les cartouches désaxés de sa façade. Le reste est d'un goût sûr, encore qu'un peu lourd.

Des arbustes en caisses, taillés en boule, encadrent la porte que ferme une belle grille et que précèdent des chevaux cabrés.

Intérieurement, le pavillon semble d'abord n'être qu'une belle cage d'escalier. Très noble, largement conçu, l'escalier qui conduit à la galerie du premier étage paraît occuper tout le rez-de-chaussée. Le pourtour comprend cependant plusieurs salles : un salon de réception, décoré et meublé dans le goût viennois nouveau; une salle de lecture; une pièce affectée à



Le grand escalier du pavillon de l'Autriche.



M. G. MASSON. — Phot. Pirou, bd St-Germain.

M. Georges Masson, président de la Chambre de commerce de Paris, ancien président du Cercle de la librairie, vient de mourir à l'âge de soixante ans. En 1871, il avait succédé à son père, M. Victor Masson, comme chef de l'importante maison de librairie et d'édition scientifiques universellement connue. Ayant fait de brillantes études au lycée Louis-le-Grand, il joignait à ses aptitudes commerciales une haute culture intellectuelle. L'expérience de M. Georges Masson, son infatigable activité, sa grande puissance de travail, lui permirent d'exercer, en dehors de sa profession, de nombreuses fonctions publiques. Pour n'en citer que quelques-unes, rappelons qu'il fut membre du Conseil de surveillance de l'Assistance publique de Paris, président du Conseil d'administration de l'Office colonial, membre du Conseil supérieur du travail et du Comité consultatif des chemins de fer, président de la Société d'Encouragement pour le Commerce d'exportation. Les présidents de toutes les chambres de commerce de France l'avaient désigné pour présider leur réunion en 1900. Il avait été promu commandeur de la Légion d'honneur, le 21 octobre 1899.

UNE MISSION DE MANDARINS ANNAMITES A L'EXPOSITION

Une mission de hauts mandarins annamites de l'administration indigène du Tonkin a été envoyée en France par M. Doumer pour visiter l'Exposition, pour étudier les sciences et les arts et examiner les procédés et les produits industriels et agricoles de la métropole.

Ces fonctionnaires, au nombre de trois, sont arrivés à Paris la semaine dernière, avec plusieurs secrétaires et une suite de sept personnes. Le chef de la mission est le mandarin Vu-Quang-Nha, chevalier de la Légion d'honneur. Tran-Dinh-Luong est le mandarin de la province Bac-Qiang, et Hoang-Trong-Phu est docteur ès-lettres. Le premier secrétaire nommé Tu-Dam est également docteur ès-lettres, et Nyu-Gen-Lian, qui remplit les fonctions d'interprète est le secrétaire général de la Société d'enseignement mutuel à Hanoï.

Tous ces Annamites sont d'une vive intelligence et il n'est pas douteux qu'ils tireront un inestimable profit de leur séjour en France et de leurs visites à l'Exposition.



La mission Tonkinoise. — Phot. Nadar père.

LE MONUMENT DE COPERNIC A CRACOVIE

Le 8 juin, en présence d'un public nombreux et de délégués des corps savants de tous les pays, on célébrait solennellement le cinq-centième anniversaire de l'Université de Cracovie, une des plus anciennes du monde. Au programme des fêtes, figurait l'inauguration d'une statue de Copernic, élevée aux frais du gouvernement dans la cour de l'Université. Né à Thorn, à l'époque où cette ville était polonaise, Copernic, avant d'aller se perfectionner à Bologne, était venu à Cracovie, étudier le grec, le latin, la philosophie et la médecine; aussi le monument commémoratif le représente-t-il vêtu du costume d'étudiant. Le célèbre astronome considère attentivement un globe céleste; à ses pieds pousse d'un jet vigoureux le laurier symbolique.

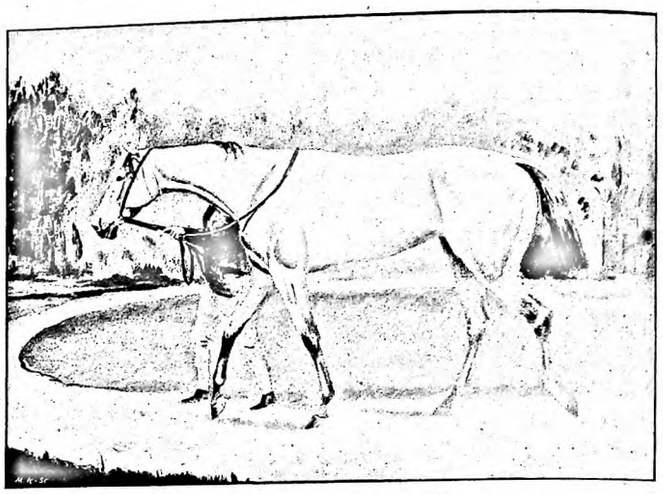


Cette statue est l'œuvre du sculpteur Cyprien Godebski, auteur du monument colossal d'Adam Mickiewicz, inauguré l'an dernier à Varsovie. D'origine polonaise, M. Godebski est né en France et réside depuis longtemps à Paris.

SUR LE TROTTOIR ROULANT

La plate-forme mobile ou trottoir roulant est un des clous incontestés de l'Exposition. Ce n'est pas seulement un moyen de transport, c'est aussi une attraction en soi. Tout le monde y monte et s'en sert. On assure que, pour avoir le chiffre quotidien des clients de la plate-forme, il suffit de diviser par deux le chiffre des entrées à l'Exposition. Il fallait un pareil succès à une entreprise qui a eu d'énormes frais d'installation et dont les dépenses quotidiennes d'énergie électrique sont énormes.

Dans le numéro de l'*Illustration* du 14 avril, nous avons décrit le fonctionnement du trottoir roulant. La surprise de tous ceux qui y mettent le pied pour la première fois, c'est de constater combien il est facile d'y monter ou d'en descendre. Pour tomber, il faudrait le faire exprès. Les plus timides s'enhardissent vite et bientôt passent sans appui d'une plate-forme à l'autre, descendant à rebours, cherchant des difficultés où il n'y en a pas. On raconte qu'un des premiers jours, une vieille dame attendit pendant plus d'une heure que « cela s'arrêtât ». Vieilles dames et vieux messieurs n'ont plus de ces appréhensions et semblent éprouver autant de plaisir que les jeunes à ce déplacement continu, régulier, sans secousses, qui vous emporte doucement, vous cueille au passage, vous dépose, vous reprend, et vous fait rêver d'une ville de l'avenir, où les trottoirs, les rues, les avenues, les boulevards rouleraient ainsi et vous ramèneraient à votre domicile, à la sortie de l'Exposition, sans que vous ayez dû héler vingt cochers avant d'en trouver un qui consente à vous conduire pour cent sous.



« Semendria », gagnante du Grand Prix.

LE GRAND PRIX DE PARIS

Le dernier Grand Prix du siècle marquera à plusieurs titres dans les annales du sport hippique.

En tant que solennité parisienne, il a emprunté un éclat tout spécial à la présence d'un souverain, le roi de Suède et Norvège, aux côtés du président de la République, dans la tribune officielle, décorée de drapeaux français, suédois et norvégiens, de plantes vertes et de fleurs.

Au point de vue purement sportif, il a rompu avec plusieurs traditions :

1° Il a été gagné par une pouliche, alors que le fait s'était déjà produit en 1895. Or il était de règle constante, jusque-là, que le Grand Prix ne revenait au beau sexe chevalin que tous les neuf ans régulièrement.

2° Cette pouliche est grise. Jamais Grand Prix n'avait été remporté encore par un concurrent de cette robe, très rare chez les pur sang anglais et qui ne se rencontre que dans quelques familles.

3° La gagnante du Grand Prix de 3.000 mètres, *Semendria*, pour l'appeler par son nom, est une fille du Sancy, dont les produits — surtout les produits femelles — passaient pour n'être supérieurs que sur une distance inférieure à 2.500 mètres.

Semendria, qui avait déjà, trois semaines auparavant, remporté à Chantilly le Prix de Diane, réservé aux pouliches, est née au haras de Martinvast, appartenant au baron de Schickler. Elle est par le Sancy et Czardas, déjà mère d'un vainqueur du Grand Prix, Ragotsky.

Le baron de Schickler, un éleveur émérite, a deux spécialités. Il se plaît à élever des chevaux de robe grise. Et il s'applique à les baptiser de noms difficiles, pompeux ou exotiques, Semendria est le nom de l'ancienne capitale de la Serbie.

Semendria avait pour jockey W. Pratt. Elle n'était pas favorite et est partie à 8 contre 1. Le montant du prix s'est élevé, avec les entrées, à 270.800 francs pour le premier, 20.000 francs pour le second et 10.000 francs pour le troisième.

Notons enfin que les 3 kilomètres de la course ont été parcourus en 3'18" 1/5 par l'excellente jument dont le dessin de M. C. de Bragard rend bien la silhouette élégante.



Phot. Rouiller, à Vendôme.

LA STATUE DE ROCHAMBEAU

On a inauguré à Vendôme, le 10 juin, la statue élevée au maréchal-comte de Rochambeau, né en 1725 dans cette ville, dont il fut nommé gouverneur en 1749. Il comptait déjà de glorieuses campagnes et s'était signalé à Namur, à Maestricht, à Clostercamp, lorsque, étant lieutenant-général, il fut envoyé en Amérique, à la tête de six mille hommes et, avec Lafayette, prêta son concours à Washington pour imposer à l'armée anglaise la capitulation de York-Town, épisode final décisif de la guerre de l'indépendance.

La statue découverte dimanche dernier, aux accents alternés de la *Marseillaise* et de l'*Hymne Américain*, a été exécutée par M. Haman.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

Nous donnons un air (n° 5) de *Bastien et Bastienne*, le charmant ouvrage que Mozart composa à l'âge de douze ans et qui fait un si aimable lever de rideau au grand succès de l'Opéra-Comique : *Hœnsel et Grétel*. — Une très artistique mazurka de E. Kœhler, *Bal Blanc*, complète ce fascicule.

NOTRE SUPPLÉMENT EN COULEURS

Encartée dans le numéro, la gravure *Pavillon de la Serbie*, est visée à la page 378.

Imprimerie de l'Illustration 13, rue St-Georges. — Paris.
L'Imprimeur-Gérant Lucien Marc.



LE MONUMENT DU SERGENT BLANDAN. — Ph. Victoire.

Une confusion de documents photographiques nous a fait commettre une erreur dans notre précédent numéro; le monument figuré sous le nom de « Sergent Blandan », est le monument commémoratif de la guerre de 1870, élevé récemment à Albert (Somme) et qui est l'œuvre de M. Albert Rose, sculpteur, et de M. Salle, architecte. Quant au brave sergent Blandan, voici la statue qu'on lui a dressée sur la place Sathonay à Lyon; deux artistes lyonnais en sont les auteurs : M. Lamotte pour la sculpture et M. Dubuisson pour l'architecture; pour plus de détails, voir la notice publiée à la page 372 de notre numéro du 9 juin.

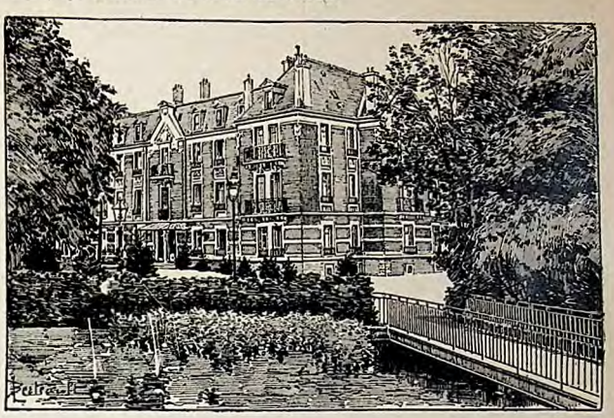


Chambre à coucher du Shah de Perse.

L'HABITATION DU SHAH DE PERSE A CONTREXÉVILLE

Le shah, en France, et pour l'Exposition! C'est-à-dire l'apothéose, les feux d'artifice, la revue, l'enthousiasme irréfléchi mais sincère, la vision d'aigrettes de diamants, l'Orient, les mille et une nuits... Non. Pour l'instant, il nous faut savoir attendre le souverain asiatique; il viendra sûrement à Paris, mais plus tard, quand l'auguste malade aura recouvré la santé qu'il vient chercher de si loin; deux mois de voyage en caravane, je ne sais combien de jours de chemin de fer depuis Djoulfa, au-delà de Tiflis, et l'on a beau dire, train spécial ou non, des roues qui tournent, tournent; après une semaine, il y a de quoi en avoir assez. Le shah en a eu trop, puisqu'il s'est arrêté à Varsovie, — je parle seulement de la partie de voyage effectuée en Europe, par chemin de fer, — et qu'il arrivera en retard à Contrexéville pour commencer son traitement. Ses appartements étaient retenus pour un mois au moins, moyennant une somme fort raisonnablement demandée par le Grand Hôtel de l'Etablissement : 800 francs par jour; on a dit le chiffre, mais sans montrer comme l'*Illustration* le fait ici ce que c'est que la *Souveraine*, pavillon, château plutôt, avec ses quatre étages, ses quarante chambres de maîtres et une situation unique.

L'Etablissement de Contrexéville, tout entier contenu dans un parc pas très grand, mais planté de beaux arbres, déborde de toutes parts. On a construit pour les galeries destinées à abriter les buveurs, pour le Casino, inauguré d'hier, pour le Grand Hôtel qui ouvre encore un corps de bâtiment nouveau cette année. En 1895, existait près d'une des sources appelée la *Souveraine*, une maisonnette insuffisante tirant son nom de la source. On l'abattit pour édifier la *Souveraine* actuelle qui a belle tournure et présente cet avantage inappréciable dans la circonstance d'être



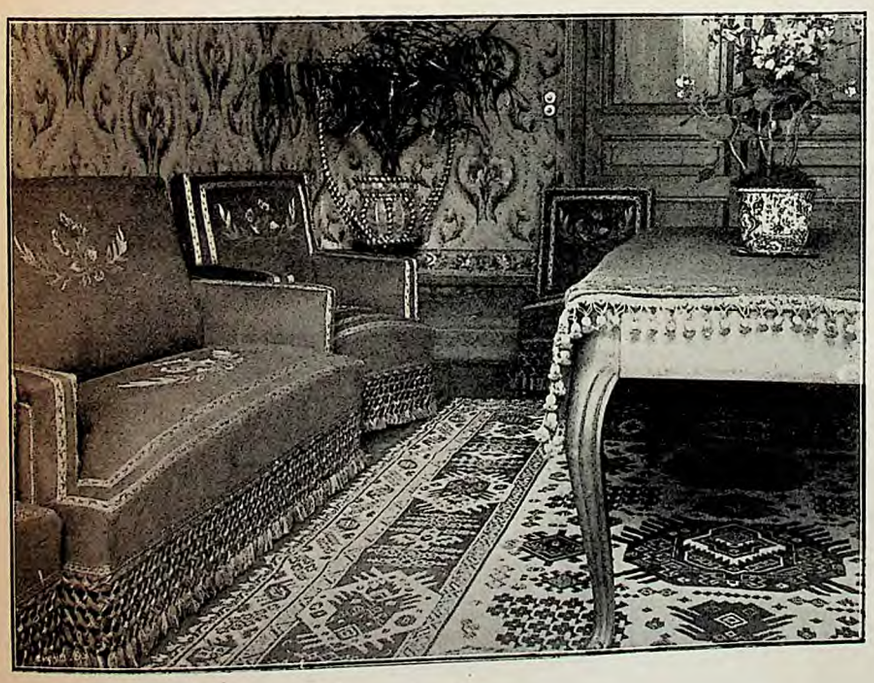
« La Souveraine », dépendance du Grand Hôtel.

complètement isolée, tout en se trouvant, comme toutes les autres constructions, en plein parc. La *Souveraine* est en bordure sur la rue d'un côté; elle a sa grille particulière et il suffit du côté du jardin de deux ou trois gardiens à placer aux petits ponts de la minuscule rivière coulant devant la cour d'honneur, pour que la vie ordinaire de l'Etablissement ne soit pas arrêtée, tout en respectant absolument la tranquillité du « client » assez fortuné pour s'offrir le luxe d'une pareille habitation.

Le bâtiment a deux ailes; c'est dans l'aile sud, au premier étage, qu'habitera le shah, tandis que sa suite, composée de trente dignitaires de sa Cour et d'une vingtaine de domestiques, occupera le reste des locaux. Au centre de la Cour d'honneur, façade principale, salon de réception dont nous donnons un aperçu avant la lettre, car il est probable que le shah fera jeter de ci de là des étoffes, qu'on mettra des tentures apportées de Perse, des armes, des bibelots qui changeront totalement l'aspect de cet intérieur confortable, cossu, très moderne, mais aussi peu oriental que possible : des fauteuils, un canapé en drap de couleur cuivre, avec, il est vrai, des broderies et des galons, une table de chêne, quelques plantes...

Je reverrais avec plaisir le même salon dans quelque temps, lorsque la fantaisie asiatique aura effleuré ce correct assemblage de meubles neufs. La chambre à coucher est plus simple encore : un lit anglais, en fer, à boules de cuivre, couvert d'une étoffe en coton, à fleurs, une armoire à glace et une table en pitchpin, une chaise-longue, des chaises cannées, et un tapis... qui n'est pas encore d'Orient! Une enfilade de salons d'attente, de cabinets de travail, et voilà pour cette aile de la *Souveraine* au premier étage. L'autre aile est semblable, le rez-de-chaussée pareil et le second étage à peu près de même. Je reviendrai décidément, quand le shah sera là et que je ne serai pas obligé, comme l'autre matin, de me contenter, pour satisfaire ma soif de curiosité, d'assister à une manœuvre de gendarmes, exécutée dans la Cour d'honneur pour se repérer en vue du cortège officiel, sorte de répétition générale qui a fait bien du plaisir tant aux habitants de Contrexéville qu'aux buveurs. Enfin l'on voyait quelque chose, ou à peu près, depuis le temps qu'on attendait. Il est venu des landaux de Nancy; on les essaye, et c'est un premier aliment à la curiosité publique; on pavoise, ce qui est bien, mais ce n'est pas encore le shah si attendu...

EDMOND RENOIR.



Le salon.

P.-S. — 13 juin : S. M. vient de faire son entrée aux acclamations de la foule.

COURRIER DE PARIS

Le dernier survivant des fils du roi Louis-Philippe vient de s'éteindre.

Ceux-là mêmes qui s'intéressent médiocrement aux destinées de la famille d'Orléans n'ont pas accueilli avec indifférence la nouvelle de la mort du prince de Joinville. Depuis longtemps, il vivait effacé, en philosophe, en sage, ayant renoncé à des revanches improbables et ne faisant plus que de rares apparitions sur ce que nos pères appelaient un peu emphatiquement la « scène du monde ». Je vois encore, aux funérailles du duc d'Aumale, ce grand vieillard à barbe blanche, la tête légèrement penchée de côté, comme pour tendre l'oreille; sa surdité légendaire semblait l'isoler parmi les autres personnages du cortège, qu'il dominait de sa haute taille, et sa physionomie était bien celle d'un homme habitué à penser en dedans. Ce qu'il pensait alors, devant le cercueil de son illustre frère, qui, de quatre ans moins âgé que lui, le précédait dans la tombe, il ne l'a confié à aucun *interviewer;* mais on devine aisément la profonde mélancolie de ses méditations. Lui aussi, jadis, il avait connu des jours de gloire et de popularité; la flotte française l'avait compté au nombre de ses plus vaillants marins, et son rôle ne s'y était pas borné à ramener de Sainte-Hélène les cendres de Napoléon Ier. Celui qui, sans concours de foule, sans pompe officielle ni honneurs militaires, est allé rejoindre les siens sous les dalles de la petite chapelle de Dreux, c'était — l'avions-nous oublié? — le héros de la Vera-Cruz et de Mogador...

Le roi de Suède nous a quittés samedi, enchanté de son trop court séjour en France. Regrettons qu'il ne l'ait pas assez prolongé, comme on l'avait espéré, pour assister jeudi à la réception de M. Paul Hervieu à l'Académie française. Sa présence eût rehaussé l'éclat de la séance, d'ailleurs fort brillante, et fourni au directeur de la compagnie l'occasion de réédiler, en lui souhaitant la bienvenue, la phrase célèbre du chimiste courtisan : « Sire, ces deux acides vont avoir l'honneur de se combiner devant Votre Majesté. » C'eût été une métaphore ingénieuse et piquante appliquée aux discours académiques dont l'acidité plus ou moins sucrée, fait, vous le savez, la saveur particulière.

Oscar II, il est vrai, avait suffisamment marqué l'intérêt qu'il prend aux travaux de nos académiciens, en allant savourer aux Variétés *Le Nouveau Jeu* de M. Henri Lavedan.

L'entrée de M. Hervieu à l'Académie française n'est pas seulement un hommage rendu au mérite d'un écrivain; elle répond au besoin de renfort que ressentent les Académiciens pour accomplir, par ces chaleurs caniculaires, la lourde besogne qu'ils se sont imposée. Vous avez deviné que je voulais parler du dictionnaire, le fameux dictionnaire qui semblable au Phénix, renaît de ses cendres; les vieux mots brûlés, hors d'usage, y sont mis de côté pour faire place aux mots nouveaux quand, après un long stage dans le langage courant, ceux-ci sont jugés dignes de recevoir la consécration académique. Les Immortels réunis en conclave prononcent cette sorte de béatification avec une solennité de tous points comparable à celle de la canonisation des saints : il faut qu'un mot ait fait des miracles pour être admis. Pour le moment, le dictionnaire de l'Académie en est à la fin de la lettre C, sur laquelle on peine depuis plus d'un an. J'ai le plaisir d'apprendre aux fervents de la bicyclette que les mots dérivés de cycle, *cyclisme* et *cycliste* sont définitivement reçus. C'est un grand soulagement pour les personnes qui employaient couramment ces vocables sans y être autorisées.

Les journaux n'ont pas mis suffisamment en relief une interruption lapidaire lancée par M. Doumergue dans le récent débat engagé à la Chambre sur les courses de taureaux. Cet *aficionado* du Gard s'est écrié : « On comprend que les hommes aient peu d'amis quand les animaux en ont tant! »

Quelle philosophie amère! quelle mordante ironie en cette boutade! On dirait une maxime de La Rochefoucauld revue et aggravée par Schopenhauer. Qu'il l'ait improvisée séance tenante, ou qu'elle lui soit « venue de nuit, en entendant chanter le rossignol », son auteur a dû être bien flatté de la voir figurer à l'*Officiel*. Seulement, il n'a pas pris garde à un point, qui, d'ailleurs, paraît échapper à tous les partisans de l'importation des corridas espagnoles en France : c'est que, en cette affaire, la cause de l'humanité est étroitement liée à celle des bêtes et qu'on rend aux hommes un véritable service d'ami, en les voulant préserver de la décadence morale où ils risquent de tomber par l'habitude des spectacles sanglants et barbares.

Voilà pourquoi, au fond de la « pensée » de M. Doumergue, pour peu qu'on la creuse, il n'y a qu'une bourde paradoxale.

Ceux d'entre nous qui vivront assez longtemps pour être témoins de la réouverture du Théâtre-Français — une dizaine d'années à peine, car en se hâtant on peut la faire coïncider avec l'inauguration de l'Exposition de 1910, si toutefois cette inauguration n'est pas précipitée, comme l'a été celle de cette année — ceux-là ne retrouveront plus les petites boutiques qui égayaient le rez-de-chaussée de la maison de Molière. Il paraît que le restaurateur de l'immeuble n'en veut plus à aucun prix; non pas qu'on les accuse d'avoir mis le feu au théâtre, ce qui serait évidemment de l'exagération, mais parce qu'on leur reproche de gêner la sortie, et l'entrée par conséquent. Et puis elles sont, paraît-il, une offense à la dignité de la Maison. Vous n'aviez pas conscience de ces griefs variés, ni moi non plus, mais le plus sage est de nous en rapporter à l'architecte et à l'administration des Beaux-Arts qui sont seuls compétents. Notre rôle à nous, modestes contribuables, est de sortir de nos escarcelles le petit million supplémentaire que cette décision des puissances va nous coûter. Je dis un million : les neuf boutiquiers que l'on invite à aller chercher fortune ailleurs, réclament 1.800.000 francs, mais on ne veut pas les leur donner. Comme ce sont de braves gens, on espère qu'ils auront pitié de la France.

Un honorable habitant de Pont-l'Evêque vient de faire don au musée Carnavalet d'un soulier ayant appartenu au prince de Talleyrand. Il le tenait d'un médecin, son parent, lequel le tenait lui-même des héritiers de l'illustre défunt. A la mort du prince, ce médecin, alors secrétaire de la Société phrénologique de Paris, fut, en cette qualité, appelé pour mouler le masque de l'illustre défunt, et, la famille lui ayant offert une rémunération pour sa macabre besogne, il répondit qu'il se contenterait de ladite chaussure.

De la part d'un phrénologue, le trait est assez curieux. Celui-ci, on le voit, ne se bornait pas à l'étude exclusive du crâne humain, il s'intéressait aussi à la conformation des pieds; peut-être y discernait-il également des rapports avec les facultés intellectuelles et le caractère du sujet. Le cas particulier fournit tout au moins cette observation : que l'ambition sait arriver sûrement à ses fins, même *pede claudo*. En effet, vous ne l'ignorez pas, le célèbre diplomate était pied-bot, et c'est précisément le soulier spécial destiné à corriger sa difformité qu'avait choisi le malin docteur.

L'authenticité de cette relique étant établie par son certificat d'origine, le musée Carnavalet doit être fier de la posséder parmi ses trésors documentaires. Souhaitons que la pièce reste unique et que le vrai soulier de M. de Talleyrand ne se multiplie pas comme ses « mots » soi-disant authentiques, dont on a quelque peu abusé.

Les visiteurs de l'Exposition qui ont la curiosité des cuisines exotiques trouvent à se satisfaire, ou plutôt ont l'illusion passagère de pouvoir se satisfaire, car les restaurants bizarres y foisonnent. Il n'est pas jusqu'aux peuplades sauvages qui n'aient organisé dans leurs paillottes une petite salle à manger. En cherchant bien, je crois que l'on trouverait une table d'hôte anthropophage. Mais que les gourmets ne se hâtent pas de se réjouir; les enseignes sont presque toujours menteuses. Le décor seul est exotique et aussi parfois le garçon de service; quant au menu, il ne diffère pas sensiblement d'un restaurant à l'autre : saumon, œufs, biftecks et côtelettes honorablement accommodés à la française. Je signalerai cependant, dans la section ottomane, le « Petit restaurant de Jérusalem ». Je ne sais pas ce qu'on y mange, mais on peut y boire, paraît-il, de l'eau du Jourdain. Voilà un pèlerinage qui s'impose; il ne coûtera pas cher à la piété des fidèles. Pour plus de sécurité, exiger de l'eau bouillie, nous n'avons que faire des microbes exotiques, les nôtres nous suffisent.

Au restaurant chinois, on voit des gens de Paris et de Carpentras qui, par amour de la couleur locale, s'évertuent à manger du riz avec des petits bâtons. Ces chinoiseries d'amateurs peuvent paraître amusantes ici; celles que les Célestes pratiquent en ce moment chez eux, aux dépens des Européens, sont beaucoup moins anodines et prouvent, hélas! qu'il y a loin de Pékin au Trocadéro.

Dans les sous-sols de l'Exposition d'Egypte, j'ai pris contact, l'autre jour, avec une momie. La personne, — est-ce un homme, est-ce une femme, je n'en sais rien, ne lisant pas couramment la langue des Pharaons — la personne, sanglée dans ses bandelettes, était fort commodément étendue dans la bière où elle repose depuis quelques milliers d'années. Une vulgaire caisse d'emballage lui servait d'enveloppe extérieure, et sur le couvercle, rejeté de côté, on lisait en grosses lettres romaines dont l'usage m'est familier, le mot : *fragile*.

Fragile! oui, elle l'était, cette momie : j'en prends à témoin les effluves pestilentiels autour d'elle répandus. On dit beaucoup de mal de l'eau de Paris qui est excellente, mais je ne prendrai décidément plus la défense de l'air que nous respirons, surtout en ce moment. Voilà une momie dont un séjour quarante fois séculaire au sein d'un hypogée des environs de Thèbes n'avait pu altérer la fraîcheur, et qui ne survivra certainement pas à quelques mois d'exposition sous notre ciel parisien. Plaignons-là, car elle ne reverra pas les bords du Nil, mais surtout hâtons-nous d'attirer sur elle l'attention bienveillante de notre service de Salubrité publique.

Une jolie anecdote, dont l'authenticité est affirmée dans les milieux « expositionnels » les mieux informés.

La scène se passe (ou plutôt s'est passée) au palais impérial, à Berlin. Dans le cabinet du souverain un groupe de jeunes hommes vient d'être introduit. Guillaume II les examine, paraît satisfait de leur bonne tenue, puis, brusquement :

— Vous allez partir pour Paris, leur dit-il. La plupart d'entre vous sont d'anciens sous-officiers. Il faut que vous continuiez à donner le bon exemple, et que votre tenue, pendant six mois, soit irréprochable. Je vous demande de me promettre tous que vous ne vous enivrerez jamais, que vous serez polis et disciplinés, et montrerez ce que sont de bons ouvriers allemands... »

Tous s'inclinèrent, en signe d'obéissance; et quelques jours après, ils partaient pour Paris.

Et cette troupe était tout simplement celle des garçons du restaurant allemand, dont les promeneurs de la rue des Nations ont pu en effet apprécier la correction parfaite.

Guillaume II n'est décidément pas un souverain ordinaire!

Potins d'Exposition :

Elle était admirablement belle, et le kiosque en céramique où elle vendait des cigarettes orientales était déjà fameux, bien qu'elle n'y fût installée que depuis quelques jours.

Brune, mince, pâle, avec des yeux superbes qui enveloppaient de douceur l'exquise pureté des traits, la tête enguirlandée de sequins d'or, une sorte de peplum de fine soie multicolore enveloppant la taille, la belle cigarière avait déjà sa légende en arrivant. On disait que, très coquette, mais très chauvine aussi, elle avait, dans une Exposition récente, cassé une chaise — tout simplement! — sur la tête d'un jeune homme qui lui avait parlé de son pays en termes irrespectueux.

A Paris, nous avions été plus galants... Le commissaire de la section finit par s'émouvoir.

— Ma cigarière, disait-il, reçoit trop de bouquets et ne vend pas assez de cigarettes.

Et il l'a gentiment mise à la porte. Ne la plaignons pas. Elle trouvera à se placer.

Les visiteurs matinaux de l'Exposition rencontrent, depuis quelques jours, dans les galeries, des groupes d'hommes graves, chargés de papiers, prenant des notes, et dont les revers de redingotes sont décorés de minuscules boucliers d'or...

Ce sont messieurs les jurés.

Le mois de juin sera dur pour eux; sous ces vitrages où s'emmagasine la chaleur du soleil, discuter, remuer des vitrines, observer et comparer des produits sont de pénibles besognes. Mais il y a pourtant un jury qu'il faut plaindre plus que tous les autres. C'est celui des vins.

Savez-vous sur combien d'échantillons portera le travail de *dégustation* de messieurs les jurés?

Le chiffre est officiel : QUARANTE-SEPT MILLE!



LA RUE DES NATIONS. A L'EXPOSITION UNIVERSELLE. — Le pavillon de la Serbie.



Garde de réguliers chinois devant la demeure des Français à Yunnan-Sen. — Phot. de M. Cahun.

LES ÉVÉNEMENTS DE CHINE

Dans le danger général que fait courir à tous les Européens résidant en Chine l'insurrection des Boxeurs, que le gouvernement chinois n'a pas voulu ou n'a pas pu réprimer, la France est doublement menacée. A Péking nos compatriotes participent au péril commun. Dans le Yunnan, une des provinces méridionales de la Chine, un groupe important de Français est isolé et se trouve dans la situation la plus critique.

Ce groupe se compose : de M. François, notre consul général au Yunnan et de son personnel assez nombreux; d'ingénieurs chargés d'étudier le tracé de la ligne de pénétration au Yunnan concédée par la Chine à la France; enfin, comme partout, de missionnaires.

M. François, en présence de la gravité de l'insurrection contre les étrangers, avait reçu mission de ramener nos nationaux de Yunnan-Sen au Tonkin par Mong-Tse et le Fleuve Rouge. On attendait avec impatience des nouvelles de la marche de la petite colonne, que l'on croyait déjà à Mong-Tse, quand le ministre des affaires étrangères reçut de notre consul un télégramme en clair, daté du 14 juin, et conçu en ces termes : « Notre départ pour le Tonkin a été empêché par la force. Nous sommes comme prisonniers à Yunnan-Sen. Toutes nos maisons, deux missions françaises et anglaises ont été pillées et incendiées. Actuellement, nous n'avons plus de vêtements. Tout a été volé. Je n'ai pas nos archives, ni mes chiffres, je ne peux pas correspondre avec la légation. Il faut que le gouvernement exige énergiquement de Péking qu'on nous renvoie sains et saufs. »

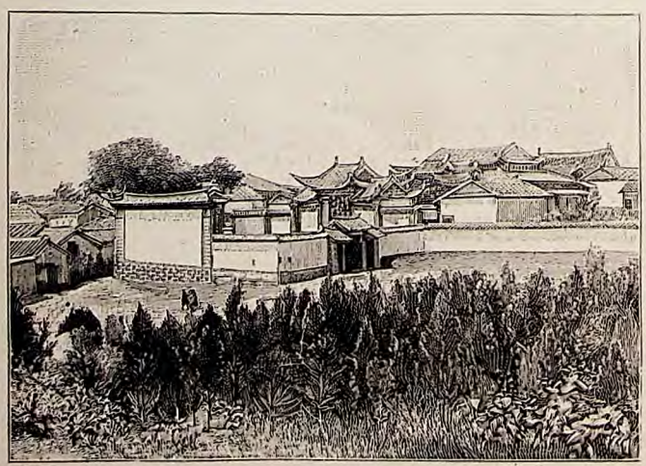
En présence de cette situation, M. Delcassé manda auprès de lui le ministre de Chine à Paris et l'invita à télégraphier immédiatement au vice-roi du Yunnan que sa vie répondait de celle de nos nationaux et que la France saurait toujours l'atteindre. Ce qui fut fait.

M. Henri Brenier, chef de la mission lyonnaise qui a parcouru ces provinces il y a trois ans, donne sur Yunnan-Sen (ou Yunnan-Fou) quelques détails :

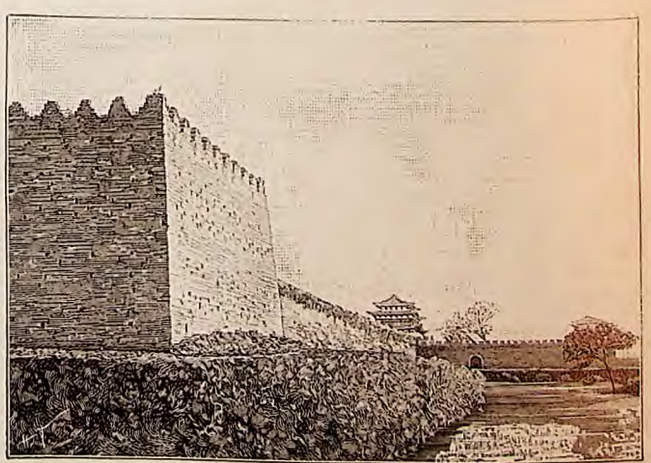
« C'est une ville de 80.000 à 100.000 âmes bâtie en partie sur une petite colline. On y accède à travers une interminable rue, dirigée à peu près d'est en ouest, et où est concentré tout le commerce du sel. Quand on arrive dans ce faubourg, on a déjà franchi les fossés qui constituent les défenses avancées de la capitale du Yunnan. Au pied des murailles proprement dites, près de la porte du Sud, se tient le marché aux vivres... Nous trouvons M. le consul Rocher et nos camarades installés dans une auberge assez médiocre, malgré son nom séduisant d'Hôtellerie de la Parfaite Félicité. » Ajoutons que la mission lyonnaise, qui courut quelques dangers au cours de ses pérégrinations dans la Chine méridionale, ne fut jamais inquiétée dans le Yunnan.

A Péking, les légations des diverses puissances sont toutes groupées dans une rue de la ville mandchoue, au sud-est de la cité impériale. La légation française a pour voisines celles du Japon et de l'Italie. Des banques, des hôtels, des magasins européens séparent les légations, qui se composent généralement d'un vaste enclos entouré de murailles de briques. La longueur de la rue est d'environ un kilomètre. Une petite garnison de 250 gardes de diverses nationalités et autant de civils capables de tenir un fusil, voilà toutes les forces dont dispose ce petit quartier européen pour se défendre.

Quant aux églises, trois sont dans la ville mandchoue. Mais la cathédrale se dresse dans la ville impériale même, où elle est entourée de tout un ensemble de constructions qui constituent le Pé-t'ang. L'emplacement du Pé-t'ang a été changé après la guerre du Tonkin ; l'église et les bâtiments qui l'environnent actuellement ont été inaugurés en 1888.



Pagode des cinq provinces, à Yunnan-Sen.



Les remparts de Yunnan-Sen.



Le Pas de Marengo.



Maison du guide de Bonaparte à Bourg-Saint-Pierre.

venir me saluer. » Le montagnard, dont les craintes s'étaient subitement réveillées, ne tint nullement compte de cette recommandation; il tourna bride sur le champ, heureux, pensa-t-il, de s'en tirer à si bon marché. Plus haut que Saint-Rémy, il croisa un aide de camp de Bonaparte : « Eh! bien, mon ami, lui dit l'officier, es-tu content? Le Consul s'est-il montré généreux? — Mon Dieu! répondit le muletier avec une certaine hésitation, je m'en suis retourné à l'improviste, je n'ai pas revu le général... et ça se retrouvera. — Tu as eu grandement tort », répartit l'aide de camp, et il lui glissa dans la main quelques pièces blanches, environ une dizaine de francs, qui réconcilièrent pleinement Pierre-Nicolas Dorsaz avec la France, la République et le Premier Consul.

Deux années s'écoulèrent. Les paroles de l'officier s'étaient peut-être effacées de la mémoire de Dorsaz, lorsqu'un beau jour il fut mandé à Berne. Entre temps la lettre suivante était parvenue à la maison prévôtale du Saint-Bernard :

Berne, le 2 vendémiaire, an 10e de la République française, une et indivisible.

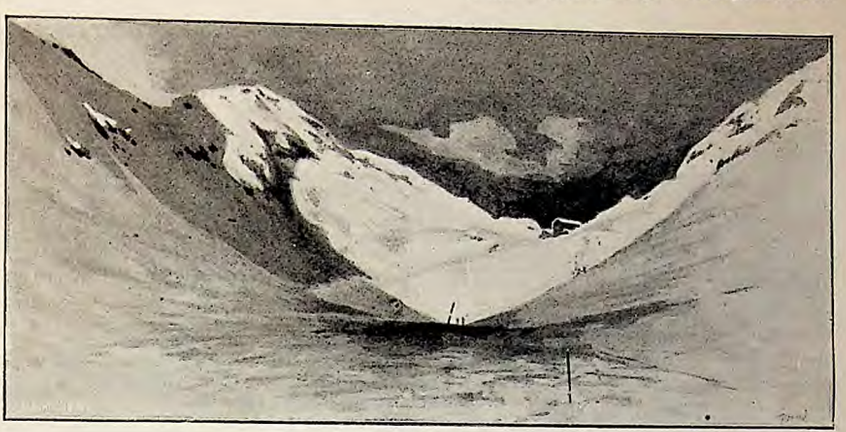
Le Ministre plénipotentiaire de la République française en Helvétie, à Monsieur le Prévôt de Martigny.

« Je suis chargé, Monsieur le Prévôt, par le Ministre des relations extérieures, en conséquence des ordres du Premier Consul, de faire, au nom du Premier Consul, en faveur de Pierre-Nicolas Dorsas, fils de Jean-Baptiste Dorsas, du bourg de Saint-Pierre-Montjoux, qui dirigea et assura les pas de sa mule, dans le passage du Saint-Bernard, l'acquisition de la maison que le dit Pierre-Nicolas Dorsas habite dans cette contrée. Vous serez sûrement charmé de concourir aux vues bienfesantes du Premier Consul! Dans cette persuation, Monsieur le Prévôt, je vous prie de vouloir bien faire négotier, auprès du propriétaire, la vente de la maison. Il vous paraitra convenable, sans doute, de ne pas produire, dans cette négotiation, un nom aussi propre que celui du Premier Consul, à faire exagérer les prétentions du propriétaire! Pierre-Nicolas Dorsas évaluait son habitation à 1.200 francs, à l'époque où le Premier Consul passa le Saint-Bernard. Je pense que ce renseignement pourra vous être utile. Aussitôt que le prix aura été convenu, vous voudrez bien m'en donner avis et vous assurer, en même temps, de la parole du propriétaire, par les précautions que vous jugerez convenables. Je prendrai, alors, les mesures nécessaires pour la transaction du contrat et le paiement de la maison, lequel sera simultané.

« L'acte de bienveillance du Premier Consul, si remarquable par le sentiment d'où il émane, par la grande et mémorable époque à laquelle il se lie, doit être particulièrement consacré sur ces montagnes célèbres qui en sont le théâtre! En conséquence, je me propose de faire placer au dessus de la porte de la maison un marbre qui le rappelle. Je vous serai donc obligé de me faire connaitre les dimensions du dessus de la porte, afin que je puisse faire travailler au marbre et à l'inscription.

« Agréez, je vous prie, Monsieur le Prévôt, l'assurance de mes sentiments de considération et de dévouement.

« Verninac. »

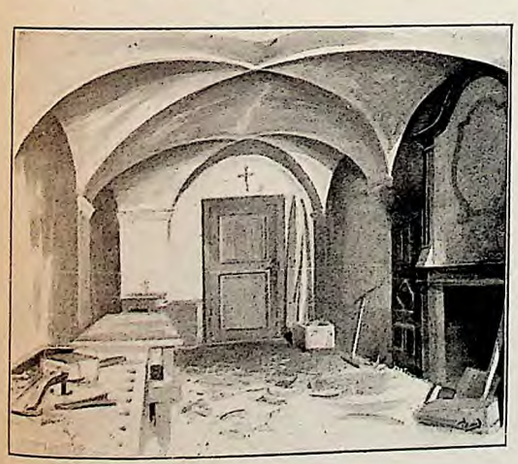


Le vallon des morts.

Le prévôt avait alors informé le ministre de France, que Dorsaz s'était, depuis peu, rendu acquéreur de la maison dont le Premier Consul voulait lui faire présent et que, du reste, ce modeste logis était situé dans une ruelle étroite, à l'écart du grand chemin. Les 1.200 francs furent donc versés entre les mains du guide à titre de gratification, et l'idée d'une inscription commémorative que personne ne lirait fut définitivement abandonnée.

Ce n'est que plus tard que les religieux du Mont-Saint-Bernard éprouvèrent la reconnaissance du Premier Consul. Ils avaient distribué aux soldats de l'armée de réserve, jusqu'à 3.000 bouteilles de vin par jour et des rations de pain et de fromage en proportion; le total des dépenses se montait à plus de 19.000 livres dont ils attendirent le remboursement jusqu'en 1807. Toutefois, Bonaparte devenu empereur se souvint d'eux. Il décréta la fondation d'un hospice similaire sur le col du Simplon, réunit le Petit au Grand Saint-Bernard et leur offrit, en quelque sorte, le monopole de la charité dans les Alpes.

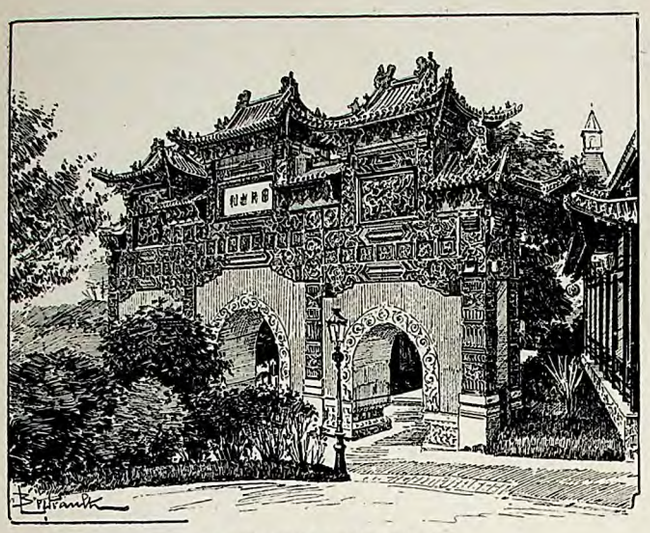
J. Morand.



Le n° 23 au Grand Saint-Bernard.



L'hospice du Saint-Bernard en 1800.



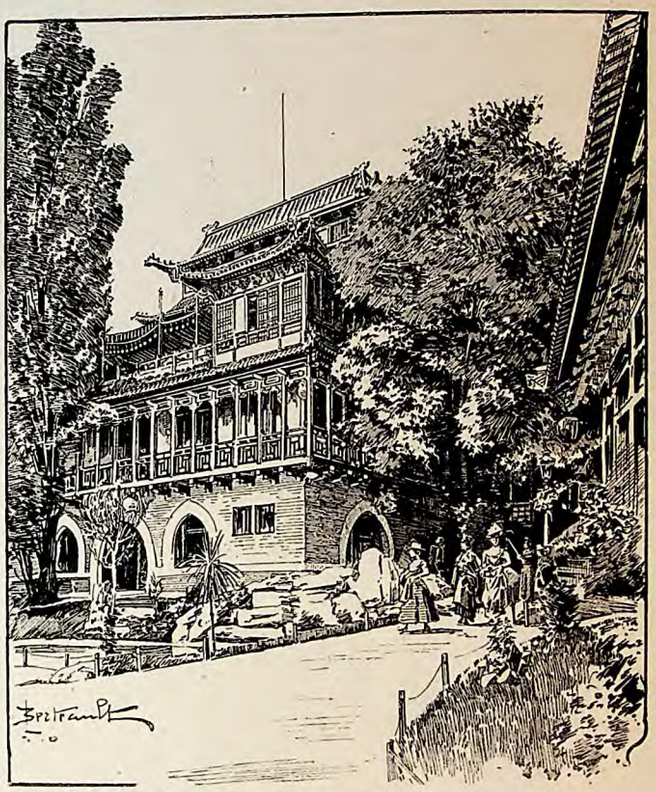
La porte de l exposition chinoise.

LA CHINE A L'EXPOSITION

Dans le coin le plus frais et le plus calme de l'Exposition, des emplacements contigus sont occupés par les constructions de deux pays où se déroulent à cette heure de sanglantes tragédies : le Transvaal et la Chine. Ce n'est assurément pas le spectacle de la guerre ou de l'insurrection que les visiteurs s'attendent à trouver sous les ombrages du Trocadéro. Pourtant une curiosité spéciale les pousse vers ces deux expositions si dramatiquement actuelles. Et, l'imagination aidant, cette curiosité n'est pas déçue.

Vers l'extrémité de la galerie de droite du Palais du Trocadéro, se dresse la porte monumentale de l'exposition chinoise. C'est une reproduction fidèle de celle qui précède le temple de Confucius, situé à Péking près de la salle des Examens littéraires. Elle est épaisse et majestueuse, peinte en rouge, en vert, en jaune et en blanc. De paisibles promeneurs passent à toute heure sous cette porte, croisant parfois quelque Chinois non moins débonnaire, un garçon du restaurant ou un acteur du théâtre, ou encore un des commerçants qui vendent dans les boutiques voisines des potiches et des boîtes de laque... Là-bas, à Péking, à ce même moment, une populace déchaînée hurle et s'agite, autour de la même porte, peinte des mêmes couleurs, et également épaisse et majestueuse. Les légations européennes sont barricadées ; les églises sont en flammes...

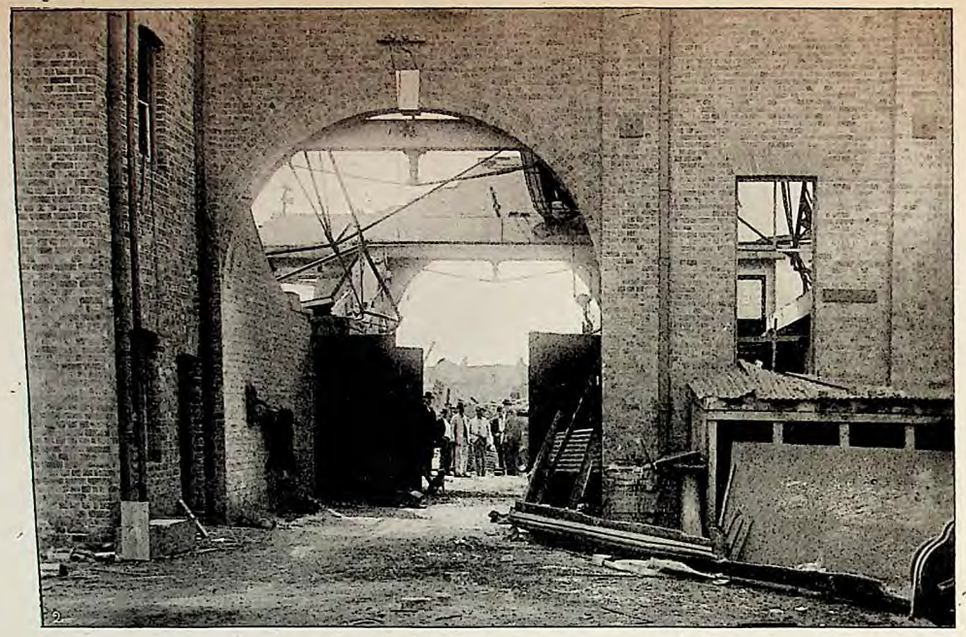
La porte franchie, nous voici au bord d'une pièce d'eau où tombe, avec un doux murmure, une cascade. Parmi les arbres s'élèvent des pavillons peints en rouge-sang, dont les toits ont les quatre angles recourbés. Le principal édifice, celui du fond, reproduit une des portes de l'enceinte de Péking, surmontée du kiosque



Le pavillon du restaurant chinois, au Trocadéro.



Reproduction à l'exposition chinoise d'un pavillon de la résidence impériale de Pékin.



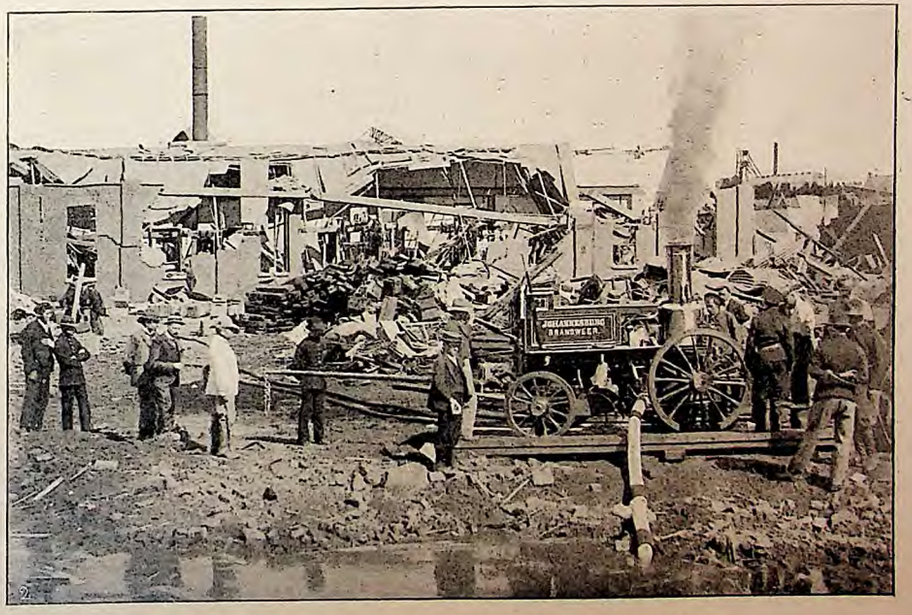
Entrée principale de l'usine.



Ouvriers français de l'usine.



Soulèvement du terrain et trou creusé par l'explosion.



Épuisement de l'excavation formée par l'explosion.

L'EXPLOSION DE L'ARSENAL DE JOHANNESBURG



Entrée de la légation de France, à Péking.



Le Shah de Perse et sa suite à Contrexéville — Phot. Godard.— Voir l'article, page 404.

Le noir d'acétylène. — M. Hubou vient de faire à la Société des ingénieurs civils de France une intéressante communication sur la production d'un nouveau noir, le *noir d'acétylène*, fabriqué en utilisant les déchets des usines à carbure de calcium.

Pour obtenir ce produit, M. Hubou introduit un mélange d'acétylène et d'hydrogène sous pression dans un récipient de résistance appropriée, et il provoque l'explosion du mélange au moyen d'un courant électrique. Le noir se dépose en massè sur les parois du récipient, à raison d'un kilogramme de noir par mètre cube d'acétylène.

Le noir d'acétylène ne renferme pas moins de 99,8 0/0 de carbone pur et sa composition est constante. Il est franchement noir, légèrement bleuté, et non pas roux comme les autres noirs dont la teneur en carbone ne dépasse guère 90 0/0; il est sec, d'une ténuité extrême, permettant de le mélanger, en toutes proportions et sans dépôt aux huiles, aux gommes, aux essences, etc. Ces qualités sont très précieuses dans une foule d'applications (encres, cuirs vernis et cirés, laques, cirages, impressions sur tissus, etc.) et lui assurent un marché considérable.

Les dessins et les épreuves lithographiques et typographiques tirées avec des encres au noir d'acétylène sont très nettes, les détails et les demi-teintes sont bien conservées; elles sont moins lourdes et ne présentent pas la teinte jaune de celles préparées avec d'autres noirs.

La fabrication du noir d'acétylène annexée à une usine à carbure de calcium et transformant ses déchets et poussiers, d'une valeur commerciale à peu près nulle, en un produit rémunérateur, lui permettra, en outre, de réserver à l'éclairage ses carbures de premier choix et d'affirmer ainsi une marque de fabrication supérieure. M. Hubou prédit à l'industrie naissante du noir d'acétylène un développement comparable à celui du noir de pétrole d'Amérique.

Une grande station électrique en Russie. — Imatra est un lieu de villégiature et d'excursions situé sur la Vouox, à 200 kilomètres au nord de Saint-Pétersbourg, en passant par Viborg (Finlande).

La rivière forme en cet endroit une belle cataracte et on y a établi une petite usine hydroélectrique servant à éclairer un hôtel et à illuminer la cascade.

En remontant la Vouox, à un kilomètre d'Imatra, on rencontre la chute et les rapides de Linen-Kosté, où une Société finlandaise achève en ce moment l'installation d'une première station électrique de 5.000 chevaux. Cette station utilisera une chute de 3 mètres de hauteur, tandis que, du côté opposé, un second barrage en pierres est en construction; celui-ci donnera une force de 20.000 chevaux avec une chute de 5 mètres.

On compte obtenir dans l'avenir, quand toute la force de la Vouox sera utilisée, une puissance totale de 40.000 chevaux que l'on transportera, par courants triphasés à Viborg et jusqu'à Saint-Pétersbourg.

M. L. Journolleau, ingénieur français, à qui nous devons ces détails, ajoute qu'une usine pour la fabrication du carbure de calcium est actuellement en construction aux chutes d'Imatra. C'est la première usine de ce genre établie en Russie; elle ne fonctionnera que pendant les grandes eaux de la Vouox, c'est-à-dire pendant sept mois, et travaillera au coke venant d'Angleterre et à la chaux du pays.

Le coût de l'installation complète s'élèvera à 15 millions de francs. La Société d'exploitation a acquis 75 hectares de terrain et la chute sur une longueur d'un demi-kilomètre, au prix de 160.000 francs.

Les origines de la fabrication du sucre de betterave. — M. Lindet a mis dernièrement sous les yeux des membres de la Société d'Agriculture, de curieuses gravures, datant de 1807 et 1811, relatives aux origines de la fabrication du sucre de betterave.

La première de ces gravures, la plus ancienne, représente symboliquement la satisfaction de l'opinion publique pour les essais industriels de l'extraction du sucre; c'était l'affiche d'une nouvelle pièce ou d'un nouvel opéra : le *Sucre aux raves*, qui allait se jouer bientôt. Le personnage le plus important est un savant qui, d'après les recherches de M. Lindet, serait Achard; il tient d'une main un pain de sucre, de l'autre une tasse de café, et il annonce qu'il a réussi : « J'y suis », s'écrie-t-il. La fortune tient une couronne au-dessus de la tête d'Achard, qui a entrepris le premier l'extraction du sucre de bétterave, au moment où le Blocus continental empêchait l'importation en France et dans les pays alliés des sucres des colonies.

L'autre gravure figure la présentation à l'Empereur, par le Ministre de l'intérieur, M. Montalivet, du sucre indigène de betterave. Dejaix, membre de l'Institut, pharmacien de l'Empereur, assiste à cette présentation. Elle détermina l'Empereur à encourager la fabrication du sucre indigène. Le 29 mars 1811, en effet, il signait un décret qui distribuait un million de francs aux cultivateurs de betteraves.

Ces efforts se traduisaient bientôt par l'ensemencement en betteraves de 6.785 hectares et pour l'ouverture de quarante fabriques.

C'est là le début de l'industrie du sucre de betterave. Favorisée par les hauts prix que le sucre avait atteints pendant le Blocus continental, cette fabrication prit alors son essor et devint peu à peu ce qu'elle est aujourd'hui.

Les bœufs porteurs à Madagascar. — Le capitaine Collin a fait, l'année dernière, à Madagascar, dans le cercle de Mahabo, un essai très heureux de dressage et d'utilisation du zébu, dans l'intention de le substituer aux *bourjanes* pour le ravitaillement de nos postes.

Les bourjanes sont les porteurs indigènes que les nécessités de l'occupation nous avaient contraints d'employer; mais les Sakalaves répugnent beaucoup à cette fonction qu'ils considèrent, à juste raison, comme dégradante, et sa suppression contribuera puissamment à faire accepter notre implantation dans le pays.

Pour dresser un zébu, on commence par apprivoiser et par dompter l'animal. Un anneau en fer, muni d'une corde, est passé au travers de la cloison séparant ses narines et sert d'appareil de contention. Plus tard, lorsque l'animal est complètement dressé, un simple licol suffit. Au début du dressage, les bœufs sont exercés à porter, pendant environ deux heures par jour, des charges progressives allant de 20 à 80 kilos.

Le bât est analogue à celui du mulet, avec un évidement central, et une matelassure indépendante faite de sacs de toile bourrés de paille de riz.

Un bœuf équivaut à quatre bourjanes comme agent de transport, et le poids des denrées transportées par animal varie de 50 à 70 kilos; mais on pense pouvoir, l'entraînement aidant, augmenter considérablement ce poids.

La température des plantes. — Bien que les transformations chimiques dont les plantes sont le siège, la nuit pour les feuilles, et le jour pour les fleurs, soient en tout comparables à celles qui se passent au sein des tissus animaux, et qu'il en doive résulter un dégagement de chaleur appréciable, cependant les botanistes n'ont que des données très vagues sur la température propre des plantes.

Un observateur, habitant l'Australie, a mesuré la température de la tige des bambous, et, pour une température de l'air de 23 à 25 degrés, il l'a trouvée de 25 à 32 degrés. De même la tige des bananiers était de 2 à 6 degrés, selon l'heure des observations, plus chaude que l'air ambiant. Quant aux fleurs de cactus, leur température dépassait de 6 à 8 degrés celle de l'atmosphère.

Avec des noix de coco, le même auteur fit des observations plus complètes. Deux noix, ayant été tenues durant dix jours dans une chambre, où leur température dépassait de 3°5 celle de l'air ambiant, furent alors plantées à l'ombre. Pendant les huit premiers jours après la germination, la température de la noix resta constante, mais ensuite cette température s'éleva rapidement et atteignit jusqu'à 28°5, alors que la température de l'air était de 21°5 et celle du sol seulement de 15°6.

La culture du figuier en Grèce. — On sait que la Grèce est renommée pour ses figues; et notamment en Messénie et dans quelques îles, Andros, Tinos et l'Eubée, la culture du figuier est abondamment pratiquée.

Comme un grand nombre de fruits tombent des arbres avant de mûrir, les cultivateurs ont recours, pour éviter cette perte, à la singulière opération connue sous le nom de *caprification*. Voici d'où vient le nom et l'opération qu'elle représente.

Parmi les différentes espèces de figuiers cultivés en Messénie, on trouve le *caprifiguier* ou figuier sauvage, dont les fruits ne mûrissent pas et ne sont pas mangeables. Mais ces fruits sont la proie d'insectes connus sous le nom de *Cynis psenes*, dont l'action est précieuse pour consolider sur leur tige les figues étiolées qu'il s'agit de faire parvenir à maturité.

La caprification se fait en mai ou juin, dès que le petit orifice de la figue qui se trouve au centre de la partie opposée à la base, c'est-à-dire l'œil, a commencé de laisser jaillir une petite goutte d'un liquide dense. Alors on accroche sur la branche une sorte de chapelet formé de caprifigues enfilées de joncs; les insectes contenus dans les fruits avariés en sortent aussitôt et pénètrent dans la figue par l'œil ouvert, y provoquant bientôt une irritation qui fait affluer vers le fruit une plus grande quantité de sève. L'œil se ferme ensuite petit à petit, et le fruit grossit. Le danger de la chute est ainsi écarté, et un mois après la figue est mûre.

Lorsque les caprifigues sont trop chères et que la caprification devient alors l'opération la plus coûteuse de la culture de la figue, les cultivateurs, pour obvier à cet inconvénient, plantent dans les vergers, à côté des figuiers, des caprifiguiers d'espèces analogues, pour que la caprification se fasse spontanément.

La moyenne annuelle des exportations de figues, en Grèce, est de 14 millions de kilos, d'un prix moyen de 0 fr. 20 le kilo.

Les progrès de la traction électrique aux Etats-Unis. — Les progrès réalisés dans ces dix dernières années par les Etats-Unis, au point de vue de la substitution de la traction électrique aux autres modes de traction, laissent bien loin en arrière ce que l'on peut observer dans les autres pays, où ce mouvement est cependant déjà très important.

Une étude due à M. Philip Dawson nous montre, qu'en 1890, l'Amérique possédait une lontre, qu'en 1890, l'Amérique possédait une longueur totale de tramways de 9.037 milles, soit gueur totale de tramways de 9.037 milles, soit 14.549 kilomètres. Sur cet ensemble, il y avait seulement 2.523 milles de tramways électriques, la traction animale se faisant encore sur la traction animale se faisant encore sur la 5.400 milles, la traction à vapeur sur 604 et la traction funiculaire sur 310.

32.108 voitures étaient en service, dont 3.592 sur les voies électriques.

Dix ans plus tard, en 1899, les tramways se sont développés sur 21.400 milles, soit 34.454 kilomètres; mais la traction animale et la traction à vapeur ne se fait plus que sur 800 kilomètres chacune, et la traction funiculaire est réduite à 400 kilomètres.

Quant aux voitures mises à la disposition du public, leur nombre est maintenant de 60.200, double de ce qu'il était en 1890; et l'électricité seule en met en mouvement 51.000.

AGENDA DE LA SEMAINE

Convocation d'électeurs. — Les électeurs de la circonscription de Belley (Ain), sont convoqués pour le **1er Juillet** prochain, afin d'élire un député.

Examens et concours. — Les demandes d'admission au concours, pour l'école des mines de Saint-Etienne doivent être adressées avant le **1er Juillet** au directeur de l'Ecole. — Les demandes pour l'admission au concours pour l'emploi de répétiteur à l'Ecole du service de santé militaire devront être envoyées au Ministère de la guerre avant le **1er**. Le concours s'ouvrira le **24**. — Le **25 Juin**, ouverture d'un concours pour l'emploi d'inspecteur départemental stagiaire du travail dans l'industrie. — Les épreuves écrites, pour l'attribution des bourses de séjour à l'étranger, que la société pour la propagation des langues étrangères en France, accorde tous les ans aux auditeurs des cours gratuits de langues vivantes, auront lieu à l'hôtel des Sociétés savantes (28, rue Serpente), pour les instituteurs et institutrices le **28**; pour les employés et employées de commerce le **1er Juillet**. (S'adresser pour les programmes et conditions d'admission tous les jours de 2 h. à 10 h. du soir au secrétariat de la Société, 28, rue Serpente.)

Université de Paris. — La chaire de cryptogamie de l'Ecole supérieure de pharmacie de l'Université de Paris, a été déclarée vacante.

Les écoles à feu. — Le général Foix, commandant la brigade d'artillerie du 6e corps, dirigera au camp de Châlons, du **24** au **30 Juin**, les écoles à feu et tirs de combat, de trente batteries d'artillerie des 8e, 25e et 40e régiments de Nancy, Châlons-sur-Marne et Verdun et du 16e bataillon de forteresse de Rueil.

Expositions artistiques. — *Paris* : au cercle Volney, jusqu'au **5 Juillet**, exposition des œuvres de G. Garaud. — Galerie Georges Petit (12, rue Godot-de-Mauroi), exposition, jusqu'au **23 Juin**, d'aquarelles, dessins, tableaux, études, par M. F. A. Bridgman. — *Province* : Pontoise, clôture de l'exposition des Beaux-Arts le **1er Juillet**. — Versailles : le **1er Juillet** s'ouvrira à Versailles, dans l'orangerie du château, la 47e exposition annuelle des Amis des Arts. — *Etranger* : Spa : ouverture le **1er Juillet** de l'exposition annuelle des Beaux-Arts.

Ventes artistiques. — *Paris* : Hôtel Drouot, salle 6 : à 2 h., vente du **18** au **23 Juin**, de faïences et porcelaines anciennes et étrangères, vitraux, tableaux, tapisseries, etc.; salle 8 : le **16**, à 2 h., vente de la collection T. Tillot, estampes japonaises, kakémonos anciens signés, gardes de sabre, netsoukés anciens; salle 7 : le **20**, à 4 h., vente de la collection de tableaux de M. Ricardo Hérédia; le **21**, salle 9 : vente d'objets macabres, peintures, dessins, sculptures, objets divers des seizième et dix-neuvième siècles, tous ayant trait à la mort, provenant de la collection de M. Ducoin. — A l'hôtel de Condé (12, rue Monsieur) vente du **18** au **21**, de tableaux anciens du dix-huitième siècle, marbres d'Eugène Guillaume, meubles et bronzes de Barbedienne, argenterie d'Odiot, orgue de chapelle de Cavaillé-Coll, etc., etc., ayant appartenu au comte de Chambrun. — *Province* : château de Chevenelles, près Ouchamps (Loir-et-Cher), vente, le **17**, d'un mobilier ancien, objets d'art, faïences, porcelaines, tableaux, livres, etc.

Musées. — Le musée des Archives qui avait été provisoirement fermé pour travaux de réparations, est de nouveau ouvert tous les dimanches de midi à 3 h. — Le musée du Conservatoire des Arts et Métiers qui n'était visible que trois jours par semaine, sera ouvert pendant l'Exposition tous les jours; les heures d'ouverture sont ainsi fixées : dimanche et jeudi de 10 h. à 4 h., les autres jours de midi à 4 heures.

Les récompenses de la Société d'encouragement au bien. — C'est le **27 Juin**, au Cirque d'Hiver que seront distribuées les récompenses de la Société nationale d'encouragement au bien; cette cérémonie aura lieu sous la présidence de M. Paul Deschanel.

Expositions diverses. — A l'annexe de Vincennes jusqu'au **18 Juin**, concours international d'animaux reproducteurs comprenant 5.000 représentants des races bovines, ovines et porcines et d'animaux de basse-cour. — Le **18** également se terminera le concours d'aviculture établi sur les bords du lac Daumesnil.

L'exposition du chien de berger. — Le **1er Juillet** s'ouvrira sur l'hippodrome de Levallois-Perret le concours annuel organisé par le Club français du chien de berger, comprenant : concours de conduite, de placage et d'embarquement pour les chiens de berger appartenant soit à des bergers, soit à des conducteurs du marché de la Villette.

Le concours pour le prix de Rome musical. — Le **29 Juin**, à midi, aura lieu au Conservatoire l'audition des œuvres des candidats. — Le **30**, à midi, à l'Institut : jugement.

Conférences. — Le **5 Juillet**, au Trocadéro, à 2 h. 1/2, conférence de M. Lucien Magne, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, sur *le Vitrail*.

La semaine religieuse. — Le **16 Juin**, à la chapelle du premier monastère de la Visitation Sainte-Marie (68, rue Denfert-Rochereau), à 8 h. du soir, sermon par le R.-P. Lacouture et salut solennel de clôture de l'*Adoration*. — Le **16** également aura lieu au Sacré-Cœur, à 3 h., l'offrande de la pierre collective de l'œuvre des Dames du Calvaire. — Le **1er Juillet**, clôture des fêtes de l'ostension de la Sainte Tunique, sous la présidence du cardinal Langénieux, archevêque de Reims, sermon par le R.-P. Coubé.

Mariages et fiançailles. — Sont fiancés : le marquis de Chasseloup-Laubat et Mlle Marie Louise Stern. — M. Emmanuel Brunet, lieutenant au 45e de ligne et Mlle Germaine Labarthe. — Le baron de Turckeim et Mlle de la Jullière. — M. Revenaz et Mlle de Bonvouloir.

Dîners diplomatiques. — L'ambassadeur d'Italie et la comtesse Tornielli donneront deux grands dîners les **17** et **23 Juin**.

Banquet. — Le comité central d'action pour l'unification générale des retraites, et les combattants de la vieille armée comprenant : l'*association fraternelle des Crimées*, la *Société des anciens de la Garde* et les *anciens du 19e de ligne* (1854-1870) ont organisé un banquet-congrès pour le **17 Juin** à 11 heures du matin au salon des familles. Après le banquet, concert avec le concours de nombreux artistes des théâtres de Paris.

La fête de Neuilly. — Cette fête foraine toujours très fréquentée est ouverte; en raison de l'Exposition, la municipalité de Neuilly a multiplié les attractions et les divertissements. L'avenue de Neuilly sera illuminée tous les soirs.

Les fêtes de Versailles. — La municipalité de Versailles avec le concours de Sociétés artistiques et sous les auspices de MM. Marcel Lambert, architecte du palais de Versailles, et de Nolhac, conservateur du musée, organise une série de grandes fêtes. La première aura lieu le **1er Juillet** et comprendra une partie populaire et une partie artistique; pour la première, il y aura grandes eaux de jour et de nuit et illuminations; pour la seconde, une solennité théâtrale organisée devant le hameau de Marie-Antoinette qui servira de décor à la représentation du *Devin du village*, et à des ballets de l'époque. Cette partie littéraire de la fête est réservée aux artistes étrangers.

Les concerts du Trocadéro. — Le **3 Juillet**, grand concert d'orgue. — Le **6**, séance de musique de chambre.

Concours d'aérostation. — Le **17 Juin**, au bâtiment d'aérostation de Vincennes, ouverture du grand concours international de ballons.

Vente de chevaux. — Au Tattersall (Porte-Maillot), le **3 Juin**, vente de chevaux de pur sang et de poulinières.

Exposition d'automobiles. — C'est à Vienne (Autriche) que vient de s'ouvrir une importante exposition d'automobiles; un grand nombre de constructeurs y ont participé.

Les concours de l'Exposition. — Les **19**, **20**, **21**, **22**, **23** et **24 Juin**, dans la salle des fêtes de l'Exposition, tournoi international de sabre. Aux mêmes dates, concours de tir à l'arc et à l'arbalète, à l'annexe de Vincennes. — Les **19**, **20**, **21**, **22**, **23**, **24**, concours de pelote basque à Neuilly-sur-Seine. — Les **19**, **20**, **22** et **23**, concours de voitures de place et de livraison automobiles, annexe de Vincennes. — Le samedi **23** et le dimanche **24**, concours de bateaux à moteurs mécaniques (bassin d'Argenteuil), le **24**, aérostation : concours d'altitude (annexe de Vincennes).

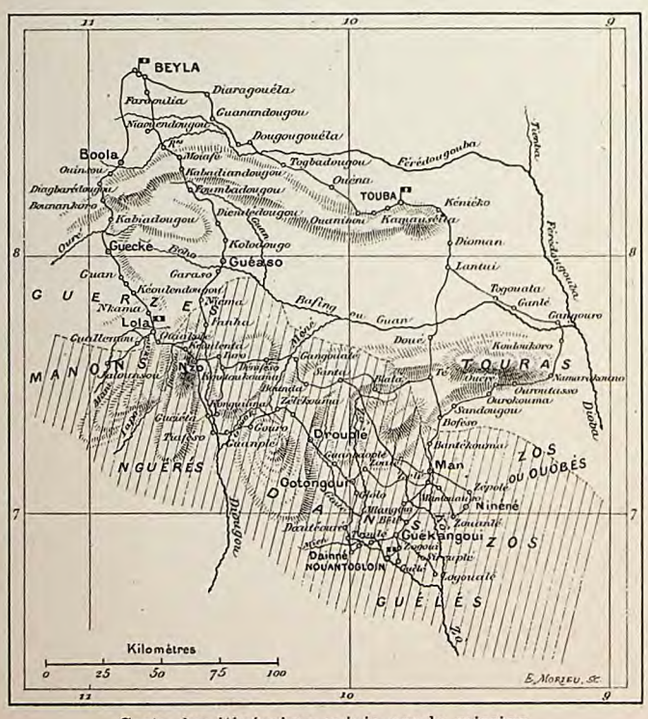
Concours militaire. — Le **24 Juin**, 13e concours national annuel d'instruction militaire au Jardin des Tuileries; le concours proprement dit aura lieu de 7 h. à midi. Dans l'après-midi évolueront 300 sociétés formant un effectif de 10.000 élèves-soldats; au programme : exercices de boxe, de bâton, écoles de section et compagnie (mouvements d'ensemble), etc.

Sports. — CYCLISME : c'est du **17** au **24 Juin**, que seront courues les épreuves du Grand Prix cycliste de Paris, sur la piste du nouveau vélodrome de Vincennes. Le premier jour, **17**, épreuves éliminatoires, prix Caumeau, prix Quantin-Bauchart. — Le **21**, grand prix de Paris amateurs, prix de l'Espérance, prix du Commerce et de la France, prix des étrangers. — Le **24**, demi-finales et finale du grand prix (amateurs), grand prix du Conseil général. — Le **17**, coupe des routiers sur la route de Paris à Vitry-le-François (175 kilomètres). — AVIRON : le **17**, dans le bassin de Joinville, course de bateaux de promenade. — TIR AUX PIGEONS : au Cercle du Bois de Boulogne, les **25**, **26** et **27**, grand prix de l'Exposition; le **30**, prix de Consolation. — ESCRIME : le **1er Juillet** à Lille au Palais Rameau, grand tournoi d'escrime. — TENNIS : le **24**, handicap simple.

Carnet du rentier. — *Tirages avec lots* : le **20 Juin** : Congo (1 lot de 100.000 fr.); le **22**. Communales 1892 (1 lot de 100.000 fr.; total des lots 200.000 fr.); Foncières 1895 (1 lot de 100.000 fr. total des lots, 200.000 fr.)



Marché de Té (anthropophages).



Carte des itinéraires suivis par la mission.

(La partie rayée limitée au nord par un pointillé indique la zone couverte de forêts.)

LA MISSION WŒLFFEL DANS LE BASSIN DU CAVALLY

Au cours de l'expédition du commandant de Lartigue contre Samory, on avait pris contact avec les peuplades anthropophages de la forêt, la prise de notre vieil ennemi nous attira l'amitié de ces populations que plusieurs missions avaient, en vain, essayé de pénétrer. Le commandant de Lartigue eut l'idée de profiter de ces bonnes dispositions pour envoyer une mission destinée à relier nos colonies du Soudan et de la Côte d'Ivoire à travers la forêt vierge, et à créer de nouveaux débouchés aux produits européens, tout en facilitant, par une voie plus courte, le transport à la côte de ceux de l'intérieur.

Au même moment, le commandant apprenait le départ de Béréby (Côte d'Ivoire) de MM. Hostains et d'Olonne, dans le but de remonter le Cavally et de compléter les renseignements géographiques bien incomplets de cette région. Deux missions marchant à la rencontre l'une de l'autre avaient de plus grandes chances de réussite et pouvaient, au besoin, se prêter un mutuel appui.

Le lieutenant Wœlffel, de l'infanterie de marine, fut désigné, sur sa demande, pour en prendre le commandement; le lieutenant Mangin et le sergent Van Cassel lui furent adjoints. La petite troupe, composée de 100 tirailleurs, emmenait avec elle 150 porteurs; elle fut définitivement constituée à Beyla où tous ses approvisionnements furent complétés.

Pendant que l'on recrutait et que l'on instruisait les tirailleurs, le lieutenant Mangin était allé en reconnaissance à Man, village qui, en 1897, avait forcé le lieutenant Blondiaux à quitter la forêt et qui était venu, depuis, faire sa soumission au commandant de Lartigue à Touba. Le lieutenant traversa le pays des Touras, au sud du Bafing, vaste pays montagneux excessivement pénible, que Samory n'avait osé traverser, les villages y sont installés au sommet de pics très abrupts et sont imprenables si les habitants les défendent.

∴

Le 18 mars, la mission quittait Beyla et se dirigeait sur N'Zo, en suivant la ligne des grands marchés de Kolas, Boola-Guecké, Lola où un poste intermédiaire de ravitaillement fut créé. A Lola, au cours d'une reconnaissance topographique sur la rivière Mani, M. Mangin eut un léger engagement, à Jalounsou, avec les Manons anthropophages; 2 tirailleurs et 2 porteurs furent blessés de flèches. Cet officier reconnut que le Mani ne faisait pas partie du bassin du Diougou, branche principale du Cavally (d'après les renseignements) mais qu'il appartenait, probablement, à celui de la rivière Saint-Paul. La mission ne s'arrêta pas à reconnaître ce pays et se dirigea sur N'Zo, qu'elle atteignit le 11 avril. Après deux jours passés à recueillir des renseignements complémentaires, le lieutenant Mangin fut envoyé sur Man et le lieutenant Wœlffel avec le reste de son monde suivit les rives du Diougou; le premier devait profiter de l'amitié momentanée des Dans anthropophages de Man pour tâcher d'obtenir d'eux du riz et des guides devant conduire la mission aux marchés de Guémanlé, que les dires des indigènes plaçaient sur les bords du Diougou.

Le lieutenant Mangin arriva sans encombre à Man et le lieutenant Wœlffel à Oua et à Gouro. Les relations entre les deux détachements furent difficiles à établir, vu l'ignorance dans laquelle les courriers se trouvaient des chemins. Les Ouobés attirèrent chez eux, avec la plus grande mauvaise foi, le lieutenant Mangin et celui-ci, pour se dégager de leurs embûches, dut s'emparer du village de Ninéné, pour pouvoir rejoindre Man. Il eut, dans cette opération malheureuse, 4 tirailleurs blessés et le lieutenant Wœlffel dut se porter au-devant de son second. Les deux détachements se rejoignirent à Gotongoui où Mangin ramena 2 tonnes de riz.

De là, la mission se porta sur Dainné, en pays Blolo. Les populations excessivement sauvages de cette contrée n'avaient pas encore vu d'Européens; poussées par leurs instincts pillards et par l'espoir d'un gain facile, elles reçurent fort bien le lieutenant, dès les premiers jours. Leur but caché était de lui tendre, à Dainné même, une embuscade. Leur plan fut heureusement déjoué, car s'il eût réussi, nous y aurions perdu la moitié de notre monde. Installé au sommet de la colline où le village est construit, il fallut subir, pendant deux jours, les assauts de 6.000 à 7.000 indigènes, tous armés de fusils à pierre, puis exécuter, durant cinq jours, de nombreuses reconnaissances offensives pour éloigner les anthropophages qui, épuisés par leurs attaques répétées, se contentaient d'investir la position dans l'espoir de prendre les défenseurs par la famine. Le huitième jour, une attaque générale ayant

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes. SAMEDI 23 JUIN 1900 *58e Année — N° 2991*



EXPOSITION UNIVERSELLE. — Dans la section chinoise : « Des nouvelles du pays ! ». — Voir l'article, page 394.

LA RUE DES NATIONS

LE DANEMARK

A peine le pavillon danois était-il ouvert au public que plusieurs amateurs se présentaient déjà pour l'acquérir, livrable à la fin de l'Exposition. Noter ce fait, c'est dire : 1° qu'il constitue une habitation élégante, originale et commode; 2° qu'il est fait de matériaux durables et transportables. Ces matériaux sont le bois et la brique. La charpente de bois foncé, joliment ouvragée dans ses parties apparentes qui sont nombreuses, encadre des pans de mur de briques, recouverts d'un crépi blanc. L'opposition du blanc et du brun décèle une architecture faite pour un ciel du Nord. L'acquéreur de cette villa ne devra pas la rebâtir sous le soleil éclatant et dans la lumière dure du Midi. On la rêverait perchée sur une des digues qui protègent les villes de Hollande, ou bien enfouie dans un jardin au bord du Sund ou du lac de Fure. Mais on se contenterait pour elle d'un vallon normand, très boisé et très frais.

Avec ses multiples fenêtres à vitres minuscules, encadrées de minces filets de plomb, avec sa tourelle de fine structure, le pavillon du Danemark au quai d'Orsay, construit à l'ombre du Capitole américain, évoque à la fois l'idée d'une maison bourgeoise au dix-septième siècle, et celle d'une demeure de ce style moderne qui est fait de l'interprétation rationnelle des styles passés. L'architecte, M. V. Koch, n'a pas entrepris une reconstitution. Il a conçu une œuvre personnelle, d'inspiration nationale.

L'intérieur correspond en tous points à l'extérieur. Tout y est coquet et d'allure simple, Pas d'exposition : mais un grand hall, deux galeries latérales et quelques petits salons aménagés dans le goût contemporain danois. Des tableaux signés par des artistes danois accentuent encore la note de modernisme local qui se dégage de l'ensemble.

Autour des tables, dans les embrasures des fenêtres, quelques personnes sont assises, lisant des journaux de Copenhague, ou causant entre elles — installées comme chez elles. Les Danois sont chez eux en effet dans ce pavillon dont le comte Raben-Levetzau, commissaire général, a voulu faire un cercle, d'une intimité précieuse pour ses compatriotes de passage à Paris. Le public n'en est pas exclu, mais il entre peu. Ceux qui se sont décidés à franchir le seuil ne jettent dans l'intérieur qu'un coup d'œil rapide, puis s'en vont. Ils se sentent indiscrets. Ils ont peur de déranger.

Ils retrouvent le Danemark sur tous les points de l'Exposition. Ce petit pays, actif et artiste, fait figure dans quatorze groupes.

Au Grand Palais, P. S. Kroyer, L. Tuxen, Julius Paulsen, Jerndorff, pour ne citer que les plus célèbres, représentent la peinture danoise contemporaine. A la section d'architecture, il faut examiner attentivement le grand modèle du nouvel Hôtel-de-Ville de M. Martin Nyrop, qui doit être inauguré l'année prochaine à Copenhague; l'architecture moderne n'a rien produit de plus complet ni de plus intéressant.

Aux Invalides, le Danemark expose les porcelaines renommées des Manufactures Royales de Copenhague. A l'ancienne Galerie des Machines, la section de l'agriculture danoise est visitée avec fruit par les spécialistes. La Société royale d'Encouragement a réuni là, sous forme graphique et statistique, les derniers perfectionnements apportés par une population instruite des choses de la terre, à l'activité agricole. Les profanes sont surtout frappés par le cadre de cette exposition, agencée avec goût, par les bœufs vigoureux de l'entrée, par les délicates peintures des panneaux.

C'est au Trocadéro, sous la galerie de l'aile ouest, que le Danemark a sa plus curieuse exposition, celle de ses colonies. Les colonies danoises se nomment : les îles Feroë, l'Islande, le Groenland, — trois terres d'Extrême-Nord, qui furent longtemps peu accessibles, qui sont restées très peu connues, pleines de légendes.



Le pavillon du Danemark, au quai d'Orsay.



Salle des colonies danoises, au Trocadéro.

Au centre, deux tableaux se font pendant. L'un nous montre comment on allait en Islande en l'an 1000, l'autre comment on y va en l'an 1900. D'un côté, c'est un des anciens bateaux des intrépides marins scandinaves; de l'autre, c'est un steamer moderne empanaché de fumée.

A droite s'étend la section groenlandaise. Une collection ethnographique est consacrée aux Esquimaux du Groenland danois : habits de peau, armes et ornements, sculptures d'un art primitif provenant d'Angmasalik, le seul établissement de la côte Est.

Le Groenland civilisé de la côte Ouest est à côté et forme avec l'autre versant un contraste complet : ne voyons-nous pas, dans une vitrine, des livres imprimés par les Groenlandais! Plus loin sont disposés des modèles de maisons, des huttes, des *kayaks* (pirogues), une grande *oumiak* (bateau de femmes) en peau de phoque, un traîneau avec attelage de chiens. Au mur sont accrochés des produits de la chasse; le plus beau trophée est une peau d'ours blanc d'une taille et d'une épaisseur peu communes. Enfin quelques objets illustrent d'une façon saisissante la vie des Normands qui colonisèrent le Groenland, il y a neuf cents ans : ce sont des pierres tombales, des pierres runiques, des modèles d'églises reconstitués d'après leurs vestiges.

La section islandaise et des îles Feroë occupe la partie gauche de la galerie. Elle renferme une collection rétrospective de l'agriculture, de la pêche et de la chasse, des plans, des cartes, des vêtements d'homme et de femme au temps de la découverte danoise, des objets d'art et de décoration anciens : tapisseries, orfèvreries, sculptures sur bois. Une vitrine est pleine de beaux échantillons du limpide spath d'Islande. La reconstitution, dans les dimensions d'un jouet, d'une salle des fêtes de chef scandinave, évoque, avec une surprenante intensité, une époque mystérieuse et troublante entre toutes, le moyen âge islandais.

M. N.

LE PRINCE DE JOINVILLE

François-Ferdinand-Philippe d'Orléans, prince de Joinville, doyen des vice-amiraux français, grand-croix de la Légion d'honneur, est mort le 16 juin, à Paris, dans son hôtel de l'avenue d'Antin. Né au château de Neuilly, le 14 août 1818, le dernier survivant des cinq fils du roi Louis-Philippe était âgé de quatre-vingt-un ans. Après avoir conquis tous ses grades dans la marine et s'être signalé à Saint-Jean-d'Ulloa, à la Vera-Cruz, à Mogador, il avait été promu vice-amiral en 1845.

La révolution de 1848 le condamna à l'exil avec les autres membres de la famille royale. En 1870, à l'époque de nos désastres, il se présenta en France, comme officier américain, sous le nom de colonel Lutherod, et servit, à l'armée de la Loire, dans les troupes du général d'Aurelle de Paladines. Au mois de février 1871,

LA BIBLIOGRAPHIE DE LA FRANCE

Le *Cercle de la Librairie* a publié récemment la table systématique de la bibliographie de la France pour 1899, c'est-à-dire le catalogue raisonné des ouvrages imprimés dans notre pays pendant l'année dernière. C'est une interminable suite de titres, fort amusante pour les esprits curieux.

Le chiffre officiel de 12.985, indiqué comme étant celui des ouvrages parus en 1899 est, de beaucoup, inférieur à la réalité. La Bibliothèque nationale s'est, elle, enrichie en 1899, de près de 50.000 pièces nouvelles de toutes sortes. Tenons-nous-en au chiffre de 12.985 déjà fort honorable; et ajoutons pour ceux qui prétendent que la France n'aime pas la musique, 5.761 chansons, chants, partitions et morceaux pour instruments. On trouvera là, sans doute, l'explication de la douceur de nos mœurs. A moins, toutefois, que le proverbe ne mente.

Les livres et brochures se répartissent, selon les matières qu'ils traitent, ainsi qu'il suit :

Littérature française	1.959
Éducation et enseignement (Instruction publique. Livres de pédagogie, d'enseignement et de récréation)	1.697
Histoire et études accessoires	1.441
Sciences médicales	1.290
Religion (Culte catholique, culte protestant, cultes orientaux)	764
Droit	583
Sciences morales et politiques (Economie politique, finances, commerce, administration, politique)	432
Sciences militaires, Marine et navigation (y compris l'aérienne)	396
Ouvrages de vulgarisation (Vulgarisation des Sciences, éditions populaires, chansons, livres de propagande)	291
Géographie (Ethnographie, voyages, guides, etc.)	269
Philosophie et morale	233
Sciences naturelles (Physique, chimie, histoire naturelle, géologie, médecine vétérinaire)	230
Arts industriels (Ponts et chaussées, arts et métiers, fabrication, économie domestique, etc.)	222
Littérature étrangère (ancienne et moderne, et traductions en prose ou en vers)	222
Sciences agricoles	214
Beaux-Arts	164
Divers (Académies, sociétés savantes, encyclopédies, franc-maçonnerie, chasse, pêche, courses, équitation, jeux divers, bibliographies)	138
Littérature ancienne	62
Sciences mathématiques	56
Mysticisme et sciences occultes	34
Total	10.700

Ce chiffre total de 10.700 diffère de celui que nous avons indiqué tout à l'heure. La raison en est que, dans la table générale où les livres sont inscrits par matière, les rédacteurs de la statistique, pour éviter l'encombrement, ont supprimé beaucoup de thèses d'étudiant, œuvres obligatoires et généralement sans valeur et quelques publications d'une nullité absolue.

L'interprétation du catalogue général de la bibliographie française pour 1899 est intéressante parce qu'elle détermine, mieux qu'aucun autre raisonnement, les principales préoccupations du peuple français.

Nous allons, d'un coup d'œil rapide, examiner les différents chapitres du catalogue général, en gardant la littérature pour la bonne bouche.

Les livres d'éducation et d'enseignement sont très nombreux et nous pouvons nous en féliciter. En 1899, les discussions de pédagogie théorique ont surtout porté sur la réforme du baccalauréat, de l'enseignement secondaire et sur la question de la liberté d'enseignement. Les *Manuels, Résumés, Abrégés* de toutes les sciences paraissent avec prodigalité. Il faut noter les progrès de la sténographie, attestés par les réimpressions de méthodes ou les nouvelles publications. Parmi les titres curieux, on remarque une *Comptabilité révélatrice des vols et détournements de marchandises, système nouveau* et l'*Art d'écrire en chiffres comme on parle ou la Phonographie chiffrée.*

La comparaison des statistiques qui se rapportent à l'étude des langues étrangères dans les écoles est très instructive. On constate que la langue anglaise est presque aussi favorisée par l'édition que la langue latine. Les ennemis de notre enseignement classique peuvent trouver là un argument efficace. Si on publie autant de grammaires anglaises que de grammaires latines, n'est-ce pas que le public commence, de lui-même, sous l'aiguillon de la nécessité, et en dépit de la pression officielle, à rechercher pour ses enfants une éducation moins académique, plus pratique?

Un pays aussi riche que la France en curieux souvenirs historiques se doit de posséder beaucoup d'historiens. Il est peu de fonctionnaires en retraite, de vieux notaires ou de médecins de campagne qui ne comptent, dans leurs titres de gloires, au moins une brochure d'archéologie ou une petite monographie envoyées à une Académie de province.

Parmi les questions contemporaines les plus étudiées on compte, en toute première ligne, l'affaire Dreyfus qui, par ailleurs, est représentée largement dans presque toutes les parties du catalogue. Adversaires et partisans, au point de vue du nombre des livres publiés, se partagent en deux groupes de force à peu près égale. On remarque aussi beaucoup de travaux sur la politique anglaise. Bismarck est l'objet de quelques recherches; Napoléon Ier est en baisse sensible; mais il n'y a pas moins de 14 biographies de Jeanne d'Arc.

Le chapitre de la géographie prouve l'essor énorme et rapide du tourisme et un progrès manifeste de l'esprit colonial.

1.290 livres de médecine en une année! Il y a de quoi faire frémir les mieux portants. Que les personnes impressionnables ne lisent pas les 18 pages consacrées, pour 1899, à la bibliographie des petits-fils de M. Purgon qui, changeant de nom, s'appellent aujourd'hui, grâce au progrès des temps, MM. Bistouri. Aucune macabre lecture ne peut mieux donner le frisson que cette statistique. Que pensez-vous de « l'*Etude clinique sur les synovites tuberculeuses primitives de la gaine tendineuse commune des péroniers latéraux?* » Ce titre n'est-il pas honnête, ô Molière? Cependant, il y a mieux et j'ai dû renoncer, épouvanté par l'horreur de la tâche, à compter les ouvrages sur la couverture desquels le petit mot « tomie » s'ajoute à un de nos malheureux organes : gastrostomie, œsophagotomie, etc. Hélas! on nous apprit le grec assez pour savoir que « tomeuo » veut dire : je coupe. Et les... thérapies? La phacothérapie ou héliothérapie, la photothérapie, la sérothérapie, la frigothérapie et l'aérothérapie! J'ai vainement cherché parmi tous ces volumes un bon remède contre le rhume de cerveau.

La rubrique « Religion » contient 761 ouvrages dont 723 pour le culte catholique, 32 pour le culte protestant, 9 pour les cultes orientaux. Ces chiffres seraient considérablement augmentés si on ajoutait les livres qui se rapportent indirectement à la religion et qui sont classés à d'autres titres. Par exemple : *Le Mouvement néo-chrétien* est inscrit à l'article « Philosophie »; les catéchismes à l'article « Education et Enseignement ».

Les paraphrases au sujet de la loi sur les accidents du travail et, en général, de toutes les dispositions qui régissent les rapports de patrons et ouvriers, ont fourni, en 1899, le record des publications juridiques ou économiques et sociales. Les théoriciens abandonnent les questions de pur droit historique pour des considérations plus modernes. On ne peut pas prétendre que M. Barafort qui publie : *Du droit au « délai congé » pour la corporation des cuisiniers devant le conseil des prud'hommes du département de la Seine* ne soit pas de son siècle. En revanche, le célèbre savant J. Oppert qui n'a probablement pas de procès, a écrit : *Le Droit de retrait lignager à Ninive.* Qui donc prétend que notre siècle a soif « d'actualités » ?

Les questions sociales, celles de la repopulation, de la criminalité des enfants, du désarmement, de la paix et de l'alcoolisme, émeuvent avec le plus d'insistance nos économistes et nos moralistes.

La section réservée aux livres de philosophie est intéressante. Elle forme le témoignage résumé de tout ce que l'esprit français produit de sérieux. Les élucubrations de graphomanes qui s'y découvrent ne font que mettre en relief la valeur des œuvres solidement pensées, sans espoir de publicité bruyante. Quelques titres sont curieux : *La création est une cruauté; Etude sur la malice intrinsèque du mensonge; La Cosmographie de l'esprit, paradoxe philosophico-astronomique; Psychologie de la malédiction et du blasphème.*

Un de nos concitoyens tombé en léthargie il y a une dizaine d'années et qui se réveillerait aujourd'hui, n'aurait qu'à parcourir la liste des 222 livres d'art industriel pour connaître la création et le succès d'un nouvel engin de locomotion. Dix ouvrages traitent les problèmes de l'automobilisme.

Les rédacteurs du catalogue de la librairie ont résolu le problème, de savoir si la photographie est un art, car la bibliographie des photographes est imprimée à l'article « Beaux-Arts ». Il a été publié, en 1899, 40 livres et brochures intéressant la photographie.

Les 34 titres des ouvrages consacrés au mysticisme et aux sciences occultes ne pèchent pas par la banalité : *La Suggestion mentale ou la Grande Denise, suivi de la Poupée merveilleuse; Les Voix de l'esprit, recueil de communications typtologiques.*

Les traductions d'œuvres étrangères sont si abondantes qu'on ne comprend vraiment plus le reproche qu'on nous fait de nous désintéresser des littératures voisines. Malheureusement ce ne sont pas les meilleures productions qui attirent l'effort des traducteurs. J'avoue ne pas comprendre comment la nullité plate des romans anglais peut encore séduire tant de lectrices françaises.

Nous avons vu que la pure littérature comprenait pour l'année 1899, 1.959 ouvrages. Ils se subdivisent en :

Œuvres diverses, lettres, correspondances, discours, mélanges, fantaisies, histoire littéraire, études de mœurs, critiques	539
Romans et contes	565
Théâtre	443
Poésie	370
Ouvrages en dialectes et en patois	42
	1.959

Au chapitre « romans et contes » on trouve 27 ouvrages sous le nom de Louis Noir. L'auteur qui, de tout le catalogue, pour l'abondance de ses éditions, vient en second, est Cicéron avec 15 réimpressions. *La Taeuse d'Eléphants* et *le Sultan amoureux* ont l'avantage sur *M. Tullii Ciceronis, oratio pro T. Annio Milone.*

Les poètes ont publié, en 1899, 370 ouvrages en vers. La statistique est malheureusement impuissante à déterminer la proportion des lecteurs capables d'affronter cet abondant lyrisme. Le monologue trouve encore pas mal de talents convaincus de la nécessité de faire rimer : douleur amère avec belle-mère, et c'est tant pis pour nos salons. Mais à côté de la *Retraite de Deibler*, de H. Grégois et d'*Epousez Caroline*, on reconnaît nombre d'œuvres exquises ou de haute allure.

Quels jolis titres pleins de naïveté ou de charme on découvre parmi les ouvrages en dialectes ou en patois? *Li Mousaïco (Blu; Blanc; Rouge; Viéi or); A na Mirèio de Clouvis Hugues, rèino de la courl d'amour de Scèus.*

La rubrique « Théâtre » est l'une des plus curieuses. Le total des publications qui s'y réfèrent est de 443. On peut, sans exagération, et en ne comptant pas les productions des talents méconnus qui n'arrivent pas à se faire imprimer, soutenir qu'il naît en France, trois actes par jour.

La lecture des quelques pages consacrées, dans la table systématique, aux œuvres dramatiques est un peu attristante et donne à réfléchir. L'impitoyable statistique permet de constater combien les lourdes farces de café concert font tache d'huile, intoxiquent, à la façon de l'alcool, l'intelligence d'une nation pourtant susceptible, mieux qu'aucune autre, de finesse et de goût.

Un pessimisme sans restrictions serait cependant injuste. Si, lorsqu'on parcourt les pages de la bibliographie générale, on reste étonné des longs titres, des dénominations variées, de l'abondance des élucubrations pour cafés-concerts, on découvre bientôt, après un examen plus sérieux, des perles dans le fumier, des œuvres charmantes ou superbes qui nous font honneur et justifient la vogue universelle de notre théâtre.

Les œuvres sérieuses se contentent généralement, après le titre, du mot drame ou comédie ou pièce en *x* actes; mais la variété des désignations est incroyable pour les productions inférieures. Quelle différence y a-t-il entre une comédie-bouffe, une bouffonnerie, ou entre une opérette-vaudeville et un vaudeville-opérette? Laissons aux auteurs le soin de se débrouiller dans ce labyrinthe de subtilités.

Trois écrivains se sont, respectivement, contentés d'ajouter aux titres de leurs œuvres, *un acte en prose, trois actes en vers, quatre actes en vers.* Cet hommage rendu à la modestie, apprenez que notre pays a, en un an, engendré 102 comédies, 1 comédie de salon, 6 comédies-vaudevilles, 8 comédies-bouffes, 1 comédie monologue, 1 hypno-comédie, 1 arlequinade, 1 paysannerie, 1 pochade; 32 pièces, 1 pièce patriotique, 2 pièces militaires, 1 pièce militaire et patriotique, 1 pièce fantaisiste, 1 pièce héroï-comique, 1 pièce d'ombres, 1 pièce populaire, 2 pièces-bouffes, 27 drames, 2 mystères, 2 drames-mystères, 1 mystère dramatique, 3 drames historiques, 2 drames lyriques, 1 drame lyrique et populaire, 1 drame réaliste, 2 drames sociaux, 1 mélodrame, 1 drame chrétien, 2 contes dramatiques, 1 monodrame (?), 1 drame en cinq... sec; 9 tragédies, 1 trilogie sacrée, 1 poème en deux tableaux; 1 tableau militaire; 1 idylle, 1 idylle militaire, 1 idylle tragique; 2 opéras, 1 opéra biblique, 1 légende biblique, 1 œuvre dramatique et lyrique, 1 action lyrique, 1 épisode lyrique, 3 opéras-comiques, 1 divertissement mêlé de chants, 1 divertissement pantomime, 1 divertissement moresque, 1 divertissement lumineux, 1 pantomime, 3 ballets, 2 ballets-pantomimes; 1 conte de fée, 5 fantaisies, 1 fantaisie militaire, 2 fantaisies-bouffes, 1 fantaisie zoologique; 1 scène, 1 scène de la vie militaire, 1 scène de la vie maritime, 1 scène de foi patriotique; 5 saynètes, 2 saynètes comiques, 1 saynète-madrigal; 3 à-propos, 4 revues, 1 revue militaire, 1 revuette, 2 revues locales, 2 grandes revues locales, 1 revue de presse locale; 25 opérettes, 2 opérettes-bouffes, 1 opérette-vaudeville, 1 opérette funambulesque, 1 opéra mélomanique (?) 1 opérette joyeuse (Il y en a donc de tristes?); 2 folies, 2 bouffonneries, 1 bouffonnerie militaire, 5 opérettes-vaudevilles et une étude de mœurs sportives en un acte! Et il y a des gens qui prétendent que notre siècle est morose!

Les pièces où officiers et soldats jouent des rôles comiques, sont relativement très nombreuses. Le *Major Purjolin* et l'*Ordonnance Bézuchet* sont loin d'être des exceptions. La mine doit être bonne, car pour couper sans doute l'herbe sous les pieds des confrères, deux auteurs ont écrit : *Tout le corps d'armée y passera.*

Les titres des œuvres secondaires essayent, presque toujours, de raccrocher le public par une drôlerie : *la Noce de not' Ugène, Daniel dans la fosse aux lions,* la *Môme aux grands yeux, Femme malgré lui, Ça va épater Rosalie.* Parmi les ouvrages tristes, citons : *Incendie du Bazar de la Charité,* mystère en deux tableaux.

Les pièces faites en collaboration se trouvent à foison. On en compte près de 91. Parfois deux collaborateurs ne suffisent pas. Les *Gaffes d'artichaud,* par exemple, vaudeville en un acte, est le résultat des veilles combinées de trois littérateurs. MM. L. Bataille, Saint-Maurice et B. Lebreton ont engrené leurs cerveaux, fait ménage à trois, pour écrire : les *Grandes Manœuvres,* tableau militaire en un acte.

On voit quels enseignements amène une lecture attentive des tables de la librairie. On pourrait les commenter avec bien plus de détails et faire encore cent trouvailles plaisantes ou graves. Il me suffit, pour l'instant, d'avoir indiqué un des meilleurs instruments que nous ayons pour étudier la psychologie de notre pays. Le catalogue bibliographique général est comme un confessionnal où, chaque année, l'âme de la France fait impartialement son examen de conscience.

Louis Forest.

LIVRES NOUVEAUX

Philosophie. — Histoire. — Beaux-Arts.

Un Janséniste en exil : Correspondance de Pasquier Quesnel, publiée avec des notes par Mme Albert Le Roy. 2 vol. in-8°, Perrin, 15 fr.

Nous doutons que beaucoup de lecteurs aient le courage de lire ces deux énormes volumes où se suivent à l'infini des lettres traitant des sujets les plus différents : sans compter que si quelques notes, au bas des pages, fournissent des renseignements biographiques sommaires sur certains des personnages dont les noms se trouvent cités dans les lettres, les lettres elles-mêmes ne sont accompagnées d'aucun commentaire qui puisse nous en faire apprécier l'intérêt et la portée. Mais que si, par aventure, quelqu'un trouve le courage d'explorer cette sombre forêt, il en sera récompensé en plus d'une façon. Il apprendra d'abord à connaître un type très curieux de janséniste, à la fois austère et aimable, prêt à toutes les luttes pour défendre jusqu'au moindre corollaire de ses doctrines, et prêt à toutes les obligeances pour servir ses amis. Jamais encore le *janséniste* ne nous avait été montré d'une façon aussi précise et aussi caractéristique : car on entend bien que l'excellent Quesnel n'a ni le génie de Pascal ni la haute valeur d'Arnauld, et c'est sa médiocrité même qui achève de nous le rendre éminemment représentatif. Et puis les lettres de Quesnel sont un répertoire incomparable de menus documents sur les luttes religieuses et même sur les grandes luttes politiques de la fin du règne de Louis XIV. Les lettres écrites de Belgique et de Hollande, surtout, nous apportent le vivant écho de toutes les préoccupations de leur temps; et quelques-unes ont à ce point de vue une importance historique si considérable que nous souhaiterions fort de les voir un jour publiées séparément, avec des explications qui pussent nous en rendre la lecture tout à fait profitable.

Thomas Paine (1737-1809) et la Révolution dans les deux mondes, par Moncure Conway, traduit de l'anglais par Félix Rabbe. 1 vol. in-8°, avec portrait, Plon, 7 fr. 50.

On ne peut pas exiger d'un auteur étranger qu'il prenne lui-même la peine de remanier ses livres de fond en comble avant de les laisser traduire en français. Mais puisque M. Moncure Conway a spontanément entrepris de remanier ainsi son livre sur Paine, écrit d'abord pour le public américain, nous regrettons qu'il n'ait pas procédé à ce remaniement d'une façon plus radicale, et qu'il n'ait pas éliminé, par exemple, de l'édition française de son livre, une foule de menus détails biographiques se rapportant aux séjours de son héros en Angleterre et aux Etats-Unis. Car Thomas Paine a joué dans notre Révolution française un rôle si considérable que l'étude de ce rôle suffirait largement pour nous intéresser à lui, en nous faisant connaître de lui ce qui mérite le plus de nous être connu. Ou peut-être est-ce la méthode générale de l'auteur qui est décidément trop « américaine », c'est-à-dire trop attentive aux petits faits, trop avare de généralisations et de jugements d'ensemble ? Nous devons reconnaître, en tout cas, que de cette longue, consciencieuse, et savante biographie la figure du fameux conventionnel ne se dégage pas aussi nettement que nous l'aurions souhaité. Tout au plus l'ouvrage de M. Conway nous apprend-il que Paine était un excellent homme, qu'on l'a très injustement accusé d'athéisme, et qu'il a contribué plus encore que nous ne le soupçonnions à mettre en circulation une foule de grands mots quelque peu vides de sens, qui, après un siècle, continuent à alimenter les programmes de nos politiciens. Et nous ne saurions trop remercier, à ce propos, l'auteur américain de la clarté et de la précision avec lesquelles il a résumé pour nous le *Sens Commun*, les *Droits de l'Homme*, le *Siècle de la Raison*, et jusqu'aux moindres pamphlets du plus infatigable théoricien de la Révolution.

Histoire de la Roumanie contemporaine, par Frédéric Damé. 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*, Alcan, 7 fr.

Clair, rapide, simplement composé et écrit en excellent français, ce récit de l'histoire contemporaine de la Roumanie est un des meilleurs livres de la collection dont il fait partie. Les événements y sont présentés avec une bonne foi et un désir d'impartialité évidents; et cependant on devine à chaque page que l'auteur, loin de s'en désintéresser, y apporte la plus noble passion patriotique, ce qui lui permet de nous rendre ces événements familiers et vivants, et de nous passionner au récit qu'il en fait. Sur les relations des Hongrois et des Roumains, notamment, et sur la situation faite aux Roumains en Hongrie, sur l'immigration étrangère en Roumanie, sur la nouvelle constitution roumaine, sur toutes ces questions qui intéressent de fort près la politique générale, M. Damé nous renseigne le plus utilement du monde, sans jamais oublier qu'il s'adresse à des lecteurs étrangers : en quoi son exemple nous paraît d'autant plus précieux que nous voyons aujourd'hui maints auteurs français oublier, au contraire, que leurs compatriotes ne connaissent pas comme eux les sujets étrangers dont ils les entretiennent, et n'ont ni le moyen ni le désir de les suivre dans les détails d'intérêt tout local où ils s'attardent trop complaisamment.

Histoire de France de Michelet, nouvelle édition, avec gravures d'après des documents historiques, tomes I et II, 2 vol. in-18. Calmann-Lévy, 3 fr. 50.

Après nous avoir donné à relire la fin de l'*Histoire de France* de Michelet, voici qu'on nous en donne maintenant à relire le commencement; et bien que cette interversion de l'ordre logique tienne sans doute à des causes accidentelles, telles que le désir d'amorcer la curiosité du public en lui offrant d'abord les meilleurs morceaux, nous serions tentés de penser que la gloire de Michelet ne peut qu'y gagner : car, au sortir de la fiévreuse passion des derniers volumes de l'*Histoire de France*, la forte et calme simplicité des premiers plaît, émeut davantage que si l'on avait à l'achever d'emblée, et sans savoir quels changements le progrès du génie de Michelet lui a fait subir. Le fait est que jamais encore le *Tableau de la France* ne nous avait paru aussi parfaitement beau : jamais nous n'avions aussi bien senti la profondeur de pensée et de sentiment qui se cachait sous cette description des races, des paysages et des mœurs de nos provinces françaises; et jamais nous n'avions vu avec autant d'évidence que, dès le début de son *Histoire*, Michelet était déjà un poète, et que son récit des Croisades est déjà — plus qu'un récit — une « résurrection ».

Campagne de 1809 en Allemagne et en Autriche, par le commandant Saski; *tome II*. 1 vol. in-8° avec 7 cartes, Berger-Levrault, 10 fr.

On ne saurait imaginer un ouvrage historique plus sec que celui-ci, où c'est à peine si de loin en loin une courte note ou quelques lignes de commentaire viennent interrompre la série des lettres, rapports, tableaux statistiques, et autres documents militaires relatifs à la campagne de 1809. Et cependant on ne saurait imaginer non plus un ouvrage plus vivant, plus passionnant, ni qui apporte plus de lumière non seulement sur les faits de cette glorieuse campagne, mais sur le caractère des hommes qui l'ont dirigée. A lire ainsi, soigneusement classées dans leur ordre chronologique, les lettres de Napoléon et de ses généraux, c'est comme si l'on assistait heure par heure à la marche des faits, et c'est comme si l'on y assistait du point de vue même de chacun de ces héroïques acteurs : de telle sorte que nulle part on ne peut prendre une idée plus nette de l'énergie sans cesse renouvelée de Napoléon, de la minutieuse circonspection de Daru, de la bravoure intrépide de Lefebvre, du sang-froid de Davoust et de l'audace quelque peu fanfaronne de Masséna. Ajoutons que sept cartes tracées avec un soin extrême nous permettent de suivre plus complètement encore le détail des opérations, et que l'auteur a mis en manière d'appendice, à la fin du volume, un très intéressant tableau de la situation des troupes françaises et alliées pendant les mémorables journées de Donauwerth, de Landshut, d'Eckmühl et de Ratisbonne.

Le Transvaal (1637-1899), par Jules Poirier, préface de M. Arthur Chuquet. 1 vol. in-18, avec carte, Delagrave, 3 fr. 50.

Entre beaucoup de livres qui ont paru ces temps derniers sur ce même sujet, le livre de M. Poirier a le grand avantage d'être à la fois le plus sûr et le plus savant. L'auteur ne se borne pas à nous faire l'éloge des Boers, ni même à nous communiquer ses impressions personnelles sur eux : à l'aide d'une foule d'ouvrages anglais, allemands, hollandais et français, il nous raconte avec une impartialité et une exactitude remarquables l'histoire politique et économique du Transvaal depuis les premières colonies hollandaises jusqu'au début de la guerre présente; il nous décrit l'aspect physique du pays et son organisation politique; il s'efforce enfin de nous faire connaître le Transvaal sous son jour véritable, de manière à ce que nous puissions comprendre et apprécier les événements qui s'y déroulent aujourd'hui. Son livre, d'ailleurs, par son impartialité même, constitue pour nous la protestation la plus éloquente contre l'inique invasion des Républiques sud-africaines; et une très intéressante préface de M. Chuquet achève de faire de ce livre un instrument précieux pour propager en France la sympathie et la compassion à l'égard des héroïques victimes de l'ambition anglaise.

Rosa Bonheur, sa vie et son œuvre, par L. Roger-Milès. 1 vol. in-4° illustré de 120 grav., Société d'édition artistique, 15 francs.

Les tableaux de Rosa Bonheur se sont vendus, l'autre semaine, à des prix si élevés et si imprévus que cela seul suffirait pour donner une actualité au livre de M. Roger-Milès. Mais ce livre, en dehors de son actualité, est encore fait pour intéresser ceux mêmes, qui ne seraient point disposés à se ruiner pour acheter des tableaux de Rosa Bonheur : car non seulement il nous fournit sur le peintre du *Labourage nivernais* une foule de renseignements biographiques des plus curieux, mais il nous fait assister à toute l'évolution du paysage français depuis un demi-siècle, et nous aide ainsi à mieux comprendre l'originalité d'une foule de peintres plus importants encore et sans doute plus durables que Rosa Bonheur. Le volume est en outre très abondamment illustré, et nous offre, en raccourci, l'œuvre complète de l'éminente animalière, qui, d'ailleurs, s'y révèle à nous sous des aspects nouveaux grâce à une foule d'esquisses et de petites études, très différentes de ses grands tableaux, et dénotant chez elle une minutie d'observation des plus remarquables.

Poésies. — Romans.

Poèmes Ingénus, par Fernand Séverin. 1 vol. in-18 de la *Collection des Poètes français de l'étranger*, Fischbacher, 3 fr. 50.

M. Fernand Séverin est encore un de ces poètes belges qui s'efforcent de rester fidèle aux vieilles traditions poétiques de l'esprit français sans renoncer le moins du monde à la précieuse originalité de leur tempérament national. Ses vers ont cependant moins de couleur et de fièvre sensuelle que ceux de MM. Gilkin et Valère Gille : les teintes y sont douces, le rythme lent et tout en nuances fines. M. Sévérin, à en juger par ce recueil, n'est pas aussi « belge » que la plupart de ses compatriotes : mais il n'en reste pas moins un excellent poète, ainsi que suffiraient à en témoigner ces quelques vers, choisis au hasard :

ÉPITAPHE D'UN POÈTE MORT JEUNE

Toi qui lis, sur ce marbre où s'enroule le lierre,
Combien mon lot fut noble et ma vie éphémère,
O passant, ne dis pas que les dieux sont jaloux !
Mais, plutôt, bénis-les ! Ils savent mieux que nous
Quel souhait nous portons dans notre âme indécise,
Et, sans nous consulter, l'exaucent à leur guise,
Je n'ai rien souhaité que l'ombre et que la paix...
C'est pourquoi, jeune encor, je dors sous les cyprès,
Et n'aurai pas laissé de trace plus durable
Que le pas incertain d'un enfant sur le sable...

La Rue Amoureuse, par Maurice Beaubourg. 1 vol. in-18, *Mercure de France*, 3 fr. 50.

Personne ne reprochera plus, cette fois, à l'ironie de M. Beaubourg d'être trop subtile pour qu'on puisse deviner exactement à qui elle en a. *La Rue Amoureuse* n'est, en effet, d'un bout à l'autre, qu'une satire sociale, la spirituelle, mordante, impitoyable satire de l'hypocrisie de nos mœurs d'à-présent. Et bien que la satire nous soit offerte sous la forme d'un roman, pas un instant, nous ne songeons à nous étonner de ce que l'intrigue et les personnages de ce roman ont parfois d'irréel et d'artificiel : car nous sentons tout de suite qu'intrigue et personnages sont là seulement pour résumer devant nous, en quelques images concrètes, notre humanité tout entière, avec sa commune façon de « respecter les convenances ». Ou plutôt c'est à cela que servent les personnages secondaires du roman : mais au-dessus d'eux se dresse une figure qui, pour avoir elle aussi une portée symbolique, n'en est pas moins pleine de vie et de réalité; et jamais M. Beaubourg n'a rien écrit de plus amusant ni de plus émouvant, rien de plus utilement et éloquemment ironique que le récit de la lutte de l'héroïque marquis de Gontesibleaux contre ces convenances sociales derrière lesquelles s'abritent la bassesse et la bestialité de ses concitoyens.

Du Triste au gai, par Jacques Normand. 1 vol. in-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50.

Dans ce volume, M. Jacques Normand a réuni une douzaine de courtes nouvelles. Ainsi que le titre l'indique, la note triste y alterne avec la note gaie; le lecteur est donc servi à souhait, suivant son goût et suivant son humeur. Connu surtout comme poète et comme auteur dramatique, M. Jacques Normand est en outre un très aimable conteur, et — Dieu nous garde de lui en faire un reproche auquel les lectrices refuseraient certainement de s'associer, — il sait demeurer aimable même dans la tristesse, et distingué même dans la gaîté. De tous les récits de son nouveau recueil, le plus navrant et le plus comique tout ensemble est l'histoire du chien Adolphe, mangé par ses maîtres pendant le siège de Paris. Ce petit drame intime est traité avec une justesse d'observation et de rendu qui touche à la perfection. C'est, à notre avis, la perle du volume, soit dit sans intention de déprécier le reste.

Les Noces d'Yolanthe, nouvelle, par Hermann Sudermann, traduction française de M. Valentin et M. Rémon, 1 vol. in-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50.

M. Sudermann s'est fait connaître en Allemagne, il y a une douzaine d'années, par une comédie, l'*Honneur*, où il imitait assez habilement les procédés de ce qu'on appelait alors chez nous le « théâtre rosse ». Il a ensuite imité tour à tour Dumas et Augier, M. Ibsen et M. Sardou, et ses compatriotes n'ont point tardé à s'apercevoir qu'il manquait tout à fait d'originalité. Mais il passe aujourd'hui encore, pour un des plus « parisiens » parmi les auteurs allemands, et de là vient sans doute l'obstination que l'on paraît mettre à nous offrir des traductions françaises de ses romans et de ses nouvelles. Malheureusement, nous craignons que son « parisianisme » ne trouve point à Paris autant d'admirateurs qu'il en a trouvés à Berlin; car il consiste surtout dans une imitation, — et vraiment trop lourde et trop déplaisante, — des récits de Maupassant ou même de M. Marcel Prévost; et mieux aurait valu peut-être, dans l'intérêt même de la réputation allemande de M. Sudermann, nous laisser ignorer à quel point ce soi-disant « parisien « reste inférieur aux modèles qu'il imite.

Ont paru :

Histoire. — *L'Alsace en 1814*, par Arthur Chuquet. 1 vol. in-8°, Plon, 7 fr. 50. — *La République et la paix religieuse*, par l'abbé Gayraud. 1 vol. in-18, Perrin, 3 fr. 50; — *La Conquête de l'Afrique*, par Jean Darcy. 1 vol. in-18, *d°*, 3 fr. 50; — *La Crise Sud-Africaine*, par le docteur A. Kuyper. 1 vol. in-18, *d°*, 2 fr. — *Le Turf*, par Sem, album in-folio de caricatures imprimées en couleur, d'après les personnalités les plus connues du monde des courses. Prix: 20 fr., chez Legoupy, boulevard de la Madeleine.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

Musées et Archives phonographiques. — On a mis assez longtemps à s'apercevoir que la photographie était capable de fournir aux sciences, aux arts, à l'histoire, de précieux documents constituant un matériel d'études et d'investigations inépuisables; et l'art de fixer les images et de reproduire la réalité visible fut d'abord considéré comme une sorte de jeu limité à la confection d'un portrait fidèle.

La phonographie devait forcément traverser cette phase de jeunesse, et jusqu'à présent on n'a guère demandé au merveilleux instrument fixateur des sons et des bruits qu'est le phonographe que la reproduction de quelques airs de musique ou de monologues variés.

Par bonheur, cette période d'inutilité va prendre fin, car l'on vient de s'aviser que le phonographe, comme la chambre noire, était capable de rendre aux sciences et à l'industrie de signalés services, en conservant, pour l'analyse et l'imitation, les sons et les bruits qui accompagnent tous les phénomènes de la nature, depuis ceux constituant le domaine de la physique du Globe jusqu'à ceux de la nature vivante, en passant par les phénomènes audibles des procédés techniques, des machines, dont les diagrammes, aisément comparables à tous moments, pourraient remplacer des essais et des épreuves longs et compliqués.

C'est ainsi que M. Azoulay vient de proposer à la Société d'anthropologie, qui s'occupe de tout ce qui intéresse les races humaines, et qui a déjà de si riches documents les concernant, d'établir un musée de véritable linguistique scientifique dans lequel des plaques phonographiques répéteraient avec toutes leurs intonations les langues, dialectes et patois des diverses populations.

Il est à peine besoin d'insister pour montrer quel profit pourraient tirer de la fixation et de la répétition des sons et des bruits l'étude de la zoologie, celle de la physiologie et de la médecine; et quel secours les études artistiques et dramatiques trouveraient dans les auditions phonographiques méthodiquement employées. La bonne tradition dans l'art de dire et de chanter est en effet une des plus difficiles à transmettre par les signes de la ponctuation et de la musique.

Mais l'étude des langues étrangères aurait dans le phonographe le plus précieux auxiliaire; car on sait qu'*altraper* la bonne prononciation constitue la grosse difficulté de cette étude; et la répétition, à satiété, par l'élève isolé ou en commun, de phonogrammes établis par des professeurs étrangers, serait pour l'oreille et le larynx de cet élève la meilleure et la plus efficace suggestion.

L'idée de M. Azoulay se montrera certainement féconde; et déjà l'Académie des sciences de Vienne vient de décider la création d'archives phonographiques. Ces archives, divisées en trois parties, comprendront les langues et dialectes européens à la fin du dix-neuvième siècle; puis les langues des différents peuples de la terre, et enfin les discours et les paroles des grands hommes.

Mais on peut prévoir le moment, sans doute assez rapproché, où le phonographe aura, dans les familles, la même place que l'appareil photographique; et l'on imagine le nombre des documents historiques, — dont quelques-uns auront assurément la plus grande valeur, — qui seront ainsi chaque jour créés et conservés pour la postérité, et qui iront enrichir les musées publics, après avoir meublé les intérieurs familiaux, des souvenirs les plus vivants et les plus émouvants.

L'exploitation du Transsibérien. — Le nombre des voyageurs transportés par le transsibérien a dépassé le million ces deux dernières années. De 211.000 en 1895, 417.000 en 1896 et 600.000 en 1897, il est monté à 1.049.000 en 1898 et à 1.075.000 en 1899.

L'année dernière, le poids des marchandises transportées a été de 664.000 tonnes.

Depuis le mois de décembre dernier, la ligne est en service entre Moscou et Stretinsk sur le fleuve Amour, sans autre interruption que la traversée du lac Baïkal. Il ne manque plus, pour obtenir la jonction complète, par voie ferrée, de l'Europe et de l'océan Pacifique, que l'achèvement de la dernière section qui doit relier Kaidalowo, station du chemin de fer transbaïkalien en amont de Stretinsk, à Wladivostock d'une part et à Port-Arthur d'autre part.

Le record de l'heure en bicyclette. — La *Revue de statistique* donne le tableau des plus grandes vitesses obtenues par des bicyclistes.

En 1891, la distance maximum parcourue dans l'espace de soixante minutes était de 52 kilomètres 490. Depuis cette époque, les progrès ont été notables, car la victoire est restée, le 29 avril dernier, à un coureur ayant couvert 62 kilomètres 313 mètres en une heure.

Voici d'ailleurs le tableau détaillé des plus grandes vitesses obtenues :

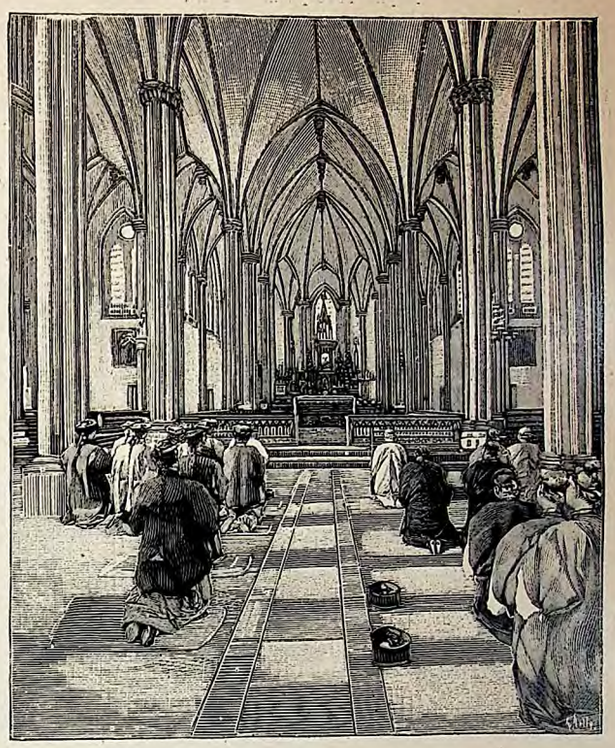
Nationalité des coureurs.	Dates.	Distances.
Français....	5 juillet 1898	54.045 mètres.
Américains.	6 août 1898	55.831 —
Français....	3 août 1899	56.966 —
Id.	8 sept. 1899	58.053 —
Id.	11 sept. 1899	58.930 —
Id.	8 avril 1900	59.486 —
Id.	29 avril 1900	62.313 —



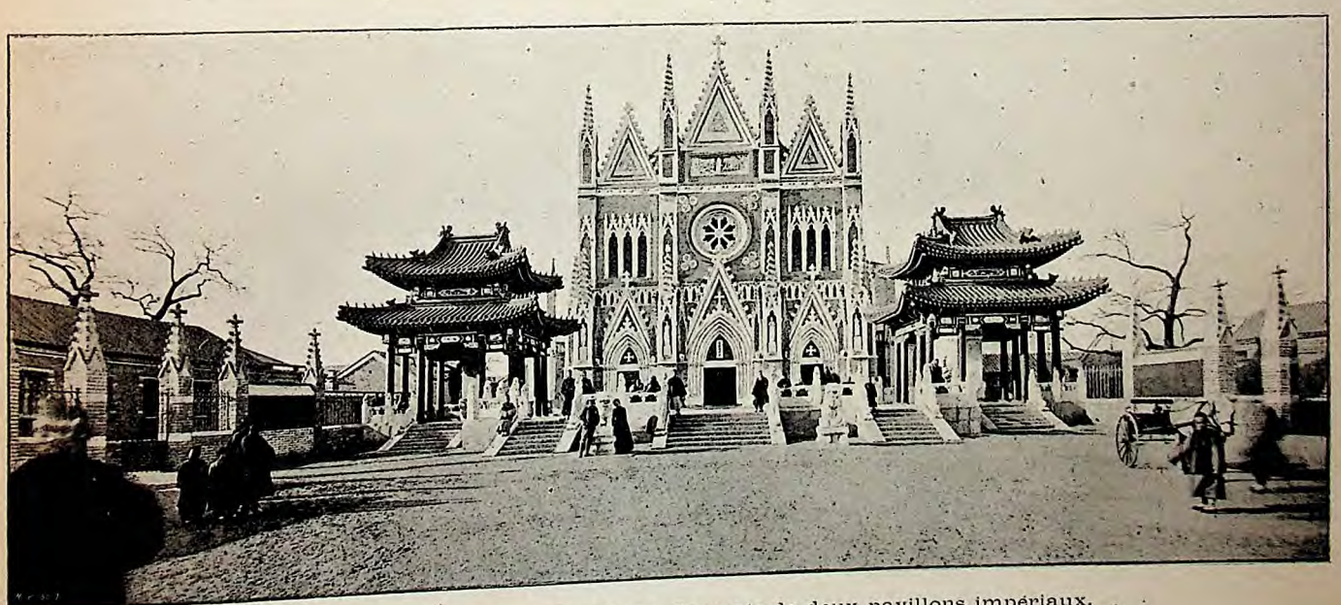
Habitation des missionnaires attenante à la cathédrale de Péking. — Phot. de M. G. Vapereau.



M. PICHON, ministre de France en Chine.



Intérieur de la cathédrale.



Façade de la cathédrale de Péking, flanquée de deux pavillons impériaux.



RENÉ DAGRON. — Phot. Dagron.

Né à Beauvoir, canton de Mamers (Sarthe), René Dagron vient de succomber à Paris à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Il vint de bonne heure à Paris pour y étudier les sciences physico-chimiques : pour se livrer à ses études favorites, il lui fallait un laboratoire ; il devint photographe et appliqua son génie inventif au perfectionnement des préparations sèches au chlorure d'argent. La finesse de ses préparations lui permit de tenter des réductions microscopiques et il réussit à souhait et à temps pour en faire, en 1870, la plus utile application.

Paris assiégé ne pouvait communiquer avec la province, il proposa au gouvernement de Paris d'aller organiser avec ses procédés le service postal à Tours et à Bordeaux. Parti en ballon, le nouvel aéronaute tombait avec ses collaborateurs au milieu de l'armée prussienne : grâce à son sang-froid, il réussit à franchir les lignes ennemies et se présenta au gouvernement de la Défense Nationale qui lui confia la reproduction des dépêches officielles et privées.

On roulait dans un tuyau de plume attaché à la queue du pigeon la mince pellicule préparée par M. Dagron. Elle contenait 3.000 dépêches, représentait 16 pages in-folio et pesait quelques milligrammes. Ce service fut régulier pendant toute la durée du siège, malgré le froid et les mauvais temps.

L'œuvre de René Dagron est grande : il est peu de branches industrielles se rattachant à la chimie, à laquelle il n'ait donné un utile conseil ; mais son nom restera attaché à cette douloureuse période de l'investissement, car il établit entre la capitale et la France le trait d'union qui devait calmer tant d'angoisses.

LE COLONEL D'EU

On sait que l'occupation des oasis de Tidikelt par nos troupes algériennes a fait faire un pas décisif à la question saharienne. Le district d'In Rhar, qui continue à l'ouest celui d'In-Salah, est tombé entre nos mains après un sanglant combat livré aux Ksouriens par le lieutenant-colonel d'Eu, chef d'une des colonnes de renfort parties d'El-Golea. Ce combat a eu lieu le 19 mars. Les guerriers du Touat, de l'Aoulef et d'Akabli qui défendaient le ksar d'In Rhar avaient opposé à nos tirailleurs, à nos spahis et à notre artillerie une résistance acharnée. On compta du côté de l'ennemi 600 tués, et une centaine de blessés furent recueillis par nos troupes. De notre côté nous avions eu 9 hommes de troupe indigène tués et 38 blessés dont 2 officiers : les lieutenants Niellet et Voinot.



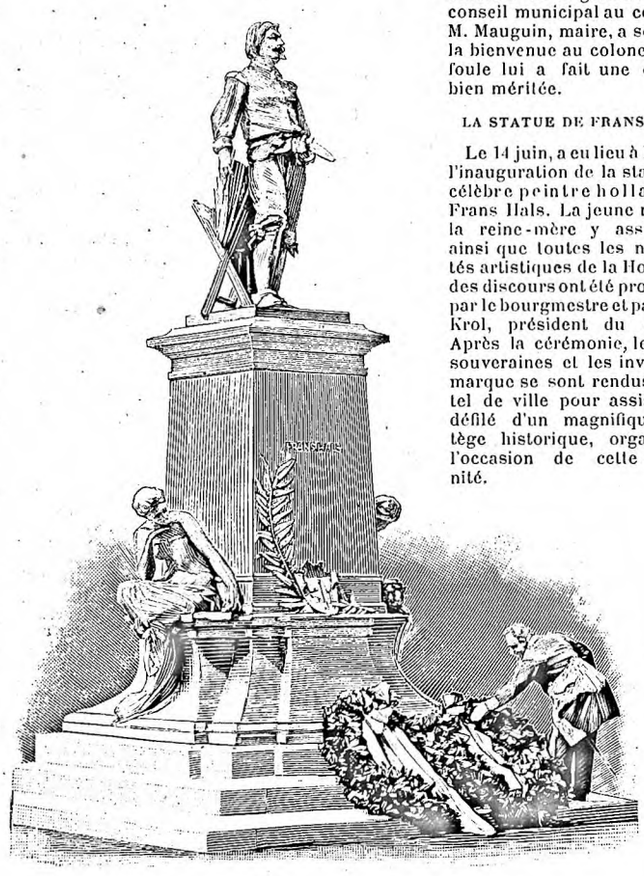
Phot. Geiser.

Le colonel d'Eu, le vainqueur d'In-Rhar, vient d'arriver à Blidah. Selon le désir exprimé par ce vaillant officier, la réception a été tout intime.

Sur le quai de la gare se trouvaient les officiers de la garnison et le conseil municipal au complet. M. Mauguin, maire, a souhaité la bienvenue au colonel, et la foule lui a fait une ovation bien méritée.

LA STATUE DE FRANS HALS

Le 14 juin, a eu lieu à Harlem l'inauguration de la statue du célèbre peintre hollandais Frans Hals. La jeune reine et la reine-mère y assistaient ainsi que toutes les notabilités artistiques de la Hollande ; des discours ont été prononcés par le bourgmestre et par M. de Krol, président du comité. Après la cérémonie, les deux souveraines et les invités de marque se sont rendus à l'hôtel de ville pour assister au défilé d'un magnifique cortège historique, organisé à l'occasion de cette solennité.



La statue de Frans Hals. — Phot. W.-H. Dikkenberg.



Les élections politiques à Rome.

LES ÉLECTIONS POLITIQUES A ROME

Aux jours des élections, à Rome, les regards des étrangers sont quelque peu offusqués de voir les revêtements d'affiches de toutes couleurs que reçoivent les palais et les monuments. Le minotaure de la politique ne respecte rien et l'art n'est pas son fort. Cela a lieu de même un peu partout ; mais, voilà, on vient dans la Ville Eternelle pour étudier et admirer ses merveilles d'architecture et leur esthétique est considérablement défigurée par ces pancartes intempestives. Il faut entendre certains *doctors* allemands et les misses gémir de ce qu'ils appellent un vandalisme ; toutefois, la vérité m'oblige à dire que de temps en temps des voix italiennes, amies de l'art, font aussi entendre des plaintes touchant le peu de respect que l'on a pour des monuments que le temps et l'histoire ont rendus sacrés. Tel ce palais Sciarra-Colonna au Corso, que l'on voit sur notre gravure, revêtu d'un costume d'arlequin. P. Z.

LE SHAH DE PERSE A CONTREXÉVILLE

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, le shah de Perse est arrivé à Contrexéville après un long voyage par terre, dont la dernière étape, de Varsovie en France, a été marquée par des retards inquiétants. En effet, S. M. venant pour se soigner chez nous, avait dû s'arrêter par suite d'une fatigue extrême. Notre hôte futur allait-il s'aliter en route, sans avoir pu commencer le traitement qui doit le guérir ? Il n'en a rien été, heureusement. Le shah a quitté son train, dans un état visible d'affaissement, mais le lendemain l'air vif de Contrexéville avait produit un changement appréciable et l'impérial malade, qu'on avait dû presque soutenir la veille, sortait déjà dans le parc de l'établissement, où il a conquis d'emblée la respectueuse sympathie de la population et des buveurs. Il est en effet impossible de se montrer plus affable, plus simple, plus accueillant que cette Majesté orientale. C'est au cours d'une de ses promenades quotidiennes que, sur notre prière, le souverain s'est prêté, de la meilleure grâce du monde, à l'opération photographique assez compliquée qui consiste à prendre un groupe composé d'une cinquantaine de personnes.

Cette photographie unique, faite d'hier, nous montre donc le shah, entouré de ses ministres, des dignitaires de la Cour et d'un personnel que nous retrouverons dans un mois et demi ou deux à Paris. E. R.

M. ARMAND COLIN

M. Armand Colin, le fondateur et le chef de l'importante maison d'édition qui porte son nom, vient de mourir subitement à l'âge de cinquante-sept ans. Fils d'un libraire de Tonnerre, il s'était établi à Paris, il y a une trentaine d'années, avec la louable ambition de rénover la librairie scolaire par la diffusion des nouvelles méthodes d'enseignement classique. Ses ressources, au début, étaient fort modestes ; mais l'intelligence, l'esprit de suite, la somme de travail personnel qu'il apporta dans son entreprise devaient en assurer le développement considérable.



Phot. Pirou, boulevard Saint-Germain.

Membre du jury à toutes les Expositions, Armand Colin avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1889. Il avait largement contribué à la création de la société l'*Alliance française*, dont il était trésorier.

LES THÉATRES

Les affiches des théâtres occupées, comme de raison, par des pièces du répertoire consacrées par le succès ne nous offrent rien de nouveau. En dehors des intéressantes représentations espagnoles de Mme Guerrero et d'une belle reprise des *Brigands* d'Offenbach aux Variétés, nous ne voyons à citer que la superbe manifestation artistique que vient de faire l'Opéra-Comique, en montant avec le goût sûr qui caractérise son directeur, l'*Iphigénie en Tauride*, de Glück. On n'a plus à redouter les cabales qui causèrent tant de tracas à l'illustre maître, au siècle dernier : il n'y a plus de Piccinistes aujourd'hui, tout le monde est Glückiste. Tout le monde proclame la grandeur de l'immortel créateur de la musique dramatique, ancêtre direct des plus grands musiciens de notre époque.

Imprimerie de l'Illustration, 13, rue St-Georges. — Paris.
L'Imprimeur-Gérant : Lucien Marc.

du Tambour (*Kou-Leou*). Il renferme un étalage de meubles, un restaurant et un théâtre. Le restaurant est celui d'une gare encore hypothétique, celle du Transsibérien à Péking. Un peu plus loin, c'est la gare de Moscou. Quelques wagons et quelques centaines de mètres de toile peinte représentent les milliers de verstes de rails et de paysages qui séparent Moscou de Péking. Les visiteurs anglais grincent des dents en constatant ainsi, *de visu*, la main-mise de la Russie sur la Chine, matérialisée par la Compagnie des wagons-lits et par le panoramiste Jambon. Le Transsibérien ne va pas encore jusqu'à Péking, mais déjà il est possible de faire le trajet de Saint-Pétersbourg à Port-Arthur en vingt-quatre jours, d'Irkoutsk à Port-Arthur en quatorze jours, de Khaharovka à Port-Arthur en trois jours. S'il faut une armée pour sauver la situation européenne en Chine, c'est donc bien à la Russie qu'il appartiendra d'en fournir les premiers contingents.

A droite de la porte de Confucius, une autre construction, à deux toits, est la copie, dit-on, de l'un des pavillons de la ville interdite, la ville violette, résidence de l'empereur et de l'impératrice douairière.

Toute semblable est la prison, au bord d'un lac fleuri de nénuphars, du débile souverain remis en tutelle.

Les divers pavillons chinois du Trocadéro contiennent des collections d'art rétrospectif et moderne, des potiches, des bouddhas, des brûle-parfums, d'étranges et précieux bibelots, des bois sculptés, des ivoires, de belles soieries et quelques produits industriels. Des mannequins figurent, avec leurs costumes réglés par la hiérarchie sociale, des riches et des pauvres, des mandarins et des gens du peuple, des lettrés et des bateliers. Aux pieds d'un mort couché dans son cercueil des pleureuses se penchent. Au milieu d'un groupe de hauts dignitaires, une figure de Mandchoue est coiffée d'un abat-jour opulent, à longues pendeloques : c'est la coiffure qu'un dessin chinois prête à l'impératrice-mère. Des détails de ce genre empruntent aux circonstances un intérêt spécial, et ce n'est pas sans quelque horreur que l'on découvre, en regardant de près certaines peintures de vases ou d'éventails, des types effrayants d'égorgeurs, et que l'on reconnaît des scènes de massacre et d'incendie, interprétées avec le souci évident de soigner les détails cruels.

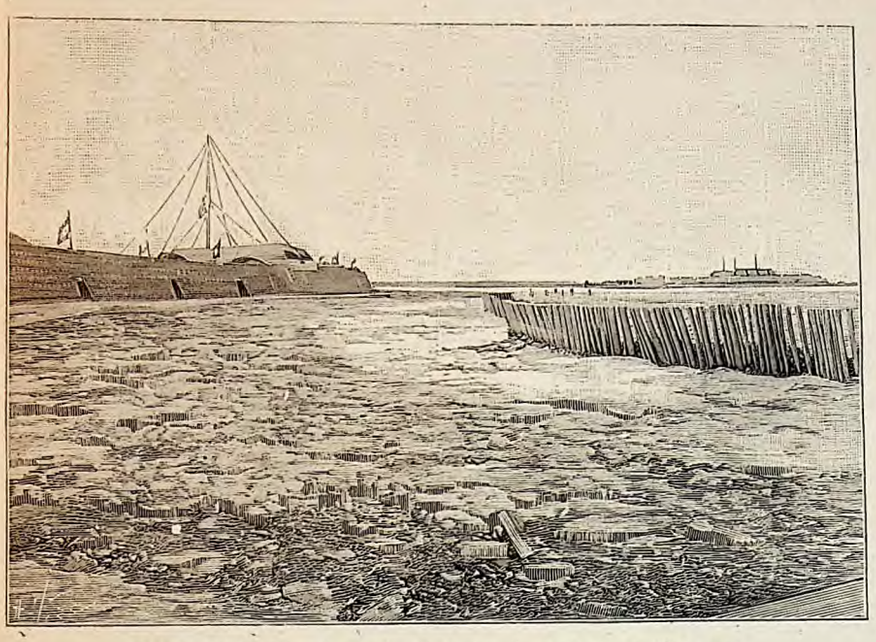
M. Charles Vapereau, commissaire général, a dépensé beaucoup de goût et de savoir à organiser l'exposition de l'Empire du Milieu. La Chine qu'il a voulu nous montrer est une Chine aimable et facile, une Chine de paravent. C'est par suite d'événements indépendants de sa volonté que ses pavillons polychromes et ce qu'ils contiennent se trouvent représenter aujourd'hui une Chine barbare et hostile, toute pleine de cris de mort.

L'autre matin, au bord de la pièce d'eau qui occupe le centre de l'exposition chinoise, un Céleste à longue queue, vêtu de soie noire et de soie bleue, est venu s'asseoir sur un banc. Il a déplié un journal parisien dont la manchette portait ces mots : *Les Russes et les Anglais devant Péking*. Et il s'est absorbé dans sa lecture. C'était peut-être un bon marchand de potiches, européanisé à Shanghaï ou à Hong-Kong, et qu'inquiétaient pour son commerce les actes de pillage commis par les Boxeurs. Mais peut-être aussi ce lettré qui lisait le français appartenait-il à une de ces redoutables sociétés secrètes qui ont juré l'extermination des étrangers ; peut-être, tandis que je le regardais lire, rêvait-il d'une Chine délivrée de toutes les contraintes européennes et plus hermétiquement fermée que jamais. Toutes les hypothèses étaient permises. Mais quelles que fussent les pensées de derrière la tête de cet homme jaune, rien qu'en lisant les nouvelles de Chine sur un banc du jardin de l'exposition chinoise, il donnait aux passants un spectacle bien suggestif, qui soulignait encore cette contradiction déjà évidente : la Chine participant à une Exposition Universelle, dernier mot du progrès, à l'heure même où elle tente un dernier effort pour repousser l'invasion de la civilisation.

M. N.



TA-KOU. — Fort situé sur la rive droite du Pei-Ho. — Photographies de M. Chivoret.



Entrée du Pei-Ho : à gauche, le fort sud ; à droite, le fort nord.

LES FORTS DE TA-KOU

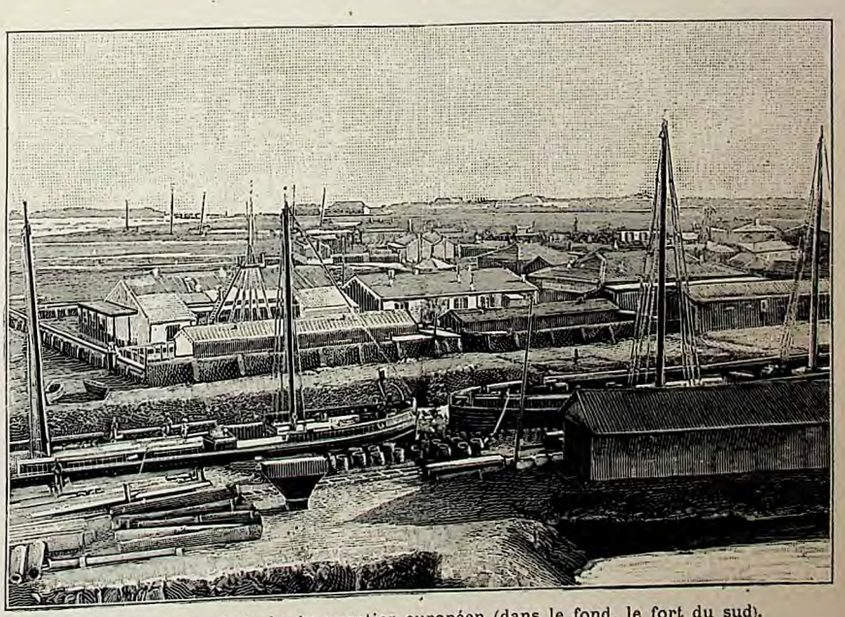
Les nouvelles reçues de Chine nous reportent à quarante années en arrière. Comme à la veille de la guerre de 1860, les premiers coups de canon entre l'artillerie chinoise et celle des escadres européennes viennent d'être échangés à Ta-Kou, à l'embouchure du Pei-Ho, au fond du golfe du Pe-tchi-li.

Le 20 mai 1858, quinze navires anglais, onze français, deux américains et un russe bombardèrent une première fois les forts de Ta-Kou, qui furent occupés le même jour. La non-exécution des traités obligea de nouveau les flottes alliées à agir en juin 1859. Mais cette fois le fameux général chinois San-ko-lin-sin leur fit éprouver des pertes sensibles : trois chaloupes-canonnières furent coulées à fond et quatre cent soixante-quatorze hommes mis hors de combat. Le 1er août 1860, enfin, fut entamée l'action décisive. Ce jour-là, les forts de Pé-t'ang, près de Ta-Kou, furent enlevés d'assaut, comme de simples forts de terre, par les troupes qui, pour débarquer, avaient eu de l'eau jusqu'à la poitrine. Le 21 août, les deux grands forts nord et sud de Ta-Kou furent enlevés à leur tour. On connaît la suite.

C'est dimanche dernier, que cette page d'histoire a recommencé. La veille, les commandants des escadres s'étaient réunis à bord du vaisseau-amiral russe et avaient enjoint aux commandants des forts chinois d'avoir à les évacuer avant deux heures de l'après-midi du 17 juin. Comme réplique, les forts ouvrirent le feu le 17, à une heure du matin. Les marins français, allemands, russes, anglais et japonais y répondirent immédiatement. Le bombardement dura sept heures et fut suivi d'un débarquement qui aboutit à la prise des forts. Le navire allemand *Illis* perdit trois hommes et eut sept blessés. Deux navires anglais souffrirent également et reçurent des avaries.

A bord des navires russes, il y eut seize tués et quarante-cinq blessés. On ne compte enfin qu'un Français tué et un blessé.

Ta-Kou, Tien-Tsin et Péking sont reliés en temps ordinaire à la fois par le Pei-Ho et par un chemin de fer. La voie fluviale et la voie ferrée sont actuellement coupées toutes deux et les communications télégraphiques sont interrompues.



Ta-Kou : vue générale du quartier européen (dans le fond, le fort du sud).

COURRIER DE PARIS

Les événements de Chine ont beaucoup refroidi l'enthousiasme des Anglais; leurs victoires au Transvaal, déjà fort escomptées à l'avance, leur semblent décidément trop coûteuses. Comprend-on ces Boers qui ne veulent pas entendre raison, et livrer gentiment leur pays, alors qu'il serait si utile aux envahisseurs d'avoir les mains libres pour prendre part à la grande curée d'Extrême-Orient? En attendant, on s'occupe de tirer parti de ce qui semble définitivement acquis : un bon « tiens » vaut mieux que deux : « tu l'auras ». Les demandes de places comme fonctionnaires dans l'Etat d'Orange arrivent en nombre considérable au Cap. Quant aux généraux qui ont mené la guerre, on suppute déjà ce qu'elle pourra bien leur rapporter; des titres et décorations, cela va sans dire, mais il y a aussi les petits profits pécuniaires; disons : les dotations, pour employer un terme plus décoratif. A lord Roberts, le grand vainqueur, on parle d'allouer 500.000 livres sterling, ce qui, sauf variations du change, équivaut à 12 millions 1/2 de francs. Les chefs de moindre importance devront se contenter de gratifications plus modestes, mais comme ils sont nombreux, on prévoit un total des plus imposants. Actionnaires des mines, à vous l'honneur de défrayer la gloire de l'Angleterre. Français ou Allemands, vous serez certainement mis à contribution comme vos collègues d'Angleterre; résignez-vous, et sachez vous exécuter avec grâce; il n'y a pas de recours contre la force.

La guerre de Chine, car c'est bien la guerre, n'est-ce pas? — toutes les arguties de la diplomatie ne changeront rien aux faits, — remue un passé déjà lointain où les chroniqueurs trouveront à glaner. On va évoquer le souvenir de la bataille de Pa-li-Kao, et du soldat français qui conquit par sa vaillance l'honneur de joindre à son nom ce nom exotique. Le pillage du Palais d'Eté n'est pas sans avoir jeté un peu d'ombre sur cette gloire militaire : la Chambre, sous l'Empire, se montra sévère pour des procédés de conquête que nous absolvons facilement aujourd'hui. La guerre, c'est la guerre, chante-t-on dans *Carmen*. Le cas échéant, nous n'en serions plus à chicaner un soldat heureux pour quelques potiches rapportées de si loin. Avis à l'auguste tante du Fils du Ciel. Il n'est que temps d'empaqueter les bibelots des étagères impériales, si ce n'est déjà fait; voici venir vers Péking une nuée de « collectionneurs ».

« Y étiez-vous? » Trahissant chez l'interrogateur, tantôt la vanité satisfaite, tantôt le regret mal consolé, cette question m'a poursuivi un peu partout, pendant les premiers jours de la semaine. Et, sans prétendre à la sagacité d'OEdipe, je devinais tout de suite qu'il s'agissait de la grande fête de gala donnée, samedi dernier, au Palais Bourbon, par le président de la Chambre des députés.

Au milieu des débats parlementaires, de moins en moins académiques, hélas! M. Paul Deschanel — ce n'est pas un de ses moindres mérites — a conservé le culte fervent de la République athénienne, et, l'Exposition lui en offrant l'occasion, il s'est fait un point d'honneur de montrer qu'il savait le pratiquer avec autant de goût que d'éclat. Rendons-lui justice : il y a merveilleusement réussi.

En attendant l'arrivée du shah de Perse, à Paris, nos Dangeau nous tiennent régulièrement au courant de ses moindres faits et gestes. Sa Majesté est, on le sait, retenue à Contrexéville par le souci de sa précieuse santé : elle y soigne ses douleurs. Mais, étant donné la qualité de l'auguste rhumatisant, ce n'a pas été, paraît-il, une petite affaire que de déterminer son traitement. Le roi des rois n'a pas voulu expérimenter la vertu curative de ces eaux renommées sans l'avis préalable des « princes de la science », et il a fait appeler en consultation *huit* médecins. Huit! Excusez du peu! Rien qu'à la pensée de confier leur sort à tant de médecins à la fois, bien des gens, fort braves au demeurant, éprouveraient un petit frisson. Le souverain persan, lui, ne connaît pas ces faiblesses pusillanimes : c'est un titre de plus à notre respect et à notre admiration.

Musaffer-Eddin, d'ailleurs, est un sage. Il partage son temps entre l'absorption de verres d'eau puisés à la source bienfaisante et les plus saines distractions : il se promène, entend la musique militaire, risque son argent de poche aux petits chevaux, se pèse à la balance automatique, et l'autre jour, nous racontent ses historiographes, un de ses ministres a bercé délicieusement la nonchalance de son repos, en lui lisant une substantielle étude sur l'organisation des sapeurs-pompiers.

Ah! l'on ne s'ennuie pas à la cour persane de Contrexéville!

L'étiquette ne permet pas encore d'*interviewer* personnellement les souverains; mais les reporters ingénieux trouvent, pour approcher du but, d'habiles expédients : à défaut du maître inaccessible, ils interrogent son ministre — ou son valet. Or, puisque le shah de Perse possède maintenant à fond la question des sapeurs-pompiers, peut-être serait-ce le cas de demander à quelqu'un des hauts personnages de son entourage l'opinion de Sa Majesté sur le gros conflit qui met aux prises avec le préfet de police les directeurs des théâtres parisiens. M. Lépine prétend imposer à ceux-ci un service permanent de pompiers civils, entretenus à leurs frais; les directeurs regimbent, protestant qu'on les veut écraser sous le poids des responsabilités.

Au lieu de soumettre le différend au Conseil d'Etat, dont la lenteur traditionnelle reculera probablement jusqu'aux calendes grecques une solution urgente, ne serait-il pas plus simple et plus expéditif de s'en rapporter à l'arbitrage officieux du Fils du Soleil?

Quant au public, s'il était consulté, je présume qu'il formulerait son avis à peu près en ces termes : « Pour moi le meilleur pompier sera celui qui m'épargnera le déplaisir d'être rôti tout vif dans les salles de spectacle où je paie chèrement ma place. Monsieur le préfet de police, Messieurs les directeurs, veuillez d'abord assurer ma sécurité; vous vous disputerez ensuite à loisir devant telle juridiction qu'il vous plaira. »

Dimanche dernier, la *Plazza de Toros* d'Enghien a donné sa troisième « funcion », mais celle-ci ne ressemblait guère aux deux autres; il n'y a pas eu de sang répandu dans l'arène; le toril était vide et les chevaux, stationnant autour du cirque, mangeaient paisiblement leur avoine en attendant la fin de la représentation. On donnait en plein air, et à grand spectacle, la *Mireille* de Gounod avec des chanteurs de l'Opéra-Comique, des tambourinaires et des farandoleurs appelés tout exprès de Maillane et garantis bon teint par Mistral lui-même. La fête a pleinement réussi. Voilà le Midi comme nous l'aimons à Paris, plein de soleil et de chansons; foin de ces ignominieuses tueries d'importation espagnole dont on voudrait nous imposer le spectacle et que les méridionaux eux-mêmes répudieraient, s'ils savaient résister aux clameurs intéressées des entrepreneurs de corridas et de quelques politiciens, leurs compères.

Hors de l'enceinte de l'Exposition, il n'y a rien à Paris, en ce moment, de plus curieux, de plus intéressant, de plus divertissant tout ensemble que la physionomie des boulevards. Là, moyennant la modique somme de 50 centimes, prix d'un rafraîchissement quelconque, pourboire compris, on peut tranquillement, installé à la terrasse d'un café, s'offrir une séance de cinématographe vivant. Une mer humaine, — la vieille métaphore est ici de rigueur, — roule ses flots houleux de la Madeleine à la Porte Saint-Martin; c'est vers la fin de l'après-midi qu'elle bat son plein : alors, le spectacle est unique...

Rassurez-vous! Ce préambule n'est pas pour préparer le « tableau » classique de la foule cosmopolite fourmillant au cœur de la capitale envahie.

Aussi bien, dans cette énorme cohue, mon attention va de préférence à nos compatriotes venus de tous les points de la province, et j'éprouve à les considérer un plaisir où la surprise a sa large part. Beaucoup d'entre eux, en effet, m'apparaissent sous un aspect absolument nouveau, surtout les femmes, qui arborent leurs plus pimpantes toilettes d'été et prennent leurs allures les plus dégagées. Naguère, au cours d'une excursion à travers de lointains départements, j'avais remarqué avec quelle rapidité et quel succès les modes de Paris se propagent aujourd'hui jusqu'en des bourgades reculées; je m'étonnais de trouver à certaines élégantes de chef-lieu de canton un chic très parisien : maintenant, pensais-je, bien malin qui les distinguerait des vraies Parisiennes. Or, les voilà sur les boulevards, et, du premier coup d'œil, on les distingue tout de même. Ici (probablement à cause de la différence du cadre et du rapprochement des points de comparaison), je ne les vois plus telles que je les voyais là-bas, chez elles : à Molinchard, elles me rappelaient Paris; à Paris, elles me rappellent Molinchard. En somme, c'est parfait ainsi : les contrastes ont leur attrait, et, ne l'oublions pas,

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Je doute fort que l'exposition particulière de M. Rodin obtienne le succès de curiosité qu'eurent autrefois les expositions de Courbet, de Manet et de l'école impressionniste. Ce groupe de peintres avait de bonnes raisons de faire bande à part : les artistes académiques lui refusaient impitoyablement l'entrée des expositions officielles. On eût donné à M. Rodin, s'il l'eût voulu, une place de choix parmi ses confrères de la sculpture, au grand palais des Champs-Elysées; mais le célèbre auteur du *Balzac* tient à se singulariser dans sa conduite comme dans son art; ceci ne regarde que lui. Peut-être aussi avait-il pensé que le jury ferait des difficultés pour accueillir la plupart des ouvrages qu'il voulait montrer au public. Certes, on eût admiré comme ils méritent de l'être ses bustes si nerveux et si fins; mais à moins d'être enrôlé dans la petite phalange de thuriféraires qui chantent si bruyamment sa gloire, comment ne pas considérer avec un étonnement attristé cet ensemble de maquettes, d'ébauches informes et de dessins puérils qui, s'ils témoignent honorablement des efforts de l'artiste, accusent aussi son impuissance. Et d'autre part comment ne pas s'insurger contre cette audacieuse exhibition de marbres et de bronzes qu'on croirait échappés du musée « borbonico » de Naples, ou de la collection privée du marquis de Sade! Quant à la porte, la fameuse Porte des Arts Décoratifs que nous admirons de confiance depuis vingt ans, si elle doit contenir les compositions étranges dont nous venons de parler, mieux vaut peut-être qu'elle reste éternellement à l'état de projet, telle qu'on la voyait il y a dix ans et qu'on la voit aujourd'hui.

Les Américains auront trouvé le moyen d'être amusants dans les parties les plus sévères de leur Exposition. C'est que ce sont d'admirables metteurs en scène, et qui ont à un remarquable degré le sentiment de « l'effet ». Ainsi, vous doutiez-vous qu'ils réussiraient à donner un intérêt comique et dramatique à la fois à leur exposition postale?

Au seuil du Champ de Mars, derrière le Palais officiel de la Navigation marchande qui s'élève au bord de l'eau, ils ont construit un pavillon où ils présentent une curieuse exposition de leurs services météorologiques et postaux. Les mannequins des courriers à pied et à cheval qui font le service des correspondances dans le « Far West », avec leurs vêtements de cuir et leurs chapeaux aux larges ailes relevés sur la chevelure flottante, apparaissent comme d'amusants souvenirs de la troupe de Buffalo-bill... Mais ce n'est pas devant ces imposantes poupées que le public s'arrête de préférence. C'est devant une vitrine où l'Administration postale des Etats-Unis nous présente un petit déballage de colis postaux qui, après s'être promenés en ces lointaines régions à la recherche d'un destinataire introuvable, ont été ramenés à leur point de départ, et constituent un dépôt d'objets trouvés de la plus savoureuse variété.

Il y a là plusieurs revolvers, un carquois plein de flèches, des bagues (beaucoup de bagues), un scorpion monstrueux conservé dans l'esprit de vin, et parmi ce bric-à-brac dont le catalogue ne serait pas le moins amusant de ceux qu'on nous vend à l'Exposition, cette chose toute simple : une oreille coupée. L'envoi d'un Peau-rouge à sa fiancée, peut-être? l'oreille s'est comme momifiée, et (précisons) la feuille de papier à laquelle elle est soigneusement attachée porte un numéro d'ordre : 277.

Et voilà où peut conduire le souci de la documentation exacte, et du *réel!*...

L'orientalisme à l'Exposition.

Dans la ruelle algérienne, un « indigène » procède au nettoyage de son échoppe.

Passe un visiteur, qui reconnaît l'Algérien, et l'interroge :

— Tu es tout seul ici?

— Oui.

— Je croyais que tu avais deux frères avec toi?

L'Algérien sourit finement.

— C'est vrai, dit-il. Mais il y en a un qui est engagé au palais ottoman, et l'autre, là-bas... à côté... en Egypte.



M. Paul Hervieu, de l'Académie française.

M. PAUL HERVIEU

Le nouvel académicien, reçu solennellement sous la coupole de l'Institut, jeudi 21 juin, est un « jeune ».

Sa biographie : né à Neuilly, le 2 septembre 1857 ; après le lycée Condorcet et l'Ecole de Droit, a fait une courte apparition au barreau, a failli se lancer dans la carrière diplomatique, mais l'a abandonnée presque aussitôt pour la carrière des lettres, où l'attirait sa vocation et que sa situation de fortune lui permettait de suivre en toute indépendance.

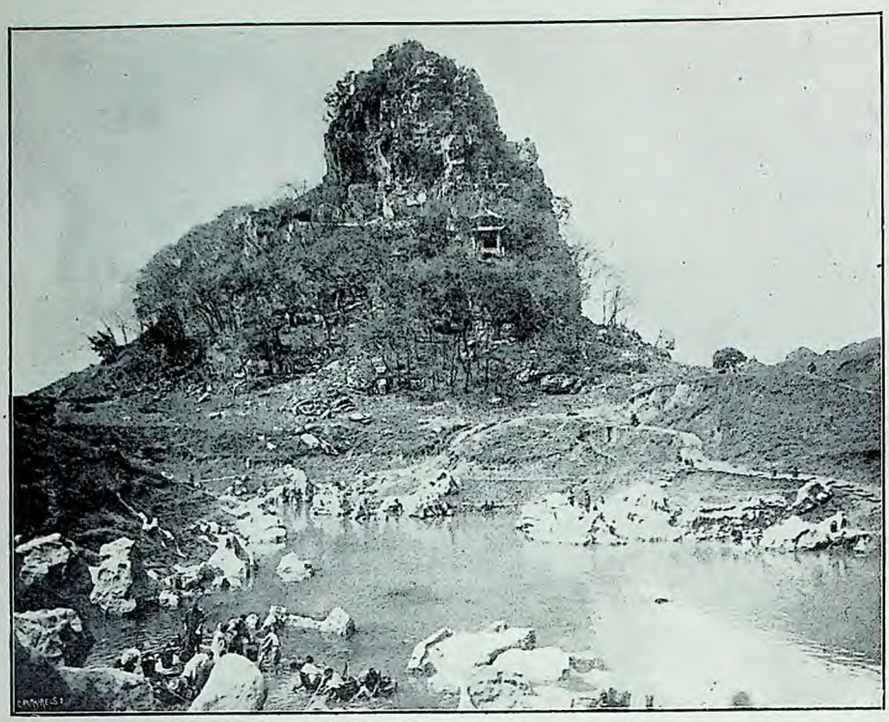
Son bagage littéraire : des romans, des nouvelles, des études, notamment *Diogène le chien*, la *Bêtise parisienne*, l'*Alpe homicide*, les *Yeux verts et les Yeux bleus*, l'*Inconnu*, *Flirt*, *Peints par eux-mêmes*, l'*Armature*; au théâtre : les *Paroles restent*, les *Tenailles*, la *Loi de l'homme*.

Son signalement : traits fins, peu accentués, sauf le menton, dont le développement et la courbe indiquent une volonté réfléchie; taille moyenne, d'une sveltesse juvénile, correction d'une élégance discrète, parfaite courtoisie, tempérée d'une grande réserve.

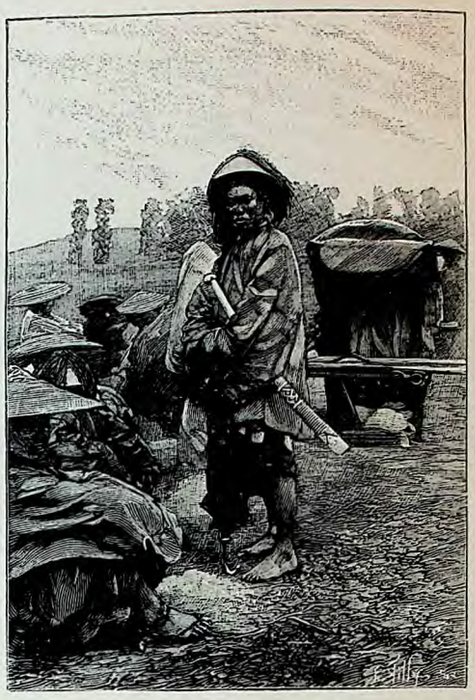
M. Paul Hervieu a obtenu de bonne heure les succès qu'il pouvait souhaiter : ses livres ont été tout de suite appréciés d'une élite; ses pièces ont pris place au répertoire de la Comédie-Française; au mois de février dernier, l'Académie le consacrait en lui octroyant la part d'immortalité provenant de la succession d'Edouard Pailleron, son ami, et, quelques semaines plus tard, le comité de la Société des gens de lettres s'honorait en le choisissant pour président.

Malgré tant de bonheurs mérités, faut-il plaindre M. Hervieu, en vertu du proverbe pessimiste : les délicats sont malheureux?...

E. F.



Sur la rive droite du Peï-Kiang, près de Lieou-tchéou-fou.



Un soldat de l'escorte.

toutes les pointes des rochers, les Chinois crispés sur leurs bancs et sur leurs perches, dans un véritable corps-à-corps avec le courant, mêlent leurs hurlements aux sons assourdissants des gongs et des pétards, tandis que fument les baguettes parfumées piquées à tous les points de résistance du bateau, que les chandelles rouges brûlent à l'avant et sur l'autel de l'équipage, et que les papiers consacrés, jetés sans discontinuité, voltigent autour de la jonque pour écarter les esprits malfaisants.

Ce pays du Kouang-Si que traverse le fleuve est désolé, aride, rocailleux et offre presque partout le spectacle de la désolation.

La population clairsemée de la campagne appartient à une race qui n'est pas très bien définie, que les Chinois appellent Tchouang, et qui, suivant eux, viendrait du Hou-Peï. Les Tchouangs sont surtout des agriculteurs qui vivent par groupes de quelques familles dans les rares terres cultivables de la région.

De temps en temps, on aperçoit dans la campagne des perches de bambous fichées en terre, qui balancent à leur extrémité des caisses à claire-voie où sont exposées des têtes de suppliciés.

Les marchés sont rares et les difficultés de l'approvisionnement sont considérables. Les Tchouangs élèvent bien quelques bestiaux, mais ces animaux ne sont pas destinés à la boucherie, et on ne trouve au marché que de la viande d'animaux morts naturellement.

Souvent même on chemine plusieurs jours sans rencontrer un centre habité. Le fleuve coule entre des massifs compacts de rochers, à travers un pays désert et improductif. Le gibier lui-même est d'une extrême rareté, et l'absence de tout oiseau de proie dénote bien que ce pays ne nourrit rien.

De loin en loin, des groupes de trois ou quatre maisons apparaissent sur le bord du fleuve, abritant autant de familles Tchouangs, isolées de tout autre lieu habité, et vivant du produit de quelques arpents de rizières perdues dans les ravins. Ce sont ces groupes d'habitations qui figurent presque seuls sur les cartes sous des noms de villages.

M. François enfin atteignit en mars Lieou-tchéou-fou indiqué comme un grand centre commercial.

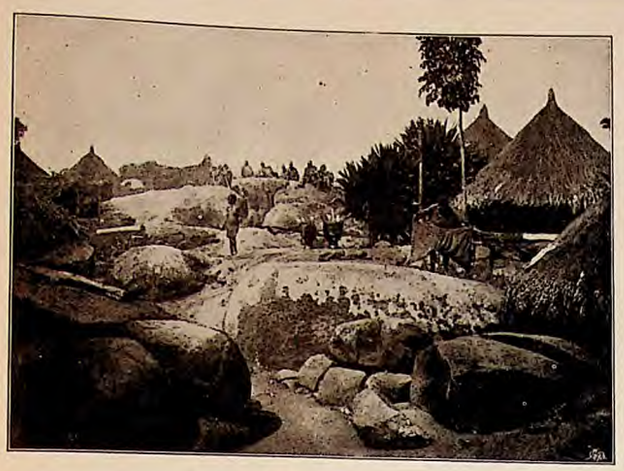
La ville déploie au-dessus des berges, couvertes elles-mêmes de constructions passagères qui disparaissent à chaque crue, une ligne de bouges construits sur pilotis, noirs et sordides. Cette rangée d'habitations dessine autour de l'enceinte de la citadelle une ceinture qui est le pendant bien assorti des murailles de cette forteresse à contours informes, redoutable seulement aux paisibles passants menacés, à chaque instant, par la chute des matériaux. Dans l'intérieur, on peut distinguer à peu près trois rues, l'une longeant approximativement la face sud et dans laquelle la partie centrale est occupée par quelques magasins de



Le général Koueï-Song-Tsong-Ping, commandant des troupes de Lieou-tchéou-fou.



La foule à l'arrivée des Européens, à Lieou-tchéou-fou.



Village Dans (Guékangoui).

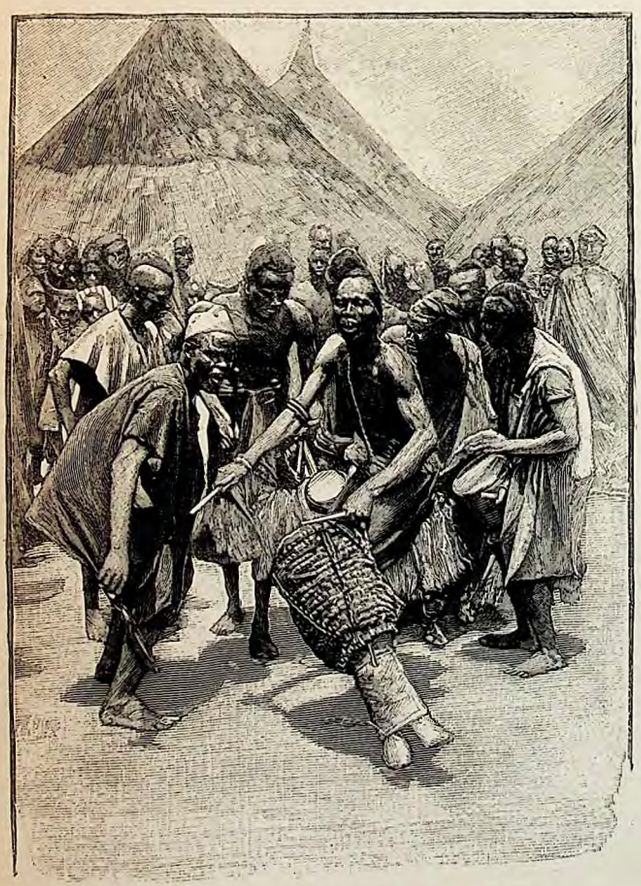
fait subir à l'ennemi de nombreuses pertes, il se décidait à abandonner la partie. Dans un des premiers engagements, le lieutenant Mangin avait été blessé de deux balles à la jambe : les autres pertes furent de 2 tirailleurs tués, 5 blessés et de 3 porteurs tués, 3 blessés. Quelques jours après, les Blolos vinrent faire leur soumission ainsi que les autres tribus environnantes, le Yaro, le Ilyié, le Gouanné.

Le lieutenant Mangin rapidement remis de ses blessures, avait demandé à continuer, et, sur la foi en la parole du Yaro, marcha au sud vers le village de Logoualé pour déterminer la direction de la rivière Zô et se rendre compte d'une route commerciale aboutissant à ce village. Il n'avait pas compté avec la fausseté des populations; celles-ci l'attaquèrent brusquement au village de Sireuplé. Parti avec 50 hommes et le sergent Van Cassel, il fut assailli non loin de ce village et ne put gagner Logoualé, à 17 kilomètres de là, que par un combat continuel. Il éprouva des pertes considérables : 5 tirailleurs tués, 3 blessés et 5 porteurs blessés. Resté pendant quatre jours pour châtier les rebelles, il rentra sans être inquiété à Guékangoui. Les blessés furent évacués sur Touba.

∴

On était au mois de juin, l'hivernage battait son plein et la mission n'avait aucune nouvelle de MM. Hostains et d'Olonne. Elle reçut du commandant de la région sud, l'ordre de se maintenir en position en attendant la fin de la saison des pluies. Pendant que le sergent Van Cassel se maintenait à Guékangoui, de façon à assurer les communications avec Touba et à garder une partie des approvisionnements, le lieutenant Wœlffel se dirigeait sur Nouantogloin, où il construisit un poste. Ce point est situé sur les bords du Zô et dans un site admirable.

Le Yaro avait l'air de se soumettre et laissa à la mission un mois de repos,



Un tam-tam chez les Manons anthropophages.

pendant lequel on hâta la construction du poste, ce qui fut très pénible, en cette saison. On ne put élever que des baraquements faits de branches de palmiers entrelacés et recouverts de feuilles de bananiers et de palmiers. Les gens de Logoualé n'avaient cependant pas renoncé à attaquer et, un beau jour, ils vinrent tirer des coups de fusil contre les porteurs sans défense, à très peu de distance du poste; le même jour, ils tuaient un de nos hommes à Guékangoui. Il fut aussitôt décidé que de petits groupes de tirailleurs circuleraient continuellement dans les environs, visitant les villages soupçonnés de connivence avec nos ennemis. Ces reconnaissances eurent un excellent résultat, elles créèrent autour du poste une zone tranquille de 15 à 20 kilomètres.

Malheureusement au cours d'une de ces reconnaissances dirigées contre le village de Guélé, qui, malgré deux actes de soumission, continuait à tendre des embuscades à nos corvées, le lieutenant Mangin fut blessé grièvement de quatre balles dont une lui perfora le poumon. Ce combat de Guélé fut un des plus durs, le village est bâti sur un piton très escarpé, il fallut s'aider de cordes pour escalader les roches et cela, sous le feu des habitants, qui n'abandonnèrent la position qu'à la dernière minute.

Les escarmouches continuèrent jusqu'au mois de septembre, mais beaucoup moins sérieuses, les habitants avaient abandonné le pays momentanément et nous en profitâmes pour récolter le riz qui, arrivé à maturité, était en abondance dans les environs du poste. A ce moment, on apprenait par les journaux la création du fort Binger par M. Hostains. Ce fort, disaient les journaux, était par 6°,15 de latitude; or Nouantogloin est situé par 6°,50 environ. Ce n'était plus qu'une distance de 80 à 100 kilomètres au maximum en faisant la part des erreurs qui séparaient les deux missions. Un dernier effort et la jonction semblait devoir se faire.



Arrivée de la mission chez des anthropophages amis.

Mais les pertes très nombreuses subies, 62 hommes morts ou blessés, la consommation très forte des munitions, 40.000 cartouches brûlées, firent craindre, en haut lieu, pour la sécurité de la mission qui fut rappelée. On ne laissait que 75 hommes pour maintenir la position de Nouantogloin. Pareil ordre avait été adressé à la mission Hostains-d'Olonne, qui eut la chance de ne pas le recevoir. Si pareille bonne fortune fut arrivée à la mission Wœlffel-Mangin, elle serait arrivée en quelques semaines à la Côte.

NOTES ET IMPRESSIONS

ACADEMICA

L'Académie n'est pas, comme la Chambre, une société plus soucieuse d'être élue que choisie.

Sully-Prudhomme.

∴

Commencez par avoir du succès, il y aura toujours des imbéciles qui vous trouveront du talent.

Ed. Pailleron.

∴

Les relations mondaines émoussent la critique et en font peu à peu une partie de la politesse.

Prevost-Paradol.

∴

Dans le monde, tout ne se sait pas, mais tout se dit.

Anatole France.

∴

L'homme de la société, avec ses dédains frivoles, passe sans s'en apercevoir à côté de l'homme qui est en train de créer l'avenir.

E. Renan.

∴

Des sentiments que les femmes inspirent, lequel leur est le plus cher? Elles répondent : le respect; elles pensent : le désir.

Paul Hervieu.

∴

L'Académie n'existerait plus, si elle n'avait dans son sein ceux qui y sont entrés malgré elle.

Alph. Karr.

∴

L'Académie attend l'usage; l'usage attend l'Académie.

Michel Bréal.

∴

A prendre la suite des choix de l'Académie, on voit que tout peut y conduire et que rien n'empêche d'y arriver.

∴

Comme toute famille, l'Académie a ses enfants terribles.

G.-M. Valtour.

Ces lieux, admirables de sauvagerie sont très favorables aux embuscades. Aussi les habitants, fréquemment visités par les pirates, ont-ils aménagé les cavernes en abris pour s'y réfugier quand les brigands les menacent. Tout transport important est en effet impitoyablement pillé, s'il n'a été pris au préalable des arrangements avec les chefs de bandes.

Les convois qui s'y aventurent sont d'ailleurs peu nombreux et transportent presque uniquement des filés de coton et du sel venu de Canton.

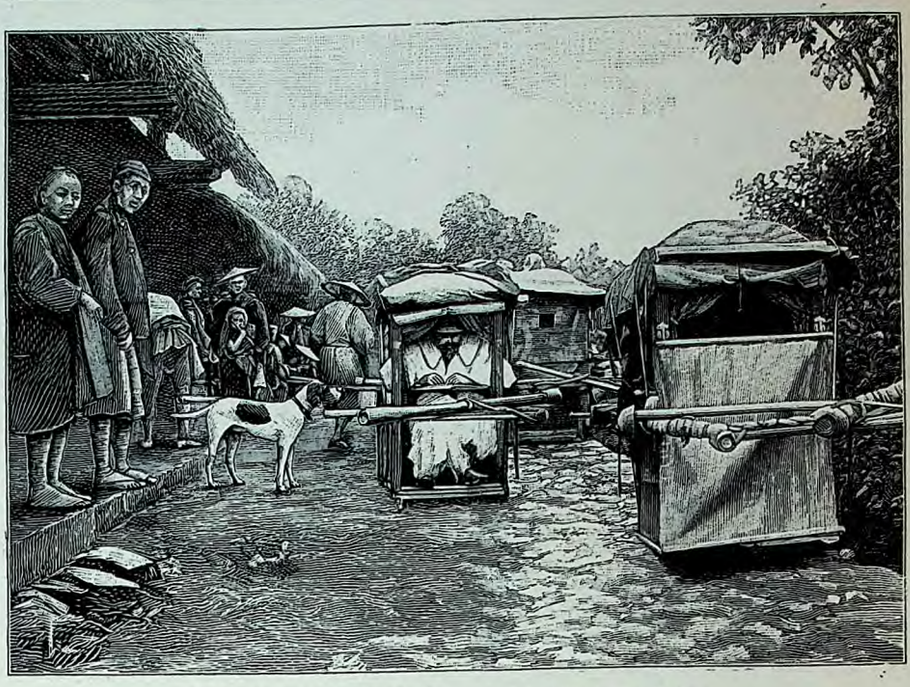
C'est aux environs de la petite sous préfecture de Li-Po-Hien que l'on franchit la frontière du Koueï-Tcheou; on s'élève par échelons jusqu'à 850 mètres d'altitude. Là, se trouve un plateau occupé par des rizières et des champs de pavots.

La frontière du Koueï-Tcheou marque une transformation complète dans la température, dans l'aspect du pays et dans la végétation. On laisse derrière soi le climat tropical et la flore des pays chauds et on trouve un grand nombre de plantes des zones tempérées. Des champs de blé se montrent fréquemment ainsi que des cultures de sarrazin.

Après avoir franchi quelques cols et quelques gorges de rochers, on passe dans le bassin du Yang-tsé-Kiang, dont on traverse le premier affluent en avant de Tou-Yun-fou.

Cette ville, longue d'une douzaine de kilomètres et sans largeur, est arrosée par trois cours d'eau; mais sa saleté est encore plus abominable que celle des villes du Sud. Ici le charbon de terre abonde et il suffit de gratter la terre pour exploiter des affleurements d'un charbon très friable mêlé à des sulfures.

A ce même point, on remarque un changement dans la direction du courant commercial. On commence à rencontrer des porteurs venant du Yang-tsé-Kiang. Au sel marin envoyé de Canton se substituent les blocs de sel gris venus du Sse-Tchouan. Mais le pays est encore très misérable et l'opium est toujours le principal élément de trafic.



Rédigeant son journal de voyage pendant une halte.



Sur la grande route du Koueï-tcheou, près de Tou-Yun-fou.

La route avait jusqu'ici suivi la pleine direction nord-est; elle va maintenant se diriger franchement vers le nord. Les pentes ne sont plus complètement dénudées et montrent quelques chênes, des pommiers et des pruniers.

Tou-Yun-fou est le siège d'une préfecture, sans beaucoup d'intérêt, ni beaucoup de commerce. Son altitude n'est plus que de 750 à 800 mètres, mais la route remonte ensuite rapidement pour passer à 1.200 mètres au col de Tong-chan-Ping. Les pentes sont plus boisées encore sur ce nouveau parcours et sont couvertes de châtaigniers, de peupliers et d'acacias. Ce terrain est extrêmement haché, la route fort pénible et le pays désert. Les bois sont fréquentés par des fauves, tigres et panthères, et la population très clairsemée appartient aux tribus Miao.

La direction change encore pour tourner dans le sud-ouest, gravissant des pentes abruptes dans un pays désert, où on ne voit plus que de loin en loin un maigre champ de blé ou quelques pieds de tabac. Les affleurements de charbon sont mis à nu par les pluies un peu partout.

La région est de plus en plus aride et misérable jusqu'à la citadelle de Koueï-Yang.

En résumé, sur cette route, coupée de tant de côtes et de descentes, les obstacles sont tous de surface et la route pénètre dans plusieurs bassins sans se heurter à un seul massif. On se saurait mieux comparer cette surface qu'à la coque d'une énorme châtaigne hérissée d'épines. Et ces épines rendent toute pénétration difficile.

De Koueï-Yang, où il séjourna plusieurs mois, M. François se dirigea vers le Yunnan. Il y fut malheureusement accompagné par une pluie persistante qui augmenta beaucoup les difficultés de la marche des convois.

Le Yunnan oriental qu'il traversa lui parut aussi pauvre, aussi dépourvu de commerce et de ressources que les régions du Koueï-Tcheou et du Kouang-Si avec une population rare, misérable et déprimée par la maladie.

Dès son entrée au Yunnan, M. François remarqua un changement d'attitude chez les autorités.

Tandis que dans les autres provinces, il n'avait eu qu'à se louer des mandarins, il s'avança dans le Yunnan à travers une froideur et une malveillance croissantes, qui se manifestèrent dès son arrivée dans la capitale par un refus brutal de le recevoir.

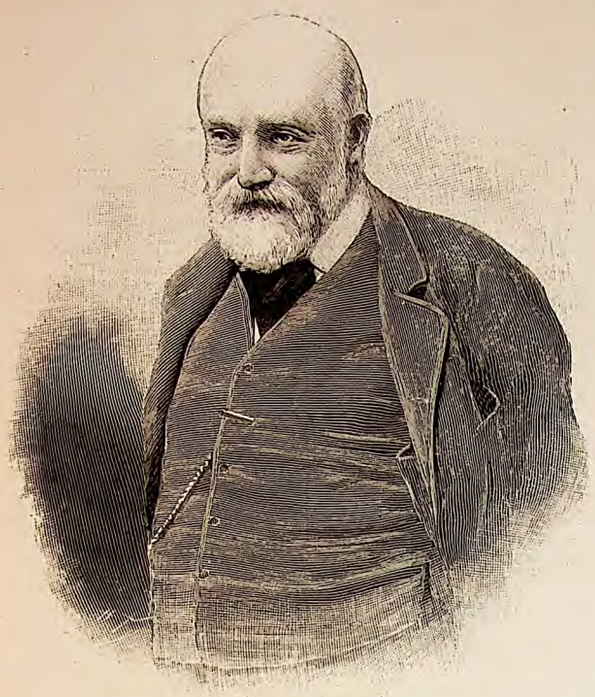
M. François réussit à force d'énergie et d'habileté à se faire reconnaître par le vice-roi et à obtenir de lui le logement dû, en pays chinois, par les autorités aux voyageurs munis d'une recommandation officielle.

Nommé peu après par le Ministère des Affaires étrangères délégué du gouvernement auprès du vice-roi, il semblait, au moment où les troubles ont éclaté, avoir réussi à établir avec ce haut fonctionnaire des relations satisfaisantes.

L'explosion de fanatisme qui a soulevé la population de Yunnan-Sen contre les étrangers, avec ou sans la complicité des autorités, est venue détruire en un instant les espérances que pouvait faire naître cet accord et mettre en péril non seulement les entreprises, mais la sécurité et la vie de nos nationaux.



Habitants de Yunnan-sen regardant le passage de la mission.



Le prince de Joinville.

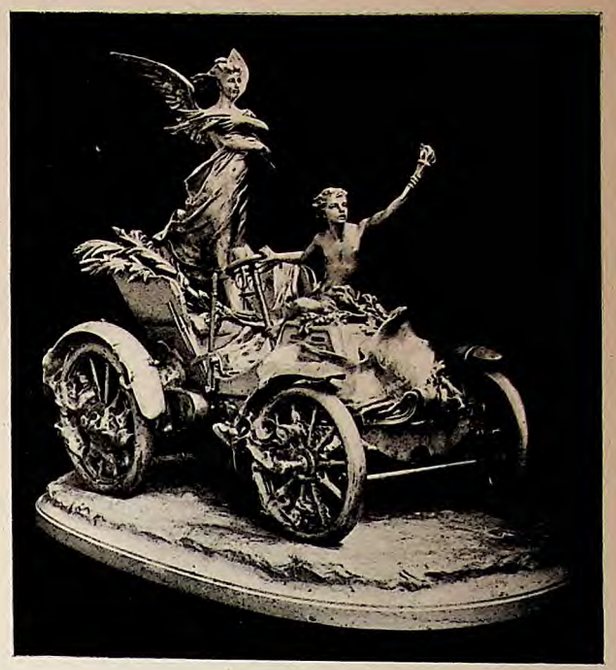
élu député à l'Assemblée nationale, en même temps que le duc d'Aumale, il y siégea jusqu'en 1876 ; alors il rentra définitivement dans la vie privée. Sous le titre de *Vieux souvenirs*, le prince de Joinville a écrit d'intéressants mémoires, publiés en 1894. Il avait épousé en 1843, au Brésil, la princesse Françoise de Bragance, sœur de don Pedro II, morte en 1898; il était le père de la duchesse de Chartres et du duc de Penthièvre.

LA COUPE GORDON-BENNETT

M. Gordon-Bennett a eu la généreuse idée, il y a quelques mois, de faire ciseler dans l'argent massif, par des artistes parisiens, MM. Daragon, Pillet et Aucoc, un magnifique objet d'art, et de le confier à la garde de l'Automobile Club de France jusqu'au jour où une course, — connue déjà sous le nom de « Coupe Gordon-Bennett » — permettrait à un club étranger d'en devenir détenteur.

Cette épreuve vraiment intéressante par le but de stimulation internationale qu'elle poursuit, vient d'avoir lieu pour la première fois il y a huit jours, sur le parcours de Paris à Lyon, par Orléans et Gien (560 kilomètres).

L'Automobile Club de France avait reçu les défis de la Belgique, de l'Allemagne et des Etats-Unis. Mais de ces trois pays, deux seulement étaient représentés au départ, et chacun par un seul concurrent. La Belgique mettait en ligne M. Jenatzy, et les Etats-Unis nous avaient envoyé M. Winton. M. le chevalier René de Knyff,



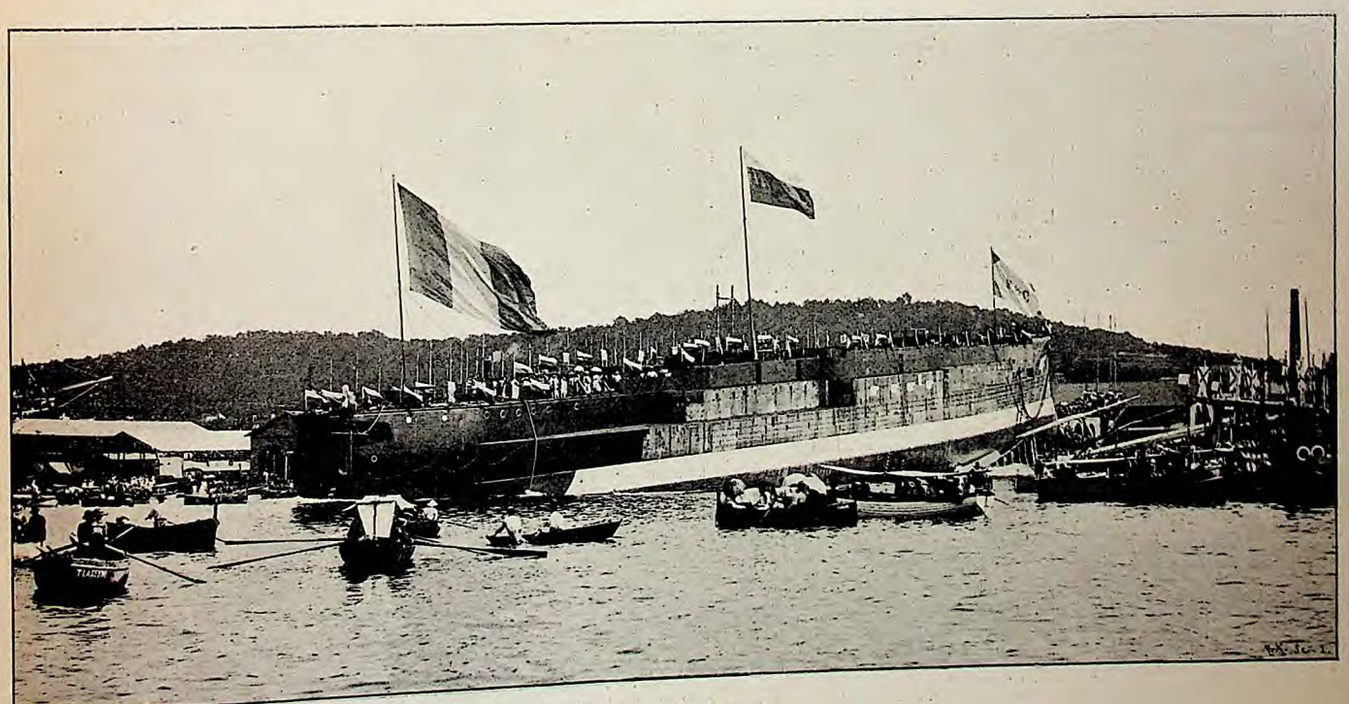
Coupe Gordon-Bennett.

M. Charron et M. Girardot, trois des champions incontestés du moteur, avaient été chargés de défendre les couleurs françaises. La victoire, comme il fallait s'y attendre, est restée à l'Automobile Club de France, dont le premier représentant, M. Charron, est arrivé au but avec une vitesse moyenne de 61 kilom. 500 à l'heure. Après lui est arrivé M. Girardot; les autres coureurs n'ont pas achevé le parcours.

L'Automobile Club de France reste donc détenteur du trophée. Il faut s'attendre à voir les clubs étrangers le défier en plus grand nombre l'année prochaine.

LE « BAYAN »

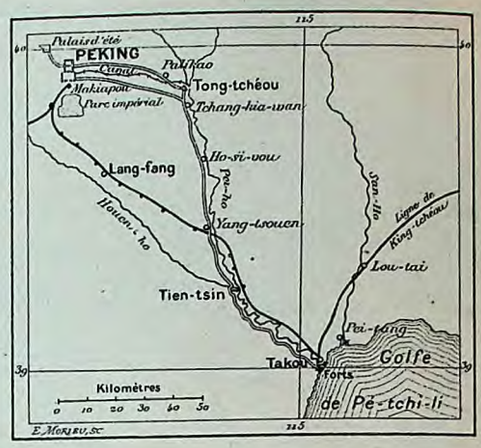
On a lancé à la Seyne, le 12 juin, le croiseur cuirassé *Bayan*, de la marine impériale de Russie, commandée aux ateliers des Forges et Chantiers de la Méditerranée. Le bâtiment jauge 7.800 tonneaux; ses dimensions sont : longueur à la ligne de flottaison, 135 mètres; largeur au fort, 17m,50; creux au pont supérieur, 11m,60. Ses deux machines indépendantes, développant une puissance totale de 16.500 chevaux, devront fournir une vitesse d'au moins 21 nœuds. L'armement comprend : 2 canons de 203 m/m, 8 canons de 152 m/m, 20 canons à tir rapide de 76 m/m, et 7 hotchkiss de 47 m/m; les deux grosses pièces sont placées chacune dans une tourelle fermée. Les flancs sont protégés par des ceintures en acier de 8 et 20 centimètres d'épaisseur. L'équipage se composera de 40 officiers et sous-officiers et de 470 hommes. Ce croiseur réunit à un degré remarquable de puissance les conditions du navire de guerre moderne : vitesse, qualités offensive et de protection très étendues. Le nom de *Bayan* est celui d'un héros populaire des légendes slaves.



Lancement du « Bayan ».



Une rue de la concession française à Tien-Tsin.. — Phot. Chivoret.



Carte des régions de Takou, Tien-Tsin et Péking.

Les irréguliers et les Boxeurs seraient au nombre de 300.000. Il va sans dire que ce dernier chiffre est tout à fait hypothétique.

La carte ci-contre permet de suivre la marche des événements entre le golfe du Pe-tchi-li et Péking. La distance entre Ta-Kou et Tien-Tsin est de 40 kilomètres seulement. De Tien-Tsin à Péking, on compte, par la voie ferrée, 127 kilomètres.

Tien-Tsin, dont nous donnons dans ce numéro un certain nombre de vues, est une agglomération beaucoup plus importante que Péking. La capitale de l'empire chinois occupe une énorme superficie de terrain, mais ne compte pas plus de 500.000 à 600.000 habitants. La population de Tien-Tsin est trois fois plus considérable.

Cette ville, la métropole commerciale du Nord de la Chine, s'étend sur la rive droite du Peï-Ho. Au nord, la cité chinoise; au sud, les concessions étrangères. Comme on peut le remarquer sur notre photographie, la concession française ne renferme guère que des maisons de commerce britanniques.

La station de chemin de fer est sur la rive gauche du fleuve, que franchit un pont de bateaux.

D'après les dernières nouvelles, les ministres et les escortes des légations se trouveraient avec l'amiral Seymour qui aurait été cerné par les Chinois tout près de Tien-Tsin alors qu'il battait en retraite. On peut espérer que leur délivrance, par les 8.000 ou 9.000 hommes de troupes qui occupent Tien-Tsin, sera bientôt un fait accompli.



Arrivée d'un train à Tien-Tsin. — Phot. de M. Merle.



Gare de Tien-Tsin. — Phot. Chemin-Dupontès.



Amiral sir E. Seymour. — Phot. Maull et Fox.



Le collège militaire de Tien-Tsin. — Phot. Chemin-Dupontès.

La production de la garance et de l'indigo artificiels. — La garance et l'indigo sont les deux plus anciennes couleurs en usage dans la teinture des étoffes; et jusqu'à ces dernières années, on les retirait: la garance, d'une plante originaire de l'Asie-moyenne et de l'Europe méridionale, et l'indigo, de plantes nombreuses appartenant à une même famille (Légumineuses) et cultivées particulièrement dans les Indes orientales, à Java, dans l'île de Ceylan, au Bengale, sur la côte de Coromandel, en Chine, au Japon, à Manille, sur l'île de France, dans l'Amérique septentrionale, au Mexique, au Brésil et en Egypte.

Comme la culture de ces plantes était en somme assez onéreuse, les substances tinctoriales qu'elles produisaient ont suscité un grand nombre de recherches de la part des chimistes, et bientôt l'industrie a été dotée de produits artificiels plus purs et obtenus à meilleur compte que les produits naturels.

La garance synthétique, ou alizarine, a maintenant totalement remplacé les anciennes poudres de garance, et l'indigo artificiel est en voie de prendre le même développement.

Dans une étude sur ces deux produits, M. G.-F. Jaubert rapporte qu'en 1869 furent livrés au commerce les 1000 premiers kilos d'alizarine, en pâte à 20 0/0, au prix de 31 francs le kilo. Dix ans plus tard, la fabrication de la garance atteignait 4.500.000 kilos, et le prix était tombé à 3 francs le kilo. Actuellement on peut estimer la production universelle à 15.000.000 de kilos, et le prix de vente oscille autour de 1 fr. 90 le kilo. C'est donc une production de 25 à 30 millions par an.

L'indigo synthétique est de date plus récente sur le marché, mais il lutte déjà avantageusement avec le produit naturel qu'il est appelé à remplacer totalement dans un avenir peu éloigné.

En France, la culture de la garance était surtout concentrée dans le comtat d'Avignon, en Provence, en Languedoc, en Alsace et en Auvergne; elle avait même commencé à se développer en Algérie. Les garances françaises étaient très renommées et s'expédiaient dans le monde entier. Les producteurs luttèrent désespérément jusqu'au bout en baissant leurs prix, mais durent renoncer à la bataille quand la vente de l'alizarine naturelle ne fut plus rémunératrice, c'est-à-dire en 1881. Le prix de la pâte d'alizarine à 20 0/0 était alors de 4 francs le kilo; et le prix des 100 kilos de racine rosée d'Avignon était encore de 15 francs. Il avait cependant baissé de 80 0/0 en vingt ans, puisqu'en 1870, il était de 76 francs.

La production du charbon aux Etats-Unis. — En 1899, les Etats-Unis ont produit 258 millions de tonnes de charbon, au lieu de 220 millions en 1898.

Dans cette production, l'anthracite compte au moins pour 60 millions de tonnes.

Les principaux Etats producteurs sont :

Alabama.....	7.235.000	tonnes.
Illinois.....	23.435.000	—
Ohio.....	16 680.000	—
Pensylvanie.....	75.591.000	—
Virginie orientale...	11.755.000	—

Les autres Etats ayant produit plus de 5 millions de tonnes l'an dernier sont : le Colorado, l'Indiana, l'Iowa, le Kentucky et le Maryland.

Exportation de charbon américain en Russie. — Nous avons vu que l'hiver dernier, au moment de la crise des combustibles, les charbons américains ont pu venir combattre avantageusement les produits anglais dans les ports de la Méditerranée. La Compagnie des chemins de fer P.-L.-M. a fait à cette occasion d'importants achats de ces charbons qui lui ont été livrés à Marseille. Il en a été expédié de même de fortes quantités à Barcelone, à Gênes et à Alexandrie.

Voici maintenant qu'on annonce un grand envoi d'anthracite de Philadelphie à destination de Cronstadt. On vient d'affréter, dans ce but, un steamer qui transportera ce charbon américain jusqu'en Russie à raison de 21 fr. 25 la tonne.

Les économies de combustible réalisées dans les machines à vapeur. — Depuis deux siècles, c'est-à-dire, depuis l'origine des premières « machines à feu », la consommation du combustible n'a pas cessé de s'accroître suivant le développement prodigieux de l'industrie, mais, en même temps, les perfectionnements apportés aux machines à vapeur ont fait réaliser, par rapport à la quantité de force produite, des économies non moins considérables.

Ainsi la consommation de charbon par cheval-vapeur et par heure a passé successivement par les chiffres suivants (représentés en livres anglaises de 454 grammes) :

En 1700, dans la machine atmosphérique Savery, 31 livres ;

En 1768, dans la machine Watt, à basse pression, 8l,8 ;

En 1801, dans la machine Evans, à haute pression, 6l,6 ;

En 1804, dans la machine Woolf à deux cylindres, 4l,4 ;

En 1850, dans la machine Compound, 2l,2 ;

En 1875, dans la machine à triple détente, 1l,8;

En 1895, dans la machine à triple détente, 1l,5;

En 1900, dans la machine à triple détente et à vapeur surchauffée, 1l,4.

La consommation du combustible dans la machine à vapeur n'est donc plus que le vingt-deuxième de ce qu'elle était il y a deux cents ans.

Un thermomètre à mercure jusqu'à 500° centigrades. — On a souvent besoin, dans certaines industries, d'un thermomètre dont les indications soient directes, rapides et exactes jusqu'à 500°. Les pyromètres employés pour apprécier les très hautes températures sont des appareils spéciaux et le plus souvent à lecture comparative; les thermomètres anéroïdes manquent de précision, et d'ailleurs on ne les gradue pas pour des températures très élevées.

Le thermomètre imaginé par M. Steinle paraît donner au contraire toute satisfaction. Cet instrument, basé sur la dilatation du mercure, se compose d'un petit cylindre creux en acier doux fermé à l'une de ses extrémités et terminé à l'autre par un tube capillaire en acier dont le diamètre intérieur ne dépasse pas 1/4 de millimètre. Ce tube d'acier peut avoir une longueur quelconque, jusqu'à 45 mètres, lorsque les indications de l'appareil doivent être lues à une certaine distance du point dont on veut connaître la température, et il aboutit à un autre tube d'acier aplati et roulé en spirale, dans lequel la dimension du vide intérieur est également d'un quart de millimètre. Tout l'ensemble du système est rempli de mercure et forme une cavité continue en acier parfaitement étanche et résistante.

En exposant le petit cylindre à la chaleur, le mercure se dilate et fait dérouler le tube en spirale. Lorsque la température s'abaisse, le mercure se contracte et la spirale formant ressort revient à sa forme initiale. L'enroulement et le déroulement du tube sont transmis par un équipage d'engrenages appropriés à une aiguille se déplaçant sur un cadran gradué.

Les nouvelles voitures de 2e classe de la Compagnie de l'Ouest. — Depuis quelque temps, la Compagnie de l'Ouest a mis en service sur ses lignes de banlieue, — principalement dans les trains de l'Exposition, — des voitures de 2e classe d'une forme nouvelle, qui ont de suite obtenu la faveur du public.

Ces nouveaux véhicules, qui paraissent appelés à caractériser le type de la voiture de banlieue sans impériale, sont vastes, d'un accès facile et bien aérées. On y pénètre par des perrons placés à chaque extrémité, munis des portières doubles en retraits sur les faces latérales et qu'il suffit de pousser pour entrer, sans manœuvrer ni loquets ni verroux. L'intérieur est divisé en deux grands compartiments, séparés par une porte et dont l'un est réservé aux fumeurs. Dans chaque compartiment une série de banquettes adossées à deux places chacune, laissent entre elles un assez large chemin pour la circulation. Aux deux extrémités, près des portes qui donnent accès dans la voiture, on a réservé un espace pour les voyageurs debout qui, les jours d'affluence, peuvent y séjourner en nombre indéterminé, comme dans les fourgons, en attendant que des places assises soient disponibles. Des balustrades en fer permettent aux voyageurs debout de maintenir leur équilibre pendant la marche. Enfin, le fond de chaque plate-forme est garni d'une banquette surélevée où quatre voyageurs peuvent s'asseoir sans être gênés par ceux qui sont restés debout devant eux. Ces voitures sont bien éclairées, elles sont commodes et élégantes, ce qui ne gâte rien et explique le bon accueil qu'elles ont reçu du public.

L'utilisation des gaz de hauts-fourneaux à la production de la force et de l'électricité. — Nous avons déjà parlé des tentatives faites pour tirer avantageusement partie des gaz très chauds qui s'échappent des hauts-fourneaux et dont on n'utilise encore aujourd'hui qu'une faible quantité pour alimenter les souffleries de ces mêmes appareils.

Dans l'une des récentes séances de l'Institut du fer et de l'acier, M. Greiner, l'éminent directeur général des usines Cockerill à Seraing (Belgique), a clairement démontré les avantages qui résulteraient de l'emploi de ces gaz perdus à faire fonctionner des machines à gaz dont la force pourrait être ensuite employée directement, ou mieux transformée par des dynamos en énergie électrique.

Il est prouvé qu'un haut-fourneau de type ordinaire, produisant 100 tonnes de fonte par jour peut fournir la quantité de gaz nécessaire à la marche de machines de 2.000 chevaux de force, ce qui, en comptant seulement à 12 fr. 50 la tonne le charbon qu'il faudrait brûler pour produire le même travail avec des machines à vapeur, représente un profit de 180.000 francs par an!

La société Cockerill a déjà reçu la commande de 18 machines destinées à employer directement les gaz de hauts-fourneaux. Il y a là une évolution industrielle qui va prendre rapidement une énorme extension.

Les briques de cendres. — Les cendres de coke provenant des fours à gaz peuvent servir à fabriquer économiquement d'excellentes briques. Pour cela, on les étale sur une aire soigneusement battue, on les pulvérise et on les mélange avec 10 0/0 de chaux hydratée; on ajoute un peu d'eau au mélange. On malaxe le tout fortement, on laisse reposer pendant vingt-quatre heures et on a ainsi une pâte très bien préparée, avec laquelle on fait des briques en les moulant à la presse et en les faisant sécher ensuite comme les briques ordinaires.

Les naturalisations en 1899. — L'année 1899 a été mauvaise pour les naturalisations françaises. Celles-ci ont été en diminution de 448 sur l'année précédente, leur nombre n'ayant été que de 2.395.

D'ailleurs, plus on s'éloigne de la date de la promulgation de la Loi sur la nationalité, plus le nombre des naturalisations diminue.

Sur les 2.395 naturalisations accordées en 1899, 1796, soit environ 75 p. 100, s'appliquent à des hommes, et 399 à des femmes.

Le classement des hommes naturalisés fournit les indications suivantes, d'après l'âge : moins de 25 ans, 179; de 25 à 30 ans, 246; de 30 à 35 ans, 368; de 35 à 40 ans, 336; plus de 40 ans, 667.

Au point de vue des professions, on trouve : 17 propriétaires ou rentiers ; 94 professions libérales ; 301 commerçants ; 115 employés de commerce ou d'administration ; 547 ouvriers de la petite industrie ; 183 ouvriers d'usines ; 103 travailleurs agricoles, 52 marins pêcheurs ; 270 journaliers ; 114 sans profession.

Enfin, eu égard à la nationalité d'origine, on note : 313 Alsaciens ; 651 Italiens, 94 Allemands; 392 Belges ; 58 Luxembourgeois ; 46 Suisses; 76 Espagnols; 29 Autrichiens; 9 Hongrois; 39 Russes et Polonais ; 89 divers.

On note une diminution de 2 0/0 des naturalisés Alsaciens-Lorrains ; et une autre de 4 0/0 des naturalisés Belges.

En Algérie, le nombre des naturalisés s'est aussi notablement abaissé par rapport aux années 1897 et 1898. Il n'y a eu que 850 naturalisations en 1899, alors qu'on en avait enregistré 1.607 en 1897 et 1.077 en 1898.

Le nombre des autorisations d'établir leur domicile en France, accordées à des étrangers a été, en 1899, de 263, en diminution de 106 sur 1898.

La navigation à vapeur sur le haut Yang-Tsé. — On sait que le fleuve Yang-Tsé qui pénètre jusqu'au cœur du Yunnan est la voie naturelle de drainage des produits de cette riche province.

Jusqu'à présent, le Yang-Tsé est navigable depuis son embouchure, vers Shanghaï, jusqu'à Itchang, mais entre cette dernière localité et Tchong-King, la Métropole et le grand marché commercial de cette région, la faible profondeur d'eau et la présence de nombreux rapides rendaient la navigation impossible pour d'autres embarcations que les jonques chinoises.

Depuis longtemps déjà les Anglais ont établi des services de vapeurs jusqu'à Itchang, mais voilà qu'ils paraissent avoir vaincu les dernières difficultés, car d'après une dépêche du consul général de France à Shanghaï, les compagnies de navigation anglaises se préparent à organiser des services réguliers en amont d'Itchang.

Le premier des quatre bâtiments construits dans ce but vient d'être lancé sur les bords du Whampoo.

Le *Pioneer* est un vapeur de 200 tonneaux de jauge, construit en Angleterre, et expédié en pièces à Shanghaï où il a été monté et ajusté dans les ateliers de l' « Oriental-Dock ». Ce navire est muni de deux roues à aubes et mesure 60 mètres de longueur sur 10 mètres de largeur. Ses aménagements intérieurs lui permettent de transporter 14 passagers de première classe, 30 de seconde et 90 de troisième.

Le tirant d'eau du *Pioneer* ne dépassera pas 2 mètres quand il sera chargé de 100 tonneaux et 2m,20 avec un frêt de 160 tonneaux.

Ce bâtiment avec ses deux machines compound à action directe, ses roues à palettes articulées et sa vitesse de 14 nœuds, réussira certainement à remonter les rapides du haut fleuve. Il a dû partir le 1er mai pour Hankeou. Mais il est probable qu'il lui faudra attendre maintenant que l'entente des puissances européennes ait mis la Chine et ses « Boxers » à la raison, avant de commencer son service.

AGENDA DE LA SEMAINE

Convocation d'électeurs. — Les conseils municipaux des communes du département de la Creuse sont convoqués pour le dimanche **24 Juin**, à l'effet de nommer leurs délégués et suppléants en vue de l'élection d'un sénateur fixée au dimanche, **29 Juillet**.

Examens et concours. — La date de l'ouverture des épreuves préparatoires des différents concours de l'agrégation des lycées, des épreuves écrites des examens pour l'obtention des certificats d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les lycées et collèges, du certificat d'aptitude aux fonctions de professeur des classes élémentaires des lycées et du certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire des jeunes filles a été fixée : pour l'enseignement secondaire des garçons, au lundi **2 Juillet** prochain : pour l'enseignement secondaire des jeunes filles, au lundi **9** suivant.

Conférences. — Au palais officiel de l'Algérie, au Trocadéro, le **28 Juin**, 10 h. 1/2, conférence sur les ruines de Timgad, par M. Albert Ballu, architecte en chef des monuments historiques de l'Algérie.

Manœuvres navales. — L'amiral Gervais a arboré son pavillon sur le *Bouvet*, le **20 Juin**, à 2 heures de l'après-midi. Du **24** au **25**, l'escadre de la Méditerranée partira pour Oran où tous les navires devront être rendus le **26**. Le **27** au soir, départ de l'escadre, et concentration en mer, le **2 Juillet**, avec l'escadre du Nord; arrivée à Quiberon le **6**, à Brest le **9** et à Cherbourg le **12**. L'amiral Gervais, commandant en chef, aura sous ses ordres les vice-amiraux Fournier et Ménard et les contre-amiraux Roustan, Maréchal, Mallarmé et Touchard. La flottille de torpilleurs concourra à la défense de Cherbourg contre l'escadre du Nord. L'attaque doit avoir lieu le **9 Juillet**. La revue présidentielle aura lieu à Cherbourg dans les derniers jours de **Juillet** peut-être même en **août**.

Les aspirants de la marine suédoise à Paris. — La corvette-école *Saga* arrivera au Havre le **28 Juin**; le **30** au matin, les 67 cadets et leurs officiers partiront pour Paris, accompagnés d'un certain nombre d'élèves du *Borda*, chargés de leur faire les honneurs de l'Exposition.

Cérémonie patriotique. — A Carhaix (Finistère), les **27, 28, 29 Juin**, en présence du colonel et d'une délégation des officiers du 46e d'infanterie, célébration du centenaire de La Tour d'Auvergne. La cérémonie sera présidée soit par le ministre de la guerre, soit par le chef de l'état-major général.

Le Souvenir français. — Assemblée générale, le **24 Juin**, à 10 heures, au cercle militaire.

Visites princières. — On annonce l'arrivée à Paris, au commencement de **juillet**, du prince et de la princesse Valdemar de Danemark, qui viendront visiter l'Exposition. — Le **28 Juin**, le khédive, venant d'Angleterre, débarquera à Calais et arrivera à Paris, où il séjournera pendant une semaine environ. — Le roi de Portugal est attendu dans les premiers jours de juillet; le prince héritier d'Italie et la princesse de Naples viendront vers la même époque.

Musées. — Musée du Luxembourg : la direction vient d'inaugurer au musée du Luxembourg l'exposition des tableaux, dessins et eaux-fortes de M. Alphonse Legros. — Au Musée de Dijon, la Salle des Gardes, fermée depuis quatre années pour cause de réparations, est ouverte provisoirement au public pendant toute la durée de l'Exposition universelle, afin de permettre aux habitants et aux nombreux étrangers de passage à Dijon de visiter les tombeaux des ducs de Bourgogne et la salle nouvellement restaurée. Elle sera fermée ultérieurement pour son aménagement définitif.

Théâtre antique. — Le **24 Juin**, dans les arènes d'Enghien, représentation de *Mireille*, telle qu'elle a eu lieu dans les arènes d'Arles et avec les mêmes décors.

La Semaine religieuse. — A la basilique du Sacré-Cœur, à Montmartre : continuation des pèlerinages jusqu'à la fin du mois : le **23 Juin**, à 3 heures, exercices solennels, salut et procession. Neuvaine au Sacré-Cœur, tous les jours, du **23** au **30**; à 3 h., sermon et procession; à 9 h. du soir, neuvaine nocturne. Dimanche **24**, Octave de la fête du Saint-Sacrement. Jeudi **28**, à midi, sera célébré à Notre-Dame de Paris, le service funèbre annuel institué par la Société du Souvenir français pour les militaires et marins morts au service de la France; Mgr Touchet, évêque d'Orléans, prononcera l'oraison funèbre.

Fête de la Saint-Jean. — Dimanche, **24 Juin**.

Mariages et fiançailles. — Le Samedi **30 Juin**, à Saint-Louis-d'Antin, mariage de M. le docteur Arago, petit-fils du grand astronome, avec Mlle Madeleine Gouël, fille du docteur Gouël, médecin en chef de l'asile de Villepinte. — Sont fiancés : M. Philippe de Vilmorin, fils de feu M. Henry de Vilmorin et de Mme de Vilmorin née Darblay, et Mlle Mélanie de Dortan, fille du comte et de la comtesse de Dortan, née de Verdonnet; M. Henri Dutar, avocat à la Cour d'appel, et Mlle Jane Charpentier, fille de M. et de Mme Georges Charpentier; M. Jean de Piépape, lieutenant de cavalerie breveté, à l'état-major de la 29e division d'infanterie, fils du général et de Mme de Piépape née de Lesnard, et Mlle J. du Halgouët, fille du vicomte du Halgouët et petite-fille de M. de La Pervanchère, ancien député de la Loire-Inférieure; le baron Gonzague de La Bouillerie, lieutenant au 2e chasseurs, à Pontivy, fils du baron et de la baronne G. de La Bouillerie, et de Mlle de Perrien, fille de feu le comte de Perrien et de la comtesse, née de Kerdrel; M. Louis-Burin-Desroziers, lieutenant breveté de chasseurs à pied, attaché à l'état-major de la 29e division, à Nice, et Mlle Isabelle de Graffenried-Villars née Diesbach; le vicomte de Malleyssie, lieutenant au 13e cuirassiers, et Mlle de Melun.

Sports. — CYCLISME : la première des deux réunions sur piste que l'Association vélocipédique internationale organise cette année sera donnée le **25 Juin**, à 8 h. 1/2 du matin, au Parc des Princes. — EXERCICES PHYSIQUES : dimanche **24**, au jardin des Tuileries, concours national annuel des Sociétés d'exercices militaires préparatoires, organisé par l'Union des Sociétés d'instruction militaire de France. — Dimanche **1er Juillet**, sur la piste du Racing-Club (Bois de Boulogne), commenceront les courses à pied et les concours athlétiques internationaux, organisés à l'occasion de l'Exposition universelle. — AÉROSTATION : le **24**, à l'annexe de Vincennes, 2e journée du concours de ballons.

Carnet du rentier. — *Tirages avec lots* : le **25 Juin**, bons de l'Exposition de 1900 (1 lot de 100.000 fr.; total des lots, 106.100 fr.). — Coupons à toucher : **30**, obligations des établissements Duval.

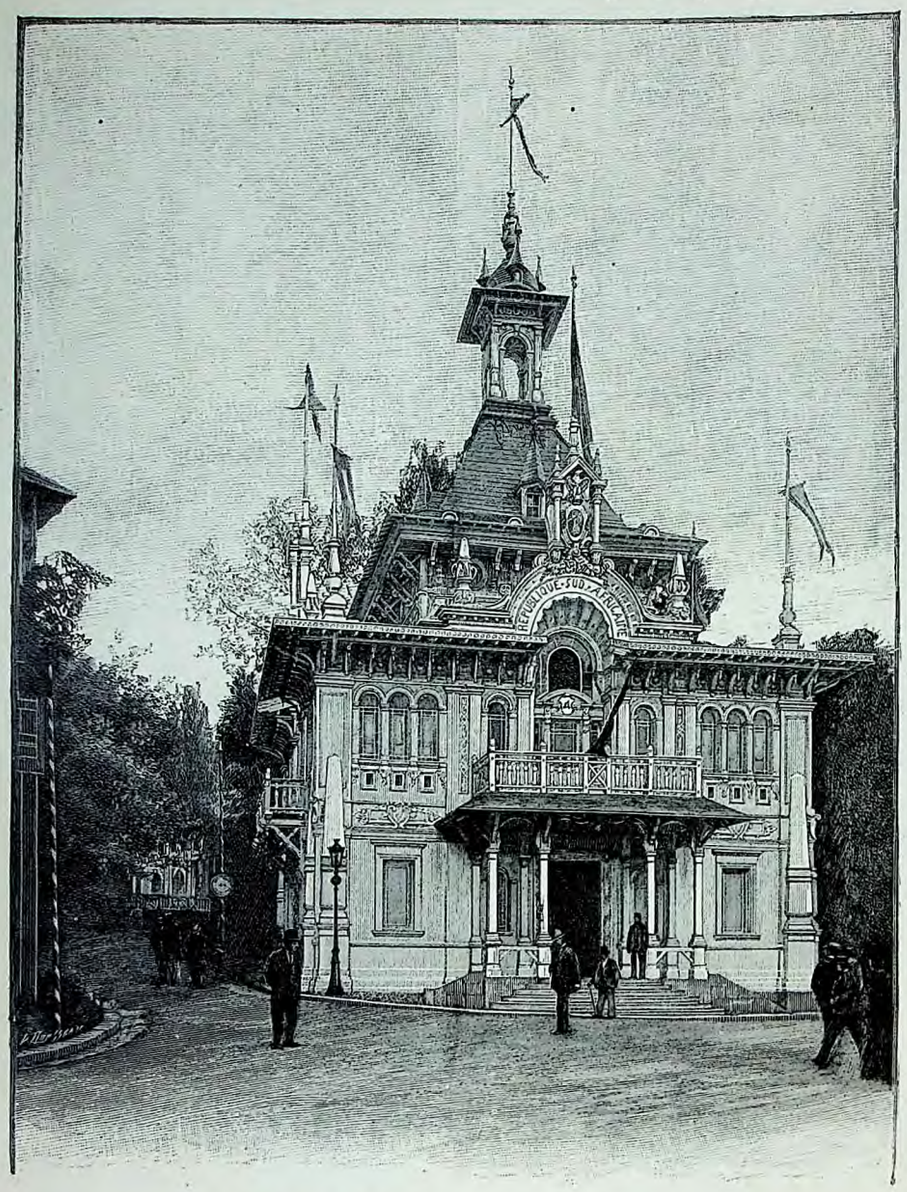
Ce numéro est accompagné d'une gravure en couleurs hors texte et d'un supplément musical.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes. SAMEDI 30 JUIN 1900 *58e Année — N° 2992*



LES ÉVÉNEMENTS DE CHINE. — M. François, consul général de France à Yunnan-Sen. — (Voir l'article, page 407.)



Pavillon officiel de la République Sud-Africaine.

A TRAVERS L'EXPOSITION

LES PAVILLONS DU TRANSVAAL

L'exposition de la République Sud-Africaine est émouvante et instructive. Emouvante, parce qu'elle évoque à chaque pas l'image de la guerre qui ensanglante ce malheureux pays. Instructive, parce qu'elle réduit à néant la légende d'hostilité à la civilisation, à l'instruction et au progrès sous toutes ses formes, avec laquelle on a voulu, sinon justifier l'agression anglaise, du moins en atténuer l'injustice.

Le pavillon officiel du Transvaal, œuvre de M. Charles Heubès, dresse sa façade hispano-flamande sur l'avenue qui traverse, parallèlement à la Seine, les jardins du Trocadéro. Il a pour voisins les pavillons néerlandais, et pour vis-à-vis ceux des colonies anglaises de Maurice et de l'Australie : de sorte que l'étendard républicain de l'Afrique du Sud flotte en face du drapeau britannique.

Si la conquête s'achève avant la fin de l'Exposition, si le Transvaal cesse d'être un Etat indépendant, ce dénouement aura-t-il une répercussion immédiate au Trocadéro? Amènera-t-on les couleurs du Transvaal? Fermera-t-on, devant le fait accompli, l'exposition transvaalienne, et donnera-t-on au monde, assemblé à Paris, le révoltant spectacle de la suppression pure et simple d'une nationalité? Ce sera dans tous les cas une situation poignante. Mais nous n'en sommes pas là, fort heureusement : la République Sud-Africaine vit encore, et son exposition nous fait mieux connaître et mieux apprécier cet intéressant pays.

Comment, en pleine guerre, en plein blocus, le gouvernement du Transvaal s'y est-il pris pour organiser cette exposition très soignée, presque sans lacunes, c'est ce que deux hommes pourraient nous dire : M. Aubert, consul de France au Transvaal, d'une part; M. Pierson, consul général du Transvaal à Paris; de l'autre, ont coopéré à ce tour de force. « Sans M. Aubert, nous dit M. Pierson, nous n'aurions pas pu exposer. Tandis que tous les autres membres de notre commission de l'Exposition étaient dans les commandos, se battaient aux frontières, M. Aubert a assumé toute la tâche. C'est à lui que nous devons de faire figure. »

Tout le rez-de-chaussée du pavillon blanc et or, toute la galerie du premier étage, portée par de fines colonnes, sont remplis des produits du sol transvaalien : minerais, plantes séchées, collections d'oiseaux et de quadrupèdes. Une réduction du chariot des *Voortrekkers*, avec ses énormes roues cerclées de fer, sa bâche de toile rude, son tonneau à eau suspendu au longeron, figure à côté d'instruments de musique, d'armes et d'ustensiles cafres. Ailleurs, voici des peaux d'hippopotame, épaisses de 5 centimètres et dures comme de la corne : on en fait de dures cravaches, dites *sjamboks*. Les visiteurs se pressent vers un vieux canon, d'aspect primitif et farouche. Ce n'est pas, bien entendu, un échantillon de cette artillerie boer qui fait merveille depuis des mois. Celui-là remonte à une autre campagne. En 1880, lors de la guerre de l'indépendance qui se termina par le désastre anglais de Majuba, un forgeron boer le fit de ses mains avec les épais bandages de fer qui cerclent les roues des chariots nationaux.

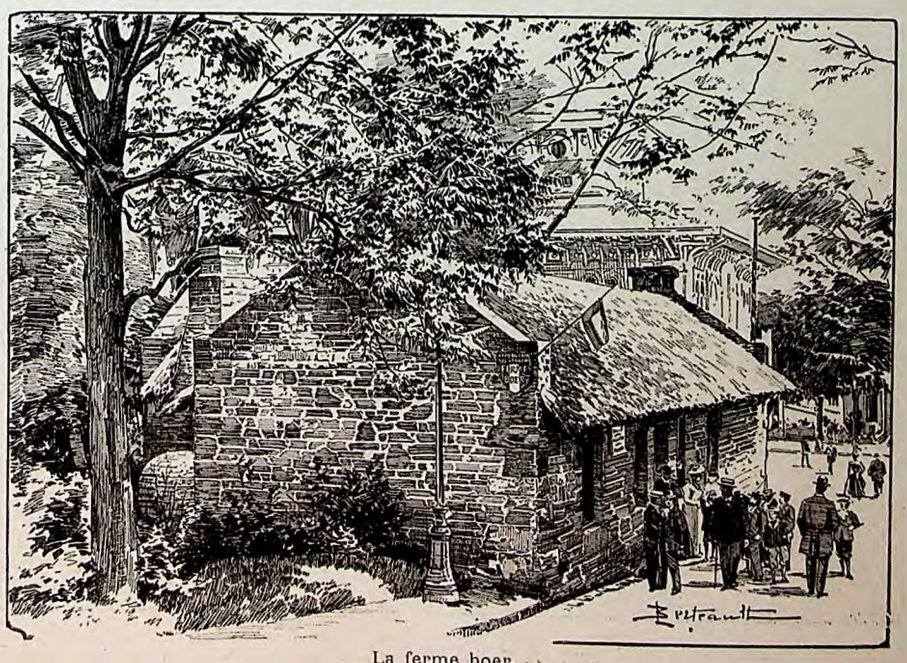
Adossé à un petit salon de repos, le buste du président Krüger, l' « oncle Paul », émerge d'un massif de verdure et de fleurs. Sur le socle, chaque jour, des mains pieuses, des mains enthousiastes, des mains émues déposent des bouquets et des gerbes modestes, auxquels des inscriptions sont épinglées : « Hommage au vaillant président! »... « Hommage au chef intrépide d'un peuple qui combat pour sa liberté! » ... « Hommage d'un admirateur qui n'a pas de quoi payer le voyage pour aller se battre aux côtés des Boers! » Et cela est signé : « Une Française » ... « Deux patriotes Irlandaises. » ... « M., employé de commerce ».

Dans le salon, un portrait au charbon du général Joubert, héros de l'indépendance, est posé sur un chevalet et cravaté de crêpe.

Aux murs, on voit des peintures représentant des sites et des scènes du pays, notamment un grand panorama de la fabrique de dynamite de Modderfontein. De nombreuses photographies, des cartes et des tableaux de statistique présentent un intérêt tout particulier. Ces documents sont des témoignages irréfutables de tout ce que le gouvernement du Transvaal, réputé si arriéré, si rebelle au progrès, a fait depuis quinze ans pour se mettre au niveau des nations civilisées.

Les photographies nous montrent des monuments publics, des hôtels, des postes, des écoles avec des groupes de professeurs et d'élèves. Une note explicative du docteur Mansvelt, surintendant de l'instruction publique, insiste sur ce point que les écoliers et les maîtres ont une physionomie aussi intelligente que des enfants et des instituteurs d'Europe. La remarque n'est pas inutile à l'heure où les Anglais affectent de considérer les Boers comme de simples sauvages. Dans la même notice, on lit des phrases comme celles-ci : « La photographie de ce groupe de professeurs est ancienne; il y a quinze personnes là où il y en aurait vingt et une maintenant. Comme tous étaient absents, partis pour la défense du pays, excepté trois, il n'a pas été possible de prendre une nouvelle photographie. J'ai donc été obligé d'employer l'ancien négatif de février 1899. » Et plus loin : « Etant donné que ces travaux ont été faits en pleine guerre et que le temps pressait, nous avions à compter avec le photographe et devions nous estimer heureux de profiter de son heure... »

Les graphiques ingénieux et clairs du docteur Mansvelt établissent qu'en 1898 il y avait au Transvaal 14.700 écoliers contre 6.989 en 1890 et 875 en 1882. La subvention de l'Etat aux écoles primaires et secondaires était de moins de 70.000 francs en 1882; elle a atteint près de 900.000 francs en 1890; en 1898, elle a dépassé deux millions et quart. Le total des dépenses de l'instruction publique était de moins de 250.000 francs avant 1887; il a été, en 1898, de 5.750.000 francs. Et il faut se rappeler que le Transvaal n'est une nation que depuis 1849, et ne compte pas 100.000 habitants nés dans le pays.



La ferme boer.



Carte de l'itinéraire de M. François à travers les provinces méridionales de la Chine.



M. FRANÇOIS

LA MISSION FRANÇOIS AU YUNNAN

Il y a trois semaines, ceux qui suivent de près la marche de nos affaires en Chine étaient seuls à connaître le nom et le rôle de M. François, consul général de France au Yunnan. Aujourd'hui, M. François est célèbre. Il est en danger. Avec une poignée de nos nationaux, il garde le drapeau au milieu d'une province chinoise, lointaine et hostile. De son sang-froid dépend son salut et celui de ses compagnons. Chaque matin, nous cherchons avec angoisse dans les journaux des nouvelles de cet isolé, qui se trouve dans une situation si tragique.

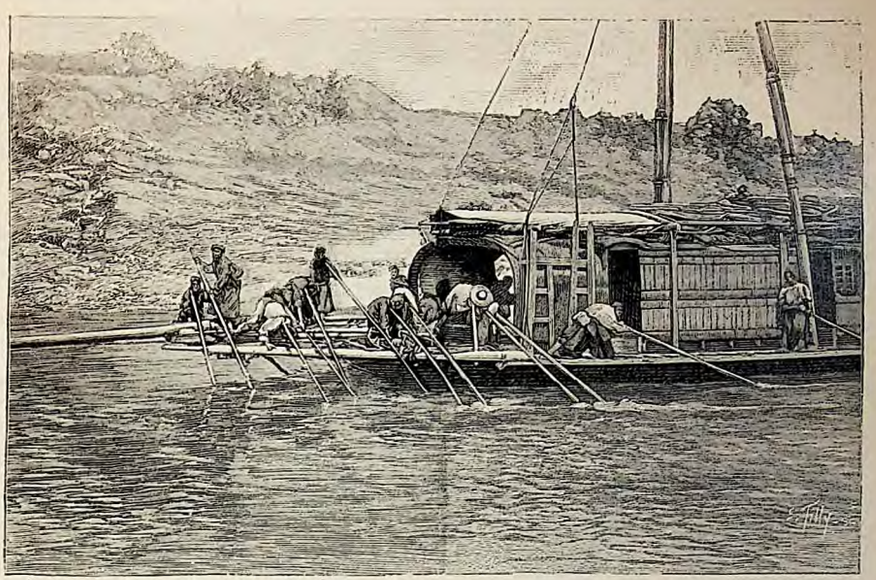
Au cours de la mission qu'il a remplie, depuis la fin de l'année 1898, dans les provinces méridionales de la Chine, et qui l'a conduit à Yunnan-Sen, M. François a recueilli un grand nombre de documents photographiques. Nous avons la bonne fortune d'en mettre un choix sous les yeux de nos lecteurs et nous y joignons, pour en faciliter l'intelligence, une brève narration du voyage de notre compatriote. Même si ce voyage n'avait pas actuellement un dramatique épilogue, il resterait un des plus intéressants qui aient été faits dans un pays très peu connu, quoique limitrophe de notre colonie du Tonkin.

Parti de Paris en octobre 1898, M. François s'arrêta quelques semaines à Hong-Kong et à Canton pour attendre l'arrivée de l'interprète qui devait l'accompagner et organiser les moyens de transport.

La location et l'aménagement des jonques qui lui étaient nécessaires exigèrent d'assez longs délais.

La jonque sur laquelle il allait remonter le fleuve Si-Kiang, mesurait 29 mètres de longueur, 4 mètres de largeur et calait 1m,20. Elle permettait de loger M. François, son interprète, son domestique et les patrons de la barque. Outre le bagage des Européens, elle portait une trentaine de tonnes de marchandises.

M. François se mit en route à la fin de décembre 1898. La jonque devait être remorquée jusqu'au point terminus de la navigation à vapeur, par une chaloupe à vapeur mise à sa disposition par le vice-roi. Notre agent arriva ainsi à Vou-tchéou-fou, centre commercial important, après quatre jours de navigation, augmentés, comme il est naturel en Chine, de deux jours d'arrêt consacrés à la réparation d'une avarie du remorqueur.



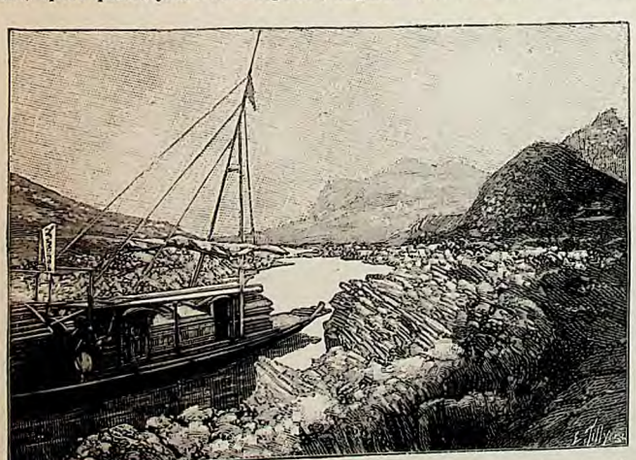
Coolies poussant à la perche dans un rapide.

Après un séjour de courte durée à Vou-tchéou-fou, M. François repartit pour Tsiun-tchéou-fou, où se trouve le confluent des deux grandes branches du fleuve Si-Kiang. On sait qu'une des branches du grand fleuve de la Chine méridionale longe la frontière du Tonkin en passant par Nan-ning-fou : c'est la branche de l'Ouest. Une autre branche sort du Yunnan et coupe par le milieu la province du Kouang-Si, baignant Lieou-tchéou-fou, Tsiun-tchéou-fou, etc. C'est la branche du Nord ou Peï-Kiang.

Dans de précédents voyages et pendant son séjour au consulat de Long-Tchéou, sur la frontière du Tonkin, M. François avait minutieusement exploré la branche de l'Ouest. Il était chargé de faire le même travail pour la branche Nord et ses affluents.

Un premier obstacle s'oppose à l'entrée des jonques dans le Peï-Kiang : les courants violents et contraires ont formé une barre de sables et de galets; c'est le commencement des rapides que les voyageurs vont désormais rencontrer sans interruption.

Le passage d'un rapide est réellement émouvant : au milieu de cette eau qui brise avec force contre



La jonque dans un passage difficile. (Photographies de M. François.)



Soldats originaires du Yunnan armés du fusil Gras.



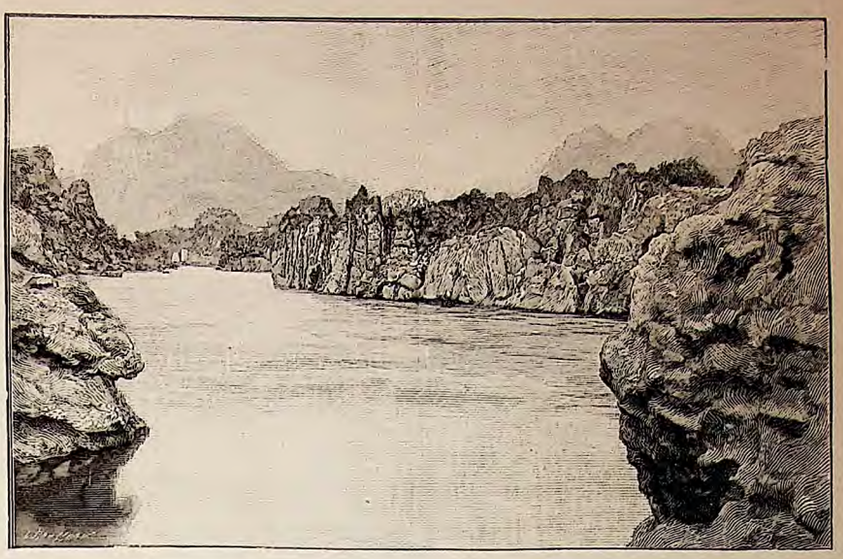
LA FÊTE DU PALAIS-BOURBON. — Pendant la représentation de « Toute la France ». — (Voir l'article, page 420.)

Cantonnais, approvisionnés d'articles de Canton. Aucune de ces boutiques n'a l'aspect des maisons similaires établies à Vout-chéou-fou, ou même à Nan-ning-fou. Une autre voie transversale et sans commerce rejoint la rue de la porte du Nord, qui donne issue sur la campagne. Dans l'intervalle, des pâtés de maisons, sans ordre, donnent naissance à des ruelles qui se coupent en tous sens et qui sont de véritables égouts. Le reste, ou, pour parler plus exactement le tout, n'est qu'un cloaque épouvantable.

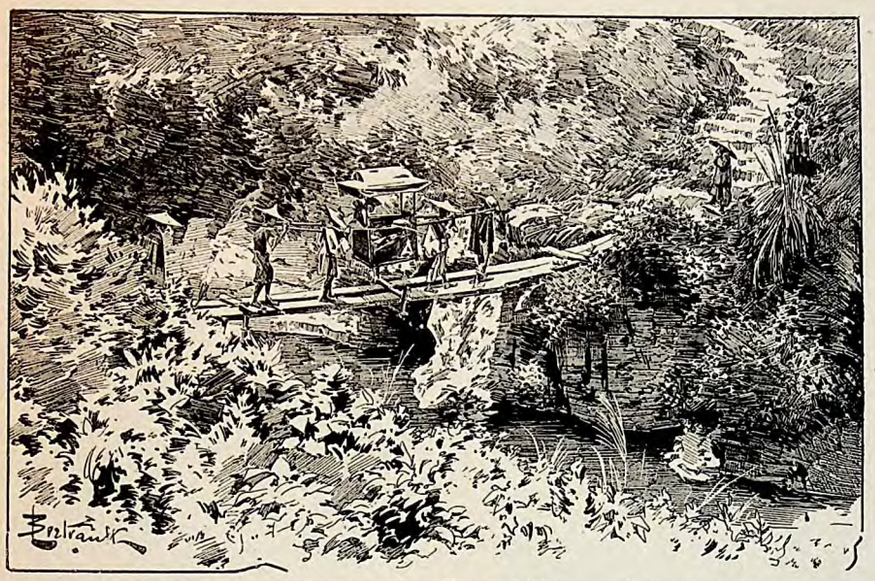
Au milieu de toutes ces horreurs sont édifiés les Yamen des mandarins, dont l'ampleur de proportions est égalée par le délabrement des constructions. Extérieurement, cependant, quelques jolies pagodes sont construites dans la partie est. L'une de ces pagodes contient quelques inscriptions curieuses dont l'une est la plus ancienne de la région et remonte à la dynastie du T'ang (620 à 907); elle est du pinceau de Licou-Tsong-Yuan; une autre est de l'écriture même du grand poète Sou-tong-Po.

A Licou-tchéou-fou s'arrête la navigation des grands bateaux de rivière. M. François fut donc obligé d'abandonner sa jonque et de prendre place avec son personnel et ses bagages sur des sampans du pays, sortes de pirogues longues, effilées, couvertes de nattes, avec un avant et un arrière extrêmement relevés. Il arrivait quelques jours après à Licou-tchen-Hien où se fait la jonction du Licou-Kiang et du Long-Kiang.

M. François s'engagea alors sur le Long-Kiang, qui passe à King-Yuan-fou, point de départ de la route de terre. Il y parvint après une douzaine de jours de la navigation la plus pénible. On peut dire que tout le cours de la rivière est constitué par une série de chutes dont la principale est celle de Ta-Tan-Yang, où les embarcations ont à franchir une banquette droite de plus d'un mètre d'élévation.



Le Long-Kiang : arrivée à King-Yuan-fou.



La grande route du Kouang-Si au Koueï-Tchéou : pont sur un ravin.

King-Yuan-fou est une préfecture, mais on y retrouve la misère et le délabrement des autres villes du Kouang-Si. La contrée ne produit absolument rien et le commerce est nul. Le bois même fait défaut dans cette région couverte de montagnes rocheuses et dénudées. Celui que l'on consomme provient exclusivement des territoires qui n'ont pas encore subi l'invasion des Célestes, car avec le Chinois vient la dévastation absolue, qui ne laisse plus un arbre, qui brûle jusqu'aux herbes, et ne permet de subsister ni à un quadrupède, ni à un oiseau, ni à un poisson.

Deux routes principales aboutissent à King-Yuan-fou : l'une se dirige au sud sur Nan-Ning-fou et Pak-hoï; l'autre à l'ouest vers le Koueï-Tchéou.

Les coolies qui effectuent les transports sur ces routes sont recrutés par les soins d'agences spéciales. Le prix payé d'avance par homme et par jour est d'environ 1 fr. 25. Il est nécessaire, en outre, de faire accompagner le porteur par des surveillants fournis par les mêmes agences au même tarif.

Le poids moyen de la charge est de 38 à 40 kilogrammes. divisés en deux colis de 18 à 20 livres, portés aux extrémités d'un bambou. Le trajet journalier varie suivant les routes et peut atteindre 20 à 25 kilomètres.

Ces porteurs du Kouang-Si constituent un triste et pitoyable bétail. Ce sont de véritables bêtes de somme, ramassis de vagabonds de toutes les provinces, d'une pauvreté et d'une misère extrêmes, et qui n'ont d'autres ressources, si le portage fait défaut, que la mendicité ou la piraterie. Presque nus, ils se nourrissent d'une bouillie rougeâtre de riz gluant et ils consacrent tout leur gain à acheter de l'opium, dont ils font une consommation considérable, et qui leur donne une force factice jusqu'au jour où l'épuisement, la dysenterie ou la fièvre les étendent râlant sur le sol. Leurs camarades ou leurs maîtres enjamberont alors leurs corps avec la plus complète insouciance et s'éloigneront sans marquer le moindre sentiment de pitié.

Le chemin que l'on appelle pompeusement la grande route et sur lequel M. François allait désormais s'avancer ne dépasse pas en largeur un maximum de 80 centimètres en pays plat; dans les passages difficiles les bagages dont la dimension dépasserait un mètre de côté resteraient sûrement en détresse. Les chaises officielles ne peuvent suivre cette route et les mandarins eux-mêmes doivent recourir aux véhicules inconfortables de montagne. La marche est très pénible sur cette piste pavée de pierres inégales, très espacées et glissantes. A Houaï-Yuan-Tchou, M. François retrouva la rivière du Long-Kiang dans laquelle vient se jeter un petit affluent.

Houaï-Yuan-Tchen est un gros bourg de 2.500 à 3.000 habitants établi dans l'angle aigu des deux rivières. Il s'y tient un marché et l'on voit quelques boutiques le long de l'unique rue qui borde la route.

On s'avance ensuite dans un pays extrêmement mouvementé en suivant une ligne tortueuse faite de montées et de descentes extrêmement raides, sur des pavés glissants très mal entretenus; au bout de la deuxième étape on arrive à To-chen-Tcheng. Puis, la piste continue au milieu des rochers; on ne quitte la pierre que pour gravir des mamelons abrupts; les habitations que l'on rencontre sont rares et misérables. Le pays est montueux, fait de cônes séparés mais pressés les uns contre les autres; les pentes ont une raideur désolante. Des chaînes de pitons rocheux bornent l'horizon dans toutes les directions, et parfois il a fallu tailler une piste dans le roc.



En détresse dans la boue.

LIVRES NOUVEAUX

Sociologie. — Histoire. — Politique.

L'Expérience des peuples et les prévisions qu'elle autorise, par Ad. Coste. 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*. Alcan, 10 francs.

Enfin, grâce à Dieu, — et grâce aussi à M. Coste, — nous allons être en état de savoir ce que vaut au juste la sociologie! Ou plutôt ce n'est pas nous qui le saurons, ce sera les enfants de nos enfants; car il faudra plus d'un demi-siècle pour permettre aux prédictions sociologiques de M. Coste de se réaliser. Mais du moins, si elles se réalisent, la raison d'être de la sociologie se trouvera démontrée du même coup. L'objet du livre de M. Coste est en effet d'induire du passé des sociétés humaines certaines lois générales, et de déduire ensuite de ces lois la prévision de ce que seront fatalement, dans l'avenir, le gouvernement, l'organisation économique, la religion, et les sentiments moraux : de telle sorte que, par exemple, le jour où l'humanité entière se sera convertie au « déisme symbolique » qui doit être, d'après M. Coste, la religion de l'avenir, on pourra en conclure que la sociologie, qui a prédit cette conversion, est une science véritable, et mérite d'être prise au sérieux. Mais en attendant nous ne pouvons nous empêcher de déplorer, une fois de plus, que cette science nouvelle, avec ses habitudes de généralisation incessante, détourne de l'observation pure et simple des faits une foule d'excellents esprits, et infiniment plus aptes à observer qu'à généraliser. M. Coste, notamment, est un observateur des plus remarquables : son livre est tout rempli de menus traits notés avec autant de finesse que d'impartialité : et si, au lieu de vouloir à tout prix être un sociologue, il pouvait un jour se résigner à n'être qu'un historien des transformations sociales, ni lui ni ses lecteurs n'y perdraient; et l'avenir n'en resterait pas moins ce que le hasard voudra bien en faire.

Le prince de Bismarck, psychologie de l'homme fort, par Charles Benoist. 1 vol. in-18, Perrin, 3 fr. 50.

M. Benoist aurait pu se dispenser de donner à son livre le sous-titre qu'il lui a donné : car le Bismarck qu'il nous montre est en effet « un homme fort », tel que doivent l'admirer tous les disciples de Machiavel, mais c'est surtout le véritable Bismarck, le fondateur du nouvel empire allemand, le personnage singulier et complexe que mille historiens et chroniqueurs ont essayé de définir sans arriver jamais à nous donner une image d'ensemble de son esprit ni de son caractère Et où ils avaient échoué, M. Benoist a réussi, précisément parce qu'il n'a jamais eu en vue que de bien observer le modèle qui posait devant lui, au lieu de perdre son temps à le comparer ou à le juger. Tout son livre n'est qu'un portrait, aussi fidèle et aussi vivant qu'on peut le souhaiter; les documents les plus divers s'y trouvent utilisés avec une finesse et une pénétration remarquables; et chacun d'eux, depuis les indiscrétions de Busch jusqu'aux études politiques de Cherbuliez et de M. Ferrero, chacun contribue à compléter de quelque trait nouveau l'image que nous offre M. Benoist du Chancelier de Fer. Libre à nous, ensuite, de décider si le Bismarck que ce livre nous décrit est ou non « l'homme fort » tel que nous le rêvons; mais nous sentons en tout cas que, seul parmi tous les biographes de Bismarck, M. Benoist nous montre en lui un homme vivant, et l'homme qu'en effet il doit avoir été.

Histoire militaire de la Révolution de Saint-Domingue, par le colonel H. de Poyen. 1 vol. in-8°, Berger-Levrault, 7 fr. 50.

Parmi les diverses guerres de la Révolution et de l'Empire, celles de Saint-Domingue sont assurément les moins connues : et nous ne saurions trop remercier le colonel de Poyen d'avoir entrepris de nous les raconter. Mais ces guerres de Saint-Domingue ne sont pas seulement trop peu connues : elles nous offrent encore une variété extraordinaire de types et de péripéties pittoresques. La lutte de Leclerc et de Toussaint-Louverture, en particulier, est un véritable roman, que terminent de la façon la plus saisissante, à la manière d'un double épilogue tragique, la captivité de Toussaint et la mort de Leclerc. Il y a là, pour nous, une humanité aussi émouvante qu'imprévue; et si nous pouvions songer à faire un reproche au colonel de Poyen, ou plutôt si le caractère tout technique de son livre ne le défendait pas d'avance contre un reproche de ce genre, nous lui reprocherions d'avoir mis à son récit une sécheresse excessive, qui nous oblige à reconstituer nous-mêmes, par l'imagination, la couleur et la vie des événements dramatiques dont il se borne à nous exposer le détail matériel. Nous aimerions du moins que, de son récit, un historien plus libre tirât un autre récit, mieux approprié à notre fantaisie; et la tâche de ce second historien serait d'autant plus facile que le livre de M. de Poyen est non seulement un modèle de conscience et d'érudition, mais qu'il contient en outre une foule de jugements personnels sur les hommes et les choses, une foule de réflexions et de comparaisons, qui n'auraient besoin que d'être un peu mises en valeur pour ressusciter toute entière, devant nous, l'exacte physionomie historique des guerres de Saint-Domingue.

L'Esprit nouveau, par Denys Cochin. 1 vol. in-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50.

M. Denys Cochin a réuni, dans ce volume, toute une série de discours prononcés par lui à la Chambre des députés depuis dix ans, et se rapportant aux sujets les plus divers. Questions religieuses et questions économiques, lois sur la presse, budgets, négociations diplomatiques, tout cela se trouve traité dans ces discours, et cette abondance ne laisse pas de nuire quelque peu à l'unité de l'ensemble. Mais sous la variété des sujets nous sentons l'inspiration constante d'un seul et même esprit, qui n'est peut-être pas aussi « nouveau » que semblerait l'indiquer le titre du recueil, et qui d'ailleurs, pour n'être pas nouveau, n'en a que plus de poids et d'autorité. C'est un esprit foncièrement et largement libéral, épris de la liberté sous toutes les formes, et le plus opposé qui soit aux tendances sectaires des politiciens d'à présent. M. Cochin n'admet point qu'on touche à la liberté de la presse, ni à la liberté de l'enseignement, ni à la liberté des cultes, ni à la liberté des fortunes : d'un bout à l'autre son livre n'est qu'un plaidoyer pour la défense de toutes les libertés. Et le plaidoyer est toujours d'une sincérité qui touche ceux mêmes qu'elle ne convainc pas; et au charme de cette sincérité se joint encore, pour nous, l'attrait d'une éloquence à la fois très simple et très délicate, telle que nous pouvions l'attendre de l'ennemi des « Barbares » qu'est M. Cochin.

L'Afrique politique en 1900, par E.-L. Bonnefon, 1 vol. in-8°, Charles Lavauzelle, 15 fr.

Le principal intérêt de ce gros ouvrage est d'être essentiellement conçu à un point de vue tout ensemble national et pratique. Etudiant tour à tour l'état présent des diverses régions africaines depuis l'Algérie et l'Egypte jusqu'au Transvaal, M. Bonnefon ne perd pas un instant de vue qu'il s'adresse à des lecteurs français, et à des lecteurs qui sont plus ou moins en état de diriger l'action politique de leur pays. Ses descriptions n'en sont, au reste, ni moins exactes, ni moins impartiales : mais chacune d'elles a pour objet de nous instruire de ce qui, dans les questions africaines, peut directement nous intéresser, soit en nous fournissant des exemples des procédés de colonisation employés par d'autres nations européennes, ou en nous montrant les fautes commises par notre gouvernement, les conséquences fâcheuses qu'elles ont eues pour nous, et la manière dont nous aurions chance de les réparer. « L'avenir de la France est en Afrique », nous dit-il, en répétant une parole célèbre de Prevost-Paradol : cette parole pourrait servir d'épigraphe à son livre; et le fait est que personne, après avoir lu son résumé de la situation du problème africain en 1900, ne saurait se défendre de croire, avec lui, à la possibilité pour nous d'une politique nouvelle, assurant et répandant notre influence en Afrique.

Romans. — Poésies.

Contes choisis de Mark Twain, traduits de l'anglais par Gabriel de Lautrec et précédés d'une étude sur l'humour. 1 vol. in-18, Société du *Mercure de France*, 3 fr. 50.

Voici encore un témoignage typique de l'inexplicable prestige qu'offrent aujourd'hui pour nous les auteurs étrangers, par le seul fait de leur exotisme. Après avoir défini l'humour d'une façon à la fois très juste et très spirituelle, dans une préface qui vaut plus à elle seule que tout le reste du volume, M. Gabriel de Lautrec a pris la peine de nous traduire — et aussi sérieusement, aussi élégamment que s'il avait eu affaire à un véritable chef-d'œuvre — un certain nombre de plaisanteries américaines d'une incohérence à la fois pénible et grossière, des plaisanteries que les compatriotes de M. Mark Twain ont peut-être eu jadis des raisons de trouver amusantes, mais qui certes ne méritaient guère de nous être traduites. Et tout porte à croire cependant que, étant américaines, elles vont obtenir chez nous le plus vif succès, tandis que la moindre chronique du *Rire* ou du *Journal Amusant* nous montre les mêmes procédés comiques employés avec infiniment plus de goût, d'imprévu et d'esprit. Et ce n'est pas tout : ce recueil ne prouve pas seulement la médiocrité de l'humour de M. Mark Twain, il nous prouve encore que l'auteur américain méconnaît son véritable talent, à force de vouloir « épater » ses lecteurs. Car autant ses incohérences font pauvre mine quand elles s'exercent à vide, autant sont agréables et piquants deux ou trois contes d'une portée plus expressément satirique, et dont l'objet n'est plus simplement de nous ahurir mais de railler, par exemple, les fanfaronnades de la police américaine ou les subtilités de la bureaucratie.

Le Chemin du Repos, par Maurice Pottecher. 1 vol. in-18, édition du *Mercure de France*, 3 fr.

Nous avons maintes fois signalé et loué l'admirable tentative de rénovation dramatique entreprise depuis quatre ou cinq ans par le fondateur du *Théâtre du Peuple*. Mais M. Pottecher, avant d'aborder cette belle entreprise, nous avait offert plusieurs recueils de poèmes et de contes qui nous avaient appris à aimer en lui un très élégant et très pur artiste; et le recueil qu'il nous offre aujourd'hui vient à point pour nous les rappeler, comme aussi pour nous prouver que l'apôtre de Bussang n'a pas cessé d'être l'harmonieux rêveur du *Chemin du Mensonge*. Tout au plus sentons-nous, dans l'inspiration morale de quelques-unes des poésies du *Chemin du Repos*, l'heureuse influence du contact de M. Pottecher avec l'âme du peuple; et sous cette inspiration la forme garde une élégance charmante, d'autant plus charmante qu'elle est plus simple et plus naturelle. Nous ne pouvons malheureusement songer à citer les plus belles pièces, qui se trouvent être en même temps les plus longues. Voici, tout au moins, l'épilogue du recueil :

Brûlez les sarments noirs : la récolte est finie.
Sur le bois qui s'effeuille et le champ qui s'endort.
L'automne défaillant ôte son casque d'or,
Tout empourpré du sang de sa belle agonie.

Adieu donc, une fois encor, terre bénie.
Montagne, asile noir des hautes forêts, port
Du silence, où, sans bruit, de la vie à la mort,
Roule un songe serein au gré de l'heure unie.

Adieu ! Voici la mer violente et les vents :
Et je lance mon rêve au milieu des vivants,
Comme un appel d'amour à travers la mêlée.

Ma paix à tous ! A moi ma joie ou ma douleur !
— Mais toi, sous ton linceul de neige immaculée,
Garde bien le grain pur d'où surgira la fleur !

Divers.

Le Tir à l'Arc, par le comte Albert de Bertier, V. Cordier et A. Guglielmini. 1 vol. in-8°, illustré de 152 grav., Hachette, 12 fr.

Nous ne saurions mieux comparer le manuel du tir à l'arc de MM. de Bertier, Cordier et Guglielmini qu'à ces *classes* de l'Exposition où les produits de l'industrie moderne nous sont montrés concurremment avec un résumé rétrospectif des étapes parcourues par les mêmes industries depuis leur origine. Dans ce livre comme aux palais du Champ de Mars et des Invalides, en effet, la partie rétrospective est traitée avec tant de goût que peu s'en faut qu'elle n'absorbe et retienne toute notre attention. Avec une science toujours très sûre et d'ailleurs très aimable, les auteurs nous décrivent si bien les arcs antiques, et les chasses à l'arc du moyen-âge, et l'organisation des compagnies d'archers depuis la Renaissance jusqu'au dix-huitième siècle, et ils accompagnent leur description de tant de belles images, reproduisant toute sorte de documents précieux, que, quand ils arrivent ensuite à la partie actuelle de leur travail, c'est-à-dire à l'étude de l'arc moderne et des diverses manières de s'en servir, le lecteur est d'abord tenté de se sentir un peu dépaysé, et a besoin d'un certain effort pour s'intéresser à ces détails pratiques autant qu'au passé du noble jeu de l'arc. Mais, au reste, peut-être le jeu de l'arc, comme tous les autres exercices, s'apprend-il mieux par l'usage personnel que par les explications les plus détaillées; et certes personne, parmi ceux qui excellent à ce jeu, ou simplement qui s'intéressent à lui, personne ne restera insensible à l'agrément instructif et pittoresque de cette élégante histoire, que complète, d'ailleurs, un très utile appendice contenant, entre autres choses, le règlement du Championnat de France et la liste des principales sociétés de tir à l'arc françaises, belges, anglaises et américaines.

Les Travaux de l'Exposition de 1900, par A. da Cunha, préface de M. H. de Parville, 1 vol. in-8, avec fig., Masson, 4 fr.

Ce livre pourrait s'appeler les *Dessous* de l'Exposition : mais on entend bien que les « dessous » qui s'y trouvent décrits n'ont rien que de fort honorable et même de fort édifiant, sauf pour d'autres auteurs à nous décrire ensuite d'autres « dessous » peut-être moins beaux. Ce que nous apprend le livre de M. da Cunha, c'est la façon dont on a construit les palais des Champs-Elysées, c'est la façon dont on a employé le staff et le ciment armé pour construire les palais du Champ de Mars et des Invalides, c'est la façon dont on est parvenu à faire mouvoir le trottoir roulant, c'est la façon qui a permis aux organisateurs du Village Suisse d'élever à Grenelle des Alpes de plâtre. Le gigantesque travail qui a précédé, à notre insu, l'ouverture de la Foire du Monde où nous assistons nous est exposé, dans ce livre, avec une abondance extraordinaire de détails précis, mais aussi avec tant de clarté et de simplicité que pas un instant le lecteur le plus ignorant n'est en peine de comprendre. Et à toutes les pages le texte de l'auteur s'accompagne d'illustrations qui sont, elles aussi, parfaitement simples et claires, nous permettant de suivre pour ainsi dire jour par jour le progrès des travaux de l'Exposition, et contraignant au respect de cette entreprise ceux-là mêmes d'entre nous qui n'admettraient pas, avec M. de Parville, qu'elle soit « l'effort le plus hardi et le plus imposant qui ait jamais été fait pour glorifier le genre humain ».

Ont paru :

Divers. — *Souvenirs de journalisme*, par Maurice Talmeyr. 1 vol. in-18, Plon, 3 fr. 50. — *Les Iles Blanches des Mers du Sud*, par le R. P. Fernand Hartzer. 1 vol. in-8°, avec 60 grav. et 8 cartes, Vic et Amat, 5 fr. — *Œuvres de Michelet*, édition nouvelle : *Les Origines du Droit français*, précédé d'une étude par Emile Faguet. 1 vol. in-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50; — *La Gaule. — Les Invasions de Charlemagne*, avec des documents historiques. 1 vol. in-18, *d°*, 3 fr. 50; — *Philippe-Auguste et Saint Louis*. 1 vol. in-18, *d°*, 3 fr. 50; *Pages choisies de Henri Heine*, avec une introduction par Ludovic Roustan. 1 vol. in-18, *d°*, 3 fr. 50; — *Les Finances de la France sous la Troisième République*, par Léon Say; tome III : *La Politique dans les Finances*. 1 vol. in-8°, *d°*, 7 fr. 50. — *L'Epopée Byzantine à la fin du dixième siècle*, par Gustave Schlumberger; seconde partie : *Basile II, le tueur des Bulgares*. 1 vol. in-8°, avec pl. et grav. Hachette, 30 fr.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

La sécurité dans les ascenseurs. — Aujourd'hui on est arrivé par l'emploi judicieux de freins perfectionnés agissant automatiquement, à rendre inoffensifs les accidents, d'ailleurs excessivement rares, dus à la rupture du câble ou du piston qui soutient la cabine d'un ascenseur. Les soins apportés à la construction des appareils donnent surtout un maximum de sécurité.

Est-ce à dire qu'il n'y a plus de précautions à prendre et que les ascenseurs ordinairement employés n'offrent absolument aucun danger? Un ingénieur très autorisé, M. Honoré, n'est pas de cet avis et il pense qu'il convient de mettre encore le public à l'abri des causes de danger résultant de l'ouverture intempestive de la porte de la cabine pendant la marche, alors que l'appareil n'est pas en face d'un palier d'étage. Il peut arriver aussi qu'en sortant avec précipitation de la cabine au moment où l'on approche du palier sur lequel on veut s'arrêter, on vienne à être précipité dans le vide ou à avoir le pied broyé entre le bord de la cabine et le palier.

Pour obvier complètement aux dangers de cette nature, et avoir, par suite, des ascenseurs offrant une sécurité parfaite, M. Honoré ne voit qu'une solution, c'est la *continuité absolue de la paroi* fixe devant laquelle passe la porte de la cabine et son affleurement rigoureux au bord de celle-ci, sans autre intervalle que le jeu de 12 à 15 millimètres nécessaire au fonctionnement de l'appareil.

Dès lors, quand le voyageur est placé dans la cabine et qu'il a refermé la porte d'étage au point de départ pour pouvoir mettre en mouvement l'ascenseur, il n'a aucun souci à prendre ni de la fermeture de la porte de cabine, qu'on peut même supprimer, ni d'une imprudence lui faisant avancer le pied ou la tête, puisqu'il est placé en face d'une surface lisse sans retraits ni saillies et sans solution de continuité du haut en bas de la cage d'ascenseur. Dans cette surface lisse sont pratiquées les portes d'étage qui ne peuvent s'ouvrir automatiquement que quand la cabine est arrêtée devant chacune d'elles, soit pour l'entrée, soit pour la sortie des voyageurs.

Mais le grand obstacle, dit M. Honoré, c'est de faire accepter ce dispositif au point de vue décoratif. Pour vaincre les objections qu'on peut faire à cet égard, il propose de constituer la paroi lisse au moyen d'une glace claire un peu forte, à encadrement métallique, et de fermer les portes d'étages par des grilles élégantes également doublées de glaces.

Toujours à ce même point de vue, M. Honoré s'élève avec raison contre la tendance qui conduit à placer les ascenseurs dans le vide de la cage d'escalier, ce qui se fait surtout quand on établit ces appareils dans les maisons qui n'en étaient pas pourvues au moment de leur construction. C'est là que se rencontrent les dispositions les plus vicieuses et les plus imprudentes; il est bien préférable d'établir une cage spéciale dans une courette intérieure, par exemple.

Le mouvement des voyageurs à Londres. — Dans un mémoire qu'il a présenté à la *Société des Ingénieurs civils anglais*, M. Binyon donne les chiffres suivants, relatifs à la circulation à Londres, l'année dernière.

Les tramways (à chevaux et à câble) transportent 309.000.000 de voyageurs, soit 45 0/0 du mouvement total; les chemins de fer souterrains, 128.400.000, soit 19 0/0, et les omnibus 248.600.000, soit 30 0/0 du total.

L'ensemble de la population de la métropole anglaise — cinq millions et demi d'habitants — voyage 124 fois par an, alors qu'à New-York, la population, de trois millions et demi d'habitants, fait 210 voyages par an.

M. Binyon est partisan des tramways à trolley et pense qu'il conviendrait d'appliquer ce système dans un rayon de 15 à 40 kilomètres autour de Londres.

Il recommande aussi l'usage des compteurs sur les voitures, estimant que 30 à 40 0/0 des pertes d'énergie proviennent de la négligence des mécaniciens.

Le référendum en Suisse. — Le peuple suisse, appelé récemment à se prononcer sur l'application du système d'assurance obligatoire contre la maladie et les accidents du travail qui fonctionne en Allemagne, a rejeté ce régime à une énorme majorité de 339.253 voix contre 147.206. Vingt et un cantons ont été rejetants et un seul acceptant, celui de Glaris.

Des quatorze questions soumises jusqu'à ce jour au référendum populaire, en Suisse, celle-ci a été l'une des plus vigoureusement repoussées.

La question du monopole de l'alcool (le 15 mai 1887) est au contraire celle qui a été acceptée avec le plus grand enthousiasme, par dix-huit cantons contre quatre, et 267.122 acceptants contre 188.496 rejetants.

Ces grands votes n'ont d'ailleurs accepté les questions proposées que cinq fois, et ils ont amené aux urnes un nombre de votants oscillant entre les chiffres extrêmes de 486.459 et 569.352 votants.

Le dernier nombre de votants a été relevé lors de la question du rachat des chemins de fer, qui a été adoptée par quatorze cantons contre huit et 386.634 acceptants contre 182.718.



Le Pei-Ho, à Tien-Tsin, dans la ville européenne. — Phot. Chivoret.

LES ÉVENEMENTS DE CHINE

A TIEN-TSIN

Dans le chaos des nouvelles confuses et contradictoires qui arrivent de Chine, il est bien difficile de démêler quelques renseignements à peu près certains. Dès que plusieurs télégrammes concordent, on en est réduit à accepter, au moins provisoirement, la version qu'ils apportent.

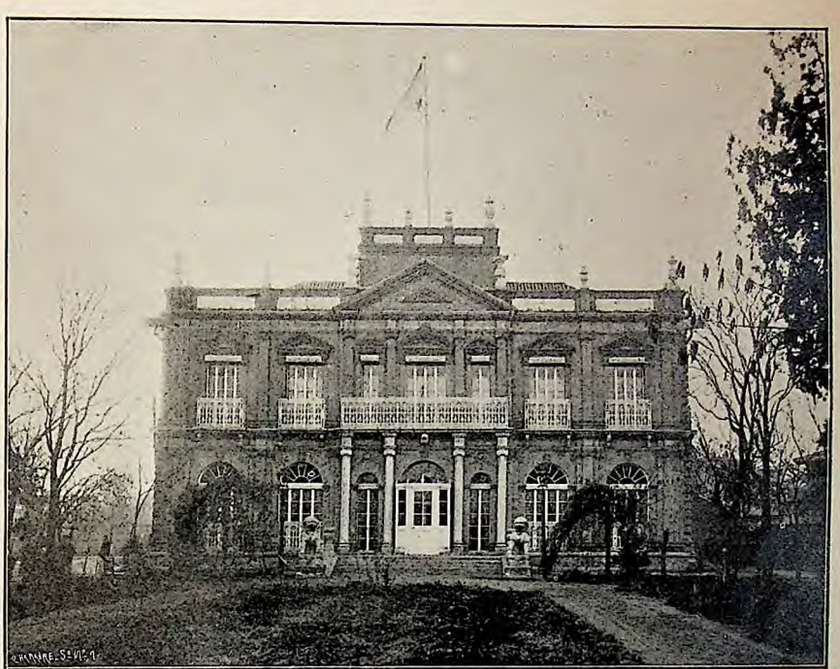
C'est ainsi que, tandis que Péking est comme retranché du monde, la situation de Tien-Tsin nous est un peu mieux connue.

On sait que, le 9 juin, une colonne internationale d'environ 2.000 hommes, commandée par l'amiral anglais Seymour, a quitté Tien-Tsin pour Péking, où l'appelait la nécessité de protéger les légations. Depuis le 13 juin, nous sommes sans nouvelles de cette colonne. Est-elle à Péking? Est-elle entre Tien-Tsin et Péking? Est-elle anéantie? Nous n'en savons rien. Chaque matin, nous espérons l'apprendre dans la journée. Mais les communications ne se rétablissent pas et l'inquiétude augmente de jour en jour.

Ce qui est malheureusement confirmé, c'est qu'à peine la troupe de l'amiral Seymour avait-elle quitté Tien-Tsin, les insurgés et les réguliers chinois, alliés contre les étrangers, ont attaqué cette ville, où se trouve un important quartier européen. Ce quartier, et celui des Chinois qui commercent avec les Européens, ont été bombardés.

Une deuxième colonne internationale, partie de Ta-Kou après l'occupation des forts, s'emploie depuis le 17 juin à secourir Tien-Tsin. A cette date, elle a attaqué le collège militaire, qui renfermait des canons et d'abondantes munitions, et l'a détruit. La gare du chemin de fer a été solidement occupée. Mais les concessions européennes n'ont pu être dégagées. Une nouvelle tentative, faite le 20 juin après l'arrivée de renforts, a également échoué. Trois cents hommes ont été tués et blessés sur un contingent de trois mille. « Les concessions étrangères n'existent plus », télégraphie de Ta-Kou le contre-amiral Bruce.

Cependant une dépêche de l'amiral américain Kempff arrivée en Europe après avoir passé par Washington, nous annonce en dernière heure que les forces européennes ont enfin réussi, le 24, à pénétrer dans Tien-Tsin, et qu'une partie de ces forces s'est immédiatement portée au secours de l'amiral Seymour. Mais ce télégramme est muet sur l'état dans lequel les Chinois ont mis les concessions de Tien-Tsin.



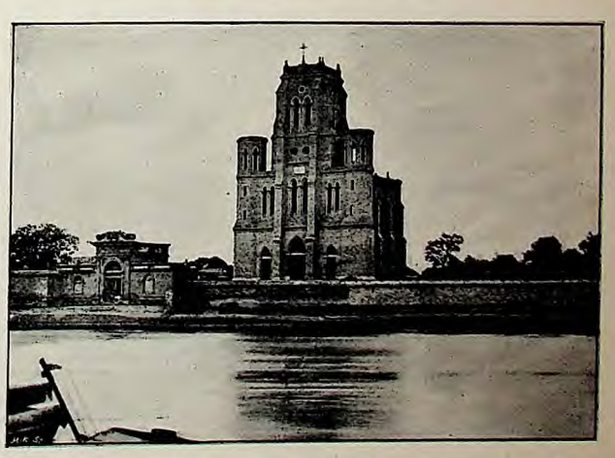
Le Consulat français à Tien-Tsin. — Ph. Chemin-Dupontès.

Toutes les puissances envoient en Chine des navires et des troupes. La France en fait partir de l'Indo-Chine; l'Angleterre, des Indes; les Etats-Unis, des Philippines. Un ukase de l'empereur de Russie a ordonné la mobilisation des corps d'armée de la Sibérie et de l'Amour qui forment un effectif de 60.000 hommes, dont la moitié pourrait être dirigée sur Péking d'ici à une quinzaine de jours.

On évalue l'armée régulière chinoise à 80.000 hommes, dont 10.000 à 15.000 armés de fusils à tir rapide et sachant s'en servir, et aptes à manœuvrer des canons.



Gordon-Hall, Hôtel de Ville de la concession anglaise de Tien-Tsin. — Ph. Chemin-Dupontès.



Eglise catholique de Tien-Tsin, brûlée en 1870 par des émeutiers, non restaurée — Ph. Chivoret.

NOS GRAVURES

M. CHARLES DORIAN

M. Charles Dorian, député de la Loire, vient de rentrer en France, après avoir accompagné la mission Foureau-Lamy dans son beau voyage à travers le Sahara. C'est à Zinder qu'il s'était séparé de ses compagnons, qui continuaient leur route vers le Tchad et le Kanem. Après une longue attente à Zinder, M. Charles Dorian put se mettre en route le 4 mars dernier pour Saï d'où il gagna le Haut-Dahomey, puis Porto-Novo, où il s'embarqua : il avait quitté la France à la fin de 1898.

M. Charles Dorian est, on le sait, un des fils de l'ancien ministre des travaux publics du gouvernement de la Défense nationale. Il est né à Saint-Etienne le 12 avril 1852, et représente à la Chambre la deuxième circonscription de Montbrison depuis les élections générales d'août 1893.

LE PAVILLON DU CREUSOT A L'EXPOSITION

Au bord de la Seine, entre le Palais des Armées de Terre et de Mer et celui de la Navigation du Commerce, une énorme coupole, peinte en rouge, attire l'œil. Quand on s'en approche, en suivant le quai, on se trouve en présence d'un formidable canon, braqué sur le Tour du Monde. On distingue d'autres canons sur la terrasse supérieure. Cette construction, formidablement armée et cuirassée, est le pavillon du Creusot, et tout ce blindage, et toutes ces bouches à feu indiquent quelle importance la puissante usine a donné à sa fabrication d'artillerie. Après un long retard — conséquence directe de la grève désastreuse de l'an dernier — le Creusot a inauguré jeudi, par une fête brillante, son exposition, que nous aurons prochainement l'occasion de visiter et de décrire en détail.



LE COMTE MOURAVIEFF — Phot. Benque.

Le comte Michel Mouravieff, ministre des affaires étrangères en Russie, est mort subitement le 21 juin, à Saint-Pétersbourg. Entré tout jeune dans la carrière, en 1864, il avait été nommé, en 1879, premier secrétaire d'ambassade à Paris, où il resta jusqu'en 1884. Il était ministre plénipotentiaire à Copenhague, lorsque, il y a trois ans, à la mort du prince Lobanoff, il fut appelé au ministère des affaires étrangères. Continuant la politique de son prédécesseur et investi de la pleine confiance du tsar, il ne cessa de travailler au maintien et à la consolidation de l'alliance franco-russe.

Il s'était associé à la généreuse initiative de son souverain non seulement en contresignant le manifeste de Nicolas II en faveur de la paix; mais encore en s'efforçant par son habile diplomatie d'obtenir de la conférence de La Haye les meilleurs résultats possibles.

Le comte Mouravieff n'était âgé que de cinquante-cinq ans; rien ne faisait prévoir sa fin prématurée, qui cause dans son pays les plus vifs regrets et prive la France d'une précieuse amitié.

LE COMTE LAMSDORF

C'est le comte Lamsdorf, adjoint au ministre des affaires étrangères, qui a été chargé par l'empereur de gérer temporairement le ministère jusqu'à ce qu'il ait été pourvu au remplacement du comte Mouravieff.

Ce diplomate des plus distingués a fait toute sa carrière sur place; depuis trente ans, il a été le conseiller du prince Gortschakof, de M. de Giers, du prince Lobanoff, du comte Mouravieff lui-même, et il a rempli plusieurs fois déjà l'intérim que l'empereur vient de lui confier de nouveau dans des conjonctures particulièrement difficiles.



M. CHARLES DORIAN. — Phot. Nadar père.



Le comte Lamsdorf. — Phot. Benque.

LA FÊTE DU PALAIS-BOURBON

A l'occasion de l'Exposition, M. Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, a donné samedi dernier, au Palais-Bourbon, une fête très brillante. Il avait fait édifier tout exprès, dans les jardins du quai d'Orsay, une vaste salle de théâtre, où le président de la République, accompagné de Mme Loubet, les ministres, les membres du corps diplomatique et de nombreux invités assistèrent à la représentation d'un à-propos patriotique intitulé *Toute la France* et dû à la collaboration de MM. Sardou, Sully-Prudhomme, de Bornier, de Heredia, de l'Académie française; des compositeurs Reyer, Massenet, Saint-Saens, Paladilhe, Dubois, Lenepveu, de l'Académie des Beaux-Arts. M. Albert Carré avait réglé la mise en scène.

A la fin du spectacle, Mlle Delna, portant un drapeau, chanta la *Marseillaise* accompagnée par les chœurs du Conservatoire.

L'UNION CHORALE D'UPSAL

La société chorale suédoise, venue à Paris pour l'Exposition, avec son directeur M. Tvar Hedenblad, est composée d'anciens élèves de l'Université d'Upsal et de jeunes gens actuellement étudiants de cette même Université. Déjà, en 1878, le public parisien avait eu l'occasion d'apprécier le caractère si original des chants scandinaves et leur parfaite exécution par ces artistes bénévoles. La nouvelle audition que l'Union chorale d'Upsal a donnée le 27 juin dans la grande salle du Trocadéro a obtenu un très vif succès.

LES THÉATRES

L'administration et les sociétaires de la Comédie-Française font les plus louables efforts pour sortir de la position difficile que leur a créée l'incendie de leur théâtre. L'Odéon est bien loin, les cochers se font prier pour prendre un chemin qui ne conduit pas à l'Exposition et, pour comble de malheur, le « clou » sur lequel comptait la direction, une reprise éclatante de *Patrie*, le beau drame de Sardou, ce clou, pour continuer la métaphore, ne peut pas tenir dans les murs de l'Odéon.

Il a bien fallu se rabattre sur les bonnes pièces du répertoire; *L'ami des femmes* qu'on vient de nous redonner, ne brille pas au premier rang, mais c'est un des meilleurs ouvrages de Dumas fils et celui, peut-être, que le temps a le plus respecté : c'est à peine si l'on y retrouve de temps à autres quelques vieilleries; des combats inutiles à propos de questions aujourd'hui tranchées, des portes ouvertes qui n'ont plus à être enfoncées.

La pièce est admirablement jouée. Mlle Bartet et M. Worms ont repris des rôles où ils excellent; MM. Leloir et Duflos, Mmes Pierson et Muller sont de premier ordre dans les leurs : enfin cette représentation a servi de début à une toute charmante personne, Mlle Henriette Fouquier, fille de notre confrère Henry Fouquier, qui a complètement réussi.

Nous avons annoncé d'un mot la reprise des *Brigands* d'Offenbach aux Variétés et constaté son grand succès. La pièce de Meilhac et Halévy est toujours aussi plaisante, les traits de fine comédie qui jaillissent des situations les plus bouffonnes n'ont rien perdu de leur portée; quant à la musique, elle est ce qu'elle était au premier jour, vive, spirituelle et d'une entraînante gaieté.

Les meilleurs artistes des Variétés, MM. Baron, Guy, Prince et Petit, Mlles Mealy, Tariol-Baugé, Diéterle et Watteau, jouent, chantent et même dansent leurs rôles à la satisfaction générale. Je mets hors de pair M. Brasseur, qui a fait du ministre des finances Antonio une caricature épique.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

La Bosnie et l'Herzégovine dont la gravure en couleur qui accompagne ce numéro représente le pavillon si pittoresque ne pouvait manquer de fournir son contingent à notre supplément musical.

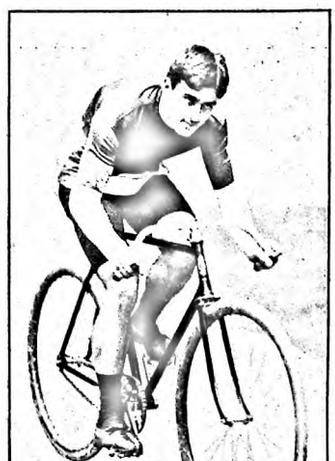
Parmi les airs que font entendre chaque jour les musiciens indigènes de la Bosnie, la danse bosniaque de Franz Palfly par son allure pleine d'entrain nous a particulièrement séduits.

Le prix Cressent décerné en 1899 à M. Ernest Lefèvre de Reims, a valu à l'heureux compositeur de voir représenter sur la scène de l'Opéra-Comique son ouvrage le *Follet*, poème lyrique en un acte, de M. Pierre Barbier.

D'un caractère mélancolique, l'air d'Henriette, que nous donnons, est une des plus jolies choses de cette aimable partition.

LE VAINQUEUR DU GRAND PRIX CYCLISTE

Nous avons publié, il y a quinze jours, le portrait de *Semendria*, la pouliche grise qui a gagné le Grand Prix de Paris, couru sur l'hippodrome de Longchamp. Il n'est que juste de donner cette semaine le portrait de Jacquelin, qui a remporté dimanche dernier un autre Grand Prix de Paris international, celui qui se dispute chaque année sur le vélodrome de Vincennes. Jacquelin est, depuis de longues années, une de nos gloires cyclistes. La journée de dimanche a été, pour cet énergique coureur, une apothéose. On sait que les grandes courses cyclistes se courent par séries éliminatoires de trois coureurs. Les vainqueurs des séries se rencontrent ensuite, toujours trois par trois, jusqu'à ce qu'un trio de concurrents seulement restent qualifiés. Quand tous les coureurs furent éliminés sauf neuf, il ne restait plus de Français que Jacquelin contre huit étrangers. Trois séries, dites demi-finales, eurent lieu et Jacquelin triompha dans la sienne. Il restait en présence de deux Italiens redoutables, Momo et Tommaselli. On peut penser s'ils lui firent la partie dure. C'est dans les derniers mètres seulement (l'épreuve était de 2.000 mètres, quatre tours de piste) que Jacquelin put se glisser entre ses deux concurrents pour l'emporter sur Momo de « l'épaisseur d'un pneu » — l'équivalent d'un « nez » dans les courses de chevaux. Cette épaisseur de pneu a valu à Jacquelin une ovation et 8.000 francs. 2.000 francs ont consolé le second et 1.000 francs le troisième.

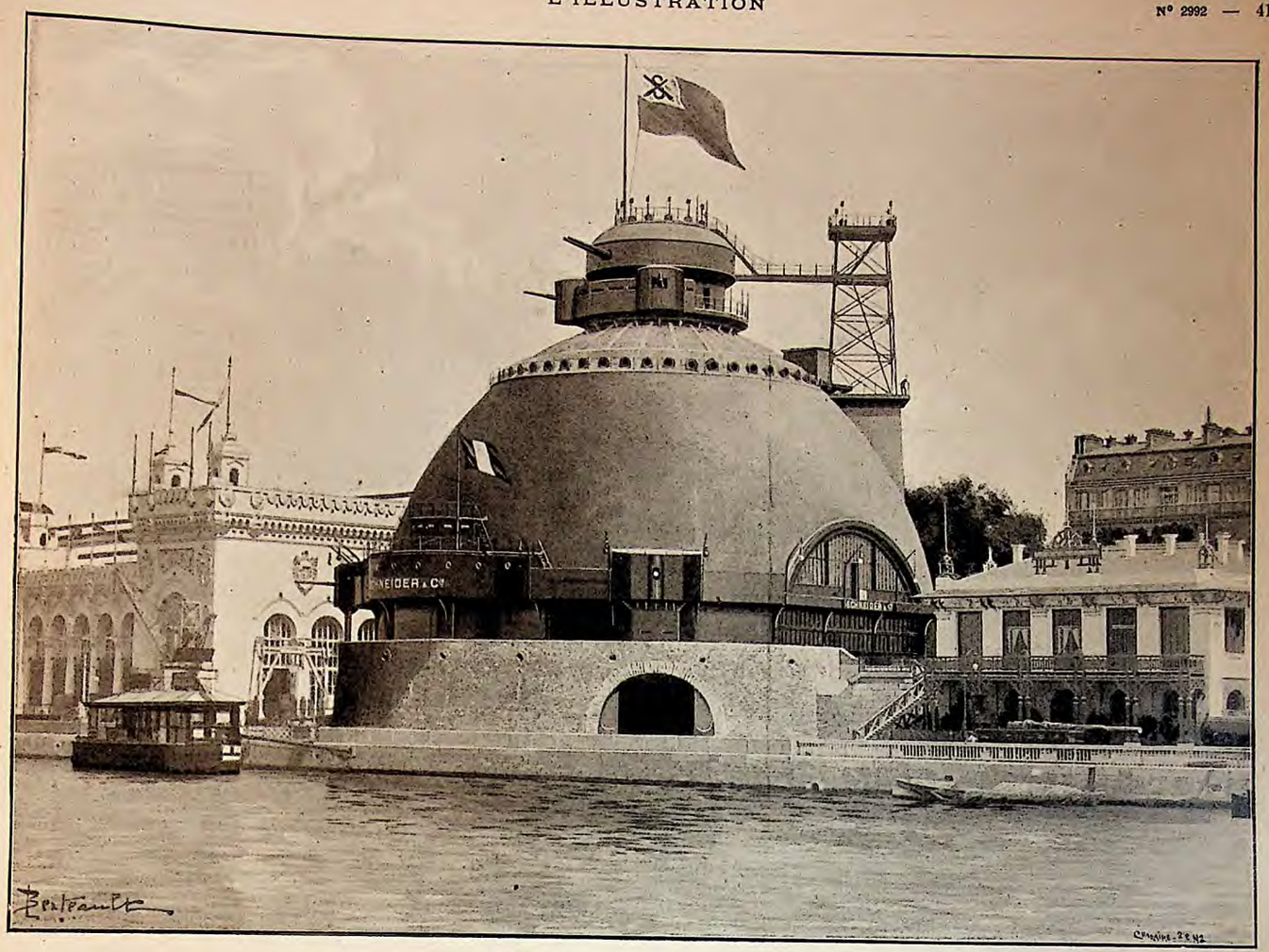


Jacquelin. — Phot. Ch. Barenne.

Imprimerie de l'Illustration, 13, rue St-Georges. — Paris.
L'Imprimeur-Gérant : Lucien MARC.



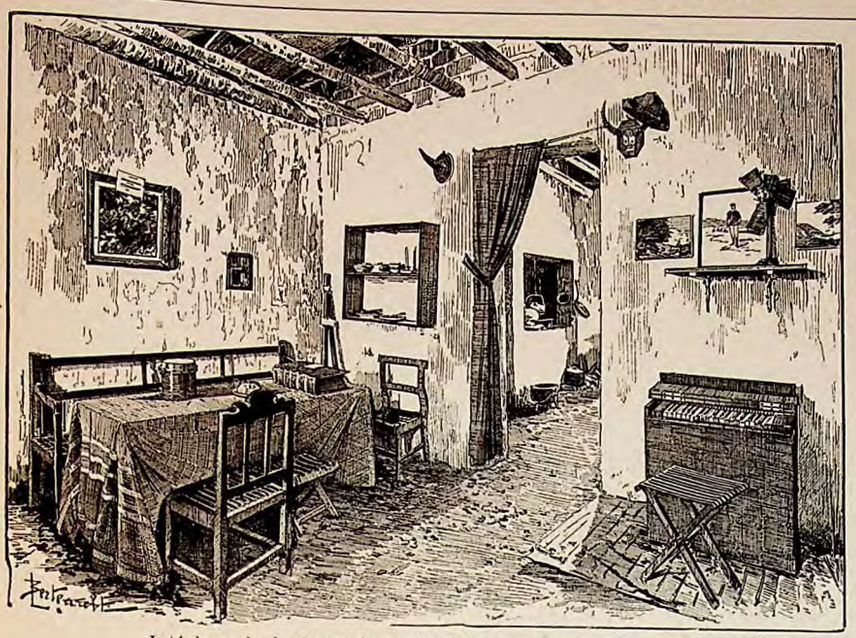
LA RUE DES NATIONS A L'EXPOSITION UNIVERSELLE. — Le pavillon de la Bosnie-Herzégovine.



Le Pavillon-coupole du Creusot. — Phot. A. Chevojon. (Voir l'article, page 420.)



EXPOSITION UNIVERSELLE. — L'Union chorale d'Upsal (Suède). — Phot. A. Dahlgren. (Voir l'article, page 420.)



Intérieur de la ferme boer; la salle commune et la cuisine.

Derrière le pavillon officiel, une construction infiniment plus modeste continue l'exposition transvaalienne. C'est une ferme boer, pauvre et nue, copiée avec une exactitude scrupuleuse. Le toit est de chaume, les murs sont de pierre rosée, les portes sont basses et les fenêtres fleuries sont étroites. A l'intérieur, pas de plancher : l'aire est de terre non battue, qui enfonce sous le pied. Pas de plafond : le toit à deux pentes repose sur les murs extérieurs, et toutes les pièces communiquent par le haut.

On accède directement dans la salle commune, meublée d'une table recouverte d'une couverture de laine grise, de chaises, d'escabelles et de bancs, garnis de lanières de cuir entrecroisées ; d'un harmonium, d'un coucou et d'une étagère. Sur la table, une vieille Bible vénérable, la Bible des Etats-Généraux, importée d'Europe lors de l'émigration, reliée en veau avec des ornements de cuivre. Près du livre saint, une miche de pain noir. Epinglé au mur, parmi des chromos, un portrait du colonel de Villebois-Mareuil découpé dans un journal illustré. Ce portrait orne-t-il beaucoup de chaumières boers? On peut en douter. Mais c'est une idée jolie et touchante de l'avoir mis dans la ferme boer de l'Exposition.

En retrait, c'est la cuisine, où des cendres refroidies forment un petit tas à l'entrée de la porte d'un four. On cherche les habitants, la ménagère soigneuse, l'aïeule au coin de l'âtre. Cette demeure ne donne pas l'impression d'être déserte; sans doute les paysans qui y vivent sont dehors, aux travaux des champs... ou à la chasse... ou à la guerre... Mais non : c'est simplement aux champs qu'ils sont allés, puisque voici les fusils et les grands feutres des expéditions lointaines.

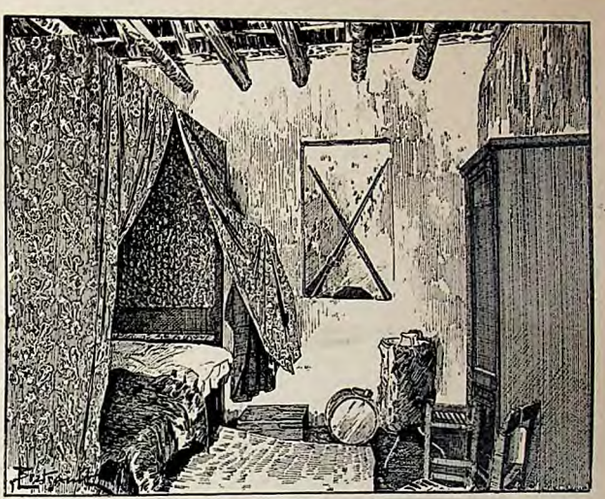
A droite, deux petites chambres de débarras, où couchent les jeunes, parmi des instruments aratoires, des harnais et des sacs de grains. A gauche, une chambre mieux meublée, celle du chef de famille : le lit, plus large, a des rideaux de cotonnade.

Tout près de la porte de la ferme, par une antithèse évidemment voulue, est érigée une haute pyramide de plâtre doré. C'est ceci qui tuera cela. Cette pyramide figure la quantité d'or extraite des mines du Transvaal, depuis 1881 jusqu'à la guerre : au pied, un petit cube doré représente le volume d'un million de francs en or fin.

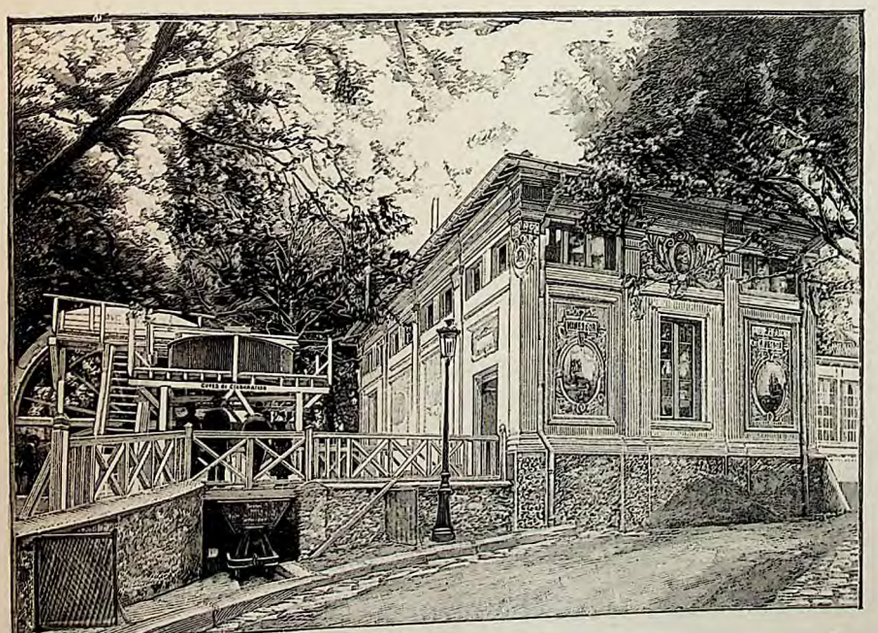
Et l'on arrive, en passant devant la pyramide jaune et brillante, dont la pointe se perd dans les branches, au troisième pavillon de l'exposition transvaalienne, celui des mines d'or. Sur une terrasse centrale, une grande roue tourne avec bruit. Dans le bâtiment de gauche, c'est un fracas de pilons mêlé à un gargouillis d'eau et de gravier. Dans celui de droite, des fumées roses et âcres s'échappent de creusets. C'est le travail de l'or : d'un côté, le broyage du minerai et l'amalgamation; de l'autre, la cyanuration et les essais. Des inscriptions tracées sur les murs expliquent sommairement les procédés de ces diverses opérations.

Neuf cents tonnes de minerai d'or, provenant des soixante-dix-sept mines en exploitation, ont été apportées à Paris pour l'Exposition. La moitié a été employée à tapisser les galeries de la mine souterraine, que les visiteurs peuvent parcourir un peu plus loin, et où ils ont sous les yeux une reconstitution exacte, sans paillettes éblouissantes, sans pépites enchâssées dans le quartz. Il n'y a rien de moins suggestif que le conglomérat aurifère du Rand. C'est, pour les curieux, une désillusion; mais c'est aussi une excellente leçon de choses.

Le reste des 900 tonnes de minerai a été emmagasiné et sera traité sous les yeux du public : 15 à 20 mille francs d'or en seront extraits.



Intérieur de la ferme boer : la chambre à coucher.



Le pavillon des mines d'or.

LE PAVILLON DE BOSNIE-HERZÉGOVINE (1)

Ce fut le premier prêt de tous les palais de la rue des Nations. Et c'est un des plus réussis comme silhouette extérieure et comme aménagement intérieur.

Le pavillon de Bosnie-Herzégovine est à la fois donjon et élégante habitation rustique. Sa tour massive évoque la période des grandes luttes contre la Turquie ; c'est de ses postes d'observation que le seigneur Bosniaque surveillait les environs et observait les mouvements des Turcs pillards. Plus tard, quand la tranquillité fut acquise, la demeure seigneuriale se fit plus pimpante et plus souriante. De larges baies percèrent ses murs. Des galeries extérieures l'entourèrent. Des applications de bois finement sculpté et des mosaïques ornèrent ses façades, qu'escaladèrent des plantes grimpantes.

Le gouvernement bosniaque — représenté en la circonstance par M. Moser, commissaire général — a voulu montrer aux visiteurs de son pavillon à la fois le passé et le présent de la Bosnie : passé et présent bien près l'un de l'autre, puisqu'il n'y a pas plus de vingt ans que ce pays a été rattaché à l'Europe civilisée, organisée et policée. Ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'en se civilisant la Bosnie n'a rien perdu de ce qui fait son charme propre. Dans les vitrines du grand hall sont exposées les œuvres des élèves de l'école de damasquinage de Serajevo. Le style ne s'est pas banalisé et l'ornementation a gardé toute la grâce des motifs imaginés par les vieux artisans qui n'allaient pas à l'école.

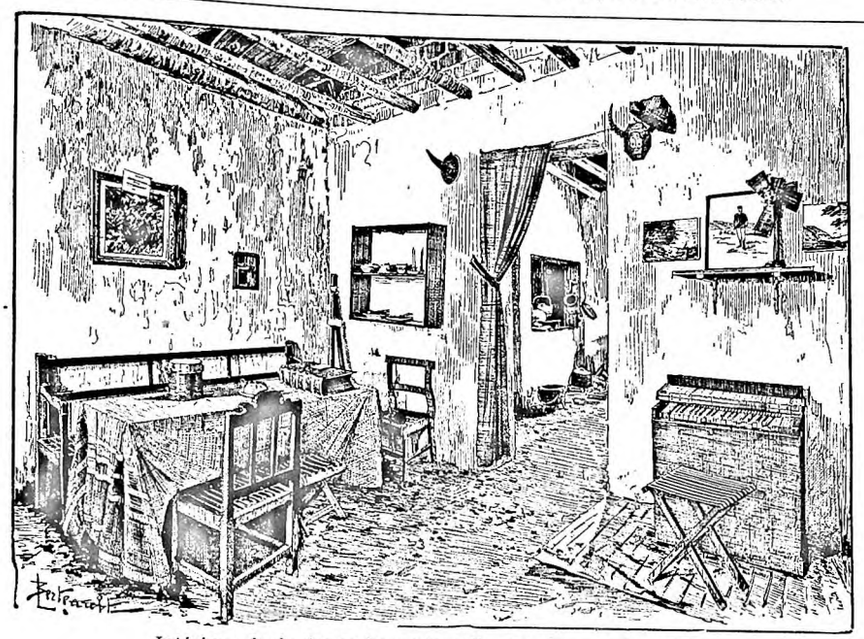
Au fond du pavillon, un grand diorama reproduit un aspect de Serajevo, la pittoresque capitale bosniaque. Autour du hall court une frise du peintre Mucha qui représente l'histoire de la Bosnie à travers les âges. Deux chevaliers sont vêtus, l'un du costume moyen-âge, l'autre, à la mode moderne. Voilà pour l'amusement de la foule.

Les visiteurs plus sérieux trouvent leur compte au premier étage, où sont les échantillons de vins, de miels, de tabacs, de fruits, de céréales, les reproductions de mosquées, d'écoles, de monuments divers, les photographies et les indications de statistique.

Sous les arcades extérieures, des ouvriers, en costume national, martèlent le cuivre, tissent la laine ou la soie sous les yeux des promeneurs de la rue des Nations. Et plus bas, sur la berge, devant un café-restaurant l'orchestre que représente l'en-tête de notre supplément musical arrête le public par la richesse de ses broderies, par l'originalité de ses coiffures et par les éclats de sa musique.

M. N.

(1) Nous donnons en supplément encarté dans ce numéro une gravure en couleurs du pavillon de la Bosnie-Herzégovine.



Intérieur de la ferme boer; la salle commune et la cuisine.

Derrière le pavillon officiel, une construction infiniment plus modeste continue l'exposition transvaalienne. C'est une ferme boer, pauvre et nue, copiée avec une exactitude scrupuleuse. Le toit est de chaume, les murs sont de pierre rosée, les portes sont basses et les fenêtres fleuries sont étroites. A l'intérieur, pas de plancher : l'aire est de terre non battue, qui enfonce sous le pied. Pas de plafond : le toit à deux pentes repose sur les murs extérieurs, et toutes les pièces communiquent par le haut.

On accède directement dans la salle commune, meublée d'une table recouverte d'une couverture de laine grise, de chaises, d'escabelles et de bancs, garnis de lanières de cuir entrecroisées ; d'un harmonium, d'un coucou et d'une étagère. Sur la table, une vieille Bible vénérable, la Bible des Etats-Généraux, importée d'Europe lors de l'émigration, reliée en veau avec des ornements de cuivre. Près du livre saint, une miche de pain noir. Epinglé au mur, parmi des chromos, un portrait du colonel de Villebois-Mareuil découpé dans un journal illustré. Ce portrait orne-t-il beaucoup de chaumières boers? On peut en douter. Mais c'est une idée jolie et touchante de l'avoir mis dans la ferme boer de l'Exposition.

En retrait, c'est la cuisine, où des cendres refroidies forment un petit tas à l'entrée de la porte d'un four. On cherche les habitants, la ménagère soigneuse, l'aïeule au coin de l'âtre. Cette demeure ne donne pas l'impression d'être déserte; sans doute les paysans qui y vivent sont dehors, aux travaux des champs... ou à la chasse... ou à la guerre... Mais non : c'est simplement aux champs qu'ils sont allés, puisque voici les fusils et les grands feutres des expéditions lointaines.

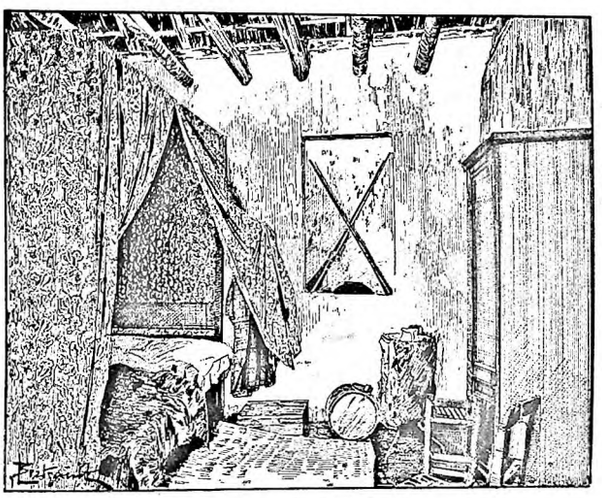
A droite, deux petites chambres de débarras, où couchent les jeunes, parmi des instruments aratoires, des harnais et des sacs de grains. A gauche, une chambre mieux meublée, celle du chef de famille : le lit, plus large, a des rideaux de cotonnade.

Tout près de la porte de la ferme, par une antithèse évidemment voulue, est érigée une haute pyramide de plâtre doré. C'est ceci qui tuera cela. Cette pyramide figure la quantité d'or extraite des mines du Transvaal, depuis 1881 jusqu'à la guerre : au pied, un petit cube doré représente le volume d'un million de francs en or fin.

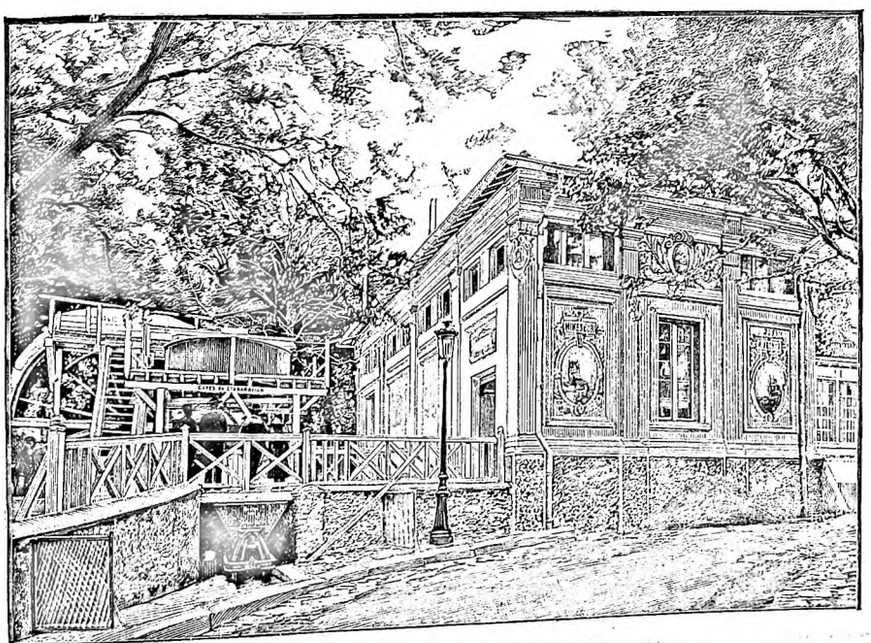
Et l'on arrive, en passant devant la pyramide jaune et brillante, dont la pointe se perd dans les branches, au troisième pavillon de l'exposition transvaalienne, celui des mines d'or. Sur une terrasse centrale, une grande roue tourne avec bruit. Dans le bâtiment de gauche, c'est un fracas de pilons mêlé à un gargouillis d'eau et de gravier. Dans celui de droite, des fumées roses et âcres s'échappent de creusets. C'est le travail de l'or : d'un côté, le broyage du minerai et l'amalgamation; de l'autre, la cyanuration et les essais. Des inscriptions tracées sur les murs expliquent sommairement les procédés de ces diverses opérations.

Neuf cents tonnes de minerai d'or, provenant des soixante-dix-sept mines en exploitation, ont été apportées à Paris pour l'Exposition. La moitié a été employée à tapisser les galeries de la mine souterraine, que les visiteurs peuvent parcourir un peu plus loin, et où ils ont sous les yeux une reconstitution exacte, sans paillettes éblouissantes, sans pépites enchâssées dans le quartz. Il n'y a rien de moins suggestif que le conglomérat aurifère du Rand. C'est, pour les curieux, une désillusion; mais c'est aussi une excellente leçon de choses.

Le reste des 900 tonnes de minerai a été emmagasiné et sera traité sous les yeux du public : 15 à 20 mille francs d'or en seront extraits.



Intérieur de la ferme boer : la chambre à coucher.



Le pavillon des mines d'or.

LE PAVILLON DE BOSNIE-HERZÉGOVINE (1)

Ce fut le premier prêt de tous les palais de la rue des Nations. Et c'est un des plus réussis comme silhouette extérieure et comme aménagement intérieur.

Le pavillon de Bosnie-Herzégovine est à la fois donjon et élégante habitation rustique. Sa tour massive évoque la période des grandes luttes contre la Turquie : c'est de ses postes d'observation que le seigneur Bosniaque surveillait les environs et observait les mouvements des Turcs pillards. Plus tard, quand la tranquillité fut acquise, la demeure seigneuriale se fit plus pimpante et plus souriante. De larges baies percèrent ses murs. Des galeries extérieures l'entourèrent. Des applications de bois finement sculpté et des mosaïques ornèrent ses façades, qu'escaladèrent des plantes grimpantes.

Le gouvernement bosniaque — représenté en la circonstance par M. Moser, commissaire général — a voulu montrer aux visiteurs de son pavillon à la fois le passé et le présent de la Bosnie : passé et présent bien près l'un de l'autre, puisqu'il n'y a pas plus de vingt ans que ce pays a été rattaché à l'Europe civilisée, organisée et policée. Ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'en se civilisant la Bosnie n'a rien perdu de ce qui fait son charme propre. Dans les vitrines du grand hall sont exposées les œuvres des élèves de l'école de damasquinage de Serajevo. Le style ne s'est pas banalisé et l'ornementation a gardé toute la grâce des motifs imaginés par les vieux artisans qui n'allaient pas à l'école.

Au fond du pavillon, un grand diorama reproduit un aspect de Serajevo, la pittoresque capitale bosniaque. Autour du hall court une frise du peintre Mucha qui représente l'histoire de la Bosnie à travers les âges. Deux chevaliers sont vêtus, l'un du costume moyen-âge, l'autre, à la mode moderne. Voilà pour l'amusement de la foule.

Les visiteurs plus sérieux trouvent leur compte au premier étage, où sont les échantillons de vins, de miels, de tabacs, de fruits, de céréales, les reproductions de mosquées, d'écoles, de monuments divers, les photographies et les indications de statistique.

Sous les arcades extérieures, des ouvriers, en costume national, martèlent le cuivre, tissent la laine ou la soie sous les yeux des promeneurs de la rue des Nations. Et plus bas, sur la berge, devant un café-restaurant l'orchestre que représente l'en-tête de notre supplément musical arrête le public par la richesse de ses broderies, par l'originalité de ses coiffures et par les éclats de sa musique.

M. N.

(1) Nous donnons en supplément encarté dans ce numéro une gravure en couleurs du pavillon de la Bosnie-Herzégovine.



LA FÊTE DU PALAIS-BOURBON. — Mlle Delna chantant « la Marseillaise ». — (Voir l'article, page 420.)